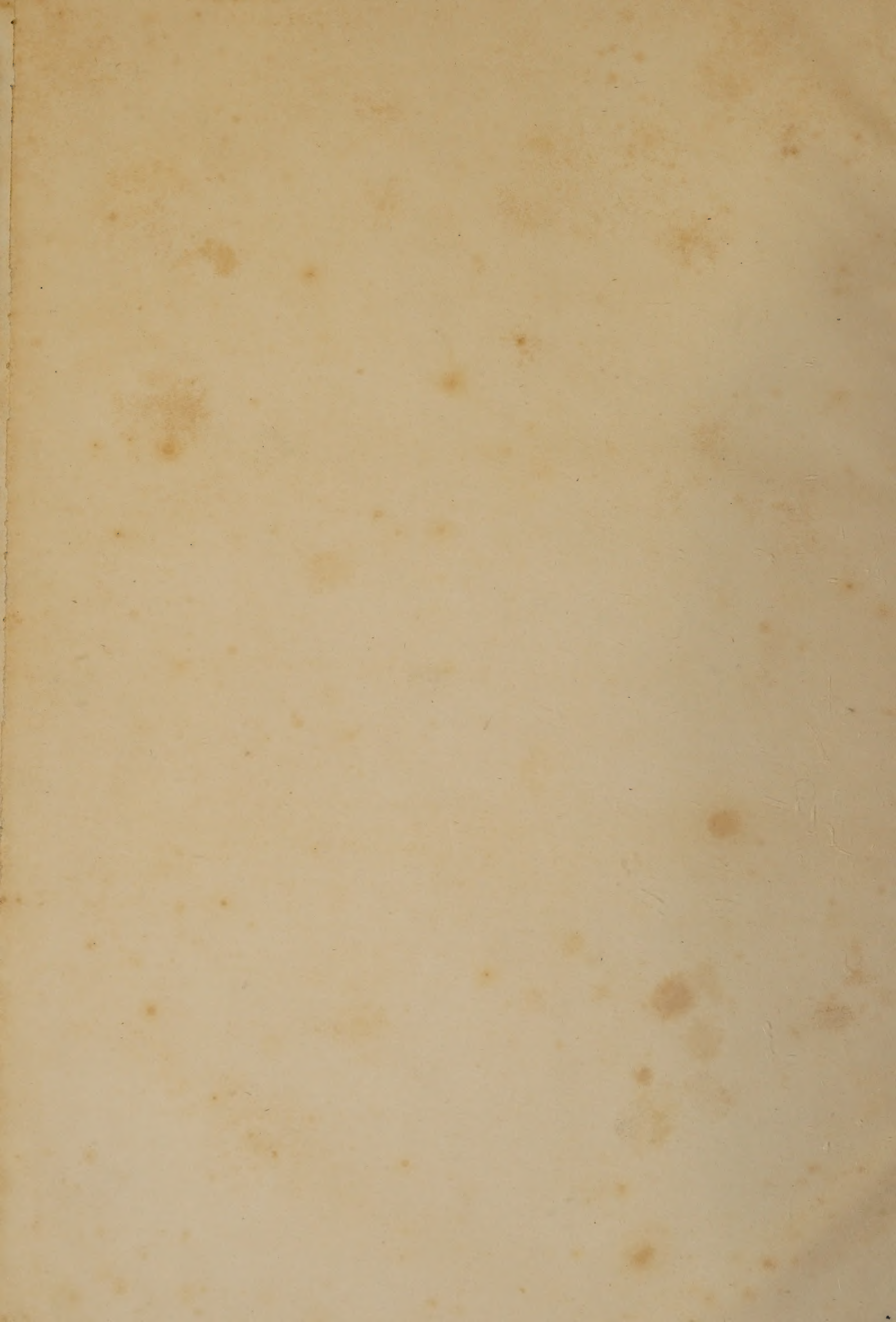






MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H.).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1853-1854 (21e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Allemagne et Angleterre, 13 fr. 70; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr. 50; Espagne et Hollande 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 37.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 37, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement ***par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.***

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

VINGT VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . 6 fr. / Relié . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c.

Les 15 premiers volumes de la collection, pris ensemble (réduction de 50 pour cent) : 45 fr. pour Paris au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD, BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME DIXIÈME.

1852-1853.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 37.

Paris. Bureaux de l'Administration: rue Saint-Roch, 37.

AVERTISSEMENT.

En offrant au public ce vingtième volume du *Musée des Familles,* il nous répugnerait de parler de notre recueil autrement que pour remercier l'immense clientèle de lecteurs qui nous a fait ce succès de vingt ans, dont les exemples sont si rares dans l'histoire des Revues françaises.

Nous savons à quoi nous oblige ce long et honorable passé, et nos progrès depuis le premier jour, depuis trois années surtout, garantissent les améliorations qui vont signaler le vingt et unième volume, premier de notre nouvelle série.

Sans rompre la chaîne indissoluble qui forme de notre collection une encyclopédie d'éducation morale, scientifique, littéraire, artistique, mondaine, à la portée de toutes les fortunes, de tous les âges et de tous les esprits, notre vingt et unième volume offrira encore des embellissements, incompatibles en apparence avec le prix minime et invariable du *Musée*, mais dont le problème est résolu d'avance par l'élévation constante du chiffre de nos souscripteurs.

Outre la rédaction et la gravure, dont on peut voir le programme ci-contre, ces embellissements s'étendront jusqu'aux éléments matériels du journal : le papier, la typographie, le tirage, le satinage, etc., dont l'élégance et la perfection seront constatées par les premières livraisons de 1853-54.

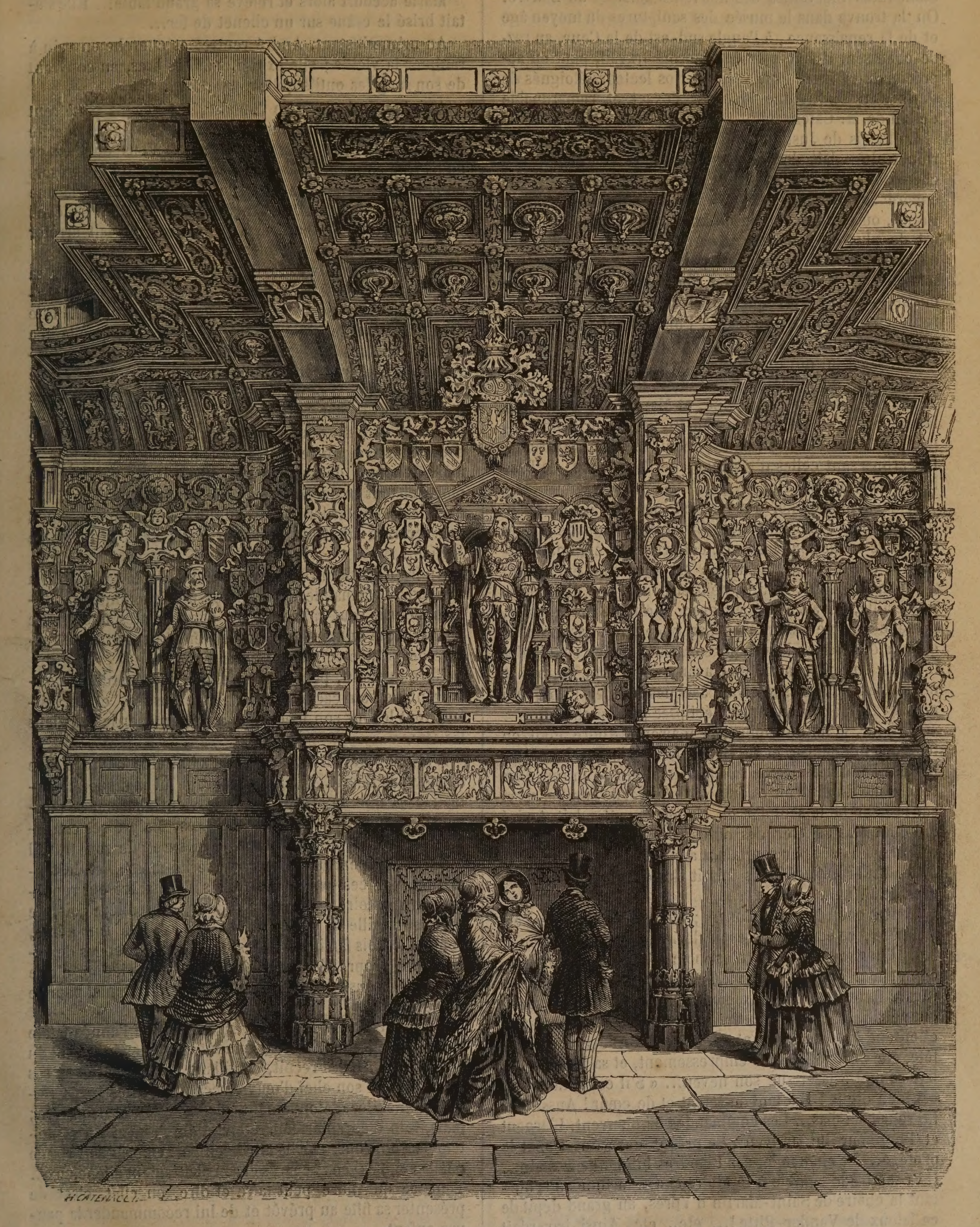
C'est donc à ces livraisons que nous donnons rendez-vous à nos lecteurs, en leur répétant avec plus de confiance que jamais : « *Nous sommes des amis de vingt ans; comptez sur notre persévérance comme nous comptons sur votre fidélité.* »

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1853.

MUSÉE DES FAMILLES.

LES NOUVELLES GALERIES DU LOUVRE.



Cheminée du Palais de Justice de Bruges, moulée en plâtre au Louvre. Dessin de M. H. Catenacci.

LA CHEMINÉE DU PALAIS DE JUSTICE DE BRUGES.

Le modèle en plâtre de la fameuse cheminée en bois sculpté du Palais de Justice de Bruges est une des plus étonnantes merveilles des nouvelles galeries du Louvre. On la trouve dans le musée des sculptures du moyen âge et de la renaissance, à l'angle sud-est de la Cour, au rez-de-chaussée. Il faut voir cet énorme travail, pour en apprécier la richesse et la variété. Nos lecteurs éloignés de Paris s'en feront une idée par l'exact et remarquable dessin de M. Catenacci.

Le Palais de Justice de Bruges fut bâti en 1722, sur les ruines du palais des comtes de Flandre. La magnifique cheminée passa de l'ancien édifice au nouveau. Elle orne encore aujourd'hui la salle des séances du magistrat du Franc, ou circonscription de Bruges. Sa superficie totale est de plus de cent mètres carrés. Statues de grandeur naturelle, cariatides, figurines, médaillons, colonnes, ornements, corniches, armoiries, tout est sculpté en bois de chêne, — excepté les quatre bas-reliefs de la frise, qui représentent, en marbre blanc, l'histoire de Suzanne. Ce monument fut élevé, vers 1529, en l'honneur de Charles-Quint. C'est lui qui en occupe le centre, tenant en main le globe et l'épée haute ; à sa gauche figurent Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et Marguerite d'York, sa femme ; à sa droite, Maximilien I[er], empereur d'Allemagne, et Marie de Bourgogne, archiduchesse d'Autriche. Les armes sont celles d'Espagne, de Bourgogne, de Brabant, des Fandres, etc.

L'auteur de ce chef-d'œuvre est inconnu, dit l'inscription officielle ; mais suivant le *Guide* et l'*Album* de Bruges que nous avons sous les yeux, cet artiste se nommait André, et l'histoire de son œuvre est un drame émouvant.

C'était en 1527. André, veuf et père d'une charmante petite fille, vivait à Bruges avec une tante octogénaire, presque aveugle, sourde et paralysée, qui passait pour enfouir des trésors légués par son mari, ancien syndic des maçons. André, comblé de travaux, était aimé de tout le monde, excepté de son rival, Jacques Vander-Pitte, qui ne pouvait lui pardonner de l'éclipser publiquement.

Un jour, le 30 novembre, la maison d'André était en fête. Sa fille Marie et sa vieille tante Marguerite célébraient l'anniversaire de sa naissance. On se mirait dans la vaisselle du dressoir et du petit banquet de famille, servi sur la belle table sculptée en chêne. On attendait André qui était allé acheter des outils pour exécuter la chaire d'Ypres, enlevée par son talent aux intrigues de Vander-Pitte. Un brouillard épais faisait du jour la nuit dans les rues de Bruges.

Tout à coup la porte s'ouvre; Marie, croyant que c'est son père, se cache avec espièglerie derrière un rideau... Mais l'homme qui entre n'est point André ; c'est un inconnu pour l'enfant et la vieille. Ses traits contractés, son regard farouche, sa voix sourde en demandant André, ont pétrifié Marie de terreur. Quant à Marguerite, qui voit et entend à peine, croyant qu'un ami d'André vient à sa fête, elle l'accueille avec empressement, et sa langue prolixe se met à jaser sur son neveu... « S'il est aimé, il en est bien digne ! Il a tant de talent et de cœur ! Aussi tout lui sourit ici-bas... Les commandes lui pleuvent. L'argent et l'honneur lui arrivent. Le prévôt de Saint-Donat le protége... Le chancelier des Flandres lui donne la main... Il va mettre le comble à sa gloire et à sa fortune en sculptant la chaire de Saint-Martin d'Ypres, au grand dépit de ce jaloux de Vander-Pitte !... etc., etc. Ainsi bavardait la bonne vieille, sans voir ni entendre l'inconnu, pour qui chaque mot semblait un coup de poignard..., et qui, se tordant les mains au dernier trait, éperdu, hors de lui, renverse Marguerite d'un geste furieux, s'élance et disparaît dans la rue.

Marie accourt alors et relève sa grand'tante... Elle s'était brisé le crâne sur un chenet de fer...

Au même instant, André rentre, et cherche en vain à ranimer la vieille ; elle expire dans ses bras, en couvrant de son sang les outils qu'il rapportait...

Attirés par les cris de l'enfant, les voisins pénètrent dans la maison. — Ils voient Marie évanouie, Marguerite morte, André sanglant et hagard... Vous devinez ce qu'ils soupçonnent... Le neveu aura convoité les trésors de la tante... Elle aura défendu son secret... De là une lutte et le coup fatal. D'abord sourd, ce bruit s'élève, traverse Bruges, et arrive à la justice, qui fait arrêter André.

En vain toute la vie de l'accusé le défend ; en vain sa fille raconte ce qui s'est passé... ; son témoignage, obscur d'ailleurs, est récusé par son dévouement... Elle donne à peine le signalement de l'inconnu, qu'elle n'a qu'entrevu dans l'ombre. Personne n'a remarqué, à travers le brouillard, cet inconnu. Et puis André, — chose invraisemblable à cette époque, — avait de grosses pièces d'or dans sa poche... Il soutient qu'il venait de les emprunter à sa tante pour acheter ses outils... ; mais on ne peut le croire contre toutes les apparences, et malgré la mâle franchise de ses paroles... Bref, il est condamné à mort, et tout ce que le prévôt de Saint-Donat peut obtenir, c'est de retarder son exécution d'une année, — qu'il consacrera à un travail de son choix dans le Palais de Justice...

André a gardé un souvenir profond de la salle où il a été jugé. Il demande à y sculpter une cheminée monumentale ; il veut laisser à ses compatriotes une œuvre qui perpétue sa mémoire, qui la venge peut-être, et assure des protecteurs à son enfant...

Chaque matin, pendant une année, des gardes le conduisent de son cachot au Palais de Justice, et surveillent tout le jour son labeur, pour le ramener le soir dans les fers.

L'artiste conçoit et exécute l'admirable ouvrage que nous avons décrit. Quand le courage lui manque, il demande sa fille au prévôt, et Marie vient charmer sa douleur de son sourire et de ses caresses. Malgré ces consolations, André va dépérissant, à mesure que son travail avance... Et pourtant il se surpasse lui-même, en le terminant, par ces quatre bas-reliefs de marbre qui représentent l'histoire de Suzanne... Pour la première fois, le sculpteur taille la pierre..., et elle obéit à son génie, comme le bois familier... C'est qu'il trace, à coups de ciseau, sa propre destinée ! Lui aussi est victime d'une erreur de la justice, et lui aussi attend un Daniel pour le réhabiliter !...

Hélas ! le Daniel n'a point surgi lorsque l'année fatale s'achève, et les magistrats viennent examiner le travail du condamné... Il les reçoit, défaillant, son enfant dans ses bras, près de son chef-d'œuvre accompli... Les juges restent immobiles d'étonnement, d'admiration et de pitié...; mais, loin d'ébranler leur conviction, l'aspect du sculpteur la confirme ; car ils attribuent au remords son visage décharné, ses yeux hagards et son abattement silencieux... Tout ce qu'André peut faire et dire, en effet, c'est de présenter sa fille au prévôt et de lui recommander la pauvre enfant...

Le prévôt essuie une larme en embrassant Marie, mais

ne peut désarmer la justice, que rien n'est venu détromper...

Le lendemain donc, on allait exécuter André, lorsque les magistrats sont mandés près d'un mourant... Ce mourant est Vander-Pitte, qui, pour se réconcilier avec Dieu, avoue que c'est lui qui a tué la tante de son rival...

Le prévôt suspend aussitôt l'exécution et rassemble le tribunal, qui déclare André innocent. Les magistrats eux-mêmes courent le rendre à la liberté..., font ouvrir la porte de son cachot..., mais l'y trouvent inanimé sur son grabat... La douleur l'avait tué, avant la hache du bourreau...

Son chef-d'œuvre restait seul pour venger sa mémoire.

Honneur donc à la direction des musées français, qui l'a révélé au monde entier, en l'exposant dans les galeries du Louvre!

C. DE CHATOUVILLE.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

HUIT JOURS DE ROYAUTÉ,

OU

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MASANIELLO.

Le nom de MASANIELLO est souvent apparu dans nos études sur la Fronde; et nous avons promis à nos lecteurs sa véritable et curieuse histoire, défigurée par deux opéras dont les fictions sont au-dessous de la réalité. En attendant notre épilogue du *Drapeau rouge* (1652), nous allons aujourd'hui accomplir cette promesse en ouvrant, par l'épisode de Masaniello, la série de nos *Révolutions d'autrefois*... à l'étranger. Nos contemporains trouveront dans cette histoire napolitaine des péripéties tout aussi dramatiques, et des leçons tout aussi piquantes que dans nos derniers chapitres de l'Histoire de France. Les hommes se ressemblent sous les climats les plus opposés, comme aux époques les plus diverses; et le meilleur châtiment à infliger aux prétendus novateurs qui bouleversent le monde, c'est de leur prouver qu'ils n'inventent rien et ne font que se copier les uns les autres, sans aucun profit pour personne ni pour eux-mêmes. Jamais cette moralité ne fut plus saisissante que dans la vie et la mort de Masaniello.

I. — LES DEUX MARIES.

C'était donc en 1647, quand la domination espagnole pesait encore sur le royaume de Naples. Depuis Gonzalve de Cordoue, la race conquise n'avait cessé de frémir sous la race conquérante. Les vice-rois qui se succédaient ne pouvaient toucher que les armes à la main aux priviléges de la noblesse et aux franchises du peuple. Chaque impôt établi ou rétabli était le signal d'une insurrection, et Charles-Quint lui-même n'eut raison de Naples qu'en lui octroyant des immunités dangereuses. Le gouvernement paternel du duc de Medina venait de faire place à l'administration sévère de Ponce de Léon, duc d'Arcos. Détrôné en Portugal et menacé en Catalogne, le roi d'Espagne, Philippe IV, avait donné deux missions au duc d'Arcos : 1° défendre avec énergie ses Etats de Naples contre Louis XIV et Mazarin; 2° tirer de ces Etats, qu'il sentait près de lui échapper, tout ce qu'ils pourraient lui fournir en hommes et en argent.

En conséquence, le vice-roi avait enveloppé le royaume d'un réseau de recruteurs, de fermiers d'impôts et de justiciers de contrebande (1), lorsque s'ouvrit le drame dont voici le prologue.

Un brûlant jour d'été venait de finir. La belle mer de Naples dormait en soupirant sous les derniers reflets du soleil. Nobles, bourgeois et pêcheurs allaient chercher le frais du soir sur les collines ou sur le rivage. D'autres, au son de l'Angélus, prenaient le chemin d'une église, et s'agenouillaient devant quelque madone vénérée.

Parmi ceux-ci marchait une jeune femme, toute radieuse de beauté, sous le costume villageois de Puzzoli. Elle portait dans son tablier des fruits magnifiques, le plus riche ex-voto que lui permît sa condition. Arrivée devant l'église du Carmel, elle regarda les échafaudages préparés pour la fête de la Vierge, puis elle entra dans le lieu saint en faisant le signe de la croix. La nef était déjà sombre et presque déserte. La jeune femme s'avança jusqu'aux pieds d'une statue de la madone, couverte d'habits d'or et d'argent, ornée de pierreries, embaumée de fleurs, et entourée d'offrandes diverses déposées par une foule de pèlerins. Quand elle eut récité son rosaire à deux genoux, elle baisa le manteau, les rubans, les flambeaux, tout ce que ses lèvres purent atteindre; puis elle plaça délicatement ses fruits sur le socle de la statue; puis enfin, levant les yeux vers la patronne, et croisant les mains avec la ferveur la plus touchante :

— O Madona santa! dit-elle à demi-voix, protégez Thomas Aniello, et délivrez-le de tout danger!

Alors seulement, en se retournant pour sortir, elle vit qu'elle n'était pas seule devant l'image sacrée.

Une autre jeune fille apportait aussi son hommage à la Vierge, mais combien elle différait de l'humble Puzzolienne! L'air noble et majestueux d'une princesse, une toilette de cour éblouissante, des diamants aux doigts, aux bras et aux oreilles; sur la tête un chaperon de fleurs, de plumes et de velours; sur l'épaule un manteau de soie drapé avec élégance; une beauté qui effaçait encore tant de parures : telle était l'inconnue, à qui rien ne semblait manquer sur la terre, et qui cependant implorait Marie avec la même ardeur que la villageoise.

Son ex-voto, aussi brillant et aussi gracieux que sa personne, se composait d'une rose admirable, avec ses deux boutons, qu'elle offrait à la madone dans un coin de son manteau.

Intimidée à la vue d'une telle pèlerine, la Puzzolienne la salua en rougissant, et allait se retirer pour lui faire

(1) Ses prédécesseurs se vantaient de n'avoir pas laissé à Naples, en dehors des classes privilégiées, *quatre familles assez riches pour dîner à table.* Les agents du duc d'Arcos achevaient cette œuvre, en réduisant les mêmes familles *à coucher par terre.* Quand les pauvres n'avaient plus de meubles à vendre pour satisfaire le fisc : — Vendez vos femmes et vos filles, leur disaient les percepteurs espagnols.

place, lorsque la belle inconnue, la retenant d'un geste naïf et d'une voix tremblante :

— C'est bien ici la Vierge du Carmel, la patronne des jeunes fiancées?

— Et des jeunes époux ; oui, mademoiselle.

— Vous croyez à sa protection ?

— Toute mon espérance est en elle...

— Voulez-vous la prier avec moi?

Cette demande fut faite avec tant de douceur et de grâce, qu'il était impossible de la refuser.

— Volontiers, répondit la paysanne, mais pour qui?

— Pour deux pauvres cœurs séparés qui ne seront heureux qu'en s'unissant.

- Comment vous nommez-vous, mademoiselle?

— Maria.

— Comme moi.

— Oh! tant mieux! nous sommes sœurs devant le Ciel. Vous recommandiez à notre patronne... votre fiancé?



Portrait de Masaniello, d'après une gravure du temps.

— Mon époux depuis un mois...

— Heureuse enfant! (L'inconnue lui pressa la main.) Eh bien! supplions la madone de me rendre aussi heureuse que vous...

La confiance va vite entre cœurs de vingt ans. Les deux jeunes filles s'étaient comprises à travers une larme. Toutes deux se mirent à genoux devant la statue, et leur prière monta vers la reine des anges, aussi pure que le parfum de la rose qu'elles déposèrent à ses pieds...

— Maintenant, dit la Puzzolienne en se relevant, il vous faudra, pour être exaucée, revenir ici tous les soirs pendant neuf jours...

— Je ne le puis, hélas! car je quitte Naples demain, soupira l'inconnue... Promettez-moi de faire cette neuvaine à mon intention?

— Je vous le promets, répondit l'humble femme, avec tant d'abandon, que l'autre lui tendit les bras.

— Oh! vous êtes bonne! et la Vierge ne doit rien vous refuser! Puis, comme inspirée d'en haut, l'inconnue ajouta : — Si, vous parlant du fond de cette niche, la madone vous disait en ce moment : — *Que voulez-vous de moi?* quelle faveur lui demanderiez-vous?

La paysanne, fascinée, recula en regardant la belle jeune fille... Elle crut voir et entendre Marie elle-même; et elle répondit, en retombant à deux genoux : — Vous savez, *Madona santa*, quels périls mon mari court à Naples ; donnez-nous des pêches assez abondantes pour racheter notre maisonnette et notre champ d'Amalfi et pour y vivre tranquilles et abrités comme nos aïeux.

— Et combien coûteraient ce champ et cette maison?

— Deux ou trois cents écus d'or.

— En voilà six cents... Soyez heureuse et priez pour moi!

En prononçant ces mots, l'inconnue détacha ses boucles d'oreilles, les glissa dans la main de la Puzzolienne et disparut...

L'humble pèlerine crut rêver, regarda les diamants, et, convaincue d'un miracle, retomba aux pieds de la madone.

Le lendemain matin, un carrosse doré stationnant devant le palais du gouverneur, et un vaisseau prêt à partir au milieu de la rade, attendaient la fille du duc d'Arcos, que celui-ci renvoyait avec sa mère en Espagne. Un grand bruit de sanglots retentissait dans la chambre de la voyageuse, qui adressait l'adieu de ses larmes à un jeune homme immobile sous ses fenêtres... Cette explosion de douleur tomba devant les graves paroles du vice-roi, et la señora fut emportée défaillante jusqu'au navire, qui mit aussitôt à la voile.

Alors seulement la duchesse d'Arcos, en rappelant sa fille à la vie, remarqua qu'elle n'avait plus ses pendants d'oreilles.

— Qu'as-tu fait de ces précieux bijoux? lui demanda-t-elle avec étonnement.

— Je les ai perdus hier à l'église du Carmel, répondit la jeune fille en se remettant à pleurer...

Pendant ce temps-là, le jeune homme, qui avait suivi le carrosse de Maria d'Arcos jusqu'au rivage, et la galère du vice-roi jusqu'au bout de l'horizon, remettait à un courrier une lettre ainsi conçue :

« A son altesse royale Henri de Lorraine, duc de Guise, à l'ambassade de France, à Rome.

« Le sort en est jeté, mon cher duc ; le vice-roi de Naples m'a refusé la main de sa fille, et vient de l'embarquer pour l'Espagne avec sa mère. Ainsi donc plus d'hésitations ni de ménagements; je vais déchaîner la révolution que je tenais en bride... Arrivez avec la flotte et l'argent de Mazarin, et vous trouverez les Napolitains prêts à vous saluer roi. Nous verrons alors si le duc d'Arcos refusera encore pour gendre votre féal cousin,

« Le marquis de CHATILLON. »

II. — LE BONHEUR MANQUÉ.

Dix jours après, c'était la fête du Carmel. Pendant que la ville de Naples la célébrait à grand bruit et à grande pompe, une scène douce et paisible, une simple fête de famille, animait, à quelques lieues de distance, une petite maison d'Amalfi.

Cette antique cité, jadis opulente, est célèbre par son commerce avec l'Orient, par la découverte des Pandectes et de la boussole, attribuée à Flavio Gioja, et par la fondation du couvent de Jérusalem, berceau des Hospitaliers de Saint-Jean ; cette cité, dis-je, alors déchue et abandonnée, n'avait plus d'autres grandeurs que ses souvenirs

historiques et son admirable position sur le golfe de Salerne, entre deux montagnes de rochers entr'ouverts sur le Vésuve et les Apennins, et la mer limpide où se miraient ses ponts et ses aqueducs en ruine.

Or, dans une des plus modestes mais des plus jolies maisons que reflétait le golfe, à l'extrémité de la ville, deux familles réunies s'apprêtaient à n'en former qu'une seule.

C'était d'abord la jolie Puzzolienne que nous connaissons, la femme du pêcheur Thomas Aniello (ou, par abréviation, Masaniello), puis ses parents et son frère, et les parents et la sœur de son mari...

Celui-ci manquait seul encore au rendez-vous, mais il ne devait pas tarder à venir de Naples, où il s'était embarqué le matin..., car la véritable royauté, celle du bonheur domestique, l'attendait au banquet préparé en son absence.

Cette maison était l'ancien abri des parents de Masaniello, acheté avec les bijoux de la *Madone* (Marie donnait toujours ce titre à l'inconnue du Carmel, dont ni elle ni personne ne soupçonnait le véritable nom).

La jeune femme avait consacré la semaine à deux soins également sacrés : la neuvaine promise à sa bienfaitrice, et l'installation de sa famille à Amalfi. Grâce à sa diligence, au beau temps et à sa patronne, elle était arrivée à ce double but de sa reconnaissance et de son amour... Encore une heure, et Masaniello était près d'elle, et leur bonheur caché bravait les orages de Naples...



Vue d'Amalfi, dessinée d'après nature.

Comment donc ces orages avaient-ils effleuré le pauvre pêcheur et sa compagne? Voici cette petite aventure, prélude d'une si grande histoire. Maria Aniello, fille d'un jardinier de Puzzoli, y allait souvent faire ses provisions de ménage, tandis que son mari pêchait et vendait son poisson. La misère menaçait les jeunes époux, et les droits d'entrée frappaient jusqu'à leur pain de chaque jour. Pour leur soustraire, un soir, celui du lendemain, la Puzzolienne imagina ce stratagème innocent : elle enveloppa de langes un petit sac de farine que lui donnait son père, l'entortilla des bandelettes et le coiffa du bonnet des enfants; puis, portant sur ses bras le faux *bambino*, se flatta de tromper ainsi les gardiens des gabelles... Comment oseraient-ils arrêter et fouiller une mère chargée de son nourrisson? Hélas! le fisc est tout yeux, et n'a ni oreilles ni entrailles... Le bambino enfariné fut dé-

couvert et saisi par les collecteurs, qui, de plus, maltraitèrent la jeune femme et l'emprisonnèrent jusqu'au payement d'une amende de 20 écus (1)...

Ce double coup de foudre écrasa Masaniello. Marié depuis quelques mois, son épouse était son idole. Du même coup, on la jetait dans les fers et on le condamnait à la famine! Il vendit ses meubles, ses filets, son anneau de mariage, emprunta à sa famille, à ses amis, paya ainsi l'amende et délivra sa femme, mais jura, en rentrant dans sa maison dépouillée, haine à mort au vice-roi et aux gabelles (2). Depuis ce jour, quand un opprimé criait au secours, c'était Masaniello qui accourait à sa défense! Quand une voix insultait les Espagnols et le duc d'Arcos lui-même, c'était la voix de Masaniello! Quand un orateur poussait à la révolte les pêcheurs, les ouvriers et les paysans, cet orateur était Masaniello! Ce pauvre diable à moitié nu acquit l'importance d'un chef, la dignité d'un roi, l'éloquence d'un Démosthène... Il balança près de la populace l'autorité du roi des Espagnes et des Indes. Le jour de la fête de saint Janvier, patron de Naples, son image en argent massif et l'ampoule qui renfermait son sang devaient être portés de la cathédrale au reposoir de Copuano, par un conseiller-élu du gouverneur, à la tête d'une immense procession; un tumulte soudain arrête le cortége, l'ampoule et la statue sont refusées, enlevées, disputées de rue en rue, au milieu d'un désordre épouvantable. L'auteur inconnu de cette scène est Masaniello. Un autre jour, le duc d'Arcos établit un impôt sur les fruits, seule nourriture du peuple durant l'été. Les jardiniers de Puzzoli, le beau-frère d'Aniello en tête, arrivent, chargés de prunes et de figues, à la porte de la ville. Les gardes réclament la taxe, les Puzzoliens la refusent; la foule s'amasse à leurs cris; un combat en règle va commencer. Soudain, le beau-frère d'Aniello monte sur une borne et s'écrie: Dieu nous donne l'abondance, et le gouvernement nous la retire. Puisque je ne puis vivre de mon travail, que les pauvres du moins en vivent avant les *gabellieri!* Et, renversant ses paniers, il couvre de fruits la voie publique. Les enfants se jettent sur cette proie attrayante; les agents les repoussent. La lutte se ranime avec fureur, quand un jeune homme paraît et d'un mot calme la tempête:

— Ramassez ces fruits, dit-il au peuple, mais ne les mangez pas, faites-en plutôt des armes. Puis, donnant l'exemple, il aveugle d'une poignée de figues le chef des *gabellieri*, tous subissent à l'instant le même sort et se dispersent sous une grêle de prunes. Ce jeune homme était encore Masaniello. Et le lendemain, au lever du soleil, on trouva réduite en cendres la maison de bois du marché, où se percevaient les gabelles. On chercha en vain l'auteur de cet incendie, lequel était toujours Masaniello...

Voilà pourquoi il courait tant de dangers à Naples, pourquoi sa femme avait appelé la Madone à son secours, et pourquoi elle l'attendait avec sa mère sous leur ancien toit d'Amalfi, racheté si à propos, comme on l'a vu...

(1) Voyez, pour la vérification de ce fait et de tous les détails curieux et inconnus de cet épisode, le Journal de Giraffi, l'Histoire de Raphaël de Turris, celle de Tommaso de Santis, du comte de Modène, les Mémoires du duc de Guise, les manuscrits d'Agnello della Porta, de Capelatro, et surtout l'excellent ouvrage: *l'Insurrection de Naples*, publié dernièrement par le duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, et traduit en français par le baron d'Hervey de Saint-Denys.

(2) En Italie et en Espagne, ce mot comprend toutes les taxes portant sur les objets de consommation.

Malgré le rôle qui tentait sa vengeance et son ambition, frappé du miracle qui le sauvait de la misère et de la révolte, Masaniello lui-même avait cédé à l'instinct du cœur et à la voix de la Providence. Il avait promis à sa femme de la rejoindre à Amalfi, avec sa barque de pêcheur et les débris de leur ménage.

Hélas! que n'était-il parti avec la Puzzolienne! tant de malheurs planaient sur sa tête à Naples, et tant de joies l'appelaient à la maison de ses pères!

L'extérieur et l'intérieur de cette maison étaient également doux à voir; au dehors, la façade blanche étincelante de lumière, les fenêtres au soleil levant, un petit jardin plein de fleurs et de fruits, une anse paisible où dormirait la barque, et puis la mer immense avec ses perspectives et ses murmures variés. Au dedans, la propreté qui est le luxe du pauvre, les anciens meubles de famille, dont chacun était un souvenir: le fauteuil des aïeux, le lit nuptial, le berceau de l'enfant désiré, le stylet et le fusil napolitains, les instruments de pêche et de jardinage, la table et les escabeaux du repas de chaque jour, les pieuses images du Christ, de la Madone et de saint Janvier, tout cela remis en ordre et revêtu du plus vif éclat par les soins de la jeune femme. Sur la table, un déjeuner champêtre, le poisson du golfe, les fruits de l'enclos et le vin chauffé par le Vésuve; à l'entour, les deux pères et les deux mères, les frères et les sœurs, en habit de fête, la joie au cœur, le rire aux lèvres. A la croisée ouverte, entre les pampres dorés et les lauriers-roses, la tête charmante de la Puzzolienne guettant l'arrivée de son mari sur les flots. Telles étaient les visions gracieuses que le bon génie du pêcheur lui montrait de loin, à travers les splendeurs de la mer de Naples.

Pourquoi cependant tardait-il à venir? Le ciel était sans nuages, la vague sans colère, la brise favorable. Pourquoi, depuis une heure, Maria se penchait-elle, inquiète, et pâlissait-elle enfin, de ne rien voir à l'horizon? C'est ce que nous allons apprendre à Naples, où le mauvais génie de Masaniello rôde autour de lui...

Ce mauvais génie a pris deux formes différentes que nous trouvons réunies sur la place du marché, rendez-vous bouillonnant de la plèbe napolitaine.

Dans une chambre meublée de sphères, de cornues, de mortiers et de tous les instruments de l'alchimie, à une fenêtre cintrée, garnie d'une plante grimpante et d'un tableau à problèmes, un homme, vieilli par l'étude plus que par l'âge, aux traits creusés par une sombre ambition, au regard méditatif et pénétrant, aux lèvres serrées dans une barbe épaisse, le feutre pointu sur l'oreille, le justaucorps lacé sur la poitrine, un gros livre ouvert sur les genoux, semble abîmé dans des réflexions sinistres.

Cet homme est Giulio Genovino, surnommé l'*oracle de Naples*, savant en médecine, en droit, en politique, plus savant dans l'art de mener la foule, ancien élu du peuple sous le duc d'Osuna, promoteur de révoltes sous le cardinal Borgia, arrêté alors et condamné au préside, gracié depuis, et attendant réparation ou vengeance. Il a laissé le choix au duc d'Arcos, en lui demandant la présidence du tribunal de la Sumaria. Le vice-roi, se croyant plus fort que lui, l'a refusé,—et, sa lettre hautaine à la main, Genovino cherche les moyens de l'en punir.

Or, ces moyens lui sont apportés par le jeune homme qui vient d'entrer dans sa chambre, et qui lit dans sa pensée, après avoir suivi ses démarches.

Ce jeune homme, beau cavalier de trente ans, paré avec toute la coquetterie française, casaque de soie, flots de rubans, talons rouges, feutre à plumes, cheveux bou-

clés, n'est autre que le prétendant évincé de Marie d'Arcos, le cousin du duc de Guise, le marquis de Châtillon, agent à Naples de Fontenay-Mareuil, l'ambassadeur de France à Rome.

Sachant que le cardinal Mazarin, malgré les hésitations d'Anne d'Autriche, ne manquerait pas l'occasion de chasser d'Italie les Espagnols, René de Châtillon avait résolu d'élever au trône de Naples le duc Henri de Guise, descendant des ducs d'Anjou qui avaient possédé ce royaume, et le prince le plus original et le plus audacieux de l'époque. (Nous le verrons lui-même bientôt à l'œuvre.) Epris de Marie d'Arcos et se voyant aimé d'elle, le marquis avait espéré d'abord gagner le vice-roi en obtenant la main de sa fille. Mais, trompé dans cette confiance, comme on l'a vu, il allait passer de la guerre sourde à la guerre ouverte, et il venait proposer à Genovino le soulèvement des Napolitains.

On juge avec quel empressement l'ambitieux ulcéré accueillit cette revanche toute prête.

En quelques minutes il a fait son plan avec Châtillon. Le peuple est furieux des impôts... Une étincelle allume le volcan..., le gouverneur est renversé ou ébranlé... La flotte française arrive de Toulon, le duc de Guise accourt de Rome, les Napolitains l'élèvent sur le pavois...

— Et vous êtes son premier ministre ! conclut le marquis, en donnant l'accolade au savant...

— Quant à Marie d'Arcos, ajoute-t-il en lui-même, elle n'est pas si loin qu'elle ne puisse revenir..., et sa main sera la rançon du vice-roi...

— Maintenant, reprend-il aussitôt, il ne nous manque plus que l'étincelle ; il nous faut un chef de la populace...

— Le voici ! répond Genovino, comme illuminé tout à coup.

Et son doigt montre à Châtillon, sur la place du marché, la pauvre maison qui fait face à la sienne. On la reconnaît à la peinture grossière qui en orne la façade, et qui représente l'écusson de Charles-Quint, avec une inscription rappelant les taxes abolies par ce prince. Devant la porte, accoudé à des paquets qu'il vient d'achever, se tient un jeune homme de vingt-sept ans, à la taille moyenne et souple, au teint basané par le soleil, aux traits larges et accentués, aux yeux noirs et mélancoliques, aux cheveux blonds, épars en boucles sur le cou, drapé avec une majesté théâtrale dans son humble costume de pêcheur.

Ce jeune homme est Thomas Aniello.

— Voilà, reprend Genovino, voilà l'homme qui soulèvera Naples.

— Quoi ! fait Châtillon étonné, ce lazzarone à demi nu ?

— Lui-même ; suivez-moi, et vous allez voir.

Genovino connaissait en effet Masaniello. Il le suivait des yeux depuis un mois ; il savait ce qu'il avait déjà fait, et de quoi il était capable...

Le gentilhomme et le savant descendent sur la place ; mais ils trouvent la masure fermée et le pêcheur disparu...

Ils s'informent de lui aux voisins. On leur annonce qu'il va quitter Naples et s'embarquer pour Amalfi...

— Courons au port et retenons-le, dit Genovino. Ils traversent la ville et passent devant l'église du Carmel. On se souvient que c'était la fête de la Vierge. Une foule immense encombrait le parvis ; presque tout le peuple de Naples était là. Il attendait avec impatience un spectacle consacré par un vieil usage : le combat des infidèles et des chrétiens.

Une citadelle de planches se dressait au milieu de la place ; la jeunesse napolitaine l'entourait, divisée en deux bataillons. Ceux qui représentaient les infidèles se reconnaissaient au turban : ceux qui figuraient les chrétiens portaient la croix sur la poitrine. Les premiers devaient occuper et défendre la forteresse ; les seconds devaient l'enlever d'assaut et y planter la bannière de la Madone. Chaque parti élisait pour chef un héros de la populace ;— et lorsque Genovino et Châtillon parurent, les Turcs venaient de mettre à leur tête un certain Pione, d'une vigueur herculéenne. Il avait déjà reçu un croissant gigantesque pour insigne de son commandement. L'attribut de son rival était une croix d'or ciselée et ornée de pierreries, appelée *la Croix du Carmel*, et tirée, pour ce jour-là, du trésor du Chapitre, obligé de se prêter à cette coutume séculaire. Les juges du combat promenaient le bijou sacré, sur lequel on voyait un Christ entre un pape et une colombe ; et les croisés débattaient les noms soumis à leur choix, quand une voix leur crie : — Prenez Masaniello !

Cette voix était celle de Genovino ; et jamais l'*oracle de Naples* ne fut mieux écouté.

L'acclamation fut électrique, universelle, triomphale !

— Oui, Masaniello ! Masaniello ! font tous les chrétiens d'un seul élan !

— Vive Masaniello et mort aux gabelles ! ajoutent les plus hardis, avouant ainsi leur motif et leur but.

— Où est-il ? où est-il ? demandent aussitôt les soldats.

— Venez le chercher avec moi ! repart Genovino, en saisissant et en levant en l'air la croix du Carmel, derrière laquelle la foule s'élance avec lui dans la direction du port...

Une minute après, il était trop tard... Lorsqu'ils arrivèrent près de Masaniello, il mettait le pied dans sa barque et poussait au large.

— A nous, Masaniello ! à nous !

Arrêté par cet appel immense, le pêcheur laisse tomber ses rames et se croit le jouet d'un rêve...

Un nuage passe entre ses yeux et la vision d'Amalfi...

Genovino, parlant au nom de tous, lui raconte l'honneur qu'on vient de lui faire, et lui tend la croix du commandement...

— En avant, Masaniello, et mort aux gabelles ! répètent les chrétiens, avec tous les échos du golfe.

L'orgueil et la vengeance crient plus haut encore dans l'âme du pêcheur... Il porte une main à son front, l'autre à sa poitrine, et promène un long regard, de cette armée qui lui offre la gloire, à ce rivage où le bonheur lui sourit...

Sa petite maison d'Amalfi ; sa femme en pleurs, sa barque toute prête, son humble bagage à ses pieds... lui arrachent enfin ce cri du cœur : — C'est impossible, mes amis... ; toute ma famille m'attend là-bas...

Et il allait échapper à la tentation, si Genovino n'eût repris la parole.

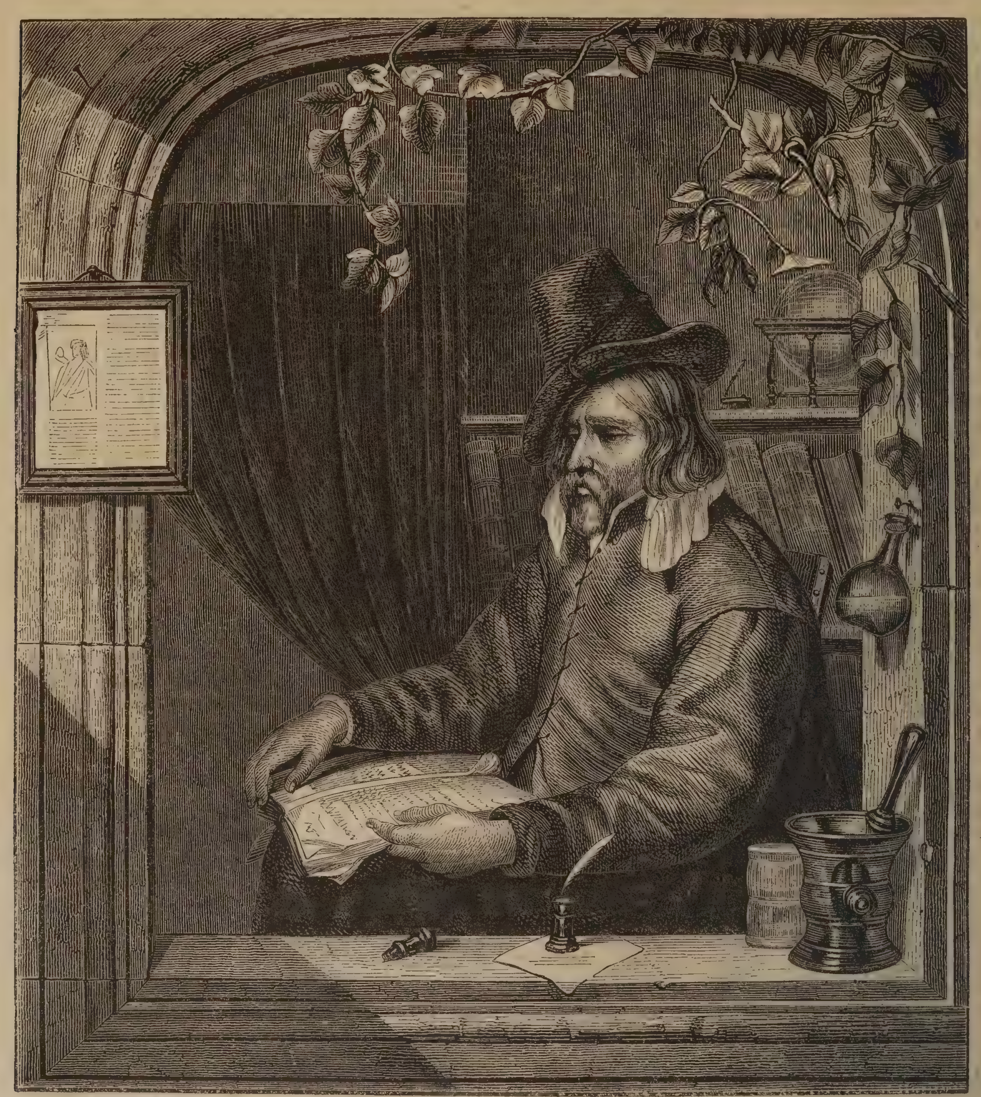
— Masaniello, dit l'ancien élu du peuple, je te croyais plus de courage et de patriotisme... Tu oublies le nom que tu portes et le toit que tu viens de quitter... Sous la vice-royauté de Don Pedro de Tolède, les Napolitains, menacés de l'inquisition espagnole, appelèrent à leur secours Thomas Aniello, ton aïeul, — et Thomas Aniello ne balança pas à marcher à leur tête et à les affranchir... Quand Charles-Quint délivra Naples des impôts qui l'écrasent aujourd'hui, tous les Aniello se trouvèrent encore dans les rangs des braves, — et l'on peignit sur leur porte l'écusson du grand empereur, avec une légende qui est leur lettre de noblesse... Tes amis te jugeaient digne de continuer l'œuvre de ta famille... S'ils se trompaient, va t'endormir à Amalfi... Nous effacerons l'écusson de

Charles-Quint, — et nous donnerons à un autre la croix du Carmel... Adieu, Masaniello !...

On conçoit l'effet de chaque mot de ce discours sur l'esprit du pêcheur,—le combat qui se livrait en lui serait impossible à décrire... Aux dernières paroles de l'orateur, il ne voit plus que la honte dans la fuite, — et oubliant Amalfi, sa femme et son bonheur, il saute de sa barque au rivage, et s'écrie en embrassant la croix d'or : — Non ! non ! Masaniello est digne de ses pères! Je suis à vous ! je suis à vous !

Genovino sourit dans sa barbe. Châtillon lui serre la main, et les Croisés portent leur chef en triomphe à la place du Carmel...

Une demi-heure après, la citadelle des Turcs était enlevée par les chrétiens, avec une ardeur sans exemple. Le Pione tombait du haut de l'échafaudage, précipité par le



Giulio Genovino, d'aprés un tableau de Metzu.

bras foudroyant de Masaniello ; et celui-ci, la croix du Carmel au cou, la bannière de la Madone à la main, voyait les deux armées réunies sous ses ordres, et grossies de toute la population de Naples, aux cris de : Mort aux Espagnols comme aux infidèles! Vive l'abondance et Charles-Quint! A bas les gabelles et les gabellieri!

Car les choses avaient suivi la marche prévue par Genovino. Des ennemis pour rire, on passait aux ennemis sérieux, et « le jeu d'enfants devenait un combat de tigres », suivant l'expression du duc de Rivas.

III. — HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE.

Lancé en pleine révolte, Masaniello ne pouvait plus reculer... Il n'y songea même pas, et loin d'arrêter le torrent, il l'entraîna après lui, jusqu'au palais du vice-roi. Attiré par les cris du rassemblement, le duc d'Arcos

se montre au balcon avec sa suite. On lui lance de si violentes injures, on le brave par des gestes si insolents, qu'il est forcé de rentrer, aux éclats de rire des insulteurs.

Une répression immédiate et rigoureuse eût fait justice de l'émeute encore sans direction. Les vrais amis du gouverneur lui en donnent le conseil. Pour toute réponse, il hausse les épaules, en disant : — Ce n'est qu'une mascarade d'enfants ; elle tombera sous notre mépris.

Affaibli par l'âge, écrasé d'embonpoint, le duc n'aspirait qu'au repos, et ne croyait que ceux qui le laissaient tranquille. Ses efforts pour éloigner sa fille avaient épuisé son reste d'énergie. Masaniello, ou plutôt Genovino et Châtillon, eurent donc tout le jour et toute la nuit pour recruter et organiser leurs bandes. En repassant, le soir, devant l'église du Carmel, le pêcheur rencontre deux hommes embusqués dans l'ombre :



L'*ex-voto* de Marie d'Arcos (pages précédentes).

— Que prétends-tu faire, toi? lui demandent-ils, avec hauteur.

— Me faire pendre, ou donner l'abondance à la cité, répond vivement Masaniello.

— Fameux sujet pour régler les affaires de Naples! reprennent les inconnus en riant.

Mais le jeune homme repart, avec une vigueur inattendue : — Si j'en trouvais seulement trois ou quatre qui

eussent autant de cœur que moi et qui voulussent franchement me seconder, vous verriez ce dont je suis capable pour le bien du peuple.

Le malheureux parlait avec bonne foi, et c'est ce qui rendait son éloquence irrésistible. Aussi ses paroles exercent une influence magique sur les deux hommes, qui se mettent à l'instant au service de celui qu'ils raillaient. Or, il ne pouvait lui arriver d'auxiliaires plus formidables; car ces deux aventuriers, capables de bouleverser Naples, «étaient Dominico Perrone, l'ancien chef d'*Ottine*, l'imprenable contrebandier, et Giuseppe Palumbo, le sbire devenu capitaine de brigands» (1). Bref, le lendemain matin, le pauvre pêcheur, maître de la ville, avait sous ses ordres une armée complète, avec ses capitaines, ses lieutenants et ses bataillons.

Il commence par s'emparer de la tour du Carmel et annonce, par un tocsin prolongé, l'insurrection générale. Puis, quand il voit le peuple entier pressé autour de lui sur l'immense place du Marché, il met le feu aux bureaux de perception, les réduit en cendres avec leur mobilier et leurs registres, distribue l'argent de toutes les caisses à ses soldats, et montant sur un banc de pierre, couvert d'un dais de flamme et de fumée, il adresse à la multitude, d'une voix claire et pénétrante, un discours qui achève d'électriser les esprits: — Vive Dieu! s'écrie-t-il en terminant, vive la Vierge du Carmel! Vivent le pape et Charles-Quint! mort au mauvais gouvernement! Puis, la main tendue vers le quartier espagnol: — Au palais! à l'assaut du palais!

Vingt mille cris lui font écho, et les bandes se ruent vers la demeure du duc d'Arcos.

Après avoir déployé quelques troupes, sans ordre d'agir et sans munitions, le vice-roi comprenait trop tard que l'émeute pourrait bien être une révolution; mais, au lieu de doubler sa garde, de prévenir les forts et les casernes, de monter à cheval à la tête de la noblesse, il se contentait de gagner du temps et de se tenir enfermé entre quatre murs.

Il se reconfortait avec un biscuit trempé dans du vin d'Espagne, raconte l'historien Santis, au moment où la foule déboucha sous ses fenêtres, précédée de ce grondement sinistre qui annonce les inondations. Les soldats isolés sont emportés par le flot populaire, qui envahit les cours, les vestibules, les corridors. Bientôt le grand escalier est forcé à son tour. On renverse les gardes; leurs hallebardes sont arrachées; les portes des appartements volent en éclats; les salons royaux sont profanés par une plèbe immonde... Elle va entrer dans le cabinet du vice-roi et porter la main sur sa personne, lorsque s'avance le prince de Bisignano, seigneur fort aimé à Naples, que les plus sages ont mis à leur tête pour réclamer l'abolition des impôts. Il a accepté cette mission, quoique alité par la goutte, et s'est fait porter à cheval au palais menacé, avec quelques gentilshommes et quelques religieux. Il obtint à grand'peine d'arriver seul auprès du duc d'Arcos.

— Ah! vous voilà? s'exclame celui-ci; j'allais vous envoyer chercher...

— Je viens vous conjurer, dit le prince, de révoquer les taxes des fruits et des farines, seul moyen d'arrêter un désastre incalculable...

— Soit, reprend le duc indécis; réunissons le Conseil, et vidons cette affaire...

(1) Le duc de Rivas, traduction d'Hervey Saint-Denys.

— Nous n'avons plus le temps de délibérer. Agissez par vous-même, ou tout est perdu...

L'incertitude avait déjà duré trop longtemps. Le prince médiateur parlait encore... Les insurgés enfoncent la porte et se trouvent en face du vice-roi, hurlant avec furie: — A bas les gabelles! Mort au mauvais gouvernement!

Assiégé sur son fauteuil, pâle et frémissant, le duc s'écrie enfin: — *Si hijos mios, todo se hara lego!* (Oui, mes enfants, tout se fera sur l'heure). Et il signe à la hâte plusieurs ordonnances abolissant la taxe des fruits et réduisant celle des farines... Il les jette comme une proie aux hommes qui l'entourent... il les lance aux autres par le balcon, en cherchant à dominer les clameurs de sa parole.

— Il est trop tard! lui répond la voix, toujours la même, de la révolution déchaînée.

— Cela ne suffit plus! ajoutent ceux qui lisent les ordonnances...

Et ils forcent, à grands cris, le vice-roi de Naples, le représentant de la monarchie espagnole, à descendre les degrés de son palais, et à venir traiter avec eux sur la place.

Pendant une demi-heure, le duc d'Arcos est accablé d'hommages par les uns, d'outrages par les autres. Les premiers lui baisent les mains, à genoux; les seconds le menacent du poing et du couteau... Pressé, ballotté dans une mêlée confuse, il eût fini par être mis en pièces, si ses amis, aidés de quelques hommes encore respectueux, ne l'eussent fait rentrer à la dérobée dans son palais. Il en ressort bien vite par une porte de derrière, et gagne une cour où stationnait par hasard un carrosse (1). Il y monte avec le prieur de la Roccella et deux seigneurs; il se fait conduire vers l'église de Saint-Louis, située à peu de distance. Les flots du peuple serrent la voiture si fortement, qu'elle flotte sans toucher le sol, comme un navire balancé par la tempête... Les épées et les piques brillent à chaque instant aux portières... Plus loin, s'étend un horizon d'arbalètes et d'arquebuses... Un geste, un mot, et le vice-roi est poignardé ou fusillé... Déjà, pendus au marchepied, des misérables lui tirent les moustaches et lui déchirent les habits... Il en sort des pièces d'or dont il a fait provision pour sa fuite... Cet incident est une révélation pour lui..., il saisit la monnaie à poignées, et la lance par les deux fenêtres du carrosse... Les plus fiers la lui renvoient avec des injures; mais les moins délicats (et c'est la majorité) se précipitent sur ce butin inattendu... Un vide se fait alors devant l'attelage; il atteint l'église, et le duc s'y réfugie et s'y barricade...

Cependant, une balle, partie du palais, a frappé un insurgé... La foule pousse un cri de rage et enfonce la demeure royale... Elle massacre les Espagnols qu'elle rencontre, détruit tout ce qui lui tombe sous la main; jette par les fenêtres les meubles, les glaces brisées, les draperies en lambeaux; et « plaçant enfin sur une chaise le cadavre inconnu, promène à travers les faubourgs, en criant: *Aux armes*, cette bannière d'une insurrection désormais impossible à conjurer. » (Duc de Rivas, t. Ier, p. 55.)

En vain les derniers défenseurs du vice-roi le protégent à l'église Saint-Louis; il n'échappe à la mort, dans

(1) On croirait lire le récit d'une révolution, d'une chute et d'une fuite, dont les souvenirs sont encore présents en France, si tous ces détails n'étaient extraits minutieusement de l'ouvrage du duc de Rivas, publié en Espagne avant 1848.

cet asile violé, qu'en gagnant à pied, sous un soleil ardent, la haute forteresse de Saint-Elme. En vain le prince de Bisignano entre au Carmel, prend le Crucifix, et, au nom du Dieu de paix, adjure les rebelles de se calmer... Il ne se sauve lui-même qu'en feignant de donner des ordres, et en arrivant pas à pas au fort de Castel-Nuovo, où il fait venir après lui le duc d'Arcos, la garnison espagnole, les magistrats et les fonctionnaires... En vain le cardinal-archevêque Filomarino, en vain les Théatins et les Jésuites parcourent les rues, la croix et le cierge à la main : — Rentrez dans vos couvents, nos pères, leur crie la multitude ; puisque vous n'en sortiez pas hier pour nous épargner l'esclavage, n'en sortez pas aujourd'hui pour empêcher notre délivrance.

Et poursuivant sa marche destructive, la populace ouvre les cachots et relâche les malfaiteurs. Elle respecte seulement la prison de la vicairie, parce qu'elle a été l'habitation de Charles-Quint,—glorifié par tous, comme par Masaniello. Elle pille ensuite les boutiques des armuriers, en fait sauter une qui résistait, et dont les débris volent en l'air avec cent cadavres... Elle saccage l'hôtel de l'opulent Vogliano, trésorier de l'impôt des farines ; elle forme un immense brasier de ses meubles, de ses tableaux, de ses richesses de toute sorte... « Et voyant un pauvre diable retirer des flammes une petite monnaie, elle en fait justice sur la place, en criant bien haut qu'*il ne s'agit point de voler, et que les voleurs seront pendus!* » (Giraffi, — Santis, — Rivas, t. Ier, p. 62.)

IV. — LES MASQUES LEVÉS.

Au milieu de tous ces désordres, la nuit s'avançait. « Naples, dit le traducteur du duc de Rivas, offrait un aspect véritablement effroyable. Cette immense multitude, armée déjà en grande partie, occupait les places par masses séparées... De longues colonnes parcouraient les rues, surveillaient les forts, la plage et les portes de la ville. De tous côtés partaient des cris furibonds, des vivats, des menaces, et circulaient mille bruits absurdes, mille fausses nouvelles, mille projets pour le lendemain. Ici, la lueur des incendies rougissait les édifices ; là, résonnait un coup d'arquebuse, dont l'auteur demeurait inconnu comme la victime ; plus loin, une terreur panique s'emparait d'un groupe, qui fuyait en jetant tout un quartier dans l'épouvante. Les riches, voués à la haine, s'échappaient à la faveur des ténèbres, tantôt seuls, tantôt suivis de leurs familles attérées, abandonnant leurs maisons, leurs intérêts, leurs trésors... Les uns se réfugiaient autour des citadelles, d'autres parvenaient, à force d'or, à s'embarquer sur la côte ; un grand nombre, enfin, s'éloignaient par terre, et se cachaient dans les métairies et dans les bois... »

Nulle part encore ne se révélait la pensée dirigeante de l'insurrection.

Mais l'heure était venue où cette pensée devait soulever le masque. « La place du marché était toujours le quartier général des rebelles. Masaniello y stationnait avec sa bande ; mais il n'avait encore exercé aucune autorité nominale, quoiqu'il eût pris part, avec une activité prodigieuse et une audace inouïe, aux plus grands événements du jour. Vers le milieu de la nuit (c'est l'historien qui parle), s'arrêtèrent sur la place quatre personnages masqués, du nombre de ceux qui, revêtus de robes et de capuchons de confréries, s'étaient montrés sur tous les points pour fomenter la sédition. L'un d'eux leva son masque, et laissant voir, à la clarté de la lune et des torches, qu'il était le savant Giulio GENOVINO, il appela l'attention générale et fit une harangue à la multitude. Il approuva fortement que le cri du peuple fût : *Vive le roi d'Espagne et meure le mauvais gouvernement !* — parce que, dit-il, il ne s'agit pas d'enlever au roi sa couronne et souveraineté de Naples, mais seulement d'appporter remède à l'injustice et à la rapacité de ses ministres et délégués (excellent moyen d'enlever les modérés eux-mêmes au duc d'Arcos, et de laisser au duc de Guise le temps de venir lui porter le dernier coup)... Il termina son discours éloquent en manifestant la nécessité urgente d'avoir un chef suprême qui, régularisant les efforts de tous, dirigeât l'insurrection de manière à lui assurer de féconds résultats... Ces paroles de l'Oracle de Naples impressionnèrent vivement la foule, qui par instinct déjà sentait le besoin d'être bravement et habilement commandée. Palumbo, Perrone et leurs compagnons s'entendirent avec Genovino, et commencèrent à répandre le nom de Masaniello, connaissant son audace, et comptant dominer son ignorance... La tentative réussit à merveille, et l'adhésion populaire fut d'autant plus rapide, qu'on venait d'apprendre la fuite du prince de Bisignano et la translation du vice-roi au fort de Castel-Nuovo. Les esprits fermentent de nouveau ; les masses s'émeuvent et se déchaînent ; les cloches du Carmel et autres tours font entendre un glas épouvantable ; les groupes, armés de torches, sillonnent partout la cité ; les clameurs, le désordre, la confusion sont à leur comble, et Masaniello est proclamé chef unique, suprême et tout-puissant du peuple de Naples... »

V. — PAUVRES MARIES!

Qu'était devenue cependant la Puzzolienne qui attendait à la maison d'Amalfi?... Elle avait passé une heure, deux heures, la journée entière à sa fenêtre, sur le golfe. Puis, son angoisse gagnant toute la famille, son frère était parti pour Naples, à la nuit tombante, tandis qu'elle sanglotait devant ses parents en pleurs et son festin abandonné...

Et le lendemain, fort tard, quand elle vit le messager revenir seul au logis, quand il lui annonça que Naples était soulevée contre le duc d'Arcos et que son mari venait d'être nommé roi du peuple révolté..., la pauvre jeune femme crut entendre sa maison crouler sur sa tête avec tous ses rêves d'amour et de bonheur; et criant : — Au secours, sainte Madone du Carmel ! elle tomba évanouie dans les bras de sa famille, au milieu des débris épars et des fleurs perdues de son banquet de fête...

Au même instant, le marquis de Châtillon, jetant sa bourse au plus intrépide batelier de Naples, le chargeait de rejoindre à toutes voiles le navire qui emportait la duchesse et Marie d'Arcos, et de les sommer de revenir, au nom du salut de leur mari et de leur père, assiégé dans le fort de Castel-Nuovo par les Napolitains insurgés...

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE DU MOIS.

LE PALAIS DUCAL DE NEVERS.

Au Rédacteur en chef.

Monsieur, si les grands journaux daignaient et savaient faire autre chose que de la politique, le voyage solennel du chef de l'Etat à travers la moitié de la France leur eût fourni une belle occasion d'entreprendre, comme le *Musée des Familles*, une promenade historique et pittoresque dans nos anciennes provinces.

En suivant les fêtes officielles de Paris à Toulon, et de Toulon à Bordeaux, j'ai pu vérifier, votre recueil en main, l'exactitude et l'intérêt des détails qu'il a déjà donnés sur nos départements du Centre et du Midi. Il vous reste encore beaucoup à faire, et vous le ferez d'année en année, selon votre usage. En attendant, je vous adresse quelques lignes sur un monument que tous les journaux ont oublié de voir dans leur course de Mazeppa : c'est l'ancien palais ducal de Nevers, illustré par les maisons de Clèves, de



Vue de l'ancien palais ducal de Nevers.

Gonzague et de Mantoue, par les ducs de Nivernais et par Jean-Casimir de Pologne.

Ce palais, bâti par les princes de Clèves, flanqué de tourelles élégantes, percé de fenêtres à croix de pierre, surmonté de clochetons aigus, comme une cathédrale, est un des plus curieux spécimens de l'architecture des treizième et quatorzième siècles. Occupé aujourd'hui par l'Hôtel-de-Ville et les tribunaux, il fait face à la principale place de Nevers, dite encore Place Ducale, et au parc des anciens seigneurs, devenu l'une des plus jolies promenades de France.

Voici comment eut lieu cette dernière transformation. Vers 1767, le duc Mancini de Nivernais, celui qui fut capitaine sous Villars, académicien après Massillon, ambassadeur de Louis XV à Rome, à Berlin et à Londres, ministre de Louis XVI avec Vergennes, prisonnier de la Terreur en 1793, législateur en 1776, et poëte gracieux toute sa vie ; celui enfin que lord Chesterfield appelait le modèle accompli du gentilhomme, se promenait, un matin, dans son parc de Nevers. avec Mme de Prunevaux, la plus jolie femme du temps des jolies femmes. Arrivée au bout de l'esplanade d'ormes et de tilleuls qui existe encore, Mme de Prunevaux fut désolée de ne pouvoir gravir les hauteurs, plantées alors de vignes, et d'où l'on devait embrasser une vue magnifique de la cité. Le duc de Nivernais ne dit rien, et donna rendez-vous à la belle dame pour le mois suivant. Elle fut exacte, et ne put en croire ses yeux. Plus de bornes au parc, plus de vignes sur les hauteurs ; mais un admirable jardin anglais, planté d'arbres déjà grands. Tel était le tour de force inspiré par le mot d'une femme, résolu par la galanterie d'un grand seigneur, exécuté par le talent d'un Le Nôtre nivernais. Le duc d'Antin n'eût pas mieux fait sous Louis XIV, et la ville de Nevers profitera éternellement de ce caprice momentané de son dernier maître.

J'ai vu, dans le palais ducal, la salle où la comtesse Marie d'Albret présidait sa cour de chevaliers, de damoiselles et de troubadours, en brodant de ses belles mains le martyre de saint Cyr, sur ces fameuses tapisseries du chœur de la cathédrale, qui sont encore un jalon précieux

de la marche des arts. Les chanoines de Nevers, ayant déplu à la maligne princesse, eurent la surprise de se trouver représentés, dans son travail, sous la figure des bourreaux de saint Cyr. C'était ainsi qu'en attendant la presse, l'aiguille et le pinceau faisaient la leçon aux puissances. Dante et Michel-Ange devaient aller plus loin que Marie d'Albret.

J'ai vu aussi la chambre où mourut Jean-Casimir, roi de Pologne, dernier Jagellon et dernier Wasa, à la fois monarque, cardinal, jésuite, écrivain et artiste. C'est là qu'après son abdication, retiré dans l'étude et dans la prière, sous l'hospitalité de Louis XIV, il reçut un jour une députation de ses anciens sujets, qui voulaient reprendre les armes pour le replacer sur le trône. Pour toute réponse, il lut aux tentateurs son dernier discours latin, et leur demanda ce qu'ils en pensaient. Ils déclarèrent que c'était un chef-d'œuvre. Puis le roi leur fit entendre une messe en musique de sa composition, qu'ils trouvèrent également merveilleuse... Alors, comme ils insistaient pour rendre à Casimir l'épée et la couronne : — Puisque j'ai



Casse-cou! Modes mal portées. Octobre 1852.

été un capitaine si malheureux et un roi si malhabile, leur répond en souriant le philosophe chrétien, et puisque je suis un si grand écrivain et un si grand compositeur, laissez-moi suivre ma vocation jusqu'au bout, — d'autant plus que j'ai un troisième talent, ajouta-t-il en montrant le dessin de son tombeau, avec cette inscription : *Dernier trône où j'aspire.* C'est d'après ce dessin qu'a été dressé le mausolée où repose le cœur de Jean-Casimir, en l'église de Saint-Germain-des-Prés. Les députés polonais n'insistèrent plus, et comprirent que leur ancien roi était désormais au-dessus de la royauté.

NOUVELLES DIVERSES.

La France continue d'élever des statues à ses grands hommes, avec une louable émulation. Le ciseau magistral de M. le comte Niewerkerke vient de ressusciter en même temps l'empereur Napoléon à Lyon, et le philosophe Descartes à Tours. Hier, c'était le peintre Lantara qui revivait à Oncy, près Fontainebleau, et le compositeur Lesueur à Abbeville. A propos de la statue de Descartes, nous recevons de notre très-honorable collaborateur, M. de Kératry, une lettre qui rectifie, avec l'autorité de l'expérience et du talent, une erreur trop accréditée depuis deux siècles. Cette lettre paraîtra dans notre prochain numéro.

MODES MAL PORTÉES.

Garde à vous, hommes d'esprit et femmes de goût! Voici le moment fatal des excentricités et des audaces de la mode. Nous ne disons rien ici de ses sages et gracieux projets, — les *Modes vraies* étant le moniteur du bon ton pour la plupart des lectrices du *Musée des Familles,* qui trouveront notamment dans le numéro d'octobre, — la grande nouvelle des chapeaux de cuir, tout prêts à faire leur entrée dans les salons sur les têtes les plus illustres et les plus belles. Mais nous devons exposer à tous les yeux, selon notre usage annuel, le casse-cou ci-contre, dessiné par M. Gustave Janet, avec la plus spirituelle cha-

RÉBUS.



rité, pour que les deux sexes et les trois âges en évitent avec soin les ridicules. Vous riez en regardant ce monsieur, cette dame et cette petite fille? Eh bien! voilà pourtant les toilettes que propagent depuis un mois une foule de journaux de modes, et qu'essayent les badauds qui ont le malheur de les croire sur parole. Oui, nous avons vu de nos yeux ces favoris en poires, ces jabots de dindon, ces habits étriqués, avec manches pagodes, sur de vastes gilets, ces pantalons collant sur des tibias d'arlequin ; — ces bandeaux de femme en cylindres horizontaux, ces capotes en entonnoir, ces plumes en ailes de moulin, etc., etc. ; et enfin ces costumes d'enfant, où la robe crinolinée figure un ballon et le chapeau un parachute, en dépit du brevet des aéronautes de l'Hippodrome. Vous voilà avertis. Examinez, jugez, et encore une fois garde à vous! Anna de B...

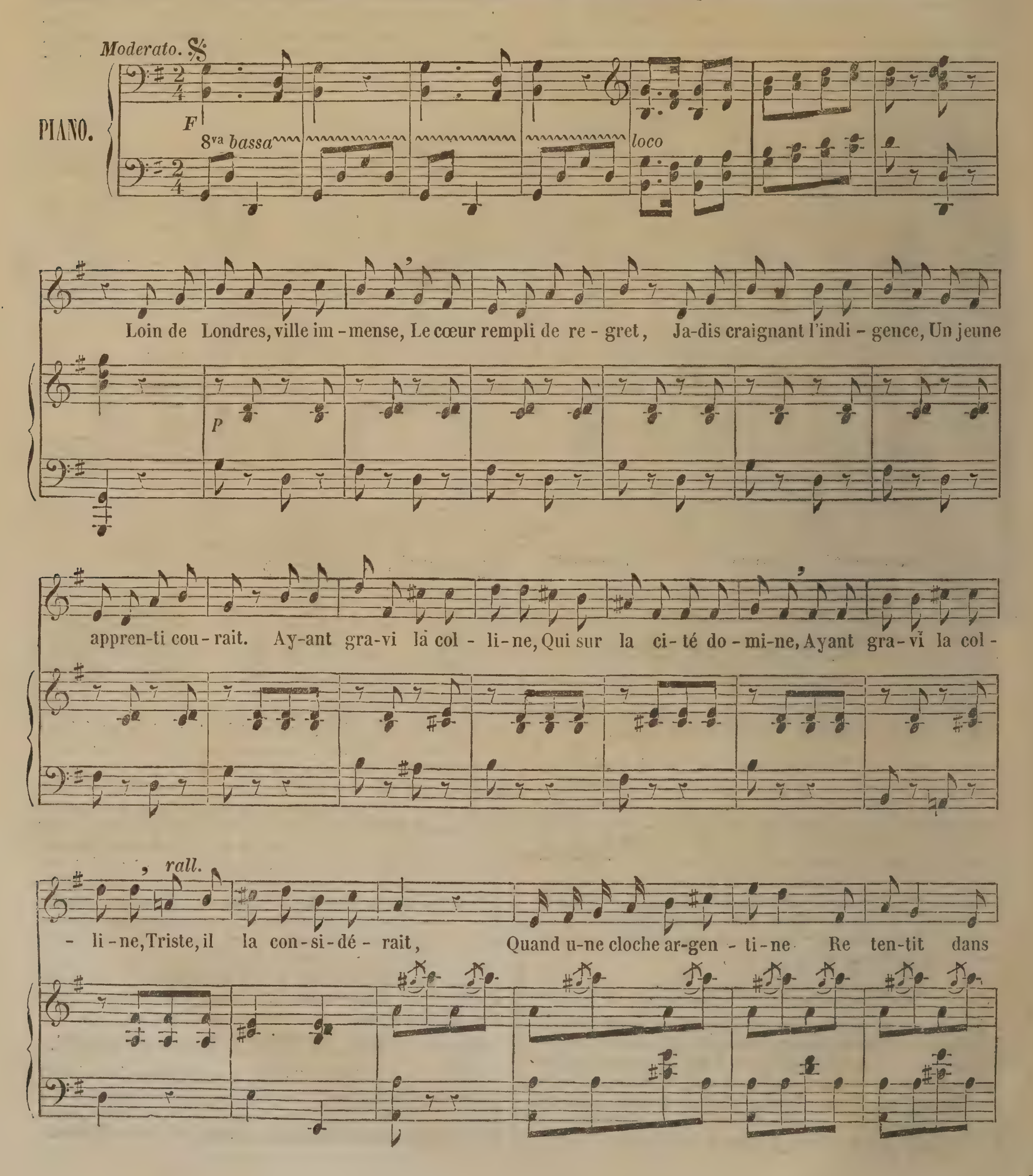
EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

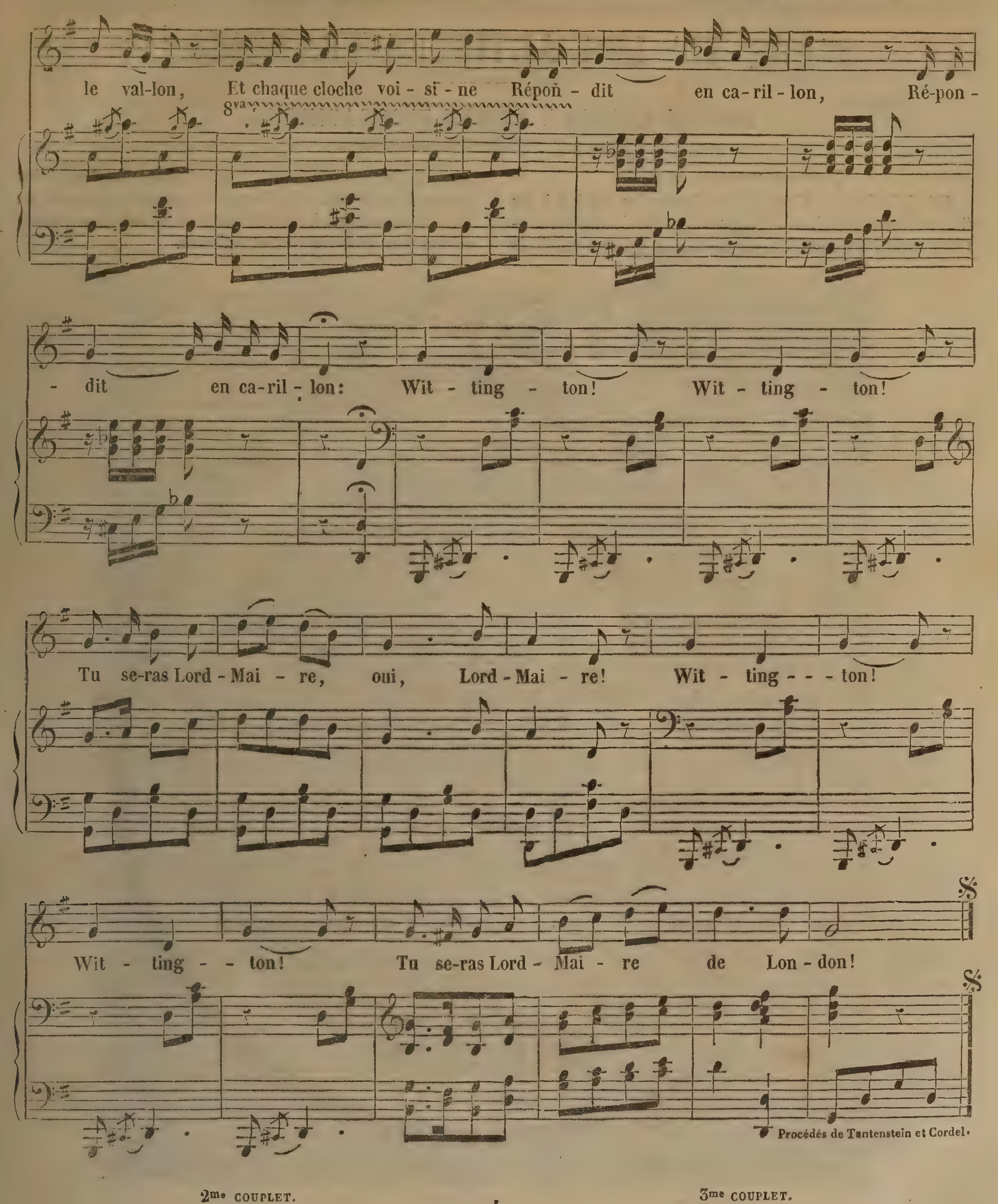
« Souviens-toi que l'on ne prend jamais le roi aux échecs », réponse de Louis VI à un soldat anglais, qui, à Brenneville, l'attaquait en criant le « roi est pris », — et que ce prince renversa mort d'un coup de masse d'armes.

WITTINGTON, BALLADE

Paroles de M. GROLIER. Musique de M. LAURENT DE RILLÉ.

N.-B. M. Laurent de Rillé, déjà connu parmi nos compositeurs les plus gracieux, s'est placé dernièrement au rang des maîtres par sa belle messe en musique, exécutée avec le plus grand succès à Saint-Eustache, pour la fête annuelle de saint Vincent de Paul. Nos lecteurs reconnaîtront son talent dans la ballade qu'il vient de faire pour eux.





2me COUPLET.

Wittington reprend courage;
Dans la ville il est entré.
Travailleur, instruit et sage,
Il s'élève par degré.
Son maître avait une fille
Jeune, modeste et gentille;
Wittington est adoré.
Il obtient la main d'Élise,
Et pendant leur union
Quatre cloches, dans l'église,
Répétaient en carillon : etc.
Wittington! Wittington!
Tu seras lord-maire, etc.

3me COUPLET.

Associé du beau-père,
Wittington, par son labeur,
Son ordre, son savoir-faire,
Devint riche et grand seigneur.
Par la faveur populaire,
Il fut déclaré lord-maire.
Jugez quel fut son bonheur!
On festoya dans la ville,
On tira force canon,
Et des cloches, plus de mille,
Répétaient en carillon :
Wittington! Wittington!
Te voilà lord-maire, etc.

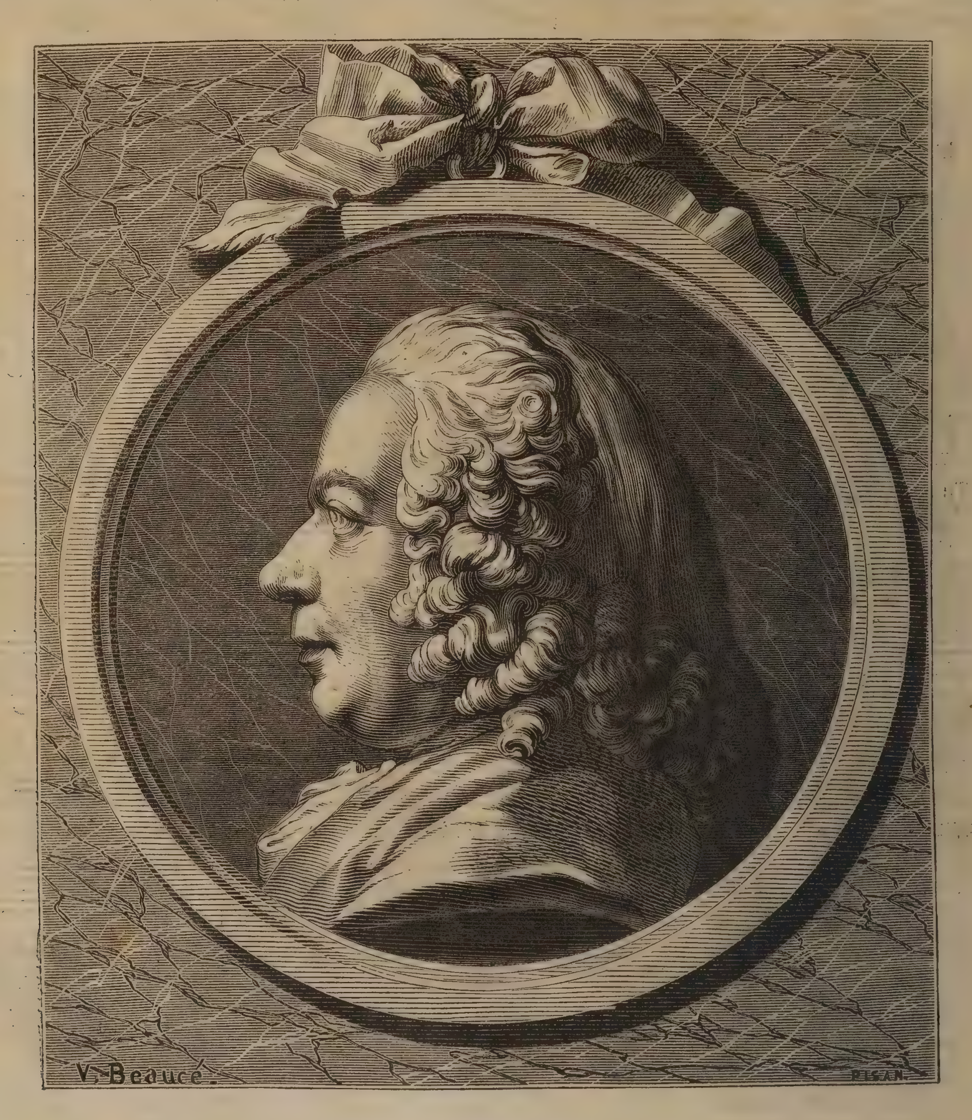
L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS [1].

SIMÉON CHARDIN. ROMAN BIOGRAPHIQUE.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE.)

I. — A LA PLACE DAUPHINE.

C'était le 26 juin 1749. Sainte Geneviève souriait à ses fidèles Parisiens qu'on aurait pu voir attablés aux Porcherons, riant à la Courtille, ou suivant la procession de la petite Fête-Dieu. Ce jour-là aussi, le Pont-Neuf paraissait rajeuni d'un siècle. De riches attelages arrivaient sur deux files, et déposaient à l'entrée de la place Dauphine comtes et marquis, gens de robe et traitants.



Portrait de Siméon Chardin.

Voici quel était le motif de cette affluence.

Le Louvre ne recevait alors qu'à de rares intervalles les productions des peintres et sculpteurs vivants; encore fallait-il qu'ils fussent en possession d'un fauteuil à l'Académie. L'art, privé d'un temple, vivait au grand air, aux rayons du soleil, aux vitres des marchands ou sur les parois des quais. Mais pour attirer le public et piquer une fois l'an sa curiosité, il avait fait choix d'un jour et d'un lieu; le jour, c'était l'octave de la Fête-Dieu, et le lieu, la place Dauphine.

Cette place avec ses arcades surbaissées, ses maisons de briques roses rejointoyées par des lignes de pierres blanches en bosselage (1), offrait aux artistes un espace triangulaire assez rétréci, dont ils avaient su profiter. Les bronzes et les marbres en occupaient l'intérieur; ils étaient dus

(1) Voyez la Table des dix premiers volumes et celles des huit derniers.

(1) Voyez la gravure de cette place, tome XVII, p. 241.

pour la plupart aux ciseaux de Falconnet, de Lemoine, de Bouchardon; et aux arcades triomphaient, sous une lumière plus douce, les toiles de Vernet, de Lagrenée, de Carle Vanloo, de Fragonard et de Servandoni.

Pour le coup d'œil, imaginez un océan de têtes agitées au milieu des statues immobiles, toutes les classes ensemble : la duchesse coude à coude avec la procureuse; mille antithèses sociales qui n'auraient aucun piquant aujourd'hui; et, brochant sur le tout, la cohorte des rapins, qui décochait çà et là mille brocards.

Quelques-uns d'entre eux avaient entouré une marine de Vernet. Un jeune homme s'approcha de ce groupe. Apparemment il ne prit pas goût à leurs éloges ou bien à leurs critiques; car ayant froncé les sourcils, il s'en



Diderot, Grimm, Caze, Marguerite, devant les tableaux de Chardin.

alla. Ce jeune homme méritait de fixer l'attention, bien que sa mise modeste n'indiquât rien au-dessus du professeur ou de l'étudiant. Son œil étincelait dès qu'il venait à s'arrêter sur quelque objet d'art.

De temps en temps il se retournait, avec des signes d'impatience, du côté du Pont-Neuf, puis il reprenait sa promenade artistique.

Il marcha tout à coup vers un nouveau venu.

— Ah! vous voilà enfin, dit-il; j'allais faire comme l'homme au sonnet, désespérer à force d'espérer toujours.

— Ne m'en veuillez pas, mon cher Diderot : je passais mon habit pour venir, quand est arrivé Jean-Jacques.

— Et vous avez causé musique italienne; vous lui avez lu votre prophète de *Boehmischbroda*.

— A quoi bon? Tout le monde le connaît.

— Grimm, vous êtes d'une désespérante modestie.

— Inutile, mon cher! Vous savez le mot de Voltaire: il court déjà les salons.

— Dites toujours.

« — De quoi s'avise ce Bohémien d'avoir plus d'esprit que nous? » s'est-il écrié, après avoir lu ma brochure.

— Eh bien, vous voilà assuré de la vendre.

— Je l'espère bien. Allons, qu'y a-t-il ici? Avons-nous découvert quelque chef-d'œuvre? Vernet est-il toujours l'incomparable? Carle nous a-t-il donné quelques Grâces nouvelles, et Latour...

— Venez, fit Diderot, qui prit le bras de son ami et l'entraîna sous les arcades.

Une femme ne diffère pas plus d'un homme que Melchior Grimm ne différait de Denis Diderot. C'était l'arc-en-ciel en personne, un petit-maître éclatant de couleurs combinées avec tout l'artifice d'une coquette ou d'une bouquetière qui sait son métier.

Les deux jeunes gens gagnèrent la galerie où Vernet, semblable à un dieu, distribuait sur ses toiles la grêle ou le soleil, hachait les moissons, mettait la mer en mouvement, et Diderot admirait et commentait avec feu, quand il se heurta contre un petit vieillard.

— Ah! bonjour, monsieur Caze, dit-il; toujours sur la brèche! Où avez-vous laissé mettre votre *Léda*? Je la cherche, et n'ai pu la rejoindre.

— Je ne vous voyais pas, monsieur Diderot, répondit le petit vieillard. Elle est à l'angle de ce côté, en face du *saint Ambroise* de votre ami Falconet. Voulez-vous que je vous y conduise? Vous n'en direz pas trop de mal?

— Que parliez-vous d'indulgence, monsieur Caze! s'écria Diderot, quand les deux jeunes gens se trouvèrent en face de la *Léda*. C'est de la belle et bonne peinture! J'espère que ce ne sera pas votre dernier chant.

— Merci, mes jeunes amis; vous êtes bons, vous autres, et vous seriez levés aux jeux de la Grèce pour laisser passer le vieillard sans place! Mais, permettez, j'aperçois là-bas M. Binet, vous savez, l'oncle de Mme de Pompadour, avec qui j'ai affaire. Je vous laisse avec ma *Léda*.

Diderot et Grimm continuèrent leur examen, le premier tout à l'exposition, le second plutôt occupé de l'assemblée. Il est à remarquer qu'il ne s'adressait jamais qu'en haut lieu.

— Oh! dit-il, je ne suis point Ravaillac pour m'écarteler ainsi! Que vous arrive-t-il! où me menez-vous?

— Là, fit Diderot, voyez-moi cette raie. Ne vient-on pas de la suspendre au croc? Elle vit encore! Mais la tête souffre, elle pleure. Ah! vous ne pouviez pas manquer d'être là, sire Bertrand. Vous guettez ces huîtres... Votre queue frôle le mur en signe de crainte. On voit que vous n'avez pas là Raton à votre service! C'est du La Fontaine tout pur. Quelle vérité! quelle fine observation! Mais il y a une autre toile à côté, une corbeille de cerises! Mon cher Grimm, vous avez bien fait de ne point amener Rousseau; il aurait pleuré de joie à la vue de ces cerises, il nous aurait raconté ses demoiselles de Graffenhield.

Grimm, qui s'était éloigné pendant ce dithyrambe, revint avec un numéro du *Mercure* :

— C'est de Chardin, dit-il, Siméon-Baptiste.

— Est-il ici?

— Qu'en voulez-vous faire? Vous jeter à son cou? On peut vous satisfaire; Caze n'est pas encore parti.

En un moment, Diderot avait fendu la foule et revenait avec le vieux peintre.

— Connaissez-vous Chardin?

— Siméon Chardin? Pourquoi cette question?

— Voilà qui vous répondra, ce chat, cette raie, ces cerises. Ce sont, comme les Vernet, des tableaux d'histoire.

Tandis que Diderot s'abandonnait à sa verve, une jeune fille, rose et fraîche comme les cerises de Chardin, l'écoutait l'œil brillant de plaisir, les lèvres entr'ouvertes. Grimm attribua ce naïf enthousiasme à son habit; il laissa parler Diderot, pour ne plus lancer que des œillades; il s'imagina même qu'elles lui étaient rendues. Heureux Melchior Grimm! Caze aussi avait aperçu la jeune fille et lui avait souri d'intelligence. Mais il paraissait ému.

— Pardon, monsieur Diderot, dit-il; je vous avais tendu un piége. J'avais douté de votre goût.

— Et que pensez-vous de Chardin? reprit Diderot.

— Que c'est le plus grand coloriste de l'exposition, en attendant qu'il soit de l'école française!

— Vous le connaissez?

— Si je connais notre Siméon! repartit le vieillard en souriant à la jeune fille. Demandez au Schiavone s'il connaissait Titien; mais c'est mon premier et mon meilleur élève, encore qu'il m'ait distancé. Vous désirez le voir, ce n'est pas difficile. Vous plaisez à Siméon, car je lui ai fait lire *vos Pensées*. Savez-vous que je les crois un peu hardies? Vous trouverez Siméon, rue Saint-Benoît, en face du couvent; les magasins de son père, qui est tapissier, occupent toute la maison; Siméon est au sixième.

— Comme toi, fit Grimm à Diderot.

Sur un signe de la jeune fille, Caze quitta les deux amis.

— C'est bien à vous, lui dit-elle, mon bon maître, et je reconnais l'amitié que vous portez à Siméon.

— Qui plus que lui la mérite, si ce n'est vous, ma belle enfant?

— J'aurai peut-être quelque chose d'intéressant à vous dire; mais avant, il faut que je parle à mon père, qui nous a laissées, Délie et moi, pour entretenir l'abbé Terray. Attendez un moment.

Dès que la jeune fille se fut éloignée avec l'enfant qu'elle tenait par la main, Grimm s'approcha du vieux peintre.

— Vous connaissez cette belle personne?

— C'est aussi une de mes élèves.

— Elle est fort bien, avec sa petite taille mince et potelée tout à la fois. Et elle s'appelle?

— Marguerite.

— Mais son nom de famille?

— Pardon, monsieur Grimm, je la vois qui m'appelle. N'oubliez pas, monsieur Diderot, votre visite à Siméon.

Le beau Melchior pestait contre la défiance clairvoyante du vieillard, qui avait deviné son manége. Tout à coup il se trouva face à face avec un haut personnage, chamarré de broderies et couvert de décorations étrangères; il n'eut que le temps et la distance nécessaires pour saluer.

— Monsieur Grimm, lui dit celui-ci en bon français, mais avec un accent allemand très-prononcé, n'oubliez pas la promesse que vous m'avez faite d'amener ce soir votre ami.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur; mais le voici.

— Monsieur Diderot, dit le personnage, je n'attendais pas sitôt le plaisir de vous voir, et j'avais chargé M. Grimm de vous inviter à dîner. Vous y viendrez, n'est-ce pas?

— Vous allez me dire ce que cela signifie? s'écria Diderot, que la surprise avait rendu muet, et qui avait salué l'étranger sans lui répondre, au moment où il s'éloignait avec majesté.

— Une chose bien simple, dit Melchior. L'ami Grimm tient à mériter le surnom que vous lui avez donné; oui, je serai M. *Du Houx, toujours vert!* Que le feuillage des autres arbres tombe! que m'importe? le mien rajeunit et repousse toujours. Le comte de Schœnberg, avec qui je

suis venu d'Allemagne, est parti il y a quinze jours, et me voilà déjà dans les bonnes grâces du prince de Saxe-Gotha; avant peu je serai son secrétaire.

— Mais cette invitation?

— Le prince a lu votre *Essai sur la vertu* et vos *Pensées*, et il a désiré que je vous présentasse.

— Vous moquez-vous, Grimm? Où voulez-vous que je prenne un habit?

— Dans mes nippes, donc. N'avons-nous pas même taille, même envergure?

— Et la chemise, et les bas de soie?

— Rousseau vous en prêtera! Il en a fait une pacotille à Venise, durant son secrétariat d'ambassade. Soyez prêt pour quatre heures. Je viendrai vous prendre.

Les deux amis se séparèrent. Diderot, un moment après, arrivait chez Siméon pour lui faire hommage d'un enthousiasme qui n'avait pas eu le temps de se refroidir.

II. — UN EXPOSANT.

C'était bien là une idée de ce Diderot, qui, le lendemain de la première représentation du *Philosophe sans le savoir*, fit deux lieues dans Paris à cette fin unique d'embrasser Sedaine.

Siméon Chardin ne se défendit pas longtemps contre les séductions du spirituel Champenois; et bientôt, l'un assis à côté de l'autre, ils causaient avec la familiarité de vieux amis.

— Votre avenir va se décider, disait Diderot; Grimm, mon ami Grimm goûte vos ouvrages, et vous pouvez vous fier à lui pour les faire valoir. Mais prenez garde de tomber aux mains des amateurs! Oh! la maudite race! qui se tient à l'affût derrière le chevalet du peintre pour lui enlever à vil prix ses meilleures productions. Pourquoi ne pas vous arracher vous et vos confrères à cette tyrannie? Pour cela, il n'y a qu'à continuer ces expositions publiques, non plus à la place Dauphine, mais au Louvre même; de plus, il faut qu'elles soient appréciées par un livre ou par un journal, qui signalerait au public les œuvres les plus remarquables! Je veux faire ce livre. Voilà pourquoi vous m'avez pu voir chez M. Caze; voilà pourquoi je vais chez Falconet, chez Latour et Vanloo! Je viens près de vous m'éclairer pour éclairer les autres. M. de Voltaire, à table un jour avec le vainqueur de Mahon, a osé dire: « Il n'y a ici que des ducs et des poëtes! » Il dépend de vous que ce mot ne soit pas une pure antithèse.

— Beau projet, monsieur Diderot, et vraiment digne de votre talent.

— Mais d'où vient donc que vous n'étiez pas à la place Dauphine?

— J'aurais trop souffert à l'exposition! je ne vous le cache pas; les Vernet, les Latour n'auraient pas existé pour moi; j'aurais été tout entier à mes pauvres bêtes, à mes fruits; c'est de la vanité, je n'y puis rien.

— Mais ici l'incertitude devait vous peser?

— Oui, si j'avais été livré à moi-même; j'ai eu recours à ma palette. Voilà ce que j'achevais à votre arrivée.

Chardin montrait une petite toile retournée sur son chevalet; Diderot s'en empara, et vint à la lumière pour la contempler. Le sujet était d'une extrême simplicité. Un vieillard, appuyé sur un bâton, les yeux levés pour émouvoir les passants, demande l'aumône à la porte de l'église, en compagnie d'un chien, pauvre, disgracié et piteux comme son maître.

— Voilà qui est admirable de vérité! C'est bien un vieillard! il est triste, mais il est résigné, mais l'habitude a émoussé sa souffrance! Auriez-vous peint ainsi un jeune homme?

— Non, certes.

— Vous auriez montré le désespoir où il est de tendre la main, quand il se sent plein de forces inutiles.

— C'est cela!

— Auriez-vous eu faim, pour si bien apprécier cette différence?

— Ma foi non, je l'ai devinée!

— Eh bien, moi, je l'ai connue! Je me suis un jour senti défaillir, et sans la charité d'une femme, je ne serais pas ici!

— Vous! monsieur Diderot?

— Oui. Mon père, voyant que je ne voulais être ni coutelier, comme lui, ni prêtre, comme mon frère, ni procureur, comme un de mes oncles, m'avait coupé les vivres. J'ai traîné dans Paris une jeunesse misérable, obligé de courir d'un quartier à un autre, pour donner des répétitions, ramasser quelques écus et des hardes!

Chardin retourna son tableau; la porte de l'atelier venait de s'ouvrir.

— Tu joues la précaution inutile, mon cher Siméon, à moins que tu n'aies des secrets pour ton maître, et ton père! dit le vieux Caze, apparaissant tout à coup et se jetant dans les bras de son élève. M. Chardin arrivait derrière lui.

— Je vois que tu sais déjà la bonne nouvelle. M. Diderot est ami chaleureux autant qu'habile connaisseur. Mais je gage qu'il ne t'a rien dit.

Diderot fit signe au vieillard de ne pas le mettre en question.

— Ah, parbleu si! je dirai tout, ne vous en déplaise! Il faut que Siméon sache le service que vous lui avez rendu.

— Quoi! monsieur, vous auriez déjà commencé votre œuvre d'amitié?

— Et de la plus vigoureuse manière.

— Monsieur Caze, vous exagérez.

— Pas du tout, monsieur Diderot; Siméon jugera lui-même.

— C'est vrai, dit M. Chardin, qui riait et se frottait les mains.

Caze raconta la scène de la place Dauphine.

— Reste une dernière nouvelle, ajouta-t-il; je l'ai gardée pour la bonne bouche. Je vous assure, monsieur Diderot, que vous ne la connaissez pas.

Il y eut un épanouissement sur la figure de M. Chardin.

— Voici, dit Caze; les deux tableaux de Siméon ne reviendront plus ici, ils sont achetés.

— Ils sont achetés, répéta le tapissier.

— Rien de plus simple. Mais par qui? demanda Diderot, par le baron d'Holbac?

— Point.

— Par le prince de Saxe-Gotha ou par Binet?

— Du tout; c'est par M. Puget, un financier, le père d'une de mes élèves.

— De Mlle Marguerite? dit Siméon.

— Lui-même, répondit Caze, avec un sourire à l'adresse de M. Chardin; en es-tu fâché?

— Mon Dieu! non; Mlle Puget a du goût, et il ne me déplaît pas d'être chez une personne qui me comprendra.

Le coude du tapissier heurta celui de M. Caze.

— Mais M. Puget te laisse libre de fixer le prix. Il donnera ce que tu désireras.

— Eh bien! demandez deux mille livres pour la raie et douze cents pour les cerises.

— Vous êtes fou, mon cher monsieur! fit Diderot, que

son zèle pour ses amis rendit plus d'une fois habile négociateur, mais qui, sa vie durant, devait rester une *vache à lait* de libraire; demandez huit mille livres pour le tout, et ce sera donné.

— J'approuve M. Diderot.

— Et moi, comme M. Caze, dit M. Chardin.

— Mais...

— Non, non! c'est convenu, dit le vieux Caze, en coupant court aux hésitations de son élève; ce sera huit mille livres! pas un sou, pas une maille de moins. Maintenant, mon cher Siméon, aie la complaisance de ramasser tes pinceaux, pour venir à la place Dauphine. Tu dîneras avec moi, et nous irons finir notre soirée rue Saint-Merry, hôtel Jalbac, à un théâtre de société. Lekain, un de mes élèves, tu sais, ce méchant barbouilleur qui me fâche si souvent, jouera le *Mauvais riche*, de M. Arnaud-Baculard! On dit qu'il déclame fort bien! Ce serait heureux; car il ne fera jamais qu'un détestable peintre... Nous accompagnerez-vous, monsieur Diderot?

— Impossible! je devrais être parti. Adieu, messieurs... Je vous viendrai voir souvent, monsieur Siméon...

— Et vous serez toujours le bienvenu!

Diderot ne quittait Chardin que pour lui être plus utile. Grâce à l'habit de Grimm et aux nippes brillantes de J.-J. Rousseau, que le vol de ses soixante-douze chemises à manchettes et à jabot n'avait point encore poussé vers la philosophie du *Contrat social*, Diderot alla se montrer dans les salons du prince héréditaire de Saxe-Gotha. Il l'enchanta par sa conversation, dont Voltaire devint jaloux. Un instant, Grimm craignit de voir son emploi de secrétaire passer avec sa défroque sur les épaules de son ami.

Naturellement, on parla de l'Exposition. Diderot en démontra l'utilité.

— Voyez Chardin! dit-il; qui de nous songeait à lui avant d'entrer à la place Dauphine? Il expose deux tableaux, deux chefs-d'œuvre, j'en conviens; un homme de cœur et de goût les regarde, et offre à l'artiste le prix qu'il lui plaira de fixer. C'est là une belle action, et ce Chardin méritait d'y donner lieu. Sa raie, par exemple, on a dû la pêcher ce matin? quelqu'un la mange à l'heure qu'il est. Ah! si messieurs de l'Académie des beaux-arts comprenaient l'apologue, cette raie mènerait son peintre au fauteuil ambitionné, comme Arion fut conduit au cap de Ténare par un dauphin de la mer Egée!

Ces éloges donnèrent l'éveil à l'Académie; elle voulut voir cette raie merveilleuse, et ne se fit pas beaucoup prier pour ouvrir ses portes à Jean-Baptiste-Siméon Chardin, alors âgé de vingt-huit ans.

Le soir de cette réception, un commissionnaire, chargé de livres, frappait à un sixième de la rue des Petits-Champs.

— Pour M. Diderot, demanda-t-il à la vue de deux jeunes gens.

— Qu'est-ce là? dit l'un deux; des volumes magnifiques en maroquin, avec des tranches dorées! Vous êtes donc bien riche!... Je ne m'étonne plus! Richardson, Hume, Shakspeare, vos auteurs favoris!

— Il y a erreur, mon cher Grimm.

— Pardonnez-moi, monsieur; M. Panckoucke m'a chargé de vous remettre ces volumes à vous-même. Voilà la facture acquittée.

— C'est singulier!

— Une écriture de femme! dit Grimm.

— Ah! ça se pourrait bien! dit en riant le commissionnaire.

— Vous la connaîtriez?

— Pas précisément; mais il y avait une petite dame chez M. Panckoucke quand on m'a fait venir. Elle était, ma foi! bien jolie. Adieu, messieurs.

— Grimm aperçut un billet, dont la forme le fit sourire.

— Vous vous trompez, lui dit Diderot, après avoir lu.

— Allons! l'homme modeste, on ne vous croit pas.

— Lisez donc, et *noli esse incredulus*.

Le billet ne renfermait qu'une ligne: *Merci, monsieur Diderot, pour Siméon et pour une autre personne.*

— Voilà qui est laconique, et je suis forcé de vous croire. J'aimerais à connaître cette mystérieuse amie de notre nouvel académicien.

— J'imagine que c'est l'élève de M. Caze.

— Erreur! mon cher Diderot; ce n'était pas aux tableaux qu'elle songeait, place Dauphine!

— Mais à quoi donc?

Grimm pirouetta sur ses talons.

— N'étais-je pas là?

— Pends-toi! tout de même, brave Crillon, on a vaincu sans toi.

— Je n'en crois rien.

— Encore! faudra-t-il des preuves?

— Jusqu'à ce que tu m'aies dit: *Vide pedes, vide manus*.

— Prends garde que je ne te les fasse voir!

III. — A DÎNER.

Chardin ne crut pas qu'il n'avait plus à peindre que des natures mortes, par l'unique raison qu'elles l'avaient mené à l'Académie. Maître tout à coup en ce genre, il résolut de s'essayer dans un autre. Mais lequel? Ici commençaient ses hésitations. Suivrait-il Latour? s'embarquerait-il sur les mers de Joseph Vernet, ou bien tenterait-il l'inconnu? C'est sur ces entrefaites que Diderot vint à lui parler des écoles italiennes, du désir qu'il avait de voir Rome, Florence et Venise; il fit si bien, qu'un voyage fut résolu: il n'y avait plus qu'à fixer le moment du départ. M. Chardin n'avait point manifesté d'opposition à ce projet; seulement il avait un singulier rire chaque fois qu'il en entendait parler. Diderot soupçonna bien quelque mystère; mais il était inhabile à le découvrir.

Une après-midi, le tapissier entra chez Siméon dans un costume magnifique, avec une figure toute fraîche rasée, tout épanouie par le contentement.

— Tu me trouves bien?

— Fort bien, assurément, mon père. Venez-vous pour poser? Il est un peu tard, je vous en avertis?

— J'ai donc bonne mine là-dessous? Tant mieux; cela ne gâtera rien. Je t'ai fait faire un habit pareil à celui-là; je t'amène dîner en ville. On a beau partir pour l'Italie, il ne faut pas pour cela négliger les gens dont on peut avoir besoin.

— Et où allons-nous?

— Tu es curieux. Sache seulement que c'est un personnage riche et qui peut beaucoup pour toi!

Siméon trouva le tailleur et le barbier de son père qui l'attendaient.

— Oh! oh! fit-il, ne croirait-on pas que je vais me marier! Mais, mon cher père, comment un bel habit et de la poudre dans les cheveux peuvent-ils faire préjuger de mon talent de peintre?

— Cela ne peut point te faire de mal. Vois l'ami de M. Diderot, monsieur...

— Grimm.

— Oui, M. Grimm! Comme il soigne sa toilette, comme il y attache de l'importance! Il a raison. On fait voir par là aux personnes qu'on les a en grande révérence; et puis, ajouta M. Chardin, il y a quelquefois mieux que des portraits, on trouve aussi des dots.

— C'est cela même : je vais conquérir quelque belle.

— Pourquoi pas? N'es-tu pas fait comme un autre, mieux qu'un autre, avec cet habit-là surtout?

Quoique cet éloge partît d'un père, Siméon ne restait pas trop au-dessous. Il est vrai que ses traits étaient rudes, en apparence dépourvus de finesse; mais sa physionomie avait ce cachet bien marqué de la force tranquille, si rare à Paris, où affluent tant de figures tourmentées, avides de plaisirs; puis, en l'observant, on y découvrait de la malice. Ses yeux étaient grands; ils regardaient d'aplomb, même avec dureté; ils devaient traduire à l'esprit la na-



Marguerite, vieille, pastel de Chardin (Musée du Louvre).

ture dans toute son exactitude : excellente conformation pour un peintre chez qui la disposition de l'organe visuel est d'une si grande importance. La tête, presque immobile, s'élevait pleine de pensées et de résolution; telle que, plus tard, la peignit Latour, et telle que Chardin lui-même nous l'a léguée dans deux admirables pastels.

Un carrosse de louage emporta le père et le fils vers l'un des quartiers neufs de Paris, et les descendit à la porte d'un hôtel entouré de jardins et isolé comme ces petites maisons que possédaient les grands seigneurs. A son entrée dans le salon, Siméon fut étonné, puis heureux de se trouver en pays de connaissance; Caze, appuyé à l'un des angles de la cheminée, causait avec M. Puget.

Le financier vint le recevoir.

—Monsieur Chardin, lui dit-il, excusez-nous de vous avoir arraché à votre chevalet; mais vous nous avez si délicieusement régalés de vos poissons et de vos fruits, que nous n'avons pu résister au plaisir de vous traiter à notre tour.

— Non, monsieur, ne cherchez pas à m'abuser; mes tableaux seraient encore dans l'ombre, si votre générosité ne les en avait fait sortir. Ce n'est point le peintre, mais l'élève d'un digne et excellent maître, qui a fixé votre attention.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Mlle Puget. Siméon s'arrêta pour lui faire un salut, qu'elle lui rendit avec une grâce exquise.

— Mademoiselle, lui dit-il, acceptez une bonne part dans les remerciements que j'adressais à monsieur votre père. Vous avez voulu me payer de quelques avis sans importance, assez payés déjà par le plaisir que j'avais à vous les donner, quand M. Caze me confiait la direction de ses élèves. Vous m'avez récompensé, comme récompense le Ciel, au centuple.

Marguerite rougit.

— Je ne pouvais vous offrir que mon amitié, monsieur Siméon, et je vous prie de l'accepter; votre mérite a fait le reste.

Elle lui tendit une très-petite main, qui s'attachait par de beaux bras à de superbes épaules normandes; car Marguerite appartenait à ce pays, où tomba, s'il faut en croire Bernardin, la pomme du berger Pâris. Elle était plus petite que grande, mais relevée par de hauts talons. La poudre avait blondi ses cheveux châtains. Cette couleur cendrée faisait ressortir la pure carnation de ses joues, assez riches par elles-mêmes pour ne rien emprunter au fard; ses dents étaient blanches et rangées comme les pétales de la fleur dont elle portait le nom; ses yeux étaient aussi bleus que le ciel de mai. Elle avait par-dessus tout une expression d'excellente fille. Néanmoins, il faut le dire, ce n'était pas une beauté hors ligne; bien des femmes étaient plus belles, plus imposantes, plus idéales; mais quand le hasard me fit rencontrer son portrait dans une salle du Louvre, en face de Mme de Pompadour, je fus ému; j'oubliai que l'illustre Egérie de Choiseul était là, dans le plus splendide vêtement qu'ait reproduit le pastel de Latour; et je préférai Marguerite, vieillie, avec son modeste bonnet orné d'un ruban bleu, à celle qui délaissa, pour un pouvoir honteusement conquis, l'amour du noble et beau d'Etioles.

On annonça le dîner. Siméon prit le bras de Marguerite. MM. Puget, Chardin et Caze les suivirent dans une salle décorée avec le luxe de l'époque. Une corbeille de cerises, placée entre deux élégantes pyramides de fruits, arrêta les regards du peintre des natures mortes. Marguerite s'en aperçut et rougit de plaisir.

— Vous voyez, lui dit-elle, que je tâche à vous imiter. Ai-je réussi?

— Dites surpassé.

— Oui, mais en appelant à mon aide la nature elle-même. C'est avec elle seule qu'on peut vous vaincre; encore n'a-t-elle pas toujours à donner cette lumière que votre pinceau distribue à l'heure qu'il lui plaît; et vous n'avez pas, comme elle, de saison pour chercher vos couleurs.

Siméon vit que ses toiles avaient, en compagnie d'un Latour et d'un ravissant Fragonard, les honneurs de la salle; mais il était trop distrait, trop étranger à la société pour ne pas perdre mille autres détails qui auraient tout d'abord frappé un homme du monde. Cette invitation, ces prévenances, ces attentions délicates ne cachaient-elles pas quelque sentiment autre qu'une simple admiration? Artiste connu d'hier, fils d'un ouvrier, comment était-il admis, avec son père, à la table de M. Puget, qui tenait, par sa fortune, un rang honorable à Paris? Comment ses ouvrages, si nouveaux, étaient-ils déjà pour Marguerite un aimable sujet d'imitation? Ces questions valaient pourtant bien la peine d'être faites. Mais quand même Siméon se les serait adressées, à lui seul, il n'en eût point trouvé la réponse véritable. Aussi causait-il déjà avec abandon, montrant qu'il n'était pas de ces artistes qui dépensent à l'ouvrage toute leur intelligence. Pour Marguerite, jamais entretien n'avait été de si grande importance; elle aimait instinctivement Siméon, ne le connaissant encore que par quelques mots échangés à l'atelier, par les éloges adroits du vieux Caze et par la révélation de son admirable talent. C'était donc la première fois qu'il lui était donné de le sonder, et cet examen allait peut-être dissiper ses illusions. Combien elle dut s'estimer heureuse! ses pressentiments ne l'avaient point trompée! Grâce à la naïveté d'un langage diaphane, elle put voir à jour le cœur de Siméon. Né dans la médiocrité, il n'avait pourtant pas connu les difficultés de l'existence; il avait vécu tranquille, auprès de son père, de la vie de famille; bon par sa nature, il n'avait pas appris à l'école de la souffrance qui, malgré ce qu'en ont dit les poëtes, n'enseigne pas toujours à compatir, les cruautés de la vie d'artiste engendrées par les déceptions. Sa manière de sentir n'avait pas été altérée au contact de l'expérience; on eût reconnu celle d'un enfant. Peut-être était-il trop calme, trop froid; mais Marguerite n'en fut pas mécontente; elle vit bien qu'aucune image de femme ne nuirait à la sienne; elle n'aurait pas de rivale à combattre! Cette découverte lui fut si pleine de douceurs, qu'elle l'arracha à son état d'observation. Elle sourit au vieux Caze et, sans plus raisonner, se laissa entraîner aux charmes de l'entretien. A ce moment, une aimable cordialité avait gagné les convives. M. Puget, heureux d'avoir trouvé en Siméon un auditeur intelligent, lui parlait de Law, de son système. D'un autre côté, M. Chardin, rendu causeur par quelques gouttes d'un vin étranger, ne se faisait pas prier pour raconter à Marguerite de quelle manière il avait découvert la vocation de son fils.

— A huit ans, dit-il, Siméon n'était pas plus bruyant qu'à cette heure; mais j'étais sûr de le trouver dans un coin, assis par terre, penché sur un papier d'emballage qu'il s'amusait à barbouiller. Cela ne me déplaisait pas; je résolus même d'en faire un peintre. Oh! si vous aviez entendu mes parents et mes amis! à leur dire, j'étais un fou! j'avais un métier qui allait bien, et j'en écartais mon fils! Il était perdu!... Je n'écoutai personne, et laissai Siméon suivre sa fantaisie.

— Que vous aviez bien raison! dit Marguerite, comme avec reconnaissance.

— Oh! je ne l'ai pas toujours pensé! Quand, plus tard, j'ai vu que Siméon ne gagnait rien, je me suis presque repenti de ma résolution, et, sans M. Caze, j'aurais dit à mon fils: — Laisse là tous tes pinceaux, et viens manier un bon marteau à mon atelier.

— Ah! ah! dit Caze, survenant tout à coup dans la conversation pour la diriger, on n'arrive pas sans peine, comme l'imagine le monde; le métier est long et la vie bien courte. Siméon n'aurait pas été le premier à désespérer. L'artiste vit trop souvent isolé; et c'est une faute. Comme enfant, car il le demeure toujours un peu, il a besoin d'une main qui le soutienne; heureux s'il trouve celle d'une mère, d'une sœur ou d'une épouse!

Pourquoi Siméon ne vit-il pas le regard dont Marguerite paya ces paroles, qui répondaient si bien à sa pensée? Il voulait dire: — Je n'hésite plus; ce rôle, je l'accepte avec joie, heureuse de joindre une fortune à l'offre de mon affection... Au sortir de table, une douce pression de main et quelques mots à l'oreille instruisirent le vieux peintre du noble plan que le cœur venait d'inspirer à la jeune fille.

Quand les Chardin furent dans la rue, Caze demanda à Siméon ce qu'il pensait de Marguerite.

— Je la trouve aimable et bonne.

— N'est-il pas vrai?

— Il suffit de la voir pour la bien connaître: elle porte

son caractère sur sa figure ; c'est une âme charmante sous la plus délicieuse enveloppe. Mais, ce soir, elle était mieux que jamais, et sa toilette semblait inventée pour elle.

— Je ne l'avais pas remarqué ! dit le malicieux vieillard.

— Vrai? Elle ne vous a pas rappelé les femmes de Watteau, avec leurs robes relevées en écharpe, et qui s'ouvrent en pyramide, pour laisser bouillonner des dentelles sur la poitrine?

— Ainsi, tu te déciderais sans peine à l'aimer?

— Pourquoi n'accepterais-je pas l'amitié dont elle consent à m'honorer?

— Et s'il y avait mieux?

— Comment?

— Si c'était de l'amour, par exemple?

— Vous voulez rire?

— Ce que je dis est sérieux, mon cher Siméon ; car j'ai passé l'âge où l'on s'amuse à des plaisanteries d'atelier. Oui, il ne dépend que de toi d'épouser la fille de M. Puget. Cette nouvelle t'étonne, et j'aurai de la peine à te la faire accepter. Apprends donc que Marguerite t'avait distingué bien avant le public. Cette passion, je l'avoue, est un peu mon ouvrage. Pouvais-je rien imaginer de plus avantageux pour toi? Dès que je me suis aperçu d'un sentiment que tu n'aurais jamais soupçonné (Marguerite elle-même s'en doutait à peine), j'ai cherché à l'alimenter. Je t'ai laissé plus souvent me remplacer auprès de mes élèves ; autant que possible je t'ai mis en rapport avec Marguerite, sans te rien dire ; car tu n'aurais pas été toi-même. J'ai réussi ; Marguerite t'aime ; ne crains pas que son père s'oppose à cette inclination ! S'il est riche aujourd'hui, si son nom patronne une des plus fortes maisons du Havre, il n'en est pas plus fier. Il n'a point oublié qu'en 1720 il n'était qu'un mince commis chez M. Law, et déjà marié à une femme pauvre comme lui. Avec cela, Marguerite est enfant gâtée ; M. Puget suit en tout ses moindres caprices. Ainsi donc, pour peu que tu le veuilles, avant trois mois, cette bonne et aimable fille sera ta ménagère.

M. Chardin vint à l'appui de M. Caze, et force fut à Siméon d'ajouter foi à leurs paroles, d'autant plus que la vanité ne l'aveuglant pas, il lui advenait souvent de douter de lui-même. Il s'imaginait que son talent n'avait pas été la seule cause de son succès. Cette nouvelle arrivait donc comme une révélation ; en même temps, son cœur était trop jeune, et Marguerite trop aimable, pour qu'il ne se trouvât pas agréablement surpris. Quel autre en sa place eût résisté au plaisir de se voir ainsi recherché? Pris au dépourvu, il ne se défendit pas ; il laissa Caze dans l'intime conviction qu'il acceptait ; il le crut lui-même. Son imagination lui découvrit l'horizon d'un bonheur tranquille, s'écoulant sans effort, au sein du luxe parisien. Il vit en rêve Marguerite, dont les lèvres roses lui murmuraient à l'oreille de charmantes paroles.

Mais, au matin, ses idées avaient pris un cours différent; l'amoureux de la veille n'existait plus guère; et, dans son cœur, l'image de Marguerite flottait dans un nuage confus : à peine lui restait-il un vague souvenir de la confidence de Caze. Pauvre Marguerite ! on eût dit que le hasard conspirât contre elle. Diderot, que Siméon n'avait pas vu depuis quelques jours, vint le prendre au saut du lit.

— Imaginez, dit-il, qu'un gras et riche sinécuriste, d'une ignorance à figurer côte à côte, au chapitre, près de l'illustre Gil Pérez, a été chargé d'un fort long travail. Comme il n'osait ni ne pouvait refuser, il s'est souvenu de moi ; il savait par mon frère que j'avais étudié en Sorbonne; j'étais l'homme qu'il lui fallait. Il m'a fait venir, et, pour une somme assez ronde, j'ai accepté de tenir sa plume. Viennent donc les premières hirondelles, et nous pourrons nous mettre en route, et nous pourrons nous écrier : Italie ! Italie ! avec plus de raison mille fois que les compagnons d'Enée.

Siméon se laissa gagner par l'enthousiasme de Diderot, et sa résolution fut prise de décliner l'honneur matrimonial qu'on lui voulait faire. A la nouvelle de ce changement, M. Chardin entra dans une véritable colère; il donna à tous les diables l'Italie, ses écoles et Diderot.

— Manquer une si belle affaire ! s'écriait-il; et pourquoi, s'il vous plaît ? pour une sotte vanité, pour un ridicule désir de gloire ! Ah ! ces artistes ! ce sont de vrais fous ! ils ne comprennent rien aux choses de la vie, et ils se plaignent après cela de mourir de faim... Parbleu ! ils ne le volent pas !

Il alla trouver Caze.

— Savez-vous, lui dit-il, ce que m'a répondu Siméon ? qu'il voulait demeurer garçon, comme vous ; qu'il était bon pour un artiste de vivre sans aucun souci domestique ! que sais-je encore ? des billevesées...

— Aïe ! pensa le célibataire, pour qui cet argument *ad hominem* avait une certaine valeur, et qui se souvint de l'avoir un jour développé à son élève.

— Laissez-moi faire, dit-il, tout n'est pas perdu.

Il entreprit de raisonner Siméon pour arracher de son esprit les germes anticonjugaux qu'il y avait jadis semés.

— Êtes-vous fou, dit-il, d'appliquer au rebours les conseils de l'expérience ? Une femme pauvre embarrasse, détourne de l'art, et vous cloue à la réalité, quand votre esprit tend à s'élever à de hautes conceptions! Voilà pourquoi je ne me suis pas marié. Mais que ta position est différente ! Marguerite t'apporte une dot qui te met à l'abri des nécessités de la vie. Sais-tu bien qu'il ne fait pas bon de jouer ainsi au dégoûté, de faire le héron? Le limaçon pourrait fort bien se trouver au bout de ces caprices. Comment ! une jeune fille sort pour toi des règles ordinaires; elle te demande presque ! et tu la refuserais ? Encore, si c'était une sotte, je comprendrais ! Ne me parle pas de ce voyage d'Italie ! Si tu y tiens tant, qui vous empêche de le faire ensemble ? Je ne sais pas ensuite pourquoi nous sommes toujours à mendier nos inspirations aux étrangers. L'école française n'est pas si pauvre qu'on l'imagine ; ton ami Diderot en conviendra sans peine ! Qu'il me dise ce que nous ont laissé de nouveau à apprendre, Claude pour le coloris, Coypel pour le dessin, Poussin pour la composition, Lesueur pour le sentiment?

Déjà Siméon revenait à ses premières idées. Caze résolut de lui couper la retraite. Il alla voir Diderot, lui exposa de quels avantages une alliance riche serait pour son ami, et fit si bien que le jeune écrivain prit sur lui le soin de se dédire de sa parole.

Siméon ne se douta de rien. Il céda aux importunités de Caze et de M. Chardin. Il fit sa cour, d'abord assez machinalement ; mais il s'étonna bientôt d'y trouver plus que de l'agrément. Il est vrai que Marguerite ne lui parlait que des choses pour lesquelles elle avait deviné sa prédilection. Tantôt elle lui demandait quelques dessins, tantôt elle exigeait une promenade au Louvre ; c'était chaque fois ruse de cœur nouvelle, dont elle embellissait le sentier par où l'on arrive à l'hymen. Les deux jeunes gens

semblaient y toucher, lorsqu'un jour Caze vint leur dire adieu. Il partait, malgré sa vieillesse, pour aller peindre au château de Choisy quelques appartements, dont Binet, l'oncle de Mme de Pompadour, lui avait obtenu la décoration.

— N'oubliez pas, dit-il, de me rappeler pour la noce ; surtout ne me faites pas attendre ; à mon âge on n'en a pas le temps.

Marguerite le reconduisit en riant.

— Siméon, lui dit-elle, est un garçon plein d'honneur et sincère ; il ne m'a point encore juré qu'il m'aimait ; mais cela ne tardera pas. Il me sera si doux de le rendre heureux !

Le vieillard la baisa au front.

— Vous êtes une adorable fille ! lui dit-il. Pourquoi, pauvres artistes, ne trouvons-nous pas plus souvent votre pareille ! Mais les femmes comme vous, Marguerite, ressemblent trop à l'aloès d'Amérique : elles ne fleurissent qu'une fois en un siècle !

IV. — MARGUERITE.

Quelque temps après le départ de Caze, M. Puget entrait un matin dans la chambre de Marguerite.

— Bonjour, mon enfant, lui dit-il. A qui a-t-on songé tout d'abord ? serait-ce bien à moi ?

— Vous le savez, mon père, à vous appartient la bonne part de mon cœur. Si j'épouse Siméon, c'est pour que nous soyons deux à vous aimer.

— Et pourtant tu vas me quitter.

— C'est le contraire. Ne vous souvenez-vous pas de nos



M. Puget, Chardin, Caze et Marguerite sortant de table (pages précédentes).

conditions ? Siméon habitera avec nous. M. Chardin y consent. Nous lui trouverons ici près un atelier ; car je ne veux pas qu'il oublie pour moi le soin de sa réputation. Je serai si fière de ses succès ! Nous causions hier ; Siméon m'a dit qu'il songeait à peindre des scènes d'intérieur, de jeunes mères, de jeunes filles, de garçons espiègles. Il m'en traçait quelques-unes ; avec quel charme ! On les aurait dites vivantes sur sa toile ! Qu'il m'aime un peu ; que nous ayons de beaux enfants, et Siméon sera un grand peintre.

— Folle !

— Il y a quelques jours, il me faisait voir que dans les tableaux de Véronèse, une figure blonde revient sans cesse ; tantôt c'est Madeleine, tantôt Esther, tantôt Suzanne. Je l'ai regardé ; il a rougi de sa remarque et de mon air ; nous nous étions compris.

— Et tu voudrais être cette belle tête blonde ? Mais qu'as-tu donc aussi à rire avec moi ? Me prendrais-tu pour Siméon ?

Marguerite, au lieu de répondre, ouvrit les tiroirs d'une chiffonnière ; elle en tira un petit tableau fraîchement peint. M. Puget s'approcha.

— Je comprends ! dit-il en apercevant une jeune mère, en toilette du matin, et près de laquelle une enfant s'habille, en ayant soin de donner plus d'un coup d'œil au miroir ; Siméon tient déjà ses promesses.

Marguerite découvrit un second tableau.

— Et ce monsieur-là, dit-elle ?

— Parbleu, c'est moi-même ; je me reconnais bien.

— N'est-ce pas que c'est bien votre expression si douce, si aimable ?

— Ah çà ! Siméon va-t-il me mettre aussi partout, à la

manière de Véronèse? Ce sera joli; je le lui conseille, s'il aspire à figurer dans les boudoirs. Mais quelle est donc cette petite qui paraît déjà si coquette? N'est-ce pas une figure de connaissance?

— Regardez bien.

— Eh oui! c'est ma petite nièce, c'est Délie! Comment ne l'ai-je pas nommée tout d'abord?

M. Puget resta charmé des deux tableaux, et les regardait chacun à son tour, et revenait avec une certaine complaisance à sa brave figure, que Chardin avait heureusement exprimée.

— Allons, dit-il, Siméon ne va-t-il pas me faire oublier les affaires importantes! Je suis étonné de ne pas recevoir des lettres du Havre, très-étonné et même inquiet. Adieu; à ce soir. Je vois que tu ne t'ennuieras pas seule.

Il embrassa Marguerite et sortit heureux de sa joie.

Hélas, il devait rentrer le désespoir et la mort au cœur! Sa fortune, qu'il avait si laborieusement acquise, n'existait plus : un associé infidèle l'avait dissipée!

Cette nouvelle foudroya M. Puget; il eut à peine la force de l'apprendre à Marguerite; la fièvre le saisit, il eut le délire : quelques mots lui revenaient sans cesse à la bouche.



Marguerite cachetant sa lettre à Caze, tableau de Chardin (pages suivantes).

« Ruiné! ruiné, s'écriait-il; et ma fille, ma pauvre fille! »

Marguerite, jetée tout à coup hors d'elle-même, ne pensa d'abord qu'à prodiguer à son père tous les soins d'une excessive tendresse; assise à son chevet, épiant sur sa figure la plus légère souffrance pour la prévenir, pour la calmer. Mais quand le sommeil se fut emparé de M. Puget, quand la nuit fut venue, elle se trouva seule au milieu du silence que troublaient à intervalles inégaux le crépitement du feu et la respiration du malade; elle se prit à réfléchir. Oh! alors elle apprécia dans toute sa rigueur le coup qui venait de la frapper. D'un regard, elle embrassa ses espérances écroulées, son bonheur anéanti. Elle pleura, non par faiblesse d'âme, mais elle hésitait à prendre une cruelle résolution. Elle tomba à genoux pour demander à Dieu l'énergie dont elle avait besoin; ses larmes, un moment abondantes, s'arrêtèrent; son cœur cessa de battre avec violence, et quand elle se releva, son visage rasséréné ne portait plus la trace d'une lutte douloureuse. Elle s'assit à une table, et d'une main ferme elle écrivit ces deux billets.

« A M. Caze.

« Mon cher maître, vous m'avez tant de fois donné des preuves de votre amitié, que vous ne me la refuserez pas aujourd'hui; jamais elle ne me fut si nécessaire. Je vous demande avant tout le secret le plus profond. Mon père est ruiné! Que ce malheur ne soit jamais connu de Siméon; il serait capable de me rechercher par reconnaissance, quand même il ne m'aimerait pas; et j'en mourrais de chagrin. Non, je ne puis ni ne dois songer à lui. J'ai fait en mon cœur le sacrifice de notre amour : Dieu m'en a donné la force. Mon désir avait été de mettre pour toujours Siméon à l'abri des nécessités de la vie que vous avez connues jusque dans un âge avancé et qui vous forcent encore à travailler quand devrait être sonnée pour vous l'heure du repos. Le Ciel ne m'a pas permis d'accomplir cette noble tâche. Qu'une autre soit plus heureuse! J'ai besoin de vous pour m'aider dans ma résolution. Appelez Siméon à Choisy; confiez-lui tant de besogne, qu'il ne puisse de quelques jours s'éloigner du château. Je le verrai avant son départ; j'espère qu'il ne se doutera de rien. Vous l'entretiendrez dans cette ignorance, et quand il reviendra à Paris, j'en serai déjà bien loin. Alors, s'il m'accuse, s'il se plaint d'avoir été le jouet de la pauvre Marguerite, défendez-moi contre sa colère, mais ne dites pas la vérité. Je garde les deux petits tableaux dont Siméon vient de me faire présent, encore que je n'aie rien à lui offrir en retour; les lui rendre, serait le blesser; ce serait pour moi trop pénible. Adieu, mon bon maître; faites qu'il ne me déteste pas. »

« A M. Chardin père.

« Mon cher monsieur, il faut que je vous voie; venez le plus tôt que vous pourrez; mais n'en donnez point avis à Siméon. »

Marguerite, resta quelque temps, la tête dans les mains; au point du jour, elle sonna un valet de chambre, cacheta les lettres en sa présence, et lui ordonna de les porter immédiatement à leur destination. Ensuite elle s'approcha de son père et lui prit les mains; ses larmes, qu'elle ne cachait plus, roulaient lentement de ses joues sur le lit.

M. Chardin la surprit dans cette attitude. Marguerite lui fit signe de venir s'asseoir près d'elle.

— Merci, dit-elle à voix basse, merci de votre empressement. Siméon n'a pas su que vous veniez ici?

— Non, mademoiselle; il est allé à Saint-Mandé, chez quelques personnes de notre famille, et ne revient que ce soir.

— C'est heureux! Ne me demandez pas pourquoi. Bientôt je vous l'apprendrai. En attendant, faites qu'il ne soupçonne rien de l'état de mon père. Il recevra dans la journée une lettre de M. Caze, qui le presse de le venir rejoindre à Choisy. Engagez-le à partir, au nom de l'affection que vous avez pour moi! Vous me le promettez, dit-elle, en lui offrant la main. Adieu, revenez me voir, dès que Siméon sera parti.

Une légère amélioration qui s'était fait sentir dans l'état du malade rendit l'espoir à Marguerite. Elle ne voulut plus quitter la chambre de son père; elle y passa tout le reste du jour et la nuit suivante, sans clore l'œil d'un instant. Sur la fin, elle fut prise d'un tremblement occasionné par le froid de l'insomnie et par l'idée que Siméon allait venir. Elle s'aperçut alors que la fatigue avait abattu sa figure, enlevé à ses joues leurs couleurs, et estompé autour de ses yeux rougis par les larmes, un disque brun. Elle travailla à effacer ces indices de sa douleur; elle voulait la cacher à Siméon, et non point paraître belle. A ses yeux, c'eût été un crime d'exciter un amour auquel sa volonté ne lui permettait plus de répondre.

Siméon vint en effet dès le matin apprendre à Marguerite que Caze l'appelait à Choisy.

— Je l'avais prévu, lui dit-elle; notre vieux maître doit être fatigué. Ce n'est pas à son âge qu'on s'avise impunément de peindre des panneaux, des dessus de porte et des plafonds. Cette besogne exige toutes vos forces. Acceptez-la, et je ne doute pas qu'elle ne soit glorieuse pour vous.

— J'ai accepté, Marguerite, et avec joie. Mais j'aurai beau faire, je ne m'acquitterai jamais de tout ce que je dois à M. Caze.

— Vous saurez que vos petits tableaux ont fait un plaisir extrême à mon père.

— Mais ne puis-je pas lui dire adieu?

— Impossible, Siméon; il est indisposé et repose en ce moment.

— Il a donc été malade?

— Un peu de fièvre seulement. Ce ne sera rien. Adieu, ajouta-t-elle d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, adieu, Siméon; prenez cette bague, qu'elle vous fasse penser quelquefois à Marguerite.

La jeune fille fut sur le point de se trahir. Pour la première fois, elle permit à son fiancé de la serrer sur son cœur. Siméon sentit qu'elle tremblait dans ses bras; il crut que c'était de bonheur, et emporta avec lui l'espérance...

— Hélas! murmura-t-elle quand les pas du jeune homme n'arrivèrent plus à son oreille, voilà notre dernier adieu!

Il fallut bien de la force à Marguerite pour ne pas succomber à son tour. Peut-être ne se soutint-elle que par le contre-poids de deux douleurs propres à distraire l'une de l'autre. Les souffrances de son père lui fermèrent les yeux sur les siennes, et, sublime en son rôle, elle parut s'être oubliée. M. Chardin ne soupçonna pas sa résolution. Caze, qu'elle en avait instruit, pouvait à peine croire à tant d'héroïsme et de résignation chez une jeune fille. Ces deux amis insistèrent pour qu'elle prît du repos; elle n'y consentit qu'à la longue; encore fallut-il qu'elle se sentît hors d'état d'être utile à son père. Malheureusement, la maladie de M. Puget n'était pas de celles dont le médecin, puissamment secondé, arrive à se rendre maître. En vain il recouvra sa connaissance, elle ne lui servit qu'à voir avec plus de lucidité son malheur et celui de Marguerite. Cette perspective aggrava sa maladie; il languit quelque temps, et ne tarda pas à se réunir à l'épouse qu'il regrettait encore. Caze et M. Chardin soutinrent Marguerite dans cette rude épreuve; leur amitié lui épargna de tristes détails mortuaires; elle put du moins pleurer en silence.

Quand la tombe se fut refermée sur son père, la pauvre fille fit appeler M. Chardin; elle l'instruisit de sa ruine.

— Le coup qui a frappé mon père, ajouta-t-elle, retombe aussi sur moi; mais il faut qu'il s'arrête là, je ne veux pas d'une troisième victime. Je vous rends donc la parole que vous m'avez donnée : je ne serai pas l'épouse de votre fils. Oh! ne combattez pas ma résolution, vous ne me feriez pas revenir sur elle. Je l'ai prise devant Dieu, et il m'a semblé que mon père y avait applaudi. Voulez-vous donc que j'amène à Siméon toute une famille, mes deux petites cousines et moi? Vous auriez tort de permettre ce mariage, ce serait condamner votre fils à la pauvreté; j'attends au contraire que vous m'aidiez à accomplir mon projet. Vous vous concerterez avec M. Caze

avant le retour de Siméon, pour qu'il ne connaisse pas les motifs de mon refus. Aujourd'hui je réclame votre expérience pour vendre tous ces meubles ; mais agissez le plus promptement qu'il vous sera possible.

M. Chardin, dans son émotion, ne put s'empêcher d'oublier la défense que venait de lui faire Marguerite.

— Non, lui répondit-elle, mon devoir m'ordonne de partir, et si vous m'aimez, vous ne songerez qu'à m'en faciliter les moyens.

Il n'y avait pas à insister. L'honnête marchand appela à lui toutes les ruses de sa profession, et par elles il réussit à conserver à cette noble fille quelques débris de son ancienne opulence.

Mais jamais ni lui ni les amateurs de peinture n'obtinrent qu'elle se défît des tableaux de Siméon.

— Laissez-les-moi, leur répondait-elle ; l'argent que vous m'offrez en retour ne me donnerait pas la moitié de la joie que j'éprouverai à les voir : on ne vend pas les richesses du cœur, les souvenirs.

Un matin, Marguerite attendait dans le salon dénudé de son hôtel, assise sur une mallette de cuir, vêtue de noir, et ayant à ses côtés ses petites cousines également en deuil. Caze, en habit de voyage, paraissait disposé à les accompagner.

M. Chardin arriva.

— Voici, dit-il, les sommes qu'ont rendues les diverses ventes ; j'ai eu assez de bonheur pour les réaliser toutes hier soir. Il y a 12,000 livres.

Marguerite regarda le sac d'argent, et dit :

— Maintenant tout est fini.

— Pourquoi, mademoiselle ? il est temps encore, renoncez à votre projet.

— Impossible, fit-elle en hochant de la tête avec lenteur ; il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous et à vous remercier, mon digne ami, pour les soins que vous avez prodigués à mon père, et pour tous les embarras que je vous ai occasionnés. Je vous recommande Siméon ; je vous lègue l'affection que je lui ai vouée, afin que vous l'aimiez plus encore que par le passé. Ne forcez plus ses inclinations ; car je sais que vous l'avez un peu contraint à m'aimer. Hélas ! que ne le laissions-nous tranquille avec ses pinceaux !...

Elle demeura pensive, les yeux attachés au parquet ; mais, ne pouvant plus se contraindre, elle se jeta tout à coup dans les bras de M. Chardin, où elle éclata en sanglots ; puis elle s'en arracha, saisit les deux petites filles qui pleuraient sans savoir pourquoi, et dit à Caze d'une voix étouffée : — Partons !

HONORÉ DAVID.

(*La fin au prochain numéro.*)

SOUVENIR DES ARDENNES (1).

Pas un de tes enfants n'a chanté sa patrie,
Noble Ardenne, et pourquoi ?... Sans arts, sans industrie
N'es-tu plus qu'une lande, un désert ? — Certes non !
L'injuste oubli pourtant a pesé sur ton nom ;
Il est temps qu'on le venge... Et si quelque incrédule
Osait sur ce beau nom jeter le ridicule,
Qu'il s'incline, l'ingrat, en voyant sous ses yeux
Se dérouler ici ton passé glorieux.

Et d'abord, s'il me suit en ce castel antique
Qu'embrasse la Semois de son cours pacifique,
Voici venir à nous, sur son blanc destrier,
Un de tes fils, un preux tout éclatant d'acier,
Godefroid !... Maître juste, indulgent, sans faiblesse,
Quels destins au pays promettait sa jeunesse !
La Foi l'appelle ailleurs : terre natale, adieu ;
Vers l'Orient il vole à la voix de son Dieu ;
Et quand pour ses hauts faits, pour sa vertu sublime,
Les chrétiens l'ont élu monarque de Solyme,
Tout à ses souvenirs, de Bouillon vers le soir
A ses yeux fascinés s'offre le vieux manoir.....
Voici ses tours, ses ponts, son site plein de charme...
La douce vision lui dérobe une larme :
Et si, bien jeune encor, vient l'heure de mourir,
Bohémond qui l'assiste à son dernier soupir
Entend son roi, les yeux tournés vers la patrie,
Recommander au Ciel son Ardenne chérie.

Mais voici les *Lamark.* — Sous eux tout humble encor
Sedan s'éveille au jour, prend un rapide essor.
Que deux de ses seigneurs, et *Robert* et *Fleuranges*,
Par delà l'Apennin entraînent leurs phalanges,
Qu'à l'aspect de deux camps, à Mézières, plus tard,
Par maint trait de valeur se trahisse *Bayard*,
La naissante cité, qui travaille en silence,
Applaudit, mais de loin, à ces grands coups de lance ;
Au lieu d'aller grossir, aux abords du palais,
Cet essaim de coureurs, d'estafiers, de valets,
Un peuple industrieux, debout avec l'aurore,
Ne veut, dans sa fierté, qu'un labeur qui l'honore :
Grâce à ses soins, déjà moins rude, moins grossier,
Le tissu voyageur a quitté l'atelier.
A Givonne, à Daigny, l'ardent fourneau s'allume,
Et le fer assoupli s'allonge sur l'enclume.
C'est trop peu toutefois... En nos jeunes remparts
La science a son temple : on cultive les arts.
On enseigne le droit, les lettres, la chimie ;
Avant Paris, Sedan a son Académie.....
Saluons en passant et *Bayle* et *Jurieux* :
Ils parlent, et qu'importe à ces maîtres fameux
Que presque à leurs regards *Soissons* à la Marphée
S'élève, en expirant, un glorieux trophée ;
Qu'importe que, plus tard, *Condé* devant Rocroi
Se prépare à venger les armes de son roi !
Le canon qu'on entend, l'ennemi qui s'avance,
N'ont pu troubler le cours de leur mâle éloquence.

Loin du bruit des combats viens, ô Muse, et descends
En un manoir tout proche et des plus ravissants :
La *Cassine* est son nom, *Mazarin* est son maître.
Un jour, on l'a prédit, dans cet Eden champêtre,
Sans faste, sans orgueil, trois anges de bonté
Feront chérir au loin leur hospitalité.
C'est là que *Mancini* sans soins se plaît à vivre.

(1) Nous pensons comme l'élégant touriste qui a résumé, dans ces vers, avec tant de précision, les gloires historiques des Ardennes. Cette curieuse partie de la France aura son tour dans notre série d'études sur nos anciennes provinces.

Toute au culte des arts qui la charme et l'enivre:
Poëtes et savants abondent dans sa cour;
Et qui donc, dites-moi, n'aimerait ce séjour?
Tant de ses conviés la jeune enchanteresse
Prévient les vœux, le goût et jusqu'à la faiblesse!
La voyez-vous, le front orné d'un feutre blanc,
Ordonner une chasse, en diriger l'élan?
Le lendemain, gros temps et d'orage et de pluie,
C'est l'ardent macao, la vive comédie:
Et le soir, comme trêve à ces plaisirs divers,
Rabutin fait un conte, et *Chaulieu* lit des vers.

Mais silence! écoutons... c'est Sedan qui révèle
Par la voix du canon sa joyeuse nouvelle:
Un prince vient d'y naître, et de l'auguste enfant
Tout semble deviner l'avenir triomphant.
Quels destins en effet! Sa pure et noble vie
A la cour du grand roi fera taire l'envie:
Des héros de son temps il sera le premier,
Enfin, pour couronner les hauts faits du guerrier,
Louis Quatorze en deuil ordonnera qu'on vienne
Aux cendres des Bourbons associer la sienne...
De tels honneurs sont grands, mais c'est peu d'un tombeau,
Son ombre a tressailli d'un tribut non moins beau
Au jour où, dans nos murs, par un si juste hommage,
Le bronze glorieux a fixé son image.
L'étranger, chapeau bas, s'arrête pour la voir,
Et le soldat français qu'appelle un saint devoir,



Fabriques de Sedan, sur la Meuse (Ardennes).

S'inclinant à l'aspect du fameux capitaine,
Honore dans Sedan le berceau de *Turenne*.

C'est là pour sa patrie un riche souvenir!
Mais le sang des héros ne doit pas s'y tarir.
Le sol où les Lamark ont reçu la lumière,
Certes, n'a rien perdu de sa sève première,
Et presque au même jour surgiront de son sein
Le brave *Rovigo*, *Macdonald* et *Baudin*...
Vos trois noms, ô guerriers! sont déjà dans l'histoire;
Pourquoi n'avons-nous plus, pour chanter tant de gloire,
L'harmonieux *Méhul*, Ardennais comme vous?
A vos nobles côtés c'est un bonheur pour nous
De placer un ami, qui, durant neuf années,
Du pays, pour sa part, grandit les destinées...
Toute l'Europe a vu, sous ses heureuses lois,
Le commerce et les champs refleurir à la fois:
Au manoir de Grignon, aux plaines de Rovilles,
Que d'essais fructueux, de conquêtes utiles!
Des soins non moins touchants l'occupaient au dehors:
Aussi, quand l'armateur s'élançant de nos ports,
Un jour, pour ses vaisseaux trouva, dans les Deux-Mondes,
Et des droits protecteurs et des ventes fécondes,
Dut-il assez bénir, pour ses traités divers,
L'habile homme d'Etat qu'on devine en ces vers (1)!...

THOLOZAN.

(1) M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce pendant neuf ans, auteur de dix-neuf traités avec les puissances.

HISTOIRE D'UNE IMAGE.

Comme je faisais mes malles... — Pourquoi dit-on presque toujours : faire *ses* malles? on en a rarement plusieurs. A vrai dire, *mes* malles se composaient d'une caisse de sapin qui ferme avec une corde, et j'étais sur le point de la nouer, lorsque mon ami Evariste, débarqué depuis deux heures à Calais où j'allais m'embarquer, entra dans ma chambre et me proposa un tour de promenade. Impatient de sortir, il me trouva lent et maladroit, et s'emparant de la caisse, il voulut la ficeler lui-même.

Elle était posée sur des tréteaux contre le mur. Evariste a le geste impétueux; il releva le bout de corde avec un si beau développement d'attitude, que sa main, allant soulever un cadre, l'enleva comme une plume; l'objet



The gate of Calais (la porte de Calais), d'après W. Hogarth.

lancé lui passa par-dessus la tête, et tomba sur le carreau où il se cassa bruyamment. Les bois vermoulus s'étaient disjoints, le verre, brisé en tout petits morceaux, laissait à nu une vieille image toute jaunie et tachée par l'humidité.

— Voilà, dis-je, un respectable monument détruit; mais j'y gagne une belle feuille de papier pour envelopper ma brosse et mes rasoirs.

Mais l'hôte, qui passait par là, avait entendu le cliquetis du verre mis en pièces; il entra tout effaré et s'écria :

— Quel malheur! vous avez cassé l'image...

— C'est pour vous une bonne aubaine, répondis-je; car il faudra vous la remplacer par un cadre neuf où l'on verra briller *la belle Polonaise*, ou *le prince Poniatowski périssant dans les flots de l'Elster*; ou bien *Napoléon escaladant le Saint-Bernard*; à moins que vous ne préfériez *Paul et Virginie*, *Montecristo*, *les quatre Fils Aymon*, *le fleuve Scamandre*, ou le *portrait de Jean Bart*...

De si riantes propositions ne consolaient point maître Baudrillart : il tenait à sa vieille image, qu'il contemplait d'un air piteux.

— Que voulez-vous, disait-il, c'est un sentiment... je ne la donnerais pas pour plus de quinze francs! Il y a cent ans passés qu'elle est dans la famille. Voyez : de la gra-

vure!... il paraît que c'est très-beau. Non, quand on m'en offrirait plus de quinze francs...

Evariste est un collectionneur intrépide; il jeta les yeux sur l'estampe enfumée et murmura :

— Elle en vaudrait bien douze si elle était neuve et pourvue de ses marges. Telle que la voilà, elle ne vaut pas quinze sous.

— Oh ! monsieur, s'écria le père Baudrillart, la grand'-mère de ma femme, qui la tenait de son père, assurait que c'était une rareté...

— Dans ce temps-là... possible; à Calais... Oh, parbleu! nous sommes à Calais! Et la grand'mère de votre femme?...

— La tenait de son père.

Evariste réfléchit un instant et ajouta :

— Alors le bisaïeul de votre femme s'appelait Grandsire?

— Ma femme est une Grandsire, répliqua l'aubergiste.

Intrigué à mon tour, je pris la gravure, qui représentait des soldats, des marchands, des maraîchers, le tout devant une porte de ville; la lettre portait : *The gate of Calais.* Evariste ne me laissa pas le temps d'un long examen; il se saisit de nouveau de l'objet, avec cette insouciance apparente bien connue des bouquinistes, et je le vis, s'approchant de la fenêtre, lorgner, à la transparence du jour, cette gravure, au dos de laquelle on avait collé une grosse feuille de papier imprimé. Enfin, il la déposa sur la table et se mit à arpenter la chambre en chantonnant.

Le bonhomme Baudrillart allait se retirer, emportant l'image, lorsque Evariste lui dit :

— Vous voyez bien, là, sur la gauche, cette tête effacée par une tache rousse et dont le papier est écorché? eh bien ! c'est, ou plutôt c'était le portrait de Grandsire, le trisaïeul de vos enfants.

— Ah ! quel dommage! s'écria notre hôte; on n'y voit plus rien; un éclat du verre a arraché un œil et le nez.

— C'est ma faute, répliqua Evariste : qui casse... les nez les paye, et je me charge de tout réparer. Je possède la même gravure, toute neuve, très-belle et bien encadrée; je vous l'enverrai pour remplacer celle-ci.

Dès que notre hôte nous eut quittés, Evariste, me remettant une note écrite au crayon, me dit :

— Tu m'achèteras à Londres, chez un éditeur dont je t'indique l'adresse, cette estampe, qui coûtera soixante francs; à ton retour, tu la feras encadrer et tu l'offriras à l'heureux Baudrillart.

Tandis que j'attendais l'explication de tout ce mystère, Evariste allait grommelant :

— Il n'y avait pas à se méprendre... Ah! la mémoire m'a servi à temps... Bon, bon... je la tiens.

— Pour moi, lui dis-je, je ne tiens rien du tout. Ma caisse n'est pas fermée; tu me prives d'une bonne enveloppe de papier, tu m'as mis en retard, tu as éveillé ma curiosité, et...

— Et je suis prêt à la satisfaire, interrompit-il. Cette gravure est intéressante, parce qu'elle retrace le souvenir d'une aventure à laquelle l'Angleterre doit peut-être l'un de ses plus grands peintres : le héros de l'anecdote en question, à qui la sottise des bourgeois de Calais a fait jouer un assez triste rôle, s'en est rudement vengé, en attisant contre nous, toute sa vie durant, l'aversion nationale de ses compatriotes; enfin cette estampe en lambeaux, indigne de figurer dans le carton d'un amateur, ajoute une perle rare à ma collection d'autographes.

— Mais comment as-tu deviné que le bisaïeul de la femme de notre hôte se nommait Grandsire? et comment...

— Rien de plus simple, et tu le concevras, si tu te donnes la peine de lire la page 19 de l'introduction à l'*Analyse de la beauté*, ouvrage traduit de l'anglais par Jansen; si tu rapproches ce passage du récit de Nichols, et si tu daignes corroborer ces documents des piquants commentaires de lord Orford.

— Comme assurément je n'entreprendrai rien de semblable...

— Tu as la bonté de me choisir pour historien. Faut-il te conter l'aventure tout bêtement, ou d'une façon littéraire?

— D'une façon la plus littéraire du monde : elle n'en sera peut-être que plus simple, et je me défie de ta naïveté.

— Il paraît, observa Evariste, que monsieur veut *de la copie* toute prête...

— C'était durant le carême de 1735; un vendredi matin...

— Tu commences comme un feuilleton.

— Et je compte finir de même. A Calais donc, un certain vendredi, il s'éleva un si grand tumulte dans la rue aboutissant à la vieille porte de la ville, que les bourgeois du quartier, accoutumés au bruit puisque le marché du poisson et des légumes se tenait devant leurs logis, furent néanmoins réveillés ou troublés dans leurs occupations, et coururent à leurs fenêtres.

On ne pensait guère à la politique, il y a cent seize ans, dans la cité de Calais, mais on s'y ressouvenait des guerres, et la première idée des bourgeois fut de se demander si les Anglais n'auraient point débarqué. Cette supposition exagérait les proportions d'un incident dont ils furent bientôt instruits par les passants, en ces termes : — Ce n'est rien; c'est un Anglais que l'on assomme...

Comme les bourgeois n'en étaient pas fâchés, ils se hâtèrent de mettre à profit cette patriotique distraction. Le soleil, qui découpait de grandes ombres obliques sur la porte de la ville, leur sembla tiède; ils appelèrent leurs femmes, leurs marmots, et les châssis relevés de toutes les fenêtres furent remplacés par des groupes de visages plus ou moins empaquetés, mais fort épanouis. Ce qu'ils virent était de nature à les intéresser, et nous sommes à même de le rapporter fidèlement, car le tableau de la scène nous a été conservé par une gravure (celle-là même que tu as vue sans la regarder) connue sous le titre de *The gate of Calais*. Le désordre était à son comble; on se poussait, on criait; les revendeuses du marché, glapissant avec fureur, cherchaient à retirer par la queue leurs poissons bourbeux et piétinés; des pyramides de légumes dévalaient sur le pavé, des enfants étaient foulés aux pieds, et, comme il advient trop rarement, les agresseurs payaient les frais de la guerre.

On faisait cependant plus de fracas que de besogne, et l'étranger, cause première du tumulte, était le moins maltraité. Les gens qui s'entassaient autour de lui se disputaient et se gourmaient entre eux, tandis qu'il profitait des diversions pour repousser les plus hardis. Il avait eu la prudence de s'appuyer contre l'angle d'un mur, de manière à ne pouvoir être tourné, et il maintenait sa position en distribuant des coups de poing avec mesure et rapidité.

C'était un jeune homme robuste, petit de taille et doué d'un grand sang-froid. Ses traits chiffonnés, vulgaires, mais énergiques, avaient une expression audacieuse et franche; son œil perçant restait calme; sa bouche conservait l'expression sardonique et rieuse qui sans doute lui était naturelle; son regard allumé par le soleil qui éclairait son habit couleur de brique et rayonnait sur sa

face brunie, illuminant un front bombé que partageait une profonde cicatrice; son regard intelligent parcourait la foule et dominait l'événement. A ses pieds gisaient renversés des pastels, des crayons, un canif, ainsi qu'un carton entr'ouvert, d'où s'échappaient des esquisses inachevées : l'une d'elles représentait la porte de Calais, avec ses factionnaires, et un groupe de revendeuses de marée.

Tout en soutenant, seul contre tous, la lutte la plus inégale, le jeune homme avait su mettre à l'abri, derrière une de ses jambes, le carton qu'il ne perdait pas de vue. Néanmoins, il est aisé de concevoir ce qui eût fini par arriver, si l'intervention de quatre fantassins en habit blanc, coiffés d'un tourne-vis et le dos orné d'une longue queue de rat, n'eût dérangé les assaillants. Les soldats pénétrèrent comme un coin dans la foule, qu'ils divisèrent à coups de crosse de fusil; ce que voyant l'étranger, loin d'être sensible à cette assistance présumable, il se mit à invectiver le populaire, lui reprochant de souffrir que des sbires le talonnassent à coups de crosse, et le qualifiant de troupeau d'esclaves indignes de s'élever à la dignité d'un peuple libre.

Cet étrange discours, traduit par un malicieux Ecossais, charma médiocrement messieurs du régiment de Picardie; c'est pourquoi, sans plus attendre, le sergent du poste saisit par le collet notre étranger, en lui enjoignant de le suivre au logis du gouverneur pour y subir un interrogatoire. Désormais placé sous la protection de la loi, l'Anglais devenait sacré comme elle; on le suivit donc avec des huées, en lui lançant des pierres, et chacun sur sa route allait répétant : — C'est un espion de Walpole et du duc de Cumberland, qui levait le plan de la ville pour le compte de l'Angleterre.

— A merveille! m'écriai-je; on ne compterait pas à Paris plus de trois cents écrivains plus littéraires que toi!

— Mais comme je n'ai pas l'habitude de cette profession, si tu m'interromps encore, je resterai court.

— Poursuis donc, homme atrabilaire et docte; me voilà muet comme un saumon.

— Or, depuis trois jours, ce gouverneur, — le gouverneur de Calais, — entendait parler d'un Anglais qui, fraîchement débarqué sur le continent, avec les préjugés du peuple de Londres, se gaussait d'un chacun, traitait la ville en pays conquis, et abusait avec un cynisme imperturbable du peu de mots français qu'il avait retenus, pour houspiller les passants. En conséquence, notre gouverneur affecta de prendre au sérieux l'accusation d'espionnage, et, à l'aide d'un interprète, il fit entendre au prisonnier que si la paix ne venait d'être signée entre le roi Louis XV et le ministère anglais, on eût sans cérémonie pendu l'imprudent artiste; mais qu'on se contenterait de l'écrouer dans un cachot jusqu'à nouvel ordre. A quoi le dessinateur répondit qu'un Anglais est libre partout; que monseigneur avait le cerveau troublé pour avoir trop bu de bouillon de grenouilles, et autres impertinences. Les choses en étaient à ce point, lorsque le sieur Grandsire, aubergiste, se présenta pour réclamer son hôte, attendu qu'il payait bien et faisait le portrait des gens de l'hôtellerie. La caution fut acceptée; on permit à l'insulaire de garder les arrêts chez son hôte et ami, le bonhomme Grandsire, à la porte de qui l'on plaça deux factionnaires.

Au bout de quelques jours, comme l'émotion populaire ne se calmait pas, comme, en outre, notre homme avait converti la cuisine de l'auberge en une salle de prêche où, à l'aide d'un truchement, il développait les droits du peuple et tonnait contre le papisme, on le conduisit au bord de la mer, on l'assit dans une barque entre deux soldats, et l'on gagna le large. C'est en vain que notre héros protesta contre un tel arbitraire, alléguant que sa volonté était de voyager en France et de gagner Paris. Il dut se consoler en esquissant la silhouette de ses gardiens, qui, après trois heures de navigation, le remirent à des pêcheurs des environs de Ramsgate, lui promettant que s'il osait reprendre terre au rivage de France, il y serait pendu.

L'aventurier breton haussa les épaules, lança des imprécations contre la canaille française, et promit aux Calaisins qu'ils auraient de ses nouvelles.

Cet incident était depuis longtemps oublié à Calais, lorsqu'un jour les habitants aperçurent deux estampes burlesques, collées par des mains inconnues contre les portes mêmes de la cité. L'une d'elles représentait la poterne, le carrefour de la rue avec des marchandes de poissons. La plus rechignée tenait une raie qui, par un singulier caprice, ressemblait au gouverneur. Tandis que, tout auprès, un homme gras et ventru, peu soucieux du carême, fait porter devant lui un énorme quartier de bœuf, grosse facétie protestante, des soldats français, maigres, déguenillés, traversent la scène avec une marmite remplie d'eau claire. La sentinelle, ornée d'un pied de nez, d'une petite queue retroussée, et exténuée par la faim, est dépourvue de chemise et affublée de manchettes en papier. Enfin, le sergent est si bizarrement enchevêtré parmi les chaînes du pont-levis, qu'on croit voir un pendu. Au loin, on entrevoit une arrestation. Le mérite principal de ces figures consistait dans leur implacable ressemblance.

La seconde planche, intitulée *France and England*, représentait les Français se disposant à conquérir l'Angleterre : des spectres en haillons, des nains difformes, des phthisiques, des fiévreux, des bossus, des soudards faméliques, qui se serrent le ventre devant l'auberge du *Sabot royal* où l'on débite un triste potage désigné par l'auteur, plus malin qu'érudit, sous le titre de *Soup meagre* (soupe maigre). A gauche, sur une charrette, on voit des matériaux destinés à l'établissement d'un couvent à Blackfriars; à savoir : un gril, des carcans, une roue, un gibet, et autres instruments de l'inquisition. Un moine essaye du bout du doigt le fil tranchant d'une hache : c'est à l'aide de ces vieilles défroques du mélodrame philosophique que l'on entretient John-Bull dans la haine du papisme.

A droite, un officier, se servant de son épée en guise de broche, fait rôtir quatre grenouilles pour son dîner. Dans le lointain, des femmes à demi nues sont occupées, à défaut d'hommes, car les bras manquent à l'agriculture, à labourer une côte stérile, avec des haridelles. Les préjugés anglais, sous l'ancien régime, ont constamment représenté la France comme un pays ruiné, peuplé de moines gras, de maîtres de danse impalpables, et de soldats débilités par la faim. Ces illusions sur nos armées ranimaient, parmi les Anglais, l'esprit de conquête.

Ici, la satire était d'autant plus amère, qu'elle fourmillait de portraits. Chacun riait donc aux dépens des victimes de ces représailles; les plus maltraités s'indignaient que l'on eût laissé échapper le coupable, et voulaient que l'on déclarât la guerre à l'Angleterre. De son côté, le gouverneur avait reçu un exemplaire de son portrait représenté sous la forme peu héraldique d'une raie. Il fit enlever par lambeaux les gravures collées contre la porte de la ville, et les fit brûler en public. Mais auparavant, en jetant les yeux sur la légende inscrite au bas des vignettes, il avait déchiffré le nom de WILLIAM HOGARTH.

— Penses-tu, demandai-je à Evariste lorsqu'il eut cessé de parler, penses-tu que cette anecdote soit authentique?

Il répondit : — J'y avais toujours cru, bien qu'elle eût été racontée par l'artiste lui-même. Maintenant, il ne m'est plus permis de la révoquer en doute : car l'estampe satirique de *la porte de Calais*, que je soupçonne le sieur Grandsire d'avoir collée lui-même contre la poterne pour complaire à son client, n'a pu être adressée par l'artiste qu'à son ancien hôte, la seule intimité qu'il eût formée dans la ville. Nul autre n'aurait daigné, ou n'aurait osé conserver l'image proscrite.

— Ces raisons semblent assez plausibles.

— Cette historiette est la complète relation des voyages du célèbre Hogarth sur le continent : il ne repassa jamais le détroit. La pauvreté l'avait chassé de l'Angleterre, où il ne serait peut-être pas revenu sans cette mésaventure, car il n'avait pas le pied poudreux. Ainsi, c'est le caprice du gouverneur de Calais qui a rendu à nos voisins leur plus grand peintre de mœurs.

Peu de jours après, en cherchant à Londres la fameuse estampe, pour accomplir l'engagement contracté, je parcourais l'œuvre de cet étrange artiste, et j'y trouvais un curieux sujet d'études, auquel je n'aurais point songé sans cet incident.

Lorsque je m'embarquai, Evariste m'accompagna jusqu'à la jetée. Près de monter à bord, — Tu as oublié de me dire, lui demandai-je, comment tu t'es assuré que l'épreuve de notre hôte le digne Baudrillart était celle-là même qui fut envoyée par l'artiste à l'hôtelier Grandsire?

Mon compagnon sourit, et répliqua : — En l'examinant au défaut du jour, j'ai lu, au travers de la feuille collée au dos de l'estampe, la dédicace du maître — à son ancien hôte et ami l'écuyer Grandsire, signée de William Hogarth...

J'avouai, pour le mettre à son aise, qu'il me paraissait difficile d'être si fin connaisseur sans devenir un peu fripon. Mais, jetant sur moi un regard empreint de cette dédaigneuse quiétude qui est le propre des convictions arrêtées, il laissa tomber ces mots : — On voit bien que tu n'es pas collectionneur d'autographes...

FRANCIS WEY.

Heureuse et charmante coïncidence! au moment même où nos lecteurs sourient à cette curieuse anecdote de M. Francis Wey, des milliers de spectateurs applaudissent, au Théâtre-Français, la grande comédie qu'il vient d'y faire représenter. *Stella* est, sans contredit, une des œuvres les plus hardies, les plus originales, les plus profondes et les plus spirituelles qu'on ait jouées depuis longtemps. Elle mérite et elle obtiendra un succès aussi glorieux et aussi durable que celui de *Mlle de la Seiglière*. Ainsi deux collaborateurs du *Musée des Familles*, M. Jules Sandeau et M. Francis Wey, auront restauré, sur notre première scène, la véritable comédie, celle qui est à la fois l'école de la littérature et l'école des mœurs. Ce n'est pas sans orgueil que le *Musée* enregistre cet événement. Nous reparlerons de *Stella*. (Voir notre *Mercure de France.*)

HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



Portrait de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Nous publierons bientôt l'*Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française*, c'est-à-dire l'histoire de toute notre littérature et de toute notre société depuis Richelieu, car l'Académie n'a jamais cessé d'unir les sommités du monde aux gloires de l'intelligence, les Condé aux Corneille, les Molé aux Lamartine. Cette grande œuvre, qui manque aux bibliothèques, sera menée rapidement à fin dans le *Musée des Familles* ; et nous ne négligerons rien pour qu'elle soit aussi piquante par le côté biographique qu'instructive par le côté littéraire. La collection de portraits qui l'*illustrera* n'en sera pas non plus la moindre curiosité.

Nous commencerons par le fauteuil du premier dignitaire de la compagnie, le secrétaire perpétuel, M. Villemain, dont voici déjà le portrait, comme frontispice de l'ouvrage.

L'Introduction comprendra l'origine et la fondation de l'Académie, avec le récit de ses vicissitudes et les singularités de sa statistique.

Puis chaque fauteuil amènera par ordre sous nos yeux tous les titulaires, illustres ou obscurs, qui l'ont occupé successivement ; — véritable lanterne magique où défileront les plus grands hommes et les plus grands originaux, les figures les plus graves et les plus comiques des trois derniers siècles.

PITRE-CHEVALIER.

TYPOGRAPHIE HEANUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE NATURELLE. ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

LE PREMIER ET LE DERNIER CHRYSANTHÈME.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai... sans blague (BOILEAU).



La *Leçon de l'enfant*. Le chrysanthème dans le rosier, tableau du dix-huitième siècle. Dessin de Bocourt.

26 octobre.

Je ne vous ai rien dit encore d'une singulière variété du genre végétal, que les savants classent à tort parmi les animaux raisonnables. Si animal il y a, je définirais celui-ci, à la manière de Figaro : bête à deux pieds, sans plumes, dont les yeux se ferment aux plus belles couleurs,

(1) Voyez les tables du tome XVII et du tome XVIII.
Le *Musée* est en retard avec l'*Histoire naturelle*; il va répa-

le nez aux plus doux parfums, et qui fait des folies en toute saison. Il s'agit, pour l'appeler par son nom, du collectionneur de plantes.

Je sais jusqu'à quatre histoires, curieuses et vrai—semblables, qui vous montreront combien ce titre, si pacifique en apparence, cache d'intrigues romanesques et de drames volcaniques. Les deux premières de ces histoires encadreront fort à propos la monographie du chrysanthème, qui donne en ce moment à mon jardin son dernier éclat. La troisième et la quatrième histoire viendront un jour, avec les monographies du dahlia et de la tulipe.

LE COMTE DE LA TOUR-DU-VAL,

OU LE PREMIER CHRYSANTHÈME.

Le comte de La Tour-du-Val. Le *chrysantemum unicum*. Les fureurs de la collection. Le pari de la baronne de Castillac. Le botaniste assiégé. Drames dans un jardin. Machiavel en robe de soie. La queue du manteau. Le souper. Histoire d'une graine volée. Coups de théâtre. La leçon d'une enfant. Le souci de l'Inde et la rose. La collection en cendres. Retour des chrysanthèmes. Leurs variétés depuis 1790. Leur culture. MM. Bernet, Pelé, Haworth, Lottin, etc.

Il y a près de cent ans, vivait, aux portes de Toulouse, un gentilhomme d'ancienne roche, un grand propriétaire, un botaniste distingué, un père de famille entouré de toutes les joies, le comte de la Tour-du-Val.

Un jour, un voyageur qui arrivait de l'Inde lui fit cadeau d'une plante vivace, haute de deux pieds, à tiges frutescentes, garnies de feuilles d'un vert sombre, découpées comme celles de la vigne, et portant une espèce de larges marguerites à pétales grêles, jaunes, à demi tubulés, disposés en houppe de gland.

Le comte embrassa le voyageur, et se mit à genoux devant la plante.

Il venait de reconnaître, il possédait la reine des Astéroïdées, la pyrèthre à grandes fleurs, l'*Anthemis grandiflora*, le *Chrysanthemum indicum*, si répandu depuis sous ces noms et sous vingt autres, mais qui, jusqu'alors, n'avait figuré en Europe que dans les descriptions des savants et sous le pinceau des artistes !...

M. de la Tour-du-Val nomma tout de suite sa fleur le *chrysanthemum unicum*, et, les fureurs de la collection s'emparant de son âme, ce nom fut pour lui, dès ce moment, une double vérité. Premièrement, il jura que son chrysanthème serait en effet l'*unique* en France ; que personne n'en obtiendrait graine, éclat ni bouture, et que ceux qui voudraient le contempler seraient obligés de venir lui en demander la faveur de tous les points du monde botanique. Deuxièmement, cette fleur devint, en réalité, son *unique* trésor et son unique bonheur... Il négligea, il oublia pour elle sa fortune, sa naissance, sa famille, ses terres, son parc, et toutes ses autres fleurs... Il s'en fit le jardinier, le médecin, l'esclave, le cerbère... Il lui construisit une serre exprès et lui donna un parterre spécial... S'il eût pu disposer des saisons, du soleil, de la pluie et du vent, il eût bouleversé la nature pour son chrysanthème... Il ne comprenait pas qu'il eût passé vingt ans de sa vie à cultiver d'affreuses roses, de chétifs œillets, de misérables jacinthes, — quand il y avait sous le ciel un *chrysanthemum unicum* !... Il lui demandait pardon de n'avoir pas quitté sa patrie, son château, sa femme et ses enfants, pour aller le chercher lui-même au fond de l'Inde ou de la Chine !...

Le chrysanthème lui pardonna sans doute, car il lui prodigua ses fleurs, ses boutures et ses semences.

L'année suivante, M. de la Tour-du-Val eut une platebande entière de chrysanthèmes. Cette conquête fit du bruit chez les nations cultivantes... Les gazettes l'annoncèrent à la Hollande, à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, à l'Angleterre... De tous ces pays, une procession d'amateurs vint, à l'automne, apporter ses hommages aux fleurs *uniques* de M. de la Tour-du-Val !...

Mais, hélas ! les jalousies et les convoitises arrivèrent avec les hommages, et la gloire du botaniste eut ses tribulations et ses insomnies... Dans tout admirateur il sentit un envieux, dans tout visiteur il flaira un larron... Pour être admis dans son jardin, il fallut un certificat de bonne vie et mœurs... Des voix mystérieuses lui disaient, le jour quand il comptait ses fleurs, la nuit quand il en rêvait : — Mets-toi la main sur la conscience : si un autre avait ces chrysanthèmes et te les montrait sans t'en donner, résisterais-tu à la tentation de voler une graine ou d'arracher une tige ? Alors les cheveux lui dressaient sur la tête, et il courait éperdu à ses fleurs...; et il guettait les mains des curieux, et il eût volontiers fouillé leurs poches... Il renvoya trois jardiniers qui avaient osé détacher quelques pousses... Il faillit en assommer un qui avait promis une bouture à un étranger... Soupçonnant que cet étranger était un prince allemand, qui avait fait six cents lieues pour voir ses chrysanthèmes, il lui ferma impitoyablement sa porte, et monta jour et nuit la garde en son parterre, jusqu'à ce que l'amateur eût quitté le pays... Il eut un procès au Parlement, et fut condamné à mille livres d'amende, pour avoir tiré sur un chasseur égaré dans son parc, et qu'il avait cru voir en arrêt sur ses *unicum !* Au reste, cet échec judiciaire le combla de joie, et il résolut de tirer désormais sur tous les suspects. — Puisque chaque coup de fusil ne me coûtera que mille livres, se dit-il, j'accepte ce taux modéré, et j'en risquerai bien douze, bon an mal an, pour défendre mes chers chrysanthèmes !... Ce bruit s'étant répandu aux environs, le parterre du comte se trouva assuré contre les coups de main... Il y avait bien des amateurs résolus à Toulouse, mais pas un n'était homme à risquer sa vie pour une graine !...

M. de la Tour-du-Val dormait donc enfin tranquille... Hélas ! l'imprudent comptait sans la ruse... et les femmes... Une de ses cousines (on n'est trahi que par les siens), une piquante veuve, une spirituelle conseillère, assez jeune pour être encore naïve, assez mûre pour être déjà coquette, Mme la baronne de Castillac, fille d'Eve, s'il en fut jamais, d'autant plus madrée qu'elle avait l'air naïf, paria un soir, en soupant chez les capitouls, qu'elle goûterait du fruit défendu, qu'elle aurait un chrysanthème du comte, fleuri chez elle ! Adversaire loyale, d'ailleurs, et intrépide, elle ne cacha point son jeu ; elle conta son projet à toute la ville, qui se divisa en deux camps opposés, ceux qui tenaient pour le cousin et ceux qui tenaient pour la cousine. Des sommes considérables s'engagèrent dans ces paris. Le nez retroussé de la baronne étant le gouvernail des salons de Toulouse, elle eut de son côté, malgré ses faibles chances, toute la jeunesse de de cape et d'épée, tous les joueurs de lansquenet, pour qui c'était gagner encore que de perdre avec elle. Les hommes mûrs et sages, les joueurs de boston, parièrent sans hésiter pour le comte.

rer ses torts envers cette science charmante. Nous reprenons en même temps nos deux séries : *Études sur mon jardin* et *l'Esprit des Bêtes*. Les articles de M. Ch. Wallut et de l'éminent écrivain qui se cache sous le nom de Jardineur, prouveront à nos lecteurs qu'ils n'ont rien perdu pour attendre.

Celui-ci apprit bientôt, comme tout le monde, l'assaut qu'il aurait à soutenir; et devinant qu'on l'attaquerait par le cœur, et que les assiégeants seraient de beaux yeux et de plus beaux sourires: — Pauvre cousine! pensa-t-il en regardant ses chrysanthèmes, elle s'imagine qu'un collectionneur est un homme comme un autre!

Le combat s'ouvrit à un bal chez une présidente à mortier. La baronne s'y rendit la première, éblouissante de grâce et de toilette... Le comte y arriva le dernier, une de ses fleurs à la boutonnière... Il faut dire que, malgré ses cinquante ans, il était encore assez beau cavalier, et se souvenait d'avoir dansé le branle et tiré le fleuret avec Saint-Georges. Or, souvenez-vous de toutes les douceurs de la géographie du Tendre, de toutes les galanteries du siècle de la Régence, de tous les piéges dont la coquetterie française a le brevet: telle fut l'artillerie fulminante dont la cousine mitrailla le cousin, à bout portant. Les œillades les plus pénétrantes, les sourires les plus langoureux, les menuets les plus expressifs, les gavottes les plus pétulantes furent pour lui et pour lui seul... Tous les danseurs, jeunes ou vieux, pour le quart de ce qui lui fut prodigué, auraient jeté leur fortune, leur vie, leur âme aux pieds de la baronne, qui ne demandait cependant au comte, pour tout cela, qu'une petite plante de son jardin! Mais lui, impassible dans son jabot de dentelle, il laissa couronner, deux heures durant, ses cheveux gris par la reine du bal, et ne lui accorda enfin... qu'un pétale de son chrysanthème, avec un sourire malin et cet adieu glacial: — Je vous quitte, belle cousine, pour aller voir si la gelée ne gâte point mes fleurs... La baronne lui cassa son éventail sur les doigts, et se retira avec une migraine affreuse...

Huit jours après, les deux combattants dînaient chez le gouverneur, leur parent commun, et l'un des plus chauds cavaliers de la belle dame. M. de la Tour-du-Val portait encore un de ses *unicum* à la boutonnière. L'assaut fut plus vif et plus ardent que jamais. Au troisième service, la baronne, voyant le comte, animé par les vins d'Espagne, l'entourer de petits soins et de propos aimables, crut entendre sonner l'heure de la victoire, et laissa choir le nœud de rubans roses qui parait son corsage: — Tout ce qui tombe est pour le soldat! s'écria le gouverneur, qui voulut s'emparer du nœud...; mais chaque convive, et le comte le premier, disputant le trophée galant: — Je le mets au concours, dit Mme de Castillac; il sera pour celui qui me fera le présent le plus agréable... Et ses yeux pétillants dévoraient la fleur de son cousin... Si elle ne lui eût demandé que son sang, il le lui eût donné peut-être à cette heure. Mais dégrisé par la clarté de l'allusion, l'homme céda brusquement la place au botaniste. Mêlant son chrysanthème aux capucines d'une salade, il le passa à sa voisine, en lui disant avec ironie: Veuillez en goûter, belle dame, cette plante est un régal de roi dans le Céleste-Empire... (1) Pour le coup, la baronne eut une attaque de nerfs, et le gouverneur, trouvant la plaisanterie excessive, adressa un cartel au comte de la Tour-du-Val... — J'accepte, commandant, répondit tranquillement celui-ci, car je n'ai point oublié la botte de Saint-Georges. Nous nous couperons la gorge dans trois mois..., quand j'aurai recueilli la graine de mes *unicum* et vérifié un essai de bouture, dont j'espère des merveilles...

Ce mot original mettant les rieurs de son côté, l'affaire d'honneur en resta là, et la baronne en fut pour son attaque de nerfs, et pour son nœud de rubans...

— *Tertia solvet!* se dit-elle néanmoins en bon français, quand elle eut digéré la salade du comte. Et, passant en revue, comme un général, tous les courtisans prêts à se faire tuer pour ses caprices, à l'exemple du gouverneur, elle leur déclara qu'on ne pouvait lui plaire qu'en la gratifiant d'un chrysanthème.

Pour le coup, M. de la Tour-du-Val eut sur les bras toute la jeunesse de Toulouse... Il vit son jardin menacé d'escalade, d'effraction, d'invasion diurne et nocturne... Il fut obligé de tendre dans ses parterres un réseau de piéges à loups, d'y lâcher une garnison de sentinelles et de chiens furieux... Il prit par la jambe deux secrétaires du fermier général... Il fit dévorer les mollets de trois avocats du Capitole... Il eut avec les officiers du régiment de Languedoc plusieurs duels... qu'il ne put remettre après la récolte. Il en tua un, en estropia un autre, fut blessé par un troisième...; mais que lui importait son sang? Il sauva plus que ses jours... il sauva ses fleurs!

Une nuit cependant, le comte l'échappa belle. Tous les conjurés ensemble firent une descente dans les plates-bandes où étaient enterrés ses pots d'*unicum*; ils endormirent les chiens, terrassèrent les gardes, et emportèrent une botte de fleurs arrachées au hasard... Mais jugez de leur mystification au point du jour! Le comte, prévenu du coup, avait enlevé et caché dans sa serre tous ses chrysanthèmes. Les larrons n'en trouvèrent pas un dans leur moisson, qui se composa de pissenlits, de chardons, de soucis et d'œillets d'Inde! Ils s'avouèrent battus, et rendirent leurs pouvoirs à la baronne...

— Eh bien, dit alors celle-ci, comme Médée, je combattrai seule, et c'est assez pour vaincre!

Et, annonçant sa visite solennelle à son cousin, elle arriva un beau matin chez lui, armée en guerre, c'est-à-dire parée de tous ses charmes, la neige au cou, la poudre aux cheveux, le sourire aux lèvres, la flamme dans le regard, les perles au bras, embaumée d'ambre et de musc, frémissante de rubans et de satin, étincelante d'or et de pierreries, son plus beau carrosse à la grille, deux laquais marchant devant elle, la canne au poing, deux autres portant la queue de son manteau de velours...

C'était justement aux approches de l'hiver, alors que les fleurs desséchées livrent leurs graines... Les plus beaux *unicum* du châtelain, courbés sur le parterre de réserve, offraient à la main du cultivateur... ou du voleur, de quoi les multiplier chacun par mille.

La baronne trouva le comte occupé à broyer dans un mortier toutes les racines, toutes les tiges, toutes les semences qu'il n'avait pas gardées pour lui-même...

— Egoïste et avare! lui dit-elle, en lui tendant la main avec sa grâce la plus irrésistible... Vous méditez encore la guerre, quand je viens vous rendre les armes... Vous défendez vos trésors, quand je viens vous déclarer que j'y renonce!

— J'en accepte l'assurance, chère cousine, répondit le comte en baisant les doigts potelés de la sirène...

— Oui, reprit-elle avec l'abandon le mieux joué, vous avez vaincu, et je vous fais amende honorable... Vous êtes l'Annibal de la botanique; et je vous abandonne l'empire des *unicum!* C'est afin de signer la paix que j'entre ici, et je ne vous demande, pour gage de notre alliance, que d'admirer avec vous les merveilles de votre serre, et

(1) Le chrysanthème est, en effet, une plante potagère très-estimée en Chine. C'est à ce titre qu'il en a été apporté par le capitaine Geoffroy; mais, soit effet du changement de climat, soit ignorance de la culture ou de l'accommodement, ce mets exquis chez les mandarins a fort mauvais goût en Europe.

d'en emporter, comme souvenir, non plus un de vos chers chrysanthèmes, mais une de vos fleurs les moins rares, dont votre amitié fera le prix.

— Soit, belle cousine, donnez-moi la main et suivez-moi, dit M. de la Tour-du-Val; ce qui signifiait, exactement traduit : — N'ayant pu me faire voler par la force et le nombre, vous venez me voler en personne et par la ruse, avec quatre larrons à votre livrée... Eh bien, j'accepte ce dernier défi, et j'ai l'œil sur vous!

Sur un signe du maître, le jardinier lâcha deux bouledogues, chargés de guetter les valets et de les étrangler au premier soupçon... Puis le comte, s'assurant lui-même de sa cousine, en lui prenant le bras le plus galamment du monde, laissa voir au laquais qui portait le manteau de velours, un joli pistolet de poche, dont il ne se séparait jamais... Le laquais frissonna, les valets restèrent pétrifiés, la baronne se mordit la lèvre, et l'on parcourut les serres et le jardin...

Comment décrire les escarmouches de cette bataille invisible, les péripéties de cette comédie muette... Escarmouches du pied, du doigt, de l'œil, de l'intention, — péripéties d'un mouchoir tombé, d'un pas ralenti, d'un détour imprévu... Lutte de Jacob avec l'ange, de Don Quichotte avec son ombre, de Géronte avec Scapin, du serpent avec le diable!

Les courtois adversaires échangèrent, sans violence, mais sans merci, les regards les plus doux... et les plus féroces, les paroles les plus tendres... et les plus perfides, les gestes les plus pathétiques... et les plus menaçants... La cousine exalta, avec un désintéressement sublime, les fleurs épanouies dans la serre ou en graine dans les plates-bandes, et dissimula des efforts inouïs pour en dérober une tige ou une corolle... Le cousin se confondit en remerciements et en protestations de confiance..., tout en pressant le bras de la jolie dame, pour en contenir les écarts, ou en faisant craquer la détente de son arme aux oreilles effarées du porte-queue...

Enfin, après une heure de combats plus savants et plus acharnés que toute la guerre de Sept Ans, les deux partis, à bout de stratégie et... d'attentions, allaient se séparer sur les confins du champ clos, — la baronne un *aster* à la main pour toute conquête, le sourire aux lèvres et le dépit dans le cœur, le comte affectant la soumission, quand il était sûr de sa victoire, tous deux se cajolant à haute voix et se maudissant au fond de l'âme, — lorsque Mme de Castillac, jetant le masque et les armes par une conversion attendrissante, s'écria, les yeux humides d'une larme adorable : — Eh bien, oui, cousin, mes serments de tout à l'heure étaient des mensonges, et mes offres de paix, ma dernière bataille! Oui, je suis venue ici pour exécuter un *vol au bonjour!*... Mais ma suprême défaite ne me laisse que des remords, et vous en voyez, cette fois, la sincérité dans mes larmes. Recevez donc ma confession avec miséricorde, et pardonnez à mon repentir et à mon ferme propos! Au diable tous les chrysanthèmes! et quittons-nous bons amis!...

Puis voyant le comte ému sérieusement, et convaincu enfin de sa bonne foi, elle scella la réconciliation par la plus tendre accolade.

Mais son transport fut si fougueux, qu'elle s'embarrassa dans son manteau de velours, et tomba toute rougissante entre les bras de son cousin.

D'autant plus vivement touché, celui-ci la releva et la porta presque à sa voiture en la comblant d'absolutions, et, croyant lui rendre héroïsme pour héroïsme, il lui promit tous ses *unicum*... après sa mort!

Mais au premier tour de roue, elle lui cria : *Au revoir!* avec une si étrange explosion de joie, qu'il resta comme ébloui par un éclair et foudroyé par un pressentiment.

— Grand Dieu! comme elle part triomphante! se dit-il en passant de l'émotion à la terreur, la fin serait-elle une comédie pire que le commencement, et au lieu du *vol au bonjour*, aurait-elle accompli le *vol aux adieux!*

Quoiqu'il ne pût s'expliquer les raisons de sa crainte, il ne dormit que d'un œil la nuit suivante, et fut poursuivi d'un infernal cauchemar. Un joli démon, en manteau de velours, lui montrait du doigt, dans le salon de la baronne, son plus bel *unicum*, fleuri aux yeux de ses rivaux.

Réveillé en sursaut, à l'aurore, il courut à ses fleurs, les examina, les compta, les éplucha, et n'y trouva pas la moindre lacune...

Il chercha à se rassurer de jour en jour..., mais le rêve diabolique lui revenait toutes les nuits..., et quand il visitait sa cousine, elle lui semblait terriblement aimable! Bref, quoique tous ses *unicum* eussent levé à l'appel du printemps, il dépérit lui-même d'une inquiétude vague, jusqu'à l'époque de la floraison... Vieilli de dix ans en quelques mois, les yeux creusés par le soupçon, il errait, courbé sur sa canne, à l'entrée de son jardin, épiant jusqu'aux belles promeneuses qui venaient s'y asseoir sur le gazon.

A l'automne, justement, tombait la fête de la baronne. Elle invita à souper la cour et la ville, qui l'avaient accablée de mille bouquets, sans oublier M. le comte de la Tour-du-Val, dont elle avait reçu un rosier en fleurs, dans un vase de bronze sculpté..., grande rareté d'automne en ce temps-là!...

Le collectionneur frissonna, en voyant au salon tous ceux qui avaient conspiré contre lui..., mais il fut rassuré, dans la salle du festin, par l'aspect de son beau rosier, dressé en surtout à la place d'honneur; cette distinction était loin de promettre des hostilités... Il s'assit lui-même en face, à droite de sa cousine. Puis, entraîné par la bonne chère et la conversation, il soupa de fort bon appétit et porta, au dessert, la santé de la baronne. Ce fut alors que celle-ci prit la parole... avec un sourire qui rappela le joli diable à son voisin...

Elle raconta l'histoire des chrysanthèmes du comte, et la gageure qu'elle avait faite d'en avoir un fleuri chez elle.

— Or, ce que femme veut, Dieu le veut! conclut-elle en portant la main au rosier... J'ai réussi où vous aviez tous échoué, et j'ai gagné mon pari avec ceux qui tenaient pour moi... Voici un *Chrysanthemum unicum* en pleine fleur! Je m'en rapporte au comte lui-même pour juger si cette plante... vaut une salade...

Et entr'ouvrant de ses jolis doigts les branches du rosier, elle montra en effet un superbe chrysanthème épanoui sur sa tige vivante...

M. de la Tour-du-Val le reconnut trop bien, quoiqu'un nuage eût passé sur ses yeux, et, au milieu des applaudissements qui lui brisaient le cœur, il ne put que balbutier : C'est vrai! vous avez gagné!

— Mais, madame, ajouta-t-il d'une voix étouffée, vous me livrerez le traître qui m'a volé cette fleur!

— Le voici, repartit la baronne, en lui montrant son manteau de velours pendu dans la salle, je vous permets de lui passer votre épée au travers du corps...

Puis elle raconta sa dernière visite au comte, son accolade pathétique au bon moment, et sa chute adroite aux confins du parterre... En frôlant les graines précieuses, le velours en avait retenu quelques-unes... Elle les avait découvertes dans l'étoffe, semées, cultivées, choyées, et

tout le monde en voyait le produit, habilement caché dans le rosier du cousin... une seule fleur, il est vrai, sur une seule tige (elle n'avait pas abusé de la victoire), mais tige bien vivante et fleur irréprochable, qui suffiraient à peupler l'Europe des chrysanthèmes de l'Inde.

Ce dernier mot fut le coup de grâce pour le collectionneur, et faillit lui causer une attaque d'apoplexie.

— Mon rêve avait raison! s'écria-t-il, cette femme est un vrai diable!

Il offrit à la belle dame son château, son parc, sa fortune, si elle voulait lui rendre sa plante ou la détruire.

Et sans attendre la réponse, il allongeait un bras qui ne se possédait plus.

Mais tout le monde se leva pour protéger la fleur, et en réclamer une graine, qui fut promise en souriant... c'était le moindre prix que devait la baronne aux champions qui avaient joué leur vie pour elle...

Le comte vaincu, terrassé, désespéré, se retira comme un homme condamné à mort...

— Et la plante dérobée multiplia? va me demander le lecteur...

— Patience! oyez la fin de l'histoire...



Le comte de La Tour-du-Val épiant les promeneuses, à l'entrée de son jardin. Dessin de Philippoteaux.

Le lendemain matin, les chrysanthèmes n'étant plus rien pour le collectionneur, du moment que d'autres allaient en posséder, il en réunit les tiges, les racines, les fleurs, les graines, et les brûla avec fureur jusqu'au dernier vestige... Puis, en ayant mis les cendres dans un vase, il alla porter à sa cousine cet hommage *ab irato*...

Mais jugez du nouveau coup de foudre qui l'écrasa, lorsqu'il apprit l'aventure ci-dessous.

Mme de Castillac, voulant se parer au grand jour de son triomphe, avait fait poser sur la fenêtre de son salon le chrysanthème encadré de roses, se réservant de le remettre le soir au jardin pour le mener à graine.

Or, sa petite fille, mutin de huit ans, ignorant tout ce qui s'était passé, et ne jugeant les fleurs que par l'éclat et le parfum, trouva que cette tige ligneuse, ces feuilles sombres et cette corolle jaune, à l'âcre senteur, gâtaient l'aspect et l'odeur du beau rosier fleuri. Elle laissa donc un instant la musette dont elle se jouait, et crut faire œuvre méritoire en arrachant le pied, en broyant la racine du chrysanthème, et en effeuillant ses pétales, comme elle eût fait d'une marguerite, interrogée par son caprice. Il ne restait plus que le sommet de la tige et le centre des étamines que l'enfant, pour justifier son goût, mettait en parallèle avec une rose, lorsque sa mère, poussant un cri, l'aperçut et vint l'arrêter... trop tard...

C'en était fait de l'*unicum* et de son avenir!...

— *Ah! je ne savais pas que les soucis valent mieux que les roses!* répliqua l'enfant grondée, avec une naïveté d'ironie qui désarma la baronne...

— Au fait, dit celle-ci en prenant le menton de sa fille..., moi qui ne suis pas une botaniste, je conviens que la petite a raison; les chrysanthèmes sont des soucis qui viennent de l'Inde, voilà tout leur mérite! Il me suffit que celui-là m'ait fait gagner mon pari, et mes nobles chevaliers se passeront de sa graine. Toute sa postérité ne vaut pas la peine qu'elle ferait à mon pauvre cousin; qu'il garde le privilége des *unicum*, s'il ne comprend pas l'admirable leçon de cette enfant.

La leçon était merveilleuse, en effet, pour tous les collectionneurs, et un peintre du temps l'a immortalisée dans le charmant tableau gravé en tête de cet article... Mais il n'y a pas de fous plus incorrigibles que les fous appelés collectionneurs, témoin le comte, qui entrait alors avec tout son trésor en poussière...

En voyant la fleur de la baronne détruite, en apprenant qu'Erostrate-suicide il avait brûlé son propre temple, il défaillit de douleur, de remords et de confusion.

Il ramassa comme des reliques les débris de la plante, il les emporta, avec les cendres des siennes; il enterra les uns et sema les autres, espérant qu'un tronçon ou une graine échapperait par miracle à la destruction... Vain espoir et vains efforts! Penché un mois sur la terre, le malheureux ne vit rien pousser!

Et voilà comment (ceci est bien authentique), grâce à l'égoïsme d'un collectionneur, les chrysanthèmes n'avaient paru qu'un moment en France, lorsqu'en 1790 Blanchard, de Marseille, importa de l'Inde deux variétés nouvelles; l'une blanc verdâtre, avec des étamines presque vertes; l'autre, pourpre foncé, qui eut un succès immense. En peu d'années le *Chrysanthemum indicum* envahit l'Europe entière; et, revenu enfin de ses exclusions avares, le comte de la Tour-du-Val mourut heureux en voyant renaître sa fleur bien-aimée.

En 1809, un jardinier de Paris retrouva l'*unicum* jaune, qui prit le nom de *La Tour-du-Val*; en 1811, parut la corolle blanc pur; en 1813, l'écarlate; en 1825, on comptait déjà 27 variétés, 38 en 1833; et aujourd'hui le nombre en égale presque celui des tulipes et des dahlias.

Ajoutons que le mot de l'enfant sur les *soucis* de l'*Inde* serait maintenant une grande injustice, la richesse et la diversité des chrysanthèmes les ayant élevés au rang des plus belles fleurs.

Pour ma part, en écrivant ces lignes, j'en vois cent briller dans mon jardin, aux tièdes chaleurs de novembre; ceux-ci en boule élégante ou en corymbe évasé, ceux-là en pyramide basse ou en huppe gracieuse; tous vêtus des plus douces nuances du jaune, du rose et de la pourpre... Les principaux sont *Justine Lebois*, couleur de chair; *Giselle*, rose pourpre, large de dix centimètres; *Pompadour*, même largeur, rose tendre; *Goliath*, plus énorme encore, disque jaune; *Napoléon*, amarante foncé; *Jeanne d'Arc*, tout blanc; *Maison*, blanc rosé; *Monte-au-Ciel*, mordoré jaune; *Laborde*, sanguin velouté; *Alvine*, pointé ponceau; *Pygmalion*, rose saumoné; *La Fontaine*, petit, carné, charmant; *Mlle Georges*, jaune ponceau, tuyanté; et les dernières créations de MM. Pelé, Lebois et Bernet, ces trois maîtres du genre: *Cerbère*, *Agénor*, *Barberousse*, *l'Eveillée*, *Jenny*, *Bucentaure*, *Berryer*, *Péruvienne*, *Rébecca*, *Phœbé*, *d'Abrantès*, etc., etc.

C'est encore de Toulouse que partent les semis de chrysanthèmes, inféconds presque partout ailleurs. M. Bernet en livre par an des milliers aux fleuristes de toute l'Europe. A Paris, M. Pelé, son digne rival, a créé dernièrement la variété pompon, qui a la vogue aujourd'hui par sa grâce un peu mignarde. J'en ai reçu de ravissants échantillons, roses et jaunes, de M. René Lottin, le premier horticulteur de Seine-et-Oise. Le grand chrysanthémiste de l'Angleterre est M. Haworth, qui a très-ingénieusement classé l'espèce en six groupes, où rentrent toutes les variétés.

La culture des chrysanthèmes est à la portée des plus humbles jardins; mais ils exigent des soins assez bizarres. Il faut les mettre en pleine terre au printemps, les laisser jeûner d'eau tout l'été, les pincer et les tourmenter de mille façons, pour réduire les jets, sur une seule tige, au nombre et à la hauteur fleurissante. Livrée à elle-même, la plante monterait et s'étalerait aux dépens de ses produits. En octobre, on la met en pots; on lui prodigue l'eau refusée jusqu'alors; on la garantit du soleil trop ardent, et l'on voit les fleurs s'épanouir depuis novembre jusqu'à janvier... Pour les amateurs moins difficiles, de simples boutures, faites en juillet, réussissent l'année même fort agréablement.

Ceux qui poussent les chrysanthèmes sous châssis pour les faire fleurir plus tôt n'obtiennent que des produits grêles et inconstants. Le mérite de cette fleur est justement de briller à l'entrée de l'hiver en l'absence des autres fleurs, et de combler l'intervalle qui sépare le dahlia d'octobre du camélia de février.

CHARLOTTE DUHAMEL,

OU LE DERNIER CHRYSANTHÈME.

I. Mon jardin le 2 novembre. Trois tableaux magnifiques et pas chers. La cloche des morts. Le cimetière de la nature. Mort apparente et transformation véritable. Un convoi funèbre. Mlle Charlotte. La *Dernière couronne*. Récit sur une tombe.

Depuis un mois que mes chrysanthèmes sont éclos, quelle révolution dans mon jardin! L'été a emporté sa corbeille de fruits et de fleurs, ravagée par les ouragans d'août. Voici l'automne qui passe avec sa couronne d'or et de pourpre, effeuillée par le vent d'ouest; et l'hiver arrivera demain sous son manteau de neige, déjà filé par les gelées blanches.

Mon jardin est encore beau cependant, car la nature est toujours belle; seulement, à l'inverse des beautés humaines, elle a une grâce variée pour chaque saison; que dis-je? pour chaque jour et pour chaque heure!

Aujourd'hui seulement, mon jardin a fait pour moi trois toilettes.

Le matin, il a mis une robe de brouillard flottant, à volants argentés par la gelée de la nuit... Mes cerisiers et mes poiriers nus balançaient leurs fauves squelettes... Mes roses laissaient tomber leurs dernières feuilles, comme des gouttes de sang vermeil. Pas un bruit, pas un chant, pas un parfum, pas un oiseau, pas un insecte dans l'air... J'étais en Sibérie, au mois de décembre.

Puis, vers dix heures, le soleil a percé le brouillard de ses traits de feu, le vent l'a balayé de sa moelleuse haleine. Mes fleurs mourantes ont relevé la tête, en exhalant un reste d'encens vers Dieu, pour le remercier d'un beau jour imprévu... Une sorte de printemps enflammé s'est épanoui sous un ciel bleu, à travers les rayons tièdes de novembre. Les arbres qui avaient encore leur feuillage, se sont convertis en panaches mordorés, oranges, violacés, lilas, safranés, etc., laissant pleuvoir, au moindre souffle, un tourbillon de pourpre et d'or fondu... Les

troncs dénudés ont eux-mêmes étincelé des plus riches couleurs; le cornouiller se revêtait d'un rouge cardinal; le bouleau, d'un blanc glacé de jaune; le tilleul, d'un violet pâle; le framboisier, d'un violet éclatant; l'érable et le genêt espagnol, d'un vert d'émeraude; le noyer d'Amérique, d'un noir de corbeau. Quant à ma vigne vierge, elle ressemblait à un incendie, dont les flammes enveloppaient la maison. En même temps, tout s'éveillait, tout s'animait, tout chantait autour de moi... L'insecte étonné quittait sa cachette en bourdonnant. La demoiselle languissante jetait un dernier regard au miroir du ruisseau. Les oiseaux se disputaient, avec des gazouillements joyeux, ces mille fruits rouges que l'automne leur mûrit pour l'hiver... Mes dahlias et mes chrysanthèmes balançaient leurs corolles jaunes, rouges, violettes, roses, sur lesquelles la nature semble épuiser les trésors de sa palette...

Enfin, le soir, le calme est revenu, mais tout opposé à celui du matin : soleil couchant dans des montagnes de nuages...; tous les reflets de la nacre au ciel et sur la terre...; feuillages dorés, rochers en feu sur les hauteurs; grandes ombres étendues au fond des vallées, et partout le silence d'un temple, avec la cloche des morts vibrant à l'horizon...

La cloche des morts! Quelle harmonie dans les mélancolies de l'automne, et que la religion a bien placé, le 2 novembre, la fête universelle des trépassés! Ce jour-là, toute la nature semble un immense cimetière...; mais un cimetière où la mort n'est qu'une transformation, comme dans la nécropole chrétienne.

La feuille meurt et tombe, mais pour fumer le sol qui alimentera d'autres feuilles. La graine meurt et tombe aussi, mais de ce gland corrompu surgira un chêne... La chenille meurt et disparaît, mais pour renaître avec des ailes de papillon... Cet arbre mort que renverse la cognée se relèvera maison, vaisseau, meuble, — ou cercueil, hélas! Mais le cercueil même enfoui dans la tombe y développera les vers qui rongent les morts et les plantes qui germent dans la poussière humaine... Cette fleur qu'étouffe la gelée, que le mortier pilera demain, ruissellera en couleur éclatante, en liqueur salutaire, en parfum délicat, et parera, sauvera ou réjouira l'homme qui la regrette... Ce pétale rouge qu'emporte le vent, ne le croyez pas perdu... Voici une abeille jaune et brune qui le ramasse, pour y tailler en plein drap les tentures de son logis. Ce logis est un petit trou creusé grain à grain dans la terre, où l'insecte élèvera son enfant dans un berceau de satin, entre des tapisseries de pourpre aussi riches que celles des rois. La paille du blé de cette année fera pousser le blé de l'an prochain... Le vin de 1853 puisera sa force et sa couleur dans le pampre mort de 1852. Cette coquille séparée de l'être qui l'animait, cette branche qui va pourrir dans l'humus, cet ossement, ce débris, toutes ces choses sans forme et sans nom qu'engloutit la terre ou l'eau, tout cela deviendra pierre, marbre, or peut-être, perle ou diamant. Cet oiseau, ce daim, ce sanglier que tue le chasseur, fera partie du chasseur lui-même, en le nourrissant de sa chair, en le revêtant de sa peau, en l'ornant de sa plume ou de son poil. La belle robe que vous porterez au printemps, madame, sortira de la coque desséchée que rejette ce gros ver pour s'envoler dans le ciel.

Ainsi, dans le cimetière où vous déposez l'homme qui n'est plus; cette fosse ouverte est la porte qui conduit son âme immortelle à des régions meilleures, — tandis que son corps décomposé donne la vie aux plantes qui meurent pour en créer d'autres...

Comme je me livrais à ces réflexions, dans mon jardin dépouillé, aux tintements prolongés de la cloche funèbre, je vis passer sur la route un cortége qui fut le complément du tableau.

En tête, la croix et la bannière de la Vierge; puis les enfants de chœur et le clergé psalmodiant le *De Profundis*; puis une bière couverte du drap blanc, timbré de noir, parée des dernières fleurs de la saison, et entourée des jeunes filles de L...., en robes blanches; puis, un vieillard au crâne chauve, que la douleur courbait comme un remords; un jeune homme abîmé dans un morne désespoir; toute une famille en deuil et en larmes, marchant sur un tapis et dans un tourbillon de feuilles sèches.

— Quel est ce convoi? demandai-je à un passant de ma connaissance.

— Vous ne savez pas? C'est M[lle] Charlotte, me répondit-il avec tristesse.

— La fille de M. Duhamel, l'amateur de chrysanthèmes?

— Et la fiancée d'Albert; regardez plutôt!

Je regardai en effet, et je ne pus retenir un cri de surprise en reconnaissant, derrière le cercueil, un chrysanthème gigantesque, aux fleurs jaunes striées de couleurs sanguines, qu'un jardinier portait vivant au tombeau de la morte...

— La *Dernière Couronne!* fis-je épouvanté; les Duhamel sacrifient leur *Dernière Couronne!* Les malheureux vont donc s'enterrer avec elle...

— Vous ignorez la fin de l'aventure, reprit mon interlocuteur. Suivons ensemble le cortége, je vous conterai cela chemin faisant.

Une heure après, je savais tout, et j'étais devant la tombe de Charlotte...

Cette tombe, que j'ai fait dessiner ci-contre, est elle-même une des curiosités de L...... A ses dimensions énormes, et à son arrangement pittoresque, sur un tertre élevé de trente marches, entre cinq arbres mutilés par la foudre, on croit voir le mausolée d'un grand homme, ou tout au moins d'un prince. C'est simplement le caveau de famille que M. Duhamel s'est réservé artistement, l'an dernier, en cédant à la commune le terrain du cimetière.

Le pauvre homme ne soupçonnait guère, alors, que sa fille l'y précéderait à vingt ans.

Voici ce second chapitre de la monographie du collectionneur et du chrysanthème. On y retrouvera le sourire de la comédie à travers les sanglots du drame, le rayon de la Saint-Martin dans la pluie du jour des Morts.

II. Les frères Duhamel. Albert et Charlotte. Un déjeuner interrompu. Le *steeple chase* au chrysanthème. Un coup de Jarnac. devant huissier. L'amour fleurit dans la haine. Un rendez-vous. Une idée de collectionneur. Point de fleur. point de fiancée. Le *vol au départ*. Angoisses et péripéties. Dénoûment inattendu. Le roi des amateurs. Trop tard. La tombe de la jeune fille et de la fleur. Lettre de faire part aux amateurs.

Les Duhamel, propriétaires importants de L..., sont horticulteurs et collectionneurs, de père en fils, depuis trois générations. Quand ils se partagent le règne végétal, ils s'unissent comme larrons en foire contre tous les autres amateurs. L'un a le monopole du dahlia, l'autre de la tulipe, celui-ci de l'anémone, celui-là de l'oreille d'ours... Mais quand ils se passionnent pour la même fleur, les Capulet et les Montaigu sont des amis à l'eau de rose auprès d'eux.

Or, les deux frères, Lucien et Jérôme Duhamel, père et oncle de Charlotte, se disputaient depuis vingt ans

l'empire des chrysanthèmes. Le pays frémit encore de cette guerre d'Etéocle et de Polynice, dans laquelle Lucien déployait la folle valeur d'Ajax, et Jérôme la calme habileté d'Ulysse... Le premier était le type du collectionneur brutal, égoïste ; le second, du collectionneur savant et par amour-propre. Tout était, d'ailleurs, champ de bataille pour les deux partis, — les expositions annuelles, les journaux horticoles, les marchés de graines et de boutures, les tribunaux civils et commerciaux, les parterres voisins scindés en deux camps, et surtout les plates-bandes des rivaux, dont les jardiniers s'assommaient pour leurs maîtres.



Le tombeau de Charlotte.

Il y a deux ans toutefois, leurs enfants réussirent à les apaiser un jour... Un amour pur fit ce miracle ; deux jeunes cœurs domptèrent ces vieilles têtes. Albert, fils de Jérôme, esprit généreux et ardente imagination, trouva les yeux bleus et les cheveux blonds de Charlotte plus jolis que les chrysanthèmes roses de son père, et Charlotte, frêle et rêveuse nature, qui cherchait un appui, préféra aux chrysanthèmes pourpres de Lucien les yeux noirs et les cheveux bruns d'Albert, qui arrivait justement de Paris avec un diplôme d'avocat. Bref, les deux cousins jurèrent de s'unir entre les bras de leurs parents réconciliés...

Ils firent si bien — l'amour est habile comme la haine — qu'un premier rapprochement, un déjeuner d'amis, eut lieu chez une aïeule, complice des fiançailles. Les bons vieillards sourient aux joies qu'ils regrettent... On allait arroser d'un vin de la Comète le double nœud de la réconciliation et du mariage, lorsqu'un convive lut par hasard ceci dans le journal où les frères s'attaquaient depuis dix ans :

« En vente, à Marseille, la collection de fleurs de sir Burdett... Ce riche Anglais, ancien officier dans l'Inde, était l'unique possesseur du fameux chrysanthème la *Dernière Couronne*, qu'il reçut du maharadjah Beykanir, pour rançon de la liberté de sa fille. Cette origine historique, et la supériorité de la plante sur toute l'espèce, attirent à Marseille un grand concours d'amateurs... La vente des pieds et des semis de la *Dernière Couronne* aura lieu en un seul lot, d'après la volonté du défunt, le 31 octobre, à onze heures précises (1). »

Aux premières lignes de cette annonce, Jérôme et Lucien avaient dressé l'oreille ; aux lignes suivantes, ils oublièrent l'aïeule, les enfants et le déjeuner... ; aux derniers mots, ils calculèrent qu'ils pouvaient encore arriver à Marseille. Puis, chacun regardant l'autre et devinant sa pensée, il n'y eut plus de frères, il n'y eut plus de fiancé, il n'y eut plus rien... que deux rivaux acharnés après la même fleur...

Lucien sortit par la droite, et Jérôme par la gauche ; l'un prit le courrier, et l'autre sa berline... ; celui-ci, devançant celui-là, lui escamota les chevaux de poste ; mais, au risque de sa vie, Lucien reprit la tête en se lançant dans les traverses... Arrivé au second relais dix minutes avant Jérôme, il donna cinq louis à un postillon pour

(1) Extrait textuel des journaux de 184... Tous les horticulteurs se rappellent encore cette vente célèbre.

retarder son frère d'un quart d'heure... Jérôme se vengea plus loin en faisant verser Lucien pour deux cents francs... Lucien se débattait dans un fossé, criant à l'aide! lorsque Jérôme passa, ventre à terre, en achevant de briser la chaise; mais le choc rompit son propre essieu, et les deux concurrents se trouvèrent à pied... entre deux voitures... Vous croyez qu'ils se portèrent secours? Ils ne prirent pas même le temps de se dire des sottises, et se mirent à courir à qui mieux mieux... Lucien, le plus éclopé de sa chute, fut bientôt dépassé; Jérôme gagna une auberge où il y avait un bon cheval et une rosse; il monta le bon cheval, laissant la rosse à son frère... Mais ce dernier eut une idée lumineuse, ce fut d'aller recueillir et réparer à la hâte la berline de Jérôme et de réunir les deux attelages de poste... Il regagna ainsi en un jour le temps perdu, et continua sa route fort à l'aise, pendant que son frère allait de coucous en tape-cul. Jérôme harassé, moulu, se croyait cependant de vingt-quatre heures en avance, lorsqu'en montant, le 30, sur un vapeur du Rhône, qui touchait à Marseille le lendemain, juste à l'heure de la



Albert et Charlotte dans le jardin de l'aïeule. Page suivante. (Derniers dessins de Tony Johannot.)

vente, il vit déboucher sur le quai, dans un nuage de poussière, sa voiture qu'il croyait en pièces; et en descendre frais et dispos, son frère Lucien, qui lui dit en s'embarquant avec lui: —Je vous rends votre berline en bon état... Elle va comme une flèche et m'a remis de toutes mes fatigues. Ainsi nos coureurs achevèrent leur *steeple chase* tête à tête dans le même bateau, se mesurant et se bravant comme deux jockeys attachés nez à nez sur un seul cheval.

Le lendemain, tous deux étaient, avant les huissiers, à la vente de la *Dernière Couronne*. De cinq francs en cinq francs, se ripostant comme deux raquettes et dépassant tous les enchérisseurs ébahis, ils élevèrent la fleur jusqu'à trois mille écus... A ce prix, déjà exorbitant, Jérôme y renonça et quitta la salle, avec un geste désespéré, qui arracha à Lucien un cri de joie. Mais celui-ci avait compté sans un héritier de sir Burdett, flegmatique Anglais, aux cheveux de carotte, qui se mit alors à pousser par livres sterling; et, son lorgnon braqué sur Lucien, le fit grimper, surpris, haletant, éperdu, jusqu'à vingt mille francs. — Ce John Bull veut garder la plante de famille et me la ravira à tout prix! se dit enfin notre amateur en lâchant pied; mon frère, du moins, ne l'aura pas plus que moi! ajouta-t-il

comme consolation, et qui sait si je n'obtiendrai pas une graine de l'héritier? Et la *Dernière Couronne* fut adjugée à sir William pour vingt mille cinquante francs... Mais jugez de la mystification de Lucien et du triomphe de Jérôme, qui rentrait à ce moment, lorsque l'Anglais, laissant enfin tomber son lorgnon, baragouina ces mots: « *Aye* pleese à mon sir lé hiuissier, *aye*, de noôter que j'ai hâcheté lé fleur, *aye*, pour lé compte, *aye*, de mon sir Jérôme, *aye*, Diuheemel, *aye*, qui va verser, *aye*, les huitt cent deux livres sterling, *aye*, comptant, *aye*.» Vous comprenez la ruse qui avait réussi à Jérôme en décourageant Lucien... L'héritier seul faisait une bonne affaire; mais Étéocle eût payé vingt mille francs le pied de nez qu'il vit à Polynice, lorsqu'il lui dit en enlevant sa belle conquête: — Je vous remercie d'avoir réparé ma berline; elle va me ramener avec ceci jusqu'à mon jardin! La *Dernière Couronne* ne méritait pas moins d'honneur!

Lucien eut un coup de sang, et fut emporté évanoui...

Vous sentez qu'après une telle bataille, la trêve fut rompue, avec les projets de mariage, et que la guerre recommença plus acharnée que jamais...

En rentrant à L..., Lucien rencontra Jérôme, paré d'une fleur de son chrysanthème... Jérôme ne sortait plus sans cela... C'était son ruban de la Légion-d'Honneur. Il en mettait jusqu'à sa robe de chambre. Il se faisait peindre avec cette décoration par un grand artiste. Lucien ravagea de colère son propre jardin... et fit un procès à Jérôme pour sa chaise versée. Jérôme lui en fit un pour sa berline prise... Lucien y joignit une affaire de mur mitoyen; Jérôme, un conflit de source commune... Le tout dura un an, et devint si embrouillé que les juges, n'y comprenant rien, renvoyèrent les partis dos à dos...

Lucien demandait au Ciel des gelées du Kamtschatka pour brûler tous les chrysanthèmes de son frère. — Il exhaussa une clôture de trois pieds, afin de ne plus voir ces grosses corolles jaunes et sanguines, qui le faisaient rêver de fausses clefs, d'escalade et d'effraction... Ce fut la cause d'un nouveau procès, que Jérôme gagna. Lucien dut abattre sa clôture et subir le supplice de Tantale... Il finit par songer, avec des sueurs froides, qu'il n'aurait la *Dernière Couronne* qu'après la mort de son frère. Et Jérôme était son cadet! — Et il prospérait dans son triomphe, quand Lucien dépérissait dans son désespoir!!

Pendant ce temps-là, Charlotte et Albert dépérissaient aussi. Séparés, porte à porte, se voyant sans jamais s'aborder, se rencontrant sans échanger un mot, n'osant pas même s'écrire (c'eût été le signal du départ de Charlotte; Lucien l'en avait prévenue), leur tendresse croissait sur la haine de leurs pères, comme la fleur pousse dans le suc du fumier, et ils correspondaient par les heures, par les plantes, par les couleurs et les bruits, par la langue infinie de la nature, à la manière des prisonniers et des sourds-muets; et ils se répétaient l'un à l'autre, dans tous les mots de cette langue: — Je ne pense qu'à toi! Je n'épouserai que toi!

Une seule fois, un beau soir d'été, ils se donnèrent un rendez-vous innocent. Tous deux avaient, le matin, supplié leurs pères avec larmes; et tous deux avaient entendu ce jugement sans appel: — *Vous ne serez jamais unis!* Charlotte en était restée, deux heures, sans force et sans voix; et l'aïeule qui les protégeait toujours, et qui voyait la jeune fille s'étioler comme une fleur à l'ombre, avait cru de son devoir de prévenir Albert... Ce fut dans le jardin de la vieille, et sous sa garde, que les jeunes gens se rencontrèrent. — Charlotte, dit Albert, en lui prenant les mains, la haine de nos parents est une aberration fatale, que nous leur pardonnons; mais ils nous tuent sans le vouloir et sans le savoir... Je dois commettre une faute pour leur épargner, malgré eux, un crime, et Dieu m'excusera de ne pas vous laisser mourir, pour un crysanthème! — Vous serez majeure dans quelques semaines; je suis majeur depuis trois ans. Demain, j'adresserai à mon père des sommations légales pour vous épouser... C'est encore une tempête à subir... mais qu'un double espoir vous soutienne: celui d'être bientôt ma femme, et d'éclairer nos familles par notre bonheur!...

Le ciel, qui regardait les fiancés par ses millions d'étoiles, reçut leur serment réciproque, et ils se séparèrent dignes d'en voir l'accomplissement.

Albert tint parole: il fit ses sommations le lendemain. Son père les reçut dans un moment solennel... Il partait pour Paris, où ses *Dernières Couronnes* étaient exposées aux yeux de l'Europe, sous la garde vigilante de son jardinier; il voulait les contempler lui-même au palais du Luxembourg, et recevoir en personne la haute distinction qu'elles devaient lui mériter... S'il ne s'était agi, dans ce voyage, que de sauver ses jours, la révolte d'Albert l'eût certes retenu...; mais comme sa fleur était en question, il déchira froidement l'exploit, et se mit en route, ajournant son fils à quinzaine...

Une heure après, Albert entrait, résolu, chez son oncle, que son apparition renversa; et, lui annonçant qu'il serait libre dans quelques semaines, lui demanda la main de sa fille pour cette époque.

Lucien eut d'abord un paroxysme de fureur...; puis une idée étrange, inouïe, incroyable, une idée de collectionneur, lui surgit au cerveau et le changea des pieds à la tête...

— Albert, dit-il à son neveu, en lui tendant la main, vous aurez mon consentement à votre mariage, si j'ai, d'ici à quinze jours, un pied des *Dernières Couronnes*... Donnant, donnant! Touchez là, et c'est convenu...

— Voler mon père, et en son absence! s'écria le jeune homme indigné; jamais! Et il refusa sa main et sortit...

— Ce n'est pas son dernier mot, pensa Lucien, qui, se rappelant par hasard ses vingt ans, et remarquant enfin combien Charlotte était jolie, dressa tout de suite son plan machiavélique contre son neveu.

Les jours suivants, il laissa les jeunes gens se voir et se parler chez l'aïeule et chez lui. Et Dieu sait avec quelles délices ils en profitèrent! Lucien appelait cela verser l'opium à la conscience d'Albert. Quand le neveu avait bu le philtre à longs traits, l'oncle, en arrêt sur lui comme le serpent sur l'oiseau, lui répétait chaque soir: — Eh bien, mon pied de chrysanthème? Albert se réveillait comme en sursaut, et refusait toujours, mais de plus en plus mollement... Le cinquième jour, Lucien lui ayant dit à l'oreille, en renvoyant Charlotte: — Point de fleur, point de fiancée! Albert n'osa regarder la jeune fille qui s'éloignait en larmes, et s'enfuit lui-même pour ne pas céder à la tentation. Pendant soixante heures, soixante siècles! il fut consigné à la porte, et sa cousine enfermée impitoyablement... Il perdit patience et entra d'autorité chez son oncle; il supplia, menaça, pleura, s'agenouilla, sans obtenir d'autre réponse que: — Mon pied de chrysanthème! Alors son orgueil et son honneur s'insurgeant à la fois: — Vous oubliez, monsieur, s'écria l'imprudent, que votre fille sera bientôt majeure, et qu'elle m'épousera malgré vous, en faisant comme moi!

— Malgré moi! En faisant comme vous! repartit Lucien, passant de la douceur à la colère; sachez alors que, si elle ne renonce pas à vous dès demain, je l'em-

barque après-demain pour l'Inde, où nous irons chercher ensemble la *Dernière Couronne!...*

Albert pâlit et frissonna, et demanda pardon à son oncle, qui lui tourna le dos sans l'entendre.

— Mon Dieu! qu'ai-je fait? pensa le jeune homme en s'en allant comme un fou. S'il allait véritablement me l'enlever!... C'est qu'il en est capable!

Il passa la nuit à errer dans le jardin de son père ; il fut tenté d'écraser les fleurs jaunes et sang, qui souriaient au clair de la lune.

— Hélas! s'écriait-il en se tordant les bras, ces deux hommes ont donc, à la place du cœur, un chrysanthème dans la poitrine!

Il disait vrai, le malheureux, à certains égards, et ne pouvait mieux définir son père et son oncle. Les plus sensées et les meilleures gens du monde en toute chose (particulièrement Jérôme); mais, en matière de plantes, deux tigres (surtout Lucien), et, qui pis est, deux fous, et plus encore deux maniaques; et deux maniaques qui, se croyant seuls raisonnables, regardaient comme les vrais fous ceux qui les appelaient ainsi! Si vous connaissez des collectionneurs, vous ne trouverez pas que j'exagère...

Le lendemain, Albert, consigné de nouveau, apprit avec terreur qu'on faisait chez son oncle de grands préparatifs de départ...

Il resta insensé, cloué à la porte jusqu'à la nuit, et vit alors Charlotte, toute pâle, à une fenêtre. Etait-ce une étoile ou un éclair dans l'orage? Il se pendit à dix pieds du sol pour l'entendre ; et elle lui raconta, d'une voix éteinte, que son père allait réellement partir avec elle pour l'Inde, qu'il le lui avait déclaré de façon à ne lui laisser aucun doute.

— Que faire donc, grand Dieu! sanglota le jeune homme.

— Je n'ose vous le dire, balbutia Charlotte ; mais il n'y a que *ce* moyen de nous sauver!

— La *Dernière Couronne!* Toujours! O ciel, ayez pitié de moi! fit Albert, qui se laissa retomber tout meurtri.

— *Nous reverrons-nous?* lui cria Charlotte, défaillante, et penchée à la fenêtre.

Mais la voix sévère de Lucien, qui les guettait, comme un chasseur dans l'ombre, étouffa la réponse du jeune homme...

En rentrant, il trouva une lettre de son père, qui lui annonçait son retour pour le lendemain, ne lui disait mot des sommations, lui parlait avec bonheur de le revoir, et lui *recommandait ses chrysanthèmes*, comme il lui eût recommandé sa vie... C'était son *post-scriptum* invariable.

— Ah! c'est sa vie en effet, dit Albert, en pleurant sur la lettre; autant vaudrait le frapper au cœur que de lui enlever son trésor! C'est absurde, ridicule, incroyable, extravagant; mais c'est ainsi. Et je n'y puis rien! car mon pauvre père m'aime, après tout..., presque autant que sa collection!.. Mon Dieu! mon Dieu, on ne peut pourtant pas mourir pour une fleur!...

Au point du jour, il vit préparer la voiture de son oncle... On allait et venait dans la maison... La cour se remplissait de bagages... On retirait les rideaux et l'on fermait les portes. Dans un billet de Charlotte, tombé à ses pieds, Albert trouva ces mots: *Les chevaux de poste sont retenus pour ce soir. Au secours, ou je meurs!*

Le jeune homme ébloui chancela, et tout blême, s'appuyant au mur, il gagna le jardin de son père... Dans le nuage où flottait son âme, il ne voyait que Charlotte enlevée, expirante... Il se souvint de sa pâleur et de sa faiblesse croissantes depuis longtemps, depuis quelques jours surtout...

— *Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!* lui dirent les battements de son cœur, car ses lèvres n'osaient prononcer ces mots affreux...

Et, frissonnant, éperdu, les yeux égarés, les mains fiévreuses, il saisit un pot de chrysanthèmes en boutons; puis, se retournant comme un voleur, effaré au bruit de ses pas, n'osant regarder son fardeau, il traversa le parterre et la maison jusqu'au laboratoire de Jérôme...

Là, tout à coup, au moment de franchir le seuil, il poussa un cri et laissa glisser la plante à ses pieds...

Il venait d'apercevoir, en face de lui, son père, debout, grave, immobile, la corolle jaune et sang à la boutonnière, le suivant de ses yeux profonds et terribles...

— Pardon! pardon, mon père, dit-il en tombant à deux genoux... Gardez votre fleur, mais venez sauver Charlotte avec moi...

Puis, n'entendant pas de réponse, il se releva en tremblant, et s'aperçut qu'il n'avait devant lui que le portrait de M. Duhamel...

Ce portrait, toutefois, remords visible, suffit pour l'arrêter... Il se dit que son père arriverait peut-être avant le départ de Charlotte, qu'il ne voudrait pas les tuer tous deux, qu'il avait plus de calme et de raison que Lucien, qu'il le désarmerait ou l'effrayerait sans doute, etc... Bref, laissant la fleur dans le laboratoire, à sa disposition, il resta caché à sa fenêtre, en arrêt sur la porte de son oncle, épiant la voiture de voyage, et prêt à tout pour la retenir, dût-il se jeter sous les roues...

Il vit — avec quelles angoisses! — Lucien sortir et rentrer, donner des ordres et se retourner dix fois vers la maison de son frère... La dernière fois, Albert démêla sur sa figure un sourire étrange, indécis, ironique, et se dit, comme frappé d'un éclair: — Ces apprêts seraient-ils une épreuve et une comédie?...

Mais ce dernier espoir s'évanouit bientôt... Les chevaux et le postillon arrivèrent... On attela...; on amena Charlotte, ou plutôt on la porta dans la voiture... En apercevant la tête de son cousin, elle tendit les bras, voulut crier, et retomba sans parole...

Albert, hors de lui, regarda si son père ne venait point... ; et, ne voyant que son oncle, qui montait près de sa fille et disait fortement : — *En route!* il reprit le chrysanthème d'une main convulsive, et s'élança dans la rue, en criant d'une voix étranglée : — Arrêtez! arrêtez! me voici!

La voiture roulait déjà et couvrait ses cris, en le gagnant de vitesse... Il tomba trois fois sans lâcher son fardeau, mais se releva, quoique blessé, comme s'il eût bondi; et, volant comme une flèche, atteignit enfin les chevaux au détour de la rue.

Il n'eut que la force de dire, en tendant la fleur à la portière : — Voilà la *Dernière Couronne,* mon oncle! prenez-la!! et rendez-moi Charlotte!!!

Cinq minutes après, la voiture rebroussait chemin, portant Lucien triomphant, armé du chrysanthème, et sa fille évanouie sur le cœur d'Albert.

En rentrant à la maison, ils se croisèrent — avec Jérôme qui arrivait, et qui n'aperçut ni chevaux, ni voiture, ni Albert sanglant, ni Charlotte sans vie, — mais seulement sa *Dernière Couronne* dans les mains de son frère!

— Malheureux! lui cria-t-il, avec une douleur plus foudroyante que la colère, *tu me l'as volée, quand j'accourais te l'offrir!...*

Et ce miracle invraisemblable était vrai!... Jérôme en portait l'explication à la main et à la boutonnière : à la

main, deux lettres; à la boutonnière, le ruban de la Légion-d'Honneur...

Les lettres, récit de ce qui s'était passé, fait dans la nuit par l'aïeule, et dernier cri du désespoir jeté par Charlotte à son oncle, étaient parvenues à Jérôme sur la route, le matin même, et l'avaient ébranlé par cette éloquence du cœur que rien n'égale... Le ruban de la Légion-d'Honneur était le prix des *Dernières Couronnes*, décerné publiquement à M. Duhamel, comme au premier horticulteur de France!... Jérôme, nous l'avons dit, était collectionneur par amour-propre, et sa manie n'avait pas étouffé toute sa raison, comme chez son frère Lucien... La *Dernière Couronne* ayant réalisé son plus beau rêve, la gloire et la croix, l'homme avait déjà repoussé sous le fleuriste, et il songeait à prendre rang dans l'histoire en dotant l'Europe de son trésor, — lorsque les lettres déchirantes de sa parente et de sa nièce étaient venues le rendre complétement à lui-même... Il arrivait donc, en roi des amateurs, en père et en oncle magnifique, dénouant tout par un double coup de théâtre...; offrant, d'une main, son fils à Charlotte; de l'autre, sa fleur à son frère; des deux mains la *Dernière Couronne* au monde, lorsqu'il avait aperçu à sa porte... ce que vous savez!

Lucien fut assez puni, d'ailleurs, par ces mots de Jérôme : — *J'allais te l'offrir!* — Et plût au Ciel que son châtiment se fût borné là!...

Mais par l'épreuve du départ (car c'en était une), il avait, sans le savoir, le malheureux! porté à sa fille des coups au-dessus de ses forces... En vain tout ce qui pouvait la sauver l'entoura pendant deux semaines : son père à ses genoux, son oncle dans ses bras, les frères unis à son chevet, Albert à ses pieds, sa couronne de mariage sur son front, le bonheur de toute sa vie sous la main... Rien ne put relever cette douce nature abattue, guérir ce tendre cœur meurtri aveuglément, retenir cette belle âme promise à la mort par la douleur.

Le quinzième jour de cette agonie céleste, la *Dernière Couronne* de Lucien Duhamel fleurit dans son jardin, et son vrai diadème, sa fille, s'éteignit sur son cœur — éclairé trop tard!

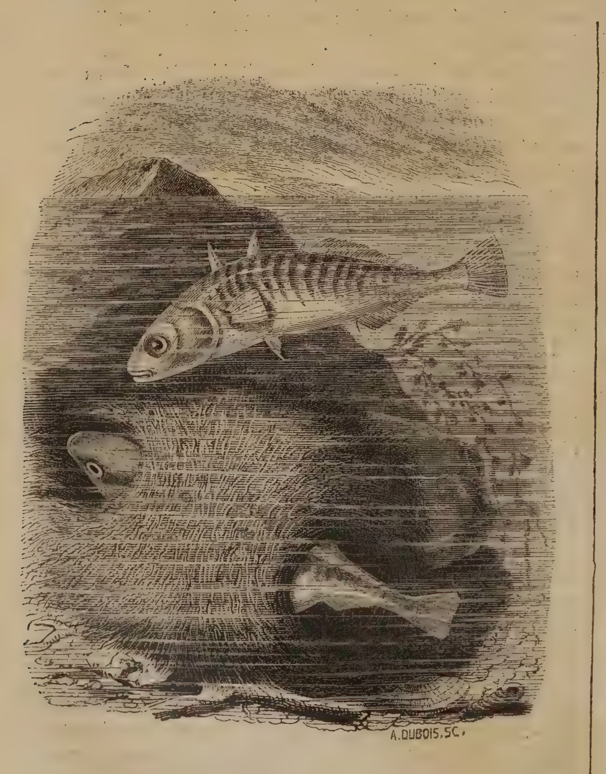
Les Duhamel, à la prière d'Albert, détruisirent alors tous leurs chrysanthèmes, excepté un seul... Et cette *Dernière Couronne*, trop bien nommée cette fois, fut ensevelie sous mes yeux, dans la tombe de celle qu'elle avait tuée.

Les horticulteurs chercheraient en vain désormais les chrysanthèmes jaune et feu de sir Burdett. Ils n'ont plus qu'à en faire leur deuil.

JARDINEUR.

L'ESPRIT DES BÊTES (1)

DES SOINS MATERNELS CHEZ LES ANIMAUX.



Nid d'épinoche. Dessin de Werner.

A M. PITRE-CHEVALIER.

Mon cher maître et ami,

Je vous avais promis de vous rendre compte des séances de l'Athénée de Saint-Germain, en regrettant de ne pouvoir compléter par votre présence notre bienfaisante et illustre réunion.

Dans le siècle dernier, la bienfaisance n'attendait jamais sa récompense dans ce monde; on était bienfaisant pour le seul plaisir de l'être; aussi, on se donnait assez rarement ce plaisir. C'est à cette époque sans doute qu'a pris naissance le proverbe immoral : « Rien n'est ennuyeux comme la vertu. »

Depuis lors, cette prétendue vérité est devenue, comme tant d'autres, un mensonge, car charité et plaisir sont aujourd'hui presque synonymes. Si la vertu s'est dépouillée ainsi de son plus beau fleuron, le désintéressement, elle s'est, du moins, mise à la portée de tout le monde. Aussi la charité... à gros intérêts est-elle à l'ordre du jour. Qui n'achèterait une bonne œuvre et un plaisir, au prix d'un plaisir seul? Le résultat humain étant le même : l'aumône! personne ne s'en plaint, pas même l'Eglise, qui se console en voyant ses pauvres mieux nourris et mieux vêtus.

De cet esprit commercialement bienfaiteur sont nés les bals et les loteries de charité, et enfin les athénées, que je trouve préférables, car à côté du plaisir, placé toujours en première ligne, ils offrent la poésie qui élève l'âme, et l'instruction qui élargit l'intelligence.

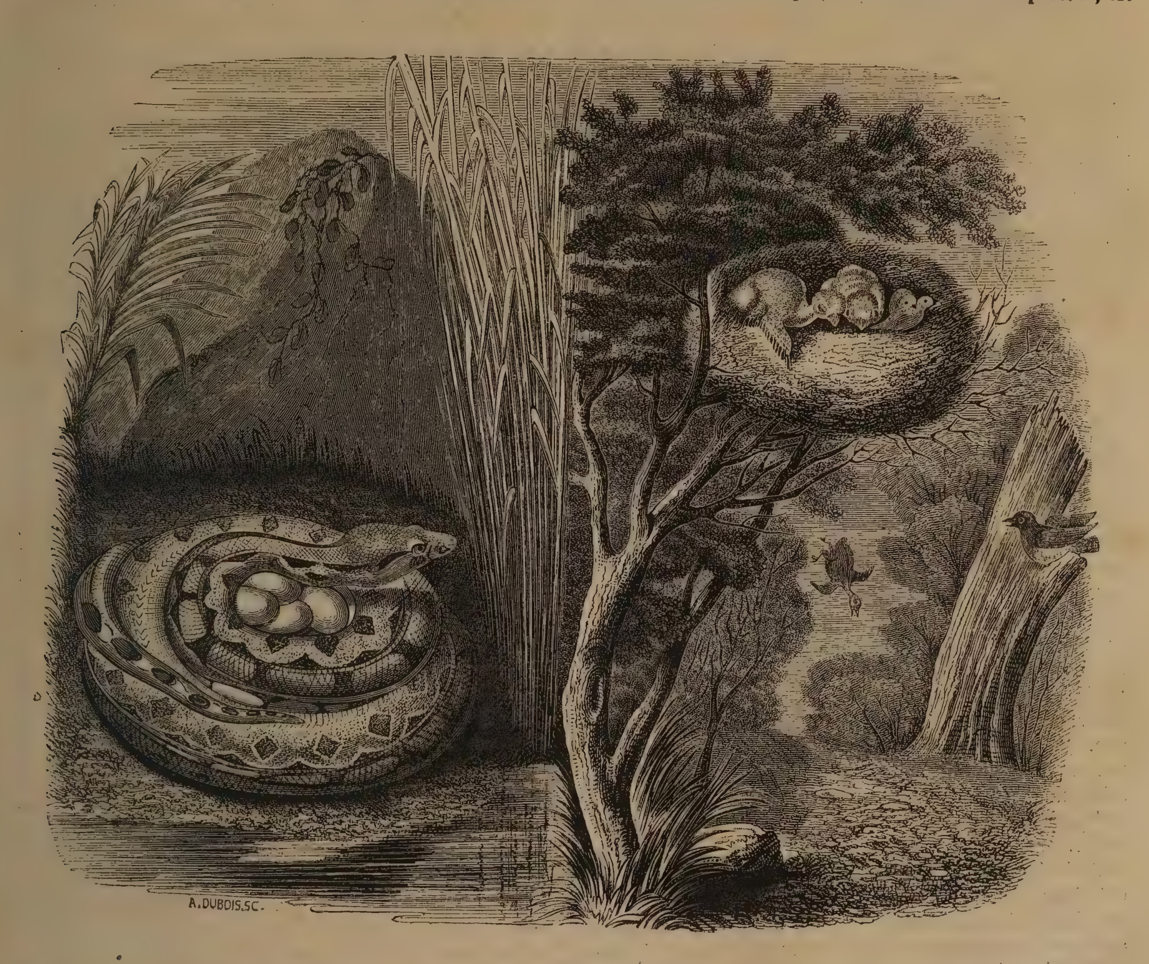
C'est ce qu'a parfaitement compris la ville de Saint-Germain. Par les soins d'une administration éclairée, dont on retrouve toujours la main là où il y a du bien à faire,

(1) Voyez les tables des quatres derniers volumes.

un appel a été adressé cet automne aux artistes et aux gens de cœur que la ville renferme. Les uns et les autres ont répondu, dès le premier jour, et sept fois la société a été nombreuse et brillante, je vous assure ; mais ce qu'il y a de mieux, c'est que chacun a été content et très-content ; l'assemblée, des improvisations de M. Achille Comte ; des ravissantes chansonnettes dites par MM. Achard, Malézieux et Lionnet frères ; de la voix si sympathique de M. Aymès, et de Mmes Coppa, Poinsot, etc. ; des lectures attachantes de M. Cuchetet ; des brillants morceaux de piano de Mlles de Lalande et de Malville ; et, enfin, du chant original et magique de la señora Martinez, la *Malibran noire*, dont le *Musée des Familles* a déjà donné le portrait et la biographie. De leur côté, les artistes ont dû être émus des bravos flatteurs dont à tout moment on récompensait leur talent et leur complaisance.

Si je vous donne tous ces détails, mon cher maître, c'est pour faire comprendre aux lecteurs du *Musée des Familles* les avantages d'un athénée ; il n'est pas de ville en France qui ne renferme assez d'intelligences et de talents pour imiter l'entreprise et le succès de Saint-Germain, où, grâce à l'Athenée, les crèches recevront des langes, l'hospice un lit de plus, la bibliothèque de nouveaux trésors. Qui oserait dédaigner de telles conquêtes?

Maintenant, je ne me dissimule pas votre objection : « L'instruction publique, aux athénées comme partout, est



Boa couvant ses œufs. Coucou chassant des fauvettes de leur nid. Dessin de Werner.

la mère-Gigogne de l'ennui ! » Mais j'ai ma réponse toute prête : pour vous convaincre que vous avez tort, écoutez, par exemple, une leçon d'histoire naturelle, que M. A. Comte a faite à Saint-Germain devant deux cents personnes ; et, si je ne vous ai pas prouvé que la science et l'amusement peuvent marcher de front, même à l'athénée, je m'accuserai d'avoir travesti l'aimable et spirituel professeur, qui a captivé et charmé pendant une heure tout son auditoire ! M. A. Comte avait pris pour texte : *Les soins maternels chez les animaux*. Le sujet était délicat, car l'assemblée se composait en grande partie de femmes. Mais laissons-le parler lui-même.

— Mesdames, dit-il, je me trouve dans un singulier embarras. C'est à des mères que je m'adresse, et j'ose leur donner une leçon d'amour maternel. N'est-ce pas bien de l'audace de ma part ? et chacune de vous ne peut-elle pas me traiter d'écolier ? Mais, loin de m'engager sur votre terrain, je ne vous dirai rien de ce que vous savez mieux que moi, et je m'instruirai au contraire de votre exemple.

Ce n'est pas de la race humaine que je vous parlerai, de cette race que son intelligence place à la tête de la création ; je vous parlerai des races inférieures, et je vous prouverai que Dieu et la nature ont mis au cœur de toutes les mères la même tendresse et le même amour.

Je commence par les êtres placés au bas de l'échelle sociale, pour remonter ensuite à des êtres doués, selon

nous, d'une plus grande somme d'intelligence. Je ne parlerai pas des polypes, chez lesquels la sensibilité, partant les affections de famille, n'existent pas, et j'arrive aux insectes, qui nous offrent déjà des exemples étranges de l'amour maternel. Celui-ci dépose ses œufs sur les lèvres de certains animaux qui doivent les avaler, et leur procure ainsi un nid toujours chaud, un abri toujours sûr. Celui-là plonge son dard dans les entrailles d'un animal vivant, et y apporte aussi ses œufs. Un troisième, à la fin de l'automne, soulève l'écorce d'un arbre, dans un endroit que lui seul et Dieu connaissent, et y dépose un œuf; l'écorce se resserre, l'hiver arrive avec ses neiges et sa froidure, mais ne peut atteindre l'œuf derrière son rempart. Puis le printemps revient, ramenant la chaleur et les beaux jours; l'écorce se soulève de nouveau, et il en sort.. quoi? Un bourgeon du vert le plus tendre et le plus appétissant, et l'insecte qui vient de naître trouve devant lui une table toute servie.

Si nous passons aux poissons, nous rencontrons des phénomènes encore plus étranges. Parmi les habitants des eaux les mieux observés, grâce aux études de M. Coste, se trouve l'*épinoche*, petit poisson dont le dos et le ventre sont armés d'alênes dures et aiguës, qui leur ont valu dans les campagnes le nom pittoresque de *savetier*. Ici, par exception unique, ce n'est pas la femelle, c'est le mâle qui prend soin de sa famille. Vers le mois de mai, l'épinoche entasse sur le bord des rivières, dans le creux des pierres, entre des racines, des brins de paille, des brins d'herbe, des fétus, de la mousse, tout cela pêle-mêle et sans ordre, de façon seulement à composer un amas de choses flexibles et menues. Alors, il *pique une tête* au milieu de ces broussailles, et redressant les pointes dont il est muni, commence un mouvement de rotation sur lui-même; les pointes faisant l'effet de cardes ou de peignes, tissent autour de lui les matières amassées, et au bout de quelque temps, notre poisson se trouve au milieu d'un nid solide, qui ressemble fort à un manchon percé aux deux bouts. En sortant de ce nid par la porte inférieure, l'épinoche, que l'exercice a paré de vives et brillantes couleurs, va querir une épinoche femelle et l'amène déposer ses œufs dans l'asile qu'il a préparé. Pendant l'opération de la ponte, il veille à la porte supérieure pour empêcher son épouse de sortir, car il sait que la maternité n'a pas de charmes pour elle. Quand les œufs sont déposés, il la reconduit à sa famille et amène une seconde, puis une troisième, quelquefois même une quatrième épouse, car l'épinoche s'est donné du mal pour construire son nid, et l'épinoche veut faire ses frais... et ses fraies. Enfin le nid est plein, mais les œufs sont si légers, que le moindre courant suffirait pour les entraîner, et alors, adieu soins! adieu, espérances d'avenir! Que fait l'épinoche? Sur chaque œuf il dépose un grain de sable, et le courant se brise contre cet obstacle, et l'épinoche a préservé encore une fois ceux qui plus tard porteront son nom. Cependant tout n'est pas encore fini. L'eau stagnante peut être mortelle à sa petite famille: il nage donc autour du nid, agitant sa queue et ses nageoires, à l'instar d'un bateau à vapeur. Et dites, après cela, que l'épinoche n'a pas d'amour paternel!

L'araignée d'eau,— dont le nom scientifique m'échappe, — est encore plus étonnante. C'est elle qui a inventé la cloche à plongeur, et l'homme s'est fait gloire de son invention; mais il est juste de rendre à César ce qui appartient à César..., et à la création du monde. L'araignée, disons-nous, a construit une cloche en fils de soie, qui plonge à quelques centimètres sous l'eau, et y a déposé ses œufs. Mais comme l'air leur est nécessaire, la mère remonte à la surface où elle respire longuement, lentement; puis elle redescend sous la cloche, se secoue, et passe ses longues pattes sur ses membres décharnés, comme ferait un magnétiseur sur un sujet extra-lucide; alors on voit des globules d'air se détacher de son corps et monter se fixer aux parois de la cloche, qui ne tarde pas à se remplir d'oxygène.

Dans un autre ordre d'animaux, parmi les singes, chez le syamang surtout, nous retrouvons mêmes soins et même instinct. Variété malheureuse de l'espèce si spirituelle des singes, le syamang fait preuve en tout, jusqu'à son mariage, de la stupidité la plus désespérante. Eh bien, lorsque vient l'époque de la paternité, le syamang n'est plus le même homme, — pardon, mesdames, le même singe, voulais-je dire;—il a dépouillé l'ancienne enveloppe; c'est un être plein d'instinct et d'amour, charmant, aimable, devinant les besoins de ses petits, ou prévenant leurs désirs.

Parmi les serpents, le boa, que les récits des voyageurs ont rendu célèbre, ramasse ses œufs en pyramide, et, pour les garantir du contact de l'air extérieur, se roule à l'entour, et au haut de cette immense spirale, plonge sa tête dans le creux. Au centre de cette espèce de prison, la température s'élève de 12, 15 et quelquefois 20 degrés au-dessus de la température extérieure, ce qui facilite nécessairement l'éclosion des œufs.

Mais insectes, poissons et reptiles doivent encore s'incliner devant un animal que nous poursuivons de notre haine. Je veux parler du crapaud que l'on rencontre à Surinam, et qui a nom le PIPA. Quand le pipa a pondu, le mâle prend les œufs et les place sur le dos de sa femelle. Or, ces œufs ont une action corrosive qui produit aussitôt au-dessous d'eux une inflammation bientôt suivie de boutons. Le bouton s'ouvre, l'œuf tombe dans sa cavité, et le tour est fait! Peu à peu la peau s'est refermée, le mâle a nettoyé la place avec sa patte, et enlevé les ordures qui ont pu rester sur l'épine dorsale de sa femelle, et celle-ci se promène avec ses enfants sur le dos. Je me trompe, ce ne sont pas encore des enfants, ce ne sont que des œufs, mais le soleil de Surinam se charge de réparer mon erreur. Dès que l'éclosion a eu lieu, l'inflammation se reproduit, le bouton se rouvre et les petits sortent en sautillant. N'est-ce pas le cas de dire que le pipa a été deux fois leur mère?

Nous arrivons aux oiseaux, et nous avons hâte tout d'abord de réparer une injustice. De tout temps on a fait au *coucou* une réputation détestable; il est devenu un symbole de malheur, et, d'âge en âge, on s'est habitué à le noircir de tous les délits que commettent les merles, moineaux, pies, gens sans foi ni loi, gens de sac et de corde. Enfin, le coucou est devenu le *Calas* des oiseaux. Il est donc de notre devoir de reviser son procès. On a dit: Le coucou est une mauvaise mère qui, pour se décharger des embarras de la maternité, porte ses œufs dans le nid des autres oiseaux. Le fait est vrai, la conclusion est fausse; et j'en appelle à vous, mesdames: lorsque la faiblesse et la maladie altèrent en vous les sources auxquelles vos enfants doivent puiser la force, ne les confiez-vous pas aux soins d'une étrangère? Votre cœur souffre, mais votre raison, votre amour même a parlé. Loin de sacrifier votre enfant à l'indifférence, c'est vous qui vous sacrifiez à sa conservation! Eh bien, ce qu'on admire en vous, le croirait-on! le tribunal des hommes en fait un crime au coucou. Heureusement notre oiseau en a appelé à la Cour. Longtemps la science a refusé de reviser l'arrêt, vu la difficulté pour les savants d'entendre la langue du coucou; mais

enfin le temps de la vérité a lui, et l'on sait à présent que le coucou a les os de l'estomac trop durs, et que, s'il voulait couver ses œufs, il les écraserait. Voilà le fait! Ne trouvez-vous pas que Dieu met toujours l'explication à côté du mystère, le remède à côté du mal? A la place du coucou, mesdames, je vous le demande, feriez-vous autrement que lui? Du reste, l'esprit de famille existe au même degré chez le coucou que chez les autres oiseaux. Buffon raconte avoir vu de jeunes coucous, déposés par leur mère dans le nid d'une fauvette, unir leurs efforts pour repousser les fauvettes dans un coin du nid, puis les soulever de l'aile et de l'épaule, et finir par les renverser par-dessus le bord.

Le mauvais exemple fait presque toujours naître l'imitation. Il est une espèce de mouche qui, elle aussi, dépose ses œufs dans les nids des guêpes cartonnières et dans les ruches de nos abeilles, où on la rencontre souvent. Mais notre mouche va plus loin que le coucou; et, pour qu'on ne lui demande pas compte de ses envahissements et de ses opinions socialistes en fait de propriété, elle commence par manger les œufs du propriétaire. Faut-il juger cette mouche avec sévérité? Oui assurément, si nous considérons sa façon de traiter les enfants de la guêpe ou de l'abeille dont elle attend un service; un pareil procédé ne saurait se justifier; mais, quant à l'abandon de ses œufs, attendons pour nous prononcer, et peut-être un jour le hasard ou plutôt la Providence nous donnera-t-elle la clef de cette énigme.

Il nous reste à parler d'expériences faites par nous-même sur un oiseau, le serin, dont on a suspecté l'intelligence, nous ne savons trop pourquoi. En effet, son nom, —passé à l'état d'injure,—est devenu synonyme d'étourdi, de niais, et pis encore! Eh bien, vous savez que, d'habitude, on suspend dans la cage des serins un morceau de sèche, os d'un poisson de ce nom. Le vulgaire dit: c'est pour leur aiguiser le bec! mais le vulgaire a tort. C'est parce que cette sèche contient le *carbonate de chaux* nécessaire à la formation de l'œuf. En effet, calculez la quantité de carbonate de chaux qui a disparu de la sèche pendant le temps qui a précédé la ponte, et vous en retrouverez la même quantité dans la coquille de l'œuf. Un jour, — les petits étaient nés, et les parents venaient à tout moment entonner la nourriture dans leurs becs toujours insatiables et toujours béants; — un jour, dis-je, je vis le serin faire d'infructueux efforts pour atteindre une arête de la sèche alors hors de sa portée, tandis qu'il semblait dédaigner la portion qui pendait dans la cage. Le pauvret se levait sur une patte, s'aidait de son aile et de son bec pour s'élancer vers ce but si désiré; mais, arrêté chaque fois par les barreaux, il retombait toujours sur son bâton, et poussait un petit cri de dépit et de colère. Je fus très-étonné de cette persistance, et l'envie me prit d'analyser l'arête de la sèche; j'y trouvai une notable quantité de *phosphate de chaux*. Or, vous savez que les os de tout être organisé sont composés de cette substance; c'était donc pour fortifier ses petits que notre serin désirait tant du phosphate, tandis que le carbonate lui était inutile; et l'instinct, joint à l'amour maternel, avait suffi pour faire deviner à l'oiseau ce que la science et le travail apprennent si difficilement à l'homme.

Je n'en finirais pas, mesdames, si je devais énumérer toutes les classes d'animaux, et vous montrer, chez chacun d'eux, la maternité suppléant à l'intelligence. Qui ne connaît les tendres soins que le kanguroo, la sarigue, le pélican, et autour de nous la poule, le chien, les oiseaux, etc., etc., prennent de leurs petits? Vous en parler, ce serait répéter ce que vingt livres ont dit et diront mieux que moi. J'ai préféré faire passer sous vos yeux quelques exemples choisis entre mille dans l'histoire du cœur, quelques tableaux curieux ou touchants, et je m'estimerai bien heureux si j'ai pu vous prouver que l'amour maternel est le plus beau et le plus utile des sentiments, puisqu'il élève parfois la brute au niveau de la créature la plus parfaite.

CH. WALLUT.

Saint-Germain, octobre 1852.

ABD-EL-KADER A PARIS.

Ouvrez le tome XV du *Musée des Familles* (année 1847-48), pages 158-159; contemplez-y le portrait frappant d'Abd-el-Kader; lisez la biographie aussi exacte qu'étrange de ce héros, et vous pourrez vous figurer quelle sensation immense a produite à Paris la présence de cet ennemi de dix-sept années, de ce prisonnier de cinq ans, à qui la France vient de dire: —Je ne te crains plus; tu es libre!

Et d'abord, malgré sa profonde réserve musulmane, Abd-el-Kader n'a pu dissimuler la joie que lui a causée sa délivrance inattendue... En voici la preuve dans ce qui s'est passé à Amboise, après l'entrevue du libérateur et du captif... Le récit est d'un témoin oculaire:

«Quand le cortége des autorités est rentré en ville, nous avons eu un spectacle des plus touchants, et que je n'oublierai jamais. Tous les Arabes, Abd-el-Kader en tête, les femmes aussi bien que les hommes, étaient sur les balcons du château; là ils poussaient des cris de joie et faisaient des démonstrations de bonheur qui ont fait couler des larmes de tous les yeux. Maintenant ils se livrent aux danses les plus joyeuses, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, selon l'usage de cette nation; les femmes voulaient absolument que les bonnes sœurs de la Présentation (chargées de l'infirmerie) s'unissent à elles dans ces démonstrations, et une des religieuses n'a pu résister, un instant, à leur sollicitation et à leur entraînement; mais cela, bien entendu, dans les chambres des dames, et loin des regards des hommes. Un peintre aurait pu trouver à Amboise, dans ces scènes si variées, si animées, plus d'un joli sujet de tableau.»

Quel autre tableau encore que l'entrevue de l'ancien chef des Croyants et l'ancien évêque d'Alger, d'Abd-el-Kader et monseigneur Dupuch! Pour se représenter cette scène, il faut connaître les rapports qui avaient lié ces deux personnages en Afrique. M. l'abbé Vazillier nous en fait le récit authentique. C'est une page d'histoire, admirable à lire aujourd'hui:

«L'année 1840 fut une époque fameuse dans les annales de l'Algérie. Une guerre terrible ensanglantait alors les plaines et les montagnes. Le Français, le chrétien était une victime dévouée d'avance au glaive musulman, ou réservée aux tortures plus redoutables encore de la captivité. De nombreux prisonniers gémissaient en effet dans les fers arabes, et c'était chez la nation conquérante, comme chez le peuple vaincu, un lugubre concert de plaintes déchirantes; c'était pour le pieux évêque Dupuch une source intarissable d'ardents désirs et de saintes espérances. Oh! s'il lui était donné de faire entendre à ces infidèles les enseignements sublimes d'une religion d'amour! Son âme agitait ces grandes pensées, lorsqu'une

jeune femme éplorée, tenant sa petite fille entre les bras, se présente devant lui et le conjure avec larmes de redemander à l'émir son mari, le père de son enfant, qui venait d'être enlevé aux portes de Douéra, dans le Sahel d'Alger. Et le soir même, au bruit d'un orage effroyable, monseigneur Dupuch écrivait au fier disciple du Prophète:

« Tu ne me connais pas, mais je fais profession de « servir Dieu, et d'aimer en lui tous les hommes mes « frères. Si je pouvais monter à cheval sur-le-champ, je « ne craindrais ni l'épaisseur des ténèbres, ni les mugis- « sements de la tempête ; je partirais, j'irais me présen- « ter à la porte de ta tente, et je te dirais d'une voix à « laquelle, si on ne me trompe point sur ton compte, « tu ne saurais résister : Donne-moi, rends-moi celui de « mes frères qui vient de tomber entre tes mains guer- « rières... Mais je ne puis partir moi-même.

« Cependant laisse-moi dépêcher vers toi l'un de mes « serviteurs, et suppléer par cette lettre écrite à la hâte à « ma parole que le Ciel eût bénie, car je l'implore du « fond du cœur.

« Je n'ai ni or, ni argent, et ne peux t'offrir en retour « que les prières d'une âme sincère et la reconnaissance « la plus profondément sentie de la famille au nom de « laquelle je t'écris : Bienheureux les miséricordieux, car « un jour il leur sera fait miséricorde à eux-mêmes! »

La réponse d'Abd-el-Kader ne se fit pas attendre ; la voici :

« J'ai reçu ta lettre, je l'ai comprise ; elle ne m'a pas « surpris d'après ce que j'avais entendu raconter de ton « caractère sacré... Pourtant, permets-moi de te faire « remarquer qu'au double titre que tu prends de servi- « teur de Dieu et d'ami des hommes tes frères, tu aurais « dû me demander non la liberté d'un seul, mais bien « plutôt celle de tous les chrétiens qui ont été faits pri- « sonniers depuis la reprise des hostilités.

« Bien plus, est-ce que tu ne serais pas deux fois digne « de la mission dont tu me parles, si, ne te contentant « pas de procurer un pareil bienfait à deux ou trois cents « chrétiens, tu tentais encore d'en étendre la faveur à un « nombre correspondant de musulmans qui languissent « dans vos prisons? Il est écrit : Faites aux autres ce que « vous voudriez qu'on vous fît à vous-même. »

Et quelques mois plus tard, grâce à cette irrésistible provocation d'Abd-el-Kader, aux sympathies, aux encouragements du maréchal Bugeaud, ce glorieux échange de prisonniers était accompli au milieu des scènes les plus émouvantes, et à l'éternel honneur de la religion et de la France.

Depuis ce jour mémorable, Abd-el-Kader voua en quelque sorte à monseigneur Dupuch un culte de vénération et d'amour ; son âme, si profondément religieuse, comprit et admira l'âme si pieuse et si tendre de ce pasteur.

Or, le lendemain de son arrivée à Paris, comme il se disposait à visiter le *marabout français*, on lui annonça que Monseigneur Dupuch venait le chercher lui-même ; et, quoiqu'il fût à table, il demanda aussitôt à le voir. A peine furent-ils en présence l'un de l'autre que leurs bras s'ouvrirent ; et leur joie fut si vive, qu'elle ne put s'épancher d'abord que dans un long et muet embrassement. Un religieux recueillement régnait autour d'eux, tandis que leurs cœurs se parlaient dans une mutuelle étreinte.

Abd-el-Kader était si profondément ému, qu'il ne put d'abord prononcer une seule parole ; ce fut de la main qu'il pria monseigneur Dupuch de s'asseoir près de lui, et il lui offrit, ainsi qu'aux prêtres qui l'accompagnaient, une tasse de café et des gâteaux. Enfin l'évêque lui dit :

— Depuis longtemps je désirais te voir et me réjouir avec toi de ta liberté ; j'ai beaucoup prié pour qu'elle te fût rendue, et je bénis la main qui a brisé ta captivité.

Abd-el-Kader lui répondit :

— C'est toi le premier Français qui m'aies compris, le seul qui m'aies toujours compris ; ta prière est montée vers Dieu ; c'est Dieu qui a éclairé l'esprit et touché le cœur du prince qui m'a fait libre.

Durant plus d'un quart d'heure que dura cette visite, Abd-el-Kader tenait étroitement serrée entre ses mains la main de monseigneur Dupuch, et il témoigna à plusieurs reprises le vif désir de le revoir encore, de le revoir bientôt.

— Quand tu seras de retour à Amboise, lui dit l'évêque, je demanderai à passer quelques jours avec toi.

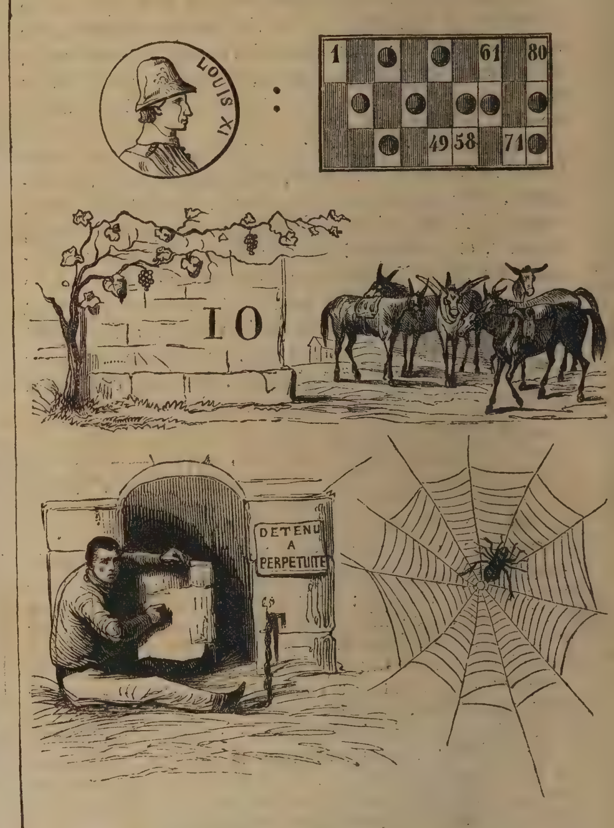
— Oui, répondit l'émir ; mais viens me revoir ici. Je ne te verrai jamais assez.

Et lorsque le moment de se séparer fut venu, des larmes brillèrent de nouveau dans ses yeux, et, dans un dernier embrassement, il semblait redire à l'évêque cette parole qu'il avait dite à Amboise en se séparant de lui la dernière fois : *Il me semble que mon âme s'arrache de mon corps quand tu t'éloignes de moi.*

On sait que la résidence assignée à Abd-el-Kader, et que lui-même avait réclamée en se soumettant, est la fameuse ville de Brousse, cette Grenade turque, la plus belle et la plus curieuse des cités d'Asie, celle que les Musulmans appellent le Paradis terrestre.

Nous y retrouverons bientôt l'illustre captif, en donnant à nos lecteurs l'histoire, la description et les vues éblouissantes de cet Eden oriental. P. C.

RÉBUS.



EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

« *S'il est beau de savoir parler, il est plus beau de savoir se taire.* » Réponse de Charles V, le Sage, à un courtisan qui le flattait sur son éloquence. (Scie-laid-beau de Savoie-repas-relai-i-laid-plus-beau de Savoie-r-stère.)

ENIGME CONTEMPORAINE.

Quel est le gentilhomme français de ce siècle, qui a le plus brillé dans les salons de Londres, qui a inventé les paletots, qui a été peintre et sculpteur, et que les dames ont surnommé *le beau?*

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

SIMÉON CHARDIN. ROMAN BIOGRAPHIQUE (1).



Marguerite. *Le Bénédicité.* Tableau de Chardin. Musée du Louvre.

(1) Voyez le numéro précédent.

V. — L'HÔTEL PUGET.

Siméon, depuis trois semaines qu'il était arrivé à Choisy, travaillait sans relâche, ne sortant jamais du château, quittant à peine le théâtre de ses occupations. Mais, au bout de ce temps, il s'étonna de ne point recevoir de nouvelles de Paris. Que signifiait ce silence? Pourquoi son père n'était-il pas encore venu à Choisy? Siméon en éprouva de l'inquiétude. Enfin, M. Caze arriva pour lui apprendre que des affaires imprévues avaient nécessité le départ de M. Puget.

— Marguerite, dit-il, n'a pu se décider à laisser son père aller seul aux colonies; il lui a fallu bien du courage, car elle t'aimait, tu peux m'en croire!

Siméon resta muet et atterré :

— Mais pourquoi ne m'avoir pas averti?

— Elle a craint un adieu trop pénible; au reste, j'ai quelques mots d'elle pour toi.

Caze lui remit une lettre qu'il avait engagé Marguerite à écrire. Elle y confirmait la nouvelle du départ par des détails propres à déguiser la ruine de M. Puget.

« Si j'étais égoïste, ajoutait-elle en terminant, je vous « aurais dit : « Acceptez ma main et partez avec nous. » « J'aurais brisé votre carrière d'artiste; je vous aurais « préparé pour l'avenir des regrets, des ennuis, et pour « moi des remords. Pardonnez-moi, mon ami, de vous fuir « après avoir été vers vous! Je suis assez punie aujour- « d'hui par la peine que j'éprouve d'avoir troublé votre « paix. Je ne vous parlerai point d'espérance; je serais « coupable de le faire. Qui sait quand la fortune me per- « mettra de revenir? Reviendrai-je même un jour? Mais, « ô mon ami! croyez, malgré tout, à la sincérité de mon « affection; et si cette parole peut vous être douce, je vous « la dis, la main sur le cœur, Marguerite ne sera jamais à « d'autre qu'à vous. »

Siméon fut accablé de ce prétendu départ; mais la honte lui fit cacher son chagrin : l'activité de son travail s'en accrut; ses brosses, qui couraient de sa palette à son œuvre, emportées par une fougue dont les spectateurs eussent été étonnés, le servaient, à son gré, avec trop de lenteur; elles ne s'arrêtaient cependant plus sous l'impulsion de sa main vigoureuse, mise au service d'une pensée féconde et toujours sereine en apparence. L'ouvrage ainsi mené ne tarda pas à toucher à sa fin. Le vieux Caze accourut à Choisy, inquiet de la rapidité avec laquelle son élève avait procédé; mais le premier coup d'œil suffit à le rassurer.

— Tu ne veux donc, s'écria-t-il, rien laisser à Vernet, pas même sa célérité de pinceau!

A son retour à Paris, Siméon trouva Diderot plus assidu que par le passé; il eût désiré le voir revenir au voyage d'Italie; seulement il n'osait l'y ramener : Diderot, de son côté, mettait à l'imiter une égale obstination. Mais il était loin d'avoir oublié ses promesses, et Chardin, prôné par lui, se voyait recherché dans la haute société, et fort occupé aux commandes qui lui arrivaient, même de l'étranger; car, en ce moment, Grimm, qui voyageait dans le Nord avec le prince de Saxe-Gotha, secondait l'amitié de Diderot.

Siméon parut bientôt avoir oublié jusqu'au nom de Marguerite; ce que voyant, le vieux Caze pensa qu'il ne l'avait jamais aimée; il lui en voulut d'avoir, avec trop de hâte, savouré le fruit de la consolation.

— Hélas! se disait-il, la pauvre enfant ne sait pas combien est sage le parti qu'elle a pris!

Maintenant que M. Chardin n'était plus influencé par la belle conduite de Marguerite, il trouvait heureux qu'elle eût rejeté ses offres d'hospitalité, surtout qu'elle eût renoncé à son fils. L'égoïsme naïf du marchand avait reparu; son cœur, un moment épanoui, s'était refermé. Il ne disait pas encore : « *Siméon a eu bon nez* »; mais il n'était pas éloigné de le penser. Siméon méritait-il et les secrets reproches de Caze et l'injurieux éloge de son père? Je ne sais.

Un jour, le hasard voulut qu'il passât devant l'ancien hôtel de M. Puget. A l'aspect des fenêtres sans rideaux, et au travers desquelles l'œil plongeait dans les appartements inhabités, ses souvenirs se réveillèrent. La rue était déserte; Siméon ne craignit pas de fixer sur lui l'attention; il s'arrêta. Tout à coup il aperçut sur le seuil un homme qui le saluait depuis quelques moments; il s'approcha : c'était le portier de l'hôtel.

— Bonjour, monsieur Siméon, lui dit-il, il y a bien longtemps que nous n'avons eu l'honneur de vous voir ici; vous ne fréquentez plus guère notre quartier?

— Je n'y suis pas revenu depuis le départ de M. Puget.

— Le départ de M. Puget?

— Est-ce qu'il n'est point parti pour l'Amérique?

— Pour l'autre monde, vous voulez dire! Oh! je le sais parbleu bien. Un portier voit toujours ces sortes de déménagements-là, bien inutilement, hélas! Que diable voulez-vous qu'un pensionnaire du Père-Lachaise emporte avec lui!

— M. Puget est mort? répétait Chardin.

— Comment, vous ne le savez pas? et M. votre père qui ne l'a pas quitté de toute sa maladie. Mais d'où arrivez-vous donc? Au fait, où étiez-vous pendant tout ce temps-là, vous qui veniez dans la famille plus de trois fois la semaine?

L'occasion d'un récit était trop belle pour que le Théramène en loge la manquât. Il apprit à Siméon tout ce qu'il savait, depuis la ruine de M. Puget jusqu'à la vente des meubles.

— Imaginez-vous, mon cher monsieur, que dans les derniers temps Mlle Marguerite a couché dans un lit que nous lui prêtions. Mais si vous aviez vu comme elle était courageuse! pourtant elle devait avoir le cœur bien gros.

Siméon n'avait plus la force d'écouter; il venait d'apercevoir la vérité dans tout son jour.

Si Marguerite était partie, ce n'était point par caprice, mais par dévouement. Et il ne l'avait pas deviné! Et il avait pu soupçonner une créature si noble et si généreuse; il avait pu l'accuser même!

En un moment, il vit clair dans son âme. Il sentit enfin qu'il aimait, et il prit une résolution, celle de revoir Marguerite et de l'épouser, en dépit de sa pauvreté.

C'est dans cette idée qu'il courut à l'atelier de son père.

— Qu'avez-vous fait de Mlle Puget? dit-il avec emportement. Car je n'ignore plus, Dieu merci, comment les choses se sont passées! Me prenez-vous donc pour un enfant? Vous m'avez caché la ruine et la mort de son père; vous l'avez laissée s'éloigner de vous, pauvre orpheline! Vous avez cru peut-être que je ne voudrais point partager sa misère, moi qu'elle appelait à jouir de sa fortune? Détrompez-vous. Je ne songeais point à Marguerite; vous me l'avez fait connaître, et, sur mon Dieu, je ne renoncerai pas à elle, à présent que je connais toutes les richesses de son cœur.

M. Chardin ne songea point à déguiser la vérité.

— Que veux-tu, dit-il, pouvais-je désobliger cette pauvre fille? elle voulait partir; et toi-même tu n'aurais pas été capable de l'en empêcher.

— Mais il fallait...

— Quoi? tu parles bien à ton aise! Est-ce que je n'ai pas tout essayé pour la retenir? Tu me crois donc bien inhumain? Va demander à M. Caze ce que me répondait Marguerite.

— Où est-elle aujourd'hui?

— Je l'ignore.

— Je le saurai, moi, malgré votre silence!

Siméon fut bientôt chez M. Caze.

— Qu'avez-vous? lui dit le vieillard.

— Ce que j'ai? J'ai à me plaindre de vous, oui, de vous, de votre manqué de confiance et du peu d'estime que vous avez pour moi.

— Je ne vous comprends pas, Siméon.

— C'est pourtant facile. Votre fatigue n'était qu'une feinte pour m'envoyer à Choisy. Avouez-le, j'ai dû vous paraître bien ridicule de ne l'avoir pas deviné, ou bien méprisable, si, voyant tout, je consentais à accepter le sacrifice que me faisait Marguerite. Mais, ne le croyez pas; cela n'aura pas lieu.

Caze, quoique aussi surpris, fut plus adroit que M. Chardin : il réussit à calmer Siméon, en lui montrant la lettre que Marguerite lui avait adressée à Choisy; il profita de son attendrissement pour lui raconter en détail les malheurs qui avaient, coup sur coup, frappé la famille Puget.

—Enfant, lui dit-il, je manque pour vous à ma promesse de garder le silence! Que ne vous contentiez-vous des assurances d'amour que vous donnait Marguerite! Maintenant en serez-vous plus heureux?

— Certes oui; car je prétends rejoindre Marguerite pour ne plus me séparer d'elle. Je suis venu vous demander le lieu de sa retraite.

— Je ne le connais pas.

— Permettez-moi d'en douter, mon bon maître. Marguerite est partie avec vous.

— C'est vrai! Je l'ai même conduite jusqu'aux Andelys; mais elle n'a pas voulu que j'allasse plus loin.

En vain Siméon implora une autre réponse. Il résolut alors de découvrir par lui-même ce qu'on s'obstinait à lui cacher. Il partit pour les Andelys. On y avait vu arriver une jeune femme, accompagnée de deux enfants et d'un vieillard; ce dernier était retourné à Paris; quant aux autres personnes, il était impossible de lui apprendre ce qu'elles étaient devenues. Cette démarche inutile ne rebuta point Siméon; il eut recours aux employés de M. Lenoir, lieutenant de police; il le connaissait, il avait peint son fils dans son joli tableau du *Toton*; mais ce fut encore peine perdue, Marguerite demeura introuvable. Alors Siméon fut pris de découragement; il s'enferma dans son atelier, ne voulut plus en sortir, y perdant à ne rien faire une grande partie de son temps. Diderot seul avait le privilége de l'arracher à sa mélancolie. Il le surprit un jour traçant au pastel un portrait de femme.

— Oh! le joli bouquet, lui dit-il en s'approchant; deux pervenches posées sur deux roses! Mais je connais cette aimable tête! Je l'ai rencontrée.

— Serait-ce possible?

— Parbleu oui, c'était à la place Dauphine; et même...

— Et depuis?

— Non, que je sache.

Siméon se cacha pour que Diderot ne le vît pas pleurer.

VI. — LE BÉNÉDICITÉ.

Etrange ville que Paris! L'aspect en varie toujours, et les spectacles s'y renouvellent incessamment pour qui les sait découvrir et apprécier. De tout temps aussi la grande ville a compté des adorateurs, depuis Julien qui l'aima quand elle ne s'appelait encore que Lutèce, jusqu'à Montaigne, Nodier et Balzac. Chardin appartient à cette glorieuse école d'observateurs. Du jour qu'il eut conçu le projet de tracer des scènes de la vie bourgeoise à Paris, le futur Téniers français s'en allait quêtant des inspirations, scrutant chaque coin de rue et s'appropriant par le regard toutes les richesses entassées dans la capitale. Confiné par le chagrin au fond de l'atelier, il avait depuis longtemps renoncé à ses promenades; mais il les reprit enfin avec de vagues pressentiments.

> Il faut si peu de chose à qui veut espérer!

a dit un jeune poëte (1). En attendant, il enrichissait ses cartons de charmants croquis, esquissait le garçon curant un broc, la ratisseuse au milieu de ses légumes, la femme à la fontaine, et divers autres sujets dont il voulait faire autant de tableaux détachés.

Une scène fixa principalement son attention, une de celles que présentent à mille endroits de Paris de jeunes et jolies blanchisseuses au travail. Où trouver une occupation plus aimable d'aspect, et plus conforme à la nature de la femme? Aucune autre n'exige d'aussi gracieux mouvements; aucune ne déploie la taille plus à son avantage. Que la Nausicaa moderne, penchée sur sa blanche nappe, prête aux valenciennes les enroulements délicats et infiniment petits du dahlia tuyauté; qu'elle approche de ses joues le fer échauffé, ou que ses mains le promènent sur la toile pour en chasser l'humidité et lui donner du brillant, elle plaît toujours; et pour l'admirer, pas n'est besoin, je crois, d'être, comme Ulysse, récemment échappé à la fureur des flots de la mer Ionienne. Je comprends qu'Homère se soit laissé séduire à ce tableau et qu'il l'ait reproduit deux fois en ses poëmes divins (2). Siméon succomba à la même tentation.

Il revenait un jour de l'île Saint-Louis où il avait été visiter les peintures de Sébastien Bourdon, à l'hôtel Ragoix-Bretonvilliers; tout en longeant le quai du Dauphin, il s'arrêta devant un atelier de blanchisseuses. L'aspect en était pittoresque.

Dans une large cuve, fortement cerclée et posée sur un escabeau en bois de chêne, une jeune femme savonnait du linge, sans cesser pour cela de lancer aux passants un coup d'œil franc et gai; un enfant arrondissait à ses pieds, avec le plus grand sérieux du monde, des bulles de savon; à droite, un chat faisait la chattemitte; une chaise de paille, une terrine pleine d'eau occupaient l'autre côté avec une image de saint en oraison, tandis que dans le fond une ouvrière, dressée sur la pointe du pied et les bras en l'air, cherchait à saisir des vêtements balancés au soleil sur des cordes tendues.

Siméon s'adossa au parapet, à quelques pas de l'atelier, et se mit à contempler cet intérieur avec d'autant plus de joie qu'une abondante lumière y venait miroiter dans l'eau de la terrine, se colorer de vert et de rose sous le chalumeau de l'enfant, et faire ressortir les lourds et larges plis de la robe de bure des ouvrières.

Pendant qu'il jouissait de ce spectacle, et que, dans sa mémoire tenace, il cherchait à en imprimer les moindres effets, il eut comme un éblouissement, il crut apercevoir Marguerite!...

Mais elle n'était entrée dans l'atelier que pour dispa-

(1) M. Charles de Beuve.

(2) *Odyssée*, chant VI, vers 90 et suivants, *Iliade*, ch. IV.

raître aussitôt. Etait-ce une vision, un jeu de ses sens éblouis, ou bien une réalité ?

La tête de Siméon se troubla; ses yeux se voilèrent. Revenu de son émotion, il ouvrit bravement la porte de l'atelier, et demanda si l'on n'y connaissait pas Mlle Puget.

— Pas le moins du monde, répondit en riant la jeune femme ; jamais je n'ai eu d'ouvrière de ce nom-là.

— Mais cette personne avec qui vous causiez, il y a un instant.

— Mlle Henriette Damard, une de mes locataires ! elle ne s'appelle pas plus Puget que vous, monsieur, pas plus que moi ; fâchée de ne pouvoir vous servir.

Siméon ne put obtenir d'autres éclaircissements ; il fut obligé de se retirer, mais il gardait la conviction qu'il n'avait pas rêvé, et que la blanchisseuse voulait l'induire en erreur. Il fit mine de poursuivre son chemin, et s'alla embusquer à l'angle de la rue Poultier. Le soleil était ardent ; mais, par bonheur pour Siméon, les rues de l'île Saint-Louis, percées toutes d'un quai à l'autre, permettent au vent d'y souffler de quelque côté qu'il vienne : il put donc jouer à l'amant espagnol, sans trop souffrir, mais non point sans attendre beaucoup. Pour abréger sa faction, il eut recours à ses plombagines et à son carnet : il s'assit sur les marches d'un hôtel, et se mit à dessiner sa blanchisseuse. De temps en temps il se levait et venait jeter un coup d'œil sur le quai, craignant toujours de se



Le Toton, portrait du fils de M. Lenoir, lieutenant de police, tableau de Chardin.

laisser voir. Hélas ! il n'était pas plus heureux que la sœur Anne des contes de Perrault ; rien ne venait. Il s'enfonça dans l'intérieur de l'île, et résolut, en suivant la ceinture des quais, de repasser devant l'atelier, dût-il s'exposer au rire des ouvrières.

Mais à peine eut-il tourné la rue Saint-Louis qu'il vit, à son extrémité orientale, se glisser une jeune femme sous les murs de l'hôtel Lambert ; elle tourna ensuite vers le quai du Dauphin. Siméon hâta le pas. Un pressentiment lui disait que ce devait être Marguerite. Pourtant, cette femme après laquelle il s'opiniâtrait ainsi était bien modestement vêtue, n'ayant qu'une blanche cornette avec une robe d'étoffe fort simple, pour ne pas dire grossière ; ajoutez qu'elle portait un panier pendu au bras gauche. Arrivée à la porte de l'atelier, elle se détourna pour entrer dans une allée.

Plus de doute, c'était Marguerite, Marguerite elle-même.

Siméon la suivit. Il entendit ouvrir au second étage ; alors il monta à pas étouffés ; mais son cœur battait avec tant de violence, qu'il fut forcé de s'arrêter.

Marguerite n'avait point refermé la porte sur elle ; elle revint, et déposa hors de la chambre un réchaud allumé.

— Pauline et Délie, fit-elle en frappant dans ses mains, venez dîner.

Deux petites filles répondirent à cet appel, et, après avoir embrassé Marguerite, s'assirent à leurs places respectives. Marguerite, restée debout, souleva le couvercle d'une casserole aux flancs brunis, d'où s'exhala, avec une lente fumée, le parfum nourrissant de la soupe.

— Pauline, dit-elle à la plus petite, tu sais qu'il faut à chaque moment de la vie remercier le bon Dieu de ses bienfaits! prie-le donc de bénir la nourriture que nous allons prendre (Gravure en tête de l'article).

Pauline joignit ses petites mains, et récita en français les paroles du bénédicité. L'aînée la regardait sournoisement, riant en dessous aux moindres fautes commises par sa sœur.

Ce spectacle et ce naïf dialogue émurent Siméon; il demeura immobile, mais de grosses larmes perlaient une à une sur son visage; ce n'était pas l'amour seul qui les lui faisait verser. S'il savait que Marguerite avait perdu sa fortune, il n'avait pas encore été témoin de sa pauvreté, de son abandon. Il pleura donc de pitié, mais d'admiration aussi pour le calme et la sérénité qu'elle déployait dans le malheur. Il put voir bientôt qu'elle s'était mise au-dessus de sa position : tout autour d'elle était simple et respirait cette exquise propreté qui est le luxe du peuple et souvent sa richesse. Marguerite se montrait bien la fille de M. Puget, le commis enrichi par le travail; elle avait hérité de ses vertus, sinon de ses biens.



Marguerite blanchisseuse, tableau de Chardin.

Un regard apprit à Siméon que son souvenir vivait là; ses tableaux étaient la seule chose conservée d'autrefois. Il sentit alors que l'heure était venue pour lui de payer de retour.

— Oh! petite mère, s'écria tout à coup l'une des enfants, regarde donc, n'est-ce pas Siméon qui est là?

A ce nom, Marguerite se retourna rouge et tremblante; ses yeux rencontrèrent ceux de son fiancé.

Ce fut une de ces scènes où le silence en dit autant que la plus éloquente parole. On ne saurait les dépeindre à qui ne les a pas connues ; le souvenir peut seul les faire comprendre.

Mais Délie n'avait pas de raison pour enchaîner sa langue. Elle s'empara de Siméon.

— Tu ne m'embrasses donc plus? dit-elle. Viens t'asseoir à côté de moi. Il y a bien longtemps que tu n'as dîné avec nous.

Les larmes étouffaient la voix de Chardin.

— Délie a dit vrai, Marguerite, dit-il enfin, il y a bien longtemps, près d'une année bientôt.

— Je le sais, murmura la jeune fille, si bas que Siméon ne l'entendit point.

Il prit Délie sur ses genoux.

— Nous n'avons donc pas oublié Siméon?

— Ah! bien oui, oublié! moi qui cause si souvent de toi. Je regarde tous les jours le portrait que tu m'as fait à côté de celui de petite mère. C'est que j'ai bien grandi depuis... regarde; j'ai déjà huit ans... deux de plus que Pauline.

— Allons, madame la grande dame, mangez votre soupe, elle va se refroidir.

— A condition que tu en prendras aussi.

— Si Marguerite le permet.

— Je t'en réponds; elle ne demande pas mieux.

Siméon vit sourire une larme dans les yeux de Marguerite; il s'assit vis-à-vis d'elle, entre les deux enfants; leur babil le mit à son aise, et l'entraîna dans une série d'interrogations, qu'il ne hasardait qu'en tremblant, comme s'il eût craint de déplaire. Il apprit ainsi que le nom d'Henriette Damard, dont la blanchisseuse s'était servie pour lui échapper, était un pseudonyme sous lequel l'ancienne élève de Caze dessinait des fleurs pour un grand ouvrage de botanique entrepris par Bernard de Jussieu.

Pendant cette conversation, Marguerite l'observait à la dérobée; sa figure amaigrie témoignait de chagrins profonds; le regard n'avait plus la même limpidité qu'autrefois; il brillait d'un feu sombre, maladif même. Marguerite ne put se dissimuler la cause de ces changements; le dirai-je? elle en eut de la joie, mais bien peu; car elle devinait et appréhendait ce qu'allait dire Siméon.

Après le repas, les enfants descendirent pour jouer; c'était le moment redouté de Marguerite; Siméon l'attendait avec impatience.

— Marguerite, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, vous m'avez fui; vous avez voulu que j'ignorasse votre ruine et la mort de votre père; je ne vous en fais pas de reproche; vous agissiez par des motifs d'une délicatesse peut-être exagérée. Mais écoutez-moi. Vous m'avez aimé, et vous étiez prête à me donner votre main, si l'adversité n'était venue vous frapper, et vous faire changer du même coup vos résolutions à mon égard. Je pourrais donc vous dire : « Voici mon tour de vous imiter »; mais vous croiriez que je cède à un devoir, et vous me repousseriez. Je pourrais encore vous dire : « Il y a un an, je n'étais qu'un artiste perdu dans la foule; vous et votre père vous avez appelé sur moi l'attention du public, et, me faisant connaître, vous m'avez mis pour toujours à l'abri de l'inquiétude; ne dédaignez pas aujourd'hui de partager avec moi une prospérité que je n'aurais pas connue sans vous.» Votre générosité s'alarmerait peut-être, et je concevrais un refus à cette offre faite de bon cœur.

La jeune fille rougit de voir ses sentiments si bien mis à jour. Quelles raisons nouvelles allaient être invoquées pour les combattre? Elle regarda Siméon avec anxiété, sans oser retirer une de ses mains qu'il tenait serrée dans les siennes.

— Je viens à vous, Marguerite, avec un langage tout différent, avec celui de mon cœur : il ignore si je vous dois quelque chose; mais il sait tout ce que vous êtes pour lui; il sait le vide affreux où il a battu depuis votre disparition; il sait qu'en perdant l'espérance de vous fléchir, il aurait tout perdu et ne compterait plus que des heures d'ennui, que des jours de solitude! Oh! je ne croyais pas vous aimer, Marguerite, comme je vous aime! Il m'avait semblé d'abord que j'étais indifférent à votre perte. Quelle illusion! Votre image m'était sans cesse présente à l'esprit. Voulez-vous donc qu'elle revienne jeter l'amertume dans ma vie, quand il lui serait si facile de la rendre belle autant que l'a été vie humaine! Que vouliez-vous jadis? Me donner le bonheur? Eh bien! vous le pouvez mieux encore que par le passé; car vous m'êtes devenue nécessaire. J'ai eu le temps de réfléchir, Marguerite, et j'ai examiné ma nature; non, ce n'est pas Rome, ce ne sont point les grands maîtres qui m'inspireront; mais une femme aimée, près de laquelle je goûterai les douceurs de l'intimité; et cette femme ne peut être que vous. Depuis que vous vous obstinez à me fuir, la verve me manque, le travail me pèse. Voulez-vous qu'il me devienne odieux? Dites, Marguerite, il ne dépend que de vous.

L'émotion de la jeune fille était profonde; son cœur conspirait contre elle, interprétant ces douces paroles par le plus doux commentaire. Toutefois, elle persista dans son projet, persuadée qu'il valait mieux pour Siméon quelques souffrances momentanées, sur lesquelles l'oubli finirait par germer, que les soins et les charges futures d'une famille pauvre. Mais comment l'amener à cette proposition? Pour l'instant, elle n'y devait pas songer.

— Mon ami, lui dit-elle, si je n'écoutais que mon cœur, ma réponse serait telle que vous la souhaitez; mais je crains de nuire à vos intérêts, à votre bonheur. Accordez-moi du temps; prenez-en vous-même pour réfléchir; demandez conseil à votre père, à M. Caze; ils ont tous deux l'expérience; elle nous manque à l'un comme à l'autre. S'ils vous approuvent, j'accepterai leur décision; de votre côté, soumettez-vous-y dans le cas où elle vous serait contraire. Mais, quoi qu'il arrive, je vous le jure, Siméon, je ne vous fuirai plus, je resterai votre amie pour travailler à vous faire oublier le passé; peut-être y parviendrai-je.

Chardin était devenu rêveur; et, penché sur son genou, le front dans la main, il semblait n'avoir pas entendu les paroles de Marguerite; il rompit enfin le silence.

— J'accepte, dit-il, l'épreuve que vous exigez; et tout m'assure qu'elle me sera favorable; oui, la sagesse, l'amour s'accorderont pour vous donner tort, et vous forcer, Marguerite, à me rendre heureux.

Il se leva et s'approcha d'une fenêtre.

— Près de vous, reprit-il, et de ces enfants dont vous vous êtes faite la mère, comme la vie me serait douce! Je les aime! leur présence m'égaye! leurs jeux me ravivent, et je me trouve jeune comme elles! Ne les entendez-vous pas? Avec quelle adresse toute parisienne Délie chasse son volant, et Pauline, comme elle s'amuse, comme elle est contente! Venez donc les voir!

Les deux petites filles jouaient, en effet, sous la fenêtre, à la porte de l'atelier, avec l'enfant de la blanchisseuse. Marguerite vint s'accouder à la balustrade. L'air du soir, rafraîchi par la Seine, imprégné de senteurs émanées du Jardin du Roi, arrivait par d'enivrantes bouffées avec les bruits lointains de la ville et l'angelus sonné aux Célestins; le quai était désert; seulement, quelques embarcations de jeunes gens, passant à de longs intervalles, réveillaient par leurs refrains ce coin de la Venise parisienne. Sainte-Geneviève dessinait sa coupole obscurcie dans la pourpre du soir, et, au travers d'une brume grise, on voyait surgir les tours de Saint-Sulpice, récemment élevées par Servandoni, la croix dorée de la Sorbonne et le dôme du Val-de-Grâce.

Ce paysage sublime plongea dans une muette contemplation l'artiste et le fiancé; tout à coup il s'en arracha, saisit les mains de Marguerite, les couvrit de larmes et disparut.

VII. — LES RÔLES CHANGÉS.

C'était pour s'élancer d'un pied allègre, et le cœur débordant sous le poids des plus douces émotions, vers la

demeure de M. Caze. Il y fut bientôt. Comme la joie l'empêchait de parler :

— Que t'est-il arrivé? dit le vieux maître; je ne t'ai jamais vu ainsi.

— C'est que je n'ai jamais été si heureux! Je *l'ai* retrouvée!

— Qui?

— Marguerite, elle-même! oui, je l'ai vue, je lui ai parlé. Tout à l'heure encore nous étions l'un près de l'autre! Oh! ne me dites pas que c'est un rêve! je pourrais le croire ; ce serait trop cruel.

Et, sans attendre, Siméon apprit à Caze comment il était arrivé au but de ses désirs; quel hasard lui avait fait découvrir Marguerite. Il peignit son isolement et sa résignation si vivement que le vieux peintre fut attendri aux larmes.

— Et moi qui t'avais cru insensible! dit-il.

— Ne le soyez pas à votre tour, mon cher maître ; aidez-moi, je vous en conjure, à triompher de Marguerite. Montrez-lui combien est folle sa résistance! combien elle me sera funeste. Vous le ferez, n'est-ce pas?

— Tu veux donc l'épouser?

— En pouvez-vous douter?

— Mais tu le voulais à peine quand elle était riche, et maintenant...

— Je la connais et je l'aime.

— Je le vois bien, ce n'est pas sans raison que Guido Reni a peint la Fortune arrêtée aux cheveux par l'Amour. Allons, mauvaise tête et bon cœur, puisque tu le veux...

— Oh! mon cher maître, que je vous aurai de reconnaissance! Vous parlerez à mon père?

— Laisse-moi agir; ne songe qu'à tes espérances, le reste me regarde.

Le bon Caze tint parole, et le lendemain, ayant emmené M. Chardin à déjeuner, il lui apprit la rencontre de Siméon et de Marguerite. Le tapissier en parut contrarié.

— J'espérais, dit-il, que Siméon se serait consolé avec le temps, qu'il aurait renoncé à ses folies et fini par voir les choses d'un œil raisonnable.

— Mon ami, nous nous trompions l'un et l'autre; nous ne le connaissions pas! Laissons-le agir à son idée; il aime véritablement, et tout ce que nous pourrions faire ne servirait qu'à le rendre malheureux! Accueillez la fille de M. Puget, comme vous le vouliez faire autrefois; et ne craignez plus pour Siméon, dont l'avenir est désormais assuré. Faites plus, joignez-vous à moi pour déterminer Marguerite à ce mariage.

M. Chardin, vaincu après une opiniâtre résistance, se laissa entraîner au quai du Dauphin.

Marguerite, de son côté, prévoyant que Siméon n'épargnerait rien pour lui arracher son consentement, avait cherché de quelle manière il lui serait possible de le détourner de ce projet. Elle se souvint de l'influence que Diderot exerçait sur son esprit, et résolut d'y avoir recours. C'était là peut-être une démarche d'une hardiesse bien apparente; mais ne portait-elle pas en elle-même son explication, son excuse? Et, du reste, Marguerite, isolée et sans appui, n'avait-elle pas été déjà plus d'une fois réduite à des tentatives d'un autre genre, il est vrai; mais tout aussi pénibles? Elle se rendit donc chez le jeune écrivain, et lui expliqua, avec une noble simplicité, l'objet de sa visite.

—N'êtes-vous pas, repartit Diderot, Mlle Puget, dont le père a commencé la réputation de mon ami? N'est-ce pas vous qui vouliez donner votre main à un artiste pauvre, pour qu'il arrivât, sans trop de privations, à se faire un nom glorieux? N'est-ce pas vous aussi qui, pour quelques éloges sincèrement donnés, m'avez fait ce présent magnifique, et dont je suis fier, comme de toute amitié, de toute marque d'estime?

En parlant ainsi, Diderot ouvrait une bibliothèque et montrait sur les premiers rayons, à la place la plus apparente, des volumes en maroquin, à filets d'or. Une vive rougeur colora les joues de Marguerite; mais presqu'en même temps celles du jeune homme; il venait de découvrir par inadvertance un portrait de femme. Marguerite profita de son embarras pour échapper à celui où l'avaient jetée ces questions multipliées.

— Mais je ne vous comprends pas, répondit Diderot; et ce changement....

— Il ne vient pas de mon cœur, mais de ma fortune. J'ai perdu mon père, et avec lui tout ce que nous possédions; il ne me reste plus que deux pauvres petites cousines. Voyez quelle femme je puis être pour un artiste.

— Quoi! ce serait là l'unique motif de vos refus!

— Ne vous l'avais-je pas dit?

— Mais c'est magnifique! et Siméon n'y veut pas consentir?

— Je ne puis rien sur lui, si vous ne vous prêtez à l'œuvre d'amitié que je vous demande? Voyez Siméon, je vous en prie, combattez la résolution où il est de consommer un acte dont il pourrait plus tard se repentir.

— J'en aurais garde, mademoiselle, repartit Diderot avec feu. Siméon vous aime; je l'ai vu trop malheureux pour douter de la sincérité des sentiments qu'il vous témoigne. Croyez-moi, renoncez plutôt à votre projet, il n'est pas raisonnable ; n'enlevez pas à Siméon l'amour que vous avez su lui inspirer; il vaut mieux cent fois pour son talent, que ces richesses dont vous aviez idée d'embellir son existence! Ne savez-vous donc pas que la passion fait la force de l'artiste, qu'elle lui conserve le cœur dans une éternelle jeunesse, qu'elle féconde sa pensée ou la récrée, et sème son travail de douceurs sans nombre? La passion, mais c'est à elle que nous devons tant de chefs-d'œuvre; la Charité d'André del Sarte, les madones de Raphaël et les adorables figures de Lesueur ; c'est qu'avec elle le cerveau ne se fatigue pas à chercher; les sujets naissent d'eux-mêmes, plus touchants et plus enchanteurs que ne les saurait créer l'imagination abandonnée à ses seules ressources. Que la pauvreté ne vous effraye pas pour Siméon; elle ne l'atteindra point; et, dût-elle venir, qu'importe après tout? vous aurez double force pour la combattre, et des joies qui compenseront toutes les peines.

Diderot, animé par cette pensée, la développa, comme s'il eût parlé pour son propre compte. Marguerite fondait en larmes; il lui semblait, en l'entendant s'exprimer ainsi, que tout le monde l'allait abandonner! Ce spectacle attendrit Diderot; il soupçonna quelque motif secret dont Marguerite répugnait à l'instruire, et promit de faire ce qu'elle lui demandait.

— Ce sera tenter l'impossible, dit-il; je ne suis pas assez avocat par nature pour que ma bouche gagne les causes auxquelles mon cœur n'a pas foi.

Etrange chose, et qu'il serait pourtant facile d'expliquer; Marguerite, en regagnant l'île Saint-Louis, se sentit moins forte qu'auparavant; la promesse de Diderot ne la rassurait pas; elle avait écouté les paroles du jeune homme, résolue à ne pas y céder; mais elle n'avait pu les empêcher de se fixer dans sa mémoire; et maintenant elle se les répétait et regardait sans frémir, et comme malgré elle, l'avenir que lui offrait Siméon; il lui sembla qu'elle allait manquer de la force nécessaire à sa résolu

tion; elle en eut honte, et hâta le pas pour se soustraire à ce duel où la raison n'opposait plus au cœur qu'une molle résistance; elle allait tomber de Charybde en Scylla.

Quand elle arriva dans sa chambre, M. Caze et M. Chardin y étaient assis et causaient avec Délie, qui s'était fièrement campée sur les genoux du vieux peintre et commettait mille aimables indiscrétions d'enfant.

L'émotion de Marguerite égala sa surprise; Caze ne lui donna pas le temps de se remettre et vint l'embrasser.

— Méchante, lui dit-il, de vous être ainsi défiée de nous, et de m'avoir laissé si longtemps sans aucune nouvelle, quand vous étiez sûre de mon silence.

— Pardon, mon ami, mais je savais que vous vous portiez bien; quelqu'un me parlait de vous bien souvent, de vous aussi, monsieur Chardin; mais je craignais votre faiblesse à tous deux pour Siméon. Ne l'avez-vous pas envoyé aux Andelys?

— Voyez donc! dit Caze en se tournant vers M. Chardin. Mais nous serait-il permis de connaître quelle est cette Iris, cette personne qui vous a si bien renseignée?

— Pour que je ne puisse plus m'en servir, repartit Marguerite en riant.

— Vous n'en aurez plus besoin, dit Caze; car nous venons vous parler, M. Chardin et moi, au nom de Siméon.



Les sommations amicales. Caze, Chardin père, Délie, Marguerite, entrant, etc. Dessin de K. Girardet.

A ces paroles, Marguerite devint toute confuse.

— Vous en avez appelé, ma chère enfant, à notre expérience; vous nous avez fait demander conseil; nous vous remercions de cette preuve d'estime, et nous tâcherons de la mériter en vous parlant avec franchise. Vous ne devez plus rejeter les vœux de Siméon; ne lui offrez pas une amitié qu'il ne peut accepter, et ne vous opposez pas à son bonheur qui sera le vôtre.

— Oui, mademoiselle, dit à son tour M. Chardin, je me joins à M. Caze pour vous prier de ne pas désespérer davantage mon pauvre Siméon. Voulez-vous que je renonce à l'idée de le voir heureux?

— Marguerite, reprit M. Caze, vous avez montré un dévouement sublime; ne le gâtez pas aujourd'hui par une résistance qui pourrait n'être que de l'opiniâtreté et dont les conséquences seraient fâcheuses. Vous avez eu le temps d'éprouver Siméon, et vous avez pu vous convaincre de la sincérité de son affection. Faites donc taire une susceptibilité mal placée. Vous vouliez enrichir Siméon, parce que vous l'aimiez; ne soyez point humiliée si c'est lui qui vous offre à son tour, avec sa main, une honnête fortune; autrement vous me feriez croire que vous n'aviez pour lui qu'une estime fort médiocre.

— Y pensez-vous, monsieur Caze?

— Vous m'en donnez le droit, Marguerite; car il n'y a ici de changé que les rôles ; vous êtes Siméon, et Siméon est à la place de la riche Mlle Puget.

Marguerite tremblait comme une feuille, et, vaincue par cette insistance, pleurait et ne savait que répondre. Délie était pendue à sa robe et la tourmentait pour connaître les motifs de son chagrin.

— Mes pauvres petites, qui prendrait soin de vous, si



Marguerite en famille, d'après *la Gouvernante*, tableau de Chardin.

je vous abandonnais ainsi? s'écria Marguerite en saisissant l'enfant et l'embrassant avec force.

— Comment pouvez-vous croire, mademoiselle, que je veuille vous en séparer? dit M. Chardin.

— C'est bien, mon ami, repartit Caze en serrant la main du père de Siméon, je n'attendais pas moins de votre générosité ; mais ceci me regarde.

Le vieux peintre prit Délie sur ses bras, et passant ses

doigts amaigris dans les boucles blondes de la petite fille :

— Marguerite, dit-il avec un sourire d'or, je suis un peu vieux pour songer à me créer une famille à qui je puisse laisser ma petite fortune ; ne plaisantez pas, elle est plus lourde que vous ne pensez. Ah ! je n'ai point chanté tout l'été, et bien m'en trouve à présent, puisque mon travail me permet de faire le bonheur de deux braves jeunes gens.

Délie, je t'adopte toi et ta sœur, sans vous enlever à votre petite mère, à condition qu'elle vous donnera un autre père, plus aimable et plus jeune, et que voilà, dit-il en entendant frapper à la porte. Va lui ouvrir.

C'était, en effet, Siméon, à qui le bonhomme avait donné rendez-vous au quai du Dauphin ; Caze le poussa du côté de Marguerite.

— Depuis quand, dit-il, hésite-t-on à embrasser sa femme ?

Un regard d'un bleu céleste et un chaste baiser dirent à Siméon qu'on ne le trompait pas.

— Avouez, dit Caze à l'oreille de M. Chardin, que nous aurions eu bien tort d'empêcher ce mariage.

Le tapissier ne put répondre ; il avait les larmes aux yeux.

Le soir même, Siméon arrivait chez Diderot, pour le prier d'être son témoin.

— A la bonne heure donc ! dit son ami en l'embrassant ; et moi, qu'on était venu prier de vous détourner de ce mariage ! j'aime mieux la fonction dont vous me chargez. Voyez donc comme les choses se présentent : Grimm nous est arrivé hier d'Allemagne ; il pourra signer à côté de moi. Et à quand la noce ?

— Dans huit jours.

— Vous ne pourriez pas retarder d'une semaine ?

— Mon cher monsieur, je craindrais quelque malheur.

— Vous avez raison ; et c'est moi qui suis égoïste de vouloir retarder votre bonheur... par un pur caprice.

Diderot vint reconduire Siméon. Tout à coup il se trouva face à face avec un ecclésiastique, qui assurément descendait du coche, témoin la poussière dont était jaunie sa soutane et la valise qu'il tenait à la main. Diderot poussa un cri de joie, et se jeta sur le nouveau venu, au risque de le renverser dans l'escalier...

— C'est toi, l'abbé ! mon frère !

— Tu vois, mon cher Denis, que nous ne t'avions pas oublié. Je suis parti de Langres deux heures après la réception de ta lettre. Si tu savais combien ta résolution a fait de plaisir à notre mère ! Le cher père n'a rien dit ; mais je suis sûr qu'il pensait comme elle.

— Chut ! fit Diderot, en serrant une main de l'abbé.

Il lui présenta Siméon.

— Voici M. Chardin, le jeune peintre dont je t'ai parlé dans mes lettres... Tu arrives plus à propos que tu ne l'imagines. Mon ami se marie dans huit jours, et tu pourrais bien être de la fête.

— Monsieur l'abbé, dit Siméon, je n'aurais pas osé vous faire cette demande ; mais je serais heureux que votre ministère vous permît de bénir une union qui doit sa naissance à l'amitié de votre frère.

L'abbé accepta avec joie ; et, huit jours après, le mariage fut célébré à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en présence de MM. Chardin, Caze, Grimm, Diderot, et de la blanchisseuse du quai du Dauphin.

Quand le contrat fut signé, Diderot s'approcha de Marguerite et lui mit au doigt une bague magnifique.

— Quelle folie à vous ! lui dit-elle, de faire de pareilles dépenses !

— C'est une bagatelle, répondit-il ; M. Panckoucke vient de me l'envoyer pour un article qu'il m'avait demandé sur les Œuvres de Richardson.

Grimm s'approcha pour admirer. Diderot prit les mains de Marguerite et les fit voir à son ami.

— *Vide pedes, vide manus*, dit-il, *et noli esse incredulus*.

— Encore une de tes impiétés, s'écria l'abbé, qui avait entendu ces paroles latines.

— Non, mon frère, répondit Diderot ; c'est, au contraire, une leçon que je donne à mon cher Grimm, et une leçon de morale encore, que lui seul comprendra.

— Avec moi, si vous voulez bien le permettre, dit le vieux Caze, qui s'en alla en souriant.

Il s'arrêta devant la blanchisseuse, et la regarda avec attention.

— Marguerite, dit-il, ne serait-ce pas là votre Iris, la mystérieuse messagère ?

— Peut-être, fit la mariée.

Un matin, à quelques jours de là, Diderot, en grand costume, et donnant la main à une belle jeune fille, vêtue de blanc et parée d'un bouquet virginal de fleurs d'oranger, entrait chez Siméon. L'abbé suivait.

— Que signifie cette comédie ? demanda le jeune peintre.

— Une chose bien simple, mes amis : Sophie et moi, nous allons vous imiter ; voilà pour quel motif l'abbé est à Paris ; voilà ce qui le rendait si joyeux à son arrivée.

Diderot se tourna vers Marguerite.

— Comprenez-vous, madame, pourquoi je ne pouvais pas me charger de votre cause ? Sophie n'a pour fortune que ses beaux yeux et son caractère d'ange ; moi je n'ai que ma plume, absolument comme Siméon n'a que ses pinceaux.

— Et ces richesses-là, mes amis, sont les meilleures, dit l'abbé, quand on en fait un bon usage.

— L'abbé, tu nous diras cela à l'église, fit Diderot, en emmenant Siméon et Marguerite.

La vie de Chardin ne fut plus troublée que par les jeux de Délie et de Pauline, et par le bruit du tambour de ses propres enfants. Aussi continua-t-il à peindre, avec un bonheur qui ne se démentit jamais, ces scènes domestiques dont nous avons essayé de retracer quelques-unes. Il revenait de temps en temps aux natures mortes, peut-être pour se refaire la main, peut-être par un sentiment de gratitude. — En 1754, il eut le chagrin de perdre M. Caze, qui mourut, âgé de quatre-vingt-trois ans. A cette époque, Marguerite ayant hérité de quelques biens en Normandie, Chardin alla avec elle se fixer à Rouen, et fut nommé secrétaire de l'Académie de cette ville. Il revint plus tard à Paris, pour diriger les expositions publiques, qui avaient lieu désormais dans les salons du Louvre, ainsi que l'avait demandé Diderot. Son goût à disposer les tableaux, et peut-être aussi une allusion à la position de son père, lui valurent le nom de *Tapissier*.

De son côté, Diderot, longtemps écarté de sa passion pour les beaux-arts par les énormes travaux de l'Encyclopédie, revint à la peinture écrite, et traça ces lettres si vives, si étincelantes qu'il envoyait à Grimm, et que celui-ci appropriait au goût de ses *pratiques* : ainsi appelait-il les princes et les rois, au milieu desquels il était arrivé à s'implanter, ce cher *M. du Houx toujours verd !* Les deux amis rendirent de grands services à Chardin ; ils firent ainsi acheter à Catherine II plusieurs

de ses tableaux, qui se voient aujourd'hui dans le boudoir de l'illustre impératrice, à l'Ermitage. Ses œuvres, goûtées du public, achetées par des particuliers, prirent trop souvent le chemin de l'étranger pour ne plus revenir en France; ce qui explique comment le Louvre possède si peu de toiles de ce maître éminent (1).

(1) Ces toiles sont au nombre de cinq : trois natures mortes, parmi lesquelles se trouve *la Raie*, que nous avons décrite; deux tableaux de genre, *a Mère laborieuse* et *le Bénédicité*. Il y a en outre trois admirables pastels : deux portraits de Chardin et le portrait de Marguerite Puget, à 50 ans, qui a été reproduit dans le précédent article.

Chardin mourut à la veille de la Révolution française, heureux de ne pas voir cette bourgeoisie, dont il avait été le peintre, quitter ses habitudes laborieuses et austères, pour descendre sur la place publique et faire des folies qui amenèrent des crimes; tout cela, de par M. Diderot qui, malheureusement, ne s'occupa point toujours de peinture.

HONORÉ DAVID.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

Depuis peu de temps, sont morts trois personnages à qui le *Musée* doit des notices et des portraits : le docteur Récamier, Xavier de Maistre et le duc de Wellington. Par quels moyens opposés ces personnages ont conquis la gloire ! C'est le cas de répéter : « Tout chemin mène à Rome. » Un guerrier qui tuait les hommes avec un calme scientifique; un médecin qui les sauvait avec une audace militaire; un écrivain qui les charmait en leur révélant le monde dans sa chambre ! Si grand que soit Wellington, puisqu'il a vaincu l'Empereur, nous avouons nos préférences pour Récamier et pour de Maistre; et nous leur donnerons, avec la permission de John Bull, le pas sur le renard de Waterloo, déguisé en lion par l'*humour* britannique. Commençons par Récamier.

LE DOCTEUR JOSEPH RÉCAMIER.

La médecine, qui se compose de science et d'art, compte vingt docteurs plus savants que Récamier; elle n'a jamais eu, elle n'aura jamais, peut-être, d'artiste plus accompli.

Il était né à Belley, en 1764, et il fut élevé au collége des Jésuites. La foi chrétienne qu'ils mirent en lui s'y développa jusqu'à son dernier soupir. Comme homme et comme médecin, il y trouva la force qui soulève les montagnes. Il y joignit d'ailleurs une originalité, une spontanéité, une perspicacité sans égales. L'histoire de sa pratique, si ses élèves savent l'écrire, sera un conte fantastique, entrecoupé de miracles, un drame hérissé de péripéties et de surprises.

Dans la guerre acharnée, incessante, qu'il faisait aux douleurs humaines, Récamier rappelle ces généraux infaillibles dans leur témérité, qui devinant tout d'un coup d'œil, combinant tout d'une pensée, enlèvent tout d'un coup de main. Aussi faisait-il le désespoir des docteurs classiques, antipodes de cet improvisateur inspiré. Presque tous le jalousaient, plusieurs étaient ses ennemis. Il ne se vengeait qu'en sauvant les malades condamnés par eux.

Voici quelques traits de sa vie qui le peignent au vif et qui nous sont garantis par des témoins oculaires.

Si foudroyant que fût le mal, jamais il ne prit Récamier au dépourvu. Tout devenait un moyen pour sa présence d'esprit, une arme pour l'habileté de sa main. Une nuit, à la campagne, près d'une jeune mère sauvée de la mort, une nourrice éperdue casse la cuisse d'un enfant qui venait de naître. Aucun secours immédiat n'est possible. Courir chercher un aide, des instruments, de la pharmacie, il n'y a pas même à y songer. A la place de Récamier, tout autre eût perdu la tête. Lui ne se trouble même pas, et jette un regard rapide autour de lui. Un almanach de carton est pendu au mur; il le coupe avec des ciseaux; voilà ses attelles. La nourrice a un tablier ciré, il le lui arrache et en fait des bandes. En un clin d'œil, la fracture de l'enfant est réduite, et le pansement opéré. Mais il faut encore le consolider, avec quoi? Récamier voit de l'amidon sur une toilette, il le délaye, le verse sur l'appareil; et l'enfant marchera comme père et mère.

Nul ne comprenait mieux les relations du moral et du physique, et ne traitait plus ingénieusement l'un par l'autre.

En 1815, un officier anglais s'était oublié dans les délices de Paris. A la suite d'un repas homérique, la fumée de trente vins lui montant au cerveau, il était devenu fou furieux, brisait tout, déchirait tout, et consternait trois médecins illustres réunis à son chevet. Ceux-ci, réduits à l'impuissance, avaient fait garrotter le forcené dans son lit, et attendaient en frémissant qu'une dernière convulsion l'emportât. Récamier est appelé en consultation *in extremis*. Tel était son lot ordinaire. C'était l'oracle du désespoir, le *Deus ex machinâ*. Il arrive dans cette chambre bouleversée comme un champ de bataille, et regarde tranquillement ce foudre de guerre enchaîné, écumant, contracté des pieds à la tête. Il s'informe de son caractère, de ses antécédents, de ses habitudes.

— C'est un des plus braves officiers de l'armée anglaise, lui dit-on, esclave de la consigne et de la discipline, partant comme un boulet au signal de la charge; à Waterloo, il a enlevé une position, lui centième, après avoir laissé deux mille hommes sur le terrain.

Récamier n'en demande pas davantage... Quittant ses confrères ébahis, il sort sans mot dire, et descend l'escalier quatre à quatre.

Un quart d'heure après, il revient avec douze aides... mais ces aides n'appartenaient point à la Faculté. C'étaient tout simplement douze vigoureux tambours de la garde, que le docteur avait requis au poste du Louvre. Il les introduit dans la chambre du fou, la caisse au côté, les baguettes à la main... L'officier se débattait toujours dans les accès du plus affreux délire.

— Apportez-moi, dit Récamier, son uniforme et ses armes...

On obéit sans comprendre... Voici l'habit rouge, les épaulettes, le shako, l'épée du militaire... Récamier les pose sur le lit, et fait écarter tout le monde...

— Maintenant, reprend-il, fermez les volets, éteignez les lumières, et ne laissez ici qu'un demi-jour, comme au bivouac, quand sonne la diane...

On obéit encore, et voilà le docteur seul dans l'ombre auprès du malade, avec les douze tambours à la porte de la chambre...

Que va-t-il donc se passer? Quel sera le dénoûment de ce drame étrange? Tous les cœurs battent, tous les yeux et toutes les oreilles sont tendus...

Récamier seul, impassible et calme, fait un signe de la main... Et les douze tambours, à l'unisson, commencent à battre la générale... C'était un vacarme à briser les tympans les plus solides...

— Pauvre malade! se disent les docteurs classiques, un seul roulement eût suffi pour le tuer.

Mais, sans plus s'émouvoir, Récamier, au premier coup de baguette, a tranché les liens qui retiennent le fou, et lui a rendu toute la liberté de ses mouvements.

Les plus intrépides s'enfuient de terreur.

— Malheureux! il va vous mettre en pièces! s'écrie un médecin, qui veut entraîner Récamier.

— Laissez donc! repart celui-ci en souriant et en imposant silence.

Et il reste immobile, les yeux attachés sur le fou, qui a bondi en effet jusqu'au ciel du lit, mais qui passe de la fureur à l'étonnement, à mesure que les tambours pressent la charge.

Deux minutes après, l'officier se dressait en pleine connaissance, sautait à bas de sa couche, revêtait à la hâte son uniforme et ses armes, et appelait son palefrenier pour seller et brider son cheval.

La double et violente commotion donnée à son esprit et à son corps avait produit l'admirable effet prévu par Récamier. Le guerrier, croyant l'ennemi à sa porte, retrouvait toute sa raison avec tout son courage, et regardait les personnes réunies à son chevet avec la surprise naturelle d'un homme réveillé en sursaut.

— Il est guéri! dit tranquillement Récamier à ses collègues; vous n'avez plus qu'à lui administrer... une promenade à cheval.

Voici un exemple plus intéressant encore de la hardiesse et de la sûreté du coup d'œil de Récamier.

Il y a dix ou douze ans, une jeune fille charmante, amenée à Paris d'une province éloignée, allait succomber, dans la fleur de son adolescence, à la maladie la plus mystérieuse et la plus incompréhensible... Elle tombait en des léthargies qui duraient des jours entiers, et pendant lesquelles elle ne donnait pas plus signe de vie que la pâle Juliette dans son tombeau. Elle vivait d'une cuillerée de glace à la vanille. Un rayon de lumière l'éteignait comme une lampe de nuit; un mouvement la rejetait dans l'immobilité de la mort. Il lui fallait rester étendue sur son lit, dans une chambre fermée au soleil, sous la garde attentive de sa mère, emprisonnée avec elle, comme la lionne avec ses petits. Vous jugez si les angoisses de cette mère consultaient la science des médecins. Tous, et les plus habiles, hésitaient devant cette énigme à la fois morte et vivante. Un jour, Récamier fut appelé avec deux de ses illustres confrères. Ceux-ci crurent reconnaître une maladie du cœur et ordonnèrent un traitement à cet effet. Récamier seul diagnostiqua une affection nerveuse, et dit à la mère avec sa précision terrible :

— Il faut secouer votre fille, madame, et d'abord la mener aux bains de mer en charrette.

Vous vous imaginez l'effroi de la mère devant une audace aussi imprévue.

— Mais, docteur, ma fille ne peut pas même être assise sans tomber en léthargie.

— Vous la croirez morte le premier jour, le second jour elle reprendra connaissance... Et plus les secousses seront vives et répétées, plus tôt elle retrouvera ses forces et triomphera du mal.

La mère n'osa pas risquer une telle partie, et suivit l'ordonnance des autres médecins.

Sa fille alla de mal en pis, et, au bout d'un an, on n'eut plus qu'une espérance, celle de l'emmener mourir dans sa famille.

Mais comment l'enlever de Paris et lui faire traverser la France? La mère se rappelle alors l'avis de Récamier, et y puise le courage de mettre sa fille en chaise de poste. On voyage à petites journées avec toutes les précautions imaginables, tremblant, à chaque cahot, à chaque incident, de voir s'évaporer la lueur de cette lampe d'albâtre... Mais, ô prodige! autant les premières étapes ont semblé fatales, autant les suivantes paraissent salutaires! A mesure que le mouvement se prolonge, les crises s'abrégent et la faiblesse diminue... Tout ce qu'on redoutait comme un danger tourne en remède efficace... Bref, la prédiction de Récamier se réalise; et la malade arrive au but infiniment mieux qu'au départ.

Il n'en fallait pas tant pour détromper le cœur d'une mère... Plus de doute! Récamier seul a vu juste... et son ordonnance est exécutée en détail... On promène la jeune fille, en charrette, à cheval, à âne; on la retrempe dans les exercices de la campagne, au milieu des flots et de l'air de l'Océan... En un mot, on lui rend la force, la santé, la grâce; et quand elle a retrouvé tout cela, le bonheur et la gloire s'y ajoutent par surcroît; car cette jeune fille porte aujourd'hui un des noms les plus beaux, les plus aimés et les plus applaudis de notre littérature. Le *Musée des Familles* pourrait vous en donner des nouvelles.

Ainsi Récamier faisait des miracles, après Dieu qui inspirait son génie; car il disait, comme Ambroise Paré, de tous ceux qu'il sauvait : — Je le pansai, Dieu le guérit.

Ses premiers succès, comme chirurgien-major, remontent à l'Empire. Alors, tout avait l'allure militaire et napoléonienne. On se rappelle Dupuytren, avec son habit vert boutonné jusqu'au menton, et ses manières brusques et dictatoriales, s'animant à la vue de la plaie que fouillait sa main, et jouant du bistouri, comme César ou Alexandre de l'épée. La hardiesse de Récamier revêtait d'autres formes, dit M. Aussandon; mais lui aussi rendait au naturel son rôle impérial dans le grand art de guérir l'humanité.

De 1820 à 1830, Récamier fut médecin de l'Hôtel-Dieu, professeur à la Faculté, membre de l'Académie de médecine, professeur au Collége de France... Il sacrifia tous ces honneurs en juillet, avec la noblesse de sa foi politique et chrétienne.

Mais, comme l'a dit M. Gibert sur sa tombe, c'est au lit du malade, c'est dans le cabinet de consultation qu'était véritablement le siége académique et professoral de Récamier. Son air profondément recueilli et attentif, ce regard sagace et pénétrant qui s'animait de plus en plus, cette physionomie intelligente, tout illuminée du désir ardent de découvrir la cause du mal et d'en trouver le remède; cette parole vive, imagée, poétique, toujours consolante dans sa vivacité, quelquefois même dans sa brusquerie...; cet ensemble en un mot, à la fois grave et

empressé, ardent et réfléchi, impérieux et charitable, agissait en même temps sur le malade dont il ranimait les espérances, et sur le médecin dont il relevait la confiance et le courage !

Les travaux et les publications de Récamier sur le cancer et le choléra resteront comme des lois de la science. On lui doit aussi les premiers progrès du traitement par l'eau froide, qui obtient tant de triomphes depuis quelques années.

Pendant la double invasion du choléra, il fut sublime de dévouement et de charité. Mais chez lui ces vertus étaient journalières, et voici le plus admirable secret de sa vie, qu'il nous est permis de révéler sur sa tombe.

Depuis quarante ans qu'il était célèbre, le dernier jour de chaque mois, Récamier faisait venir dans son cabinet un prêtre et une dame de charité, et il leur remettait, pour les pauvres, le dixième du prix de ses visites et de ses consultations. Sa vieille gouvernante assistait seule au généreux sacrifice de son maître. En quelque position que se trouvât le docteur, quelles que fussent pour lui comme pour tout le monde les pertes du moment, l'infidélité des débiteurs, les désastres des révolutions, jamais une obole



Le docteur Récamier donnant aux pauvres la dîme de son revenu. Dessin d'E. Forest.

de cette dîme sacrée ne fut détournée de sa destination pieuse. Calculez (ce que ne fit jamais le docteur), à quelle somme durent monter, pendant un demi-siècle, ces aumônes de chaque mois, et dites si un pareil trait n'est pas digne des premiers âges du christianisme!

Le 29 juin dernier, Récamier avait soixante-dix-huit ans. Son esprit et son corps étaient dans toute leur force. Il revenait d'une consultation avec le docteur Cruveilhier, qu'il engageait à prendre du repos, lorsqu'en rentrant chez lui, il mourut foudroyé d'une apoplexie pulmonaire. Il n'eut que le temps de s'écrier : — Mon Dieu, ayez pitié de moi ! — Le chrétien était prêt, d'ailleurs. Il avait communié la veille... Et la dîme mensuelle des pauvres était déjà comptée sur sa table.

Aussi, dans son cortége funèbre, composé de toutes les illustrations de Paris, les haillons de l'indigent et la blouse de l'ouvrier brillaient à côté de la robe rouge des professeurs et de l'habit noir des amis.

(Au prochain numéro les notices et les portraits de Xavier de Maistre et du duc de Wellington.)

NORTH PEAT. CONSOLATIONS.

Sous ce titre modeste et touchant, un petit livre vient de paraître, qui a été pour nous et sera pour le public une surprise et une joie littéraire ; une surprise, car l'ouvrage est d'un étranger, qui écrit notre langue comme s'il l'eût parlée dans son berceau; une joie, car l'inspira-

tion est aussi pure, l'intérêt aussi vif, et la morale aussi douce que le style est excellent. L'auteur s'est formé, tout jeune, à la grande école humaine, à l'école de la douleur. Consolé par l'intelligence et la foi, il enseigne aux autres à se consoler comme lui. Ses leçons se divisent en trois récits : *la Mère bretonne, l'Ange gardien* et *la Main de Dieu ;* le dévouement d'une femme à un pauvre idiot ; un rêve où l'ardent jeune homme voit le monde uni dans la même religion ; et l'histoire fantastique et déchirante d'une mort subite, d'une *mort par la main de Dieu*, comme dit le jury anglais. Ce dernier épisode est d'un mysticisme original, et qui touche au sublime, tant il respire une conviction profonde. Nous n'avons qu'un reproche à faire à l'auteur des *Consolations*, c'est de les adresser exclusivement aux protestants. Son ouvrage convient et plaira à tout le monde. L'écrivain est plus catholique qu'il ne croit par l'étendue de l'esprit et du cœur. Il possède une vertu qui n'a pas de nom dans son Eglise, et que nous appelons la charité de l'âme. P.-C.

DESCARTES ÉTAIT BRETON.

Port-Marly, octobre 1852.

« J'ai lu, Monsieur, dans votre recueil et dans tous les journaux, que la ville de Tours a célébré dernièrement une solennité en l'honneur de Descartes, dont la statue, œuvre de l'illustre artiste, directeur en titre des Musées français, a été découverte aux applaudissements d'un nombreux public. Il est tout simple que les cités ressentent quelque orgueil d'avoir vu des grands hommes naître dans leur enceinte, et de pareils souvenirs ne peuvent qu'engager les générations nouvelles à illustrer leur pays par leurs talents ou par leurs vertus. C'est ainsi qu'il est permis aux peuples de croire qu'ils ont encore une patrie, aujourd'hui que tant d'écrivains leur apprennent uniquement à s'occuper de ce que l'on nomme le positif, c'est-à-dire le matériel de la vie, et que la vapeur attelée au char rapide des voyages maritimes ou terrestres, en faisant de l'homme un cosmopolite, le détachera bientôt de la cité ou de l'humble village où ses yeux, pour la première fois, se sont ouverts au jour. Les anciens avaient une patrie : les plus belles pages de Thucydide et de Tite-Live nous l'apprennent; nos pères se félicitaient aussi d'en posséder une, de laquelle, en réalité, ils s'éloignaient peu, en pensée presque jamais. Ils vivaient, ils travaillaient, ils mouraient souvent pour elle. L'habitude, qui est le premier des liens, les y attachait ; ce lien, s'il ne se rompt à présent, par suite de nos mœurs nouvelles, je crains fort qu'il ne devienne très-relâché.

« A Dieu ne plaise que je fasse le procès aux arts et à l'industrie contemporaine ! cette compensation, peut-être insuffisante, de ce que nous sommes menacés de perdre, n'est pas à dédaigner ; et à défaut de grands citoyens, devenus assez rares dans les jours où nous vivons, il est bon que les populations actuellement à la surface du globe honorent ceux des siècles passés. Le Sueur, Poussin, Casimir Delavigne, Bernardin de Saint-Pierre, viennent de recevoir leurs statues : certes, Descartes avait droit à la sienne. C'est la ville de Tours qui la lui a décernée. Pourquoi la Bretagne n'en a-t-elle pas pris l'initiative sur la Touraine, puisque le père de la philosophie française et d'une philosophie religieuse, appartenait peut-être plus, par sa naissance même, à la première de ces provinces qu'à la seconde?

« En effet, le père et la mère de cet homme justement célèbre résidaient ordinairement à Rennes, où le chef de la famille remplissait les fonctions de conseiller au Parlement de Bretagne. L'époque annuelle des vacances lui permettait de passer ce temps, soit chez des amis, soit dans quelqu'une de ses propriétés hors de sa province. C'est, selon toute probabilité, ce qui a eu lieu lorsque Mme Descartes a mis au jour un fils dont la naissance, à certains titres, pourrait être revendiquée par une province voisine, où sa famille avait un droit naturel de domicile.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ma jeunesse j'ai connu, à Rennes, deux demoiselles Descartes très-âgées, petites-nièces du philosophe, et qui y vivaient vertueusement du travail de leurs mains. Leur principale occupation était la gravure, sur métaux, d'armoiries nobiliaires pour cachets, ou d'estampilles pour servir à la reliure des livres destinés aux grandes bibliothèques.

« On se demandera, sans doute, pourquoi le gouvernement n'était pas venu au secours d'une aussi noble indigence? pourquoi même les Etats de Bretagne, convoqués chaque seconde année, à Rennes, au mois de février, n'accordaient pas une seule de leurs pensées aux demoiselles Descartes qui, à quelques pas de la salle de leurs séances, portaient dignement le poids d'un grand nom et d'une vie laborieuse? Cet oubli était un tort; nous ne l'excuserons pas. Il provenait peut-être de l'absence d'une qualité que nous possédons en trop aujourd'hui : je veux dire que le pouvoir, se bornant à répandre ses bienfaits dans une enceinte privilégiée, s'occupait trop peu des individualités qui, moins rapprochées de lui, avaient aussi quelques droits à son intérêt.

« Je me résume, monsieur, en prétendant que Descartes, natif par accident de Touraine, était Breton d'origine.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« KÉRATRY. »

MUSÉE DES SOUVERAINS FRANÇAIS, AU LOUVRE.

BOUCLIER DE CHARLES IX, ET RELIQUAIRE DE HENRI III, ORDRE DU SAINT-ESPRIT.

Le Musée des souverains français, que nous avons déjà annoncé, et qui réunira au Louvre tous les objets ayant appartenu à nos rois et à nos empereurs, se complète et s'enrichit de jour en jour, sous l'intelligente et active direction du comte Horace de Vielcastel.

Les magnifiques et curieuses pièces dessinées ci-contre, et visibles provisoirement dans la salle des Bijoux, près du Salon carré, donneront à nos lecteurs un avant-goût de ce Musée des souverains, qui formera non-seulement la plus intéressante galerie du Louvre, mais encore le plus merveilleux trésor historique du monde.

Ces trois pièces sont le casque et le bouclier de parade de Charles IX, et le reliquaire donné par Henri III à la chapelle du Saint-Esprit.

L'armure de Charles IX est en vermeil, ciselé avec la finesse qu'on peut voir. Rien d'éblouissant comme l'aspect de ce casque et de ce bouclier, que le fils de Catherine de Médicis portait dans les grandes cérémonies publiques. L'un et l'autre représentent un combat, où, selon le goût du temps, des cavaliers, vêtus à l'antique, se frappent d'estoc et de taille, à travers des chevaux et des hommes renversés. On voit, au second plan du bouclier, une forteresse à créneaux, des tours pavoisées, les tentes d'un camp et une armée en marche. Le cadre du tableau se compose de figures diverses, torses, cariatides, trophées, canons, etc., enroulés d'ornements fouillés avec la plus rare délicatesse. D'autres ornements, à l'extrême bord, présentent l'initiale romane de Charles IX, un K surmonté d'une couronne. Le casque et le bouclier sont doublés de velours brodé d'or.

Mais ce qui met le comble à l'importance de cette armure, c'est que Charles IX lui-même y a probablement travaillé. On sait, en effet, que ce prince, comme Louis XVI plus tard, avait la passion de marteler et de ciseler les métaux. Pour se livrer sans gêne à son plaisir favori, il avait fait établir dans le Louvre même une forge secrète, où la main qui signa la Saint-Barthélemy et les beaux vers à Ronsard (1) luttait de force et d'adresse, autour de l'enclume, avec les armuriers les plus habiles de Paris.

Le reliquaire en or, d'Henri III, vrai joyau gothique, avec ses dix statuettes, ses améthystes pâles et ses grosses perles, rappelle l'ordre célèbre du Saint-Esprit, nommé depuis Cordon bleu, fondé par le roi de la Ligue, le 31 décembre 1578, en mémoire des trois grands faits de sa vie, arrivés le jour de la Pentecôte : sa naissance, son élection au trône de Pologne, et son avénement au trône de France. Aussi les armes réunies de France et de Pologne figurent sur le socle du reliquaire.

Ce bijou sacré fut donné par Henri III à la chapelle du Saint-Esprit, qui va reparaître, avec ses accessoires, dans le Musée des souverains.

Cette chapelle, installée tour à tour au Louvre, à Versailles, à Fontainebleau, aux Tuileries, etc., était le sanctuaire où les chevaliers recevaient leur titre et leurs insignes.

On sait quelle haute importance avait l'ordre du Saint-Esprit, substitué à l'ordre de Saint-Michel, avili au point de s'appeler le *Collier à toutes bêtes*. Il n'y avait que cent chevaliers du Saint-Esprit, en comptant les princes du sang et les grands officiers. On n'y était admis que par le roi, et en prouvant trois quartiers de race. Comme grand-maître, le monarque jurait, à son sacre, le maintien des statuts. Les prélats de l'ordre étaient au nombre de neuf, quatre cardinaux, quatre archevêques ou évêques, et le grand-aumônier de France. Le collier de l'ordre était formé de fleurs de lis, de trophées en or, de flammes et de bouillons de feu, avec la lettre H couronnée. La croix en or, à huit pointes, émaillées de blanc, avait une fleur de lis aux quatre angles et au centre; d'un côté une colombe volant, en émail; de l'autre, un saint Michel en émail et en or. Suspendue au fameux cordon bleu de ciel, elle se porta d'abord au cou, puis en baudrier sur le flanc. La devise était : *Duce et auspice.* La pension fut de 1,000 écus d'or sous Henri III, et plus tard de 3,000 livres seulement.

La réception des chevaliers était une des plus belles cérémonies de la cour. La chapelle du Saint-Esprit étalait toutes ses pompes royales, ses tapisseries de haute lisse et son orfévrerie éblouissante, où brillait au premier rang le reliquaire du fondateur. L'ordre entier, qui formait tout un monde de velours et de soie, d'or et de pierreries, était convoqué solennellement. Le roi, en costume de grand-maître, présidait le chapitre en grande tenue. Messe imposante, lecture des statuts, interrogatoire, serment, distribution des insignes, accolades, défilés majestueux, se succédaient selon l'étiquette minutieuse qu'il faut lire dans les Mémoires de Saint-Simon. Depuis Henri III jusqu'à Louis XVI, et surtout sous Louis XIV, devenir chevalier du Saint-Esprit, c'était s'élever jusqu'au pied du trône, et revêtir un rayon de la majesté royale.

Quant aux princes du sang, ils recevaient le cordon bleu et la croix de l'ordre à leur naissance. Henri IV établit le premier cet usage en faveur de son fils (Louis XIII), puis de son petit-fils le duc d'Orléans, « voulant, dit-il, faire reconnaître la race royale à cette marque d'honneur. »

Le samedi 15 février 1710, au palais de Fontainebleau, le vieux roi Louis XIV fut réveillé à sept heures, contre l'inexorable étiquette qui fixait son lever à huit. On lui annonça que sa belle petite-fille, son enfant gâtée, la charmante duchesse de Bourgogne, allait être mère. Le roi se leva avec une diligence inouïe, se rendit chez la future Dauphine, et, à huit heures trois minutes trois secondes, reçut dans ses bras le duc d'Anjou, son prochain successeur, Louis XV. Dès qu'il fut ondoyé par le cardinal de Janson, on le mit sur les genoux de la duchesse de Ventadour, dans la chaise à porteurs de Louis XIV, qui l'emmena dans ses appartements, sous l'escorte du maréchal de Boufflers, des gardes du corps et des grands officiers. De là, le vieux roi se rendit à la chapelle improvisée du Saint-Esprit, y tint le chapitre de l'ordre, et en fit bénir les insignes éclatants. Puis le duc de la Vrillière, suivi de toute la cour, alla en grande pompe offrir le cordon bleu au nouveau-né, dans sa couchette d'or et de velours, surmontée de la couronne et du dais.

Depuis Napoléon, le grand cordon de la Légion-d'Honneur est remis ainsi aux princes du sang impérial ou royal. C'est à ce titre que Louis-Napoléon, le président actuel, l'a reçu dans son berceau.

Le dernier chapitre du Saint-Esprit a été tenu aux Tuileries, sous Charles X, pour la réception dans l'ordre de ses deux derniers chevaliers, le prince de Talleyrand-Périgord, et le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe. *Sic transit gloria mundi.*

(1) Voici quelques-uns de ces vers, cités par Ronsard lui-même, que ce fameux poëte n'a jamais égalés, et qui sont les plus remarquables du siècle.

> L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
> Doit être à plus haut prix que celui de régner.
> Tous deux egalement nous portons des couronnes;
> Mais, roi, je les reçus; poëte, tu les donnes...
> Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
> Te soumet les esprits dont je n'ai que le corps;
> Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
> Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire...

M. le comte Horace de Vielcastel reconstruit, au Musée des souverains, toute la fameuse chapelle, avec ses tapisseries, son autel, ses ornements, les manteaux et les insignes du Saint-Esprit, etc. Il espère même y exposer le grand livre où signèrent tous les chevaliers de l'ordre depuis Henri III, c'est-à-dire tous les grands personnages français des trois derniers siècles. On se figure l'immense intérêt d'une pareille résurrection. Le Musée des souverains de France présentera mille détails d'une égale importance, dont la plume et le crayon feront bientôt jouir nos lecteurs.



Musée des souverains de France : Armure de Charles IX. Reliquaire de Henri III.

PITRE-CHEVALIER.

N. B. La seconde et dernière partie de *Huit jours de royauté* (*Masaniello*), retardée par un accident de gravure, paraîtra dans notre numéro de décembre.

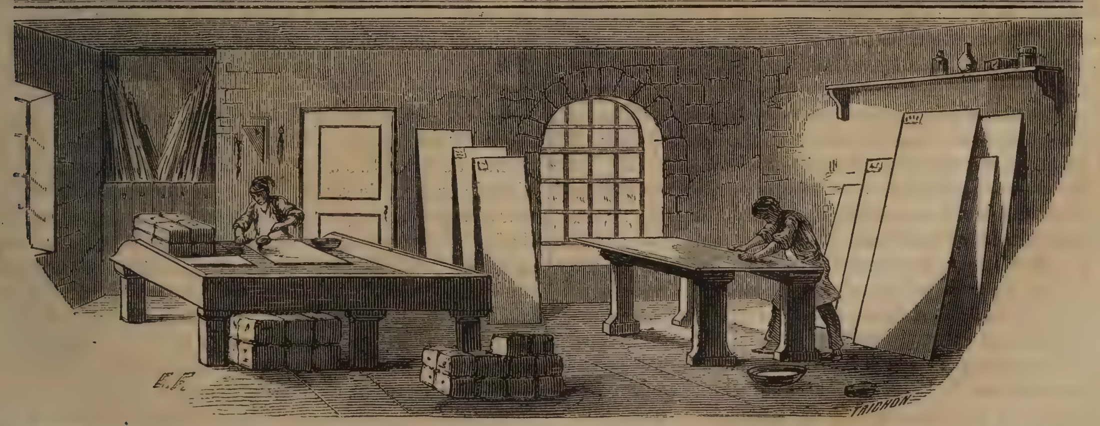
TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. INDUSTRIE.

HISTOIRE DU VERRE ET DE SES USAGES.







1° Fabrication des bouteilles. — 2° Intérieur d'une verrerie.— 3° Polissage et étamage des glaces. Dessin d'E. Forest.

Promenade à Saint-Mandé. Un contraste. La cristallerie. Fabrication des serre-papiers à fleurs. Les outils de la verrerie. Composition du verre, du cristal, du flint-glass, de l'émail. Coloration. Le financier de 93 et Darcet. Les vitraux sauvés. Comment se fait une burette d'huilier. Miroirs et glaces. Histoire du verre et des verriers, en Chine, en Phénicie, en Perse, dans l'Inde, en Grèce, à Rome, en Egypte. Un verre de 3,000 francs. Fiole lacrymatoire. Le verre malléable. Anecdotes. Tibère et Richelieu. L'élixir blanc. Papier huilé. Croisées. Vitraux. Premier éclairage de Paris. Priviléges des gentilshommes verriers. Usages modernes du verre. La glace conjugale... sans tain.

Il y a quelque temps, je revenais de Saint-Mandé par l'avenue de Bel-Air. Le ciel était pur et le soleil brillant, quoique faible, car on était déjà en automne. Les feuilles jaunies jonchaient la large avenue et crépitaient doucement sous mes pieds. Des maisons petites, élégantes et bien tenues s'alignaient à droite et à gauche; quelques rares promeneurs jouissaient, comme moi, de ce dernier beau jour. On voyait facilement qu'ils habitaient le voisinage. C'étaient des vieillards appuyés sur un bâton; c'étaient des femmes avec de petits enfants, et tous avaient un air de distinction et d'aisance. Cette avenue, que je ne connaissais pas jusqu'alors, me parut charmante. Je ne pouvais croire qu'elle fût à deux pas du faubourg Saint-Antoine. Il me semblait bien plutôt que je me trouvais à Versailles, dans cette ville oisive et silencieuse qui conservera éternellement le cachet d'aristocratie imprimé sur son front par la main puissante de Louis XIV. Je ressentais vivement l'influence du monde extérieur sur nos dispositions, et je me disais qu'évidemment, avec tant d'espace, tant d'air, tant de lumière, il est impossible de ne pas s'abandonner à un délicieux *far niente;* comme il est impossible de songer à autre chose qu'à un travail fiévreux dans les ruelles étroites et sombres de notre vieux Paris. J'avançais cependant, tout en faisant ces réflexions, lorsqu'en approchant de la barrière du Trône, au coin de l'avenue des Rendez-Vous, je vis se dresser devant moi, sur le bord du chemin, devenu noirâtre et malpropre, quelques maisons basses et sombres, d'où s'élevait un nuage d'épaisse fumée. Des hommes, aux vêtements salis par le travail, s'agitaient alentour. Adieu les rêves d'autrefois! adieu le repos et la poésie! je me retrouvais en face de la réalité rude et laborieuse que nos nombreux besoins nous ont faite.

Cependant, dans ce contraste si prononcé entre ces deux avenues qui se touchent, il y avait une autre sorte de poésie et surtout d'enseignement. Je m'approchai de l'usine, j'appris que c'était une cristallerie; je demandai et j'obtins la permission d'y entrer. On n'y faisait en ce moment qu'une seule chose, des serre-papiers aux mille fleurs; mais cela était déjà bien assez curieux pour moi, qui n'avais jamais pu comprendre comment on parvenait à créer ces charmantes inutilités.

Au milieu d'un rez-de-chaussée de médiocre grandeur s'élevait un fourneau circulaire en briques réfractaires, dans lequel le feu ne s'éteint jamais. Tout autour on voyait des hommes pâles et dégouttant de sueur, qui plongeaient dans les gueules enflammées du fourneau de longues cannes de fer, et qui les en retiraient chargées à leur extrémité d'une boule ardente de verre en fusion. De toutes parts étaient semés des fragments de cristal étincelant comme des diamants. Çà et là reluisaient des tubes de verre diversement colorés, des flacons, des coupes, des vases de cristal de toutes les couleurs et de toutes les formes. Dans un coin, plusieurs femmes, assises auprès d'une table, plaçaient sur une sorte de soucoupe de petites fleurs de verre, fabriquées au chalumeau, et qui devaient former un serre-papier. Le bouquet qu'elles ont ainsi composé avec plus ou moins de goût est enfourné, sur sa soucoupe, dans une espèce de four. Lorsque ce bouquet, sans rien perdre de sa forme, est devenu entièrement rouge, un *gamin* (c'est le mot technique), le tire du four sur une pelle, et l'apporte à *l'ouvrier.* Celui-ci a déjà *cueilli* (c'est encore l'expression consacrée), a déjà cueilli dans le creuset, avec le bout d'une canne de fer, justement la quantité de verre en fusion nécessaire pour faire la partie supérieure du serre-papier. Mettant sa canne perpendiculairement au-dessus du bouquet, il prend toutes les petites fleurs dans la pâte visqueuse, laisse par terre la soucoupe, puis posant sa canne horizontalement sur le bras d'une espèce de fauteuil en bois, il la fait tourner en pétrissant le verre avec un morceau de bois mouillé, de manière à lui donner la forme convenable. S'il aperçoit dans un endroit quelque défaut, quelque ordure, il coupe avec des ciseaux la partie défectueuse, et recommence à façonner ce qui reste. Dans cet état, toute la masse est rouge, mais cependant on distingue les fleurs à une différence de nuance. Plus tard, lorsqu'on laissera refroidir le cristal, les différentes couleurs des fleurs apparaîtront à mesure que le refroidissement s'opérera. Cette coloration, qui s'effectue en quelques secondes, est une des choses qui m'ont le plus frappé.

La masse pâteuse est toujours au bout de la canne, mais il n'y a encore que le dessus du serre-papiers. On la rechauffe dans un four; on l'en retire, et un autre ouvrier vient y ajouter, à l'extrémité, une petite quantité de verre, cueillie, comme toujours, au bout d'une canne, et grâce à laquelle le bouquet se trouve entièrement enveloppé de cristal. On sépare le tout de la première canne; on donne à la partie supérieure une forme sphérique avec le bois mouillé; on rechauffe encore; on retire; on coupe avec des ciseaux la partie adhérente à la seconde canne; puis on place le serre-papiers, complétement terminé, dans un four où il refroidit lentement; si on le laissait refroidir trop vite, il resterait extrêmement fragile, ou même il éclaterait sous l'influence des courants d'air. Tant que le verre est en fusion on le manipule sans danger avec des instruments mouillés, parce que la différence de température est si grande que l'eau qui se vaporise ne produit sur la pièce travaillée aucun effet; au contraire, lorsqu'elle commence à se refroidir, le contact du même outil mouillé ferait tout éclater à l'instant. Dans beaucoup de circonstances, c'est d'une tringle de fer froide ou mouillée que l'on se sert pour couper le verre chaud, tandis qu'on se sert d'une tringle de fer chaude pour couper le verre froid.

La simplicité des outils employés dans la verrerie est véritablement remarquable. C'est d'abord et surtout la canne de fer creuse avec laquelle l'ouvrier cueille le verre dans le creuset, le souffle, le façonne en roulant la canne sur son axe, l'allonge, soit en balançant la canne, soit en la faisant tourner autour de sa tête; c'est ensuite une espèce de petite pincette en fer et des espèces de battoirs en bois, qui servent à donner la forme à la pâte; c'est un banc de bois garni de bras sur lesquels l'ouvrier pose sa canne et la fait tourner de manière à lui imprimer le mouvement d'un tour. Joignez à cela, pour les objets délicats, une lampe d'émailleur et quelques chalumeaux, puis un fourneau garni de creusets, et vous aurez tous les instruments nécessaires pour fabriquer les plus charmantes fantaisies de cristal.

Cette simplicité des outils correspond à la merveilleuse docilité de la matière sur laquelle on agit. Le verre en fusion se trouve dans un état pâteux, où il est doué à la fois d'une malléabilité et d'une ténacité extrêmes. Modelé avec un morceau de fer ou de bois mouillé, il prend toutes les formes imaginables ; soufflé à travers une canne, il se gonfle comme une bulle de savon et devient tellement mince, qu'on peut le broyer entre les mains sans se faire de mal. Si deux hommes, porteurs de deux cannes enfoncées dans la même masse de verre, s'éloignent rapidement, il se forme entre eux un tube d'une ténuité extrême ; si un bout de ce tube est enroulé sur une manivelle qui tourne avec vitesse, on peut le tirer tellement fin, qu'il devient plus souple qu'un cheveu, et qu'on en a fait non-seulement des tissus, mais des perruques.

On raconte que La Fontaine ayant lu, par hasard, quelques pages de Baruch, s'en allait répétant à tous ses amis : — « Avez-vous lu Baruch ? C'était un fameux homme que Baruch ! » Saisi d'un enthousiasme du même genre, je rabâchais aux miens : — Avez-vous vu la cristallerie de M. Nocus à Saint-Mandé ? Quelqu'un me dit qu'il y avait une autre fabrique de cristal à Clichy-la-Garenne ; je ne manquai pas d'y courir, et je retrouvai là, sur une grande échelle, les objets qui m'avaient déjà tant intéressé.

Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des industries, où la matière première subit plusieurs préparations dans divers genres de fabriques, et où ces fabriques elles-mêmes empruntent à d'autres professions les instruments dont elles font usage, les verriers manipulent eux-mêmes tout ce qui sert à leur art. Je vis donc à Clichy des monceaux de sables (silice), de potasse, d'alumine, de minium (oxyde de plomb) destinés à former, par leur fusion, la matière du verre. J'y vis un manége où les matières premières sont broyées sous une pesante meule ; un atelier où l'on fabrique à la main des creusets d'argile grands comme des tonneaux, qui doivent être conservés pendant six ou huit mois dans une chambre chauffée, afin de s'y dessécher lentement ; je vis une vaste salle contenant deux fourneaux gigantesques où le cristal enflammé bouillonne perpétuellement dans dix ou douze creusets rouges comme du feu ; je vis ensuite un autre atelier où quatre-vingts ouvriers, assis devant des tours, taillent sur des meules les objets de cristal lentement refroidis ; je vis enfin le magasin, où sont entassés pêle-mêle les produits, si variés, de cette riche industrie.

Le verre proprement dit, le verre à vitres par exemple, est composé, sur 100 parties, d'environ 70 parties de silice, 15 de chaux, 15 de soude ; il est fondu avec du bois dans des creusets non couverts.

Lorsqu'on a voulu substituer l'emploi du charbon de terre à celui du bois, la fumée qui se dégageait de la houille a obligé d'employer des creusets couverts, mais alors on a obtenu moins de chaleur et il a fallu chercher un *fondant* plus actif. On s'est servi de *minium* (oxyde de plomb), et il en est résulté une espèce de verre ayant des qualités plus précieuses ; c'est celle que nous appelons du cristal. Il est ordinairement composé de trois parties de sable pur, deux de minium, une de carbonate de potasse. Pour tous les objets de luxe, le cristal a détrôné le verre, de sorte qu'aujourd'hui il y a des cristalleries où, même en brûlant du bois, on emploie pour fondant l'oxyde de plomb. En augmentant la proportion de cet oxyde on obtient le flint-glass, qui sert pour les instruments d'optique ; en l'augmentant davantage, on produit des émaux.

Pour colorer le cristal, on y introduit les oxydes de divers métaux. Le verre rouge ou rose est coloré au moyen d'un chlorure d'or. Pendant notre première révolution, je ne sais quel financier jacobin imagina que les vitraux rouges des verrières du moyen âge pouvaient devenir une ressource pour la patrie. Sur sa demande, on envoya à la Monnaie de Paris plusieurs caisses de ces vitraux, afin de voir s'il serait possible d'en tirer de l'or. M. Darcet démontra que ce verre ne contenait que du cuivre, et sauva ainsi de la destruction ces magnifiques monuments de l'art chrétien.

Voulez-vous savoir, maintenant, comment se fabrique une de ces burettes qui se prélassent tête à tête dans votre huilier ? Un ouvrier cueille dans le creuset, au bout d'une canne, le cristal nécessaire ; il le balance pour l'allonger, et fait souffler dans la canne par un gamin, tandis qu'avec ses fers il donne à la bulle qui se gonfle, à peu près la forme qu'elle doit avoir. On la rechauffe ; on attache au fond une autre canne ; on détache la première du col par un coup sec ; puis un ouvrier élargit le goulot avec un fer, l'échancre en le coupant avec des ciseaux et le renverse de manière à faire un bec. Un autre ouvrier apporte, au bout d'un ferret, une quantité de cristal fondu suffisante pour faire un cordon qui se met autour du col ; il apporte ensuite de quoi faire l'anse ; il pose sur le col de la burette le bout de ce cordon de cristal, allongé par son propre poids. L'ouvrier qui tient la burette coupe, à la longueur voulue, ce cordon déjà collé, en prend le bout avec une pince, le pose sur le ventre de la burette, l'appuie pour le fixer, lui donne la forme voulue, puis, enfin, détache la pièce de la canne, par une brusque secousse. Un gamin arrive, la prend au bout d'une baguette, la porte dans un four où elle refroidit lentement ; et le tour est joué !

La canne creuse est si chère aux ouvriers qu'ils s'en servent même pour fabriquer les vitres et les miroirs ! A cet effet, ils soufflent un manchon de verre : ce manchon est ensuite fendu dans sa longueur, et placé dans un four où il se ramollit et s'étend de manière à devenir plat. On conçoit que la grandeur de ce manchon est limitée, et voilà pourquoi nos grand'mères n'avaient que de petits miroirs. C'est tout récemment qu'on a inventé (ce qui paraissait pourtant bien plus simple), de répandre le verre fondu sur une table de bronze, et de faire passer dessus un cylindre qui l'aplatit.

Toute cette fabrication m'avait paru si curieuse que je voulus en savoir davantage. J'allai trouver l'aimable et savant bibliothécaire du Louvre, et je lui demandai tous les ouvrages qu'il avait sur l'art de la verrerie. En voici le résumé.

Le verre était connu des anciens, mais la fabrication en resta longtemps tellement incertaine et tellement dispendieuse, qu'ils ne paraissent s'en être servis que pour un petit nombre d'usages, et pour des usages de luxe.

En laissant de côté les Chinois, chez qui la fabrication du verre remonte sans doute très-haut, il paraît que les premiers vases et les premiers miroirs en verre furent fabriqués à Sidon, en Phénicie. Les Sidoniens étaient parvenus à couler le verre en moule ; ils en faisaient jusqu'à des colonnes, apparemment creuses et qui paraissaient lumineuses pendant la nuit. Au rapport de Pline, ils furent les premiers qui soufflèrent le verre, qui le tournèrent et qui gravèrent sur cette matière toutes sortes de figures creuses ou en relief.

Chez les Perses, avant le règne d'Alexandre le Grand, on se servait de vases de verre, et les ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent à ces peuples firent rapport de

cet usage parmi eux, comme étant la preuve de leur richesse et de leur magnificence. Les Perses ont conservé depuis l'art de la verrerie; on fabrique à Schiras le plus beau verre de tout l'Orient, et l'on prétend que l'on sait y réunir les fragments du verre, comme nous réunissons ceux de la porcelaine.

Les Indiens, les Grecs, et même les Gaulois et les Espagnols possédaient des fabriques de verre avant qu'il y en eût à Rome. Ce fut seulement sous l'empire d'Auguste que des verriers vinrent s'établir dans la capitale du monde.

On n'a pas retrouvé d'objets en verre que l'on puisse attribuer avec quelque certitude aux Phéniciens, aux Égyptiens, aux Étrusques, ni aux Grecs; mais on en conserve un assez grand nombre qui viennent des Romains. Le verre de fabrique romaine était déjà à très-bon compte à Rome, lorsque Pline écrivait son *Histoire naturelle*; mais c'était un verre peu transparent, chargé de nuances vertes. Le verre blanc, imitant le cristal de roche, et le verre diversement coloré, venait d'Égypte et coûtait horriblement cher. On lit dans Vopiscus une lettre de l'empereur Adrien au consul Servien, son beau-frère, pour



Chefs-d'œuvre de verre et de cristal. Dessin de H. Catenacci.

lui donner avis de l'envoi qu'il lui fait de verres à boire, de couleurs variées. Il lui apprend qu'il a reçu ces verres du grand-prêtre d'un fameux temple d'Égypte, l'invite à en faire part à sa sœur, et lui recommande de ne s'en servir que dans les plus grands festins. C'était apparemment quelque chose d'analogue à nos verres de Bohême.

Le même Vopiscus raconte qu'un certain officier de Zénobie avait porté le luxe à un si haut degré, que les murs de son palais étaient ornés de tables de verre encadrées.

Les plus opulents d'entre les Romains trouvaient tant de délices à boire dans des coupes de verre, qu'ils leur donnaient la préférence sur les vases d'or et d'argent. Une petite tasse de verre à deux anses, que Néron brisa dans un moment de colère, lui avait coûté 6,000 sesterces, somme équivalente à un peu plus de 3,000 francs. Le vase que Pétrone fit réduire en poussière, avant de mourir, pour empêcher cet empereur de s'en emparer, était d'un plus grand prix encore.

Les ouvrages de verre les plus ordinaires qui se faisaient dans les verreries romaines consistaient en usten-

siles de table, c'est-à-dire en plats, pots, bouteilles, tasses et gobelets; on faisait surtout avec le verre ces petites fioles nommées lacrymatoires, que l'on retrouve en si grand nombre dans les tombeaux des anciens, et qui, dans leur substance précieuse, renfermaient quelque chose de plus précieux encore, les larmes versées par la douleur des survivants. Seulement les pauvres morts étaient souvent volés, quant à la qualité des larmes. Les fioles n'étaient pas non plus merveilleusement fabriquées, et le verre blanc des Romains était sujet à pousser des sels qui en ternissaient l'éclat.

Les Grecs, et après eux les Romains, firent entrer le



Usages du verre · Lunettes. Bouteille. Kaléidoscope. Harmonica. Miroir. Verre lenticulaire. Télescope. Thermomètre, etc.

verre de couleur dans les mosaïques dont ils ornaient leurs temples. Il paraît qu'ils en firent aussi des miroirs. On voyait autrefois, dans le trésor de Saint-Denis, une masse ovale de verre pesant plus de trente livres, et que l'on appelait le miroir de Virgile. Dom Mabillon, chargé en 1663 de montrer le trésor, laissa tomber ce miroir, qui se cassa. Cette maladresse, bien digne d'un savant, lui fit perdre sa place. On analysa un morceau du miroir et l'on reconnut qu'il contenait beaucoup de plomb. C'était donc une espèce de cristal.

Cette fragilité du verre, quoique devenue proverbiale, ne serait point inhérente à sa nature, s'il fallait en croire deux anecdotes racontées très-sérieusement par des auteurs graves.

Pline, Cassius et Isidore rapportent qu'un certain architecte ayant relevé d'une manière admirable un grand portique de Rome, qui penchait d'un côté, l'empereur Tibère le paya, et le fit chasser de la ville, avec défense d'y rentrer. Cependant, le même individu ayant trouvé le moyen de rendre le verre malléable, il crut qu'une si

grande découverte pourrait lui valoir sa grâce. Il revint à Rome, se présenta devant l'empereur, et lui offrit un verre préparé suivant son secret. Le prince, mécontent de ce qu'on avait enfreint ses ordres, jeta le verre par terre; mais il ne se cassa pas et ne fit que se bossuer. L'inventeur le ramassa, le plaça sur une petite enclume, qu'il avait apportée avec lui, et le frappant d'un marteau, le remit en un instant dans son premier état. Tibère, surpris, lui demanda s'il était le seul qui connût un secret si rare, et l'architecte triomphant répondit que oui; mais l'empereur ordonna immédiatement de lui couper le cou, de peur, disent les historiens, que si le verre devenait ainsi malléable, en conservant sa transparence, les différents métaux, et l'or lui-même, ne perdissent tout leur prix. Voilà, il faut l'avouer, une singulière sentence, motivée par une bien curieuse théorie d'économie politique.

Suivant Haudicquer de Blancourt (*Art de la verrerie*, Paris, 1718), un fait analogue aurait eu lieu sous Louis XIII.

« On assure, dit-il, qu'un savant ayant retrouvé le même secret, présenta une très-belle figure de verre au cardinal de Richelieu, qui était le protecteur des sciences (singulier protecteur, s'il faut en croire l'anecdote). Ce grand ministre voulant prendre cette figure pour la mieux admirer, celui qui la présentait la laissa tomber exprès, dont ce ministre parut fâché. Mais cet homme l'ayant ramassée, en redressa toutes les parties offensées avec tant d'adresse, qu'il ne parut plus qu'elle eût été bossuée, ce qui surprit extrêmement ce savant ministre qui n'en ignora pas la cause. Mais les raisons politiques qu'il crut avoir pour les conséquences de ce secret l'obligèrent à faire arrêter celui qui l'avait trouvé. Ainsi, la fortune qu'il espérait faire par ce rare et important travail se trouva réduite en une prison perpétuelle.

« Pancirollus et toute la cabale des philosophes chimistes, poursuit le bon Haudicquer, attribuent cette malléabilité à l'élixir blanc. C'est ce que nous croyons très-possible par les vertus infinies que nous savons que doit renfermer ce précieux élixir, avec lequel on peut aussi convertir les cristaux en vrais diamants. On sait, comme l'affirme le docte Raymon Lulle, que l'élixir rouge convertit le verre en rubis, en escarboucle, et lui donne également la dureté et la malléabilité. »

J'avoue, quant à moi, que je n'ai pas grande confiance dans l'élixir rouge ni dans l'élixir blanc, non plus que dans les deux anecdotes.

L'emploi du verre aux fenêtres est assez récent. Les Grecs et les Romains, comme encore aujourd'hui la plupart des Orientaux, fermaient leurs croisées avec des espèces de jalousies. Ils se servaient aussi de lames de pierres transparentes, usage qui subsiste encore dans le Nord, où l'on emploie à cet effet une espèce de talc. Plus récemment on a garni les fenêtres de papier huilé; car, pour que l'emploi des vitres devînt général, il fallait que leur fabrication se fît à bon marché. Ne nous hâtons pas trop cependant de nous applaudir de ce perfectionnement. Voici ce qu'en pensait un partisan déterminé du noble art de la vitrerie, Le Vieil, peintre sur verre du Roi, qui mourut en 1772. « Les châssis garnis de papier étaient autrefois fort en usage dans Paris, où il est très-rare d'en trouver encore, si ce n'est dans les ateliers de peinture et de gravure. Ces châssis tenaient les appartements plus clos et plus sourds contre les bruits du dehors; le jour qu'ils rendaient était plus uniforme et fatiguait moins la vue; le soleil, ne passant point à travers les pores du papier comme il perce ceux du verre, ne dardait point si vivement ses rayons dès le matin; et le jour, que le papier paraissait renfermer dans les appartements, semblait s'y perpétuer le soir avec plus de durée. Il n'y avait point de lieu d'étude ou de communauté religieuse qui n'eût des doubles châssis garnis de carreaux de papier. Ces châssis y tenaient lieu de rideaux contre l'indiscrétion de la curiosité du dehors ou du dedans. Cet usage s'est perpétué à Lyon, dans les fabriques d'étoffes de soie, où il fournit aux ouvriers un jour plus égal que le verre ne peut faire.»

Le grand inconvénient de ces vitres de papier huilé, c'est qu'elles devaient être renouvelées tous les ans; les ouvriers chargés de ce soin s'appelaient des *châssissiers*.

Il paraît, d'après des passages de Lactance et de saint Jérôme, que l'emploi du verre aux fenêtres aurait pris naissance vers la fin du troisième siècle; mais c'était évidemment alors un luxe rare et coûteux. Fortunat, évêque de Poitiers, qui mourut vers la fin du sixième siècle, faisant la description de l'église de Paris, construite et magnifiquement ornée par ordre de Childebert, célèbre l'effet admirable que le jour des croisées, garnies de verre, répand sur les murs et sur les voûtes, aux premières approches de l'aurore. L'église Sainte-Sophie, construite par l'empereur Justinien, à Constantinople, était également éclairée par des fenêtres garnies de petits carreaux de verre. Ce verre était-il blanc ou coloré? C'est ce qu'on ne sait pas bien positivement. Il semblerait qu'en Italie, du moins, le premier emploi des vitraux colorés ne remonte guère qu'au dix-huitième siècle. Mais je m'aperçois que j'arrive à parler de la peinture sur verre, et ce sujet vaut bien un article à part. Laissons-le donc de côté, s'il vous plaît.

Il y a loin des magnifiques roses de nos cathédrales aux humbles lanternes qui éclairent nos rues. Cependant, l'éclat de celles-ci ne parut guère moins admirable à nos grands-pères. C'est en 1667 seulement que l'on commença à éclairer la ville de Paris, pendant la nuit, au moyen des lanternes publiques. Ces lanternes avaient d'abord la forme d'un seau, dont le pourtour seulement était garni de verre. Elles contenaient deux chandelles de différentes grosseurs, afin de donner plus ou moins de lumière, suivant les temps. Quoique le nombre de ces lanternes fût bientôt porté à plus de sept mille, Paris ne se trouvait que faiblement éclairé. Les chandelles, ne pouvant être mouchées, ne donnaient qu'un jour louche, et le plomb qui formait la base de la lanterne projetait sur le pavé des ombres gigantesques où l'obscurité ne paraissait que plus redoutable. Depuis le premier quartier de la lune de mai jusqu'au lendemain de la pleine lune d'août, ces lanternes n'étaient point allumées. Ce fut M. de Sartine qui fit adopter les lanternes à réverbères ou à lampes. Le bail de l'entrepreneur de ces nouvelles lanternes commença le 1er août 1769. Elles devaient éclairer depuis la fin du jour jusqu'à trois heures du matin, mais seulement à défaut de la lune. Par exception, la nuit de Noël et celles des jeudi, dimanche, lundi et mardi gras, étaient éclairées jusqu'au jour.

J'ai dit quels étaient les usages du verre chez les anciens; quels sont-ils chez les modernes? ou plutôt, car une pareille recherche nous mènerait beaucoup trop loin, quels sont ceux de ces usages qui frapperaient le plus un nouvel Anacharsis? Cette matière, plus précieuse que le diamant, dirait-il sans doute, est peut-être celle qui a le plus servi à agrandir les connaissances de l'homme. C'est par elle que l'on rend l'usage de la vue aux personnes dont les yeux sont fatigués ou mal construits (*les lunettes*); c'est par elle que l'on dévoile les mystères de l'infini en grandeur dans les espaces célestes (*les télescopes*), de l'infini

en petitesse dans les myriades d'atomes organisés qui pullulent sur notre globe (*les microscopes*); c'est par elle que l'on reproduit d'une manière miraculeuse, quoique passagère, l'image de tous les objets existants (*les miroirs, les chambres obscures*), et que l'on fixe la même image sur le métal ou sur le papier (*le daguerréotype*); c'est par elle que la chimie, la chirurgie, l'histoire naturelle et toutes les sciences ont pu faire des progrès inespérés (*les cornues, les alambics, les instruments chirurgicaux de toute espèce, les ruches de verre, les baromètres, les thermomètres, les machines électriques, pneumatiques, etc.*). Pour descendre à des usages moins importants, mais d'une utilité plus journalière, c'est par elle que les maisons sont éclairées pendant le jour et pendant la nuit; c'est par elle que les gravures, les pendules, les montres sont préservées des contacts qui pourraient les endommager. Le verre glacial devient un créateur du feu, en concentrant sur l'amadou les rayons du soleil (*verres lenticulaires*). Les vins précieux qui réjouissent le cœur de l'homme, l'eau, les essences, les médicaments nécessaires à sa toilette et à sa santé sont conservés dans cette matière (les *bouteilles*). On en a fait des objets de parure (*les verroteries*), des instruments de musique (*les harmonicas, etc.*), des pavés transparents (*les œils-de-bœuf*), et même une espèce de vernis, que l'on peut appliquer sur le bois, sur la toile, sur les décorations d'un théâtre et qui les préserve de l'incendie; en un mot, cette substance remplit les usages les plus divers, les plus utiles et les plus nombreux; de telle sorte que ceux qui sont habitués à s'en servir ne conçoivent pas même comment il leur serait possible de s'en passer.

Aussi les rois du pays de France ont-ils voulu honorer les ouvriers qui travaillaient cette matière autant que l'on honore en Chine les laboureurs. Il existe un édit de Charles VII confirmant les priviléges octroyés par ses prédécesseurs aux peintres vitriers, *qui ont accoutumé estre francs, quittes et exemts de toutes tailles, aydes, subsides, garde de portes, guets, arrrière-guets et autres subventions quelconques*. Ces avantages ont encore été étendus par les successeurs de ce prince; de telle sorte qu'un écrivain (Haudicquer) a pu dire avec vérité, que *les ouvriers qui travaillent à ce bel et noble art sont tous gentilshommes et ne reçoivent parmi eux personne qu'ils ne connaissent comme tel, ayant obtenu le grand et beau privilége de pouvoir faire travailler eux-mêmes, sans déroger à leur noblesse.*

Pendant que je suis en train de parler des usages du verre, dois-je dire comment certains astronomes, afin d'expliquer les mouvements des astres, ont enveloppé notre pauvre globe d'une multitude de sphères de cristal? Ma foi, non; c'est bien assez des services qui nous sont réellement rendus par ce prodigieux Protée, et j'aime mieux vous raconter une histoire qui m'a été contée à moi-même par une de mes vieilles amies, femme aussi bonne que distinguée.

— Je connais, me disait-elle, un jeune homme rempli d'esprit et une jeune femme charmante, qui se sont mariés il y a peu de temps, qui s'aiment à la folie, et qui ne peuvent pas vivre dans la même atmosphère. Tous les deux sont d'une santé excessivement délicate; mais la femme éprouve le besoin impérieux de respirer un air vif et frais, tandis que le mari est pris d'une toux consomptive, aussitôt qu'il sort d'une chambre bien close et bien chauffée.

— Vraiment, fis-je en riant (je l'avoue avec un peu de remords), c'est jouer de malheur! et ces deux époux, tout en s'adorant, me font l'effet de vivre ensemble comme le jour avec la nuit.

— Ne riez pas, reprit mon aimable interlocutrice; ce que je vous dis est très-sérieux, et quant à moi, j'ai le cœur navré quand j'y pense. Pour se voir, du moins, pour pouvoir causer ensemble, ils ont fait faire dans leur chambre une cloison de glaces sans tain, et c'est à ce supplice de Tantale qu'ils sont condamnés, jusqu'au moment de l'éternelle séparation.

Devant ce dernier et prodigieux usage du verre, je baissai la tête et je me tus.

P. GROLIER.

TRADITIONS RELIGIEUSES.

NOTRE-DAME-DU-PASSANT, DANS L'UNTERWALD.

Les cantons les plus pittoresques de la Suisse sont les cantons forestiers, et le plus pittoresque de ceux-ci est le canton d'Unterwald. Les villes y offrent des modèles de cette architecture à la fois rustique et délicate, naïve et recherchée, qu'on ne trouve plus que dans les peintures du quinzième siècle et dans certaines rues de notre Basse-Bretagne... Pignons aigus, fenêtres grillées, damiers de pierre et de bois, façades surplombantes, sculptures bizarrement allégoriques, carrefours étroits, tortueux et montants, où les maisons forment voûte en se touchant presque du sommet, où circulent des hommes graves, en sombreros de feutre et en larges culottes, avec des femmes aux longues coiffes blanches tombant sur des corsages bariolés, et au bout desquels les ogives et les clochetons d'une église apparaissent comme au fond d'une chambre obscure : tels sont les tableaux qu'on rencontre à chaque pas à Stanz, à Sarnen, à Schwitz, et dont nos lecteurs se feront une idée par la gravure ci-dessous.

Dans les campagnes, la nature unit toutes ses grâces à toutes ses magnificences : arbres géants, groupés à plaisir; ruisseaux, cascades et torrents, bondissant des coteaux aux vallons; lacs endormis dans la verdure, au pied des montagnes couronnées de neige; chalets suspendus comme des nids entre des avalanches et des abîmes, etc., etc.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore dans l'Unterwald, c'est la foi sereine, poétique et inébranlable des pauvres habitants; ce sont les témoignages de cette foi, multipliés jusque dans les déserts les moins accessibles.

Ainsi, vous arrivez à la crête d'un mont, haut de deux mille pieds, loin de toute habitation, de tout bruit humain; et qu'apercevez-vous à l'endroit le plus sauvage, suspendu, comme un médiateur, entre le ciel et la terre? un oratoire ou une chapelle bâtie, entretenue par les fidèles du pays!

De ces humbles temples perdus dans les nuages, le moins connu peut-être des voyageurs et celui qui mériterait le plus leur intérêt, est le sanctuaire élevé sous la touchante invocation de *Notre-Dame-du-passant*.

—Il y a bien longtemps de cela, dit la légende, perpétuée de bouche en bouche par les anciens du pays, le ravin baptisé aujourd'hui du doux nom de la Vierge s'appelait d'un nom terrible et sinistre : le *Couloir du diable*. Ce sentier vertigineux, que les chasseurs les plus intrépides ne franchissaient qu'en tremblant, passait entre deux menaces de mort permanentes ; au-dessous, des précipices sans fond, où la chute d'un homme ne faisait pas plus de bruit que celle d'une feuille ; au-dessus, des rochers gigantesques, dont les quartiers se détachaient par les temps les plus calmes, comme si le frôlement d'une aile d'oiseau, le travail d'un insecte ou le passage d'une fourmi eussent suffi pour dissoudre ces masses formidables. On comptait en frémissant, aux veillées des chalets, les voyageurs engloutis ou écrasés dans ce défilé mortel, et les bonnes femmes ne manquaient pas d'ajouter à ces malheurs des circonstances à faire dresser les cheveux sur la tête. « Le couloir du diable était naturellement ou plutôt surnaturellement, son domaine... Tout ce qui s'y aventurait devenait donc son jouet et sa victime... Celui-ci était jeté dans le gouffre, celui-là enlevé dans les nuages ; l'un tombait foudroyé par un éclair, l'autre, broyé par la chute d'une roche... »



Carrefour de Stanz (Unterwald).

Et le chemin fatal était indispensable aux hameaux voisins ; et il était impossible d'en frayer un autre dans les entrailles de la montagne !

Les habitants se réunirent et se demandèrent : — Comment nous sauver de la mort ? — En nous mettant sous la protection de la Vierge ! répondit une jeune fille qui s'appelait Marie, et qui n'avait jamais imploré en vain sa patronne.

L'avis fut aussitôt unanime, et l'érection de *Notre-Dame-du-passant* décidée par acclamation.

Mais où trouver des ouvriers assez hardis pour construire la chapelle, à la barbe du diable ? On en chercha d'abord inutilement. Enfin, quelques braves, c'est-à-dire quelques vrais chrétiens, se risquèrent, armés du signe de la croix, après avoir entendu la messe. Le premier jour, ils s'enfuirent devant un éboulement monstrueux. Le second jour, ils n'échappèrent que par miracle à une avalanche... Mais voyant dans ce prodige même l'intervention de Marie, ils prirent courage et se mirent à creuser les fondations du temple... Ils travaillaient depuis une semaine impunément, lorsqu'un soir ils entendirent au-dessus de leur tête un craquement affreux, mêlé de sifflements aigus ; et à travers des flammes jaunes et des éclairs sulfureux, — sous l'impulsion de diables-géants multipliés par leur imagination, — ils virent des masses de granit se détacher de la montagne et rouler sur eux avec le fracas de mille tonnerres... Ils n'eurent que le temps et la force de s'agenouiller en levant les bras et en criant : — Au secours, Notre-Dame !

Alors les bruits cessèrent par enchantement, et les ouvriers, se redressant étonnés de vivre, aperçurent les rochers suspendus en l'air ; par quelle puissance et par quelles chaînes indissolubles ? — O miracle sublime et charmant ! Par ces blancs et frêles réseaux qui flottent dans l'air tiède de l'automne, et que les enfants de la campagne appellent les *fils de la Vierge*, les croyant échappés du divin fuseau de Marie, quand elle file au ciel les derniers beaux jours de la terre ! Ces liens vaporeux, que briserait le vol d'une mouche, enroulés par le vent du soir à tout un quartier de la montagne de pierre, suffisaient à le retenir au-dessus des humbles et pieux travailleurs... Sûrs désormais de la protection de la Vierge, ils la remercièrent avec effusion, bravèrent le diable et ses menaces, et achevèrent en paix le sanctuaire de la Mère de Dieu...

Depuis ce temps il est demeuré intact, orné d'images naïves de la patronne, et ouvert à tous les chrétiens sauvés par *Notre-Dame-du-passant*.

Or, devinez comment nous avons appris une si touchante et si poétique légende ? En nous faisant hier petit enfant, et en allant écouter le catéchisme à Saint-Thomas-d'Aquin. Oui, c'est là que, dans une instruction sur la Vierge, M. l'abbé L....., digne remplaçant de M. S..., a raconté cette merveilleuse allégorie des bontés de Notre-Dame pour les passants d'ici-bas, avec une onction, une poésie, une simplicité, c'est-à-dire une éloquence dont notre récit n'est que l'imparfait écho. Vous voyez que les grands et charmants orateurs ne sont pas tous dans les illustres chaires de Paris, et ne s'appellent pas tous Ventura, Lacordaire et Ravignan.

C. DE CHATOUVILLE.

ANECDOTES HISTORIQUES.

CHARLES-QUINT.

On a tant écrit sur Charles-Quint, dans tous les pays et dans toutes les langues, qu'il serait inutile aujourd'hui de composer une nouvelle histoire de ce sublime rêveur de la monarchie universelle.

Nous nous bornerons donc ici à quelques anecdotes courtes et précises, qui ne caractériseront que mieux notre personnage.

— Combien y a-t-il de lieues de Pavie à Paris? demandait Charles-Quint à un gentilhomme français.

—Tant de lieues italiennes ou romaines, lui répliqua ce



L'anneau de Charles-Quint, tableau de Révoil. Musée du Luxembourg. Dessin de Gustave Janet.

dernier, après en avoir supputé le nombre sur ses doigts. Et puis, ce n'est pas tout encore : il vous faudra livrer tant de batailles (et il comptait toujours sur ses doigts), même en supposant que vous les gagniez toutes. Mais vous pouvez être battu dès la première; et alors, Sire, gardez-vous de la *furie française*.

— Vous m'en direz tant, répondit Charles avec un léger sourire, que je me décide ; *je n'irai point à Paris*.

On assure, qu'afin de contraindre son captif, le roi de France, à lui rendre involontairement hommage dans sa dernière prison, il l'avait fait conduire dans une salle très-basse.

— Ainsi, disait-il, mon frère François courbera la tête devant moi, lors de ma visite; car il est de haute taille.

Pour sauver l'étiquette et tout cérémonial, le royal prisonnier se mit au lit. « A bon chat, bon rat! »

Charles-Quint venait de s'emparer d'une ville des Pays-Bas qu'il revendiquait comme faisant partie de l'héritage paternel. *Suum cuique*, fit-il mettre sur la porte de sa nouvelle conquête, ce qui signifiait : A chacun son bien. Mais un mauvais plaisant ajouta, pendant la nuit, aux deux mots latins celui de *rapit*. «*Suum cuique rapit!*» Ce qui voulait dire: Charles-Quint *enlève à chacun son bien*.

Quoi qu'on ait pu dire, François Ier eut quelques passe-temps agréables dans sa prison de Madrid. Ayant gagné

au jeu de dés une forte somme d'argent à certain grand d'Espagne, il lui offrit sa revanche.

— Garde ton gain pour payer ta rançon! s'écria l'Espagnol dans son dépit.

Furieux de l'apostrophe, le monarque lui lance à la tête le lourd cornet de plomb qui renfermait les dés, et tue son insolent agresseur. L'affaire en vint au pied du trône, et Charles donna raison au prisonnier.

— Un roi, dit-il, ne cesse jamais d'être roi, même dans les fers; on lui doit partout respect.

— Brave comme vous l'êtes, lui disait un jour l'impératrice, sa femme (Isabelle de Portugal), pourquoi faites-vous par vos lieutenants toutes vos guerres contre le roi de France?

— Madame, lui répondit-il gravement, c'est qu'il ne convient pas, pour l'honneur de la vraie foi, que Sa Majesté Catholique et Sa Majesté Très-Chrétienne s'exposent publiquement entre elles aux hasards d'une bataille.

Puis, il ajoutait qu'on le verrait toujours à la tête de ses armées pour combattre les infidèles d'Afrique et les protestants d'Allemagne.

Il disait peu de bons mots: le flegme germanique et la gravité castillane s'y opposaient. Cependant lorsqu'il entra dans la Goulette par la brèche, se tournant vers son allié, l'ancien roi de Tunis:

— Voici, lui dit-il, une porte ouverte par laquelle vous rentrerez dans vos Etats.

Sous le règne de Henri II, forcé par la rigueur de l'hiver de lever le siége de Metz et d'effectuer sa retraite devant François de Guise:

— La fortune, se contenta-t-il de dire, est comme toutes les femmes; elle sourit à la jeunesse, et dédaigne les cheveux blancs.

Son bonheur inouï l'ayant fait surnommer, par quelques auteurs contemporains, l'Etoile de la maison d'Autriche:

— Je n'attendrai point que l'étoile file, dit-il plusieurs jours avant son abdication.

En apprenant la défaite de Saint-Quentin par un envoyé de Philippe:

— Etes-vous à Paris? demanda-t-il à l'ambassadeur.

— Pas plus que vous, Sire, après la victoire de Pavie, lui répondit l'envoyé en franc Espagnol.

Un de ses amusements les plus ordinaires, au monastère de Saint-Just, c'était de construire des horloges. Ayant éprouvé la difficulté d'en faire marcher deux exactement d'accord:

— Que je suis fou! s'écria-t-il; ceci me rappelle, malgré moi, l'époque où je voulais forcer un grand nombre d'hommes d'adopter une façon de penser uniforme en matière de religion. Et il brisa ses deux horloges.

Un moine du couvent en brisa aussi une autre que Charles-Quint avait faite; et voici à quelle occasion. D'après les statuts de l'ordre hiéronymite, chaque religieux devait à tour de rôle réveiller ses confrères. Le frère Charles voulut suivre cet usage. Toujours éveillé avant l'aurore, l'œil fixé sur une horloge de sa composition, c'était un vrai réveil-matin. Un moine, fatigué de l'entendre carillonner leur lever au moment où il dormait le mieux quant à lui, mit son horloge en pièces.

— Elle avance trop! cria-t-il à Charles-Quint d'un ton bourru.

—J'en fabriquerai une autre, répliqua froidement et sans se plaindre l'ex-empereur.

Un jour qu'il visitait la vallée de Saint-Just, dans l'Estramadure, longtemps avant d'exécuter son projet d'abdication:

— Voilà une belle retraite pour un autre Dioclétien! s'écria-t-il au milieu de ses courtisans.

Quelqu'un lui demandant une fois, lorsqu'il était encore sur le trône, quelle raison lui faisait lire si sérieusement les *Mémoires de Comines?*

— J'étudie, reprit-il, les maximes de Louis XI, pour les mettre en action et à profit contre François Ier.

Le célèbre Titien faisait son portrait: le pinceau lui échappa des mains. Charles se hâte de le relever, et le remet à l'artiste avec ce compliment flatteur: — Titien mérite d'être servi par les Césars!

Lorsque Charles-Quint se rendit à Paris pour aller châtier les Gantois, François Ier lui dit un matin, en lui montrant la duchesse d'Etampes:

— Savez-vous, mon frère, ce que me conseille cette belle dame?

— Si l'avis est bon, il faut le suivre, répondit froidement Charles-Quint.

— Eh bien! mon frère, poursuivit le monarque français, elle veut que je vous retienne prisonnier.

Charles se retire et ne dit mot. Mais le lendemain, avant le dîner, comme il allait se mettre à table, il laissa tomber comme par mégarde une magnifique bague de diamants aux pieds de la duchesse. Aussitôt celle-ci s'empressa de la ramasser, pour la lui rendre:

— Gardez-la, madame, lui dit-il galamment; elle est dans de trop belles mains pour que je l'en retire (1).

— Par quel motif, lui demandait un solitaire, lisez-vous avec tant d'ardeur les œuvres de saint Bernard et de saint Augustin?

— Avec le premier, répondit-il, je songe à mes anciennes et glorieuses croisades contre les infidèles, et le second me fait entrer vivant dans la Cité de Dieu.

En disant ces mots, il se prosterne, baise la terre et s'écrie:

— O mère commune des hommes! je suis sorti nu du sein de ma mère, je rentrerai nu dans ton sein.

Après le pillage du palais impérial et le traité de Passaw, Charles-Quint se déroba tellement aux regards, qu'on le crut mort. Ses courtisans l'ayant averti qu'on avait cette opinion dans toute l'Europe:

— Petit bonhomme vit encore! dit-il en riant. Après tout, si je suis mort, que saint Jacques de Compostelle me ressuscite pour faire la guerre aux Français.

Pendant la lutte des deux rivaux, le Parlement de Paris ayant lancé un décret contre l'empereur Charles-Quint:

— Je suis fort heureux, dit-il en latin, que ces décrets-là ressemblent à ceux de la Sorbonne. *Non transeunt Sequanam* (ils ne passent pas la Seine).

En 1526, après avoir prononcé le discours le plus fier et le plus impérieux devant les ambassadeurs du roi de France, Charles-Quint dit en particulier à son secrétaire intime:

— Je ne crois pas un mot de tout ce que j'ai avancé de menaces. Rien de tel, n'est-ce pas, qu'un faux brave.

Il était brave cependant, et il le prouva dans mainte occasion. Toutefois, il ne déployait sa bravoure que quand il y avait urgence. Aussi faisait-il le plus grand cas de ce dicton parisien: Tel homme fut brave hier.

(1) Dans le tableau que cet épisode a inspiré à M. Révoil, François Ier ne s'est pas aperçu de l'artifice de Charles. Triboulet, bouffon de la cour, montre alors au roi de France la liste des fous, sur laquelle il vient d'inscrire le nom de Charles-Quint, assez insensé pour traverser le royaume de son ennemi. — Si je le laisse passer, que feras-tu? dit François Ier. — J'effacerai son nom, et j'y substituerai le vôtre, répond Triboulet.

Dans l'entrevue tout amicale et toute polie qui eut lieu à Aigues-Mortes (1538), entre François Ier et Charles-Quint, les deux rivaux passèrent la nuit à côté l'un de l'autre sur le rivage.

— Mon frère, lui dit en riant le roi de France, voulez-vous vider ici notre ancienne querelle? Et il s'approchait de Charles comme pour le boxer.

— Fi donc! repartit ce dernier avec le plus grand flegme, vous n'êtes pas ici au camp du Drap d'or, et je me flatte que vous ne trouverez point en moi un Henri VIII!

Là-dessus, Charles se mit fièrement en garde. Le fait est que François Ier croyait avoir troublé, à force de bon vin, la raison de son hôte impérial; il n'en était rien.

Lors de son couronnement à Bologne comme roi de Lombardie et empereur des Romains, Charles-Quint baisa les pieds du pape Clément VII qu'il avait retenu captif. Il riait le premier de ce contraste bizarre.

— Il est impossible à présent que le Saint-Père m'échappe, ajoutait-il : *je l'ai tenu de la tête aux pieds.*

— Savez-vous, maître, disait un jour à Charles-Quint son bouffon Quevedo, que vous êtes né dans un beau siècle. François Ier, Léon X, Henri VIII, Soliman le Magnifique! Certes, voilà d'illustres monarques pour l'honneur de l'Europe; et vous-même, seigneur, vous, sans contredit, le plus grand de tous!

— Je ne dis pas cela, répondit Charles d'un air modeste; mais si j'ai, sur tous ceux que tu viens de nommer, quelque avantage, c'est que je possède un nouveau monde, tandis que je leur laisse à peine l'ancien.

Immédiatement après le désastre d'Inspruck, Maurice lui ayant demandé, par écrit, d'une manière ironique, s'il songeait toujours à son projet de monarchie universelle :

— Et pourquoi pas? répondit-il; l'appétit vient en mangeant, à plus forte raison doit-il venir en jeunant.

— Il y a un an et demi que votre père s'est dépouillé du pouvoir, disait-on à Philippe II.

— Et il y a juste un an et demi, répliqua ce prince, qu'il s'en repent.

Quelque temps avant la mort de Charles-Quint, Philippe II vint le voir incognito dans sa retraite. Le moderne Dioclétien paraissait tout exténué de ses travaux rustiques.

— Voyez, dit le roi d'Espagne, en s'adressant à don Pacheco, son favori, mon père est tout essoufflé pour avoir fait une seule fois le tour de son petit jardin, et il roule encore dans sa tête les plus vastes projets. Quelle abdication!

Si Napoléon garda jusqu'à la fin le petit cheval avec lequel il avait fait les campagnes d'Egypte, Charles-Quint se promenait aussi sur un petit cheval, le seul qu'il eût conservé dans sa retraite. Longtemps en Allemagne, en Turquie, en Afrique, les soldats de l'empereur purent se dire: Suivons celui que guide l'*étoile de la maison d'Autriche.* Et la pauvre bête ne dépassait plus désormais l'étroite enceinte du monastère de Saint-Just! Vanité des vanités! murmuraient tout bas les bons religieux hiéronymites du couvent. On ne pouvait plus appliquer à si modeste monture le fameux quatrain:

> Joli, gentil petit cheval,
> Bon à monter, bon à descendre,
> Sans que tu sois un *Bucéphal*,
> Tu portes plus grand qu'Alexandre.

Quelques auteurs, mais peu nombreux, assurent que Charles-Quint se retira dans une petite maison qu'il fit bâtir près du couvent de Saint-Just. Cette version n'a pu prévaloir. Quoi qu'il en soit, le célèbre empereur, devenu simple particulier, s'occupait, entre autres amusements, de la culture d'un petit jardin. Y cultivait-il des légumes, à l'exemple de Dioclétien, qu'il s'était montré jaloux d'imiter dans son abdication? Ce qu'il y a de positif, c'est que, dans ses attaques de goutte, il paraissait tout essoufflé, comme nous l'avons dit, après avoir fait une seule fois le tour de son petit jardin. Se reposant alors, la bêche à la main, comme le roi vandale Gélimer, il énumérait les longs et fréquents voyages de sa vie pénible et agitée si diversement, etc. Vanité des vanités!

Cet homme, si fier et si entiché d'un vain cérémonial pendant sa grandeur, vivait familièrement avec ses domestiques et avait aboli toute étiquette lorsqu'il fut descendu volontairement à la condition privée. Comme Napoléon à Sainte-Hélène, il eut donc des amis, des confidents intimes à Saint-Just. Enfin il eut aussi son Bertrand. Ce Bertrand-là n'était pas son ex-grand-maréchal du palais; il n'était ni guerrier, ni général, ni ingénieur : c'était tout simplement un des plus ingénieux mécaniciens de son siècle, et qui voulut accompagner l'ex-empereur dans sa solitude. Charles-Quint ne lui disait point :

— Venez, *Turriano*, travailler avec moi à mon Mémorial de Saint-Just. Reprenons, lui disait-il tout bonnement, le travail de nos horloges et de nos figures en mécanique.

On a prétendu qu'à la fin de sa vie ce monarque, si ferme et si maître de lui-même, ne conserva plus aucune trace de cette raison mâle et vigoureuse qui dicta longtemps des lois à l'Europe. Sandoval, un de ses historiens (*Vida de Carlos V*), rapporte une cause étrange de cette décadence. Nous citerons l'anecdote ; elle est peu connue.

Si Charles-Quint délivra vingt mille chrétiens de leurs chaînes, il ne fut pas toujours aussi généreux dans ses guerres contre les protestants d'Allemagne. La détention de l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, et de Philippe, landgrave de Hesse, principaux chefs des confédérés, fut un acte tout à fait entaché d'arbitraire. La délivrance de ces illustres captifs, la perfidie de Maurice et le désastre d'Inspruck ne sauraient l'absoudre d'une telle violation du droit des gens. Mais ce qu'on ignore peut-être, c'est que les princes détenus avaient deux fils, qui résolurent de venger leurs pères sur Charles-Quint, mort ou vif, empereur des Romains ou simple particulier. Son abdication les combla de joie ; et quand ils apprirent qu'il avait formé le dessein de faire célébrer ses propres funérailles de son vivant, ils se déterminèrent à exécuter leur projet de vengeance. Ayant séduit à prix d'or deux serviteurs de l'ordre des hiéronymites, ils s'introduisent dans le couvent, revêtus de la robe des solitaires, prennent place avec les autres moines autour du cercueil, et attendent la cérémonie funèbre.

Charles s'avance, enveloppé d'un linceul, et précédé de ses domestiques en deuil. S'approchant d'une bière posée au milieu de l'église, il s'empresse de s'y étendre tout de son long. On célèbre l'office des morts, et le monarque mêle sa voix à celle des religieux qui priaient pour lui. Après la dernière aspersion, tout le monde se retire, à l'exception des deux faux hiéronymites. Les portes du temple se ferment. Ici commence la scène de réaction vengeresse. Tandis que l'ex-empereur, qui se croit toujours seul, reste enseveli dans le cercueil, ses deux ennemis font retentir l'église de hurlements épouvantables; ils l'accablent d'anathèmes, en mêlant aux paroles de l'Evangile de prophétiques menaces :

— Lève-toi, Charles d'Autriche, lui crient-ils d'une

voix stridente, sors de la tombe, et viens entendre le jugement dernier de l'Eternel sur tes crimes politiques! Charles d'Autriche *a forfait à l'honneur* en 1550, lorsque, au mépris de toutes les lois divines et humaines, il plongea dans une prison l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse.

Puis, renforçant leur organe auquel ils prêtèrent un accent lugubre :

— Que Charles d'Autriche soit *damné!*

Tels furent leurs sinistres adieux à la Majesté déchue. Charles s'était évanoui. S'étant levé enfin quand il eut repris l'usage de ses sens, il courut se prosterner devant l'autel, où, se frappant la poitrine à coups redoublés, il récita les prières des agonisants. Rentré dans sa cellule, il y passa la nuit dans une violente agitation. De nouveaux accès de goutte, joints à une fièvre dévorante, l'emportèrent (1558). Il touchait à sa cinquante-neuvième année.

Pendant le séjour que Charles-Quint fit en Angleterre, sa fierté souffrit du froid accueil qu'il recevait en public. Il en parut surpris, et en demanda la cause à Quevedo, son bouffon, qu'il avait amené avec lui.

— Je vous dirais bien pourquoi, lui répondit Quevedo, l'on fait si peu d'attention à vous. Mais vous vous fâcheriez, señor Charlot.

— Dis toujours, et ne crains rien.

— Vous êtes un grand original!

— Qu'est-ce? Vous serez châtié, monsieur le fou!

— Je le savais bien que vous vous mettriez en colère. Alors je me tais, mais je n'en pense pas moins.

— Parle, je te l'ordonne, dit Charles impatienté.

Quevedo reprend : — Vous êtes, je le répète, un grand original.

L'empereur mord sa lèvre de dépit.

— Vous êtes un grand original; mais comme à Londres



Charles-Quint et son bouffon Quevedo. Dessin de Gustave Janet.

e dans ce beau pays d'Albion les originaux courent les rues, voilà pourquoi, señor Charlot, on ne paraît pas même soupçonner que vous y êtes, malgré la liste incommensurable de vos titres, dignités, suzerainetés, royautés, souverainetés, empires, etc., etc., empereur des Romains, roi de Lombardie, monarque de toutes les Espagnes, inca du Mexique, du Pérou, etc., etc., et bien que vous portiez devant vous le globe du monde. Voilà.

— Mon cher Alarcon, disait Charles-Quint au rigide gardien de François Ier captif, faites autour de lui une inspection si sévère, qu'il en vienne à désirer sa liberté le plus tôt possible. Je me charge du reste.

Ce mot peint l'homme. Charles méditait déjà le traité de Madrid.

Bien qu'il eût comblé d'éloges le connétable de Bourbon, vainqueur à Pavie, la fierté castillane se montra si révoltée de la trahison du connétable, qu'un grand d'Espagne jura qu'il mettrait le feu à son palais, si jamais Bourbon s'avisait d'y entrer, y fût-il conduit par l'empereur en personne.

— Voilà des gens singuliers, disait Charles à ses intimes; Bourbon n'est pour eux qu'un rebelle, un!... je ne prononcerai pas l'odieuse épithète. Comment donc les déshabituer de l'étrange manie d'appeler chaque chose par son nom?

Et il riait en se frottant les mains.

Il avait adopté pour devise les cinq voyelles de l'alphabet, et il les interprétait ainsi : *Austriacorum est imperare orbi universo* (C'est aux Autrichiens de commander à l'univers entier).

N.-A. DUBOIS.

UN FLACON DE VIN DE MALAGA.

I. M. DE NOINTEL.

Le marquis de Nointel était fils de l'ancien ambassadeur qui, sous le règne de Louis XIV, avait représenté le roi, son maître, d'une manière si fière à Constantinople, auprès du divan. M. de Nointel ne suivit point la carrière de son père; il se consacra à la magistrature, entra au Parlement, et s'y fit remarquer par sa scrupuleuse exactitude à remplir ses devoirs.

Deux ans avant l'époque que nous citons, il avait été



Le visiteur imprévu.

désigné pour examiner une affaire, dans laquelle il s'agissait de plusieurs réclamations faites par le comte de Toulouse, au sujet de forêts enclavées dans celles de la couronne. Le conseiller au Parlement conclut dans son rapport d'une manière favorable aux interêts du prince, et la Cour jugea l'affaire dans le même sens. Le comte de Toulouse, charmé d'avoir eu gain de cause, voulait en témoigner sa reconnaissance au magistrat dont l'impartialité n'avait point reculé devant les plus puissantes considérations : mais la chose était difficile à l'égard d'un homme intègre et jouissant d'une fortune considérable; un présent ne pouvait être accepté qu'en raison de son peu d'importance. Le chef sommelier du comte de Toulouse reçut l'ordre de faire porter chez M. de Nointel, rue de Cléry, vingt-quatre bouteilles de vin de Malaga; le billet d'envoi, écrit de la main du prince, disait que le vin n'aurait sans doute de la valeur pour la personne qui le recevrait que par un seul motif, c'est que M. de Tou-

louse l'avait lui-même rapporté d'Espagne, lors de sa première expédition maritime. Ce motif fut apprécié avec toute la délicatesse dont les Français se piquaient alors, et le présent fut accepté sans difficulté. Le vin de Malaga était de première qualité, et on n'en servait que rarement dans la famille de M. de Nointel : le conseiller au Parlement s'en était fait même le seul dispensateur.

M. de Nointel le père habitait un très-bel hôtel dans la rue de Cléry, à l'une des extrémités de Paris. Son jardin aboutissait aux remparts, qui, à cette époque, séparaient encore, de ce côté, la ville du faubourg, appelé aujourd'hui Poissonnière. Le conseiller au Parlement avait les habitudes sévères de la magistrature ; levé de très-grand matin, il se couchait de très-bonne heure, et ne donnait pas un seul de ses instants aux plaisirs bruyants du monde. Son fils, au contraire, dissipé, recherché par les grands, se faisait citer comme un homme à la mode ; il rentrait, souvent, quand son père se levait pour travailler à l'examen de volumineux dossiers : le père, si laborieux, n'en était pas moins tendre pour son fils, et afin de le rendre plus libre dans son genre de vie, il lui avait abandonné un pavillon entièrement séparé, et donnant sur le jardin.

II. UNE VISITE.

Le chevalier de Nointel rentra vers les deux heures du matin, un des premiers jours d'octobre de l'année 1721. Son valet de chambre, l'ayant attendu longtemps, avait allumé du feu dans la vaste cheminée qui garnissait la chambre à coucher de son maître ; le valet négligea d'alimenter le foyer, de sorte qu'il ne restait plus que de la cendre chaude. Le domestique se mit en mesure de rallumer le feu, mais le chevalier de Nointel s'y opposa, et congédia le valet de chambre, des mains duquel il prit deux lettres arrivées dans le courant de la soirée, et, sans plus attendre, il se déshabilla et se mit dans son lit, ayant eu soin de placer un flambeau sur la table de nuit, afin de lire les deux lettres. Pendant qu'il en parcourait une, un bruit se fit entendre dans le haut de la cheminée ; ce bruit ressemblait à celui que font les oiseaux qui cherchent un refuge contre l'orage. Le tumulte cessa ; il recommença au bout de quelques instants. Ceci attira l'attention du chevalier de Nointel, dont les yeux s'attachèrent sur l'intérieur de l'âtre : il croyait que quelques pauvres hirondelles attardées allaient y tomber, un sentiment de compassion agitait son âme. Le bruit recommença dans la cheminée avec plus de violence, et se termina par la chute, non pas d'un oiseau, mais bien d'un corps volumineux, lequel en tombant fit voler dans l'intérieur de l'appartement les cendres mêlées encore de petites braises.

Le chevalier étonné se mit sur son séant ; la seule bougie, posée près de lui, n'éclairait que faiblement sa chambre fort grande. Bientôt après la chute, des sons plaintifs sortirent de ce corps, qui parut se mouvoir. M. de Nointel, de plus en plus étonné, cria d'une voix altérée : — Qui est là ? On lui répondit de la cheminée par de nouveaux cris que la douleur semblait arracher : le jeune officier insista plusieurs fois, et voici le colloque qui s'établit entre lui et cet objet extraordinaire. — Qui êtes-vous ? — Monsieur, ayez pitié de moi ; je suis un malheureux repris de justice ; poursuivi toute la journée par les soldats du guet, je me suis vu dans la nécessité, pour ne point tomber entre leurs mains, de me glisser dans le tuyau d'une cheminée ; la lassitude a fini par entraîner mon corps et le faire tomber dans votre foyer. — Misérable ! Savez-vous que vous êtes dans la maison d'un magistrat chargé de punir des gens tels que vous ! — Je l'ignorais ! Mais ce magistrat, impitoyable à mon égard quand il est sur son tribunal, me traiterait avec miséricorde alors que le hasard me jetterait dans sa maison. — Eh bien ! que prétendez-vous ? Que me demandez-vous ? — J'ai l'honneur de vous supplier de m'accorder la grâce de me laisser passer la nuit là sur ce parquet, et demain je me retirerai par la voie que vous m'indiquerez ; d'ailleurs, je suis maintenant sans force, j'ai le corps moulu par les effets de la chute, et je serais hors d'état de sortir d'ici, avant d'avoir pris quelque repos.

Le chevalier de Nointel, jeune, compatissant, ne songea nullement au danger de donner asile, si près de lui, à un homme qui avait encouru la rigueur des lois. Il dit : — J'accède à votre prière, placez-vous sur le fauteuil, vous y prendrez quelque repos ; mais dès qu'il fera jour, préparez-vous à sortir par le jardin de l'hôtel. — Je me soumets à toutes les conditions.

En disant ces mots, l'inconnu se mit en mouvement sur ses genoux, sur ses mains, et se traîna péniblement vers un large fauteuil placé en arrière de la cheminée ; il s'y établit difficilement en étouffant les douleurs qu'il ressentait. M. de Nointel avait suivi de l'œil tous ses gestes, et voyant cet homme assis commodément, il souffla sa bougie, tira ses rideaux, s'enfonça dans son lit, et ne tarda pas de s'endormir.

III. UN DÉJEUNER.

Le jeune officier, s'étant couché à trois heures du matin, devait, selon les règles de l'équilibre, ne s'éveiller que tard, d'autant plus que, d'après ses ordres, son valet de chambre n'entrait jamais avant qu'il eût sonné.

La pendule de sa cheminée faisait entendre ses sons argentins pour marquer déjà neuf heures, et le chevalier n'était point encore éveillé ; son sommeil se serait peut-être prolongé davantage, mais les domestiques ayant oublié de fermer les contrevents doublés de cuir, la clarté du jour pénétra sans obstacle dans la pièce, et provoqua ainsi le réveil de M. de Nointel ; il se dit, en se frottant les yeux : — J'ai fait un rêve bien étrange, un homme m'était tombé par la cheminée et je lui donnais asile ? Sur ce, il ouvrit ses rideaux rapidement, et quelle fut sa surprise, en voyant devant lui cet homme dont l'existence semblait appartenir à un rêve ! L'inconnu dormait profondément, blotti, en quelque façon, dans une large bergère ; sa figure, meurtrie et empreinte de suie, paraissait hideuse ; ses cheveux encore poudrés tombaient en désordre ; son justaucorps, de couleur brique, et ses bas chinés, étaient déchirés. Une des mains de l'étranger pendait en dehors de la bergère ; elle était souillée par la suie et par le sang provenant de ses blessures ; à l'un des doigts de cette main était passée une bague ornée d'un beau diamant ; un rayon de soleil donnait alors sur la main et faisait jaillir des feux de la pierre précieuse. Cette particularité augmenta l'étonnement de M. de Nointel. Au bout de quelques instants, l'inconnu étendit les bras et ouvrit les yeux ; voyant que son hôte le regardait fixement, il descendit de son siége et s'avança en chancelant vers le lit, salua profondément le chevalier d'une manière tout à fait dégagée. Sa taille était moyenne, et sa figure, vue de plus près, annonçait, malgré ses meurtrissures, un homme de vingt-huit à trente ans ; elle n'avait

rien de farouche, et ses yeux respiraient la douceur et en même temps l'intrépidité.

— Monsieur, dit l'inconnu, je me suis introduit chez vous d'une manière peu ordinaire, et je vous renouvelle mes plus sincères remerciements pour l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder. — Je les reçois, répondit d'un ton ferme M. de Nointel, mais vous savez quelles sont nos conditions? Vous allez quitter sur-le-champ cette maison, je vais moi-même vous ouvrir une porte du jardin, par laquelle vous gagnerez les faubourgs. — Je suis prêt, monsieur, à exécuter vos ordres, sans chercher à prolonger mon séjour ici. Cependant, permettez-moi de vous adresser une humble supplique? J'ai passé la journée d'hier tout entière sans prendre la moindre nourriture; je suis extenué par le besoin, je ne pourrai me traîner dix pas. Couronnez, je vous prie, votre belle action, en me procurant un morceau de pain et un verre d'eau. Cette prière, faite d'une voix pénible, émut de compassion le jeune officier, qui, élevé dans l'opulence, était terrifié par l'idée qu'un de ses semblables pourrait périr de faim. — Je veux bien, dit-il, me rendre encore à vos nouveaux désirs; enfermez-vous dans cette garde-robe dont la porte s'ouvre au pied de mon lit. L'étranger obéit avec empressement. M. de Nointel sonna; son valet de chambre arriva au plus vite, et le maître dit: « Je n'ai point soupé hier, et j'éprouve le besoin de manger; demandez au chef un morceau de viande froide: puis, vous irez chez mon père; il n'est point au palais, puisque la Cour est en vacances; vous vous informerez de ma part comment il a passé la nuit, et vous lui direz, qu'ayant besoin d'un reconfort, je le supplie instamment de me donner un verre de cet excellent vin de Malaga, venu des caves de M. le comte de Toulouse.

Le domestique sortit, M. de Nointel sauta du lit, et prit à la hâte ses habits du matin. Le valet de chambre ne tarda pas de revenir, portant sur un plateau la moitié d'une volaille froide, avec du pain et une bouteille de bourgogne, plus un flacon de vin de Malaga, demandé par son maître; puis il se retira, et le chevalier s'empressa de pousser le verrou pour qu'on ne pût entrer. S'approchant ensuite de la garde-robe, il invita l'inconnu à sortir: celui-ci parut en s'inclinant; son hôte lui montra de la main le plateau pour l'inviter à manger. L'étranger ne se fit point prier, ses yeux dévoraient cette volaille; cependant il agit comme un homme accoutumé à se contenir, il fit son repas sans y mettre une avidité grossière. M. de Nointel prenait plaisir, en quelque façon, à le regarder manger. Voyant que tout était consommé, il dit: — Je ne sais, monsieur, ce qui vous attendra en sortant d'ici; vous aurez peut-être à parcourir une journée aussi rude que celle d'hier, je veux vous donner un peu de fortifiant. En disant ces mots, il lui présenta un verre de vin de Malaga qu'il versa lui-même; l'étranger le prit en faisant quelques façons, il mouilla ses lèvres, goûta la liqueur à plusieurs reprises, comme l'eût fait un parfait connaisseur.—Monsieur, dit-il, ce vin de Malaga est très-bon; cependant, on pourrait en trouver de meilleur. — Vraiment? dit le chevalier en montrant une sorte de dépit, car le mot était déplacé en cette circonstance; allons, c'est bien, poursuivit-il, vous connaissez nos conventions, et je vous invite à vider les lieux incontinent. En même temps il ouvrit une porte qui donnait sur le perron, il fit passer devant lui l'inconnu, lui fit descendre les escaliers, traversa le jardin, tira les verroux qui fermaient une seconde porte, et l'homme, voyant cette issue, s'y jeta rapidement, après avoir toutefois salué profondément son généreux conducteur.

IV. UNE SIGNATURE.

M. de Nointel n'avait rien dit à son père de la visite nocturne; il craignait ses reproches pour avoir donné asile à un malfaiteur: personne dans l'hôtel n'avait eu connaissance de l'aventure.

Huit jours s'étaient déjà passés depuis l'événement, lorsqu'au moment où toute la famille du conseiller était réunie dans le salon après le dîner, vers les deux heures, un domestique entra, et, s'adressant au fils de la maison, dit: — On vient de laisser chez le concierge un panier de six bouteilles de Malaga, destiné à M. le chevalier. — A moi? répondit ce dernier; c'est sans doute pour mon père. — Vous me pardonnerez; voici la lettre qui accompagne l'envoi.

M. de Nointel reçut le billet, et se mit dans l'embrasure d'une fenêtre pour en prendre connaissance. Voici ce que disait la missive:

« Monsieur le chevalier,

« J'ai l'honneur de vous renouveler mes remerciements
« bien sincères pour l'aimable hospitalité que vous avez
« bien voulu me donner, sans oublier le bon déjeuner
« que j'ai mangé de si bon appétit. Vous avez paru piqué
« lorsque, goûtant votre vin de Malaga, j'ai dit qu'il était
« excellent, mais que l'on pouvait en trouver de meilleur.
« Je prends la liberté de vous envoyer quelques flacons
« de vin de Malaga, que je crois supérieur au vôtre; je
« souhaite qu'en le buvant vous soyez de mon avis.

« Je suis avec respect, et une vive reconnaissance,

« Monsieur le chevalier,
« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« CARTOUCHE. »

V. QUITTE POUR LA PEUR.

Le jeune officier se sentit pétrifié après avoir lu le billet: il put alors apprécier toute l'étendue du danger du tête-à-tête passé une nuit entière avec un pareil compagnon. Ayant froissé la lettre dans sa main, il se rapprocha vivement du foyer et livra aux flammes cette dangereuse pièce de conviction. A peine le sacrifice était-il consommé, que la porte s'ouvrit, et l'on annonça M. de Salabéri; c'était un des collègues de M. de Nointel au Parlement.

— Savez-vous, dit-il avec une vivacité hors de son caractère; savez-vous la nouvelle? Il est enfin arrêté.

— Qui?

— Cartouche, le chef de bandits qui depuis deux ans tient Paris en émoi par ses audacieux coups de mains; le guet et la maréchaussée le traquaient avec activité depuis plusieurs semaines; on a failli le prendre il y a huit jours dans votre quartier, il s'est échappé miraculeusement.

—Vraiment! dit M. de Nointel, je l'ignorais. Si l'on instruit cette cause à la rentrée, je serai du nombre des juges qui délivreront la société de ce drôle: je suis désigné pour le criminel.

On conçoit quelle devait être la contenance du chevalier. M. de Salabéri continua son récit en disant:

— Cartouche, assure-t-on, a fait dans ses premiers interrogatoires des révélations qui compromettent gravement des personnages éminents, de grandes dames, des seigneurs de la cour, des militaires, des magistrats. Ce sera très-piquant.

Chaque mot que prononçait M. de Salabéri faisait frissonner le chevalier de Nointel : il redoutait au plus haut degré que son nom fût mêlé à ces révélations, à cause de cette maudite visite nocturne, bien indépendante de sa volonté.

Ce que M. de Salabéri avait dit était exact. A la rentrée des vacances, la Chambre criminelle dite de la Tournelle, dont faisait partie M. de Nointel père, fit l'instruction du procès de Cartouche; cet événement occupa la capitale un mois entier : la cour et la ville se pressaient aux abords de la Conciergerie. Il fallait jouir de quelque faveur pour voir dans sa prison le fameux chef de brigands, qui semblait se glorifier de l'empressement qu'on mettait à venir contempler les traits de son visage. Il ne perdit pas un seul instant cette assurance diabolique, une des causes de sa renommée. Ces visites à la Conciergerie étaient devenues de suprême bon ton ; on ne s'abordait dans les salons de Versailles et de la place Royale que par ces mots : « Avez-vous vu Cartouche ? » Cette question fut adressée maintes fois au chevalier, qui répondait négativement. Les hommes, les femmes de la société s'étonnaient de l'obstination qu'il mettait à ne pas vouloir descendre dans cette prison de la Conciergerie, tant visitée par les muguets du jour; M. de Nointel ne répondait point, mais à



Le déjeuner de Cartouche.

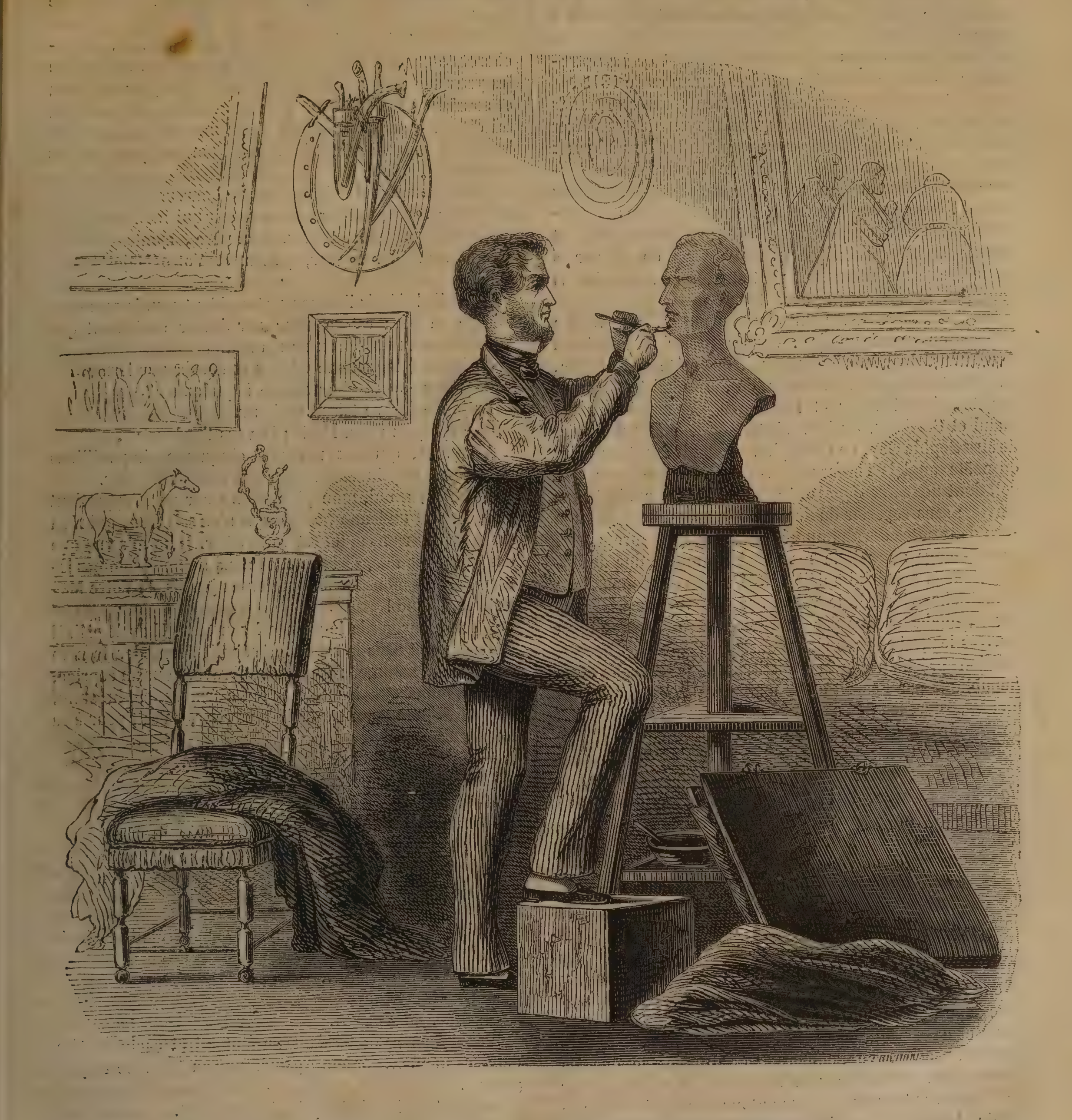
part lui il se promettait de persévérer dans sa conduite, car nul doute que son compagnon d'une nuit ne l'eût reconnu, et que n'en serait-il pas résulté pour lui de choses désagréables?

Cartouche fut rompu vif, à la fin de novembre 1721. M. de Nointel ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de miséricorde; mais tant que son père vécut, il ne dit pas un seul mot de la rencontre fortuite qu'il avait eue avec le chef de bandits. Une particularité consolait néanmoins un peu son amour-propre : l'instruction du procès fit connaître que Cartouche s'était introduit avec des circonstances extraordinaires dans l'intérieur de personnages très-élevés, chez des duchesses, chez l'archevêque de Paris, et même chez des présidents du Parlement.

Le chevalier de Nointel, léger, futile, parfumé dans sa jeunesse, devint à quarante ans un officier de beaucoup de mérite, dur, intraitable pour le service; il fit avec distinction les campagnes des maréchaux de Saxe et de Lowendal; il poussa sa carrière fort avant : devenu l'un des Nestors de l'armée française, il aimait à raconter aux officiers son fameux tête-à-tête avec Cartouche. Au nombre de ceux qui l'écoutaient avec complaisance se trouvait M. de Vioménil, mort maréchal sous la Restauration. Nous avons entendu raconter l'aventure en 1819 par M. de Vioménil lui-même, dans le salon de Mme de Montluçon, une des dernières douairières modèles du dix-huitième siècle.

A. MAZAS.

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1852.



Le comte Alfred d'Orsay, dans son atelier de la rue de la Ville-l'Évêque.

Embarras de la chronique. Un billet de faire part. Les derniers morts de 1852.

Comment vous rendre compte, sans sortir de notre cadre littéraire, de cette fameuse année 1852; de cette année la plus étrange, la plus étonnante, la plus incroyable, la plus étourdissante, la plus miraculeuse, etc., etc., la plus redoutée et la plus rassurante, la plus menaçante et la plus pacifique, la plus volcanique et la plus pot-au-feu; de cette année qui devait rouler des nuages de poudre avec des flots de sang, — et qui n'a roulé que la poussière ou la boue du mac-adam, selon la pluie ou le soleil; de cette année qui croyait tout détruire à grands coups de marteau, — et qui élève, à grands coups de truelle, le Louvre, la rue de Rivoli, le boulevard de Strasbourg? de cette année enfin qui s'annonçait, à l'américaine, par des meetings et des coups de fusil, et qui se résout, à la française, par des danses et des chansons?

Comment raconter 1852, sans parler du *Te Deum* qui l'a ouvert à Notre-Dame, de la fête des Aigles au Champ-de-Mars, de la fête de Napoléon, le 15 août, des voyages de Strasbourg, de Lyon, de Bordeaux, de Marseille, de Toulon, etc., de l'entrée triomphale de Louis-Napoléon à Paris, de l'élection presque unanime du 21 novembre, de la République de 1848 morte dans son lit, et de l'Empire-Phénix de 1804 relevé des cendres fumantes de 1815?

Obligé de nous taire sur ces événements, quelque grands qu'ils soient, nous ne voyons qu'un moyen de nous tirer d'affaire, c'est de débuter par ce simple billet de faire part: « La politique est morte en 1852, de l'hydrophobie parlementaire contractée en 1851. *De profundis* — et *Libera* surtout! Mais la science, la littérature et les arts se portent à merveille, on pourrait ajouter : se portent d'autant mieux; et cette chronique même va vous en donner la preuve, en vous intéressant peut-être, sans ressusciter la politique. *Requiescat in pace. Amen!* »

Nos hommages sont pour d'autres morts, que 1852 a frappés en grand nombre. Sans reparler du maréchal Excelmans, du général Gourgaud, du comte de Turenne, du savant baron de Walkenaër, de l'orientaliste Burnouf, des statuaires Pradier et Feuchères, des comédiens Armand et Cartigny, du journaliste Merle, de Mme du Cayla, de Mme Sophie Gay, de Champion—le Petit-Manteau-Bleu, du poëte anglais Thomas Moore, du moraliste russe Gogol, dont nos *Chroniques* ont esquissé la biographie depuis janvier; sans reparler du docteur Récamier, dont la vie a paru dans notre dernier numéro; nous avons à enregistrer, au nécrologe annuel, le maréchal Marmont, duc de Raguse, que la postérité a déjà vengé de ses contemporains; le maréchal Gérard, le vainqueur d'Anvers, aussi grand par sa modestie que par sa gloire, et qui a donné aux pauvres les frais de ses riches obsèques; Armand Marrast, l'ancien président de la Constituante, le marquis de la République par l'esprit et les manières; Henri Clay et Daniel Webster, les deux premiers orateurs-hommes d'Etat de l'Amérique; le trop célèbre abbé Vincenzo Gioberti, président du Conseil de Charles-Albert, mis à l'*index* pour ses ouvrages: *le Jésuite moderne* et *Il Primaso dell' Italia*; Mme Lafarge, l'héroïne du Glandier, qui a trouvé moyen de faire encore du bruit sur sa tombe; M. de Brétignières de Courteilles, fondateur, avec M. de Metz, de la colonie-modèle de Mettray, qui sera l'honneur impérissable de son nom; le sculpteur Ramey (que M. le comte de Niewerkerke va remplacer, dit-on, à l'Institut), le peintre Decaisne, le paysagiste Buttura, trois pertes cruelles pour l'Ecole française; Kriloff, le La Fontaine russe, dont nous étudierons un jour les charmantes fables; et enfin cinq personnages dont nous allons nous occuper avec détail, parce qu'ils résument la société dans ses grandeurs et dans ses grâces : le duc Beauharnais de Leuchtenberg, gendre de l'empereur de Russie; le duc de Wellington, le vainqueur de Waterloo ; le comte Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre;* le comte Alfred d'Orsay, le dandy-sculpteur-diplomate, et Tony Johannot, notre dessinateur sans rival, l'artiste chéri du *Musée des Familles* et de ses lecteurs.

UNE HISTOIRE FANTASTIQUE.

L'empereur et sa fille. Le cœur et la politique. Un colonel bavarois. Une surprise. Regrets éternels.

Il y avait une fois une jeune fille qui était si belle et si bonne, que le plus grand prince de l'Europe, l'eût-il rencontrée dans une chaumière, eût laissé là toutes les princesses, pour lui donner sa couronne et sa main. Or, loin d'être venue au jour dans une chaumière, cette jeune fille était née au pied du trône le plus élevé du monde. C'était Marie Nicolœwna, la fille adorée de l'empereur de Russie.

La voyant épanouie comme la fleur de mai, et recherchée par tous les héritiers des souverains, le czar jeta les yeux sur le plus beau, le plus riche et le plus puissant; et souriant à son idole en père et en roi: — Mon enfant, lui dit-il, vous voici en âge d'être mariée, et j'ai choisi le prince qui doit vous faire reine, l'homme qui doit vous rendre heureuse...

— L'homme qui doit me rendre heureuse? balbutia la princesse rougissante, avec un soupir qui fut la seule objection de son cœur. Parlez, mon père, ajouta-t-elle en voyant sourciller le czar, parlez, et Votre Majesté sera obéie.

— Obéie! s'écria l'empereur tremblant pour la première fois de sa vie ; est-ce donc par devoir seulement que vous recevrez un époux de ma main?

La jeune fille garda le silence et déroba une larme...

— Votre foi est-elle promise à quelqu'un?

La jeune fille se taisait toujours.

— Expliquez-vous, Marie ; je vous l'ordonne...

A ce mot, qui fait mouvoir cinquante-cinq millions d'hommes, la princesse tomba aux genoux du czar.

— Eh bien, oui, mon père, mon cœur ne m'appartient plus. Il est à un jeune homme qui n'en sait rien, qui n'en saura jamais rien, si tel est votre désir. Il ne m'a vue que deux ou trois fois, de loin..., et nous ne nous sommes jamais parlé, — nous ne nous parlerons jamais, si Votre Majesté le défend!

L'empereur garda le silence à son tour. Il avait pâli. Il fit trois tours dans la salle... Il n'osait demander le nom de ce jeune homme... Lui qui eût bravé, pour un caprice, tous les monarques à la tête de leurs armées, cet inconnu, qui lui disputait son trésor le plus cher, faisait peur à sa toute-puissance!

— Est-ce un roi? demanda-t-il enfin...

— Non... mon père...

— L'héritier d'un roi, au moins?

— Non... mon père...

— Un grand-duc!

— Non... mon père...

— Un fils de famille régnante?

— Non... mon père...

A chaque échelon descendu, le czar s'arrêtait haletant.

— Un seigneur russe?...

— Non... mon père...

— Un étranger?

— Oui... mon père...

L'empereur retomba dans un fauteuil et cacha sa tête dans ses mains... comme Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie...

— Il est en Russie? reprit-il avec effort.

— Oui... mon père...

— A Saint-Pétersbourg?

— Oui... mon père...

Et la voix de la jeune fille mourait.

— Où le verrai-je? fit le czar en se relevant formidable.

— Demain, à la revue...

— A quoi le reconnaîtrai-je?

— A sa dignité et à sa grâce... C'est le plus beau cavalier de l'Europe, après vous, mon père...

— A quoi le reconnaîtrai-je? répéta le czar, frappant du pied...

— A son panache vert et à son cheval noir...

— C'est bien... Allez, ma fille ; et priez Dieu qu'il ait pitié de cet homme.

La princesse se retira défaillante... et l'empereur s'abîma dans ses réflexions.

— Caprice d'enfant! se dit-il bientôt... Je suis bon de m'en inquiéter. Elle l'oubliera!... Il faut qu'elle l'oublie ! Et ses lèvres n'osaient prononcer ce qu'ajoutait son cœur : — Il le faut, car tout mon pouvoir serait moins fort que ses larmes!

Le lendemain, à la revue, le czar, dont l'œil d'aigle embrassait tout d'un regard, ne chercha et ne vit dans ses bataillons qu'un panache vert et un cheval noir... Il reconnut, dans celui qui portait l'un et montait l'autre, le simple colonel des chevau-légers de Bavière, Maximilien-Joseph-Eugène-Auguste Beauharnais, duc de Leuchtenberg, dernier enfant du fils de Joséphine, impératrice d'un moment en France, et d'Auguste-Amélie, fille de Maximilien-Joseph de Bavière ; admirable et charmant cavalier, en effet, mais aussi inférieur alors à Marie Nicolœwna qu'un soldat à un empereur.

— Est-ce possible ? se demanda le czar en faisant appeler le colonel, pour le renvoyer sans doute à Munich...

Mais, au moment de l'écraser d'un mot, il s'arrêta à la vue de sa fille — évanouie dans sa calèche...

— Plus de doute, hélas! c'est bien lui ! pensa-t-il.

Et, tournant le dos à l'étranger stupéfait, il rentra avec Marie au palais impérial.

Pendant six semaines, tout ce que peut inspirer la sagesse, tempérée d'amour et de sévérité, fut essayé pour détruire l'image du colonel dans l'âme de la princesse... A la fin de la première semaine, celle-ci était résignée ; à la fin de la seconde, elle pleurait à l'écart; à la fin de la troisième, elle pleurait en public ; à la fin de la quatrième, elle voulait s'immoler à son père; à la fin de la cinquième, elle tombait malade ; à la fin de la sixième, elle allait mourir...

Cependant le colonel de Bavière, se voyant en disgrâce à la cour de son hôte, sans oser s'avouer pourquoi, n'attendit pas son congé pour regagner son régiment... Il allait prendre le chemin de Munich, lorsqu'un aide de camp du czar vint le chercher.

— J'aurais dû partir hier, se dit-il ; j'eusse évité ce qui m'attend... Au premier éclair, il faut se garer de la foudre.

Or, voici la foudre qui lui était réservée... On le fit entrer dans le cabinet où ne sont reçus que les rois. L'empereur avait le teint pâle et l'œil humide, mais l'air ferme et résolu.

— Colonel duc, lui dit-il en l'enveloppant et en le pénétrant d'un regard ; vous êtes un des plus beaux officiers de l'Europe. On vous dit aussi, et je vous crois un esprit élevé, une éducation savante, un goût vif pour les arts, un noble cœur et un loyal caractère... Comment trouvez-vous la grande-duchesse ma fille, Marie Nicolœwna?

Cette question à brûle-pourpoint donna un éblouissement au jeune homme... Il est temps de le dire, il admirait, il adorait la princesse, sans en convenir avec lui-même; comme un simple mortel adore un ange du paradis, comme un artiste adore l'idéal de la beauté.

— La princesse Marie, sire ? s'écria-t-il en lisant enfin dans son cœur, sans oser lire dans celui du czar ; votre colère me briserait si je vous disais ce que j'en pense, et je mourrais de bonheur si vous me permettiez de le dire...

— Vous l'aimez ! c'est bien ; reprit le czar en souriant avec douceur.

Et la royale main dont il attendait le tonnerre remit au colonel le brevet d'aide de camp général de l'empire, les brevets de commandant de la cavalerie de la garde et du régiment de hussards, de chef du corps des cadets d'ingénieurs-mineurs, de président de l'Académie des arts, de membre de l'Académie des sciences, des universités de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kasan, du Conseil des Ecoles militaires, etc., le tout avec le titre d'Altesse Impériale et quelques millions de revenu.

— Maintenant, dit le czar au jeune homme éperdu de joie, voulez-vous quitter le service de la Bavière et devenir l'époux de la princesse Marie ?

L'officier ne put que tomber à genoux et baigner de ses larmes les mains de l'empereur.

— Vous voyez que j'aime aussi ma fille ! dit le père en relevant son gendre dans ses bras...

Le 14 juillet suivant, la grande-duchesse était revenue à la santé, à la vie, et le duc Beauharnais de Leuchtenberg l'épousait devant les représentants de toutes les familles royales de l'Europe.

Un tel acte d'amour paternel méritait au czar et à sa fille un siècle de bonheur... Le Ciel, qui a ses secrets, en a disposé autrement. Le vendredi, 5 novembre dernier, le duc de Leuchtenberg mourait à trente-cinq ans, digne jusqu'au bout de sa belle destinée, et laissant à Marie Nicolœwna des regrets éternels.

Tous les jeunes princes du monde vont encore se disputer sa main ; mais elle a été femme trop heureuse pour consentir à devenir reine.

XAVIER DE MAISTRE.

Une soirée à Turin. Un frère-modèle. Un défi. La logique du duel. Un testament. La course au coup d'épée. Angoisses. Sur le terrain. A frère, frère et demi. Joseph et Xavier de Maistre. Une curiosité artistique.

Un soir de janvier 1794, dans un joli appartement de la rue du Pô, à Turin, huit jeunes gens étaient réunis pour fumer, boire et causer ; pour causer surtout, car cinq de ces jeunes gens étaient Français. C'est dire qu'ils voyageaient, à leurs risques et périls, dans le Piémont, déjà menacé par les idées et les armes de leur pays. A ses risques et périls aussi, un gentilhomme sarde, ami de la France, les recevait et les fêtait au passage, avec deux de ses camarades, hussards d'Emmanuel IV.

Un des principaux motifs de la réunion était la lecture de quelques chapitres de l'opuscule, encore manuscrit, d'un jeune officier de Turin, intitulé : *Voyage autour de ma chambre*. L'auteur de ces pages, Xavier de Maistre, quoique entièrement inconnu des voyageurs, avait trois titres précieux à leur sympathie : 1° il était d'origine française ; 2° il honorait, à l'étranger, sa langue natale ; 3° il était le frère cadet de Joseph de Maistre, sénateur en Savoie, déjà connu par un *Eloge de Victor-Amédée*. Non pas que les cinq Français eussent une grande estime pour le talent de Joseph. Philosophes naïfs de l'école de 89, ils savaient gré, au contraire, à Xavier de ne pas partager ce qu'ils appelaient les idées rétrogrades de son frère, et d'avoir suivi le progrès moderne, au moins dans la science et dans les arts. L'écrivain-hussard, en effet, avait déjà fait du bruit par une ascension aérostatique, par de savants travaux de chimie, et par des paysages qui annonçaient un artiste.

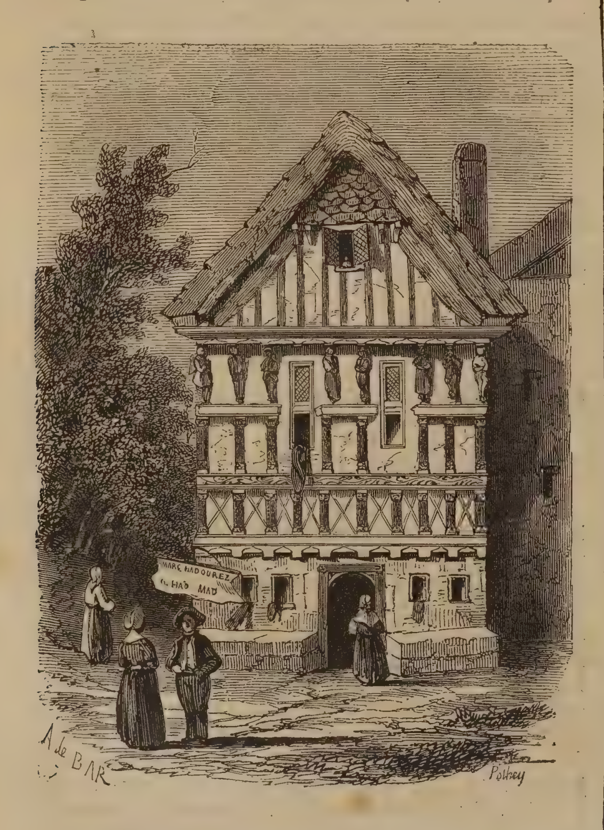
Entre un verre de punch et un cigare, sur la sommation du comte d'Ailly, l'un des voyageurs, brave à trois poils et caractère impatient, — le capitaine Mastéra, l'amphitryon de la soirée, déroula le manuscri de Xavier de

Maistre, en regrettant que l'auteur ne fût pas là pour lire son ouvrage...

Cette allégation d'absence fit sourire et rougir à la fois un des hussards, jeune tête aux cheveux bouclés, à la figure douce et rêveuse, qui se dissimulait derrière la chaise du lecteur...

Tout le monde connaît le plan et le sujet du *Voyage autour de ma chambre,* ce petit chef-d'œuvre si souvent imité depuis soixante ans. Rappelons seulement que c'est une série d'impressions et de réflexions philosophiques sur l'esprit et le corps, sur le moi et l'*autre*, sur l'âme et la *bête*; série tracée à la Sterne, mais avec plus de décence, pendant une captivité de quarante-deux jours, en compagnie d'un valet et d'une chienne.

Les cinq Français écoutèrent avec délices, et n'interrompirent que par des applaudissements ces cent pages,



Maison de Quimper, d'après un croquis de X. de Maistre.

plus solides et plus fines, plus savantes dans leur simplicité, que tous les gros volumes dont la Révolution inondait l'Europe...

Quand la lecture fut achevée, le comte d'Ailly, parlant au nom de tous, déclara l'auteur un talent de premier ordre, et vida une rasade à son immortalité...

Le hussard caché derrière Mastéra souriait toujours et rougissait de plus belle.

Mais tout à coup il devint grave et se leva en pâlissant.

Exalté par l'enthousiasme et le punch, le comte venait d'immoler Joseph de Maistre à Xavier.

— L'*Eloge de Victor-Amédée*, disait-il, n'est qu'une rapsodie près du *Voyage autour de ma chambre.*

— Pardon, monsieur, répondit le hussard, rompant enfin le silence; si Xavier a du talent, Joseph a du génie, et en méconnaissant celui-ci, vous gâtez l'éloge de celui-là.

Le comte maintint fièrement son avis, et les quatre autres Français l'appuyèrent... Les Piémontais, embarrassés de la discussion, crurent la fermer en posant les deux frères *ex æquo...*

— Non pas! reprit le hussard avec chaleur; la plume de Xavier esquisse agréablement des fantaisies littéraires, tandis que la plume de Joseph burine, comme Bossuet, sur le bronze impérissable. Tel sera le jugement de la postérité, s'il y en a une pour le *Voyage autour de ma chambre!*

Et, citant les plus éloquents passages de l'*Eloge d'Amédée*, les rapprochant des pages légères qu'on venait de lire, il prouva sa thèse avec une force et une subtilité remarquables.

— Vous êtes un critique habile, monsieur, repartit le comte ironiquement, mais un singulier ami de Xavier; Joseph serait trop heureux de vous entendre, avec le sentiment qu'on lui attribue...

— Quel sentiment lui attribue-t-on? demanda le hussard, en s'avançant de trois pas...

— Assez! assez! dirent les auditeurs; pas de cancans hors de la caserne...

— Je veux les connaître... pour les démentir, insista l'officier...

— Eh bien! reprit d'Ailly, piqué au jeu, on sait Joseph pétri d'orgueil et animé d'envie contre son frère...

— C'est une calomnie! riposta vivement le hussard.

— Monsieur, le mot est violent, dit le comte offensé...

— Je ne le retirerai néanmoins que si vous retirez le vôtre, et si vous convenez que Joseph est le meilleur frère et le plus noble cœur.

— Des exigences et des menaces? je ne les supporte jamais, monsieur. Je crois, d'ailleurs, à ce qu'on m'a dit du sénateur savoyard...

— Alors vous m'en rendrez raison pour tous ceux qui le répéteraient...

Le défi était lancé; il fut impossible de le retenir... Un gros mot du comte acheva de brouiller les cartes... Il choisit l'épée, prit rendez-vous le lendemain au Valentino, et demanda le nom de son adversaire...

Celui-ci refusait de le décliner; mais, croyant encore arranger l'affaire, Mastéra et ses deux amis, dont on va juger l'émotion, dirent au comte d'Ailly :

— *C'est Xavier de Maistre!*

Et son incognito s'expliqua par sa modestie d'auteur, et par la consigne qui lui interdisait plus qu'à personne la société des Français...

Le comte resta muet d'étonnement, — et ses compatriotes, d'admiration...

— Vous voyez, reprit l'amphitryon, que ce duel est impossible.

— Je respecte, en effet, le titre et le dévouement du frère de Joseph, balbutia d'assez mauvaise grâce le comte, blessé d'un dénoûment qui lui semblait une mystification..., et si M. Xavier veut rétracter le mot de *calomnie...*

— Ce serait fouler aux pieds mon titre même, répliqua justement l'officier; je ne saurais retirer le mot que si vous retirez la chose...

Là-dessus, on ne put s'entendre, et le duel fut maintenu. Xavier brûlait de venger son frère, au prix de son sang... Et quoique ébranlé, sinon détrompé, le comte, qui avait pris tout de travers, était incapable d'une reculade...

Le lendemain matin, au point du jour, Xavier de Mais-

tre ajouta à son ouvrage le fameux chapitre III, où il développe ainsi la logique du duel :

« Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant, dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause ? etc., etc.

« On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le bourgeois gentilhomme, on essaye de tirer quarte lorsqu'il pare tierce ; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente sa poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume ! Mais, ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent, et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi ; en sorte que, lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir



Joseph et Xavier de Maistre. Le premier exemplaire du *Voyage autour de ma Chambre*. Dessin d'E. Forest.

si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage ; et, comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés. »

Puis Xavier mit son manuscrit complet sous enveloppe, et l'adressa à Joseph, au fond de la Sardaigne, avec le testament dont la teneur suit :

« Très-cher frère, un sacrilége (un Français pourtant), le comte d'Ailly, a osé dire et soutenir hier devant moi que tu ne m'aimes pas, que tu es envieux de mon talent... Je vais me couper la gorge avec lui, pour lui démontrer ton affection par la mienne. Si, au lieu de le tuer, je meurs, voici tout mon bien dans ce rouleau de papier. C'est une fantaisie écrite dans les loisirs de mes derniers arrêts. Je te la soumets et te la donne. Lis, corrige, censure, et brûle, selon ton jugement, qui est ma loi. Si mon œuvre et moi nous méritons de survivre, tu me renverras le tout avec tes conseils, et je tâcherai de le rendre un peu moins indigne d'être signé XAVIER DE MAISTRE. »

Turin, janvier 1794.

La dépêche allait partir, et le hussard se rendre sur le terrain, lorsqu'il reçut ce billet de son adversaire :

« Vous avez, monsieur, des amis prudents. Le gouverneur de Turin, averti par eux, me fait arrêter comme Français suspect, et conduire sous escorte à la frontière de Savoie. Vous jugerez sans doute, comme moi, que cette précaution ne doit changer que notre rendez-vous. Je vous attends donc à Chambéry, à votre premier congé. »

— « A Chambéry, soit, et bientôt! » répondit laconiquement Xavier, qui n'était pas homme à manquer à la logique ci-dessus, ni frère à renoncer, pour quarante lieues, à la vengeance de son frère.

Et il ajouta ce *post-scriptum* à sa lettre à Joseph :

« Ce n'est plus à Turin, c'est à Chambéry que je vais me battre. Mon cœur n'en sera pas plus loin de toi. Au revoir ou adieu. »

Les deux missives partirent, et Xavier, qui était justement en congé de semestre, allait prendre la route de Savoie, quand un second incident vint l'arrêter.

Arrêter est bien le mot, car l'incident était un officier, qui, désarmant le hussard au nom du gouverneur, comme ayant frayé la veille avec un Français, le mena prisonnier à la citadelle, dans la même chambre où il avait écrit son Voyage sous les verrous.

Ceci était l'œuvre, — vraiment logique, — d'un assistant de la soirée de la veille.

Quelques jours après, un de Maistre arrivait à Chambéry, au galop de quatre chevaux de poste ; mais ce n'était pas Xavier qui accourait se battre, c'était Joseph qui venait se faire tuer à sa place, tant la logique du duel est contagieuse !

S'assurer qu'il avait l'avance sur son frère, trouver le comte d'Ailly dans la ville, le sommer de faire des excuses ou de l'accepter pour adversaire, tout cela fut au jeune sénateur l'affaire de quelques instants.

Devant un pareil trait de fraternité, il était difficile au comte de traiter encore Joseph en envieux. Mais, quelque confondu qu'il se trouvât (toujours la logique fatale !), il ne put se résigner aux excuses, et renvoya, dans son dépit, le frère aîné après le frère cadet.

Figurez-vous la perplexité de Joseph : s'il va au-devant de Xavier, ils peuvent se croiser sans le savoir ; s'il lui écrit à Turin, sa lettre peut arriver trop tard ; et s'il la reçoit encore, elle peut hâter la catastrophe. L'attendre et le guetter à Chambéry, c'est s'exposer à le manquer d'une heure, et il ne faut pas une heure pour recevoir un coup d'épée. Joseph prend néanmoins le parti d'attendre, mais après avoir écrit à un tiers, sous le secret, pour avoir des nouvelles de Xavier ; car, tout en se félicitant de l'avoir prévenu, il ne s'explique son retard que par un accident.

Pendant ce temps-là, il calme son impatience par la lecture du *Voyage autour de ma chambre*, et nous apprendrons bientôt son jugement sur ce manuscrit.

Au bout de six jours, il reçoit une réponse de Turin, qui lui annonce la captivité de son frère.

— Dieu soit loué ! s'écrie-t-il, je puis le rejoindre et le sauver encore !

Et le voilà lancé, ventre à terre, sur la route du Piémont. Il arrive..., il court à la citadelle... Il demande Xavier... O contre-temps et terreur! Le captif s'est évadé la nuit précédente... Et il n'a point reparu à sa demeure... Et aucun de ses amis n'a de ses nouvelles!... et personne ne l'a aperçu dans la ville... Et la police elle-même n'a pu trouver sa trace... Bref, Joseph le cherche vainement pendant trente-six heures.

La certitude qu'il repoussait l'envahit alors et triple ses angoisses... Xavier a volé à Chambéry! il s'y bat avec le comte ! il s'est battu déjà ! il est mort peut-être!...

Joseph remonte en voiture et reprend le chemin de la Savoie... Le voici rentré à Chambéry, à son hôtel, où il s'informe en tremblant... Point de nouvelles!... Rien !... sinon un paquet à son adresse. Il l'ouvre ! ce n'est qu'un envoi de son libraire!... Envoi prévu et désiré cependant, car Joseph, y laissant tomber une larme, le met sur son cœur et l'emporte... Puis il court à l'habitation du comte d'Ailly... Le comte est sorti depuis une heure... A quelle intention? où est-il allé ? avait-il des armes, des témoins? Ne parlait-on pas d'un duel?... — Questions palpitantes, dont Joseph accable tout ce qu'il rencontre.

Dieu a pitié de ses affres, et lui envoie enfin un renseignement. Un armurier voisin a fourni deux épées au comte et à un jeune homme blond, à la figure candide.

— C'est Xavier! Plus de doute.

— On a prononcé le nom du Bois-Fermé...

— C'est là qu'ils s'égorgent! Ciel! donnez-moi des ailes...

Ainsi dit Joseph, en courant au Bois-Fermé.

Un mot de l'armurier sonne à ses oreilles comme un tocsin...— Une fameuse lame! s'est écrié cet homme en parlant du comte ; vous pouvez mener un confesseur à son adversaire!...

Après une heure de courses haletantes, Joseph arrive enfin au rendez-vous. Il était temps! Devant quatre témoins immobiles, deux hommes, la poitrine découverte, allaient croiser le fer...

Joseph reconnaît Xavier, et s'élance entre les combattants...

— Toi ici! s'écrie le hussard.

— N'est-ce pas ma place? repart le sénateur. Et les deux frères s'embrassent avec effusion.

Les assistants se regardent, attendris. Le comte, ébranlé, perd contenance.

— Puisque te voilà, dit Xavier, relevant son arme, tu vas me servir de témoin.

— Puisque me voilà, tu ne te battras point! réplique Joseph ; ces messieurs ne le voudront pas plus que moi, ajoute-t-il, en se tournant vers le comte et ses seconds, je m'en rapporte à leur raison et à leur honneur...

Alors il tire de son sein l'envoi de son libraire. C'était un petit volume tout frais imprimé. Joseph l'ouvre, à l'étonnement de chacun, et lit d'une voix incisive, éloquente, inspirée : « Est-il rien de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui laisse échapper un terme piquant... dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause? etc., etc., » toute la page que nous citions à l'instant, ce modèle de bon sens ironique, ajouté par Xavier au manuscrit de son ouvrage...

— *Mon Voyage autour de ma chambre!* s'écrie celui-ci, confondu de surprise et de joie...

— Un chef-d'œuvre! reprend Joseph ; imprimé en six jours, par mon ordre, à mes frais, à dix mille exemplaires, qui vont apprendre au monde que Xavier de Maistre est le Sterne de la France! Monsieur, ajoute-t-il, en remettant le volume au comte d'Ailly, mon frère m'avait soumis cet essai pour le censurer ou le détruire. Voilà ce que j'en ai fait... Si vous me croyez encore envieux de son talent, ce n'est pas contre lui, mais contre moi que vous allez vous battre!

En prononçant ces mots, Joseph était sublime. Xavier pleurait de tendresse... ; ses témoins pleuraient d'enthousiasme, ceux du comte pleuraient d'admiration, et le comte lui-même pleurait de honte.

— Allons, je me suis trompé! Vous êtes deux frères dignes l'un de l'autre. A bas la calomnie, et recevez mes excuses! s'écrie-t-il enfin, prenant d'une main le volume, et tendant l'autre à Xavier...

Et le duel finit comme tant d'autres duels, par un déjeuner d'où l'on sortit en s'embrassant.

— Dernier trait de logique, et le meilleur de tous! conclut l'aimable philosophe du *Voyage.*

Le lendemain matin, Joseph entrait dans la chambre de Xavier, et lui apportait un exemplaire de son livre, relié richement, quoiqu'à la hâte, avec cette dédicace de sa main :

« A mon frère qui me proposait de le corriger ; Hommage d'un frère qui serait corrigé par lui. »

C'est cette entrevue que notre dessinateur a représentée.

Voilà comment fut publiée la première édition du *Voyage autour de ma chambre.*

Ainsi que l'avait prédit Joseph, le succès de ce petit chef-d'œuvre remplit bientôt toute l'Europe. Le *Lépreux de la cité d'Aoste,* les *Prisonniers du Caucase* et la *Jeune Sibérienne* suivirent de loin le *Voyage*, et achevèrent de classer l'auteur parmi nos écrivains les plus purs et les plus ingénieux.

De son côté, Joseph de Maistre s'éleva, comme on sait, au rang des Bossuet et des Montesquieu, par ses *Considérations sur la France*, par son *Essai sur les institutions politiques*, par son livre *Du Pape*, et par ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ouvrages profonds et hardis, méconnus cinquante ans de la plupart, et dont les événements de 48 à 52 ont fait autant de prophéties incontestables.

Unis jusqu'à la fin comme au début, les frères de Maistre ne furent séparés que par la mort de Joseph, arrivée à Turin en 1821, après l'accomplissement des plus hautes fonctions en Sardaigne et en Russie. Il était né à Chambéry en 1755. Né dans la même ville en 1764, et maniant, comme on l'a vu, la plume, le pinceau et l'épée, Xavier servit le roi de Sardaigne jusqu'à la conquête de la Savoie par la République française. Emigré alors et enrôlé dans les armées russes, il devint général-major de Suwarow, se distingua dans la guerre contre la Perse, ne parut en France qu'un moment en 1839, et se maria honorablement à Saint-Pétersbourg, où il est mort dernièrement dans un âge avancé.

Aussi charmant homme que gracieux écrivain, il était adoré de tous ceux qui le connaissaient. Son caractère dominant était la naïveté dans la finesse, et une grande curiosité scientifique. Il s'est défini dans une épitaphe qui commence ainsi :

> Ci-gît, sous cette pierre grise,
> Xavier, qui de tout s'étonnait,
> Demandant d'où venait la bise
> Et pourquoi Jupiter tonnait.

Si Xavier de Maistre était rentré dans la patrie de sa famille, il aurait brillé aux premiers rangs de l'Académie française ; mais sa personne était aussi inconnue chez nous que ses écrits y étaient populaires ; de sorte que la postérité avait commencé pour lui en France près de trente ans avant sa mort.

Nos lecteurs l'apprécieront du moins par le touchant épisode de sa vie qu'une haute confidence nous a permis de leur révéler.

La petite gravure encadrée ci-dessus est faite d'après un croquis de Xavier de Maistre, le seul peut-être qui soit arrivé en France. Cette curiosité artistique donnera une idée de son talent comme paysagiste. Elle nous fait croire qu'en sa courte visite à la patrie de sa famille il traversa la curieuse cité de Quimper, en basse Bretagne; car son dessin représente, avec une exactitude frappante, la plus jolie maison de cette ville, à l'angle de la rue du quai à la cathédrale. La vieille capitale de la Cornouaille sera justement fière d'avoir inspiré le crayon du voyageur *Autour de ma chambre.* Elle ignorait sans doute cet honneur, que nous lui révélons pour ses étrennes.

LE PRIE-DIEU DE PIE IX.

En fait d'étrennes, ouvrons une parenthèse à celles que la province ecclésiastique de Tours vient d'adresser à notre Saint-Père le Pape. C'est un prie-Dieu, sculpté en chêne et en ivoire, par M. Blottière et ses neveux, artistes du Mans. Disons tout de suite que l'art de la menuiserie n'a rien produit de plus remarquable depuis l'âge gothique et la Renaissance. Avec un tact parfait, M. Blottière a choisi le style qui tient le milieu entre ces deux époques (le commencement du seizième siècle). Il a pu relever ainsi la tradition par l'originalité, et la richesse des détails par l'harmonie de l'ensemble.

Le monument (car c'en est un) comprend le prie-Dieu proprement dit, le retable et le couronnement. Le prie-Dieu forme un carré avec des contre-forts d'angle en saillie. Les quatre côtés, libres et visibles, sont garnis de panneaux en retraite, encadrés de moulures exquises. Des figures en haut-relief y représentent la Foi, l'Espérance et la Charité. Sur le devant sont les armes de Pie IX, avec les insignes pontificaux. Autour de chaque panneau, une guirlande déploie ses fleurs et ses feuilles dans une gorge profonde qui fait partie des moulures. On y reconnaît la passiflore de la Passion, emblème de la Foi ; l'aubépine, emblème de l'Espérance ; la mauve, emblème de la Charité ; le chêne, emblème de la Force. Les statuettes des douze apôtres, en ivoire, occupent de petites niches à pinacles dans les contre-forts. Le retable se compose d'une chapelle centrale à triple travée en perspective, complétée de voûtes à nervures, d'un petit reliquaire en ivoire, et de six figurines d'anges, en ivoire aussi. A l'entrée de la chapelle, saint Louis, roi de France, en manteau royal, adore la couronne d'épines. A droite et à gauche, sous des dais ciselés à jour, sont deux autres statuettes en ivoire : la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et saint Pie V, l'illustre prédécesseur et patron de Pie IX. Voilà pour la partie antérieure du retable. La partie opposée offre, sous deux niches à baldaquins, deux évêques en ivoire, saint Martin de Tours, et saint Julien du Mans. Entre les deux figures, au-dessous d'une fenêtre à meneaux flamboyants, un large écusson, enroulé de chèvrefeuille, présente cette légende sur ivoire : *Pio IX, summo pontifici, provincia Turonensis,* etc. Enfin le couronnement, digne de ce nom, montre la croix debout, avec un crucifix d'ivoire, au milieu des clochetons dressés sur les contre-forts et des feuillages épanouis au sommet des ogives. La Mère des Douleurs et Jean l'évangéliste se tiennent de chaque côté de la croix, élevés sur des socles combinés avec l'ornementation générale.

Tel est l'ouvrage de M. Blottière et de ses neveux. On nous assure qu'ils étaient naguère d'humbles ouvriers, et qu'ils doivent leur talent à l'inspiration et à la patience. En ce cas, ils sont les dignes frères des Avisseau de Tours, et comme eux ils méritent une place au rang de nos artistes les plus distingués.

Formes architecturales, ordonnance des parties, lignes et profils, décoration végétale, statuettes et figures, tout dans leur travail est d'une science, d'un goût, d'une pureté, d'une élégance, d'une expression magistrales.

Tout Paris a pu admirer le prie-Dieu de Pie IX, exposé, le mois dernier, dans les galeries Bonne-Nouvelle. Il vient de partir pour Rome, avec monseigneur l'évêque

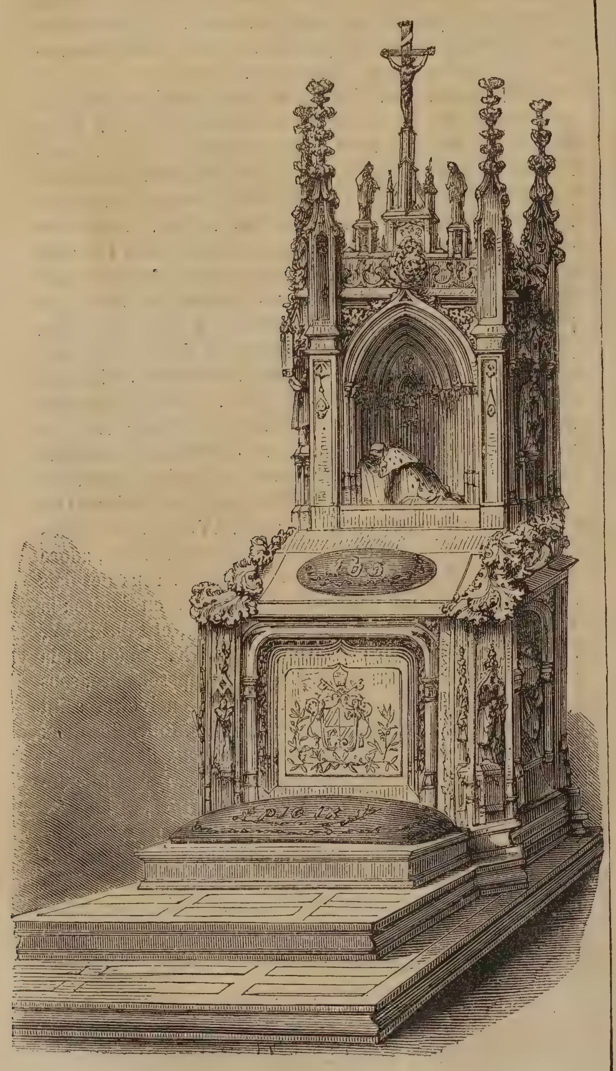
du Mans, sa suite et M. Blottière, auxquels le gouvernement a accordé le passage sur un navire de l'Etat.

Quand vous lirez ces lignes, le pape, restauré par la France, s'agenouillera sur ce prie-Dieu qu'elle lui donne, et demandera au Ciel d'acquitter sa dette envers les Français.

TONY JOHANNOT.

Débuts. Succès. Les frères Johannot. Un soufflet de Napoléon. Tony et le *Musée des Familles*.

Revenons à nos deuils de 1852. Voici le plus cruel et le plus irréparable pour le *Musée des Familles*. Tony



Prie-Dieu de S. S. Pie IX, sculpté par M. Blottière.

Johannot a emporté dans la tombe un des fleurons de notre couronne, le diamant du dessin sur bois.

Ils étaient trois frères Johannot, que la mort a pris tous trois avant l'âge : Charles, qui a gravé le *Trompette* d'Horace Vernet, et qui a pris les devants en 1824; Alfred, dont nous avons fait revivre un des derniers chefs-d'œuvre, lacéré par les vandales de 1848, au Palais-Royal, l'*Entrée de Mlle de Montpensier à Orléans* (1); et enfin Tony, notre illustre et charmant collaborateur.

Tony Johannot était né en 1803, à Offenbach (Hesse-Darmstadt), d'une famille française, exilée sous Louis XIV. Aussi son talent était à la fois germanique et gaulois, profond et vif, intime et gracieux, réfléchi et improvisateur. Comme ses deux frères, il fut d'abord simple graveur, et leur union laborieuse édifia longtemps les artistes. Après la mort de Charles, Alfred et Tony se rapprochèrent encore et se donnèrent la main pour s'élever à la peinture. Tous deux brillèrent côte à côte, aux expositions de 1830 à 1835. On discuta beaucoup pour savoir lequel éclipsait l'autre... Alfred était plus sérieux et plus rêveur; Tony, plus léger et plus coquet; tous deux également fins et poétiques. Suivant Alfred, Tony avait la palme; suivant Tony, Alfred était supérieur; de sorte que la critique et l'opinion les posèrent au même rang, au premier du genre.

Ces jumeaux de l'art travaillaient ensemble au musée du Louvre, que M. Denon leur avait ouvert. Ils y étudiaient l'Apollon *du Belvédère*, la *Vénus de Médicis*, la *Transfiguration* de Raphaël, les merveilles de Rubens, — tous les chefs-d'œuvre amassés par la victoire, et qui ont repassé les Alpes et le Rhin en 1815.

Un jour, un homme brusque et trapu passa dans la galerie où dessinaient les deux frères. Il se pencha sur l'épaule d'Alfred, observa son esquisse d'un œil d'aigle, et donna un petit soufflet à l'écolier.

— Quel est donc cet amateur ? demanda Alfred.

— Cet amateur est Napoléon ! répondit Tony..., et il vient de te sacrer artiste, comme le pape l'a sacré empereur.

Tony était plus heureux que s'il eût reçu lui-même le soufflet de Napoléon.

Le second empereur s'est souvenu de cela l'autre jour, quand il a payé les funérailles de Tony. Il eût mieux aimé lui donner un petit soufflet, comme son oncle, en lui commandant un beau et bon tableau ; mais, hélas ! les empereurs proposent, et Dieu dispose !

Tout le monde connaît, au moins par la gravure, les toiles de Johannot, dispersées chez tant d'amateurs : *Minna et Brenda*, son début ; l'*Enfance* et la *Mort de Duguesclin*, les *Batailles de Rosbecque et de Fontenay*, l'*Embarquement d'Elisabeth*, la *Sieste et la Halte*, les sujets tirés de l'*Evangile* et de l'*Imitation*, la *Mort de saint Paul*, *Tircis et Amaranthe*, les *Pêcheurs*, le *Fleuve Scamandre*, et tant d'autres bijoux de chevalet, — et cette jolie *Chasse au faucon*, que le *Musée* a fait graver, et ses deux tableaux de 1852 : les *Plaisirs de l'automne*, et la scène de *Révolte et de Pillage*, qui illustrera, le mois prochain, la seconde partie de *Masaniello*.

Quant aux travaux du crayon de Tony, ce sont les travaux d'Hercule, mais d'Hercule sans massue. Voici comment il fut conduit vers cette partie de l'art qui en est le métier, et dans laquelle, seul peut-être, il restait artiste.

Son père, qui l'avait amené en France, tout jeune, le ramena adolescent en Allemagne, où le rappelaient ses fonctions obscures. Là, Tony étudia une nouvelle face de la peinture, le côté subtil et minutieux, jusqu'en 1814. Alors il rentra à Paris par Lyon, où il s'arrêta quatre ans. La ruine de son père, en 1818, le força d'aller chez les entrepreneurs de gravures parisiennes. Il percha dans sa pauvreté au sommet de la rue Saint-Jacques, cet humble piédestal de tant de gloires poétiques. Il crayonna et burina pour Desenne une foule d'images rebutantes. Enfin,

(1) Voyez tome XVII, page 353 (*Les Révolutions d'autrefois*).

il choisit deux œuvres de son choix, les *Orphelins* et les *Enfants égarés* de Scheffer, et ces deux gravures le firent sortir de la foule. Puis M. Gosselin, l'intelligent éditeur, lui mit la fortune en main, en le chargeant d'illustrer Walter Scott... Walter Scott et Tony Johannot! quel excellent mariage, en effet! Il en naquit une centaine de petits chefs-d'œuvre, qui popularisèrent l'illustration en France. Bientôt, les Johannot lui donnèrent des ailes, en nationalisant et en améliorant chez nous la gravure sur bois, cette clef de voûte de la littérature pittoresque. A lui seul, Tony a illustré, — outre Walter Scott, — Cooper, Byron, Molière, Nodier, Cervantes, l'*Evangile* et l'*Imitation*, Bernardin de Saint-Pierre, Boileau, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, Balzac, Sand, Sterne, l'Arioste, Pellico, J.-Jacques Rousseau, La Fontaine, Béranger, Beaumarchais, Casimir Delavigne, Scribe, Th. Leclerq, Goëthe, Bossuet, et toute une bibliothèque de gloires diverses, que son crayon et son burin ont rendues parlantes.



Portrait de Tony Johannot, dessinant dans son atelier de la rue de Bruxelles.

Nos lecteurs fidèles savent de quels dessins exquis il a semé la collection du *Musée des Familles*. Nous venions de l'y mettre en rapport avec le talent qui allait le mieux peut-être à son talent, Jules Sandeau, l'auteur du *Château de Montsabrey*. Vous avez tous vu comment Tony a fait pleurer et sourire, mourir et ressusciter les personnages de ce petit poëme du cœur.

Comment ferons-nous, sans Johannot, pour *illustrer* le

conte d'*Olivier*, cet autre bijou que Jules Sandeau nous cisèle en ce moment, entre deux succès dramatiques? L'ombre de Tony, qui aimait tant le *Musée* et Sandeau, nous désignera son remplaçant.

L'artiste infatigable travaillait pour nous, lorsqu'un soir d'août dernier, en quittant son cercle pour regagner sa maison de la rue de Bruxelles, il tomba foudroyé par une apoplexie. Il n'eut que le temps de soupirer: — Laissez-moi, mon Dieu, finir mon tableau de *Ruth et Booz!* Et il fut apporté mort, à quarante-neuf ans, devant cette toile inachevée.

Son portrait ci-joint le fait revivre autant que possible. Le voilà bien debout dans son calme atelier, entre ses armes, ses bronzes et ses meubles favoris, à côté de la petite chienne anglaise qu'il a mise en plusieurs tableaux. — Homme doux et serviable, artiste chercheur et inspiré, causeur érudit et spirituel, — tel enfin que nous le trouvions la veille de sa mort, quand il terminait nos derniers dessins.

Outre ceux que nous venons de publier, il nous en reste trois, et des meilleurs, reliques chères et sacrées, que nos lecteurs recevront avec une triste joie: la gravure de son tableau du dernier Salon, que nous citions à l'instant, et deux scènes de famille pleines de sentiment et de vérité.

Un mot encore: — comment Tony Johannot, qui gagnait beaucoup d'argent, est-il mort sans fortune? — Il se ruinait à payer au poids de l'or, partout où il les retrouvait, les ouvrages et les moindres croquis d'Alfred Johannot.

Voilà l'oraison funèbre de sa vie.

Quant à l'éloge de son talent, il ne sera pas long non plus: Sans autre système que son inspiration, il cherchait à plaire, et il y réussissait. Que ceux qui le dédaigneraient en fassent autant!

LE COMTE ALFRED D'ORSAY.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE NOVEMBRE.)

L'artiste-lion. Brummel et d'Orsay. Parallèle injuste. Ce qu'était Brummel. Comment il payait ses créanciers. La sonnette du prince de Galles. Ce qu'était le comte d'Orsay. Sa famille. Une rencontre à Valence. Lady Blessington. *Gore-House*. Lord Byron et les Mémoires de d'Orsay. Succès et bonnes œuvres. Opinions politiques. Prophéties. L'invention des paletots et des pantalons de grosse toile. Le comte d'Orsay à Paris. Ses travaux de peinture et de sculpture. Sa mort. Son tombeau.

Encore un artiste, mais d'une tout autre école, l'artiste-dandy et grand seigneur, l'*artiste-lion*, comme on l'appelait à Londres, où il a régné et gouverné vingt ans.

La vie et le rôle du comte d'Orsay sont un des chapitres les plus caractéristiques de l'histoire mondaine de notre époque. Ayant vu de près le héros, nous rétablirons sa biographie, dénaturée par les feuilletonistes.

Ils ont fait du *beau* d'Orsay le successeur et le pendant du *beau* Brummel. Or, jamais celui-ci n'a mérité cet honneur, ni celui-là cette injure. C'est confondre un mannequin de tailleur avec un vrai gentleman. Voici la vérité sur l'un et sur l'autre.

La société anglaise, monarchique et disciplinée par excellence, et méthodiste par-dessus tout, élit et reconnaît un roi de chaque classe et de chaque génération. Il y a, à Londres, un roi des lords et un roi des mendiants, un roi des tavernes et un roi des salons. Seulement (voilà l'excentricité britannique), c'est parfois un lord qui est roi des tavernes, et un mendiant qui est roi des salons. On sait que le prince Albert trône au club des tailleurs.

Au commencement de ce siècle, la royauté des salons étant tombée en quenouille, un caprice des ladies couronna le sieur Brummel, ex-officier de dragons sans naissance, sans esprit et sans fortune, mais qui possédait une forte taille, et avait découvert un nœud de cravate. On sait que ces inventeurs-là n'ont pas inventé la poudre. Quant à la figure de celui-ci, il s'était cassé le nez un soir, en tombant de cheval, et ce fut ce nez retroussé par accident qui fit pâmer les beautés de Hyde-Park. Le génie de Brummel consistait à ne pas se douter qu'il était un sot, et à faire laver son linge dans le comté de Lincoln, sous prétexte que l'air et le climat y blanchissaient mieux la toile. Grâce à mille prétentions à l'avenant, que les lords oisifs eurent la bonhomie d'admirer, l'ex-officier marcha de pair avec les grands seigneurs, aux dépens de ses fournisseurs et de ses dupes... Pas un trait saillant, d'ailleurs, en sa carrière de gilets et de pantalons, si ce n'est celui-ci, qu'inspira la nécessité.

Ses créanciers, effrayés de leur nombre, s'avisèrent de lui mettre l'épée dans les reins. Pour toute réponse, Brummel fit insérer dans les journaux de Londres cet avis que lui souffla quelque loustic: «M. Brummel, allant partir pour les bains de X...., invite ses fournisseurs à venir toucher leurs mémoires...

Vous jugez si les fournisseurs accoururent. Mais le dandy, qui savait son rôle, les gratifia, en guise d'argent, de ce petit *speech:*

— Je suis touché de votre reconnaissance, messieurs, car vous venez sans doute me remercier... Au lieu de vous payer les mille livres que je vous dois, je vous fais payer les cent mille livres que vous doivent tous les gentlemen de Londres.

— Comment cela? s'écrièrent les créanciers ébahis...

— Par mon avis dans les journaux. Cet avis aura demain force de loi. Il sera établi, de par Brummel, qu'on acquitte ses dettes en partant pour les bains... Tous nos élégants, y allant avec moi, vont donc vous payer en partant... comme je serai censé l'avoir fait... Et quant à nous, nous réglerons l'année prochaine...

La chose arriva, telle qu'il l'avait prédite... Essentiellement moutons, les dandys sautent les uns après les autres... Tous les amis de Brummel payèrent en effet, ce qu'il payait en parole...

L'année suivante, la scène se renouvela. Et Brummel jouit d'un crédit illimité, jusqu'à son aventure avec le prince de Galles.

Cet héritier présomptif de la couronne, mouton comme les autres, avait laissé l'ex-officier lui manger dans la main...; mais celui-ci (le bout de l'oreille passe toujours aux ânes) s'oublia un jour jusqu'à crier au prince, devant cent lords, du fond du salon royal: — Georges, sonnez, je vous prie! Georges sonna en effet, mais pour dire au valet qui parut: — Faites avancer la voiture de M. Brummel! C'était se relever en roi, et rejeter pour jamais le parvenu à sa place... Il y retomba si profondément que, traqué par ses créanciers, il alla mourir à Calais, comme un imbécile, ce qui fut le seul acte logique de sa vie...

Tel était Brummel, rien de plus.

Quel autre homme que le comte d'Orsay! Jugez-en.

Le comte Alfred d'Orsay naquit à Paris, en 1798, au premier rang de la société. La beauté semblait héréditaire dans sa famille. Le père et le fils ont reçu tous deux le nom de *beau* d'Orsay. Mais c'était là leur moindre qualité. Le père était général, et brilla comme tel sous l'Empire. Le fils visita, en 1819, l'Angleterre, où il produisit un immense effet par l'exquise distinction de sa personne et l'originalité de son esprit. Revenu en France, et officier en 1822, à Valence sur le Rhône, il allait accompagner le duc d'Angoulême en Espagne, lorsque le 15 novembre, date mémorable, il vit descendre de voiture, à la porte de son hôtel, un lord et une lady. Celle-ci le regarda et fut émue. Lui-même la salua et fut enivré. Jamais femme n'avait distingué un plus bel homme; jamais homme n'avait admiré une plus belle femme...

Le lendemain, d'Orsay brisait son épée, et au lieu de suivre *Monsieur* en Espagne, il suivait *madame* en Italie. Immense folie qui eût perdu tout autre, mais qui le mit aussitôt à la mode, et lui valut la main d'une fille de pair, car la belle voyageuse était lady Blessington, dont il devint le gendre peu de temps après.

Nous avons raconté la vie et tracé le portrait de lady

Blessington, la Staël et la Récamier de Londres (1), l'Anglaise la plus brillante et la plus illustre du siècle.

Pendant vingt-cinq ans, dans le splendide hôtel de Gore-House, le comte d'Orsay et lady Blessington furent le roi et la reine des grands seigneurs et des grandes dames, des lions et des lionnes, des écrivains et des artistes, des illustrations de tout genre. Cet empire dura parce qu'il était naturel, qu'il reposait sur le cœur et l'intelligence, et que ni la belle-mère ni le gendre ne furent jamais ridicules. Supériorité véritable, et la plus rare au monde. En trouvant à la cour de lady Blessington un chambellan comme d'Orsay, qui avait les façons d'un prince et les grâces d'un héros de roman, qui parlait histoire, sciences, littérature, industrie, beaux-arts, comme un diplomate, un savant, un poëte, un industriel, un artiste, nos compatriotes se disaient à l'oreille : — On voit bien qu'un Français a passé par là !

On croit que le comte d'Orsay a écrit avec lady Blessington les livres qui ont fait la renommée de celle-ci. Il en était certes capable, car lord Byron lui-même a reconnu son talent dans cette curieuse lettre, conservée à notre Bibliothèque royale. Le grand poëte répondait à d'Orsay sur ses mémoires manuscrits, relatifs à la société anglaise :

« Mon cher comte, vous devriez vous contenter d'écrire votre propre langue comme Grammont, et de réussir à Londres comme personne n'a réussi depuis Charles II et les Mémoires d'Hamilton, sans vous égarer dans notre idiome barbare, que vous comprenez cependant beaucoup mieux qu'il ne le mérite. Mon approbation est très-sincère, mais peut-être partiale, car, si j'aime mon pays, je déteste mes concitoyens; et votre livre m'offre en même temps la séduction du talent et de l'esprit et l'attrait de la vengeance. J'ai *vu* et *senti* beaucoup de ce que vous écrivez si bien; j'ai connu les personnes et les réunions dont vous parlez, et les portraits sont si frappants, que j'admire à la fois le peintre et le tableau. Mais j'en suis fâché pour vous. Si au courant de la vie à votre âge, que deviendrez-vous à la chute des illusions? N'importe. En avant! Jouissez jusqu'au bout de tous vos avantages de jeunesse, de figure et de talent. C'est le vœu d'un Anglais, je suppose, car ma mère était Ecossaise, et mon nom et ma famille sont normands. Pour moi, je ne suis d'aucun pays ; et quant à mes livres qu'il vous plaît de mentionner, laissez-les aller au diable..., d'où ils viennent..., si j'en crois beaucoup de gens... Noël BYRON. »

Les Mémoires du comte d'Orsay paraîtront-ils? Osera-t-on publier cette histoire vivante et ce roman en action? Nous le souhaitons sans l'espérer... Le manuscrit est sans doute dans les mains de la sœur du héros, Mme la duchesse de Grammont.

D'Orsay possédait un autre souvenir de lord Byron, une bague de lave, que l'auteur de *Don Juan* lui avait envoyée en partant pour la Grèce, avec ces mots : « Je prie Alfred de conserver cet anneau. Il est de lave, et par conséquent adapté au feu de sa jeunesse et de son caractère. »

Le comte d'Orsay était le Mécène et le champion de tous les talents de l'Europe. Que d'écrivains il a lancés ! que d'artistes il a produits ! que de gloires il a mises au jour ! que de douleurs il a soulagées ! Sa correspondance avec le célèbre Dickens serait signée par Dickens lui-même. Ses connaissances variées le poussèrent jusqu'à la mécanique. Il avait découvert ce qu'il appelait une *machinerie* pour adoucir les chocs en chemin de fer. C'est à lui que MM. Brett et Toché durent l'autorisation d'établir le télégraphe sous-marin entre la France et l'Angleterre.

Intimement lié avec Louis-Napoléon, personne ne lui a fait signer plus de grâces et de faveurs méritées. Il a sauvé de Lambessa le chansonnier Pierre Dupont. Ses idées politiques étaient fort originales. Royaliste dans le sens des ordonnances de Charles X, regrettant que les Bourbons ne se fussent pas établis dans le lit des constitutions impériales; — à leur défaut, bonapartiste par affection et et socialiste au point de vue gouvernemental, il conciliait tout cela par les raisonnements les plus ingénieux. Nous avons retenu de sa conversation, et nous trouvons dans sa correspondance des prophéties remarquables. Lorsque Louis-Philippe ouvrit les Invalides aux cendres de l'Empereur, le comte d'Orsay devina les chances futures de son neveu, alors oublié dans les murs d'une prison :

« *Dites donc à ****, écrivait-il à un ami, *que Louis-Philippe va poser la première pierre du tombeau de Napoléon, et qu'il devrait prendre celle qui bouche la porte du château de Ham.* » (Cité dans la *Revue Britannique.*)

Dès le commencement de 1849, il prévit la chute de la République : « Le despotisme démocratique est, comme dit Aristote, cent fois pire que l'autre. Que dites-vous de cette assemblée élue par le suffrage universel, et que les clubs vont dissoudre avec des invectives ? Il n'y a rien d'aussi *ludicrous* (burlesque) dans l'histoire ancienne et moderne.» (Lettre à M. Bouard, 28 avril 1849.)

« Ah ! mon cher ami, si vous saviez le mauvais sang que je fais! Une telle collection de canailles, d'intrigants, de fous, de sots, d'imbéciles et d'apostats ! Je sens la France en moi, et la cherche autour de moi en vain. » (Au même, 19 avril 1849.)

« Une autre fois je vous parlerai politique, c'est trop dégoûtant pour le moment. Lamartine me disait hier : — « Plus je vois les représentants du peuple, plus j'aime mes chiens. » Et à propos de l'élection d'Eugène Sue : — « C'est extraordinaire comme le *pouvoir* aveugle déjà le peuple. » (Au même, 1849.)

Il va sans dire que nous donnons ici ces détails comme simples curiosités biographiques.

Quant aux excentricités mondaines du comte d'Orsay, elles furent toujours des traits charmants d'esprit ou de cœur, des ironies lancées à cette mode et à ces dandys qu'il gouvernait du bout de sa cravache. On le comprendra par quelques exemples.

Voici d'abord comment il inventa le paletot, qui menace de lui survivre indéfiniment.

Il revenait d'une course d'Ascott, avec un seul jockey, sans aucune précaution contre la pluie, ce mal chronique du ciel anglais. Justement une averse tombe, puis redouble, et va tremper jusqu'aux os le roi des salons... D'Orsay avise alors un pauvre matelot très-bien défendu de la pluie par une grosse veste qui lui allait du menton aux genoux, la *vareuse* traditionnelle des marins.

— Heureux coquin ! se dit-il. Et il aborde le matelot.

— Veux-tu, l'ami, contre ta veste, de quoi en acheter dix et boire à ma santé tant qu'elles dureront ?

Et il lui offre douze guinées. Le marin en eût accepté le quart avec enthousiasme... Il ôte sa vareuse et entre au cabaret, criant : — Merci, milord ! Et le dandy, enveloppé de la chaude dépouille, rentre ainsi affublé à Londres, en plein Hyde-Park...

Le soleil avait remplacé l'averse, et c'était l'heure des élégants... La foule en calèche, à cheval, à pied, pousse un cri à la vue de la seconde redingote de son roi ; un cri de surprise et d'horreur ?... non pas ! un cri d'admiration frénétique :

— Que c'est charmant ! et original ! et ingénieux !.. Il n'y a que d'Orsay pour unir ainsi le confort et la fashion !

Le comte sourit, les laissa dire, et, le lendemain, le drap pilote faisait le tour de Londres, le surlendemain le tour de Paris, le troisième jour le tour de l'Europe.

Telle est l'origine du paletot moderne et de tous ses dérivés, si affreusement commodes !

L'adoption des pantalons d'été en grosse toile bise naquit, l'année suivante, d'une autre générosité de notre héros... Celle-ci est charmante, et c'est M. Gonzalès qui l'a révélée.

Un marchand français ruiné laisse un jour sa carte à Gore-House... Si c'eût été un grand seigneur, d'Orsay lui eût fait attendre sa visite ; mais c'était un malheureux ; il courut chez lui le soir même. Il trouve, au milieu

(1) Voyez tome XVI du *Musée*, pages 327, 328.

d'une famille en pleurs, un homme qui allait se jeter dans la Tamise...

— Excellent moyen de vous désaltérer, lui dit-il; mais cela ne donnera pas à boire à votre femme et à vos enfants. Voyons, que vous arrive-t-il et que voulez-vous?

— Il m'arrive qu'on a tout vendu chez moi ce matin, répond le marchand, et il me faudrait cinq mille livres pour relever mon commerce...

— Je ne les ai pas, et j'en suis désolé... Mais il ne vous reste absolument rien?...

— Rien! que cet énorme paquet de toiles d'emballage, qui valent bien trois schellings la pièce, et qui ont renfermé cent mille francs de draps d'Elbeuf... C'est tout ce que mes créanciers m'ont laissé pour essuyer mes larmes...

D'Orsay se frappe le front...; il se souvient du paletot de l'année précédente, et ouvre du bout de sa canne le monstrueux paquet; puis, avec le plus grand sang-froid:

— Mon cher compatriote, dit-il, faites porter chez moi six *yards* de cette toile... En voici le prix décuplé...; mangez avec cela deux ou trois jours... Gardez précieusement le reste du ballot, et sachez prendre les occasions aux cheveux... Je vais les envoyer au-devant de vous.

— Que signifie ce logogriphe? se demanda le marchand, qui attendit néanmoins sans comprendre.

Une demi-heure après, le tailleur du comte, mandé à la hâte, arrivait chez lui. D'Orsay lui remit les six *yards* de grosse toile, et lui ordonna de lui en faire un pantalon dans la nuit.

— Un pantalon avec cette guenille! s'écria l'artiste; mais ce sera horrible!

— Afin qu'il soit plus horrible encore, vous le ferez très-large, et vous le piquerez sur toutes les coutures, comme un gant de chasse.

— Mais à qui voulez-vous donner ainsi l'air d'un matelas neuf?

— A moi.

— Votre Seigneurie plaisante?

— Jamais... avec Votre Grâce... Allez, et à demain, pour l'heure du *steeple chase*.

Le lendemain, en effet, le comte parut aux courses avec le pantalon de toile d'emballage... Il eut un succès étourdissant... Deux sportmen boxèrent en son honneur; trois ladies s'évanouirent d'adoration...

Et, à la fin de la semaine, le marchand ruiné, comprenant enfin et saisissant l'occasion, avait gagné dix mille livres à fournir des pantalons aux amis du beau d'Orsay.

On sait que le comte avait fondé à Londres une société de secours mutuels pour les Français. Il versait chaque année, dans leur caisse, des sommes considérables. Quand l'argent lui manquait (il n'a jamais été fort riche), il en trouvait pour ses compatriotes dans la bourse de tous les lords. Aucun Français, à sa connaissance, n'est mort de misère à Londres, cette patrie de la misère!... Voilà bien de quoi racheter quelques folies!...

Quand une pauvre actrice de talent était repoussée par une intrigue de théâtre, d'Orsay allait l'applaudir, et lui valait ainsi un engagement... Si un commerçant honnête était sans clientèle, d'Orsay descendait de voiture à sa porte, lui achetait des gants, un lorgnon, une cravate, et, dès ce moment, la fortune de la boutique était assurée.

Après quelques duels, la royauté du comte devint inviolable, ses adversaires recevant une foule de cartels, dès qu'il leur avait fait l'honneur de se couper la gorge avec eux.

— Si je me brûlais la cervelle, disait-il en riant, il y aurait le lendemain cinquante suicides à Londres, et la race des dandys serait perdue pour une génération!

C'est ainsi qu'il plaisantait le premier d'une vogue qui était pour lui un moyen, nullement un but... Il l'employait non-seulement à secourir les infortunés, mais à opérer des révolutions de bon goût dans les usages, le ton et les manières du grand monde, le tout au prix de quelques hardiesses excentriques, car l'originalité était la condition de sa puissance, en même temps que le divertissement de sa fantaisie. Il savait mieux que personne combien il faut de sots pour former un public, surtout dans les salons où la coiffure est plus estimée que la cervelle.

Lorsqu'il s'installa à Paris, en 1848, avec lady Blessington, il comptait y mener la vie sérieuse d'un artiste, car il était à la fois peintre et sculpteur inspiré, sinon très-correct. Cet homme, qui en avait fait vivre tant d'autres, allait d'ailleurs vivre lui-même de son talent. Sa belle-mère et lui étaient ruinés par la misère de leurs fermiers d'Irlande. Terres, châteaux, hôtel de Gore-House, tableaux et meubles splendides, tout avait été vendu par eux à Londres. Ils avaient brûlé leurs vaisseaux anglais. Lady Blessington mourut, comme nous l'avons dit, du choléra, et ce coup faillit briser le comte d'Orsay. Ses amis et le travail le sauvèrent du désespoir. Retiré dans son atelier de la rue la Ville-l'Evêque, il se mit à peindre, et surtout à sculpter, avec courage et succès. Nous avons fait graver son buste de Lamartine, le meilleur portrait du poëte-orateur. Son propre portrait, ci-dessus, le représente travaillant à ce marbre animé... Il a taillé aussi dans le marbre l'admirable tête de sa sœur, la duchesse de Grammont. Il a peint Wellington vieillard, d'une brosse facile et gracieuse; il a jeté dans le bronze une foule de médaillons très-ressemblants, et des caprices hardis, un centaure, des animaux fantastiques, etc. Sa meilleure œuvre est la dernière: un Napoléon à cheval, destiné, croyons-nous, à Versailles.

D'autres projets fermentaient dans sa tête, lorsqu'il fut atteint du mal cruel qui devait l'emporter... En vain son ami, Louis-Napoléon, le nomma surintendant des Beaux-Arts; en vain la duchesse sa sœur, l'emmenant à sa villa de Chamboursy, près Saint-Germain, le disputa à la mort par les soins les plus dévoués..., il s'éteignit dans ses bras, le 4 août, en homme sérieux et en chrétien, administré par l'archevêque de Paris, entouré et regretté de tout ce qui aime en France le beau et le bon, le cœur et l'esprit, la littérature et les arts.

Il repose à côté de lady Blessington, au cimetière de Chamboursy, en face d'un paysage délicieux, dans le caveau qu'il avait sculpté de ses mains. Plus d'un grand personnage, plus d'un grand artiste, et plus d'un malheureux surtout, vont en pèlerinage à cette double tombe.

Et maintenant, chers lecteurs, que vous connaissez le beau d'Orsay, comme nous l'avons connu, nous vous prions, pour le repos de son âme et l'honneur de sa mémoire, de ne jamais le comparer au mannequin Brummel.

WELLINGTON.

Une leçon pour l'Angleterre et une leçon pour la France.

L'Empire ressuscité en France, — et le vainqueur de Waterloo enterré en Angleterre, — presque le même jour! Voilà, certes, un contraste qui fera réfléchir l'histoire; et de tous les événements de 1852, celui-là est le plus frappant, sans contredit.

Que lord Wellington fût un général habile, savant et courageux; un diplomate consommé, un Anglais sterling et pur sang, un esclave du devoir et de la discipline; qu'il ait élevé le bon sens jusqu'au génie, et le caractère jusqu'à l'héroïsme; qu'il ait été un jour, à Waterloo, plus heureux que Napoléon; que toutes les vertus publiques et privées fussent réunies en sa personne; qu'il fût l'homme le plus honoré, le mieux renté, le plus idolâtré de ses concitoyens; qu'il eût trois pages de titres et dix kilogrammes de décorations, vingt-cinq millions de fortune et douze cent mille francs d'appointements! d'accord! cela ne nous regarde point ici...

Mais ce qu'il est bon de constater partout, même dans le *Musée des Familles*, c'est qu'Arthur Wellesley, très-haut, très-puissant et très-noble prince, duc et marquis de Wellington, de Douro, de Talavera, de Waterloo, de Ciudad-Rodrigo, de Vittoria, de Torres-Vedras, de Vi-

niera, etc., etc.; grand d'Espagne, commandant, colonel, connétable, amiral, gardien, lord-lieutenant, gouverneur, chancelier, commissaire, président, docteur, etc. de toutes les armées, de tous les ports, de toutes les forteresses, de tous les parcs, de toutes les universités, de tous les colléges et de toutes les facultés des Trois-Royaumes; grand'-croix de tous les ordres du monde connu, feld-maréchal d'Angleterre, maréchal d'Espagne, de Russie, d'Autriche, de Prusse, de Portugal, des Pays-Bas, de Hollande et de Hanovre, — n'était réellement ni *chevalier de la Légion-d'Honneur*, ni *maréchal de France*, quoi qu'en ait dit le roi d'armes-jarretière, en proclamant les dignités du mort sur sa tombe. Ces deux titres-là, vérification faite, sont et ont toujours été absents de l'Annuaire si minutieux de la pairie anglaise. Et ni l'étoile d'argent de Napoléon, ni le bâton fleurdelisé de Louis XVIII, ne figuraient dans les insignes exhibés avec tant de pompe, au



Portrait du duc de Wellington.

nom de toutes les puissances, derrière le catafalque de lord Wellington. Ceci demeurera prouvé jusqu'à ce que le roi d'armes produise les diplômes officiels du noble duc, — ce dont la France, au nom de ses rois calomniés, lui porte ouvertement le défi.

En revanche, la France peut et doit accepter l'immense et admirable leçon que lui a donnée l'Angleterre, dans la vie et dans la mort de Wellington, sur le respect et le culte des gloires nationales.

Jusqu'à son dernier soupir, ce grand serviteur de son pays a été littéralement adoré du peuple anglais. Les derniers mendiants ne le trouvaient pas assez payé de ses douze cent mille francs d'honoraires. Grands et petits s'inclinaient sur son passage, en disant : — Voilà LE DUC (le duc par excellence, le *chef* et le *guide!*). La reine lui a décerné des funérailles vraiment royales. Le prince Albert est accouru du fond de l'Ecosse pour mener le deuil de la patrie. Dix millions d'hommes sont venus s'écraser à Saint-Paul pour s'agenouiller devant le cercueil du lord. Deux cent mille places ont été louées, de mille à dix francs, sur le passage du cortége, et quinze cent mille Anglais en deuil, chapeau bas, ont formé le convoi funèbre, après avoir attendu toute la nuit, debout, sous la bise et dans le brouillard de la Tamise (1).

Si Wellington eût été Français, il faut l'avouer en rougissant, ses restes eussent rencontré, en allant aux Invalides, — comme ceux de Louis XIV en allant à Saint-Denis, — des esprits forts sceptiques et des gamins insulteurs.

SCIENCE. LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS.

Le stéréoscope. Théâtre-Français. Odéon. Italiens. Opéra-Comique. Théâtre-Lyrique. Gaîté. Vaudeville, etc.

Et maintenant que nous avons passé la révue des morts de 1852, revenons à la vie, à la science, à la littérature, aux arts. Nos chroniques précédentes nous laissent peu de chose à dire sur ces sujets. Nous avons inauguré les nouveaux chemins de fer, signalé les développements du Louvre (que nous embrasserons bientôt dans son vaste ensemble), raconté les maisons qui tombent et celles qui s'élèvent, — décrit les monuments conservés et restaurés, salué Sainte-Geneviève et la croix sur le Panthéon rendu au culte, compté les statues dressées à nos grands hommes :



Le stéréoscope, construit par M. Jules Dubosq.

à Napoléon, à Lyon; à Descartes, à Tours, etc.; ajoutons-y celles du maréchal Bugeaud, à Alger; de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, au Havre; du compositeur Lesueur, à Abbeville; du peintre Lantara, à Oncy, — et nous n'aurons plus qu'à presser celle de Mme de Sévigné, en Provence.

(1) Sans rien ôter à l'éclat de ce tableau, signalons-en les *ombres* britanniques. Des propriétaires n'ont loué leurs fenêtres que moyennant un bail de trois ans, à compter du jour des funérailles. Les autographes du mort se vendaient, dans la rue, à deux schellings la syllabe, prix moyen. Enfin, M. d'Israëli, le premier ministre, a fait l'économie d'une oraison funèbre, en récitant au Parlement, sur Wellington, un discours textuel de M. Thiers sur Gouvion Saint-Cyr... O peuple de boutiquiers (comme disait Napoléon), jusque dans la grandeur de son patriotisme! Si M. Thiers était Anglais, en vertu des derniers traités littéraires, il réclamerait à M. d'Israëli des droits d'auteur,

En fait de sciences, nous avons enregistré les progrès du télégraphe électrique aérien et sous-marin, ceux de l'aérostation, qui en est encore à chercher un bon vent; la découverte des habits incombustibles, avec lesquels nous ne vous conseillons pas de vous jeter au feu. Nous avons chanté l'épopée entière du Palais de Cristal de Londres, — en attendant celle du Palais de Cristal de Paris. — Il nous reste, pour achever le parallèle des deux capitales, à annoncer l'immense construction des docks du commerce parisien; — puis à rendre parlant notre article sur le stéréoscope (1), ce merveilleux complément du daguerréotype, en mettant sous vos yeux le dessin du fameux instrument, construit par l'opticien Jules Duboscq (2).

L'histoire de l'éloquence, en 1852, nous a fourni les notices du père Ventura et de l'abbé Combalot, dont nous suivrons les émules, en 1853, dans les chaires de Paris, — et celle de M. le comte de Montalembert, reçu par M. Guizot à l'Académie française, où nous aurons à saluer bientôt l'orateur par excellence, M. Berryer, dont le portrait est dans nos cartons, avec celui d'Alfred de Musset, pour l'installation de l'ancien roi de la tribune.

Nous ne rappellerons pas les succès que nous avons applaudis ou contestés dans les lettres et les arts, ceux que nous avons encouragés ou blâmés sur les théâtres, où notre morale doit porter souvent sa férule.

Nous dirons seulement que (malgré la réussite charmante et la parfaite interprétation du gracieux et honnête *Sullivan*, de M. Mélesville), aucun ouvrage dramatique n'a dépassé depuis un an celui de notre collaborateur, M. Jules Sandeau, *Mademoiselle de la Seiglière*, dont le triomphe arrivera jusqu'en 1853, à travers les larmes et les rires d'un public sans cesse ramené ou renouvelé.

Nous ajouterons que l'Odéon a trouvé aussi une veine de rires joyeux et purs et de recettes irréprochables, dans la comédie, aussi morale que piquante, d'Henri Monnier : *Grandeur et décadence de M. Prudhomme*, jouée par l'auteur lui-même avec une supériorité désopilante. Jamais le bourgeois de Paris, voltairien, constitutionnel, anti-artiste, matériel, important et absurde, n'a été plus vivement et plus gaiement flagellé. Il y a là des coups de fouet à la Molière, des bêtises dignes de M. Jourdain.

— Ce sabre est... le plus beau jour de ma vie! s'écrie Prudhomme, en recevant un sabre d'honneur de la garde nationale. — Sire, écrit-il à son roi Louis-Philippe, je vous demande la croix, pour faire plaisir à mon épouse (suit le tableau du ménage), croyez que je me serais distingué si jamais j'en avais eu l'occasion! Et le premier Paris dicté par Prudhomme : le char de l'Etat navigue sur un volcan! etc., etc. Et son mot final, quand son neveu devient un grand homme : Sait-on bien, au moins, que je suis ton oncle? — Allez, bourgeois de 1830 à 1848, allez voir *M. Prudhomme*, et chacun de vous reconnaîtra... son voisin!

Nous ajouterons encore que le beau monde, empressé comme de coutume au Théâtre-Italien, rouvert par M. Corti (ce nom en I est de bon augure musical), a retrouvé avec joie, dans *Luisa Miller*, à côté de la voix toujours plus belle de Mlle Cruvelli, l'organe puissant et magnifique de M. Bettini, l'ancien chanteur du Grand-Opéra;

— Que l'Opéra-Comique tient, avec le *Père Gaillard*, de M. Reber, un ouvrage qui ira jusqu'à la postérité.

— Que le Théâtre-Lyrique, consacré maintenant par M. Jules Seveste, a rajeuni Chollet, pour le *Postillon de Lonjumeau*, toujours beau! *Ah qu'il est beau!* (ter), en attendant l'ouvrage important qui va remplacer : *Si j'étais roi*, et le *Colin-Maillard*, paroles de M. Jules Vernes, musique de M. Ignard; (Hier, succès de *Guillery-le-Trompette*;)

— Que M. Charles Desnoyers aura sans doute pour sa *Bergère des Alpes*, qui inonde la Gaîté de larmes, le prix de vertu dramatique, sans compter les droits de cent représentations;

— Que le Gymnase est payé de sa persévérance dans les traditions convenables, par les milliers d'honnêtes spectateurs qui vont voir son *Fils de famille*;

— Et que le Vaudeville sera puni des dieux et des hommes, s'il continue à faire applaudir sa *Dame aux Camélias*, et ses *Paniers de la comtesse*.

Là-dessus, prenons à part, comme ils le méritent, les meilleurs ouvrages qui viennent de clore les publications de 1852, sans compter *Stella*, de M. Wey, dont nous parlerons avec détail en janvier.

TABLEAU DE PARIS, PAR EDMOND TEXIER,
Illustré de 1,500 gravures. 1er vol. in-4°. Paulin et Le Chevalier.

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS, PAR M. BAUDE.
12 vol. in-18; 9 parus. *Ibidem*.

COURS D'HISTOIRE RACONTÉE AUX ENFANTS,
PAR M. LAMÉ-FLEURY. 20 volumes in-18. Borrani et Droz.

« Encore un livre sur Paris? Oui! et tant que Paris sera Paris, c'est-à-dire le centre du beau et de l'horrible, du sublime et du ridicule, l'œil de l'intelligence, le cerveau du monde, l'abrégé de l'univers, le commentaire de l'homme, l'humanité faite ville (et l'histoire faite monument, ajouterons-nous), Paris fournira matière aux recherches du philosophe, aux charges du caricaturiste, aux portraits du peintre de genre, aux copies, aux tableaux, aux daguerréotypes dans les plus infinies variétés. »

Ainsi M. E. Texier justifie lui-même son livre, — et vous voyez de quelle plume énergique, souple et brillante.

« Paris, ô Parisiens, reprend-il, est moins connu de vous et des autres que les plus impénétrables déserts. » Rien de plus vrai, malheureusement. Mais cette vérité rejoindra les chartes-vérité, grâce à la magnifique publication dont MM. Paulin et Le Chevalier viennent d'achever le premier volume, en poursuivant le second avec l'activité qui est leur moindre mérite.

Il ne sera plus permis au dernier badaud d'ignorer son Paris, puisqu'il en fera le tour au coin du feu, en famille, sur la table du salon ou du cabinet, — à quinze centimes l'étape, c'est-à-dire la livraison.

Ce bon marché est un des tours de force de l'entreprise, — et un tour d'habileté, car ainsi le succès est populaire. — Au prix des petits pâtés, le *Tableau de Paris* se vend naturellement comme les petits pâtés. Il est tout aussi appétissant par le luxe typographique et artistique, nourrissant par la solide variété de l'instruction, et délicieux par le charme des scènes, des portraits et des récits. Antiquaire, historien, photographe moral, peintre à fresque et au chevalet, poëte tragique, comique et fantastique,

(1) Voyez juin dernier, t. XIX, p. 278.

(2) En voici l'exacte description, faite par un homme spécial, et que nos lecteurs initiés à la photographie n'auront qu'à rapprocher de nos pages de juin pour comprendre et mettre en œuvre l'appareil dessinateur et sculpteur. La boîte du stéréoscope est en bois ou en carton. On a ménagé dans la paroi supérieure une ouverture fermée par une fenêtre mobile. L'intérieur de la fenêtre est recouvert d'une feuille de papier d'étain brillant, qui sert comme réflecteur à projeter la lumière sur les dessins introduits par la coulisse et dressés contre le fond de la boîte. La distance des deux tubes qui renferment les prismes-lentilles est égale à celle des yeux, environ huit centimètres; on peut les enfoncer ou les retirer, de manière à les adapter aux différentes vues. Pour que les deux images se superposent sans effort de l'œil, il est nécessaire que la distance entre deux points correspondants quelconques de ces deux images soit égale à deux fois la déviation produite par le prisme et les lentilles. Voici comment on détermine approximativement cette distance : on mesure d'abord la distance des foyers des deux lentilles, ou la distance à laquelle il faut placer l'image pour qu'elle soit vue le plus distinctement possible; puis regardant de cette distance avec un seul œil à travers une des lentilles, on évalue la quantité dont l'image est déviée; le double de cette quantité est la distance cherchée entre les points correspondants des deux dessins. S'il existe quelque erreur dans cette détermination, l'observateur la corrigera dans le stéréoscope même, en approchant ou en éloignant l'un de l'autre les deux dessins, jusqu'à ce que l'œil arrive à les voir coïncider sans effort, et perçoive, à l'instant de la coïncidence, la sensation vive et invincible du relief.

guide attachant et conteur amusant toujours, M. Texier se métamorphose comme son immense sujet. Chacune de ses pages est une forme du Protée saisie au daguerréotype, une vague de l'océan fixée sur le papier. Avec son *Tableau de Paris sous le bras*, il s'élance d'un bond, des premiers rangs de la presse aux premiers rangs de la littérature.

Vous voilà prévenus à temps pour le moment des étrennes. — Nous reviendrons sur ce beau et bon livre, quand sa lecture vous aura prouvé qu'il mérite un examen plus long.

En fait d'étrennes, il n'y a que l'embarras du choix chez M. Paulin. Voici, par exemple, un trésor de famille qu'il est de notre devoir de recommander aux parents, aux instituteurs et à la jeunesse, ce sont les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis, Cours d'études complet et gradué pour les jeunes filles*, par M. Louis Baude, ancien professeur au collége Stanislas. Croyez-en un père qui remplace chez lui avec ces cahiers, à 90 pour 100 de bénéfice, les maîtres et professeurs de toute sorte : ce Cours d'instruction est le chef-d'œuvre du genre, le phénix des théories mises en pratique. Nous le prouverons en détail, au premier jour, à ceux qui douteraient de notre parole.

Ce sera pour nous l'occasion de parler aussi d'un autre cours, — celui-là spécial et borné, mais également complet dans sa sphère : les *Histoires* sainte, ancienne, grecque, romaine, du moyen âge, moderne, de France, d'Angleterre, d'Amérique, etc., racontées aux enfants et à la jeunesse, par M. Lamé-Fleury ; chez les éditeurs d'éducation, Borrani et Droz. — Vous pouvez encore adopter ces petits volumes de confiance. Leur réputation, d'ailleurs, est bien établie en France, et consacrée à l'étranger par des traductions. Mais le *Musée* leur doit un compte-rendu, car c'est un vrai livre de famille ; et ce compte-rendu ne se fera pas attendre.

LES REVENANTS DE LA MODE.

Pour terminer enfin par un éclat de rire,

Contemplez ci-dessous, messieurs et mesdames, les modes dont vous êtes menacés pour 1853, s'il faut en croire les prophètes... de ridicules. Nous avions, dans les fastes de l'imagination, les revenants terribles et les revenants aimables, les revenants enchaînés et les revenants en pleurs ; quelques fanatiques veulent y ajouter les revenants cocasses, en exhumant les costumes de 1793 à 1815, surtout ceux de 1800 à 1812. Or, voici ces costumes reproduits sans exagération d'après les gravures et les tableaux du temps... Voici, messieurs, les merveilleux de la Révolution, les agioteurs et les *incroyables* du Directoire, les *romains* de l'Empire, embaumés à *l'huile antique*, les pantalons *charivari*, les *chapeaux-bateau*, les *karriks* ramassés par les cochers de fiacre, les cravates à *oreilles de lièvre*, etc., etc. — Voici, mesdames, les tailles à la *Joséphine* et à la *Marie-Louise*, les robes en *fourreau de parapluie*, les *vitchouras à capuchon*, les *chapeaux-casque*, les *chapeaux-Clorinde*, les *chapeaux-glaneuse*, les *casquettes de feutre*, les *plumes à l'orage*, etc., etc.

Admire, si tu peux, et choisis, si tu l'oses !

Ceux et celles qui méditent de telles résurrections ont déjà essayé les spencers pour hommes aux Champs-Elysées, et les tailles courtes aux Tuileries..., spencers et tailles aussitôt baptisés : *politiques*. Ces sapeurs et ces vivandières de la mode prennent pour mot de passe le grand nom du premier Empire. Ils oublient que le premier Empire c'était la guerre, c'est-à-dire la conquête, l'audace, le hasard, l'aventure. Le second Empire, qui est la paix, c'est-à-dire le calme, la réflexion, le goût et l'art ; le second Empire, qui n'annonce ni la campagne d'Egypte, ni l'expédition de Russie, rappellera, nous l'espérons, à ces séides, que si le grand désastre de Napoléon Ier fut la Bérésina, les grands malheurs de Joséphine et de Marie-Louise furent leur taille, leur jupe et leur coiffure. Notre espérance se fonde sur l'habit de chasse inauguré aux courres de Fontainebleau, et sur l'habit de cour, indiqué officieusement aux pauvres diables qui n'ont point de broderies officielles.

L'habit de chasse est ainsi composé : large frac vert, brodé d'or, gilet blanc, culotte rouge, bottes molles, toque de velours noir, brodée d'or. Cela ne rappelle en rien 1804, et sera fort bien porté, car ce n'est pas à la hauteur du vulgaire.

L'habit de cour est, dit-on, en velours noir ou bleu ; les autres nuances sont proscrites. Des broderies d'or embellissent le col, les parements, les basques ; l'habit est droit et à boutons d'or. Le gilet est blanc, avec les boutons à l'aigle ; le pantalon en casimir blanc, avec la bande d'or ; la cravate blanche, le chapeau bordé de plumes ; l'épée droite, fourreau blanc, poignée de nacre.

La toilette de cour pour les dames sera au choix de leur goût. Elles porteront beaucoup d'étoffes lamées d'or et d'argent ; et il est probable qu'elles seront tenues d'y ajouter le manteau de cérémonie à queue traînante. Vous voyez encore qu'il n'y a rien ici des fanfreluches et des panaches de 1804, et que si les Français ne sont pas très-jolis, ce ne sera point la faute du gouvernement. Ceux qui tiendront, d'ailleurs, à devenir laids n'auront qu'à suivre les inspirations des zélés. Des karriks et des spencers, il ne faut pas disputer. Les sottises et les travers sont libres... ; mais Talleyrand disait, justement sous l'Empire : — Surtout pas de zèle ! Cette leçon et notre gravure valent bien sans doute... le Rébus qu'elles renvoient à notre prochain numéro.

Les deux couples (nos 1 et 2, 18 et 19) qui occupent en pied le premier plan du dessin, représentent l'ancien habit à la française d'avant la Révolution, qui nous semblerait, en fait de résurrection, très-préférable aux costumes de l'Empire, — et la dernière mode de 1852, qui l'emportera probablement sur tous les projets rétrospectifs.

RECTIFICATION : M. le comte Horace de Vielcastel nous fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante, que nous nous empressons de publier, selon son désir :

Palais du Louvre, 26 novembre 1852.

« Monsieur, j'ai lu ce matin l'article que vous avez inséré dans le *Musée des Familles* de novembre ; et, tout en vous remerciant de la manière favorable dont vous y parlez de moi, je dois vous prier de rectifier la mention que vous faites de la direction, que vous m'attribuez, des travaux d'organisation du Musée des souverains français.

« M. le comte de Niewerkerke, directeur général des Musées, dirige ces travaux, et c'est à lui que revient le mérite de cette organisation, dont le public appréciera bientôt l'importance.

« Veuillez, je vous prie, insérer ma lettre dans votre prochain numéro, et recevez l'expression de ma considération très-distinguée.

« Le conservateur du Musée des Souverains,

« Comte H. DE VIELCASTEL. »

Nous n'avons qu'à remercier M. le comte de Vielcastel de l'attention qu'il a bien voulu attacher à quelques lignes du *Musée des Familles ;* et nous les eussions certes rectifiées de nous-même, si nous eussions pensé que la modestie de notre honorable correspondant pût voir dans un juste éloge, mal exprimé peut-être, de sa coopération au Musée des Souverains, la moindre contestation, même indirecte ou apparente, des droits si bien placés dans les mains du directeur général qui réorganise l'art entier au Louvre, et des devoirs qu'il remplit en administrateur et en artiste, avec une supériorité de vues, une activité de dévouement et un charme de bienveillance, que le rédacteur en chef du *Musée des Familles*, personnellement, ne saurait oublier sans ingratitude.

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE.

« Qui ne sait dissimuler jamais ne saura régner », mot favori de Louis XI, qui résume toute sa politique. (Qui ne-ceps-dix-six mules-É jamais ne sort-araignée.)

N. B. La seconde partie de *Masaniello* paraîtra sans faute en janvier.

La nouvelle de M. Jules SANDEAU, dont nous préparons les gravures, est intitulée OLIVIER. Nous pouvons affirmer d'avance que le *Château de Montsabrey* sera surpassé encore par ce nouvel ouvrage de notre collaborateur.

Nous publierons bientôt, avec des illustrations dignes du sujet, et de très-curieux détails sur le livre et l'auteur, les plus belles parties du fameux roman américain : l'ONCLE TOM, par HENRIETTE BEECHER STOWE, dont la vogue, aussi légitime qu'éclatante, efface dans le monde entier les plus brillants succès de l'histoire littéraire.



Les modes comparées, de 1775 à 1852. Monarchie. République. Premier et second Empire. Dessin de Gustave Janet, d'après les gravures du temps. 1, 2, homme et femme (1770-75). 3, Merveilleuse (1795). 4, Merveilleux (1795). 5, Agioteur (1795). 6, Homme de 1800. 7, Femme en casquette de feutre (1804-05). 8, Femme en chapeau-glaneuse (1806-07). 9, Femme en vitchoura-capuchon (1811). 10, Femme en coiffure à casque (1812). 11, Homme en chapeau-bateau (1810). 12, Homme en cravate oreille-de-lièvre (1812). 13, Femme en casque-chinois (1813). 13, Femme en casque-Clorinde (1815). 14, Femme en chapeau-jockey (1815). 15 Femme en coiffure élevée (1814). 16 et 17, Homme et femme (1815-1820). 18 et 19, Dernières modes de 1852.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS.



Sainte Geneviève filant, selon la tradition. — La même dans son oratoire; — avec saint Germain, — arrêtant Attila — Procession de la châsse de sainte Geneviève à Saint-Étienne-du-Mont. — La nouvelle Sainte-Geneviève (Panthéon). Dessin d'H. Catenacci.

Erreurs populaires sur sainte Geneviève. Sa naissance. Son enfance. Sa vocation. Germain d'Auxerre. Persécution de la sainte. L'invasion d'Attila. Tableau historique. Comment Geneviève sauva Paris. Les Lutéciens et les Lutéciennes du cinquième siècle. Gloire de la prophétesse. Les *eulogies*. La Basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul. Sainte Geneviève, Clovis et Clotilde. Mort de la sainte. Deux grands souvenirs.

La croix est relevée au sommet du Panthéon ; le second *fléau de Dieu*, Voltaire s'enfuit, comme Attila, devant sainte Geneviève. Jamais dans la neuvaine qui s'ouvre le 3 janvier, les pèlerins n'avaient été plus innombrables au tombeau de la vierge de Nanterre. C'est le moment de faire connaître à la France la vraie patronne de Paris, défigurée par mille traditions mensongères, dont les plus merveilleuses sont au-dessous de la vérité.

D'abord, Geneviève n'était point une pauvre bergère. Malgré l'air germanique de son nom (Genovefa), elle naquit, vers l'an 423 de J.-C., de parents gallo-romains, à Nemetodurum, aujourd'hui Nanterre. Sévérus, son père, et Gérontia, sa mère, sans être seigneurs de ce bourg, comme l'ont dit quelques historiens qui passent d'un extrême à l'autre, y vivaient sans travailler de leurs mains, dans ce qu'on appelle une grande aisance. Si elle fila quelquefois la quenouille en gardant des moutons, comme notre dessinateur l'a voulu, après tous les peintres, et par respect pour la légende populaire, ce ne fut que par occasion, et comme délassement champêtre, ou peut-être afin de mieux prêter l'oreille, dans la solitude des champs, aux voix mystérieuses qui lui parlaient d'en haut, comme plus tard à Jeanne d'Arc. Le fait est que son enfance, douce, timide, taciturne et maladive, se passa habituellement en prières et en rêveries dans la chambre de sa mère. Quand elle en sortait, ce n'était point pour se mêler aux jeux des autres enfants, mais pour aller continuer ses dévotions à l'église.

A sept ans, elle résolut de se consacrer à Dieu, sous le voile, dès que son âge le lui permettrait. Ses parents s'y opposèrent d'abord, ne voyant là qu'un caprice d'enfant; mais le Ciel les éclaira bientôt par la bouche de deux saints illustres. Saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, allant combattre l'hérésie de Pélage dans la Grande-Bretagne, passèrent en 429 à Nanterre, où le peuple les reçut en grande pompe et les conduisit à l'église. Là, au premier rang des plus empressés, Germain distingua la pieuse et charmante figure de Geneviève. Il la fit approcher et l'interrogea devant tout le monde. Elle lui avoua hautement sa résolution de prendre le voile. L'apôtre la bénit et lui imposa les mains, puis recommanda à son père de la lui ramener le jour suivant. Sévérus et sa fille furent exacts au rendez-vous. Germain demanda à l'enfant si elle persistait dans son vœu. — J'y persiste! répondit-elle avec une fermeté qui convainquit l'homme de Dieu. Alors il interdit à Geneviève les bijoux, colliers d'or, pierreries, etc. (étrange instruction, si elle eût été bergère), et, lui passant au cou une petite médaille de cuivre, sur laquelle était gravée la croix, il lui dit : — Voilà le seul ornement qui convienne à une fiancée du Sauveur. Gardez-vous de la contrarier, ajouta-t-il en s'adressant à son père; car, ou je me trompe fort, ou cette enfant sera grande devant Dieu. Enfin, il la souleva de terre, la baisa paternellement au front, et se remit en marche pour l'Angleterre.

A quinze ans, Geneviève reçut le voile des mains de Julianus, évêque de Chartres ; puis, ses parents étant morts, elle se retira à Paris, chez sa marraine.

La sainteté de sa vie ne la garantit pas des persécutions. Son zèle fut taxé d'orgueil et son austérité d'hypocrisie. Elle ne répondit aux calomniateurs que par la persévérance dans le bien, — jusqu'au jour où elle les confondit en les sauvant par son courage.

L'océan des invasions barbares, débordé depuis plusieurs siècles, battait enfin les rivages de la Gaule. Ce monde du Nord, tout jeune et tout neuf, nous l'avons dit ailleurs (1), devait passer sur les ruines du monde antique, en même temps que la religion de Jésus-Christ, comme ces alluvions terribles et fécondes qui disposent la terre pour les semailles du laboureur. Une force inconnue poussait toutes les hordes germaniques et tartares contre l'empire romain, à pied, à cheval, en chariots, traînées par des cerfs ou des rennes, portées sur des chameaux, bercées sur des boucliers, flottant sur des barques de cuir ou d'écorce, nues, ou couvertes de peaux de bêtes, de colliers et de bracelets, chevelues ou rasées, *hostoyant* épars, ou formées en coins, combattant sur les arbres ou dans les bras de leurs dieux. — Nous ne savons où nous allons, disaient les Vandales, nous marchons par ordre d'en haut : *divino jussu*. Ils étaient, en effet, les aveugles conscrits du Dieu des armées. Quand Genserik s'embarque avec la sienne : — A quels peuples portes-tu la guerre? lui demande le pilote. — Aux peuples qui ont irrité le Ciel! répond le barbare. Un ermite arrête Alaric marchant vers Rome : — Laisse-moi passer, dit le roi, quelqu'un m'enjoint de saccager cette ville! Les invasions furent véritablement un sac universel, un déménagement du monde. Les chariots et les barques des hommes du Nord enlevèrent tout ce que les arts de la Grèce et le luxe de Rome avaient entassé depuis des siècles. — Plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche! disaient ces moissonneurs d'hommes, courant droit aux capitales.

Tels étaient les récits qui remplissaient Lutèce, la cité parisienne, lorsqu'une voix cria dans ses murs : Attila! voici Attila, le fléau de Dieu! la personnification des horreurs et des épouvantes!

Attila, en effet, semblerait moins une figure réelle qu'un symbole, si tous les historiens ne s'accordaient sur son existence, si Priscus n'avouait en tremblant qu'il l'a vu face à face. Laid comme le péché, lascif comme la bête, absorbant comme le feu et l'eau, cet homme était né pour l'effroi de la terre. Il était de petite taille, avait une carrure énorme, une tête plus énorme encore, la barbe rare, les cheveux gras, le nez camus, le teint basané, le front large, les yeux comme deux trous ardents (*magis puncta quàm lumina*). Il croyait à sa mission et marchait d'un pas sûr à l'empire du monde. Une biche fantastique lui avait ouvert le chemin des Palus-Méotides. Un pâtre trouva un cimeterre sous les pieds sanglants de sa génisse et courut le porter au roi tartare : — Je jure, dit-il, sur cette arme envoyée par les Dieux, que nul ne sera jamais mon maître! Il disait encore : — L'étoile tombe devant moi, la terre tremble ; je suis le marteau de l'univers (*Stella cadit, tellus tremit; en ego malleus orbis*). L'herbe ne croît plus, ajoutait-il, partout où mon cheval a passé. Il faisait peindre les empereurs chargés de sacs d'or qu'ils répandaient au pied de son trône. Il envoyait dire à Théodose et à Valentinien : Attila, votre maître, vous ordonne de lui préparer un palais ; — palais où il regrettait, d'ailleurs (on le voyait à son insouciance hautaine), son grand village oriental, aux mille tentes, aux cent couleurs, animé par son troupeau de jeunes femmes, gardé par les

(1) *Bretagne ancienne et moderne*, chap. III, p. 92.

rois ses esclaves, et d'où il s'élançait sur l'Europe avec son immense cavalerie.

Les Huns d'Attila étaient barbares entre tous les barbares. Il faut lire, dans Jornandès, le portrait de ces cavaliers au col épais, aux joues découpées, au teint noir, aux larges épaules, à la tête en forme de boule, os et chair pétris au hasard, et d'où sortait une voix grêle, comme le cri des oiseaux carnassiers... Ils vivaient d'herbes sauvages et crues et de viandes sanglantes, échauffées sous la selle. Si le vin leur manquait, ils buvaient le sang de leurs chevaux. Vêtus de toiles coloriées, de peaux de rats nouées sur l'épaule, coiffés de lourds bonnets de fourrure, chaussés de tuyaux en cuir de chèvre, ils causaient, mangeaient, se battaient, commerçaient, dormaient sur leurs montures.

Lorsqu'une telle armée, conduite par un tel homme, apparut dans les Gaules, le vent de la terreur souffla depuis l'Océan jusqu'aux Alpes, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées. Dieu seul détournait son fléau de quelques villes privilégiées. Metz fut prise et brûlée la veille de Pâques. Saint Loup sauva Troyes, et prit sur Attila la même influence que saint Germain sur Eokarik.

A Paris (Parisii), ville importante depuis Constance Chlore, entrepôt de tout le commerce entre la basse et la haute Seine, centre d'une population de mariniers, fortifiés dans leur île d'une haute muraille armée de tours, les plus intrépides avaient résolu de ne pas attendre l'arrivée d'Attila. « Déjà, dit M. Amédée Thierry, se faisaient les apprêts d'une émigration générale... Toutes les barques étaient à flot...; on ne voyait que meubles entassés sur les places, que maisons désertes et nues, que troupes d'enfants et de femmes, qui allaient dire à leurs foyers un adieu trempé de larmes... »

Une jeune fille entreprit de relever leur courage, de sauver Paris ; et cette jeune fille était Geneviève.

Depuis la première nouvelle des approches d'Attila, elle priait jour et nuit sur la cendre ; et, afin d'obtenir à son pays le pardon de Dieu, elle vivait de pain d'orge et d'eau, et se couchait sur de la terre glaise, disposée dans la ruelle de son lit. De même que Jeanne d'Arc, mille ans après, elle eut des extases et des visions. Un ange lui annonça que Lutèce ne devrait son salut qu'à son repentir. Elle se jeta donc au devant des fuyards, et leur dit : — Arrêtez ! vous n'échapperez point en courant à vos barques, mais en volant à l'église. Faites pénitence, assurez-vous des secours de Dieu, et c'est lui qui écartera son fléau !... Pour toute réponse, les hommes se moquèrent d'elle, l'accablèrent d'injures, et poursuivirent leur déroute vers la campagne. Alors Geneviève rassembla les femmes, et leur dit, en montrant leurs maisons vides et leurs rues désertes : — Filles, épouses et mères sans cœur, vous abandonnez donc les foyers où vous avez été conçues, où sont nés vos enfants, où sont morts vos pères? comme si vous n'aviez pas, pour garantir du glaive vous et vos maris, des moyens plus sûrs que la fuite ! Adressez-vous à Dieu ! armez-vous du jeûne et de la prière, comme Esther et Judith... Si vous agissez ainsi, je vous jure, au nom du Très-Haut, que votre ville sera épargnée ; tandis qu'il ne restera pas un vivant ni une pierre debout aux lieux où vous chercheriez un refuge.

Geneviève était si éloquente, si inspirée, si irrésistible, que, subjuguées par elle et tournant le dos à leurs maris, les femmes la suivirent où elle voulut... Elle les conduisit à la pointe orientale de l'île de Lutèce, à l'église du proto-martyr saint Etienne, remplacée depuis par la cathédrale de Notre-Dame. Là, cette armée de chrétiennes se barricada et tomba à genoux devant le Seigneur... Cependant, les hommes voulant emmener leurs femmes, accourent et trouvent les portes fermées.. Ils appellent, ils menacent, ils supplient... — Nous ne partirons pas ! répondent les femmes de l'intérieur ; disposez vos glaives, tandis que nous prions. Les hommes, furieux, s'apprêtent à enlever l'église d'assaut..., et déjà ils discutent le supplice qu'ils feront subir à Geneviève... Les uns veulent la lapider au seuil du lieu saint, les autres la jeter dans la Seine, une pierre au cou... Ils allaient exécuter l'un ou l'autre projet, lorsqu'un prêtre d'Auxerre, haletant, poudreux, exténué, chassé par l'invasion, arrive sur le parvis de Saint-Etienne. C'était justement le diacre qui servait naguère de messager entre Geneviève et Germain, mort depuis trois ans... Au nom du grand évêque, il gourmande les Parisiens, les rend confus de leur lâcheté barbare, et leur fait reconnaître le doigt de Dieu dans le conseil de Geneviève.

— Cette fille est sainte, leur dit-il ; obéissez-lui, et elle vous sauvera !

Persuadés enfin, les Lutéciens restèrent, et apprirent, le lendemain, que Geneviève avait dit vrai... Attila s'éloignait de Paris, et, massacrant tout ce qui s'en était échappé, allait se faire écraser lui-même à Châlons, par Aétius, Mérovée et Théodorik.

Cette immense boucherie donna à nos aïeux l'idée du désastre que leur avait épargné la vierge de Nanterre. Pendant tout un jour et toute une nuit, ce fut, dans les champs catalauniques, comme le choc de deux océans d'hommes, de chevaux et d'armes. Des témoins racontèrent qu'un petit ruisseau qui traversait la plaine devint un fleuve de sang. Le roi Théodorik tomba sous le torrent de ses cavaliers, qui le broyèrent sans l'apercevoir, et n'apprirent sa mort qu'au lever du soleil, en ne le voyant plus à leur tête... Aétius, perdu dans les ténèbres avec une faible escorte, erra longtemps au hasard, entre ses ennemis et ses amis, sans savoir s'il était vaincu ou vainqueur. Les premiers rayons du jour vinrent enfin lui apprendre qu'il avait sauvé la Gaule. Trois cent mille cadavres, suivant Idace, couvraient le champ de bataille... Une partie de l'armée d'Attila fuyait à perte de vue dans le nord. Le reste protégeait le roi des rois derrière les barricades de son camp. Attila voulut d'abord s'ensevelir dans son désastre ; il fit empiler une montagne de selles de chevaux et s'y élança, la torche à la main ; mais il se ravisa en voyant ses vainqueurs l'abandonner, et, ralliant les débris de ses Huns, il alla se venger de la Gaule sur l'Italie. Mais il ne devait pas plus entrer à Rome qu'à Paris. Saint Léon l'arrêta avec le signe de la croix, comme saint Loup et sainte Geneviève ; — et l'année suivante, il mourut, comme on sait, d'ivresse, le soir de ses noces. Ses cavaliers chantèrent ses louanges, en caracolant autour de son corps, et partagèrent un grand festin sur son triple cercueil d'or, d'argent et de fer ; puis ils l'enterrèrent secrètement dans l'ombre, en jetant les ensevelisseurs dans la fosse, pour qu'on ne sût jamais où reposait le fléau de Dieu.

Par quel moyen le Ciel, exauçant Geneviève, avait-il détourné Attila de Paris? Selon les uns, un nuage épais déroba au roi des Huns la future capitale de la France ; selon les autres, il se vit en songe vaincu et repoussé par une jeune fille, qui lui disait, en le touchant d'une houlette : — Tu n'iras pas plus loin !

Quoi qu'il en soit, dit M. Amédée Thierry, la petite ville de Lutèce, réservée à de si hautes destinées, « serait devenue, sans Geneviève, comme tant de cités gauloises

plus importantes, un désert dont l'herbe et les eaux couvriraient aujourd'hui les ruines, et où l'antiquaire chercherait peut-être une trace de l'invasion d'Attila. »

On se figure, après un tel événement, la popularité de la vierge de Nanterre. L'enthousiasme succéda à la calomnie dans tous les cœurs et dans toutes les bouches... On reconnut des prodiges dans ses moindres actions, des oracles dans ses moindres paroles : malades guéris, aveugles rendus à la lumière, démons mis en fuite, orages apaisés d'un mot, etc., etc. Sa renommée traversa le monde, et ses biographies coururent d'Occident en Orient. Le stylite Siméon, sur sa colonne d'Antioche, s'informait aux voyageurs de la prophétesse Genovefa. Comme saint Germain d'Auxerre, les évêques, lui envoyant de *eulogies* (fragment de pain bénit à la messe), correspondirent régulièrement avec elle sous cette forme naïve.

Rien ne se faisait à Lutèce, sans qu'elle fût consultée et obéie. Pendant un long siége, suivi d'une plus longue disette, elle remonta la Seine jusqu'à Troyes, d'où elle ramena, à ses frais, onze bateaux chargés de vivres. Elle fit bâtir, à ses frais encore, une église à l'endroit du martyre de saint Denis. On voit que la prétendue bergère de la tradition était tout au moins une propriétaire considérable. On assure qu'elle contribua, avec sainte Clotilde, à la conversion de Clovis; qu'elle fut honorée et reçue à sa table par le roi des Franks, et qu'elle le détermina à élever cette basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont Clovis marqua l'étendue en jetant au loin devant lui sa hache d'armes, et qui occupait justement la colline où sainte Geneviève a aujourd'hui son temple.

Elle mourut à quatre-vingt-huit ans, vers 512, le 3 janvier, jour de sa fête, et fut inhumée avec sainte Alde, sa compagne, dans cette même basilique où Clovis et Clotilde la rejoignirent peu de temps après. Ce ne fut qu'au commencement du neuvième siècle, trois cents ans après sa fondation, que l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul joignit à ces noms celui de Sainte-Geneviève. Devenue le chef-lieu de l'ordre célèbre des Génovéfains, elle a subsisté jusqu'en 1807. Il ne reste plus aujourd'hui, des anciennes constructions, qu'une tour carrée et fort élevée, qui se trouve engagée dans les édifices de l'abbaye, présentement collége Henri IV. La rue de Clovis passe sur l'emplacement même de l'ancienne basilique.

Que de pèlerins se rendent par cette route au tombeau de la patronne de Paris, sans soupçonner qu'ils côtoient et foulent en passant ces illustres et pieux souvenirs !

La nouvelle dédicace du Panthéon, sous l'invocation de Sainte-Geneviève, étant probablement renvoyée du 3 janvier à une époque prochaine, nous attendrons cette occasion solennelle pour raconter la curieuse histoire de la châsse et du tombeau de la patronne (dont les débris sont encore à Saint-Étienne-du-Mont), ainsi que de l'édification, des vicissitudes et de la restitution du fameux dôme de l'architecte Soufflot. P. C.

SOUVENIRS ET CONSEILS.

LA VIEILLE MAISON.

Salut, vieille maison! j'aime ta noire allée,
Ton porche décrépit, ta porte ciselée
Dont un marteau de fer bat les larges panneaux;
J'aime, avec sa fenêtre enclose de barreaux,
Enfoncée à demi, ta salle basse et sombre,
Et l'escalier du fond qui s'engouffre dans l'ombre;
Entre ses quatre murs ceints de lierre noueux
J'aime ta cour étroite au pavé raboteux,
Pleine d'herbe, sans jour, et comme recueillie
Dans un calme rêveur, doux à ma poésie!
Souvent, vieille maison, dans ton sein je revois,
Evoqués sous mes yeux, tes hôtes d'autrefois;
Ils sont là, tout joyeux. C'est quelque soir de fête :
Dehors, la nuit d'hiver tombe, froide et muette :
Eux, revenus de vêpre, et regardant briller
L'âtre, gai boute-en-train au rire hospitalier,
Ils causent à la ronde.— Au milieu, le grand-père
Au bras de son fauteuil accroche sa rapière,
Plaint la goutte, puis chante une ariette, puis
Conte comment, tout jeune, il s'en fut à Paris,
Et rencontra le roi qui sortait de l'office
Avec ses maréchaux et sa Cour de justice.
— On frappe : Anne tressaille et rougit tour à tour;
C'est le jeune voisin qui vient faire sa cour,
Fier de son beau pourpoint et de sa belle mine,
Mais grave comme un juge en sa robe d'hermine.
A dix pas l'un de l'autre, embarrassés, confus,
Promise et fiancé se tiennent; tout au plus
Oseront-ils tous deux chanter la villanelle
Du berger Lycidas et de sa pastourelle ;
Ou bien, si par hasard grand'mère le permet,
Par un profond salut le grave menuet
Commence. Dans un coin, quelque petite fille
Fait passer dans ses doigts et repasser l'aiguille.
Attentive à broder les dons du nouvel an,
Pour son frère au service ou sa tante au couvent;
Et les portraits d'aïeux, galerie imposante,
Prévôts, abbés, baillis à la fraise opulente,
Envoient tranquillement, de leur cadre sculpté,
Un éternel sourire à leur postérité.
Ainsi, vieille maison, des images naïves
Reviennent voltiger sous tes lourdes solives,
Et tes murs enfumés, tes lambris vermoulus
Gardent comme un reflet des temps qui ne sont plus.

LE ROUGE-GORGE.

Lorsque le rouge-gorge, à la saison des brumes,
Sortant son petit cou de sa niche de plumes,
Entend, sous les cieux gris, les pommiers aux longs bras
Grésiller, lourds de givre et blanchis de frimas,
Il part, et, butinant, cherche de place en place
Quelque ver des sillons, engourdi sous la glace.
Puis, frêle maraudeur, s'il rencontre parfois
Une maison qui fume au sein brumeux d'un bois,
Bien chaude sous la bise, et qui laisse paraître
Les reflets d'un bon feu dansant à sa fenêtre,
L'oiseau, poudreux de neige et tressaillant de froid,
Sous les glaçons aigus qui dégouttent du toit
Se pose, et, tout frileux, bat du bec et de l'aile
La vitre à fleurs de glace où la flamme étincelle.
La famille, au dedans, cause et rit aux éclats,
Les mains sur le foyer qui chauffe son repas ;
Mais si le suppliant vient à se faire entendre
De l'enfant qui tisonne, accroupi dans la cendre,
L'enfant ouvre, joyeux, au petit pèlerin,
Qui viendra becqueter des miettes dans sa main,
Et choisir pour séjour cette maison si douce,
Aussi verte qu'un nid sous sa robe de mousse.
— Donc, si le pauvre aussi, dans la rude saison,
Comme l'oiseau des cieux vient à votre maison,
Faites comme l'enfant ; que votre main protége
Tous ceux que le bon Dieu laisse nus sous la neige,
Et qu'ils aient dans vos murs, refuge hospitalier,
Leur miette du repas et leur place au foyer.

EUGÈNE MORDRET.

ANECDOTES HISTORIQUES.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE (1).



La reine Élisabeth d'Angleterre recevant M. Hurault de Maisse.

André Hurault, seigneur de Maisse, envoyé par Henri IV en qualité d'ambassadeur auprès de la reine Elisabeth, a écrit un Mémoire dans lequel il note, jour par jour, tout ce qu'il a vu ou entendu durant sa négociation. Ce document est rempli de curieuses révélations sur les mœurs intimes de cette princesse célèbre et de sa cour. Le soin que Hurault prend à cet égard s'explique par l'importance de sa mission, destinée à éclairer Henri IV sur les intentions secrètes d'Elisabeth, qui commençait, à cette époque, à s'éloigner de la France pour pencher vers l'Espagne.

La reine, au moment où M. de Maisse écrit son journal (de 1597 à 1598), avait soixante-cinq ans environ, sur lesquels elle en avait régné trente-neuf. Dix ans auparavant, elle s'était montrée la digne fille de Henri VIII, par l'assassinat juridique de la belle et infortunée reine d'Écosse.

Ce journal est d'autant plus précieux, qu'il contient des révélations que les historiens ont passées sous silence, ou effleurées à peine.

Après une longue attente, l'audience que M. de Maisse avait demandée lui est enfin accordée, et un gentilhomme vient le prendre dans un des carrosses de la cour.

« Il me conduisit, dit-il, à travers une salle assez grande, dans laquelle estoient les gardes de la reyne, et en la chambre de présence qu'ils appellent, en laquelle tous ceux qui y sont, encore que la reyne n'y soit, demeurent descouverts. Il me mena dans un lieu à part, où y avoit un

(1) Extraits de la relation de M. de Maisse, ambassadeur de Henri IV, touchant la reine Elisabeth d'Angleterre.

oreiller apresté pour moy. Je fus là quelque temps à attendre, et le milord chambellan me vint trouver, et me conduisit, par un passage obscur, dans une chambre nommée par eux la chambre privée, en la teste de la quelle estoit la reyne assize en une chaire basse, seule et reculée loing de tous les seigneurs et dames qui y estoient, eux estant en un lieu, et elle en l'autre.

« Après que je luy eus fait la révérence dès l'entrée de la chambre, elle se leva et vint cinq ou six pas au devant de moy, presque jusques au milieu de la chambre; je luy besay le bas de sa robe, et elle m'embrassa des deux mains, et me fit fort bon visage. Enfin elle s'en retourna à sa chaire et me fit apporter un placet (petit siége sans bras ni dossier — pliant), sur lequel je m'assis et commençay à parler à elle.

« Elle estoit estrangement habillée d'une robe de toille d'argent blanche et incarnate, ou gaze d'argent, qu'ils appellent; cette robe estoit à manches ouvertes, doublée de taffetas rouge, et estoit ceinctée d'autres petites manches qui pendoient jusques à terre, qu'elle ceignoit et desceignoit assez souvent. Elle avoit le devant de sa robe ouvert, et souvent, comme si elle eust eu trop chaud, elle eslargissoit avec les mains le devant dudit manteau, dont le collet estoit fort hault, et la doublure de dedans, toute garnie de petits pendants de rubis et de perles en grande quantité, mais toutes petites.

« Elle avoit aussy un carcan de rubis et de perles au col, et sur la teste une guirlande de la mesme estoffe, et dessoubs une grosse perruque tirant sur le roux avec une infinité de papillottes d'or et d'argent, et quelques perles luy pendoient sur le front, non de trop grande valeur.

« Aux deux costez des oreilles pendoient deux grands passefilons de cheveux quasi jusque sur les espaules, et tomboient au dedans du collet de son manteau avec des papillottes comme au dessus de la teste. »

Dans le récit de la seconde audience, si les observations de M. de Maisse ne s'élèvent pas à la hauteur de l'histoire, elles n'en piquent que plus vivement la curiosité, car elles mettent à nu le côté faible du sexe de la reine.

« Le mesme jour, la reyne m'envoya ses coches. Je la trouvay se portant fort bien et de belle disposition. Elle faisoit jouer de l'espinette en sa chambre, et sembloit qu'elle y fust fort attentive, et parce que je la surpris, pour le moins le feignoit-elle ainsi. Je m'excusay de ce que je la destournois de son plaisir. Elle me dit qu'elle aimoit fort la musique, et qu'elle faisoit jouer une pavane (1). Je lui respondis qu'elle en estoit fort bon juge, et qu'elle avoit réputation d'en estre maistresse. Elle me dit qu'elle s'en estoit meslée autrefois, et qu'elle y prenoit encore fort grand plaisir.

« Elle estoit vestue d'une robe de toile d'argent blanche et eschangrée fort bas, et le sein descouvert. Elle avoit la mesme coeffure accoustumée, mais diversiffiée de plusieurs sortes de pierreries, toutes fois non de très-grande valeur. Elle avoit une petite robe au dessous de toile d'argent de couleur de pesche couverte et obscure, qui estoit belle.

« Pendant que je traictois avec elle du faict de ma charge, elle faisoit souvent de telles disgressions, soit quelle les fist à poste (à dessein) pour gaigner temps et ne se sentir pressée de ce que je luy demandois, soit que son naturel soit tel, puis elle s'excusoit disant : — Que diriez-vous, monsieur l'ambassadeur, du compte que je vous fais de petites bagatelles? voilà que c'est, quand on a affaire à de vieilles femmes comme moy. Puis elle retournoit à son propos ou je l'y remettois, la pressant de la response. Elle me dit : Je suis, *inter Scillam et Charibdim*.

« Elle sçait toutes les histoires anciennes, et ne luy peut-on rien dire, qu'elle n'en dise quelque mot à propos.

« Luy ayant dit à quelque occasion quelle estoit bien advertie de tout ce qui se faisoit par le monde; elle me dit qu'elle avoit les mains bien longues et de nature et de puissance; et puis tirant son gand, elle me monstra sa main qui est tres longue et plus que la mienne de trois grands doigts. Elle l'a eue fort belle; mais elle est maintenant fort maigre; mais le teint en est fort beau : » — Ah! monsieur l'ambassadeur, où donc votre gravité va-t-elle trébucher?

« Je luy presentay, au partir de l'audience, le secretaire Philippe, en lui confirmant le contentement que le roy mon maistre avoit de lui. Elle luy fit fort bonne chère, disant qu'elle avoit veue plusieurs de ses lettres, mais qu'elle ne le connoissoit point. Il estoit à genoux, et elle commença à le prendre par les cheveux et le feit lever, et feit semblant de luy donner un soufflet.

« C'est chose estrange comme elle est vifve et du corps et de l'esprit et adroicte à tout ce qu'elle faict. Elle estoit ce jour là en très bonne humeur et guaye, et au partir, me fit tres bonne chère, et salua tous les gentilshommes qui estoient avec moy. C'est une très grande princesse et qui n'ignore rien. »

Dans la troisième audience, M. de Maisse, après avoir discuté avec la reine les intérêts politiques des puissances continentales, finit en lui parlant de l'affection de ses peuples, ajoutant « qu'ils estoient bien heureux d'estre sous une aussi bonne princesse.

« Je suis sur le bord de la fosse, repondit-elle, il faut penser à mourir; et soudain, elle se reprend, en disant, Je ne pense point mourir si tost, monsieur l'ambassadeur, et ne suis pas si vieille que l'on pense.

« Je luy dis que Dieu la preserveroit encore pour le bien de ses royaumes et subjects, et qu'elle se faisoit tort de s'appeller si souvent vieille comme elle faisoit, et que Dieu mercy sa disposition étoit telle qu'elle n'avoit aucune occasion de s'appeler ainsy.

« Elle me respondit que mons[r] de Beauvais en disoit toujours autant, qu'elle se faisoit tort de se nommer de ce nom de vieille.

« Et à la vérité hors le visage qui se monstre viel et les dents, il n'est possible voir une si belle et si vigoureuse disposition tant d'esprit que de corps.

« Elle estoit ce jour là habillée de toile d'argent comme de coustume, ou gaze que nous appelons en françois. Sa robe estoit blanche et sa promelle de soye de couleur violette. Elle avoit une tres grande quantité de bagues (joyaux) sur elle, tant sur la teste qu'au dedans de son collet, à l'entour des bras, et aux mains, avec une tres grande quantité de perles, tant autour du col, qu'aux bracellets, et avoit deux carcans, un à chacun bras, qui estoient de fort grand prix.

« Elle tient une gravité parmy les siens. Estant entrée cette fois en sa chambre, elle se promenoit avec une façon merveilleusement altière, et avoit pres d'elle le secretaire Cecill, et croy qu'elle faisoit cela à poste afin que je la veisse, pendant qu'elle ne faisoit semblant de me voir.

« Le mesme jour, apres disner, la reyne m'envoya querir pour aller en son Conseil, et estant dans la chambre du dit Conseil, un gentilhomme me vint dire que la reyne passeroit bientost avec ses dames pour aller au bal; et si je

(1) Danse grave venue d'Espagne, où les danseurs font la roue l'un devant l'autre, comme les paons font avec leur queue.

voulois la voir passer (c'estoit elle qui l'avoit envoyé). J'y allay et incontinent elle sortit, et me voyant de loing veint vers moy, et me dit qu'elle ne me pensoit point trouver, et qu'elle alloit voir le bal, et me demanda si je n'y voulois point aller. Je lui dis que je ferois tout ce qu'elle me commanderoit et lui feis compagnie.

« Elle se mit sur un palgue, et me feit mettre pres d'elle. Elle prend un grand plaisir au bal et à la musique. Elle me dit qu'elle entretenoit pour le moins soixante musiciens; qu'en sa jeunesse elle avoit fort bien dancé, et qu'elle composoit les ballets, la musique, et les jouoit elle mesme et les dansoit. Elle y prend tel plaisir que quand ses filles dancent, elle suit la cadence de la teste, de la main et du pied, elle les reprend si elles ne font bien à son gré, et sans doute, elle en est maistresse. Elle me dit qu'elle avoit bien dancé estant jeune et avoit apprins a l'Italienne a dancer hault. Elle me dit que l'on l'appeloit la Florentine. Je luy respondis que c'estoit signe qu'elle estoit sage et advisée, et que l'on ne donnoit point ce nom sans raison. »

M. de Maisse, en habile courtisan, fait ici *d'une pierre deux coups*, car son journal doit passer sous les yeux de Marie de Médicis.

« Elle me dit que c'estoit pource que l'on l'estimoit fine; mais qu'elle ne l'estoit point.

« Elle me parla des langues qu'elle avoit apprises, car elle fait assez souvent des digressions, et me dit que quand elle vint à la couronne, elle sçavoit sept langues mieux que la sienne. Et parce que je luy dis que c'estoit une grande vertu à une princesse, elle me dit que ce n'estoit point merveille d'apprendre une femme à parler; mais qu'il y avoit bien plus à faire à luy apprendre à se taire. »

Le reste du journal ne roulant que sur les affaires politiques consignées dans l'histoire, nous clorons ici nos citations.

L. AMIEL.

LES EAUX ET LES BAINS DE L'ALLEMAGNE.

BADE EN AUTRICHE.

Lorsqu'on a passé le Rhin, pour peu qu'on s'enfonce en Allemagne, on ne saurait faire un pas sans trouver un Bade sur sa route. Toutes ces gracieuses résidences, aux eaux salutaires, sont plutôt faites pour les amis du plaisir que pour les malades. Je ne m'arrêterai pas à les décrire, car, au récit de leurs séductions, je risquerais d'arriver seul au midi de l'Allemagne.

..... Nous voguons sur le Danube, et la rapidité de son cours ne nous laisse que des regrets. A peine avons-nous le temps de contempler ses bords, dont la réputation reste au-dessous de la réalité. Nous sommes donc en Autriche.

A quelques lieues de Vienne, dont les environs captiveraient des jours entiers l'admiration du touriste, le chemin de fer vous transporte en quelques heures à un Bade presque inconnu des étrangers. Aussi l'amour-propre des indigènes a-t-il soin de vous montrer la route; et vous trouvez qu'ils sont avec raison fiers de ce séjour, dont ils font les honneurs avec tant d'empressement. Bade en Autriche est, durant la belle saison, le rendez-vous de toute la société viennoise qui a le temps d'aller y respirer un peu plus à l'aise que dans la capitale, dont l'enceinte est si resserrée. Vous y voyez une fort élégante maison de bains, flanquée de chalets suisses et de villas coquettes, où les habitués des eaux viennent se reposer des grandes chaleurs. Située dans une vallée et entourée de collines, Bade est presque une petite ville. Si vous gravissez la promenade, vous arrivez à une chapelle sur les marches de laquelle s'agenouillent les voyageurs en pèlerinage. (Disons-le en passant, cette partie de l'Allemagne est essentiellement religieuse; et on en trouve une preuve éclatante dans le grand nombre de saintes images, devant qui le passant se prosterne dans les villages et sur les carrefours des grandes routes.) Parvenu au haut de la montagne, vous avez sous les yeux un panorama difficile à décrire. Un vaste horizon vous permet de découvrir les Alpes hongroises, dont les rayons du soleil illuminent, dans le lointain, les cimes neigeuses. A vos pieds se déroule une riante vallée; et, par moments, on entend répétés par les échos les accents d'un concert qui, chaque jour, à heure fixe, vient charmer les oreilles des promeneurs. Un des grands plaisirs de l'Allemagne, c'est la musique; et le moindre troubadour a l'oreille aussi juste que le premier violon du *Karl's Theater*. Le voyageur est tout étonné d'entendre presque à chaque coin de rue le son de quelque instrument. En effet, c'est dans ce pays qu'on retrouve le vrai café-chantant, connu sous le nom de *hall-bier* (sorte de taverne en plein vent, où l'étudiant et l'officier confondus viennent passer des heures devant une chope de bière, au milieu d'un nuage de fumée de tabac).

Depuis quelque temps, un des grands attraits de Bade, surtout pour les Viennois, est dû à un fait politique. Par suite de la dernière révolution, la capitale de l'Autriche, comme beaucoup de provinces de l'empire, a été soumise à l'état de siége et à une censure très-sévère. Bade, par un hasard singulier dû à sa situation locale, se trouve seule à l'abri de ces rigueurs. Aussi les philosophes et les économistes du pays en ont profité largement pour fonder des espèces d'académies, dont les séances offrent un intérêt bizarre. Entre autres, un humoriste, en renom dans l'Allemagne, mais dont le nom m'échappe, y brave hautement, la satire sur les lèvres, presque aux portes de Vienne, les nouvelles lois qui régissent la capitale; et, comme vous le pensez, soit curiosité, soit sympathie, la salle est toujours pleine.

Mais fuyons la politique jusqu'à l'autre extrémité de Bade. Là, j'aperçois en courant une très-belle fontaine, élevée pendant les ravages de la peste; et, sans m'en douter, j'ai pris une route si pleine de fraîcheur et si parfumée d'aubépine, que je me laisse aller sans regrets. Après avoir passé sous un vieil arc de triomphe, je longe quelque temps un profond ravin. Je m'enfonce dans la vallée, qui semble tout d'abord être sans issue, et qui mène à une vieille abbaye, connue sous le nom de l'*Ermitage*. Je savais d'avance qu'on y trouvait une gracieuse hospitalité; mais je m'arrête pour reprendre haleine dans un site fort pittoresque.

Un petit ruisseau serpente dans la vallée; et, à la lar-

geur de son lit, on devine que les pluies de l'automne le changent en torrent. De chaque côté s'élève une montagne à pic, couverte de bois épais, et qu'on ne saurait gravir sans de longs détours. Chacune d'elles est couronnée d'un vieux château démantelé, qui semble contemporain de la forêt qu'il domine. Je désirais connaître l'histoire de ces deux antiquités, au pied desquelles commencent les environs de Bade, lorsque j'avise sous un bouleau un vieux paysan. Après quelques mots échangés, j'apprends que je me trouve dans un lieu maudit, que les naturels évitent de traverser; et, lorsque je vois mon interlocuteur se signer, je comprends qu'il me reste un seul moyen de vaincre l'effroi qui lui sert de gagne-pain. Moyennant un florin, voici la légende accréditée, qu'il me raconte en mauvais patois allemand :

« Plus d'une génération s'est éteinte depuis la fondation de ces deux castels en ruine; mais les souvenirs sanglants qui s'y rattachent n'ont pas perdu de leur force. Du reste, les noms (*Raukeneik*, rauque, et *Sharkeneik*, aigu) qu'ils ont conservés depuis leur origine indiquent assez l'étrangeté et la hardiesse de leur construction. Situés sur une pointe de rocher, comme un nid de vautour, ces manoirs furent longtemps le rendez-vous de chasses où se réunissaient les grands seigneurs féodaux, et de brillantes fêtes couronnaient dignement ces journées de plaisir. Tout à coup, comme par enchantement, le deuil le plus morne succéda à cette vie d'agitation. Plus de fanfares redites par les échos! plus de chants la nuit! plus de feux de joie sur la montagne pour célébrer la fin de la curée! Tout devint silencieux, et la disparition mystérieuse des nobles hôtes de ce séjour jeta au loin la consternation. Quelques années s'écoulèrent, sans révéler rien de nouveau à la curiosité des habitants.

« Tout à coup, par une soirée d'automne, aux bruits de l'ouragan déchaîné dans la vallée et du torrent débordé sur la route de Bade, l'on vit briller une lumière à la tour de chacun des deux châteaux; l'on entendit retentir au loin un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes, comme si une sanglante mêlée s'était engagée. Quelques instants après, tout redevint calme, et le silence ne fut plus troublé que par le mugissement de la tempête. Le matin, le passant put voir sur son chemin quelques tronçons d'armes brisées. Ces scènes se renouvelèrent plus d'une fois, et le mystère de ces drames nocturnes ne fut éclairci que grâce à la triste expérience de ceux qui, acteurs ou spectateurs, avaient pu y échapper la vie sauve. Deux hommes de haute stature, les traits couverts d'un masque, qu'on reconnaissait à leur démarche pour les anciens suzerains de ces châteaux, obéis par des vassaux déterminés, sitôt la nuit close, exerçaient le brigandage le plus cruel; et, devenus la terreur du pays, ils purent bientôt rançonner tous les voyageurs, sans crainte d'être inquiétés. Vous voyez, me dit le paysan tremblant encore, ces deux rocs en forme de nageoires, qui s'avancent au-dessous de chaque ruine; c'est là qu'étaient suspendues d'immenses chaînes en fer; dès qu'on entendait dans le lointain résonner le pas des montures des voyageurs, les bandits, suivis d'une troupe disciplinée et dressée au pillage, descendaient au pied de la montagne à travers des portes cachées sous les broussailles, et s'embusquaient dans les taillis. A peine les cavaliers engagés dans l'étroit passage, les chaînes, en tombant, barraient la route, et, ainsi traqués, on ne les relâchait qu'après en avoir tiré forte rançon. Le dénoûment de ces brigandages devait être terrible.

« En 1613, après une journée d'une chaleur accablante, à la lueur que répandait la lune sur les coteaux boisés, on eût vu un homme de courte taille gravir en courant un des côtés du rocher, que rendaient inaccessible près de cinq cents pieds d'élévation. A la rapidité de sa course, on devinait un être surnaturel. Un cri rauque se fit entendre, et fut suivi d'une profonde alarme dans les deux châteaux. Quelques instants après, une lutte corps à corps s'était engagée au bord du torrent, et aux gémissements des mourants on s'imaginait les horreurs de la mêlée. Sans parler d'un riche butin, qui devint le prix de cette nuit de meurtres, une jeune fille en fut rapportée captive et mourante. Ce qui se passa dans sa retraite, on l'ignore: le lendemain, on trouvait son cadavre étendu, près de ceux des chevaliers qui s'étaient entr'égorgés. On sut que jadis elle avait été la fiancée de l'un d'eux. Jusqu'au matin, dit la légende, le diable resta sur un quartier de roc à contempler le hideux carnage, dont il avait été l'auteur, et la foudre ne tarda pas à détruire ces repaires souillés par tant de crimes. »

Je reconnus cette allégorie universelle, qui fait intervenir Satan dans les victoires de la civilisation sur les dernières barbaries du moyen âge, et je mis un second florin dans la main du paysan qui m'accompagna pour me faire voir la pierre où, m'assura-t-il, est restée depuis deux siècles l'empreinte du pied fourchu. Après avoir remercié mon cicérone, et jeté un regard d'adieu mêlé de regrets à Bade, où j'avais passé de doux moments, je redescendis dans la campagne, pour gagner l'Ermitage.

EMILE DE KÉRATRY.

RÉBUS.



LA CABANE DE L'ONCLE TOM.

C'est dans notre prochain numéro que paraîtront, avec les illustrations promises, le résumé et le principal épisode de ce fameux roman américain, qui passionne de plus en plus le monde entier, à mesure qu'il se répand dans tous les pays et dans toutes les langues. L'impatience de nos lecteurs sera d'autant mieux satisfaite, que, tout en recevant dans la collection du *Musée* la fleur de ce chef-d'œuvre et l'écho de cet événement littéraire, ils seront éclairés en même temps par une critique qui tranchera avec l'engouement universel, en montrant à la fois le bon et le mauvais côté de ce livre, et de ce succès sans égal depuis *Clarisse Harlowe*.

LES CONTES EN FAMILLE.

MON ONCLE. FANTAISIE ÉCOSSAISE.

I. — PORTRAIT DE MON ONCLE.

J'aurais voulu, messieurs et dames, que vous eussiez connu mon oncle. C'était un des hommes les plus gais et les plus aimables qu'il fût possible de rencontrer, — un bon compagnon, dans toute la force du terme.

Au physique, un peu au-dessous de la taille moyenne; il avait le ventre arrondi, le teint fleuri, l'oreille rouge et



Le souper de mon oncle chez le bailli.

la plus joviale figure qu'onques ayez vue, — une figure dans le genre de celle de Polichinelle, seulement avec le nez et le menton un peu mieux faits; ses yeux pétillaient d'une malice pleine de bonne humeur, et un sourire, — non pas de ces sourires insignifiants qui grimacent sur certains visages, comme vous en connaissez sans doute, mais un sourire franc, joyeux, sympathique, — se jouait incessamment sur ses traits. Il lui arriva, un jour, d'être jeté à bas de son petit phaéton et lancé, la tête la première, contre une borne milliaire. Il gisait là, étourdi par la violence du coup, et la figure tellement meurtrie que, pour se servir de sa propre expression, sa défunte mère elle-même ne l'aurait pas reconnu. La chose, en effet, me paraît d'autant plus vraisemblable, que mon oncle n'avait guère que deux ans quand mourut la brave femme. Eh bien, je l'ai souvent entendu raconter que les passants qui le relevèrent lui trouvèrent le visage aussi riant que s'il se fût laissé choir pour s'amuser : on le transporta dans une auberge où il fut saigné et mis au lit, et à peine eut-il repris ses sens, qu'il se dressa sur son séant, poussa un grand éclat de rire, embrassa la servante qui venait s'enquérir de ce dont il avait besoin, et demanda qu'on lui servît incontinent une côtelette de mouton accompagnée d'une noix marinée.

Or donc, mon oncle était attaché, en qualité de voyageur, à une grande maison de Londres. Sa principale tournée avait lieu à l'automne; c'était l'époque où il faisait ses recouvrements et prenait ses commissions en Écosse. Il allait de Londres à Édimbourg, d'Édimbourg à Glasgow, puis revenait de Glasgow à Édimbourg, où il prenait passage à bord d'un navire marchand, qui le ramenait à Londres. Je dois vous dire que cette seconde visite à Édimbourg était uniquement pour son plaisir. Il y passait ordinairement une semaine, consacrée tout entière à ses amis, c'est-à-dire à déjeuner avec celui-ci, à goûter avec celui-là, à dîner chez un troisième, à souper chez un quatrième, et le tout le même jour, pour recommencer le lendemain.

II. — LE SOUPER DU BAILLI.

Mon oncle était d'une telle trempe, que ces exercices gargantuesques n'étaient pour lui que jeux d'enfants. Un soir donc, — c'était la veille du jour où il devait s'embarquer pour Londres, — il soupa chez un de ses plus anciens amis, un bailli Mac quelque chose (c'était un nom de quatre syllabes), qui avait son domicile dans la vieille ville. La société se composait de l'épouse du bailli, des trois filles du bailli, du fils du bailli, grand garçon d'une vingtaine d'années, et de trois à quatre gros Ecossais, aux épais sourcils et à la physionomie madrée, que le bailli avait invités pour faire honneur à mon oncle. C'était un souper complet. Il y avait là du saumon, et des merluches, et des têtes d'agneaux, et un *haggis*, fameux plat national, que mon oncle affectionnait singulièrement, et beaucoup d'autres choses encore, dont je vous épargne l'énumération. Les demoiselles étaient jolies et souriantes, la femme du bailli était une des meilleures créatures du monde, et mon oncle était en excellente humeur. La conséquence de tout cela fut que la jeunesse s'amusa beaucoup, que la maman rit jusqu'aux larmes, et que le bailli et ses compagnons crièrent pendant tout le temps, jusqu'à ce qu'ils fussent écarlates. Je ne me rappelle plus combien de rasades de *toddy* (1) ingurgita chacun de ces messieurs après souper; ce que je sais, c'est que, vers une heure du matin, le fils du bailli se laissa glisser sous la table, en cherchant à entonner le premier couplet d'une chanson; et comme c'était, depuis une demi-heure, le seul individu mâle de la société qui tînt tête à mon oncle, tous les autres ayant successivement disparu de l'horizon, mon oncle s'avisa qu'il était temps de battre en retraite, pour rentrer chez lui à une heure raisonnable. Pensant, toutefois, qu'il ne serait pas de bon goût de quitter brusquement une aussi agréable compagnie, il se constitua de sa propre autorité président de la réunion, réduite à lui seul, se mélangea un verre de *toddy*, et se leva pour proposer un toast en son honneur personnel; puis, s'étant adressé à lui-même un petit discours en forme de compliment, il vida son verre d'un trait,— avec enthousiasme. Mais personne ne se réveilla; de sorte que mon oncle prit encore une dernière petite goutte, — cette fois de wisky pur, pour empêcher que le toddy ne lui fît mal; — puis, saisissant énergiquement son chapeau, il s'élança dans la rue, en tirant la porte après lui.

III. — LES VIEILLES MALLES-POSTES.

La nuit était orageuse; mon oncle, après avoir enfoncé son chapeau sur sa tête, dans la crainte que le vent ne l'enlevât, fourra ses mains dans ses poches et, regardant en l'air, examina pendant quelque temps l'état de l'atmosphère. Les nuages, chassés rapidement dans le ciel, tantôt cachaient entièrement la lune, tantôt la laissaient briller dans toute sa splendeur; puis, voilant de nouveau son disque lumineux, replongeaient la nature dans l'obscurité. « Oh! oh! cela ne me va pas», dit mon oncle en s'adressant au temps, comme s'il se fût trouvé personnellement offensé; «cela ne me va pas du tout, et je n'en veux à aucun prix! » ajouta-t-il, relevant par la solennité de son débit la simplicité de ce langage commercial. Après avoir répété plusieurs fois ce monologue, il reprit son équilibre avec quelque difficulté,— car il était un peu étourdi d'avoir regardé en l'air, — et se remit bravement en marche.

Le bailli demeurait dans Canongate et mon oncle à l'autre extrémité de Leith-Walk, ce qui lui faisait une promenade de plus d'un mille. A droite et à gauche s'élançaient çà et là, sur le fond sombre du ciel, de hautes maisons à six, sept et huit étages, aux façades noircies par la main du temps, et qui, projetant leurs grandes ombres sur la route inégalement pavée, semblaient rendre la nuit plus sombre encore. Quelques lampes, irrégulièrement posées de loin en loin, servaient seulement à indiquer l'entrée de quelque ruelle étroite ou à éclairer obscurément quelque escalier commun. Jetant, en passant, un coup d'œil sur ces divers objets, de l'air d'un homme qui les a vus trop souvent pour les juger dignes d'attention, mon oncle marchait au milieu de la chaussée, un pouce dans chacune des deux poches de son gilet, lançant de temps à autre, à pleine voix et par forme de passe-temps, quelques fragments de chanson, accentués avec tant de vigueur et d'entrain, que les paisibles habitants de ce quartier, réveillés en sursaut dans leur premier sommeil, se prenaient à trembler dans leurs lits jusqu'à ce que le bruit se fût éteint dans l'éloignement : persuadés alors que c'était seulement quelque ivrogne attardé qui regagnait son logis,— supposition calomnieuse ! — ils retiraient leur couverture sur leur nez et se rendormaient.

Mon oncle s'en allait donc, ainsi que je vous le disais, sifflant dans les intervalles de ses refrains, pour varier ses plaisirs. C'est ainsi qu'il arriva à North-Bridge, qui relie en cet endroit les deux villes d'Édimbourg, la vieille et la neuve. Là, il s'arrêta encore pendant une minute à regarder autour de lui; puis, adressant ses félicitations au temps, qui s'était un peu éclairci, quoique la lune fût sur son déclin, il reprit sa marche avec la même désinvolture, tenant toujours avec beaucoup de dignité le haut de la chaussée, et ayant l'air de désirer faire la rencontre de quelque individu disposé à le lui disputer. Mais il ne se trouvait en ce moment personne qui fût de cette humeur, de sorte que mon oncle dut se contenter de suivre son chemin, sans avoir occasion de donner carrière à ses velléités belliqueuses.

Arrivé au bout de Leith-Walh, il avait encore, pour gagner son logement, à traverser un terrain vague assez étendu. Or, dans ce terrain vague existait alors un enclos appartenant à un charron qui achetait de l'administration toutes les vieilles malles-postes hors de service. Mon oncle, qui avait la passion des voitures, quelles qu'elles fussent, et une considération toute spéciale pour les malles-postes, se mit tout à coup en tête de se détourner de son chemin pour aller visiter cet enclos, où il se rappelait en avoir vu une douzaine environ, entassées les unes contre les autres, dans un état fort délabré. Mais, trouvant qu'il ne pourrait les examiner à son aise à tra-

(1) Mélange de wisky et d'eau.

vers les palissades qui formaient la clôture de ce terrain, il passa par-dessus, et, s'asseyant sur un vieil essieu, se mit à contempler les malles-postes avec beaucoup de gravité.

Il pouvait, comme je vous l'ai dit, y en avoir une douzaine ou plus,— mon oncle n'a jamais été très-sûr du fait; — mais elles étaient toutes là pêle-mêle, dans le plus triste état imaginable. Les portières avaient été enlevées de leurs gonds, les doublures arrachées, sauf quelques lambeaux pendant, par-ci par-là, à un clou brisé; les lanternes avaient disparu, les timons s'en étaient allés, les ferrures étaient rongées par la rouille, la peinture usée; le vent sifflait dans ces carcasses démantelées, et l'eau de pluie, filtrant à travers les impériales, tombait goutte à goutte dans l'intérieur avec un bruit sourd et mélancolique. La solitude du lieu, l'heure de la nuit, tout concourait à donner à ce spectacle un cachet de tristesse et de désolation.

Mon oncle appuya sa tête sur ses mains, et se prit à penser aux voyageurs qui avaient roulé, bien des années auparavant, dans ces vieilles malles, et qui étaient maintenant aussi silencieux qu'elles et dans le même état de décomposition; il pensa à la multitude de gens à qui chacune de ces voitures disloquées avait porté, nuit après nuit, pendant bien des années et par tous les temps, les nouvelles tant désirées, les remises impatiemment attendues, les assurances de santé, les avis soudains de maladie et de mort. Négociants, époux, veuves, mères, écoliers, — jusqu'à l'enfant qui courait à la porte en entendant le coup de marteau du facteur,— avec quelle anxiété tout ce monde-là avait guetté l'arrivée de la vieille malle! et maintenant, qu'étaient-ils tous devenus?

Mon oncle disait qu'il avait pensé à tout cela dans ce moment; mais je serais plutôt porté à soupçonner qu'il *croyait* y avoir pensé, car il convenait lui-même qu'il était tombé dans une espèce d'assoupissement, tandis qu'il était assis sur son essieu, absorbé dans la contemplation des vieilles carcasses de malles, et qu'il fut réveillé par le son d'une cloche.

IV. — LE DÉPART DE MON ONCLE.

Quoi qu'il en soit, une cloche sonna deux heures. Mon oncle s'éveilla, se frotta les yeux et sauta sur ses pieds, sans trop savoir où il était.

A peine cette cloche eut-elle sonné deux heures, que l'enclos désert et silencieux présenta tout à coup un tableau extraordinaire de mouvement et d'activité. Les portières des malles étaient replacées sur leurs gonds, les garnitures remises en place, les ferrures en parfait état, les peintures fraîches et brillantes, les lanternes allumées; sur chaque siége étaient disposés des coussins, et de grands surtouts à l'usage des cochers; des hommes de peine s'empressaient de loger des paquets dans les coffres et les poches, les courriers serraient les sacs de dépêches dans les magasins, des garçons d'écurie lançaient des seaux d'eau sur les roues rechampies à neuf; on fixait à la hâte les flèches aux voitures; les voyageurs arrivaient, on chargeait les valises, on attelait les chevaux; — tout, en un mot, annonçait le départ très-prochain des malles. En voyant ce changement, qui semblait s'être opéré au coup de baguette de quelque magicien, mon oncle ouvrit de si grands yeux, qu'il avait coutume de dire, jusqu'au dernier jour de sa vie, qu'il s'étonnait qu'il eût jamais pu les refermer.

— Allons, dit une voix (et en même temps mon oncle sentit une main se poser sur son épaule); allons! vous êtes inscrit pour une place d'intérieur. Vous feriez bien de monter.

— Moi, inscrit! répliqua mon oncle en se retournant.

— Sans doute.

Mon oncle ne put articuler un mot de plus, tant il était suffoqué d'étonnement. Mais ce qu'il y avait de plus singulier dans l'affaire, c'est que, bien qu'il y eût là une foule de personnes, et que de nouveaux visages se présentassent incessamment, il était impossible de dire d'où ils venaient; tous ces personnages semblaient sortir de terre, se former dans l'air ou se produire de quelque autre manière inexplicable et disparaître de même. Dès qu'un commissionnaire avait déposé son bagage et reçu son salaire, il faisait volte-face et s'évanouissait; et tandis que mon oncle cherchait à se rendre compte de ce qu'il était devenu, une demi-douzaine de nouveaux commissionnaires surgissaient de tous côtés, ployant sous le faix de paquets qui devaient les écraser, à en juger par leur volume. Les voyageurs aussi étaient costumés d'une manière si bizarre! de grands chapeaux à larges bords galonnés, avec de hauts parements à leurs manches et d'énormes perruques avec un nœud derrière! C'était à n'y rien comprendre.

— Voyons, allez-vous monter? reprit l'individu qui avait déjà adressé la parole à mon oncle. Il était vêtu en courrier, et tenait d'une main une lanterne, de l'autre une espingole, qu'il se disposait à placer dans son magasin particulier. Allez-vous monter, Jean Martin? répéta-t-il, présentant sa lanterne à la figure de mon oncle.

— Eh bien! fit mon oncle, reculant d'un pas ou deux, voilà qui est sans façon.

— C'est comme cela sur la feuille, répliqua le courrier.

— Est-ce qu'il n'y a pas de *Monsieur* avant le nom? dit mon oncle, peu flatté d'être appelé Jean Martin tout court par un courrier qu'il ne connaissait point, et persuadé que l'administration des postes n'aurait pas approuvé une pareille liberté.

— Non; il n'y a rien, dit froidement le courrier.

— La place est-elle payée? demanda alors mon oncle.

— Cela va sans dire, répondit le courrier.

— Ah! elle est payée? fit mon oncle. Va donc pour la malle. Laquelle est-ce?

— Celle-ci, dit le courrier, désignant de la main une vieille malle d'Edimbourg à Londres, dont le marche-pied était baissé et la portière ouverte. Mais, un moment, voici les autres voyageurs. Laissez-les monter.

V. — LES COMPAGNONS DE MON ONCLE.

Comme le courrier parlait encore, se présenta devant mon oncle un jeune monsieur en perruque poudrée et vêtu d'un habit bleu-ciel brodé en argent, dont les basques, doublées en bougran, étaient remarquables par leur ampleur. Il portait une culotte courte, des espèces de grandes guêtres roulées par-dessus ses bas de soie, et des souliers à boucles; il avait des manchettes rabattues sur ses poignets, un chapeau à trois cornes sur la tête et une épée au côté. Les pans de son gilet lui descendaient jusqu'à mi-cuisse, et les bouts de sa cravate touchaient à sa ceinture. Il s'avança gravement jusqu'à la portière de la voiture, ôta son chapeau et le tint un instant au-dessus de sa tête à la longueur de son bras; puis, rapprochant ses deux pieds, il fit un profond salut, et tendit sa main gauche en avant. Mon oncle, croyant que c'était une politesse qu'on lui faisait, se disposait à saisir cette main et à la

secouer vigoureusement, lorsqu'il s'aperçut que ces démonstrations s'adressaient à une jeune dame qui s'avançait vers le marchepied, vêtue d'une robe de velours vert d'une coupe antique, avec une longue taille et un corsage lacé par devant. Sa tête était enveloppée d'un capuchon de soie noire ; mais elle se tourna un instant avant de s'élever sur le marchepied, et laissa voir à mon oncle un visage tel qu'il n'en avait jamais contemplé, même en peinture. Elle entra dans la voiture en relevant sa robe d'une main, et mon oncle avait coutume de dire avec un juron, qu'il n'aurait jamais cru possible que des pieds de femme pussent avoir cette finesse, s'il ne les avait vus de ses propres yeux.

Cette ravissante apparition passa devant mon oncle avec



Le Départ de mon oncle. Dessin de H. Valentin

la rapidité de l'éclair, pas assez vite cependant pour qu'il ne pût s'apercevoir que la jeune dame lui jetait un regard suppliant, et qu'elle paraissait en proie à un profond sentiment de terreur. Il remarqua aussi que son jeune cavalier, malgré ses démonstrations de galanterie, qui étaient fort belles assurément, lui serrait fortement le poignet au moment où elle entrait dans la voiture, où il monta immédiatement après elle. Un individu de fort mauvaise mine, en perruque rousse et en habit marron, portant une très-longue épée et des bottes qui lui montaient jusqu'aux hanches, faisait partie de la même société ; et quand mon oncle le vit prendre place à côté de la jeune dame, il fut confirmé dans son impression première, qu'il y avait là-dessous quelque sombre mystère. Il fit aussitôt vœu de secourir la beauté à tout événement, si la beauté avait besoin de secours.

— Mort et éclairs ! s'écria le cavalier à l'habit bleu-ciel, en portant la main sur la poignée de son épée, au moment où mon oncle entrait à son tour dans la voiture.

— Sang et tonnerre ! cria l'autre. En même temps il dégaîna et, sans plus de cérémonie, poussa une botte à mon oncle. Mon oncle n'avait pas d'armes sur lui, mais il enleva très-dextrement le tricorne de son agresseur, dont il se servit en guise de bouclier, et, ayant reçu la pointe de son épée au beau milieu de la calotte, il serra fortement les bords du chapeau et tint ainsi la lame comme dans un étau.

— Piquez-le par derrière, dit la perruque rousse à son

compagnon, tout en s'efforçant de dégager son épée prisonnière.

— Qu'il ne bouge pas! s'écria mon oncle, levant un de ses pieds et se mettant dans une attitude menaçante : je lui fais sauter la cervelle, s'il en a, avec le talon de ma botte, ou, dans tous les cas, je lui démolis le crâne. Faisant au même moment un violent effort, il arracha l'épée des mains de l'individu à la figure sinistre et la lança par la fenêtre, sur quoi l'habit bleu-ciel vociféra de nouveau : Mort et éclairs! en portant la main d'un air très-féroce sur son épée, qu'il ne tira cependant pas. Peut-être, disait mon oncle en souriant, craignait-il d'effrayer la jeune dame.

— Maintenant, messieurs, dit mon oncle, en s'asseyant tranquillement, je me soucie peu de mort, avec ou sans accompagnement d'éclairs, en présence d'une dame, et voilà bien assez de sang et de tonnerre pour une première fois; ainsi donc, si vous voulez bien le permettre, nous resterons, comme d'honnêtes voyageurs, chacun à notre place. Ici, conducteur; ramassez la lardoire de ce monsieur.

A peine mon oncle avait-il prononcé ces paroles, que



Le duel de mon oncle. Dessin de H. Valentin.

le courrier se présentait à la portière, tenant à la main l'épée en question. Il leva en même temps sa lanterne et regarda très-fixement mon oncle, qui, à la lueur de cette lanterne, remarqua avec une grande surprise qu'une foule de courriers se pressaient autour de cette même portière, ayant tous les yeux fixés sur lui. Jamais, de sa vie, il n'avait vu une telle multitude d'habits rouges, de faces blêmes et d'yeux écarquillés.

— Voilà, pensa-t-il, l'aventure la plus étrange qui me soit jamais arrivée. — Permettez-moi, monsieur, de vous restituer votre chapeau.

L'individu à figure hétéroclite reçut son tricorne en silence, examina, d'un air étonné, le trou que son épée avait fait au milieu de la calotte, et finit par replanter ledit tricorne au sommet de sa perruque, avec une solennité de manière, dont l'effet fut quelque peu gâté par un accès d'éternument qui lui survint au même moment, et qui eut pour résultat de faire choir de nouveau son couvre-chef.

— En route! s'écria le courrier porteur de la lanterne, en s'élançant sur son petit siége derrière la voiture. On partit. Mon oncle mit le nez à la portière, et reconnut que les autres malles, avec leurs chevaux, leurs cochers, leurs courriers et leurs voyageurs au grand complet, ne faisaient autre chose que tourner en cercle, à un petit trot d'environ cinq milles à l'heure. A cette vue il frémit d'indignation, et se promit d'adresser un rapport à ce sujet à l'administration des postes, en arrivant à Londres.

Mais, pour le moment, ses pensées étaient absorbées

par la jeune dame, qui occupait l'angle opposé de la voiture, le visage toujours enveloppé dans son capuchon. Le cavalier à l'habit bleu-ciel était assis en face d'elle, et l'individu à l'habit marron à côté d'elle, ni l'un ni l'autre ne la perdant un instant de vue. Pour peu qu'elle fît un mouvement qui dérangeât un pli de son capuchon, mon oncle entendait aussitôt l'habit marron porter la main à son épée, et il pouvait deviner à la respiration de l'autre, dont l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits, qu'il avait l'air furieux, comme s'il eût voulu dévorer la jeune dame. Tout ce manége excitait au plus haut point sa curiosité, et il résolut, quoi qu'il pût arriver, de voir la fin de l'aventure.

Je ne vous dirai pas tous les expédients auxquels il eut recours pour attirer l'attention de la belle voyageuse, ou du moins pour lier conversation avec ses mystérieux compagnons. Ce fut peine perdue : les messieurs ne voulaient pas parler, et la dame n'osait pas. De temps à autre il passait la tête par la portière, et demandait pourquoi on n'allait pas plus vite. Mais il eut beau s'enrouer à crier, personne ne parut y faire la moindre attention. En désespoir de cause, mon oncle se rejeta dans la voiture, et se mit à rêver au charmant visage de la jeune dame. Ce moyen lui réussit mieux ; il fit du moins passer le temps, et l'empêcha de songer où il allait, et comment il se trouvait dans une position si bizarre; — non pas que cela le tourmentât beaucoup, car mon oncle avait pour habitude de prendre les choses très-philosophiquement.

Tout à coup la voiture s'arrête : — Eh bien ! fit mon oncle, qu'y a-t-il de nouveau ?

— C'est ici qu'on descend, dit le courrier, ouvrant la portière et abaissant le marchepied.

— Ici ! s'écria mon oncle.

— Ici même, répondit le courrier.

— Je ne descendrai pas, dit mon oncle.

— Fort bien, riposta le courrier ! En ce cas, restez où vous êtes.

— Ainsi ferai-je, poursuivit mon oncle.

— Comme il vous plaira ! dit le courrier.

VI. — MON ONCLE CHANGE D'AVIS.

Les autres voyageurs avaient prêté une grande attention à ce colloque ; et voyant que mon oncle était résolu à ne pas bouger, le jeune cavalier passa devant lui, pour aider la dame à descendre. En ce moment, l'individu à figure sinistre inspectait de nouveau le trou dans la calotte de son tricorne. La jeune dame, en passant, à son tour, devant mon oncle, laissa tomber un de ses gants dans sa main et murmura à voix basse, si près de son visage qu'il sentit sa douce haleine sur sa joue, ce seul mot : « Secours ! » Aussitôt mon oncle s'élança hors de la voiture avec une impétuosité qui la fit osciller sur ses ressorts.

— Ah ! vous vous êtes ravisé, à ce qu'il paraît, dit le courrier, en voyant mon oncle sur ses pieds.

Mon oncle regarda le courrier pendant quelques secondes, incertain de savoir s'il ne vaudrait pas mieux lui arracher son espingole, la décharger dans la figure de l'homme à la perruque rousse, assommer son compagnon d'un coup de crosse, enlever la belle dame et disparaître avec elle au milieu du désordre et de la fumée. Cependant, réflexion faite, il renonça à cette première idée, comme un peu trop mélodramatique dans l'exécution, et suivit les deux personnages mystérieux, qui, attachés aux côtés de la jeune personne, entrèrent dans une vieille maison devant laquelle la voiture s'était arrêtée.

VII. — AVENTURES INCROYABLES.

De toutes les masures en ruine qu'on pût imaginer, celle-ci était la plus délabrée. Elle paraissait avoir été jadis une grande auberge ; mais le toit s'était en partie effondré, et les escaliers inégaux étaient rompus en maint endroit. Il y avait, dans la pièce où ils entrèrent, une vaste cheminée ; l'âtre était encore couvert de cendres, et le foyer noirci par la fumée, mais vide et glacé.

— Pour le coup, dit mon oncle, voyager par la malle à raison de six milles et demi à l'heure, et s'arrêter pour un temps indéfini dans un trou pareil, est une manière de procéder qui me paraît être quelque peu irrégulière. Mais l'affaire n'en restera pas là; j'écrirai certainement aux journaux.

Mon oncle prononça ce monologue à assez haute voix, et d'une manière générale, dans le but de faire parler les deux étrangers, si c'était possible. Mais ils se contentèrent de se chuchoter à l'oreille, en le regardant de travers et d'un air sournois. La dame était à l'autre bout de la pièce, et se hasarda une fois à agiter sa main, comme pour implorer de nouveau les secours de mon oncle.

Enfin, les deux étrangers firent quelques pas en avant, et la conversation s'engagea pour de bon.

— Vous ignorez sans doute, l'homme, dit le damoiseau à l'habit bleu-ciel, que nous sommes ici dans un salon particulier ?

— Je l'ignorais, l'homme, répliqua mon oncle sur le même ton. Seulement, si c'est ici un salon particulier, retenu exprès, je me figure que la salle commune doit être fort agréable. En parlant ainsi, mon oncle s'assit carrément dans un fauteuil à dos élevé, et se croisant les bras, regarda fixement son interlocuteur.

— Sortez d'ici sur-le-champ ! s'écrièrent à la fois les deux individus, saisissant leurs épées.

— Quoi ? dit mon oncle, feignant de ne pas comprendre.

— Sortez d'ici, répéta l'homme à la perruque rousse, tirant sa longue épée et la brandissant dans l'air. Sortez d'ici, ou vous êtes mort !

Qu'il meure ! vociféra l'habit bleu-ciel, dégaînant aussi, et reculant de cinq à six pas : — Qu'il meure ! La dame poussa un grand cri.

Mon oncle avait toujours été remarquable par son audace et sa présence d'esprit. Tout en paraissant indifférent à ce qui se passait, il avait cherché des yeux quelque projectile ou arme défensive, et, au moment même où les épées se tiraient, il avisa, au coin de la cheminée, une vieille rapière à large poignée et à garde couverte, enfouie dans un fourreau rouillé. D'un bond il s'élança dessus, la tira, fit bravement le moulinet au-dessus de sa tête, cria à la dame de se mettre en sûreté, lança le fauteuil dans les jambes de l'habit bleu-ciel, le fourreau au nez de l'habit marron, et, profitant du désordre, tomba sur eux à bras raccourcis.

Vous connaissez cette vieille histoire de l'Irlandais à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon, et qui répondit qu'il ne doutait pas qu'il ne le pût, mais qu'il n'osait pas l'affirmer, n'ayant jamais essayé. Cette histoire pourrait s'appliquer à mon oncle. Il n'avait jamais tenu d'épée auparavant, et pourtant il était là à s'escrimer d'estoc et de taille avec deux spadassins expérimentés, tour à tour chargeant et rompant, se fendant et parant, s'acquittant, en un mot, de sa besogne avec une agilité et un aplomb qui lui faisaient infiniment d'honneur ; ce qui prouve que

l'Irlandais avait raison, et qu'on ne sait jamais ce qu'on peut faire jusqu'à ce qu'on l'ait essayé.

Le bruit de cette mêlée était effrayant, les trois champions jurant à qui mieux mieux, et leurs épées s'entre-choquant avec un vacarme vraiment infernal. Au plus fort du combat, la dame, sans doute pour encourager mon oncle, écarta entièrement son capuchon et découvrit un visage d'une beauté si éblouissante, que mon oncle aurait bravé cinquante adversaires, s'il l'avait fallu, pour obtenir un sourire d'elle. Il avait fait jusqu'alors des merveilles; à partir de ce moment, ce ne fut plus un homme, mais un lion furieux.

Cependant le cavalier à l'habit bleu-ciel ayant tourné la tête et voyant la jeune dame avec son visage découvert, poussa un hurlement de rage et de jalousie, et, dirigeant son épée contre elle, se fendit avec l'intention de lui percer le cœur, ce qui arracha à mon oncle un cri involontaire de terreur, dont toute la maison retentit. La dame se jeta légèrement de côté et arracha l'épée de la main du jeune homme avant qu'il eût repris son équilibre; puis, le poussant contre le mur, elle le transperça d'outre en outre, le clouant littéralement au lambris. A cette vue, mon oncle, avec un cri de triomphe et une vigueur irrésistible, poussa son adversaire du même côté, et, prenant pour point de mire une grande fleur qui se trouvait dans le dessin de son gilet, lui passa sa rapière à travers le corps et le cloua à côté de son ami. Ils étaient là tous deux, agitant leurs bras et leurs jambes comme ces pantins en carton qu'on fait mouvoir avec un bout de ficelle.

— La voiture! la voiture! s'écria la dame, se précipitant vers mon oncle, nous pouvons encore leur échapper.

— Nous *pouvons!* répéta mon oncle. Y aurait-il encore, par hasard, quelqu'un à tuer?

Il faut vous dire que mon oncle était un peu désappointé; car il pensait qu'après ce carnage, il eût été agréable d'avoir un petit entretien avec cette dame, ne fût-ce que pour changer de sujet.

— Nous n'avons pas un instant à perdre, continua la belle voyageuse. Vous voyez là (montrant l'habit bleu-ciel) le fils du puissant marquis de Croquenbouche.

— Eh bien! madame, répondit mon oncle, en regardant tranquillement le jeune cavalier, qui continuait à s'agiter comme un hanneton contre le mur, je crains fort que ce monsieur ne prenne jamais possession de son marquisat.

— Ces misérables, poursuivit la jeune dame, dont les traits étaient animés par l'indignation, m'ont arrachée du sein de ma famille. Encore une heure, et ce scélérat m'épousait de force.

— Le monstre! fit mon oncle, jetant un regard de suprême mépris sur l'héritier mourant du marquis de Croquenbouche.

— Comme vous pouvez juger d'après ce que vous avez vu, dit la jeune dame, ils sont capables de tout. Si leurs complices nous trouvent ici, nous sommes perdus. Dans deux minutes il sera peut-être trop tard. La voiture!

Et en achevant ces mots, épuisée par ses émotions et par l'effort surnaturel qu'elle avait fait pour embrocher le futur marquis de Croquenbouche, elle tomba évanouie dans les bras de mon oncle. Mon oncle la saisit et l'emporta jusqu'à l'entrée de la maison. La voiture était toujours là, attelée de quatre chevaux à tous crins; mais il n'y avait ni cocher ni courrier, pas même de palefrenier à la tête des chevaux.

— Ecoutez, dit tout à coup la jeune dame, se relevant vivement, n'entendez-vous pas un bruit de roues et de chevaux?

— En effet, répondit mon oncle, prêtant l'oreille.

On eût dit qu'on entendait dans le lointain un grand nombre de voitures qui roulaient et de chevaux qui galopaient.

— Nous sommes poursuivis! s'écria la jeune dame, nous sommes poursuivis. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

Il y avait sur son beau visage une telle expression de terreur, que mon oncle prit sur-le-champ son parti. Il fit monter la jeune dame dans la voiture, l'assura qu'elle n'avait rien à craindre, et, après lui avoir recommandé de lever les glaces pour se garantir de la fraîcheur de la nuit, il s'élança sur le siége, saisit les rênes, prit le fouet qui était sur l'impériale, toucha les chevaux de devant, et voilà tout l'équipage parti au galop, à raison de quinze bons milles anglais à l'heure. Ah! il fallait voir comme ils allaient!

Cependant le bruit des autres voitures semblait se rapprocher. Plus la malle allait vite, plus vite arrivaient les poursuivants. C'était comme une grande partie de chasse. Le bruit était assourdissant, mais on entendait par-dessus tout la voix de la jeune dame excitant mon oncle et criant:

— Plus vite! plus vite!

Ils roulaient comme des feuilles balayées par un ouragan, devant de sombres rangées d'arbres séculaires. Emportés avec la rapidité d'une avalanche, ils laissaient derrière eux les maisons, les barrières, les meules, les églises. Mais le bruit de la poursuite augmentait de moment en moment, et la jeune dame ne cessait de crier, avec toute l'énergie du désespoir:

— Plus vite! plus vite!

Mon oncle joua du fouet et des rênes, et les chevaux, tout blancs d'écume, se précipitèrent en avant avec une nouvelle impétuosité. Cependant sa belle protégée criait encore: Plus vite! plus vite! Mon oncle, dans l'excitation du moment, frappa violemment du pied et...

VIII. — CONCLUSION MORALE.

Trouva que le jour commençait à poindre, et qu'il était assis, dans l'enclos du charron, sur le siége d'une vieille malle d'Édimbourg, transi de froid et d'humidité, et battant la semelle pour se réchauffer les pieds. Il descendit et s'empressa de regarder dans l'intérieur. — Hélas! la voiture n'avait ni portières ni banquettes: ce n'était qu'une carcasse vide, telle qu'il l'avait vue en s'endormant sur l'essieu. Vous comprenez le reste.

Mon oncle resta fermement persuadé qu'il y avait quelque mystère là-dessous, et que les choses s'étaient passées exactement comme je viens de vous les raconter. Il regardait comme une circonstance très-extraordinaire d'avoir découvert, en grimpant accidentellement par-dessus une palissade, que les ombres des malles-postes étaient dans l'usage de voyager régulièrement toutes les nuits avec des ombres de chevaux, de courriers, de cochers et de voyageurs; il ajoutait qu'il croyait être la seule personne vivante qui eût jamais été appelée à prendre part à une de ces excursions nocturnes, et en cela je crois qu'il avait parfaitement raison.

Avis à ceux qui abuseraient du wisky, comme mon oncle. C'est à cette moralité que j'en voulais venir.

A. B—S.

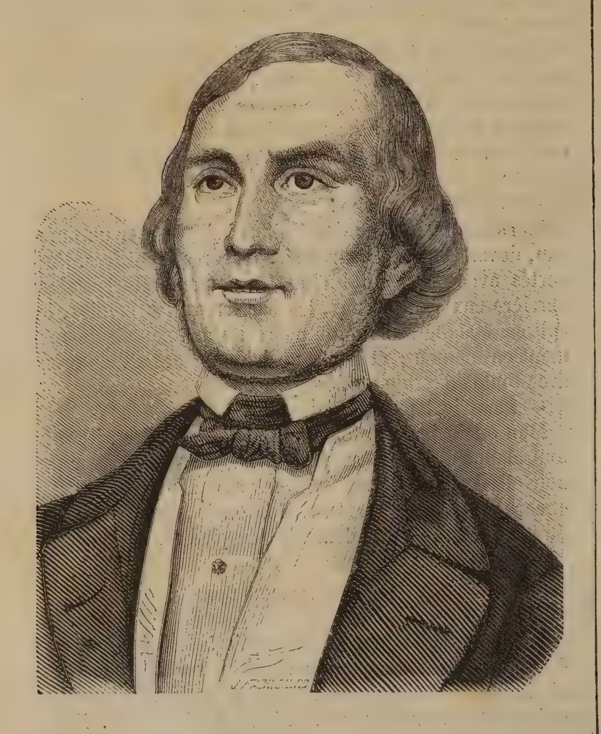
(*Traduit de Dickens.*)

ROBERT-HOUDIN.

Réparation. Un grand homme oublié. Comme quoi Robert-Houdin faillit être garde des sceaux. L'Institut et la foire. Calembours et calembredaines. Le fond et la forme chez Robert-Houdin. Son successeur Hamilton.

Nous devons une réparation à un grand homme.

Nous avons enregistré, à la plume et au crayon, les personnages que la mort ou la retraite a livrés à l'histoire en 1852 : Princes, maréchaux, savants, poëtes, artistes, etc. Et nous avons oublié Robert-Houdin, le sorcier du Palais-Royal, qui a déposé sa baguette féerique pour vivre des loisirs et des rentes qu'elle lui a procurés : *Diabolus hæc otia fecit.* Nos jeunes et vieux enfants, à qui l'escamoteur a causé tant de frayeurs et de joies, ne nous pardonneraient certes pas de le laisser disparaître sans jeter une fleur dans ses gobelets... Nous faisons mieux ; voilà son image, et voici son histoire :



Portrait de Robert-Houdin.

Comme tous les grands artistes, Robert-Houdin fut entraîné par une vocation irrésistible. Il était clerc de notaire. Il allait devenir magistrat... Il serait peut-être aujourd'hui procureur général ou garde des sceaux, si une voix secrète ne lui eût crié du fond des dossiers de procédure : — Tu seras sorcier ! *Tu Marcellus eris !* — O prestidigitation ! voilà de tes farces !

Mais Robert-Houdin était plus que sorcier : il était mécanicien, physicien et chimiste. Témoin sa *suspension éthéréenne*, son *pâtissier*, son *carillonneur*, et cent autres tours de force qui étaient de vrais tours de science, et qui ont élevé Robert-Houdin au-dessus de ses rivaux, autant que l'Institut s'élève au-dessus de la foire. Mon Dieu, oui, l'Institut ! Robert en serait peut-être..., s'il n'eût pas été sorcier : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène ! » Après tout, il ne se fût agi que d'escamoter trente-neuf voix ! La belle affaire, pour un homme qui escamotait son propre fils !

Robert-Houdin avait un autre titre... pour ne pas entrer à l'Académie des sciences : il était homme d'esprit, poëte et faiseur de calembours. Ouvrez son journal, le *Cagliostro* :

— Il est question, dit-il, de rétablir en France l'ordre de la *jarretière* pour les *bas-bleus*.

> — Quand Jonas se précipita
> Pour calmer la mer irritée,
> La baleine l'escamota...
> Mais Robert... l'eût escamotée.

— Un tanneur de *Pau* vient d'inventer une machine à l'aide de laquelle il passe son *tan*.

— La personne qui m'a volé hier un parapluie est priée de le rapporter à son propriétaire, qui désire lui en faire cadeau.

— Inventions et découvertes : Réveil économique et sans rouage. Un timbre et un marteau suffisent. A l'heure où l'on désire se lever, on frappe soi-même sur le timbre avec le marteau jusqu'à ce qu'on soit éveillé.

— Les commissaires de l'impôt sur la race canine ont décidé que les chiens sont faits pour *rapporter*.

— Le pont qu'on devait construire sur la Manche, entre Douvres et Calais, est un pont suspendu... faute de *fonds*. On manquait de *piles*... de cinq francs.

— Un peintre et un coiffeur viennent de former une association : ils se *peignent* mutuellement. Ils demandent un bailleur de fonds.

— Le docteur Chauvini a trouvé une pommade qui allonge les cheveux d'un mètre par seconde. On fait *queue* à sa porte.

— Avis : Un enfant trouvé vient d'être perdu. Sourd-muet de naissance, il répond au nom de Joseph. Son front est large (c'est un *signe allemand*).

Voilà de quel style se chauffait Robert-Houdin. Nous lui conseillons d'occuper les loisirs de sa retraite à faire des vaudevilles..., si ce genre d'escamotage ne lui paraît pas au-dessous de lui.

Le sorcier du Palais-Royal était supérieur à ses rivaux, non-seulement par le fond, mais encore par la forme. C'était le plus élégant des Cagliostros. Il exécutait ses tours en frac et en gants blancs, sans les moindres manches ni le plus petit bonnet pointu. Aussi avait-il autant de succès dans les salons que sur son théâtre. Il était recherché jusque dans les cours... La reine d'Angleterre et sa famille lui ouvraient le palais de Buckingham à deux battants.

Maintenant que Robert-Houdin enrichi s'est escamoté lui-même, que vont devenir la reine Victoria et les milliers d'enfants de tout âge, depuis cinq ans jusqu'à soixante, qui s'amusaient tant au joli théâtre du sorcier ? Pardieu ! ils iront voir Hamilton, le beau-frère et le digne successeur de Robert-Houdin. Robert-Houdin est mort ? — Vive Hamilton ! — Et, dzin ! baom !! en avant la grosse caisse !!!

Nous retrouverons quelque jour Robert-Houdin, en écrivant l'histoire des escamoteurs anciens et modernes. Nous avons déjà dans notre gibecière des notes palpitantes sur ce grave sujet.

C. de CHATOUVILLE.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

HUIT JOURS DE ROYAUTÉ,

OU

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MASANIELLO.



Giuseppe Basilo, le *taglia-topi* (tueur de rats), d'après le tableau original de Vischer.

VI. — LE TUEUR DE RATS (TAGLIA-TOPI) (1).

Derrière les illustres personnages qui se disputaient Naples avec l'acharnement qu'on a décrit; derrière le vice-roi, duc d'Arcos, qui voulait renverser les dernières franchises et empocher le dernier écu des Italiens; derrière Génovino qui voulait renverser le duc d'Arcos ou présider la Sumaria; derrière Masaniello qui voulait renverser les gabelles et manger les fruits à bon marché; derrière le marquis de Châtillon qui voulait renverser le vice-roi et Masaniello pour enlever Marie d'Arcos et donner Naples à Henri de Guise, il y avait un homme qui travaillait à renverser à la fois tous les autres, comme des capucins de cartes, le duc par le pêcheur, le pêcheur par le marquis, le marquis par le légiste, et le légiste par un cinquième larron, qui se fera bientôt connaître... Cet homme, plus puissant que le vice-roi, plus influent que le chef du peuple, mieux instruit que Génovino, plus habile que Châtillon et plus riche qu'eux tous ensemble, n'était cependant qu'un pauvre diable, le dernier lazzarone de Naples, Giuseppe Basilo, le *taglia-topi* (tueur de rats).

Le peintre Vischer a tracé son portrait de main de maître. Nous n'avons qu'à le copier à la plume, comme notre dessinateur l'a copié au crayon. La figure chagrine et revêche, mais l'air plus naïf que malin, le teint fauve et squalide, de gros yeux ouverts, au regard fixe, les oreilles épaisses, le nez camard, des lèvres bestiales entre deux moustaches et une barbe de bouc, une toque de fourrure hérissée, un justaucorps gris, crevé par le temps, des chausses noires sur des bas en spirale, un couteau de chasse et une gibecière à la ceinture; en bandoulière une boîte avec deux écussons, dont l'un montrait un poignard entre quatre étoiles; sur l'épaule un manteau attaché par une corde et peuplé d'un rat apprivoisé; à la main, un échantillon de marchandise raticide; à droite, un chien furet, au poil rude et au museau pointu; à gauche, un enfant armé d'une cage montée sur un grand bâton, avec des rats morts en pendentifs et un rat vivant derrière les barreaux.

Tel était, au milieu de l'anarchie, le vrai roi de Naples, et voici comment.

Pour tous les habitants, Giuseppe n'était que le *taglia-topi*, vivant de sa drogue en détail sur la place du marché, et de sa chasse en gros dans les maisons et les caves, à vingt *scudi* par cent têtes de rats...; mais pour les gouverneurs de Naples, depuis quinze ans, cet homme était l'espion le plus habile, l'agent le plus actif, le plus utile instrument d'administration. Connaissant tous les recoins de la ville comme sa boîte aux rats, furetant sans soupçons dans les hôtels comme dans les cabanes, initié à tous les détours et à tous les souterrains, à tous les escaliers et à toutes les trappes, profitant de la confiance ou plutôt de l'indifférence universelle pour écouter les paroles et deviner les pensées de chacun, véritable chat prenant les secrets comme les souris sans en avoir l'air, sachant tout en un mot, sans que personne en sût rien, Basilo était pour le vice-roi, à qui chaque soir il faisait son rapport, ce que la police et les télégraphes sont pour les gouvernements d'aujourd'hui; — avec cette immense supériorité que, sous l'apparence d'un gueux fidèle et imbécile, il faisait de sa science et de son métier le perfide et ingénieux commerce qu'on va voir. Tranchons le mot, Giuseppe était un Machiavel en haillons et méconnu, c'est-à-dire le plus fort et le plus dangereux des Machiavels.

(1) Voyez le numéro d'octobre dernier. *N.-B.* Les lecteurs sont priés de rejeter un coup d'œil à la première partie, afin de ne rien perdre de l'intérêt de la seconde.

Aussi, dès que le vice-roi fut en sûreté à Castel-Nuovo, avant de passer en revue sa garnison, avant de consulter les fonctionnaires et les magistrats, il s'enferma seul dans son cabinet, poussa un ressort qui fit sonner un timbre lointain, et la figure du taglia-topi, jaillissant des caves du fort, apparut dans un cadre doré, à la place d'une Vierge de Raphael.

— Eh bien, Giuseppe, dit le duc, tu avais raison; Naples était minée comme une taupinière, et j'aurais dû quitter cette ville, comme tu me le conseillais...; mais il faut maintenant rester et vaincre à tout prix. Rends-moi compte de ta chasse depuis hier...

— Ah! je n'ai jamais pris tant de rats! fit Basilo en secouant ses chausses. (Dans son langage d'espion, les secrets s'appelaient des rats.)

Et il raconta tout ce que les lecteurs connaissent; la rancune de Génovino, son complot avec Châtillon, leurs menées près du peuple et de Masaniello, et enfin l'élection de celui-ci comme chef de la révolte.

Il eut soin d'exagérer les faits de manière à jeter le duc dans l'anxiété. C'est ainsi qu'il l'amenait à prendre et à suivre ses conseils...

— Mais alors, Giuseppe, je suis sur deux volcans... Tout est perdu! Que faire?

— Vous le savez mieux que moi, monseigneur... Ce n'est pas à un homme d'Etat comme vous que j'apprendrai son métier! (La grande habileté du serviteur consistait à persuader au maître qu'il trouvait lui-même tout ce qu'il lui soufflait.) Les rats se mangent entre eux volontiers, surtout quand on les affame...

— Je comprends, dit le vice-roi, tu arrêterais l'approvisionnement de Naples...

— Avec une bonne garde aux barrières, et une bonne galère dans la rade...

— Mes forts et mes canons la défendront assez.

— Per Dio! j'oubliais les forts et les canons... Mais Votre Altesse, qui pense à tout, n'oubliera pas le grand point pour diviser les rats...

— Révéler à Masaniello le projet de Châtillon...

— Non pas!... dit Giuseppe (qui se réservait cette aubaine); ce serait donner trop beau jeu aux Français. Dans sa première fureur, le peuple se livrerait à eux plutôt que de revenir à vous. Vous agirez mieux que cela, monseigneur, en enlevant à Masaniello le seul appui qui le ferait vaincre, la grande et vraie force de Naples: la noblesse. J'ai *chassé* chez les Bisignani, les Maddaloni, les Toraldi, les Satriani, chez tous les princes de la Chiaja... Ils sont encore neutres,... ils hésitent...; mais la cause populaire les tente... Vous l'avez vu hier par Bisignano...

— C'est vrai...; il faut les brouiller avec le pêcheur...

— En poussant celui-ci au crime et à la folie. Votre Altesse devine tout! Je la préviens toutefois que ce n'est pas chose facile... Conseillé par Génovino, le boutefeu se modère et prend un calme formidable... Déjà, au milieu des nobles, sur la place du marché, il a l'air d'un roi au milieu de ses ministres. Il affiche l'étendard espagnol et le buste de Philippe IV; il tourne contre vous seul tous les cris et toutes les armes... Il juge, il organise, il commande, il maintient l'ordre... S'il garde ce rôle habile deux jours, les seigneurs en masse vont lui donner la main.

— Comment leur rendre cet homme odieux?

— Cet homme a une femme qu'il adore, et que le peuple va chercher à Amalfi pour l'amener en triomphe à Na-

ples. Prévenez cette ovation, monseigneur; faites enlever l'épouse ce matin, et les vengeances du mari épouvanteront ce soir la noblesse...

— J'y avais déjà pensé... Mais comment arrêter ensuite le torrent?

— Toujours avec la femme; elle restera dans vos mains comme otage... En menaçant cette tête chérie, vous désarmerez Masaniello...

— Et si je ne le désarme pas, s'il met Naples à feu et à sang?...

— Vous noierez le feu et le sang... dans l'eau!

— Que veux-tu dire?

Le tueur de rats se recueillit, tourna son chapeau dans ses doigts, et se penchant à l'oreille du duc, comme si les murs eussent pu l'entendre :

— Monseigneur, reprit-il avec un sourire étrange, que vous font des palais brûlés et des seigneurs mis à mort? Tout débris italien est un piédestal pour vos pouvoirs; vous n'avez à ménager que le sang espagnol, et à redouter que le feu des poudres... Eh bien! donnez-moi vingt mineurs pour trois jours, et dans trois jours tous vos soldats seront invulnérables, car vous serez maître de toutes les poudres de Naples...

— Même de celles du fort Saint-Elme et des faubourgs?

— J'ai dit toutes, et je m'explique, ajouta Basilo, montrant les caves d'où il sortait. Ce souterrain, le plus élevé de Naples, communiquait autrefois par un bout avec la mer, et, par l'autre, avec tous les souterrains des forts. J'ai fait dans mon enfance des chasses de trois lieues par ces immenses galeries... C'est justement pour garantir les poudres de l'eau qu'on a fermé ces communications... Si vous les faites rouvrir secrètement...

— J'y suis! j'y suis! s'écria le duc enthousiasmé; d'une main j'enlève aux poudrières de quoi foudroyer mes ennemis, et de l'autre main je leur coupe à eux-mêmes les munitions...

— En me faisant signe de tourner un robinet! conclut Giuseppe avec un geste imitatif... La mer entre à pleins bords dans tous les magasins, et, devant vos canons bourrés jusqu'à la gueule, il ne reste pas aux rebelles une gargousse de poudre sèche...

— Tu es un homme de génie! dit le vice-roi, en jetant au taglia-topi, avec une poignée d'or, un ordre pour les mineurs de Castel-Nuovo.

— C'est Votre Altesse à qui rien n'échappe, répondit humblement Basilo, mettant l'or et le papier dans sa poche...

— Et qui ne m'échappera pas maintenant! ajouta-t-il, le poing fermé, quand la trappe l'eut renvoyé dans les caves...

VII. — LA JUSTICE DU VICE-ROI.

Giuseppe avait dit vrai... Afin de rendre à Masaniello sa femme, délaissée pour la révolte, tous les pêcheurs du golfe, réunissant leur flottille pavoisée de fleurs, allèrent chercher, à Amalfi, la Puzzolienne, qu'ils appelaient déjà la vice-reine de Naples. Pour que rien ne manquât aux pompes de son entrée, ils lui avaient envoyé d'avance un costume royal, arrangé d'après le fameux portrait d'Henriette d'Angleterre, par Van Dyck, avec les soieries, les dentelles et les bijoux trouvés au palais du vice-roi.

L'heure marquée pour le retour approchait. Toute la population en fête attendait au bord de la mer. Un char était disposé pour conduire la triomphatrice à travers la ville... Cent jeunes gens, en grande toilette, devaient le traîner au milieu de toutes les jeunes filles du port, en robes blanches.

A côté de ces magnificences, Masaniello, debout et rêveur, tranchait par ses jambes nues, sa poitrine découverte, son bonnet rouge, ses chausses de grosse toile et sa chemise rapiécée, qu'ornait la croix du Carmel.

Tout à coup un grand cri s'élève; les chapeaux volent en l'air...; l'affluence du peuple redouble;... le carillon des cloches se mêle aux détonations des fusils...

— La voilà! voilà la vice-reine!... Honneur à madona Aniello!...

Le cœur du poissonnier bat avec tant de force, qu'il soulève à l'œil son grossier vêtement.

Son regard, dépassant tous les autres, a reconnu, le premier, sur le golfe inondé de lumière, un groupe de bateaux qui s'avancent en effet du côté de Naples. A mesure qu'ils approchent, on distingue les banderoles de fleurs, et, sur la barque centrale, une femme en blanc, dont la parure étincelle de bijoux.

Les cris recommencent et ébranlent le ciel; — C'est la vice-reine! Gloire à la vice-reine!

Mais soudain Masaniello pâlit et chancelle, et impose le silence d'un geste effaré...

Il vient de reconnaître autour de la Puzzolienne, et chacun reconnaît avec lui, au lieu des pêcheurs de Naples, des soldats espagnols!

En même temps la flottille, évitant le port, se dirige vers Castel-Nuovo! Et le beau-frère de Masaniello, enchaîné près de sa sœur, rompt ses liens, se jette à la nage, arrive au bord, et raconte ce qui suit:

Les soldats espagnols ont devancé les pêcheurs à Amalfi, se sont saisis de la Puzzolienne au nom du vice-roi, l'ont forcée, par dérision, à revêtir les riches habits qu'on venait de lui remettre et qu'elle repoussait avec horreur; puis, s'emparant des barques fleuries qui abordaient au même instant, ont emmené leur captive au cachot de la citadelle.

Voilà comment la marche triomphale a tourné en convoi d'ignominie.

Pour que personne n'en doute, les soldats lancent aux pêcheurs cette ironie sanglante :

— Voilà la vice-reine! Honneur à la vice-reine de Naples!

A ce récit, à cette vue et à cette insulte, on juge quelle stupeur remplace la joie du peuple...

Quant à Masaniello, il ne voit et n'entend plus rien..., et il reste longtemps immobile, hagard, anéanti... Puis enfin, se redressant avec larmes, avec rage, avec délire :

— A moi! s'écrie-t-il d'une voix terrible, à moi, Perrone, Palumbo, Vitale, Polito, Annese! à moi, les peintres de la *Compagnie de la Mort* (1)! A moi tous ceux à qui j'ai refusé le pillage et l'incendie! Je leur livre maintenant les Espagnols et leurs suppôts, jusqu'à ce que cette prisonnière nous soit rendue avec les franchises de Naples!

VIII. — LA REVANCHE DU PÊCHEUR.

Une heure après, la prophétie de Basilo s'accomplissait au grand marché. Masaniello, livré à ses fureurs, n'était plus reconnaissable. Le Conseil et l'armée des *Vengeurs*

(1) Cette bande célèbre avait été formée à Naples par Falcone, pour venger un de ses parents, victime d'un Espagnol. Toute la jeune école des artistes du pays s'y était enrôlée avec Salvator Rosa, le plus éminent d'entre eux : on y comptait Luzzaro, Micco Spadaro, Porpora, Del Po, Coppula, Maslurzo, les deux Francanzano, Vaccaro père et fils, etc., tous animés de la même haine et appliquant aux étrangers la peine du talion.

entraient en fonctions... Soixante maisons figuraient sur la première liste des victimes, et les trois quarts des nobles, qui avaient admiré le pêcheur, se retiraient en armes dans leurs châteaux ou se réfugiaient au loin avec leurs familles... un très-petit nombre, et ses créatures surtout, rejoignirent le duc à Castel-Nuovo, les autres le croyant généralement perdu, ou refusant leur épée à la cause espagnole.

Laissons encore parler les historiens de ces jours néfastes. Voici l'hôtel de Géronimo Letizia, fermier des farines, qui flamboie avec un amas de tapisseries, d'étoffes et de joyaux. La foule hurle en dansant devant le feu : — Ceci est notre sang! Que tous ceux qui l'ont sucé brûlent de même en enfer ! (Giraffi.) Voici les plus belles glaces de Venise, les chefs-d'œuvre de l'art, la plus admirable orfévrerie, des coffrets de perles inestimables, des jardins et des serres magnifiques, qui deviennent une masse de cendres chez Filipo Basili, l'ex-boulanger, enrichi dans les tailles, chez les conseillers de Angelis et Mirabello, chez Naclerio, l'élu du peuple, chez les ducs de Caivano, d'Ostuna, de Lubrano, tous anciens gabellieri. On lance vivants dans ces bûchers, qui couvrent la ville entière, jusqu'aux chevaux de luxe, aux mules de trait, aux oiseaux de basse-cour et aux chiens de chasse!... Des mères font jeter par leurs petits enfants des matériaux à la fournaise. Et les maîtres de ces palais les voient crouler dans les flammes, des hauteurs de Castel-Nuovo;— horrible, mais haute leçon pour les parvenus qui étalent un luxe puisé dans la misère publique!

Un ordre étrange règne dans ce désordre ! Un curieux scrupule règle ces attentats. De par l'inflexible Masaniello, on incendie tout, mais on ne vole rien! Les malfaiteurs sans vergogne et les mendiants sans pain rejettent dans le brasier les flots d'or qui s'en échappent... Trois pauvres diables seulement dérobent un frein de cheval, une tasse et un petit cadre d'argent, le pêcheur les fait pendre ou assommer sous le bâton. Quant aux portraits du roi d'Espagne, autre curiosité de ce drame, les pillards les respectent d'eux-mêmes, les saluent de leurs acclamations, et les exposent aux honneurs publics, sous un dais orné de la fleur du butin. (Giraffi, Santis, Turris.)

Masaniello trouve un moyen sûr de remplacer les nobles qui le délaissent, d'en ramener quelques-uns à lui, de retenir ceux qui flottent encore, et de se débarrasser des poltrons et des suspects. Il lance un édit de peine de mort contre tout Napolitain qui ne s'enrôlera pas, dans les vingt-quatre heures, sous la bannière du peuple.

Le lendemain, il attaque et emporte avec dix mille hommes le fort de San-Lorenzo, y trouve un monceau d'armes et de munitions, et dix-huit canons, qu'il braque sur les places de la ville. Puis il passe en revue son armée, composée de 112,000 soldats plus ou moins dignes de ce nom. Il improvise une cavalerie en saisissant tous les chevaux qui se rencontrent, et une artillerie de campagne, en faisant monter des pièces sur des charrettes... Enfin il s'entoure lui-même, à son quartier général, d'une garde choisie, de sept à huit mille braves.

Ce quartier général est toujours la place du marché. Le pêcheur-roi-juge-pontife et général y trône dans ses haillons, sur une riche estrade couverte d'un dais, assisté de ses lieutenants Perrone et Palumbo, de Marco Vitale, son secrétaire, et de Génovino, son conseiller. Il cumule, avec une activité d'Hercule et parfois avec un génie d'homme d'Etat, avec une éloquence de prophète, le gouvernement, la police, le culte, l'édilité, la guerre, la justice et la diplomatie. Il tranche d'un mot les procès et les questions les plus compliquées. Quand il hésite, il feint de se gratter l'oreille, et le vieux légiste lui souffle un arrêt.

Un jour, raconte Santis, un plaisant reconnaît le stratagème. — Peuple bien-aimé, disait Masaniello, je n'ai jamais été ni soldat, ni juge, mais toute science me vient, pour vous, du Saint-Esprit: — C'est-à-dire du *Père éternel*, s'écrie le railleur, désignant les cheveux blancs de Génovino... On devine que la foule massacre le blasphémateur.

Deux nobles seuls, poussés par le vice-roi, osent attaquer l'idole populaire : le duc de Maddaloni et son frère don Carafa. Maddaloni, grand seigneur libertin, protecteur des brigands de la montagne, achète au poids de l'or la trahison de Perrone. Au milieu d'une cérémonie, en pleine église du Carmel, le pêcheur voit trois cents paysans, à cheval et en armes, fendre la presse sur l'immense parvis. Il s'inquiète et veut repousser ces inconnus ; mais Perrone les donne comme auxiliaires dévoués, leur fait mettre pied à terre et les introduit dans le temple de la Vierge. Tout à coup, au moment où le dictateur s'avance avec l'archevêque, une arquebuse fait feu et une balle siffle à ses oreilles. — Infamie ! s'écrie-t-il, et cinq autres fusils le visent et le manquent... Alors, tandis que Perrone disparaît, le peuple, qui voit un miracle dans le salut de son chef, massacre les trois cents paysans jusqu'au pied de l'autel et dans les bras des moines et du prélat. Leurs têtes sont plantées sur une rangée de perches autour du marché, et leurs cadavres livrés aux chiens par les femmes et les enfants.

Le soir même naissait la fameuse tradition dont nous avons parlé dans le *Bouquet de paille*, et qui subsiste encore chez les Napolitains ; tradition qui déclare Masaniello immortel, et si ouvertement protégé par la Sainte Vierge, que les balles meurtrières s'aplatissent au milieu de sa poitrine, sur la croix du Carmel. (Giralfi, Santis, Rivas.)

Faute de trouver Maddaloni, le peuple saisit Carafa dans un couvent. Un boucher lui tranche la tête d'un seul coup. Un autre lui mange le pied, qu'il avait baisé la veille ; et, se souvenant que ce pied a frappé l'archevêque, le jour de saint Janvier, la foule en porte les restes, avec la tête du mort, à Masaniello, qui les heurte de sa baguette de commandement, tire les moustaches de la victime, et, couronnant ce front livide de papier doré, le fait exposer sur la place au milieu des trophées semblables...

Voilà où l'ivresse du pouvoir et de la vengeance conduisait le pauvre pêcheur de Naples! ajoutons le remords secret ; car son cœur était encore pur et son esprit sain, et il ne pouvait étouffer la voix qui lui criait à l'âme : — Tu t'égares dans le crime ! ni oublier la douce vision d'Amalfi, qui lui revenait à travers le sang et les flammes...

Le lendemain, lui-même s'effraye de l'anarchie qu'il a créée, et le justicier, remplaçant le bourreau, fait rentrer dans l'ordre son armée de sicaires... Tout en mettant à prix la tête de Maddaloni, il rend libres ses amis et ses serviteurs. Il fait confesser sur place un boulanger qui vendait à faux poids, et le livre à la hache immédiatement. Il défend, sous peine de mort, de porter *manteaux* ou *robes longues*, pouvant cacher des armes. Il exige de tous ses partisans un signe convenu sur leurs portes, une illumination chaque nuit, de grands feux sur les places, des approvisionnements, des fossés et des barricades. Et il est obéi par l'archevêque lui-même, qui, avec tout son clergé, prend de suite l'habit court, et par les plus grandes dames de Naples, qui font couper leurs robes à mi-jambe. (Rivas.)

Tel était l'incroyable prestige de ce lazzarone de la veille ; il n'était plus un homme, mais un envoyé de Dieu... Beaucoup voyaient en lui saint Jean-Baptiste ; nous en trouvons la preuve dans une lettre originale conservée à la bibliothèque du prince San Giorgio.

Il y avait cependant un philosophe pour qui Masaniello n'était qu'un homme. C'était Basilo, le *taglia-topi*, l'acteur aux cinq rôles.

Nous avons montré le premier, passons au deuxième.

Voici justement le rôdeur des caves, qui surgit chez le pêcheur-roi, quand celui-ci, accablé des travaux du jour, étend sa majesté sur le grabat de sa misère ; car cet étrange monarque, refusant les palais comme la pourpre, habite toujours sa pauvre maison du marché.

— Eh bien ! Giuseppe, as-tu fait bonne chasse ?

— Excellente, signor. Je vous apporte un *rat* superbe !

Vous voyez que le rôdeur était l'espion de Masaniello comme il était l'espion du vice-roi. Seulement, chacun le croyait pour lui contre son adversaire, tandis qu'il était réellement contre tous deux.

Basilo vendit au pêcheur les secrets du duc, — hors celui des poudres, qu'il garda pour lui-même ; ni le vice-roi ni le dictateur n'ayant de quoi payer un tel *rat*.

— Connaissez-vous le marquis de Châtillon ? reprit le taglia-topi, dans l'attitude de l'affût.

— L'ami de Génovino et l'ennemi des Espagnols ? Je l'ai vu à l'œuvre depuis deux jours. Il marche avec tous les Français sous nos drapeaux. Par saint Janvier ! c'est un de nos fidèles ?

— C'est un traître, signor.

Masaniello bondit, comme mordu par un serpent.

— Un traître ! au profit de qui ? du duc d'Arcos ?

— Non ; mais de Mazarin, ou plutôt de Henri de Guise. Châtillon se sert de vos filets pour repêcher la couronne des ducs d'Anjou, aïeux de son féal cousin.

Et Basilo exposa tout le plan de Châtillon, ses intrigues avec l'ambassadeur de France à Rome, et la flotte de Mazarin cinglant déjà vers Naples, et le duc de Guise prêt à y faire son entrée, sous le prétexte d'offrir au peuple le secours de Louis XIV.

L'espion ne cacha que les rapports de Châtillon avec Génovino, qu'il ne voulait pas encore rendre suspect au pêcheur, et sur lequel il gardait des vues particulières.

— C'est impossible ! dit Masaniello, ne pouvant en croire ses oreilles, et rougissant de se voir l'instrument d'un étranger.

— C'est la vérité même, et vous en aurez la preuve demain. Les agents de Châtillon essayeront de vous gagner à leur cause et d'ameuter le peuple en faveur de la protection française...

— Ah ! ah ! nous verrons ! fait le dictateur avec orgueil... Puis, retombant de l'exaltation dans la douleur :

— Et ma femme, Giuseppe, quelles nouvelles ? reprend-il d'une voix étouffée, après un morne silence.

— Elle est dans une belle chambre, à Castel-Nuovo. On la traite avec honneur et ménagement. On lui a donné la grande terrasse pour se promener ; mais voyant les Espagnols se moquer de sa robe de vice-reine, et n'ayant pu obtenir d'autres habits de ses geôliers, elle a déchiré ses dentelles, jeté ses bijoux à la mer, et s'est mise au lit, en criant avec sanglots : — O ma petite maison d'Amalfi ! ô Masaniello ! qu'as-tu fait ?

Le poissonnier s'affaisse sur lui-même et cache son visage dans ses mains... Deux grosses larmes s'échappent entre ses doigts. Puis, se redressant d'un bond convulsif, et faisant étinceler aux yeux de Basilo un diamant de vingt mille écus, sauvé des flammes de la veille, pour le payement de sa garde d'honneur :

— Tous ces incendies ne me vengent pas du duc d'Arcos, s'écrie-t-il amèrement... Ce diamant pour toi, Giuseppe, si tu me trouves une revanche digne de moi !...

— Donnez le diamant, car voici la revanche, répond le tueur de rats.

Et révélant le grand secret de Châtillon et de la fille du vice-roi, il raconte comment celle-ci a été enlevée de Naples par son père avec la duchesse, et comment elle va y rentrer sur l'annonce des périls du duc, transmise aux deux femmes en mer par les soins du marquis.

— Le pilote-messager est revenu il y a deux heures, et Marie d'Arcos débarquera cette nuit, au pied de Castel-Nuovo. Châtillon la guettera avec quelques marins ; mais une felouque et vingt hommes peuvent s'en emparer avant lui...

Basilo n'avait pas achevé, que déjà Masaniello était debout, s'armait de pied en cap, jetait son manteau sur ses épaules, appelait ses soldats les plus résolus, et courant au port avec eux, s'élançait dans une chaloupe et gagnait la haute mer.

Bientôt une barque les croise et leur crie dans l'ombre : — Qui vive !

Le pêcheur reconnaît la voix de Châtillon, et repart en se dressant comme un fantôme : — Masaniello, votre maître ! Place au chef du peuple ! Vous trouverez demain, chez moi, celle que vous attendez ici !

Malgré sa surprise extrême, Châtillon veut rester ou du moins s'embarquer avec le pêcheur..., mais ses marins terrifiés regagnent le bord à force de rames...

Une heure après, la galère du vice-roi, entrant dans les eaux de Naples, était enlevée à l'abordage, et Masaniello y trouvait, en effet, la duchesse et Marie d'Arcos, qu'il amenait avant le jour au port, et enfermait, sous bonne garde, au fort de San-Lorenzo.

Puis il envoyait le capitaine du navire au duc d'Arcos, avec ces mots : « Fille pour femme, monseigneur ; si vous avez un otage, j'en ai deux ; et leurs têtes me répondent de la Puzzolienne... Nous traiterons de l'échange quand il vous plaira. En attendant, je vais promener deux poissonnières, comme vous avez promené une vice-reine. »

Et le soleil levant éclaira une charrette portant Marie d'Arcos et sa mère, vêtues de la robe des filles du peuple, et accablées des outrages de la multitude, comme l'épouse de Masaniello dans sa toilette royale avait été abreuvée des insultes espagnoles...

Ce fut pendant cette promenade « qu'un inconnu, déguisé en femme, s'approcha trois fois de Masaniello, et lui dit, avec un accent étranger : que la fortune lui offrait une belle couronne, s'il voulait accepter l'alliance d'une grande nation... Le pêcheur reconnut la tentation annoncée par Basilo, et répondit qu'il n'ambitionnait d'autre couronne que celle de la Vierge, et qu'après avoir délivré le peuple des impôts, il reprendrait ses corbeilles pour continuer à vendre son poisson. » Au même instant, cent orateurs racontaient, de groupe en groupe, « qu'un prince français accourait de Rome au secours des Napolitains, avec cinquante gros vaisseaux, vingt galères et un million de ducats. » Puis, « un nommé Luiggi del Ferro, âme damnée de Châtillon, à la tête d'une bande enthousiaste, élevait un trône sur le marché et y plaçait l'image du roi Louis XIV, à laquelle Masaniello, observant sans mot dire, substituait celle de saint Janvier, aux applaudissements de la multitude.

IX. — LE DUC DE GUISE.

Pendant ce temps-là aussi, le tueur de rats jouait son troisième rôle auprès de Châtillon, qui le payait comme le duc et le pêcheur, et, comme eux, le croyait son homme contre tous...

Vingt fois, depuis la veille, le marquis avait tenté d'approcher Masaniello, pour connaître ses projets sur Marie d'Arcos, pour l'implorer en sa faveur si elle était menacée, et surtout pour la revoir et se charger de sa garde. Vingt fois le dictateur avait été inabordable au milieu de ses soldats.

Lorsqu'enfin Châtillon vit la duchesse et sa fille promenées sur la charrette ignominieuse, il essaya plus vainement encore d'arriver à elles à travers les piques et les fusils qui les entouraient... Repoussé de rue en rue, blessé par cette haie de fer, il se retourna vers le peuple, et invoqua son honneur et sa pitié... Il faillit être égorgé comme traître, et c'est tout ce qu'obtint son désespoir.

Ce fut alors qu'il regagna sa demeure, où il trouva Giuseppe Basilo.

— Comment, s'écria le marquis éperdu, comment le pêcheur a-t-il su le retour de Marie, et pourquoi lui inflige-t-il ce supplice ?...

— Le comment, je l'ignore, répondit l'espion avec bonhomie ; le pourquoi s'explique tout seul... Masaniello venge sa femme par la loi du talion... Triomphe pour triomphe..., rien de plus naturel...

— C'est juste, dit le marquis..., mais c'est horrible !

— Consolez-vous, reprit Basilo en riant, votre belle est mieux, après tout, chez votre allié que chez son père... Masaniello, satisfait, vous permettra de la voir aujourd'hui même, et, vainqueur, il vous fera marier demain par l'archevêque. D'ailleurs, vous êtes un homme *per Dio*, et le sentiment, j'imagine, est le cadet de vos soucis... Eh bien ! votre politique a plus de succès que vos amours.

— Tu as de bonnes nouvelles ?

— De près et de loin... Le pêcheur a feint de repousser vos émissaires et d'enlever du trône le portrait de Louis XIV ; mais il est ébranlé au fond de l'âme... Cinquante vaisseaux et un million ne sont pas à dédaigner... La foule a eu le temps de sourire à l'image du roi de France... Votre beau cousin est déjà populaire..., et les faubourgs ont crié : — Vive Henri de Guise !...

— Dieu les entende !... Mais que fait Guise lui-même, et comment ne me répond-il pas ?

— Il a quitté Rome, il approche... Voici sa dernière lettre, datée de Fiumicino.

Le marquis, enchanté, ouvrit et lut la dépêche suivante :

« Cher cousin, je me fie à tes promesses, et me rends à ton appel... Je suis monté avant-hier en carrosse avec Fontenay-Mareuil. J'ai passé sous les fenêtres du comte d'Oñate, ambassadeur d'Espagne ; j'ai mis pied à terre, et j'ai prié devant le crucifix miraculeux de l'église Saint-Paul, *extrà muros*. Là, j'ai pris congé de Fontenay, et je suis monté à cheval, — mon trompette sonnant, — avec mon armée, composée de vingt-deux amis, en comptant tes envoyés, mes munitions de guerre, composées de six milliers de poudre, et mon trésor royal, composé de quatre mille pistoles... Me voici à Fiumicino, à la tête d'une escadre de huit coquilles de noix, appelées ici des felouques... J'ai embarqué sur les plus fortes mes troupes et mes provisions, et je vais, comme César, charger la plus légère de ma fortune, de ma personne et de mon valet de chambre Canetti... Voilà donc en quel appareil je m'élance, au signe de ta main, vers ce trône fondé sur un nuage, à travers la tempête et les canons espagnols. Dans deux jours au plus, je serai au sud de l'île d'Ischia, où j'attendrai tes avis pour aborder la terre promise. Tes messagers reconnaîtront ma felouque à son pavillon vert et isabelle, — couleurs de la future reine de Naples (1). *A hora et sempre.* HENRI, duc DE GUISE. »

P. S. « J'oubliais de te dire que Mazarin et son ambassadeur ne nous appuient qu'indirectement... Ces habiles politiques, ne voulant pas se compromettre, m'offrent leurs vaisseaux et leurs soldats..., à la distance de vingt lieues, — et un million de livres comptant... pour le jour où mon succès n'en aura plus besoin. Ces illustres coquins nomment cela un secours moral... Quelle immoralité !... Ils ne croient guère à notre triomphe, tu le vois ; il s'agit de les forcer d'y croire. Quand nous aurons enlevé le gâteau, ils daigneront le manger avec nous... Qu'importe, pourvu qu'il me reste la fève, et à toi Marie d'Arcos. — Parle et agis toujours comme si j'amenais aux Napolitains la flotte, l'armée et l'argent de Louis XIV, lesquels, pour la vraisemblance, vont se trouver derrière moi dans le golfe... en observation... et quasi sous mes ordres. »

Cette lettre nous dispense de faire le portrait de son auteur. On y voit l'esprit, la grâce, la bravoure, la témérité, la folie de l'abbé qui avait confondu les docteurs dans ses examens de droit civil et canon, du cavalier le plus adroit, le plus agile et le plus brillant de son siècle,

(1) Le duc de Guise fait ici allusion à Mlle Bonne de Pons, depuis marquise d'Heudicourt, tellement belle qu'elle faillit l'emporter sur La Vallière. Après avoir demandé en vain la main d'Anne de Mantoue, puis avoir épousé du soir au matin la comtesse de Bossut, Henri de Guise était en instance à Rome pour se démarier, comme il disait, et s'unir à Mlle de Pons.

Outre l'esprit et l'audace qui respirent dans sa lettre, ce prince était le plus joyeux aventurier et le plus charmant hâbleur de son époque. D'abord destiné à l'Eglise comme cadet, il jouit de l'archevêché de Reims et des vastes bénéfices de la maison de Guise. Puis devenu l'aîné de sa famille par la mort de son frère, il cumula les grandeurs princières et les dignités religieuses. Il risqua et compromit les unes et les autres en vingt folies chevaleresques. Il fut de la *ligue pour la paix universelle ;* condamné à mort à Paris, et gracié après Richelieu, il voulut aller conquérir les Indes avec les paladins de Malte, etc., etc.

Ses aventures ne lui semblant pas encore assez merveilleuses, il les brodait fort en les racontant... Un jour, chez Mme de Longueville, avec le grand Condé, il se mit à inventer une bataille où il avait commandé l'armée d'Espagne... — Nous y étions, dit Condé, qui voulait rire, il me souvient d'un bel homme, monté sur un cheval noir, avec des plumes blanches, à qui tout le monde obéissait.—Justement, c'était moi ! s'écrie de Guise, intrépidement.

Il le portait si haut, dit Tallemant, qu'à son lever il se faisait donner la chemise, comme le roi, par les plus fiers personnages. Un matin, l'abbé de Retz la jeta dans les cendres et le laissa tout nu.

Il se purgeait quand Mlle de Pons se purgeait, prenait les eaux quand elle les prenait, et pour qu'elles agissent sur lui comme sur elle, il mettait une de ses jupes, aux yeux de toute la cour. — Ce *Pont* a besoin d'un garde-fou ! disaient les plaisants... Il voudrait être un *Pont au Change*, mais il restera *Bossu*. Il n'obtint l'annulation de son mariage qu'en 1650, lorsqu'il avait oublié Mlle de Pons. Devenu grand-chambellan de France, il parut au fameux carrousel de 1663, à la tête des Américains, devant Condé guidant les Turcs. — Voilà, dit-on justement, les deux héros de la fable et de l'histoire ! Henri de Guise, dernier de sa race, mourut sans enfants, laissant des mémoires remarquables, qui nous servent pour ce récit.

du prince qui joignait à l'ambition de sa race la galanterie d'un Amadis et l'humeur fantasque d'un condottiere.

Châtillon fut si joyeux qu'il oublia un instant Marie d'Arcos; puis, voyant ses deux projets réalisés du même coup, il se rendit au quartier général où Masaniello venait de rentrer.

— Va, papillon! va te brûler au feu! dit le tueur de rats, en le voyant courir dans la rue.

X. — LE MOT DU SPHINX.

Et gagnant lui-même la maison de Génovino, qui l'attendait à son tour, Basilo joua près du savant son quatrième rôle, en lui vendant les *rats* du duc, du pêcheur et du marquis.

Déjà mécontent de la tournure des affaires, et voyant que Masaniello et le peuple ne mèneraient son ambition qu'au gibet, le vieux légiste se retourna adroitement du côté du vice-roi, par la proposition suivante qu'il chargea l'espion de lui glisser à l'oreille :

« Les rebelles et leur chef, compromis par leurs excès, ne pouvant plus que ruiner l'Espagne en se donnant à la France, ou écarter la France en revenant à l'Espagne, Génovino fera pencher la balance du côté qui lui assurera le seul objet de ses humbles vœux : la présidence du tribunal de la Samaria. »

— *Signor presidente*, dit Basilo, saluant le vieillard jusqu'à terre, votre commission sera faite dans une heure, et vous devinez sans doute la réponse du vice-roi.

— Je l'attends, sans l'espérer ni la craindre, repartit l'ambitieux ; tu pourras ajouter cela à ma confidence.

Le *taglia-topi* reprit ses courses mystérieuses; mais, avant d'aller à Castel-Nuovo, il se rendit à sa cabane, sur la plage du Carmel.

Là, seul entre quatre murailles, déposant ses divers masques et prenant sa véritable figure, il écrivit une page d'hiéroglyphes, dont voici la traduction :

« A Son Altesse Royale, Monseigneur Don Juan d'Autriche, grand-prieur de Castille, et généralissime des armées de Sa Majesté Philippe IV, roi d'Espagne, en sa galère capitane, sur les côtes de l'île de Sardaigne.

« Monseigneur, Votre Altesse peut arriver dans les eaux de Naples, avec la flotte et les soldats de Sa Majesté Catholique. Le fruit de la révolte est mûr, et prêt à tomber en vos mains... » (Ici venait le récit détaillé des événements et la révélation complète des secrets que nous avons passés en revue, après quoi Basilo concluait ainsi) : En somme, j'ai réussi à diviser, pour vous faire régner. J'ai brouillé la noblesse avec le peuple, Masaniello avec Châtillon, le duc d'Arcos avec tout le monde. Le vice-roi est perdu par ses faiblesses, le dictateur par ses violences, le marquis par sa légèreté, le légiste par ses trahisons. Ce dernier, le plus redoutable de tous, va passer, avec la chance, à Votre Altesse. Tous les seigneurs redoutables sont tués ou ruinés... Tous ceux qui survivent n'auront de salut qu'en vous. Les cinquante vaisseaux français, mouillés à Ponza, avec cinq brûlots et 4,000 hommes, sous les ordres de Vendôme, ne devant agir qu'après un succès du duc de Guise, ne brûleront probablement pas une gargousse contre Votre Altesse, — surtout si vous enlevez ledit prince au sud d'Ischia, où vous reconnaîtrez sa felouque aux couleurs verte et isabelle. Au pis-aller, si Votre Altesse essuie une bataille en mer, elle est, je crois, en mesure de la gagner, et cette victoire suffira pour lui assurer Naples, où elle triomphera par sa seule présence au milieu de l'anarchie. Enfin, s'il fallait combattre les Napolitains jusque dans leur ville, j'ai trouvé le moyen de les désarmer d'un seul coup, en submergeant toutes les poudres des magasins et des forts. Dans tous les cas, le duc d'Arcos, devenu impossible, ne saurait plus même reparaître à Naples... C'est lui qui a eu la naïveté de me livrer les conduits des poudrières. Il sera bien établi qu'il eût perdu ce royaume sans vous et votre protégé ; et lui-même déposera ses pouvoirs aux pieds de Votre Altesse triomphante, et dans les mains de Son Excellence le comte d'Oñate. »

Basilo fit deux copies de la missive, expédia l'une à Don Juan d'Autriche par mer, l'autre par terre au comte ambassadeur, et se jeta sur sa couche de paille, comme un homme qui a fini sa journée.

Cette journée était bonne, en effet! et l'on a enfin le mot du Sphinx napolitain...

Expliquons cependant jusqu'où remontait l'énigme. Ce ne sera pas la moralité la moins frappante de cette histoire.

Quand le duc d'Arcos ambitionna la vice-royauté de Naples, il avait pour concurrent le comte d'Oñate, appuyé de Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV (1). Malgré l'influence de celui-ci, le premier l'emporta sur le second; mais le prince et son favori résolurent de le renverser, et le comte fut placé, à cet effet, en observation dans l'ambassade de Rome. La révolte des Napolitains était une admirable occasion... Don Juan et d'Oñate la saisirent avec empressement, et le généralissime, d'accord avec le diplomate, jurèrent d'abattre en même temps le vice-roi odieux et ses sujets rebelles... Dans le vaste réseau qu'ils tendirent ensemble, ils rencontrèrent le *taglia-topi*, ce merveilleux agent qui, moyennant un crédit illimité et contre une promesse de cinq cent mille livres sur les fruits de la double victoire, leur mit en main, comme on a vu, tous les fils qui la leur assuraient.

Et voilà comment et pourquoi tant d'illustres marionnettes : et le lieutenant du roi d'Espagne, défendant ses prérogatives, et le descendant du duc d'Anjou, alléché par une couronne, et l'ambassadeur, et le premier ministre, et même le roi de France, rêvant un Etat de plus, et ce peuple qui cherchait la liberté à travers le sang et la flamme, et ce pêcheur de génie qui perdait le bonheur et trouvait le crime en aspirant à la gloire, et ce savant qui tombait dans un puits en lisant son élévation dans les astres, et ces pauvres femmes brisées dans les tendresses et les illusions de leurs cœurs, tous dansaient, sans le savoir, sur le théâtre de Naples, en présence de l'Europe attentive, au gré d'un mendiant en haillons, caché dans l'ombre de la coulisse!

Retournons à ses pantins, et suivons Châtillon près de Masaniello.

XI. — LE MARQUIS ET LE PÊCHEUR.

Cette fois le marquis pénétra tout droit jusqu'au pêcheur, qui lui fit le plus aimable accueil.

Il le trouva dans sa chambre avec le peintre Luzzaro, lieutenant de la Compagnie de la Mort.

Châtillon ne put revoir, sans pâlir, cette sinistre figure qu'il avait remarquée à la tête des plus féroces Vengeurs.

Giovanni Luzzaro, qui nous a laissé son portrait, était un homme sec et vigoureux, à la tête longue et sévère, aux yeux fixes, calmes et durs. Il portait encore le pourpoint serré, à épaulettes, les chausses bouffantes, la fraise empesée, les cheveux ras, la barbe et les moustaches du

(1) Ce Don Juan est le prince-artiste dont le *Musée* a raconté la vie et fait graver le tombeau, tome XVIII, page 100

siècle précédent. Le talent se lisait dans son regard et sur son front; la cruauté, dans ses lèvres et ses joues avancées comme un museau.

Lorsque le marquis entra, l'artiste avait sa palette à la main, et contemplait avec le dictateur un portrait qu'il venait d'achever. Châtillon laissa échapper, en le reconnaissant, un cri d'admiration qui n'obtint qu'un sourire dédaigneux.

C'était, à la croire vivante, la signora Masaniello, dans son costume de vice-reine : cheveux bouclés autour du visage, perles aux cheveux et au cou, diamants sur la poitrine et aux oreilles, dentelles et rubans le long du corsage, telle enfin qu'elle était apparue au peuple sur le golfe, pour s'évanouir dans l'ombre d'une prison.

En deux jours, Luzzaro avait fixé sur la toile ce grand souvenir, et son pinceau facile avait encadré la douce et triste tête d'un cercle de fruits et de fleurs qui rappelaient poétiquement l'état de la Puzzolienne.

Quand Mazaniello se fut enivré du tableau glorieux, il le fit exposer devant sa porte, aux cris de joie et de vengeance de la multitude, sous le même dais de velours et d'or d'où il avait arraché le portrait de Louis XIV...

Châtillon, qui suivait tout cela par la fenêtre, y cherchait en vain les bons augures de l'espion...

Il regretta aussi de voir Luzzaro rester en tiers dans son tête-à-tête ; mais comprenant que c'était l'ordre du maître, il se garda de faire aucune objection...

Armé enfin de tout son aplomb de grand seigneur, il demanda des nouvelles de Marie d'Arcos...

Or, avant de raconter cette scène, et pour en bien rendre l'effet, il faut en esquisser le décor et les acteurs.



Giovanni Luzzaro, lieutenant de la Compagnie de la Mort (chap. XI). Dessin de Pauquet.

Figurez-vous un taudis de lazzarone, dégradé par une misère ancienne et bouleversé par un désordre récent; des murailles nues et sales, un grabat vomissant la paille, des tables crasseuses et des siéges boiteux ; des filets, des paniers et des armes accrochés pêle-mêle ; au centre, une cheminée infecte, où bruissaient des fritures de poissons et de macaroni, qu'une mégère en guenilles surveillait dans la fumée ; et, pour doubler l'horreur de ce tableau par le contraste, un amas de vases d'or et d'argent ciselés, d'étoffes éblouissantes, d'écrins bourrés de diamants, d'émaux, de peintures, d'objets d'art admirables; les plus riches dépouilles des couvents et des palais, amoncelées chez le dictateur pour former le budget de la révolte, et qu'il foulait de ses pieds nus, ou jetait au premier lieutenant, avec le double mépris de l'orgueil et de la probité. Tel était le cabinet royal où Masaniello donnait audience au cousin des Guise.

Représentez-vous, dans ce pandémonium, le dictateur lui-même, figure digne du cadre, avec sa chemise ouverte sur sa poitrine velue et ses bras nerveux, ses chausses relevées jusqu'au genou, son bonnet rouge sur sa tête échevelée, ses pistolets à la ceinture et son épée au flanc, ses allures brutales et hautaines, sa face livide, amaigrie et inspirée, sa parole triviale, poétique et formidable...

A côté de lui, voyez Luzzaro, sombre et raide dans son pourpoint et sa fraise, l'œil soumis devant le dictateur, et impérieux devant l'étranger,— avec les clignements du tigre qui lorgne sa proie...

En face de ces deux personnages, observez le marquis

de Châtillon, la fleur de la noblesse de France, le petit-maître de la cour de Louis XIV, visage rose et blanc, dans un nuage de cheveux, tout élégance, recherche et courtoisie, tout velours et soie, rubans et dentelles, tout par-



Portrait de la Puzzolienne (chap. VII et XI), peint par Luzzaro. Costume d'après Van Dyck. Ornements par H. Catenacci.

fums dans cette peste, plumes rouges au chapeau, diamants aux doigts, perles au sourire...

Et jugez maintenant du supplice médité qu'il va subir entre ses deux bourreaux...

— Marie d'Arcos se porte bien, dit le pêcheur, offrant une escabelle de chêne au marquis, et se jetant lui-même dans un fauteuil de brocart. Un peu émue encore de sa promenade, et regrettant, sous notre bure, sa toilette royale... Tenez, voici son écharpe lamée d'or, ajouta-t-il en poussant du pied une étoffe étincelante.

Châtillon réprima son horreur, et crut deviner le roi populaire : — Il veut me mettre à l'épreuve avant d'accepter mon alliance, pensa-t-il, sans entrevoir d'autre danger, car l'insolence de Masaniello n'avait rien de menaçant... Flattons aujourd'hui son orgueil pour me servir de sa puissance; il sera temps de l'écraser demain quand je n'aurai plus besoin de lui.

Et son ambition et son amour, domptant sa fierté, se résignèrent à la dégradation. Il n'avait pas d'ailleurs à choisir. Lutter alors contre le pot de fer, c'eût été se briser comme le pot de faïence.

— Vous savez mes projets sur Marie d'Arcos? reprit-il en frisant sa collerette...

— Oui; vous voulez l'enlever à son père?

— Elle m'aime et m'a promis sa main; je veux l'affranchir, en même temps que Naples.

Masaniello sourit : — Et vous désirez être son gardien?

— Précisément. Cet otage m'est plus sacré qu'à personne. Il ne m'échappera pas, soyez tranquille! et vous n'ignorez plus ce que je vous offre en retour.

— L'appui du roi Louis XIV?

— Une flotte entière, avec une armée et un prince royal.

— Les princes royaux sont dangereux pour les peuples. Les secours de Louis XIV et de Henri de Guise sont-ils bien désintéressés?...

— Chasser les Espagnols de Naples ! c'est une assez bonne aubaine pour la France...

— L'aubaine serait meilleure encore, si la France reprenait Naples?...

— Naples a mérité son indépendance, et la France la garantira.

— Vous en êtes certain ?

— Je m'en porte garant.

— Sur votre tête?

Châtillon hésita, mais il lâcha le mot : — Sur ma tête!

Il n'entendit pas le grognement de Luzzaro, qui jouait dans un coin avec son poignard...

— A la bonne heure ! dit Masaniello, meurtrissant de sa main calleuse la blanche main du gentilhomme; eh bien ! je vous installerai moi-même, ce soir, avec Marie d'Arcos, au fort de San-Lorenzo.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Vous êtes bien pressé ! il faut d'abord sceller notre alliance, à la mode des rois, comme au Fontainebleau de François Ier, répliqua le pêcheur, en montrant son taudis avec une ironie superbe... Nous allons dîner et faire la sieste ensemble, signor marquis...

Il s'approcha de la table dégoûtante où la mégère avait posé le macaroni et le poisson frits dans la graisse, avec un pain grossier, une cruche de vin et des fourchettes de fer, et il invita, d'un geste hospitalier, Châtillon à s'y asseoir entre lui et Luzzaro...

— Soit! dit le petit-maître avec un effort surhumain...

Et, domptant ses yeux, son odorat et son palais, il mangea, dans une écuelle de bois, l'œuvre des mains noires de la vieille ; il but à la cruche de terre après le bandit et le pêcheur : à la Compagnie de la Mort avec le premier, aux franchises de Naples avec le second, à l'extermination des traîtres avec tous deux.

Le repas achevé, Masaniello se remit dans son fauteuil de brocart, et fit aspirer à son convive le tabac d'une pipe *culottée* par lui-même, et qu'il essaya d'abord, pour *faire honneur* au gentilhomme ; puis, étalant sa jambe gauche sur un coffret de pierreries, il pansa lentement une plaie ulcérée par les fatigues, et la banda de l'écharpe dorée de Marie d'Arcos...

Châtillon pâlissait, rougissait, suffoquait de honte, de colère et de dégoût..., mais souriait aux *cordialités* de son hôte...

Tout cela n'était rien encore ; restait la lie du calice, la sieste napolitaine...

Luzzaro s'était couché sur un amas d'étoffes opulentes; le pêcheur se jeta sur la paille de son grabat, et appela Châtillon à le partager avec lui...

— Figurez-vous que je suis l'empereur Charles-Quint, et soyez le roi François Ier, dit-il avec une *grâce* républicaine. Ce sera ensuite entre nous à la vie, à la mort!

Il ne fallait pas moins que ces paroles pour décider le marquis. Il demanda pardon à ses aïeux, à la France, à Marie d'Arcos, à Henri de Guise, et, fermant les yeux, le nez et les oreilles, il étendit sa belle personne, ses cheveux parfumés, ses rubans et ses dentelles, sur la paillasse éventrée du lazzarone...

Et tandis que Luzzaro ronflait dans le velours et le lampas, tandis que Masaniello s'agitait sur la couche ébranlée, son camarade de lit calcula ce qu'une révolution peut coûter de bassesses à un cœur ambitieux... (1)

Enfin, au bout de deux heures, — de deux siècles, il vit finir son supplice et arriver sa récompense... Masaniello se leva, et lui dit : — Allons au fort de San-Lorenzo...

Le marquis secoua la paille attachée à ses rubans, et aspira l'air extérieur avec délices...

Comme ils franchissaient la porte, on amena au pêcheur deux Français qui avaient tenté de rétablir sur la place l'image de Louis XIV... Masaniello écouta l'accusation et la défense, puis, d'un signe muet, livra les coupables à la hache...

Leurs têtes vinrent rouler sanglantes aux pieds de Châtillon, qui soupçonna enfin autre chose qu'une épreuve...

Mais, cachant sa terreur comme ses dégoûts, il suivit le pêcheur et Luzzaro à la citadelle.

XII. — UN ANGE.

Elle était gardée par la Compagnie de la Mort, qui reçut à grands cris son lieutenant et son roi.

Des portes massives s'ouvrirent... et se refermèrent devant et derrière Châtillon et ses guides... Puis ils entrèrent dans la chambre que Marie d'Arcos occupait avec sa mère... Le pêcheur devenait plns sombre et Luzzaro plus expansif... Le cœur de Châtillon battait à rompre sa poitrine...

Mais sa frayeur s'absorba dans sa joie, quand le maître prononça ces mots : — Signorina, voici votre gardien ; c'est lui désormais qui me répond de vous...

Puis il se retira avec le peintre, en disant : — A bientôt, marquis.

Et une femme rapporta aussitôt leurs vêtements à l'épouse et à la fille du vice-roi.

Si Châtillon crut sortir de l'enfer, Marie d'Arcos crut monter au ciel...

(1) On peut vérifier tous ces détails dans Santis, Modène, Rivas, et dans le bel article de M. de Saint-Priest sur les *Guise*... *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1851. Ces récits ne diffèrent du nôtre qu'en attribuant à Annese et au duc de Guise lui-même ce que nous laissons sur le compte de Masaniello et de l'ami du prince.

Assise auprès de sa mère et la tête cachée dans son sein, accablée de honte et de douleur sous sa robe de bure, comme l'hermine sous la tache qui la fait mourir, elle n'avait plus même la force de pleurer, lorsqu'elle crut sentir la mort en entendant le pêcheur, puis la résurrection en reconnaissant le marquis.

— Oh ! mon Dieu, est-ce un rêve ? s'écria-t-elle tout égarée...

Et elle courut saisir les mains de Châtillon, pour s'assurer que c'était bien lui...

— C'est moi, votre défenseur..., votre fiancé..., n'est-ce pas, duchesse ? dit le gentilhomme en portant ses yeux de la mère à la fille...

— Oui, son fiancé, car vous serez notre sauveur ; et le duc d'Arcos ne me démentira plus ! répondit la vice-reine, qui les réunit entre ses bras...

Châtillon obtenait ainsi en un instant ce qu'il avait réclamé en vain depuis six mois.

Vous voyez la scène qui suivit ces épanchements... Les femmes racontent leur voyage et leur retour..., leur supplice et leur désespoir... Le marquis, avec plus de réticences, expose aux captives les événements de Naples, et comment le pêcheur l'a prévenu, à leur rencontre, pour venger sa femme sur leurs personnes...

— Mais, sa vengeance satisfaite, ajoute-t-il, vous n'avez plus à le redouter, puisqu'il vous abandonne à moi !

— D'ailleurs, reprend la fille du vice-roi, vous triompherez de ce factieux avec mon père, et c'est sur son trône, relevé par vous, que le duc bénira notre mariage.

Châtillon détourne la conversation de ce terrain brûlant, et parle d'un *vengeur*, appelé par lui, qui va surgir à ses côtés, dans l'orage, et foudroyer les Napolitains...

— Qu'il arrive donc ! s'écrie l'Espagnole, et que je lui doive... notre bonheur dès demain. A cette condition seule, je partagerai entre vous et lui ma reconnaissance !

Puis, se revoyant dans sa robe de pêcheuse qu'elle avait oubliée, elle rougit comme la grenade qui veut éclore au soleil, disparaît à la hâte dans la chambre voisine, et revient sous sa noble parure, superbe et radieuse, devant son fiancé...

Châtillon, ébloui, tombe à ses pieds ; et la contemplait avec ivresse, lorsqu'il voit la porte se rouvrir, et Masaniello rentrer, l'œil flamboyant, suivi de Luzzaro, l'épée en main.

Balthasar, au milieu de son festin, ne vit pas avec plus d'épouvante la main qui traçait son arrêt de mort...

— Charmant tableau ! dit le pêcheur, avec un rire atroce ; quel dommage d'y jeter une ombre !... Puis, se tournant vers la jeune fille, glacée de stupeur :— Signora, cet homme est un traître, envers vous et envers moi !... envers vous, lisez cela ! (Et il donne à Marie une lettre de Châtillon, dans laquelle il complotait avec Henri de Guise la chute du duc d'Arcos...) ; envers moi, lisez ceci !... Et il montre à Châtillon une autre lettre, dans laquelle il préparait la défaite de Masaniello.

Deux *rats* interceptés et livrés par le *taglia-topi*.

— Misérable Basilo ! fait Châtillon.

La jeune fille et la duchesse demeurèrent sans voix... mais le gentilhomme se redresse avec fierté, observé par l'œil ardent de Marie.

— Maintenant, fiancez-vous à loisir, poursuit le dictateur ; vous êtes prisonniers ensemble, et voici votre geôlier. (Il montrait Luzzaro debout sur le seuil.) Seigneur Châtillon, ajoute-t-il, je vous avais promis de vous installer avec Marie d'Arcos au fort de San-Lorenzo. Vous voyez que je tiens mieux que vous ma parole, et que j'entends mieux que vous aussi les surprises et les coups de théâtre. Vous avez bu à l'extermination des traîtres ! Vous avez garanti sur votre tête les franchises de Naples. C'est donc entre nous, comme je l'ai dit, *à la vie, à la mort !* A François Ier, Charles-Quint ! ou plutôt, à gentilhomme dégradé, homme du peuple vengeur !

Et il allait sortir, croyant sa justice complète, lorsqu'un sentiment inattendu et plus grand que le sien, la foi de l'Espagnole, le terrasse par ces mots :

— Attendez que je vous réponde, puisque le marquis dédaigne de le faire ; et sachez, Napolitain rebelle, que je foule aux pieds votre accusation ! Cette lettre est fausse ou s'expliquera à votre honte ! (Et elle la déchire avec une noble colère.) Un Châtillon a pu méditer votre ruine, et certes il n'a fait que son devoir... Mais mon fiancé n'a point trahi mon père ! Je crois à sa loyauté comme à votre perfidie ! et je vous remercie de me faire partager son sort ! achève-t-elle en s'élançant dans les bras du gentilhomme.

Celui-ci retombe à ses genoux et y cache sa tête, plus humilié d'un tel dévouement que des révélations du pêcheur... Et Masaniello recule, muet et confondu, comme un démon fasciné par un ange.

— Admirable cœur ! lui dit le sien, réveillé dans son amour, *la Puzzolienne en ferait autant !*

Et, désarmé par cette comparaison, renonçant à broyer cette âme sublime, il s'éloigne avec un respect farouche, laissant au marquis un simple : *Au revoir !* et entraînant avec lui Luzzaro, auquel il ordonne seulement la vigilance.

XIII. — UN MOYEN DE SALUT.

— Ah ! je lui ai fermé la bouche ! J'étais bien sûre qu'il mentait ! s'écrie alors la jeune fille, en relevant Châtillon à sa hauteur...

— Vous êtes plus qu'une femme, et vous méritez l'adoration ; ce n'est pas moi qui vous sauve, c'est vous qui me sauvez ! balbutie le marquis éperdu... Oh ! donnez-moi l'occasion de mériter ce que vous venez de faire !

Le fiancé parlait alors sincèrement, car l'ambitieux n'existait plus... Le cousin de Guise se serait fait tuer pour le duc d'Arcos. Mais cet élan ne devait pas aller loin, et ce fut Marie elle-même qui vint l'arrêter.

— L'occasion, la voici ! dit-elle avec résolution ; apprenez un secret que j'ai juré de garder, mais que je vous offre comme vengeance de la calomnie. La galère qui nous emportait en Espagne a rencontré sur les côtes de Sardaigne la bannière de Castille. Don Juan d'Autriche, le fils de Philippe IV, le grand-prieur, s'approche avec Carlo Doria, à la tête de quarante-huit vaisseaux et de six mille hommes... Je lui ai transmis votre message sur l'état de Naples et sur le vice-roi... Il est aujourd'hui avec sa flotte au sud de l'île d'Ischia ; il arrivera dans le golfe, devant ces murs, au premier signal ; — et c'est vous qui le lui adresserez, à défaut de mon père, car le duc ignore cette grande nouvelle que je lui apportais... Il ne nous faut, pour avertir Don Juan, qu'un ami sûr et une barque rapide. Vous saurez bien les trouver, même du fond de cette citadelle...

Un coup de foudre n'eût pas été plus écrasant pour Châtillon. Son propre ouvrage le brisait en retombant sur lui-même. — Don Juan prévenu ! quarante-huit vaisseaux ! six mille hommes ! au sud d'Ischia !... Juste au rendez-vous de Guise !... Ces mots l'étourdissaient comme un tocsin. Ainsi, en voulant ramener une jeune fille à Naples, il y avait appelé toutes les forces de l'Espagne. En croyant ouvrir à son cousin le chemin du trône, il l'avait attiré au milieu d'une flotte ennemie !

Et le conspirateur, oubliant tout le reste, ne voyait plus que le duc de Guise et sa felouque, et leur fortune à tous deux anéantie par mille coups de canon, s'il n'arrivait près d'Henri assez tôt pour le prévenir et le sauver!

— Eh bien! reprend Marie, étonnée de son abattement, jugez-vous l'entreprise au-dessus de votre courage?

— Au-dessus de mon courage! s'écrie Châtillon avec énergie... La moindre nacelle au pied de ces tours! et je m'y jetterais moi-même par cette fenêtre!

En parlant ainsi, il ouvrait la croisée et regardait la mer,— comme s'il eût cherché, en effet, à s'y élancer...

— Ah! je vous reconnais! dit l'Espagnole ravie, appliquant cette impatience à son idée...

— Mais comment franchir ces murs? Où trouver une barque et un pilote!

Pendant deux heures ils se creusent la tête et implorent du Ciel une inspiration, l'un ne songeant qu'à Guise, et l'autre qu'à Don Juan, lorsqu'enfin, à la nuit tombante, un chant retentit sur le golfe, et un javelot lance dans la chambre une lettre et une échelle de soie :

— Dieu nous exauce! dit Marie, tandis que le marquis lit ces mots :

A René de Châtillon.

« Prisonnier comme vous, je sais que Basilo nous a trahis... Je vous envoie une felouque et trois braves. Allez avec eux au plus pressé et délivrez-nous tous comme je je vous délivre. « LUIGGI DEL FERRO. »

Le lecteur reconnaît le nom du séide qui affichait l'image de Louis XIV. A ce nom d'un de ses agents les plus fidèles, la confiance du marquis n'hésite pas une minute.

—Vous êtes sûr de ce Luiggi? lui demande la jeune fille, chez qui la tendresse reprend ses droits.

— Comme de moi-même... Au revoir, Marie, dit Châtillon, fixant le bout de l'échelle.

— Ainsi vous partez? Vous allez avertir Don Juan, et sauver mon père?

— Je vais vous sauver! Que m'importe le reste? dit le gentilhomme en lui baisant la main et en se lançant au-dessus de l'abîme.

— *Au sud de Caprée!* crie encore l'Espagnole.

— *Au sud de Caprée!* répète le Français.

Puis la captive s'agenouille à la fenêtre ouverte; et un flot de larmes et de prières la soulage des efforts surhumains de son héroïsme...

Bientôt le chant recommence sur le golfe, et annonce que la felouque s'éloigne avec Châtillon...

Il était temps! Cinq minutes après, Luzzaro venait chercher le marquis pour l'écrouer au cachot du fort, Masaniello ayant réfléchi et ordonné cette prudente mesure...

Lorsque ce dernier apprit qu'il était trop tard, il arriva furieux pour mettre les captives à la question.

Mais un parlementaire de Castel-Nuovo, qui accourait sur ses pas, lui remit une dépêche du vice-roi, avec une lettre de la Puzzolienne.

La dépêche était une offre de négociations ayant pour base le *privilége de Charles-Quint* et l'échange des deux prisonnières.

La lettre, que le pêcheur baisa comme un message d'en haut, apportait une révolution à cette âme égarée.

« Si tu m'aimes toujours, cher Mas, écoute-moi comme ton ange gardien. Tu vois où je suis tombée, parce que tu m'as fermé ton oreille. Ouvre-moi ton cœur, et laisse-moi nous sauver tous deux. Il faut que tu renvoies Marie d'Arcos à son père, si tu veux épargner à ta vie le remords du plus grand crime... Quant à moi, j'aimerais mieux le dernier supplice, celui de ne plus t'embrasser, que de voir souffrir pour nous celle dont la moindre larme nous coûte plus que tout notre sang... Je te dirai plus tard ce secret lamentable. Il a failli m'anéantir de honte et de douleur... Il briserait aujourd'hui ton cœur et ta raison... Je t'écris de moi-même et librement... Toi seul dois entendre ce cri de mon amour à ton honneur! O cher Mas! au nom de tes pères et des miens, par le sourire attendu de notre premier enfant, pour notre bonheur en ce monde et notre salut dans l'autre, délivre à tout prix, même au prix de ta sûreté, délivre Marie dArcos! « MARIA ANIELLO. »

Le pêcheur lut trois fois ces lignes, et, renvoyant tout le monde, resta comme absorbé de stupeur...

En vain son esprit bouleversé sonda ce mystère,—dont voici l'explication en deux mots :

Introduite, le matin de ce jour, pour être interrogée, dans le cabinet du duc d'Arcos, la Puzzolienne était tombée de surprise, d'horreur et de confusion, à la vue d'un portrait suspendu en face de son regard.

Dans ce portrait de la fille du vice-roi, dans la personne de Marie d'Arcos, dans la captive et dans la victime de Masaniello, dans la noble dame traînée sur une charrette en robe de pêcheuse, elle avait retrouvé la belle inconnue du Carmel, la pèlerine au bouquet de roses, l'amie qui lui avait ouvert son âme devant Dieu, la vierge qu'elle avait prise pour la madone, et qui, après lui avoir demandé : —Que voulez-vous? lui avait donné les diamants de ses pendants d'oreilles, pour racheter sa maison et son champ d'Amalfi (1)!

Ainsi, celle qui avait assuré aux Aniello, sans les connaître, le pain et la joie de leur existence, recevait des Aniello, sans en être connue, la ruine, la torture et l'ignominie!... Voilà ce que l'on gagne au jeu des révolutions!...

On conçoit maintenant la lettre de la Puzzolienne.

N'en soupçonnant pas même le sens fatal, tant ses idées étaient loin de là, Masaniello en exécuta du moins le vœu sacré, avec un tremblement religieux...

Dompté par le signe incompris d'une femme, ce lion terrible se calma par enchantement. — Lui, qui allait mettre à la question Marie d'Arcos et sa mère, il les entoura de soins et d'honneurs, comme en leur palais; et suspendant à Naples toute violence et tout désordre, faisant poser les armes à la révolte qu'il avait déchaînée, il manda son conseiller Jiulio Génovino, et l'envoya négocier avec le duc la paix et l'échange des prisonnières.

C'était là ce qu'attendait l'habile homme pour achever sa conversion; nous disons *achever*, — car, sur la réponse du vice-roi à ses ouvertures, le légiste avait trahi Châtillon avant Masaniello.

La lettre de Luiggi était un faux, exécuté par Génovino et le tueur de rats; par le premier, pour offrir un gage d'alliance au vice-roi; par le second, pour se défaire d'un ami vendu, qui l'eût écrasé d'une parole; — faux sans danger d'ailleurs ni pour l'un ni pour l'autre, puisqu'ils avaient mis à l'ombre celui dont ils empruntaient le nom.

Tapi derrière une porte secrète, Basilo avait entendu l'entretien de Châtillon et de Marie; et l'échelle, et la felouque, et les *braves* apostés par l'espion, pour aider le marquis à sauver le duc de Guise, ne devaient réunir

(1) Voyez la première partie : numéro d'octobre dernier, pages 3 et 4, chapitre : *Les deux Maries.*

les deux cousins à Caprée, qu'en les livrant ensemble à Don Juan, prévenu de ce chef-d'œuvre décisif.

Quant au privilége de Charles-Quint, base politique des négociations? autre jonglerie, d'un haut comique, celle-là, et dont nous allons mettre à nu les ficelles.

Ce n'est pas notre faute si l'histoire des révolutions est un cours d'escamotages.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)



Invasion des palais de Naples (chap. VIII), d'après le tableau de Tony Johannot (Salon de 1852).

CHRONIQUE DU MOIS.

LE BARON DE TRÉMONT.

Nous avions oublié cette perte parmi celles de l'année 1852. Le baron de Trémont, mort à Saint-Germain-en-Laye, était un de ces vrais philanthropes qui ne craignent pas de s'appeler charitables, et comme il en naît deux ou trois seulement par siècle. N'ayant pas d'héritiers, il a légué sa fortune entière aux hommes et aux œuvres, aux labeurs et aux misères de l'intelligence. Son testament, lu devant toutes les Sociétés réunies des lettres et des arts, est un chef-d'œuvre de raison, de sentiment, de justice et de générosité. Il a fait verser des larmes d'admiration et de reconnaissance. — Savants, poëtes, historiens, sculpteurs, peintres, musiciens, acteurs, tous sont encouragés ou dotés, ou admis à concourir à des récompenses solides et délicates. Le dernier legs couronne les autres, en instituant une médaille d'honneur pour le millionnaire qui emploiera le mieux sa fortune dans l'intérêt du talent et du travail. Noble lice ouverte aux cœurs dignes de comprendre M. de Trémont. Celui-là n'a songé qu'à la gloire d'en haut, et le voilà assuré de la gloire terrestre! Tout ce qui tient une plume, un pinceau, un crayon, un instrument, va l'immortaliser. Déjà cent journaux ont popularisé son nom; et tous les compositeurs et artistes de Paris le célébraient l'autre jour à Saint-Eustache, dans un *Requiem* qui s'appellera le *Requiem* de Trémont.

STELLA et le BOUQUET DE CERISES,

par Francis Wey.

Stella imprimée est l'appel le plus légitime et le plus heureux qu'un auteur ait jamais porté de la rampe au grand jour, du spectateur au lecteur, du théâtre à la bibliothèque. Après avoir étudié cette action attachante, ces caractères arrêtés (dont l'un, Bautrou du Vallon, restera comme Turcaret), ces situations poignantes ou comiques, ce dénoûment pathétique jusqu'aux larmes, cette moralité qui poursuit une faute jusqu'à la seconde génération, dans le sacrifice de la plus charmante victime; ce dialogue essentiellement français, net et vif, plein de traits exquis, profonds ou mordants, on ne s'explique que par les fatalités intimes de la loterie dramatique, comment une telle comédie n'a pas enlevé tout de suite un succès éclatant... Nous disons tout de suite, car nous ne doutons pas que *Stella* ne reparaisse un jour, comprise et rendue enfin, sur notre première scène. Ce sera le résultat naturel de la seconde pièce de M. Francis Wey. En attendant, qu'on lise cette œuvre de début, et que ceux qui n'y reconnaîtront pas un coup de maître nous jettent la première pierre. Qu'on lise aussi la Préface, éloquent et spirituel manifeste de la littérature et de l'art contre la double plaie des fabriques et des critiques théâtrales. Mais ne craignons pas de traiter l'auteur en ami; citons une page, et *ab unâ disce omnes :*

« Logiciens intrépides, les tenanciers du théâtre actuel sont parvenus à la synthèse algébrique de leurs procédés; ils ont tout réduit à sept ou huit combinaisons principales, qui engendrent chacune deux ou trois sous-combinaisons: en dehors de ces compartiments, rien n'est praticable.

Ainsi, le lendemain de la représentation du drame de M. X..., on pourrait recueillir entre les arrangeurs des dialogues de ce genre :

— De qui est la pièce de M. X... ?

— G... a fait avec A... le premier et le quatrième actes; les trois autres sont de F..., de C... et de R...; puis N... a raccordé le tout.

— Oh! cela doit marcher tout seul! Au fond, qu'est-ce que cette pièce?

— C'est la troisième combinaison balancée avec la cinquième, et le dénoûment sort de la sous-combinaison deux et sept.

— Bon! je vois cela d'ici.

Il le voit en effet. Indiquez-lui le sujet avec le nom des personnages, et il reconstruira la pièce sans l'avoir vue. Ils sont douze ou quinze *carcassiers*, selon l'énergique expression de Théophile Gautier, qui, avec ces seules indications, feraient tous le drame de M. X..., le combineraient tous de même, et iraient à un succès prévu par un sentier frayé, et tout droit, comme au moulin...

Un tel résultat n'est point à dédaigner, mais il exclut l'originalité, l'inspiration, le style; et il transforme l'art en une sorte de jeu de casse-tête chinois. »

Exprima-t-on jamais avec plus de force et de grâce ce que pensent tous les hommes de talent!

Si, après avoir lu *Stella*, vous voulez savoir comment un maître passe d'un extrême à l'autre, du drame à l'idylle, du dialogue à l'analyse, de l'art savant à la nature, qui n'est que l'art plus savant encore, prenez et lisez le *Bouquet de Cerises*, que M. Wey a publié en même temps que sa comédie, chez MM. Giraud et Dagneau.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES

par un homme de rien. 10 vol. in-18. Ducrocq.

M. Ducrocq, le sérieux éditeur, a eu l'excellente idée de réunir en corps d'ouvrages la série de petites brochures qui eurent un si vif succès, il y a quelques années, sous le titre qu'on vient de lire. L'*Homme de rien*, devenu un de nos écrivains les plus distingués (M. de Loménie, pourquoi taire encore son nom?) a mérité par son cours dans la chaire de M. Ampère, et par sa dernière étude sur Beaumarchais, l'honneur qu'on fait aujourd'hui à son premier travail. Le moment est curieux, d'ailleurs, pour passer en revue les illustrations de nos vingt dernières années... C'est une lanterne magique de la bataille, le lendemain de la défaite ou de la victoire, selon le point de vue du spectateur... Voici tous les champions de la presse et de la tribune, du classicisme et du romantisme, des écoles républicaines et monarchiques, des causes italienne et polonaise, des disputes catholiques et rationalistes, des révolutions de 1815, de 1830 et de 1848 : MM. Thiers, Soult, Chateaubriand, Laffitte, Guizot, Lamartine, Berryer, Lamennais, Dupin, Béranger, Odilon Barrot, Victor Hugo, Arago, George Sand, de Broglie, Cormenin, Molé, Ingres, de Vigny, Pagès, Thierry, Royer-Collard, Delavigne, Horace Vernet, Villemain, Lafayette, Lacordaire, Marmont, A. Dumas, Cousin, Casimir Périer, Villèle, Pasquier, Delacroix, Talleyrand, Benjamin Constant, Decazes, Carrel, Martignac, etc.; et parmi les étrangers, Wellington, Metternich, Méhémet-Ali, Espartero, Palmerston, Robert Peel, Russell, Schlegel, Brougham, Manzonni, Czartoriski, Nesselrode, Cooper, Jackson, Cobden, etc., etc.; les voici tous, l'épée, la plume ou le pinceau à la main, à la tête du journal, du Parlement, de la chaire, du pamphlet, du pouvoir, de l'émeute, etc. Oui, curieux, trois fois curieux spectacle en 1853, après l'évanouissement de toute cette poussière, de tous ces nuages, de tous ces bruits, de tous ces flots d'encre, de paroles et de sang! On croit lire le récit d'une tempête sous l'édredon de son lit, ou une traversée de la zone torride, sous la fraîcheur d'un ombrage. Un autre charme piquant de la *Galerie des Contemporains*, c'est que l'auteur peignant ses héros en pied, avec tous les détails de leurs costumes et de leurs serments; on reconnaît de suite ceux qui ont changé d'idoles ou d'habits. Inutile de dire que l'immense majorité est transformée des pieds à la tête. Et cependant nul biographe n'est à la fois aussi exact et aussi bienveillant que l'homme de rien. Quant à ses qualités littéraires, elles sont de premier ordre : une élégance qui n'exclut pas la vigueur, une variété qui ne se répète jamais dans cent notices, côtoyant les mêmes idées, et surtout un intérêt d'aperçus, de caractères et d'anecdotes, qui prête aux histoires les plus graves l'attrait des mémoires et du roman. Nous ferons un seul reproche à M. de Loménie, c'est de traiter avec trop d'indulgence des sacriléges de morale, comme Béranger, par exemple... Nous supposons qu'après avoir vu le fruit de leurs œuvres, il les jugerait autrement aujourd'hui.

THÉATRES.

Théatre-Français. On vient de jouer au Théâtre-Français une comédie de M. Félicien Mallefille, qui justifie tout ce que nous avons dit de celle de M. Francis Wey. Le *Cœur et la dot* a les mêmes qualités littéraires et les mêmes défauts dramatiques que *Stella*, plus une audace de sujet et une verdeur de style des plus dangereuses. Eh

bien, le *Cœur et la dot* a grandement et justement réussi. Tant il est vrai qu'il n'y a qu'heur et malheur derrière la rampe. La nouvelle pièce est une charge à fond de train, non pas contre le mariage en général, comme l'ont cru des puritains exagérés, mais en particulier contre le mariage d'argent. La foire aux noces s'ouvre à Vichy... Une grand'mère y offre sa petite-fille aux chalands; un faux brave y impose sa nièce à coups de sabre; un avoué y court après une dot superbe, aux dépens d'un cœur désolé. Deux hommes seuls, un père et un fils, cherchent une bru et une épouse dignes de ce nom. Ils la trouvent jeune, belle, aimable, adorée. — Et que fait l'auteur? Etrange aberration! Il conclut ce mariage du cœur au moyen d'une dot américaine de six cent mille francs! De sorte qu'il réfute, en six chiffres, la thèse qu'il a prouvée en cinq actes... Heureusement, il a prouvé aussi qu'il est plein de talent, de verve, d'observation, de style et de gaieté. Son œuvre fourmille de traits de caractère, d'esprit et de situation, qui rappellent les maîtres et Molière lui-même. Les trois personnages de l'avoué Chavarot, du capitaine Baudrille et de Nanon la chercheuse, ont enlevé les éclats de rire et les bravos. Il faut dire qu'ils sont admirablement joués par MM. Regnier et Got, et par Mlle Augustine Brohan. — Dans sa scène avec le faux bretteur, M. Regnier est sublime de comique, et M. Got lui tient tête, ce qui pose ce jeune artiste au premier rang. M. Beauvallet rend très-bien aussi l'homme fort et vraiment brave; M. Delaunay, l'épouseur honnête et désintéressé; et Mlle Fix, la jeune fille qui veut être aimée pour elle-même. Les grâces et les vingt ans de Mlle Jouassin, cachés sous les cheveux blancs et les rides, ont sauvé le rôle odieux de la grand'mère.

Donnons acte à l'auteur d'un tour de force méritoire : il a franchi, sans la moindre inconvenance d'idée ni de parole, les scabreuses difficultés de son sujet. Son syllogisme serait complétement moral, si la conclusion ne démentait les prémisses. Cela ne viendrait-il point de ce qu'il a voulu à tort opposer deux choses, qu'il s'agit de concilier dans le mariage : l'affection et les convenances, l'idéal et le pot-au-feu, le *cœur et la dot?*

Théatre-Italien. Cette cage et ce salon dorés ont retrouvé leurs rossignols et leur cercle aristocratique... La famille impériale, les ministres, les ambassadeurs, tout le grand monde officiel et tout le beau monde officieux y ont repris rendez-vous trois fois par semaine, au nom de Rossini, de Bellini, de Donizetti, de Verdi, — et à la voix de Mmes Cruvelli et Beltramari, de MM. Bellini, Susini, Calzolari, etc. De 1848 à 1852, il était permis aux nobles faubourgs et à la Chaussée-d'Antin de faire l'économie d'une loge aux Bouffes... Cette privation n'est plus de mode depuis 1852... La mode a sacré de nouveau les Italiens de sa baguette, et les Parisiens qui n'ont pas encore vu *Luisa Miller* sont montrés au doigt sans pitié. *Luisa Miller* est une réaction de Verdi contre lui-même. Il a voulu et il a su s'y montrer mélodiste pur..., et il a triomphé non-seulement de ses propres défauts, mais de l'ingratitude d'un libretto peu propre à la scène musicale. La victoire a été complétée par une richesse de mise en œuvre toute nouvelle aux Italiens, et par l'heureuse interprétation de Mlle Cruvelli, de MM. Bettini et Valli. Mlle Cruvelli, ne pouvant rien gagner, n'a rien perdu; c'est-à-dire est restée parfaite. On a fort remarqué, dans la *Sonnambula*, Mme Beltramari, qui a pu dissimuler le nom français, mais non le talent italien de la compagne et de l'émule de Mario et de Mme Grisi, en Russie et en Allemagne. Tout annonce donc une saison brillante et prospère aux Bouffes, c'est-à-dire à la musique qui ne descend jamais de l'art au métier.

Opéra-Comique. L'Opéra-Comique ne déroge pas non plus, et il nourrit l'art du plus pur aliment, du succès. Le *Marco Spada*, de MM. Scribe et Auber, ces jumeaux du talent et du bonheur, est une œuvre digne de leur jeunesse à tous deux, par l'intérêt des paroles et le charme de la musique. Cette pièce eût fait sensation, comme drame, au Vaudeville ou au Gymnase; elle fera fureur comme opéra comique, avec l'éclat de sa mise en scène et l'ensemble de son exécution. M. Bataille n'a qu'un défaut, entre vingt qualités éminentes : il a joué tant de rôles vieux, qu'il en a un peu gardé l'allure et les chevrotements. C'est une précaution à prendre pour sa renommée. Mlle Caroline Duprez n'a qu'un malheur, au milieu de ses perfections, c'est justement d'être si parfaite en tout. Personne et talent, chant et jeu, style et expression, énergie, grâce, sentiment, gaieté, rien ne lui manque... Nous le répétons, c'est un malheur... chez des Athéniens comme nous. Lorsque Mlle Duprez se verra menacée du sort d'Aristide, nous lui conseillerons d'assaisonner ses perfections de quelques petits défauts. Elle a, heureusement, devant elle, pour y réfléchir, des années de triomphe incontestable...

Une prière aux auteurs de *Marco Spada* : Au nom des lois divines et humaines, que ce brigand sensible, cet assassin charmant, ce bandit père de famille, ce grand seigneur de la potence, soit le dernier de son espèce, et tire l'échelle après lui! Vous n'êtes pas de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts, ô messieurs Scribe et Auber, pour attendrir nos femmes et nos filles sur les vertus des galériens... Prenez-y garde, ou vous recevrez de ces messieurs du bagne une chaîne et un boulet d'honneur... Il y a tant d'honnêtes gens dont vous pouvez faire des héros, et qui nous intéresseraient sans mériter ni la corde, ni la marque, ni la guillotine...

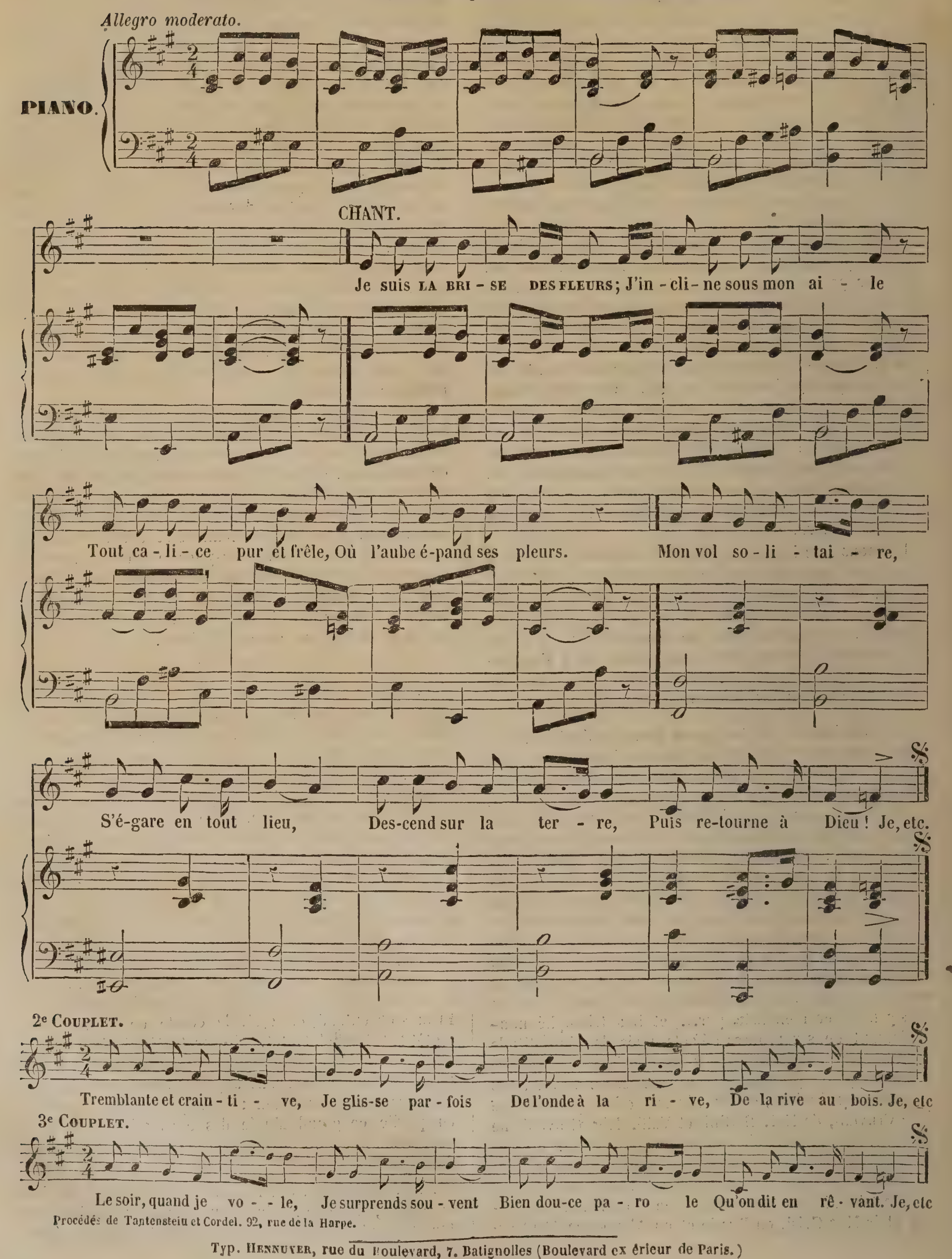
SALONS.

Les salons se rouvrent du haut en bas depuis le premier de l'an... M. le comte d'Hautpoul, le grand-référendaire du Sénat, a donné l'exemple au monde officiel, avec la double dignité qui appartient à son titre et à sa personne. On a joué la comédie chez Mme Allan et chez M. de Matharel de Fienne... On dit qu'on va la rejouer chez M. le comte de Castellane. M. le comte de Niewerkerke a repris, au palais du Louvre, ses réceptions si intéressantes du vendredi; dès le premier jour, les illustrations s'y coudoyaient : les ministres, les ambassadeurs, les princes étrangers, les écrivains, les savants et les artistes, sans autre distinction que la variété des talents et des gloires... Les femmes manquent à ces beaux salons du Louvre, mais non pas les diamants. Un seul invité en portait, vendredi soir, à son gilet, pour un demi-million au moins... Il y avait de quoi faire étinceler tout un bal. Et puis on entend, chez M. le comte de Niewerkerke, tantôt Mlle Rachel, tantôt M. Roger, tantôt M. Francescini, tantôt le violon du jeune Viault, le lauréat du Conservatoire, etc., etc. Nous avons appris là une bonne nouvelle, que nous vous transmettons: c'est qu'on ouvrira bientôt au public ce grand Musée des Souverains, dont nous vous avons déjà entr'ouvert la porte, inondée de souvenirs éblouissants...

N. B. Ci-dessous, une romance de M. le comte Eugène de Lonlay, digne de rejoindre sur les pianos les plus aristocratiques les œuvres charmantes de cet élégant **maëstro.**

LA BRISE DES FLEURS.

Air original russe. Arrangement et paroles du comte Eugène de LONLAY.



Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7. Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.)

L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES [1].

M. RÉGNIER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Anecdote. Un dîner à Marly-le Roi. Coup de théâtre. Trois personnages en un. Début à deux ans. L'école des Beaux-Arts. Austerlitz et Waterloo. L'architecte manqué et le comédien réussi. Metz. Nantes. Gontier. La Comédie-Française. L'artiste. L'auteur. L'administrateur. L'homme. Rôles divers. Moralité.

Sur la fin de 1851, par une tiède soirée d'automne, un de ces Parisiens à qui leurs travaux interdisent la villégiature fit la grande entreprise d'aller dîner chez un de ses amis, dans une maisonnette sise à Marly-le-Roi, près de l'ancien château de Louis XIV. On n'arrive pas tout droit, comme au moulin, à cette oasis historique et pittoresque, et c'est ce qui lui a conservé la grandeur de ses souvenirs et le charme de ses paysages. Notre invité voyagea successivement dans la voiture qui conduit à la gare de la rive droite, dans un convoi du chemin de fer



Portrait de M. Régnier. Le même, dans cinq rôles : Ancienne comédie (valet); *Bertrand et Raton* (Jean); *l'Aventurière* (Don Annibal); *Gabrielle* (Julien); *Mlle de la Seiglière* (Destournelles).

de Saint-Germain, et dans la diligence de cette ville à Marly-le-Roi. En ces trois véhicules, d'ailleurs, il rencontra bonne compagnie, et abrégea les trois étapes par une conversation animée... N'oublions pas d'ajouter que, comme Parisien en vacances, il trouva encore le moyen de s'égarer dans la campagne; de sorte qu'il fut en retard de près d'une heure à l'amical rendez-vous. En attendant son arrivée, dont il voulait faire une surprise à ses

[1] Voyez le tome XIX, p. 253; la Table générale des dix premiers volumes et les tables particulières des tomes XI à XVIII.

commensaux, l'amphitryon causait de son mieux avec ceux-ci, leur faisant oublier, comme la veuve Scarron, l'absence du potage par quelque histoire... Les convives eux-mêmes, gens aimables et gens d'esprit, aidèrent à la diversion, en contant leurs impressions de voyage.

— Moi, dit l'un, qui était alors député à l'ex-législative, j'ai fait la traversée du Carrousel à la rue Saint-Lazare avec un homme d'Etat probablement... Si je n'étais un provincial, novice à Paris, j'aurais sans doute mis un nom illustre sur cette figure énergique et mobile, sur ces yeux vifs et pénétrants, sur cette parole mordante et accentuée... Jamais je n'ouïs tant d'instruction, d'éloquence et d'esprit... en omnibus. J'hésite entre un diplomate qui aurait couru le monde, un orateur qui aurait animé la tribune, ou un administrateur qui aurait géré de grands intérêts, car mon compagnon m'a parlé, en moins d'une demi-heure, avec une égale justesse et une même inspiration, des nations étrangères, des affaires de notre pays, et des difficultés les plus ardues de notre économie publique et privée... Je ne me pardonnerai jamais de ne l'avoir pas conduit à me dire : — *Je suis Oreste ou bien Agamemnon.*

— Eh bien, ajouta un voyageur qui venait achever son tour du globe en France, j'ai eu, comme monsieur, l'occasion de déplorer mon ignorance des choses et des hommes de Paris, car j'ai causé aussi, à la vapeur, d'Asnières à Saint-Germain, avec un voisin qui est, à coup sûr, un savant, un écrivain, un critique, un architecte ou un peintre de premier ordre. Il a raisonné histoire, érudition, littérature, poésie, monuments, peinture, etc.; il a jugé les maîtres anciens et modernes, les talents incontestables et les renommées douteuses, avec une maturité, une finesse, une verve, un tact, une expérience qui dénotent plus qu'un amateur, qui annoncent un homme de l'art. J'aurais dû lui demander la liste de ses ouvrages, qui sont vraisemblablement dans ma bibliothèque ou dans ma galerie; mais, l'entendant parler comme un bon livre, je croyais écouter un lecture charmante, lorsque mon *in-octavo* en habit noir a disparu, sans me laisser voir son titre.

— C'est la journée des heureuses rencontres, poursuivit une dame, retirée du monde depuis quinze ans; car, moi qui ne sais plus rien de ce qui se passe ici-bas, je me suis mise, en une heure, dans la voiture de Saint-Germain à Marly, au courant des nouveautés dramatiques du siècle, grâce à un feuilleton ambulant qui m'a consolée de ne plus aller au spectacle. Ce feuilleton était un homme d'esprit sagace, de goût éprouvé, de langage captivant, au dernier point. A propos de la dernière comédie des Français, il a passé en revue les auteurs et les acteurs du jour, caractérisant chacun d'un jugement si sûr, d'une observation si exacte, d'une citation si concluante, d'une anecdote si curieuse, le tout animé d'un geste et d'une pantomime si expressifs, que j'ai failli demander à mes voisins, qui me semblaient plus instruits que moi : De quel théâtre ce monsieur est-il l'aristarque, l'écrivain ou l'artiste éminent? J'aurais peine à croire, cependant, qu'il fût un simple comédien...

— Et pourquoi pas? dit l'amphitryon, en s'élançant vers le Parisien en retard, qui entrait enfin dans le salon.

— M. Régnier, de la Comédie-Française! prononça le domestique qui l'annonçait... Et jugez de la surprise et de la joie du député, du touriste et de la dame, lorsqu'ils reconnurent tous trois, dans le nouveau venu, l'un son prétendu orateur, l'autre son prétendu critique, et la troisième son prétendu Molière ; lesquels, pour être résumés en un seul homme, n'en confirmèrent que mieux, pendan le dîner, la haute et juste opinion conçue dans le voyage.

Cette petite aventure, dont nous étions témoin, nous est restée dans la mémoire, et nous semble bonne à placer ici, comme exprimant à merveille et pour ainsi dire en action les mérites d'érudit lettré, de critique perspicace, d'artiste savant, de penseur sérieux, d'auteur expérimenté, de causeur séduisant et d'homme du monde accompli, que le public n'est pas forcé de deviner en M. Régnier lorsqu'il se borne à l'applaudir, comme comédien, sur la première scène de France.

La vie, l'éducation et la position de l'homme, honorables à tous les titres, au point d'être exceptionnelles au théâtre, rendront vraisemblable la bonne fortune arrivée à l'artiste.

François-Joseph Régnier est né le 1er avril 1807, à Paris, dans une maison de la rue de Bondy, qui touche au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il dut au seul hasard de ce voisinage de figurer, à deux ans, le *Roi de Rome*, dans une pièce de circonstance ; car ses parents, loin de le destiner à la scène, le firent élever à Juilly, chez les fameux Pères de l'Oratoire. Il y eut pour camarades M. Bethmont, l'avocat naguère ministre, et M. Roger de Beauvoir, l'élégant écrivain, dont il reçut un grand coup de couteau, qui les a liés à la vie, à la mort.

En sortant du collége, en 1822, le jeune Régnier étudia la peinture sous M. Hersent, puis l'architecture sous MM. Peyre et Debret. Il se crut appelé à cette dernière carrière, et concourut à l'Académie des Beaux-Arts. Il ne craignait que l'épreuve de la géométrie, et l'ayant subie avec honneur, il courut aux autres avec assurance, en rêvant la gloire des Delorme et des Soufflot... Mais après avoir gagné par hasard sa bataille de Waterloo, il perdit savamment, injustement peut-être, sa bataille d'Austerlitz. Et ce fut le dépit de l'architecte novice qui donna au théâtre un grand comédien... *Habent sua fata...*

Il faut dire que l'élève des Beaux-Arts avait déjà joué en artiste, au salon, avec des amateurs; et que l'intelligence et l'étude des chefs-d'œuvre le portaient merveilleusement à les interpréter... Bref, le démon lui avait parlé à l'oreille... Il avait *ce diable au corps*, que Voltaire appelait le talent... Son Rubicon fut le rôle de Pasquin (dans *les Jeux de l'Amour et du Hasard*), dont il s'acquitta au pied levé, à Versailles, au bénéfice de Mlle Duchesnois, et qui, annonçant les succès de l'avenir, lui valut un engagement immédiat...

Chargé dès lors de faire rire le peuple français, — né malin et prétendu léger, à vrai dire, le plus rebelle à la détente, M. Régnier divertit un an le public de Metz et trois ans le public de Nantes. Il a laissé chez les Bretons, qui ne prodiguent ni leur estime ni leurs bravos, le plus joyeux éclat de rire et la sympathie la plus profonde. Celui qui écrit ces lignes marquait alors d'une pierre blanche les soirs de congé favori, où il pouvait applaudir M. Régnier.

Un jour, Gontier, déjà célèbre à Paris, vint donner des représentations à Nantes. Aux répétitions, il trancha du professeur avec notre artiste, qui lui répondit, à la scène, en méritant ses éloges. Bientôt après, le directeur du Palais-Royal appelait M. Régnier à Paris et lui proposait un engagement de trois années. Celui-ci arrive, accepte, et découvre qu'il doit cet avantage... à Gontier. Jugez quelle était déjà sa valeur!... Pour qu'une coquette trouve jolie une femme modeste, il faut que la seconde soit dix fois charmante. Pour qu'un comédien renommé lance un co-

médien inconnu, il faut que ce dernier soit un talent de première ligne.

M. Régnier brilla bientôt comme tel à la Comédie-Française, à laquelle M. Dormeuil, qui ne l'eût pas cédé à un théâtre de genre, le donna, en homme de goût, pour seconder, puis remplacer Monrose. Le futur juge du tribunal de commerce, équitable contre lui-même, dans l'intérêt de l'art dramatique, avait compris que l'ancien élève des Beaux-Arts, avec sa distinction personnelle et ses études littéraires, devait quitter les grelots du vaudeville pour la comédie de Molière et de Beaumarchais.

Le 6 novembre 1831, M. Régnier débuta en maître dans le Figaro du *Mariage*, puis dans celui du *Barbier*, puis dans le Sganarelle du *Festin de Pierre*, puis dans le Rifflard de la *Petite Ville*. On reconnut d'abord et l'on applaudit vivement l'artiste qui entrait chez lui en arrivant au Théâtre-Français, et qui s'était approprié d'avance les chefs-d'œuvre confiés à son talent.

Depuis l'éclat de ces débuts, la carrière si active de M. Régnier n'a été qu'une série de triomphes. Sa création si vive, si originale, si plaisante, du commis Jean, dans *Bertrand et Raton*, lui valut le titre de sociétaire en 1834. De cette époque à 1853, toujours sur la brèche et toujours vainqueur, que de batailles a gagnées sa verve infatigable, que de petits rôles il a relevés, que de grands rôles il a fait valoir, que de chutes il a empêchées, que de succès il a établis, que d'auteurs il a mis en lumière! Spirituel, mordant, incisif, allant droit à l'effet, sans le manquer ni le forcer, chaleureux sans tapage, comique sans charge, artiste savant, même en portant une lettre, développant la situation quand elle est bonne, la sauvant quand elle est risquée, l'animant et l'enlevant quand elle faiblit et s'arrête, échauffant toute la pièce de son jeu, la peuplant en quelque sorte de sa personne, tel est M. Régnier dans le répertoire moderne comme dans l'ancien répertoire. Pour énumérer ses chevrons, il faudrait citer, d'une part, tous les Scapins, Crispins, Mascarilles, Sganarelles, Figaros, etc., tous les comiques de Molière, de Racine, de Regnard, de Beaumarchais, de Marivaux, etc., d'autre part, les meilleurs caractères de Picard, de MM. Legouvé, Augier, Sandeau, Mélesville, Empis, Mazères, Rosier, Mallefille, Dupin, Bayard, et surtout de M. Scribe. Ce roi du succès ne donne jamais une pièce importante, sans confier à M. Régnier son personnage favori, Oscar dans la *Camaraderie*, Timothée dans *Japhet*, Balandard dans une *Chaîne*, le vieux Comédien dans *Adrienne Lecouvreur*, etc., etc., etc. L'artiste a fait de ces caractères autant de types variés, accentués, frappants, qui vivent et restent dans la mémoire, avec leur physionomie, leur allure et leur geste personnel. — Il a même eu l'insigne honneur de consacrer des rôles de quelques lignes, tels que le vieux soldat dans *Diane*, dont on se souvient comme de Mlle Rachel elle-même.

Il n'est pas jusqu'à ses défauts que M. Régnier n'ait fait tourner à son avantage. Ainsi, l'excès de son entrain noie dans un feu roulant les erreurs qui lui échappent, et sauve parfois la pièce entière avec son rôle, en brûlant, comme on dit, les planches. Le spectateur, choqué d'abord, est bientôt ébloui et entraîné par l'acteur, au point de n'avoir plus la conscience de son propre jugement. Ainsi encore, on s'est offusqué longtemps de l'accent provençal de M. Régnier, étrange, en effet, chez un Parisien pur sang... Eh bien! il est parvenu à faire de cette tache un cachet précieux et accepté de son talent.

Le public dit souvent: — M. Régnier joue les pièces comme s'il les avait faites. Le public dit quelquefois plus vrai qu'il ne pense. Non-seulement M. Régnier est, au Comité de lecture et aux répétitions, le conseil excellent et très-écouté des écrivains, et des plus illustres, y compris M. Scribe; mais il a été, dans son cabinet, la plume à la main, le collaborateur actif et secret de plus d'une œuvre éminente et applaudie. C'est pure modestie de sa part, s'il n'a pas livré son nom d'auteur aux bravos qui le saluaient comme comédien.

Il va sans dire que M. Régnier est aussi, dans la Commission administrative de notre première scène, une des lumières les plus vives, un des arbitres les plus sûrs, un des hommes d'affaires les plus loyalement habiles.

Quant à l'honorabilité de son caractère, de sa position et de ses relations sociales, nous n'ajouterons qu'un mot à ce que nous en avons dit en commençant. Si tous les artistes dramatiques étaient des pères de famille et des hommes du monde comme celui-là, le reste de défaveur qui pèse encore sur eux, par leur faute seulement, disparaîtrait en France comme en Italie: le théâtre redeviendrait chez nous ce qu'il était chez les anciens, ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être: l'école publique, attachante et sévère, de la littérature et des mœurs. Le *castigat ridendo mores* serait la loi commune des directeurs et des écrivains, des acteurs et des spectateurs; et l'hospitalité littéraire du *Musée des Familles* pourrait être aussi généreuse aux talents scéniques qu'elle est forcée d'être réservée et même rigoureuse pour la plupart d'entre eux.

Notre gravure représente 1° M. Régnier personnellement, en habit de ville, méditant ses œuvres d'écrivain et ses transformations d'artiste; 2° M. Régnier sous la cape, le bonnet et la fraise des valets de l'ancien répertoire; 3° sous la petite perruque à queue de Jean, dans *Bertrand et Raton*; 4° sous le feutre à plume et les moustaches de Don Annibal, dans l'*Aventurière* de M. Emile Augier; 5° dans la tenue digne et réfléchie de Julien, dans *Gabrielle*, du même auteur (où le comédien a fait, avec une égale puissance, rire et pleurer l'auditoire); 6° enfin sous la figure raide et chicanière de l'avocat Destournelles, dans *Mlle de la Seiglière*, de M. Jules Sandeau.

Depuis ces créations, si opposées et si réussies, qui montrent la vigueur de contrastes, la variété de sentiments, de caractères et de physionomies de l'habile comédien, il a obtenu encore, il enlève chaque soir un dernier succès d'enthousiasme dans l'avoué Chavarot, du *Cœur et la Dot*.

Aux amateurs qui s'exercent dans nos proverbes, et qui voudraient suivre de loin les difficiles exemples de M. Régnier, nous devons dire qu'il étudie avec sang-froid pour jouer avec chaleur, qu'il n'admet pas de petit détail et soigne tout avec la même vigilance; qu'avec une facilité extrême pour la charge et le métier, il s'arrête toujours dans le comique et dans l'art; qu'il estime le sourire d'un homme de goût plus que les éclats de rire de cent imbéciles, et qu'il tient de Baptiste aîné, son maître d'un moment, l'abnégation de sacrifier son amour-propre à l'ensemble, et d'apprendre à jouer supérieurement les bons rôles en jouant consciencieusement les mauvais.

C. DE CHATOUVILLE.

N. B. Pour payer à nos lecteurs l'arriéré de nos *Études sur l'Art dramatique*, nous passons immédiatement de la Comédie-Française à l'Opéra-Comique, et nous donnons ci-dessous les notices et les portraits de M. Battaille, professeur au Conservatoire, et de Mlle Caroline Duprez, deux artistes d'un talent et d'une considération également exceptionnels.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

HUIT JOURS DE ROYAUTÉ,

OU

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MASANIELLO (1).

XIV. — LE PRIVILÉGE DE CHARLES-QUINT.

« C'était, dit le duc de Rivas, l'adroit et persévérant Giulio Génovino qui avait réveillé le souvenir de ce fameux document, le représentant au vice-roi comme la fin de toutes les révoltes, et au peuple comme le remède à toutes ses misères ! »

Au fond, le privilége de Charles-Quint n'était qu'un leurre offert par le légiste aux deux partis ; aux insurgés, pour les soustraire à l'influence de Masaniello, et au duc d'Arcos, pour en obtenir la présidence de la Sumaria, — prix de la trahison, arrêté d'avance entre Génovino et le vice-roi, par l'entremise du *taglia-topi*.

La preuve, c'est que le privilége n'existait que dans l'imagination populaire. Charles-Quint, il est vrai, — comme nous l'avons dit, avait aboli à Naples les impôts sur les subsistances. Mais si une charte officielle en était résultée, si la foule en avait la conviction traditionnelle, personne n'avait vu et ne pouvait montrer cette charte précieuse. Suivant les uns, elle n'avait jamais été écrite ; suivant les autres, les fermiers des tailles l'avaient fait disparaître, ou les vice-rois et les nobles l'avaient cachée, ou les Espagnols l'avaient mise en cendres, ou les rois d'Espagne l'avaient classée aux archives de Madrid...

Quoi qu'il en fût, c'était là le moindre souci de Génovino. Lorsqu'il se présenta chez le vice-roi, comme ambassadeur du poissonnier, pour négocier la paix sur les bases du privilége et par l'échange de la Puzzolienne contre Marie d'Arcos, les deux compères furent bientôt d'accord sur le plan de l'opération.

Désarmer Masaniello en lui rendant sa femme, et amadouer le peuple en lui fabriquant une charte ; couronner le tout d'une grande cérémonie, d'une promenade fastueuse et d'un serment à la cathédrale. Quoi de plus facile... sur le papier, pour deux politiques émérites ?

« Des scribes habiles, dit Rivas, passent la nuit à écrire sur parchemin une *confirmation* du privilége, en belles lettres d'or, avec ornements, signatures, formules et sceaux de rigueur. » Puis, le duc de Maddaloni, à cheval, porte l'hameçon sur la place du marché... Mais, au lieu d'y mordre, le peuple, excité par Basilo qui ne voulait que brouiller les cartes, crie à la trahison, et réclame l'ancienne et vraie charte de l'empereur. Masaniello lui-même, oubliant sa modération de la veille, fait vider les arçons au duc son ennemi, l'emprisonne et l'eût mis à mort, si Génovino ne l'eût fait évader. Puis, en demandant le *bon* privilége, et afin de montrer ses intentions pacifiques, le pêcheur envoie au duc d'Arcos « quelques vivres délicats pour lui et sa famille. »

Le lendemain, le vice-roi prend sa revanche. Un bruit court, répandu par le légiste, que des moines ont trouvé la fameuse charte... La voici, en effet, apportée par le cardinal-archevêque (soit qu'il fût dupe, soit qu'il feignît de l'être pour hâter la paix). Il se rend au Carmel, le vieux titre à la main, suivi des élus des Sédiles, précédé de Masaniello l'épée au poing, escorté d'une foule innombrable et attentive. « Debout à l'entrée du chœur, le prélat lit d'une voix sonore le document ; il en expose le parchemin, les lettres ternies, toutes les preuves de vétusté. » Quelques cris de protestation s'élèvent... ; le pêcheur les repousse comme une injure, et le cardinal invoque un arbitre choisi par le peuple... Génovino était là..., chacun le désigne (il l'avait bien prévu) ; et prenant avec gravité la charte, il va l'examiner au fond de l'église... Au bout d'une heure, employée par l'archevêque à prêcher la concorde, l'oracle de Naples se lève de son trépied et reparaît avec le symbole de paix ou de guerre. Au milieu du plus grand silence, il déclare que c'est le vrai privilége de Charles-Quint. Il explique doctement les signes auxquels il le reconnaît ; il les soumet habilement aux plus instruits de l'assistance. Bref, le parchemin est salué de tous comme authentique, et accepté pour base de la capitulation, — que Masaniello, Génovino, le cardinal et quelques lettrés vont à l'instant rédiger à la sacristie... La séance se prolonge fort avant dans la nuit..., et chaque article est débattu au milieu d'un orage calmé par le pêcheur et l'archevêque... Enfin le traité s'achève au lever du jour, et le frère du prélat, avec un clerc, neveu de Palumbo, va le porter à la signature du vice-roi...

La liberté de la Puzzolienne, de Marie d'Arcos et de sa mère, le rétablissement du privilége de Charles-Quint, c'est-à-dire l'abolition de toutes les gabelles, — l'amnistie complète et sans autres conditions que le désarmement... telles étaient les principales clauses de la capitulation.

Le duc d'Arcos reçoit les émissaires du peuple avec grand honneur, et les introduit à son Conseil de gouvernement... Là, Fatturoso, le clerc, divertit chacun par son outrecuidance et son emphase... Comme César, il dicte la minute à quatre secrétaires, et la discute avec le duc article par article, et de puissance à puissance... A chaque objection du Conseil, il s'écrie : — Telle est la volonté du signor Masaniello ! Et le vice-roi, courant à son but, répond : — Fort bien ! que la volonté du signor Masaniello soit faite ! Ainsi toute difficulté s'aplanit. Le duc d'Arcos signe le traité, et donne rendez-vous au pêcheur le lendemain, dans l'église du Carmel, pour en recevoir sa fille, lui remettre sa femme, et sanctionner par serment la pacification de Naples.

Tel était le miracle accompli par un mot de la Puzzolienne. Accompli ? pas encore ! Une étincelle allait rallumer le volcan.

XV. — ENCORE LES DEUX MARIES (1).

« Enfin, dit le duc de Rivas, les préparatifs se terminèrent, et l'on procéda solennellement à la promulgation si impatiemment attendue. Le cardinal présidait la cérémonie sous un dais élevé devant le maître-autel. Les chefs et les élus du peuple, excepté Masaniello, se tenaient debout à ses côtés. L'affluence de la multitude était im-

(1) Voyez les numéros d'octobre et de janvier derniers.

(1) Voyez le chapitre Ier, numéro d'octobre dernier.

mense... » On n'attendait plus que le pêcheur et le vice-roi, qui approchaient à la tête de leurs cortéges.

Le premier, sorti de San-Lorenzo sur un cheval blanc, avec Marie d'Arcos à sa gauche sur un cheval noir, s'avançait au milieu des torrents et des acclamations de la foule. Il avait quitté pour la première fois ses haillons de lazzarone ; « mais il n'avait pas fallu moins qu'une menace d'excommunication de l'archevêque pour le décider à revêtir un magnifique costume de drap d'argent, toujours décoré de la croix du Carmel, — tandis qu'on donnait à son jeune frère une toilette analogue. Comme il s'habilla sur la place, en présence de tous, ajoute Rivas, chacun fut frappé de l'état de dépérissement que cachait sa force apparente, et où l'avait réduit la privation presque absolue de nourriture, de sommeil et de repos moral pendant cinq jours. Ce modèle d'énergie virile, dit Giraffi, pouvait à peine se mouvoir et se tenir debout, tant son épuisement était extrême ! » Le vieux Génovino suivait la cavalcade dans une chaise à porteurs. Les rues étaient jonchées de fleurs, les maisons garnies de riches tentures ; les cloches sonnaient à toute volée. Un trompette précédait le roi populaire, criant de rue en rue : — Vivent le roi Philippe IV et l'illustrissime Masaniello ! Vivent Charles-Quint et le très-fidèle peuple !

Marie d'Arcos, délivrée si inopinément et sans savoir par qui ni pourquoi, croyait rêver au milieu de cette ville hier en flamme, aujourd'hui en fête, et se rappelait le pèlerinage si différent qu'elle avait fait naguère à cette même église du Carmel, sans autre compagne ni confidente que l'humble et tendre inconnue à qui elle avait donné ses pendants d'oreilles pour racheter le pauvre abri de son bonheur !...

— Sans doute, pensait la fille du vice-roi, la madone me récompense aujourd'hui de cette bonne action, en me rendant à mon père..., avant de me rendre mon fiancé !

Et son noble cœur s'exhalait en prières ferventes pour le duc d'Arcos, pour le marquis de Châtillon, pour la pèlerine ignorée et pour le pêcheur lui-même, dont la douceur inattendue lui faisait oublier ses tortures...

— Pauvre homme égaré ! se disait-elle en l'observant avec compassion... Son repentir veut effacer mon ignominie par mon triomphe !

Et Masaniello, en effet, docile aux ordres sacrés de sa femme, reportait à Marie d'Arcos les hommages qu'il recevait de la foule, et ne pouvait rencontrer sans larmes l'œil miséricordieux de sa belle victime.

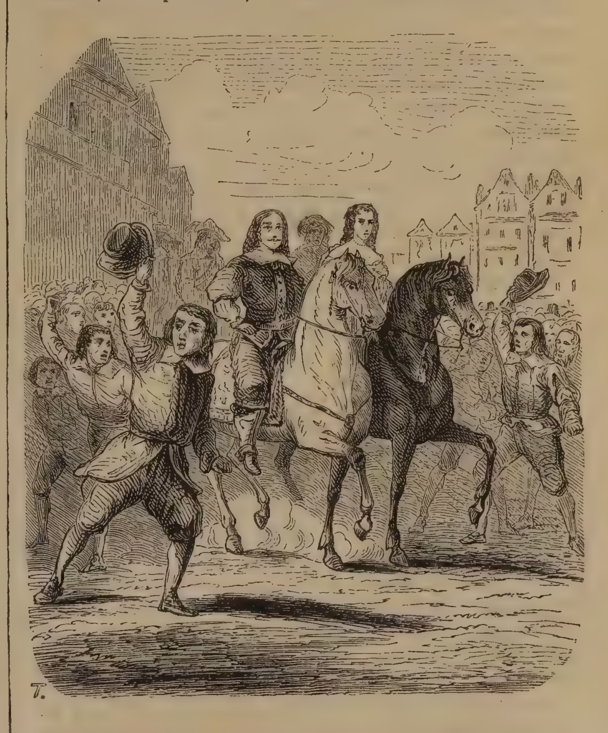
Le féroce Luzzaro et la Compagnie de la Mort résistaient seuls à l'entraînement général, et, soupçonnant de trahison le pêcheur comme le légiste, guettaient d'un air sombre et farouche le réveil de la guerre dans les embrassements de la paix...

Vœu cruel et sanglant qui allait être exaucé trop tôt !

Le duc d'Arcos, parti de Castel-Nuovo avec la Puzzolienne en grande toilette dans son carrosse (le peuple avait demandé cette satisfaction exemplaire), s'avançait de son côté à la tête de la noblesse et de l'élite de ses gardes. Lorsqu'il se trouva sur la place du Carmel, à cent pas de Masaniello, un de ses capitaines alla à cheval et sans armes au-devant du pêcheur, et lui exprima, au nom du vice-roi, le plaisir qu'il attendait de leur rencontre... Tout ému qu'il fût, si près de sa femme, retrouvée après tant d'angoisses, « Masaniello, dit Giraffi, reçut le message avec gravité et presque avec hauteur. Il répondit peu de mots, mais pleins de sens et d'opportunité. Quelques jours de puissance suprême suffisent parfois pour élever le caractère le plus humble, et pour donner un grand air à l'homme le moins policé. » Les génies incultes comme celui du Napolitain, devons-nous ajouter, ne répandent jamais plus d'éclat qu'au moment où ils vont s'éteindre...

Ecoutons le témoin oculaire de ce grand drame : « Masaniello s'arrêtant et faisant signe au peuple d'écouter, en un instant l'innombrable foule qui couvrait la place demeura muette et immobile comme par enchantement. Aussitôt le pêcheur sauta debout sur son cheval, et d'une voix haute et animée, prononça ce discours :

— Peuple bien-aimé, que grâces soient rendues à Dieu ! Elevons vers lui d'éternels et joyeux cris de reconnaissance pour l'antique liberté reconquise ! Qui d'entre vous aurait cru pareille chose ? Il semble que ce soit un songe, une fable, et vous voyez bien pourtant que c'est une réalité ! (Et baisant la croix qu'il portait au cou :) Rendons surtout des grâces infinies à la bienheureuse Vierge du Carmel, notre patronne, et ensuite à l'excellentissime sei-



Masaniello conduisant Marie d'Arcos au Carmel.

gneur le cardinal, notre pasteur ! Voyons, peuple bien-aimé, quels sont nos maîtres à tous ? Répondez avec moi : — Dieu et Notre-Dame du Carmel !

Et la multitude répéta d'une seule voix : — Dieu et Notre-Dame du Carmel !

— Puis le roi Philippe d'Espagne ! reprit le dictateur, le cardinal Filomarino, et enfin le duc d'Arcos qui vient briser notre joug !

Et le peuple redit, comme un écho fidèle, les noms prononcés par son idole et son chef...

Celui-ci se remit en selle et fit une pause. Il tira de son habit d'argent les priviléges du roi Ferdinand et de l'empereur Charles-Quint, puis les pragmatiques signées par le vice-roi et le Conseil ; et, se redressant sur son cheval, et élevant encore la voix : — Nous voici maintenant, continua-t-il, soulagés du fardeau qui nous écrasait. Toutes les gabelles sont abolies ! Vous avez retrouvé les franchises

accordées par le roi Ferdinand, d'heureuse mémoire, et par le grand empereur Charles-Quint. Quant à moi qui vous les ai fait rendre, je ne veux rien, je n'ambitionne rien, que votre bonheur à tous! L'excellentissime archevêque sait bien la droiture de mes intentions, car je la lui ai jurée plus de mille fois! Il sait aussi mon désintéressement, car dès le commencement de notre juste révolte, Son Eminence, dans son vif désir de maintenir le calme, m'avait royalement offert deux cents écus par mois, sur sa propre cassette, durant ma vie entière, si je voulais renoncer et vous faire renoncer à vos prétentions... Or, j'ai constamment repoussé cette offre, tout en remerciant notre pasteur du fond de mon âme. Si Son Eminence ne m'avait pas remontré, il y a une heure, les impérieuses lois de l'étiquette, si elle ne m'avait pas effrayé par la terrible menace d'une excommunication, je n'aurais certes jamais revêtu l'habit que je porte avec douleur, je n'aurais jamais abandonné mes chausses et mon bonnet de simple pêcheur... Car, sachez-le bien, tel je suis né, tel j'ai vécu, tel je prétends vivre et mourir! Après la pêche de nos franchises dans la mer orageuse de cette ville affligée, je reprendrai au milieu de vous mon ancienne pêche, et je retournerai vendre mon poisson, sans m'être enrichi d'une épingle!... »

Ces mots sublimes respiraient une si admirable conviction, que le peuple entier se mit à fondre en larmes, et que le duc d'Arcos lui-même et sa suite, et la duchesse et sa fille ne purent contenir leur attendrissement...

Génovino seul sourit dans sa barbe blanche, tandis que Luzzaro mordait sa noire moustache...

— J'ai cependant, conclut Masaniello, une grâce à vous demander, peuple fidèle, une seule grâce que je vous conjure de me promettre...

— Parlez! parlez! cria la multitude électrisée comme un seul homme...

Et il se fit sur la vaste place un tel silence, qu'on entendit les vagues bruire sur le rivage.

— C'est, acheva le pêcheur avec solennité, c'est de vous souvenir du pauvre Masaniello dans vos prières, et de réciter chacun un *Ave Maria* pour mon âme quand je serai mort, et de m'ensevelir avec la croix du Carmel, insigne de ma gloire et gage de mon salut! Voilà toute la récompense que je réclame! Voilà le testament de votre roi de cinq jours! Me jurez-vous de l'accomplir, ô peuple bien-aimé?

— Oui! oui! nous le jurons! répondit, à travers un sanglot, l'immense voix de la foule... Nous prierons pour votre vie, et non sur votre mort, chaque soir et chaque matin, pendant cent années!

— Merci, peuple bien-aimé, nous sommes quittes, dit Masaniello, les deux mains posées sur son cœur.

Et, se laissant retomber en selle, il entra à l'église au bruit des cloches et des acclamations.

C'était dans un espace réservé, au milieu de la nef du temple, aux pieds de la patronne de Naples, que le dictateur et le vice-roi devaient échanger leurs prisonnières...

Déjà Masaniello y a mis pied à terre avec la duchesse et Marie d'Arcos, lorsque le duc y arrive à son tour, donnant la main à la Puzzolienne...

Comment rendre l'émotion de cette scène et l'éclat de ce coup de théâtre?

Rappelez-vous ou relisez le premier chapitre de cette histoire. Nous sommes dans cette même église, au pied de cette même statue de la madone, où les deux Maries se sont rencontrées, portant leurs offrandes à la mère de Dieu. Mais que d'événements depuis lors, et quelle différence d'une entrevue à l'autre!

Le premier jour, les deux pèlerines étaient seules, à la nuit tombante, dans la nef déserte, obscure et silencieuse. Celle-ci priait pour un fiancé, avec une fleur dans son manteau; celle-là pour un mari, avec des fruits dans son tablier: et leurs chastes âmes, se devinant et s'ouvrant au premier regard, se confiaient doucement, aux genoux de la patronne, leurs mystérieux projets et leur pacte religieux... Toutes deux étaient accablées de douleur et oppressées d'inquiétude... Et la riche inconnue échangeait avec la pêcheuse ignorée un bonheur menacé contre un bonheur attendu, un bijou précieux ici-bas contre une neuvaine précieuse là-haut... Elles se quittaient sans se demander leurs noms devant les hommes, contentes de savoir qu'elles s'appelaient Marie devant Dieu, — Marie d'Arcos recevant de Marie Aniello l'espérance de l'avenir avec une prière du cœur; — Marie Aniello recevant de Marie d'Arcos la joie de sa vie entière avec le prix de sa maison d'Amalfi...

Aujourd'hui, elles se retrouvent égales, et même la pêcheuse au-dessus de la fille du duc, toutes deux en royale parure, au grand jour, devant la cité en fête, dans l'église pleine d'encens et de chants sacrés, au bruit des cloches, des hourras et des armes, sous les yeux de tout ce qu'il y a d'élevé dans le gouvernement, la noblesse, le clergé et le peuple. Elles sont le double gage de la pacification d'un royaume et du repos de cinq millions d'hommes. L'une voit, en habit d'argent, paré de la croix du Carmel, avec Naples à ses pieds, le mari pour qui elle implorait du pain et la vie sauve; elle lui est rendue triomphalement par le vice-roi qui pouvait les écraser d'un geste... L'autre voit son royal père tombé comme elle au second rang devant ceux à qui elle a fait l'aumône d'un bijou... Quel bonheur cependant et quelle gloire pour toutes les deux, si la première n'avait rien à redouter de la seconde, et la seconde rien à reprocher à la première! Mais (voilà où est le drame sans exemple), celle qui a reçu de l'autre, contre une simple prière, la joie, le salut et l'existence, lui a rendu, sans le savoir, le martyre, la honte et presque la mort!... Et elle n'a reconnu sa bienfaitrice qu'en reconnaissant la victime de son mari! Et cette bienfaitrice va la reconnaître à son tour, en reconnaissant la femme de son bourreau! Et cela devant Masaniello, devant le duc d'Arcos, devant l'archevêque, devant tous les chefs et toute la population de Naples!

Jugez maintenant de la pâleur, du remords, de l'effroi de la Puzzolienne, quand elle s'avance au bras du vice-roi vers Marie d'Arcos au bras du poissonnier!

Figurez-vous le saisissement, la terreur, l'horripilation de Marie d'Arcos, lorsqu'elle aperçoit, dans la femme qu'on échange avec elle, la pèlerine dont l'image vivait si douce en son cœur; et dans l'époux de cette femme, dans l'homme à qui elle a rendu le bonheur et le toit de ses aïeux, le rebelle qui a promené à Naples l'incendie et le massacre, l'ennemi qui a failli briser la couronne et la vie de son père, le tourmenteur qui l'a traînée avec sa mère en robes de pêcheuses sur une charrette d'ignominie, le geôlier qui a torturé, avili et foulé aux pieds, sous ses yeux, le fiancé dont son amour et sa foi ont à peine arraché la tête à ce tigre altéré de son sang!

Imaginez surtout, si c'est possible, le coup de foudre qui atteint en même temps le corps et l'âme, toutes les facultés et tous les sentiments de Masaniello, quand, au milieu des exclamations de sa femme et de Marie d'Arcos, sous le cri révélateur et la main vengeresse de celle-ci,

devant la défaillance de l'une et de l'autre et l'émotion de tout ce qui les entoure, le malheureux se rappelle enfin l'aventure du Carmel, la pèlerine inconnue, les pendants d'oreilles et la maison d'Amalfi, comprend la lettre mystérieuse et désespérée de son épouse, et mesure, dans son horreur et son infamie, le crime fatal de son ingratitude et de sa cruauté!

Ce sont là des effets qu'aucune plume ne saurait rendre. Le prestige du théâtre et le jeu des acteurs y suffiraient à peine.

Après les mots entrecoupés qui ont fait éclater la vérité horrible aux yeux du pêcheur et de Marie d'Arcos, les deux femmes tombent évanouies, l'une en s'affaissant avec un cri de douleur, l'autre en reculant avec un cri d'épouvante... Les amis du vice-roi emportent sa fille d'un côté; ceux de Masaniello enlèvent la Puzzolienne de l'autre... Une rumeur et un tumulte formidables traversent l'église... La foule s'agite comme un océan remué par une tempête soudaine... On va, on vient, on se pousse, on interroge, on répond au hasard... Le cardinal et les chefs du peuple accourent du maître-autel, et l'imposante cérémonie deviendrait un chaos inextricable, si le duc d'Arcos et Génovino, résolus de frapper le but qu'ils touchent enfin, ne faisaient expliquer, du haut de la chaire, que l'accident est sans importance, que la fatigue et la chaleur en sont la cause, que les deux prisonnières sont libres par l'échange, et qu'on va promulguer et jurer la capitulation...

XVI. — LE ROI FOU.

Alors enfin le calme se rétablit. On annonce que les deux femmes sont en sûreté, l'une à Castel-Nuovo, l'autre chez son mari, et Masaniello, qui était resté comme sourd et muet pendant le désordre, relève la tête, ouvre de grands yeux, regarde autour de lui, en homme qui cherche à se rappeler un songe, et se laisse conduire par l'archevêque, avec la docilité d'un enfant, au sommet de l'estrade où le prélat le fait asseoir à sa droite, en face du dais occupé par le vice-roi et sa cour...

— Les pendants d'oreilles! la pèlerine inconnue! la maison d'Amalfi!... Voilà les seules paroles qu'il articule sans parvenir à en retrouver le sens...

— Hâtez-vous, Eminence, glisse Génovino à l'oreille du cardinal, *Masaniello sera fou avant une heure!*

— Juste Ciel! que dites-vous? s'écrie l'archevêque.

Et il se retourne vivement, observe le pêcheur, et frémit à l'aspect de son visage...

Aussitôt, sur un signe de sa main, le conseiller Cappola, secrétaire général du royaume, lit à haute voix les articles de la capitulation... La foule salue d'un hourra chaque franchise rendue; mais le poissonnier, sortant peu à peu de sa torpeur, jette bientôt à travers les phrases des commentaires et des jurons, heureusement prononcés d'une voix faible, et réprimés par les gestes du cardinal.

La lecture achevée, l'élu du peuple s'approche du vice-roi, le remercie au nom de la ville de Naples, et le prie de sanctionner la nouvelle charte par un serment solennel...Alors le duc d'Arcos, debout, la main droite posée sur les évangiles présentés par l'archevêque, jure au milieu du plus profond silence d'observer les conventions arrêtées et d'activer l'approbation du roi d'Espagne. Les conseillers et les dignitaires répètent ce serment l'un après l'autre, et le cardinal entonne majestueusement le *Te Deum* auquel la foule répond d'une seule voix, au dedans et au dehors de l'église.

Spectacle admirable, qu'allait troubler une affreuse comédie!...

Réveillé en sursaut par le bruit des chants, des orgues et des cloches, Masaniello se dresse tout à coup, l'épée nue à la main, et contemple, ébloui, le tableau magique qui l'environne. Les acclamations que lui adresse le peuple, et l'honneur que lui font les autorités de se lever en même temps que lui, semblent porter le dernier coup à sa tête ébranlée...

— Vil troupeau! s'écrie-t-il en lançant à la cour du vice-roi un éclat de rire sardonique...

La compagnie de la Mort, qui l'a seule entendu, lui répond par une salve de bravos...

Mais, passant d'un extrême à l'autre, le dictateur reprend avec colère: — Respect au saint lieu, misérables!

Et si l'archevêque n'eût retenu son épée, il allait égorger le factionnaire placé sur l'estrade...

Il tombe alors, frissonnant, aux genoux du prélat, et les embrasse avec larmes, en implorant son pardon.

Ces étranges incidents échappent à la multitude; mais les dignitaires, glacés d'horreur, se disent à l'oreille: — *Le pêcheur devient fou!*

L'instant d'après il se relève, et appelant un gentilhomme de l'archevêque, il l'envoie dire au duc d'Arcos: « qu'il entend conserver le gouvernement de la ville, qu'il lui faut une garde d'honneur à sa porte, — la distribution des brevets à l'armée, l'expulsion de tous les nobles de leurs palais et châteaux, et cent extravagances de la même sorte, auxquelles le vice-roi, gagnant de vitesse et cachant ses frayeurs, répond sans écouter: — Oui, signor Masaniello, oui, tout ce qu'il vous plaira! »

Enfin le dernier chant se perd dans l'espace, et le dernier message du pêcheur dans le mouvement du départ..., lorsque, s'élançant de l'estrade et se frayant un passage à coups d'épée, Masaniello gravit l'escalier de la chaire, et crie d'une voix retentissante: — Arrêtez, peuple fidèle, et recevez les adieux de votre chef!

Puis, « dans son long discours d'une incohérence inimaginable, où des périodes d'une véritable éloquence s'entremêlent aux boutades les plus inouïes, prenant des airs d'illuminé et passant de la modestie des anges à l'orgueil de Satan, il parle de la foule, de la noblesse, du roi, de ses services, des gabelles, de leurs fermiers, des brigands, du duc de Maddaloni, d'une rencontre de deux pèlerines, de la Puzzolienne évanouie, de Marie d'Arcos qui l'attend, de son bonheur sous son toit d'Amalfi, de la nécessité de rester en armes, etc., etc. »

— Oui, peuple bien-aimé, ajoute-t-il d'un ton prophétique et d'un geste imposant, écoutez le dernier conseil de mon amour, et gardez vos armes jusqu'au retour du traité, signé de Philippe IV... Cette pompeuse fête et ce serment sur la Bible ne sont peut-être qu'une ruse de la trahison. Défiez-vous des conseillers, des *gabellieri*, des nobles surtout, vos ennemis acharnés! — Vous voyez en quel état ils m'ont réduit, et ce que je suis devenu par eux et pour vous... un squelette desséché qui n'a plus que la peau sur les os...

Et lacérant son splendide costume, en jetant les lambeaux à l'auditoire, découvrant sa poitrine et ses bras, dénouant jusqu'à ses grègues, et montrant ses jambes décharnées:

— *Ecce homo!* dit-il, en parodiant l'Evangile: *consummatum est!* O peuple adoré! je pardonne à mes bourreaux, et je vous bénis... Mais sachez que ma mort sera le signal de votre ruine; si demain les traîtres m'ont achevé, retombez sur eux comme la foudre, mettez tout à

feu et à sang; faites de la cendre de ces palais odieux, et des mendiants de ces fermiers, gorgés de votre substance !... Me le jurez-vous, peuple fidèle?

Qui peindrait l'effet d'un pareil discours? Après l'avoir trouvé d'abord étonnant, la multitude le trouvait sublime; là où les nobles voyaient le délire, elle reconnaissait l'inspiration d'en haut! Elle trépignait d'enthousiasme, elle pleurait d'attendrissement... Elle eût voulu prendre son roi et l'enlever en triomphe dans la chaire... La compagnie de la Mort et tous les meurtriers et pillards, saisissant l'occasion, hurlaient d'une seule voix, et faisaient hurler à chacun: — Oui, nous le jurons! mort aux traîtres et aux fournisseurs! — Le vice-roi, les seigneurs et les dignitaires se sentant pris, un contre mille, entre un fou furieux et une armée de tigres, pâlissaient et tremblaient, couverts d'une sueur froide, et s'attendaient à tomber égorgés, dans l'église même, au premier signe du pêcheur en démence...

Heureusement pour eux le vent tourne, et Masaniello termine ainsi:

— Silence! peuple illustre, et respect au sanctuaire!... Je vous recommande une femme que vous devez honorer comme la Madone, un ange qu'il faut bénir et implorer à deux genoux: c'est Maria d'Arcos, la fille du vice-roi! la



La maison d'Amalfi. La Puzzolienne voit passer sa sœur de lait. (Tiré du cabinet du comte Satriano.)

pèlerine du Carmel, qui donne ses bijoux aux pêcheurs et ne leur réclame qu'une prière... Demandez-lui pardon de l'avoir offensée, elle qui est pleine de grâce et de douceur... Faites-lui un rempart de vos corps, un bouclier de vos fusils, un tapis de vos manteaux... Répandez sur ses pas les fruits et les fleurs de vos jardins!... Baisez sa trace chérie comme je baise cette croix de la madone qu'elle représente... Que chacune de ses larmes soit rachetée par un sourire de sa bouche adorable; vénérez, à cause d'elle, son père, sa mère, son fiancé, toute sa famille, et tous ceux qu'elle aime ici-bas!...

Et en parlant ainsi il s'agenouillait dans la chaire, il joignait les mains, il se frappait la poitrine, et il versait des pleurs si naïfs et si déchirants, que tout l'auditoire se met à éclater en sanglots...

Cette diversion calme le peuple inconstant et sauve la noblesse et les dignitaires.

Enfin Masaniello, se précipitant de la chaire et courant aux pieds de l'archevêque:

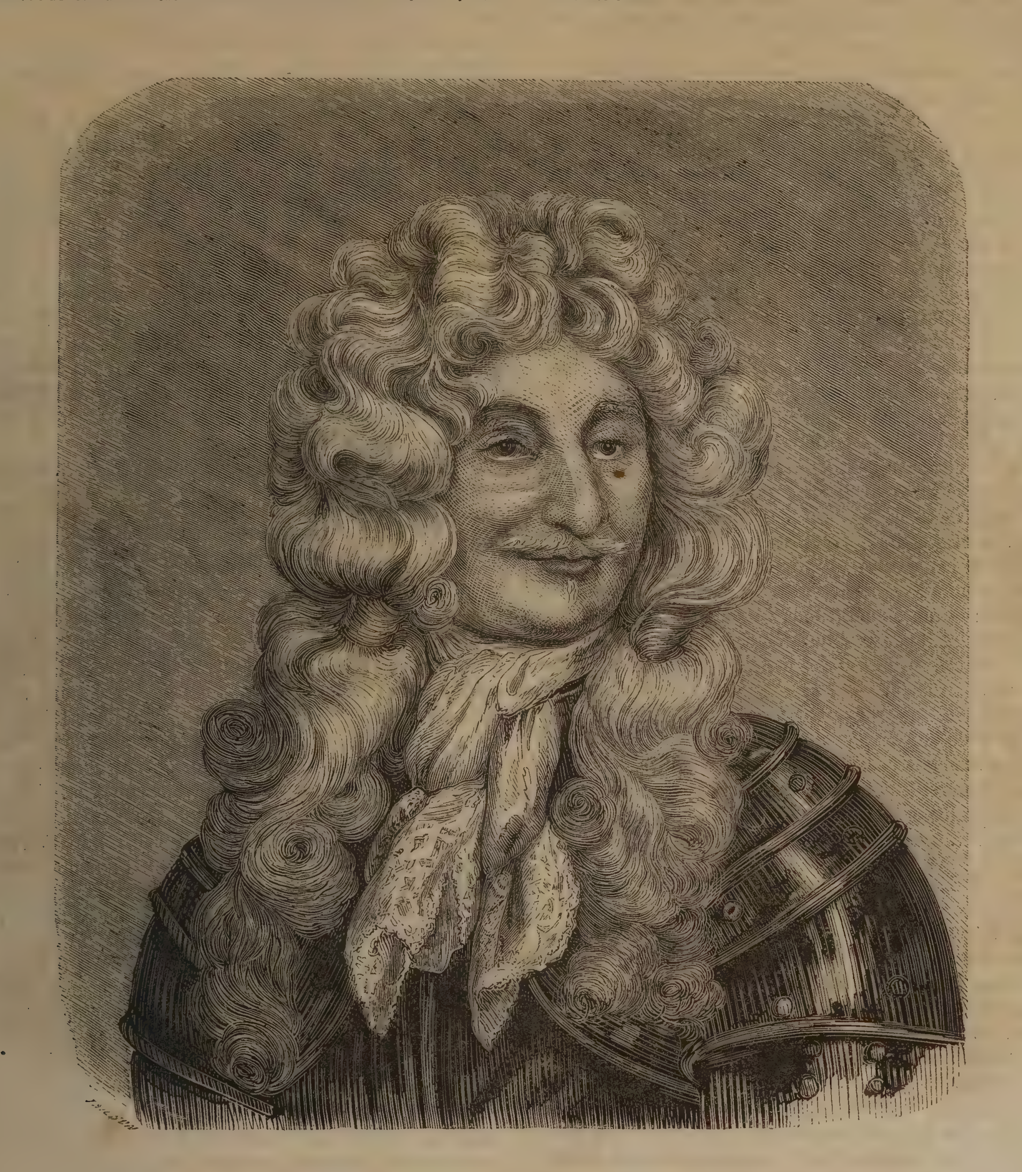
— Mon père, lui crie-t-il, éperdu et gémissant, absolvez-moi de tout le mal que j'ai fait à Maria d'Arcos, ou plutôt faites-moi pendre ou périr sur la roue, afin que je mérite par ce supplice la grâce de Dieu et le salut de mon âme!...

Le cardinal ne peut retenir une larme et détourne la tête... Le navrement succède à la terreur chez les assistants de l'estrade, on relève le pêcheur et on l'exorcise d'eau bénite, tandis que la foule applaudit à outrance, croyant qu'on l'honore et qu'on se soumet à lui...

Bientôt le malheureux semble retrouver ses esprits ; et voyant le duc se hâter de partir avec sa suite, il lui donne gravement la main, et le conduit à travers la multitude.

— Quittez-nous, signor Masaniello, dit le vice-roi ; votre œuvre est faite... ; allez vous reposer...

— Me reposer ! Et mon peuple ? ne suis-je pas toujours son chef ?



Portrait du duc d'Arcos, vice-roi de Naples.

— Sans doute, reprend le duc d'Arcos, je vous confirme dans la charge de capitaine général, et vous octroie, au nom du roi, le titre de duc de San-Giorgio.

Il lui en remet, en effet, le brevet, préparé d'avance, et lui passe au cou une chaîne d'or de trois mille écus...

La foule applaudit encore ; mais, rejetant la chaîne et déchirant le brevet, Masaniello s'écrie :

— Arrière ces clinquants ! ils saliraient ma croix du Carmel ! Je ne suis que pêcheur, et veux mourir pêcheur !

La foule applaudit plus que jamais...

— Croyez-vous, dit l'insensé, que j'aie besoin d'un titre pour régner sur Naples ? Vous allez juger de ma puissance !

— Silence ! et place au vice-roi ! crie-t-il alors à la masse turbulente et impénétrable.

Et tous les bruits meurent dans l'église, et les rangs compactes s'ouvrent jusqu'à la porte.

Arrivés là, le pêcheur et le duc se trouvent devant une nouvelle foule plus serrée encore et plus bruyante.

Le premier remonte à cheval, et, sans prononcer un mot, il pose un doigt sur ses lèvres, et fait signe de laisser un passage.

A l'instant même, pas une rumeur ne s'élève de cette

mer vivante...; et le vice-roi, saisi de stupeur, entraîné par ce prestige électrique, embrasse le fou tout-puissant devant lequel il se sent annulé.

— Sous peine de mort, reprend le dictateur, j'ordonne qu'on se retire et qu'il ne reste personne sur cette place!

Les cent mille hommes s'écoulent comme un torrent muet, et le parvis s'étend, libre et désert, jusqu'à la plage du golfe.

— Allez maintenant, dit le pêcheur en congédiant le duc avec majesté...

Et le cortége royal défile vers Castel-Nuovo par la grande place du marché... Là, sur un cri du peuple, il s'arrête devant la cabane de Masaniello. Amenée par ses lieutenants, la Puzzolienne, toute blême sous ses parures, s'avance à la fenêtre, comme une victime poussée à l'autel; et le duc et son escorte entière la saluent avec le même respect que la vice-reine de Naples...

Un seul page, au dernier rang, ayant oublié d'ôter sa toque, tombe mort sous un coup d'épée, qui l'abat comme un coup de foudre.

Et le meurtrier, qui est-il? Masaniello lui-même, arrivé à l'instant sur son cheval au galop, couvert de ses lambeaux argentés, plus frénétique et plus terrible que jamais!

Tels étaient les résultats de la fameuse capitulation ; la Puzzolienne et Marie d'Arcos frappées au cœur ; le poissonnier frappé au cœur et au cerveau ; la belle comédie du privilége de Charles-Quint tournée en tragédie horrible ; le duc et ses amis arrachés à peine à mille morts ; l'incendie et le massacre plus imminents que jamais : le sort du royaume livré au hasard et la capitale gouvernée par un fou ; — fou d'autant plus redoutable, que son influence renaissait par sa folie même, à laquelle le peuple était loin de croire, et que les bandits regardaient comme un retour à la raison.

Aussi le pêcheur trouva-t-il à sa porte Luzzaro et la Compagnie de la Mort, enchantés de redevenir ses conseillers et ses bourreaux. Ils mirent le comble à son délire et rallumèrent toutes les fureurs de la plèbe par une ovation dont les cris sanguinaires achevaient d'annuler la capitulation...

XVII. — LE DERNIER COMPÈRE.

Deux autres hommes l'annulaient aussi, tête à tête, à quelques pas de là. C'étaient Génovino et le *taglia-topi*, réunis dans la maison du premier.

— Eh bien ! disait Basilo, voilà un *rat* inattendu ! Masaniello fou ! il ne manquait plus que cela aux Napolitains !

— Ce sera leur dernière convulsion, répond le légiste : *Quos vult perdere Jupiter dementat* ; tant pis pour ceux qui s'y laisseront broyer ! Quant à moi, dont l'affaire est faite, je m'en lave les mains, et je vais rejoindre mon compère le duc à Castel-Nuovo. Il n'a plus qu'à laisser cuire la révolte dans son jus, c'est-à-dire dans le sang et la flamme... Quand le peuple aura brûlé et tué tous les nobles, le vice-roi remontera tranquillement sur son trône, et moi sur le banc de velours de la Sumaria.

— Le vice-roi fera la culbute ! Et vous présiderez, non la Sumaria, mais les Sédiles, signor Génovino ! reprend Basilo en jetant son dernier masque, et en tirant des papiers de sa boîte à drogues...

— Que veux-tu dire ? s'écrie l'ambitieux ébloui...

— Que vainqueur ou vaincu, le duc d'Arcos est perdu d'avance ; et que vous êtes digne d'être mon confident, puisque vous serez capable d'être mon complice, ainsi que l'ont décidé Son Altesse Royale Don Juan d'Autriche et Son Excellence le comte d'Oñate, le futur triomphateur et le futur vice-roi de Naples !

Et il remet à Génovino les lettres qui expliquent tout le complot dont il est l'humble instrument, — contre le savant lui-même tant qu'il a secondé le duc et le pêcheur, contre ceux-ci et contre le duc de Guise, et enfin contre le vice-roi qui doit céder la place à son rival...

— Voulez-vous présider les Sédiles ? ajoute Basilo en riant, tandis que le légiste admire le plan sublime de ses nouveaux compères.

— Je veux t'embrasser, *mio caro*, répond le vieillard avec effusion... Per Dio ! je n'oublierai jamais un tel service... J'allais m'accrocher à une branche pourrie ! Vivent Don Juan et le comte d'Oñate, et à bas le duc d'Arcos !... Je me charge de le précipiter en ami ; tu peux en informer son successeur !

— Voilà justement le rôle qui vous est offert. L'homme qui le devine si bien le remplira mieux encore. Je vous informerai de l'approche de Son Altesse et de la flotte. Déjà, sans doute, Châtillon et Guise sont tués ou pris à Ischia, et dès demain peut-être nous verrons l'étendard de Castille devant ces murs ! Ce sera le moment de frapper le coup décisif... Allez maintenant à Castel-Nuovo, et au revoir, *signor presidente!*

Génovino courut chez le vice-roi, et Basilo... aux magasins des poudres...

XVIII. — RAYON DU CIEL DANS L'ENFER.

Après les secousses qui avaient déjà ébranlé la tête et le cœur de Masaniello, on conçoit que la péripétie du Carmel eût achevé de troubler sa raison. Que d'illusions brisées depuis six jours dans cette âme simple et généreuse ! Il avait cru relever et sauver son pays, et il le déshonorait et le perdait avec lui-même ! Il avait cru venger sa famille et sa femme, et quel prix odieux lui coûtait cette vengeance ! Il avait cru gagner une bonne cause par un noble combat, en s'immortalisant comme libérateur de sa patrie ; et il était devenu un chef d'incendiaires et d'assassins, un instrument d'ambitions lâches et d'invasion étrangère !... Il avait cru rendre à Naples l'abondance et la sécurité, et il avait fait de cette capitale un bûcher et un échafaud ! Il avait sacrifié son repos, son bonheur, sa petite maison d'Amalfi, rêvant d'y rentrer glorieux et pur, comme Cincinnatus, et d'y bénir jusqu'à sa mort l'ange inconnu qui lui avait donné tant de joies ; et non-seulement il voyait ce repos, ce bonheur et cette gloire s'évanouir ; mais, dans l'enfer qui remplaçait l'abri de ses aïeux, il retrouvait cet ange de son salut écrasé sous ses pieds de démon !...

Ah ! si un éclair eût brillé encore dans l'orage de son cerveau, qu'il eût pleuré amèrement de s'être engagé dans ce cylindre des révolutions qui broie et dévore tout entiers ceux qui osent y risquer un seul doigt !...

Apportée de l'église à sa maison du marché, comme on l'a dit, la Puzzolienne, en rouvrant enfin les yeux, chercha des consolations dans le souvenir de son époux... Mais les objets que rencontra son regard n'étaient pas faits pour calmer sa honte et sa douleur. La même misère qu'avant son départ, et plus triste encore par un affreux désordre, et par ce mélange d'or et d'argent, de riches étoffes et de meubles précieux, qui ont été décrits plus haut ; tel fut le spectacle qui navra la pauvre femme. Sur quelques pièces de ce butin de guerre qu'elle examine avec effroi, elle reconnaît les noms des familles les plus vénérées, les armes de plusieurs de ses maîtres et de ses bienfaiteurs ; elle y aperçoit même des traces de sang ;

et, jetant un cri, elle s'élance à la fenêtre... Là, nouvelle horreur; elle voit face à face, autour du trône de Masaniello, fixées encore au bout des perches, couvertes d'un sang noir, livides, grimaçantes, échevelées, infectes, les têtes de Don Carafa et des complices de la trahison de Perrone... Elle serait devenue folle à son tour, devant de pareils tableaux, si elle n'eût trouvé un refuge dans un cabinet, où elle tomba à genoux aux pieds d'une madone: la patronne, hélas! dont le pêcheur avait orné son lit nuptial le jour de leur mariage, et que tous deux avaient implorée neuf jours, dans leur prière du soir, pour cette autre Marie, leur ange tutélaire et leur victime!...

Elle n'était cependant qu'au début de ses expiations... Au bout d'une heure, elle entend crier: Vive Masaniello! honneur à la vice-reine! et elle se trouve au milieu des brigands, soldats de son époux! Elle est accablée de leurs farouches hommages. Elle est exposée par eux aux saluts du duc d'Arcos et de sa suite; elle est fêtée par des chants de révolte et des cris d'assassinat... Enfin elle respire en apercevant son mari, mais dans quel état, juste Ciel! Epuisé, hagard, les vêtements en lambeaux, porté en triomphe par la Compagnie de la Mort, et offrant pour bienvenue à sa femme, — le page du vice-roi égorgé de sa main!

La malheureuse, qui croyait du moins la paix faite à Naples, ne comprenant rien à ces revirements sanguinaires, retombe défaillante et sans voix, — tendant les mains au pêcheur, qui ne la voit même pas, et que Luzzaro et ses sbires entraînent au pillage et au massacre...

Suivons-le jusqu'à ce qu'il revienne donner le coup de grâce à la Puzzolienne, en lui apportant l'aspect de sa démence.

Le jour qui avait vu le serment de paix, dit Rivas, fut le jour le plus sanglant de la révolution de Naples. Ecoutons encore l'historien de ces scènes de vertiges, que nous sommes forcé d'atténuer pour nos lecteurs.

Le pauvre roi-fou n'est plus que l'instrument, l'épée et la hache de Luzzaro et de ses compagnons, qui lui montrent dans Naples entière un réseau d'embûches tendues contre sa personne, une fourmilière de traîtres complotant sa mort. Il débute par installer, en face du palais d'Arcos, un gibet colossal, muni de tous les outils de la torture, et flanqué de deux bourreaux dont il se fait le pourvoyeur... Il court au château du duc de Maddaloni, et le pille de fond en comble... Des deux gardiens maures qu'il y trouve, il fait périr l'un sur la roue; il baptise l'autre et le met à la tête de ses prétoriens. Il livre au fer tous les serviteurs et protégés du duc; il se promène dans ses riches appartements, il balafre de coups de hallebarde ses portraits et ceux de son père; il poignarde le vieillard au cœur, il découpe et emporte le visage du fils, en s'amusant à lui crever les yeux. Puis il incendie l'édifice et le regarde brûler avec des éclats de rire.

Le cardinal arrivant à lui pour l'apaiser, il le conduit au clocher d'une église, lui fait bénir son épée et ses soldats, et le quitte pour retomber dans ses fureurs. Il démolit un mur chez les jésuites, et laisse égorger un d'entre eux, pour chercher un réfugié suspect. Il envahit, sous le même prétexte, le cloître des nonnes de *Sancta Croce*, et, après les avoir livrées à ses bandits, un prêtre venant lui reprocher son crime, il se jette à ses genoux, lui demande l'absolution, et fait décapiter ceux qui ont rempli ses ordres. Il mêle ainsi le crime et le repentir, les attentats et les bienfaits. Un archevêque lui demande un laisser-passer pour regagner son diocèse; il lui donne une escorte de quatre cents hommes, une flottille de quarante chaloupes, un sac de cinq cents doublons, et une accolade par-dessus le marché. Un comte d'Aversa lui apporte une requête urgente; il la lui accorde gravement, et le renvoie d'un coup de pied dans l'échine, en disant: —Allez avec Dieu! Je vous fais prince d'Aversa!

Il renouvelle en même temps son état-major. Il choisit pour mestre de camp un certain Polito, batteur d'or, qui a gagné son épée à coups de hache. Il prend pour lieutenant l'armurier Gennaro Annese, ambitieux vulgaire, poltron insolent, intrigant sournois, qui s'élevait, en rampant, vers la succession du dictateur...

Il finit par courir à cheval, au galop, l'épée nue, à travers la cité, renversant et frappant tout ce qui se trouvait sur son passage, déclarant les premiers venus complices de Maddaloni, et les faisant rouer, pendre ou décapiter sous ses yeux...

Les historiens évaluent à quinze cents les victimes de cette journée de délire... Les quatre cent mille habitants de Naples, glacés d'épouvante, s'enfermèrent chez eux, prirent la fuite, ou se soumirent à toutes les extravagances du tyran.

Le vendredi 12 juillet, sixième jour du soulèvement, est resté marqué de rouge dans la mémoire des Napolitains; les souvenirs s'en transmettent encore aujourd'hui de père en fils. (Rivas, D'Hervey-Saint-Denys.)

La nuit approchait lorsque Masaniello exténué rentra enfin dans sa maison.

La Puzzolienne, entourée de sa famille accourue près d'elle, venait de s'endormir sur les genoux de son frère, aux pieds de la madone dont elle avait imploré le secours.

En se réveillant aux clameurs de la Compagnie de la Mort, en voyant paraître son mari défait, chancelant, couvert de sang et de poussière, les yeux égarés, un rire affreux sur les lèvres, ne reconnaissant pas celle qu'il avait tant aimée, elle pressentit leur malheur suprême, et s'élança vers lui avec un cri déchirant.

Mais en vain elle le serre dans ses bras et lui prodigue les mots les plus tendres. En vain elle lui rappelle tout ce qui doit éclairer sa mémoire et toucher son cœur; le fou, ramené aux causes de sa démence, prend sa femme pour la fille du vice-roi, s'éloigne d'elle avec terreur, puis, se traînant par terre et s'arrachant les cheveux, demande grâce avec des larmes et des sanglots, et veut se passer son épée au travers du corps...

Son beau-frère, abrégeant ce supplice, le désarme et l'emporte dans sa chambre, où il tombe anéanti après une dernière convulsion.

Puis tous les parents, voulant sauver du moins la Puzzolienne, l'arrachent de la maison fatale et l'embarquent avec eux pour Amalfi... Marie se défend et résiste, et veut rester près du pêcheur... Mais son frère jure de le lui conduire le lendemain, après avoir pris les mesures nécessaires vis-à-vis du peuple, et elle part vaincue par ce serment, — moins encore que par sa défaillance.

La nuit était superbe, le ciel étoilé, le golfe splendide, comme à ce premier voyage de la même famille lorsqu'elle allait chercher sous le même toit le bonheur assuré par l'ange du Carmel. Cette fois, les malheureux semblaient guider un convoi funèbre, — le convoi de leurs illusions détruites; — et la Puzzolienne, couchée dans la barque, livrant à la brise et aux flots ses pleurs muets, était comme la frêle et blanche morte que ses proches conduisaient au tombeau...

Cependant, si quelque chose pouvait soulager Marie

c'était de passer de l'enfer de Naples au paradis perdu de sa maisonnette.

Elle y entra au lever de l'aurore, par la façade opposée au golfe, et qui donnait sur la route d'Amalfi. Moins riant de ce côté que du côté de la mer, l'humble logis s'offrait plus pittoresque encore, avec sa physionomie du seizième siècle, son damier de pierre et de bois sculpté, ses colonnettes torses et ses cariatides fantasques, son cadre d'arbres gigantesques et ses feuillages accrochés au toit et aux murailles. (Voir la gravure ci-dessus.)

Malgré les souvenirs cruels qui peuplaient cet asile de ses rêves, en embrassant sa vieille mère qui en était la gardienne, Marie éprouva une consolation intime et profonde. Elle respira dans cette oasis de calme et de propreté, embellie de ses mains laborieuses; elle arrosa de douces larmes ces vieux meubles de famille, ces gages d'une joie évanouie, ce lit nuptial, ces armes et ces filets, ces pieuses images, cette corbeille qui attendait son enfant...; et elle s'endormit, bercée par ses frères et sœurs, autant d'anges gardiens, qui lui disaient: — Espère, et qui lui promettaient, pour son réveil, le retour de Masaniello...

Quand elle se leva, ranimée par un long sommeil, elle se crut heureuse encore, et elle courut à la fenêtre inondée d'un jour pur.

Hélas! elle vit défiler sur la route les spectres de ses douleurs, les victimes de son mari, les proscrits chassés du volcan de Naples...

Dans une jeune fille qui passait à cheval, escortée de ses valets portant ses trésors et son faucon bien-aimé, elle reconnut une sœur de lait, compagne de ses jeux d'enfant! — La jeune fille la reconnut aussi, et la navra d'un cri d'épouvante...

Marie se rejeta dans sa chambre et n'osa plus regarder au dehors.

Après six longues heures d'attente, Masaniello arriva enfin, amené ou plutôt apporté par son beau-frère.

— Est-il libre? est-il à moi? s'écria la pauvre femme en se jetant au-devant de lui...

— Libre? plaise à Dieu! Je l'ai dérobé au peuple, qui le cherche partout, répondit le jeune homme. A vous? oui, si votre amour peut faire un miracle!

Le dictateur n'était plus un tigre en délire, mais un vieillard en enfance! Il parlait sans penser, écoutait sans comprendre, regardait sans voir...

Aussi désolée à son aspect, mais moins effrayée que la veille, Marie s'empara de ce fantôme et essaya de lui rendre l'âme... Qui pourrait dire ses inventions ingénieuses et touchantes? Les mains dans les mains du pêcheur, les yeux sur ses yeux, le cœur sur son cœur, debout ou à genoux devant lui, le comblant des plus douces caresses, l'appelant des noms les plus chers, riant et pleurant à ses moindres gestes, à la fois son épouse, sa mère, sa fille, sa servante, son médecin, son confesseur, son bon ange, tour à tour elle l'assied au milieu de sa famille, ou elle le promène dans les joies du passé et les espérances de l'avenir. Elle lui montre toutes les chambres de leur maison, tous les meubles de ses aïeux, ses filets et sa bêche, son stylet et son beau fusil, le berceau prêt pour son enfant, le golfe où il a tant voyagé, les fruits qu'il cueillera pour sa table, les fleurs qu'il aimera dans son jardin, les oiseaux qui l'éveilleront de leur chant, la tonnelle où ils se reposeront ensemble...

Efforts superflus pendant une heure entière! Etranger sous son toit, ne reconnaissant rien ni personne, Masaniello ne fait que balbutier: — Le serment... et la trahison!... Brûlez celui-ci! tuez celui-là!... Naples à feu et à sang!... A moi, Luzzaro!... Puis, avec une larme naissante et un soupir étouffé: — Ma jolie retraite d'Amalfi, qu'a rachetée la pèlerine!... Quelle est cette pêcheuse sur cette charrette? Infâmes, arrêtez! délivrez-la! portez-la en triomphe... Attelez-moi à son char... Qu'ils sont beaux les pieds de celle qui rend le bonheur à Masaniello! Viens, Marie, viens, ma femme; venez, peuple fidèle..., baisons les pieds de Marie d'Arcos!...

Cette idée lui revenant sans cesse, la Puzzolienne, au lieu de l'écarter, la ramène avec douceur... Elle prend le fou dans ses bras et se met à lui raconter, comme à un enfant, toute l'histoire de la pèlerine, des pendants d'oreilles, de la neuvaine à la Madone, de la maison rachetée, du banquet de famille préparé pour lui, du repos et de la joie assurés à leur vie entière...

O succès inespéré! un éclair brille dans les yeux du pêcheur... Son front pense et se redresse..., ses lèvres sourient, ses larmes coulent... Le voilà, triste et pâle, mais intelligent et beau comme autrefois... Il passe une main sur ses cheveux..., il examine sa demeure, son jardin, le golfe, la route, ses trésors domestiques..., les meubles, le berceau, la table servie... Il s'observe lui-même et se retrouve!... Il regarde sa mère, ses frères, ses parents, sa femme... Il la reconnaît, pousse un cri, et la serre sur son cœur...

— Marie! c'est toi!... Merci, mon Dieu! merci, Marie d'Arcos!

C'était encore Marie d'Arcos, en effet, qui lui rendait la raison!

Vous voyez le transport de la jeune femme et de toute la famille...; vous voyez ce bonheur, cette vie reprise d'un seul coup..., ce groupe enlacé dans un embrassement, ce rayon du ciel transformant la nuit de cet enfer...

La Puzzolienne serait devenue folle à son tour, ou serait morte de son ivresse, si elle ne l'eût exhalée dans une prière, en tombant à genoux avec tous ses parents... Ce tableau ne peut se rendre, il se devine par l'âme...

On devine aussi les scènes qui suivirent: Naples et le monde oubliés; les malheurs effacés par la joie, le sang essuyé par les larmes, les crimes excusés par la folie, Dieu lui-même faisant grâce au remords... Masaniello racheté par le repentir, arraché au cauchemar de six jours, prenant possession de tous ses beaux rêves, de sa conscience, de son ange gardien, de son amour, de sa femme, de sa maison, de sa famille, allant et venant de la salle basse à la chambre, du logis au jardin; savourant les harmonies de la mer et les senteurs de la campagne, maudissant la guerre, la politique et la gloire, jurant de vivre et de mourir caché dans son Eden, et de ne plus retourner à Naples que pour obtenir à genoux le pardon de Marie d'Arcos...

XIX. — SURPRISE ET RECHUTE.

Ces enivrements durèrent jusqu'au soir; et, après avoir désespéré de voir finir son supplice, la Puzzolienne, assise près de son mari, à la fenêtre du golfe, une main sur son cœur apaisé, l'autre sur son front attiédi, commençait à croire à l'éternité de ses consolations, lorsque tous deux, réveillés en sursaut par une salve immense d'artillerie, voient se déployer sur les flots cinq, dix, vingt, quarante, cinquante vaisseaux et galères, portant au grand mât la bannière de Castille!...

La femme pâlit, comme atteinte au cœur, et le pêcheur se lève en criant: — La flotte et l'armée du roi d'Espagne! c'en est fait de Naples et des Napolitains!

On juge si la surprise et la tentation étaient formidables pour Masaniello. Ses doigts se crispaient sur sa croix du Carmel, et Marie l'observait avec angoisses, demandant à Dieu d'assoupir ces canons qui, multipliant leurs décharges, ébranlaient le ciel et la terre, sa maison et son existence, et la tête à peine remise de son pauvre mari...

Celui-ci, d'un regard effaré, mesurait la distance, comptait les navires, tressaillait aux détonations, s'élançait à la fenêtre et cherchait son épée, puis revenait tomber aux bras de sa femme, luttant, comme Jacob, contre un spectre invisible, ou plutôt contre lui-même et tout un peuple qui le réclamait plus haut que les canons espagnols...

Eh bien ! il allait triompher de cette crise suprême, car il s'écriait en s'enfermant dans sa chambre : — Que Naples se sauve ou se rende sans moi ! Toutes ses franchises ne valent pas une goutte de sang !

Mais à l'instant même deux cents felouques abordent devant son toit, et six cents Napolitains, conduits par Luzzaro et Annese, envahissent sa maison comme un torrent. En vain Marie et ses frères, et toute sa famille, leur barrent le passage..., le pêcheur est obligé de s'élancer au-devant d'eux pour réprimer leur violence, et, les arrêtant d'un geste, il leur demande avec autorité : — Que voulez-vous de moi ?

— Nous voulons le salut de la patrie ! répond Luzzaro, et nous venons chercher notre libérateur...

— Ils veulent ma mort !... Tu ne seras pas mon bourreau ! s'écrie la Puzzolienne, les bras étendus...

Masaniello prend à deux mains sa tête ébranlée, son courage chancelant, et réplique avec effort :

— Choisissez un autre général ! je ne suis plus rien, mon œuvre est finie...

— Ton œuvre finie? Tu ne vois donc pas cette flotte? tu ignores donc...

— Je sais tout ! mais je veux tout oublier...

Luzzaro bondit de colère et va insulter l'homme qui était la veille un Dieu pour lui... Mais Annese, plus calme et plus habile, Annese, déjà lieutenant et bientôt successeur du poissonnier, Annese qui a vu le peuple éperdu sans Masaniello, comme un troupeau sans pasteur, et qui sent crouler sa propre grandeur avec tout le reste, s'il ne rend pas aux Napolitains leur héros, Annese prend la parole, et dit avec respect à son chef :

— Vous hésitez, maître, et je le conçois, parce que vous ne savez pas les graves nouvelles. Vous nous suivrez en apprenant qu'il y a sur ces vaisseaux six mille hommes et Don Juan d'Autriche, fils du roi d'Espagne.

— Quand ce serait le roi lui-même, je ne vous suivrai pas ! fait le pêcheur en détournant la tête...

— Vous nous suivrez en apprenant que Naples entière vous appelle et s'ensevelira sous ses ruines en vous maudissant, si vous refusez de venir à son secours...

— Qu'elle se rende sans verser le sang ! je ne vous suivrai pas !

— Vous nous suivrez, en apprenant que les Français sont dans la ville, en même temps que les Espagnols sur le golfe...

Masaniello tressaille et prête l'oreille...

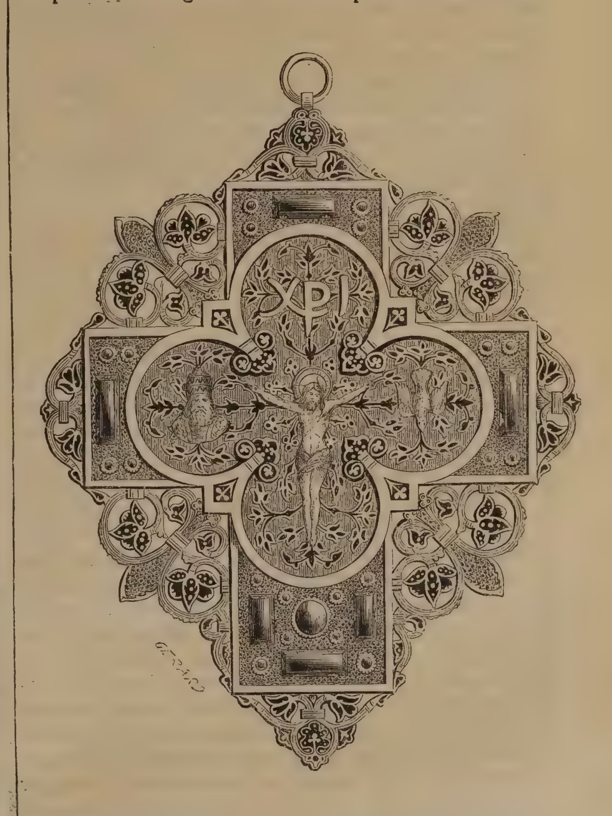
— En apprenant, continue Annese, que le marquis de Châtillon et le duc de Guise sont arrivés à Naples, ce matin, à travers la flotte de Don Juan ; qu'ils ont arboré les fleurs de lis et le portrait de Louis XIV à San-Lorenzo et au marché, et que, si vous laissez un seul jour à leurs intrigues, le peuple, qui les chasserait sous vos ordres, va devenir avec vous, et grâce à vous, l'esclave de la France !

— C'est impossible ! s'écrie Masaniello dans une hésitation terrible... Mais, sous l'étreinte de sa femme en pleurs, il ajoute encore : — Je ne vous suivrai pas !

— Vous nous suivrez, Mas, poursuit Annese, qui savait depuis la veille la force de ce dernier coup, en apprenant que Châtillon a déjà pris un bastion de Castel-Nuovo, et enlevé Marie d'Arcos, cet ange que vous nous recommandiez hier, et qu'il va forcer l'archevêque de lui donner demain pour femme, en couronnant son cousin de Guise roi de Naples et de Sicile !

Cette fois Masaniello pousse un cri et sa femme elle-même semble l'abandonner...

— Marie d'Arcos prisonnière ! et encore victime ! dit le pêcheur en regardant la maison pleine de ses bienfaits.



La croix du Carmel, tirée du cabinet du comte Satriano. Dessin de Montalant. (Voir la description détaillée, au chap. II. Octobre dernier, p. 7.)

Marie d'Arcos livrée à Châtillon, mariée à Châtillon, dont elle doit maintenant exécrer la perfidie ! Oh ! tu mens, Annese, dis-moi que cela n'est pas vrai !

— En voici la preuve, adressée à vous-même, achève le tentateur. Je suis ici l'ambassadeur de Marie d'Arcos, qui vous appelle à son aide, — comme la ville de Naples.

Et il présente à Masaniello cette lettre de la fille du vice-roi, transmise au marché par la compassion de ses gardiens.

« J'ai travaillé à votre bonheur sans le savoir, et vous avez travaillé à mon malheur sans le vouloir... J'ai vu votre repentir, et je vous pardonne ; voyez ma douleur et sauvez-moi... Au nom de votre amour pour Marie Aniello, au nom de notre sainte patronne, au nom des souvenirs du Carmel, délivrez Marie d'Arcos du traître que je dé-

fendais quand vous l'accusiez... Arrachez-moi, morte ou vive, à la honte d'épouser le marquis de Châtillon! Au secours! au secours! Et je vous bénirai mille fois plus que je ne vous ai maudit! « La Pèlerine du Carmel. »

On comprend l'effet d'une telle lettre sur Masaniello... Il en baise chaque ligne, il en baigne chaque mot de ses pleurs. — « *Je vous pardonne! Sauvez-moi!... Au nom de Marie! au nom du Carmel!... Au secours! et je vous bénirai!...*

C'en est fait... Le pêcheur ne voit plus, n'entend plus, ne connaît plus que Marie d'Arcos... Il remet son épée au vent, dit à sa femme : — A moi, Marie! Encore une bataille! Dieu le veut, c'est lui-même qui parle! Allons racheter notre crime et mériter notre bonheur!

Et entraînant avec lui la Puzzolienne, que son noble cœur pousse aussi en avant, il se précipite dans une felouque en criant aux six cents hommes : — A Naples! à Castel-Nuovo! Et sus à Châtillon.

— Sus aux Français et mort aux traîtres! ajoutent les compagnons de la Mort en dégaînant leurs poignards.

Ce commentaire annonçait assez le reste.

— Je savais bien que je l'emmènerais, se dit Annese.

— A la bonne heure, se dit Luzzaro, nous allons gagner la belle!

Pauvre et généreux Masaniello! Un tel élan, certes, était digne d'un autre sort... Mais il est écrit que, sur la pente fatale des révolutions, les meilleures volontés n'aboutissent jamais qu'à la folie!

XX. — LE DUC DE GUISE.

Les nouvelles d'Annese et la lettre de Marie d'Arcos arrivaient si à propos, que le lecteur les soupçonne peut-être de fausseté. Elles étaient malheureusement trop vraies. (Dans ce drame, authentique d'un bout à l'autre, nous ne nous permettons qu'un léger anachronisme, en avançant de quelques jours l'entrée de Guise à Naples.)

Nous avons laissé cet étrange paladin attendant l'avis de Châtillon au sud de l'île d'Ischia, avec ses huit felouques aux couleurs de sa belle, ses vingt-deux compagnons, ses six milliers de poudre, ses quatre mille pistoles, et son rêve impossible, si l'impossible eût existé pour Henri de Guise.

Nous avons montré son digne cousin évadé de San-Lorenzo par une échelle de soie, volant à sa rencontre et à son salut, quand Marie d'Arcos croyait l'envoyer aux Espagnols, et s'élançant dans la nuit, comme à une bonne fortune, à la gueule des canons de Don Juan, prévenu par le *taglia-topi*.

Jamais certes on ne courut plus directement à une ruine assurée. Tout conspirait pour jeter le duc et le marquis ensemble aux mains de leurs ennemis. Eh bien, tous deux échappèrent justement par où ils devaient succomber. L'invraisemblance de leur entreprise en créa le succès. La mort recula devant leur témérité. *Audaces fortuna*, etc... Les agents de Basilo sauvèrent Châtillon sans le vouloir, par le moyen même qu'ils employaient pour le perdre. Leur felouque, aux armes et aux couleurs de l'Espagne, fut respectée, au lieu d'être attaquée par les vedettes espagnoles, et passa intacte et saluée à travers les quarante-huit vaisseaux! Profitant de cette bonne aubaine pour leur retour à Naples, les deux cousins réunis arborent le drapeau castillan... Ils arrivent à minuit au vent de la flotte de Don Juan...

— Qui vive! leur crient les canonnières qui les guettaient, mèche allumée...

—Eclaireurs du vice-roi, répond intrépidement Guise, cachant ses griffes et montrant ses ailes, comme la chauve-souris de la fable. Et, pour compléter l'illusion, Fabrani, son secrétaire, seriné par le marquis, va raconter aux Espagnols une mission imaginaire du duc d'Arcos... Cependant Don Juan d'Autriche se ravise, mais trop tard, et lance ses chaloupes armées à la poursuite de la flottille. Une tempête violente se déchaîne... Les felouques de Guise sont dispersées..., lui-même n'échappe au naufrage que par l'étoile de César et de Pierre le Grand... Après deux heures d'égarement dans une nuit sombre, il rejoint son cousin et ses compagnons. Ils essuient alors les bordées des chaloupes espagnoles... L'un voit la plume de son chapeau, l'autre le nœud de son épée, enlevés par un boulet... Enfin, gagnant leurs ennemis de vitesse, et riant de tant de morts vaincues, ils abordent avec le soleil la plage étonnée de Naples, couverte de leurs amis criant au miracle, et de dix mille hommes entraînés par eux. Châtillon, nu-tête, l'épée en l'air et saluant de la main; Guise, debout sur la proue dorée de la felouque royale, ombragé de son drapeau vert et isabelle, radieux de majesté, de grâce et de confiance, « tel qu'un Argonaute ou un demi-Dieu, apparaissant sur cette mer mythologique, à ce rivage enchanté de la Mergellina, devant cette population à demi nue, comme une population antique, qui accourt à sa rencontre avec des cris de triomphe et d'admiration » (A. de Saint-Priest).

L'absence de Masaniello livre Naples au nouveau libérateur. On le regarde et on l'accueille comme un envoyé de Dieu. Arriver ainsi, en effet, n'était-ce pas tomber du ciel?... On baise ses vêtements, on encense son cheval... on applaudit ses mots charmants. Les mécontents rappelant ses aïeux et le taxant de viser à la tyrannie... — Moi, répond-il, en montrant sa felouque, je suis né dans cette coquille, je ne connais rien au delà!

Les femmes surtout deviennent folles de sa bonne mine et de sa galanterie.

Bref, en quelques heures, ainsi que l'a dit Annese, Guise prend possession des deux tiers de la ville; il y est presque aussi roi que le roi d'Espagne, d'autant plus qu'il affecte moins de l'être; et Châtillon, n'oubliant pas son but personnel, surprend, avec une poignée de braves, un bastion de Castel-Nuovo, enlève et conduit à San-Lorenzo Marie d'Arcos, qui, derrière son masque arraché, reconnaît enfin l'ennemi de son père, et, maudissant ce fiancé béni la veille, appelle, comme on l'a vu, Masaniello à son secours...

Tel était le conte fantastique réalisé par Henri de Guise... L'histoire n'a-t-elle pas raison de le nommer le héros de la fable?

Nous ne tarderons pas à connaître la moralité.

XXI. — LE REVERS DE LA POPULARITÉ.

Lorsque Masaniello rentra à Naples avec sa femme, Annese, et la Compagnie de la Mort, tout ce qu'avait vu cette grande cité depuis sept jours fut effacé par le plus étrange et le plus inouï des contrastes.

D'une part, à San-Lorenzo, la moitié de la ville, et surtout les corps organisés, proclamant Henri de Guise *duc de la République napolitaine et défenseur de l'Etat* (1);

(1) Les monnaies qui consacrèrent cet avénement éphémère existent encore. On y voit des oliviers et des épis croisés, un panier de fruits, indiquant l'origine du soulèvement, et les inscriptions : *Hinc libertas. Henricus de Lorena, dux reipublicæ Neapolitanæ. S. P. Q. N.* (*Senatus populusque Neapolitanus*). Et au revers : *Sancte Januari, rege et protege nos.* Argent. 15 grammes.

et, au milieu de cette foule enthousiaste, le jeune prince, éblouissant de parure, admirable sur son cheval, entouré d'une cour improvisée, saluant chacun, adoré de tous, idole d'autant plus chère qu'elle était plus nouvelle.

D'autre part, au grand marché, toute la plèbe, revenue au pêcheur, ranimée par Luzzaro et ses bandits, proclamant, avec plus de fureur que jamais, Masaniello chef suprême et libérateur; et, au-dessus de cette mer de figures sombres, de guenilles sanglantes, de piques, de fusils et de poignards, devant les trois cents têtes des suppliciés, restées encore au bout des perches, le poissonnier, blême et défait, l'épée dans une main et le pistolet dans l'autre, contemplant, d'un œil où remontait le vertige, sa grandeur croulant avec son ouvrage, son rival triomphant en face de lui, Castel-Nuovo braquant ses canons, San-Lorenzo où gémissait Marie d'Arcos, trois partis prêts à se déchirer entre eux, et la flotte espagnole se disposant à les écraser tous...

Une goutte encore, une seule, et la folie du pêcheur-roi allait déborder de nouveau...

Cette goutte fut la dernière nouvelle qui éclata comme une bombe sur la ville...

« Quand nous aurons enlevé le gâteau, Mazarin daignera le manger avec nous », avait écrit Guise à Châtillon. Tel était, en effet, l'ordre du cardinal-ministre à l'amiral de Richelieu et au duc Louis de Vendôme (1), commandant la flotte et l'armée de Louis XIV à Ponza... Ceux-ci donc, instruits, par un exprès, du succès prodigieux d'Henri, avaient cinglé sur Naples à toutes voiles, et arrivaient, à cet instant même, au cap du Pausilippe, avec leurs cinquante navires et brûlots, et 4,000 hommes de débarquement.

A ce coup de grâce, et à la vue du drapeau français, déployé par une chaloupe jusqu'en face du marché, Masaniello reste ébloui, se frappe le front, se tord les bras au-dessus de la tête, et, électrisé par les cris de vengeance de ses bandes, oublie le généreux but qui l'avait ramené à Naples, et retombe à corps perdu dans les furies de sa démence.

Il commence par renverser le dais sur lequel il trônait la veille, il reprend son bonnet rouge et ses haillons de lazzarone, et s'installe à la fenêtre de sa maison, d'où il harangue, ordonne et juge, tenant une arquebuse prête à faire feu, tandis qu'on lui présente des pétitions au bout d'une pique, que la Compagnie de la Mort exécute aveuglément ses caprices, et que sa femme, hélas! après un dernier et vain appel à sa raison, va chercher au Carmel un refuge suprême à son désespoir.

Une seule pensée se distingue dans les paroles et les actes du pêcheur. Reprendre son ascendant par une terreur générale; idée fixe de tous les révolutionnaires, plus ou moins fous. Il ajoute d'abord cent têtes, tranchées au hasard, à l'horrible décoration de la place. Il décrète le silence universel, et le shabits coupés au genou; il massacre tout homme qui élève la voix, toute femme dont la robe couvre les jambes. Il réduit le prix du pain des trois quarts, et brûle vifs, dans leurs fours, les boulangers qui réclament. Changeant tout à coup d'avis sur sa maison, il se décide à la transformer en palais; mande les architectes, les maçons, et fait démolir les habitations voisines. Il se pose en même temps en grand seigneur, et se commande une livrée plus brillante que celle du duc de Guise. Curieux détail historique et naïveté des hommes de sang à toutes les époques : il donne au peuple une nouvelle bannière, et cette bannière est un drapeau rouge! (Rivas, t. II, p. 54.) Quand il traverse la ville, il fait balayer les rues, tendre les maisons et sonner les cloches, comme s'il était le Saint-Sacrement. Lui qui avait soulevé Naples contre les impôts, il impose à chaque Napolitain une taxe énorme, qu'il faut payer à vue... du gibet ou de la hache... Son propre beau-frère, menacé par lui, est obligé de s'enfuir à Castel-Nuovo. Il donne un grand festin à Poggio-Reale, un autre dans les bosquets du Pausilippe, y invite le duc d'Arcos, qui se garde d'accepter, s'y rend lui-même dans la felouque royale, escortée de musiciens, jetant l'or à poignées dans la mer, y faisant plonger ses amis et battant ceux qui refusent, pillant au passage l'église vénérée de Piedigrotta; il se gorge de mets exquis et de vins de Caprée, revient à la nuit sur la plage de la Marinella, trouve sa felouque et ses rameurs trop lents, se jette à la nage pour arriver plus vite, et, mandant son secrétaire à la hâte, décrète, quoi? l'ordre de se soumettre le lendemain au vice-roi! Une heure après, saisi de vomissements bien naturels, il déchire son ordonnance en accusant le duc d'Arcos de l'avoir empoisonné. — Accusation soutenue par quelques historiens, mais démentie victorieusement par la raison. C'était l'esprit et non le corps du pêcheur qui était empoisonné, — et cela par lui-même et par la fatalité de son rôle. Si le vice-roi eût été capable d'un tel crime, il n'eût pas attendu, pour le commettre, qu'il fût devenu inutile...

En effet, Masaniello se perdait seul et d'heure en heure, par les excès mêmes de son pouvoir frénétique, et le duc d'Arcos, comme le duc de Guise, n'avaient qu'à le laisser faire pour se débarrasser de lui... C'est le parti sage et facile qu'ils prirent chacun de son côté.

Voyant le maître qu'elle s'était donné pour défendre son pain et sa vie, lui couper la bourse et lui trancher la tête en pleine rue, la plus vile plèbe ouvrit enfin les yeux, et quitta Masaniello pour les Français ou les Espagnols... Le prestige du héros s'évanouit comme une fumée, et il ne resta autour du fou que les bandits par état, à qui la paix ne promettait que la potence. Bientôt les cris de — Mort au tyran! succédèrent aux acclamations pour l'idole. Quand il se remit à courir la ville, pour sabrer et fusiller les passants, ceux-ci lui répondirent par une grêle de pierres. L'une d'elles le blessa au front, et le dernier rayon de son auréole tomba avec la première goutte de son sang.

Chute lamentable, qui prend le caractère d'une passion! Masaniello, se sentant crouler, convoque ses derniers amis au Carmel. Il y monte en chaire, et, le crucifix à la main, il jette les restes de son éloquence en délire... Il montre sa poitrine décharnée : — « Peuple bien-aimé! tu oublies mes services et mes peines, et tu me payes de la plus noire ingratitude... Apprends encore que ma ruine sera le signal de la tienne! je te pardonne et te bénis! Puisse ton supplice être moins affreux que le mien! Un feu ardent me dévore; j'ai bu deux tonnes d'eau sans me désaltérer... Sache que tu ne seras à l'abri qu'en faisant un port de mer du marché, et en construisant un pont de

(1) Frère de Beaufort le roi des Halles, et petit-fils d'Henri IV par leur père, le fameux *César Monsieur*, Louis de Vendôme, plus important qu'habile, avait alors trente-quatre ans, et s'était distingué dans les guerres de Louis XIII. Il devint plus tard vice-roi en Catalogne, s'empara de Castil-Léon, épousa Laure Mancini, nièce de Mazarin, commanda la Provence, enleva Toulon, vainquit Trivulce en Lombardie avec Modène, et, après la mort de sa femme, prit les ordres et mourut cardinal. Son portrait ci-contre, qui rappelle fort Henri IV, le représente dix ans après la guerre de Naples.

Naples à l'Espagne, pour communiquer directement avec Sa Majesté catholique... Adieu, peuple infidèle et chéri, « puisque c'est demain que tu m'assassineras ! » (Paroles textuelles. Santis, Giraffi, Rivas.)

Ces discours navrants arrachent à l'enthousiasme une dernière lueur; mais le pêcheur lui-même l'éteint dans les flots de sang qu'il se reprend à verser... A minuit, il reparaît comme un spectre à sa fenêtre, allume quatre flambeaux pour attirer la foule, et répète d'une voix sépulcrale : — Adieu, peuple bien-aimé ! déjà je n'existe plus qu'en effigie !... Encore quelques heures, et tu m'assassineras!... . . . .

Le jour suivant, — jour suprême, l'aurore, en se levant sur Naples, éclaire des préparatifs formidables : — les citadelles du vice-roi entourées de soldats et de canons; la petite armée du duc de Guise prête à entrer en campagne; le marquis de Châtillon sommant l'archevêque et convoquant ses amis pour son mariage avec Marie d'Arcos; la flotte espagnole et la flotte française rangées en bataille de chaque côté du golfe, et sur la place du marché les compagnons de la Mort, abandonnés de tous comme des pestiférés, jurant de s'ensevelir dans la flamme et le sang sur le cadavre de Marco Vitale, le secrétaire du pêcheur, tombé sous une balle inconnue.



Portrait du duc de Vendôme, commandant les forces françaises à Naples.

Ajoutez à ces tableaux Marie d'Arcos pleurant et attendant à San-Lorenzo, Marie Aniello pleurant et attendant au Carmel, le *taglia-topi* et Génovino poursuivant leurs mines souterraines, et vous aurez une faible idée de l'immense agonie de Naples !

Le pêcheur n'étant plus qu'un drapeau pour Luzzaro et Annese, ils avaient enchaîné et gardaient à vue sa démence. Il rompt ses liens au point du jour, et va se jeter aux pieds de l'archevêque qui officiait au Carmel. Là, il remonte en chaire et recommence les scènes de la veille ; il parle une heure sans désemparer ; il fait une confession publique, mêlée d'éclairs de génie et de pantomimes révoltantes. Puis, enlevé par ordre du prélat, brisé de fatigue, inondé de sueur, il est emporté dans une cellule de moine, où il s'endort d'épuisement, sous la garde de la Puzzolienne.

L'office achevé, l'église est envahie par une bande populaire, criant tout haut la pensée de chacun : — A bas Masaniello, le fou, le tyran ! paix à la ville de Naples! Et ces vengeurs résolus, fouillant le sanctuaire et le couvent, somment les religieux de leur livrer le pêcheur.

Masaniello, réveillé et apaisé, debout près de sa femme agenouillée devant lui, contemplait alors de la fenêtre de sa cellule « cette mer dont le bruissement l'avait endormi dans son pauvre berceau, cette mer qui avait nourri son enfance et sa jeunesse robuste ; cette mer, théâtre de



Annese et Luzzaro interrompant le mariage de Châtillon et de Marie d'Arcos. Dessin de Gustave Janet.

ses jeux naïfs et de ses honnêtes travaux ; cette mer, route toujours ouverte à la douce retraite d'Amalfi. » Il oubliait encore une fois ses crimes, sa puissance et ses douleurs... Son cœur battait avec régularité ; ses yeux regardaient sans égarement et pleuraient sans amertume ; sa raison, rappelée par les larmes et les caresses de Marie, allait se ranimer peut-être, et cette fois pour toujours, lorsqu'il tressaille à un cliquetis d'armes, et à son nom lancé par mille voix... L'insensé croit que le peuple le cherche pour de nouveaux triomphes, et, s'arrachant aux étreintes de sa femme, il s'élance, les bras ouverts, criant avec joie : — Vous me demandez, peuple fidèle! me voici! me voici! *Ecco mi! ecco mi!*

Pour toute réponse, il reçoit quatre balles d'arquebuse, qui l'étendent aux pieds de la Puzzolienne.

— *Ingrats! traîtres! peuple bien-aimé! Marie Aniello! Marie d'Arcos! Amalfi!* tels sont ses derniers mots et ses derniers soupirs.

Tandis que ses meurtriers remettent la croix du Carmel à sa femme et la ramènent ou plutôt la reportent au couvent, un boucher (les bouchers se retrouvent, la hache à la main, dans toutes les révolutions) coupe la tête du

mort, qui semblait garder encore un reste de vie. Carlo Cataneo, la saisissant par les cheveux, l'emporte sanglante à travers une foule morne et atterée... Et pas un cri, pas une épée ne s'élèvent en faveur de l'homme qui, la veille, était le roi et l'idole de la cité et du royaume! « Leçon terrible, ajoute Rivas, pour ceux qui croient aux gouvernements de la rue et aux enthousiasmes de la multitude. »

Il faut tout dire pour que cette leçon soit complète! Non-seulement les insurgés de la veille renient leur héros, et courent, les uns au duc de Guise, les autres au duc d'Arcos; mais, sauf Annese et ses amis, dont l'ambition médite une revanche, les derniers séides du fou, pour se faire bien venir de ses assassins, se ruent avec eux sur son corps mutilé, le traînent, en hurlant, dans les ruisseaux de la ville; et, quand il n'a plus forme humaine, le jettent dans les fossés de Porta-Nolano... D'autres vont recueillir, avec sa tête au bout d'une pique, les imprécations et les outrages des faubourgs, les pour-boire de Châtillon, de Henri de Guise et du vice-roi, puis lancent, comme une charogne, les derniers restes du dieu sur les balayures du grenier public. Après quoi ils dansent devant son toit incendié, promènent en chantant saint Janvier sur les places, allument des feux de joie le long de la plage, et portent en triomphe le nouveau *duc de la République napolitaine!*

Telles sont les masses, conclut l'historien; telles elles seront tant que durera le monde!

Et ne croyez pas terminée ainsi l'histoire des grandeurs de Masaniello et des vicissitudes populaires... Attendez un peu et suivez-nous jusqu'à la fin.

XXII. — LA PUZZOLIENNE.

Annese, avons-nous dit, méditait une revanche. Le lendemain même, il en trouve l'occasion.

Après être restée, toute la nuit, immobile et comme morte, dans la cellule qui lui sert de refuge, la Puzzolienne revient à elle et s'étonne de vivre encore. Cependant, chose étrange et toujours vraie! rien ne pouvant plus s'ajouter à ses douleurs, elle se sent plus forte dans le malheur absolu que dans les angoisses de la veille, et, bravant le destin, comme Oreste, elle se redresse devant son sort accompli.

Elle voit par la fenêtre un grand mouvement sur la place du Carmel. Tous les Français sont là et donnent le branle aux Napolitains... Ils font tendre les maisons, élever un dais, joncher le pavé de fleurs!... La foule semble divisée par ces apprêts de fête... Les uns s'y emploient en criant: — Vive Guise et Châtillon! les autres sont muets et sombres; quelques-uns raillent à demi-voix; les plus hardis sifflent et menacent tout haut...

— Que préparent ces hommes? demande la Puzzolienne à la religieuse qui lui donne ses soins...

— Un triste mariage, répond celle-ci... N'entendez-vous pas les cloches? elles sonnent *par ordre;* on dispose la chapelle du couvent *par ordre!* un prêtre va unir deux époux, *par ordre...*

— Et par ordre de qui?

— Du nouveau maître! du duc de Guise!

Un sinistre pressentiment glace la pauvre femme; elle sent, aux battements de son cœur, qu'elle peut souffrir encore...

— Et quels seront ces mariés *par ordre?* reprend-elle en frissonnant.

— Le marquis de Châtillon, qui gouverne ici avec son cousin, et la fille du vice-roi, prisonnière à San-Lorenzo...

— Marie d'Arcos! s'écrie la veuve d'Aniello en se rappelant tout et en levant les mains au ciel.

— Mais c'est impossible! ajoute-t-elle avec horreur; mais Marie d'Arcos déteste Châtillon autant qu'elle l'a aimé!... Mais c'est sur l'appel de Marie d'Arcos, et pour l'arracher à ce fiancé indigne, que mon pauvre mari est revenu mourir à Naples...

— C'est ce que l'on raconte, en effet...

— Est-ce que, depuis hier, Marie d'Arcos a consenti à cette union?... Est-ce que son père la laissera s'accomplir?

— Le vice-roi, cerné par les soldats de Guise, ne peut rien sans les troupes de Don Juan; et quand ces troupes débarqueront, il ne sera plus temps pour la captive. Dans deux heures, on va la mener de force à l'autel. On lui dira que son père sera tué si elle n'épouse pas Châtillon, et elle se sacrifiera au salut de son père!

— O sainte Madone! permettrez-vous ce dernier crime? dit la Puzzolienne en tombant à genoux... Et Naples souffre une pareille lâcheté! et ce peuple infâme prépare une telle fête!... Il jette des fleurs au bourreau et à la victime! Ah! je reconnais bien là les assassins de Masaniello! Mais cela ne se peut pas! mais cela ne se fera point! poursuit-elle avec exaltation; il se trouvera un homme de cœur pour enlever cet ange à ce démon!

— J'en doute, soupire la religieuse... Les honnêtes gens murmurent, quelques plaisants sifflent, les plus vaillants menacent...; mais aucun n'osera braver Châtillon...

Et, en effet, les cloches sonnaient toujours, les préparatifs joyeux s'achevaient...; et le marquis traversait la place, au bruit des acclamations...

— Oh! Masaniello, dit sa veuve en baisant la croix du Carmel; oh! s'ils n'avaient pas brisé ton noble cœur et ta forte tête! tu disperserais ces misérables d'un éclair de ton épée!... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi ne suis-je qu'une pauvre femme?...

La Puzzolienne ne se reconnaissait plus: elle qui avait tant maudit les combats depuis dix jours, elle s'y sentait poussée par une force inconnue. N'ayant plus que sa vie à risquer, elle l'eût donnée avec bonheur pour Marie d'Arcos.

Tout à coup la cellule s'ouvre, et un homme paraît. Cet homme est Gennaro Annese.

Marie, qui l'a vu défendre le pêcheur au moment suprême, l'accueille en lui serrant les mains avec effusion.

— Eh bien! Annese, tout est fini! tout est perdu!...

— Tout peut recommencer! tout est sauvé peut-être, dit Annese, si vous voulez vous joindre à moi...

— Pour délivrer Marie d'Arcos?

— Marie d'Arcos et Naples ensemble! Ecoutez-moi!

Et avec l'éloquence d'un ambitieux qui se relève de sa chute, avec l'habileté d'un acteur qui sait jouer tous les rôles: — Voici ce qui se passe, continue l'armurier: après son ivresse d'hier soir, le peuple est entré ce matin en défiance. Voyant les flottes française et espagnole, le duc de Guise et le duc d'Arcos s'observer, sans en venir aux mains, il soupçonne ces prétendus ennemis d'être d'accord contre ses franchises. Vous jugez si j'ai tiré parti de ces dispositions... Le vice-roi et Henri de Guise m'ont secondé par une maladresse, en rétablissant, sur la plainte des boulangers, les anciens tarifs à la place de ceux du pêcheur. Cette mesure a soulevé une explosion dans les faubourgs... On relève la tête, on se rassem-

ble, on délibère... On accuse Châtillon et son cousin de se moquer de Naples, et de n'avoir d'autre but, — le premier, que d'épouser Marie d'Arcos; le second, que de plaire à la comtesse Toralda. Guise a blessé toute la noblesse en affichant ses galanteries pour cette belle dame (Rivas). Les partisans du vice-roi s'indignent de voir sa fille traînée à l'autel par un rebelle étranger... Bref, le peuple, que toutes ces intrigues ne soulagent pas, commence à regretter le seul chef qui l'ait aimé pour lui-même. — Masaniello, dit-on de rue en rue (et j'ai donné à ces paroles vingt mille échos), Masaniello savait intimider nos tyrans. Ce n'est pas lui qui laisserait relever le prix du pain! On nous a tué notre libérateur! notre héros! notre Dieu!...

— Insensés! il est bien temps de parler ainsi, après l'avoir traîné dans les ruisseaux!

— Il est temps de le venger, signora! reprend Annese avec force.

— Et que me fait la vengeance? Je ne veux que sauver Marie d'Arcos!

— Eh bien! venez la sauver avec moi! La veuve de Masaniello n'a qu'à paraître, et je mets cent mille hommes à sa disposition!

— Vous en êtes bien sûr? dit la Puzzolienne, en se levant superbe et terrible...

— J'en réponds sur ma tête!

— Au fait, si je ne la sauve pas, je mourrai pour elle... Allons! allons! je vous suis où vous voudrez, pourvu que le peuple me suive à la prison de Marie!...

Et, un quart d'heure après, la Puzzolienne, à cheval, traversant Naples, réveillait l'insurrection, qui n'attendait que ce drapeau...

En fait de drapeau, Annese en imagine un plus puissant que la veuve même du pêcheur.

Après avoir fait crier : *Gloire à Masaniello!* il fait crier : — *Si Masaniello n'était pas mort!* Puis : — *Si Masaniello pouvait revivre!* puis enfin : — *Masaniello est ressuscité!*

Prouvons encore que nous n'inventons rien... En un clin d'œil, dit le duc de Rivas, la ville reprend l'aspect effrayant des premiers jours. Le nom du *glorieux Masaniello* est sur les lèvres de tous ceux qui, la veille, ont promené son chef sanglant, ont mutilé et jeté son corps aux gémonies. On décide le massacre des traîtres qui l'ont tué. On court chercher ses restes pour les porter en triomphe!... On arrive au grenier public; on en fouille les balayures, où gît la tête défigurée de l'idole. On la rapproche du cadavre; on les recoud ensemble, on les lave dans les eaux du Sebeto; on s'agenouille, on pleure, on prie devant ces reliques, comme devant celles d'un martyr; et les parfumant avec respect, les couvrant de pourpre, d'or et de fleurs, y rattachant la fameuse croix du Carmel, on les promène sous un dais à travers Naples, dans une procession qui enveloppe la cité entière. Cette clameur immense: Masaniello! voilà Masaniello! glace de stupeur les Espagnols et les Français, les deux flottes et la garnison. Le vice-roi lui-même et le duc de Guise, qui ont vu la tête coupée du dictateur, « ne peuvent se défendre d'une certaine épouvante. » Quant à la populace, on conçoit de quelles espérances elle s'enivre... Chacun veut voir et toucher le demi-dieu, mort ou vif...; chacun veut posséder un objet lui ayant appartenu. On se dispute les moindres fragments de ses habits. De ceux qui parviennent à considérer de près le cadavre, les uns disent en pleurant : — Il est bien mort; mais il nous commande d'en haut! les autres: Il dort ou il est en léthargie; mais il va se redresser et foudroyer les ennemis de Naples! En attendant, le cortége innombrable arrive à l'église du Carmel; il noie dans ses flots et dans ses pompes les préparatifs de la noce de Châtillon; il broie les fleurs jetées sur le sol par ordre du marquis. Les mêmes mains qui lui ont dressé des tentures et préparé un dais, les déchirent et les abattent devant Masaniello. Le cadavre-roi est déposé dans la grande nef sur un magnifique catafalque, entouré de toutes les bannières des faubourgs, de tous les étendards des confréries, et d'une garde populaire de dix mille hommes, sortie de terre par enchantement! La terreur y joint les communautés religieuses, les magistrats et les fonctionnaires, et jusqu'à huit pages du vice-roi, en costumes de cérémonie, de gros cierges de cire à la main. L'office des Morts est célébré pontificalement, au bruit des décharges d'artillerie et du glas de toutes les cloches de Naples. Tous les hommes chantent, toutes les femmes sanglotent. Tous les rosaires vont toucher le cercueil; et chacun dit à genoux : — *Beato Masaniello! ora pro nobis!* Enfin le corps est porté dans les caveaux du temple, enseveli avec la croix du Carmel, selon le vœu sacré du pêcheur; — salué d'un *adieu* par ceux qui pleurent le défunt, d'un *au revoir* par ceux qui attendent le ressuscité; et les uns et les autres vont acheter sur le parvis des milliers de petits bustes en cire et de portraits au crayon (1), improvisés par les spéculateurs de ce grand jour... (2)

C'est alors que la Puzzolienne, qui a présidé cette fête lugubre avec les émotions qu'on peut imaginer, rassemble sur la place du Carmel tous les chefs du peuple; et leur montrant le fort de San-Lorenzo où Marie d'Arcos est captive, leur rappelant ce que la noble jeune fille a fait pour Masaniello, ce que Masaniello leur a demandé pour elle, les injures et les souffrances dont on lui doit la réparation, le cri d'angoisse qu'elle a adressé, la veille, au pêcheur, le mariage horrible qui va l'unir de force à Châtillon, somme les Napolitains, d'une voix inspirée, au nom de l'honneur et de la reconnaissance, au nom de leurs femmes, de leurs sœurs et de leurs filles, au nom de Dieu, de la Madone et des saints, au nom de la mémoire et de la volonté suprême d'Aniello, au nom du respect et de l'amour qu'ils témoignent à sa veuve, au nom de son propre repos ici-bas, de sa vie qu'elle est prête à donner, de son bonheur dans l'autre monde où elle priera pour eux;

(1) C'est d'après un de ces dessins qu'a été gravé le portrait de Masaniello, inséré dans la première partie de cette étude.

(2) M. Bazin, dans sa remarquable *Histoire de France sous Louis XIV et Mazarin*, résume en quelques lignes précises la destinée sans pareille de Masaniello. « Le premier jour, ce pêcheur, enlevé hors de sa nature, avait vaincu sans armes. Le second, il procédait, avec le peuple armé, à l'exécution des terribles sentences dictées par la victoire. Le troisième, il dictait les conditions de la paix. Le quatrième, il échappait à une tentative d'assassinat. Le cinquième, après avoir obtenu toutes les promesses qu'il avait exigées, il allait hardiment livrer sa tête aux embrassements suspects d'un maître humilié. Mais alors il avait quitté le vêtement du travail, du combat, de la souveraineté populaire, ou plutôt il avait pris un vêtement, et une toile d'argent couvrait sa redoutable nudité. Le sixième jour, il régnait; le septième, il marchait en triomphe, à côté du vice-roi, pour faire consacrer par la religion les concessions arrachées par la révolte. Le huitième et le neuvième, il était fou. Le dixième enfin, quelques hommes le tuaient publiquement, comme un animal pris de la rage, et le peuple traînait son cadavre par les rues. Le lendemain, ce même peuple, ramassant pieusement les restes de son héros, lui faisait de pompeuses obsèques. »

de courir avec elle à la prison de Marie d'Arcos, et de l'arracher à l'homme détesté qui va la traîner à l'autel...

— Si vous faites cela, conclut la femme héroïque, Masaniello, du haut du ciel et par ma bouche, vous pardonne sa mort et vous promet le salut de Naples!

— Gloire à Masaniello! gloire à la Puzzolienne! A San-Lorenzo! et sus à Châtillon! Sauvons Marie d'Arcos! répondent Annese et ses lieutenants, puis tous les chefs de la révolte, puis les cent mille voix de la foule.

Et un océan d'hommes, se ruant à la suite de l'armurier, ébranle de ses vagues le fort de San-Lorenzo, en disperse les gardes, en enfonce les portes, et arrive jusqu'à la chambre de Marie...

Mais, ô surprise et fureur! il est trop tard! La chambre est vide! la prison est déserte! Et le geôlier éperdu raconte à Annese que Châtillon, entraînant sa captive par les souterrains, qu'une main inconnue lui a ouverts, a gagné ainsi le couvent des Carmes où le mariage doit être conclu en ce moment!...

— Au couvent des Carmes! reprend la Puzzolienne, que rien ne saurait décourager, et que la mort seule arrêtera désormais...

Et elle reprend le chemin de l'église avec Annese et le torrent populaire.

Mais avant d'y arriver avec eux, sachons ce qu'est devenue Marie d'Arcos, depuis son enlèvement de Castel-Nuovo...

Il faut se rappeler sa tendresse et sa foi en Châtillon, —pour mesurer la profondeur de sa chute, lorsqu'elle reconnut, à n'en plus pouvoir douter, un traître à son père, un complice de Guise, un ravisseur et un geôlier, dans l'homme qu'elle avait tant aimé et si noblement défendu!

Tombée tout à coup du ciel dans l'enfer, de l'adoration d'un ange au pouvoir d'un démon, elle passa de longues heures à San-Lorenzo, sans autre force que celle de gémir, —et de jeter à Masaniello le cri qui devait le perdre sans la sauver.

Informée le matin des préparatifs de son mariage et sommée par Châtillon de racheter en l'épousant les jours de son père, elle se débattait devant ce calice affreux sans oser le repousser, lorsque le marquis lui-même, hâtant la cérémonie devant l'insurrection renaissante, était venu l'enlever par les souterrains, — grâce à l'inconnu qui lui ouvrait cette route.

Vous devinez dans cet inconnu un agent du *taglia-topi*,— qui portait le coup de grâce au duc d'Arcos, en livrant sa fille à l'ennemi de l'Espagne.

Arrivée, plus morte que vive, à la chapelle du Carmel, Marie d'Arcos y trouve un autel disposé, deux siéges nuptiaux, ornés de fleurs de lis, une dizaine de Français pour témoins, et pour officiant un cardinal vendu au marquis. L'histoire a dédaigné de conserver son nom, et se borne à constater que l'archevêque refusa ce rôle.

On rappelle à la jeune fille que sa main est la rançon de la vie de son père... On bénit les anneaux de sa chaîne éternelle. Et quand son cœur criait *non* de tous ses battements,— on allait arracher l'irrévocable *oui* à sa terreur filiale, lorsqu'un grand bruit de pas, de clameurs et d'armes ébranle le couvent et suspend le sacrifice...

C'était la Puzzolienne, avec la bande d'Annese et de Luzzaro!

Une minute encore, et il n'était plus temps.

— Marie d'Arcos! crie une voix que la jeune fille reconnaît, — Marie Aniello, la veuve du pêcheur, s'acquitte en vous apportant le salut!

Et la sublime femme, à bout de ses forces, tombe à genoux au seuil de la chapelle, tandis qu'Annese et Luzzaro, l'épée au poing, enveloppent les Français, le cardinal et les époux.

En vain le prélat invoque sa pourpre et le saint lieu... En vain Châtillon proteste, harangue, menace et supplie. En un moment le premier est enlevé du sanctuaire, le second est désarmé et captif, et Marie d'Arcos, libre et sauve, est confiée à la Puzzolienne, qui, ranimée par ses larmes de joie, se redresse avec une vigueur surhumaine et l'emporte dans ses bras.

Le soir de ce jour, deux femmes enlevées de Naples par une barque rapide et un pilote dévoué, se réfugiaient à Amalfi, dans la petite maison de Masaniello.

L'une de ces femmes était celle qui avait racheté cette maison, Marie d'Arcos, la fille du vice-roi; l'autre était sa libératrice, Marie Aniello; la barque était celle du pêcheur-roi, et le pilote était son beau-frère!

Au lieu de rejeter dans les périls sa sœur devant la Madone, en la reconduisant à son père, la Puzzolienne, après en avoir prévenu le duc d'Arcos, l'avait mise à l'abri, jusqu'à la fin de la guerre, dans l'asile qu'elle devait à sa générosité...

Heureuse inspiration de leur patronne pour les deux Maries, car la première ne pouvait avoir un plus doux ange gardien que la seconde... ni la seconde un plus doux ange consolateur que la première!

La veuve de Masaniello ne devait lui survivre que pour achever son œuvre près de Marie d'Arcos.

XXIII. — CONCLUSION.

Le lendemain, Annese avait touché son but. Il était proclamé successeur de Masaniello, et capitaine général de Naples... C'était un parti de plus dans la guerre civile qui allait rouvrir les plaies de cette ville malheureuse...

Il nous suffira maintenant d'en résumer les faits en quelques lignes.

Naples eût été perdue pour l'Espagne, si le duc de Vendôme eût appuyé d'abord de sa flotte le succès magique du duc de Guise; mais la présence de Don Juan d'Autriche, les hésitations de Mazarin, et surtout les menées de Basilo et de Génovino (qui présentèrent Guise comme pris au piége), sauvèrent le vice-royaume de Philippe IV, en retardant l'action de l'armée française. Une fois l'occasion perdue, et le peuple enlevé à Guise par Annese, Vendôme, accablé de reproches et même d'outrages par son allié, l'abandonna à lui-même après un semblant de combat contre Don Juan.

Alors, le légiste et le *taglia-topi*, tous deux en sûreté près du vice-roi qu'ils trompaient, le premier informé chaque soir des secrets du jour, le second rôdant sous Naples, invisible à Châtillon et à Guise, dirigèrent leurs mines sous le prince français et l'armurier napolitain. Quelques insinuations suffirent pour brouiller à mort ces deux rivaux, qui, se disputant la ville comme une proie, se mirent à comploter l'un contre l'autre... Annese retint près de lui la lie violente du peuple; mais Guise rallia la bourgeoisie, une partie de la noblesse, et un millier de Français échappés de la flotte de Vendôme.

C'est avec cette petite armée que, fatigué d'une guerre de rues et de trahisons, secouant le réseau d'intrigues ga-

lantes où l'enveloppait l'Espagne, Henri de Guise se mit en campagne contre les Castillans que Don Juan venait de débarquer au pied de l'arsenal, non pour secourir le vice-roi, mais pour attaquer les Français...

Pendant quelques semaines, les deux princes, à la tête de leurs troupes, firent des prodiges de valeur et d'habileté. La valeur était surtout du côté de Guise, l'habileté du côté de Don Juan. Plusieurs villes et plusieurs citadelles furent prises et reprises, à coups de canon et à coups d'épée.

Enfin les deux armées se livrèrent une bataille décisive au cœur même de la ville de Naples. Annese, qui avait rêvé le rôle du troisième larron, tournant ce jour-là pour le duc de Guise, celui-ci se vit bientôt maître du fort du Carmel et de toutes les bonnes positions de la cité...

Il allait foudroyer à coup sûr Don Juan et les Espagnols, lorsqu'une surprise horrible, une trahison formidable, vinrent désarmer son bras, arrêter son triomphe et briser sa couronne sur sa tête...

Il avait braqué cent canons contre les troupes et les galères espagnoles, et il n'avait plus qu'à les charger pour écraser les unes et les autres d'un torrent de mitraille... A cet effet, il ordonne de puiser deux cent milliers de poudre dans tous les souterrains à sa disposition... Mais, ô désenchantement incroyable ! ses canonniers disparaissent noyés, avec toutes les munitions, dans les caves du Carmel !... D'autres courent à San-Lorenzo... même inondation et même catastrophe !... Et ainsi au fort Saint-Elme, à Porta-Nolana, au Vomero, à Castel-Nuovo même ! Partout enfin !

Vous reconnaissez le chef-d'œuvre du *taglia-topi*, qui, tournant à propos son robinet, avait introduit la mer dans les souterrains !...

Grâce à ce dieu du dénoûment, *Deus ex machinâ*, Guise et les Français, Annese et les Napolitains n'ont plus qu'à se rendre à merci...

Avec sa constance ordinaire, le peuple salue Don Juan d'Autriche des mêmes acclamations qu'il a prodiguées à Masaniello, à Guise et à Annese. Le fils de Philippe IV parcourt Naples en triomphateur, se fait remettre les clefs de toutes les forteresses, assiste à un *Te Deum* au Carmel, avec une foule enthousiaste, reçoit des pouvoirs absolus de la cour de Madrid, paye au *taglia-topi* les cinq cent mille livres convenues, et donne à Génovino la présidence du conseil des Sediles.

« C'était chose incroyable, dit Santis, de voir comme pleuraient de bonheur et d'attendrissement les hommes et les femmes de Naples, jeunes ou vieux, riches ou pauvres. Les amis et les ennemis, les habitants de la ville et les gens du dehors s'embrassaient sans rancune, oubliant les pillages et les violences des jours passés... Chacun n'avait plus évidemment qu'un désir, celui de jouir enfin de cette paix si vainement compromise et si longtemps désirée. »

Sauf quelques impôts abolis, il n'y eut rien de changé au gouvernement... que le gouverneur. Car, humilié comme incapable et presque accusé de trahison, le duc d'Arcos se trouva quitte à bon marché, en déposant la vice-royauté dans les mains de son rival, le comte d'Oñate, qui justifia d'ailleurs la confiance de Don Juan par la ferme habileté de son administration.

Cent palais avaient été brûlés... Dix mille victimes étaient tombées sous la hache, le poignard ou les balles... Des centaines de millions avaient quitté la bourse des Napolitains... Annese et Luzzaro étaient pendus. Mais le comte d'Oñate régnait, Génovino présidait, et Basilo vivait de ses rentes...

Tel fut le prix de la révolte, de l'héroïsme, des crimes, de la folie et de la mort de Masaniello.

Et nunc intelligite, vous qui faites des révolutions !

Finissant en homme de cœur, comme toutes les mauvaises têtes de sa race, Châtillon s'était fait tuer, les armes à la main, dans sa prison, en combattant seul contre deux cents Espagnols.

Le duc de Guise voulut aussi mourir en héros, et tint encore la campagne avec une poignée de braves. Mais, invulnérable malgré lui sur son cheval criblé de blessures, il offrit sa vaillante épée à deux officiers espagnols... Ceux-ci, éblouis de tant de courage, la refusèrent, et en acceptèrent seulement le nœud vert et isabelle..., aux couleurs de Mlle de Pons.

Le duc fut envoyé prisonnier à Madrid. Son cousin, le grand Condé, le racheta pour le mêler aux guerres de la Fronde. Il reparut à Naples, infructueusement, en 1654, et mourut dix ans après, sans postérité.

Le duc d'Arcos reprit sa fille à la maison d'Amalfi, et l'emmena en Espagne, où il s'éteignit dans l'obscurité, tandis que la fiancée de Châtillon s'ensevelissait au couvent.

La Puzzolienne acheva ses tristes jours dans la retraite qu'elle devait à Marie d'Arcos.

Cette retraite n'existe plus, et l'on ignore où repose Masaniello, qui fut enlevé de l'église du Carmel.

La disparition de son corps n'a pas peu contribué aux traditions populaires qui subsistent encore à Naples sur sa résurrection, et auxquelles nous avons fait allusion dans nos études sur la Fronde.

On trouve seulement, près d'Amalfi, une espèce de pyramide coupée, avec quatre ouvertures à colonnades. Les paysans la montrent aux voyageurs comme le mausolée du pêcheur-roi, mais rien ne prouve l'authenticité de cette attribution.

FIN.

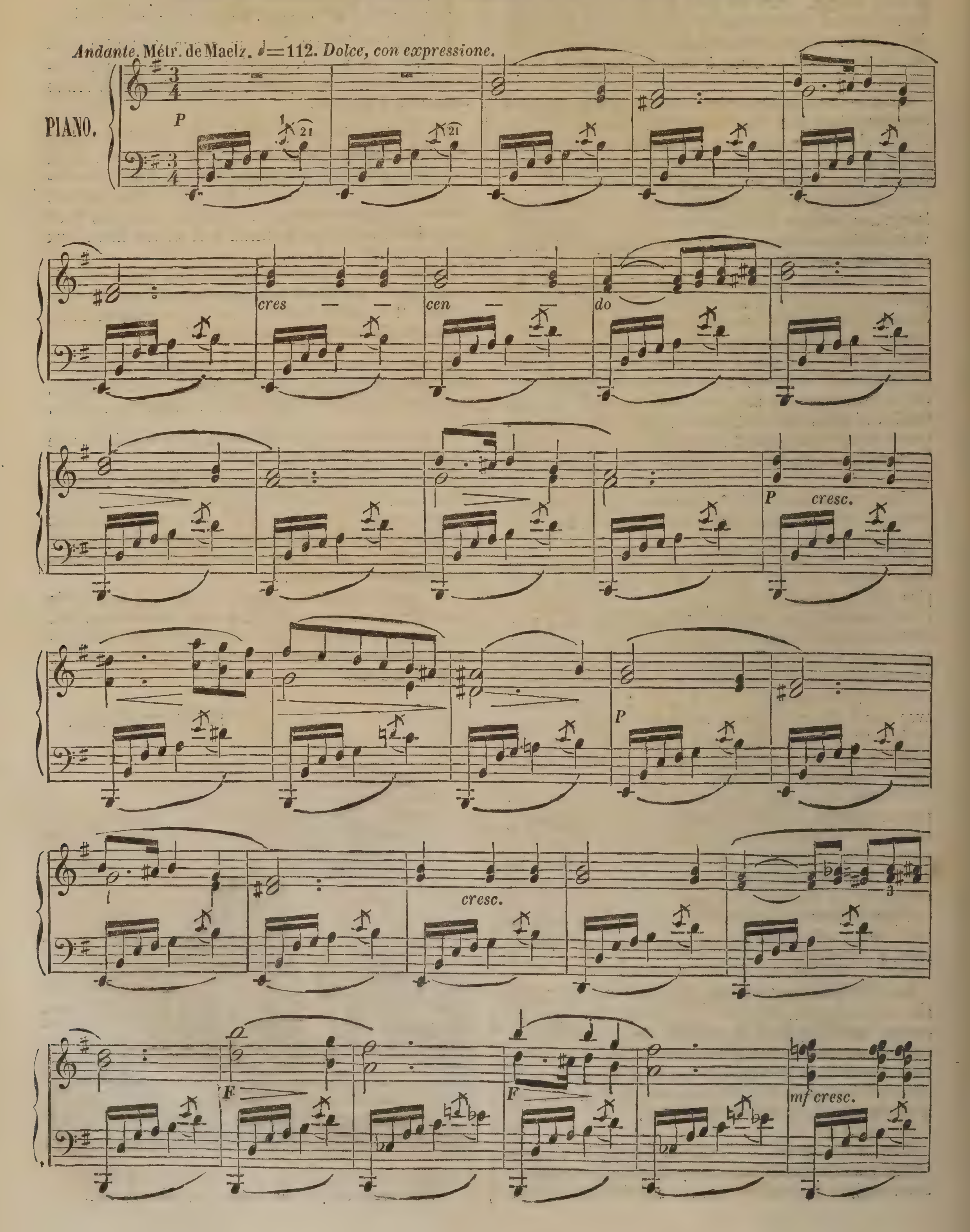
PITRE-CHEVALIER.
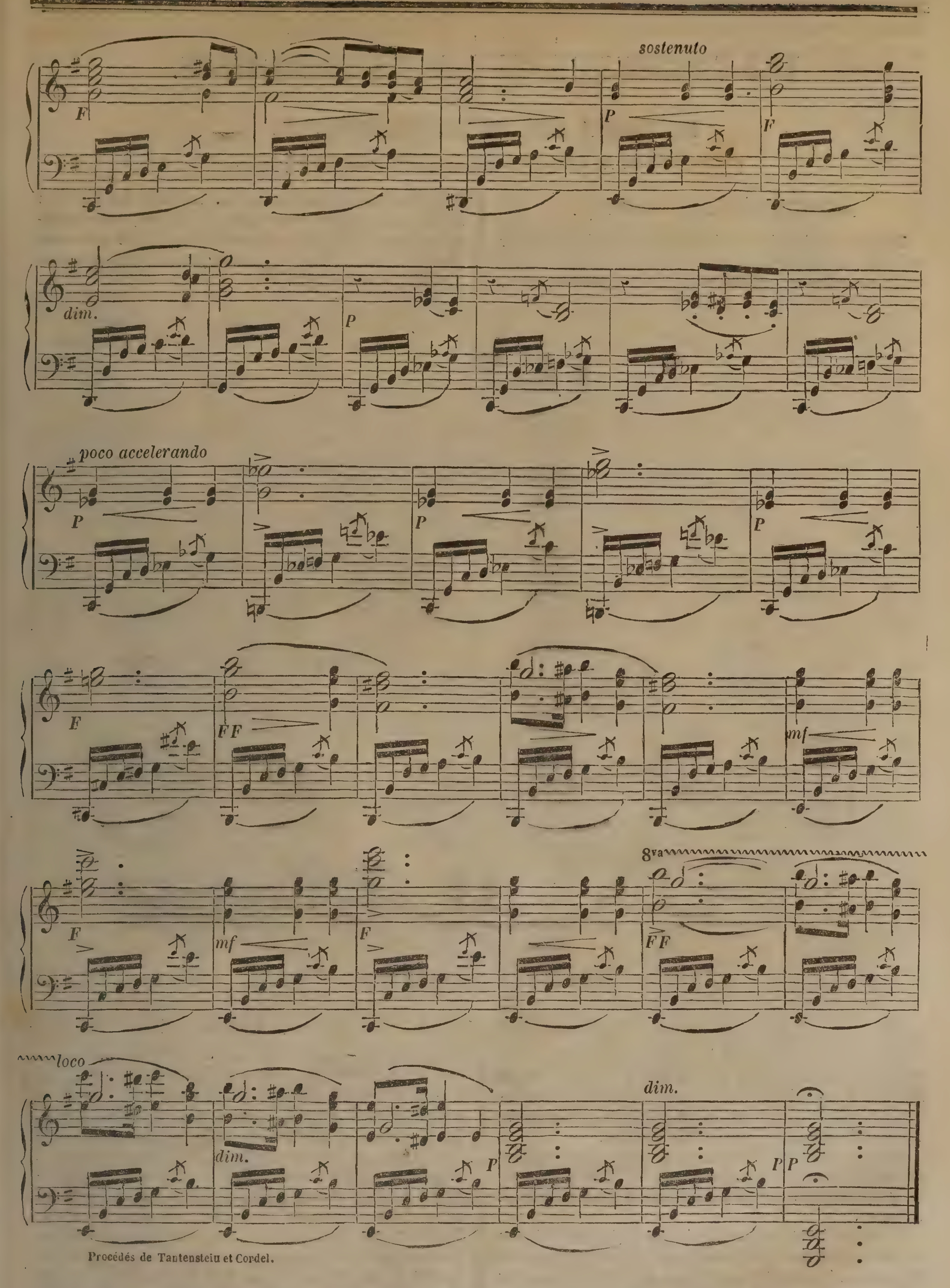


Monument supposé de Masaniello, près d'Amalfi.

MÉLODIE POUR LE PIANO,

PAR M. LOUIS LACOMBE; — DÉDIÉE A Mlle LOUISE SAINTINE.





N.-B. Cette exquise mélodie, dont notre grand pianiste-compositeur Louis Lacombe donne l'avant-goût au *Musée des Familles*, doit faire partie d'un recueil de trois nocturnes qui paraîtront prochainement chez M. Gavinet, éditeur de musique, rue Marivaux.

LES GRANDES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE.

(DIRECTION DE M. PAUL LACROIX ET DE M. FERDINAND SERÉ.)

APERÇU GÉNÉRAL. TOME Ier.

La presse, la librairie et le public, arrachés pour leur salut aux mortels débats de la politique, remontent aux sources vivifiantes de la science, de la littérature et de l'art. Cet heureux mouvement, que le *Musée des Familles* a toujours provoqué, et qui vient de lui jeter, pour récompense, un flot de nouveaux souscripteurs, se manifeste partout, sous la forme de grandes publications, que nous devons passer en revue.



La Tour de Nesle au dix-septième siècle, d'après Israël Sylvestre. (*Moyen Age et Renaissance.*)

Nous examinerons successivement les produits sérieux et splendides des maisons Firmin Didot, Furne, Gide et Baudry, Renouard, Didier, Hachette, Paulin, Charpentier, Gabriel de Gonet, etc., ainsi que les magnifiques ouvrages qui sortent de l'imprimerie de l'Etat.

Nos lecteurs verront ainsi défiler sous leurs yeux les chefs-d'œuvre de la typographie et de l'illustration, ces deux arts jumeaux auxquels ils s'initient dans nos propres colonnes.

Ils apprendront aussi avec joie que les habiles éditeurs de ces chefs-d'œuvre, accessibles naguère aux seuls grands seigneurs, réussissent aujourd'hui à les mettre à portée de toutes les fortunes, par un bon marché relativement extraordinaire et par l'ingénieuse division des livraisons et des prix.

C'est là sans contredit un des plus heureux progrès de l'art et de l'industrie contemporaine. La diffusion des bonnes et belles choses peut seule relever le niveau si abaissé du goût général, et ramener ces époques fécondes de la science et de l'art, où les Bernard et les Anselme enseignaient la foule en plein air; où Cellini se délassait d'un œuvre gigantesque en ciselant des coupes, des salières, et les moindres objets mobiliers; où des myriades de sculpteurs taillaient ces bahuts, ces dressoirs et ces fauteuils, qui font rougir de honte nos monstruosités de palissandre et d'acajou; où les plus humbles bicoques étaient de petits palais de pierre et de bois, à côté de nos damiers de plâtre et de moellons; où le dernier novice enluminait, dans sa cellule, des manuscrits qui feront encore l'admiration de nos neveux, tandis que la plupart de

nos volumes de chanvre et de chlorure tomberont en poussière dans nos bibliothèques.

Nous parlerons d'abord du livre le mieux fait pour hâter le progrès en question, du livre qui est la démonstration même de notre thèse, du livre enfin le plus beau, pour son prix, de la librairie actuelle : *Le Moyen Age et*



Recteur et écoliers de diverses nations, de l'Université de Prague. (Ancien tableau. Dessin de F. Seré, *Moyen Age et Renaissance.*)

la Renaissance, histoire et description des mœurs et usages, du commerce, de l'industrie, des arts, des sciences, des littératures et des beaux-arts en Europe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle.

Le plan et l'exécution de ce grand ouvrage, dont la seconde édition vient de paraître, aussi brillante que la

première, avaient d'abord obtenu l'admiration et le concours de toutes les sommités de notre temps. Il est déjà chez tous les rois et chez tous les princes, dans toutes les bibliothèques publiques et dans tous les cabinets d'amateurs. Il peut, il doit, il va maintenant descendre chez tout homme de goût qui aura 375 fr. à consacrer, en bloc ou en détail, à un chef-d'œuvre qu'il eût payé mille francs, il y a peu d'années.

Le *Moyen âge et la Renaissance* comprend 5 très-forts volumes *in-quarto* carré, format assez grand pour le luxe du livre, assez réduit pour son usage portatif. On peut l'acquérir, soit immédiatement et dans son ensemble, soit par livraisons détachées (375 livraisons à 1 fr., ou 250 livraisons à 1 fr. 50 cent.), en retirant chaque fois autant de livraisons qu'on le veut, depuis l'unité jusqu'au total. On voit que tout a été prévu pour les facilités et même pour les caprices du public. L'administration centrale est à Paris, rue du Pont-de-Lodi, sous la gérance de M. Villars.

Le directeur littéraire de la publication est M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), membre de la Commission des monuments historiques et du Comité des monuments écrits de l'Histoire de France, ancien collaborateur du *Musée des Familles.* Le directeur des dessins est M. Ferdinand Seré, qui s'est fait, par cette œuvre, une juste célébrité d'artiste et d'archéologue.

Les rédacteurs sont : MM. Champollion, Chasles, Depping, Jal, Labitte, Lassus, Leroux de Lincy, Henri Martin, Mary-Lafon, Mérimée, Monteil, Nisard, Paulin Paris, de Saulcy, de Viriville, de Vielcastel, Francis Wey, et toutes les spécialités de premier ordre.

Le texte traite à fond, avec autant de charme que de solidité, des mœurs et usages de la vie religieuse : cérémonies, croyances, fêtes, etc.; des mœurs et usages de la vie civile : état des personnes et des terres, priviléges et redevances, chevalerie, étiquette, corporations, pénalité, commerce, universités, races maudites, etc.; des mœurs et usages de la vie privée : dans les villes, les châteaux et les campagnes, chasse, vénerie, oisellerie, repas et festins, modes et costumes, etc.; des sciences, arts et belles-lettres : philosophie, scolastique, astrologie, chimie, alchimie, sciences naturelles, chirurgie et pharmacie, art maritime, langues, patois, poésie, romans, chants populaires, proverbes, éloquence, théâtre, etc.; des beaux-arts : architecture, sculpture, peinture, manuscrits, gravure, imprimerie, reliure, armurerie, orfévrerie, horlogerie, céramique, ameublements, tapisseries, instruments de musique, équitation, sellerie, carrosserie, etc.

On voit que ce cadre immense embrasse la civilisation entière, aux époques où ses progrès ont été les plus merveilleux, — depuis la grande impulsion des Croisades jusqu'aux vastes luttes de la Réforme ; — depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à l'aube du siècle de Louis XIV; on voit qu'il résume toutes les phases de l'intelligence moderne, de son enfance à sa maturité; tous les secrets de notre histoire religieuse, militaire, scientifique, littéraire, artistique, industrielle, publique et privée, tous les trésors que se partagent et se disputent aujourd'hui les palais, les musées, les bibliothèques et les collections nationales et particulières.

L'*illustration* du livre se compose d'un millier de dessins intercalés dans le texte, de 250 gravures sur bois et sur acier, imprimées à part, et de 250 peintures miniatures, tirées en couleurs par les procédés lithochromiques de M. Lemercier.

Ces miniatures sont littéralement un prodige, un éblouissement véritable. Le Christophe Colomb de la lithographie, M. Lemercier, est parvenu à faire de la presse une palette nuancée à l'infini, un pinceau infaillible, comme celui de Raphaël. Le fer, le bronze, le bois, la chair, les draperies, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les lumières et les ombres, les tons et les perspectives, tout est rendu avec une délicatesse, une vigueur, une perfection incroyables, et par les seules combinaisons de la presse et du tirage, sans que l'intelligence de l'homme ait rien à revoir au travail de la machine. Quel serait l'étonnement de nos anciens enlumineurs, s'ils voyaient ainsi reproduites à la minute, par une pierre et un morceau de bois, les peintures qui occupaient toutes leurs facultés, toute leur science et toute leur vie ! Chacune des planches lithochromiques du *Moyen Age*, exécutée à la main et à la brosse, prendrait de longues semaines à un artiste habile, et coûterait à elle seule deux fois le prix de l'ouvrage entier (1).

Il va sans dire que toutes ces gravures sont la reproduction exacte et authentique des principaux chefs-d'œuvre et objets d'art conservés dans les palais, musées, bibliothèques et collections de la France et de l'étranger, de sorte qu'en feuilletant ces magnifiques volumes, on parcourt en quelques heures, au coin de son feu, toutes les merveilles que les rois, les Etats et les amateurs ont recueillies depuis douze siècles.

Après cet examen général de la publication, où chaque éloge n'est qu'une justice rendue, entrons dans les détails instructifs et attachants de l'analyse, — et commençons par le premier volume, — chacun méritant un article spécial.

Le premier volume contient la savante *Introduction* de M. Paul Lacroix, les *Mœurs et usages de la vie religieuse*, par le même ; — les *Mœurs et usages de la vie civile*, par MM. Mary-Lafon, notre collaborateur, Henri Martin, Philarète Chasles, Vallet de Viriville, Francisque Michel et Depping ; enfin, les *Mœurs et usages de la vie privée*, par MM. Elzéar Blaze et Ferdinand Seré.

Les deux gravures que les éditeurs ont bien voulu nous communiquer se rapportent à l'histoire des *Universités* et Colléges. L'une représente la vue de la célèbre *Tour de Nesle*, au dix-septième siècle, peu de temps avant sa démolition ; l'autre, le recteur de l'Université de Prague, et les écoliers de diverses nations qui étudiaient en cette ville, d'après un ancien et précieux tableau qu'on y montre encore aujourd'hui.

La tour de Nesle, porte méridionale de Paris, et anneau de ses vieilles fortifications, s'élevait, sur la rive gauche de

(1) Nous apprenons que les éditeurs du *Moyen Age et de la Renaissance* ne veulent pas s'arrêter en si beau chemin. Ils entreprennent un tour de force qui étonnera le monde, s'il réussit, en popularisant les miracles de la peinture. Ils vont reproduire, non plus par la simple gravure ou la lithographie, mais avec toutes les nuances de la couleur, les plus admirables tableaux du Musée du Louvre. Ils commencent par la fameuse toile de Vanucci Pietro (le Pérugin), le maître de Raphaël, représentant *la Sainte Vierge et l'enfant Jésus, adoré par sainte Rose, sainte Catherine et deux anges.* Ils ont confié cette œuvre difficile au talent bien connu du lithochromiste Kellerhoven, qui a garanti le succès par une suite d'expériences incontestables. Le tableau original, qui se vendrait peut-être un million, coûtera 25 francs en lithochromie. Quelle bonne fortune pour les églises, pour les galeries privées et pour tout le monde ! Nous ne tarderons pas à nous prononcer *de visu;* mais quand la *Vierge* du Pérugin ne serait reproduite en grand que comme le tableau de Fiesole l'est en petit dans le *Moyen Age et la Renaissance*, le résultat dépasserait déjà tous les coloriages obtenus, et serait, à vingt égards, un bienfait public. Aussi les amateurs impatients, et tous les protecteurs de l'art, souscrivent-ils d'avance au nouveau tableau, qui paraîtra en avril prochain.

la Seine, à quelques pas du Pont-Neuf, en face du Louvre, à côté de l'hôtel de Nesle, remplacé depuis par l'hôtel de Nevers, remplacé lui-même par l'hôtel de Conti (aujourd'hui la Monnaie).

Au delà de cette limite de la capitale, s'étendaient le petit et le grand Pré-aux-Clercs, dominés par l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et couverts successivement par le faubourg Saint-Germain. C'était le rendez-vous des tapageurs et bretteurs en général, et, en particulier, des clercs ou écoliers de l'Université de France; — comme, en deçà de la tour de Nesle, le Pont-Neuf était le quarsier central des curieux et des étrangers, des charlatans, bateleurs, chansonniers, marionnettes, etc.

Les esbats et émeutes du Pré-aux-Clercs ont défrayé des volumes; les mystères de la tour de Nesle ont créé le plus terrible drame de notre époque.

Sur ce dernier point, nous n'ajouterons, aux détails déjà donnés par le *Musée des Familles* (1), que le renseignement historique fourni par le *Moyen Age et la Renaissance.* Le héros de la tour de Nesle, l'écolier Buridan, seul échappé aux piéges de Marguerite de Bourgogne, était né à Béthune en Artois; peu de temps après l'aventure de la tour, ce qui n'en confirme guère l'authenticité, il brillait à l'Université de Paris, par ses ouvrages et son enseignement; il y devint même receveur, procureur, recteur, et il mourut sexagénaire en 1358, laissant une renommée qui lui survécut plusieurs siècles.

M. Vallet de Viriville expose très-savamment l'origine et l'organisation de l'Université de Paris.

« En ce temps-là (sous l'empereur Charlemagne), dit Nicoles Gillés, vindrent d'Yrlande en France deux moines qui estoient d'Ecosse, lesquels estoient moult grands clercs et de saincte vie; et par les cités et par les pays preschoyent et crioyent qu'ils avoient science à vendre, et qui en vouldroit acheter vinst à eulx. Ce qui vint à la cognoissance de l'empereur Charlemagne, qui les feit venir devers lui et leur demanda s'il estoit vray qu'ils eussent science à vendre; lesquels répondirent que voirement ils l'avoient par don et grâce de Dieu, et qu'ils estoient venus en France pour la prester et enseigner à qui la vouldroit apprendre. L'empereur leur demanda quel loyer ils vouldroient avoir pour la montrer. Et ils respondirent qu'ils ne vouloient rien, fors lieux convenables à ce faire et la substance de leurs corps tant seulement, et que on leur administrast gens et enfans ingénieux pour la recevoir. Quant l'empereur les eut ouys, il fut bien joyeulx et les tint avec lui jusques à ce qu'il convint aller en guerre. Et lors commanda à l'un d'eulx, nommé Clément, qu'il demourast à Paris, et lui fist bailler les enfans de gens de *tous estats*, les plus ingénieux que on sceut trouver, et fist faire lieux et escolles convenables pour apprendre, et commanda que on leur administrast tout ce qui leur seroit besoing, et leur donna de grands privilèges, franchises et libertés. Et de là vint la première institution du corps de l'Université de Paris, qui estoit à Rome, où, par avant, d'Athènes elle avoit esté translatée. »

Bientôt l'Université de Paris put s'appeler l'Université du monde, car les jeunes gens du monde entier vinrent y puiser leur instruction... De là sa division, non-seulement en quatre Facultés, mais aussi en quatre *Nations* diverses: celle de France, celle d'Angleterre, celle de Normandie, celle de Picardie, subdivisées chacune en plusieurs *Tribus*.

La nation d'Angleterre s'intitula nation d'Allemagne, à partir de l'invasion de la France par les Anglais.

Le tableau, si caractéristique, de l'Université de Prague donne une idée parfaite des contrastes de races, de figures, de costumes et de mœurs, qui animaient l'Université de Paris, au moyen âge et à la renaissance. « Les Anglais, dit le cardinal Jacques de Vitry, sont ivrognes et poltrons; les Français, fiers, mous et efféminés; les Allemands, furibonds et licencieux dans leurs propos de table; les Normands, vains et orgueilleux; les Poitevins, traîtres et avares; les Bourguignons, brutaux et sots; les Bretons, légers et inconstants; les Lombards, méchants et lâches; les Romains, séditieux et se rongeant les mains (de colère); les Siciliens, tyrans et cruels; les Brabançons, incendiaires, routiers et voleurs; les Flamands, prodigues, aimant le luxe et la bonne chère. » Certes, les portraits ne sont pas flattés, et seraient sévères même pour les écoliers d'à présent. Heureusement, autrefois comme aujourd'hui, les étudiants de mérite s'élevaient au milieu de la foule turbulente et débauchée des étudiants sans valeur...

Le recteur de l'Université était élu par les quatre nations, d'abord directement, puis par délégués, le suffrage universel n'ayant pas réussi. C'était un très-grand personnage, qui marchait de pair avec l'évêque et le Parlement de Paris... Le jour de son installation, la procession de l'Université entrait à Saint-Denis, quand sa queue était encore aux Mathurins. (Juvénal des Ursins.)

Au-dessous du recteur, le syndic ou procureur, le greffier, les messagers, les conservateurs, les chanceliers, les sergents, massiers ou appariteurs, les facteurs, les bedeaux, etc., formaient un état-major nombreux et imposant.

Notre-Dame était la patronne de l'Université, comme de l'église et de la ville de Paris, avec sainte Catherine, saint Nicolas et saint André. Chaque nation avait en outre ses protecteurs respectifs. Charlemagne, honoré comme saint, dès le douzième siècle, en Germanie, était invoqué par la nation d'Allemagne, et le fut bientôt par toutes les autres, dans une fête solennelle organisée par Louis XI, et qui a donné naissance aux banquets de la Saint-Charlemagne, encore en vogue dans les institutions de Paris.

Il nous faudrait de longues colonnes pour analyser tout le travail de M. de Viriville, dans le *Moyen-âge et la Renaissance.* Les *grades*, les *facultés*, les *colléges*, les *écolières*, les *études*, les *jeux*, les *cérémonies*, les *foires*, les *costumes*, les *sceaux*, les *priviléges* et les *débats* universitaires sont très-curieux à lire et pleins d'enseignements inattendus.

Non moins intéressants sont les articles de la *Vie religieuse*, de la *Fête des fous*, etc., par M. Lacroix; de la *Chevalerie*, des *Duels et tournois*, par M. Chasles; des *Bohémiens*, *mendiants*, *gueux*, etc., par M. Francisque Michel; des *Juifs*, par M. Depping; de la *Vénerie* et de l'*Oisellerie*, par M. Elzear Blaze; des *Repas et des festins*, par M. Ferdinand Seré. Mais nous n'avons voulu signaler qu'un point essentiel de ce premier volume; et nous y reviendrons, en passant aux volumes suivants.

N'oublions pas toutefois, dès aujourd'hui, une observation capitale à l'adresse des familles. Le *Moyen Age et la Renaissance*, arbre de science, s'il en fut jamais, tout chargé des fruits étranges et des fleurs naïves de l'ancien temps, tout plein d'aliments solides et de parfums exquis pour le sexe viril et l'âge mûr, n'est pas fait, malgré les sages précautions des auteurs, pour être feuilleté impunément par la jeunesse et les filles d'Eve. P.-C.

(1) Voyez la curieuse histoire de la Tour de Nesle, du drame de ce nom et de la querelle de ses auteurs, tome I[er] du *Musée des Familles*, p. 234, et tome II, p. 19. La vue insuffisante de la tour, insérée dans notre tome I[er], se trouvera suppléée par la belle gravure exécutée d'après l'eau-forte d'Israël Sylvestre. (Bibliothèque impériale de Paris.)

LA MUSIQUE ET SES INTERPRÈTES, AU XIXe SIÈCLE (1)

Mlle CAROLINE DUPREZ.

Les vocations irrésistibles. Un ténor à l'Odéon. *Je suis Lindor!* Progrès et triomphes. Comment un artiste de trois ans peut demander à table d'un plat convoité. *Di tanti palpiti!* La pente du théâtre. Le père et la fille. M. et Mlle Duprez. La cantatrice. La comédienne. La femme. Les dix justes de Sodôme. Avis aux familles. *L'art du chant.* Comment M. Duprez est devenu maire de Valmondois.

Il y a réellement des vocations antérieures et supérieures aux lois, comme disait la Constitution de 1848.



Portrait de Mlle Caroline Duprez, dessiné d'après nature par M. G. Staal.

En 1826, on jouait le *Barbier de Séville* à l'Odéon. Tandis que David ou Bocage se démenait sur la scène en feignant de chanter, une voix délicieuse chantait véritablement dans la coulisse : — *Je suis Lindor*, etc. Cette voix était applaudie par les connaisseurs, et l'élève de Choron, qui la lançait dans l'ombre, se retirait le cœur palpitant, rêvant d'être un jour applaudi en face.

Ce rêve se réalisa bientôt. Le jeune homme partit pour l'Italie, ce grand Opéra universel; il y chanta avec tant de succès, qu'il y devint le roi des théâtres lyriques, et vit, à son retour en France, l'Académie royale lui ouvrir ses portes à deux battants. Bref, au bout de quelques années, notre chanteur éclipsait les anciens et les modernes, fondait une école qui renversait toutes les autres ; puis, il y a huit ou neuf ans, le soir du bénéfice de Monrose, se retrouvait à la Comédie-Française, dans ce même *Barbier de Séville*, derrière le célèbre valet de Molière ; — chantant encore, comme en 1826 : *Je suis Lindor!* mais, cette fois, appelé, bissé, acclamé, presque porté en triomphe.

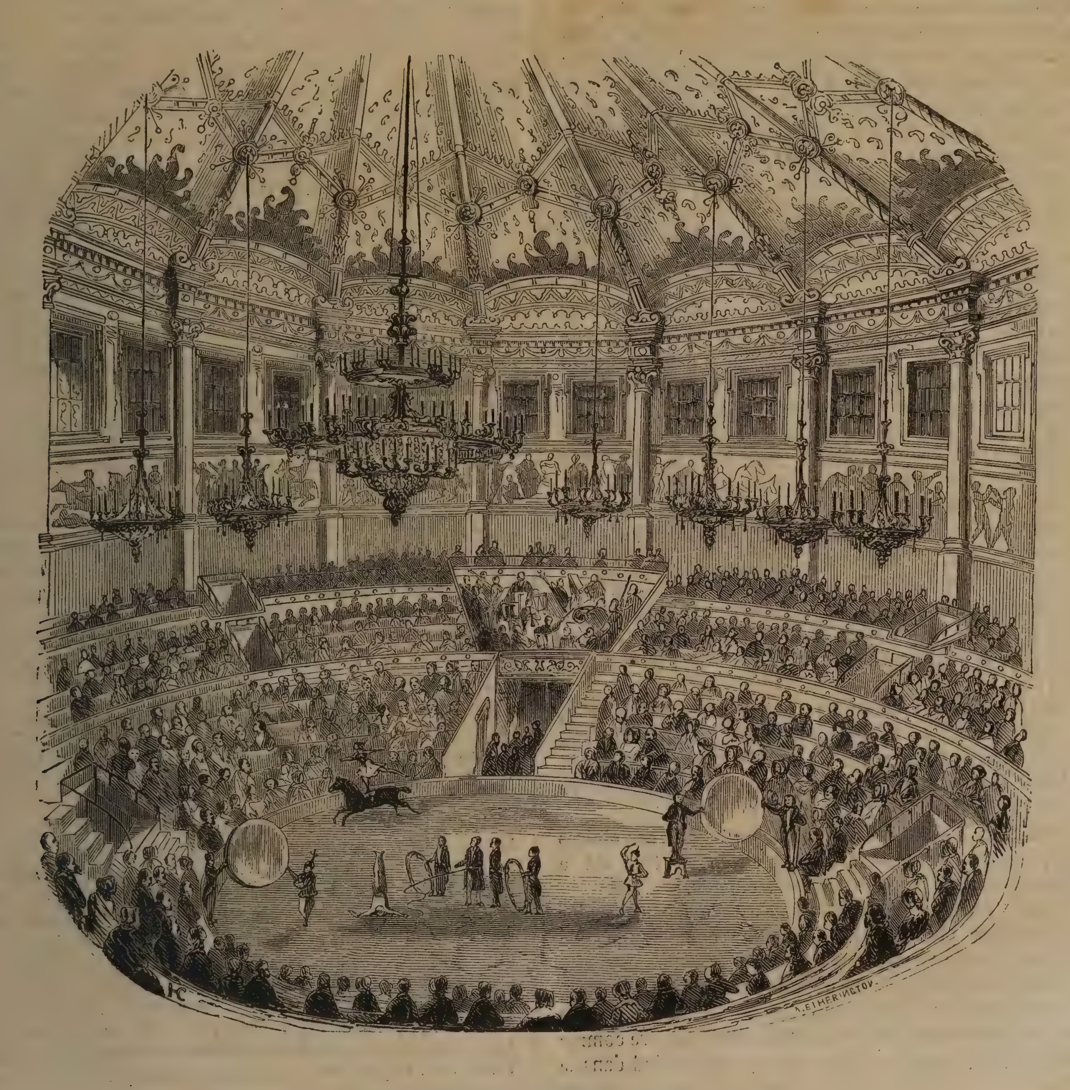
Retiré enfin en plein succès, il devenait professeur au Conservatoire, se faisait applaudir comme compositeur d'opéra, et reprenait dans le monde une position

(1) Voyez pour la série musicale, la Table générale des dix premiers volumes et les tables particulières des neuf derniers.

intacte, chef d'une famille considérée, propriétaire d'un hôtel, fruit de son talent, conseiller municipal et maire de sa commune.

Or, cet artiste éminent avait une fille charmante, que son expérience voulait, malgré sa renommée, écarter des périls du théâtre. Mais cette fille lui était née à Florence, en 1833, au plus fort de sa gloire musicale ; mais elle avait pour marraine une fée du chant, Caroline Hunger ; mais cette fée l'avait douée d'une voix qui bégayait l'harmonie et vagissait le rhythme au berceau !

Un soir, à Naples, le père donnait un dîner à Mercadante, à Festa, à Bériot, à Mme Malibran, etc. La petite fille, qui avait trois ans à peine, était assise au bout de la table, écoutant tous ces oracles de la musique... Son appétit n'y



Vue intérieure du Cirque-Napoléon. Dessin de H. Catenacci. (Page suivante.)

perdait rien toutefois. Et comme on lui refusait d'un plat convoité, la voilà qui entonne, pour l'obtenir, et avec une justesse étonnante, le fameux air : *Di tanti palpiti !* Vous jugez de la surprise et de l'admiration des convives, et si, en dépit des résolutions contraires, l'enfant reçut aussitôt le baptême de l'art ! Le père tint bon, et, sevrant sa fille de toute leçon de chant, il continua de l'élever pour le monde, où ses grâces et ses vertus lui assuraient une place brillante. Mais il eût fallu qu'il étouffât sa propre voix, dont l'enfant aspirait et imitait chaque son ! Comment lui refuser, d'ailleurs, de petites mélodies, faites exprès pour elle ? Comment l'empêcher, à huit ans, d'enseigner le piano à son frère, qui en avait trois ? On n'en eut pas la cruauté. Et, quand le père devint professeur au Conservatoire, quand, dans sa chambre à côté de celle de sa fille, il vit des élèves rétifs se cabrer sur un trait difficile, le déclarer impossible à leur faiblesse, comment résister à la tentation d'ouvrir la porte de l'enfant, de l'appeler et de lui dire : — Chante ce passage !... Et, lorsque l'enfant avait justifié le maître et confondu l'élève, vaincu la difficulté et exécuté l'impossible, comment ne pas l'embrasser et soupirer tout bas : — *Tu Marcellus eris !* Et comment défendre à cet esprit subtil de deviner le latin, faute de le comprendre ?... Plus tard, après 1848, quand l'artiste-maire, installé dans sa villa, au milieu de ses amis, de ses administrés et de ses pauvres,

faisait exécuter pour ceux-ci une messe annuelle de sa composition, comment défendre à la jeune fille, ange gardien des pauvres aussi, de chanter les motets paternels à l'église, avec les enfants de chœur et les chérubins invisibles, d'une voix qui attirait les amateurs de Paris, les châtelains des environs, les paysans du village; d'une voix qui, en triplant le résultat de la quête, assurait le pain de l'indigent et la guérison du malade?

Que voulez-vous enfin? La jeune fille entendit, en province d'abord, puis à Paris, au Grand-Opéra et à l'Opéra-Comique, Mlle Poinsot et Mlle Miolan, deux élèves triomphantes de son père, et elle dit, en les voyant couvertes de bravos: — J'en ferais bien autant! Pourquoi n'en ferais-je pas autant?

De sorte qu'un soir, en 1851, aux Italiens, devant l'élite musicale du monde, le père, vaincu par l'artiste, et entraîné par la plus belle ovation de sa vie, présenta au public son enfant chantant avec lui, aussi bien que lui, et accablée comme lui d'applaudissements, d'acclamations et de bouquets!

De sorte qu'un autre soir, à l'Opéra-National, le père, vaincu par le compositeur, entendit son premier ouvrage exécuté par sa fille, admiré dans sa fille, porté aux nues avec sa fille, — et non pas une fois, mais vingt, mais trente, mais pendant tout un hiver triomphal.

La glace était rompue, le Rubicon franchi, le voile déchiré! L'ouvrage s'appelait *Juanita*; le père était M. Duprez, le maître du chant contemporain; la fille était Mlle Caroline Duprez, qui chante aujourd'hui *Marco Spada*, à l'Opéra-Comique, comme son père chantait *Guillaume Tell*, à l'Académie royale.

Et pendant ce temps-là, un autre enfant du même nom, simple collégien de Paris, fredonne un air magistral entre deux versions, et griffonne au verso d'un thème un quadrille, qu'il dédie à sa sœur: *Offert par l'auteur*, s'il vous plaît!

Arrêtez donc ces vocations, qui montent du berceau, comme des marées! Enchaînez donc ces dynasties de l'art, qui s'appellent Duprez, Garcia ou Félix! Et que ceux qui ont leur talent et leur succès osent leur jeter la première pierre!

Avis aux familles qui redoutent justement ces gloires vertigineuses. Elles ne sauraient en briser trop tôt le germe et le jeter trop loin de leurs enfants.

Comme cantatrice, Mlle Duprez s'est élevée au premier rang, dès sa première note. Comme comédienne, elle joint la décence virginale la plus exquise à l'aisance et à la maturité d'une artiste de quarante ans. Comme femme, elle unit la triple auréole de la beauté, de la vertu et de la considération; car elle est montée sur le théâtre comme l'oiseau que portent ses ailes, sans poser le pied dans la boue des coulisses, sans quitter l'enceinte d'une famille honorée, les habitudes d'une vie exemplaire, les relations d'un monde irréprochable. Que son ange gardien la maintienne en cette position si heureusement exceptionnelle! Toutes les mesures, d'ailleurs, sont prises à cet effet. Elle ne chantera que des œuvres de son choix, des créations, à commencer par un opéra de son père. L'estime et la sympathie publique confirmeront ainsi le triomphe de son talent, qu'elles ont déjà doublé depuis un mois. Si les salons regrettent de voir une si pure étoile disputée à leur ciel par celui des théâtres, ils ne sauraient oublier tout ce qu'une clarté sans tache, comme celle-là, porte d'exemples efficaces et de réformes utiles dans le pandémonium dramatique. Quant à nous, dont la sévérité est assez connue, qui oserait nous reprocher de jouer le rôle du messager d'en haut, cherchant et marquant les dix justes qui peuvent racheter Sodôme?

Ce qu'il y a de plus étonnant dans Mlle Duprez, c'est que son père n'a consenti qu'en 1850 à la former pour la scène. Jamais, depuis Mlle Rachel, talent dramatique ne fut improvisé, à dix-neuf ans, avec une telle promptitude. Exemple remarquable, après tant d'autres, des perfections de la méthode que M. Duprez appliquait à sa fille, et qu'il a livrée au public sous le titre de l'*Art du chant*.

Voilà le professeur hautement justifié d'avoir quitté le Conservatoire de musique, ce grand hôpital dont il ne pouvait guérir les malades condamnés à mourir dans les règles, comme parle Molière.

Mlle Duprez a eu pour maîtres d'harmonie et de composition, MM. Elwart et Carpentier; pour maîtresse de piano, Mlle Joséphine Martin. Elle leur fera bientôt honneur par un album de mélodies qu'elle a composées dans les loisirs de Valmondois (1).

Le portrait ci-joint de Mlle Duprez a été dessiné d'après nature, par M. G. Staal, et la représente dans le costume du troisième acte de *Marco Spada*.

PITRE-CHEVALIER.

(*Au prochain numéro, la notice et le portrait de M. Bataille, professeur au Conservatoire.*)

(1) C'est la commune de Seine-et-Oise dont M. Duprez est le premier magistrat municipal. Il déclinait cet honneur qu'on lui offrait comme au père des pauvres. — Je ne puis être à la fois, disait-il, leur *père* et leur *maire*, et mes travaux d'artiste sont incompatibles avec cette magistrature. Mais le spirituel juge de paix de l'Ile-Adam, consulté par le préfet, mit l'incompatibilité à néant, dans une lettre qui finit ainsi: « Elleviou, de l'Opéra-Comique, a été maire de Fourvières, près de Lyon. Pourquoi M. Duprez, du Grand-Opéra, ne serait-il pas maire de Valmondois, près de Paris? Je ne vois entre eux d'autre différence que celle qui existe entre *Fleuve du Tage* et *Asile héréditaire!* » M. Duprez rit, fut désarmé... et accepta.

LE NOUVEAU PARIS. — MONUMENTS.

LE CIRQUE NAPOLÉON.

Les souvenirs de l'ancienne Rome empêchaient M. Dejean de dormir. Il les avait presque égalés en élevant le cirque du carré Marigny. Il vient de les éclipser peut-être, en construisant le cirque Napoléon. Il n'a plus qu'à se surpasser lui-même, et c'est une fantaisie qui le prendra un jour. En attendant il peut dormir sur son chef-d'œuvre, qui est une des merveilles de Paris.

M. Dejean, qui mène tout au galop, a acheté, sur le boulevard des Filles-du-Calvaire, 3,560 mètres de terrain. Puis il a dit à M. Hittorf, l'audacieux architecte: Bâtis-

sez-moi là-dessus, en huit mois, un cirque pour cinq mille spectateurs, une écurie pour deux cents chevaux, et arrangez-vous pour que tout cela soit un monument. Je sais que c'est impossible; mais voilà pourquoi je vous le demande.

M. Hittorf a promis l'impossible, et a tenu le miraculeux.

M. Dejean n'avait qu'un chagrin, en voyant s'achever l'édifice en octobre 1852: — Pour un tel cirque, se disait-il, il faudrait un empereur! Et voilà que, le 2 décembre suivant, le président de la République devient l'empereur Napoléon III, et, neuf jours après, baptise de son nom et inaugure en personne le théâtre gigantesque!

M. Dejean est un sorcier, qu'on aurait brûlé il y a cinq cents ans.

Décrivons les miracles de sa baguette. Le cirque Napoleon est un polygone à vingt pans, large de quarante-deux mètres. A l'extérieur, le soubassement, les colonnes corinthiennes, l'entablement, la frise, la corniche, les pilastres, forment un ensemble à la fois riche et grandiose, orné de sculptures magistrales, par MM. Pradier, Duret, Bosio, Husson et Dantan. On y voit le cheval créé par Neptune, dressé par Minerve, et bondissant sous toutes les formes, dans les jeux, les luttes et les scènes antiques, au milieu des cavaliers, des amazones, des Dieux païens, des guirlandes de lauriers et des chutes de fleurs. Quarante fenêtres, aux cadres élégants, reçoivent la clarté du soleil pendant le jour, et renvoient, pendant la nuit, l'illumination féerique du gaz. Un grand aigle et des trophées en bronze surmontent l'entrée de l'édifice.

L'aspect de l'intérieur, au moment des exercices, est impossible à rendre, si ce n'est à l'habile crayon de notre dessinateur. On croit voir un rêve des *Mille et une Nuits* réalisé. Figurez-vous des portiques et des vomitoires où la foule circule sans se coudoyer, trois séries de gradins rouges montant du cirque au sommet de l'amphithéâtre, cinq mille places commodes, d'où l'on embrasse tout d'un coup d'œil, aux dernières comme aux premières, pour 50 c. comme pour 2 fr.; une coupole d'une hardiesse et d'une légèreté sans égales, couvrant l'enceinte entière d'un velarium de cachemire, à fond blanc, à palmes brochées d'or, à larges bordures, à rosaces vertes et rouges, tissées d'or et de soie, avec une infinité d'attaches, d'enroulements, d'étoiles, de guirlandes dont chaque relief lance une étincelle; au centre de cette coupole, un lustre colossal inondant de lumière le cirque des écuyers, et entouré de vingt autres lustres, dont les clartés réunies feraient pâlir le soleil (l'éclairage du Grand-Opéra et des bals les plus splendides n'est qu'un demi-jour auprès de cette illumination fantastique); tout à l'entour, une zone couleur d'azur, et une muraille resplendissante, avec soubassement en marbre vert d'Italie et d'Egypte, avec colonnes en marbre jaune de Sienne, à chapiteaux dorés, avec entablement en marbre de Carrare, coupé aussi de dorures, avec frises peuplées de guirlandes, de couronnes, de têtes d'animaux, avec pilastres brillants, séparant les cadres et grillages d'or des quarante croisées à vitraux de couleurs; enfin avec vingt tableaux énormes de MM. Gosse et Barryas, vingt chefs-d'œuvre du genre, représentant toutes les magnificences des fêtes antiques, tous les jeux et toutes les luttes des nations, depuis les courses grecques et romaines jusqu'aux combats des Gaulois à la framée, depuis les tournois de la chevalerie et les jeux de bague de Louis XIII, jusqu'aux carrousels de Louis XIV et aux parades coquettes de Louis XV; depuis la grande poste impériale à cinq chevaux, jusqu'aux exercices de Baucher, de Franconi et d'Auriol; — autant de merveilles de dessin, de coloris, de mouvement, de contrastes, de vigueur et de grâce, de science et d'esprit. Complétez cet ensemble par des écuries royales, vaste foyer ouvert aux amateurs de chevaux, galerie béante dans le cirque même, longue de cinquante-deux mètres, large de neuf, et assez haute pour qu'à travers le portique cavaliers et montures s'élancent au grand galop; comptez à perte de vue 52 stalles en chêne sculpté et moulé, avec des auges en fonte et des râteliers en corbeilles de fer; placez au milieu une charmante fontaine jaillissant d'un bas-relief de Bosio, et retombant dans une superbe vasque en pierre de Picardie, entre des pilastres cannelés portant un fronton circulaire; au plafond de ces écuries, divisé en caissons, comme celui d'un palais, suspendez cinq lustres bronze et or, à trois branches, chacun lançant quinzes flammes de gaz sur les chevaux, les palefreniers, les écuyers et les promeneurs: — voilà le Cirque-Napoléon autant qu'on peut le décrire.

Mais vous ne le connaîtrez que lorsque vous l'aurez admiré de vos yeux, à la file des six cent mille spectateurs, qui sont déjà tombés en extase dans ce temple des *circenses* modernes.

Quant aux acteurs et aux exercices, il va sans dire que les premiers écuyers, les plus beaux chevaux, les meilleurs clowns, les plus étonnants sauteurs du monde se sont donné rendez-vous là, au coup de sifflet magistral de MM. Franconi et Baucher.

Nous les y suivrons toutes les fois que l'occasion s'en présentera; car c'est ici le spectacle des familles par excellence; on y va, père, mère, et enfants de tout âge; les bonds du cheval n'ayant jamais d'inconvenance, et les excitations du fouet n'inquiétant jamais la vertu.

P.-C.

CHRONIQUE DU MOIS.

NOTRE-DAME LE 30 JANVIER.

Ceux qui déplorent la nudité intérieure de Notre-Dame de Paris ont pu juger, par sa décoration, le jour du mariage de l'Empereur, quel effet produira cette admirable nef lorsqu'elle aura reçu l'ornementation qu'elle réclame. Jamais, depuis le sacre de Napoléon Ier, la vieille métropole française n'avait été aussi splendide. MM. Viollet-Leduc, Lassus et Séchan ont improvisé des merveilles en huit jours.

Le porche était tendu de tapisseries représentant les saints du diocèse, et surmonté des statues colossales de Charlemagne et de Napoléon. Les figures des autres rois et reines de France occupaient la galerie du premier étage. La galerie de la Vierge, celle du Réservoir, la grande rose et les tours portaient d'autres sculptures historiques

ou religieuses et un riche ensemble d'aigles dorés, de couronnes, d'écussons, de bannières, de draperies d'or et d'argent, de tapisseries des Gobelins, etc.

A l'intérieur, le maître-autel, ramené en avant du chœur, s'y rattachait par un jubé gothique, d'un style charmant, imitant les boiseries les plus fines du moyen âge. La nef était précédée d'une tribune pour cinq cents musiciens, décorée d'arabesques sur fond d'or, des armes impériales, et des chiffres de l'impératrice. Les bas-côtés offraient des tentures de velours rouge doublées d'hermine, surmontées de tentures vertes semées d'abeilles. Une quantité innombrable de bannières aux armes de France tapissaient entièrement la voûte de l'édifice, et les voûtes à nervures ogivales des bas-côtés étaient tendues de bleu semé d'abeilles d'or sans nombre. Dans le transept se trouvait le trône. Les deux fauteuils, les mêmes qui ont servi au sacre de Napoléon Ier et de Joséphine, étaient placés sur une estrade de trois marches, surmontés d'un dais magnifique sous lequel se trouvait la couronne impériale. Il était couronné par cinq aigles aux ailes déployées, qui tenaient les quatre coins et le sommet. Sous le trône étaient étendus des tapis d'hermine. Quatre rideaux de velours rouge et doublés d'hermine étaient suspendus au dais et attachés aux quatre gros piliers du transept. Ces quatre piliers, décorés de boiseries peintes enchâssées de tapisseries représentant des saints, et les deux extrémités du transept également décorées de boiseries encadrées de tapisseries représentant des rois, des reines et des martyrs, formaient un ensemble imposant qui montait jusqu'à la galerie de la Rose. A l'entrée du chœur, se dressait un autel en riche orfévrerie, surmonté d'un ciborium en bois doré, qui s'élevait jusqu'à la moitié du monument. Cet autel, auquel on montait par sept marches, se détachait du chœur par une arcature portant des flambeaux. Derrière le ciborium était suspendue une couronne de lumière en cuivre doré de la plus grande richesse. (Cette couronne est destinée à la cathédrale de Périgueux.) Ajoutez à ces richesses le dais et le fauteuil archiépiscopal, en velours cramoisi, brodé d'or; les parois des tribunes et les colonnettes du chœur ornées de tentures pareilles; les prie-Dieu impériaux plus merveilleux encore; tous les trésors mobiliers de la couronne : siéges, pliants, carreaux, tapis, etc.—Voyez se mouvoir là-dedans un bataillon de cardinaux et d'évêques en grand costume, une armée de fonctionnaires chamarrés d'or des pieds à la tête, un océan de toilettes, de bijoux et de diamants aux trois mille places réservées; couronnez le tout des pompes sublimes du culte catholique, les tonnerres ou les soupirs de la musique et des chants; inondez ces splendeurs d'un torrent de feux versés par quinze mille bougies à la fois; — et vous n'aurez qu'une idée incomplète encore de cette féerie de la religion, de la puissance et de l'art combinés.

Quand le cortége a défilé devant l'innombrable foule amassée sur tous les points de la route, on a beaucoup admiré les anciens équipages de la cour, à six chevaux, et surtout la voiture étincelante qui avait servi au sacre de 1804, traînée par huit chevaux bais, couverts de panaches et de housses en velours et or.

L'Empereur et l'Impératrice l'occupaient seuls; l'Empereur, en uniforme de lieutenant général, culottes de soie et bottes à l'écuyère, avec le grand-cordon de la Légion-d'Honneur qu'avait porté son oncle, et la plaque de la Toison-d'Or de l'empereur Charles-Quint; l'Impératrice, en robe blanche entièrement garnie de point d'Angleterre, son voile fixé au front par un double rang de perles, et moins éblouissante encore par l'éclat et le goût de sa toilette que par sa beauté toute française et sa gracieuse majesté, et surtout par l'absence de ce collier de 600,000 francs, que sa charité avait converti, la veille, en pain béni pour les pauvres...

N. B. Le *Musée des Familles* publiera le portrait de l'impératrice Eugénie aussitôt qu'un modèle authentique lui permettra de garantir une ressemblance parfaite.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

« *Quand orgueil marche devant, honte marche derrière* », maxime favorite de Louis XI.

RÉBUS.



Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES[1].

LE BUIS QUI PARLE. LÉGENDE DE LA FÊTE DES RAMEAUX.



Les Rameaux à Jérusalem, — à la procession, — au berceau, — au lit de mort. Dessin de M. C. Fath.

C'était en Allemagne, ce pays de la légende.

Il y avait, l'an dernier, un baron de Kerler, docteur *in utroque jure*, catholique de naissance, mais sceptique d'éducation, qui affectait un grand mépris pour les images et les cérémonies du culte.

Il riait des petites vierges de bois qui ornent les maisons gothiques, et surtout des offrandes que la naïveté des croyants dépose dans leurs niches.

Sa froide haleine eût éteint volontiers les cierges qu'on

(1) Voyez, pour la série, les Tables générales des dix premiers volumes, et les tables particulières des neuf derniers.

brûle devant les patrons, près des saints tombeaux, autour des reliques des bienheureux.

Quand il rencontrait une procession, il s'arrêtait avec un sourire ironique, et voyait passer, sans courber la tête, les croix et les bannières, le clergé et les fidèles.

Son incrédulité était fille de son ignorance et de son orgueil, comme toutes les incrédulités.

Dieu voulut bien un jour le guérir en l'instruisant et en l'humiliant, et il confia cette grande mission à un petit instrument, à Charlotte Hermann, jeune nièce du baron.

Charlotte était un ange de douze ans, plus jolie encore que son âge, plus modeste encore que jolie, plus pieuse encore que modeste.

Elle avait fait sa première communion l'année précédente, et, toute pleine des humbles leçons du catéchisme, elle en savait plus long que le docteur Kerler sur les choses profondes et délicates de la religion.

Elle le prouva bien, et voici comment.

Le matin de la fête des Rameaux, Charlotte se préparait avec sa mère pour aller à la messe et à la procession.

Le baron de Kerler entre, offre un bouquet à sa nièce qu'il adorait, — car c'était au fond le cœur le plus généreux.

Voyant les religieux apprêts des deux femmes, il se met à les plaisanter, selon son usage, sur ce qu'il nomme leur superstition.

Son ironie ne respecte même pas l'âge de la fille étonnée, malgré l'effroi de la mère chrétienne et l'avis du poëte païen :

Ne teneros pueri... contempseris annos.

Mais, à son grand étonnement, Charlotte lui tient tête, et le confond par sa science et sa logique élémentaires...

— Mon oncle, lui dit-elle avec une aisance charmante, vous m'avez appris qu'un philosophe d'autrefois prouvait le mouvement par la marche... Venez seulement avec nous à la procession, et je me charge de faire comme le philosophe.

Pour toute réponse, Kerler sourit et baise au front la docte enfant.

Il la voit prendre, au chevet de son lit, dans tous ses meubles, à tous les recoins de la chambre, les rameaux bénits de l'année précédente, et les brûler avec recueillement, de peur qu'une main profane ne les souille, quand les nouveaux bois les remplaceront dans la garde du foyer.

En accomplissant cette œuvre, elle l'explique au baron, qui sourit toujours.

Il s'aperçoit que la jeune fille n'a pas brûlé tous les rameaux, qu'elle a laissé, au-dessus de son lit, le plus vieux et le plus desséché.

— Eh bien, Charlotte, dit-il, tu oublies une victime de ton auto-da-fé, — tu dérobes à ton bûcher mignon la branche qui flamberait le plus joyeusement.

— Vous croyez que je m'amuse à un feu de poupée, réplique très-sérieusement Charlotte; détrompez-vous, monsieur le docteur... Je ne brûlerais pas ce vieux rameau pour toute votre science! C'est un legs de ma grand'mère mourante; elle m'en a conté la touchante histoire, et me l'a même remise écrite de sa main. Tous les bûcherons de la Forêt-Noire vous la rediraient en faisant le signe de la croix. Cette branche sacrée, enfin, est une branche du *buis qui parle!*

Pour le coup, le baron partit d'un grand éclat de rire.

— Par Dieu! s'écria-t-il, je connaissais la forêt qui marche, dans Shakespeare..., mais j'ignorais complétement le buis qui parle! Je serais curieux de savoir ce qu'il peut chanter.

Et, allongeant la main vers la branche sèche, à laquelle pendaient encore deux ou trois feuilles jaunies, il l'arrache du bénitier qu'elle surmontait, et se met à la tourner irrévérencieusement dans ses doigts.

— Ah! mon frère, dit la mère de Charlotte en rougissant d'indignation.

— Arrêtez, mon oncle, ajoute l'enfant, toute pâle d'une terreur sincère; ce rameau prendrait feu de lui-même, et vous brûlerait comme un damné, si vous osiez le jeter aux flammes dans une intention impie.

— C'est ce qu'il est facile de vérifier, dit le baron, riant de plus fort en plus fort, et faisant le geste de lancer la branche dans la cheminée.

Mais, outre que ce geste n'était peut-être qu'une épreuve, la mère et la fille lui avaient déjà retenu la main, et Charlotte, lui reprenant le buis sacré, murmurait en le regardant avec consternation : — Le docteur Kerler serait-il donc... comme le *conseiller Ralph?*

— Le conseiller Ralph? reprend le baron d'un ton plus réservé (le regard de sa sœur l'éclairant enfin sur l'inconvenance de son fait)... Eh bien, petite nièce, conte-moi la légende du conseiller Ralph, car je devine que c'est une légende, et non-seulement je te demanderai pardon, mais je ferai tout mon possible pour croire ton récit.

La mère voulait que la jeune fille refusât; mais Charlotte, encouragée par une voix d'en haut, tira de son plus beau tiroir le manuscrit de sa grand'mère, et, le baisant avec respect, le lut d'un ton accentué à son oncle.

Le docteur ne put écouter sans émotion ce secret d'une tombe confié à un berceau, cette leçon d'une aïeule transmise par un enfant.

Peut-être nos lecteurs ne l'écouteront-ils pas non plus sans intérêt...

LE BUIS QUI PARLE.

Le conseiller Ralph était un homme mystérieux, dont personne ne connaissait l'origine.

Venu à Leipsick, on ne savait d'où, il disparaissait sans dire pourquoi, pour reparaître, on ignorait comment.

Il avait quarante ans, et ne vieillissait point.

Ses longues moustaches, ses yeux sombres et son éternel habit noir faisaient peur aux enfants; mais sa générosité le rendait cher aux pauvres, qu'il comblait d'aumônes.

Car son caractère était aussi doux que sa personne semblait terrible.

Riche d'une fortune inconnue, plus riche d'une science infinie, il passait les nuits à feuilleter des livres, et les jours à distribuer le pain du corps et le pain de l'esprit...

(— Comme vous, mon oncle, interrompit Charlotte...)

Le baron sourit encore, mais ne dit plus rien.

La parole du conseiller n'avait qu'un défaut, c'était de tout dessécher. Elle s'attaquait aux fleurs des croyances, pour les flétrir comme un rayon du midi, ou les brûler comme un vent du nord. Car la chaleur de son éloquence et la glace de son ironie allaient au même but.

Quand on avait eu le malheur de l'écouter, on ne pouvait se retremper que dans la rosée des larmes ou de la prière.

Il raillait surtout le culte extérieur, les fêtes chrétiennes, les images, les cierges, les rameaux bénits...

(— Comme vous, mon oncle..., dit encore Charlotte.

Le baron ne souriait plus.)

Un jour du carême, le jour même de l'Hosannah, le conseiller se trouva, après la messe des Pâques fleuries, dans une famille qui rapportait le buis bénit sous son toit.

Il se mit à plaisanter sur les rameaux que chacun posait à son chevet, à son miroir ou à son prie-Dieu...

(— Toujours comme vous, mon oncle.)

Il y avait là une jeune fille, dont le conseiller ne respecta pas même l'âge et la foi naïve, et qu'il tourmenta plus amèrement que les autres sur l'énorme branche qu'elle avait gardée de la procession...

(— Comme vous, mon frère! dit Mme Hermann à l'oreille du docteur.)

Kerler se mordit la lèvre, et s'assura que sa nièce n'ajoutait rien au manuscrit...

Quand il l'eut reconnu, il murmura : — C'est étrange! et il retomba pensif dans son fauteuil.)

La jeune fille, qui se nommait Valida, et qui était digne de ce nom, brava les moqueries du conseiller.

— Vous êtes possédé du démon, et je vais vous exorciser, lui dit-elle.

Puis, trempant son rameau dans l'eau bénite, elle en jeta quelques gouttes au visage de Ralph...

Or, à peine l'eau sainte l'eut-elle touché, qu'il bondit en criant et devint pâle comme un mort, si bien que Valida, attribuant ces effets à la colère, et tout effrayée d'être allée trop loin, laissa tomber sa branche et demanda pardon au conseiller.

Mais celui-ci, ne s'occupant plus d'elle, et ne voyant que l'instrument de son supplice, se précipita avec un ricanement amer sur le buis sacré, le saisit d'une main contractée et frémissante, et voulut le lancer au feu qui pétillait dans l'âtre...

Mais voilà qu'au lieu de quitter ses doigts, le rameau s'y attache en s'enflammant tout seul, — et, par un double miracle, il brûle la main de l'impie sans se consumer lui-même.

Cependant, ceci n'était rien encore.

Tandis que Ralph se débat et hurle de douleur et de rage, tandis que la famille tombe à genoux, implorant la miséricorde divine, une forme svelte et blanche se dégage de la flamme et de la fumée du rameau, comme on raconte que les dryades sortaient autrefois des arbres qu'elles habitaient.

Mais, loin de ressembler à une nymphe païenne, la vision rappelait les saintes patronnes du christianisme.

C'était une jeune femme d'une beauté pure, au front ceint d'une auréole de lumière, aux yeux bleus comme le ciel qu'elle cherchait du regard, aux longs cheveux blonds tombant à flots d'or sur une tunique d'azur. Elle tenait d'une main un flambeau et de l'autre un livre ouvert.

Elle fit un signe, et le feu s'éteignit, et Ralph cessa de souffrir.

— Qui es-tu? demanda-t-il alors, en relevant la tête comme Satan foudroyé.

— Je suis l'âme de ce rameau que tu voulais détruire, répondit le spectre charmant, d'une voix douce et vibrante à la fois.

— Et que me veux-tu?

— Te punir en t'éclairant. Ecoute l'histoire de ce buis que tu méprises, et rougis enfin de tes blasphèmes.

Et, sur un ton qui semblait une psalmodie des anges, au milieu de cette chambre illuminée de l'auréole d'or, devant cette famille agenouillée et cet homme debout et menaçant, la céleste figure continua ainsi :

— J'habite l'arbre où ce buis fut coupé, depuis le jour où l'on bénit ses pousses naissantes pour la fête des Rameaux. Je pourrais te conter l'histoire de toutes les branches que j'ai suivies à la procession de l'Hosanna et sous les toits fidèles qu'elles ont protégés. Je me bornerai à te dire les aventures de mes propres rejetons depuis dix ans, à travers les existences auxquelles elles ont porté bonheur.

Mon premier jet passa des mains du prêtre en celles d'une jeune mère, qui avait un enfant malade.

Quand elle rentra, le médecin lui dit : — Votre fils est perdu pour la science; Dieu seul peut le sauver.

— Dieu le sauvera! répondit la mère.

Et elle attacha le rameau au berceau de l'enfant, et elle pria à deux genoux avec l'éloquence de l'âme.

Sa prière dura tout le jour et toute la nuit.

Le petit malade, abandonné des hommes, s'agitait sur son lit de douleur, et ses faibles mains, dans leurs convulsions, touchaient la branche au-dessus de sa tête...

Or, chaque fois que ce contact avait lieu, l'enfant se calmait et s'assoupissait; de sorte que la ferveur de la mère, redoublée par l'espérance, mit enfin la branche dans la couchette même, sur le cœur oppressé de son fils.

Alors il s'endormit peu à peu tout à fait, et sa gardienne, palpitante, resta jusqu'à l'aurore penchée sur lui, mêlant ses larmes à l'eau sainte qui trempait le rameau sauveur.

Quand le premier rayon de soleil entra dans la chambre, tout pâle et tout tremblant du spectacle qu'il y trouva, l'enfant souriait en entr'ouvrant les yeux, et en jetant ses jolis bras hors du lit, comme si un doux rêve eût succédé aux terreurs de la veille...

La mère replace le rameau au ciel de la couchette, et s'enivre de l'espoir qui rayonne pour elle dans le sourire de son fils.

Tout à coup, le regard jaillit de ses paupières, et un long soupir soulage sa poitrine...

Pour voir si son délire est passé, la mère lui tend une main, et dans cette main le buis sacré des Rameaux.

L'enfant, qui n'avait pas joué depuis deux semaines, prend la branche verte pour un hochet, lui rit de ce rire des anges que le Ciel prête aux berceaux; et, saisissant de ses petits doigts les feuilles luisantes, se met à folâtrer et à bégayer, comme aux jours où il s'élançait dans la vie...

— Mère, votre fils est sauvé! dit en même temps un homme qui entrait.

C'était le médecin...

Il ordonna qu'on sortît le malade au rayon de midi, et le lendemain l'enfant renaissait, comme la plante qui se relève au soleil...

Il raconta alors, en son langage naïf, qu'il avait vu, dans son dernier sommeil, un ange qui ressemblait à sa maman, et qui le tirait d'un abîme sombre, en lui tendant une palme verte...

Voilà ce qu'un rameau bénit peut donner de consolation à la douleur.

Mon second voyage me conduisit chez de pauvres ouvriers... Ils étaient dix, logeant ensemble, tous sculpteurs en bois, sans ouvrage et sans pain... Il ne leur restait plus de leur mobilier, engagé pour vivre, qu'un bénitier d'ivoire, travaillé de leurs mains, et qui protégeait leurs tristes grabats.

Le doyen me plaça sur ce bénitier, en disant :

— Voilà notre dernier recours; le Ciel sera plus clément que la terre!

Cinq jours se passèrent, sans amener de travail. Les plus jeunes perdaient patience, et voulaient mettre le bénitier en gage pour assouvir leur faim.

Le doyen leur demanda et obtint une journée de répit...

La journée s'écoula, et rien de nouveau..., que le désespoir...

— Allons! dit un ouvrier, Dieu nous oublie comme les hommes!

Et il décrocha le bénitier pour le porter aux Juifs...; mais il agit si brutalement qu'il cassa le bijou d'ivoire... Adieu le dernier morceau de pain et la dernière espérance!...

Non pas chez le doyen toutefois, homme fort selon l'Evangile, et qui dit à son camarade: — Tu vois bien que Dieu ne nous a pas oubliés, puisqu'il a puni ton blasphème... Qui aime bien, châtie bien... Dieu nous aime encore, et son secours n'est pas éloigné...

Il s'agenouilla devant le rameau de buis, qui était resté au clou avec la croix du bénitier, et il pria avec tant de ferveur, qu'entraînés par l'exemple tous les autres l'imitèrent.

Une heure après, celui-là même qui avait brisé l'ivoire jeta un grand cri de joie...

Il venait de trouver dans son dernier habit une pièce d'argent, oubliée depuis des semaines!...

Les ouvriers dînèrent, et s'endormirent plus calmes à l'ombre du rameau sacré.

Mais, le lendemain, le miracle de la pièce d'argent ne se renouvelant pas, et la faim, toujours nouvelle, criant plus fort que jamais, le blasphémateur retomba dans sa colère; et, apostrophant le buis qui avait trompé sa confiance, il l'accabla de reproches sanglants, et il allait le broyer de sa main de fer..., lorsque la porte s'ouvrit et un homme entra.

C'était un architecte célèbre qui cherchait des ouvriers sûrs pour tailler dans le bois la chaire d'une église, — de l'église même où les braves gens avaient fêté les Rameaux.

L'homme de l'art, intègre et sévère, n'avait trouvé dans la ville que des sculpteurs de mauvais renom, buveurs de bière et tapageurs nocturnes.

Faute de mieux, et sur une indication vague, il s'adressait aux dix pauvres inconnus...

Quand il vit ces malheureux unis contre un seul pour la défense de leur talisman; quand il apprit leur douloureuse histoire, leur misère profonde, leur soumission chrétienne; quand il eut jugé les spécimens de leur patience et de leur adresse:

— Oui, mes amis, leur dit-il en leur prenant les mains, avec une larme dans les yeux; oui, ce rameau vous a porté bonheur! oui, le Ciel est plus clément que la terre! car c'est Dieu lui-même qui m'a envoyé vers vous... Je vous confie la chaire de l'église dont vous êtes les dignes paroissiens!...

Vous voyez d'ici la joie des ouvriers.

Ils firent de la chaire une merveille; ils la couronnèrent de la branche des Rameaux; et ce travail les ayant rendus célèbres, ils devinrent les premiers sculpteurs en bois de l'Allemagne, et fondèrent la corporation qui a pour titre et pour armes: *le Buis sacré*.

Lorsque les ouvriers allemands se jetèrent, l'an dernier, dans la guerre civile, le doyen du *Buis sacré*, voyant ses compagnons prêts à se soulever comme les autres, les retint en leur montrant leur insigne de paix, et leur épargna ainsi les crimes et les malheurs de la rébellion.

Les gouvernements germaniques, ayant remarqué que pas un adepte du *Buis sacré* n'avait pris part aux maux de la patrie, décernèrent à chacun d'eux un rameau d'argent, avec des priviléges qui ont mis le comble à leur fortune et à leur renommée...

Voilà ce qu'un rameau bénit peut donner de récompense et de gloire au courage, au talent et à la résignation.

Mon troisième rejeton fut le partage de deux jeunes fiancés, qui le reçurent ensemble à la procession de Pâques fleuries...

Ils se nommaient Rodolphe et Dorothée, et leur union était bénie d'avance par leurs familles.

Malheureusement, avant qu'elle fût accomplie, le Ciel leur envoya une grande et terrible épreuve.

Ils se promenaient tous deux, un soir, dans le jardin de Dorothée, avec le chien de la maison, symbole et témoin de leur attachement, lorsque le père de Rodolphe vint à eux, une lettre à la main.

Cette lettre appelait le jeune homme au delà des mers, à l'autre bout de l'Europe, pour une grave et urgente affaire d'où dépendait l'avenir de sa fortune...

Le père et le fils établirent Dorothée juge de leur devoir, — et celle-ci, après avoir lu la lettre, dit en détournant ses yeux en pleurs: — Partez, Rodolphe! il faut partir!

Rodolphe partit, mais il promit de revenir fidèle, et sa fiancée lui jura d'attendre son retour.

Le buis sacré reçut leur serment commun.

Mais le terme de l'absence fut dépassé d'un an, et on cessa d'avoir aucune nouvelle du voyageur...

— Il est mort, ou il t'a oubliée! disaient à Dorothée ses parents, en lui proposant les plus brillants partis.

Et les parents de Rodolphe eux-mêmes l'engageaient à ne plus compter sur leur fils.

Mais Dorothée leur répondait, en montrant la branche de buis que son fiancé lui avait laissée pour adieu:

— Tant que ce rameau conservera une feuille, le cœur de Rodolphe battra, et ne battra que pour moi! C'est notre convention devant Dieu. Dieu me permet donc la confiance, et Dieu ne voudrait pas nous tromper.

Cependant les feuilles sacrées jaunissaient et se détachaient une à une, et chacune emportait une espérance de l'âme de la jeune fille...

Tous les matins, en se levant et en priant la Vierge qui portait le rameau, elle voyait un débris de plus joncher le parquet, et elle cimentait en vain de ses larmes le reste du feuillage étiolé...

Elle-même dépérissait, hélas! et n'était plus reconnaissable; mais la chrétienne gardait sa foi, tandis que la jeune fille perdait sa force.

Un jour, on la trouva défaillante au pied de son lit...

Elle venait de compter vingt feuilles tombées à terre, et elle n'osait regarder combien il en restait au rameau...

— Il en reste trois encore! lui dit son père accourant à son aide, et devinant les angoisses de son âme.

Elle respira, jeta les yeux sur la branche, et demanda du courage à la Vierge...

Tout à coup, se redressant comme inspirée:

— Mon père, dit-elle résolument, Rodolphe vit et m'aime toujours; mais il est malade, captif ou perdu sur une rive lointaine... Allons à sa recherche, mon père; Dieu m'annonce que nous le retrouverons!

—Mais où? demanda le vieillard en joignant les mains...

Elle allait répondre : — Au bout du monde !... L'aspect de la faiblesse et des cheveux blancs de son père l'arrêta court...

— Allons seulement, reprit-elle avec douceur, jusqu'à la frontière où Rodolphe s'est embarqué.

Elle persuada au vieillard que ce voyage leur ferait du bien à tous deux, et il consentit à partir en disant : — Pourvu qu'il lui en fasse à elle, c'est tout ce que j'implore de là-haut !

Ils se mirent en route le lendemain, et furent absents près d'un mois.

La famille de Rodolphe les attendait avec une impatience fiévreuse.

Enfin ils revinrent, mais, hélas ! consternés et muets...

Le père du fiancé court au-devant d'eux, les bras tendus, avec son chien, inquiet comme lui...; et il voit descendre de voiture Dorothée et son père en grand deuil...

La jeune fille surmonte sa douleur pour ménager celle



Dorothée, Rodolphe et son père, dans le jardin. Dessin de Tony Johannot (Page précédente).

du vieillard, et lui fait entendre doucement que le navire où était Rodolphe a disparu, et que tous les renseignements pris confirment... un naufrage.

Puis, sans force et sans voix après ce récit, elle se fait conduire à sa chambre devant le rameau des fiançailles.

Elle croyait le trouver dépouillé de sa dernière couronne... Mais, ô rayon de joie imprévu dans son deuil !... Une belle feuille, vigoureuse encore, est restée attachée à la branche !

— Rodolphe n'est pas mort ! s'écrie Dorothée en rejetant son écharpe noire ; espérons encore, mon père, et faisons espérer le sien !

Et la jeune fille continua de refuser les partis que la triste nouvelle avait remis en avant...

Un jour cependant, navrée de cette obstination qui la tuait sans lui rendre son fiancé, sa famille entière la somma et la pria si fortement de la suivre aux eaux avec un futur préféré, qu'elle fut vaincue par l'obéissance et accepta ce qu'elle nommait son exil...

Au moment du départ, seule dans sa chambre, elle disait un adieu déchirant au buis sacré ; elle sentait sa croyance chanceler enfin... comme la dernière feuille qui tremblait au rameau..., lorsqu'une voiture ébranle la maison... Un jeune homme en descend éperdu, s'élance des bras de l'un aux bras de l'autre, et, à travers la famille stupéfaite et le futur confondu, arrive jusqu'à la chambre de Dorothée, où il tombe à ses genoux devant le buis des fiançailles...

— Rodolphe ! c'est vous ! enfin... Voilà tout ce que la jeune fille peut dire.

C'était lui, en effet. La dernière feuille n'avait pas menti.

Il raconta comment un naufrage l'avait jeté sur les côtes d'Afrique, où il avait passé quinze mois, sans pouvoir donner de ses nouvelles.

Quelques semaines après, il épousait Dorothée au pied du même autel où ils avaient reçu le buis de Pâques, et il lui en remettait la dernière feuille enchâssée dans son anneau de mariage...

Voilà ce qu'un rameau bénit peut donner de force à la tendresse, de durée à la constance et de charme au bonheur.

— Je m'arrête, acheva la blanche figure ; car mon histoire ne finirait pas. Elle embrasserait toutes les conditions humaines, tous les âges et toutes les époques, toutes les peines soulagées, toutes les souffrances calmées, toutes les fautes réparées, toutes les vertus affermies, toutes les haines éteintes et tous les pardons obtenus. Oui, voilà ce que le rameau que j'habite offre à l'homme de bonne volonté, depuis son berceau jusqu'à sa robe virile, depuis la cabane du pauvre jusqu'au palais du roi, depuis la charrue du laboureur jusqu'au comptoir du marchand, depuis le vaisseau du marin jusqu'à la tente du guerrier, depuis le lit nuptial des époux jusqu'au lit de mort des vieillards.

Mais c'est assez de nos trois exemples pour confondre un blasphémateur.

Le conseiller Ralph était, en effet, anéanti de surprise et de honte.

— Comment donc t'appelles-tu ? reprit-il encore d'une voix éteinte ; comment t'appelles-tu, habitante des rameaux de Pâques fleuries?

— JE M'APPELLE LA FOI !

Répondit le doux fantôme, en inondant la chambre d'une lumière céleste et d'un parfum délicieux...

Quand ils furent dissipés, Valida et sa famille se trouvèrent seuls, avec la branche de buis, intacte et verdoyante.

La femme blanche était remontée au ciel, et le conseiller Ralph retombé dans l'enfer.

Car le conseiller Ralph n'était autre que le démon de l'incrédulité, qui, sous le masque trompeur de la science, des aumônes et des œuvres mortes, attaquait la foi vive des chrétiens dans les formes extérieures qui en sont le vêtement et le bouclier terrestre.

Ainsi finirent la lecture de Charlotte et le manuscrit de la grand'mère.

La jeune fille expliqua alors au baron de Kerler comment elle avait reçu de la pieuse aïeule ce vieux buis qu'elle gardait comme un trésor.

Elle et sa mère l'appelaient encore le *buis qui parle*, parce qu'il venait, selon la tradition, de la branche miraculeuse de Valida.

— Maintenant, mon oncle, demanda la jeune fille inspirée, voulez-vous toujours brûler cette relique, ou voulez-vous nous suivre à la procession des Rameaux ?

Le docteur, ému et pensif, réfléchissait à l'éloquente allégorie.

Un jour inconnu se levait dans cet esprit sombre, comme une fraîche aurore au milieu des ténèbres de la nuit... Il soupçonnait enfin, grâce aux naïves leçons d'un enfant, le sens et la portée des formules et des symboles qu'avait raillés son orgueil philosophique. Il entrevoyait tout ce que la foi prête d'édifiant, de poétique et de salutaire à ces palmes bénites, froissées par son aveugle ironie...

Il reprit avec respect le rameau de buis desséché, et avoua sentir, en le touchant, comme une impression brûlante...

— C'est l'âme qui l'habite et qui parle à la vôtre, mon frère, lui dit Mme Hermann en lui pressant la main...

— Eh bien, la cloche sonne, ajouta Charlotte ; décidément, mon oncle, venez-vous à la procession?

— Décidément, j'y vais ! répliqua le baron du plus grand sang-froid ; et tu achèveras la leçon, Charlotte, en m'expliquant la cérémonie des Rameaux.

Un quart d'heure après, ils entraient ensemble à l'église, et voici ce que la jeune fille apprit au docteur Kerler.

L'Eglise célèbre, le dimanche des Rameaux, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.

Il vient y souffrir et y mourir, et son front rayonne d'une joie céleste.

Il s'avance sur un âne, comme le Dieu de la paix et le roi des humbles de cœur.

Le peuple jonche sa route de verdure et de fleurs, et dans cinq jours il l'insultera et le mettra en croix.

Mais, sur le chemin du Calvaire comme sur le chemin des Rameaux, Jésus-Christ bénira ses bourreaux comme ses amis, — car il vient racheter de son sang les uns et les autres...

« Six jours avant la Pâque, dit l'Evangile, Jésus se rendit à Béthanie chez Simon le lépreux. Il s'y mit à table avec Lazare, qui était mort et qu'il avait ressuscité.

« Pendant qu'il mangeait, Marie, sœur de Lazare, se prosternant à ses pieds, y versa un parfum de grand prix et les essuya avec ses cheveux.

« Un disciple dit alors : — Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum? Il aurait produit trois cents deniers pour les pauvres.

« Jésus lui répondit : — Laissez faire cette femme ; car elle a gardé ce parfum pour ma sépulture. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais vous ne m'aurez pas toujours.

« Le lendemain, Jésus partit de Béthanie pour Jérusalem. Arrivé à Betphagé, près du mont des Oliviers, il dit à deux de ses disciples : — Allez à ce village que voici ; vous y trouverez une ânesse attachée avec son ânon. Détachez-les et amenez-les-moi tous deux.

« Les disciples obéirent. Et, ceux à qui appartenaient les animaux disant : — Pourquoi vous emparer de ce qui n'est point à vous? les disciples répondirent : — C'est que le Seigneur en a besoin. Et les maîtres des ânes ne répliquèrent plus rien.

« Les disciples amenèrent l'ânesse et l'ânon... Ils couvrirent celui-ci de leurs manteaux, et Jésus monta dessus, accomplissant cette parole du prophète : — Réjouissez-vous, filles de Sion ; car voici votre roi qui, monté sur un âne, vient à vous plein de douceur et de bonté.

« Cependant une foule de gens, émus par la résurrection de Lazare et attirés par le passage de Jésus, coururent saluer son entrée à Jérusalem. A mesure qu'il s'avançait, la plupart jetaient leurs habits sur son chemin ; d'autres le jonchaient de branches de palmiers et de rameaux verts. Et tous criaient : — Hosannah ! Gloire au fils de David ! Béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur ! »

Quels commentaires ajouter à une telle page ?

L'institution des Rameaux, ou Pâques fleuries, est très-ancienne. Dès le cinquième siècle, les moines, retirés au désert, le quittaient pour venir célébrer cette fête à leur couvent. On croit qu'elle naquit en Palestine, où elle se nomme la fête des Palmes, et que de là elle gagna l'Orient et l'Occident.

Un écrivain du onzième siècle raconte que de son temps on disposait, ce jour-là, devant le grand autel, un riche fauteuil ou une crédence. On y plaçait le livre des Evangiles, comme figurant Jésus-Christ. Tout le clergé se réunissait à l'entour, et l'on bénissait les rameaux et toutes les fleurs de la saison. Puis, quand on les avait distribués aux fidèles, deux diacres portaient l'Evangile sur un brancard au milieu du clergé et du peuple, des cierges, des chants et des encensoirs... La procession sortait de l'église et traversait la ville. A son retour, elle s'arrêtait devant la grande porte fermée, — comme pour l'entrée solennelle des rois et des seigneurs. Là, on chantait l'hymne : *Gloria, laus.* On frappait trois fois à la porte en répétant : *Attollite portas*, etc. (Ouvrez, et le roi de gloire entrera). La porte cédait à la troisième sommation, et l'Evangile pénétrait en triomphe dans l'église... Tout le peuple s'agenouillait sur son passage, en abaissant les rameaux et les fleurs, et en chantant *Hosannah* jusqu'à l'arrivée du prêtre à l'autel.

La cérémonie est encore à peu près la même.

Dès le matin, les abords des églises sont assiégés par les marchands de fleurs et de rameaux verts enlevés aux campagnes voisines. Le buis et le laurier dominent partout cette mer de feuillage. Pas un chrétien n'entre au temple sans porter à la main la branche qui rappelle les rameaux de Jérusalem « précurseurs de la Rédemption ».

Aux villages, chacun l'a cueillie lui-même dans son jardin ou dans son bois. Le pauvre, qui n'a rien à lui, l'arrache aux buissons de la route... L'église, toute pleine de cette verdure, offre un aspect triomphal... Le prêtre bénit d'abord l'amas de branches accumulées dans le chœur ; puis il parcourt l'église en aspergeant celles que la foule lui présente.

La procession se met alors en marche et se termine comme au onzième siècle. Le dialogue consacré s'établit du dehors au dedans du portail fermé.

Après l'hymne *Gloria, laus,* etc., l'officiant heurte les panneaux avec le bâton de la croix.

— Ouvrez-vous, dit-il, ouvrez-vous, ô portes éternelles ! ouvrez-vous, et le roi de gloire entrera !

Les voix de l'intérieur demandent : — Quel est ce roi de gloire ?

L'officiant répond : — C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur terrible, invincible dans les combats. Ouvrez-vous, ouvrez-vous, ô portes éternelles, et laissez passer le roi de gloire !

Mais les portes restent encore fermées, et les voix de l'intérieur demandent pour la seconde fois : — Quel est ce roi de gloire ?

L'officiant répète en élevant le ton et en heurtant plus fort : — C'est le Seigneur puissant et terrible, etc.

Le chœur hésite toujours et chante une troisième fois : — Quel est ce roi de gloire ?

Troisième réponse et troisième sommation de l'officiant : — Ouvrez-vous, portes éternelles ! etc.

Cette fois, les gardiens cèdent, les lourds panneaux roulent sur leurs gonds de fer, et croix, prêtres et fidèles envahissent le temple au cri de l'*Hosannah.*

— Quand Jésus fut entré dans Jérusalem, chantent-ils ensemble, toute la ville en fut émue ; et le peuple répétait : — C'est Jésus le prophète ! Jésus de Nazareth en Galilée ! Et les enfants criaient : — Hosannah ! Hosannah au fils de David ! Vous tirez, Seigneur, votre gloire de la bouche des enfants, de ceux qui sont encore à la mamelle !

Ce moment est d'une solennité magique... Toutes les voix n'en font qu'une. L'orgue mugit. L'encens tourbillonne. La nef tressaille sur ses bases... Et la foule portant les rameaux semble une forêt qui marche, ondoyante à la brise du printemps.

Tableau majestueux du christianisme ouvrant au genre humain la céleste Jérusalem !

La messe commence, et la fête du triomphe est suivie du drame de la Passion, ce grand évangile du jour. Après le sublime récit du jugement, des outrages, des douleurs, de la marche au Calvaire, du crucifiement et de l'agonie du Sauveur, — A ces mots : *Jésus, jetant un grand cri, rendit l'âme*, tous les rameaux s'abaissent, tous les fronts se prosternent, et toutes les lèvres baisent la terre.

Enfin, la messe achevée, chacun se retire, emportant sous son toit le rameau bénit, emblème de la foi et gage du bonheur.

On brûle les rameaux anciens, pour leur épargner toute souillure.

Dans quelques églises, c'est la cendre de ces rameaux que l'on met au front des chrétiens le premier jour du Carême, reste éloquent des palmes du triomphe réduites en symbole de destruction !

Chacun arme et protége du buis sacré ce qu'il a de plus cher en ce monde : le récit de l'aïeule nous l'a dit, la mère l'attache au berceau de son enfant, l'époux à la couche nuptiale, le malade à son lit de douleur, le laboureur à sa charrue et à la corne de ses bestiaux, l'aveugle au cou de son chien, le mendiant à sa pauvre besace, le cocher à son attelage, l'ouvrier à son établi, le soldat à son épée, le roi à son diadème...

La branche *qui parle à l'âme* accompagne le chrétien depuis son premier vagissement jusqu'à son dernier soupir. Au chevet de son lit de mort, au pied de sa bière, c'est le buis de Pâques qui veille, trempé d'eau bénite, et passe aux mains de ses parents, de ses amis et de ses frères en Dieu. Dans les quatre planches qui deviennent son dernier vêtement, dans la fosse où le papillon divin laisse sa dépouille inerte, c'est encore la palme sacrée qui repose entre ses mains jointes, avec le chapelet et la croix.

En Espagne, on ne manque jamais de l'enterrer ainsi avec le mort, et, quand celui-ci est prédestiné au ciel, son rameau, dit la tradition, fleurit dans sa tombe à chaque printemps !

Image admirable et charmante des joies sans fin du paradis!

Une tradition, plus générale et commune au monde entier, assure que le dos de l'âne est marqué d'une croix depuis le jour où il a porté Jésus-Christ.

On sait quelle vogue et quelle importance avait au moyen âge la Fête de l'Ane, toute pleine des signes de l'affranchissement populaire, confondus avec ceux du triomphe du Christ à Jérusalem.

Dans quelques églises de Rouen, le clergé promène, le jour des Rameaux, des branches du palmier iduméen, — rapporté en France par les chevaliers de la Croisade. Double souvenir du triomphe de Jésus-Christ, et de la conquête de son tombeau par la foi!

Autres souvenirs, non moins touchants:

C'est le jour de Pâques fleuries que les Espagnols découvrirent les Florides, et voilà pourquoi ils les baptisèrent de ce nom.



Le retour de Dorothee et de son père, en grand deuil. Dessin de Tony Johannot (Pages précédentes).

L'hymne: *Gloria, laus* fut composée par Théodulphe, évêque d'Orléans, dans la prison d'Angers où le retenait Louis le Débonnaire. Un jour que ce roi passait devant cette prison, son captif se mit à la fenêtre et chanta son beau cantique. Le fils de Charlemagne, attendri et désarmé, le remit en liberté sur l'heure et le rétablit sur son siége pastoral.

Telles furent les instructions de Charlotte Hermann, à son oncle, le baron de Kerler. Déjà ébranlé par la légende du *buis qui parle*, le docteur fut vaincu par les explications de l'enfant, et plus encore par le spectacle qu'il comprenait enfin.

Il prit sa palme bénite, comme tous les fidèles, et suivit la procession, entre sa sœur et sa nièce; il rapporta chez lui la branche sacrée, qu'il posa comme un phare nouveau dans son cabinet de travail; et quand il voit maintenant ceux qu'il faisait rire naguère aux dépens des rameaux, il leur raconte l'histoire du Buis qui parle, et il leur donne rendez-vous à la procession chrétienne.

PITRE-CHEVALIER.

LES CONTES EN FAMILLE.

LES BOTTES DE SEPT LIEUES.



Hector et la fée.

Vous aurez un jour trente ans, mes chers enfants, et vous n'en serez pas plus heureux. Vous n'en désirerez pas moins jusqu'au bout de vieillir d'une heure ou de dix années, selon le cas échéant. Ainsi le veut la loi commune. Je me surpris un jour, pour mon compte, étant encore tout petit, en admiration profonde devant une paire de bottes presque aussi grandes que moi. Pourquoi des bottes, me direz-vous? Parce que j'aurais voulu en être chaussé. Debout, derrière la vitre de l'étalage, elles reluisaient superbement, ornées d'une paire d'énormes éperons. Pour éviter tout quiproquo, je dois vous avouer que les objets de ma contemplation ne possédaient aucune propriété surnaturelle. Ils n'étaient pas sortis de la main des fées; celle d'un simple bottier avait créé le chef-d'œuvre. Mais, vous le savez aussi bien que moi, aux yeux d'un enfant les bottes les plus vulgaires sont toutes des bottes de sept lieues. Celles-ci transportaient mon imagination bien au delà du présent. Des bottes, c'était un escadron étincelant, des promenades élégantes, un bon cheval entre les jambes, l'air et l'espace, l'avenir et ses pro-

messes, que sais-je? O les mensonges ! ô les rêves ! Faut-il donc en faire à tout âge ?

La vanité, je le confesse, l'ambition même—et c'est là où j'en veux venir—avaient aussi part à l'affaire. Le siècle pose ; c'est sa maladie ; peu de gens y échappent. Et quelques-uns d'entre vous, mes petits amis, souffrez que je vous le dise, sont peut-être atteints de la maladie du siècle. Poser, c'est vouloir paraître plus grand, plus fort, plus beau, plus courageux, plus savant que l'on n'est; quelques-uns même veulent paraître plus mauvais. De quoi les vaniteux ne tirent-ils pas vanité? Bref, l'enfant veut paraître homme, l'homme grand homme, le grand homme demi-dieu ou dieu tout à fait; c'est l'infini.

J'en ai connu un, pas un dieu, pas un grand homme, pas même un homme ; mais tout cela en herbe et d'une belle venue. Il avait quinze ans. Pour tourner un distique, faire un thème ou une version, il en valait bien un autre. C'était de plus, rendons-lui cette justice, un bon enfant; mais il avait trop d'imagination. Son imagination lui jouait souvent de mauvais tours ; elle n'en fait jamais d'autres. Défiez-vous de cette folle, je vous le dis en confidence. Notre héros—ce n'est pas sans intention que je le qualifie aussi noblement—se nommait... Comment voulez-vous le nommer? Hector ? Achille? Alexandre ? Prenons Hector, en souvenir de sa gloire et de ses malheurs sous les murailles de Troie. J'ai plus d'une fois surpris le nôtre en admiration devant un objet fort prosaïque, si prosaïque que j'ose à peine le nommer. Mais j'ai, pour ma part, contemplé une paire de bottes, je puis bien citer le mannequin d'un tailleur. Si vous passez au Palais-Royal, vous pourrez le voir tous les jours dans la galerie, à main gauche. Il change d'habits comme un courtisan, mais je gagerais que c'est toujours le même mannequin, absolument comme le courtisan. Il agace son monde, il le flagorne, peuple ou roi, je veux dire hiver ou été, selon la mode ou la saison. Hélas ! et c'est toujours avec le même succès.

Hector en admiration devant le mannequin d'un tailleur! vous écrierez-vous, voilà du neuf. Ce héros, pour porter un si beau nom, n'est guère taillé sur un modèle antique.—Permettez que je le défende. Pourvu que la folle dont je parlais tout à l'heure, l'imagination, y trouve son compte, que ce soit devant le mannequin d'un tailleur ou devant le groupe de Laocoon, n'est-ce pas l'essentiel? Elle prend sa pâture partout où elle la rencontre. Fantasque et variable dans ses appétits, la circonstance et le moment suffisent à déterminer son choix. J'ai vu des jeunes filles croquer une pomme verte, de préférence aux mets les plus délicats. Et moi aussi j'en ai croqué. Oh ! que je voudrais en croquer encore ! Les truffes ont bien leur mérite : elles ne vaudront jamais une pomme verte et quinze ans. En faveur des pommes vertes, pardonnons donc à Hector ; nous aurons des reproches plus graves à lui adresser.

Le mannequin était si bien habillé, d'ailleurs ! il n'y manquait que le chapeau, la canne et le cigare, pour en faire un dandy du boulevard de Gand. — Mais il n'avait point de cervelle? —Qu'importe ! C'était un parfait gentleman ; s'il avait pu parler, que de belles choses il eût dites ! Hector ne lui en demandait pas tant ; il n'enviait que son écorce, se faisant fort du reste. Hector intrigua tant qu'on la lui acheta. Il s'en revêtit, ce qui lui donna l'air d'un homme en petit format ; un homme in-douze ou in-trente-deux. Il n'était encore que ridicule ; il ne devait pas s'arrêter en si beau chemin... Mais ici, mes chers amis, je vous avouerai que la folle que vous savez me trahit de la façon la plus perfide, et qu'il m'est impossible de continuer mon histoire..., à moins pourtant que vous ne me permettiez une licence du siècle passé, je veux dire d'évoquer une fée. Nous avons usé les fées ; que n'avons-nous pas usé ! Je vous promets au surplus de vous faire apparaître la mienne aussi proprette, aussi jeune, aussi mignonne que si elle sortait d'un fabliau du vieux temps ou d'un nuage de carton de l'Opéra. Vous en jugerez. En attendant, revenons à Hector.

Quand il se vit habillé comme un homme, il se promena par la ville. Mais il s'aperçut bientôt qu'au lieu d'exciter l'admiration, il ne provoquait que le rire. Ce n'est pas tout de paraître homme ; pour se faire respecter il faut l'être. Attristé par ses mécomptes, Hector gagna les champs. Il marcha longtemps, et, comme le soleil s'inclinait vers l'horizon, le jeune voyageur, accablé de fatigue et de chagrin, se laissa choir au bord d'une fontaine, sous un vieux chêne dont l'ombre se projetait au loin. Il se prit à pleurer; ses larmes tombaient mélancoliquement dans l'eau rieuse de la source, se mêlant à ses flots dansants et se perdant parmi les herbes et les fleurs. A travers ses larmes, il aperçut bientôt le spectre tremblant de la lune, qui se levait au fond de l'eau. Il est convenu que les esprits aériens, dont nos aïeux peuplaient le monde, se manifestent volontiers aux yeux des mortels à la clarté mystique et bleue de la lune. Suivant les lois de la formation des idées, Hector devait donc tout naturellement penser aux esprits. Il y pensa.

— Quel malheur, s'écria-t-il, que nous ne soyons plus au temps des fées ! comme c'était commode d'avoir une fée à son service, ne fût-ce que pour lui faire faire ses thèmes ou écrire ses pensums ! Où y a-t-il une fée ? où loge-t-elle ? Qu'on m'enseigne une fée !

— Hector, que me veux-tu ? répondit une petite voix argentine, comme le son d'une clochette au fond des bois.

Il va sans dire qu'Hector demeura bouche close. La fée venait d'éclore à fleur d'eau, pareille aux bulles d'air qui se dégagent du lit de mousse des fontaines. Le liquide cristal en frémit à peine. Elle était blonde et charmante. Hector ne se lassait pas de contempler les souliers de satin blanc, le maillot couleur de chair, la jupe de gaze pailletée d'argent, et l'étoile de strass de la gentille ondine.

— Ne crains rien, articula-t-elle en souriant, je suis la fée des écoles buissonnières, la patronne des écoliers rêveurs et paresseux. Tu dois m'aimer sans me connaître.

Hector fit une légère grimace. Mais, prenant son parti, il avala le compliment, et dit d'un ton résolu :

— Ma foi, mademoiselle, je vous avouerai qu'il est dur de passer sept ou huit années à polir les bancs du collége et à copier les racines grecques en manière de pénitence, le tout pour atteindre l'âge où l'on devient homme et libre.

— Tu voudrais donc être homme?

— Je voudrais l'être tout de suite.

— Et c'est là ton unique ambition?

— Non pas ; la belle affaire que d'avoir de la barbe au menton ! Moi, je veux faire mon chemin; et je ne vous cacherai point qu'un bout de ruban, un plumet, un sabre sur la hanche, me tenteraient assez.

— Tu voudrais être général d'armée?

— Précisément.

— Mais te sens-tu le génie nécessaire pour un pareil poste?

— Je me sens quelque chose là...

Hector se toucha le front.

— Et puis, quand on y est, ajouta-t-il, on s'en tire toujours.

— Eh bien ! tire-t-en comme tu pourras.

A part le coup de sifflet du machiniste, nous assistons à un changement à vue. Voici le champ de bataille : Hector est accoudé devant une carte, au sommet d'une colline; son état-major l'entoure; l'anxiété se lit sur tous les fronts. On voit s'agiter des hommes blanchis sous le harnais de la guerre.

— Des ordres ! disent-ils; donnez-nous des ordres!

Hector ne répond point. Son regard éteint se lève sur le champ de bataille ; il l'embrasse d'un long regard. Le combat est dans toute son horreur. Un ciel sombre enveloppe quatre ou cinq lieues de terrain. Des milliers d'hommes, fantassins et cavaliers, couvrent ce vaste espace. C'est une mêlée affreuse ; les sabres jettent des lueurs sanglantes ; le canon fait frissonner le sol et trembler les plumets des grenadiers. On dirait que ces braves saluent le boulet qui passe. Des monceaux de cadavres, pareils à des amas de feuilles sèches laissées par un tourbillon de vent, jonchent la plaine ; la terre boit de larges mares de sang ; la chair pétrie se mêle à la boue. Les hommes et les bêtes sont animés d'une fureur sans égale. Les hommes s'égorgent, leurs montures se mordent aux naseaux. On voit des mourants rassembler les forces du dernier soupir pour tuer leur vainqueur ; on voit des chevaux, l'œil en feu, la crinière hérissée, l'écume rouge aux lèvres ; des chevaux éventrés, traînant leurs entrailles embarrassées dans leurs pieds, faire un trou dans le carré ennemi. Un chœur de gémissements et de cris lugubres se mêle au tonnerre de l'artillerie. Adieu patrie ! adieu famille ! frais vergers, riants ombrages, vieux foyers où tombent un à un les cheveux blanchis de l'aïeul, ils ne vous reverront plus ! Sauve qui peut ! la dernière heure a sonné. Malgré la nuit naissante, on aperçoit dans le ciel noir une traînée d'oiseaux de proie qui se perd à l'horizon. Le vent hurle dans les forêts, moins fort pourtant que les loups affamés à qui la brise du soir apporte les âcres parfums du carnage. Sur le bord du champ de bataille, un cheval solitaire paît l'herbe humide d'une sinistre rosée. Une large tache de sang rougit sa selle vide. Où est le cavalier? ses membres dispersés couvrent sans doute la plaine.

Voilà ce que vit Hector ; et près de lui des voix suppliantes et courroucées répétaient :

— Des ordres, général ! au nom de Dieu et de la patrie en danger, parlez !

Son angoisse est inexprimable... Sa parole va-t-elle donner la vie ou la mort ? O responsabilité terrible ! Des mots entrecoupés s'échappent de ses lèvres.

— En avant ! en avant ! qu'on lance le dernier de mes hommes !

Les deux armées s'ébranlent et se soulèvent pour un choc suprême. La nuit envahit le champ de bataille ; un cri déchirant retentit :

— Sauve qui peut ! nous sommes trahis !

A la lueur des canons qui ne cessent de tonner, ce qui reste de l'armée plie et se débande. La terreur et son cortége de spectres plane au-dessus des bataillons éperdus. On fuit de toutes parts dans un pêle-mêle épouvantable. Les plus forts marchent sur les plus faibles ; on se heurte dans les ténèbres ; on foule aux pieds les blessés. Il n'y a plus de grades, il n'y a plus de respect, il n'y a plus de pitié ; un seul sentiment survit à tout le reste, la terreur !

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie Hector en s'arrachant les cheveux.

On lui répond par des imprécations. Alors, comme Bonaparte à Waterloo, mais sans même conserver l'amère consolation du génie qui ne cède qu'à la destinée, il sentit de grosses larmes rouler sur ses joues.

— Il ne me reste plus qu'à mourir ! dit-il.

Et il lança son cheval dans les rangs ennemis.

Rassurez-vous ; il n'est pas mort...

— Il faut avouer, mademoiselle, dit-il à la fée, que vous vous êtes bien moquée de moi. En me conférant le titre de général en chef, vous auriez dû charitablement m'en donner le génie. J'ai très-mal dressé mon plan de bataille.

— Cela prouve, mon cher, répliqua la fée, que l'ambition ne se mesure pas au talent.

— Pourtant, dit Hector en se touchant encore le front, je me sens quelque chose là. Je m'étais trompé sur mon aptitude et sur ma destinée. Je vous rends mille grâces de m'avoir arraché aux horreurs de la guerre.

— Et vous consentez désormais à retourner au collége et à quitter la carrière des grandeurs?

— Au contraire, interrompit Hector ; quand je vois passer un prince ou quelque homme d'Etat considérable, dans son équipage à quatre chevaux, entouré de ses courtisans et de ses familiers, je sens s'éveiller en moi le désir de gouverner. Je me suis dit bien des fois : Je rendrais mon peuple heureux si j'étais gouvernement.

— Qu'à cela ne tienne, dit la fée, soyez gouvernement.

Dieu vous préserve, mes enfants, de jamais vous trouver dans la situation d'Hector. Gouverner est aussi une des maladies du siècle, et ce n'est pas la moindre. Notre héros eut à loisir le temps de se remémorer la phrase du renard au bouc :

> Ce n'est pas tout d'entrer, il faut sortir d'ici.

Le fait est que s'il est difficile d'aborder le vaisseau de l'Etat, il est encore plus malaisé de le quitter. Hector n'aurait pas mieux demandé que de gagner les champs ; mais le moyen ? Enveloppé dans les mille réseaux d'une surveillance sans cesse éveillée, en butte aux trahisons des grands, aux murmures des bourgeois, aux plaintes de la multitude, aux railleries des sceptiques, il regretta les heures paisibles où il s'endormait sur un lexique ou un dictionnaire, et il maudit cent fois le *De viris illustribus*, cause innocente de ses malheurs. Il éprouva de nouveau les angoisses de l'homme que son ambition pousse à des fonctions qu'il est incapable de remplir. Il tremblait devant son ombre ; le rasoir de son barbier le jetait dans des transes épouvantables. Soupçonnant son cuisinier d'être imbu d'idées avancées, il ne se nourrissait plus que d'œufs à la coque.

Son cœur ne souffrit pas moins que son estomac. Au lieu d'amis il n'eut plus que des flatteurs. Il prit l'espèce humaine en dégoût ; il se demanda s'il ne devait pas se mépriser lui-même, et sa conscience ne tarda pas à lui reprocher amèrement d'occuper un poste pour lequel il était si peu fait. Il subit tous les inconvénients du pouvoir. Plus isolé dans son palais qu'un ermite au fond d'un bois, il passait de longues heures dans une sombre mélancolie. Environné de satellites, barricadé dans la chambre la plus secrète de son appartement, il jetait parfois, à travers les barreaux de sa prison, un furtif regard sur la place publique. L'aspect morne ou menaçant de la population l'éloignait de la fenêtre. Il cachait son visage dans ses mains ; il aurait voulu ne plus rien voir, ne plus rien en-

tendre. De temps en temps des clameurs lointaines l'éveillaient en sursaut.

— De bonnes lois! faites-nous de bonnes lois! criait la multitude.

— Ils en parlent bien à leur aise, articulait Hector; avec cela que c'est facile de faire de bonnes lois! J'ai voulu en faire un jour une toute petite, et j'ai soulevé des cris presque unanimes.

— Laissez-les crier, monseigneur, disaient les familiers; et surtout ne faites pas de lois; les anciennes sont excellentes. N'avons-nous pas de beaux habits, bonne table, et le reste?

— Je crois, dit Hector, que vous avez raison.

Ils eurent raison tant qu'ils furent les plus forts. Bientôt le nombre des mécontents s'accrut tellement, qu'Hector comprit sa situation. Il appela la fée; la fée ne vint pas.

— Pourquoi me suis-je fait homme d'Etat, quand je n'étais peut-être bon qu'à planter des choux? s'écriait-il en s'arrachant les cheveux. O malheur! malheur!

Pendant ce temps l'orage grondait. Le flot de la multitude battait les murailles du palais, comme les vagues se brisent contre les rochers. Quelques satellites tenaient encore; il n'y avait plus un familier; Hector sonna, personne ne vint; il cria, personne ne répondit; il parcourut ses appartements depuis la cave jusqu'au grenier, pas une



Hector général. Le champ de bataille.

âme. Alors il monta seul au sommet de son palais, comme ce malheureux qui, fuyant le déluge, se réfugie sur la crête de la plus haute montagne, et voit l'Océan monter, monter sans cesse, et baigner bientôt ses pieds tremblants. Hector jeta un regard au loin. Au-dessus des murailles et des clochers, le soleil se couchait dans toute sa gloire, il inondait les plaines paisibles de ses rouges clartés; on apercevait les laboureurs ramenant leur charrue; des groupes de paysannes, couronnées de coquelicots et de bluets, côtoyaient en chantant les blés déjà mûrs. Les pâtres, suivis de leurs troupeaux, descendaient la molle pente des collines en jouant du flageolet. Dans la ville, au contraire, régnaient le désordre et le tumulte; les flots noirs de la foule roulaient avec un bruit terrible; ils heurtent la porte du palais... Hector pâlit... La porte cède, le flot monte en grondant... Hector l'entend; il veut fuir: plus d'issue. On le happe; on lui passe une corde au cou; on le pend...

— Etes-vous bien sûre, mademoiselle, dit-il en passant la main sous sa cravate, qu'on ne m'ait pas tout à fait pendu? Il me semble encore sentir la corde me serrer le gosier.

— Conserve cette illusion le plus longtemps que tu pourras, elle t'empêchera peut-être de commettre d'autres sottises. Allons, tu dois être guéri; adieu..

— Déjà! fit Hector avec un soupir.

La fée se retourna, et, le regardant d'un air railleur :

— Je gage que tu n'es pas content?

Hector se frottait le front.

— C'est que je sens quelque chose... balbutia-t-il. Et, si ce n'était pas abuser de votre bonté que de vous demander une épreuve nouvelle, je me croirais le plus heureux des mortels. Ce que j'avais pris pour le génie de la guerre et du gouvernement n'est sans doute que le génie poétique. J'ai là une tragédie que j'ai faite l'an dernier en troisième ; si vous me mettiez à même de la faire jouer...

— Une tragédie, peste ! interrompit la fée. Il y aurait de la cruauté à te refuser ce plaisir. Mais je t'avertis que c'est la dernière épreuve.

— Soit, dit Hector ; cela doit me suffire.

— Chantez violons, hautbois et tambourins ! s'écria la fée en levant sa baguette argentée.

Ce fut le signal : l'orchestre préluda. Hector, caché dans la coulisse, bondit de joie. On toussa et l'on se moucha. L'orchestre allait toujours. Il est bon qu'une tragédie soit précédée d'un petit air de musique, cela égaye un peu le spectateur et le prépare à supporter plus courageusement le reste. Et comme dit une chanson d'image à deux sous :

La musique et ses flonflons
Ont bien des pratiques



Hector auteur dramatique. La tempête sur la scène.

On en fait dans les salons
Et dans les boutiques.
Les chats en font sur les toits,
Les chiens en font dans les bois...
Dans les prés semés de fleurs
Chantent les bourriques...
La nature a mille voix
Pour tous les goûts à la fois.
Vive la musique au choix,
Vive la musique!

Mais en voici bien une autre ! elle prélude par un bâillement modulé chromatiquement. Le cœur d'Hector, qui battait à tout rompre, s'apaise et s'affadit. Il sent des picotements dans la plante des pieds et des titillations dans la pointe des cheveux. Un rire tempéré succède au bâillement, pareil au bruit d'un plumeau qui passe sur le clavier d'un orgue. L'histrion met les mains dans ses poches et semble dire au public :

— Riez, bâillez, sifflez si vous voulez, cela m'est parfaitement égal. L'auteur est un âne, c'est connu ; mais ça ne me regarde pas. Je sais bien que ce n'est pas moi que vous sifflez. Si je me mêlais de faire le plat métier de poëte et d'écrire des tragédies, je les tournerais un peu autrement que cela.

— Misérable ! s'écrie Hector, qui lit parfaitement ce jeu de physionomie ; il va me perdre ! il va...

Sa voix étranglée expire sur ses lèvres, une sueur froide inonde son front. L'acteur continue impassiblement son rôle; il a l'air aussi ennuyé que le public. La franc-maçonnerie de l'ennui s'établit entre le parterre et lui; il se permet de bâiller à son tour. On l'applaudit. L'entrée de l'héroïne peut seule sauver la pièce; elle s'élance le poignard à la main. On la salue d'une pomme cuite. Une bordée de sifflets accompagne cet acte un peu vif. C'en est fait du malheureux Hector. Le directeur le poursuit en lui criant :

— Traître! vous m'avez ruiné! J'ai dépensé quarante-trois francs de mise en scène et de décors! Je vais faire faillite!

Hector ne sait comment échapper à cet énergumène; il se jette de côté. On le repousse; il recule. La tragédienne veut le dévisager. Il s'élance en avant et se trouve sur la scène. A l'aspect de ce monsieur pâle, échevelé, la cravate de travers, la salle curieuse se tait.

— C'est l'auteur, dit une jolie dame, qui n'était autre que la fée assise dans une avant-scène.

A ce mot, la tempête éclate : le parterre se jette dans l'orchestre, l'orchestre sur la scène. Hector, comme un cerf aux abois, est traqué à droite, à gauche, en haut, en bas, de tous les côtés à la fois. Poursuivi par le public, par le directeur, par les acteurs, par les choristes, par les moucheurs de chandelles et par les pompiers, il saute, il court, il rampe, il se tord. Efforts inutiles. Il veut se réfugier dans une contre-basse; impossible d'entrer. Un abîme s'ouvre devant ses pas, c'est le trou du souffleur. Il s'y précipite; il roule en bas d'un escalier, et tombe enfin dans le troisième dessous, au sein du silence et des toiles d'araignées.

Il méritait bien qu'on l'y laissât. L'indulgente et mignonne ondine l'en tira cependant.

— Eh bien, Hector, dit-elle avec un rire d'oiseau moqueur, le front te chatouille-t-il encore?

— Toujours, répondit-il héroïquement.

— Alors, mon cher, il est impossible que tu ne deviennes pas quelque chose. Adieu, rentre au collége; attends le cours naturel des années; je te prédis que tu seras quelque chose.

Aussitôt la fée saute dans la fontaine. Hector ne vit plus qu'une petite grenouille verte qui nageait dans le cristal de l'eau et qui disparut sous la mousse.

La fée a tenu sa promesse. Hector est quelque chose; il est épicier, rue Dauphine, numéro... Je ne sais plus le numéro. — Epicier! — Pourquoi pas?

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent, a dit un satirique. Hector est un épicier de talent, et, ce qui vaut mieux, un épicier honnête. Ses rêves lui reviennent parfois en tête. Il fait des théories gouvernementales pour sa maison, et joue aux dames quand le front le chatouille trop fort et qu'il se sent des velléités de commander une armée. Jusqu'à présent, on peut se rassurer, il n'est que sergent dans la garde nationale. Quant à ses tragédies, à l'instar de Molière, il les lit à sa servante. — Donc il faut se faire épicier? — Non pas. — Alors que conclure? — Conclure... qu'il y a dans ceci, mes chers enfants, trois ou quatre conclusions toutes plus détestables les unes que les autres, si vous ne parvenez pas à les tirer vous-mêmes.

Hippolyte CASTILLE.

LES PUBLICATIONS NOUVELLES.

LIVRES ILLUSTRÉS DE M. G. DE GONET,

éditeur, rue des Beaux-Arts.

LES FÊTES DU CHRISTIANISME.

par l'abbé Casimir, curé du diocèse de Paris.

Notre légende des Rameaux est pour nous une occasion toute naturelle de signaler à nos lecteurs une des plus riches publications de M. Gabriel de Gonet, l'éditeur-artiste par excellence. Ce sont les *Fêtes du Christianisme*, par l'abbé Casimir, curé du diocèse de Paris, illustrées de magnifiques dessins rehaussés d'or et de couleurs, et dans lesquels on retrouvera le crayon de M. Varin, dont on a pu remarquer le talent dans nos colonnes.

La grande et belle poésie du Christianisme se révèle dans toutes ses institutions; mais c'est particulièrement dans ses fêtes qu'elle se montre avec le plus de splendeur et de majesté, dans ses cérémonies solennelles qui agissent si puissamment à la fois sur l'esprit et le cœur, que nul, même parmi ces impies, ne saurait s'affranchir complétement des émotions qu'elles causent et des usages dont elles sont l'origine. Tous en ressentent les heureuses influences qui les attirent doucement, mais invisiblement, vers les salutaires régions de la foi.

C'est l'histoire de ces fêtes, des traditions qu'elles ont laissées, des coutumes populaires qui en sont résultées, des grands événements religieux auxquels elles se rattachent, que l'abbé Casimir a retracée avec l'autorité d'un ministre de Dieu, avec la science d'un historien érudit, avec le style d'un poëte et le coloris d'un peintre.

Rien, mieux que cette lecture pieuse et sans ascétisme, que cette revue des délassements qu'offre l'art religieux, ne convient à l'emploi du temps qui s'écoule entre les divers offices des grands jours de la chrétienté, alors que, le cœur doucement ému, l'âme pleine de sérénité, on éprouve le besoin de se tenir loin du bruit et des affaires, afin de demeurer en intimité avec Dieu, après les moments de l'extase, de la prière et de la méditation.

L'auteur passe en revue Noël et ses fêtes, les Innocents, les Rois, etc., le Carême, la Semaine-Sainte, Pâques, etc., l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, toutes les fêtes de la Vierge, et les légendes des Saints et des Saintes les plus illustres et les plus populaires.

Il termine par une conclusion d'une modestie si pure et si touchante, que nous osons à peine joindre à nos éloges un faible reproche, le seul que l'ouvrage nous semble mériter. C'est l'abus d'une qualité, qui devient parfois un défaut : l'excès de vigueur, de richesse ou d'éclat dans la phrase, quand la simplicité du fond repousse cet ornement parasite. La jeunesse, d'ailleurs, à qui les *Fêtes du Christianisme* s'adressent et plairont spécialement, ne se plaindra pas de la tache que nous signalons ici. Le livre n'en aura pour elle qu'un charme et un intérêt plus sé-

duisant. Nous soupçonnons l'auteur d'être lui-même encore jeune, fort jeune peut-être; et, après tout, mieux vaut la chaleur que la sécheresse, l'abondance que la stérilité. M. Casimir, au reste, a beaucoup de pages d'une grandeur naïve et d'une précision nerveuse, d'une simplicité parfaite et d'une onction irréprochable...

En somme, ce kepseake religieux, qui coûte 10 francs broché, et 15 fr. 50, relié en or et en couleurs, vient fort à propos au moment du Carême, et aura un juste succès dans les familles, à l'époque des cadeaux et des vacances de Pâques.

Les autres ouvrages illustrés de M. de Gonet se recommandent à des titres différents, et conviennent à l'âge mûr plutôt qu'à la jeunesse, aux femmes plutôt qu'aux jeunes filles, souvent même aux hommes plutôt qu'aux femmes. Ce sont d'abord les chefs-d'œuvre du crayon inimitable et à jamais regretté de Grandville, notre ancien collaborateur (1):

Les Fleurs animées, un livre de pure fantaisie, un conte de fées, un roman où on parle lilas et jasmin, rose et chèvrefeuille : le rêve de ce poëte persan qui s'appelait Grandville. Avec lui les fleurs ont secoué le joug ridicule de Flore, elles ont fait une levée de corolles contre la mythologie, elles ont d'autres mœurs, d'autres passions, d'autres idées, une coïncidence plus ou moins directe avec l'homme; leur donner la vie qui leur manque, n'est-ce pas nous poétiser nous-mêmes? Ces fleurs-là vivent, respirent, marchent et pensent;

M. Alphonse Karr, qui, comme tant d'autres esprits d'élite, a la dévotion des fleurs, et auquel les fleurs reconnaissantes ont inspiré des pages si gracieuses et si poétiques, s'est chargé d'écrire les introductions aux différentes divisions de l'ouvrage, dont le texte a été confié à M. Taxile Delord, l'un des écrivains les plus connus, et l'un des esprits les plus distingués de la jeune littérature;

Pour joindre à l'attrait d'une distraction les avantages qu'offre l'étude d'une science positive, M. de Gonet a joint à sa publication un *Traité* de culture des fleurs et une *Botanique des dames*, dus à la plume spirituelle du comte Fœlix;

Les Etoiles, autre féerie de Grandville, qui disait, en les achevant de sa main défaillante : — *Je vais les étudier de plus près!* Cette fois le commentateur de l'artiste est l'ingénieux Méry, et le comte Fœlix ajoute encore l'utile à l'agréable par une élégante *Astronomie des dames*. Le burin, digne du crayon, est celui de Ch. Geoffroy, désigné par Grandville lui-même;

Les *Papillons* et les *Drôleries végétales*, toujours de Grandville, celles-ci continuées par Varin; expliqués, les uns et les autres, par MM. Eugène Nus et Antony Méray, avec une hardiesse qu'il faut blâmer, car la plume dépasse quelquefois le crayon;

(1) Un des derniers chefs-d'œuvre de Grandville a été l'illustration de *l'Histoire des petits Théâtres de Paris*, publiée dans le tome XIII du *Musée*, page 237.

Puis les *Joyaux* et les *Parures*, deux écrins étincelants de Gavarni et de Méry, avec la science minéralogique du comte Fœlix; une double consolation à offrir aux coquettes qui soupirent après les diamants et les bijoux, et à qui leur fortune ne les permet qu'en effigie. L'effigie de Gavarni est si brillante qu'elle remplacera peut-être la réalité; moralité telle quelle pour un caprice qui n'en a pas d'autre;

Enfin, le chef-d'œuvre de l'éditeur, la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, illustrée par Bertall, avec une finesse, un esprit, une gaieté, qui se sont noyés depuis, hélas! dans les grosses charges du *Journal pour rire!* Ceux qui ne connaissent pas Brillat-Savarin développé par Bertall ignorent les délicatesses et les profondeurs du législateur gastronome, qui avait pris pour devise : — Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es

Nous reviendrons sur cette petite merveille d'illustration, et nous espérons en donner un spécimen à nos lecteurs.

Mais, avant de clore cette revue des beaux livres, un mot sur une œuvre plus sérieuse et non moins belle, sur le dernier ouvrage de notre collaborateur Mary-Lafon.

ROME ANCIENNE ET MODERNE,

par Mary-Lafon. — Gravures sur acier. — Furne, éditeur.

Rome ancienne et moderne! quel sujet pour l'historien, pour le penseur, pour le chrétien, pour le poëte et pour l'artiste! Et cependant, — est-ce effroi? est-ce oubli? — personne n'avait encore résumé cette vaste bibliothèque en un seul livre, cet immense musée en un seul tableau. C'est ce que M. Mary-Lafon a entrepris, avec quelle compétence?... Jugez-en : « Rome, dit-il, est notre mère-patrie à tous. Enfants, nous apprenons sa langue et ses légendes; notre jeunesse est consacrée à l'étude de ses lois; notre âge mûr, à la lecture de ses orateurs et de ses poëtes; citoyens, nous rêvons la gloire de ses aigles et la liberté de son forum; chrétiens, nous nous inclinons tous devant le tombeau de saint Pierre... Faire l'histoire de Rome, c'est donc faire un livre de famille, un livre pour tout le monde, et qui manquait jusqu'ici. »

Ce livre ne manquera plus, grâce à M. Mary-Lafon. Nous ne pouvons que dire aujourd'hui : l'auteur est au niveau du sujet. Cet éloge contient tous les autres. Ajoutons cependant que, le mois dernier encore, M. Mary-Lafon étudiait son modèle avec une telle ardeur, qu'il a failli périr dans les Catacombes. On doit juger par là avec quelle vérité et quelle couleur il va nous peindre Rome moderne! — Ce sera le second et dernier volume de son ouvrage. Le premier, qui est en vente, embrasse le monde antique jusqu'à Jésus-Christ, et se termine au moment solennel où le polythéisme croulant va broyer Rome, miné par une poignée de chrétiens, qui relèveront la Cité éternelle en plantant la croix sur ses ruines.

P. C.

LE PETIT MENDIANT (1).

Un jour, certaine damoiselle,
Chevauchant d'assez bon matin,
Fit rencontre, sur son chemin,
D'un enfant : — Où vas-tu, dit-elle,
Seul ainsi, mon petit enfant?
— Chercher du pain pour père-grand
— Quoi, si jeune!... Que fait ta mère?
— Elle est au ciel, de l'an dernier,
Elle est au ciel, avec mon père,

(1) Conte inédit de l'auteur des *Fables et Fabliaux*.

Que Dieu nous a pris le premier.
— De quoi vivez-vous? — De l'aumône
Que Dieu permet que l'on nous donne.
Hier, je n'avais rien reçu,
Et, dès que père-grand l'a su,
Après avoir fait sa prière :
— Prends, m'a-t-il dit, ce peu de pain,
Reste de l'aumône dernière ;
Pour moi qui, ce soir, n'ai pas faim,
De m'endormir il ne me coûte ;
Enfant, s'il plaît à Dieu, sans doute,
Nous serons plus heureux demain!...
Ce matin, belle était l'aurore,
Et père-grand dormait encore :
Jamais il ne la voit venir,
Sans m'embrasser et me bénir ;
— Mais, me dis-je, si je l'éveille,
Lui qui n'a point mangé la veille,
Il va souffrir ; vite, partons,
Et, plus vite, lui rapportons



Le petit mendiant et la damoiselle.

Un peu de pain... Oh! damoiselle,
Vous êtes bonne, vous si belle :
Donnez, donnez au pauvre enfant
Un peu de pain pour père-grand!

Tout aussitôt, la châtelaine
Ordonne que, sans prendre haleine,
Un varlet se rende au castel,
Puis en rapporte la provende
Que l'état du vieillard demande...
Mais un tintement solennel,
Au même instant, se fait entendre:
Las! c'est la mort qui vient de prendre
L'aïeul du petit mendiant,
Troisième élu de la famille!...
L'enfant pleure, et la noble fille,
De ce ton doux et bienveillant,
Si propre aux gens de haut lignage :
— Cher ange, tu seras mon page,
Dit-elle... — Votre page, moi,
Moi, damoiselle!... Je le voi,
Père-grand, qui du ciel m'écoute,
Parlait donc vrai, lorsque, le pain
Nous manquant hier sur la route,
Il se prit à dire : « Sans doute,
Nous serons plus heureux demain! »
Dieu l'avait donc instruit d'avance
Qu'en ce monde sa Providence
Protége le petit enfant
Qui l'implora pour père-grand!

ÉTIENNE CATALAN.

LA SCIENCE EN FAMILLE. PHYSIOLOGIE.

COMMENT LE SANG CIRCULE.

A la mer. — Un *steamboat* à la côte. — *Italiam! Italiam!* — Château-Gaillard. — Un charlatan comme il n'y en a pas. — Le sang, les globules et les globulins. — La transfusion. — Un fou qui fait son jubilé. — Le cœur. — Inconvénient de bâiller en société. — Les artères. — Le système capillaire. — Les veines. — Improvisation d'un jeune professeur. — La circulation petite et grande. — La veine porte. — Une philosophie de charlatan. — Histoire de John. — Euler et le pasteur. — Qui perd gagne.

En 18.. les dieux et d'excellents parents voulurent que je fisse mon premier voyage. C'était l'été, j'avais vingt



Le charlatan des Andelys. Dessin de M. Gustave Janet.

ans, un chapeau de paille à larges bords sur la tête, une blouse et le sac militaire sur le dos, dans la main une bonne et forte canne pour appuyer ma fatigue et me défendre au besoin pendant la route contre les toutous de mauvaise humeur; dans mon gousset, enfin, ce nerf indispensable des voyages, de l'argent. J'avais pour but le Havre, c'est-à-dire la mer, l'immensité, l'infini, si toutefois l'infini pou-

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

vait exister jamais pour une imagination de vingt ans! Notez que jusqu'alors j'avais à peine suivi la Seine jusqu'au Pecq, j'allais la suivre jusqu'au Havre! Le chemin de fer à cette époque était encore un mythe ; le steamboat, au contraire (pardon du mot, mais pour un homme qui allait au Havre, bateau à vapeur eût été bien vulgaire), le steamboat, dis-je, était une réalité de Paris à Rouen, quand toutefois la marée basse, traduisez, le peu de profondeur de la Seine, ne ralentissait pas le voyage et ne l'arrêtait pas à Pont-de-l'Arche ; c'est même ce qui arriva le jour de mon voyage, ce qui fit que moi, ce soir-là, je n'arrivai pas à Rouen. Le capitaine proposa de débarquer les passagers *à la côte* ou de les laisser coucher *à bord*; à bord! *sic.* Le mot résonnait bien à mes oreilles. Il y avait cependant à bord une circonstance qui m'humiliait : sur le steamboat de Paris à Rouen on ne sentait presque pas le goudron! l'illusion pèchait par la base. La côte, c'était Pont-de-l'Arche.

Touriste des plus novices, à la recherche de l'inconnu, je dus préférer à un vaisseau sans goudron les mystères d'une nuit d'auberge. Je vous ai dit que j'avais vingt ans, n'est-ce pas? j'aurais dormi sur les cailloux du chemin, je dormis donc parfaitement, même à l'auberge. Le lendemain, à quatre heures du matin, le cœur léger, les jambes pleines d'allégresse, j'arpentais dans ma force et dans ma liberté (j'avais encore mes classiques dans la tête, comme vous voyez), les plaines verdoyantes de la Normandie. Elles ne m'avaient pas précisément donné le jour, et je me sentais pris pour elles cependant d'un excès de tendresse infinie ; en ce moment, d'ailleurs, j'aimais tout et tout le monde : le plaisir rend l'âme si bonne, a dit le poëte. A Elbeuf, dont j'avais admiré les maisons de brique, si nouvelles pour mes yeux de Parisien fraîchement émancipé des boues de la grande ville, je m'embarquai pour Rouen, cette ville du nord à la physionomie toute méridionale ; Rouen une fois atteint, j'avais doublé le cap de Bonne-Espérance de mon premier voyage. J'aperçus bientôt les mâts de ses vaisseaux, ses nombreux clochers de dentelle, et, l'attendrissement dans la voix, les larmes dans les yeux, je m'écriai, plein d'émotion : *Italiam! Italiam!* Ce n'était pas absolument correct au point de vue géographique, mais je prétendais dire par là que j'étais enchanté de laisser Paris derrière moi. De Rouen, *la Normandie*, celle qu'un glorieux dépôt devait illustrer plus tard, m'emporta en quelques heures vers le Havre. Je fus absorbé, transporté, hébété de la vue de toutes ces merveilles : la Meilleraye, son château, ses collines de gazon, sa perspective de barques à la voile ; Jumièges et son importante abbaye, Tancarville et son rocher, le Havre, sa jetée, sa grosse tour! En abordant la terre promise, j'éprouvai cependant un vif désagrément : je n'avais point eu le mal de mer! Je visitai la ville, le port, les paquebots américains surtout, puis je revins à Rouen, qui m'attendait aves ses manufactures, ses masures normandes et ses fantaisies architecturales de toute sorte. Ces magnificences de la nature, que je n'avais pas pressenties si éblouissantes; ces splendeurs de la mer, où mes yeux aspiraient, en les devinant, les contrées lointaines, toutes ces richesses naturelles enfin avaient gravé dans ma mémoire une impression profonde. J'avais vécu huit années en huit jours, sous bénéfice d'inventaire, bien entendu. Je regagnai lentement pays et dépensai deux jours aux Andelys.

Le premier, je le passai tout entier plein d'un religieux recueillement, comme en extase dans les ruines de Château-Gaillard. Au risque de me rompre vingt fois le cou, des pieds, des mains, j'en étais venu à me nicher dans l'embrasure la plus élevée de la plus haute fenêtre de l'antique citadelle; les rouges et chaudes lueurs d'un soleil couchant, le plus beau peut-être que Dieu ait jamais accordé à la terre, éclairaient les vénérables débris de très-haut, très-puissant et très-écroulé seigneur, Château-Gaillard. Moi, pygmée, j'étais perché, perdu sur le vieux géant de pierre ; je dominais, absorbé dans une admiration extatique, les sinuosités sans nombre de la Seine qui, bien bas, bien bas, serpentait à mes pieds. Puis je refaisais, pour mon usage personnel, l'histoire de la merveilleuse fille d'un an ; j'évoquais la grande ombre de son fondateur, le paladin Richard, le guerrier au cœur de lion ; j'entendais, sans tressaillir, les rugissements de Marguerite de Bourgogne, qu'on étranglait à deux pas de moi seulement; j'assistais aux assauts dont on battait les inexpugnables murailles ; j'y assistais fort bravement, ma foi, sans craindre qu'un habile archer envoyât sa flèche moyen âge à mon œil gauche ou droit de moderne ; mais avec moins de sang-froid, assurément, je voyais le temps, *tempus edax*, ronger une à une les pierres de mon fier castel, si hardiment campé sur la montagne, et en faire voler la poussière dans l'abîme des souvenirs! Et je regardais encore la Seine ; et je le trouvais si riche, si magnifique, si splendide, mon beau soleil couchant, que, n'eût été ma position pleine d'intérêt sur la crête de la tant vieille tour, je me serais prosterné devant lui comme un Persan des vieux âges! Douce journée, délicieux souvenirs!

Le lendemain, après le baiser du matin, un dernier regard, et le baiser d'adieu à mes ruines vénérées, il me restait encore deux heures à voir venir le bateau à vapeur. Donc je flânais sur la grande place des Andelys, quand tout à coup mes oreilles furent étonnées, assourdies d'un bruit infernal de cymbales, de grosse caisse et de trompette. O bonheur! un charlatan se chargeait d'user mes deux heures d'attente. Je m'étais agenouillé devant la création, l'œuvre sublime du Très-Haut, et mon étoile me livrait la créature pour l'étudier sous l'une de ses faces les plus divertissantes.

Sur le devant d'une lourde voiture attelée de deux chevaux chargés d'oripeaux de tout genre, se tenait majestueusement debout un grand gaillard à robuste carrure. Il portait un habit rouge historié sur toutes les coutures, un pantalon rouge également, des épaulettes de suisse d'église ou de tambour-major; sa poitrine, cela va sans dire, était chamarrée des insignes d'une foule d'ordres plus ou moins fantastiques ; son chef s'ombrageait d'un large chapeau à plumes qui, jadis blanches, étaient demeurées cependant du plus noble effet. Le personnage attendait, dans un silence plein de dignité, que la foule eût suffisamment grossi autour de lui. Pour faire prendre, j'écrirais volontiers perdre patience au public, l'orchestre allait vigoureusement son train. La trompette grinçait une marche funèbre, la grosse caisse tapait un air de bravoure, les cymbales, dont le caractère me semblait essentiellement médiateur, servaient de trait-d'union, et passaient indifféremment, sans sourciller, du grave au doux, du plaisant au sévère. Les délicats sont malheureux, a dit La Fontaine, rien ne saurait les satisfaire. J'étais entouré d'hommes et de femmes aux énergiques encolures de la campagne; personne ne paraissait délicat, aussi tout le monde était-il dans une jubilation parfaite : je crus qu'il était de bon goût de faire comme tout le monde; et réfléchissant d'ailleurs que la limite des forces humaines ne pouvait permettre à la grosse caisse et aux cymbales de continuer longtemps l'allegro entamé, j'espérai, et me mis à étudier le visage du prochain. A bien regarder, les

spectateurs composaient déjà tout un curieux spectacle. La foule augmentait d'instant en instant, et à voir, moi compris, ces curieux ébahis à l'avance, j'avais belle à chercher la solution de ce grand problème social : Combien faut-il de sots pour former un public? Et tous, ou presque tous, nous dévorions du regard le grand homme sur son piédestal ; l'un admirait le chapeau, les plumes, les épaulettes, les chaînes, les médailles ; l'autre se perdait dans la contemplation d'une si éblouissante calèche et de deux chevaux si richement harnachés. N'étaient point oubliés, dans l'admiration du plus grand nombre, ces trois impassibles gaillards qui poursuivaient avec frénésie leur assourdissante musique. On attendait généralement avec avidité, quoique avec patience ; avec avidité, il s'agissait d'un spectacle ! avec patience, on se croyait à peu près sûr de ne pas le payer ; à mon tour, j'étudiai l'homme de la voiture dans tous ses détails.

Son visage était intelligent; si l'on me poussait un peu, je dirais même spirituel. Il avait le sérieux de l'emploi, et ses lèvres cependant laissaient passer un sourire imperceptible ; évidemment cet homme se trouvait supérieur à toutes les bonnes gens qu'il regardait du haut de sa grandeur et de sa voiture ; il semblait se dire en lui même : — Braves campagnards, vous avez beau serrer bien fort les cordons de votre bourse, je saurai bien les délier.

Je me plaçai derrière un gros paysan, pour qu'il me fût permis de me laisser aller sans contrainte à toutes mes impressions ; l'auditoire, je l'ai déjà dit, était bien portant, robuste, fortement musclé ; il s'agissait de ne froisser les susceptibilités de personne. D'un geste impérieux, le beau monsieur en rouge fit taire la musique ; mes oreilles trouvèrent le geste magnifique. Puis le grand homme attendit un instant, et le silence s'établit bientôt, profond et recueilli.

— Messieurs et dames, dit-il enfin, ceux d'entre vous qui ont entendu parler de ma réputation doivent être bien étonnés de me rencontrer ici. En effet, j'ai là dans ma poche des lettres de tous les souverains de l'Europe et autres lieux, qui me remercient d'avoir débarrassé leurs royales personnes des maux dont elles étaient accablées. (Et d'un geste plein d'une noblesse... de charlatan, il montrait à la foule quelques papiers sales et froissés, qui ne ressemblaient que de fort loin à des notes diplomatiques.) J'ai parcouru les capitales du monde civilisé et non civilisé ; j'ai traversé les grands déserts du Sahara, de l'Arabie Pétrée, et même de l'Arabie non Pétrée ; partout où j'ai été on a voulu me retenir, on m'a prodigué les médailles, les croix, les millions; on m'en promet tous les jours davantage; ce matin encore l'empereur du Brésil et le roi de Congo m'ont écrit pour réclamer mes services. F*rrrr*ançais avant tout, j'ai fait répondre à ces estimables monarques que je n'irais pas chez eux sans avoir auparavant répandu sur les bons habitants des Andelys les bienfaits de mon art et les lumières de ma science.

Il y eut en ce moment dans l'auditoire comme un frémissement de reconnaissance. Pour moi, j'étais légèrement désappointé ; mon charlatan parlait français presque aussi bien que feu M. Lhomond.

— Oui, continua-t-il, si je voulais je pourrais, moi aussi, me reposer, ne rien faire ; je suis assez riche pour cela. Et mettant les mains dans les larges poches de son pantalon, il les agita en tous sens, et il en sortit comme un tintement métallique prononcé.

L'homme à la voiture avait en un instant grandi de vingt coudées aux yeux de la foule alléchée !

Instinctivement, je mis les mains dans les poches de ma blouse, que j'avais remplies des galets du Havre; je les agitai; mais les oreilles du public étaient ailleurs, je n'excitai l'admiration de personne. Le charlatan seul me remarqua, et au léger sourire qui desserra ses lèvres, je vis qu'il m'avait parfaitement compris; craignant alors une interpellation à brûle-pourpoint, et fort peu désireux d'entrer en scène, je disparus derrière l'observatoire déjà nommé et retombai dans mon obscurité native.

— Mes amis, reprit mon homme, nous sommes tous ici-bas pour nous entre-aider au besoin ; vous êtes forts, et si ma calèche venait à se renverser dans les ornières du chemin, il n'en est pas un seul de vous, j'en suis sûr, qui ne vînt m'apporter son coup d'épaule. Eh bien ! moi aussi je viens vous aider, je vous apporte mon coup d'épaule ; je vous offre un remède qui n'est connu que de moi seul dans le monde entier, un remède qui n'a jamais manqué son effet, un remède qui guérit tous les maux ; oui, messieurs, tous les maux ; et ce remède, je n'ai pas voulu, comme un vil égoïste, le vendre seulement aux riches, à ceux qui pourraient le payer ce qu'il vaut, c'est-à-dire son pesant d'or; je viens sur la place publique, à la face du soleil, et c'est aux bons habitants des campagnes que je veux le *donner*.

Décidément j'avais un charlatan du genre noble : j'en aurais autant aimé un moins éloquent, mais je n'étais pas maître de choisir ; j'admirais d'ailleurs que *donner* fût le dernier mot de son exorde. L'effet en demeura évident sur la foule ; l'homme reprenait, j'écoutai.

— J'ai, mes amis, un coup d'œil tellement exercé que je ne me trompe jamais. Je peux dire non-seulement les maladies que vous avez eues déjà, mais encore celles dont vous êtes menacés à l'avenir. Puis, s'adressant au premier villageois sous sa main, et sur la face épanouie duquel la candeur le disputait à l'innocence :

— Toi, mon garçon, dit-il, tu as eu une fièvre... maligne.

L'apostrophé devint subito rouge comme une carotte. Il trouva cependant assez de présence d'esprit pour répondre :

— Mais, m'sieu, je vous jure que j'ai eu *ren* du tout.

— Eh bien ! butor, reprit imperturbablement le grand homme, si tu ne l'as pas eue, tu l'auras, et tu n'en seras pas plus malin pour cela.

De rouge qu'il était, le gros garçon devint pâle, et soudain la foule s'écarta de lui comme d'un pestiféré.

Sans donner suite à l'incident, l'homme magnifique continua.

— Savez-vous, bonnes gens, de quoi viennent toutes les maladies? Elles viennent toutes du sang, c'est une vérité incontestable ; n'est-ce pas, vous autres?

— Ça, c'est vrai, dit-on de toutes parts.

Je regrettais qu'il n'eût pas ajouté la bile et les humeurs ; il aurait ainsi résumé d'un seul coup le code pathologique des badauds de la ville et de la campagne.

— Mais vous ne savez pas seulement, reprit-il, ce que c'est que le sang; ce sang que vous voyez tous les jours pourtant, vous ne savez pas comment il circule dans notre corps. Tenez, je vais vous le dire ; je veux bien vous prouver que je ne suis point un ignorant comme tous ceux qui viennent d'ordinaire sur les places publiques pour abuser de la crédulité des gens trop confiants qui les écoutent ; d'ailleurs, il y a des personnes distinguées dans la société (l'*aristo* n'était pas encore inventé); elles sauront m'apprécier et me comprendre. Il en est peut-être qui croient n'être venues ici que pour rire et se moquer;

je suis bien aise de leur déclarer qu'elles sont venues pour apprendre.

Malgré la modestie qui m'est naturelle, je dois avouer que le charlatan, qui semblait avoir saisi sur mon visage un air d'enchantement ironique, m'avait, en disant ces mots, lancé un foudroyant regard.

Je me hâtai de m'éclipser de nouveau derrière le paravent de chair et d'os que je m'étais choisi, et m'apprêtai à me réjouir quand même de cette science en plein vent.

— Le sang, messieurs et dames, s'écria le singulier professeur, c'est le liquide, le plus ordinairement rouge, qui est mis en mouvement dans les cavités du cœur, des artères, des vaisseaux capillaires et des veines. Chez un homme bien constitué, pesant de 150 à 160 livres, il y a environ 20 livres de sang. Dans ce liquide se trouvent en suspension des corpuscules assez réguliers, auxquels on a donné le nom de globules. Le grand Malpighi a l'honneur de les avoir le premier décrits. Qu'on se pique le bout du doigt avec une aiguille, qu'on porte immédiatement le sang qui sort dans le champ du microscope, et l'on observera trois espèces de globules, les globules rouges, les globules blancs et les globulins.

La foule semblait se demander si le grand homme parlait toujours français. J'étais stupéfait à mon tour et plus ébahi à coup sûr que le plus ébahi de tous les spectateurs. Mon charlatan parlait comme un docteur.

Quant à lui, jouissant de la surprise qui se peignait sur mon visage, il me lança cette fois un regard de triomphe, et saisissant un énorme in-folio rempli de planches anatomiques grossièrement coloriées, il l'ouvrit et le montra à la foule émerveillée qui, n'ayant pu comprendre des oreilles, allait chercher au moins à comprendre des yeux.

— Voici les globulins, dit-il; ils sont très-petits et en très-petit nombre, tandis que les globules rouges sont en quantité singulière. Les globules blancs sont plus nombreux que les globulins, moins nombreux que les globules rouges. Ces derniers ont la forme circulaire; ils sont composés d'un centre solide enveloppé d'une vésicule colorée, laquelle contient en outre un liquide. Tous les globules dont j'ai parlé nagent dans une eau que les physiologistes ont nommée liqueur du sang. Et notre charlatan montrait chacun de ces détails sur les planches de son livre.

— La nature, bonnes gens, m'a livré tous ses secrets. Je consens à vous en confier un qui excitera au plus haut point votre surprise et, je ne crains pas de le dire d'avance, votre admiration. Si un de vos bestiaux tombait comme frappé de mort, après avoir perdu tout le sang qu'il aurait pu fournir, je pourrais, dans des circonstances données, le rappeler à la vie en introduisant dans ses vaisseaux du sang pris à un autre animal de même espèce, sain et vigoureux, d'un bœuf pour un bœuf, d'un mouton pour un mouton, et cætera. C'est là ce qu'on appelle la transfusion du sang. Un Anglais, le docteur Wren, en a peut-être eu la première idée, mais c'est un Français, Denys, assisté du chirurgien Emmerets, qui l'a pratiquée le premier sur l'homme; c'était sur un fou. La veille du jour où on l'opéra, il était revenu tout nu de la campagne à Paris. On lui transfusa 8 onces du sang d'un veau; il passa la nuit sans agitation. On recommença l'opération le lendemain; il dormit; la raison lui revint; il fit son jubilé.

Le mot de jubilé fut à peu près tout ce que mes voisins comprirent dans l'histoire; aussi produisit-il grande sensation. Le temps que dura la petite émotion qui en fut la suite, je m'ajoutai pour mémoire que le transfusé de Denys et d'Emmerets avait payé sa dette à l'enfance de la transfusion qui, tâtonnante et inexpérimentée, dans des vaisseaux d'homme injectait du sang de veau. L'opéré mourut bientôt et bien décidément fou. Que la pensée va vite! Je relus en un instant dans mes souvenirs cette curieuse histoire de la transfusion du sang, la querelle de Lamartinière et Denys. Lamartinière jetant en douceur au nez de Denys, que la transfusion était une opération sortie de la boutique de Satanas; que ceux qui l'exerçaient méritaient d'être envoyés parmi les cannibales, les Topinamboux; que Denys, cet *ignarus nebulo*, les surpassait en cruauté; que d'ailleurs il avait fait jouer les marionnettes à la foire, etc. Et Denys répondant bien honnêtement, que ceux qui blâmaient l'opération étaient des envieux, des faquins, des jaloux; que pour Lamartinière, c'était un *magnus agyrta*, un misérable arracheur de dents, un opérateur du Pont-Neuf, et autres aménités du même genre. La grande différence des discussions académiques de notre époque, c'est qu'on y dit tout en français.

Puis je terminai mon aparté, en me remettant en mémoire ce qu'on sait aujourd'hui d'après les belles recherches de MM. Prévost et Dumas, c'est-à-dire que le sang d'un animal injecté dans les veines d'un animal d'espèce différente devient mortel pour ce dernier, tandis qu'on parvient au contraire à ramener à la vie des animaux prêts à s'éteindre par suite d'abondantes hémorrhagies, en leur injectant dans les veines du sang pris sur un animal de même espèce.

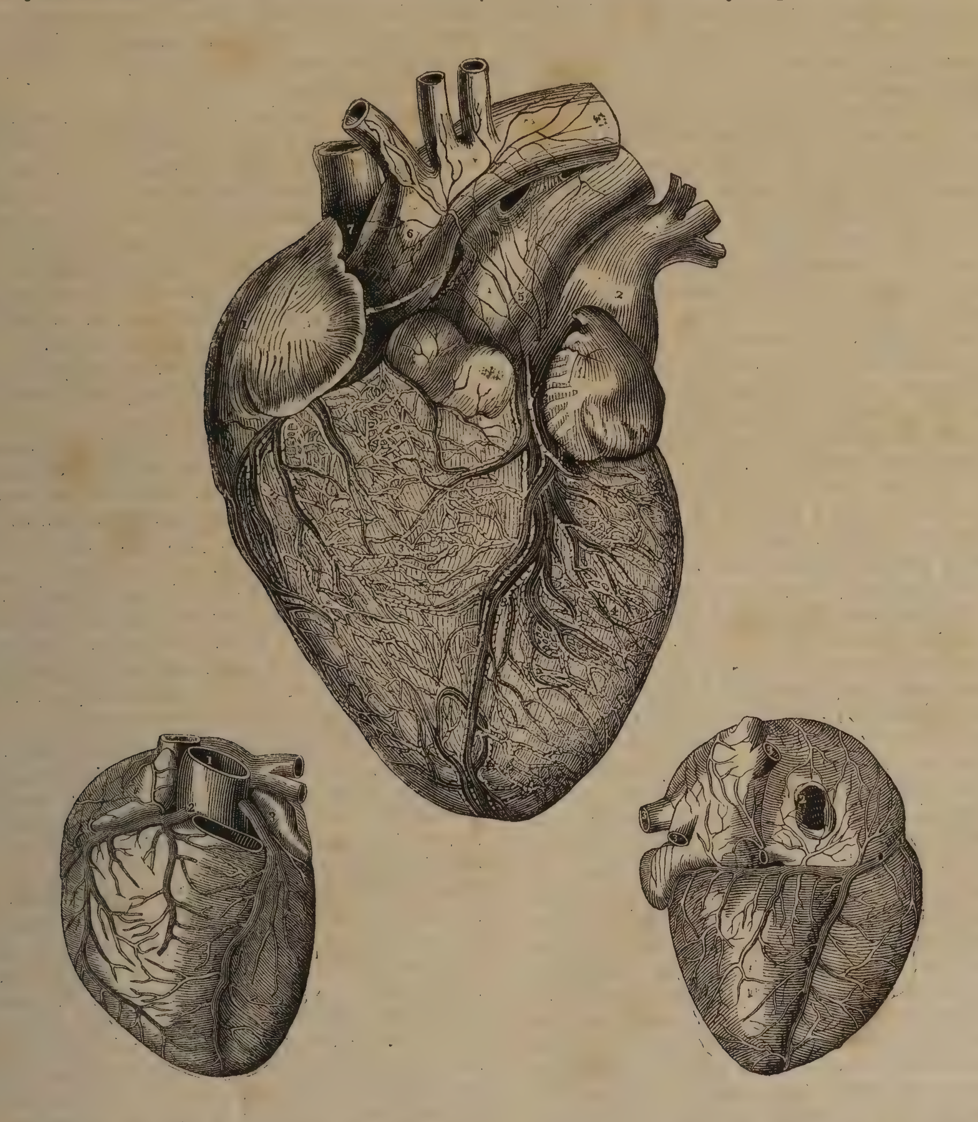
Je fus rappelé à mon spectacle par le bruit que fit le bel homme en frappant sur son énorme in-folio.

— Vous ne m'avez peut-être pas bien compris, disait-il; je vais vous parler de choses que vous saisirez mieux. Regardez, voici comment est fait votre cœur. Jusqu'ici, vous aviez cru que nous avions dans la poitrine un cœur de carte à jouer; ça n'est pas vrai. Notre cœur a la forme d'un cône dont la surface est modérément comprimée et dont l'axe se dirige un peu à gauche.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un cône? dit à haute voix, au milieu du silence général, le gros paysan qui m'abritait.

— Un cône, reprit le charlatan sans s'émouvoir autrement, c'est ce qui a la forme d'un cœur. Mais je vous prie de ne pas m'interrompre. Il y a, comme vous voyez, quatre cavités: deux en haut, qu'on appelle les oreillettes, et deux en bas, qu'on nomme les ventricules. Les oreillettes communiquent avec les ventricules par des orifices garnis de valvules; à droite, c'est la valvule tricuspide; à gauche, c'est la valvule mitrale. Voilà, mes amis, bien des mots qui vous arrêtent sans doute; qu'il vous suffise de savoir que ces valvules sont les portes par lesquelles le sang passe des oreillettes dans les ventricules. Quand je dis des portes, il ne faut pas croire qu'elles se ferment avec des serrures, non pas; mais vous apercevez ici à leur face inférieure des cordages tendineux d'aspect nacré, qui, implantés sur les bords, vont se perdre sur les parois du cœur; de sorte que, s'il en est besoin, ces cordages se contractent, se resserrent sur eux-mêmes et tirent à eux la porte qui, une fois ouverte, laisse passer le sang; en se dilatant, au contraire, ce qui signifie en s'allongeant, ils appliquent la valvule sur l'orifice, ferment la porte par conséquent, et empêchent ainsi le sang de passer. A l'oreillette droite, ici, tenez, messieurs et dames, et tout cela se trouvait tant bien que mal sur le livre, voilà quatre ouvertures, ce qui exige quatre portes,

c'est-à-dire quatre valvules : deux pour deux grosses veines, les veines caves supérieure et inférieure, une pour la veine coronaire chargée de nourrir la substance du cœur, et celle enfin que nous connaissons déjà, qui va de l'oreillette au ventricule. A la base du ventricule droit, c'est l'orifice artériel de ce gros canal qu'on appelle l'artère pulmonaire, parce qu'il chasse le sang dans le poumon. A l'oreillette gauche, quatre orifices pour les quatre veines pulmonaires et l'orifice auriculo-ventriculaire, comme à droite. Enfin le ventricule gauche avec l'orifice de cette grande artère, la mère par excellence, l'aorte. A cet orifice appartiennent trois valvules dites sigmoïdes. Le cœur enfin est contenu dans un sac membraneux assez épais, qu'on désigne sous le nom de péricarde. Ce péricarde est composé de plusieurs feuillets; celui qui est le plus à l'intérieur sécrète une sorte de liquide dans lequel le cœur baigne et peut se livrer à tous ses mouvements, ainsi admirablement protégés et amortis.



Grande figure : Cœur humain, vue extérieure. 1, Oreillette droite. 2, Oreillette gauche. 3, Ventricule droit. 4, Ventricule gauche. 5, Artère pulmonaire. 6, Aorte. 7, Veine cave supérieure. 8, Vaisseaux lymphatiques. — *Petite figure à gauche :* Artères coronaires ou cardiaques. 1, Aorte. 2, Artère coronaire droite. 3, Artère coronaire gauche. — *Petite figure à droite :* Terminaison de l'artère coronaire droite. 1, Tronc de la coronaire droite. 2, Embouchure de la veine cave inf. 3, 3, 3, 3, Embouch. des veines pulmonaires.

Le gros garçon, celui qui n'avait pas eu la fièvre maligne, fut pris en cet endroit d'un de ces formidables bâillements, bâillements de la nature et de la vie sauvage, bâillements mal élevés qui vont jusqu'au bout sonores et bruyants, ne sachant pas se contraindre.

— Tu bâilles, lui dit le discoureur, heureux de l'incident qui lui permettait d'accorder quelque trêve à l'attention fatiguée de l'auditoire ; tu bâilles, ce n'est pas toi, à coup sûr, qui aurais jamais inventé ce que tu viens d'entendre. Tu préfères te décrocher la mâchoire. Tu n'as pas, comme ces messieurs et dames, l'envie de t'instruire; tu n'es pas digne de mon remède! Tu peux t'en aller ; je ne te le donnerai pas ! ! ! Va-t'en ! ! ! ! Il restera toujours autour de moi assez de gens capables d'écouter et d'entendre.

La coupure était hardie, mais le gros garçon était bo-

nasse, l'auditoire complaisant, flatté d'ailleurs de la part qui lui revenait; l'apostrophé n'eut donc qu'à s'enfuir piteusement de la foule. Pour moi, j'étais étonné de trouver sur le pavé des détails anatomiques aussi exacts, bien qu'un peu incomplets. Il semblait que cet homme eût relevé le défi que mes yeux lui avaient adressé, de dire quelque chose de sensé et de raisonnable. Il reprit :

— Ce gros vaisseau que vous voyez là, partant de la base du ventricule gauche, c'est l'aorte. La voilà qui se jette à droite, se portant presque aussitôt en haut et décrivant une courbure qui a la forme d'une crosse. On l'appelle, en effet, la crosse de l'aorte. Si vous la suivez maintenant avec attention, vous la verrez descendre le long de l'épine du dos, ce que nous autres savants (et il se rengorgea) nommons la colonne vertébrale. La voici actuellement dans le ventre; là, tout en bas, elle se divise en deux autres, qu'on nomme les artères iliaques primitives; celles-là se subdivisent en deux autres encore, qu'on appelle les iliaques interne et externe, et, remarquez bien, il n'y a pas que cette grosse artère-là. Voyez combien elle a de branches depuis son point de départ jusqu'à son arrivée. Tenez, tous les organes en ont; elle leur en donne à tous. Voilà les carotides pour le cou et la tête. Voilà les axillaires pour l'aisselle, qui deviendront les brachiales au bras, les radiales et cubitales à l'avant-bras, etc. Voici les intercostales, celles qui longent les côtes; maintenant celles qui vont se distribuer aux bronches, à l'œsophage, au médiastin. Hé toi, là-bas, qui te caches, et qui fais bien (le charlatan avait déterré sa patiente victime de tout à l'heure), tu as beau faire, tu as la jaunisse, tu as le foie malade; arrive, arrive que je te le montre et que je te montre aussi le tronc cœliaque, qui vient de l'aorte et partage ses rameaux entre l'estomac, le foie et la rate. Tiens, voilà ici les reins et les artères rénales, si courtes et si grosses. Toutes ces artères-là, mes amis, vont toujours en diminuant, diminuant, diminuant, jusqu'à ce qu'elles deviennent fines, fines, fines à l'extrême; elles changent alors de nom et s'appellent vaisseaux capillaires, et ces vaisseaux capillaires à leur tour, graduellement, grossissent, grossissent grossissent et se continuent avec les veines, ces gros cordons sanguins que vous voyez sur le dos de votre main, quand vous avez bien travaillé ou qu'il fait bien chaud. Les veines, très-nombreuses, sont des tubes qui ramènent le sang au cœur, et présentent dans leur capacité de petites soupapes qu'on nomme valvules. Partout où je vous ai montré des artères, il y a aussi symétriquement des veines qui les côtoient et portent presque toujours le même nom qu'elles, à de rares exceptions près. Il y a deux gros troncs dans lesquels se résument pour ainsi dire toutes les veines du corps; la veine cave supérieure, réservoir commun des veines de la moitié supérieure, et la veine cave inférieure, tronc commun de celles de la moitié inférieure; elles se jettent toutes deux, comme vous le voyez ici, dans l'oreillette droite.

Puis le charlatan ferma brusquement son livre.

J'étais stupéfait, plus que je ne saurais dire, de cet aperçu, bien abrégé sans doute, mais cependant fort exact, et pouvant donner une idée suffisante des organes circulatoires. Il manquait à cela la description de la circulation. Mais mon homme avait assez fait pour la science, il allait travailler actuellement pour le profit; car, se redressant de toute sa haute taille, il se mit à vanter, avec les réclames d'usage, son remède, qu'il donnait sous deux formes, liquide et solide : une eau et une pommade. Cela, suivant l'ordinaire, ne coûtait que deux sous; et qu'est-ce que deux sous, s'il vous plaît, quand il s'agit de rétablir la santé détruite ou d'empêcher qu'elle ne se détruise? . . . .

Aussi le grand et le petit Andelys eurent-ils bientôt mis à sec de fioles et de petits pots la calèche, tant bien approvisionnée qu'elle fût. Je m'étais proposé, au début, d'acheter, comme le commun des martyrs, ma petite part de la panacée universelle; mais j'avais été évidemment détourné de mes voies. Je demeurais tout pensif et cherchais à sortir de la foule, quand un monsieur d'un certain âge déjà m'adressa la parole avec bienveillance.

— Eh bien! mon jeune voyageur, dit-il, que pensez-vous de ce charlatan?

— Je pense, monsieur, répondis-je, qu'il est honteux de voir ainsi s'avilir en public un homme qui aurait pu mieux diriger les facultés dont il paraît doué. Du reste, il serait à désirer que chaque homme du monde emportât du collége des notions anatomiques aussi précises et complètes que celles de cet industriel de bas étage.

— Vous avez raison, reprit mon interlocuteur, car le peu qu'il en a dit m'a vivement intéressé. Je regrette même qu'il nous laisse en chemin, car, en fin de compte, j'aurais aimé à savoir comment le sang circule.

L'occasion était belle de placer les quelques connaissances médicales que j'avais déjà acquises; aussi m'empressé-je d'en profiter.

— Si, continuai-je, en me redressant avec une fierté très-modeste ou une modestie très-fière, comme vous voudrez, cher lecteur, si cela vous tient fort au cœur, monsieur, je puis essayer de vous satisfaire sur ce point.

— Mais certainement, et je vous écoute avec reconnaissance, me dit l'inconnu.

A bien regarder tout d'abord, ma proposition était peut-être un peu téméraire; toutefois, la crainte de paraître moins instruit qu'un charlatan, et cette heureuse confiance qui fait qu'à vingt ans on ne doute de rien, ou de peu de chose, m'encourageaient à poursuivre; je commençai donc bravement à mon tour :

— Le mot de circulation implique premièrement l'idée d'un cercle, et en second lieu, celle d'un mouvement agissant dans le sens de ce cercle. La circulation, en effet, est une fonction par laquelle le sang s'élance du cœur et va, au travers d'artères douées d'une force d'impulsion toute spéciale, jusqu'aux extrémités du corps, distribuant sur sa route la nourriture et la vie, puis revient à son point de départ, ramené qu'il est par le système veineux. Le sang provenant de la moitié droite du cœur suit les ramifications de l'artère pulmonaire, pénètre dans les poumons où l'attend l'hématose, c'est-à-dire la revivification, puis se déverse dans l'oreillette gauche par les veines pulmonaires. C'est la petite circulation. Partant de la moitié gauche du cœur, le sang traverse toutes les artères du corps, est repris par les veines et rejeté dans la portion droite du centre circulatoire. C'est la grande circulation. Il est bien entendu que petite et grande ne sont que des parties d'un tout, ne font en un mot qu'une seule et même chose. Le Créateur a dû se préoccuper très-peu, sans aucun doute, des petites divisions et très-petites subdivisions qu'il plairait aux tout petits hommes de faire ou d'introduire dans son sublime ouvrage. . . . .

— Je saisis cela, mon jeune ami, mais j'aimerais assez, pour mieux comprendre encore, avoir plus de détails.

— Qu'à cela ne tienne, repris-je vivement, un peu piqué au jeu, et plein d'estime, dans mon for intérieur, pour un homme doué du talent difficile d'écouter. Les veines contiennent du sang noirâtre, qui a besoin d'em-

prunter à l'action de l'air et du poumon une vie nouvelle ; le sang noir des veines caves et de la grande veine cardiaque afflue dans l'oreillette droite en même proportion que le ventricule gauche chasse de sang rouge au travers des artères du corps. L'oreillette droite se contracte et le pousse dans le ventricule droit, lequel se contracte à son tour. Deux phénomènes se passent alors. D'abord la colonne sanguine, s'appliquant sur la valvule tricuspide, la ferme exactement, et ne peut en conséquence refluer dans l'oreillette. En second lieu, pressée latéralement par les parois du ventricule qui, en vertu de la contraction musculaire, tendent à se rapprocher, elle est forcée de peser sur les valvules semi-lunaires de l'orifice artériel, lesquelles s'abaissent en la laissant pénétrer dans l'artère pulmonaire ; celle-ci se contracte en ce moment et adresse le sang aux capillaires du poumon. Là, il devient vermeil, c'est-à-dire artériel ; puis il est rassemblé par les veines pulmonaires qui le charrient jusqu'à l'oreillette gauche. L'oreillette gauche se contracte alors, chasse le sang dans le ventricule du même côté, lequel, se contractant à son tour, le fait passer dans l'aorte, dont l'énergique impulsion l'envoie dans tous les organes auxquels ses nombreux rameaux se distribuent. Des extrémités artérielles, le précieux liquide passe dans les ramifications capillaires et de là dans les veines, lesquelles le rapportent aux cavités droites du cœur.

Ainsi, en résumé, le sang non encore régénéré passe de la moitié droite du cœur dans le poumon, où il se régénère ; du poumon dans la moitié gauche du cœur, de là dans l'aorte, et, jusqu'à ce qu'il soit repris par les radicules veineuses, il emploie les qualités retrouvées dans l'organe respiratoire à nourrir les différentes parties de l'organisme auxquelles il est adressé. Ce qu'on nomme le pouls est le mouvement de dilatation imprimé à tout le système artériel par l'ondée de sang qu'y fait pénétrer chaque contraction du cœur, dilatation que l'on désigne sous le nom de diastole, et à laquelle succède la systole, qui n'est que le retour du vaisseau sur lui-même.....

— J'admets tout cela, me dit mon bienveillant élève ; mais admettez à votre tour une dernière question. Il me semble retrouver vaguement dans les souvenirs un peu confus de ma jeunesse certaine veine porte dont je ne vous entends pas parler.

—Rassurez-vous, mon cher monsieur, repris-je en riant, quoique nous ayons changé bien des choses, nous autres de la nouvelle école, nous avons cependant daigné conserver cette vieillerie-là. La veine porte, en effet, méritait cet excès d'indulgence. C'est un système à part, le système veineux abdominal ; rendez-vous confluent, si vous le préférez, de toutes les veines qui rapportent le sang des organes digestifs situés dans l'abdomen ; ce tronc commun devrait, d'après la loi générale que notre homme a presque formulée d'ailleurs, se terminer en un tronc plus gros encore, la veine cave inférieure par exemple ; au lieu de cela, il se ramifie dans le tissu du foie, à la manière d'une véritable artère. Revenant des organes digestifs, le sang se rassemble dans la veine porte, de là se projette dans le tissu du foie, où les veines dites sus-hépatiques le reprennent pour le conduire dans la veine cave inférieure et le rendre à la circulation générale.

— J'en étais là, pas trop mécontent, je l'avouerai, de l'improvisation de ma petite tartine scientifique, lorsque mon vieux monsieur se prit à rire. Je m'apprêtais à lui demander qui de nous deux, de la veine porte ou de moi, faisait les frais de sa joyeuse humeur, quand mes yeux se relevant sur les siens, dont ils suivirent instinctivement la direction, découvrirent un troisième interlocuteur, lequel n'était autre que notre charlatan.

— Eh bien, messieurs, nous dit-il avec une dose raisonnable d'impudence et d'effronterie, ne m'achetez-vous pas mes deux dernières fioles et mes deux derniers pots? Je vous les ai réservés, tant pis pour l'empereur du Brésil et le roi de Congo ; quatre sous, d'ailleurs, ce n'est pas trop payer une leçon sur l'anatomie des organes circulatoires.

— Ma foi, dis-je au bel homme, en échangeant contre deux de mes patards sa fiole et son pot, je suis étonné, il faut que je vous le dise, de vous voir posséder de pareilles connaissances et vendre sur la place, comme spécifique merveilleux, de l'eau de Cologne ou de l'onguent miton mitaine.

— D'abord, me répondit-il gravement, distinguons, je vous prie ; mon eau n'est pas de l'eau de Cologne, cela coûterait trop cher, c'est de l'eau de la rivière ! Mon onguent n'est pas de l'onguent miton mitaine, la formule en est perdue depuis Paracelse ; c'est du saindoux ! Vous voyagerez, jeune homme, ma fiole vous guérira de la soif et mon saindoux protégera vos sandales de voyageur contre les cailloux du chemin. C'est tout bénéfice, et vous n'aurez pas perdu vos quatre sous, comme vous voyez. Je veux cependant vous donner encore quelques explications pardessus le marché. Sachez donc que je ne m'amuse pas toujours à faire des séances comme celle de tout à l'heure, cela fatiguerait trop et rapporterait trop peu. J'ai lu dans vos yeux tout d'abord, avant de commencer, que j'étais destiné à vous servir de jouet, et j'ai voulu prendre d'assaut dans vos impressions de voyage une place tout autre que celle que vous vous proposiez de me donner. Il ne faut pas juger sur l'apparence, jeune homme.

— A la bonne heure, lui dis-je, mais vous ne m'expliquez pas le plus important, à savoir qu'il se trouve sur la place, permettez-moi de tout dire, sous l'habit que vous portez, un homme qui, par son travail, aurait pu, aurait dû peut-être suivre une carrière plus honorable et plus honorée.

— Mon jeune monsieur, reprit-il un peu tristement, il y a dans la vie des nécessités qui vous imposent l'obligation de vivre au plus vite, sans qu'on ait le loisir de discuter longtemps avec soi-même comment on vivra. J'ai rencontré de ces nécessités-là, et, pressé que je me trouvais de nourrir une famille, je me suis dit que le tout en ce bas monde était d'avoir une idée, au moins une, et de l'exploiter avec adresse. J'ai donc cherché mon idée, je l'ai trouvée et je me suis fait charlatan. Les mots ne me font pas peur, comme vous voyez ; bon an, mal an, ce n'est point, je vous assure, un si mauvais métier.

Mon visage exprima comme un dégoût et une répugnance involontaires.

— Eh bien, quoi ! reprit-il ; pensez-vous que je ne sois bon qu'à pendre ? J'agis sur des populations simples et crédules, c'est vrai ; je les débarrasse de quelques sous qui ne les gênaient peut-être pas, c'est encore vrai ; mais, après tout, je leur donne plus que je ne leur prends. Mon eau, dont je vous ai livré le secret, est incontestablement merveilleuse. J'en fais mettre quelques gouttes dans beaucoup d'eau froide ; j'applique le tout sur les entorses jeunes ou vieilles, les contusions fortes ou faibles, les ulcères de tout genre, les plaies, quelles qu'elles soient, et je vous certifie que je fais des miracles. Quant au reste des douleurs humaines, je ne les augmente pas, ce qui est énorme ; je les soulage même souvent par la seule confiance que

j'inspire pour un remède au moins inoffensif. Les anciens se frottaient d'huile, moi je frotte les modernes avec du saindoux ; qu'est-ce que vous avez à dire à cela? Oh ! je suis le roi des charlatans, allez, j'ai de la littérature. Tenez, je vais vous raconter une anecdote, celle qui m'a fourni mon idée, c'est-à-dire ma vocation.

Un des célèbres médecins de Londres vit un jour sur une place une grande foule rassemblée. Il s'approcha et s'aperçut que l'on écoutait un charlatan, lequel discourait imperturbablement sur tous les maux du genre humain, et vendait, cela va sans dire, de quoi les faire disparaître. Le médecin reconnut dans le charlatan un domestique qu'il avait longtemps gardé à son service. La séance finie, l'ancien domestique, qui avait également reconnu son maître, vint à lui, se félicita de l'avoir retrouvé et le remercia chaudement comme étant la cause première de sa fortune. Les quelques mots de médecine qu'il avait recueillis à tort et à travers, tout en faisant sa première besogne, avaient été pour lui comme la révélation de toute une industrie nouvelle.

— Mais, lui dit le médecin, tu as pris là, mon pauvre John, un emploi qui te fera mourir à l'hôpital.

— A l'hôpital? reprit John. Combien croyez-vous, mon cher maître, qu'il passe de personnes en un jour dans la rue où nous sommes? C'était une rue des plus fréquentées de Londres.

— Mais, vingt mille environ, je pense.

— Mettez-en quarante; et sur ces quarante mille, combien croyez-vous qu'il y en ait de sages et de raisonnables?

— Cinq mille, je suppose.

— Cinq mille? Oh ! vous avez trop bonne opinion de l'humanité, mon cher maître; mettez-en mille, et c'est encore beaucoup ; cinq cents, voyons, c'est un chiffre plus exact. Eh bien, ces cinq cents personnes-là seront vos clients, et les trente-neuf mille cinq cents autres m'appartiendront, corps et biens.

— Je pense, reprit le charlatan des Andelys, absolument comme mon confrère de Londres, et je gagne plus avec mon eau de rivière et mon saindoux, que maint docteur qui croit à la noblesse de l'homme et à la dignité de l'art.

— C'est possible, lui dis-je; cependant, deux mots encore. Je vous remercie, pour ma part, de votre leçon d'anatomie, sur laquelle, de bonne foi, je ne comptais guère; mais pensez-vous qu'il en reste quelque chose dans l'esprit de vos autres auditeurs?

— Est-ce que cela me regarde? reprit vivement mon homme; je suis certain que leurs deux sous restent dans ma poche, c'est là le principal, j'imagine. La séance de tout à l'heure, d'ailleurs, n'était que l'exception, elle vous était spécialement destinée. Vous vous tromperiez toutefois si vous pensiez qu'on ne prend pas souvent plus de gens avec une vérité qu'avec deux mensonges. A ça près de la nomenclature anatomique, dont je ne me suis servi que pour vous prouver que je la connaissais, toutes ces bonnes gens de la campagne peuvent, comme d'autres, s'intéresser, à un moment donné, à l'exposition et au développement des phénomènes naturels. Dieu me pardonne, je veux que vous soyez tout à fait convaincu que vous n'avez point affaire à un charlatan ordinaire, et que je suis au courant de ce qui se lit, se dit ou se passe.

Ecoutez encore cette curieuse anecdote qu'Arago racontait à la Chambre de 1837, dans la discussion du projet de loi sur l'instruction secondaire :

Euler, le grand Euler était très-pieux. Un de ses amis, ministre dans une église de Berlin, vint lui dire un jour :

— La religion est perdue, la foi n'a plus de bases, le cœur ne se laisse plus émouvoir, même par le spectacle des merveilles de la création. Le croiriez-vous? j'ai représenté cette création dans tout ce qu'elle a de plus beau et de plus sublime ; j'ai cité les anciens philosophes et les poëtes eux-mêmes. La moitié de l'auditoire ne m'a pas écouté, l'autre moitié a dormi ou a quitté le temple.

— Faites l'expérience que je vais vous indiquer, repartit Euler. Au lieu de prendre la description du monde dans les philosophes ou dans les poëtes, prenez le monde des astronomes. Dans ce sermon si peu écouté, vous avez probablement, en suivant Anaxagoras, fait du soleil une masse égale au Péloponèse. Dites à votre auditoire que, d'après des mesures exactes, incontestables, notre soleil est douze cent mille fois plus grand que la terre. Vous avez sans doute parlé de cieux de cristal emboîtés, dites qu'ils n'existent pas, que les comètes les briseraient. Les planètes, dans vos explications, ne se sont distinguées des étoiles que par le mouvement. Avertissez que ce sont des mondes, que Jupiter est quatorze cents fois plus grand que la Terre et Saturne neuf cents fois. En arrivant aux étoiles, ne citez pas des lieues, les nombres seraient trop grands, on ne les apprécierait pas. Prenez pour échelle la vitesse de la lumière, dites qu'elle parcourt quatre-vingt mille lieues par seconde, ajoutez ensuite qu'il n'existe aucune étoile dont la lumière nous vienne en moins de trois ans, qu'il en est quelques-unes dont la lumière met trente ans à parvenir jusqu'à nous, et, avec ce nouveau plan, montez hardiment dans la chaire.

Le conseil fut suivi. Au lieu du monde de la fable, le ministre découvrit le monde de la réalité. Euler attendait son ami avec grande impatience. Il arrive enfin, l'œil terne, et dans une tenue qui paraissait annoncer le désespoir.

Le géomètre, fort étonné, s'écrie :

— Qu'est-il donc arrivé?

— Ah ! monsieur Euler, répondit le ministre, je suis bien malheureux, ils ont oublié le respect qu'ils devaient au saint temple, ils m'ont applaudi !

Une pareille histoire, dite avec tant de détails et de mémoire par cet homme au visage spirituel et presque distingué, je l'accorde, mais à l'habit ridicule et grotesque, nous avait cloués au sol de surprise, le vieux monsieur et moi.

Le charlatan sourit, et, content de l'effet qu'il avait produit, nous dit avec cette ironie et ce persiflage qui ne l'avaient pas quitté d'un instant :

— L'anecdote d'Euler est bizarre, n'est-ce pas? Vingt fois sur la place publique je me suis amusé à en vérifier l'exactitude, et vingt fois je suis arrivé au même résultat. On ne m'applaudit pas, parce que je suis pour le positif, et que je ne tiens guère aux applaudissements ; mais on m'achète mon spécifique, ce qui est réel, ce qui vaut mieux. Ainsi donc, messieurs, et il nous tira son magnifique chapeau, y compris les plumes et les panaches, tenez-vous-le pour dit : buvez mon eau, frottez-vous de ma pommade, et si ça ne vous fait pas de bien, ça ne vous fera pas de mal. Puis il regagna majestueusement sa voiture, et de là nous envoya de la main un dernier adieu familier, presque amical.

— Eh bien, mon jeune ami, me dit mon premier interlocuteur, que pensez-vous définitivement de cet original?

— Je pense, répliquai-je, qu'il m'a mystifié. Je comptais m'amuser de lui, et il s'est amusé de moi. Cependant,

il m'a autant surpris qu'intéressé. Sa morale est un peu élastique, et, à force de tirer dessus, elle doit être fort relâchée. Je ne pense pas comme lui que les gros sous du public puissent tenir lieu de l'estime des autres et du respect de soi-même. Toutefois, en entrant dans un ordre de choses plus élevé, je ne puis m'empêcher de trouver d'une justesse infinie cet aphorisme d'Amédée Latour, le plus fin et le plus spirituel causeur peut-être du monde médical : Quand on songe à la stupide crédulité des hommes en fait de médecine, ce n'est pas de ce qu'il y ait des médecins charlatans qu'il faut s'étonner, mais bien de ce qu'il y ait encore un si grand nombre de médecins honnêtes gens.



Les confidences du charlatan. Dessin de M. Gustave Janet.

— Vous avez raison, me dit mon vieux monsieur, la conscience exige...

— Pardon, interrompis-je, je suis de son avis et du vôtre, mais voici le bateau à vapeur qui me réclame. Nous nous saluâmes et j'embarquai.

C'est ainsi qu'en 18.., le bateau à vapeur de Rouen, ou steamboat, comme il vous plaira, me procura le même jour le double avantage de gagner une leçon d'anatomie et de perdre une leçon de morale.

Dr L. P.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SQUELETTE DE BLUMENBACH.

La curieuse aventure du docteur L. P., aux Andelys, nous a remis en mémoire une anecdote scientifique, jetée naguère en quelques lignes, par M. Flourens, dans un de ces éloges qui charment les séances de l'Institut. Le fait mérite quelques pages de développement, comme exemple de l'amour et de la vocation de la science, et comme contraste avec le cynisme du charlatan de Normandie.

C'était à Gotha, en 1762, dans un de ces intérieurs allemands où règnent le calme, l'étude et la vertu. Sous l'œil d'un père grave et bon, docteur et professeur à l'Université; dans les bras d'une mère tendre, mais qui faisait des hommes de ses fils, s'élevait un sage et beau garçon de dix ans, doué de la « curiosité rêveuse » qui annonce les savants et les philosophes. Il observait en jouant; il se taisait pour écouter... Il fallait lui expliquer le mécanisme de ses hochets, la vie de l'insecte qu'il prenait au vol, la structure des fleurs qu'il cueillait dans son jardin, comment le pain qu'il mangeait faisait grandir son corps, etc... Son père, qui le destinait à professer comme lui, avait une excellente méthode pour l'habituer « à penser clair et à parler juste » ; il ne lui permettait jamais d'interrompre ni de reprendre une phrase... Si l'enfant la commençait mal, il devait la terminer de son mieux, en se tirant lui-même de l'embarras où il s'était jeté; de sorte qu'il devenait réfléchi et éloquent par un effort naturel et facile. Avis aux lecteurs qui ont charge d'éducation.

L'étude qui captivait par-dessus tout Frédéric était celle de l'histoire naturelle de l'homme. Son plus beau rêve, à dix ans, était d'avoir à sa disposition... devinez quoi? — Mais laissons parler les faits.

Un jour, le jour de la fête de sa mère, il l'avait si bien charmée par ses travaux et sa conduite, qu'elle lui dit en l'embrassant : — Demande-moi, Frédéric, ce qui te plairait le plus au monde, et tu l'auras dès aujourd'hui, s'il ne dépend que de mon amour.

L'enfant se recueillit et il hésita.

— Est-ce une collection des plus grands joujoux de Nuremberg?

L'enfant hocha la tête avec dédain.

— Est-ce un chien, un âne, un cheval, un fusil?

L'enfant ne répondit pas.

Est-ce dix, vingt, trente volumes à choisir à la première librairie de Gotha?

L'enfant manqua de dire oui; car ce cadeau était bien attrayant; mais sa physionomie exprima qu'il voulait mieux encore.

— Voyons, parle sans crainte; nomme ce que tu préfères, ajouta le docteur, qui suivait son fils d'un œil attentif.

— Eh bien! articula Frédéric, sans broncher cette fois dans sa phrase, ce que j'aimerais le plus avoir, ce serait un squelette humain !

Le premier mouvement de la mère fut de reculer de surprise et presque d'horreur; mais le premier mouvement du père fut de serrer dans ses bras le futur anatomiste...

— Un squelette humain ! s'écria la pauvre femme; mais tu me demandes l'impossible, mon enfant; n'est-il pas vrai? reprit-elle en regardant son mari...

— Trop vrai, hélas ! repartit le savant; je cherche un squelette pour moi-même, et je n'ai pu me le procurer à Gotha.

Frédéric resta abasourdi et désolé ; autant eût valu lui annoncer que le soleil manquait au firmament !

— Comment ! s'écria-t-il avec désespoir, il n'y a pas un seul squelette en cette ville !

— A vendre, non! ajouta le père, aussi consterné que le fils. Mais, viens çà, mon petit docteur, reprit-il en lui donnant la main, je vais te dédommager de mon mieux, comme je me dédommage moi-même!

— Sans préjudice des beaux livres que tu auras, à défaut de squelette, dit la mère, fière et heureuse après tout d'un tel fils...

Et le professeur conduisit l'enfant chez M. Frantz, médecin de leurs amis; il l'introduisit dans le cabinet du praticien, et, soulevant un rideau de serge verte, il découvrit un squelette magnifique et complet, le seul qui existât en effet à Gotha.

— Voilà, mon cher, dit-il à l'écolier, tout ce que je peux t'offrir; ce trésor t'appartiendra par les yeux, comme à moi, si M. Frantz veut bien le permettre.

— Oui certes, s'écria le docteur, admirant à son tour la précocité de l'enfant.

Et celui-ci resta en extase devant l'objet de ses rêves et de son ambition.

Il fit mieux; il prouva par ses réflexions et par ses questions combien il était déjà avancé et combien il irait loin dans la connaissance de la structure humaine.

A partir de ce moment, Frédéric visita presque tous les jours le docteur Frantz. Ce dernier ne se fit pas d'illusions à cet égard; l'écolier ne venait pas pour lui, mais pour le squelette. Le squelette seul absorbait ses yeux, son attention, ses petits soins. Bientôt, afin de retrancher du tête-à-tête le docteur lui-même, l'enfant vint tout juste pendant les absences de l'ami; il fit semblant de l'attendre dans son cabinet; il passa des heures entières à contempler, à toucher, à étudier la machine ostéologique. Puis, quand le squelette fut bien gravé dans sa tête, il revint à l'idée d'en avoir un à lui. Il alla le soir rôder dans le cimetière; il dévora des yeux, il convoita les *richesses* de l'ossuaire public. Tout ce qui tombe étant pour le soldat, il recueillit et emporta de *précieux débris* échappés aux fossoyeurs. Lui-même a raconté depuis ces *bonnes aventures;* mais comprenant qu'elles ne lui donneraient jamais un homme complet, il entreprit de l'achever avec des ossements d'animaux. Il construisit ainsi dans sa chambre, en tapinois, souvent la nuit, un squelette d'une ressemblance si frappante, qu'une servante, l'apercevant un jour, trahit tout par ses cris d'épouvante... Voilà la famille en l'air, le quartier en rumeur, le docteur lui-même effrayé, et le squelette condamné *comme d'abus*, confisqué et enfermé dans le grenier du logis!

Or, cet enfant était, quelques années après, le fameux Blumenbach, l'auteur de l'*Unité du genre humain*, un des plus grands anatomistes du monde; et son premier trésor ostéologique devenait le noyau de l'immense collection que son nom a immortalisée.

C'est Blumenbach qui, voyant Kemble jouer Othello à Londres, lui déclara qu'il manquait tous ses effets par ses gants noirs, les nègres ayant l'intérieur des mains couleur de chair.

C'est lui aussi qui, sortant d'une audience où Napoléon l'avait reçu dans toute sa gloire impériale, devant les ambassadeurs du monde entier, avouait n'avoir pas regardé le vainqueur d'Austerlitz, mais les représentants de la Perse et du Maroc, deux nations qu'il n'avait jamais vues!

C'était bien toujours l'enfant au squelette.

Né à Gotha, en 1752, Blumenbach professa à Gœttingue, voyagea en Angleterre et en France, devança Cuvier, forma M. de Humboldt, et mourut en 1840, laissant un code à la science, comme Galilée, Képler et Newton.

RENÉ DE MADEC.

(A PROPOS DU COMTE DE RAOUSSET-BOULBON.)

Encore un souvenir biographique, — et palpitant d'actualité, comme on dit.

Tout Paris, toute la France s'émouvait dernièrement à la nouvelle de l'étrange destinée d'un de ses beaux fils, le comte de Raousset-Boulbon, recommençant au Mexique l'*Iliade* de Pizarre et de Fernand Cortez.

Il y a cinq ans, ce jeune cadet de vieille race provençale déployait à Marseille, à Avignon, à Alger et à Paris le triple talent d'Henri IV. Alcide en frac, à vingt-huit ans, il terrassait à la force du poignet les portefaix du Midi, qui l'appelaient *M. le comte*, comme on appelait Louis XIV *le roi!* Officier d'aventure intrépide, il suivait le maréchal Bugeaud contre les Bédouins que son sabre d'amateur taillait en pièces. Dandy populaire par un million mangé en sept ans, il faisait, dans les clubs de février 48, de la politique à coups d'esprit et à coups de poing. Quand la discussion tournait à l'émeute, son *quos ego* était une table mise en poudre, une tribune renversée, un orateur enlevé par la cravate, une plaque de marbre de cent livres jetée sur le carreau, le tout d'un simple geste et avec un charmant sourire... Malgré ces titres admirables, le comte de Raousset ne put entrer aux assemblées parlementaires, et prit le chemin de la Californie, cette Jérusalem des nouveaux croisés. Il s'y fit pêcheur, chasseur, berger, bouvier, — mais il vit qu'on n'y gagnait d'argent qu'avec de l'argent, tout comme à Londres ou à Paris... Bref, il disparut au Mexique, et l'on n'avait plus de ses nouvelles, lorsque, le mois dernier, ses camarades du boulevard de Gand lurent un matin dans les journaux, en fumant leurs panatelas:

Le comte de Raousset-Boulbon vient de conquérir, avec une poignée de Français, la province de Sonora, une des plus riches du Mexique. Le gouvernement l'avait chargé d'en expulser les Indiens Alpaches. Les peaux-rouges en déroute, on voulut rappeler le vainqueur; mais, retenu par l'*herbe tendre*, et par les négociants qu'il protégeait, il répondit sur un air connu:

Ce pays est à mon gré;
J'y suis bien! j'y resterai!

On lui envoya une frégate pour le bloquer; ce fut lui qui bloqua la frégate, et la prit par-dessus le marché. On lui envoya le général Blanco avec deux mille Mexicains; il défit le général et son armée, avec deux cent cinquante braves. Puis il gouverna sa province au nom de la France, à laquelle il la déclara annexée... Mais la nature, qui avait fait de lui un Pizarre, avait oublié d'en faire un Richelieu. Battu à son tour sur l'échiquier politique, il perdit tout ce qu'il avait gagné... fors l'honneur, et dompté encore par la maladie, il dut aller ailleurs chercher aventure... Il reviendra à Paris, un de ces quatre matins, superbe, gracieux et ruiné comme devant, — s'il n'est mangé par un requin ou un peau-rouge.

Or, voici le souvenir, plus sérieux et non moins étonnant, que nous a rappelé ce conquérant d'un jour.

Il y avait à Quimper, au milieu du dernier siècle, un enfant de pauvre et honnête origine, nommé René Madec. Embarqué, à seize ans, comme élève de la Compagnie des Indes, sur le vaisseau *le Lys*, il trouve l'Angleterre et la France aux prises dans l'Indoustan. Devant la terre où l'on se bat, son navire lui semble une prison. Il se jette à la nage au milieu de la nuit, lutte quatre heures contre les vagues, aborde avec le jour à Pondichéry, et obtient le titre de *soldat volontaire* parmi les Français au service de Casem-Alican. Bientôt le soldat devient capitaine, colonel, général, arbitre du destin des rajas, grand nabab de l'empereur du Mogol, qui le ceint lui-même de son sabre, dans son camp de Dehly. — « C'était comme un rêve », dit-il dans ses Mémoires (1). Mais tous ses exploits n'étaient-ils pas des rêves? Comblé de trésors, il en fait des canons. Tour à tour roi de dix provinces, enfermé dans les cachots, à la tête d'une armée ou d'une poignée d'hommes, écrasé par des multitudes, ou les repoussant avec cinquante cavaliers, se battant seul des journées entières, jeté des palais dans les bois et des bois dans les palais, il gagne, perd et regagne vingt fois la grandeur et la fortune... Et quelle fortune! Jugez-en par les pompes de son mariage. C'est lui-même qui va parler.

Ennuyé de la vie de garçon, il épouse, dans son camp, la fille d'un seigneur chrétien, car le Bas-Breton n'a rien perdu de la foi de ses jeunes années. Les apprêts des feux d'artifice et des illuminations durent trois mois. Un missionnaire arrive de cent lieues avec une armée pour escorte. Le cortége de chaque époux se partage les chefs et la population du royaume, au nombre de deux cent mille âmes. Les éléphants caparaçonnés d'or y portent sur leur dos et la cour et la ville. Des danseuses y bondissent en l'air sur des brancards portés chacun par cinquante hommes. Tout cela défile la nuit entre deux haies de lumières et d'artifices éblouissants, aux détonations répétées des canons et de la mousqueterie. Huit journées entières, les festins se succèdent sans interruption; grands et petits, capitaines et soldats, riches et pauvres, hommes et femmes, dix mille convives par jour, quatre-vingt mille dans la semaine, y absorbent des troupeaux de bœufs, de moutons et de cabris, des monceaux de volailles et de gibier, de riz, de fruits et de légumes. Les mariés, qui ont versé chacun pour cette fête des torrents de roupies, s'épousent, dit Madec, à travers une cloison, la femme passant dans l'ouverture une main que l'homme tient dans la sienne; tous deux inconnus et invisibles l'un à l'autre, jusqu'au moment où, bénis par le prêtre catholique, ils se découvrent enfin pour se jurer la foi éternelle.

Au milieu de ces aventures incroyables, Madec rendait à la France les plus grands services, et il ne fallut pas moins de douze ans aux Anglais pour l'arracher de son poste glorieux. Il partit avec sa famille, à travers mille périls, dans un palanquin criblé par les balles, sacrifiant des richesses immenses, et ne rapportant qu'une fortune modeste, avec la charmante femme qui était son vrai trésor. Louis XVI l'attendait pour le nommer colonel (1779), lui attacher à la poitrine la croix de Saint-Louis, et lui donner des lettres de noblesse, méritées s'il en fut jamais.

(1) Précieux manuscrits que sa famille n'a pas publiés encore, mais qu'elle a bien voulu nous communiquer.

L'ex-nabab se retira à Quimper, y vécut dans son manoir breton, peuplé des souvenirs de son palais indien, prodiguant les bienfaits à ses compatriotes et à sa famille qui honore encore son nom dans le pays de l'honneur, et mourut, épuisé avant l'âge, en 1784, après avoir préparé, au service de la France, un dernier voyage dans l'Inde, dont la paix seule vint arrêter l'exécution.

Quand le comte de Raousset-Boulbon n'aurait fait que rappeler à notre pays oublieux la mémoire et les exploits de René de Madec, il aurait encore bien mérité de la patrie et de l'histoire.

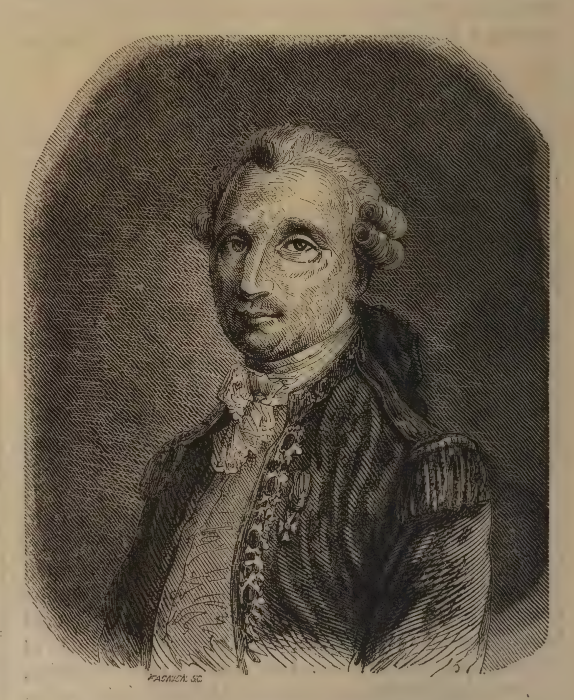
BUCKAREST EN VALACHIE.

(VOYAGE DU PRINCE ANATOLE DEMIDOFF.)

Un des premiers ouvrages qui figureront dans notre revue littéraire et artistique des *Grandes publications françaises* sera le *Voyage à travers la Crimée et la Russie méridionale*, publié par M. le prince Anatole Demidoff et M. Raffet, notre éminent dessinateur. On dit que, pour achever cette œuvre monumentale et y joindre une autre œuvre de la même importance, le grand seigneur vient



Portrait du docteur Frédéric Blumenbach.



René de Madec, d'après un portrait de famille.

d'offrir à l'artiste une pension viagère de 6,000 francs, reversible après lui sur sa famille. Voilà qui rappelle les siècles de Léon X et de Louis XIV ! On sait aussi que le même personnage a récemment donné à la France les précieuses reliques de Napoléon, achetées par lui au poids de l'or, à son passage à l'île d'Elbe, conquête inestimable pour le nouveau Musée des souverains.

En attendant que nous suivions M. Demidoff, avec nos lecteurs, dans ses pérégrinations intéressantes, voici deux gravures inspirées à nos dessinateurs par les belles lithographies de M. Raffet, et qui nous donnent l'occasion d'étudier une des villes les plus curieuses observées par les deux touristes; c'est Buckarest, en Valachie, la cité française de l'Orient européen.

Buckarest signifie *ville du plaisir*, et le premier aspect justifie ce nom gracieux. Figurez-vous un village de 60,000 habitants, où les châteaux de marbre et les cabanes en bois, les clochetons des couvents et les tours de soixante églises se perdent dans les jardins en fleurs, les bosquets et les promenades. De près, le coup d'œil est moins féerique, sans cesser d'être pittoresque. Les rues sont pavées de madriers ou ne le sont pas du tout. Nul autre alignement que le hasard ou le caprice. Une ruine croulante près d'un hôtel splendide. Une échoppe de foire ignoble et infecte à côté d'un magasin étincelant d'or et de cristal. La rue Vivienne et la rue Saint-Martin enchevêtrées l'une dans l'autre. L'extrême luxe coudoyant l'extrême pauvreté.

Les églises, du rite grec, sont couvertes de métal peint en vert. Un stuc brillant revêt les façades. Une profusion de peintures encombre les péristyles. Notre dessin donne l'idée de cette *peinturlure* dans un temple des plus modestes. La nef est chargée d'ornementations et séparée du chœur par un grand voile qui ne découvre l'autel qu'à certains moments. Des rideaux de couleurs vives et tranchées donnent aux rayons du soleil les reflets les plus bizarres et les plus fantastiques...

La principale rue de Buckarest, *Pogonomokoï*, est sillonnée d'équipages, surtout le soir, comme un boulevard de Paris. Ce sont les boyards russes qui luttent d'ostentation, au point de se ruiner pour s'éclipser entre eux. Leur train superbe contraste avec la tenue patriarcale et même un peu sauvage du peuple valaque, et encore plus avec les robes crasseuses des juifs usuriers qui s'enrichissent aux dépens des fantaisies de leurs maîtres.

Les Valaques sont les Daces de l'histoire ancienne. Leurs paysans s'appellent encore *roumains*, en souvenir de la conquête de Trajan. Dominés successivement par les Goths, les Huns, les Lombards et les Slaves, ils reçurent leur dernier nom de ceux-ci, qui nomment les Italiens

Vlhas. Soumis par Bajazet au quatorzième siècle, protégés par la Russie depuis 1834, ils sont gouvernés par un hospodar élu, qui relève à la fois du tzar et du sultan. Tous sont égaux en droit, quoique fort inégaux en fait, devant la loi, la propriété et la noblesse, excepté les Bohémiens, qui forment 250,000 âmes en Valachie et en Moldavie.

La législation et la langue de Buckarest, — voilà le fait



Une église grecque à Buckarest. Dessin de M. E. Breton, d'après le *Voyage* du prince Demidoff.



La foire de Saint-Pierre à Giorjevo. Dessin de M. E. Forest, d'après M. Raffet.

le plus étonnant, — sont la législation et la langue françaises. Tandis que la Turquie et la Russie, à deux pas des Valaques, s'en disputent les corps et les terres avec acharnement ; de l'autre bout de l'Europe, et sans y songer, la France s'est emparée de leur esprit et de leurs mœurs.

Le français est le pivot de l'éducation nationale. Il y a quatre écoles gratuites de français à Buckarest, et vingt dans les dix-huit districts. Chaque famille aisée donne un

instituteur français à ses enfants. Toutes les dames valaques portent les modes de Paris. Ce n'est pas ce qu'elles font de mieux, car leur costume indigène est charmant, mais elles n'osent plus le mettre qu'à l'étranger. Nous en avons vu de merveilleux à l'ambassade ottomane.

Buckarest a des cafés, des cabinets de lecture, un casino musical, des salles de danse comme la chaussée d'Antin et les Champs-Elysées. On y voit enfin un théâtre français, où nos acteurs nomades jouent, en passant, nos opéras, nos drames et nos vaudevilles. L'établissement fait de meilleures affaires que ceux de nos grandes villes de province. La salle, bien distribuée dans une grande baraque en bois, est comble presque tous les soirs. Les beautés de la ville y font galerie dans leurs plus brillantes toilettes. Les officiers russes, en grande tenue, paradent devant elles, comme les *beaux* de garnisons dans nos cités militaires. Le parterre offre le plus curieux mélange de tous les types orientaux, Grecs, Turcs, Arméniens, Bulgares, etc.

Mais, pour juger les contrastes de ces types et des costumes nationaux, il faut parcourir les grandes foires de la Valachie, notamment celle de la Saint-Pierre à Giorjevo. C'est là que le crayon de M. Raffet a pris sur le fait les figures et les vêtements si caractéristiques reproduits par notre dessinateur : jeunes têtes de femmes, moitié bibliques, moitié sauvages, au visage entouré de cheveux bouclés et d'un flot de perles ruisselant sur la poitrine, nattes énormes tombant jusqu'aux hanches, jupons chargés de broderies en arabesques, chemises flottantes à la mode grecque ou casaques bigarrées à la mode turque ; hommes vigoureux et superbes, chaussés de grosses bottes, coiffés d'un fez évasé, avec larges culottes flottantes, pelisses bordées de fourrure, cheveux déroulés sur le dos, longues moustaches pendantes, manteaux drapés sur l'épaule, ceintures de cuir en bandoulière et bâtons de voyage à la main ; tout cela fourmillant, buvant, achetant et vendant les denrées locales ou étrangères, grains, tabac, chevaux, miel, vins, thés de caravanes, etc., à travers les rues bruyantes d'une ville de tentes et de pavillons chamarrés de tous les drapeaux de l'Europe et de l'Asie.

Nous connaissons un libraire de Paris qui fait fortune en débitant dans ces marchés de petits livres et des images françaises ; et nous avons rencontré hier aux Italiens un vaudevilliste qui gagne sa vie à faire jouer à Buckarest les pièces que lui refusent les directeurs de nos scènes secondaires.

LA MUSIQUE ET SES INTERPRÈTES AU XIXe SIÈCLE[1].

M. BATTAILLE,

DE L'OPÉRA-COMIQUE, PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE.

Double leçon. Un père. L'élève en médecine. *La voix de chaudron.* Une aventure médicale. Battaille contre Battaille. A Paris. Garcia. Samson. Régnier. MM. Rodrigues et Halévy. Leçons à 5 francs et dîners à 10 sous. *La vache enragée.* Refusé au Conservatoire. Revanche éclatante. Trois premiers grands-prix. L'Opéra-Comique. La musique en février et en juin 1848. Créations. Succès. Une anecdote aux répétitions du *Val d'Andorre.* Professeur au Conservatoire.

La vie de Mlle Duprez a montré aux familles avec quelle énergie de volonté un artiste peut... échouer dans son projet d'écarter sa fille de la scène. La vie de M. Battaille va prouver aux jeunes gens épris de la gloire musicale combien d'obstacles barrent la carrière au talent et au caractère les mieux trempés. Si ce tableau fait reculer les amateurs qui se croient des artistes, nous aurons bien mérité à la fois du monde et du théâtre ; nous croirons avoir également bien mérité de la morale, en faisant voir que, dans les coulisses comme dans les salons, le chemin le plus sûr est celui de l'honneur et du courage.

(1) Voyez, pour la série musicale, le numéro précédent et les tables.

M. Battaille est Breton. Sa persévérance le dit autant que son acte de naissance.

Nantes s'honore à bon droit d'un médecin qui s'est élevé au premier rang par son seul mérite, à la pointe de la lancette et à la force de la probité. Celui qui écrit ces lignes l'a connu à l'œuvre, quand il était sur les bancs du collége natal, et il se souvient encore, après vingt ans, du parfum de bonne pratique et de bonne renommée qu'exhale toute la vie de M. Battaille.

Le jeune professeur du Conservatoire est son fils, et si Garcia a pris à Galien un de ses meilleurs élèves, ce n'est pas la faute des tenailles bretonnes qui ont retenu cette vocation indomptable...

Au sortir des bancs classiques, en 1839, notre Nantais fut reçu à Rennes bachelier ès lettres, et entra, la même année, sous l'œil paternel, à l'Ecole secondaire de médecine. Il aimait la science, mais il adorait la poésie, et lisait Victor Hugo et Lamartine plus souvent que Broussais et Corvisart. Et puis il chantait d'une basse sonore ; mais ses amis lui trouvaient *une voix de chaudron...* — Cette voix-là, lui disait son père n'est bonne qu'à guérir les névralgies ; va passer ton examen de bachelier ès sciences. — Je le veux bien, répondit le jeune homme ; mais je subirai l'épreuve à Caen, où je verrai le tombeau de Guillaume de Normandie, et d'où j'irai contempler la mer. — Va pour Guillaume et pour la mer, pourvu que tu rapportes ton diplôme ! L'étudiant le rapporta, en effet ; mais l'harmonie des flots lui resta dans la tête, et il se remit à chanter de plus belle, tout en disséquant des crânes et des tibias. Il n'en devint pas moins au concours premier interne et prosecteur d'anatomie, fonctions qu'il remplit avec honneur jusqu'en 1845.

Le côté spéculatif de la médecine eût retenu cet esprit altier, si on l'eût tourné vers la chaire ou le laboratoire ; mais les sujétions et les hasards de la clientèle lui étaient insupportables. Il n'eût pu se résigner à traiter les malades, qu'à la condition de les guérir tous.

Il faut l'entendre raconter une de ses dernières aventures médicales... Il venait de donner le jour à un citoyen (il en procurait, en moyenne, deux par jour à Nantes). Il retourne le lendemain près de la jeune mère ; il laisse son chapeau dans le salon de famille, et trouve dans la chambre la pauvre femme mourante. Victime d'une de ces crises que rien ne peut conjurer, elle expire dans ses mains habiles, mais impuissantes. Tandis qu'il ferme, avec quelle émotion, ces yeux de vingt ans, il entend les sanglots de la famille au désespoir... Il veut s'arracher à ce spectacle navrant, éviter ces malheureux pour qui il n'a pu faire un miracle... Il se précipite donc vers l'escalier ; mais il se souvient alors de son chapeau !... Le faire reprendre par un domestique, ce serait manquer à ceux qu'il doit consoler ; s'enfuir dans la rue, nu-tête, ce serait faire croire qu'il l'a perdue avec son chapeau... Il se résigne à boire le calice ; il rentre dans le salon gémissant, et, pendant cette minute, il subit un tel supplice, qu'il jure en sortant de renoncer à la médecine...

— A moins qu'il ne soit convenu, dit-il à son père, qu'un docteur peut aller sans chapeau, quand il oublie le sien dans le salon d'un mort.

Cette loi sociale n'étant pas admissible, l'interne devient de plus en plus... externe, et le prosecteur se met à disséquer... Rossini. C'en est fait! la guerre civile est au foyer. Père contre fils! docteur contre artiste! Breton contre Breton! Battaille contre Battaille!

Stratégiste habile, l'élève décrit une courbe, et obtient d'achever la médecine à Paris. Là seulement il saura enfin ce que peut valoir *sa voix de chaudron!* Son père, qui croyait au chaudron, compte sur un désenchantement et autorise le voyage.

Voilà Battaille à Paris, dans ce grand concert universel, avec ses vingt-deux ans et 80 francs par mois, entre l'amphithéâtre et le Conservatoire! Il commence par mener de front la science et l'art; il suit le matin le cours d'Orfila, et prend le soir des leçons de musique. Pour payer ses leçons 5 francs, il dîne à dix sous avec Hignard, autre artiste en lutte comme lui, et qu'on va jouer au Théâtre-Lyrique. Sa voix de chaudron plaît à la Madeleine; il y devient chanteur-soliste, et renvoie à Nantes l'argent de ses inscriptions. C'était passer le Rubicon musical.

— Tu le veux! lui écrit son père, qui l'aime en le châtiant... Va donc jusqu'au bout, jusqu'au fond de l'abîme; et quand tu y trouveras la misère et le repentir, reviens à celui qui aura toujours du pain pour te nourrir et un cœur pour te pardonner.

L'enfant prodigue hésita, et sentit une larme à ses paupières.

— Si mon père voyait juste? se demanda-t-il, si je n'avais décidément qu'une voix de chaudron!

Il court chez Garcia, cet oracle de l'art, dont il avait déjà reçu les conseils :

— Dites-moi la vérité, maître! Puis-je arriver, comme artiste, au premier rang? Si je ne suis destiné qu'au second, je brûle ma musique ce soir; je reste médecin et je pars demain pour Nantes.

Garcia le fait chanter, l'écoute en silence, et lui répond:
— Ne brûlez pas votre musique: — *Tu Marcellus eris!*

Là-dessus, en novembre 1845, Battaille se présente comme élève du Conservatoire, et qu'arrive-t-il? Il est refusé à l'unanimité, comme sans talent et sans avenir!

Quel coup de foudre pour tout autre qu'un Breton, et si, cassant *in petto* l'arrêt des juges, Garcia n'eût dit au condamné : — Venez à ma classe malgré eux, et vous aurez votre revanche.

Le jeune homme travaille deux ans dans l'obscurité et la misère : — Tu sais que je t'attends, lui écrivait son père, quand tu auras mangé assez de vache enragée. — Hélas! aurait pu répliquer le fils, comme un homme d'esprit de notre connaissance, dites-moi donc où elle se trouve, la vache enragée, pour que j'en déjeune et que j'en dîne tous les jours!

Battaille eût succombé sans les amis qui se joignirent à Garcia, M. Halévy, notre grand compositeur, M. E. Rodrigues, ce vrai patron des artistes, MM. Samson et Michelot qui lui enseignèrent la diction, et M. Régnier, qui lui ouvrit le paradis... de la Comédie-Française. C'est au foyer de ce théâtre qu'il trouva chaque soir le feu qui lui manquait chez lui, c'est dans ces coulisses, peuplées d'illustres fantômes, qu'il apprit, caché derrière un décor, cette justesse de ton et cette sobriété de gestes qui le distinguent aujourd'hui. Un huissier, bon enfant, le reconnaissait à sa pâleur et à ses moustaches, et le laissait passer sur cette double garantie de vocation.

Enfin, en 1847, les concours s'ouvrent au Conservatoire. La *voix de chaudron*, l'élève refusé comme indigne, se met en ligne pour le premier prix de chant; il l'enlève d'emblée. Il dispute ensuite le premier prix d'opéra comique; il l'enlève de même. Il aborde enfin le premier prix de grand opéra; il le remporte comme les autres.

Ce triple triomphe était sans exemple dans les annales du Conservatoire. Garcia avait prédit vrai; la revanche était complète, éclatante, sans réplique.

Vous voyez d'ici le lauréat, relevant la tête sous ses trois couronnes, rentrant comme un roi dans sa mansarde, et écrivant à son père: — Je suis venu, j'ai chanté, j'ai vaincu!

Peu de temps après, M. Basset l'engageait à l'Opéra-Comique, et il semblait n'avoir plus qu'à ouvrir la bouche pour que le public lui répondît : Bravo!... Patience! le Breton n'est pas au bout de ses épreuves. Son avenir a compté sans la révolution, cet hôte familier de Paris.

Son début est prêt. Il a répété à loisir, il met son costume et son fard; le public l'attend; voilà le rideau qui se lève... Mais quel bruit fait trembler le théâtre, et la rue, et la ville, et la France, et le monde? C'est Février qui passe, une monarchie qui tombe, une république qui se lève, l'art qui meurt étouffé par l'anarchie. Chantez donc au bruit des clubs, des clameurs et des coups de feu! Enfin le tumulte s'apaise, le théâtre rouvre, la foule revient... Battaille est prêt une seconde fois... Il va jouer la *Fille du Régiment*. C'est le 22 juin 1848. Le 22 juin, vous en souvient-il? Les applaudissements, qui ont salué le chanteur retentissent encore, que voilà Paris tout entier qui se dresse, l'arme au bras, l'écume à la bouche, les pieds dans le sang! Voilà la guerre civile qui rugit, le canon qui tonne, les maisons qui brûlent et chancellent, et notre artiste qui devient garde national et défend non plus son rôle, sa clef de fa et son octave de dessous, — mais sa vie, celle de son père, sa famille, sa patrie et la société tout entière!

Est-ce assez d'obstacles, et ce triple grand prix aura-t-il enfin sa soirée? C'est M. Halévy qui s'en charge, en lui confiant un chef-d'œuvre, *le Val d'Andorre!*

Mais, à défaut d'émeute dans la rue, voici l'émeute dans la coulisse... Le débutant offusque-t-il ses rivaux? Est-ce erreur ou mauvaise foi, envie ou fatalité? — Battaille ne va pas dans le chevrier! Battaille fera tomber la pièce! Ainsi chuchotent les échos du foyer... L'auteur du livret s'inquiète; le directeur s'ébranle... tout le monde désespère du nouveau venu. Bref, on va lui enlever le rôle... On le lui signifie... Son avenir croulera-t-il encore un coup? Non! car un seul juge, le juge par excellence, l'auteur de la musique, M. Halévy s'avance et dit : — Battaille jouera le chevrier, ou je retire ma partition! Ce *quos ego* calme la tempête. Le grand jour arrive... Le *Val d'Andorre* monte aux nues, et Battaille est déclaré son prophète!

Chacun se rappelle ce succès, qui poussa, d'un bond, l'artiste au premier rang.

Après le *Val d'Andorre*, il a créé, toujours travaillant et grandissant, le *Toréador*, la *Fée aux roses*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Dame de pique*, le *Carillonneur de Bruges*, et enfin *Marco Spada*, qu'il fait applaudir chaque soir, depuis deux mois. Ceci est sa noble réponse à l'auteur de *Marco Spada*, M. Auber, directeur du Conservatoire, et qui l'avait jugé sans talent.

Mais le comble de la revanche l'attendait au Conservatoire même. En janvier 1851, M. Duprez, qui y professait le chant avec tant d'éclat, donne sa démission. Comment remplacer un maître si populaire et si accrédité? On cherche, on compare, on épluche, on délibère, et l'on

ne trouve que M. Battaille digne de succéder à M. Duprez; de sorte que l'artiste repoussé du Conservatoire comme simple élève, quatre ans plus tôt, rentre au Conservatoire en triomphe, comme professeur, à vingt-huit ans, et y rentre par la carrière même que ses juges, maintenant ses collègues, lui avaient interdite sans merci!

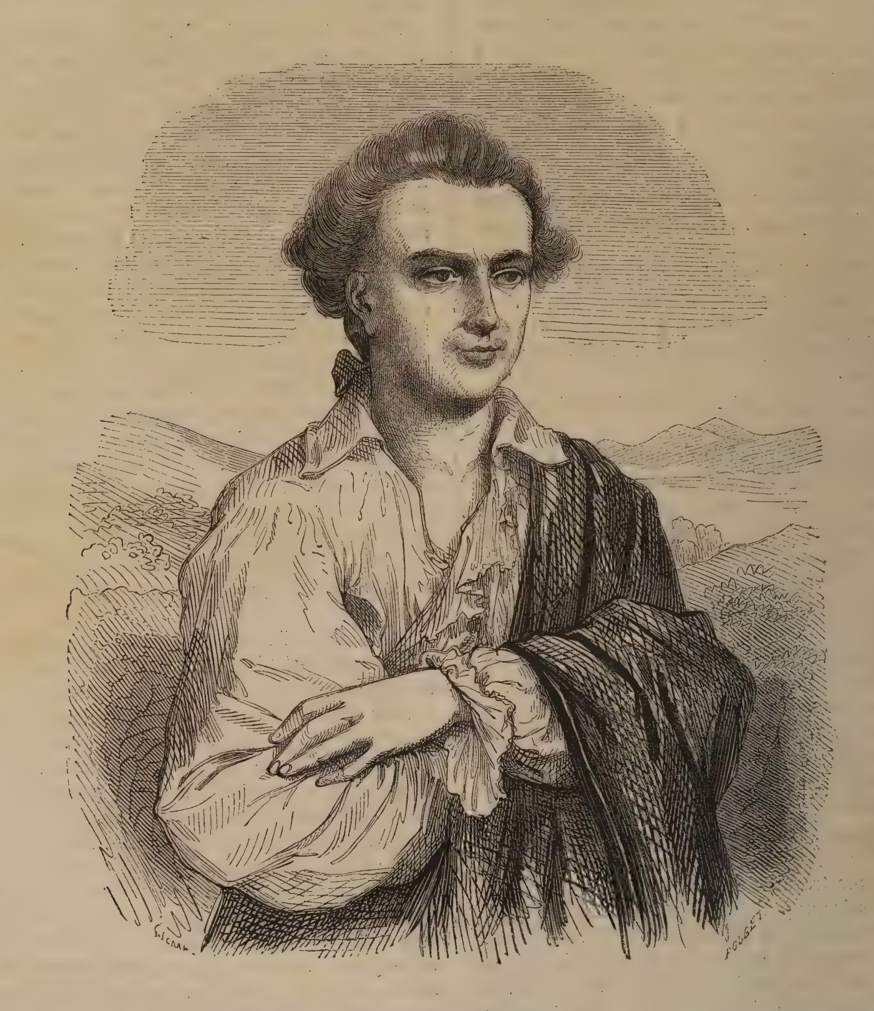
— Vous conviendrez que ce *Battaille*-là pourrait s'appeler *Victoire*, comme disent aujourd'hui les loustics de son cours.

On suppose que son père lui a pardonné... Que vouliez-vous qu'il fît... contre tant de succès, — toujours soutenus, il faut le dire, d'une vie exemplaire et honorée!

Notre Breton est une saine et forte nature. La vache enragée n'a fait dépérir en lui ni le cœur, ni l'esprit, — ni le corps, — son portrait vous le montre de reste.

Ajoutons un dernier éloge, qui prouvera combien l'artiste est resté homme du monde. Quand un jeune homme, tenté par son exemple, vient lui dire en réclamant ses leçons : — *Je voudrais faire comme vous!* M. Battaille lui répond sans hésiter : — Faites autrement que moi. Restez à votre place, et croyez en votre père!

PITRE-CHEVALIER.



M. Battaille, de l'Opéra-Comique, professeur au Conservatoire (Troisième acte de *Marco Spada*). Dessin de M. G. Staal

— Mort de M. Bayard. Le 19 février, on dansait chez M. Bayard. On y dansait le 20, jusqu'à six heures du matin, et, à neuf heures, M. Bayard mourait foudroyé par un anévrysme, la main tiède encore de toutes les mains qui venaient de serrer la sienne. Et le lendemain, quand le corps de l'écrivain reposait à peine au cimetière, le Vaudeville jetait son nom au public épouvanté, après avoir joué une pièce dont le mort demanderait aujourd'hui pardon à Dieu et aux hommes. Voilà la morale parisienne. Nous lui dirons son fait, en revenant sur M. Bayard et ses œuvres.

— Le Musée des Souverains est ouvert, et dépasse les magnificences que nous avions annoncées. Nos dessinateurs y sont à l'ouvrage, et nos lecteurs s'y promèneront bientôt avec nous.

Explication du Rébus de février : Louis XII avait marqué d'une croix le nom des seigneurs dont il avait eu à se plaindre sous Charles VIII. Tous se croyaient perdus et voulaient s'éloigner ; il les rassura en leur disant : *La croix marque l'oubli des offenses, et non la vengeance sournoise.* (Zénon lave engeance sournoise.)

N. B. Nos Rébus, arrivant aux grandes époques de notre histoire, vont recevoir des développements, et seront gravés désormais avec le même soin que nos autres *illustrations*.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE PARIS (1).

FEUILLANCOURT, PRÈS SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.



Feuillancourt. Le lierre planté par J.-J. Rousseau. Dessiné d'après nature par M. A. de Bar.

I. AUX PROMENEURS DE SAINT-GERMAIN.

Les milliers de Parisiens, d'étrangers et de curieux que la belle saison amène à Saint-Germain-en-Laye croient avoir tout admiré dans cette résidence à la mode, lorsqu'ils ont visité le pavillon Henri IV, le parterre, les machines atmosphériques, la terrasse et la forêt.

(1) Voyez la *Promenade à Marly-le-Roi*, t. XIV, p. 321.

C'est une grave erreur, dont il faut les détromper charitablement.

Ils n'ont vu là que le Saint-Germain moderne, le Saint-Germain cadet; ils ignorent les antiquités réelles, les vraies lettres de noblesse de la cité royale.

Ces antiquités et ces lettres de noblesse sont enfouies dans les deux quartiers auxquels tous les promeneurs tournent le dos, qu'aucun cicérone ne leur indique ni ne leur montre, et dont l'un n'est plus qu'un misérable faubourg, quand l'autre a perdu jusqu'à son nom officiel; nous voulons parler des Fonds de Saint-Léger et de la vallée de Feuillancourt (*Fillioli* ou *Filiacum curtis*).

— Feuillancourt! qu'est cela? vont s'écrier ceux qui prétendent connaître Saint-Germain, peut-être même ceux qui l'habitent depuis leur naissance.

— Feuillancourt, messieurs, leur répondrons-nous, l'histoire à la main; Feuillancourt est, avec le Pecq et Saint-Léger, le berceau de Saint-Germain-en-Laye! Les rois y avaient leur forteresse, les reines leur château, les évêques leur abbaye, les saints leur chapelle, plusieurs siècles avant que la cité de Louis le Gros, de François Ier, d'Henri IV et de Louis XIII fit poindre ses tours de brique au-dessus de la forêt d'Iveline!

— Mais où donc est situé Feuillancourt?

— Donnez-nous la main, et suivez-nous à la revue des morts et des souvenirs. Chaque pierre va nous conter une légende, et chaque pas nous montrer un fantôme, auprès desquels vous avez passé mille fois, sans vous en douter le moins du monde.

II. FEUILLANCOURT ANCIEN. AUPEC. SAINT-LÉGER. UN MARTYR.

Et d'abord, puisqu'on vous traite en écoliers, prenons le chemin le plus long, ne fût-ce que pour éviter l'affreuse rue de Mareil.

Nous voilà sur l'ancienne route de Paris, qui n'est plus que la route de Versailles.

Le Pecq, que nous laissons à gauche en descendant, s'appelait Aupec avant le septième siècle, et servait de résidence aux rois mérovingiens.

Thierry III y apprit un jour l'histoire que voici;

Childéric II, son frère rival et son prédécesseur, avait dû la couronne d'Austrasie à saint Léger (Leutger), évêque d'Autun, et régent, sous Clotaire III, avec la reine Bathilde.

Le fameux Ebroïn, qui appuyait Thierry III, d'abord battu avec son protégé, enfermé à Luxeul et sauvé par Leutger, prit une revanche éclatante lorsqu'il devint maire du palais, c'est-à-dire maître du royaume, par la mort de Childéric et l'avénement de Thierry.

Tandis que les pouvoirs de ce dernier, roi fainéant par excellence, se bornaient à chasser le sanglier dans la forêt de Laye et à rentrer à son manoir d'Aupec sur une charrette traînée par quatre bœufs, Ebroïn rassemble une armée et assiége Leutger dans Autun, le sommant de reconnaître, à la place de Thierry, un certain Clovis, prétendu fils de Clotaire.

On conseille au prélat menacé de quitter la ville:

— J'appartiens à mon troupeau, dit-il, et je le garderai jusqu'à mon dernier jour.

Puis il distribue aux pauvres son trésor et celui de son église. Il ordonne un jeûne et des processions solennelles. Il se prosterne à chaque porte, en criant à Dieu:

— Seigneur, si vous me faites la grâce du martyre, épargnez mes ouailles fidèles!

Les habitants, animés par un tel exemple, se défendent en héros. Mais Leutger, les voyant périr, leur arrache les armes des mains, et envoie demander au chef des assiégeants ce qu'il exige pour le salut des Autunois.

— J'exige, répond le lieutenant d'Ebroïn, que l'évêque reconnaisse Clovis et se livre à mon maître.

— Reconnaître Clovis, réplique Leutger, c'est impossible; mon roi légitime est Thierry III, que j'ai combattu quand on l'opposait à Childéric, mais pour lequel je dois mourir aujourd'hui. Me livrer, c'est autre chose, et c'est facile; je m'offrirai dès demain pour la rançon de mon peuple. *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

(Retenez bien ces paroles, lecteur; un autre Leutger les répétera ici même douze siècles après; elles sont l'alpha et l'oméga sublimes de cette chronique de Feuillancourt.)

Aussitôt, en effet, saint Léger fait ses adieux à son troupeau. Il revêt ses habits de fête, prend la crosse et la mitre, reçoit le viatique dans sa cathédrale, gagne d'un pas assuré la porte de la ville, la fait ouvrir, malgré les supplications générales, et se rend, la tête haute et le cœur résigné, droit au camp de ses ennemis.

Tant de courage et de dévouement eût apaisé des tigres.

Ebroïn fait crever les yeux à Leutger et le jette dans un bois pour qu'il y meure de faim.

Le martyr reste plusieurs jours sans manger, et quand son bourreau, le comte Vaïmer, vient chercher son cadavre, il est si stupéfait de le trouver vivant, qu'il l'emmène, le cache et le soigne dans sa maison.

Il lui donne même pour s'enfuir l'argenterie de l'église d'Autun, pillée par les soldats; mais, au lieu d'emporter ce trésor, le prélat le fait distribuer aux pauvres de la ville.

Il languit ensuite deux ans dans un monastère. Ebroïn, las de sa vie, l'y reprend pour de nouveaux supplices, le traîne pieds nus sur des cailloux tranchants, lui fait couper la langue et les lèvres, le dépouille de ses habits et le roule dans la fange des grands chemins...

Enfin, voyant qu'il existe et même qu'il parle toujours, il le traduit devant un tribunal suborné, qui le condamne à la dégradation et à la mort.

On lui déchire en public sa robe pontificale, et on le décapite dans une clairière de la forêt d'Iveline.

Voilà ce que Thierry III apprit dans son manoir d'Aupec.

A cette nouvelle, le roi fainéant se redresse, et venge la mémoire de Leutger, en lui dédiant une église dans la vallée de Feuillancourt, sur la petite rivière de Buzot, près du faubourg qui s'appelle encore Saint-Léger (1).

Nous prenons le chemin de cette vallée historique, en quittant la grande route avant Monte-Christo, pour descendre à droite dans les Fonds de l'Hôpital.

III. BLANCHE DE CASTILLE. LE BOURET. SAINT LOUIS. LE VIEUX MALADE. LA MARQUISE DE MONTESPAN. L'HÔPITAL.

Mais à ce mot de l'Hôpital, deux nouvelles figures se dressent sur notre passage:

Figures étrangement opposées, et qui se touchent ici comme deux extrêmes;

L'une grave, sévère, presque sainte, dans le costume

(1) Suivant MM. Rolot et de Sivry, auteurs du savant *Précis historique* sur Saint-Germain, publié par M. Beau, l'église de Saint-Léger s'élevait à la place où l'on remarque aujourd'hui la *Villa Campan*. Ces antiquaires ont vu les débris des fonts baptismaux dans la propriété du baron Regnault, rue Bergette.

imposant du treizième siècle, l'épée et le sceptre à la main, élevant un héros, gouvernant un Etat, dominant et réglant tout un siècle ;

L'autre, superbe et pimpante, couverte de diamants et de dentelles, assise sur les marches du trône, conduisant ou plutôt égarant la cour d'un grand roi ;

En un mot, Blanche de Castille, la mère de saint Louis, et Mme de Montespan, la favorite de Louis XIV.

Suivons d'abord la mère de saint Louis.

Sur le sol traversé par la rue de l'Hôpital, entre l'hôpital même et la villa où nous allons entrer, dans toute cette vallée de Feuillancourt, aujourd'hui encombrée de masures, de potagers et de tanneries, jadis tapissée de gazons verts, sillonnée d'eaux vives, ombragée d'arbres touffus, s'élevait et s'étendait, en 1210, le château et le parc du Bouret, résidence chérie de Blanche de Castille.

Cent ans auparavant, ce château était déjà fort ancien, de sorte que son origine se perd dans les brouillards du moyen âge.

L'illustre reine de France, la belle et pieuse épouse de Louis VIII, se plaisait au Bouret presque autant qu'à Poissy.

Poissy était son palais ; le Bouret était sa maison des champs. A Poissy, elle dictait des lois, châtiait les rebelles, sauvait la France. Au Bouret, elle oubliait les grandeurs, elle soignait les pauvres et les malades ; elle formait l'esprit et le cœur de saint Louis. Souveraine et guerrière ferme et redoutée là-bas, elle était ici femme et mère heureuse et adorée.

C'est au Bouret qu'elle fit de Louis IX le héros que Voltaire lui-même appelle « le modèle des hommes, des chrétiens et des rois, le monarque le plus économe et le plus libéral, le plus politique et le plus juste, le plus sage et le plus intrépide, celui qui a poussé le plus loin la gloire et la vertu. » (*Essai sur les mœurs.*)

C'est au Bouret que, nourrissant son fils en mère jalouse, et voyant une jeune dame de ses amies lui donner à téter, elle bondit comme une lionne à qui on enlève son petit, et mit son doigt dans la bouche du nourrisson pour lui faire rejeter le lait de l'étrangère.

C'est au Bouret que Blanche dit à Louis, le jour où il entra dans l'âge de raison : — Sachez que j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel!

C'est au Bouret qu'un beau jeune homme de quatorze ans, déjà grand et robuste, à la figure douce et majestueuse, encadrée de cheveux blonds, aux manières simples, calmes et modestes, rencontra, un soir, un vieillard malade, tombé d'épuisement sur la route.

Il s'approche de lui, l'interroge avec bonté, et apprend qu'il est sans asile et sans ressource.

Il tâche de le soulever et de l'emporter, mais ses forces le trahissent, ou plutôt il craint de blesser le vieillard.

Deux inconnus passent, deux paysans des environs...

Le jeune homme appelle l'un d'eux au secours du malade.

— Qu'il se relève tout seul ou qu'il meure, répond l'égoïste ; pourquoi vivrait-il, s'il n'est plus bon à rien !

Le jeune homme allait quitter le pauvre pour courir sus au misérable, lorsque l'autre paysan, l'arrêtant avec douceur :

— Ne vous démentez pas, morguienne ! lui dit-il ; clémence et charité sont cousines germaines. Pardonnons d'une main au frère coupable, et soulageons de l'autre le frère malheureux.

— Vous parlez mieux qu'un sage, reprend le jeune homme attendri, vous parlez comme un chrétien. Vous voulez donc bien m'aider à porter ce malade chez moi?

— A moins que vous ne m'aidiez à le porter chez moi-même ; mais je soupçonne à vos habits qu'il sera mieux chez vous.

— C'est possible ; allons donc !

— Vous demeurez loin d'ici, sans reproche?

— A quelques pas !

— Ça se trouve bien itou !

Et tous deux, enlevant le pauvre diable, traversent la vallée sous ce fardeau.

Arrivé devant un pont-levis massif, le jeune homme s'arrête et dit:

— C'est ici !

Le paysan regarde et reconnaît l'écusson royal...

— Mais, morguienne, s'écrie-t-il, c'est le château du Bouret, le château de la reine Blanche.

— En effet. Le malade n'en sera que mieux reçu.

— Vous êtes de la maison de la reine?

— Oui, je suis de la maison.

En même temps, le jeune homme sonne du cor d'une certaine façon.

Et voilà qu'à ce signal une foule de varlets, de pages et d'écuyers accourent, la torche à la main.

Bref, aux honneurs qui entourent son compagnon, à l'aspect de la reine elle-même, qui accourt en disant : — Mon fils ! le paysan abasourdi reconnaît Louis IX.

— Tu vois que je suis de la maison, dit simplement le monarque.

— Ma fine, reprend le campagnard, encouragé par tant de modestie, je vous croyais encore, Sire, à la cathédrale de Reims.

Cette scène avait lieu, en effet, peu de temps après le sacre de Louis IX, qui était venu se reposer au Bouret avec sa mère des fatigues pompeuses de cette cérémonie.

On voit qu'il ne perdait pas son temps, et *qu'il s'entretenait la main*, comme dit encore le villageois.

Celui-ci allait se retirer, lorsque le roi, le retenant d'un geste :

— Ah ça! je ne te dis pas adieu... Va embrasser ta famille et tes enfants, et reviens demain avec eux tous au Bouret ; car j'entends que vous soyez aussi de la maison.

— Ça n'est pas de refus, sire, répliqua le bonhomme, qui s'en alla joyeux, comme vous pouvez le croire.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda encore Louis IX.

— Jean Bienvenu, pour vous servir.

— Eh bien ! tu demanderas le roi, tu diras ton nom, et ton nom ne sera pas un mensonge. A demain !

— A demain, sire, et bonne nuit.

Le souhait était inutile ; chacun avait le meilleur des oreillers.

Le lendemain, au point du jour, Jean Bienvenu, son père, sa mère, son oncle, sa tante, ses trois frères, ses deux sœurs et ses huit enfants mâles et femelles, tous en habits du dimanche et rangés par taille, comme les montants d'un chalumeau, se présentaient solennellement au pont-levis du château du Bouret.

Ils y furent reçus à grand'chère. La mère et la tante y devinrent les gardes-malades du vieillard, et le roi demanda aux autres ce qu'ils préféraient ici-bas.

— Ma fine, répondirent hommes et femmes, Jean Bienvenu en tête, nous sommes meuniers de père en fils, et, sauf votre respect, l'état de meunier nous va mieux que celui de roi.

— De plus en plus sages ! dit Louis IX. Soyez donc les meuniers de Feuillancourt.

Et, par bons actes sur parchemin, il leur donna six en-

clos de sa terre du Bouret, avec l'argent nécessaire pour y bâtir six moulins à vent et à eau.

Telle est l'origine des premiers moulins du Buzot et du coteau qui le domine. Plusieurs de ces moulins existent encore ; les autres ont fait place à des manufactures.

Après avoir récompensé le bon paysan, Louis IX voulut savoir le nom du mauvais. Il s'appelait Guillaume Boursy. Le roi le retrouva dix ans après ; voici comment.

Louis avait au Bouret, comme à Vincennes, comme à la Sainte-Chapelle, son arbre de justice, au pied duquel il était le juge de paix de son royaume, « cinq cents ans avant qu'on songeât à instituer ces tribunaux conciliateurs » (*Légendes de l'histoire de France*, par Colin de Plancy).

Un jour, un paysan, brisé par la maladie, traduisit aux pieds du roi, siégeant sur son trône de gazon, ses deux fils qui lui refusaient les secours nécessaires à son état.

— Comment te nommes-tu ? demanda Louis IX.

— Guillaume Boursy, répondit le paysan.

— O Providence ! se dit le monarque, avisant ce nom dans un coin de sa mémoire.

— Que veux-tu de tes fils ?

— Un lit et du pain que je ne peux plus gagner ; je trébuche à chaque pas, et resterais sur la route, sans la charité des bonnes âmes.

Le roi fit semblant de délibérer, et prononça l'arrêt suivant :

— *Qu'il se relève tout seul ou qu'il meure ! Pourquoi vivrait-il, s'il n'est plus bon à rien ?...*

Toute mauvaise action a son remords, et tout remords est éternel. Ainsi l'a voulu la justice de Dieu. Le paysan reconnut les mots cruels qu'il avait jetés, dix ans plus tôt, au vieillard tombé sur le chemin. Il tressaillit des pieds à la tête, et regarda le roi en frissonnant...

— Ah ! ah ! dit Louis IX, tu reconnais enfin le jeune homme à qui tu parlais de la sorte, quand tu marchais si droit dans ton égoïsme. Maintenant tu as besoin d'aide à ton tour ; ce jeune homme est devenu ton juge, et c'est toi-même qui as dicté sa sentence. Eh bien, je t'en fais grâce et t'épargne ce que tu mérites ; obtiens le pardon de Dieu, comme tu as celui du roi...

Et Louis, donnant un asile au malheureux repentant, condamna ses fils à l'y nourrir à leurs frais.

Jugement de roi et de chrétien, qui vaut mieux que celui de Salomon (1).

Cinq cents ans après ces deux aventures, le château et le parc du Bouret n'existaient plus. A leur place, ou tout à côté, s'élevait une maison bâtie par Mansard, dont un pavillon s'écroulait naguère, à l'entrée de la rue Bergette. Cette maison était habitée par la marquise de Montespan.

Or, par un beau jour de 1680, la marquise, armée en guerre, c'est-à-dire, éblouissante de toilette, d'esprit et de grâce, malgré ses trente-neuf ans, partit de Feuillancourt pour Versailles, où elle allait perdre ou gagner, à une revue des gardes, sa bataille d'Azincourt...

Depuis des années, son étoile pâlissait, éclipsée par celle de Mme de Maintenon, qu'elle appelait avec ironie Mme de *maintenant.*

La veille même, dans une scène très-vive, la marquise avait sommé Louis XIV d'opter entre elle et sa rivale, offrant sa démission de surintendante de la feue reine, si, à la revue du lendemain, elle ne remontait pas dans le carrosse du roi, avec quatre gardes du corps à la portière.

Tel avait été pendant douze ans le signe de sa haute faveur, — que lui disputait aujourd'hui Mme de Maintenon, on sait avec quels projets ambitieux...

La marquise arrive dans la grande cour du palais... Sa beauté, sa parure et son sourire écrasent la dignité sévère et les guimpes noires de la veuve Scarron... Personne ne doute du triomphe, et la marquise moins que personne...

Louis XIV paraît comme un soleil avec toute sa cour, le carrosse royal s'avance, au milieu des gardes du corps... Un geste de l'auguste main va dénouer le drame qui fait battre tous les cœurs. Les deux rivales attendent, face à face, pâles et chancelantes d'émotion...

Tout à coup, le roi les salue l'une et l'autre, passe entre elles avec majesté, et appelle dans sa voiture, devinez qui ? un troisième larron, le plus imprévu et le moins redouté, cette *statue provinciale* qu'on surnommait *belle et bête*, en un mot la duchesse de Fontanges !

Louis XIV n'avait trouvé que ce moyen galant pour mettre d'accord les deux concurrentes.

Après le jugement du roi chrétien, le jugement du grand roi... Que le premier, habitué au pardon, excuse ce rapprochement !

Vous jugez du coup de théâtre !

La Maintenon le supporte avec calme, en femme qui sait attendre ; mais la Montespan, foudroyée, se rejette dans son carrosse et regagne Feuillancourt au galop...

Là, elle écrit sa démission de surintendante et l'envoie à Louis XIV, qui l'accepte, en lui remboursant les deux cent mille écus, valeur de cette charge. Puis l'ex-favorite passe huit jours dans les convulsions et les larmes... Enfin elle se jette dans les bras du seul vrai consolateur, dans les bras de Dieu.

Alors, un bon prêtre de Saint-Germain lui raconte l'anectote de saint Louis, habitant de Feuillancourt cinq siècles avant elle, et portant les vieux malades sur ses épaules à son château du Bouret.

— Monsieur l'abbé, répond la marquise illuminée d'en haut, en souvenir d'un si bon roi et en expiation de mes péchés, il faut bâtir ici un hôpital pour les vieillards.

Et prenant la traite de deux cent mille écus que lui avait adressée Louis XIV :

— Voici, ajoute-t-elle avec une larme qui rachetait sa vie, voici les fonds nécessaires à cet établissement.

Bientôt l'hôpital s'éleva tout près de la maison de la favorite.

Agrandi depuis par Louis XIV, il prit le nom d'Hôpital général, qu'il a donné à la principale rue de Feuillancourt.

Il y subsiste encore dans sa masse imposante, qu'on aperçoit des coteaux voisins. C'est un véritable monument par l'ampleur solide de ses distributions, de sa façade, et surtout de sa chapelle voûtée en plein cintre, haut de vingt mètres. Dégradé de jour en jour par deux manufactures, on ne comprend pas que la ville hésite à le rendre à sa pieuse destination.

Ce serait une noble moralité à joindre aux débris du pavillon Montespan.

Telles sont les anciennes chroniques de Feuillancourt.

Ajoutons-y le roi Robert traînant ici la chaîne de l'excommunication ; les Normands arrêtés dans ce val par le sombre aspect de la forêt de Laye ; saint Erambert, né à Feuillancourt même, et y bâtissant une chapelle à saint Saturnin, d'où ses reliques ont passé à l'église de Chambour-

(1) C'est sans doute en souvenir du vieux malade de Feuillancourt que saint Louis, fondant plus tard l'Hôtel-Dieu de Compiègne, y porta le premier infirme avec son gendre, Thibaut de Champagne, tandis que le second était porté par ses deux fils Louis et Philippe.

cy; le Prince Noir, à quinze ans, saccageant ce pays, à la tête des Anglais, etc., etc.

IV. FEUILLANCOURT MODERNE. LA VILLA. SON HISTOIRE. LE PETIT HABIT GRIS. M. USQUIN. SOUVENIRS ET ANECDOTES. LA REINE HORTENSE ET LES BONAPARTE. LA BRANCHE DE BIGNONIA. LE LIERRE DE J.-J. ROUSSEAU. LE DUC DE NOAILLES.

Et maintenant oublions ces antiques légendes et ces ruines du passé; quittons les tristes maisons et les fabriques plus tristes encore, qui s'étalent comme des ulcères sur ce paysage, et visitons la seule et charmante oasis du pauvre faubourg, la villa italienne et le parc anglais, où nous appellent de si frais souvenirs et de si bons visages d'hôtes.

L'entrée est monumentale et grandiose. C'est un véritable aspect de château. A gauche, une eau jaillissante dans une vasque de bronze ; à droite, plus loin, la serre étincelante au soleil levant (1) ; dans l'avenue, des arbres géants protégeant des massifs de fleurs ; au fond, entre



Monseigneur Affre à Feuillancourt.
Le prince de *** et M. Serres (Dessin de M. A. de Bar). J.-J. Rousseau plantant le lierre.

deux terrasses et des magnolias étoilés, la maison blanche, dressée sur un haut perron orné de vases antiques et ombragé d'une large marquise ; l'architecture élégante et noble des palais italiens, voilà pour le premier coup d'œil.

Examiné de près et au dedans, le monument est plus digne encore de ce nom. On ne bâtit plus avec cette ampleur et cette générosité. Caves voûtées comme des chapelles, cuisine homérique, où la cheminée rôtirait un bœuf, où l'eau naturelle inonde un bassin de marbre ; spacieux vestibule plein de lumière ; escalier de pierre qui rappelle celui du Conseil d'Etat (on verra pourquoi tout à l'heure); grand appartement de réception occupant tout le rez-de-chaussée, ouvrant sur le parc des portes et des fenêtres à plein cintre ; boiseries décorées des plus purs reliefs d'Herculanum et de Pompéi; paysages dus à la brosse magistrale de Van-der-Burch, le digne frère, si nous ne nous trompons, de l'auteur du *Gamin de Paris*...

(1) Quand le soleil peut l'atteindre, ce que les grands arbres permettent trop rarement. Aussi cette serre va-t-elle changer de place et s'élever plus haut dans le potager.

Tel est, en somme, l'édifice, sans parler des étages à l'avenant; voici maintenant, en détail, l'histoire de l'édification.

Il y avait une fois, avant la Révolution, un clerc de procureur, qui achevait ses études... et sa croissance. Grâce à ses études, c'était un jeune homme distingué, qui promettait un homme de mérite; mais grâce à sa croissance, il avait des culottes trop courtes et un habit gris trop étroit. En cette tenue désavantageuse, il fut d'une partie de campagne où figurait une charmante demoiselle... Elle fit battre son cœur, et il mourait d'envie de le lui dire; mais la voyant rire de son plumage, il n'osa montrer son ramage, et un rival mieux habillé s'empara du fromage. Sa crue terminée, bien mis à son tour et devenu procureur, l'ex-clerc voulut prendre sa revanche, et sollicita la main de la demoiselle... O fatalité d'une première impression! Dans le procureur accompli, la demoiselle ne revit que le clerc imparfait, et, le trouvant d'ailleurs trop peu riche, elle préféra derechef son rival, gros fonctionnaire de son endroit. Vous devinez que l'endroit n'était pas une capitale, et que le gros fonctionnaire était un petit Crésus...

Or, la révolution ayant passé sur les uns et les autres, le petit Crésus et sa moitié se trouvèrent plus petits encore, tandis que le procureur dédaigné s'élevait comme les talents que l'obstacle grandit.

Le commencement de sa richesse fut un tour de force et d'honneur. Une famille d'émigrés avait toute sa fortune à sauver des griffes républicaines. Les plus habiles hommes de loi jugeaient l'entreprise impossible. Notre procureur s'en chargea noblement, à ses risques et périls. Et il lutta tant et si bien, de son esprit et de son cœur, de sa plume et de sa parole, contre le fisc et ses tenailles, qu'il parvint à leur arracher la proie entière, et se rendit un jour, un portefeuille sous le bras, dans un magnifique équipage, auprès de la famille dépouillée.

Le portefeuille contenait la fortune intacte des clients, et l'équipage était un gracieux cadeau du procureur...

La famille sauvée méritait, certes, de l'être, car elle voulut que son sauveur allât comme elle en carrosse, et que son admirable action fût pour lui une excellente affaire...

Bref, sa gloire lui portant bonheur, le magistrat, personnage à son tour, joignit bientôt un château à son équipage, et ce château fut celui de Feuillancourt, bâti des fruits de son travail, près des tanneries qu'il avait achetées.

Le bruit en courut à la ronde, et les curieux affluèrent à la villa, si bien qu'une dame y vint un jour de cinquante lieues. Le châtelain la reçut en triomphe, la promena dans sa maison et dans son parc, et lui en montra avec coquetterie toutes les merveilles. Mais, plus l'amphitryon devenait gracieux et empressé, plus la visiteuse tournait au sombre et au douloureux. Enfin, près de quitter ce séjour des félicités humaines, en montant dans la belle voiture qu'on lui offrait pour la reconduire, elle jeta un regard éperdu sur tout ce qu'elle venait de voir, et elle tomba évanouie aux pieds de l'ancien procureur.

Quel est donc ce mystère? comme on dit à l'Opéra-Comique.

La visiteuse était la demoiselle ci-dessus ou ci-devant, comme il vous plaira, celle-là même qui avait repoussé la main du *petit habit gris!* Elle avait refusé de croire et avait voulu juger par ses yeux tout ce qu'elle avait sacrifié à un caprice, et, trouvant la réalité au-dessus de l'image même, elle expiait ce caprice en succombant à ses remords!...

Elle n'en mourut pas toutefois, mais elle ne s'en consola jamais...

Le héros de cette aventure, qui nous la contait, trente ans après, avec un si fin sourire, M. Usquin, d'abord procureur au Châtelet, puis grand industriel, puis député laborieux sous la Restauration, toujours homme d'esprit et galant homme, à travers quatre révolutions, fit bâtir la villa de Feuillancourt, vers l'année 1794.

Poursuivi alors, comme royaliste, par les derniers jacobins, il reçut, dans la retraite où il se cachait, la visite d'un jeune architecte qui arrivait de Rome avec ses amis Percier et Fontaine, — grand prix comme eux, en attendant qu'il les suivît à l'Institut. Cet architecte était M. Bonard, qui a construit depuis, sur le quai d'Orsay, le beau palais du Conseil d'Etat, sauf le second étage en pigeonnier, dont un autre a gâté son chef-d'œuvre. Connaître M. Usquin, c'était l'aimer. M. Bonard l'aima donc, et devint le messager du proscrit près de sa famille. Tout en causant avec l'architecte, le propriétaire de Feuillancourt lui soumit les plans, ébauchés dans sa solitude, de la maison qu'il comptait élever dans son jardin. M. Bonard y jeta ses plus purs souvenirs de Rome, et cet escalier à voûte hardie, qu'il a reproduit en grand au Conseil d'Etat.

Affranchi bientôt par de meilleurs jours, M. Usquin confia à M. Bonard l'exécution de son projet, et sa villa italienne, à peine achevée, devint l'admiration et le rendez-vous de ses amis, dont plusieurs y ont laissé des souvenirs illustres.

Nous allons rencontrer ces souvenirs, avec leurs ombres, sous les magnifiques arbres du parc.

Et d'abord, avant de quitter le salon, regardez ce pâle et fier gentilhomme, qui joue au trictrac avec le châtelain, pendant que sa fille, — comme la Camille du poëte, bondit, en enfant gâté, dans l'Eden amical. Ce gentilhomme est un voisin de campagne, M. Decan de Chatouville, ancien substitut du procureur général près le Parlement de Paris. Lui aussi il a connu les jours néfastes, et les dévouements et les proscriptions, quand, traqué dans sa villa de Port-Marly (occupée aujourd'hui par M. Blacque-Belair, en face de Monte-Christo), il convertissait en sacs de blé, pour les pauvres, le prix de sa charge, remboursée en assignats ironiques; quand il allait jusqu'au Mans chercher des farines, au péril de sa tête, pour sa commune affamée; quand il offrait aux terroristes du tabac dans sa tabatière ornée du portrait de Marie-Antoinette; quand il rouvrait à la religion tremblante l'église de sa paroisse, fermée depuis 1792. Aussi faut-il le voir lutter, non-seulement au trictrac, mais au champ clos politique, contre son amphitryon, quelque peu philosophe! Celui-ci se justifiera bientôt par un argument irrésistible, en donnant toute son influence de maire et de député à l'édification d'une nouvelle église à Saint-Germain-en-Laye.

Mais nous sommes dans le parc, au milieu des eaux qui descendent de la montagne en gazouillant, parmi les massifs de fleurs et les tapis de gazon, sous les tentures de lierre, de clématite et d'aristoloche, à l'ombre des géants de la végétation, réunis de tous les points du globe.

Quel est cet essaim de jeunes filles que dirige cette femme attentive? Cette femme est Mme Campan, dont la maison célèbre occupe la rue des Ursulines; ces jeunes filles sont ses élèves, qui viennent ici dessiner d'après nature... La plupart brilleront un jour aux premiers rangs, dans le monde, dans l'armée, aux académies, aux ambassades, à la cour... Il faudrait en nommer cent pour épuiser

la liste des héros et des grands hommes dont elles seront les sœurs, les épouses ou les mères. Il nous suffira d'en nommer une, qui éclipse déjà les autres de sa grâce, et qui les éclipsera bientôt de sa grandeur. Elle ne dessine pas, elle; elle rêve une élégie sous ce grand hêtre ; elle fredonne un chant au bruit de ce ruisseau ; et cette poésie et cette musique jaillissent naturellement de son cœur, comme l'eau de la source féconde. Cette jeune fille est Hortense de Beauharnais. Joséphine, sa mère, va devenir impératrice ; elle-même, peu de temps après, deviendra reine... Mais elle préférera toujours aux diamants de la couronne les vers et la mélodie trouvés à Feuillancourt ou à Arenenberg.

Ces deux écoliers qui l'abordent dans l'allée des platanes sont le futur prince Eugène de Beauharnais et le futur prince Jérôme Bonaparte, tous deux aujourd'hui pensionnaires de M. Mac-der-Mott (mur mitoyen de la maison Campan), et qui ne se doutent guère, en jouant aux barres chez M. Usquin, qu'ils seront un jour, l'un, vice-roi d'Italie, gendre et beau-père des rois et des empereurs, l'autre, roi de Westphalie, puis héritier présomptif de l'Empire français, sous Napoléon III, fils de cette jeune Hortense qu'il tient par la main ! O destinées humaines !

Voici d'autres personnages à qui le châtelain fait les honneurs de son parc : Bourrienne, le secrétaire intime de Napoléon, depuis, son ministre et celui de Louis XVIII ; le comte Dubois, préfet de police de l'Empire, grand amateur d'horticulture ; le marquis Garnier, président du Sénat ; le comte de Montalivet, ministre et père de ministre ; le comte Roy, qui a tant de parcs, et qui n'a pas un arbre aussi beau que ceux-ci ; les magistrats Bélard, Muraire, Bonnet, etc., tous amis de l'ancien procureur.

Mais suivons cet autre visiteur, que M. Usquin et M. Bonard accompagnent avec tant de sollicitude. Voyez comme il recherche et admire les arbres de l'Amérique, qui poussent ici comme dans leur sol paternel ! Voyez comme il s'enfonce avec délices dans cette sombre allée, nef grandiose d'un temple végétal, orgue immense que la brise fait mugir dans le ciel, carrefour de forêt vierge en pleine civilisation, page réalisée des *Natchez* ou d'*Atala* !

C'est que le visiteur s'occupe, en effet, d'*Atala* ! Cette branche de bignonia qu'il coupe et qu'il emporte, avec la permission de M. Usquin, il va la peindre chez lui d'une brosse inspirée; elle sera le cachet immortel de son plus beau chef-d'œuvre, car cet homme est le grand peintre Girodet-Trioson !

Vous avez tous remarqué, au Musée du Louvre, le rameau qui couronne avec tant de grâce et de vérité le rocher du *Tombeau d'Atala*. Ce rameau a été cueilli à Feuillancourt par la main de Girodet, et reproduit par son pinceau sur la toile, comme nous venons de le dire. Un tel souvenir n'est-il pas encore une lettre de noblesse?

Est-ce tout? Non ! Ecoutons ce charmant vieillard et cette grande dame, qui reçoivent aussi l'hospitalité de M. Usquin. C'est la princesse de Vaudemont, idolâtre de plantes rares, et le fameux chevalier de Boufflers, le hussard-poëte-académicien-gouverneur du Sénégal, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, l'esprit et la galanterie française incarnés.

Il touche à ses quatre-vingts ans, mais il a toujours l'œil aussi fin que la jambe, la langue aussi alerte que la main. Oyez plutôt la curieuse histoire qu'il raconte à son hôte, sur son prédécesseur à Feuillancourt, le botaniste Trochereau, et sur le philosophe J.-J. Rousseau, qui planta de sa main le lierre colossal, dessiné avec le peuplier qu'il embrasse, en tête de cet article.

M. Trochereau était un vrai savant, y compris l'originalité. Il aurait donné son sang pour un végétal exotique ; il aurait risqué son âme pour un végétal ignoré. Si on lui avait proposé le choix entre un empire et un brin d'herbe, il aurait sans hésiter choisi le brin d'herbe. Avec cette passion de toute sa vie, il avait fait du terrain qu'il possédait, entre l'enclos Usquin et la ruelle Sainte-Radegonde, un véritable Jardin des plantes, envié des grands seigneurs de la villégiature, et du maréchal duc de Noailles lui-même, qui venait de créer un si beau parc à Saint-Germain.

M. Trochereau était de plus un latiniste renforcé. On retrouvait dans son jardin, comme dans une bibliothèque, tous les poëtes de Rome, morcelés en légendes, sur les pierres, sur les bancs, sur les arbres, sur les fleurs, etc. : *Membra disjecta poetæ*. L'inscription qui se lit encore sur le portail de Feuillancourt : *Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, remonte à M. Trochereau. C'est une concession que M. Usquin fit à la mémoire du savant, en achetant son enclos et ses beaux arbres, le 30 germinal an II (1792).

M. Trochereau avait une troisième passion; il adorait Jean-Jacques Rousseau, comme botaniste sans doute. Cette passion eut ses joies et ses douleurs; voici comment, selon M. de Boufflers. L'anecdote peint l'auteur des *Confessions* des pieds à la tête.

C'était longtemps avant M. Usquin. M. Trochereau embellissait son jardin de Feuillancourt, sans crainte d'un voisin menaçant. Ce jardin s'étendait, comme on l'a dit, le long et jusqu'au sommet de la ruelle Sainte-Radegonde. Au bas, près de la rue de l'Hôpital, des myriades de fleurs ornaient un parterre, où croissaient des arbustes devenus depuis des géants. Une petite maison et une grande serre faisaient face à la ruelle. Le reste de l'enclos, jusqu'à la hauteur, formait un verger et un bosquet d'arbres exotiques. L'allée de platanes, si admirable maintenant, faisait partie de ce bosquet, que M. Trochereau appelait l'*Elysée*.

C'est là qu'il se promenait, philosophait et herborisait avec son ami J.-J. Rousseau, qui venait le voir de son ermitage de Montmorency. Tous deux, sans doute, maudissaient l'humanité et la civilisation, et regrettaient de ne pas marcher à quatre pattes, ou de ne pas végéter et fleurir comme les rosiers.

Un jour, M. Trochereau voulut consacrer pour la postérité le passage de Jean-Jacques à Feuillancourt. Il lui remit plusieurs lierres (c'était l'arbrisseau favori du grand homme), et Rousseau les planta de sa main dans l'Elysée. Celui qui est monté jusqu'aux nuages avec le peuplier gravé ci-dessus, porte encore, en effet, et portera longtemps le souvenir de l'auteur d'*Emile*. C'est un géant dont il serait difficile de trouver, même en Italie, l'égal en force et en beauté pittoresque.

L'amitié de Jean-Jacques et de M. Trochereau fut moins solide que l'union du lierre et du peuplier, nous écrit M. Usquin fils, à qui nous devons cette précieuse anecdote, qu'il tient de la bouche même du chevalier de Boufflers.

Le botaniste de Feuillancourt était reçu chez le duc de Noailles. Celui-ci eut la curiosité de voir Jean-Jacques, et pria M. Trochereau de le lui amener.

— Vous amener Jean-Jacques ! s'écria le savant; mais vous me demandez l'impossible ! Mais je ne l'ai chez moi-même qu'à la condition de fermer ma porte à tout le

monde ! Il serait plus facile de présenter un Huron au roi de France !

— Proposez-le-lui toujours.

— Je m'en garderai bien. Il ne me le pardonnerait de sa vie.

— Alors, conduisez-le ici sans qu'il le sache. Pourvu que je le voie, peu m'importe comment. Si vous réussissez, je vous donne ce *gingo biloba* (arbuste chinois).

M. Trochereau ouvrit de grands yeux, et ne trouva plus la chose impossible... Le botaniste devint un roué, et conçut un plan machiavélique.

Le lendemain, il allait avec Rousseau herboriser dans la forêt de Saint-Germain... Quand ils apercevaient la grille d'un parc, une figure humaine, un cavalier ou un carrosse, le philosophe se jetait dans un fourré, en maugréant contre les tyrannies d'ici-bas...



Feuillancourt. Façade de la Villa, dessinée d'après nature par M. A. de Bar.

— Enfonçons-nous dans le bois, dit-il enfin à son compagnon ; allons rejoindre les cerfs et les sangliers, ces enfants de la nature !

— Allons, soit ! dit M. Trochereau en suivant son ami dans les buissons.

Mais il le désoriente si bien, qu'il le ramène vers le parc de Noailles, tandis qu'il croit aller au-devant des bêtes fauves.

Tout à coup ils avisent une muraille, et Jean-Jacques recule d'horreur.

— Rassurez-vous, dit le botaniste, ce n'est pas une habitation, c'est une ruine !...

C'en était réellement toute l'apparence.

— A la bonne heure ! fait Rousseau, qui se croit dans un désert, et tombe en extase devant les murs crevassés.

— O vieux lierres ! ajoute-t-il avec éloquence, achevez

de briser ce repaire des anciens despotes... Herbes et fleurs sauvages, couvrez-en les débris... Chênes éternels, semez-y le gland de l'Eden, pour l'humanité régénérée ! Ah ! comme on respire ici, loin des barbares de la civilisation !...

Il n'avait pas achevé cette belle phrase, qu'il voit surgir des décombres une figure majestueuse et souriante, une perruque poudrée, un habit de velours brodé d'or, le maréchal de Noailles en personne, que M. Trochereau salue en jouant la surprise...

La prétendue ruine était une entrée du parc ducal, et l'herborisation, un complot du botaniste pour gagner le *gingo biloba !*

— Entrez, messieurs, dit le maréchal avec grâce ; je suis trop heureux de cette rencontre ; permettez-moi d'en faire mon profit.



Feuillancourt. Pièce d'eau, île et cascades, vues du salon, dessinées d'après nature par M. A. de Bar.

Et montrant le chemin aux promeneurs, il les précède dans l'avenue du château...

Le botaniste le suit avec empressement, et fait quelques pas auprès de lui... Mais, lorsque le duc se retourne pour parler à Rousseau, le philosophe était disparu comme dans une trappe !

Après être resté une minute abasourdi, pétrifié, furibond, Jean-Jacques s'était jeté comme un loup dans le fourré, et il fut impossible de retrouver sa trace...

M. Trochereau n'eut de ses nouvelles que deux jours après. Il s'était sauvé tout droit à Montmorency, d'où il écrivait à son ami ces mots :

« Vous êtes un traître et un lâche ! Vous m'avez exposé, comme une bête curieuse, à la risée des grands ; vous n'avez plus droit qu'à ma malédiction. Tout est fini entre nous ! »

Le duc de Noailles rit aux larmes de cette aventure ; et comme en définitive il avait vu Jean-Jacques, il donna le *gingo biloba* au botaniste.

Ce fut la seule consolation qui resta à ce dernier, avec le lierre planté par le philosophe.

. . . .

V. Mme REIZET. AUTRE MARTYR. LE BANC DE MONSEIGNEUR AFFRE. LA CHAPELLE DE SAINTE RADÉGONDE. M. WALLUT. ÉTAT ACTUEL.

Après la mort de M. Usquin, dont la mémoire sera toujours bénie à Feuillancourt, sa belle propriété fut achetée, en 1843, par Mme Reizet (veuve du régent de la Banque de France), qui l'embellit encore de la pièce d'eau, de l'île de fleurs et des cascades dessinées ci-contre, et dont la vue est ravissante du salon de réception; puis d'un second bassin, ombragé d'un saule au-dessus de celui-ci, et du pavillon en rocaille, surmonté d'un clocheton, d'où la châtelaine correspondait par signaux avec son vieil ami le comte Elzéar de Sabran, digne frère utérin du chevalier de Boufflers.

Mais arrêtons-nous devant un autre souvenir de Mme Reizet, et rappelez-vous ici saint Léger et son dévouement héroïque.

Au mois de juin 1848, de si sanglante mémoire, un prélat illustre était assis sur ce banc, qui porte aujourd'hui son nom. On lui racontait les chroniques de Feuillancourt, sans oublier celle de l'évêque d'Autun.

Arrivé à ces paroles de saint Léger, allant racheter son troupeau de son sang : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*, le narrateur fut interrompu par un message envoyé au prélat.

Ce message lui annonçait le commencement de l'affreuse guerre civile qui allait renouveler à Paris toutes les horreurs des temps barbares...

Le prélat laissa tomber une larme sur la dépêche, et se levant avec une résolution calme, il acheva lui-même le récit du voyage de Leutger et de son martyre au camp d'Ebroïn...

Puis, voyant ses auditeurs pâles et tremblants de ce qu'ils devinaient :

— Courage et adieu, leur dit-il en quittant Feuillancourt; puisqu'il y a encore des Ebroïn, il nous faut aussi des Leutger. Priez pour moi et pour mes ouailles, comme les amis de l'évêque d'Autun... Je me rends à Paris, à mon poste, entre les deux partis combattants...

Et, imposant silence aux réclamations, il s'éloigna en répétant les mots de saint Léger : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis !*

Ce prélat était monseigneur Affre, dont la villa archiépiscopale est encore à Saint-Germain, et qui mourait, peu de jours après, comme vous le savez, comme Leutger lui-même, frappé par les barbares du faubourg Saint-Antoine, au moment où il leur tendait l'olivier de paix et de pardon.

Jugez avec quel soin et quel respect sont conservés à Feuillancourt ce banc et son inscriptiou : *Ici s'est assis monseigneur Affre !*

Mme Reizet avait fait aussi rebâtir, dans son parc, l'ancienne chapelle de sainte Radégonde, dont l'origine date du septième siècle.

D'abord consacrée par Eramberg à saint Saturnin, vers 660, relevée en 1180 par un évêque de Paris, sous l'invocation de sainte Radégonde (1), restaurée en 1715 par un abbé d'Abbecourt, seigneur de Feuillancourt et du Bouret, entourée alors de terres qui rapportaient 200 livres par an sans compter les offrandes des pèlerins, desservie par un prêtre qui y disait la messe tous les vendredis pour l'âme du fondateur, honorée d'une grande dévotion le 13 août, jour de la fête patronale, la sainte demeure, abattue par la Révolution, n'était plus qu'une ruine dans les jardins Trochereau et Usquin, et avait disparu pour faire place à une melonnière.

De la position qu'elle occupait jadis à mi-côte du terrain bordé par la ruelle, auprès d'une fontaine sacrée où les yeux malades venaient chercher la guérison, Mme Reizet la fit transporter à l'intersection des rues de l'Hôpital et de Sainte-Radégonde, avec une entrée particulière et contiguë dans celle-ci. La modeste façade est encore ornée de quelques débris de sculpture, seuls restes de l'ancien édifice qui aient échappé aux iconoclastes.

En 1850, à la vente de la succession Reizet, chapelle, villa, parc, souvenirs, eaux vives, arbres et fleurs, toute la beauté et toute la gloire de Feuillancourt, allaient tomber et périr sous le marteau de la bande noire, — cette nuée de corbeaux rongeurs qui suit les révolutions à la trace du sang et des ruines; lorsque tout cela fut racheté et sauvé par un de ces heureux sages à qui le Ciel donne la fortune dans l'intérêt de la société même, par un homme de cœur et d'esprit, dont nos lecteurs reconnaîtront le nom avec quelque orgueil, par M. Wallut, gérant du *Musée des Familles*.

C'est à Feuillancourt que notre cher et spirituel collègue, digne fils du propriétaire, médite et rédige les charmantes pièces dont le Gymnase a donné un spécimen applaudi, et les proverbes et esquisses dont il gratifie trop rarement notre commun recueil.

C'est là qu'une châtelaine, qui ressusciterait ce nom par ses vertus et ses grâces hospitalières, fait, avec le charme et la distinction d'autrefois, les honneurs de sa villa et de son parc aux amis, aux savants, aux artistes et aux curieux qu'attire la renommée de l'habitation ou la personne des habitants. Leur modestie nous permettra de citer, entre autres, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dont l'admiration pour les arbres de Feuillancourt est un nouveau titre d'honneur, et le prince de Canino, le savant naturaliste, qui leur a payé son tribut d'éloges, en compagnie de M. Serres, l'éminent professeur du Muséum de Paris.

Non-seulement M. Wallut a respecté et conservé l'œuvre de ses prédécesseurs : la chapelle de Sainte-Radégonde, les rares et belles plantes de M. Trochereau, le lierre de Jean-Jacques, le gingo biloba du duc de Noailles, l'édifice de M. Bonard, le bignonia de Girodet-Trioson, les bassins et les jets d'eau de Mme Reizet, le banc sacré de l'archevêque-martyr, l'allée-vierge où rêva la reine Hortense, où passèrent Beauharnais et Jérôme Bonaparte ; les magnolias géants, qui portent leurs étoiles embaumées jusqu'au toit de la maison, l'aristoloche et la clématite sans égales, qui ombragent la chapelle de leurs festons perdus dans les cieux, les hêtres prodigieux, sous lesquels un bataillon tiendrait à l'abri ; le micocoulier de Provence, le kérultéria du Japon, les cèdres : argenté, du Liban, de Virginie, les pins de lord Weymouth, les tilleuls du Canada, les sophoras et les tulipiers, et toute cette forêt merveilleuse, convoquée ici des deux hémisphères, et qui a pris, dans les massifs et autour des eaux de ce paradis

(1) Sainte Radégonde était fille de Berthier, roi de Thuringe, quatrième femme de Clotaire Ier, et fondatrice de la célèbre abbaye de Sainte-Croix, à Poitiers. Nous vous raconterons un jour sa légende, que le poëte Fortunatus à mise en vers latins, et qui est une des plus curieuses pages de notre histoire.

terrestre, des dimensions et des aspects, des ombres et des lumières à confondre le pinceau de l'artiste et l'imagination du poëte... . . . .

Mais encore M. Wallut vient de compléter cet ensemble féerique par un embellissement du meilleur goût et du plus gracieux effet, en transformant l'ancien jardin Trochereau, l'ex-potager Usquin, le vieil enclos de Sainte-Radégonde, en prairie aux pentes verdoyantes et aux douces perspectives, animée d'une nouvelle pièce d'eau et d'une rivière anglaise, avec ponts et cascades.

Trois fois heureux Feuillancourt, d'être tombé en si bonnes mains! Tel sera le refrain de tous les amateurs qui, après l'avoir vu, lui diront: Au revoir! — Ainsi soit-il (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Nous ne terminerons pas cet article sans remercier M. Usquin fils et M. Petit, adjoint de Saint-Germain, des précieux renseignements que nous devons à leur obligeance.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1). XVIIe SIÈCLE.

NEUFGERMAIN, LE POETE HÉTÉROCLITE. — MARC DE MAILLIÉ, LE POETE CROTTÉ.

Toutes les époques tourmentées par la guerre ou par de grands mouvements sociaux engendrent, comme en dérision de leur propre grandeur, un certain nombre d'individualités bizarres, organisations incomplètes, en qui la pensée du siècle ne s'incarne que pour s'y dénaturer, et qui, incapables d'atteindre à ses hauteurs, semblent avoir reçu pour mission d'en représenter exclusivement le côté grotesque et ridicule.

L'époque de la Fronde, une des crises les plus fécondes de notre histoire, a produit, dans l'ordre littéraire, toute une série de ces originaux : j'en choisis deux, au hasard, pour aider à la connaissance de la vie littéraire au dix-septième siècle, Neufgermain, le poëte hétéroclite, et Marc de Maillié, le poëte crotté.

I. — LOUIS DE NEUFGERMAIN.

En dépit de son nom pompeux et de la tournure majestueuse que Brebiette lui a donnée dans le portrait gravé en tête de ses œuvres, Neufgermain ne fut rien de plus qu'un pauvre hère, chargé d'égayer, à ses dépens, les réunions de l'hôtel de Rambouillet et la petite cour de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

La date de sa naissance, celle de sa mort, sont inconnues; on sait seulement, par le témoignage des Mémoires, qu'il vivait encore fort vieux en 1652. Tallemant des Réaux, qui l'a connu sur le tard, le dépeint ainsi : « C'est encore un bel homme, fort vieux, mais fort droit, qui depuis longtemps porte une longue *barbasse*. Il a toujours l'épée au côté et il aime fort à faire des armes. »

Cet amour d'escrime, joint à l'importance du nom et du personnage, et jusqu'à cette affectation de longue barbe, qui était alors la manie des anciens compagnons d'Henri IV, m'avaient fait imaginer dans Neufgermain quelque gentilhomme béarnais venu à la suite du roi de Navarre, pour guerroyer contre la Ligue; de ceux dont Agrippa d'Aubigné a tracé le portrait immortel dans ses dialogues satiriques du *baron de Feneste*. Mes recherches en ce sens ont été vaines. Les généalogistes ne font nulle part mention ni du nom, ni du fief de Neufgermain.

Il ne reste donc de positivement avéré que sa pauvreté et la bizarrerie de son esprit, qui n'éclate que trop dans ses vers.

Gaston l'avait, par dérision, nommé son poëte hétéroclite, et il avait pris ce titre au sérieux, ni plus ni moins que celui de sénéchal ou de gentilhomme ordinaire.

Quant à l'hôtel de Rambouillet, il en était le *fou* en pied; « car, dit encore Tallemant, de gens aussi sages que M. et Mme de Rambouillet, on n'en trouverait guère qui aient eu plus de fous à leur service. »

On s'amusait beaucoup alors à restaurer les formes rhythmiques de l'ancienne poésie et même à en inventer de nouvelles encore plus compliquées, s'il se pouvait. Voiture avait remis en honneur le sonnet et le rondeau; Sarrazin rimait des paraphrases; Dulot inventait des bouts rimés. Neufgermain voulut aussi avoir son invention. Il imagina donc un genre particulier de stances, où la syllabe finale de chaque vers devait être formée par une des syllabes du nom d'une personne de la société, à qui la pièce était dédiée.

Les vers de Neufgermain n'ont en général pas le sens commun. Néanmoins cette innovation fit fureur. Ce fut à qui se donnerait le plaisir de faire acrosticher son nom par le poëte hétéroclite. Et comme chacun de ceux à qui il adressait ses vers croyait devoir les lui payer, il trouva par là moyen de subsister.

L'amour-propre s'en mêla. Les poëtes à la mode, Desmarets, Tristan l'Hermite, Racan et Voiture lui-même, se piquèrent de prouver qu'on pouvait, avec de l'esprit, tirer parti de l'invention d'un fou. On trouve dans les œuvres de Voiture des vers adressés à M. d'Avaux, ambassadeur de France, et commençant ainsi :

> L'autre jour Jupiter man*da*,
> Par Mercure et par ses pré*vôts*,
> Tous les dieux, et leur commanda
> Qu'on fît honneur au grand D'AVAUX.

Il n'y eut pas jusqu'aux gentilshommes de la cour qui ne s'y missent. Le duc d'Orléans, enfin, voulut s'en passer la fantaisie et composa le quatrain suivant, qui se trouve au commencement des œuvres imprimées du poëte.

« Par monseigneur frère unique du Roy, à l'imitation de l'autheur » (les syllabes du nom finissant les vers).

> Bien que je sois un poëte *neuf*,
> Qui ne rima jamais en *ger*,
> Je veux parler jusqu'à de*main*
> Des vertus du grand NEUFGERMAIN.

On lit à la suite les stances suivantes, de Puylaurens ;
« Par monsieur de Pilorens (*sic*), à la mesme imitation. »

> Il y a des jours plus de *neuf*
> Que je suis après son*ger*
> Comme quoy trouver le che*min*
> De louer le grand NEUFGERMAIN.

(1) Voyez les tables des tomes XVII, XVIII et XIX.

Je le tiens le plus preux des *neuf;*
Un peu plus vaillant que Ro*ger,*
Et bien plus vaillant que Go*main,*
Cet excellent de NEUFGERMAIN.

Je lui souhaite un habit *neuf;*
Puis quand il faudra deslo*ger,*
Que ce ne soit du mal Saint-*Main*
Que meure le grand NEUFGERMAIN.

Ce sont des vers de grand seigneur. Quant à Neufgermain, ce qu'il y vit de plus sérieux fut la promesse d'un habit neuf, promesse dont il s'empressa de prendre acte dans la réponse que voici :

Vos vers si beaux, tant admirés,
Qui ne sont que propos dorés,
Me valent argent et monnoye;
Car, plus polis que n'est un œuf
Ils filent, je crois, de la soye,
Me promettant un *habit neuf.*

Toutefois, la difficulté qu'il s'était posée, jointe au désir



La barbe de Neufgermain rapportée à l'hôtel de Rambouillet. (Neufgermain, d'après Brebiette.) Dessin de M. E. Forest.

intéressé de satisfaire sa clientèle, le jetait de temps à autre dans d'étranges nécessités. Il faisait entrer dans ses rimes des mots du patois de son pays, des mots latins, etc.; une autre fois, obligé de rimer en *co*, dans une pièce adressée à M. *de Cogneux*, chancelier du duc d'Orléans, il met, n'en pouvant plus : — *coco*; — et note à la marge : *Langage de nourrice et d'enfants*, pour *souliers*.

Un peu ravitaillé par la générosité de ses clients, Neufgermain songea à se faire une maison et se maria. Il épousa une très-jeune et jolie servante, qui résista fort, dit-on, et lui fit payer cher son obstination. Tallemant, qui entre dans quelques détails au sujet de ce mariage, ajoute : « Cette femme a la plus méchante tête du monde. « Sans elle, il aurait amassé quelque chose... Mais cette « enragée bat tous les jours quelqu'un et ruine le pauvre « poëte en procès criminels. Il n'est pas à se repentir de « s'être mis dans la nasse ; il tâche de la faire aller au « Canada (1), et, selon que cela va bien ou mal, il est gai « ou mélancolique. »

(1) On déportait alors au Canada les femmes de mauvaise vie.

Son humeur belliqueuse lui valut aussi quelquefois des aventures assez plaisantes.

Un jour, en passant dans la rue des Gravilliers, il fut insulté par un quidam, qui, lui voyant mettre l'épée à la main, lui sauta aussitôt à la barbe et lui pluma tout le menton. Neufgermain, jaloux de venger l'affront fait à sa barbe, poursuit le quidam, le blesse, et, comme il était fort habile, il l'eût infailliblement tué s'il ne se fût sauvé.

Le peuple, témoin de la bravoure et de l'adresse de ce vieillard, l'entourait avec respect, tandis que, tout chaud de colère, il s'écriait :

— Faut-il qu'un tel outrage me soit fait, à moi, l'ami intime du marquis de Rambouillet! moi qui dîne tous les jours à sa table!

Si bien qu'un judicieux savetier, croyant avoir trouvé là l'occasion d'une forte récompense, ramassa dévotement dans le ruisseau les débris de la vénérable barbe, l'enveloppa d'une belle feuille de papier blanc, et, la tenant à deux mains, sans oser la plier, se rendit tout droit à l'hô-



Neufgermain provoquant Ménage à faire des armes. Dessin de M. E. Forest.

tel. On était à table lorsqu'il y arriva, et l'on peut juger de l'étonnement du marquis, lorsqu'un de ses laquais vint lui dire qu'un savetier de la rue des Gravilliers demandait à lui parler.

— Un savetier de la rue des Gravilliers! dit-il. Il faut voir ce que c'est; faites-le monter.

Le savetier entre, tenant toujours son papier à deux mains, et, après force saluts, annonce à M. le marquis qu'il lui apportait la barbe de son ami M. de Neufgermain, qu'il avait trouvée dans le ruisseau.

Le hasard voulut, pour rendre la comédie complète, que Neufgermain entrât dans le moment même, bien étonné de voir que sa barbe avait fait plus grande diligence que lui.

Une autre fois, Mme de Rambouillet, le voyant dans une grande détresse, l'adressa à l'abbé Ménage, qu'elle savait être bien avec Servien, surintendant des finances, et qui lui fit en effet obtenir une gratification de deux cents livres. La marquise alors, pour lui faire pièce, persuada au poëte que Ménage était l'homme du monde (après lui)

qui aimait le plus à faire des armes, et que le meilleur moyen de lui témoigner sa reconnaissance était de lui proposer l'assaut.

Neufgermain, enchanté de l'avis, s'en va faire à Ménage, avec toutes sortes de politesses, ses remerciements et sa proposition. L'abbé n'avait jamais touché un fleuret de sa vie ; toutefois, connaissant l'homme, il ne put s'empêcher de rire de l'ouverture.

— Je sais, monsieur, dit Neufgermain en insistant, qu'à cause de votre robe, vous dissimulez votre inclination pour le noble exercice des armes ; mais vous pouvez compter sur la discrétion d'un honnête homme que vous avez obligé. D'ailleurs, Mme la marquise m'a prévenu de ce que vous cachiez vos fleurets derrière vos livres.

Et là-dessus, le voilà bouleversant la bibliothèque de l'abbé, afin de découvrir la cachette.

Ménage eut la patience de ne pas se fâcher; il allégua qu'ayant été saigné la veille, il lui était impossible de se rendre à l'invitation, et remit la partie à une autre occasion.

Il y a certainement quelque chose de pénible à voir cette société si honnête et si polie s'accorder pour mystifier un pauvre vieillard, doublement respectable pour sa misère et ses cheveux blancs et aussi pour sa folie même. Ce qui néanmoins diminue le scandale de ce procédé, c'est que jamais le poëte ne parut s'apercevoir du rôle qu'on lui faisait jouer. En dépit des moqueries et des bourdes, il continua de rimer et de ferrailler, et de se parer orgueilleusement de son étrange titre.

Ses poésies, publiées par lui en deux tomes in-4°, sont intitulées ainsi : *Les Poésies et Rencontres du sieur de Neufgermain, poëte hétéroclite* de Monseigneur, frère unique du Roy ; imprimé par commandement de mondict seigneur, avec privilége du Roy.

Ces deux volumes contiennent un grand nombre de vers composés à la louange de l'auteur par différents personnages de la cour et de la ville. Quant aux siens propres, il n'en est pas une pièce que sa singularité même puisse rendre supportable. La première partie est précédée d'une préface allégorique adressée à Monsieur, qui semble être le procès-verbal d'un cauchemar.

Boileau a cité deux fois Neufgermain : dans sa satire IX, où il l'accole à La Serre, *le charmant auteur*,

> Dont les vers en paquets se vendent à la livre;

puis dans son *Discours préliminaire*, où, se justifiant d'avoir tourné en ridicule certains poëtes de son temps, il demande « ce qu'on pensera de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neufgermain, quoique également recommandable par *l'antiquité de sa barbe* et par la nouveauté de ses poésies ? »

On voit que c'était partout le même ton.

II. — MARC DE MAILLIÉ.

> J'ai vu notre fou de poëte,
> Avecque ses yeux de chouette,
> Sa barbe en feuille d'artichaut,
> Et son nez en pied de réchaut.
> Il est d'une humeur plus fantasque
> Que le son d'un tambour de basque.
> Vous le voyez sur le Pont-Neuf,
> Tout barbouillé d'un jaune d'œuf,
> Depuis sept heures jusqu'à onze,
> Faire sa cour au roi de bronze...
> Ses pauvres vers estropiés
> Ont des ampoules sous les piés.
> A force de courir les rues...
> Il vous traîne une longue latte
> Dedans un vieux fourreau de natte
> Pendue au bout d'un maroquin
> Qui vous sangle son casaquin.
> A le voir en cet équipage,
> On dirait qu'il a du courage
> Et qu'il est plus fier qu'un Hector;
> Mais il est plus doux qu'un castor.

Tel est le portrait peu charitable que Saint-Amand a tracé de Marc de Maillié dans sa *Gazette du Pont-Neuf*. Il l'a dépeint avec plus de détails et encore moins charitablement dans sa satire du *Poëte crotté*, où il le traite de chardon du Parnasse, de moine bourru, de chaland de triperies, de faquin, d'esprit chaussé de travers, etc.

Qu'était-ce au demeurant? un pauvre diable d'enthousiaste, toujours aux prises avec les grands mots et les grands sentiments, — épris de l'idéal, — comme nous dirions aujourd'hui ; et qui, tant qu'il vécut, porta la peine du contraste que formait avec l'élévation de ses pensées le physique ridicule que la nature lui avait donné.

Sa vie est un peu mieux connue que celle de Neufgermain, grâce à Colletet, qui, dans ses *Vies* manuscrites des poëtes français, lui a consacré quelques notes.

On sait qu'il naquit à Bordeaux et qu'il s'attacha de bonne heure au service de la princesse Marguerite de Navarre, qui fit de lui son poëte titré, d'autres disent son bouffon.

Dans ses moments de gaieté, cette princesse s'amusait beaucoup à lui entendre réciter ses vers ; ce qu'il faisait avec un luxe de grimaces, de contorsions et une impétuosité de débit qui le rendaient fort divertissant. Ses voisins n'en étaient pas quittes à moins de boutons arrachés et d'accrocs à leurs vêtements. Guillaume Colletet raconte qu'il lui en coûta un jour les deux glands de son rabat, et plus de sept boutons de son pourpoint, pour avoir écouté cinq ou six épigrammes de Maillié. Celui-ci, sa fureur poétique étant passée, lui fit mille excuses, et l'invita même, sous forme de réparation, à se venir rafraîchir avec lui au cabaret voisin.

Sa folle passion pour la femme d'un conseiller au Parlement de Bordeaux, appelé M. de Jehan, acheva de le rendre ridicule, en l'induisant en mille extravagances de plume et de paroles. Il avait surnommé cette dame Pancharite, ce qui signifie en grec réunion de toutes les grâces, et il l'a souvent célébrée sous ce nom. Ce qui témoigne, au reste, du désordre de ses idées et en même temps de la pureté de ses intentions, c'est qu'il ne borna pas à elle seule l'hommage de ses vers ; il en adressa également à son mari et à son fils encore au maillot.

Sa détresse était extrême ; on en jugera par l'anecdote suivante :

Il alla un jour trouver une femme qui faisait profession de chanter sur le Pont-Neuf, et lui demanda ce qu'elle donnerait d'une fort belle chanson qu'il avait composée. La chanteuse lui répondit qu'elle donnait habituellement un écu, mais que, puisque sa chanson était si belle, si belle, on irait jusqu'à quatre livres. La chanson fut imprimée. Ce n'était qu'astres, soleil et autres magnificences. Il ne s'en vendit pas un exemplaire. La chanteuse, outrée d'avoir été trompée, fit assigner le pauvre poëte, bien embarrassé de rendre les quatre livres qu'il avait déjà dépensées. Fort heureusement, le poëte Gombauld, plus charitable envers Maillié qu'on ne l'était communément, remboursa la plaignante et le délivra.

Il était devenu le jouet des grands et du peuple même,

qui, à force de rencontrer sur son chemin ce personnage équivoque, toujours seul et toujours rêvassant, avait fini par le traiter comme un fou véritable.

On se prend à plaindre ce pauvre homme, qui n'eut peut-être d'autres torts que ceux de son étrange mine, de la candeur de son âme et de l'excès même de sa misère.

Maillié, d'ailleurs, n'était pas dépourvu de délicatesse ni même de fierté. Il lui était plus d'une fois arrivé, du temps qu'il appartenait à la reine Marguerite, de se voir, pour ses incartades, banni temporairement de sa cour. La reine essayait alors de lui continuer ses bontés, ne prétendant le châtier qu'en le privant de sa présence. Le poëte refusait hautement, et ne consentait à jouir des libéralités de sa maîtresse qu'après être rentré en grâce ; à quoi il parvenait ordinairement par le moyen de quelque supplique en vers.

Il n'eût peut-être réclamé de ses contemporains, de ses confrères, que deux choses : un peu d'indulgence pour sa véhémence périgourdine, et la liberté de proclamer son innocente passion.

Au sein de la plus rude pauvreté, il disait ne *tenir à la vie qu'à cause de celle pour qui il eût été heureux de mourir*.

Comme poëte, Maillié ne manquait pas absolument de talent, et c'est en quoi il diffère tout à fait de Neufgermain, qui n'était rien de plus qu'un vieil enfant jouant au casse-tête avec les mots. Son esprit, toujours tendu vers le sublime et l'exagération, sa recherche des qualités poétiques du vers, la sonorité, l'éclat, lui donnent même quelque ressemblance avec certaine école poétique de notre temps. J'extrais, sans les choisir, deux strophes de son Ode à Louis XIII, afin de mettre le lecteur à même de vérifier mon jugement.

La beauté de la Toison d'or,
Qui rendit mainte âme enflammée,
N'était rien que le grand trésor
D'une éternelle renommée.
Louys, qui m'as l'âme échauffée,
Appren comme les demi-dieux
N'ont fait ce butin précieux
Que par l'assistance d'Orphée...

. . . .

Ces esprits tissus à fond d'or
Bravent le tems et son orage ;
Astres sur terre, ils ont encor
L'amour des dieux pour leur partage.
Et tu dois bien savoir en somme
Que qui vit dans le cœur des dieux
Mérite bien encore mieux
De vivre dans le cœur d'un homme.

En 1616, ses vers parurent imprimés à Bordeaux, avec un luxe qui prouverait qu'il n'était pas sans renommée, puisqu'il est peu présumable qu'il pût faire les frais d'impression. Ce volume, composé d'odes, de sonnets, etc., dédiés au Roi, à la princesse Marguerite, et surtout à la belle conseillère de Jehan, est enveloppé d'une préface et d'une post-face adressées à cette dernière et où la passion du poëte périgourdin éclate dans toute son extravagance.

Cette belle, si chevaleresquement aimée, eut pourtant un rival dans son cœur : qui le devinerait ? Ce fut le gigot de mouton. Il en faisait ses délices, jusque-là, dit Colletet, qui demande pardon d'entrer dans ces détails, qu'il en avait toujours dix ou douze pendus au plafond de sa chambre, où il les laissait se mortifier.

Il n'était pas embarrassé d'en manger un entier à son repas. Et souvent ses amis le découvrirent planté dans la rue de la Huchette, où se tenaient alors de préférence les rôtisseurs, devant une boutique et paraissant méditer profondément, tout en humant les parfums de la broche.

Sur la fin de sa vie, en 1628, il publia à Paris le Recueil de ses Epigrammes, au nombre de trois à quatre cents, la plupart assez plates, mais dont quelques-unes néanmoins ne manquent pas d'imprévu. Il convient de citer celle-ci, qu'on a faussement attribuée à Théophile de Viaud, et que Maillié adressa au roi d'Angleterre, Jacques VI :

Si Jacques, le roi du savoir,
Ne fut curieux de me voir,
En voici la cause infaillible ;
C'est que, ravi de mon escrit,
Il crut que j'étais tout esprit,
Et par conséquent invisible.

Dans sa préface, consacrée à démontrer l'excellence de son génie, il remontre modestement au roi que, seul de tous ses confrères qui s'abreuvent au fleuve de sa munificence, il est jusqu'à cette heure demeuré sur le bord, sans plus se désaltérer que Tantale.

L'épigramme suivante, postérieure au livre, courut longtemps manuscrite, avec grand succès, dit-on :

Plaise au Roi me donner cent livres,
Pour acheter livres et vivres ;
De livres, je m'en passerais,
Mais de vivres je ne saurais.

Il mourut en 1628, âgé d'environ soixante ans. Quelques-uns disent qu'il mourut littéralement de faim. On trouva cependant chez lui, contre toute apparence humaine, quatre ou cinq cents écus, qu'il avait épargnés des gratifications qu'il recevait. « Ce qui fait voir, remarque « philosophiquement Colletet, que la France n'est pas « tout à fait ingrate au mérite véritable ou prétendu. »

Tel fut le sort de ces deux hommes fort inégaux de mérite et de sagesse ; l'un ingénu, loyal et brave, l'autre fier et idéalement passionné ; qui tous deux moururent de misère et peut-être de désespoir, après avoir disputé leur vie jour à jour à l'infortune, aux sarcasmes et au mépris même ; mais que ni le mépris, ni l'adversité ne purent distraire de leur chimère.

Quelques années plus tard, en plein grand siècle, — Maynard, rebuté par Richelieu, allait s'ensevelir fièrement dans sa province, et écrivait sur sa porte l'orgueilleuse épitaphe que chacun sait par cœur ; Saint-Amand expirait de misère ; Tristan mourait sur un coffre, en attendant son maître ; et Colletet le fils, poëte et savant,

Allait chercher son pain de cuisine en cuisine.

Les temps sont bien changés. Il n'y a plus aujourd'hui de patrons dont il faille supporter les dédains en même temps que les bienfaits. Combien cependant trouverait-on à cette heure de pauvres âmes tourmentées par le désespoir de l'impuissance, et qui luttent sans faiblir contre le malheur de leur temps et de leur vie ! Ayons donc pour elles quelque pitié et même quelque respect ; afin de faire dire aujourd'hui, comme on disait il y a deux cents ans : que si la France n'est point ingrate au mérite, elle sait aussi se montrer compatissante pour les nobles efforts malheureux.

CHARLES ASSELINEAU.

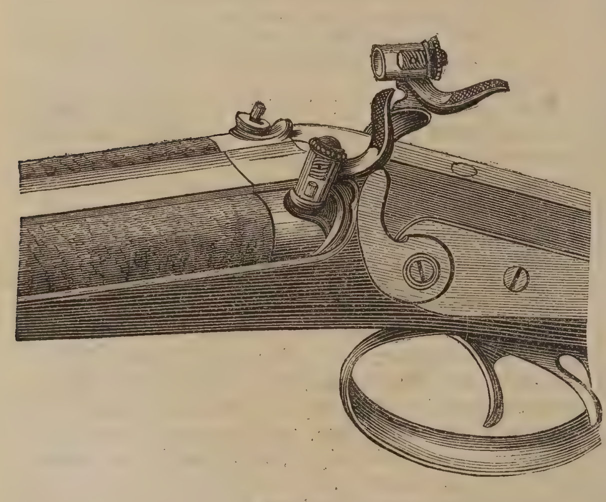
ÉTUDES MILITAIRES.

SYSTÈME FONTENAU POUR LES ARMES A PERCUSSION.

M. Fontenau, de Nantes, est un de ces hommes de loisir, que l'amour d'être utiles rend inventeurs, un de ces Bretons persévérants qui ne se reposent qu'en touchant le but.

En 1847, M. Fontenau cherchait un frein sauveur pour les locomotives, lorsqu'en ouvrant un journal il y apprend qu'un de ses compatriotes, sorti le matin pour la chasse, le cœur joyeux, a été rapporté le soir à sa famille, tué raide par son propre fusil, dont une distraction, un choc, une branche, un rien, a fait partir la détente. Cette catastrophe rappelle au Nantais les innombrables malheurs de ce genre qui ensanglantent chaque année les fastes de la vénerie, et qui se reproduisent en tout temps, jusqu'au foyer domestique, où le maniement, le jeu, l'oubli même des armes foudroie des enfants, des frères et des amis, entre une plaisanterie et un sourire...

Là-dessus, l'imagination de M. Fontenau s'allume ; il abandonne son projet de frein contre la vapeur, et jure de trouver le moyen d'assurer la vie et la confiance de l'homme contre l'éternel fléau des armes à percussion.



Système Fontenau.

Pendant des mois entiers il étudie, tourne et retourne, fait et défait et recommence des chiens de fusil. Le mal étant là, le remède doit y être ! Le chien de fusil devient son idée fixe, son univers, son rêve, sa pierre philosophale... Comme La Fontaine ne sachant plus que Baruch, il ne connaît plus que le chien de fusil, ne parle plus que du chien de fusil ; — et à ceux qui lui demandent comment ils se porte, il réplique : — Je porte ce chien de fusil à mon armurier !

Perpétuelle histoire des machines les plus simples, auxquelles l'esprit et la main de l'homme n'arrivent que par les tâtonnements et les complications !

Un jour enfin, — quel beau jour ! M. Fontenau voit son idée réalisée. Il s'écrie à son tour : — J'ai trouvé (Eurêka !) j'ai trouvé le chien de fusil qui ne tuera plus que volontairement ! J'ai sauvé toutes les victimes de l'avenir ! Je vais tarir les larmes des épouses, des mères et des sœurs !

Il la tenait, en effet, cette batterie rebelle, domptée, après tant de meurtres, par la plus vulgaire prudence, et assez sûre désormais pour braver l'étourderie d'un enfant, assez économique pour être à la portée du plus pauvre chasseur !

Notre gravure vous la montre dans toute sa naïveté savante : une vis placée dans la tête du chien perforé, et qui, remontée par un simple geste, isole la capsule et rend l'explosion impossible, quand même le chien s'abattrait par accident ; un petit trou cylindrique dans le pas de la vis, et dans ce trou un morceau de cuir dur, coupé à ras du filet, et qui empêche la vis de tourner d'elle-même ; enfin une précision telle, que le choc, en écrasant la poudre fulminante, ne fait plus emporte-pièce sur la cheminée : voilà tout le système.

Armé de ce point d'appui certain pour la vie humaine, M. Fontenau prend un brevet, court à Paris, à Londres, à Liége, partout où l'armurerie est en honneur ; est approuvé, applaudi, glorifié par l'Académie des sciences, par les ministres, par les députés, par les rois, par les Sociétés d'encouragement (1), par les arquebusiers émérites, par les grandes fabriques d'armes, par les jurys d'exposition, par les Comités d'artillerie et les Conseils généraux, etc., etc.

De la consécration de son œuvre, il passe alors à sa propagation. Il va lui-même, trois années durant, sans intérêt, par dévouement pur, montrer, expliquer, offrir à tous la sécurité de chacun. Homme de cœur et d'esprit, il sait que les découvertes ne profitent jamais aux inventeurs ; il n'aspire qu'à la gloire de sauver les existences. Commis-voyageur de l'humanité, les plus cruels rebuts le trouvent impassible. Un jour, raconte M. Talbot, un banquier reçoit la visite de M. Fontenau ; il veut y couper court et refuse de jeter un coup d'œil sur le portefeuille qui lui est présenté. M. Fontenau alors tire de sa poche un pistolet muni de l'appareil dont il est l'inventeur ; le banquier pâlit ; il se jette sur l'arme, qu'il saisit de ses mains tremblantes ; il croit avoir devant lui un assassin ! un peu de patience lui eût fait éviter cette mystification. A Château-Thierry, M. Fontenau se renseignait auprès d'un armurier sur les noms des chasseurs de la contrée. La mère de cet artisan entend la conversation, et elle s'imagine que cet inconnu a formé le dessein d'enlever la clientèle de son fils. Pour déjouer un aussi coupable projet, une idée lui vient ; elle dénonce l'étranger à la gendarmerie, comme détenteur d'armes secrètes. M. Fontenau reçoit donc, à l'hôtel, la visite d'un gendarme ; mais, au lieu d'un arsenal, il lui met sous les yeux son portefeuille, bourré de recommandations illustres, et le gendarme est réduit à faire des excuses à l'étranger, qu'il avait eu la pensée de mettre entre les mains de la justice.

Nous devions notre part de concours à ce bienfaiteur de la société. Nous avons rempli notre devoir ; que chacun remplisse le sien. Le système Fontenau doit être aujourd'hui chez tous les armuriers du monde. Ceux qui l'ignoreraient ou négligeraient de l'avoir seraient responsables des malheurs qu'il épargne aux familles.

P. C.

(1) Celle de Paris (Rapport de M. Ch. Laboulaye) déclare : « Qu'il était impossible de remédier par une disposition plus simple aux dangers des armes à percussion ; que toutes les dispositions imaginées jusqu'à ce jour ne peuvent soutenir la comparaison avec cette invention ingénieuse ; qu'au service important rendu à l'humanité, elle ajoute un progrès industriel remarquable, tous les inconvénients des autres systèmes, crachements, obstructions, fractures, explosions, disparaissant dans le système Fontenau. »

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

COMME FRÈRES. TOUT EST BIEN, QUI FINIT BIEN (1).

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



Marthe et Joseph lisant la lettre de Raoul (Scène I). Dessin de M. C. Fath.

PERSONNAGES.

Mme DANVELLE.
LOUISE (13 ans) } ses filles.
MARIE (11 ans) }
RAOUL (14 ans), son neveu, déguisé en voyageur.
JOSEPH, } domestiques.
MARTHE, femme de Joseph, }

(La scène est à la campagne, en province. Un jardin, des fleurs, des ombrages ; à gauche, une maison de maître ; à droite, une petite ferme, dont la première pièce sert de cuisine. On voit l'intérieur par la porte et la fenêtre, qui sont ouvertes du côté des spectateurs.
Joseph porte une blouse flottante de toile grise ; Raoul, une blouse bleue, serrée par une ceinture.)

SCÈNE I.

JOSEPH, MARTHE.

(Joseph est occupé à placer des caisses d'oranger aux deux côtés de la porte de l'habitation principale. Marthe l'observe de la porte de la cuisine.)

JOSEPH. J' veux qu'à leur réveil, mamzelle Louise et mamzelle Marie voient ces caisses d'oranger, et q' cette

(1) Nous avions promis à nos jeunes lecteurs un proverbe fait pour eux. Le voici, de la main bien connue et bien chère qui leur a déjà donné *Renée*, anecdote du Jura, et les *Aventures du petit Maurice*. Pour jouer ceci en famille, ils peuvent, s'ils n'ont pas de décors, mettre la scène dans un intérieur ou devant une porte, au moyen de quelques changements faciles.

odeur les réjouisse. Une jolie surprise, morguenne! Femme, i' n' fait pas encore jour chez nos maîtresses?

MARTHE, *elle s'avance.* Es-tu si pressé de les voir?

JOSEPH. Ma fine oui; voilà sept ans que ces persiennes étaient fermées.

MARTHE. Eh bien! pendant ce temps, nous étions maîtres nous-mêmes.

JOSEPH. Mais nous étions seuls!

MARTHE. Comme t'es galant! Ma compagnie ne te suffisait donc pas?

JOSEPH. Ecoute, si t'étais plus gaie!... mais tu ne ris jamais, et tu chantes encore moins, tandis q' ces petites demoiselles...

MARTHE. Ne font pas autre chose depuis deux jours qu'elles sont ici.

JOSEPH. Oh! par exemple!

MARTHE. A moins de babiller.

JOSEPH. Oh!

MARTHE. Ou de danser; et souvent c'est tout à la fois. Elles peuvent prendre du bon temps, à présent que les v'là uniques héritières de ce joli domaine... Leur grand-oncle m'a bien trompée!

JOSEPH. Fallait-il qu'il te donnât son bien?

MARTHE. Hé non; mais j'aurais voulu qu'i' n' fît pas tort à son petit-neveu, leur cousin, mon pauvre Raoul!

JOSEPH. C'était toujours ton favori! Il y a sept ans, quand Mme Danvelle était ici avec ses deux fillettes et son neveu, tu n'avais des yeux q' pour lui.

MARTHE. Son père et sa mère me l'avaient recommandé en mourant. Pauvre orphelin! Il n'avait alors que sept ans: il me disait de si jolies choses! Il m'appelait si gentiment: « bonne Marthe! » Lui et Fidèle, ils étaient toujours sur mes pas; à la cuisine, au jardin, à la fontaine. Aussi, quand son grand-oncle l'appela à Marseille, pour le faire élever près de lui, je pleurai de bon cœur. (*Elle s'attendrit.*)

JOSEPH. Te v'là prête à recommencer. Pauvre bichette, que serait-ce donc si tu m'avais perdu?

MARTHE. J'espérais au moins q' ce vieillard s'attacherait à lui, et lui donnerait son bien. Fiez-vous-y! Quinteux comme le temps!

JOSEPH. Ecoute, est-ce q' ça nous regarde?

MARTHE. Comment, si ça nous regarde! Ce qui touche Raoul me touche. Puisqu'i' n'est plus ici qu'un étranger, je n'y veux plus rester.

JOSEPH. Oh! oh! et moi donc?

MARTHE. Tu viendras avec nous. La femme ne quitte jamais son mari.

JOSEPH. Mais c'est à toi de me suivre!

MARTHE. Eh bien, va-t'en d'ici, je te suivrai.

JOSEPH. V'là d' nos femmes obéissantes, qui ne résistent jamais, quand on fait ce qu'elles veulent.

MARTHE. Ecoute, avec nos p'tites économies, nous prendrons une ferme; Raoul viendra demeurer avec nous. A présent qu'il est libre, i' n' veut plus entend' parler de commerce; i' veut être comme toi, un bon campagnard. Tu seras son père; je serai sa mère, et nous lui apprendrons son métier.

JOSEPH. T'arranges ça!... Ça lui conviendra-t-il?

MARTHE. Relis plutôt sa chère lettre! (*Elle la tire de son sein et la présente à Joseph.*) Tiens, la v'là! allons!

JOSEPH. C'est la dixième fois!

MARTHE. Si j' savais lire, je m' passerais bien de ton aide!

JOSEPH. Tu t'ostines à ne pas essayer mes lunettes!

MARTHE. Hé nigaud! c'est tes yeux qu'i' m' faudrait!

JOSEPH. V'là encore une chose qui m' passe! tu m' dis cent fois le jour: *Bête* par-ci, *bête* par-là; t'es plus rusée que moi, c'est sûr: et pourtant je sais lire et tu n' sais pas! Mais regarde donc là seulement c'te signature; vois-tu? RAOUL!... là, RAOUL!

MARTHE. Où donc?

JOSEPH. Là, au coin de la page, en bas. C'est ça RAOUL.

MARTHE. Pourquoi?

JOSEPH. La belle question! parce que c'est ça. Tiens, vois-tu seulement c'te grande lettre?

MARTHE. C'te chose recoquillée?

JOSEPH. S'i' n'y avait que c'te ligne-là, qui descend comme une allée tournante, ce serait une *s*.

MARTHE. Ah!

JOSEPH. Et, s'il n'y avait dessus que c'te rondeur...

MARTHE. Comme une manière de parapluie?

JOSEPH. Oui. Ce serait un *p*.

MARTHE. Ah! ah!

JOSEPH. Mais, parce qu'il y a encore c'te queue, qui descend vers la droite, c'est un *r*.

MARTHE. Mais pourquoi encore? je te l' demande!

JOSEPH. Parce qu'on l'appelle ainsi.

MARTHE. La belle raison!

JOSEPH. Et toi donc, on t'appelle bien Marthe, et moi, on m'appelle bien Joseph!

MARTHE. Il est malin, celui-là! C'est que je suis Marthe et que t'es Joseph! Mais c'te chose-là!

JOSEPH. Eh bien, c'est un *r*...

MARTHE. Je n'vois pas ça du tout.

JOSEPH. Oh! quelle tête! (*Il trépigne.*) Je cognerais la mienne contre les murs!... Quand je t'explique!... je sais lire, pourtant!

MARTHE. P't-être; mais tu ne sais ce que tu dis. Voyons, voyons c'te lettre!

JOSEPH, *il met ses lunettes.* « Bonne Marthe »!... Vois-tu, il y a une grande M, une majuscule, parce que...

MARTHE. Assez, assez de géographie comme ça. Poursuis.

JOSEPH, *à part.* Géographie! (*Il pousse un gros soupir.*) « Bonne Marthe, tu as appris que monsieur Danvelle, mon grand-oncle, est mort. Il ne laisse pour toute fortune que la campagne où vous êtes. Les revers qu'il a éprouvés ces dernières années me dégoûtent du commerce... Je vais vous rejoindre. Je vivrai pauvre mais content, si je peux ne plus me séparer de vous. C'est à présent que je connaîtrai mes véritables amis. Je les mettrai à l'épreuve. Je voudrais être sûr que tous ceux que j'aime me sont attachés comme toi. Au revoir, bonne Marthe. Mes amitiés à Joseph. Comptez sur ma prochaine visite; mais ne l'annoncez pas. Je suis votre affectionné et dévoué Raoul. »

MARTHE. Le pauvre enfant! pas un mot de reproche pour sa tante et ses cousines qui l'ont dépouillé!

JOSEPH. Que t'es injuste! Elles reçoivent ce qu'on leur donne, v'là tout! D'ailleurs, je suis bien sûr qu'il y aura toujours ici un morceau de pain pour le petit bonhomme.

MARTHE. Lui, recevoir la charité où il aurait dû la faire! Jamais.

JOSEPH. On ouvre les persiennes de ce côté. A l'ouvrage!

SCÈNE II.

MARIE, LOUISE, JOSEPH, MARTHE.

LOUISE et MARIE. Bonjour, Joseph! bonjour, Marthe!

JOSEPH, *affectueusement.* Bonjour, mes chères demoiselles!

MARTHE, *avec un peu de sécheresse.* Bonjour, memzelles.

LOUISE. Ah ! quelle odeur excellente !

MARIE. Je crois bien ! des orangers couverts de fleurs! C'est notre ami Joseph qui nous a fait cette surprise.

JOSEPH. I's étions déjà beaux quand vous partîtes : dame, i's ont fait comme vous, ils ont embelli.

MARTHE, *à part.* Comme sa langue se délie !

LOUISE. Je suis bien heureuse de les retrouver, et plus encore de vous revoir.

MARTHE, *d'un ton chagrin.* Nous n'avons pas embelli, nous autres! Toujours travailler au grand soleil, et la fatigue, et les soucis!...

JOSEPH. Et les années, ma vieille, les années! D'abord ça fait bien, et puis ça fait mal.

LOUISE. Soyons bons, aimons-nous : cela suffira.

MARTHE. Oui, si l'on aimait aussi les absents!

LOUISE. Que veux-tu dire, Marthe?

MARTHE. Assez babillé! L'ouvrage nous presse, nous autres. Allons, Joseph.

JOSEPH. Allons, allons. (*A part, à Louise et à Marie.*) N'y faites pas attention, memzelles ; ce n'est qu'une mauvaise lune.

SCÈNE III.

LOUISE, MARIE.

MARIE. Qu'elle est grondeuse, cette Marthe!

LOUISE. Elle n'a en tête que Raoul. Il faut lui pardonner et tâcher qu'elle nous aime aussi.

MARIE. Je ne fais pas autre chose depuis notre arrivée; mais tout ce qu'on dit est mal dit; tout ce qu'on fait est mal fait!

LOUISE. Deux jours d'épreuve! il n'y a pas de quoi désespérer.

MARIE. Et puis, est-ce à nous de céder à nos gens?

LOUISE. Nos gens! Tu parles comme une grande dame. Tu oublies que ce petit domaine compose à présent toute notre richesse ; et, qu'après la mort de notre père, si nous n'eussions pas fait, pauvres orphelins, ce modeste héritage, nous aurions pu nous voir nous-mêmes les *gens* de quelque personne plus favorisée de la fortune. Souviens-toi des avis de notre mère; elle veut que nous traitions Marthe et Joseph comme de vieux amis. Ils sont fidèles et dévoués; ils nous sont nécessaires : passons-leur quelque chose. Leur tâche est pénible, et cela doit faire excuser quelques moments de mauvaise humeur.

MARIE. Marthe s'accoutumera à gronder et deviendra insupportable.

LOUISE. Sois tranquille : notre mère y veillera.

SCÈNE IV.

MARIE, Mme DANVELLE, LOUISE.

Mme DANVELLE. Eh bien, mes filles, vous êtes matinales, à la campagne !

MARIE. Ah ! maman, je regrette tout le temps que je donne au sommeil; et je ne peux me rassasier de regarder, de respirer, d'aller et de venir.

LOUISE. Je retrouve dans ce jardin beaucoup d'anciennes connaissances. Ce sont des amis qui me souhaitent la bienvenue. A mon approche, quand ces jasmins et ces chèvrefeuilles balancent leurs tiges, c'est comme des signes d'amitié qu'ils me font, et je me surprends à les saluer aussi.

MARIE. Moi, je me souviens à peine d'avoir été ici autrefois.

LOUISE. Nous y voilà pour toujours.

Mme DANVELLE. Oui, mes filles : votre grand-oncle n'ayant pas fait d'autres dispositions que celles que j'ai dans mes mains, vous êtes ses uniques héritières.

LOUISE. Et notre cousin Raoul?

Mme DANVELLE. M. Mathieu Danvelle a jugé sans doute que l'éducation qu'il lui a donnée, l'apprentissage que Raoul avait commencé dans sa maison, étaient un équivalent raisonnable.

MARIE. Pauvre Raoul ! il n'a donc rien ?

Mme DANVELLE. Il a notre amitié, et nous serons toujours pour lui de bonnes parentes.

LOUISE, *vivement.* Si vous partagiez notre héritage avec lui !

Mme DANVELLE. Je ne peux disposer de votre bien ; d'ailleurs la part de Raoul tomberait sous l'autorité d'un tuteur peut-être négligent; je la crois mieux assurée dans nos mains. Un jour, vous pourrez vous montrer généreuses, et ce n'est pas moi qui vous en détournerai.

LOUISE. Ah! qu'il me tarde de le revoir! Après sept ans d'absence, nous ne le reconnaîtrons pas!

Mme DANVELLE. Nous en jugerons bientôt; il ne peut tarder beaucoup, après la lettre que je lui ai écrite pour l'inviter à venir nous voir.

SCÈNE V.

LOUISE, Mme DANVELLE, MARIE, MARTHE.

(Marthe passe au fond du théâtre, une corbeille pleine sur la tête, et les mains embarrassées.)

MARIE. Je veux t'aider, petite Marthe. Tu me l'as promis.

MARTHE. Il n'y a rien ici que vous puissiez faire. Laissez-moi.

MARIE. Toujours de mauvaise humeur! Vous voyez, maman, si je vous ai menti !

MARTHE. Ah ! l'on fait déjà des plaintes sur mon compte!

Mme DANVELLE. Marie, suis ta sœur dans la maison. D'abord, un peu d'étude et de couture. Les occupations champêtres viendront après. (*Mme Danvelle fait signe à Marthe de rester. Marthe pose son fardeau et s'approche.*)

SCÈNE VI.

Mme DANVELLE, MARTHE.

Mme DANVELLE. Tu n'es pas douce avec mes filles, ma chère Marthe; et je trouve ton humeur plus fâcheuse encore aujourd'hui.

MARTHE. Ah ! madame a fait cette observation ?

Mme DANVELLE. Oui, et, selon ma coutume, j'ai mieux aimé te le dire franchement, que de garder cela sur le cœur.

MARTHE. Madame est donc mécontente de mes services ?

Mme DANVELLE. Qui te dit cela? C'est toi qui parais l'être de nous. Plus j'ai d'affection pour toi, plus je désire que tu en aies pour mes enfants, et certains regrets, que tu laisses percer souvent, me font craindre que tu n'aies placé ailleurs toute ton amitié.

MARTHE. Mon amitié ! On y tient beaucoup à mon amitié !

Mme DANVELLE. La préférence donnée à mes filles par leur grand-oncle t'afflige; mais elles ne l'ont pas recherchée. Un jour, je l'espère, elles feront voir leur désintéressement. Cela les regarde : je veux qu'elles en aient tout l'honneur. Cependant j'exigerai qu'elles te rendent à toi-même ce qu'elles te doivent ; tu verras, de ton côté, ce que tu pourras faire pour elles.

MARTHE. Je croyais...

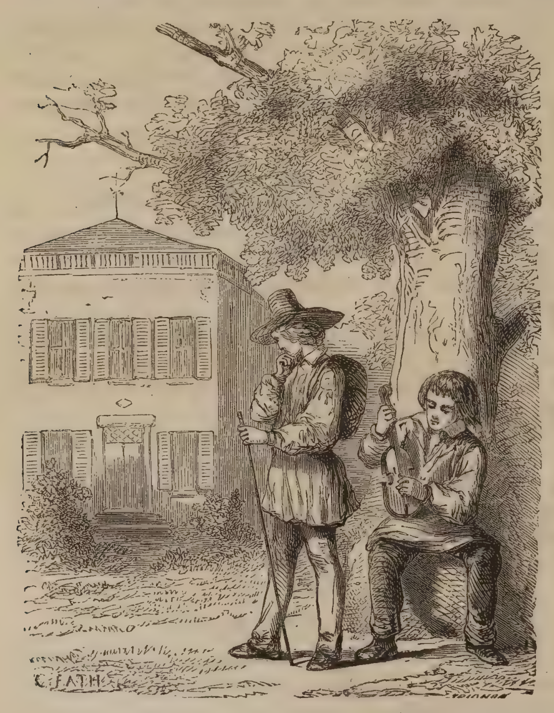
Mme DANVELLE, *avec douceur.* Assez, Marthe, ne prenons pas l'habitude de disputer. Voici l'heure du déjeuner, ne nous fais pas attendre. (*Elle s'éloigne dans le jardin.*)

SCÈNE VII.

MARTHE, seule.

(Elle entre dans la ferme; on la voit occupée, dans la cuisine, des apprêts du déjeuner.)

Grondez, madame, grondez, pendant que vous êtes encore ma maîtresse. Je ne reste plus ici que pour attendre mon Raoul. Si on lui voulait du bien, on le ferait voir tout de suite, et l'on ne renverrait pas à j' ne sais quand pour lui rendre justice. P't-être bien q' je suis maussade avec ces petites demoiselles... C'est plus fort que moi. Il me semble qu'on dépouille mon enfant, et q' tout le monde s'accorde ici pour manger son bien. (*Elle regarde au dehors.*) Qu'est-ce q' je vois là-bas? Joseph



Raoul et Joseph. Scène VIII. Dessin de M. C. Fath.

qui bavarde avec un passant, un petit bonhomme, qui lui montre je ne sais quoi... un violon! Est-il drôle avec son chapeau pointu!... Bon, le voilà qui nous l'amène! Vieux enfant, c'est toujours comm' ça. (*Avec impatience.*) Ah! je n'ai pas le cœur au plaisir. (*Elle rentre; on la voit occupée du ménage.*)

SCÈNE VIII.

RAOUL, JOSEPH, MARTHE.

(Raoul en costume de voyageur; chapeau italien; un sac sur le dos, un bâton à la main. Joseph s'est emparé de son violon, et le tient gauchement de la main droite; il pince les cordes; il essaye de se servir de l'archet. Raoul considère la maison et le jardin (1).)

JOSEPH. Femme!... femme!

MARTHE. Que veux-tu?

JOSEPH. Écoute.

MARTHE. Je n'ai pas l' temps.

JOSEPH. Viens donc!

MARTHE. C'est comme si tu chantais!

JOSEPH. Chanter? Attends un peu. (*A Raoul, en lui rendant le violon.*) Jouez un air seulement, mon petit homme : i' faudra ben qu'ell' sorte.

(Raoul accorde son violon et se met à jouer. Louise et Marie paraissent à la fenêtre avec leur ouvrage; elles écoutent un moment, et elles descendent bien vite.)

SCÈNE IX.

MARIE, LOUISE, RAOUL, JOSEPH, MARTHE.

MARTHE, *dans la cuisine.* Voici les autres. J'en étais sûre. Au premier coup d'archet, l'aiguille tombe des mains.

(Raoul, en voyant Louise et Marie, s'interrompt pour les saluer. Il exprime à part le plaisir et la surprise.)

MARIE. Continuez, s'il vous plaît. Nous sortons pour mieux vous entendre.

(Raoul recommence.)

LOUISE. C'est charmant!

MARIE. Comme il joue bien!

(Marthe, impatientée, fait un grand bruit de casseroles.)

JOSEPH. Peste de ta musique de cuivre! Quel accompagnement tu nous fais! Silence donc!

(Raoul recommence. Au milieu d'un passage délicat, Marthe sonne la cloche du repas aussi fort qu'elle peut.)

JOSEPH. Encore!

MARIE. Marthe, laisse-nous écouter!

MARTHE. Vous ne voulez donc pas déjeuner?... Votre maman est pressée : elle me l'a dit.

LOUISE. La voici.

SCÈNE X.

MARIE, LOUISE, RAOUL, Mme DANVELLE, MARTHE, JOSEPH.

Mme DANVELLE. Quel est ce jeune voyageur? D'où venez-vous, mon ami?

RAOUL. Zé viens d'Italie, madame; zé souis oun povero orpheline; zé vad' en Belzique per trovar dell' ouvraze; et, per mi rallégrir zé viadge avec mon violine.

Mme DANVELLE. Quel ouvrage allez-vous chercher?

RAOUL. Toutté lé ouvraze mi saron buon; ma c'était l'agricoltoure qué zaimé lé mioux, perké mio padre était djardinier.

MARTHE, *elle a exprimé son impatience.* Madame, le déjeuner va se refroidir.

Mme DANVELLE. Déjeunons.

MARIE. Ici, maman? Comme hier!

(Elle indique une table sous un berceau.)

Mme DANVELLE. Volontiers.

MARIE. Quel plaisir!

LOUISE. Voyez, maman, le petit voyageur qui s'éloigne!

Mme DANVELLE. Je ne l'entends pas ainsi. Mon ami, vous déjeunerez ici. Entrez. (*Elle lui fait signe de suivre Joseph à la cuisine. Joseph s'y met à table; on le voit déjeuner de bon appétit.*)

MARTHE, *mécontente.* Déjeuner... avec un je ne sais qui!

Mme DANVELLE. Eh bien! il déjeunera avec nous. Approchez, mon ami! Une tasse de plus, Marthe. (*On se met à table.*)

MARTHE, *à part, entendu de Raoul.* Hélas! Raoul serait-

(1) *N.-B.* L'acteur chargé du rôle de Raoul peut en changer à son gré le costume et l'accent, si l'accent italien lui semble trop difficile. Celui-ci toutefois, bien rendu, est d'un effet certain.

il aussi bien reçu?... (*Mystérieusement à Mme Danvelle en plaçant la tasse.*) A votre table?

Mme DANVELLE. Oui, pour la bénir. Un pauvre, un orphelin qui cherche de l'ouvrage!

MARTHE. Aussi loin qu'il peut, afin de mendier en chemin!

RAOUL. Zé né démanderais pas mioux, qué de trovar dell' ouvraze ici!

MARIE, *vivement*. Maman, vous avez promis de faire danser nos petites voisines, pour célébrer notre bonne arrivée : l'excellente occasion! Retenez ce jeune musicien, et nous danserons ce soir.

LOUISE. Heureuse idée!

MARTHE, *à part*. Elles ne rêvent que plaisir!

RAOUL. Se voï volété agradir mes servizi, zé soui à vostri commandi; ma zaimerais mioux oune ouvraze piou sériose.

LOUISE. Ne disiez-vous pas, maman, qu'il nous faudrait un jeune garçon, pour aider Marthe et Joseph?

MARTHE, *à part*. De mieux en mieux! Elles vont l'établir chez nous!

Mme DANVELLE. (*On se lève de table.*) Qu'en dis-tu Marthe?

MARTHE, *avec dépit*. Moi?... Rien!... rien!... Que dirait-on d'une idée pareille? (*Elle hausse les épaules.*)

Mme DANVELLE. Est-ce qu'à ton avis?...

MARTHE. A mon avis?... Il m'appartient bien d'avoir des avis! Mais je trouve bien singulier, bien ridicule, de retenir les gens sans les connaître!... Un passant!... S'accordera-t-il avec Joseph encore? Est-ce que je ne suffis



Raoul offrant ses services. Mme Danvelle, Louise, Marie, Joseph, Marthe (Scène X). Dessin de M. C. Fath.

pas? Oh! je vois bien qu'on veut que je sorte d'ici!

Mme DANVELLE, *avec bonté*. Méchante!... Apparemment cet enfant te remplacerait!

MARTHE, *s'apaisant*. Vous êtes la maîtresse, madame. (*A part.*) Je veux tout souffrir en attendant qu'*il* arrive.

(Pendant cette scène, Raoul a observé Marthe. A ces derniers mots, il exprime l'intérêt qu'il lui porte.)

Mme DANVELLE. Eh bien! nous ferons cet essai. Quand nous nous connaîtrons mieux, nous réglerons les conditions.

RAOUL. Ah! qué zé souis houreux de vi servir!

(Louise et Marie expriment aussi leur satisfaction.)

Mme DANVELLE. Votre nom?

RAOUL. Zé... souis... Pietro, signora, à vostri commandi.

Mme DANVELLE. Pietro va aider à Marthe, et lui portera l'eau et le bois; il agira sous ses ordres : Joseph en sera moins interrompu. Vous, mes filles, retournez à l'ouvrage. J'irai voir si je peux arranger aujourd'hui la petite fête que je vous ai promise.

(Louise et Marie expriment leur joie; elles rentrent chez elles; Joseph prend des outils et retourne à l'ouvrage; Mme Danvelle s'éloigne; Marthe va et vient, occupée des soins du ménage. Raoul l'observe, la suit, et semble attendre ses ordres.)

SCÈNE XI.

RAOUL, MARTHE.

RAOUL. Madam' Marthe, madam' Marthe, qué pouizé far per vostro servizio?

MARTHE. Rien.

RAOUL. Rien?

MARTHE. Si! vous pouvez...

RAOUL. Qué dunque? (*Il exprime son empressement.*)

MARTHE. Aller vous promener, avec votre baragouin!

RAOUL. Oïmé, madam' Marthe, zé parlé comme zé pouis; et zarrivé de viadgio, zé n'ai pas besoin de me pourmenar!

MARTHE. Com' c'est agréable d'avoir un pareil jargon à ses oreilles, et un page comme cela sur ses talons! (*Elle prend brusquement une chaise, et la place à la porte de la cuisine.*) Asseyez-vous plutôt, si vous êtes las.

RAOUL, *il s'assied.* Per vi obédir, madam' Marthe.

MARTHE. Assez de madame, comme cela! Suis-je contrariée! Et l'on se plaint de ma mauvaise humeur! (*En maniant la vaisselle, elle fait glisser les assiettes les unes sur les autres, ce qui fait un grand bruit.*)

RAOUL, *avec malice.* Prendez gouarde, Marthe, voï briserez toutto!

MARTHE. Est-ce que ça vous regarde? Oh! quelle différence des gens qu'on attend à ceux qui arrivent! La vie se passe à voir les indifférents et à regretter ceux qu'on aime!

RAOUL, *changeant de langage.* Ils sont bien heureux ceux que vous regrettez!

MARTHE. Vous faites le doucereux, mais c'est peine perdue.

RAOUL. Ma vue vous déplaît?

MARTHE. Je ne vous regarde pas.

RAOUL. Sans me regarder, vous pourriez me donner des ordres.

MARTHE. Demandez-en à ceux qui vous ont mis chez nous.

RAOUL. C'est vous que je voudrais servir, Marthe! je vous ai tant d'obligations!

MARTHE. Comme il parle à présent!... Et il ne se fâchera pas!

RAOUL. Pourquoi me fâcher contre toi, bonne Marthe?

MARTHE. « Contre toi?... bonne Marthe!... » (*Elle s'élance hors de la cuisine.*) Qu'est-ce à dire?

RAOUL. Ah! bonne Marthe, je suis donc plus changé que toi!...

MARTHE, *elle pousse un cri.* Raoul! (*Elle se jette à son cou.*)

RAOUL. Tais-toi!

MARTHE, *fondant en larmes.* Tout le monde lui ouvrait la porte, et moi je le chassais!

RAOUL. C'était par amitié... Va, j'ai bien vu que tu étais jalouse pour moi de l'accueil qu'on faisait à Pietro.

MARTHE. Et c'était Raoul! Je ne peux pas me consoler de vous avoir si mal reçu. (*Elle pleure encore.*) Aussi, pourquoi vous déguiser? Et ce langage encore!... Comment vous aurais-je reconnu?... (*Elle le contemple.*) Que le voilà grand et beau garçon!... Hélas! c'est tout le portrait de son père, ses yeux, ses cheveux, sa tournure... Ah! (*Elle s'attendrit.*) s'ils avaient pu le voir!...

RAOUL. Bonne Marthe!... Ecoute-moi : garde bien mon secret. Je veux connaître, avant d'être connu. J'ai mes raisons. Pour mieux couvrir notre jeu, continue à me rudoyer.

MARTHE. J'aurai bien de la peine.

RAOUL. Je prendrai tout pour des caresses. On vient; allons, un peu de cette colère qui te va si bien! (*Raoul paraît occupé à aider Marthe.*)

SCÈNE XII.

MARIE, LOUISE, MARTHE, RAOUL.

MARTHE. Allez donc, allez me puiser de l'eau! Bonté du Ciel, quel aide on m'a donné! J'aimerais cent fois mieux faire l'ouvrage moi-même!

RAOUL. Pazienza, pazienza, signora Marta! (*Il prend un seau et va à la fontaine.*)

LOUISE. Oui, Marthe, un peu de patience. Il n'est pas accoutumé à tes gronderies; il va te croire bien méchante.

MARIE. S'il te faut quelqu'un à quereller, je m'offre à toi. Voyons, que puis-je faire pour te fâcher?

RAOUL. Mé voici, madam' Marthe. (*Il apporte avec effort le seau plein d'eau.*)

MARTHE, *à part.* Il se fera du mal! (*Elle accourt et prend le seau brusquement.*) Donnez-moi cela!

RAOUL. Má, signora...

MARTHE. Cela me plaît ainsi.

MARIE. Pauvre garçon!... Ecoutez, Pietro; ce soir, pour vous réjouir, nous aurons, je l'espère, nos petites voisines, et vous nous ferez danser bien tard, bien tard!

MARTHE. Bien tard! Savez-vous seulement s'il a dormi la nuit passée?

RAOUL. Médamidgellé, ze souis à vostri commandi.

LOUISE. Eh bien, Pietro, si l'on ne veut pas de vous ici, venez m'aider au jardin; nous sarclerons mes fraises, nous arroserons mes fleurs. Je me réjouis de travailler avec vous.

MARTHE. Que de choses! Ta! ta! ta!... Sarcler! arroser! Tout cela sans doute pour préparer la main au pauvre joueur de violon! (*Raoul a fait inutilement des signes à Marthe.*)

MARIE. Qu'elle est contredisante, notre Marthe! Toujours à l'opposé de ce qu'on veut!

LOUISE. Elle veut tourmenter Pietro, et qu'il n'y en ait que pour elle.

MARTHE. Moi, le tourmenter! Et l'on dira que je veux épargner ma peine pour augmenter la sienne? Eh bien, pas du tout. Il restera là, sans rien faire, à se reposer. Je ne souffrirai pas qu'il fasse mon ouvrage; et, puisque vous avez des fleurs à arroser, mamzelle, et des fraises à sarcler, allons, me v'là prête; allons! (*Raoul réclame par gestes et voudrait suivre Louise.*) Oh! j'ai toujours suffi pour le service jusqu'à présent, et les nouveaux venus ne m'ôteront pas mon emploi. (*Elle s'éloigne.*)

LOUISE, *à Raoul.* Vous le voyez, il faut obéir. (*En badinant.*) Croyez bien cependant qu'elle est la servante et que nous sommes les maîtresses! (*Avec un sourire gracieux.*) Au fait, elle a raison, Pietro; reposez-vous.

SCÈNE XIII.

RAOUL, MARIE.

RAOUL, *à part, en suivant des yeux Louise.* Chère petite cousine!... Nous serons bons amis, j'en suis sûr.

MARIE, *à part.* Pendant que nous sommes seuls, je veux lui demander de jouer quelque chose, rien que pour moi, cela ne le fatiguera pas trop. (*Mystérieusement.*) Pietro!... Pietro!... (*A part.*) Il ne m'entend pas!... (*Plus fort.*) Pietro!

RAOUL. Ah! pardon, z'oubliais... z'oubliais...

MARIE. Quelles danses nous jouerez-vous ce soir

RAOUL. Lé piou bellé qué zé pourrai.

MARIE. En avez-vous un joli choix?

RAOUL. Si elles povent vi plaire!

MARIE. Faites-m'en juger tout de suite; voulez-vous?

RAOUL. Volentieri! (*Il prend son violon et l'accorde.*) Qué désirez-vous?

MARIE. Jouez d'abord une contredanse... Non, non, un galop... Ou plutôt, j'aime mieux une polka. (*Raoul joue;*

elle écoute, s'anime peu à peu, et se met à danser toute seule, en chantant et en ajustant des paroles sans suite sur l'air de la polka.) La, la, la; c'est cela, parfait, charmant! Ah! quel plaisir, tourner, danser, polker, la, la, la... C'est toujours mieux... délicieux. (*Cela dure quelques moments; peu à peu Raoul ralentit la mesure et paraît céder au sommeil. Marie continue à chanter en dansant.* Ah! vous ralentissez! pressez, pressez, pressez. En mesure toujours. Nous y voilà! C'est ça. (*Raoul paraît céder de nouveau au sommeil; il ne peut soutenir sa tête; il chancelle; Marie s'arrête.* Qu'est-ce donc? Je crois qu'il s'endort! Oui sans doute!... Pauvre garçon! Pourquoi ne le disiez-vous pas?... C'est bien mal, Pietro!

RAOUL. Lé sommeil m'a sorprése oun pockino. Qué malhour, sé questo m'arrivait cé soir!

MARIE. Serait-il vrai que vous avez mal dormi la nuit passée?

RAOUL. Má, non troppo béné; zai passé oune drôle de nouit!

MARIE. Que vous est-il donc arrivé?

RAOUL. Zentre dans oune auberze, et zé démandé s'il vi a della place per mé. — Nous n'avons piou qu'oune lit, mé disse l'auberziste. — Basta! il né m'en faut pas davantaze. Zé démande à souper: zé soupe, et zé va mé cousser. Lé lit n'était pas des piou larzes, ma zé né souis pas des piou gros. Benissimo. Zé m'endourmais, quand l'auberziste entró dans ma sambre, et mé disse: — Moun pétit ami, eccoti oun compagnon qué viene partazer vostro lit. Basta!... C'était oun colosso. Zé dis: Pazienza, et zé m'endourmi perfettamente. Oune ore après, zé m'éveille toute soffocato, et zé sens qué zé souis entre due persone qué dormono avec oun brouit terribilé. C'était oun sécond compagnon de lit qué zavais conquistato pendant moun première sommeil. Zé mé tourne comme céci, et pouis comme céla; zé doune des coups dé pied, des coups dé pouang: ma cé fou inoutilé. Mes voisini dormirono touzours piou forté, et moi, zé né dormis piou du tout. Ecco, madamidgella, comé zé passé la nouit.

MARIE. Ah! le pauvre garçon! Il faut bien vite renvoyer notre fête!

RAOUL. No, no, zé vi prie!

MARIE. Vous faire souffrir pour nous amuser! Nous n'en sommes pas capables.

RAOUL. Si zé povais solamente dormir oun pockino avant sta sera, zé serais toutto svéglié per lé bal!

MARIE. La bonne idée! Je vais demander qu'on prépare votre lit.

RAOUL. Oun lit à présent? Zé croirais que zé souis malade! (*Il jette les yeux sur un banc sous le berceau.*)

MARIE. Vous regardez ce banc?

RAOUL. C'est zoustément ce qu'il mé faut.

MARIE. Profitez-en; Marthe ne veut pas que vous travailliez: elle ne vous troublera pas.

RAOUL. Eh béné, zé vi obéis, per mioux vi servir, et per né pas rallentar la misoura cé soir. Escousez, madamidgella! (*Il s'arrange sur le banc, se fait un oreiller de son sac de voyage. Il paraît avoir d'abord de la peine à s'endormir; il se tourne et se retourne. Marie, qui s'était un peu éloignée, revient et l'observe curieusement.*)

MARIE. Il a bien de la peine à trouver le sommeil. Je te ferai bien dormir, va... (*Elle chante à demi-voix, et sur un air monotone.*)

> Je sais une chanson,
> Sans terme, sans pareille;
> Avant le dernier son
> Toujours l'enfant sommeille.
> Le petit homm' va son chemin:
> Dormez, dormez jusqu'à demain.

(Raoul relève un peu la tête; il s'aperçoit de l'intention de Marie, la regarde en souriant, et s'endort.)

> Le p'tit homme, en passant,
> Vous jette sa poussière;
> C'est un charme puissant,
> Enfant, sur ta paupière.
> Le petit homm' va son chemin:
> Dormez, dormez jusqu'à demain.

(*Marie observe Raoul et le voit profondément endormi.*) Il a suffi de deux couplets, et j'en avais trente! J'étais bien sûre de mon affaire. Comme il avait besoin de cela, le pauvre Pietro! Je veux faire la garde un moment, pour empêcher qu'on ne vienne troubler son sommeil. (*Pendant qu'elle se promène doucement de long en large, Raoul fait un mouvement et un papier tombe de sa poche.*) Un papier à terre! qu'il a laissé tomber de sa poche! voyez l'imprudent! peut-être un papier précieux! Je vais le recueillir pour le lui rendre à son réveil... ou plutôt... si je pouvais le remettre où il était! (*Elle fait une tentative, mais un mouvement de Raoul la déconcerte et le papier tombe à terre tout ouvert. Marie y jette les yeux involontairement.*) Qu'ai-je vu? «Testament.»... (*Elle se relève.*) Oui, j'ai lu: «Testament de Matthieu Danvelle.» Mon grand oncle!... Pourquoi ce papier dans les mains de Pietro? Ceci doit être à nous! (*Elle va ramasser le papier.*) Il l'aura trouvé, en entrant, dans cette allée, où maman nous le lisait hier, et où elle l'aura laissé tomber!... Ah! c'est mal, monsieur Pietro, de ne pas nous le rendre sur-le-champ! (*Elle lit.*) Que vois-je?... ce n'est plus cela!... Je n'y comprends rien! Allons consulter Louise, pour savoir ce que cela signifie. (*Elle plie le papier, le met dans sa poche, et s'éloigne dans une grande agitation. Un moment après, Raoul fait un mouvement, et plusieurs papiers tombent encore de sa poche.*)

SCÈNE XIV.

RAOUL, seul.

Ah! la bonne chose que le sommeil! et les jolis rêves que j'ai faits! Mais aussi c'est la première fois de ma vie qu'il m'arrive de dormir chez moi. (*Il se lève.*) Car enfin cette jolie maison, ce fertile domaine, tout ce que je vois ici m'appartient! (*Avec sentiment.*) A moi seul!... Si je veux profiter des bontés de mon grand-oncle. Pauvre Louise! Pauvre Marie! Elles me reçoivent si bien!... Que diraient-elles, si elles savaient que je suis l'héritier unique, le terrible cousin, qui vient prendre possession!... Je suis seul un moment... allons faire le tour de mon domaine, et rêver à loisir au grand dessein que je médite. (*Il regarde aux arbres, il observe la maison.*) C'est bien!... Ici quelques arbres de plus; là, un percé afin de ménager une échappée de vue... J'aime cette petite ferme!... De ma fenêtre je verrai ma bonne Marthe à sa cuisine... (*Il s'éloigne en marchant d'un air d'importance, regardant à droite et à gauche. Pendant qu'il disparaît d'un côté, Marthe arrive de l'autre en marchant à reculons, et regardant du côté d'où elle arrive. Elle ne voit pas Raoul et Raoul ne la voit pas.*)

SCÈNE XV.

MARTHE, seule.

Toujours des secrets! que c'est malhonnête!... qu'ont-elles donc à se dire, ces deux petites filles? Marie a fait

signe de loin à Louise, et Louise m'a quittée. Moi, j'ai quitté le jardin. Aussi bien, il est temps d'allumer mon feu et de préparer le repas. (*Elle remonte au fond du théâtre.*) Qu'avaient-elles donc à se dire ? cela me pique. Ce n'est pas Raoul qui se cacherait ainsi de moi ! Et ces chiffons de papier à terre... que l'étourdie aura laissés tomber !... Justement ! Marie venait d'ici. (*Elle les ramasse et les ouvre.*) Des vers, des chansons, je pense, comme elles en ont toujours dans les mains ! Etre curieuse, et ne savoir pas lire !... (*Elle tourne un des papiers en tout sens.*) Impossible ! Maudites paperassès ! puisque je ne peux pas vous lire, je vous brûlerai... Le dommage n'est pas grand, et j'ai besoin d'allumettes. (*Elle froisse les papiers et, à la vue du spectateur, elle les brûle sur le fourneau de sa cuisine pour allumer le charbon. Elle souffle.*)

SCÈNE XVI.

RAOUL, MARTHE.

(Raoul revient sur ses pas avec anxiété. Il paraît chercher un objet perdu.)

MARTHE. (*Elle est sortie de la cuisine.*) Raoul, que cherchez-vous ?

RAOUL. (*Il fouille encore dans ses poches.*) Je les avais à mon arrivée, et ici encore, avant de m'endormir.

MARTHE. Quoi donc ?

RAOUL. Des papiers.

MARTHE. Des papiers ?

RAOUL. C'est ici certainement qu'ils sont tombés de ma poche pendant mon sommeil.



Marie chantant pendant que Raoul s'endort (Scène XIII). Dessin de M. C. Fath.

MARTHE. Eh ! sans doute ! Je les ai ramassés.

RAOUL, *avec un transport de joie.* Ah ! quel bonheur ! Donne vite, Marthe ; donne-les-moi !

MARTHE, *consternée.* Impossible.

RAOUL, *avec anxiété.* Pourquoi ?

MARTHE. Je les ai... brûlés.

RAOUL. Brûlés !! Tous ? Réponds-moi ! Tous, jusqu'au dernier ?

MARTHE. Hélas oui, mon pauvre Raoul !

RAOUL. (*Il lui prend la main d'un ton pénétré.*) Tu dis vrai, Marthe : « Mon pauvre Raoul ! »

MARTHE. Quoi ? Est-ce que ces papiers ? Est-ce que je t'aurais fait tort ? Malheureuse que je suis !... Explique-toi, mon cher enfant.

RAOUL, *à part.* Pourquoi l'affliger ? C'est inutile.

MARTHE, *avec énergie.* Je t'en prie, dis-moi le tort q' je t'ai fait, et qu'ensuite je m' punisse comme je l'ai mérité !

RAOUL. Le mal est fait, ne l'augmentons pas... Ah ! Dieu !

MARTHE. Je voudrais être morte !

SCÈNE XVII.

JOSEPH, MARTHE, RAOUL.

JOSEPH. Qu'avez-vous donc ? Voici bien d'autre musique ! Que se passe-t-il chez nous ? Allons, mon petit musicien, dis-moi... où est le violon ?

MARTHE, *impatientée.* Hé ! mon petit musicien !... Tais-toi, nigaud. C'est Raoul.

JOSEPH. Raoul ! ainsi déguisé ? Vrai ! Et ça te fait de la peine ? Moi, je trouve cela drôle... Ah ! mon ami, comme tu nous as attrapés !... (*Il lui prend la main.*) Tope ! Moi-

guienne !... Ça fait peine et plaisir, n'est-ce pas, de se revoir, après que... (*Il essuye une larme.*)

MARTHE. C'est pas le moment de l'ennuyer... tais-toi... Je viens de lui brûler des papiers qui le fâchent... Moi, je ne sais pas lire... Si t'avais été là, au moins ! Mais t'es toujours on ne sait pas où !

JOSEPH. Morguienne ! voyez la grondeuse ! Je suis à mon ouvrage !... Et pourquoi les brûler, ces papiers ? Qu'est-ce qu'ils t'avions fait ? Quand on ne sait pas lire, on ne jette pas les papiers au feu ; parce qu'une fois brûlés, c'est flambé !

MARTHE. Tais-toi donc ! A quoi que sert ce bavardage ?

JOSEPH, *à Raoul*. Enfin ces papiers, c'était donc ?...

RAOUL. N'en parlons plus. Un seul me donne des regrets. C'était... un souvenir. Allons, mes amis, du courage ! Aidons-nous : Dieu nous aidera.

JOSEPH. C'est bien dit. Je viens justement vous annoncer une bonne nouvelle. La ferme du Prévert est à prendre. J'ai quelques avances ; si tu goûtes le projet de ma femme... (*A Marthe.*) Lui en as-tu parlé ?

RAOUL. Non, mais je devine !



Raoul reconnu par Marthe et par Joseph (Scène XVII). Gravure de M. Brévière.

JOSEPH, *à Raoul*. Je prends la ferme du Prévert, et tu y viens avec nous !

RAOUL, *vivement*. Volontiers !... Quand partons-nous d'ici ?

MARTHE. Demain, si l'on veut.

RAOUL. Aujourd'hui !... à présent !... Je ne peux plus voir ceci.

JOSEPH. Eh bien, allons tout de suite visiter la ferme. Elle ne sera pas longtemps vacante, j'en réponds. Femme, faisons un peu de toilette. Ça donne meilleure idée des gens.

RAOUL. Je vous suis ; j'ai des habits tout prêts. (*Il prend son havresac.*)

MARTHE. Entrons, entrons... Elles viennent de ce côté. (*Ils entrent dans la ferme.*)

SCÈNE XVIII.

LOUISE, MARIE.

LOUISE. Oui, Marie, j'en sais assez pour connaître notre malheur. Pietro, c'est Raoul. Ce testament n'est pas le

nôtre, c'est le sien ; et le sien vaut mieux que le nôtre, parce qu'il est plus nouveau... Où est-il donc, ce Raoul, pour que nous lui rendions le papier qui l'intéresse ? Il ne manquerait plus à notre malheur que d'être accusées de retenir ce qui ne nous appartient pas !

Marie. Ainsi donc cette maison, cette campagne ne sont plus à nous ! Nous ne les avons possédées que deux jours ! Assez pour les aimer et pour en sentir le prix !

Louise. Chère maman, qui se flattait d'y voir ses filles heureuses !

Marie. Adieu, jolie maison ! adieu, petite ferme ! adieu, jardins ! adieu, beaux orangers ! Vous n'êtes plus à Louise et à Marie !

Louise. C'est ici que je commençai ma vie : hélas ! où irai-je la finir ? Je trouvais si doux de revenir à mon berceau pour ne le plus quitter !

SCÈNE XIX.

LOUISE, Mme DANVELLE, MARIE.

Mme Danvelle. Eh bien ! mes filles, c'est arrêté, vous danserez ce soir. Toutes nos voisines acceptent avec empressement. Nous sommes entourées de bonnes gens, et c'est encore une des choses qui me plaisent dans notre cher petit domaine... Hé ? qu'avez-vous donc ? Des pleurs ! des sanglots !

Louise. Ah ! maman !

Marie. Quel malheur !

Mme Danvelle. Que vous est-il arrivé ?

Louise. Ce petit musicien...

Mme Danvelle. Eh bien !

Louise. C'est Raoul.

Mme Danvelle. Raoul !... mais encore !

Louise. Voyez. (*Elle présente le testament à Mme Danvelle.*)

Mme Danvelle, *après avoir lu.* C'est clair !... Et il vous a confié cela ?

Marie. Non ; cela est tombé de sa poche.

Mme Danvelle. Et vous avez pu y jeter les yeux !

Marie. Involontairement, je vous jure ; et, croyant que cela était à nous, je l'ai porté à Louise.

Mme Danvelle. Vous ne cherchez pas Raoul, pour lui rendre sur-le-champ un titre si précieux pour lui !

Louise. C'est ce que nous faisions, quand vous avez paru.

Mme Danvelle, *elle prend ses deux filles dans ses bras.* Mes pauvres enfants !... (*Elle garde un moment le silence.*) Je n'aime pas ce déguisement et cette feinte !... Nous laisser établir ici !... Que dira-t-on de nous ?... Quelle confusion !... Partons, mes filles, sans tarder un moment... Je ne reverrais pas Raoul, s'il n'était pas nécessaire de lui rendre nous-mêmes son titre... Ah ! si ce n'était pas un enfant, j'aurais de la peine à ne pas éclater... Venez, mes filles ; à l'auberge dès ce soir ! Nous ne coucherons pas sous ce toit.

Louise. Nous vous suivrons, ma mère. (*Elle court prendre les chapeaux et les châles.*)

Mme Danvelle, *avec amertume.* Je prévois ici la joie d'une personne dont je ne puis me résoudre à souffrir le mépris.

Marie. Consolez-vous, chère maman ; qu'importe ce que Marthe pourra dire ? (*Elles mettent leurs châles et leurs chapeaux.*)

Mme Danvelle, *elle voit sortir de la ferme Raoul, Joseph et Marthe. Joseph a une blouse bleue, belle et neuve ; Marthe est endimanchée ; Raoul a quitté ses habits de voyageur ; il a une mise élégante.* Les voici.

SCÈNE XX.

MARIE, LOUISE, Mme DANVELLE, RAOUL, MARTHE, JOSEPH.

Mme Danvelle. Monsieur Raoul veut bien enfin se faire connaître !

Raoul. Pardonnez-moi, chère tante, une ruse... qui m'a bien mal réussi ! Je ne partirai pas sans avoir obtenu ma grâce.

Mme Danvelle. Vous partez ?

Raoul. Oui, ma tante, je vous laisse chez vous.

Mme Danvelle. Qu'est-ce à dire ? Je ne vous crois pas capable de nous railler dans l'état où nous sommes. Adieu, c'est à nous de vous quitter la place. Mais avant de nous retirer...

Raoul, *il interrompt sa tante.* Que dites-vous ? Ah ! quoi qu'il fût arrivé, je ne vous aurais pas laissées partir ; mais, à présent, vous êtes seules héritières ; et... moi... (*Mystérieusement à Mme Danvelle.*) Souffrez que je ne m'explique pas plus clairement. Il y a quelqu'un ici que je ne veux pas affliger.

Marthe. C'est moi, Joseph, c'est moi qu'il veut dire ! Ce papier que j'ai brûlé...

Joseph. Je devine ! C'était le testament !

Mme Danvelle. Quel testament as-tu brûlé, Marthe ?

Marthe. Ah ! madame, il avait dormi là sur ce banc... Des papiers étaient tombés de sa poche... Et moi... Ah ! ah !... Je les ai trouvés... et brûlés !... (*Désespoir.*)

Mme Danvelle, *elle rend le testament à Raoul.* Heureusement Marie avait déjà sauvé celui-ci, et vous cherchait pour vous le rendre. (*Raoul prend le papier et le parcourt avec émotion. Joie de Marthe et de Joseph.*) A présent, mon neveu, vous voyez bien qu'il ne nous reste plus qu'à nous retirer. Adieu ; soyez heureux ; et, si nous nous fixons dans le voisinage, venez nous voir quelquefois.

Raoul. Vous me quittez ! Ma tante ! Mes cousines !

Louise. Adieu, mon cousin.

Raoul. Et nos fleurs, Louise ! Et nos fraises !

Marie. Adieu, Raoul !

Raoul. Marie, vous aussi ! Et Pietro ? Et le bal de ce soir ?

Joseph, *attendri.* Ah ! chers enfants !

Marthe. Madame, laissez-vous fléchir, et ne les séparez pas ! Pardonnez-moi ma méchante humeur ; je ne sais plus lequel j'aime le mieux.

Raoul. Partageons comme frères, ma tante ! je n'ai jamais eu d'autre pensée. (*Il regarde Marie tendrement.*)

Mme Danvelle. Non, Raoul, vous êtes trop jeune pour vous dessaisir.

Raoul, *il déchire le testament.* Voilà qui est fait !... Mon oncle, le cœur me dit que vous m'approuvez !

Mme Danvelle, *elle embrasse Raoul.* Mon cher neveu... mes filles... mes trois enfants !... Vous êtes tous nécessaires à mon bonheur. (*Elle ôte son châle et son chapeau.*)

Marie et Louise, *imitant leur mère.* Nous restons !

Joseph, *à Marthe.* Apprendras-tu à lire, cette fois ?

Marthe, *à Joseph.* Pourquoi ? Si j'avais su lire, ça n'aurait pas si bien fini.

Mme Danvelle. Au fait, *tout est bien, qui finit bien.*

J. J. PORCHAT.

CHRONIQUE DU MOIS.

BAYARD, AUTEUR DRAMATIQUE.

On doit la vérité aux morts; c'est la leçon des vivants. Disons donc la vérité sur Bayard. Et commençons par le blâme, l'éloge aura plus de valeur ensuite.

Bayard était un des hommes et un des écrivains qui pouvaient relever et moraliser le théâtre de nos jours. Il n'avait qu'à suivre ses goûts beaucoup plus littéraires et sa conscience beaucoup plus délicate que les goûts et la conscience des vaudevillistes du métier. Une belle position dans le monde, une vie de famille honorable, achevaient de lui rendre cette mission facile. Il serait mort à l'Académie française, entre deux œuvres durables et honnêtes, et non sur le seuil d'un petit théâtre, entre une pièce de facture et une pièce immorale.

Il a failli à ce noble rôle, malheureusement pour lui et pour tout le monde. A côté de la *Reine de seize ans*, de *Louise*, de *Philippe*, de la *Manie des places*, de *Marie Mignot*, de la *Lectrice*, de la *Fille de l'avare*, de *Mathilde*, d'*Hortense de Cerny*, du *Changement de main*, du *Gamin de Paris*, etc., qui promettaient le drame du cœur et la comédie du salon, il a prodigué au mauvais goût du siècle les charges antilittéraires et scabreuses de *Frétillon*, de la *Marquise de Prétintaille*, d'*Indiana et Charlemagne*, de *Richelieu*, de *Létorières*, et enfin du *Décaméron*. (Le *Mari à la campagne*, lui-même, son plus beau succès à la Comédie-Française, est une concession fâcheuse à l'esprit antireligieux.)

Quel fruit a-t-il retiré de ces œuvres indignes de sa personne et de son talent? Une vie fébrile et énervante, et une mort qui semble une expiation vengeresse.

Le soir même de la répétition de ce *Boccace*, qu'il n'aurait jamais dû écrire, dont il avait disputé les inconvenances à la censure, avec un courage dont rougissait sa pudeur; il célébrait par un bal l'anniversaire de la naissance de sa fille, de sa fille qu'il eût écartée de sa dernière pièce comme d'un mauvais lieu. Tels sont les accommodements de ceux qui ont deux consciences, l'une pour leur vie, l'autre pour leurs ouvrages; l'une qui réprouve les immoralités que tolère l'autre; celle-ci égarée jusqu'au scandale par l'amour du lucre et du succès, celle-là croyant tout racheter par une considération menteuse : — lâche complicité du monde, que doivent châtier les plumes honnêtes!

La fête de Bayard se prolongea — sans peur sinon sans reproche — jusqu'au lendemain matin. A six heures, il souriait encore à ses amis. Deux heures avant, une faiblesse l'avait abattu; mais il s'était relevé disant: ce n'est rien! et il avait redonné le signal des quadrilles. L'aube faisant pâlir les lustres, Bayard se sent épuisé, et congédie enfin les danseurs, en imposant silence à l'orchestre. Il se couche et s'endort, puis s'éveille dans la douleur. Un médecin accourt, il en appelle d'autres. Il était trop tard. A neuf heures, Bayard expire, foudroyé par un anévrysme.

Vous jugez de l'effet d'une telle catastrophe! Le cadavre est étendu au milieu des fleurs et des toilettes du bal... Les croque-morts se croisent dans l'antichambre avec les tapissiers. Ceux-ci emportent les girandoles, ceux-là apportent la bière... Les danseurs de la nuit apprennent que la main qui serrait la leur est glacée à jamais. Au foyer du Vaudeville, on attendait l'auteur de *Boccace*. Un bruit sinistre annonce que l'auteur est mort! Les comédiens croient à une mauvaise plaisanterie; mais la plaisanterie devient une réalité! Et tout le monde s'enfuit avec épouvante!

On se souvient, dit M. Guinot, que, « pendant le bal, il avait pris le bras d'un jeune musicien, et l'avait amené dans le salon réservé aux joueurs.

— Savez-vous quel est le jeu que jouent ces messieurs? lui demanda-t-il.

— Non, répondit le jeune artiste, très-ignorant de tout ce qui concerne les cartes.

— C'est le whist. Vous voyez qu'il y a une place vide, et devant cette place des cartes étalées sur le tapis: cela s'appelle jouer avec un mort. Vilain mot, n'est-ce pas, et singulièrement placé dans un jeu. Un mort! comme c'est réjouissant! — Un mort! je ne m'accoutumerai jamais à ce mot-là!

En reconduisant, à la sortie du bal, M. Varner, son ancien camarade de Sainte-Barbe, devenu un de ses plus spirituels collaborateurs, Bayard lui avait dit, raconte le même chroniqueur :

— Viens me prendre à onze heures et demie, je te mènerai à ma répétition du Vaudeville.

Exact à ce rendez-vous, M. Varner arrive; il trouve la porte ouverte; il entre dans le cabinet, s'asseoit devant le feu et attend en tisonnant. Une demi-heure se passe, et M. Varner se disait : — Le paresseux! il se sera couché tard et il dort sans doute, à moins pourtant qu'il ne se soit rendu au théâtre avant mon arrivée. M. Varner se lève, traverse l'appartement comme un ami de la maison, et à la première personne de la famille qu'il rencontre :

— Eh bien! dit-il, Bayard est donc *parti?*

On comprend l'effet de ce mot et la douleur qui le suivit, lorsque le plus ancien et le meilleur ami de Bayard reçut à bout portant la sinistre nouvelle! »

Et le lendemain, le théâtre, l'Académie, la littérature, les arts en deuil, suivaient sa dépouille au Père-Lachaise!

Et le surlendemain, on jouait au Vaudeville, devant trois mille personnes, cette pièce du *Décaméron* que son âme reniait aux pieds de Dieu! Et le public rougissait de ces lazzis débités au nom d'un mort, de ces gravelures qui faisaient grimacer un cadavre! Et l'acteur pleurait et frissonnait en jetant aux bravos suffoqués de la salle le nom de Bayard, diffamé par une telle représentation!

Encore une fois, voilà la morale parisienne! Nous le répétons d'autant plus haut, que cette leçon est déjà oubliée.

Maintenant, paix à la mémoire de Bayard, et voyons comment l'homme rachetait l'écrivain.

Bayard, dit encore M. Guinot, « était indulgent comme le sont toujours les forts. Il applaudissait aux succès de ses rivaux. Il était secourable à ses jeunes et à ses vieux confrères, tendant la main aux uns pour les aider à arriver, prêtant le bras aux autres pour soutenir leurs derniers pas. — Un vieux vaudevilliste, depuis longtemps hors de combat, étant venu le voir un matin, se plaignait de sa mauvaise fortune et de l'injustice des directeurs; sa misanthropie, tant soit peu brutale, s'emportait jusqu'à faire de fâcheux compliments à son patient auditeur. — Mais enfin, dit-il en se résumant, puisque vous êtes l'auteur à la mode, je ne sais pas trop pourquoi, il faut bien que je fasse une pièce avec vous, et c'est ce que je viens

vous proposer. — Très-volontiers, répondit Bayard. Si vous avez un sujet de vaudeville, donnez-le-moi, et je me charge du reste. — Ah! il faut que ce soit moi qui fournisse le sujet? reprit le vieil auteur avec un sourire ironique; et s'approchant de la bibliothèque, il prend un volume de Béranger, l'ouvre, tourne trois ou quatre feuillets, et dit, en lisant le titre d'une chanson : — Voici l'affaire; on peut, ce me semble, bâtir une pièce sur ce titre-là? — Oui sans doute. Eh bien! c'est convenu; j'accepte votre sujet et je vais m'y mettre. — A la bonne heure! et surtout ne lambinez pas, dit le vieux vaudevilliste en se retirant. Quelques jours après, Bayard invita son collaborateur à venir entendre la lecture de leur pièce. Le bonhomme arrive, écoute, et quand l'œuvre est lue : — Hum! dit-il d'un ton de reproche, vous avez souvent fait mieux que cela! Ce fut tout le remerciement que reçut Bayard pour s'être donné la peine de faire seul cette pièce qui eut beaucoup de succès et fut d'un bon rapport pour le vieil auteur rajeuni. »

L'ingratitude ne le décourageait pas, ajoute son biographe, et quand elle se présentait sous une forme plaisante, il en riait le premier et continuait de mettre ses bons offices à la disposition de tous ceux qui les réclamaient. — Une pauvre femme, veuve d'un écrivain qui avait inutilement essayé d'aborder le théâtre et n'était parvenu qu'à produire quelques faibles essais, va trouver Bayard et lui apporte deux manuscrits laissés par son mari. Dans sa détresse, elle comptait beaucoup sur cette ressource. Bayard l'accueille avec sa bonté accoutumée, lit les deux pièces, qui sont l'une et l'autre informes, détestables, impossibles, et il répond à la pauvre veuve : — « Ce sont deux ouvrages charmants, dont je me charge avec grand plaisir, et qui, soyez-en sûre, vous rapporteront de bons bénéfices. » Et à la place des deux manuscrits qu'il jeta au feu, Bayard fit participer la veuve à deux de ses meilleures pièces, qui, comme il le lui avait prédit, lui rapportèrent d'excellents profits.

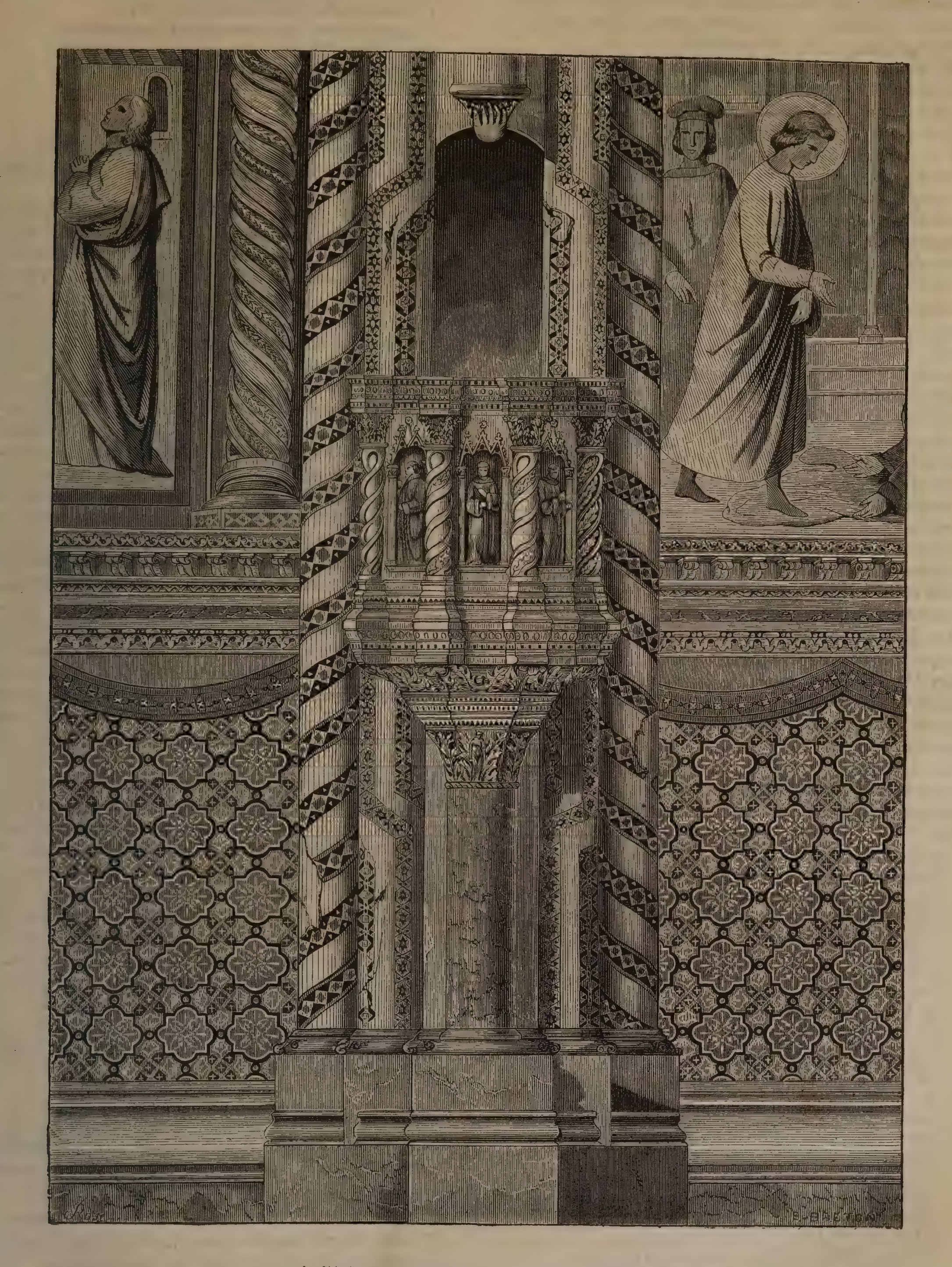


Portrait de Bayard.

Bayard avait fait, au collége Sainte-Barbe, de très-bonnes études; il ne fut jamais infidèle à Virgile et à Horace; mais en quittant les classes, il emporta, pour faire des vaudevilles, le *Dictionnaire des rimes*, de M. Delanneau, directeur de Sainte-Barbe!

Destiné par sa famille à la chicane, il fit son droit et entra chez l'avoué Petel. « Or, devinez quels étaient ses camarades de cléricature? M. Mitouflet, devenu plus tard avoué à son tour, et M. Mathieu, devenu le cardinal Mathieu, archevêque actuel de Besançon. Les trois amis s'occupaient à des travaux bien divers : le premier grossoyait de la procédure, le second étudiait les pères de l'Eglise, le troisième rimait des couplets et filait des scènes. Un soir, c'était un samedi, maître Petel, pressé par un client qui demandait avec instance la grosse d'un jugement, ou-

vre le pupitre de M. Mathieu ; il y trouve un sermon en trois points, orné d'une foule de citations latines ; il se jette sur le pupitre de Bayard, il découvre quoi ? une comédie en cinq actes et en vers ; il commençait à désespérer, lorsque, heureusement, dans le troisième pupitre se trouva le fameux jugement. Fixé sur les goûts et les tendances de



Chaire de l'église de Saint-François, à Assise (page suivante).

ses deux premiers clercs, l'avoué envoya l'un au séminaire, l'autre à l'Odéon, et du troisième, M. Mitouflet, il fit son maître clerc. » (Matharel.)

Bayard donc débuta, au comité de l'Odéon, par la lecture d'une comédie en cinq actes, en vers, qui fut — reçue par acclamation ? — non pas ! mais refusée à l'unanimité !

Le débutant furieux court alors chez un autre clerc d'avoué, qui griffonnait aussi des couplets sur ses assignaions. Ce clerc était M. Scribe, dont M. Merville, son patron, disait : — La présence de Scribe à mon étude équivaut à l'absence de trois clercs. Il ne fait rien, et il empêche ses deux voisins de rien faire.

M. Scribe habitait dans ce temps-là une mansarde, rue du Sentier. Il consola Bayard en lui montrant quatre vaudevilles refusés à lui Scribe !

Tous deux prirent bientôt leur revanche ; le premier par les centaines de pièces qui, de sa mansarde, l'ont conduit à l'Académie française, à son hôtel et à ses châteaux ; le second, par la *Promenade à Vaucluse*, *Guillaume et Marianne*, *Roman à vendre*, joué par Samson ; le *Dernier jour de folie*, avec M. Romieu ; la *Porte secrète*, avec Desaugiers ; la *Belle-mère*, avec M. Scribe, qui lui donna bientôt la main de sa nièce ; puis la *Reine de seize ans*, *Louise*, *Philippe*, la *Manie des places*, défendue par la censure, mais autorisée par M. de Martignac, avec ce mot exquis : — *Je permets tous les ouvrages qui n'attaquent que moi !* et enfin *Marie Mignot*, la *Grande dame*, *Moiroud*, *Mathilde*, le *Gamin de Paris*, les *Enfants de troupe*, le *Fils de famille*, etc. ; et les 230 pièces qui valurent aussi à Bayard un château, et un château historique, en pleine forêt de Marly !

Cette villa étrange s'appelle le Désert de Retz. C'est un désert, en effet, mais un désert admirable : une tour sauvage, aux murs crevassés, aux créneaux en dents de scie, avec tout le confortable moderne au dedans ; à l'entour, une immense pelouse accidentée, une pièce d'eau, un pavillon chinois... A l'horizon, les deux forêts de Marly et de Saint-Germain.

Delille a chanté le Désert dans son poëme des *Jardins*. Son premier propriétaire fut de Monville, fermier général, qui y dépensa des millions. Un jour une femme vint contempler cette merveille, et jura d'en avoir autant. Cette femme était Marie-Antoinette, et le Désert enfanta Trianon.

C'est là que M. Scribe écrivit un matin, sur l'album de sa nièce, Mme Bayard, ces vers à son émule et à son fils d'adoption :

Au Désert de Retz, 30 octobre 1842.

A toi, mon camarade en nos jours de collége,
Mon neveu, mon rival et toujours mon ami !
Je t'écris sous ce toit par tes soins embelli,
Dans la tour où Phœbus (1) doublement te protége,
Dans ces riches jardins, doux et noble repos
Conquis par tes talents, payé par tes travaux,
D'où partent chaque jour, ornement du théâtre,
Ces chefs-d'œuvre nouveaux de ta verve folâtre,
Qui, sous tes pampres verts, dans le *Désert* sont nés,
Et qui dans le désert ne sont jamais donnés !

De ces riants coteaux, de ce vallon tranquille,
Le premier possesseur, m'a-t-on dit, fut Monville,
Le Rothschild de son temps !... et qui, par son crédit,
Battait monnaie alors, comme toi, par l'esprit !
Mais s'effrayant bientôt de cette solitude
Où, fermier général, il bâillait comme un roi,
Il quitta ce désert trop grand pour lui... Mais toi,
Chez qui brillent les arts, le bonheur et l'étude,
Et de joyeux enfants et leurs jeunes plaisirs,
Et tes anciens amis et leurs vieux souvenirs...
Je crains peu que l'ennui franchisse ta frontière,
Et tu n'es jamais seul dans ton parc solitaire !

Dans chaque allée, ami, tes pas sont entourés
De gens d'esprit nombreux et partout admirés,
Le brillant *Richelieu*, l'élégant *Létorière*,
La leste *Frétillon*, *la grande Dame* altière,
Et *Mignot*, et *Moiroud*, le roi des commerçans,
Soldats, *Enfants de troupe* et *Reine de seize ans*,
Et même de *Paris les Gamins et les Fées*
T'apportant leur gaîté, leur gloire et leurs trophées,
Sont vivants dans ces lieux, et viennent de concert
Meubler ta solitude et peupler ton *Désert !*

EUGÈNE SCRIBE.

(1) Phœbus, le chien de garde du château.

L'ARCHITECTURE DU Ve AU XVIe SIÈCLE

ET LES ARTS QUI EN DÉPENDENT, PAR JULES GAILHABAUD (1).

MM. Gide et Baudry poursuivent, avec une activité doublée par le succès, leur belle publication de l'*Architecture du cinquième au seizième siècle*, dont nous avons déjà rendu compte à nos lecteurs. 62 livraisons, parues régulièrement, permettent d'embrasser aujourd'hui l'ensemble imposant de l'ouvrage et d'en apprécier les merveilleux détails. Il était impossible de débrouiller avec plus de précision le chaos de livres et de gravures inspirés depuis trente ans par l'étude du Moyen Age. Au milieu de ce chaos, l'architecte, l'artiste, l'historien, le touriste, l'amateur, l'industriel, le prêtre, cherchaient péniblement et infructueusement les matériaux nécessaires à l'intelligence, à la reconstruction et à la restauration des palais, des hôtels, des églises et des monuments de toute sorte. Grâce à M. Gailhabaud et à ses éditeurs, on pourra maintenant relever par la pensée et par la main tous les chefs-d'œuvre de l'architecture dans sa plus admirable période, « depuis la cathédrale somptueuse jusqu'à la délicate sculpture cachée sous le pignon de la demeure la plus simple, depuis le vitrail aux riches couleurs jusqu'au meuble de bois ou à l'ornement en fer ouvragé » ; car l'auteur n'a rien oublié de tous les arts qui se rattachent à son sujet. Il a rétabli l'arbre entier avec toutes ses branches, nous allions dire avec toutes ses fleurs, à la vue des modèles de grâce et d'élégance dont la gravure et la lithochromie ont émaillé ces pages.

On en jugera par la chaire de l'église de Saint-François, à Assise, que nous reproduisons sur bois, d'après la planche coloriée de MM. Gide et Baudry. Cette chaire marque la transformation de la tribune sacrée en Italie, au treizième siècle, c'est-à-dire la transition architecturale entre l'ambon et la chaire à couronnement. Quant à l'ornementation, elle est du commencement du quinzième siècle. Le tout est décoré dans le goût des peintures murales qu'on fait revivre avec tant d'éclat à Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Gervais et à Saint-Severin. Pourquoi n'y ferait-on pas revivre aussi cette chaire splendide, avec sa caisse polygonale, ses colonnes enroulées, ses frontons si purs, ses corniches d'or et de marbre, ses niches gothiques et ses statuettes ?

UN BON EXEMPLE.

Les journaux ont annoncé, le mois dernier, l'honorable et touchant hommage que les habitants du troisième arrondissement de Paris ont fait à leur maire, M. Decan de Chatouville (2), qui administre depuis près de vingt ans,

(1) Gide et Baudry, rue Bonaparte, 5. — 150 à 200 livraisons grand in-4°, à 1 fr. 75 c. la livraison, contenant chacune une ou plusieurs notices et deux planches gravées sur acier, ou coloriées par la lithochromie.

(2) C'est le digne fils aîné du magistrat cité plus haut dans notre chronique de *Feuillancourt*. Les traditions d'honneur et de dévouement se continuent, on le voit, dans la famille.

avec tant d'intelligence et de zèle, cet important quartier de la capitale. L'hommage consistait en une épée municipale, à poignée d'argent ciselé, au chiffre du donataire, avec la croix d'officier de la Légion-d'Honneur que venait de lui décerner le gouvernement; et le cadeau était le produit d'une souscription, fixée à 25 centimes, pour que le pauvre ouvrier pût y prendre part aussi bien que le riche commerçant.

Les circonstances qui ont précédé cet événement ne sont pas moins intéressantes que l'événement lui-même, et présentent un exemple qu'il est bon de soumettre à l'émulation de la France entière.

Non-seulement M. Decan de Chatouville, pendant sa longue et infatigable administration, s'est montré aussi courageux dans les mauvais jours qu'habile et sage dans les temps paisibles; mais il a fondé, dirigé et fait prospérer sur son arrondissement des œuvres de progrès, d'instruction et de moralisation, qui devraient être imitées dans toutes les communes de notre pays. Il a réuni, au profit de ces œuvres excellentes, le concours dévoué des délégués du conseil académique, des membres du bureau de bienfaisance, de la garde nationale et de la grande majorité des habitants.

Par exemple, nous raconte M. Edouard Fournier, les petits enfants qui vont aux écoles communales, mais que le manque de vêtements convenables empêcherait peut-être de suivre exactement les classes, surtout en hiver, reçoivent, par l'entremise de l'administration, des vêtements de toute sorte. Si un enfant tombe malade, des secours efficaces ne font défaut ni à lui ni à sa famille.

Quand l'éducation communale est terminée pour les élèves, ils ne sont pas abandonnés; les uns sont entretenus à l'école Turgot, les autres sont mis en apprentissage, et le troisième arrondissement subvient encore à toutes les dépenses, en totalité ou en partie. Ce n'est pas assez de veiller ainsi sur les enfants pauvres et de les entourer de tout le bien-être que sait créer la bienfaisance; le troisième arrondissement songe aux enfants aisés, et s'applique à prouver que, pour sa vigilance toute paternelle, ceux-ci ne sont que les égaux de ceux-là. Tous les ans, une solennelle distribution de prix réunit les meilleurs élèves des nombreuses institutions: école de dessin, ouvroirs, maîtrises, classes d'adultes, écoles communales, pensions, externats qui se trouvent dans la circonscription. Comme consécration publique du rang que lui ont valu ses succès et sa bonne conduite pendant toute l'année dans sa pension, dans son ouvroir, dans son école, chacun de ces élèves reçoit un prix d'excellence. S'il appartient aux écoles communales, on lui donne un livret de la caisse d'épargne ou de celle des retraites; une médaille d'honneur, un beau livre, ou bien seulement une mention honorable; s'il appartient aux établissements privés, la récompense n'ayant plus besoin d'être un bienfait, il a droit à un livre de choix ou à une mention honorable. Il n'est pas un élève, pas un maître, qui ne pense toute l'année à cette belle distribution, appelée à mettre en présence tant de généreuses rivalités; et cette pensée seule entretient, dans les écoles différentes, l'émulation la meilleure et la plus féconde. Ces solennités, admirables par le but, le sont aussi par le spectacle vraiment touchant qu'elles ramènent chaque année au jour de la distribution, présidée par le maire. Pour subvenir aux frais de cette bienfaisance, si fructueusement et si opportunément prodigue, M. Decan de Chatouville s'est créé de nombreuses ressources. D'abord, il fait d'incessants appels, et toujours avec succès, aux dons particuliers des habitants; des souscriptions sont ouvertes, des collectes sont faites dans les rangs de la garde nationale, et chaque année cette récolte charitable est aussi toujours abondante; enfin on réunit tous les enfants dans la magnifique église Saint-Eustache, cette cathédrale du commerce parisien; on groupe en chœur leurs voix charmantes et on leur fait chanter une messe solennelle; le public est encore là plus nombreux qu'aux distributions annuelles, et cette fois encore chaque assistant doit apporter sa part de bienfaits.

Or, en 1853, au moment où le chef de l'Etat nommait M. Decan officier de la Légion-d'Honneur, au moment où ses administrés reconnaissants souscrivaient par milliers à son épée magistrale, la distribution des prix et la messe de Saint-Eustache ont attesté plus brillamment que jamais la prospérité de l'œuvre d'instruction et de bienfaisance. La distribution de l'école de dessin, dirigée par M. Dupuy, était honorée de la présence de M. Schnetz, le directeur de notre Académie de peinture à Rome. Deux médailles d'or, envoyées par l'Empereur, étaient décernées aux élèves qui avaient mérité le premier rang dans l'application du dessin aux arts industriels... Et quelques jours après, le 3 mars, monseigneur le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, se rendant à l'appel du maire et du clergé de Saint-Eustache, ajoutait aux secours humains les bénédictions divines sur la généreuse entreprise du troisième arrondissement.

N'y a-t-il pas là de quoi encourager tous ceux que tentera un aussi noble exemple? Avis aux maires, aux conseillers, aux instituteurs, aux prêtres, aux chrétiens, à quiconque a une bonne volonté et une petite influence!

LES PRÉDICATEURS DE PARIS.

La chaire de Saint-François nous rappelle les célèbres prédicateurs dont nous devons continuer la revue. En attendant les notices et les portraits de ceux qui ont fécondé le dernier carême: les pères Félix et Souiard, l'abbé Lecourtier, archiprêtre de Notre-Dame, l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry, etc., voici deux anecdotes authentiques et touchantes qui valent mieux qu'une docte analyse de leurs sermons, et qui résument, pour ainsi dire, le fruit et la fleur de leur éloquence.

C'était à Saint-Merry, dans cette église du quartier des émeutes, où la misère jalouse coudoyait naguère l'opulence aveuglée; où ces deux extrêmes se touchent aujourd'hui par la charité, dont le précepte et l'exemple sont donnés si efficacement par le digne successeur de l'abbé Annat.

M. Gabriel venait de recommander ses pauvres avec cette autorité du cœur dont le langage lui est naturel, avec cette double persuasion du prêtre, qui est à la fois le ministre du Ciel et l'homme de son temps. Les chrétiens émus défilaient devant les dames de charité qui recevaient les aumônes à la porte du temple. Un enfant, un gamin de Paris, passe devant la bourse tendue. Il a pour tout bien, comme le Juif errant, cinq sous gagnés à la sueur de son front, et destinés à des jouets qu'il rêve depuis un mois. Abandonnera-t-il, sur ce trésor, la part du pauvre? Oh oui! car le pauvre est son frère, à double titre. Des cinq sous comprimés dans ses doigts, son premier mouvement, le mouvement humain, détache une pièce qui tombe dans la bourse. Puis il va s'éloigner,... quand un second mouvement, le mouvement divin, l'élan de la charité, lui arrache et verse à la dame attendrie les cinq sous l'un après l'autre! Après quoi, il s'élance d'un bond

joyeux dans la rue, pauvre enfant ruiné, millionnaire devant Dieu !

Derrière lui venait une femme plus misérable encore, car elle n'avait pas même le denier de la veuve. Toute sa richesse ici-bas se composait d'une petite croix de cuivre et d'une plus petite médaille d'argent qu'elle portait au cou. C'était pour elle plus qu'une fortune ; c'était un souvenir, un talisman, toute la poésie, tout le charme et tout l'espoir de sa chétive existence, la consolation du passé, la résignation du présent, l'illusion de l'avenir ! Eh bien, la pauvre femme détache de son cou la croix et la médaille, et les jette dans la bourse de la quêteuse !...

Le soir, informé de ces deux épisodes du matin, le curé les raconte en chaire, avec la mâle simplicité de sa parole. Et qu'arriva-t-il à la porte de l'église, après son homélie? Des femmes du monde, des heureuses du siècle, luttant de charité avec le gamin et la mendiante, décrochent leurs pendants d'oreilles, et les déposent dans la bourse des pauvres.

Mais ceci n'est rien encore. Voici le miracle du carême, — toujours à Saint-Merry.

Une vieille pauvresse, nourrie par les bureaux de charité et de bienfaisance, et par un travail qui lui rapporte six sous par jour, va trouver à la sacristie un vicaire de la paroisse, et lui remet neuf francs pour neuf messes qu'elle lui demande. Le vicaire promet les messes et veut refuser l'argent; mais la bonne femme insiste et l'oblige d'accepter son tribut, au nom de Dieu à qui elle tient à l'offrir.

— Ce sont mes économies, ajoute-t-elle naïvement; n'en dites rien à M. le curé qui me donne du pain ; je vous jure que cette somme vient de mon travail, et non de ses aumônes... J'ai pris cela sur mes journées, depuis dix-huit mois...

— Et pour qui dirai-je les neuf messes? demanda le prêtre avec émotion.

— Ah! voici la chose, répond la vieille en comptant sur ses doigts; vous direz les trois premières pour mon mari, que le bon Dieu m'a pris, il y a vingt ans. Vous direz les trois suivantes pour un jeune homme qui vient de mourir dans la chambre à côté de la mienne, et à l'âme duquel j'ai bien peur que personne ne songe... Je ne le connais pas, mais voici son nom de baptême... Notre-Seigneur le reconnaîtra bien à ce nom-là...

— Et les trois dernières ! reprend le vicaire, de plus en plus édifié.

— Les trois dernières, vous les direz... pour les trois âmes les plus oubliées dans le purgatoire.

Et la pauvresse s'en alla, laissant le prêtre en larmes, sans se douter qu'elle venait de résumer toutes les charités chrétiennes, dans l'esprit de famille, dans l'amour du prochain, et dans la communion des âmes, en ce qu'ils ont de plus essentiel, de plus sublime et de plus profond.

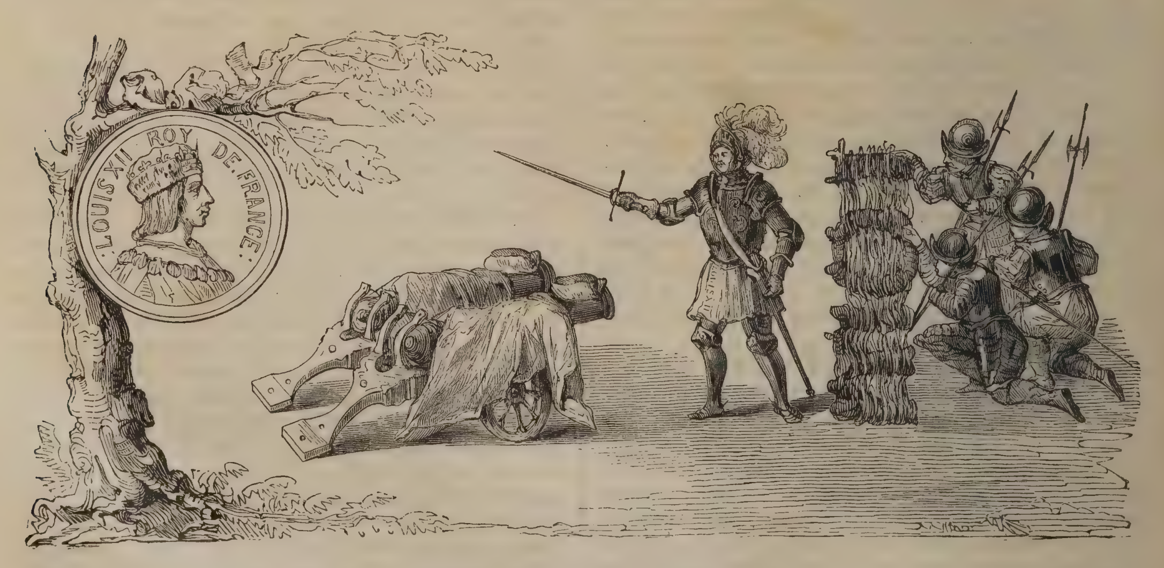
Mais comment louer une éloquence qui produit de tels résultats?... C'est ce que nous essayerons de faire au premier jour.

HONORÉ-DAVID PILFOL.

Il vous souvient, chers lecteurs, je n'en veux pas douter, de trois articles remarquables publiés depuis quatre ans dans le *Musée des Familles : La Hongrie*, *Un repas romain* et *Siméon Chardin*. Ces articles, où l'éclat de la forme le disputait à la solidité du fond, étaient signés Honoré David, talent nouveau et nom inconnu, à qui nos colonnes ouvraient les portes de la renommée. Nous attendions, et vous aussi, le jeune auteur à d'autres œuvres. Il nous en confiait les projets favoris, car son caractère, autant que ses travaux, avait fait de lui un de nos amis les plus chers. Eh bien, le mois dernier, Honoré David s'est éteint à vingt-cinq ans, disputé vainement à la mort par tous les soins de l'amitié et tous les efforts du dévouement. En donnant comme nous une larme à sa mémoire, donnez comme nous aussi une action de grâce à la noble famille qui est devenue la sienne près de sa lente agonie, et qui a fait revivre pendant deux mois, autour de son lit de mort, son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, ensevelis avant lui au delà des mers, et dont il n'aura connu les visages qu'en les embrassant aux pieds de Dieu.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS.



Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7. Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

LA VIE DES RUSSES A LA CAMPAGNE ET DANS LEURS TERRES.



Ile de Tzarine, à Péterhoff.

I. Retour du printemps. — Départ empressé des Russes pour la campagne. — Pourquoi cet empressement. — Physionomie des maisons de campagne de la Russie. — Leur architecture, leurs ornements, leur confort. — Paulowsky. — Son Vauxhall. — Ses fêtes. — Sa société.

A peine le soleil de mai a-t-il fondu les glaces de la Néva et réveillé, parmi les feuilles naissantes des jardins et des parcs, la troupe joyeuse des oiseaux printaniers, qu'une sorte de délire s'empare de tous les habitants de Saint-Pétersbourg. C'est à qui s'échappera le plus vite de ces maisons et de ces palais transformés, pendant huit mois, en serres chaudes, où, malgré l'éclat des fêtes et des plaisirs, la beauté s'étiole, la vie suffoque. On a soif de grand air et de liberté. D'ailleurs, la vie d'hiver n'est-elle pas, en Russie, la vie officielle, la vie en uniforme ? Quel bonheur de pouvoir secouer ces entraves pour parcourir, en redingote de propriétaire, les champs parés de la semence de l'automne, ou pour folâtrer en léger peignoir sur le vert gazon des prairies !

Cet empressement des Russes à émigrer à la campagne s'explique encore par le peu de temps qu'ils ont à y séjourner. Chez eux, l'été n'est qu'un rayon entre deux nuages ; le moindre souffle peut combler le vide et ramener, sinon les glaces et les frimas, du moins les vents froids, les brouillards sinistres, les pluies fécondes en déceptions et en tristesse. Alors, il ne reste plus qu'à plier

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

sa tente et à revenir sous les toits de la cité, pour y maudire l'ingrate nature à laquelle on a demandé en vain du bonheur.

La plupart des maisons de campagne de la Russie semblent avoir été bâties en conséquence de cette brièveté et de cette mobilité de la saison. Ce sont plutôt de fugitifs abris que de sérieuses habitations. On n'y voit ni pierre ni brique, seulement du bois. Cela suffit pour l'usage éphémère auquel elles sont destinées. Du reste, à défaut de solidité dans les murs, la décoration y abonde. Les Russes ont la passion de la bigarrure : on dirait que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se sont donné rendez-vous sur les toits, sur les balcons et autour des portes et des fenêtres de leurs villas, pour lutter d'éclat et de variété avec les fleurs des jardins qui les environnent. Goûts singuliers et même un peu sauvages ! Mais cette singularité et cette *sauvagerie* ne sont pas sans charmes. Je dois dire cependant que, parmi toutes ces enluminures, on voit s'élever aussi çà et là des bâtiments simples et nobles ; et quant à ceux de la couronne, châteaux impériaux ou villas princières, ils ne le cèdent en magnificence et en bon goût à aucun des bâtiments de ce genre dont se vantent les autres nations de l'Europe.

Un autre caractère des maisons de campagne de la Russie, c'est de reproduire dans leur architecture toutes les fantaisies les plus splendides de l'art grec. Colonnes, chapiteaux, portiques, corniches, rien n'y manque. La coupole byzantine s'y rencontre aussi quelquefois. En effet, Athènes et Constantinople devaient rayonner sur le génie du peuple de Moscou. J'aime mieux toutefois, en fait de maisons de campagne russes, celles qui se rapprochent le plus des *isbas* nationaux, ou des chalets suisses, ou même des cottages anglais. Ces formes modernes conviennent davantage à la nature du climat de la Russie, à l'aspect de ses localités, au caractère de sa civilisation.

Des Russes de Saint-Pétersbourg qui passent l'été à la campagne, les uns, plus sérieux ou plus intéressés, vont jusque dans les gouvernements les plus éloignés de l'empire visiter leurs terres et leurs serfs ; les autres, et c'est le plus grand nombre, foule joyeuse et insouciante, ne s'écartent pas des environs de la capitale. Habituellement ils se réunissent dans le même centre, à la suite de quelque jeune et jolie femme, lionne fantasque, ou simple colombe, qui tient, pendant toute la saison, le sceptre des fêtes et des jeux.

En 1846, tout le flot de la société s'était porté à Paulowsky, lieu de plaisance voisin de Tzarskoe-Celo, où feu le grand-duc Michel, frère de l'empereur Nicolas, possédait un magnifique château et d'immenses forêts. Partout où s'étendent les regards, la campagne s'y montre émaillée de gracieuses villas et de maisons de grands seigneurs. Gaieté pleine de verve, imagination féconde en plaisirs, élégance, richesse, confort, rien de ce qui peut embellir la vie ne manque à ces lieux privilégiés. Il y régnait aussi, du vivant du grand-duc Michel, une liberté d'allure et un franc-parler qui contrastaient singulièrement avec l'idée que l'on se fait en France d'un pays gouverné par un monarque absolu. C'était là, sans doute, comme un reflet de la joyeuse humeur et du caractère si bienveillant et si facile du seigneur impérial de Paulowsky.

Mais c'est surtout à onze heures du soir, lorsque le soleil de juin ou de juillet se décide enfin à céder le pas à la nuit, que Paulowsky s'anime et triomphe. Alors son splendide Vauxhall ouvre ses larges portes, et la foule, qu'alimente sans cesse le chemin de fer de Tzarskoe-Celo, s'y précipite, confuse, impatiente. Gungl, le célèbre chef d'orchestre, donne le signal : le concert commence ; puis, bal, tombola, mascarade, jeux de toute sorte. Et tandis que les salles intérieures retentissent de l'éclat de la musique et des transports de la danse, les bosquets et les parcs frémissent au bruit des fanfares et des marches militaires. Quelle animation ! quelle joie ! quelle magnifique ivresse ! Mais voyez donc cette troupe de jeunes gens qui s'avance : ce sont des officiers fraîchement empanachés, qui souhaitent la bienvenue à leur nouvel uniforme. Ils ont la tête montée par le champagne ; et de la danse et des autres plaisirs ils se donnent à cœur-joie. Hâtez-vous, jeunes gens, déjà la caserne vous appelle ; là, vous le savez, il faut serrer la ceinture et porter haut le collet.

La nuit est close. A l'œuvre, artificiers ! Et soudain les fusées volent, les pétards éclatent, les feux de Bengale empourprent les jardins et les bosquets.

Bientôt les salons du Vauxhall sont déserts ; chacun veut voir les soleils tournoyer, les fusées monter au ciel. On se presse au dehors, on se hisse au-dessus des chaises, des tables et des bancs ; on grimpe jusque sur les arbres. Les houras se mêlent au bruit des fanfares et aux détonations des pièces d'artifice. Enfin, voici le bouquet, et, au milieu de ses fleurs jaillissantes, le chiffre impérial couronné d'une auréole. Tout le monde fait silence ; la musique entonne l'hymne national, le *God save King* moscovite ; et, tandis que ses religieux accords s'élèvent vers le ciel, la foule peu à peu s'écoule. La fête est terminée.

C'est ainsi que la société russe de Paulowsky célèbre presque tous les beaux jours de l'été. Ailleurs, on ne trouve ni la même animation, ni le même enthousiasme. Mais laissez venir la saison prochaine ; peut-être alors Paulowsky ne sera plus qu'un désert ; la société capricieuse aura choisi un autre temple à ses jeux bruyants, à ses charmantes folies.

II. Château et parc de Péterhoff. — Route magnifique qui y conduit. — Château du chambellan Narischkine. — L'empereur Alexandre et Narischkine. — Le grand seigneur et le papier timbré. — Cent mille roubles dans un livre. — Fête de l'impératrice à Péterhoff. — Culte des Russes pour leurs souverains. — Comment se porte la Russie? — Le courrier de cabinet et son passe-port.

A l'ouest de Paulowsky, sur les bords du golfe de Finlande, on trouve le château et le parc impérial de Péterhoff. Oh ! que j'aimais à parcourir la belle route qui y conduit, cette route dont chaque verste est marquée par un obélisque de granit, et où tant de somptueux châteaux et de gracieuses villas se déploient de chaque côté, ainsi que les ailes diaprées d'un papillon. Toutes ces magnificences me charmaient d'autant plus, qu'elles formaient un contraste plus frappant avec ces autres routes de la Russie où je m'étais tant de fois fatigué et où je n'avais rencontré que privations et que misères. Invariable prestige du pouvoir ! partout où rayonne son étoile, la foule s'empresse et adore ; la nature elle-même, oubliant sa sauvage indépendance, se mêle au cortége des courtisans, et répand autour d'eux ses parfums les plus suaves, ses fleurs les plus riantes.

C'est sur la route de Péterhoff qu'apparaît ce château de luxueuse mémoire, où le fameux Narischkine se ruinait à fêter l'empereur Alexandre. En passant aujourd'hui devant ses portiques si mornes et si déserts, on croit entendre résonner encore la bruyante harmonie qui le remplissait jadis. Et, lorsque tombe le soir, quelles sont ces

ombres qui s'agitent, légères et vaporeuses, éternisant le bal et le plaisir ?... Telle est, en effet, la puissance du souvenir, qu'il suffit d'un mot, d'un souffle, pour évoquer tout un monde ; le présent est sans cesse envahi et absorbé par le passé !

On raconte qu'un jour, au milieu d'une des fêtes les plus splendides que Narischkine eût jamais données à Alexandre, l'empereur interpella brusquement son favori :

— Combien cela t'a-t-il coûté?

— Une bagatelle ! Votre Majesté.

— Comment! une bagatelle?

— Oui, Votre Majesté.

— Mais encore?

— Oh ! trente roubles tout au plus.

— Tu veux rire!

— Non, Sire, c'est la vérité; l'argent nécessaire pour acheter le papier timbré.

En effet, l'opulent Narischkine ne payait guère les créanciers qu'avec des lettres de change et des hypothèques, s'inquiétant aussi peu de l'échéance des unes que du grèvement des autres, mais comptant, pour y aviser, sur une liquidation d'outre-tombe, dont il laissait, du reste, tout le soin à ses héritiers.

Cependant l'embarras d'argent le jetait parfois dans de terribles anxiétés. Un jour, l'empereur Alexandre, s'en étant aperçu, lui envoya un livre dans les feuillets duquel il avait glissé un billet de cent mille roubles.

Narischkine reçut le livre et ne fit aucune réponse.

Quelques jours après, l'empereur le rencontra.

— Eh bien ! lui dit-il, que penses-tu du livre que je t'ai envoyé?

— Mais, répondit Narischkine, j'attends le second volume, afin de mieux juger l'ouvrage.

Le lendemain, Alexandre lui fit passer un autre billet de cent mille roubles, renfermé dans un second volume, sur le dos duquel il eut soin d'écrire : *Tome second et dernier.*

Péterhoff est le Versailles de la Russie. C'est là que se célèbre, chaque année, la fête de l'impératrice, au milieu d'une splendeur d'illuminations et de feux d'artifices qui rappelle les merveilles les plus gigantesques des *Mille et une Nuits*. Il semble que, ce jour-là, tout ce qu'il y a d'âmes vivantes à Saint-Pétersbourg et aux environs se soient donné rendez-vous au manoir de leur souveraine. Les routes sont couvertes d'équipages de toute sorte, la Néva et le golfe de Finlande sillonnés de bateaux à vapeur et de mille autres embarcations. C'est un empressement et un enthousiasme qu'on ne saurait décrire.

Du reste (on ne saurait trop le répéter), il n'est aucun peuple au monde qui porte aussi loin que le peuple russe le respect et l'amour pour la famille de ses empereurs. J'ai été témoin moi-même, à cet égard, de faits qui m'ont vivement touché.

Un jour que je traversais un village des bords de la Néva, je m'arrêtai dans la maison d'un paysan pour y prendre un peu de repos. Les murs en étaient tapissés d'images, dont chacune représentait un membre de la famille impériale. Le portrait de l'empereur ornait la place d'honneur, c'est-à-dire la place au-dessous de la petite chapelle qui renferme tous les saints aimés du paysan russe, et devant lesquels il brûle, chaque samedi et chaque jour de fête, des cierges et des parfums.

— Comment se porte la Russie? demandai-je brusquement à mon hôte.

— Comment pourrait-elle se mal porter, me répondit-il, puisque son père, l'empereur, se porte bien ?

Cette réponse est d'une naïveté sublime.

Un autre jour, c'était au mois de février 1847, je suivais la belle route de Saint-Pétersbourg à Varsovie, me dirigeant vers Paris, chargé des dépêches du gouvernement. J'avais ordre d'aller vite; je faisais six lieues et quelquefois six lieues et demie à l'heure. J'étais en traîneau. A vingt lieues environ de Kowno, un maître de poste, fort distrait sans doute, me gratifia d'un mauvais attelage et d'un cocher à l'avenant.

Mon traîneau, naguère si rapide, prit l'allure d'un vrai char embourbé.

— *Pacho ! pacho !* (marche ! marche !) criai-je à mon cocher.

Mais celui-ci, me regardant avec un calme imperturbable :

— A quoi vous servira-t-il d'aller plus vite? Soyez tranquille, vous arriverez toujours !

— Comment ! misérable, tu raisonnes ? tu dois me conduire en courrier, entends-tu ?

Il y a un *minimum* de vitesse pour les courriers.

— En courrier ? reprit l'homme d'un air narquois.

— Oui, en courrier !

— Mais vous n'êtes pas courrier; je n'ai pas vu votre passe-port.

— Ah ! tu n'as pas vu mon passe-port !... Est-ce donc à toi que je dois montrer mon passe-port?

Et j'appuyai ma réplique d'un vigoureux soufflet.

Le cocher commença à me croire un peu courrier.

Je redoublai, et, à chaque argument bien appliqué, le cocher me croyait de plus en plus courrier.

J'avais réussi à le convaincre tout à fait, lorsque nous arrivâmes à la station où je devais changer de chevaux et de cocher.

J'appelai l'*jemschik* (maître de poste).

— Tu vois ce misérable, lui dis-je en lui montrant le cocher qui allait me quitter, eh bien ! il a osé me conduire lentement. Or, voilà mon passe-port !

A l'aspect de ce passe-port, l'*jemschik* tomba à genoux, et baisa avec respect le sceau impérial qui est empreint sur tous les passe-ports des courriers officiels; puis il appela sa femme, une très-jolie Polonaise, qui accomplit la même cérémonie.

Et tandis que je considérais avec stupéfaction cet acte prodigieux de respect pour le seing de l'empereur, l'*jemschik* se levant comme par un mouvement électrique, et saisissant par les cheveux mon malheureux cocher, le frappa avec tant de violence, qu'il l'eût tué, je crois, si je ne fusse intervenu.

Il appela alors tous les cochers qui étaient sous sa juridiction.

—Prenez garde à vous ! leur dit-il, en me désignant de la main, si vous avez le malheur de conduire autrement qu'il ne le désire un homme qui a un pareil passe-port, vous aurez affaire à moi !

Depuis ce moment, je fus obligé de modérer l'ardeur de mes cochers; la vitesse avec laquelle ils me conduisaient me coupait la respiration.

Je pourrais multiplier à l'infini ces traits de la vénération des Russes pour leurs souverains. Ceci tient, du reste, non pas tant au caractère soumis de la nation, qu'au prestige que son maître exerce nécessairement sur elle. Le tzar est à la fois chef politique et chef religieux; il porte la couronne et la tiare ; il règne, par conséquent, à la fois sur les opinions et sur les consciences. Immense

pouvoir, qui va jusqu'à se confondre, dans l'appréciation des masses, avec le pouvoir même de Dieu. Pour le peuple russe, l'empereur est le représentant, je dirai presque l'incarnation de Dieu sur la terre.

III. Habitudes simples de l'autocrate de toutes les Russies. — Le peintre Ladurnère et le casque de la garde. — L'empereur Nicolas et sa fortune. — L'empereur Nicolas et le fumeur de cigares. — Règlements de la police russe concernant les fumeurs, soit à la ville, soit à la campagne.



Couronne russe (État de Kazan). Filigranes d'or et pierres fines.

Cependant cet empereur, cet autocrate sans égal, se montre habituellement le plus simple des hommes. Chaque jour, on le voit se promener à pied et sans suite dans les rues de sa capitale; il ne craint pas, quand il est fatigué, de monter dans le premier fiacre venu, ou même dans un omnibus. Il inspecte les monuments qu'il fait construire, visite les artistes, et donne de sa main des pour-boire fort encourageants aux ouvriers. On rencontre l'empereur aux bals masqués de la noblesse, s'y délassant, comme un mortel ordinaire, aux joyeux propos qu'on se permet de lui adresser sous le mystère du masque et du domino. Il m'est arrivé une fois, dans un de ces bals, de me trouver assis sur le même canapé que lui. Les artistes étrangers sont surtout, de sa part, l'objet d'une bienveillance particulière; il les laisse même aller, vis-à-vis de lui, à une familiarité qui étonne.

Il y a quatre ou cinq ans, ayant formé le projet de changer la coiffure de sa garde, il fit appeler Ladurnère, son peintre militaire.

— Que pensez-vous de ce projet? lui dit l'empereur.

— Je l'approuve tout à fait; et si Votre Majesté le permet, je lui dessinerai un modèle.

Dessinez, et faites exécuter.

Quelques jours après, Ladurnère revint avec un casque magnifique.

— Voilà! dit-il à l'empereur, si Votre Majesté veut l'essayer...

— Volontiers!...

Et l'empereur le mit sur sa tête.

— Il va merveilleusement! Merci, Ladurnère! Mais combien cela coûtera-t-il?

Ladurnère dit un prix fort élevé.

— Oh! c'est beaucoup trop cher. Qui voulez-vous qui paye une pareille somme?

— Ma foi, Sire, je croyais que vous aviez de la fortune.

Ce dernier mot plut tellement à l'empereur, qu'il le cita pendant plus de trois mois, à presque tous ceux qu'il rencontrait.

L'empereur Nicolas se plaît fort aux aventures qui lui arrivent par suite de son incognito. Il les recherche même quelquefois.

Un jour qu'il passait devant un restaurant de la grande Morskoï, l'une des rues les plus fréquentées de Saint-Pétersbourg, il vit sortir de ce restaurant un jeune homme élégamment vêtu, et fumant son cigare avec le même sans-façon que s'il se fût trouvé dans un estaminet du Palais-Royal ou sur l'asphalte du boulevard des Italiens.

L'empereur l'accosta, et lui donnant le salut militaire:

— Monsieur, il paraît que vous êtes nouvellement arrivé à Saint-Pétersbourg?

— Oui, monsieur; comment l'avez-vous deviné?

— C'est que vous faites là une chose défendue par les règlements de police, ce qui suppose que vous n'avez pas encore eu le temps d'en prendre connaissance.

— Et quelle chose, s'il vous plaît?

— Vous fumez!

— Diable! Il est donc défendu de fumer ici?

— Sans doute!

— En ce cas, mille remerciements! La loi avant tout.

Et l'étranger, ôtant son cigare de sa bouche, se disposait à l'éteindre.

— Non, lui dit Nicolas, continuez. Tant que vous êtes avec moi, vous n'avez rien à craindre.

— Vous êtes donc un des grands boyards de l'empire, monsieur?

— Mais j'y jouis de quelque influence, et si elle pouvait vous être utile...

— Pas de refus, monsieur, car on dit que dans ce pays-ci les protections font tout...

— Oh! vous exagérez : non, les protections ne font pas tout; mais nous aimons assez à connaître les gens auxquels nous avons affaire, et convenez que cela n'est guère possible que par les recommandations, les protections...

— Eh bien! monsieur, je profiterai avec plaisir de votre bonne volonté à mon égard, car, comme je suis venu en Russie pour affaire de commerce, je ne serai pas fâché d'y être un peu épaulé.

La conversation se prolongea de la sorte pendant près d'un quart d'heure, l'étranger fumant son cigare, et l'empereur marchant familièrement à côté de lui.

La rue qu'ils suivaient est bordée d'élégants magasins, dont un grand nombre appartiennent à des marchands d'estampes ou de tableaux. Les portraits de l'empereur y abondent, et tous d'une ressemblance parfaite.

L'étranger ne pouvait s'empêcher, de temps en temps, de les comparer à la figure de son interlocuteur. Mais l'idée que cette figure en était l'original était à cent lieues de son esprit.

Cependant, au mouvement de la foule, à l'attention marquée des passants, aux témoignages de respect dont

celui qui marchait à ses côtés était l'objet, il se sentait vivement impressionné.

Enfin, il arriva au dernier magasin de la grande Morskoï. Là se trouvait exposé un magnifique portrait en pied du tzar Nicolas. Le doute n'était plus possible. Pâle, chancelant, hors de lui :

— Pardon! pardon! balbutia le pauvre étranger, mais n'est-ce pas à Sa Majesté l'empereur Nicolas que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, répond l'empereur; mais rassurez-vous... Seulement je vous engage une autre fois à user prudemment du cigare, car l'empereur Nicolas ne sera pas toujours là pour vous protéger.

En rentrant au palais, l'empereur fit appeler le ministre de la police, et lui donna ordre d'aplanir au voyageur français toutes les difficultés qu'il pourrait rencontrer durant son séjour à Saint-Pétersbourg. Celui-ci quittait donc la Russie, au bout de quelques semaines, émerveillé du succès de ses négociations, et bénissant partout le nom de *son ami*, l'empereur.

La contravention que je viens de signaler, en fait de cigare, de la part d'un étranger, les nationaux eux-mêmes s'en rendent coupables assez souvent. Des règlements hostiles aux fumeurs doivent, en effet, paraître fort gênants à un peuple aussi amateur de tabac que le peuple russe. Il est vrai que l'habitude de la discipline lui en



L'art de se faire mener en courrier sur les routes de Russie (pages précédentes.) Dessin de M. E. Forest.

rend l'observation plus facile; et puis, la police est là qui, par des avis renouvelés à propos, empêche les infractions accidentelles de dégénérer en abus.

Voici ce qu'on lisait dans la gazette de cette police le 2 septembre 1846, et ce qui fut affiché dès le lendemain, en russe et en français, dans tous les quartiers de Saint-Pétersbourg.

« En vertu des dispositions du Code des peines crimi-« nelles et correctionnelles, section VIII, des crimes et « délits contre l'ordre public, article 1389, il est défendu « de fumer du tabac dans les rues, les écuries, les gre-« niers à foin, les greniers, les magasins et autres lieux « contenant des matières faciles à enflammer; et les con-« trevenants sont passibles d'une amende de 50 kopecks « à 1 rouble argent, ou d'une détention d'un à trois jours.

« L'administration de la police de Saint-Pétersbourg, « ayant remarqué de nombreuses contraventions à cette « prohibition et les attribuant à l'ignorance des lieux dont « elle est l'objet, se fait un devoir de porter à la connais-« sance du public qu'il est défendu de fumer des cigares, « papiros, paquitos et des pipes dans les rues et sur les « places qui se trouvent dans l'enceinte de la ville et dans « les îles de Jélaguine et Kamennoi-Ostroff (1), et qu'il

(1) Propriété de la famille impériale. — L'impératrice a un palais à Jélaguine, le grand-duc Michel en avait un à Kamennoi-Ostroff.

« est permis de fumer aux campagnes de la Tschernaia-« Retschka, du Jardin Strogonoff et de Ecatherinhoff (1), « et que passé la présente publication, tout contrevenant, « sans exception, sera traité conformément à l'article 1389 « précité. »

IV. Promenades et villas des îles. — Ile de la forteresse. — La potence et l'exécution des conspirateurs de 1825. — Tombeaux de Pierre le Grand et des souverains de la Russie. — Aspect des îles. — Jardins. — Bois. — Collections. — Corps des mines de Saint-Pétersbourg. — Établissement des eaux minérales.

Il y a, aux environs de Saint-Pétersbourg, un groupe de douze à quinze îles formées par les sinuosités de la Néva, où la nature a emprunté à l'art les richesses les plus merveilleuses, les agréments les plus variés. C'est là encore un des séjours aimés des Russes pendant la saison d'été. La famille impériale y possède plusieurs maisons de campagne. Elle s'y transporte vers le milieu de la saison, qu'elle commence d'ordinaire à Péterhoff, pour la finir à Tzarskoe-Celo. La foule des courtisans la suit, et avec eux l'animation, la joie, les fêtes de toutes sortes.

Pour aller aux îles, on passe devant la forteresse où sont renfermés les prisonniers d'Etat. Frontispice de douleur devant le temple des plaisirs ! Je ne pense jamais à cette forteresse sans frissonner.

Un jour, à trois heures du matin, la garde impériale reçut l'ordre de se rendre sur l'esplanade qui s'étend devant elle. Un bûcher y était allumé, et autour de ce bûcher se dressaient cinq potences.

La garde impériale se rangea.

Bientôt on vit s'avancer, à pas lents et dans un lugubre silence, une troupe de condamnés escortés de prêtres, de juges et de bourreaux; et parmi ces condamnés, les uns portaient l'uniforme d'officier; les autres, et ceux-là étaient cinq, portaient sur le corps une longue chemise noire, sur la tête un capuchon noir.

Un roulement de tambours se fit entendre, puis, au milieu de l'effroi universel, un juge élevant la voix lut la sentence fatale; puis les tambours roulèrent sans interruption, mêlés au bruit aigu des fifres et à l'éclat des trompettes, et l'exécution commença.

Ceux des condamnés qui portaient l'uniforme furent dépouillés de leur épée qu'on brisa sur leur tête ; de leurs épaulettes, de leurs décorations, de tous leurs insignes, qu'on jeta dans le bûcher; enfin, de leur uniforme qu'on remplaça par une casaque de galérien.

Quelques minutes après, les cinq potences montraient à la foule terrifiée leurs victimes expirantes sous la pression des bourreaux.

Et les tambours cessèrent leurs roulements, et les fifres et les trompettes se turent. Les conspirateurs de 1825 avaient passé par la justice impériale.

La forteresse, dont les tours abritaient cette scène de mort, est l'œuvre de Pierre le Grand. C'est par elle qu'il commença la construction de Saint-Pétersbourg. Elle forme un hexagone régulier; ses fondements plongent dans la Néva, dont les eaux la baignent au sud, à l'est et à l'ouest; au nord, un immense fossé, ou plutôt un bras du fleuve la sépare de ses magasins, qui sont également fortifiés.

La forteresse de Pierre le Grand est entourée, comme tout ce qui porte le cachet de ce souverain, de la vénération des Russes. Son église est le Saint-Denis de la Russie; on y voit les tombeaux de tous les tzars, ainsi que ceux des membres de la famille impériale. La voix de ses canons annonce aux habitants de la capitale les fêtes religieuses et les fêtes nationales; elle donne aussi l'alarme, lorsque les eaux de la Néva, refoulées par la tempête, menacent Saint-Pétersbourg d'une inondation. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis lorsqu'au milieu d'une nuit orageuse le bronze de la forteresse se mit à gronder tout à coup, et que je vis les habitants de mon quartier se lever éperdus, débarrasser les rez-de-chaussée et se réfugier vers les étages les plus élevés, pour se soustraire au fléau dévastateur. Tout le monde sait qu'en 1824 la moderne cité des tzars faillit disparaître sous les flots. A la première alerte, on craint toujours que cet événement, dont on a été menacé tant de fois, ne soit enfin arrivé à l'heure fatale de son accomplissement.

En visitant les charmantes villas des îles, je trouvais partout les fleurs les plus rares, les fruits les plus savoureux, les volières les plus bigarrées, tous les trésors du Midi transplantés sous le ciel du Nord. Il est vrai qu'à côté des jardins et des parterres, je voyais aussi d'immenses serres, où toutes ces belles plantes exotiques étaient appelées à jalouser, durant huit mois de l'année, les soleils de leur patrie. Ce qui m'intéressa vivement dans la villa d'un seigneur de mes amis, ce fut une admirable collection minéralogique. Elle me rappelait tout à fait le Corps des mines de Saint-Pétersbourg; et certes ce n'est pas peu dire.

Le Corps des mines de Saint-Pétersbourg est le miroir géologique de tout l'empire. C'est, sans contredit, l'établissement le plus riche, le plus complet de ce genre, qui soit en Europe. Les montagnes de la Laponie et de la Finlande, les monts Valdaï et les Krapacks, les montagnes de la Tauride et du Caucase ; le vaste Oural avec les monts Altaï, Nerschinski et Baïkals; la Sibérie et le Kamtschatka, toutes les parties de la Russie ont payé et payent encore chaque jour au Corps des mines de Saint-Pétersbourg un généreux tribut. Topazes de toutes nuances, rubis, bérils, améthystes, émeraudes, aventurines, agates, onyx, lapis-lazuli, turquoises, aigues-marines, grenats, pierres de Labrador, malachite, quelle richesse de la terre ne s'y trouve représentée? magnifique damier dont chaque case est une pure et scintillante étoile. Au milieu de tout cela, une énorme masse d'or brut gît à terre, comme la fortune d'un empire fondue dans un jour d'incendie et solidifiée au souffle de l'orage.

Mais le Corps des mines n'est pas seulement une exposition des produits géologiques et minéralogiques de la Russie, c'est encore une école destinée à former des ingénieurs pour les travaux d'exploitation et pour les études du cadastre. Au Corps des mines, comme dans tous les instituts officiels de l'empire, les élèves sont soumis au régime militaire. J'ai remarqué parmi eux plusieurs figures intelligentes; mais, dans le plus grand nombre, cette allure raide et gourmée qui caractérise d'ordinaire nos conscrits de collége. Pour faciliter aux jeunes ingénieurs l'étude pratique de la science des mines, on a disposé dans un vaste musée tous les instruments et appareils qui servent à exploiter le minerai et à le mettre en œuvre. Cette partie est fort curieuse à observer. Les instruments et appareils sont faits avec tant d'art et dans des proportions si exactes; ils fonctionnent avec tant de netteté, qu'à travers ces miniatures on se figure sans peine en quoi consiste le travail des ouvriers mineurs et quels en sont les résultats.

Comme complément de ce côté pratique de l'établissement, il faut citer encore l'imitation des mines de Perm :

(1) Promenades publiques.

spectacle étrange dont on jouit, à la lueur des flambeaux, au fond de lugubres souterrains. Quoi de plus frappant que ces mouvements de terrain, que ces vicissitudes de couleur, que cette succession de couches et de veines? C'est bien là l'intérieur d'une mine ; c'est aussi la même température froide, humide, malsaine. Ah! le cœur se serre en pensant qu'à cinq cents lieues de ces mines factices des mines réelles engloutissent des milliers d'ouvriers, qui usent leur corps et leur âme à en arracher cet or, instrument sacrilége de nos plaisirs et de nos misères!

Au centre des îles se trouve l'établissement des eaux minérales, plus célèbre par l'éclat de ses bals et de ses concerts que par celui de ses guérisons. En effet, il serait indigne d'un Russe qui se respecte d'acheter un remède qui se vend à sa porte; il préfère cent fois porter ses infirmités, vraies ou simulées, aux eaux de Baden-Baden ou de Hombourg; c'est plus comme il faut, et puis on se donne ainsi la joie de secouer pendant quelques mois le joug de l'atmosphère moscovite, et de promener à l'étranger son opulence et ses splendeurs.

V. Bains de Palustrovo. — Campagne du boyard Koucheleff-Bedsborodsko. — Son luxe prodigieux. — Excentricités des seigneurs russes en voyage. — M. Paul Demidoff. — Le cholérique en traitement. — Invasion du choléra en Russie en 1846. — Sa marche à travers les côtes de la mer Caspienne, la Géorgie et le Caucase. — Le choléra et les Kalmouks. — Le choléra et les nomades des steppes. — Mort du prince de Mingrélie, Lévan-Dadian. — Cérémonies étranges de ses funérailles.

Cependant, il est aux environs de Saint-Pétersbourg une source qui commence à être assez fréquentée. C'est la source de Palustrovo. Encore, je ne saurais trop dire si l'attrait qu'elle inspire doit plutôt s'attribuer à son efficacité bien constatée qu'à la magnifique campagne où elle est située. Cette campagne appartient au comte Koucheleff Bedsborodsko. Type des vieux boyards de l'empire, le comte Koucheleff a conservé toute la grandeur de l'ancienne aristocratie moscovite. Il a sa musique à lui, son théâtre et ses acteurs à lui, tout un monde de valets et de serfs. Le comte Koucheleff reçoit toute la ville dans ses jardins et dans ses parcs, et il lui donne, à ses frais, des bals, des concerts, des illuminations, des feux d'artifice. Quand il voyage, toute sa maison le suit, et alors c'est une file interminable d'équipages de toute sorte : calèches, fourgons, chars-à-bancs, dormeuses, etc., qui ferait honte au cortége le plus grandiose de la plupart de nos rois ou de nos grands-ducs d'Europe. La marche du comte Koucheleff rappelle un peu celle de Darius, fils d'Hystaspe, si bien décrite par Quinte-Curce. Je n'ai connu qu'un seul Russe qui pût lui être comparé sous ce rapport, c'était M. Paul Demidoff, le frère d'Anatole Demidoff, si célèbre en France et partout. Quand ce grand seigneur se mettait en route, on eût dit que toute une ville s'ébranlait. Des courriers le précédaient à longue distance, et retenaient pour lui et sa suite, dans les villes où il devait séjourner, deux et quelquefois trois hôtels entiers; mais souvent, lorsqu'il était arrivé, un caprice lui montait à la tête et il passait outre, ce qui ne l'empêchait pas toutefois de défrayer les maîtres d'hôtel comme s'ils l'eussent réellement hébergé. « Avec un pareil train, me disait quelqu'un, on a beau avoir à soi une partie de la Sibérie, on finit, à un jour donné, par mourir sur la paille. » Fort heureusement qu'un trépas prématuré est venu arrêter M. Demidoff au milieu de ses voyages. Sa veuve et son fils ont pu enfin prendre du repos et réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune. D'autres voyageurs se sont rendus fameux par des excentricités aussi folles, sinon aussi coûteuses. Un d'entre eux me racontait qu'il lui était souvent arrivé de traverser de petites villes d'Allemagne avec six chevaux de front attelés à sa voiture, ce qui mettait toute la population en émoi ; un autre attelait jusqu'à quinze chevaux sur une seule file ; un troisième faisait pis encore. Ce sont là jeux de princes. Une fois à l'étranger, les Russes ne connaissent plus le prix de l'argent, et la manière la plus étrange de le dépenser leur paraît la meilleure. Il faut dire cependant que, depuis quelques années, les heureux fils des boyards ont en partie renoncé aux fantaisies de leurs pères ; ils ont compris qu'une noble simplicité est le cachet le plus distinctif de l'opulence et du bon ton.

Tandis que je visitais la belle campagne du comte Koucheleff, ou que j'admirais la maison de bains qu'il y a fait construire, je rencontrai parmi les baigneurs un homme dont la physionomie me pénétra d'une compassion profonde. On eût dit que chaque souffle de sa respiration allait emporter sa vie ; c'était déjà un cadavre. Je m'approchai de lui.

— Quelle maladie, lui dis-je, a pu vous réduire à un tel état?

— Le choléra! me répondit-il.

— Quoi! vous avez eu le choléra?

— Hélas! et j'ai vu périr par lui mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, toute ma famille, et presque tous mes amis.

— Mais où étiez-vous donc, pour avoir été si maltraité?

— A Astrakan.

— A quelle époque?

— Au mois de juillet de l'année dernière.

— Le choléra a donc horriblement sévi dans ces parages?

— Horriblement!

— Et savez-vous quelle marche il suivait dans sa course fatale, quelles victimes tombaient sous ses coups?

— Je ne le sais que trop, malheureusement. Voici comment s'est accomplie cette seconde invasion du choléra en Europe :

Depuis deux ans le choléra sévissait à outrance dans l'intérieur de la Perse, se propageant du sud-est au nord-ouest, lorsque, vers la fin de l'été de 1846, il apparut à Tauris et à Teheran. Bientôt il eut franchi les frontières, et dès les derniers jours de l'automne il se déclarait dans le gouvernement de Shémaka, à Saliany et à Talysch, les mêmes lieux par lesquels il avait débuté en 1830. Le mois de décembre le suivit sur le territoire et dans les villes de Bacou et de Derbent; mais, au mois de février de l'année suivante, il rebroussa chemin pour se fixer à Kouba.

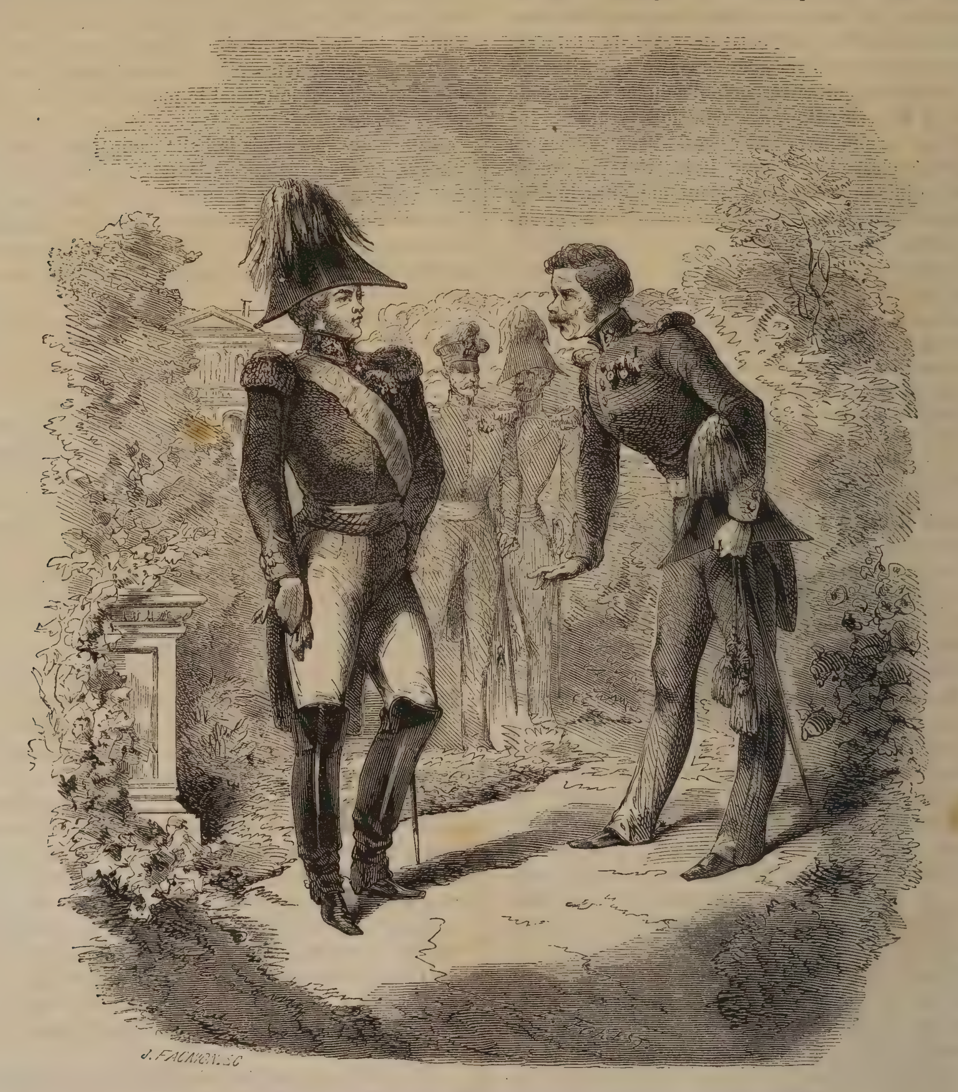
La première irruption du fléau fut terrible; c'est le propre de toutes les épidémies. A Saliany surtout il fit d'immenses ravages. Presque tous ceux qu'il trouva aux prises avec la fièvre du pays succombèrent. Les neuf dixièmes de la population périrent. Dans les autres parties du Schirvan, où le climat est plus sain et où les habitants jouissent de plus d'aisance, particulièrement dans les campagnes, le choléra se montra beaucoup plus doux; les attaques furent moins soudaines, les crampes et les convulsions plus rares; la médecine eut raison de presque tous les cas.

A la fin de février, il y eut un temps d'arrêt qui trompa tout le monde. On se croyait délivré à jamais du fléau destructeur, et chacun en témoignait hautement sa joie.

Tout à coup, vers la fin de mars, il reparaît de nouveau, et cette fois avec une intensité désespérante. Non-seulement il reprend la proie qu'il avait déjà abandonnée, mais il se précipite en avant ; au nord, le long des côtes de la mer Caspienne ; au nord-est, vers la région des montagnes ; à l'ouest, vers Tiflis. Le 24 mai il arrive à Kisliar, d'où, remontant le Terek, il pénètre à Mozdok ; puis, à la fin de juin, à Piatigorsk et à Georgievsk ; enfin, au mois de juillet, à Stavropol.

Ainsi, le choléra n'oublie, dans sa marche funèbre, aucune des provinces transcaucasiennes. La célérité de sa course n'enlève rien à l'atroce efficacité de son action. Depuis le marais fétide où il rampe, jusqu'à la montagne à l'air frais et pur où il s'élève, partout il porte la contagion et la mort. La population du Caucase fut décimée.

Mais voilà qu'il menace l'intérieur de la Russie. On le voit apparaître à Astrakan dans les premiers jours de juillet ; d'abord vague, incomplet, à tel point que les médecins du pays le prennent pour le choléra sporadique, qui se reproduit chaque année avec plus ou moins d'intensité



Naraschkine et l'empereur Alexandre (pages précédentes). Dessin de M. E. Forest.

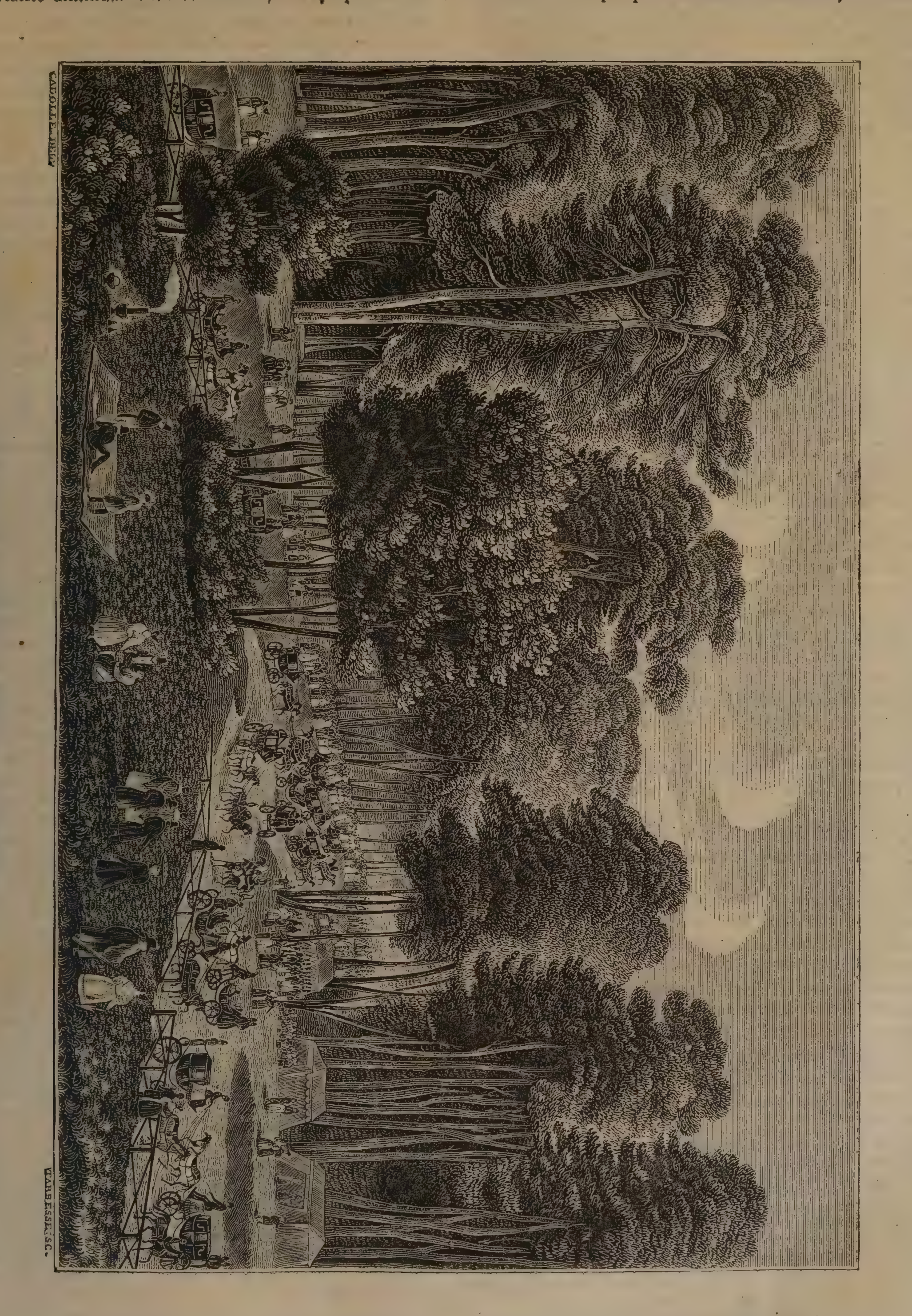
dans les régions des Bouches du Wolga. Mais, hélas ! l'illusion dure peu. Le 13 juillet, le choléra déploie ses facultés épidémiques avec une évidence foudroyante. Aucun quartier de la ville n'est épargné ; il décime les casernes, il monte jusque dans les hôpitaux, où il s'attaque à des sujets atteints d'affections toutes différentes, tels que les scrofuleux, les aliénés, etc., etc.

La plupart des victimes appartiennent aux classes infimes de la société ; elles tombent pêle-mêle, sans distinction d'âge ni de sexe. Toutefois, on a remarqué qu'il y avait parmi elles cinq fois plus d'hommes que de femmes, plus d'adultes que d'enfants, plus de Russes que de mahométans et de Kalmouks, lesquels forment une partie notable de la population d'Astrakan. Cette différence dans la mortalité de ces derniers tient sans doute à leur genre de vie, les mahométans étant en général plus sobres, plus propres et mieux vêtus que les Russes ; les Kalmouks, peuple nomade, habitué à l'atmosphère pure des steppes, se trouvant dans une condition d'hygiène moins favorable aux épidémies.

A son début à Astrakan, le choléra frappait comme la foudre. La plupart des malades succombaient avant qu'on

eût eu le temps de songer à les traiter. Peu à peu il se ralentit, et à mesure que la médecine put lutter avec lui, la mortalité diminua. Vers son déclin, les symptômes se modifièrent, et, en se retirant définitivement, il se changea en typhus.

En même temps qu'il sévissait à Astrakan, le choléra



Le grand parc de Salkemky, à Moscou (pages précédentes).

parcourut successivement tous les districts environnants, comme si, avant de remonter vers le nord, il eût voulu n'épargner à aucun lieu sa fatale visite. Les *Oulousses*, ou villages tatares de Bolschederbensky, de Chaloderbensky, d'Andrykowsky, lui payèrent leur tribut. Samanka pourtant fut exempt; l'épidémie lui passa par-dessus la

tête pour fondre sur Kalmytsky-Bazar, grand village situé à deux lieues au-dessus d'Astrakan. Là, la maison du lama fut la première frappée; il périt avec son vicaire et plusieurs de ses gens. Saisis d'effroi, les Kalmouks qui habitaient le village, abandonnant morts et malades, s'enfuirent dans leurs steppes. Mais le fléau s'attacha à leurs pas; ils jonchèrent leur route de cadavres. Le même sort atteignit les nomades koundores, qui, à l'approche de l'épidémie, avaient déserté Astrakan pour se retirer sur les bords déserts de la Bérékéta, tandis que ceux qui étaient restés dans leurs *aouls* (campements) furent épargnés.

C'est en poursuivant ces affreux ravages que le choléra arriva à Saratoff, et de là à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg. Tout l'empire en a subi les atteintes. Et vous savez que cette année elles ont été mille fois plus cruelles qu'en 1830. Alors, du moins, je n'avais souffert ni dans moi, ni dans les miens.

Et le pauvre homme se mit à fondre en larmes.

J'essayai de le consoler.

— Ne vous donnez pas cette peine, me dit-il; celui qui a tant souffert sans mourir, peut encore beaucoup supporter. Il est là-haut un grand consolateur; il me dédommagera, je pense, de tant de maux.

A ces mots, le cholérique leva les yeux au ciel, et sembla reprendre de nouvelles forces.

— Savez-vous, poursuivit-il, quelle a été la plus grande victime du choléra? C'est le prince de Mingrélie, l'illustre Levan-Dadian. Ah! il était bon ce prince, et il avait l'amour de son peuple. Vit-on jamais funérailles plus glorieuses que les siennes? J'en ai été témoin.

Pendant douze jours, suivant l'antique coutume de la Mingrélie, le corps du prince défunt fut exposé aux hommages de ses sujets; et non-seulement chaque Mingrélien, mais encore tous les peuples voisins: les Svanètes, les Abkazes, les Imérésiens, les Gourielliens vinrent lui apporter le tribut de leurs regrets et de leurs larmes. C'était un spectacle déchirant que cette immense douleur qui éclatait de toutes parts. On eût dit que la Mingrélie avait perdu le principe de sa vie et qu'elle allait s'abîmer dans la mort.

Le jour des obsèques, la cathédrale de Martvri, dans les caveaux de laquelle le prince Dadian devait être enseveli, était toute tendue de noir. Son portail, également tendu de noir, laissait flotter, d'un côté, le pavillon de la maison régnante des Dadian, présent de l'empereur Alexandre; de l'autre, le pavillon de Saint-George que les soldats de Mingrélie avaient gagné sur le champ de bataille. Les cloches sonnaient le glas funèbre; les tambours et les trompettes y répondaient par des accords lugubres. Tous les Mingréliens étaient en grand deuil.

Mais déjà le prince mort est déposé au milieu du sanctuaire, sur une estrade recouverte de drap d'or. Les prêtres entonnent les chants sacrés; le peuple mêle ses sanglots à leurs voix.

Tout à coup, un cortége de nobles, pieds nus, la tête découverte, entre dans l'église. Deux princes du sang marchent à leur tête, soutenant un vieillard centenaire. Qui pourrait exprimer la douleur de ce vieillard? Il pousse des cris lugubres, il s'arrache les cheveux, il se frappe la tête et le visage. — *Vaï! vaï!...* s'écrie-t-il, et tous répètent avec lui, et en s'arrachant aussi les cheveux, cette exclamation de désespoir: *Vaï! vaï!*

Arrivé au pied de l'estrade, le vieillard se précipite sur la bière du défunt; il la baise avec transport, et ses sanglots redoublent et ses larmes coulent en abondance, et il fait entendre ces paroles entrecoupées:

— Le malheur est tombé sur nous! Peuple, quel est celui que tu as perdu? Ah! prince, mon maître, devais-je donc vivre assez longtemps pour pleurer sur la cendre de ton père et sur la tienne? — Je veux me briser la tête contre ce cercueil. — Qu'ai-je à faire de la vie, puisque celui qui fut le père du peuple et le mien n'est plus? — Pourquoi nous as-tu quittés? Est-ce que tu n'étais pas satisfait de notre amour? Est-ce que nous ne serions pas prêts à verser pour toi jusqu'à la dernière goutte de notre sang? — Qui conduira nos fils contre l'ennemi? — Qui nous sauvera des brigandages des envahisseurs des montagnes? — Qui protégera l'innocence? qui secourra le pauvre? — Père, ah! dis-le-moi, pourquoi nous as-tu abandonnés? — Prends cette vie, elle t'appartient; je veux te suivre, moi, ton serviteur, ton ami.

On fut obligé d'entraîner le vieillard de force, loin de la bière. Il se fût tué sur elle, tant était grand l'excès de sa douleur.

Tandis qu'on l'emportait, il passa devant un des parents du défunt.

— Dis-moi, lui cria-t-il, dis-moi, quel est celui que nous avons perdu?

— Ne me le demande point! J'ai perdu la vue à force de pleurer, le soleil s'est éteint pour moi, mes yeux se sont changés en deux sources de larmes.

A peine le vieillard était-il rentré dans la foule, qu'un cri aigu, un cri sauvage se fit entendre. C'était une femme. Elle s'élance vers le cercueil. Ses longs cheveux blancs sont souillés de sang, sa poitrine est toute meurtrie, et bien qu'on s'efforce de la retenir, elle la meurtrit encore.

— Laissez-moi verser mon sang avec mes larmes sur son tombeau! — Nous avons été nourris du même lait, et il meurt avant moi! Ah! cher prince, comme je t'aimais, comme je priais le soleil, la lune et les astres, le ciel, la mer et la terre, les balles et les sabres de protéger ta tête, de t'aimer du même amour que moi! Mais, mes prières n'ont point été exaucées, et le monde entier est devenu orphelin. Malheur! malheur! malheur!

Ainsi, tous les sujets du prince de Mingrélie venaient tour à tour se prosterner sur son cercueil, pour y exprimer leurs regrets. Les Abkhasiens s'y livrèrent, suivant leur coutume dans les funérailles de leurs souverains, à des flagellations sanglantes. Ce vertige de douleur dura jusqu'au moment solennel où le corps du défunt fut descendu dans les caveaux de la cathédrale. Alors la foule s'écoula silencieuse, et alla rendre une dernière visite funèbre au palais de celui qu'elle avait perdu.

En me racontant cette triste cérémonie, le cholérique de Palustrovo était profondément ému. Je l'étais aussi.

— Ils aiment donc bien leur prince, ces Mingréliens?

— Ils l'aiment comme un père, comme un Dieu. Mais le prince Lévan-Dadian était plus aimé que ne l'avaient jamais été les autres. Car c'était plus qu'un père, c'était une mère pour ses sujets.

VI. Villas des bords de la Néva. — Singuliers bateaux à vapeur qui font le service de ce fleuve. — Campagne du prince Czermicheff, ministre de la guerre. — Transition entre la vie de cour et la vie de château. — Villas des Russes en Finlande. — Aspect d'Helsingforse. — Tour d'Ivanveliki. — Route affreuse de Saint-Pétersbourg à la frontière de Finlande. — Un philosophe allemand.

En quittant l'établissement des bains de Palustrovo, je m'embarquai un jour sur la Néva, pour me rendre à Novaia-Ladoga, une des plus charmantes petites villes de la Russie. Je voguais sur les eaux transparentes de ce beau

fleuve, avec une rapidité sans égale. Il ne fallait rien moins, du reste, qu'un magnifique soleil et un temps parfaitement calme, pour me faire oublier le misérable bateau à vapeur qui me portait, en compagnie de quelques autres passagers, la plupart Moujiks, à longues barbes, et aux vêtements sales et déchirés. J'appelle ici bateau à vapeur une vieille coque de bois, animée par une machine rouillée, et dépourvue de toute aisance et de tout confort. Sur cet équipage inhospitalier la confection d'un bifteck était un problème dont on eût attendu en vain la solution. Je fus obligé de me contenter, pendant un trajet de douze heures, de quelques œufs durs plus ou moins couvés, et d'une légère bouteille de kwass (espèce de bière).

Les rives de la Néva sont assez peu souriantes. Cependant, on y rencontre çà et là de jolies villas et même de magnifiques résidences seigneuriales. Je citerai, entre autres, la maison de campagne du prince Czernicheff, ministre de la guerre. Il y a là un luxe de portiques et de colonnades qui rappelle les plus splendides temples de la Grèce. On y voit aussi de mystérieux kiosques, des berceaux de verdure, des parterres de fleurs, des vergers et des bois qui ne le cèdent en rien à ceux de Paulowsky et de Péterhoff.

La vie que le seigneur russe mène dans ces campagnes des bords de la Néva sert de transition à la vie qu'il mène dans ses terres. On y sent encore, au milieu de la liberté et de l'indépendance du fief, un parfum d'étiquette qui indique que la capitale n'est pas loin.

Depuis la conquête de la Finlande par la Russie, un grand nombre de Russes opulents ont choisi les environs de Helsingfors pour séjour d'été. En effet, il est peu d'endroits où la nature présente plus de séductions: sites merveilleux et accidentés, cascades retentissantes, lacs limpides, frais ombrages, ciel pur et serein, nuits fantastiques, climat tempéré et harmonieux. Ajoutez à cela des bains de mer, des eaux minérales, une population propre et hospitalière.

C'est qu'en vérité c'est une fort belle ville que la capitale de la Finlande. Elle est belle au milieu de ces rocs de granit qui prêtent racine à ses maisons, et dont les masses rougeâtres se dressant çà et là dans les rues, vont encore au loin hérisser les plaines. Son large port, dominé par la forteresse de Sveaborg, amène jusqu'à ses pieds les plus lourds vaisseaux de guerre, de même que les bâtiments marchands de toute force. C'est du bassin de ce port qu'il faut voir Helsingfors. Une vaste esplanade s'étend devant lui, bordée de maisons neuves et toutes coquettes de blancheur, et terminée au loin par une promenade qui conduit au théâtre. Le palais impérial aux grilles couronnées d'aigles, l'obélisque de granit érigé à l'impératrice régnante, le bâtiment de la chancellerie du gouvernement, et plus en deçà, sur un plateau isolé, la caserne de la garnison finnoise, donnent à cette partie du panorama un caractère officiel. Mais autour du bassin il reprend son libre essor et son allure capricieuse. C'est là que se trouvent les maisons de campagne bâties par les Russes. Elles se détachent de tous côtés avec leurs formes variées, bizarres, avec leur aspect chatoyant et pittoresque. Je citerai celle de la riche princesse Jusupoff, la reine de toutes. C'est là aussi que s'élève la maison des bains, si fraîche de couleur et si joyeusement habitée pendant la saison d'été; l'édifice de l'observatoire, dont la triple tourelle domine la mer et semble affronter le ciel. Mais, au-dessus de tout, le clocher de l'église Nicolas s'élance, et montre au navigateur, à une distance de plusieurs verstes, son dôme bleu semé d'étoiles d'or. Ce clocher rivalise certainement de hauteur avec la grande tour d'Ivan-Veliki, à Moscou, cette tour célèbre par la chute de son immense cloche, qu'un architecte français, M. de Monferrand, a relevée, il y a quelques années, de la fosse profonde où elle était ensevelie.

Les Russes qui vont passer l'été à Helsingfors attendent ordinairement l'ouverture de la navigation, pour s'y rendre en bateau à vapeur. Le voyage par terre est bien plus curieux et bien plus accidenté. Il est aussi beaucoup plus pénible.

On se figurerait difficilement ce que c'est que la route qui sépare la ville de Saint-Pétersbourg de la frontière de la Finlande. Nos chemins de traverse les plus ingrats sont de belles et douces chaussées comparativement. Peut-être s'en fera-t-on une idée si l'on essaye une promenade à travers ces carrières à peine déblayées, où le sol diversement accidenté est jonché de débris aigus, et où de gros moellons jetés çà et là abritent une boue impure ou de putrides flaques d'eau. Il va sans dire que, sur de pareilles routes, les accidents sont fréquents. Les meilleures voitures y succombent: ainsi, un jour que je m'y étais aventuré, à peine avais-je atteint la troisième verste, que déjà ma pauvre calèche était aux abois. Arrivé à la frontière, je la remis mutilée aux mains d'un charron; et pour ne pas retarder mon voyage, en attendant qu'elle fût réparée, je montai sur un chariot de poste du pays, c'est-à-dire sur un tombereau, un véritable tombereau. Mais voici bien une autre fête! Par une sorte de raffinement que certes j'étais loin de prévoir, on trouva moyen, à quelques lieues de là, de me servir un véhicule encore plus élémentaire et plus primitif. C'était un cadre en bois fixé sur un double essieu, auquel on avait adapté une vieille natte d'écorce de bouleau. J'étais dans la natte, pêle-mêle avec mon cocher et mes bagages. J'arrivai ainsi à Wiborg, capitale de la Karélie, harassé, couvert de boue, mouillé jusqu'aux os.

Mon cocher m'arrêta juste devant l'église russe de la ville. Je donnai un vague coup d'œil à son clocher et à ses coupoles, et je priai le bon Dieu de me faire acheter désormais un peu moins cher le plaisir que j'allais goûter pendant quelques mois à la campagne.

Le bon Dieu entendit ma prière, et il m'envoya pour compagnon de voyage l'être le plus curieux que j'aie rencontré jamais. Figurez-vous un homme ainsi taillé et affublé: Un mètre quatre-vingt-six centimètres, cheveux blonds flottants, barbe rousse flottante; feutre gris, à larges bords; souliers ferrés, dont le bout le dispute en rondeur à l'hémicycle du talon; large pantalon jaune, gilet rouge, paletot-sac noir, boutonné de haut en bas, et recouvert sur les épaules d'une vaste pèlerine blanche attachée sous le menton avec une épingle d'or; lunettes sur le nez, bâton à la main.

Ce personnage-là était une sorte d'apôtre allemand. Il voyageait pour répandre sa doctrine; et comme il soupçonna en moi, à ce qu'il paraît, un assez bon gibier de propagande, il n'eut pas plutôt lié connaissance, qu'il commença à m'évangéliser.

— Vous perdez votre temps, lui disais-je; les hommes ne comprendront pas votre doctrine; et, la comprendraient-ils, qu'ils se garderaient bien de la mettre en pratique.

— Vous avez donc oublié, me répondait-il, les merveilles que le père Mathieu a accomplies en Angleterre et en Amérique?

— Non sans doute, mais il y a loin de l'apôtre de la tempérance à l'apôtre de *la palingénésie de l'instinct originel.*

La palingénésie de l'instinct originel, telle est, en effet, la doctrine que prêchait mon singulier compagnon de voyage. Il voulait ramener l'espèce humaine aux instincts de son origine, et la faire vivre comme vivait Adam avant sa chute.

Les préceptes de son évangile sont intéressants à lire. Il prescrit une abstinence sévère de toute boisson alcoolisée. Point d'eau-de-vie, ni de thé, ni de café. *Le petit verre est, selon lui, le calice des plus amères souffrances.* Point de soupe, ni rien de ce qui altère la fraîcheur de l'eau de la source : *la soupe est un breuvage corrompu.*

Point de pipe ni de cigares. — Jette loin de toi, s'écrie-t-il, la plante à vapeur et à éternument. Elle noircit et corrompt les dents; elle rend la salive impure; elle dessèche le corps, détend les nerfs, aigrit le sang, salit le nez, rend l'haleine fétide, charge le cerveau de brouillards. *O sainte nature! pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!*



Portrait du poëte Pouschkine.

— Travaille, par ton exemple, ajoute l'apôtre, contre ce mauvais usage d'estropier la barbe et de se couper les cheveux, qui règne dans notre Europe dégénérée. Efforce-toi par cette réforme, qui n'est nullement indifférente, de mettre la sage raison sur le trône du monde.

Je voudrais pouvoir exprimer l'enthousiasme et l'énergie avec lesquels le zélé palingénésiste me développait son évangile. Il est des moments où je l'aurais presque pris au sérieux. Du reste, il avait déjà réussi à gagner quelques adeptes. Les universités de Lund, de Stockholm, de Copenhague avaient entendu sa voix; un certain nombre d'esprits exaltés s'étaient attachés à lui.

VII. Treskenda, magnifique campagne de Mme Paul Demidoff — Serres, jardins, parcs. — Villa de Mayland. — La comtesse Pouschkine. — Le poëte Pouschkine. — Fête merveilleuse à la villa de Mayland en l'honneur de Mme Demidoff. — Regrets et pleurs. — L'étude à la campagne. — Initiation burlesque aux cours universitaires.

Pour échapper à la contagion, je quittai mon apôtre au dernier relais qui précède Helsingfors. Ce relais est voisin de la villa de Treskenda, appartenant à la veuve de M. Paul Demidoff, maintenant Mme Karamsin. Treskenda passe pour une des plus jolies campagnes de la Finlande. Il en est peu, du moins, qui soient plus pittoresques. J'y remarquai, entre autres beautés naturelles, un parc rempli d'ombrage et d'oiseaux, qui pourrait rivaliser, par l'espace et la splendeur, avec ce grand parc de Salkemki, où toute la ville de Moscou vient chercher l'air pur et la fraîcheur, et se livrer à mille jeux divers.

Je ne dirai rien du luxe de serres, de fleurs et de plantes exotiques, de curiosités de toute sorte, qui orne les jardins et le petit château de Treskenda. Dire que Treskenda appartient à Mme Demidoff, c'est tout dire : Demidoff est synonyme de tous les agréments, de toutes les opulences.

Non loin de Treskenda est la villa de Mayland, d'un aspect plus fantastique, plus sauvage. Mayland domine la mer et en est baigné de toutes parts. Son sol ondoie sous le granit, d'où s'élancent mille bouquets de sapins et de chênes. Les aigles, les corbeaux, les pies, les coqs de bois voltigent et crient dans son enceinte, et du haut de ses rochers on y entend, tantôt le fracas des tempêtes lointaines et le bruit des vagues qui se brisent contre les récifs, tantôt les soupirs de la brise à travers les bruyères et les bouleaux mélancoliques.

La première fois que je visitai Mayland, je le trouvai habité par la comtesse Pouschkine, l'homonyme gracieuse du prince des poëtes russes, de ce poëte qui a chanté avec tant d'éclat les exploits de Pultawa, et soupiré si tendrement les tristes aventures de la captive Marie et la fontaine célèbre que le sultan Hirey fit élever en son honneur, à Baktchessaray, l'ancienne capitale de la Crimée.

Le jour de mon arrivée, la villa de Mayland avait un aspect inaccoutumé. Il semblait que toute la noblesse de Saint-Pétersbourg et de Helsingfors s'y fût donné rendez-vous. En effet, la comtesse Pouschkine célébrait ce jour-là la fête de sa sœur, Mme Demidoff. Mais, quelle fête! Tout ce que la poésie orientale a de plus luxuriant, tout ce que la poésie grecque a de plus gracieux s'y trouvait réuni. Vous y voyiez de fringantes amazones galopant sur des chevaux fougueux, d'élégantes bergères agitant leur houlette, des nymphes chasseresses, des muses, des sibylles, des amours. Puis la scène changeait; les personnages mythologiques rentraient dans l'ombre des siècles, et l'on se trouvait transporté en plein Paris, au milieu des plus fraîches toilettes du boulevard des Italiens ou des Champs-Elysées. Un théâtre, dressé *sub dio*, complétait l'illusion, en conviant la société à deux de nos plus charmantes pièces du Gymnase et du Vaudeville. Félix et Bressant, Doche et Rose Chéri eussent jalousé, sans doute, les grands seigneurs et les grandes dames qui se parèrent si brillamment ce jour-là de leur couronne et de leur manteau royal. Le dîner fut superbe; on y but des vins les plus fins; et les bouchons de champagne sautèrent par centaines. De joyeux toasts furent portés; la reine du jour répondait à tout avec un esprit, un à-propos qui ravirent tous les suffrages. Après le dîner, concert; puis bal champêtre; puis illumination à mille couleurs des jardins et des bois de Mayland; puis à minuit, feu d'artifice splendide, où le chiffre de Mme Demidoff monta dans les nues, entouré d'un cercle de pourpre, et salué par les applaudissements et les vivats de toute la foule transportée. Hélas! pourquoi faut-il qu'à ces souvenirs de bonheur je vienne mêler une larme? La noble châtelaine de Mayland n'est plus! elle est morte, jeune encore, dans ses terres de Russie, victime de son dévouement à soigner ses

propres vassaux attaqués du typhus. C'était un grand cœur que la comtesse Pouschkine; tous ceux qui l'ont connue l'ont amèrement pleurée; les pauvres, surtout, la regretteront éternellement.

Parmi les personnes qui avaient été invitées à la fête de Mayland, je rencontrai M. ***, chef d'une nombreuse famille. On me présenta à lui, et il m'invita à venir passer quelques jours à sa campagne. Je me trouvai là au milieu d'une ruche où chaque abeille travaille et fait son miel. Les deux plus jeunes fils de M. *** étaient à la veille d'entrer, en qualité d'étudiants, à l'université d'Helsingfors. C'était à qui de leurs frères et de leurs sœurs les aideraient dans la préparation de leur examen. M. *** s'était réservé pour lui les fonctions d'inspecteur; il contrôlait la manière dont les leçons étaient données, et la manière dont on en profitait.

— Certes, me disait M. ***, c'est une assez rude tâche pour ces enfants que d'acquérir tout ce qui est nécessaire pour mériter leur diplôme. Il faut qu'ils puissent répondre pertinemment sur l'histoire de l'Eglise et les principes du christianisme, sur la logique, la morale, l'arithmétique et la géométrie ; sur l'histoire, la géographie et la langue latine.



La fontaine de Baktchessaray, chantée par Pouschkine.

— En effet, c'est là une assez rude tâche. Mais sans doute que, s'ils la remplissent bien, leur avenir est assuré?

— Gardez-vous de le croire. Une fois reçus à l'université, ils ont encore une longue et difficile carrière à fournir. Il faut qu'ils sortent victorieux de l'examen de *magister* ou maître ès arts. Or, cet examen est excessivement compliqué. Métaphysique et psychologie, théodicée et morale, esthétique, mathématiques, physique, chimie, minéralogie, zoologie, botanique, histoire générale, histoire littéraire, éloquence et poésie latines, littérature grecque, langues orientales, tel est le vaste programme sur lequel les candidats sont interrogés. L'examen dure d'un mois et demi à deux mois, pendant lesquels deux ou trois séances par semaine. L'épreuve orale y est précédée d'une épreuve écrite en deux exercices, dont l'un sur le style, l'autre sur le fond de la rédaction. Aucune dispense n'est accordée, si ce n'est peut-être pour les langues orientales, lorsque le sujet justifie d'une supériorité réelle dans une autre spécialité. Les règles d'admission ne sont pas moins rigoureuses. Il faut que le candida

obtienne, sur chacune des branches de l'examen, un des trois suffrages : *Bien* (*approbatur*), ou *très-bien* (*approbatur cum laude*), ou *parfaitement bien* (*laudatur*). Une seule note négative suffit pour le frapper d'exclusion.

— Je vois que vos universités n'y vont pas de main morte. Il doit y avoir, dans les procédés dont elle se sert, un antidote infaillible contre les usurpations de la superficialité et du charlatanisme.

— Autrefois, le sanctuaire universitaire était encore bien plus difficile à aborder. Jusqu'aux cérémonies bizarres de l'initiation première, tout tendait à inspirer pour la carrière académique une considération profonde, je dirai même une religieuse terreur. Voici ce que raconte à ce sujet votre compatriote, le sieur de la Mottraye :

« Le jour de leur inscription, tous les aspirants au titre d'étudiant se réunissaient dans une même salle. Un des employés de l'académie, portant le titre de dépositaire, s'avançait au milieu d'eux, et la foule rieuse et moqueuse les entourait. Alors on leur noircissait le visage, on attachait de longues oreilles et des cornes à leur chapeau, dont les bords étaient abattus ; on leur mettait deux longs crocs, ou deux longues dents de cochon aux deux coins de la bouche, qu'ils devaient lever comme de petites pipes, et on leur mettait sur les épaules un long manteau noir.

« Ceux-ci étant de la sorte plus monstrueusement et plus ridiculement déguisés que ceux que l'inquisition mène brûler, le dépositaire les faisait sortir de la chambre de la déposition, et tenant à la main un long bâton, au bout duquel était emmanchée une petite hache, il les chassait devant lui, comme un troupeau de bœufs ou d'ânes, jusque dans une salle où des spectateurs les attendaient.

« Il les y faisait ranger en un cercle, après les avoir égalés et mesurés de son bâton, comme un sergent mesure les soldats avec sa hallebarde pour leur faire garder la file ; il leur faisait quantité de grimaces, de révérences muettes ; ensuite il les raillait sur leur étrange équipage, et, passant du burlesque au sérieux, il faisait un dénombrement des différents vices et des défauts de la jeunesse, et montrait le besoin qu'elle avait d'être corrigée, châtiée et polie par l'étude des belles-lettres.

« Quittant ensuite le sérieux pour le burlesque, ou plutôt pour le tragi-comique, il leur faisait diverses questions auxquelles ils étaient obligés de répondre ; mais, les dents qu'ils avaient dans la bouche les empêchant de le faire distinctement et intelligiblement, et les faisant au contraire grogner comme des pourceaux, il en prenait occasion de leur en donner le nom, de leur appliquer quelques coups de son bâton, quoique légèrement, sur les épaules, ou de les souffleter de ses gants, accompagnant cela de réprimandes. Il disait que les dents signifiaient l'intempérance, les débauches des jeunes gens, à qui l'excès du boire et du manger offusquait l'entendement en chargeant l'estomac.

« Tirant ensuite d'un sac, ou espèce de gibecière semblable à celle des joueurs de gobelets, des tenailles de bois qui s'allongeaient et se retiraient en zigzag, il leur en serrait le cou, les agitant et secouant jusqu'à ce que les dents tombassent par terre. Il disait que s'ils étaient dociles, et que s'ils s'efforçaient de profiter des leçons de l'académie, ils se déferaient du penchant qu'ils avaient à l'intempérance et à la gloutonnerie canine de ces dents ; il leur arrachait ensuite les longues oreilles, par lesquelles il leur faisait entendre qu'ils devaient s'appliquer fortement à l'étude, pour éviter de rester semblables à l'animal qui les porte ; puis il leur ôtait les cornes qui désignaient la férocité et la brutalité.

« Tirant enfin du même sac ou de la même gibecière un rabot, il faisait coucher les étudiants, l'un après l'autre, sur le ventre, et les rabotait en chaque posture par tout le corps, leur disant que les belles-lettres et les beaux-arts poliraient leur esprit de même. Il remplissait, après quelques actes de cette pédantesque et burlesque cérémonie, un grand verre d'eau qu'il leur répandait sur la tête nue et dont il leur inondait tout le corps. Après cela, il leur essuyait rudement le visage d'un gros torchon.

« La farce ou cérémonie étant consommée par cette ablution, le dépositaire exhortait la troupe rabotée, étrillée et lavée, à un nouveau genre de vie, à combattre les mauvaises habitudes qui défiguraient leur esprit, comme les diverses parties de leur déguisement leur avaient défiguré le corps ; après quoi il les déclarait libres étudiants de l'académie, à condition qu'ils porteraient pendant six mois de longs manteaux noirs, semblables à ceux de la déposition, et iraient tous les jours offrir, chacun à ceux de sa province qui avaient été reçus étudiants auparavant, leurs services, tant dans leur chambre qu'aux auberges ; qu'ils obéiraient aux ordres qu'ils en recevraient, et subiraient, sans murmurer, tous les reproches et toutes les railleries qu'ils leur pourraient faire, ce qui s'appelait les *pénales*. »

Après ce récit, M. *** m'introduisit dans un frais salon de verdure, où tout était disposé pour le thé. J'y trouvai réunie sa charmante famille, qui me fit le plus gracieux accueil. Je passai là trois jours entiers ; et vraiment c'était pour moi un véritable charme, après les fêtes bruyantes et tumultueuses dont je m'étais enivré, de pouvoir enfin me reposer un peu au milieu d'un intérieur paisible, qui n'avait pas cru devoir séparer les joies de la campagne des méditations sérieuses et des études utiles.

L. LÉOUZON-LEDUC.

(*La suite prochainement.*)

LA MUSIQUE ET LES MAITRES FRANÇAIS.

LOUIS LACOMBE.

Louis Lacombe a deux titres pour figurer dans notre galerie des musiciens.

D'abord, il a démenti le préjugé français qui interdit aux pianistes de composer pour les voix ; il l'a démenti comme Bach, Haydn, Mozart, Weber, Boïeldieu et Mendelsohn, tous à la fois grands exécuteurs et grands mélodistes. Pour n'appuyer que sur le dernier exemple, il suffit de rappeler que l'Allemagne entière chante aujourd'hui en chœur les *lieder* du pianiste Mendelsohn.

Ensuite, Lacombe a conquis la renommée par la seule force du talent, de la dignité, de la persévérance, sans la moindre concession à l'intrigue, à la réclame, à la marchandise. C'est un artiste pur, qui n'a jamais fait de métier.

Aussi, sa vie rappelle les légendes allemandes, entrecoupées de sourires et de larmes, de supplices et de triomphes, de coups du sort et de coups de la Providence.

Louis Lacombe est né à Bourges, à la fin de 1818. Voici comment son père, qui n'était pas musicien, découvrit que l'enfant pouvait l'être. Il avait trois ans à peine, et il relevait de maladie. Un soir, dans un coin du salon, il jouait avec quelque polichinelle. Son père et son grand-père faisaient une partie d'échecs, et tout en poussant ses pions, le premier exécutait sur la table, à coups d'ongles, des airs populaires que l'aïeul cherchait à deviner. Il en survint un dont celui-ci ne put trouver les paroles. Tout à coup l'enfant, qui écoutait sans en faire mine, se lève, s'avance et dit : — Papa, c'est : *Au clair de la lune!* Le père, étonné, renouvelle et multiplie l'épreuve. Il frappe *Malbrouk*, *Dagobert*, l'*Orage*, enfin tout son répertoire. Et à chaque nouvel air, aux deux ou trois premiers coups, Louis reconnaît, désigne et achève la chanson, d'une voix claire et juste.

— Allons, se dit la famille, Louis sera musicien! Il a déjà l'oreille ; il ne lui manque plus que l'instrument.

Peu de temps après, Lavigne, le célèbre chanteur de l'Opéra, vint à Bourges pour des concerts. Mme Lacombe, qui jouait du piano, se chargea de l'accompagner, et il répéta le soir avec elle le *Borystène*, l'*Immortel laurier*, les grands airs de l'époque. Le petit Lacombe, qui couchait dans une chambre contiguë, ne perdit pas un son de la voix de l'artiste. On le trouva, à minuit, assis dans son berceau, fiévreux des pieds à la tête, les yeux tout grands ouverts. Le lendemain, on y mit bon ordre, en fermant impitoyablement la porte... Soin superflu. A la première note, l'enfant quitta son lit, au risque de se rompre le cou, et vint demi-nu, grelottant, debout dans l'embrasure, dévorer les chants de Lavigne et les accompagnements du piano...

Il en fut malade six mois, et il annonça sa convalescence en répétant le *Borystène* et tous les airs du virtuose.

Le pauvre petit était déjà artiste de corps et d'âme... Impressionnable comme une sensitive, nerveux comme une harpe éolienne, la moindre joie, le plus léger chagrin lui donnaient un accès de fièvre.

Il n'y avait plus qu'à le traiter homœopathiquement, en lui mettant les doigts sur le piano ; c'est ce que fit sa mère, d'après la bonne vieille méthode de Vignerie. Vous devinez ses progrès!

A six ans, il joua pour la première fois en public, au théâtre, au profit des incendiés de Salins. Noble début, que sa charité n'a jamais démenti! Il serait riche aujourd'hui de tout ce qu'il a fait gagner aux pauvres! Le prodige de son premier concert fut un nocturne de Bochsa, pour piano et violon. Le violon était tenu par un amateur de la ville, qui pressait ou ralentissait, sautait ou rompait la mesure... en véritable amateur... Pour l'enfant obligé de le suivre, c'était un véritable voyage de casse-cou, à travers des précipices. Or, le petit Lacombe s'en tira avec tant d'aplomb et d'adresse, que toute la salle s'en aperçut et le combla d'applaudissements et de bouquets. Une telle joie était au-dessus de ses forces ; en rentrant dans la coulisse, le triomphateur s'évanouit dans les bras de sa mère.

Lacombe reconnaît lui-même qu'il doit à sa ville natale, et surtout à la magnifique cathédrale de Bourges, où il allait rêver au soleil des vitraux et à l'ombre des feuillages de pierre, le profond sentiment religieux et la haute fantaisie qui respirent dans ses compositions.

Il se faisait aussi répéter avec délices les légendes du pays, et surtout celle de Jacques Cœur, — si riche, si riche qu'il voulait paver son hôtel de pièces de six livres ; — et si habile, si habile, qu'il échappa aux gens du roi par un souterrain de dix lieues, en faisant ferrer son âne à l'envers.

La première fois que Lacombe improvisa, ce fut après une maladie d'une année, pendant laquelle on lui avait interdit le piano. Quand il revint s'y asseoir et y poser ses doigts affaiblis, une prière à Dieu s'exhala de son âme et de son instrument, au milieu de sa famille agenouillée.

Depuis lors, l'improvisation fut son étude et sa vie.

A onze ans, on le présenta au Conservatoire de Paris.

A la première page qu'il joua, Cherubini l'interrompit brusquement : — Assez! vous aurez ma voix ! — Et la mienne aussi ! répéta chaque maître. Et le voilà dans la classe de Zimmermann, qui l'inscrit pour le concours des prix. — Ah ! c'est trop fort, dit Cherubini, je ne veux pas de lauréat au maillot.

L'année suivante, il fallut bien l'admettre ; il était le premier de la première classe !

Le voici devant le terrible aréopage. Il va à la hanche de son plus jeune rival, âgé de dix-huit ans. Les uns rient, les autres haussent les épaules. — Rira bien qui rira le dernier! se dit Zimmermann... Et il empile cahiers sur cahiers, pour élever son élève à la hauteur des touches... Mais, ô contre-temps! ainsi perché, il a les jambes à un pied du sol... Où trouver un point d'appui? Zimmermann lui donne à piétiner son chapeau tout neuf!... Il commence le fameux concerto en *la* de Hummel, avec une netteté, une vigueur, une grâce qui soulèvent mille applaudissements... En vain la sonnette de Cherubini impose silence. Aux applaudissements se joignent les bravos... Mais il s'agit du morceau à déchiffrer... ô terreur! il y a des octaves impossibles aux petits doigts de l'artiste! Que fait-il? il les remplace par des variantes qui ajoutent aux charmes du passage... On n'y tient plus ; chacun quitte sa place... Zimmerman embrasse le vainqueur. Liszt lui crie :

— Vous me rappelez mon enfance !

Bref, il reçoit le premier prix à l'unanimité !

— Maintenant faites-lui faire le tour du monde musical, disent ses maîtres à sa famille.

Et la mère, le fils et la sœur traversent la France, la Belgique et l'Allemagne. Touchante épopée de succès et misères! l'artiste est porté en triomphe et ne fait pas ses frais. A Tœplitz, il resterait en gage, sans un cadeau du roi de Prusse ! Il entre à Vienne, à la tête d'un pièce de cent sous ! En Hongrie, l'inondation l'emprisonne sur une place... Il médite *Arva*, en voyant monter les flots destructeurs. Il travaille dans un village, seize heures par jour, entre de l'eau et du pain sec.

A Francfort-sur-le-Mein, pour payer la nourriture de sa mère et de sa sœur, il offre à l'hôtesse des bagues, des épingles d'or, une belle chaîne que lui a donnée la grande-duchesse de Bade...

— Gardez ces trésors! lui répond la douce Allemande ; vous avez du talent et de l'honneur ! vous vous acquitterez un jour.

Aussi Lacombe aime les Allemands, et les Allemands l'aiment à l'adoration.

Cependant il ne voyait pas le moyen de quitter Francfort. Il réfléchissait dans la rue, lorsqu'un bras enlace le sien...; c'est un Français, un ami, M. Goudchaux. Celui qui est devenu ministre? nous ne savons. Il le méritait du moins mieux que personne.

— Combien devez-vous ici? dit-il à l'artiste.

— Quatre cents francs.

— Et combien vous faut-il pour regagner la France?

— Deux cents francs!

— Total, six cents francs. Les voilà! Bon voyage!

Jugez si Lacombe embrassa M. Goudchaux.

Quelques jours après, la famille arrivait à Metz, mais c'était la rentrée. Pas de places dans les voitures avant huit jours! et pas d'argent pour cette halte prolongée. Une idée d'en haut pousse Lacombe à l'aventure. Il parcourt la rue du Palais, la plus grande de Metz. Il s'y livre à une étude minutieuse des enseignes. Il voit enfin sur une porte: *Baumann. Pianos à vendre et à louer.* La lecture du *Sésame ouvre-toi*, ne l'eût pas plus réjoui dans l'âme. Il entre avec l'aplomb du joueur qui risque son va-tout. Une jeune femme est au comptoir. Sa mise simple et sa physionomie annoncent le goût et la bonté.



Portrait de Louis Lacombe.

— Puis-je essayer des pianos, madame?

— Oui, monsieur; mon mari va venir; asseyez-vous, s'il vous plaît.

Bientôt, en effet, M. Baumann arrive, autre figure cordiale et spirituelle. Il conduit Lacombe au premier étage, et lui ouvre trois pianos, non sans se pencher lui-même à la fenêtre, en homme habitué à voir estropier la musique, et qui se soucie médiocrement des fausses notes.

— Ah! se dit l'artiste, tu vas te retourner, toi, je le jure! Et il commence l'andante d'une sonate de sa composition. M. Baumann tressaille, fait volte-face et se rapproche.

— Bon, pense Lacombe, ça mord! Il entame le final, neuf et piquant. Il brave, il accumule, il franchit des difficultés sataniques; il accompagne le chant d'octaves sautées; il donne enfin toute la mesure de son talent... M. Baumann ne se possède plus... Il trépigne, il applaudit, il crie bravo, comme au théâtre... Il serre les mains de son hôte, et il est tenté de l'embrasser.

— Quelle surprise, monsieur! Vous êtes donc artiste?

— Oui, monsieur.

— Votre nom?

— Lacombe.

— Ah! oui; j'ai entendu parler de vous en Allemagne. Vous allez sans doute donner un concert à Metz?

— Je ne crois pas, monsieur, répond le voyageur ruiné, du plus merveilleux sang-froid.

— Mais vous ne pouvez quitter la ville sans cela, monsieur!

— Hélas! je ne le sais que trop! fait l'autre en lui-même.

— Ecoutez, reprend M. Baumann. Permettez-moi de vous traiter en confrère. Venez dîner avec moi, ce soir.

— Pardon, monsieur; je ne puis quitter ma mère et ma sœur, qui sont avec moi à l'hôtel.

— Pardieu, amenez-les!

— Et mon départ urgent!

— Vous ne trouverez pas de places dans les diligences. D'ailleurs, je m'y oppose; je veux un concert! vous en donnerez un! Au nom de l'art, je vous arrête! Je vais réunir ici le directeur du théâtre, la première chanteuse, les meilleurs artistes; vous leur jouerez ce que je viens d'entendre; et vous verrez!... Le directeur est un garçon d'esprit (c'est un bossu). Il vous engagera sur l'heure. Allons, c'est convenu, à ce soir.

— Homme terrible! qui m'enlève à mes devoirs! dit Lacombe en acceptant, comme vaincu.

—Homme charmant! qui est mon sauveur! pensa-t-il, en regagnant son hôtel.

Le soir, succès immense; engagement au théâtre... Puis concert dans les salons du peintre Maréchal, autre talent digne d'apprécier Lacombe.

Et voilà comment l'artiste et sa famille purent enfin regagner Paris.

O ville de Metz! O Lorraine, mère de Jeanne d'Arc! patrie des nobles âmes! tu n'étais pas quitte envers Louis Lacombe; tu lui devais encore, et il te devra à jamais la noble femme qui a compris, épousé son talent, reçu son nom en échange d'une fortune indépendante, et assuré en même temps sa carrière et sa renommée!

Il y a un Dieu pour les artistes, et le cœur des femmes est son prophète!

Faut-il compter les pas de géant de Lacombe, comme exécutant et comme compositeur? Faut-il rappeler ce que chacun a joué ou entendu avec admiration: le grand *trio en re mineur*, le *second trio*, son digne pendant; le *Retour des guerriers*, les *Harmonies de la nature*, le *quintette en fa dièze*, les *Nocturnes*, les *Adieux à la patrie*, le *Grand galop*, la *Polonaise*, la *Ronde fantastique?*

Faut-il citer l'*Ondine*, cette perle du chant et du piano? Et les deux grandes symphonies de *Manfred* et d'*Arva*, qui ont placé l'auteur au rang des maîtres consommés, et qui lui ouvriront à deux battants les portes de l'Académie impériale de musique, le jour où elle comprendra que ce genre, où excelle Lacombe, est le seul moyen d'élever l'art français à la hauteur de l'art allemand?

Mais, sans chercher si haut les titres de l'artiste, jouez ou écoutez la mélodie qu'il publiait naguère dans le *Musée des Familles*, celle qu'il va y publier encore au premier jour; et vous verrez que nos éloges, tout grands qu'ils soient, ne dépassent pas la justice et la vérité.

PITRE-CHEVALIER.



Portrait de mistress Harriett Beecher-Stowe. Dessin de M. Manche.



Intérieur de l'oncle Tom. — La tante Chloé. — Georges Schelby. — Les négrillons. Dessin de M. Andrieux.

L'AUTEUR, LE LIVRE, LE SUCCÈS.

La *Cabane de l'oncle Tom* fait fureur depuis un an dans les deux Mondes; l'auteur de la *Cabane de l'oncle Tom* fait fureur depuis un mois en Angleterre, et fera probablement fureur à Paris, quand vous lirez ces lignes.

Le moment est donc venu de s'occuper de l'ouvrage et de l'écrivain, et de faire connaître l'un et l'autre, sans passion, sans engouement et sans hostilité.

D'abord, l'*Oncle Tom* est plus qu'un livre; c'est un événement. Mme Beecher-Stowe est plus qu'un romancier; c'est un apôtre. A tort ou à raison, voilà deux faits incontestables. Quelle est la portée de cet événement? quelle est la valeur de cet apôtre? Un simple exposé des choses et un résumé impartial de l'œuvre vous permettront d'en juger en connaissance de cause.

Les Beecher s'élèvent par le nombre, et aujourd'hui par l'importance, à la hauteur d'une dynastie. Le grand-père de Mme Stowe était forgeron. Le *Fraser's Magazine* lui a trouvé douze frères, dont neuf ministres de la Réforme, sept prédicants et deux écrivains. Les autres sont dans le commerce ou dans le barreau. Ils ont d'ailleurs, affirme le journal, « la même taille et les mêmes vertus » que leurs parents. Tous ont les yeux d'un gris-bleu (*blueish-grey*), ce qui est charmant pour les dames, dit la *Revue britannique*. Le panégyriste est obligé de convenir que c'est là leur unique charme. Elles sont, du reste, sans grâce et « d'une gesticulation vulgaire. »

L'auteur de l'*Oncle Tom* est une des Beecher les mieux traitées par la nature, si notre dessinateur ne l'a pas trop flattée. Nous garantissons, du moins, la douceur pénétrante de son regard, l'ovale allongé de sa figure, ses grands cheveux bouclés à l'anglaise et la simplicité puritaine de son costume. Avouons tout de suite que le crayon a glissé complaisamment sur quelques rides fâcheuses, notamment à la joue gauche, qui semble même avoir souffert d'un accident. Sur ce renseignement, si vous avez le bonheur de rencontrer Mme Stowe, arrangez-vous pour la contempler du côté droit.

Le chef de la race, le docteur Lyman Beecher, est illustre en Amérique. C'est un philanthrope original. Ses reparties sont aussi célèbres que ses sermons. Le *Magazine* en cite une très-ordinaire, de peur d'offenser la modestie de l'auteur. En tournée avec sa femme et sa fille, le docteur verse dans un fossé dangereux. Les deux femmes se relèvent en remerciant Dieu de les avoir épargnées. — Parlez pour vous! répond Lyman Beecher; je ne puis rendre grâce au Ciel de trente-six contusions! Heureusement, voici un trait du cœur, qui vaut tous les traits d'esprit du digne homme. Il se rendait à la ville pour renouveler son habit, troué aux deux coudes. Il avait mis, à cet effet, vingt-cinq dollars dans sa poche. Chemin faisant, il rencontre un quêteur des missions protestantes. Il jette dans sa boîte les vingt-cinq dollars, et s'en revient chez lui faire rapiécer son vêtement.

Harriett Beecher, jusqu'à son mariage, tenait une école à Cincinnati, avec sa sœur Catherine, connue, avant elle, par des lettres et des discours sur l'éducation. Devenue mistress Stowe par son alliance avec ce ministre de congrégation, le futur auteur de l'*Oncle Tom* professa quelque temps encore, tandis que son époux enseignait la littérature biblique. Mais elle dut quitter ses fonctions magistrales pour les devoirs maternels, à la suite de la naissance d'un grand nombre d'enfants, dont quatre ou cinq vivent encore pour son bonheur, après avoir si bien inspiré son talent.

Tout en élevant sa famille, elle trouva le temps d'écrire, pour les *magazines* des Etats-Unis, des fantaisies et des contes intitulés : *la Fleur de mai* (*the may Flower*). Ces essais annoncent à peine la justesse d'observation, la profondeur d'analyse et la délicatesse de sentiment qui font le mérite de l'*Oncle Tom*.

C'est dans la vallée du Mississipi que Mme Stowe s'enflamma pour l'affranchissement des nègres. Elle y avait suivi son mari et son père dans leur expédition abolitioniste. Sur ce terrain disputé, les deux causes avaient leurs champions. Des discours on passait aux coups de poing, et, pour jeter plus de lumières, on brandissait des torches... Les missionnaires de l'esclavage, battus par l'éloquence des révérends Beecher et Stowe, leur imposèrent un jour silence, en faisant incendier leur établissement par une populace enivrée.

Mme Harriett était là, prêchant à côté des docteurs, écrivant sous la dictée des faits, recueillant de ses yeux et amassant dans son cœur les misères des noirs et les cruautés des blancs, pleurant avec les enfants arrachés à leurs mères, avec les époux séparés de leurs femmes, avec les maîtres attendris sur leurs propres esclaves; voyant poser enfin devant elle les Haley, les Locker, les Legrée, les Harris, les Schelby, les Bird, les Saint-Clare, les George, les Elisa, les Chloé, les Evangéline, tous les types et toutes les figures, tous les tyrans et toutes les victimes, tous les démons et tous les anges de l'*Oncle Tom*.

On juge de son désespoir lorsqu'elle vit à bas l'entreprise de sa famille, si noble et si sainte pour ses convictions! C'est alors qu'elle prit la plume et s'écria, comme la Médée antique :

> Contre tant d'ennemis que nous reste-t-il?.. Moi!
> Moi, dis-je, et c'est assez!.....

Et plus puissant, en effet, plus formidable et plus éloquent que toutes les prédications, l'*Oncle Tom* s'élança de l'âme de cette femme inspirée.

Voyez-vous cette petite maison sur les bords du fleuve, à quelques pas des ruines du temple incendié? c'est la retraite où le docteur Beecher, M. et Mme Stowe se sont réfugiés après le triomphe de leurs ennemis. C'est là qu'ils vivent modestement de leurs faibles honoraires. « Ils étaient souvent gênés », a écrit un témoin oculaire. Entrez dans la cuisine du cottage. Un médiocre dîner cuit sur les fourneaux. Une fille de service épluche les légumes. Une dame, — est-ce une dame? ses vêtements disent non; mais ses manières disent oui; — une dame surveille la domestique et son ouvrage, auquel elle ne dédaigne pas de mettre la main de temps en temps. Sur ses genoux reposent des feuilles de papier. Son encrier est sur la table de cuisine... Elle écrit une phrase en écumant le pot-au-feu, une autre en faisant un signe à la servante, une troisième en mesurant le sel d'un rôt ou le sucre d'un pudding. Cette dame est mistress Stowe... Ce manuscrit est l'*Oncle Tom*... Cette bonne pose, sans le savoir, pour la tante Chloé.

Voilà comment a été composé le livre qui devait faire le tour du monde. Oui! ce volcan de larmes et de colères, cette éruption de douleurs et de sanglots, a eu pour cratère une cuisine puritaine!

L'auteur faillit céder son roman pour quelques livres sterling... Un pressentiment lui fit réserver l'avenir. Et, au bout de quelques mois, elle avait touché vingt mille dollars (110,000 fr.), sans compter les sommes décuples gagnées par ses éditeurs, MM. Jewett et compagnie, à Boston.

A peine éclos dans un coin de l'Amérique, l'*Oncle Tom* fait explosion d'un hémisphère à l'autre. On en suit les éditions à une traînée de larmes et de bravos. On le tire et on le répand par centaines de mille exemplaires. Tous les journaux le publient et le traduisent. L'Angleterre donne le branle à l'Europe. Pas un magasin de Londres, où ne brille le titre prestigieux : *Uncle Tom's cabin!*

En France, c'est un critique du *Journal des Débats*, M. John Lemoinne, qui s'écrie le premier : « Voici un petit livre qui contient, en quelques centaines de pages, tous les éléments d'une révolution. Ce livre, plein de larmes et plein de feu, fait en ce moment le tour du globe, arrachant des pleurs à tous les yeux qui le lisent, faisant frémir toutes les oreilles qui l'entendent, et trembler toutes les mains qui le tiennent; c'est le coup le plus profond peut-être qui ait jamais été porté à cette institution impie : l'esclavage, et ce coup a été porté par la main d'une femme. C'est une note aiguë et perçante qui traverse l'air comme une flèche, et fait frissonner toutes les cordes sensibles de l'humanité. Ce livre est une suite de tableaux vivants, de tableaux de martyrs qui se lèvent l'un après l'autre en montrant leurs blessures et leur sang et leurs chaînes, et qui demandent justice au nom du Dieu mort pour eux comme pour nous. Mme Stowe a élevé les esclaves au rang des créatures humaines; elle a prouvé qu'ils avaient une âme, comme il fallut le prouver autrefois, dit-on, pour la femme ; elle les a fait parler le même langage, éprouver les mêmes sentiments que les maîtres ; elle a montré qu'il y avait chez les noirs des pères, des mères, des enfants, des maris, des femmes, absolument comme chez les blancs. Je sais bien qu'on l'avait dit depuis longtemps, mais on ne l'avait pas encore fait voir d'une manière aussi saisissante. Quand elles s'en mêlent, les femmes sont de terribles révolutionnaires. Il n'y a qu'elles pour trouver le chemin des cœurs et le secret des passions. Nous avons tous entendu parler de ces êtres spécialement doués, qui devinent la place des sources sous la terre avec une simple baguette de coudrier. Les femmes possèdent aussi cette sorte de divination magnétique ; elles savent où sont les sources cachées ; elles ont la baguette magique qui ouvre le mystérieux réservoir des larmes. C'est là ce qui fait d'elles des instruments irrésistibles de propagande. »

Les feuilletons de quatre ou cinq grands journaux parisiens, une vingtaine d'éditions dans tous les formats et à tous les prix, un million d'exemplaires dévorés en quelques semaines, un drame palpitant à l'Ambigu-Comique, un drame larmoyant à la Gaîté, un vaudeville sentimental au Gymnase, des parodies sur les petits théâtres, telle a été la réponse de la France au signal donné par M. Lemoinne.

Il ne manquait plus à la popularité de l'*Oncle Tom* dans notre langue que de paraître à la fois devant cent mille lecteurs, analysé, jugé et illustré, c'est-à-dire vivant à double titre par la plume et par le crayon, et mis enfin à sa place réelle par une critique désintéressée.

C'est ce que le *Musée des Familles* devait à son cadre, à sa collection et à son public, et c'est ce qu'il vient faire en conscience, après avoir assez attendu pour avoir le dernier mot.

Mais avant de passer à l'analyse et au jugement, épuisons la légende du succès. Il devait avoir son excentricité ; il l'a trouvée dans les salons de l'aristocratie britannique.

Le 26 novembre dernier, un meeting s'assemblait à Londres dans le palais seigneurial du duc de Sutherland, Stratford-House. On y voyait les plus illustres *ladies*, les plus puissantes *mistress* et les plus blanches *miss* des trois royaumes : la duchesse d'Argyle, la duchesse de Bedford, la comtesse de Shaftesbury, lady Palmerston, lady Grosvenor, lady Dover, la lady-mayoress (l'épouse du lord-maire); mistress Macaulay, Trevelyan, Howitt, etc., etc., etc., toute la pairie et toutes les communes, tout le *cant* et toute la *fashion*, en soie, en velours, en cachemire et en dentelles. C'était éblouissant : il y avait pour un million de toilettes, représentant vingt millions de rentes ! Vous allez voir que c'était plus touchant encore : il y avait des avalanches de larmes, découlant d'une montagne de philanthropie ! La duchesse de Sutherland prit place au fauteuil de la présidence, et les autres membres du meeting se rangèrent sur les méridiennes de lampas et de brocart. L'ordre du jour était l'*Oncle Tom* et l'émancipation des nègres. La noble lady démontra que les Anglaises ne pouvaient rester au-dessous des Américaines, et qu'il était urgent pour ces dames d'envoyer une adresse à leurs sœurs des États-Unis, au sujet de l'admirable livre et du plus admirable succès de mistress Beecher-Stowe. Puis, déroulant un *speech*, rédigé par lord Shaftesbury, ci-devant lord Asthley, cet héroïque Don Quichotte de l'humanité britannique, la duchesse lut, en les baignant de ses pleurs, des phrases que la *Revue* de M. Amédée Pichot a transmises à la postérité. Une seule vous donnera l'idée de toutes les autres : « Oui, nos ancêtres introduisirent, imposèrent même dans leurs colonies ce grand péché de l'esclavage, nous le confessons humblement devant le Dieu tout-puissant. Et c'est parce que nous sentons profondément et avouons sans détour notre complicité, que nous osons implorer votre aide pour laver notre crime commun et notre commun déshonneur ! » A ces mots, tous les mouchoirs de batiste furent au vent, et tous les flacons de sel anglais s'ouvrirent dans l'atmosphère embaumée... Il y eut deux ou trois cents larmes, une trentaine de sanglots, et cinq ou six défaillances. Bref, toutes les dames présentes signèrent l'homélie négrophile, et elle parut le lendemain dans les journaux, à raison de plusieurs schellings par ligne.

Mais quand les maris de ces dames virent, rédigé en toutes lettres et signé de leurs noms, cet aveu *schoking* d'un *crime* et d'un *déshonneur* héréditaires, quand ils virent les gazettes sérieuses discuter cette question brûlante, et les gazettes joviales la tourner en ridicule, il y eut une véritable émeute dans chaque salon et dans chaque ménage britannique... Plusieurs ladies réclamèrent contre la surprise de leurs signatures, d'autres convinrent qu'elles avaient mal entendu ou mal compris. Celle-ci jeta sa malédiction à lord Shaftesbury; celle-là à la duchesse de Sutherland... De sorte qu'il devint « fort douteux que la fameuse adresse passât officiellement aux Etats-Unis. » (*Revue Britannique.*)

Et vraiment c'était dommage, car l'auteur de l'*Oncle Tom* et les *sœurs d'Amérique* eussent pu faire une curieuse réponse aux ladies anglaises, « en les remerciant ironiquement des larmes qu'elles versent sur les malheurs des esclaves noirs, et en les priant d'en réserver quelques-unes pour les malheurs non moins douloureux des esclaves blancs, pour les pauvres couturières de Londres, qui passent leurs nuits à faire les robes de bal de ces dames, pour les gouvernantes domestiques ou institutrices de leurs filles, abreuvées de dédains par les mères, pour le misérable ouvrier des cités manufacturières et commerciales, pour le paysan plus misérable encore et à moitié serf des montagnes d'Ecosse, pour le mineur séparé à la fois du ciel et de la terre, de la famille et de la société », enfin pour tous les parias innombrables et incurables de la civilisation anglaise.

A défaut de cette réponse *ad hominem* de Mme Stowe, on a lu dans le *Times* la riposte suivante de lady Kay Shuttleworth, qui eut la surprise de trouver son nom dans les signatures de l'adresse :

« Monsieur, permettez-moi de déclarer que, quoique je m'intéresse vivement à l'abolition de l'esclavage (et qui n'éprouve le même sentiment?), je n'ai pas autorisé l'usage qu'on a fait de mon nom, relativement au meeting récent de Stratford-House.

« Tant que les femmes américaines pourront justement reprocher aux femmes d'Angleterre, entre autres griefs, la négligence, les mauvais procédés, et les appointements de meurt-de-faim (*starvation payment*) des institutrices employées dans leurs familles, il y a peu d'espoir qu'elles fassent beaucoup d'attention à nos protestations contre l'esclavage des noirs des Etats-Unis.

« Réformons nos écoles, — sans parler d'autres choses, et nous pourrons dire ensuite à ces dames de réformer les cases de leurs nègres...

« Si une indisposition ne m'avait empêchée de me rendre au meeting, j'aurais exprimé mon opinion dans ce sens. Janet Kay Shuttleworth. »

Résumé dudit meeting... Lady Shuttleworth est une femme de beaucoup de cœur et de beaucoup d'esprit..., la seule probablement de la réunion de Stratford-House, à qui mistress Stowe ira serrer la main à son passage à Londres (1).

Mais que disons-nous : Mme Stowe ira à Londres! Elle y est pardieu bien ! Elle y triomphe sur toute la ligne ! Elle y reçoit des députations, des adresses et des bourses contenant de belles livres sterling ! Elle y amasse enfin, — et ce sera sa plus chère récompense, — de quoi racheter une centaine d'oncles Tom, de George et d'Elisa, lorsqu'elle regagnera son cottage d'Amérique.

Ce cottage, fruit de ses droits d'auteur (il faut bien penser aussi à soi), est situé à Andover, dans le Massachussets. La population l'a baptisé *Oncle-Tom's cabin*, et ce nom sera consacré sans doute par la postérité.

En somme, hâtons-nous de le proclamer, Mme Stowe est plus qu'une femme de talent, c'est une femme de cœur; c'est, à part quelques préjugés, une espèce de sainte par l'élévation et la pureté des intentions et des sentiments ; et Dieu nous garde de la rendre responsable des exagérations, des ridicules, des hypocrisies, des interprétations funestes, des excès et des malheurs dont son livre a déjà été et sera encore l'objet et l'occasion !

Mais arrivons au livre lui-même, et jugeons-le 1° comme ouvrage; 2° comme événement.

(1) Nous lisons dans un numéro postérieur de la *Revue Britannique* une réplique aux dames anglaises, rédigée et signée par l'ex-présidente Tyler. « Pour commencer, elle apprend à la duchesse de Sutherland qu'en Amérique il serait difficile aux femmes comme il faut de se réunir en parlement pour faire une adresse collective, les Américaines se piquant d'être avant tout les femmes de leur ménage, et s'en rapportant à leurs maris pour tout ce qui ressemble à un acte public...» Puis, avec une ironie d'excellent ton, l'ex-présidente fait la leçon aux nobles sœurs de Londres sur les préjugés britanniques, sur les toilettes somptueuses, sur les bals philanthropiques et sur les larmes de crocodile que les malheurs de l'*Oncle Tom* arrachent aux beaux yeux des duchesses et des ladies. L'ex-présidente prie enfin très-poliment les Anglaises de ne pas se mêler des affaires des États-Unis, et de réserver leur intervention charitable en faveur de leurs pauvres, de leurs matelots rendus esclaves par la presse, et des Irlandais qui sont trop heureux, quand ils émigrent sur les bords de l'Atlantique, qu'on daigne les y faire travailler avec l'*Oncle Tom* et les nourrir aussi bien que lui... »

Comme ouvrage, l'analyse en sera le plus bel éloge. Comme événement, nous ferons la part du bien et la part du mal, la part de la vérité et la part de la réclame.

ANALYSE DE L'*ONCLE TOM*.

Faisons d'abord connaissance avec les personnages du roman. La plupart ont une vive empreinte de vérité. On sent que l'auteur les peint d'après nature. C'est là que Mme Stowe excelle, sans contredit.

L'oncle Tom (1), le héros, est le modèle de la résignation, du dévouement, de la piété ; il résume toutes les vertus chrétiennes. C'est un idéal de parti pris, créé par l'écrivain ; une espèce de Messie noir, dont les souffrances et le martyre doivent racheter ses frères esclaves.

Son premier maître, M. Schelby, est le maître humain, mais humain par insouciance et par faiblesse, et qui n'a d'autre religion et d'autre conscience que celles de sa charmante épouse, une des meilleures et des plus nobles créatures des États-Unis.

Haley est le marchand de chair noire pur sang ; le maquignon sterling, l'esclavage traduit en écus, l'incarnation de toutes les barbaries de la loi. Son humanité consiste à ménager ses nègres, de peur de détériorer la *marchandise*, à les nourrir convenablement pour faire hausser l'*article*, à élever les mères et les épouses dans l'indifférence à l'égard des enfants et des maris, chaque larme versée dans leur séparation représentant un dollar enlevé de sa bourse. Il expose naïvement son système au premier chapitre, en marchandant à M. Schelby quelques noirs de bonne qualité.

La tante Chloé, femme de Tom, est la plus brave épouse, la plus brave mère, la plus brave domestique et la plus brave cuisinière du Kentucky; du reste, ne voyant guère au delà de la queue de sa casserole, et versée à fond dans l'encyclopédie des petits pâtés. Il s'en fait une énorme consommation dans l'*Oncle Tom*.

Trois personnages résument la poésie du livre : le mulâtre George, homme supérieur à sa race ; sa femme Élisa, quarteronne presque blanche, et Evangelina Saint-Clare, ange en mission sur la terre.

George est la poésie de l'amour conjugal et de la liberté. Élisa est la poésie de l'amour maternel. Évangélina est la poésie de la délivrance. C'est sur cette dernière tête que l'auteur a épanché les plus suaves tendresses de son âme.

Le père et la mère d'Évangélina sont deux caractères tracés de main de maître. Saint-Clare est le parfait galant homme selon le monde, le sceptique élégant, railleur, insoucieux, blasé par une jeunesse orageuse, faisant de la vertu et de la religion une affaire de tempérament ou de latitude; bon prince avec ses nombreux esclaves, mais riant des abolitionistes, qui prennent les nègres pour des hommes ; en un mot, se laissant aller sans effort et sans trouble au courant d'une vie millionnaire, agitée seulement par les migraines et les caprices de sa femme, et par ses sollicitudes pour sa fille unique, Évangélina, portrait vivant d'une aïeule qui est le plus vif et le plus profond souvenir de Saint-Clare.

Mme Saint-Clare est l'enfant gâté de la fortune, la beauté nerveuse, insensible au fond, égoïste et nonchalante, d'autant plus exigeante envers les autres qu'elle leur accorde

(1) Ces désignations *oncle* Tom, *tante* Chloé, n'indiquent pas une parenté quelconque. Elles correspondent simplement aux termes *père* Tom, *mère* Chloé, qu'on emploierait en France comme marques d'affection populaire.

moins, allant sans cesse de la plainte à la migraine, de la migraine aux vapeurs, des vapeurs aux défaillances, paradant à la messe comme au spectacle, en toilette éblouissante; puis, dans le désœuvrement de ses langueurs, se mettant à battre ses noirs, que l'indulgence de son mari a rendus impertinents : « Je prends quelquefois un nerf de bœuf, dit cette sensitive de salon, et je frappe ces méchantes bêtes, cette race maudite; mais cela me tue... je suis si faible; je n'ai plus la force! Si seulement M. Saint-Clare voulait les envoyer fouetter à la Calebasse... Sa maison marcherait infiniment mieux. »

Auprès de ce ménage, figure une certaine miss Ophélia, cousine de Saint-Clare, modèle achevé de tous les ridicules du méthodisme : grande, carrée, anguleuse, traits maigres et pointus, lèvres serrées, mouvements secs, décidés, énergiques, yeux noirs et perçants, cherchant toujours un ordre à donner, une chose à remettre en place; savante, d'ailleurs, comme un bas-bleu, éloquente comme un prédicateur, allant au devoir en droite ligne, comme un boulet de canon, réglée comme une pendule, laborieuse comme une ouvrière, rangeant, étiquetant et formulant ses principes, comme ses bagages et ses paquets, en un mot, consciencieuse et minutieuse au point d'être insupportable à tout le monde, excepté à son beau cousin,



Elisa traversant l'Ohio sur les glaçons (page suivante). Dessin de M. G. Staal.

dont elle gouverne la maison tambour battant, et qu'elle aime de tout son cœur, pour lui avoir enseigné le catéchisme et raccommodé ses bas dans son enfance.

Nous ne parlons pas de la meute des chasseurs de noirs, hommes et chiens, que Mme Stowe met en jeu avec la supériorité de Cooper dans les *Mohicans*; ni des variétés de nègres qu'elle fait grouiller à travers son livre, et qui sont d'une vérité frappante, toutes les fois qu'elle ne les poétise pas pour les besoins de la cause; ni des variétés d'enfants qu'elle excelle à faire agir et parler, en mère qui les connaît à fond et qui les aime sincèrement et parfaitement.

Nous avons hâte d'entrer dans l'action même de l'*Oncle Tom* et d'arriver aux scènes pathétiques ou charmantes qui en justifient le succès.

Au premier chapitre, Schelby le planteur cause avec Haley, le marchand d'hommes. Schelby est obligé de vendre quelques-uns de ses nègres pour se délivrer d'une créance fatale... Il offre *Tom*, son meilleur sujet, le plus honnête et le plus religieux.

— La religion, dit Haley, est une bonne chose dans un noir, quand l'*article* n'est pas falsifié... Mais, avec Tom, il me faut ce joli négrillon...

Et il montre le petit Henri, le fils de George et d'Élisa.

Schelby cède et conclut, en soupirant et en détournant les yeux.

Or, Élisa a entendu l'affreux marché, et pour ne pas se voir enlever son enfant, elle s'enfuit avec lui.

Quant à Tom, il se soumet. La prière le consolera sur

cette terre, et Dieu le dédommagera là-haut. Le noble fils de son maître, Georges Schelby, lui promet, d'ailleurs, de le racheter un jour.

Le départ d'Élisa est déchirant. Sa maîtresse, qui l'aime, pleure et accable son mari de reproches. Schelby s'écrie avec honte : — Et dire que je n'ai pu jeter ce marchand d'hommes du haut en bas de l'escalier! Le mulâtre George, de son côté, sans rien savoir du sort de sa femme, a résolu de s'enfuir aussi et de gagner le Canada, pour éviter les cruels traitements du maître auquel M. Schelby a dû le céder. Dans la case de l'*Oncle Tom*, autre désolation et adieux résignés du pieux nègre à sa femme moins résignée et à ses enfants endormis. Bref, Élisa a pris son cher Henri dans son berceau, l'a emporté avec quelques souvenirs de Mme Schelby, sans oublier un perroquet aux vives couleurs, pour égayer le réveil du pauvre ange; puis elle a embrassé Tom, qui n'a pas osé blâmer sa désertion; elle lui a recommandé de donner de ses nouvelles à George, de lui dire qu'elle va se diriger comme lui du côté du Canada, et elle est disparue dans la nuit, serrant son trésor de mère sur son cœur.

Le lendemain, découverte de l'évasion; alerte furieuse de Haley; et poursuite organisée par lui et par les chasseurs d'hommes.

C'est ici que le drame devient palpitant et terrible. — Une scène de comédie touchante le traverse : l'arrivée d'Elisa chez le sénateur Bird. Cette scène, une des meilleures du livre, mérite d'être citée presque entière.

M. Bird revient de la session législative. Il a tonné contre les abolitionistes qui bouleversent le Kentucky. Il s'est conduit en vrai champion de la loi d'esclavage, de la fameuse raison d'Etat! Il se drape dans ses convictions et dans son triomphe, tout en ôtant ses bottes et en mettant ses pantoufles, que lui apporte Marie, sa gracieuse femme.

— Est-il vrai, lui demande celle-ci, que vous ayez voté la défense de secourir les esclaves fugitifs des Etats voisins, de leur offrir une couche de paille, un morceau de pain et un verre d'eau?

— C'est vrai! réplique M. Bird un peu troublé dans sa pose.

— Ah! John! je n'aurais jamais cru cela de vous! Cette loi n'est pas chrétienne. Quant à moi, Dieu m'ordonne le contraire, et j'obéirai à Dieu.

— Ta ta ta! vous voilà lancée dans la politique...

Et M. Bird essaye de convaincre sa femme par des arguments irréfutables... Il y perd son latin et son éloquence... Car Marie, frêle et timide créature, aux yeux de bluet et au teint de pêche, que le gloussement d'un coq d'Inde met en déroute, qu'un chien de garde arrête en lui montrant les dents, Marie devient une lionne quand on blesse les tendresses de son cœur, et fouette ses enfants adorés lorsqu'ils jettent des pierres au chat de la maison... C'est donc elle-même qui met le sénateur au pied du mur en lui disant :

— John, chasseriez-vous de votre toit une pauvre créature, mourante de froid et de faim, parce qu'elle se serait évadée de l'habitation d'un maître cruel?

— Voyons! raisonnons un peu, répond le législateur perplexe...

Mais au même instant, Cudjoë, son factotum nègre, appelle Mme Bird; — et celle-ci crie bientôt de la cuisine :

— John! John! venez ici!

— Le sénateur accourt, et que voit-il?

Une jeune femme aux vêtements en lambeaux et raidis par la gelée, étendue sans connaissance sur deux chaises, un pied déchaussé et sanglant, le visage empreint des signes de la race maudite, reconnaissable à travers la beauté la plus pure et la plus parfaite...

C'est la pauvre Elisa! — Elle vient de s'évanouir à la chaleur du feu... Cudjoë tient sur ses genoux son enfant transi de froid...

M. Bird la contemple en silence, tandis que Mme Bird la rappelle à la vie... Elle rouvre lentement ses grands yeux noirs, et s'écrie en se levant : — Mon Henri! Où est-il? — L'enfant s'élance dans ses bras, et la mère, le ressaisissant : — Ah! madame! protégez-le! ne me le laissez pas arracher!

— Ne craignez rien! dit Mme Bird; vous êtes en sûreté ici...

Et réchauffée, dorlotée, couchée dans un bon lit, Elisa s'endort de fatigue, en pressant Henri sur son cœur!

Le sénateur et sa femme regagnent le salon et ne parlent plus de la raison d'Etat. Marie attend venir John, et le guette du coin de l'œil...

— Marie?

— John!

— Cette malheureuse est plus grande que vous... Elle ne pourrait porter une de vos robes.

Mme Bird sourit imperceptiblement.

— Marie?

— John!

— Si vous lui donniez ce vieux manteau d'alépine que vous jetez sur moi quand je fais ma sieste?

Mme Bird sourit encore. Mais on annonce le réveil de la fugitive. M. et Mme Bird courent à elle avec leurs enfants... Elisa raconte naïvement son histoire... Elle s'est enfuie parce qu'on avait vendu, parce qu'on allait lui enlever son fils. Elle a échappé aux chasseurs d'esclaves, en s'élançant sur les glaces charriées par l'Ohio, en sautant et en trébuchant d'un glaçon à l'autre, en se déchirant les pieds à leurs pointes aiguës, et en gagnant ainsi miraculeusement la rive opposée, aux yeux et aux cris de ses persécuteurs confondus, pétrifiés, et incapables de la suivre par une telle route! Alors on lui a indiqué la maison de M. Bird, et elle s'y est réfugiée dans l'état qu'on a vu...

Mme Bird pleure d'attendrissement. M. Bird pâlit d'admiration; il tourne le dos, essuie ses lunettes et se mouche à grand bruit... Ses enfants se cachent dans la robe de leur mère... Ses esclaves font mille grimaces et se frottent les yeux sur leurs manches...

— Aviez-vous donc un méchant maître? demande le sénateur à la fugitive avec un reste de majesté...

Elisa frémit, et regarde Mme Bird : — Vous êtes en deuil, madame? Auriez-vous eu la douleur de perdre un enfant?

Mme Bird ne répond que par ses larmes... Un mois auparavant, elle a, en effet, déposé un fils chéri dans la tombe.

— Oh! vous aurez alors pitié de moi! vous ne me perdrez pas! reprend la jeune mère avec confiance.

Et Mme Bird de sangloter de plus belle :

— Nous vous sauverons, au contraire! Où voulez-vous aller, pauvre femme?

— Au Canada! Est-ce bien loin, le Canada?

— Malheureuse! s'écrie involontairement Mme Bird.

Une demi-heure après, Elisa est dans une bonne chambre avec son fils, et le ménage législatif rêve devant le feu du salon.

Tout à coup M. Bird met ses bottes...

— Que faites-vous, John!

— Je m'apprête à sauver cette femme, pardieu !... Vilaine affaire ! si on la surprenait chez moi !... Mais non... je la mettrai à l'abri ! il faut qu'elle parte, cette nuit même. Ses ennemis arriveraient à l'improviste... Son petit drôle mettrait la tête à la fenêtre ! ils seraient repris et perdus !... Vous savez, mon ancien client Van Trompe, qui s'est établi dans les bois de l'Ohio, en affranchissant tous ses esclaves?... C'est là que je vais conduire cette malheureuse et son enfant..., car moi seul peux y conduire une voiture par cette nuit sombre !

— Cudjoë est un cocher excellent...

— Il ne connaît pas comme moi les gués et les passages ! je l'accompagnerai... Maudite affaire !... Enfin je me dévoue... On attellera pour minuit !... La belle figure que je ferai devant mes collègues du sénat !... Je profiterai de cette équipée pour terminer une affaire à Colombus !

— Bien, John ! dit Marie, en cessant de sourire et en lui pressant la main ; je vous reconnais ! votre cœur vaut mieux que votre tête ! vous êtes homme, avant d'être sénateur ! voilà pourquoi je vous aime de toute mon âme !...

Et M. Bird, fier de l'amour d'une telle femme, va donner ses ordres au cocher... Mais il se retourne sur la porte et dit : — Marie... vous en ferez ce qu'il vous plaira, mais vous savez qu'il y a un tiroir plein des effets de notre pauvre petit Henri...

Puis il sort précipitamment, en essuyant une larme.

Mme Bird passe dans la chambre, ouvre le tiroir des reliques, y baigne de pleurs des petits souliers usés au talon, une balle, une toupie, une petite charrette, etc., etc. Elle fait un paquet des effets les meilleurs ; et, ses enfants s'écriant : — Est-ce que vous allez donner ces trésors ? — Oui, répond-elle, je vais les donner à un enfant que mon Henri bénira du Ciel, à une pauvre mère qui priera pour vous et vous portera bonheur !

Il y a dans ce monde des âmes d'élite qui veulent que leurs douleurs mêmes soient des sources de joie pour les autres... Telle était la bonne mère qui, à la lueur d'une lampe et à travers ses sanglots, préparait pour le fils de la fugitive errante les vêtements de l'enfant que Dieu avait repris à son amour !...

Mme Bird était en train d'agrandir, à coups de ciseaux, trois de ses robes pour la taille d'Elisa, lorsque le bon sénateur reparaît, son manteau d'alépine à la main.

Bientôt il est installé dans la voiture avec la quarteronne ; celle-ci, étouffée par la reconnaissance, montre le Ciel à Mme Bird par un geste sublime, et le promoteur de la loi contre les esclaves en fuite s'élance avec l'esclave qu'il sauve, à travers une pluie battante et une route semée de précipices !

On roule de cahots en cahots, tantôt dans un gouffre de fange, tantôt sur une pile de bois amassé... Le sénateur, la mère et l'enfant se heurtent et se meurtrissent dans des chocs terribles. Henri pousse des cris d'effroi. Le chapeau donné par Mme Bird à Elisa n'a plus de forme... Cudjoë lutte à grands coups de fouet avec les chevaux rebelles, et le législateur, se croyant perdu, met pied à terre, à l'appel du cocher. Le voilà dans la boue jusqu'aux cuisses, posant des rails à la main pour faire avancer l'équipage. Il perd l'équilibre, tombe dans une fondrière, est repêché à grand'peine, reprend courage, et arrive enfin, — dans quel état ! au port de salut, chez son ami Van Trompe. Il lui remet Elisa, avec 10 dollars et ces mots laconiques : — Pour elle ! — Bien, répond Van Trompe. Et ils se séparent en se serrant la main.

On voit toute la portée de cette scène pour la thèse de Mme Stowe. C'est assurément le plus habile morceau de son plaidoyer contre l'esclavage. Le cœur et la loi sont aux prises, — et la loi est vaincue dans son plus grave représentant.

De la maison de Van Trompe, Elisa passe chez de bons quakers, que l'auteur peint avec complaisance. Georges, son mari, l'y rejoint ; mais Loker, le chasseur d'hommes, allait les y surprendre ensemble, lorsqu'ils lui échappent, après une lutte à coups de fusil dans les rochers.

La scène alors nous transporte sur le Mississipi, dans un beau steamer qui file vers la Nouvelle-Orléans. C'est là que nous rencontrons la famille Saint-Clare, et que nous retrouvons la cargaison noire d'Haley, où figure l'oncle Tom, seul libre de ses mouvements au milieu de ses frères enchaînés.

Le brave nègre contemple Saint-Clare, l'élégant gentleman, et son adorable fille, la petite Évangélina... Tous deux se ressemblent, mais comme l'esprit au cœur, comme un homme à un ange.

Eva est le type complet de la beauté enfantine. Elle a la grâce aérienne des fées et des nymphes. Sa physionomie annonce une de ces âmes célestes « qu'il est aussi impossible de comprimer que le rayon du soleil ou le souffle de la brise. » Son expression de rêverie vaporeuse frappe et captive jusqu'aux êtres les plus grossiers. Les lignes de sa tête, de son cou et de sa taille sont d'une noblesse surhumaine ; ses yeux bleu-violet, d'une étrange gravité ; ses cheveux blonds-dorés, d'un éclat qui en fait une véritable auréole. Et cependant elle n'est pas triste et sérieuse ; la gaieté de l'innocence voltige sur son front comme l'ombrage ému d'un feuillage de printemps ; un sourire éternel s'épanouit sur les roses de ses lèvres et les perles de ses dents. Elle va et vient d'un bout à l'autre du steamer, chantonnant comme dans un rêve gracieux. Chacun l'admire, et personne ne l'arrête... Sa nature éthérée traverse tout, comme sa robe blanche, sans rapporter jamais aucune tache...

Tom, en la regardant passer, croyait reconnaître un ange de la Bible. Il pleurait de la voir soulever les chaînes des esclaves, soupirer et s'enfuir avec douleur, puis revenir les combler de sucreries, de noix et d'oranges... Il finit par l'attirer à lui, au moyen des petits joujoux qu'il savait faire, et les voilà tous deux amis et confidents l'un de l'autre.

A une station du navire, l'enfant perd l'équilibre et tombe à l'eau... Tom retient son père qui allait se noyer avec elle, s'élance lui-même, et la ramène à bord... Cette aventure fait du pauvre esclave le héros de la traversée, — durant tout un jour... Le lendemain, on n'y pense plus ; — mais Eva ne l'a pas oubliée, elle...

— Mon père, dit-elle à Saint-Clare, Tom est à vendre, je vous supplie de l'acheter.

— Eh qu'en veux-tu faire? Un joujou, un cheval de bois? Voyons.

— *Je veux le rendre heureux !...*

C'était la grande raison de l'enfant, quand elle faisait acheter un esclave à son père. Elle eût absorbé dans ces achats toute la fortune de Saint-Clare. Mais lorsqu'elle avait dit le grand mot, en tournant ses yeux bleus, le gentleman, sceptique et frondeur, mais généreux et idolâtre de sa fille, ne savait plus la refuser et lui ouvrait sa bourse toute grande.

Voilà donc Tom acheté, à la satisfaction de chacun, même d'Haley qui fait une affaire d'or. Tom sera le cocher de Saint-Clare, et particulièrement d'Eva. Il arrive avec elle dans le palais de ses nouveaux maîtres, à New-Or-

léans. La méthodique Ophélia prend possession du gouvernement domestique, au grand soulagement de Mme Saint-Clare, qui n'aura plus l'embarras de surveiller les clefs, et qui, se soulevant à demi sur son sofa, prie Eva de l'embrasser moins fort, de peur de lui donner la migraine...

Toute cette vie de famille est tracée par l'auteur avec la fine observation et la charmante gaieté des romanciers anglais.

Eva débute par baiser sa négresse Mammy, au grand scandale d'Ophélia. Puis, elle fait bien pis encore avec Tom, son heureux esclave. Elle en prend possession en s'asseyant dans la cour, sur un trône de mousse. Là, elle fleurit chacune de ses boutonnières des jasmins du Cap; elle lui passe autour du cou une guirlande de roses; puis, souriante et câline, elle se pose sur ses genoux comme un oiseau familier... Nouveau scandale d'Ophélia à ce tableau; mais Saint-Clare, heureux du bonheur de sa fille, dit encore : — Laissez-la faire ! Pourquoi la priver de jouer avec ce nègre qu'elle aime et qui lui a sauvé la vie ! Tom est d'ailleurs, ajoute-t-il, un recueil de toutes les vertus chrétiennes, relié en maroquin noir.

La conduite désordonnée de Saint-Clare vient troubler la joie de l'oncle Tom. Il entreprend de convertir son maître aux doctrines de l'Evangile. Il prie avec ferveur



Évangélina prenant possession de son esclave l'oncle Tom. Dessin de M. G. Staal.

pour son âme, quand il se trouve seul dans le dortoir. Une nuit, Saint-Clare est rapporté chez lui, au retour d'un festin, dans un état honteux pour un homme de son rang. Le lendemain, Tom l'aborde tristement.

— Qu'avez-vous? lui demande le père d'Eva. Quelqu'un a-t-il été méchant pour vous?

— Non, répond le nègre; ce qui m'afflige, c'est que mon maître n'est pas bon pour lui-même !

Et il tourne le dos discrètement. Mais Saint-Clare a compris et rougi.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

— Tout? s'écrie Tom en se jetant à genoux... O cher maître ! je tremble que vous ne perdiez à la fois votre corps et votre âme ; le bon livre l'a dit (Tom appelle ainsi la Bible, qu'il lit sans cesse) : Le péché mord comme un serpent et pique comme une vipère !

Et la voix du pauvre nègre expire dans un sanglot...

— Insensé! dit Saint-Clare, ému et les yeux humides, je ne vaux pas la peine qu'on pleure sur mon sort...

Mais Tom reste à genoux et supplie plus ardemment...

— Eh bien ! reprend le gentleman..., je n'irai plus au milieu de leurs folies... Rassurez-vous, et travaillez en paix !... Oh ! ne me bénissez pas ! je n'en suis point digne ! mais je vous jure, sur mon honneur, que vous ne me reverrez plus comme j'étais hier !...

Et Tom se retire en essuyant ses pleurs et en remerciant Dieu !...

Ce pieux ascendant d'un esclave sur son maître est une des belles conceptions de Mme Stowe.

Hélas ! une autre leçon attendait Saint-Clare, un autre malheur menaçait Tom ! Eva, trop sainte pour la terre, allait remonter au ciel avec les anges... Des sueurs nocturnes, une croissance exagérée, un affaiblissement ra-



Le Sénateur Bird partant avec Elisa (pages précédentes). Dessin de M. G. Staal.



La vente de l'Oncle Tom. Tom, Haley et Schelby (Pages prédécentes). Dessin de M. Andrieux.

pide annoncent sa fin prochaine... Elle-même en a la conviction, et cette conviction, « douce comme les derniers rayons du soleil », n'afflige son cœur que pour ses parents et ses amis...

— Oncle Tom, dit-elle un jour à son nègre, après une de leurs lectures de l'Evangile, je comprends enfin pourquoi Jésus-Christ a voulu mourir pour nous... Quand j'ai vu les malheureux esclaves, enchaînés sur le steamer, re-

demander leurs mères, leurs épouses, leurs enfants, dont on les avait séparés pour les vendre, j'ai senti que je voudrais mourir pour eux, si ma mort pouvait terminer leurs misères...

Et un instant après, dans les bras de Saint-Clare, en extase devant la beauté de sa fille :

— Mon père, lui dit-elle, je vais bientôt vous quitter pour ne plus revenir... Je voudrais, avant mon départ, que tous les nègres fussent libres et heureux comme vous... N'y aurait-il pas moyen d'affranchir les esclaves d'Amérique ?

— C'est une grande et terrible question, mon enfant. Notre système est détestable, sans doute !... Je voudrais comme toi que l'esclavage fût aboli ; mais je ne sais comment y parvenir...

— Ecoutez, mon père, vous êtes bon, et vous parlez comme un beau livre... Si vous parcouriez les habitations, pour engager les maîtres à affranchir les noirs... Je le ferais si j'étais assez grande et si je restais ici-bas... Faites cela pour moi, mon père, quand je serai morte !...

— Eva ! ne parle pas ainsi !... Tu vivras ! tu es mon seul bien sur la terre !

— Les enfants des nègres sont aussi leur seul bien... Ils les aiment comme vous m'aimez... Mammy et Tom pleurent en parlant de leur famille... N'est-il pas affreux qu'ils en soient séparés !...

— Allons, ne te désole pas ! Vis pour moi, sois heureuse, et je ferai tout ce que tu voudras...

— Promettez-moi, mon père, que Tom aura sa liberté aussitôt que... aussitôt que je ne serai plus...

— Oui, oui, mon enfant... Mais tu resteras pour le délivrer toi-même, dit Saint-Clare, étouffé par la douleur.

— Cher papa, voulez-vous que nous fassions le voyage ensemble ?

— Où ? mon trésor.

— Là-haut, dans le pays de l'amour et de la paix...

Saint-Clare l'étreint dans ses bras, mais n'ose lui répondre.

— Allons, c'est convenu ! vous viendrez me rejoindre...

Le père emporte sa fille dans sa chambre, la couche, brûlante et fiévreuse, la berce en la contemplant de ses yeux humides, et chante d'une voix entrecoupée jusqu'à ce qu'elle soit endormie.

Le dimanche suivant, Eva apprend que la négrillonne Topsy, le démon de l'habitation, a pris et découpé une toilette de miss Ophélia, pour habiller une poupée... Elle n'en fait pas d'autres depuis un an, et ni le fouet, ni la prison, ni aucun châtiment, ne peuvent la corriger... Elle recommence toujours, en disant : — Je suis méchante, moi, j'ai tous les défauts d'une négresse.

Eva prend la mutine à part, l'enferme dans un cabinet, et s'assied par terre à côté d'elle.

— Topsy, pourquoi vous comportez-vous si mal ?... Est-ce que vous n'aimez rien au monde ?

— J'aime le sucre candi et les confitures.

— Et votre père, votre mère ?

— Je n'en ai jamais eu.

— Vos frères, vos sœurs ?

— Je n'ai rien de tout cela.

Eva soupire et rêve...

— Mais si vous vouliez être bonne, vous le pourriez...

— Si l'on pouvait me rendre blanche, j'essayerais...

— On vous aimerait comme une blanche, si vous étiez bonne...

Topsy ricane avec incrédulité.

— Vous ne me croyez pas ?

— Les noirs ne sont aimés de personne ; mais ça m'est égal ! Et Topsy se met à siffler.

— Eh bien ! moi, je vous aime, reprend Eva, en passant son bras blanc au cou de la négresse ; je vous aime, quoique vous soyez méchante ; je vous aime, parce que vous êtes noire, parce que vous n'avez ni père, ni mère, ni amis ; parce que vous êtes une pauvre enfant maltraitée. Je suis très-malade, Topsy, je vais bientôt mourir... Votre conduite afflige mes derniers jours ; promettez-moi d'en changer pour moi, qui ai si peu de temps à passer avec vous...

Ces simples et tendres paroles font plus d'effet sur la négresse que les millions de reproches et les millions de coups de fouet qu'elle a essuyés depuis sa naissance. Ses yeux ronds et perçants s'inondent de larmes, qui débordent à flots sur la blanche petite main d'Evangélina. Un rayon divin a traversé les ombres de son âme disgraciée.

— O chère miss Eva ! s'écrie-t-elle, j'essayerai d'être bonne comme vous ! j'essayerai, je vous le jure !...

Saint-Clare qui épiait cette scène derrière un rideau le laisse retomber en soupirant : — Ma fille me rappelle ma mère ! Mon Dieu ! ne m'enlevez pas l'une comme l'autre !

Vœux superflus ! Quelques jours plus tard, Eva épuisée était étendue sur une chaise longue, dans la belle chambre dont son père lui avait fait un nid délicieux : tentures de mousseline blanche et rose, tapis brodé de fleurs, fauteuils de bambou garnis de coussins de damas, vases de marbre taillés en forme de lis et toujours remplis de fleurs par les soins de Tom ; tableaux et sculptures représentant des anges et des enfants dans les poses les plus souriantes ; images de grâce, de paix et de bonheur ; tel était le sanctuaire d'Eva. Au chevet du lit, sur un socle d'albâtre, un chérubin se dressait, les ailes repliées, étendant sur la couche une couronne de myrte, d'où partaient les rideaux de gaze vermeille, rayée d'argent, qui laissaient passer l'air sans laisser passer les moustiques.

C'est là que reposait la jeune fille, un soir, quand elle entendit soudain la voix de sa mère et le bruit d'un soufflet.

— Mon Dieu ! maîtresse, dit une autre voix, qu'Eva reconnut pour celle de Topsy, ce n'est pas pour moi que j'ai cueilli ces fleurs, c'est pour miss Evangélina.

— Pour moi ! dit la malade en se levant ; oh ! ne la grondez pas, ma mère ! et donnez-moi ces fleurs. Apportez-les vous-même, Topsy.

La négresse entre, aussi timide et aussi douce qu'elle était naguère audacieuse et impertinente.

— Magnifique bouquet, dit Evangélina.

Il était plutôt bizarre. Les couleurs les plus vives y tranchaient l'une sur l'autre. C'était magnifique en effet, mais selon le goût de la négresse.

— Apportez-m'en un pareil tous les jours, Topsy, dit Eva, malgré les objections de sa mère. Laissez-la faire quelque chose pour moi, ajouta-t-elle ; elle essaye de se mieux conduire, il faut l'en récompenser.

Les nerfs de Mme Saint-Clare posent les armes, et Topsy se retire avec une larme de joie dans les yeux, et une révérence qui était déjà une révolution dans sa personne.

— Maman, dit ensuite Eva restée seule avec sa mère, je voudrais me faire couper les cheveux.

— Pourquoi, mon enfant?

— Pour en donner des boucles à mes amis, tandis que je peux encore le faire...

On appelle miss Ophélia, et la malade, secouant sa chevelure d'or pâle :

— Allons, cousine, tondez la brebis !

— Qu'est-ce? dit Saint-Clare, qui entrait à l'instant.

On lui raconte le désir d'Evangélina. Il dissimule sa douleur :

— Coupez en dessous, dit-il à Ophélia, pour ne pas gâter ces beaux cheveux dont je suis fier, — et que je veux montrer à votre oncle, Eva, en vous conduisant bientôt chez Henrique.

— Oh ! je n'irai pas jusque-là, mon père ; je vais dans un pays meilleur.

Saint-Clare se tait et regarde, d'un œil sombre, tomber, une à une, les boucles de la tête adorée...

Puis Eva fait appeler tous les gens de la maison. Ils arrivent, domestiques et esclaves, hommes et femmes, celles-ci cachant leurs larmes dans leurs tabliers... Un funèbre silence règne sur cette scène religieuse...

— Mes chers amis, dit Eva, se soulevant sur les coussins, je vous aime tous ; je vais vous quitter ; je veux vous parler et vous laisser un souvenir de moi.

Une explosion de gémissements l'interrompt : elle fait une pose et reprend avec fermeté :

— Vous négligez souvent vos devoirs envers Dieu... Vous ne vous occupez que de ce monde... Rappelez-vous qu'il en est un autre... celui où je vais vous précéder et vous attendre. Vous avez droit d'y entrer un jour comme moi-même. Pour cela, vivez en chrétiens. Priez, lisez la sainte Ecriture...

Elle s'arrête, regarde les nègres, et ajoute en se renversant : — Hélas ! j'oublie que vous ne savez pas lire !

— Mais n'importe, continue-t-elle en souriant... Faites de votre mieux... Soyez bons, et vous me retrouverez là-haut.

— Amen ! murmurent Tom et Mammy.

— Je sais que vous m'aimez tous, poursuit l'enfant... Chacun de vous m'en a donné des preuves. Je vais vous remettre des boucles de mes cheveux... Quand vous les regarderez, pensez que je vous aimais, que je suis allée au ciel, et que vous devez mériter de m'y rejoindre.

La scène qui suivit échappe à la description. Les esclaves en pleurs s'approchent d'Eva, tombent à genoux, baisent le pan de sa robe, et balbutient des prières et des bénédictions naïves... Chacun sortant, sur un signe d'Ophélia, après avoir reçu son trésor, il ne reste bientôt plus que Tom et Mammy.

— Oncle Tom, dit Eva, voici une de mes plus belles boucles pour vous ; ah ! je suis sûre que nous nous retrouverons tous deux, ainsi que vous, ma chère Mammy, ajoute-t-elle en embrassant sa vieille bonne.

Et miss Ophélia les mettant doucement à la porte, comme les autres, la malade croit que c'est fini, lorsqu'elle aperçoit Topsy dans un coin, s'essuyant les yeux.

— D'où sortez-vous? lui demande-t-elle.

— J'étais là, miss ; je n'osais avancer, moi qui suis méchante... ne me donnerez-vous pas aussi de vos cheveux ?

— Voilà ! dit Eva, lui tendant une boucle. Souvenez-vous que je vous ai aimée, et que j'ai voulu vous rendre bonne.

— Oh ! miss ! j'essaye ! Mais c'est si difficile...

— Dieu vous aidera.

Et Topsy s'éloigne en silence, cachant dans son sein le talisman de sa régénération.

Quelques jours se passent encore. Eva dépérit d'heure en heure. Tom et son père la portent alternativement dans leurs bras, à travers la chambre, à la galerie de bambous, sous les orangers du jardin, aux brises fortifiantes de la mer... Tom surtout remplit cet office et charme l'enfant de ses hymnes favorites. Quant aux nuits, il les passe, étendu comme un chien fidèle, au seuil de la porte d'Eva, prêt à se lever et à courir au moindre signal...

Or, un soir, la voix de miss Ophélia lui dit : — Debout, allez chercher le médecin !

Et pendant que le nègre éperdu s'élance, la même voix dit à Saint-Clare : — Mon cousin, venez près d'Eva !

Ces mots « tombent sur le cœur du père, comme des pelletées de terre sur le cercueil. » Il accourt dans la chambre de sa fille. Evangélina n'a rien d'effrayant ; elle est plus céleste que jamais, au contraire ; mais son expression sublime, sa transformation spirituelle sont comme l'aurore du lever de son âme à l'immortalité. Tom et le médecin arrivent. La malade ne souffre plus..., et elle sourit encore... Son éclat est si radieux qu'il sèche les larmes... Elle murmure : — Oh ! la paix, la joie, l'amour ! Et un soupir l'enlève dans l'éternité, comme la brise emporte une feuille de rose au ciel.

Saint-Clare reste, devant sa fille morte, immobile, sourd, muet, en extase. Les esclaves parent la chambre de fleurs nouvelles, en sèment les feuilles sur le lit et sur le corps, et mettent aux doigts d'Eva un jasmin du Cap.

Tout à coup la porte s'ouvre, et Topsy s'avance, portant quelque chose dans son tablier. On veut la chasser ; elle résiste : — Oh ! laissez-moi, dit-elle ; j'ai trouvé une si jolie fleur ! c'est une rose-thé. Je veux la donner à ma maîtresse. Saint-Clare ordonne que Topsy reste. Elle pose sa fleur aux pieds d'Eva, et se jette sur le parquet en sanglotant : — Je ne la verrai plus ! je ne la verrai jamais ! moi qui n'irai point au ciel, puisque personne ne m'aime plus sur la terre... Ophélia, la méthodique Ophélia sent elle-même son cœur se fendre. Elle relève Topsy, et lui dit : — Je t'aimerai, moi ! Je ne vaux pas cet ange ; mais elle m'a donné quelque chose d'elle, et ce sera pour toi, Topsy !

A partir de ce jour, Saint-Clare passe de l'abattement le plus morne à la vie la plus étourdissante. Son cœur, sombre et glacé comme un tombeau, ne sait plus à quoi s'attacher ici-bas... Ses yeux secs cherchent des larmes, en lisant la Bible d'Evangélina... Tom suit son maître avec angoisse et sollicitude.

— Maître, lui dit-il un jour, regardez au ciel, où est votre fille...

— Je regarde, Tom, et je ne vois rien. J'ai la douleur, le vide, et je n'ai pas la foi !

— « Tu t'es caché aux sages, murmure le nègre, et tu t'es révélé aux enfants...» Priez, maître, ajoute-t-il, et Dieu vous fera croire.

— C'est impossible ! Y a-t-il encore une Eva ? Y a-t-il un ciel ? Y a-t-il un Sauveur ? Je ne vois en tout cela qu'un nuage !

— Il y a un Sauveur, maître, s'écrie Tom à genoux, je le sais, j'en suis sûr ! n'en doutez plus !

— Tom, vous ne l'avez jamais vu ?

— Je le sens en mon cœur... Quand on m'a séparé de ma femme et de mes enfants, il m'a consolé... Il m'a conduit vers vous, moi, chétif et misérable, pour votre salut, cher maître.

Et Tom pleure, et Saint-Clare ému se penche sur son épaule.

— Tom, vous m'aimez?

— Je donnerais ma vie pour vous voir chrétien!

— Oh! s'écrie le père d'Eva, oh! si je pouvais croire ce que m'a enseigné ma mère! Oh! si je pouvais prier comme dans mon enfance, prier comme faisait Evangélina! Allons, Tom, vous qui priez, montrez-moi comment on s'y prend!

Le cœur de Tom était plein... Le pauvre nègre retombe à genoux, et ses émotions débordent comme l'eau qui rompt ses digues... La prière qui jaillit de ses lèvres est si ardente et si irrésistible, qu'elle emporte son maître dans un courant inconnu, et que Saint-Clare ébranlé se sent enfin rapproché d'Eva...

— Merci! oh! merci, dit-il à son esclave... Revenez demain.

Le lendemain et les jours suivants, ces entretiens continuent. Saint-Clare, amélioré d'heure en heure, prend la résolution d'affranchir ses esclaves... Il donne Topsy à Ophélia, qui l'a déjà transformée, avec le souvenir de la morte, dont la négrillonne porte les reliques dans un vieux bas: une Bible, la boucle de cheveux, et un peu de crêpe arraché aux tentures du cercueil...

—Tom, dit un jour Saint-Clare au nègre chéri de sa fille, je vais faire de vous un homme, un homme libre! Vous pourrez rejoindre votre femme et vos enfants au Kentucky.

Tom bondit de joie..., mais ne quitte pas son maître... Celui-ci passe les journées à lire la Bible d'Eva... Il remarque, un soir, et répète à Tom, dans le vieux livre du nègre, ce passage noté par l'esclave: « Le fils de l'homme, jugeant les nations, séparera les bons des méchants comme les brebis d'avec les boucs. Il dira à ceux-ci: — Allez au feu éternel, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger! J'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été sans vêtements, sans logis, malade, et vous



Evangélina mourante, distribuant à ses esclaves les boucles de ses cheveux (Page précédente). Dessin de M. G. Staal.

ne m'avez pas couvert, logé, secouru... Car autant de fois que vous avez manqué à rendre ces services à l'un des plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. »

— C'en est fait, dit Saint-Clare, j'affranchirai d'abord mes esclaves; puis je me dévouerai à ceux des autres, et je sauverai mon pays d'un crime et d'une honte intolérables!...

Mais le lendemain, Tom, assis dans la cour, songeait à sa liberté future, et croyait voir la blonde figure d'Eva lui sourire dans le jet d'eau, lorsqu'on apporte sur une civière un homme frappé d'un coup mortel...

Cet homme est Saint-Clare, atteint d'un poignard dans un café, en voulant séparer deux colons furieux et ivres...

Il expire, la main dans la main de Tom, sentant et croyant enfin, murmurant: — *Recordare, Jesu pie*, etc., et répondant au docteur qui le croit en délire: — Non, je reconnais, je vois, je regagne ma patrie, celle de ma mère, celle d'Eva!... Enfin! enfin!—Ma mère! répète-t-il encore une fois... Et la pâleur de la mort couvre sa belle tête, calme et tranquille, comme celle d'un enfant épuisé qui s'endort...

Nous avons insisté sur la mort d'Eva et sur celle de Saint-Clare, comme nous avions insisté sur la scène du sénateur, parce que de même que l'épisode de Bird résume toute la pensée de Mme Stowe, au point de vue purement humain, de même les derniers instants d'Eva et de son père trahissent toutes les intentions de l'auteur, au point de vue chrétien.

Saint-Clare mort, sa femme a des attaques de nerfs, prend le deuil et fait vendre (par principe, dit-elle;— au fond, par égoïsme) les esclaves auxquels le gentleman avait promis la liberté. Cette vente est un des chapitres terribles, carac-

téristiques et décisifs de l'*Oncle Tom*... La loi barbare y ressort dans toute sa laideur.

Tom est acheté par le plus cruel des marchands de chair noire, par Simon Legrée. C'est le prélude de la passion du nègre.

Legrée, lui voyant une Bible, lui dit : — Ah ! vous êtes pieux, vous? Eh bien, sachez que je suis désormais votre Eglise! Et il lui fait sentir le poids de son poignet, en le prévenant qu'il bat lui-même ses esclaves.

Aux portes de la nouvelle habitation, hurle une meute de chiens féroces. — Sachez, dit Simon, que ces gardiens-là ont aussitôt fait de dévorer un nègre que d'avaler une soupe.

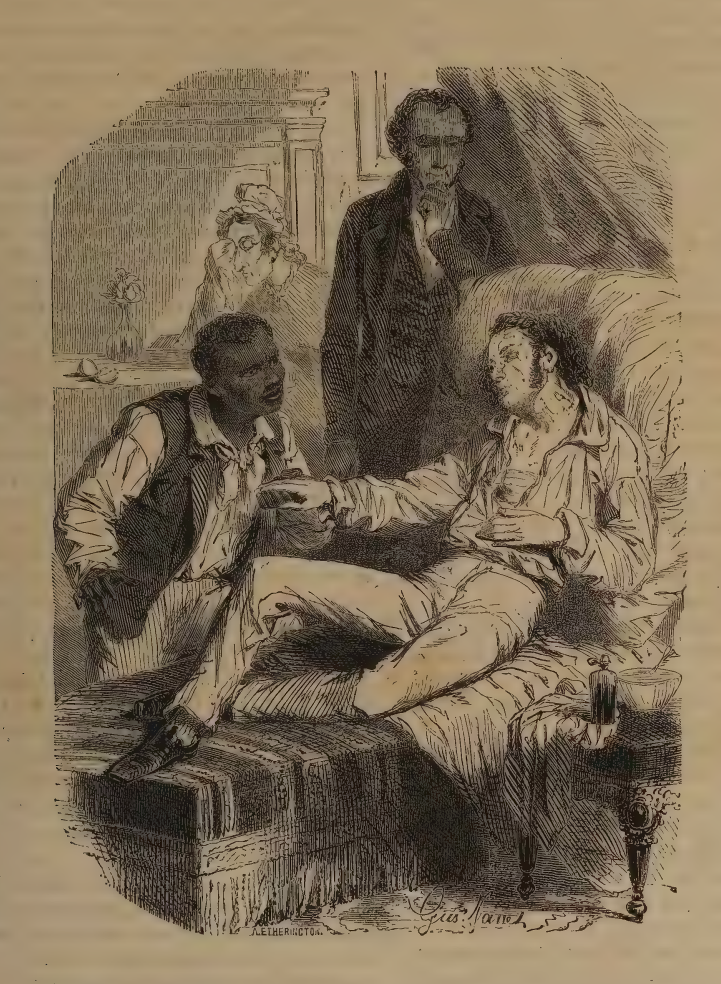
Puis, appréciant la valeur de Tom, il lui annonce qu'il l'élève en grade : — Vous serez surveillant! Et d'abord vous allez me prendre cette négresse et la fouetter!

C'était Emmeline, pauvre fille, innocente et malade.

Tom refuse... Legrée l'accable de coups : — Refusez-vous encore ?

— Oui, maître ! dit l'esclave en essuyant sa figure sanglante ; faites-moi travailler nuit et jour, tant que j'aurai un souffle de vie... Mais battre mes frères et mes sœurs, je ne le dois pas ! je ne le peux pas ! je ne le ferai jamais ! — Vous me tuerez plutôt, je vous en préviens !...

Les moustaches de Legrée « se frisent de colère », dit l'auteur.



La mort de Saint-Clare. Tom, Ophélia, le médecin. Dessin de M. Gustave Janet.

— Brigand rebelle, toi qui lis la Bible, n'y as-tu pas vu : Esclaves, obéissez à votre maître ! Eh bien, ne suis-je pas ton maître? n'es-tu pas à moi, corps et âme?

Et un affreux coup de pied suit ces paroles.

Tom se relève, radieux, sous cette insulte, et regardant le ciel avec sérénité : — Non ! non ! non ! s'écrie-t-il, mon âme n'est pas à vous ! Vous n'avez pas acheté mon âme ! Vous ne pouviez l'acheter! Elle avait été rachetée par le Dieu à qui elle appartient à jamais... Je n'ai rien à craindre ! vous ne pouvez me faire aucun mal...

— Ah ! je ne puis te faire aucun mal ! C'est ce que nous allons voir !... A moi, Sambo et Quimbo! Donnez à ce chien une volée dont il ne guérisse pas avant un mois.

Une heure après, Tom, à moitié mort, gît dans une chambre en ruines...

La belle mulâtresse Cassy vient panser ses blessures, et lui conte son histoire, digne pendant de celle de Tom.

Cassy a été élevée dans le bonheur et dans le luxe comme une demoiselle... Tout le monde la croyait libre, et elle-même n'en pouvait douter... Mais sa mère avait été esclave, et son père avait oublié de remplir envers elle la formalité de l'affranchissement... Dès lors, saisie par les créanciers, elle a été vendue en place publique et

a roulé, de misère en misère, jusque sous le fouet de Simon Legrée...

Les aventures de Lucy et d'Emmeline font suite à celles de Cassy, et complètent ce martyrologe des nègres. Elles ont malheureusement une tournure mélodramatique qui jure avec la simplicité touchante du livre...

Bref, Legrée, croyant avoir subjugué Tom, lui ordonne de lui demander pardon à genoux...

— Je le ferais, si j'étais coupable ; mais j'ai agi selon mon devoir, et j'agirai toujours ainsi.

— Mais tu ne sais donc pas que je peux t'attacher à un arbre et te brûler à petit feu?

— Je sais, maître, que vous pouvez tout, excepté me faire pécher... Quand vous aurez tué mon corps, mon âme vous échappera... Quand vous m'aurez pris cette vie de misère, il me restera une éternité bienheureuse !

A ce mot, le visage de l'esclave s'illumine, et Legrée tressaille, comme mordu par un scorpion. Il chasse Tom d'un grand coup de pied et ajourne sa vengeance pour la mûrir.

Cassy et Emmeline se sont évadées... Tom a laissé paraître un éclair de joie, et n'a pas poursuivi les fugitives. Il n'en faut pas davantage à Legrée. L'extermination de Tom est résolue.

En recevant l'ordre d'aller trouver son maître, l'esclave s'écrie : — Seigneur, je remets mon âme entre vos mains!

On le dépouille, on le garrotte, et on le crible de coups, en lui demandant, de minute en minute, où sont les négresses échappées. Il le sait parfaitement; mais il a résolu de mourir plutôt que de livrer leur secret.

Ses chairs volent en lambeaux, et Legrée crie au tourmenteur : — Va toujours! frappe jusqu'à ce qu'il cède ! j'aurai son sang ou la vérité !

Tom fait un soubresaut, ouvre les yeux, et les tournant vers son maître : — Pauvre et misérable créature, dit-il, voilà le terme de votre pouvoir... Et il s'évanouit complétement.

— Ah ! dit Legrée, je crois que c'est fini en effet ; — oui, sur mon âme. Allons, je lui ai du moins fermé la bouche ! Ce sera ma consolation !

Deux jours après, un jeune homme entre dans l'habitation, et demande le propriétaire du lieu.

Ce jeune homme est George Schelby, le fils du premier maître de Tom ; il vient tenir sa promesse, et racheter le fidèle serviteur de sa famille. Il l'a cherché longtemps, et ne l'a retrouvé qu'après de longs voyages.

Malgré le mauvais vouloir de Legrée, il pénètre dans le taudis où la victime agonise.

Vous jugez de son désespoir, à la vue de son cher oncle Tom.

— O mon ami, lui dit-il en pleurant, éveillez-vous! Parlez encore une fois! Reconnaissez votre petit George!

— Maître George ! le fils de M. Schelby ! balbutie Tom d'une voix éteinte ; ah ! vous êtes un noble cœur, mais vous venez trop tard ! Le Seigneur m'a racheté avant vous ! c'est lui qui va m'emmener dans sa case éternelle ! Ah ! j'ai bien souffert, et j'ai hâte de partir ! Le ciel vaut mieux que le Kentucky ! J'ai remporté la victoire, maître George... Le Sauveur m'a soutenu ! Gloire au Sauveur !

Le jeune homme reste pétrifié d'admiration.

— Maître, reprend le nègre en lui tendant la main, il ne faudra pas dire mon supplice à Chloé. Pauvre âme ! ce serait trop affreux pour elle. Vous lui direz seulement que vous m'avez rencontré allant à la gloire céleste, et que je ne pouvais plus attendre ni personne, ni elle-même ! Vous ajouterez que le Seigneur ne m'a jamais abandonné, et qu'il m'a rendu tout léger et tout facile !

Puis Tom s'affaisse... Sa poitrine se soulève... Sa figure rayonne... Il expire, ou plutôt il s'endort, en souriant et en murmurant : — Qui nous séparera de l'amour de Jésus ?

Ainsi finit le héros de Mme Stowe, l'idéal des vertus de l'esclave noir.

George Schelby, sur la tombe de Tom, jure de consacrer sa vie à purger l'Amérique de l'esclavage.

Il regagne le Kentucky, et accomplit son serment sur son habitation.

Emmeline et Cassy, devenues libres, se rendent au Canada, où elles rencontrent le mulâtre George et Elisa, libres aussi et riches bourgeois. Cassy retrouve sa fille dans la personne d'Elisa, et George, sa sœur, dans une ancienne esclave de la Nouvelle-Orléans, aujourd'hui opulente héritière.

Tom Locker, l'associé d'Haley, se convertit à l'abolition et rachète sa vie passée par toutes les vertus d'un négrophile. Il traque, dans ses terres, non plus des noirs, mais des ours, des loups et des sangliers.

Enfin George quitte le Canada avec sa femme, ses enfants, sa sœur et sa belle-mère, et se rend en Afrique pour y coloniser une terre libre, qu'il appelle *Liberia.*

« Si nous ne nous abusons pas, conclut Mme Stowe, le monde entendra bientôt parler de ce nouveau conquérant ! »

CRITIQUE. JUGEMENT. CONCLUSION.

« Si nous ne nous abusons pas ! » Cet aveu de l'auteur est précieux à recueillir, pour juger son livre, — à titre d'événement.

Mme Stowe, malgré l'ardeur de son prosélytisme et la pureté de ses intentions, est-elle bien sûre, en effet, que la portée donnée à l'*Oncle Tom* par elle-même sans le savoir, et volontairement par les abolitionistes et les socialistes, ne sera pas plus funeste qu'utile à la cause des esclaves noirs?

Sans doute l'esclavage en soi est une chose odieuse, absurde, barbare, insoutenable. Il n'est pas même besoin d'être chrétien, il suffit d'être homme, pour détester et combattre une institution antireligieuse et antihumaine...

Mais l'esclavage existant comme fait, et servant de base sociale à la moitié des Etats-Unis, comment abolir cet usage de plusieurs siècles, comment réparer ce crime de plusieurs générations?

Est-ce en excitant les noirs contre les blancs, les esclaves contre les maîtres, par des tableaux, nécessairement exagérés, des vertus et des souffrances des uns, des vices et des cruautés des autres?...

Quand l'*Oncle Tom* soulèverait le monde entier pour l'abolition de l'esclavage, cette abolition en serait-elle plus facile et plus praticable en l'état des choses? Cela donnerait-il à tous les nègres la sagesse et la piété de Tom, l'intelligence et le courage de George, la tendresse et l'héroïsme d'Elisa, l'habileté économique et industrielle des *cinq* ou *six* noirs affranchis, cités par Mme Stowe, comme ayant fait fortune dans le commerce et les métiers de la civilisation?

L'auteur sait, aussi bien que personne, qu'elle a peint l'*exception* et non la *règle;* elle sait que les trois quarts des esclaves des Etats-Unis ne sont pas en mesure de recevoir la liberté ; elle sait que les affranchir, tels qu'ils sont, ce serait les jeter en proie à la misère, à la faim, au

meurtre et au brigandage ; elle sait que leur sort, malgré l'impiété de l'esclavage, est vingt fois préférable à celui de la plupart des ouvriers libres des fabriques anglaises et américaines; elle sait que l'intérêt des dix-neuf vingtièmes des maîtres les force de jour en jour à rendre le joug de leurs esclaves aussi léger que possible ; elle sait enfin ce que sont *réellement* les nègres, soit qu'on les examine à l'état sauvage, soit qu'on les juge au point de vue de la civilisation.

Ceci est de l'évidence frappante, de l'histoire incontestable. La race noire est la seule au monde qui se refuse en masse au progrès, depuis l'origine de l'humanité. Reléguée au centre de l'Afrique, avec les monstres de la création, au milieu d'une nature aride ou désordonnée; marquée au front du signe réprobateur de Cham, selon la tradition rabbinique ; chaînon intermédiaire entre l'homme et l'orang-outang, selon quelques physiologistes, cette race n'a jamais eu véritablement d'autre architecture que la hutte de boue et de feuillage, d'autre religion que le fétichisme le plus stupide, d'autre art que le tatouage et le collier de coquilles, d'autre luxe que la pommade de beurre fondu sur les cheveux, et les anneaux de verroterie aux narines ; d'autre langue et d'autre littérature que le bégayement de l'enfance ; d'autre esprit de famille que celui de sacrifier ses fils à Moloch, ou de les vendre contre une bouteille d'eau-de-vie ou une poignée de clous; d'autre droit des gens que celui de s'exterminer de peuplade à peuplade, de s'échanger contre quelques charges de poudre, ou de se faire rôtir à la broche et de se manger à belles dents, avec des gambades imitées des singes et des macaques. Toutes les races blanches se sont élevées de la barbarie à la civilisation ; la race noire *seule* a résisté aux missionnaires, aux conquérants, aux législations divines et humaines, aux comptoirs du commerce, aux efforts de l'industrie, aux merveilles de la science, aux miracles de la foi ; elle n'a ni un saint, ni un poëte, ni un guerrier, ni un artiste, ni un prophète... Toussaint-Louverture et Dessalines, outre qu'ils n'étaient plus des noirs purs, n'ont été que des héros monstrueux, moitié hommes et moitié bêtes féroces, et n'ont profité de la civilisation que pour se retourner contre elle. Voilà les nègres sur leur sol natal, à l'état de liberté et de nation. Qui oserait nier un fait aussi universellement attesté par les voyageurs, les annalistes et les témoins de tout genre ?

Comment un certain nombre de noirs sont-ils sortis de cette barbarie incurable ? Par l'esclavage, et par l'esclavage seulement ! Cela est aussi vrai que triste à dire. Mais la destinée humaine, depuis la chute d'Adam, a ses lois fatales et ses expiations séculaires.

L'esclavage est une de ces lois et une de ces expiations, comme la guerre, la peste, la maladie et la mort. Hélas ! l'enfantement lui-même est une douleur.

Les nègres sont évidemment enfantés à la civilisation par l'esclavage. Un critique éloquent le disait hier : « Rude est l'apprentissage, sévère est le maître, coupante est la lanière du fouet; mais des élèves qui ne suivaient que les classes du lion, de l'hippopotame et du serpent boa ont la tête et la peau dures. Les charmants noirs de Mme Stowe, en les admettant tels qu'elle les peint, s'ils n'avaient pas été amenés du Congo ou de la côte de Guinée par des négriers philanthropes sans le savoir, ne liraient pas si pieusement la Bible, et danseraient une bomboula effrénée autour d'un quartier d'ennemi cuisant à petit feu. »

Est-ce à dire qu'il faille consacrer et défendre l'esclavage et les vices de la législation américaine? A Dieu ne plaise ! Mais ce n'est ni Mme Stowe, ni l'*Oncle Tom*, ni les fanatiques de l'un et de l'autre, qui adouciront ou abrégeront l'épreuve des esclaves. Ils l'aggraveraient et la prolongeraient plutôt par leurs excitations et leurs illusions les mieux intentionnées. — Témoin la conflagration morale que l'*Oncle Tom* et sa vogue ont allumée aux Etats-Unis.

L'esclavage, — ses fruits en sont la preuve, — doit se détruire par lui-même et disparaître dans la série de progrès que la Providence, cette véritable amie des blancs et des noirs, dirige et gouverne de là-haut par la main des hommes et la force des événements.

Ce travail est lent, comme tous les travaux de la société. Il n'a pas fallu moins de huit siècles pour accomplir, même imparfaitement, la fusion des races saxonne et normande en Angleterre, des races latine, franque et gauloise en France. Souhaitez que la fusion des maîtres et des esclaves, des blancs et des noirs, dure moins longtemps. Faites pour cela tout ce que commandent la sagesse, l'humanité, la religion. Mais surtout évitez les exagérations, les violences, les erreurs et les fausses routes de la passion, de la colère, de l'impatience, et même de la bonne volonté irréfléchie !

Ceux qui ont érigé l'*Oncle Tom* en événement social et en machine de guerre pour les noirs contre les blancs, se sont jetés, nous le croyons, dans une de ces fausses routes. Un grand nombre s'en sont aperçus trop tard, et ne savent plus comment rentrer dans le véritable chemin.

Pour arriver à l'abolition de l'esclavage, les maîtres et les esclaves ont, chacun de leur côté, un apprentissage pénible à faire. Aidez-les dans cet apprentissage de conciliation, au lieu de les aigrir et de les armer les uns contre les autres.

Qu'en reconnaissant réciproquement la nécessité, l'utilité relative et momentanée de l'esclavage, le blanc et le noir s'avancent peu à peu vers sa suppression, d'autant plus certaine qu'elle sera mieux graduée. Que le premier, — c'est l'urgent et l'essentiel — par la religion, par la loi, par l'intérêt, devienne de jour en jour un maître plus humain ; que le second soit élevé par l'éducation, autant que possible, à la dignité de chrétien, de père, de mère, de frère, de fils et d'homme ; qu'une fois amenée à cette hauteur morale, la famille nègre ne puisse plus être séparée légalement par une vente ; enfin que la transformation successive conduise les deux partis à un état meilleur, et non à un état pire, ce qui arriverait infailliblement dans une abolition hâtive.

— Si, disait naguère une *Revue* d'Amérique, si l'arsenic coupait la fièvre comme le quinquina, emploieriez-vous indistinctement le remède salutaire ou le poison? Et la fièvre elle-même, à tout prendre, ne serait-elle pas préférable à l'arsenic ?

La fièvre, c'est l'esclavage ; le quinquina, c'est la réforme lente et sûre ; l'arsenic, c'est la guerre du noir au blanc, c'est l'abolition *à priori*. C'est l'*Oncle Tom* et son parti de fanatiques, — malgré les sentiments parfaits de l'auteur.

Quant à nous, convaincus de l'impuissance des nègres par eux-mêmes, frappés de leur résistance à se civiliser, même au milieu de la civilisation, nous voyons leur émancipation écrite pour l'avenir, non pas dans les bibles, les romans et les prédications de Mme Stowe, mais dans la loi de charité qui s'applique au noir comme au blanc, et au maître comme à l'esclave, c'est-à-dire qui les rapproche pour l'accomplissement du bien commun, au lieu de les diviser par le tableau du mal respectif.

Nous voyons surtout cette émancipation dans la destruction du préjugé cruel qui pèse encore si injustement sur les sang-mêlés. Car, il faut le dire, sauf les rares exceptions qui ne font que confirmer la règle, le nègre ne deviendra un homme complet qu'en se mariant au blanc. Voyez l'intelligence et les qualités du mulâtre, à côté de l'ignorance et des vices du noir pur! Quelle différence dès la première génération! Et combien le progrès serait rapide, sans la haine fatale qui poursuit la race métisse jusque dans la liberté, la fortune, le talent et la vertu! C'est donc là qu'est le vrai mal, l'obstacle terrible, et voilà ce qu'il faut attaquer par l'exemple et l'action plutôt que par la théorie!

En résumé, — et c'est là que nous en voulions venir, — c'est là notre conviction profonde: — l'esclavage des nègres ne s'effacera entièrement qu'avec les nègres eux-mêmes... La race inférieure ou dégénérée disparaîtra, — en Afrique, par l'isolement et l'extermination, résultant de sa propre barbarie (1); — en Amérique, comme en Europe, par l'absorption du sang des noirs dans le sang des blancs, comme les ténèbres de la nuit s'absorbent dans la lumière du jour. Et le monde civilisé n'aura plus qu'une race blanche, véritable race humaine, au milieu de laquelle les derniers nègres se perdront dans les restes de la servitude, comme les ombres du crépuscule dans les recoins des vallons, que le soleil, cet œil de la nature, n'a pas encore pénétrés de ses rayons vivifiants...

(1) Comme les Indiens sauvages disparaissent dans les solitudes du Nouveau-Monde, — fait constaté par tous les voyageurs depuis soixante ans.

Mais ce ne sera pas là certes — on le comprend de reste, — l'œuvre d'un roman, d'une société biblique, d'un meeting de ladies, ni d'une session législative!

S'il nous était permis de donner un conseil à Mme Stowe, nous lui dirions franchement: « — Vous êtes une femme de cœur, vous avez le plus beau génie, le génie du bien. Vous voulez et préparez sincèrement le salut des esclaves noirs. Eh bien! faites dans ce but admirable quelque chose de plus efficace et de plus décisif que l'*Oncle Tom* et ses millions d'exemplaires arrosés des larmes des populations! Vous avez quatre ou cinq enfants qui hériteront de vos vertus, de votre dévouement, de votre mission, de votre considération, de votre gloire. Mariez-les à autant de nègres et de négresses libres, ou du moins de mulâtres et de mulâtresses, choisis parmi les plus pures et les plus nobles victimes du préjugé américain. Dites à tous les abolitionistes: « *Que ceux qui aiment réellement les noirs suivent mon exemple!* » Et vous aurez ainsi, madame, donné au monde cette vraie *Clef de la case de l'Oncle Tom!* que vos éditeurs annoncent si pompeusement. Et vous aurez fait pour la réhabilitation des nègres, par vous-même et par votre postérité, plus que tous les prédicants, que tous les législateurs, que tous les écrivains, et que tous les séides de votre ouvrage! »

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS.



ENIGME SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE.

Quel est l'artiste qui dessine sans crayon et peint sans couleur, le tout à la minute; qui ne flatte jamais ses modèles; qui a livré son secret à l'homme par l'entremise d'une cuiller, et qui fait graver ses œuvres par l'électricité, à des millions d'exemplaires?

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL.

A la bataille d'Agnadel, des courtisans, obligés de suivre Louis XII, cachaient leur poltronnerie en lui reprochant de trop s'exposer. Il leur répondit: « — *Les canons respectent un roi de France! Derrière moi, ceux qui ont peur!* »

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

COMMENT LE SOLEIL EST DEVENU PEINTRE.

HISTOIRE DU DAGUERRÉOTYPE ET DE LA PHOTOGRAPHIE (1).

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE MAI.)



M. Francis Wey, M. Pitre-Chevalier et le docteur X... sous le chêne de Marly-le-Roi. Dessin de G. Janet, d'après les photographies de M. Le Gray.

A M. PITRE-CHEVALIER :

« Avez-vous oublié, mon cher ami, certaine promenade mêlée de pluie et de philosophiques entretiens, où nous avons tant discuté contre mon ami le docteur X...? C'était sous les ombrages de la forêt de Marly, et l'orage nous avait réduits à moraliser sous un chêne qui a vu passer les chasses de Louis XIV. Physiologiste consommé, physicien, chimiste, économiste, praticien habile, et très-versé dans les sciences naturelles, le docteur X..., à force d'ob-

(1) Nous recommandons à toute l'attention de nos lecteurs cette monographie de la plus curieuse découverte de l'art moderne. Grâce au traité complet, précis, exact et intéressant de notre collaborateur, il n'est pas un homme, et même une femme du monde, qui ne puisse désormais non-seulement comprendre et expliquer, mais encore pratiquer, avec un guide technique et de bons instruments, le daguerréotype et la photographie.

server les bêtes, est presque arrivé à les douer d'une âme; mais il a tant étudié les hommes, qu'il prétend qu'ils n'en ont pas.

« Chrétien incomplet, au lieu de posséder, comme tant d'autres, la foi sans les œuvres, mon ami X... a les œuvres sans la foi. Austère dans ses mœurs, bon, charitable comme un apôtre, préférant une honnête médiocrité à des trésors qui coûteraient un scrupule à sa délicatesse, modèle de dévouement, d'abnégation, le docteur X... ne reconnaît que des appétits et des instincts; il définit l'homme : un champignon perfectionné. Ce paradoxe est le thème favori des jours de pluie, qui le disposent à discuter.

« Vous vous rappelez sans doute le violent accès d'hilarité qui, de notre part, accueillit cette incohérente proposition : le soleil qui l'avait sans doute entendue, malgré l'orage, partit d'un si grand éclat de rire, qu'il déchira la nuée et passa au travers. La gaieté de ses rayons nous escorta jusqu'au soir, et le docteur nous replongea dans les arcanes de la science physiologiste.

« S'il m'en souvient, le résultat de ces utiles divagations fut de nous convaincre du danger des sciences naturelles pour les esprits impressionnables et naïfs. Nous abusâmes contre le pauvre X... du mot champignon; il abusa contre nous bien davantage du mot *vérité*.

« — Mais, lui dîtes-vous, qu'est-ce donc, à vos yeux, que la vérité? Tout ce qui tombe sous vos sens? tout ce qui vous est apparent sous la seule garantie de votre crédulité?

« — Sans doute, ai-je répliqué; et dans le domaine idéal il reconnaît pour vérité tout ce qui est bien triste, bien prosaïque et bien laid : en un mot, la subordination de l'esprit à la matière.

« — Alors, interrompîtes-vous, suivant les idées de monsieur, le premier, le plus vrai des peintres, c'est cette machine que l'on nomme un daguerréotype?

« — Le premier..., répéta le docteur un peu interdit; sinon le premier, du moins le plus vrai; chacun en conviendra.

« — Non pas moi! s'il vous plaît, m'écriai-je. Vous êtes tous plus ou moins, vous autres adeptes de la matière, dans le sentiment de Fourier, quand il donnait à la vérité le lis pour emblème, parce que les pétales de cette belle fleur jaunissent le nez qui en aspire le parfum. Vu de loin, le lis est beau; approchez-vous, adieu le charme, adieu l'illusion; vous vous retirez avec le nez jaune : emblème de la vérité. Le daguerréotype est un peintre qui fait de très-gros nez : comment douter de la sincérité d'un instrument qui dit avec si peu de scrupule *la vérité* sur les nez les plus augustes? La vérité! C'est depuis que la science et la philosophie ont découvert tant de *vérités* désagréables ou dégoûtantes, que ce mot est devenu un objet d'effroi. — Dire à quelqu'un *ses vérités*, c'est l'accabler d'injures; — dire à un malade *la vérité* sur son état, c'est lui annoncer que la science humaine a prononcé sur lui sans appel, et comme elle se dit infaillible... Mais le malade échappe la moitié du temps. En ce cas, la guérison, c'était *la vérité* de Dieu. Le daguerréotype, *la vérité!* parce qu'il rend laid? Eh bien, selon moi, c'est par là qu'il pèche et qu'il est infidèle : il est faux comme une statistique. Je ne crois, qu'à mon cœur défendant, à une chose laide, et quand une pensée, une doctrine, une œuvre d'art s'offrent avec l'attrait de la beauté, je pense tout d'abord que la vérité n'est pas loin.

« — Telles sont, dit en soupirant le docteur, les illusions du spiritualisme; elles s'étendent aux moindres choses, et embellissent tout...

« Nous nous inclinâmes tous deux, flattés de cette réflexion.

« — Ne voyez-vous donc pas, reprit le docteur, que la perspective...

« — Oh! docteur, dans votre intérêt, ne parlez pas de la perspective...

« Il en parla néanmoins, et par vous excité, si je ne m'abuse.

« — Songez-y bien, lui fut-il répondu, la perspective a été d'abord méconnue, puis fautive, puis exagérée, puis commentée, discutée, et enfin, non pas constituée, mais justifiée par la géométrie descriptive. Longtemps auparavant elle était née du sentiment des artistes, et pour ainsi dire d'une sage fantaisie de l'esprit appliqué à l'observation de la nature. Eh bien, ce même esprit nous la montre juste et rationnelle dans les portraits des peintres, et déraisonnable dans certains produits de l'art daguerrien. Où est la vérité? Dans le calcul, ou dans l'expérience mathématique de la photographie? Evidemment, celle-ci nous trompe; ses résultats sont faux, puisqu'ils choquent notre sens intime, et le daguerréotype nous en impose, chaque fois qu'il enlaidit à nos yeux la nature. Vous ne sortirez pas de là, à moins d'être le plus... dégénéré des champignons.

« Ces théories nous menèrent loin, s'il vous en souvient, mon cher ami; l'entretien s'acharna sur le daguerréotype, et comme à cette époque je rédigeais dans l'ombre, sous le titre assez ironique de *la Lumière*, un journal spécial de photographie, qui a fait moins de bruit que de besogne, comme, en outre, vous êtes sans cesse en quête de ce qui peut intéresser les lecteurs du charmant recueil que vous dirigez avec tant de soins, de zèle, de convenance et d'esprit, vous m'avez offert de mettre au jour dans le *Musée* le résultat de mes études spéciales et de mes recherches sur l'histoire de la plus curieuse découverte de notre temps.

« Je vous l'ai promis, et j'ai longtemps hésité. Vous aimez l'art, et je l'aime aussi. Le daguerréotype a été, est encore pour les peintres un sujet d'inquiétude; cette invention semblait alors les menacer dans leur avenir; et elle était à nos yeux si loin de l'idéal où aspirent les organisations éprises de fantaisie poétique, que, n'osant pas critiquer, nous étions assez froids à l'idée de célébrer la sublimité d'un art réduit à une condition mécanique.

« Je consentis pourtant à retracer la curieuse histoire de cette découverte, et j'attendis... Ce que j'attendais, c'était d'être à même de rassurer nos amis les peintres sur le pouvoir et les dangers futurs de ce terrible concurrent; c'était, en outre, d'être à même de démontrer que le daguerréotype est moins fidèle copiste qu'on ne l'a supposé.

« Mais, comme mon but ne pouvait être de diminuer la portée d'une si merveilleuse invention, il me fallait établir, d'après des progrès ultérieurs, qu'elle était perfectible, et que par conséquent elle n'avait point réalisé, et que peut-être elle ne réaliserait jamais la perfection mathématique, par rapport à la fidélité. Ce moment est venu; j'ai vu les portraits affreux que nous connaissons tous, et j'ai admiré des portraits à peu près *vrais*, car ils semblent flatter la nature. Enfin, loin d'être le parangon de la vérité, l'exagération de la perspective a été corrigée par des perfectionnements d'optique, et les petits nez que le docteur X... traitait de rêveries spiritualistes sont devenus une agréable vérité!

« J'essayerai donc d'exhumer les faits dispersés çà et là, qui se rattachent à l'historique de la découverte; et, en évitant autant que possible de plonger dans le détail des essais chimiques ou des expériences de laboratoire, trop difficilement intelligibles, je me bornerai à considérer dans leurs résultats et à signaler tour à tour les progrès de l'héliographie, à partir de ses premiers pas. L'histoire des grandes découvertes est peu connue d'ordinaire; on jouit des résultats sans se préoccuper des labeurs qui les ont préparés. Cependant, rien n'est plus digne d'attention que ces luttes silencieuses de l'esprit humain contre la matière, que ces efforts persévérants de certains hommes, qui se sont fait un génie d'une idée fixe, et qui ballotés, durant leur vie, entre l'espoir et les déceptions, se sont livrés héroïquement à ce dilemme : la démence ou le succès. »

I. Temps fabuleux de l'héliographie. — J.-B. Porta fait une découverte à l'aide d'un volet troué. — Essais du physicien Charles sur le sel de lune. — Images éphémères de Wedgwood. — Rencontre fortuite de deux alchimistes. — Recherches de l'impossible.

C'est en 1838 que l'on commença à parler, dans le monde artiste, de l'invention que l'on devait, plus tard, cacophoniquement dénommer *la Daguerréotypie.* Quelques peintres, amis intimes de Daguerre, annonçaient que l'auteur du Diorama avait trouvé le moyen de fixer les images de la chambre noire et de les conserver. Cette nouvelle trouva beaucoup d'incrédules, et causa une certaine émotion parmi les dessinateurs, les graveurs, les lithographes, qui s'exagéraient les dangers de la concurrence que leur préparait le soleil.

Le 15 juin 1839, le ministre de l'intérieur apprit à la France et à l'Europe que M. Daguerre était réellement « parvenu à créer, en quatre ou cinq minutes, par la puissance de la lumière, des dessins où les objets conservent mathématiquement leurs formes jusque dans leurs plus petits détails, où les effets de la perspective linéaire et la dégradation des tons provenant de la perspective aérienne sont accusés avec une délicatesse inconnue jusqu'ici. »

L'admiration fut grande, et l'on eût crié au prodige, si la science n'eût depuis longtemps, à sa plus grande gloire, expliqué et remplacé les miracles humains par les phénomènes. Seulement, en lisant le beau rapport de M. Arago, on ne daigna pas voir, à côté du nom illustre de Daguerre, un autre nom, plus obscur, signalé néanmoins à la reconnaissance publique. Cependant, l'histoire de Christophe Colomb et d'Amerigo Vespucci avait trouvé son pendant, et la postérité historique contractait une dette, qu'il faut payer à la mémoire de Joseph-Nicéphore Niépce.

Mais, avant de rendre à chacun des deux inventeurs ce qui lui est dû, nous prendrons les choses de plus haut, en retraçant les découvertes antérieures qui ont précédé et de loin préparé celle-ci.

Deux siècles se sont écoulés depuis Jean-Baptiste Porta, qui découvrit l'instrument destiné à donner lieu à l'héliographie, jusqu'à Daguerre qui l'a mise au jour.

Porta, ayant remarqué que si l'on perce un petit trou dans le volet d'une chambre bien close, les objets extérieurs, dont les rayons peuvent atteindre ce trou, vont se peindre sur le mur qui y fait face, reconnut bientôt que le trou peut être agrandi quand on le couvre d'un verre lenticulaire. Les images des lentilles ont des contours très-nets quand elles sont reçues exactement au foyer; ce que voyant Porta, il construisit des chambres noires portatives à l'usage de ceux qui ne savent pas dessiner, et ces machines devinrent plus tard fort précieuses, quand on eut fondu des lentilles achromatiques.

Près d'un siècle et demi après la mort de Porta, le physicien Charles, tirant un parti fort singulier de la chambre noire et d'une combinaison chimique due aux manipulations des chercheurs du grand œuvre au moyen âge, fit le premier entrevoir la possibilité de l'héliographie. Ces alchimistes avaient décomposé l'argent par l'acide contenu dans le sel marin, et obtenu ainsi une matière blanche, qu'ils dénommèrent *sel de lune* ou *argent corné.* Ce *sel de lune*, ce chlorure d'argent noircit à la lumière, et d'autant plus rapidement qu'il est frappé par des rayons plus vifs.

Charles, qui professait la chimie, utilisa cette propriété dans ses cours, en traçant des silhouettes noires, à l'aide de la chambre obscure, sur des papiers enduits de chlorure d'argent.

Charles mourut, sans laisser le secret de son procédé. Mais il avait démontré que la lumière peut dessiner toute seule; les idées furent lancées sur ce problème; l'utopie avait désormais sa raison d'être.

Elle exerça, vers le même temps, l'esprit ingénieux de Josias Wedgwood, ce savant industriel, le Palissy de l'Angleterre, qui perfectionna l'art de la poterie, et inventa le pyromètre. En 1802, on publia un mémoire posthume de Wedgwood, dans lequel il annonçait, avec pièces à l'appui, un moyen de copier sur des peaux blanches, ou sur des papiers préparés au chlorure ou au nitrate d'argent, des estampes ou des vitraux d'église. L'illustre Humfry Davy, appliquant cette méthode, parvint à copier, à l'aide du microscope solaire, de très-petits objets, à une très-courte distance de la lentille. Il consacra quelques pages à l'examen du procédé de Wedgwood, où il concluait en ces termes : « Il ne manque qu'un moyen d'empêcher que les parties claires du dessin ne soient colorées par la lumière du jour, pour que ce procédé devienne aussi utile que l'exécution en est simple et facile. »

A partir de ce moment, les essais disparaissent, l'idée passe à l'état chimérique, et on la considère comme une rêverie digne de Wilkins ou de Cyrano de Bergerac.

Mais il est des esprits obstinés qui, quoique positifs, sont épris du merveilleux, ne l'admettent pas aisément, et s'attachent à le réaliser par les seules forces de la raison et de la science. Tel était Daguerre, qui, trente années plus tard, s'occupait patiemment à chercher le moyen de reproduire les images de la chambre obscure, dont il avait fait un fréquent usage pour ses travaux panoramiques. Daguerre était né peintre; les recherches qui ont précédé la découverte des procédés du Diorama le firent physicien et chimiste; il s'instruisait dans la pratique au fur et à mesure de ses besoins, et sa pensée allait volontiers sans obstacles au delà des réalités constatées par les écoles.

C'est ainsi qu'il cherchait l'héliographie, à ses moments perdus, soutenu par un espoir lointain. Cette affaire était pour lui plutôt l'objet d'une préoccupation que d'un travail activement suivi. Il fallait, pour stimuler ce génie distrait, un mobile nouveau d'intérêt, et l'incident se présenta en 1826.

Ici intervient le nom d'un homme distingué qui a rendu d'éminents services à la photographie, en améliorant beaucoup les instruments qu'elle met en œuvre; je

veux parler de M. Charles Chevalier, l'habile ingénieur-opticien, qui a perfectionné les jumelles, les télescopes, le baromètre et la machine pneumatique ; qui a construit les premiers microscopes achromatiques, et, depuis, les excellents objectifs doubles, si justement appréciés.

Pendant quinze ans M. Charles Chevalier fut le confident unique des chercheurs héliographiques, sur lesquels il eut l'occasion d'exercer une influence intime. Cet opticien, comme on le verra, est la principale des causes indirectes de la découverte, qu'il a plus tard aidée par des brochures très-estimées. Nous avons dû rechercher près de lui des renseignements qu'il possède seul, qu'il n'a pas publiés, et qui nous permettront d'entrer, à propos des temps primitifs de l'héliographie, dans des détails nouveaux, authentiques et curieux.

Lié d'amitié avec M. Charles Chevalier, Daguerre l'entretenait fréquemment de ses projets et de ses efforts pour réaliser le fameux problème. Un jour, en 1826, M. Charles



Les précurseurs de la photographie : A gauche, Porta ; au milieu, Humfry Davy ; à droite, Charles. Dessin de M. Manche.

Chevalier lui dit : — Votre rêve n'est pas loin de se réaliser, et vous n'êtes pas seul à vous livrer à ces recherches. Un homme, qui s'en occupe en province depuis douze ans, paraît avoir trouvé quelque chose. Si vous entriez en relations avec lui?...

— A quoi bon? s'écria Daguerre ; j'ai déjà donné dans les utopies d'une foule de songe-creux. Votre homme sera quelqu'un de ces maniaques, pleins d'illusions et s'enflammant pour des chimères.

Sans se rebuter, M. Chevalier écrivit sur une carte le nom de son utopiste provincial, et le remit à Daguerre, qui le prit presque à contre-cœur. Cette carte contenait ces mots : « *M. Niépce, propriétaire, aux Gras, près Châlons-sur-Saône.* »

Cependant la confidence ne fut point perdue ; elle inquiéta Daguerre, qui, préoccupé des essais de cet inconnu, se décida à lui écrire une lettre, où l'on remarque ces mots : « Depuis longtemps aussi je cherche l'impossible. » Niépce répondit avec défiance, craignant de laisser surprendre son secret.

Il est permis de présumer que jusqu'à ce moment, et même un an plus tard, Daguerre n'avait rien trouvé. Cependant, à partir de ses relations suivies avec Niépce, il commença, dans le monde, à annoncer quelques modestes résultats : en 1826, il racontait chez M. Redouté qu'il espérait *fixer les rayons solaires,* et qu'il était déjà parvenu à copier les pincettes de son foyer. On se demanda, m'a dit un des assistants, M. Robelin l'architecte, s'il avait le cerveau troublé.

Pendant près de trois ans Daguerre entretint avec Niépce une correspondance assez suivie, et il acquit la certitude que son rival avait réussi. Cependant ce dernier conserva longtemps une défiance dont il nous reste un témoignage d'autant plus curieux, qu'il en résulte la preuve de l'inanité des recherches de Daguerre à la date de février 1827. Ce document est le *post-scriptum* d'une lettre de Niépce à son confident, M. Lemaître, graveur, à qui il envoyait des images obtenues sur plaques d'étain,



Daguerre découvrant l'effet d'une cuiller oubliée sur une plaque. Dessin de M. Gustave Janet.

et destinées à la gravure. « Connaissez-vous (demandait Niépce) un des inventeurs du *Diorama*, M. Daguerre? Ce monsieur ayant été informé de l'objet de mes recherches, m'écrivit, l'an passé, pour me faire savoir que depuis fort longtemps il s'occupait du même objet, et pour me demander si j'avais été plus heureux que lui dans mes résultats. Cependant, *à l'en croire*, il en aurait obtenu déjà de très-étonnants, et, malgré cela, il me priait de lui dire d'abord *si je croyais la chose possible.* Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, qu'une pareille incohérence d'idées eut lieu de me surprendre, pour ne rien dire de plus, etc... »

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à partir de ce moment Daguerre se livra à une foule d'essais avec une grande activité, espérant sans doute réussir seul et sans secours. Il est probable qu'il ne put y parvenir, et que néanmoins ses travaux ne furent pas sans fruit, puisque, en 1829, ces deux messieurs jugèrent opportun de s'associer pour exploiter en commun la découverte.

Évidemment, les résultats obtenus par Niépce duren

frapper son émule ; car Niépce, qui dès 1822 formait des images, avait plus tard envoyé à M. Charles Chevalier la reproduction photographique, sur plaque, d'un *Christ* gravé, que l'opticien avait montrée à ses amis. Ce *Christ* était, comme on le verra plus loin, destiné à jouer un rôle important dans la constatation de la priorité de l'invention.

Ainsi, il reste avéré que M. Niépce a le premier résolu le problème d'obtenir et de *fixer* sur métal ou sur papier les images de la chambre obscure.

Comment cet inconnu, isolé au fond d'une province, et médiocrement versé dans les sciences, était-il parvenu lui-même à accomplir l'une des plus merveilleuses découvertes de notre temps ? c'est ce que nous essayerons de raconter.

II. Ce qu'on trouve en collectionnant des pierres. — Joseph-Nicéphore Niépce ; sa vie, ses travaux, ses déceptions. — Il réussit. — Apparition d'un inventeur fantastique. — Louis-Mandé Daguerre. — Utilité de la collaboration d'une cuiller.

C'est la lithographie qui a produit l'avénement de l'art photographique, destiné à faire échec à la première de ces inventions.

Dès son apparition, la lithographie, on s'en souvient, fut l'objet d'un véritable engouement : on se disputait des planches incomplètes ; les appareils se débitaient par centaines, et, jusque dans les châteaux, on trouvait des presses auxquelles les amateurs confiaient leurs croquis. Le dessin sur pierre obtint les honneurs du couplet. Une chanson, maintenant oubliée, courut par toute la France ; elle commençait ainsi :

> Vive la lithographie !
> C'est une rage partout ..

Cette rage atteignit Joseph-Nicéphore Niépce, qui vivait à la campagne, où il se mit à chercher des pierres d'un grain satisfaisant. Mécontent des grès de la localité, il essaya de substituer l'étain à la pierre, et, pour faciliter l'opération, il s'avisa de composer plusieurs vernis, dont il enduisait la surface de ses plaques.

Or, il se trouva que la lumière exerçait sur quelques-uns de ces vernis des influences bizarres qui conduisirent M. Niépce, dès la fin de 1813, à l'idée de fixer sur des plaques la représentation des objets par la seule action de la lumière. Cette idée l'absorba tellement, que les hordes austro-russes, qui accomplirent les deux invasions, passèrent sur lui sans le distraire.

Niépce avait trouvé dès le berceau, sinon la fortune, du moins l'aisance. Son père, Claude Niépce, écuyer, conseiller d'Etat, receveur des consignations au bailliage de Châlons-sur-Saône, éleva pour une vie paisible son fils Joseph-Nicéphore, qui naquit en 1765, et parvint à l'âge de vingt-sept ans, sans trop se presser de choisir une carrière. Son amour pour le repos et la tranquillité d'esprit le jeta dans la carrière des armes à une époque où les dissensions politiques, troublant la paix du foyer, faisaient chercher aux esprits méditatifs l'activité des camps, lieux d'asile et de paix durant les guerres civiles.

Admis, en mai 1792, avec le grade de sous-lieutenant, au 42me d'infanterie (ci-devant Limousin), il partit, l'année suivante, pour la Sardaigne, et de là pour l'Italie, où il assista à deux batailles en qualité de lieutenant. Adjoint à l'adjudant général Frottier, le 18 ventôse an II, avec le grade de capitaine, il dut ensuite quitter l'armée, par suite d'une maladie qui lui affaiblit la vue.

L'année suivante, il fut nommé administrateur du district de Nice, place qu'il conserva jusqu'en 1801. Il revint alors à Châlons-sur-Saône avec sa famille, et il y fut rejoint par son frère, Claude Niépce, qui avait couru les mers et contracté pour les voyages une passion durable ; car, vingt-sept ans plus tard, il allait mourir aux environs de Londres, à Kiew, où il s'était fixé.

Pendant les années qu'ils passèrent ensemble, les frères Niépce imaginèrent diverses machines, et, entre autres, le *pyréolophore*, sorte de pompe à feu, où l'air chauffé devait remplacer la vapeur. Ils obtinrent un brevet pour cette invention, objet d'un rapport à l'Institut, rédigé par Berthollet et par Carnot, qui entra, à ce sujet, en correspondance avec MM. Niépce : c'était en 1806. Plus tard, ils construisirent une pompe hydrostatique, abandonnée bientôt pour d'autres projets. En 1811, ces messieurs, qui cultivaient le pastel, étaient parvenus à en extraire une fécule colorante, assez vive de ton pour rivaliser avec l'indigo ; ils reçurent, à ce sujet, des lettres flatteuses du ministre de l'intérieur, M. de Montalivet.

A partir de cette époque, Joseph-Nicéphore Niépce demeura seul, dans la retraite qu'il s'était choisie aux Gras, près de Châlons, et c'est peu de mois après que la découverte de la lithographie donna à cet esprit curieux et pénétrant une impulsion nouvelle et si forte, que ses jours et ses nuits en étaient absorbés, et qu'il compromettait à la fois sa santé et sa fortune.

Les premiers temps furent les plus pénibles : il opérait dans le vide, ne rencontrant aucun résultat, et subissant la compassion ironique qui s'attache aux gens affolés de l'impossible, s'efforçant à des chimères et s'enfermant dans une idée fixe : préoccupation analogue à la démence aux yeux du vulgaire. Ses manies, à cette époque, alarmaient ses amis, sa famille ; la reproduction des objets par la lumière leur semblait le rêve d'un monomane.

Cette période de luttes chimériques dura sept ans. En 1822, Niépce obtint à Châlons, sur le verre et sur l'acier poli, des copies fidèles de gravures, à l'aide d'un vernis bitumineux. On sait comment il opérait ; ses procédés ont été décrits. Le bitume sec de Judée, dissous dans l'huile de lavande, et appliqué sur une plaque d'étain ; la consolidation de l'image, opérée au moyen de l'immersion de la plaque dans un mélange d'huile de lavande et de pétrole ; puis enfin, le lavage à l'eau tiède : tel est le fond de la découverte.

Deux ans après, en 1824, l'infatigable Niépce parvenait à retenir, sur des écrans préparés, les images de la chambre noire, et à renforcer les effets d'ombre en exposant la plaque aux vapeurs du sulfure de potasse ou de l'*iode*. L'emploi de cette dernière substance n'a sans doute pas été sans influence sur les recherches ultérieures et sur la découverte admirable de Daguerre. Bref, en 1827, M. Niépce, ainsi qu'il résulte d'une de ses lettres du 4 juin, se livrait exclusivement à la copie des points de vue d'après nature.

La même année, Niépce ayant fait, au mois d'août, un voyage à Kiew, où résidait son frère, visita M. Daguerre en traversant Paris, puis transmit à la Société royale de Londres, et communiqua à l'un de ses membres, M. Francis Bauer, des épreuves qui causèrent à ce dernier une surprise et une admiration dont il rendit témoignage, douze ans après, dans une lettre insérée par la *Gazette littéraire de Londres*.

Notre inventeur avait trouvé de grands obstacles dans l'imperfection des chambres noires. C'est peu de mois

avant son voyage à Kiew, qu'ayant eu connaissance de l'invention du prisme ménique par MM. Vincent et Charles Chevalier, il avait prié un de ses parents, qui se rendait à Paris, d'acheter pour lui ce prisme. Ce parent développa, devant M. Charles Chevalier, la découverte de J.-N. Niépce, et ce dernier, comme on l'a dit plus haut, en fit part à Daguerre, destiné à amener à son perfectionnement l'héliographie sur plaques, à la populariser et à mettre au jour l'invention de Niépce. C'est ainsi que la Providence conduit les affaires du monde par des voies imprévues.

Niépce était chimiste, mécanicien, et il était poëte... A ces dons élevés il joignait les qualités les plus aimables, rehaussées d'un caractère fort noble. Il mourut pauvre et ignoré, le 3 juillet 1833, six ans avant l'heure où son associé, M. Daguerre, a vu l'Institut couronner les travaux des deux fondateurs de l'héliographie.

« Ainsi, dit M. Figuier, auteur d'une remarquable notice sur diverses inventions modernes, l'auteur de la plus intéressante découverte de notre siècle s'éteignit sans gloire, oublié de ses concitoyens, avec la pensée désolante d'avoir perdu vingt années de sa laborieuse carrière, dissipé son patrimoine et compromis l'avenir de sa famille à la poursuite d'une chimère. »

Demeuré seul, M. Daguerre fit un nouveau traité d'association avec le fils de J.-N. Niépce, et il travailla fructueusement, pendant cinq ans, dans le plus profond secret. Possesseur des procédés de son devancier, il avait compris que l'héliographie, à cet état élémentaire, telle que l'inventeur l'avait laissée, après lui avoir donné ce nom, ne s'élevait guère au delà des curiosités scientifiques. Daguerre rêvait des succès plus pratiques, et il craignait d'être devancé.

Il eut, à cet égard, plus d'un sujet d'inquiétude; car il semble que les idées ou les principes des découvertes planent, à certaines époques, sur l'atmosphère comme les éléments des épidémies. Une innovation arrive à son heure, portée par plusieurs esprits, et quand elle vient à germer çà et là, on la voit souvent fleurir sur plusieurs tiges, presque simultanément.

C'est de la sorte que la photographie possède sa légende presque fantastique, et, à côté de ses créateurs avérés et notoires, son héros mystérieux et inconnu.

Vers cette époque, à Paris, un personnage, dont nul ne saura jamais le nom, a montré son chef-d'œuvre et disparu soudain sans laisser aucune trace.

Le fait étrange que l'on mentionne ici n'a jamais été raconté; Daguerre, qui en eut connaissance et n'en parla jamais, dut sans doute plus d'une insomnie à cet incident, qui probablement aussi donna un plus rapide élan à son activité.

Un jour que M. Charles Chevalier était seul dans la boutique d'opticien qu'il occupait avec son père, au quai de l'Horloge, quelqu'un entra, qui, sans s'annoncer tout d'abord comme un chaland, consulta l'ingénieur sur diverses questions relatives à la chambre obscure, à ses progrès possibles, au prix des lentilles et aux moyens à prendre pour parer, sans trop de dépense, à certains défauts des objectifs. Cet inconnu marchanda quelques appareils, montrant une gêne que son interlocuteur attribua à la pauvreté. Un coup d'œil sur l'extérieur du personnage tendit à confirmer cette supposition.

Des vêtements qui se souvenaient de la propreté, mais qui n'avaient plus d'âge, un chapeau râpé, peu de linge apparent, en un mot, l'étroite livrée de la détresse, voilà ce qui s'offrait au discret et rapide inventaire entrepris par M. Chevalier sur la personne de son visiteur. L'homme était jeune encore, mince, blême, usé, ruiné par le travail ou la faim : la lame s'assortissait au fourreau. Il avait la timidité du malheur, cette gaucherie que donnent l'habitude de l'isolement et des goussets vides, et toute l'apparence d'un pauvre diable qui escompte le terme de ses maux sur l'issue d'une maladie de poitrine.

En devinant le malheur sous ses deux formes les plus pénibles, l'indigence et la maladie, M. Chevalier s'efforça de se montrer plus bienveillant encore que de coutume, et de gagner la confiance du jeune homme, dans l'espoir de lui être utile. Après quelques instants d'hésitation, ce dernier ayant reculé, comme à regret, devant l'achat d'un objet de mince valeur, dont il avait paru apprécier l'usage, l'opticien comprit que son interlocuteur recherchait seulement ce qu'il pouvait payer, un bon conseil. En effet, il avoua bientôt qu'il s'était construit, avec une vieille caisse de sapin et une lentille ordinaire, un appareil économique susceptible d'être amélioré au profit de certaines expériences.

Enfin il dit qu'il travaillait à fixer, par l'action des rayons lumineux, les images de la chambre obscure, et qu'il serait à même d'obtenir des résultats dignes d'attention, s'il était favorisé par un instrument meilleur.

— Ah ! s'écria M. Chevalier, je connais des gens qui ont perdu à ce jeu-là beaucoup d'années...

Le malade sourit, et tirant de sa poche une enveloppe pliée, il en sortit une image sur papier, en disant :

— Voilà ce que j'ai obtenu en plaçant mon objectif devant la fenêtre de ma chambre.

M. Chevalier vit un amas de toits et de cheminées, et, au second plan, le dôme des Invalides, à une distance et dans une position qui lui firent penser que l'inconnu habitait dans les environs de la rue du Bac. L'horizon élevé d'où la vue était prise lui prouva aussi que ce pauvre inventeur avait son logis dans un grenier.

L'image était distincte, assez bien dégradée par rapport aux teintes ; mais les lignes, qui manquaient de netteté, exprimaient trop fidèlement l'insuffisance du verre qui avait concentré les plans du tableau.

— J'opère avec cette liqueur, ajouta l'héliographe en montrant une petite fiole contenant une liqueur brune qu'il plaça sur le comptoir.

Après une courte conversation, il reprit son image et sortit, en annonçant qu'il reviendrait prochainement.

Une demi-heure après son départ, M. Charles Chevalier retrouva la fiole qu'on avait oublié d'emporter.

Cet homme ne revint pas, M. Chevalier ne l'a point revu, et n'a jamais entendu parler de lui.

Quelque temps après, il raconta cette apparition à M. Daguerre, et lui remit la fiole de l'inconnu. Deux mois se passèrent; l'opticien ayant demandé à son ami s'il avait tiré parti de cette préparation, Daguerre lui répondit :

— J'en ai tiré une grande perte de temps, car tous les essais dont ce liquide a été l'occasion ont totalement échoué ; le secret de votre homme, s'il en a un, n'était pas dans sa bouteille...

Cette anecdote m'avait été transmise, il y a trois ans, par un ami, qui la tenait de M. Chevalier. Il y a quelques jours, j'ai moi-même remis l'opticien sur la trace de ce souvenir, et il m'a répété exactement le même récit, presque mot pour mot. Le caractère de M. Chevalier, la netteté de son jugement, la fidélité de sa mémoire, ne laissent aucun doute sur l'authenticité du fait.

Ainsi, un homme totalement ignoré aura tout découvert inutilement, tout, jusqu'à la photographie sur papier,

et sera mort dans un galetas, laissant à ses côtés un trésor dont n'hérita personne. Ces mécomptes sont plus communs peut-être qu'on ne le souhaiterait, et l'imagination aurait lieu plus d'une fois d'évoquer, à côté du monument d'un inventeur célèbre, une figure sans nom et le visage voilé sous les plis d'un suaire.

S'il n'avait rencontré l'aide et l'appui du nom déjà fameux de M. Daguerre, Joseph-Nicéphore Niépce aurait eu probablement une pareille destinée. Si Daguerre n'avait été stimulé et dirigé dans ses travaux par l'exemple et les conquêtes de M. Niépce, il n'aurait pu perfectionner un art dont il n'avait pas réussi à dégager le principe. M. Charles Chevalier, qui mit ces deux chercheurs en rapport, a joué un rôle providentiel.

En effet, la daguerréotypie est l'œuvre de Daguerre. Mais c'est Niépce qui, à son insu, le mit sur la voie du triomphe. Avant son association avec Daguerre, Niépce avait essayé de renforcer les ombres de ses épreuves à l'aide des vapeurs de l'iode; tentative dont il fit part depuis lors à son associé.

« Or, dit M. Figuier dans sa notice, il arriva un jour qu'une cuiller, laissée par mégarde sur une plaque d'argent iodée, y marqua son empreinte sous l'influence de la lumière ambiante. Cet enseignement ne fut pas perdu:



L'inconnu montrant une épreuve photographique à M. Charles Chevalier. Dessin de M. Gustave Janet.

aux substances résineuses on substitua l'iode, qui donne aux plaques d'argent une sensibilité lumineuse exquise. Ce fut le premier pas vers l'entière solution d'un problème qui avait déjà coûté vingt années de recherches. »

Ainsi, en dépit de tant d'efforts, c'est grâce à l'oubli d'une cuiller sur une plaque, que Daguerre fut amené à substituer l'iode aux substances bitumineuses, puis à faire apparaître l'image au moyen des vapeurs du mercure, et par suite à la fixer, en chassant l'iodure d'argent par l'immersion de la plaque dans une solution d'hyposulfite de soude. Ces inventions sont admirables; elles ont abrégé l'opération et fourni des images d'une puissance et d'une précision parfaites, sauf certaines réserves que nous établirons plus loin, au point de vue de la perspective, de la valeur réelle des tons et des interprétations de l'art.

Admis, en la personne de son héritier, à partager la récompense nationale si justement conquise par Daguerre, Niépce a combattu plus longtemps; son bonheur fut moindre, il mourut sans recueillir le fruit de ses peines, et son nom, éclipsé par son collaborateur, est mal assuré contre l'oubli. A ces titres, il provoque en nous un intérêt en quelque sorte plus tendre. Si son heureux successeur n'avait pas voulu que l'héliographie s'appelât le *daguerréotype*, sa renommée serait moindre peut-être; mais sa gloire serait-elle moins pure?...

Non; car au moment même où Daguerre, en 1839, il-

lustrait à la fois sa patrie et son propre nom, les travaux de Niépce le servaient encore et combattaient pour lui contre une rivalité étrangère. Un Anglais, M. Talbot, disputant de la priorité de l'invention, prouvait que, dès 1834, il avait obtenu des images photographiques. Comme nous l'avons dit plus haut, la découverte était dans l'air.

Ce fut alors que, retrouvant ce petit Christ que jadis lui avait envoyé M. Niépce, avec une lettre, heureusement datée, qui mentionnait le fait, M. Charles Chevalier déposa à l'Institut la preuve matérielle de l'antériorité de l'associé de Daguerre, et, du fond de son tombeau, Niépce assura la victoire à la France.



J.-N. Niépce, assis, d'après un dessin de M. Niépce de Saint-Victor, communiqué par M. de Montfort; Daguerre, debout, d'après le daguerréotype de M. Thompson. Dessin de M. Gustave Janet.

Quelle que soit néanmoins notre admiration pour l'homme qui a ouvert une voie si glorieusement parcourue, rendons à chacun ce qui lui est dû, en livrant, inséparables, ces deux noms à la reconnaissance publique. Entre la main qui ensemence le sillon et le terrain qui le fait germer, pourquoi élire une préférence? Les intérêts humains s'effacent, les passions s'éteignent, les rivalités s'oublient; mais les grandes découvertes restent, et l'unique devoir de ceux qui jouissent du bienfait est de léguer à la postérité le nom des bienfaiteurs.

FRANCIS WEY.

(La suite au prochain numéro.)

LE TOMBEAU DE NAPOLÉON.

L'inauguration de ce vaste monument, aux Invalides, fixée d'abord au 4 mai 1853, vient d'être renvoyée à l'année prochaine. La *Revue des beaux-arts* fait, à ce sujet, les révélations suivantes, dont nous lui laissons la responsabilité.

On discutait, raconte-t-elle, le programme de la cérémonie, au Conseil des Tuileries présidé par l'Empereur, et auquel assistaient, avec tous les ministres, le roi Jérôme et les généraux d'Ornano et Sauboul, gouverneur et commandant des Invalides, — lorsque le général Sauboul, comme éclairé par une soudaine lumière et pour mettre tout le monde d'accord, observa que Napoléon Ier étant entré, ainsi que sa postérité, dans la série des souverains français, il serait aussi conforme aux coutumes nationales qu'à la pensée de l'Empereur lui-même de faire, à l'exemple de ce qui s'était déjà pratiqué pour d'autres monarques depuis saint Louis, deux parts de sa dépouille : le corps dans le mausolée triomphal sous le dôme des Invalides, le cœur à Saint-Denis. Le prince Jérôme, s'étant aussitôt levé, aurait, d'une voix énergique, déclaré que jamais, lui vivant, il ne se prêterait à la mutilation des restes de son glorieux frère. L'Empereur, après un moment de réflexion, levant la séance, aurait ajourné l'inauguration au mois de mai 1854, sans dire où elle aurait lieu.

Tous ceux qui ont visité la basilique de Saint-Denis, ajoute la *Revue*, se souviennent d'une magnifique porte en bronze, placée dans les caveaux, sous le maître-autel, à l'occident et au chevet du temple. Cette porte est celle du tombeau impérial que Napoléon avait fait disposer pour lui, à côté de ceux des derniers rois de France. Il n'est donc pas douteux que l'intention de l'Empereur ne fût de reposer à Saint-Denis, sous la protection de l'antique oriflamme. Peut-être même, conclut la *Revue des beaux-arts*, ce vœu est-il exprimé en termes précis, et de la main de Napoléon, dans le testament authentique qu'un chancelier anglais vient d'apporter à Paris?

Cette éventualité de l'inhumation de l'Empereur à Saint-Denis nous rappelle ce qui s'y passait lorsqu'on y recevait le corps des monarques. Arrivé aux portes des caveaux, couvert du manteau fleurdelisé, précédé du sceptre et de la couronne, de la main de justice et de l'épée de guerre, entouré de tout ce que la grandeur a d'imposant, de tout ce que la multitude a de formidable, le cercueil s'arrêtait devant le seuil des sépultures, et le maître des cérémonies frappait trois fois, en demandant la permission d'entrer. Alors, le prieur de Saint-Denis, la crosse à la main, la mitre en tête, la croix sur la poitrine, s'avançait avec son clergé étoilé d'or, et le dialogue suivant avait lieu entre lui et le chef du convoi royal : — Qui vient ainsi en ces lieux consacrés? — Un chrétien. — Quelle mission Dieu lui avait-il confiée sur la terre? — Il était roi. — Et comment a-t-il rempli ses devoirs? qu'a-t-il fait pour les autres? a-t-il prié? a-t-il souffert? a-t-il pardonné? — Il a souffert, prié et pardonné. — Que nous demande-t-il alors? — La sépulture chrétienne, les prières qui consolent, la bénédiction qui conduit au ciel. — Qu'il entre donc, répondait le prieur, puisqu'il était chrétien et qu'il a rempli ses devoirs. L'autel est prêt pour les prières et le sépulcre pour le repos.

Les portes alors tournaient sur leurs gonds de bronze, la pierre de la tombe se levait tout entière, et le chrétien, qui avait été roi, entrait, protégé par la prière, conduit par ses vertus, et réconcilié par ses souffrances.

A MES FRÈRES. SOUVENIR DE MON VILLAGE.

Heureux amis, de nos plaines tranquilles
Foulant en paix les sentiers pleins de fleurs,
De vers légers et de propos moqueurs,
En souriant, vous saluez nos villes.

« Fi ! dites-vous, de ces belles cités,
« Dont les vains bruits expirent sur nos têtes !
« Que de leurs flancs s'échappent les tempêtes,
« Nous les bravons, sous le chaume abrités ! »

Ah ! que ne puis-je errer parmi les herbes,
Ainsi que vous, à l'ombre de nos bois !
Quand vous verrai-je, environnés de gerbes,
Sous leurs grains d'or embarrasser vos doigts?

Peut-être, alors, des cordes de ma lyre,
Le jeune Dieu qui bénit nos moissons
Ferait tomber ces joyeuses chansons
Qui sur la lèvre appellent le sourire.

L'onde et les fleurs parleraient dans mes vers;
Je dirais tout, le chevreau, le cytise,
Et non loin d'eux la bergerette assise
Près du berger qui chante ses vieux airs.

A vos regards je peindrais les charmilles
Au dôme vert, peuplé d'oiseaux railleurs,
Et le vieux banc d'où la voix de mes sœurs
Va du village animer les quadrilles.

Je n'oublierais ni les raisins vermeils,
Ni le pommier, ni la prune azurée,
Ni ces beaux fruits dont l'écorce dorée
S'ouvre aux baisers de nos derniers soleils;

Ni le hameau, ni le clocher modeste
Dont j'aperçois la flèche à l'horizon,
Ni le jardin, ni la blanche maison,
Où pour nous prie une femme céleste.

Je me dirais : C'est là que l'amitié
Des mains de Dieu s'échappe sur la terre;
Là tout est joie, ivresse, doux mystère,
Foi dans le Ciel, espérance et pitié.

Et, le cœur plein de ces douces images,
Folle de joie et de riants concerts,
A vos côtés, je chanterais ces vers
Que redirait l'écho de nos rivages :

« Fi ! mes amis, de ces belles cités,
« Dont les vains bruits expirent sur nos têtes !
« Que de leurs flancs s'échappent les tempêtes,
« Nous les bravons, sous le chaume abrités. »

ANGÈLE DE BUSSEROLLES.

A Pudewitz, grand-duché de Posen (Prusse).

LÉGENDES ET CHRONIQUES POPULAIRES.

LE BON SAINT ÉLOI (1).

Le roi Clotaire II voulait avoir un trône où l'excellence de la main-d'œuvre le disputât à la richesse de la matière. Mais, parmi les ouvriers dont l'habileté lui était connue, il n'en voyait pas un à qui il pût confier l'exécution de son projet. Un de ses trésoriers, nommé Bobbon, se fait introduire en sa présence et lui dit : « J'ai auprès de moi un jeune homme tout récemment venu de Limoges, où il travaillait chez l'orfévre Abbon. Cet ouvrier est capable de tout ce que l'on désire, et il est doué de tant de grâce naturelle, qu'il gagne tous les cœurs. Je lui ai demandé s'il pourrait se charger de faire le trône que vous souhaitez, et il m'a répondu que ce serait chose facile. » Aussitôt le roi, tout joyeux, fait délivrer à Bobbon la quantité d'or nécessaire, et le protégé du trésorier se met à l'œuvre. A quelque temps de là, il se rend au palais et annonce à Clotaire qu'il a terminé sa tâche. Le trône est apporté, et le roi, après en avoir admiré l'élégance et la richesse, commande que l'on donne à l'artiste une récompense digne de son travail. Mais, sur un signe de celui-ci, on présente à Clotaire un second trône : « Ce qui restait de l'or, dit le jeune orfévre, je l'ai employé à cette œuvre. » Rempli d'étonnement, le roi lui demande comment, des seuls matériaux qui lui avaient été fournis, il a pu faire ces deux trônes. Puis, lorsqu'il n'a plus un seul doute sur la véracité du jeune homme, il s'écrie : « Voilà de quoi être certain que l'on pourra vous employer dans des affaires plus importantes. »

Cet ouvrier si probe et si habile s'appelait Éloi.

A ce nom seul, je vois mes lecteurs sourire et je souris moi-même en me rappelant certains couplets irrévérencieux dont on berça mon enfance. Par quelle étrange erreur, en face des témoignages si précis de l'histoire, la muse populaire a-t-elle voué au ridicule ce généreux homme du peuple qui, par le seul effort du travail et en vertu des seuls titres de l'intelligence et de l'honnêteté, s'est élevé aux plus hautes dignités de l'Église? Par quelle contradiction inexplicable le peuple s'est-il moqué d'un des bienfaiteurs du peuple?

Le travestissement dont la mémoire de Dagobert Ier a été l'objet est plus étrange encore. Dans le Dagobert de la chanson, peut-on reconnaître ce prince violent et terrible qui, à peine sorti de l'enfance, coupait la barbe à son gouverneur et le faisait même fouetter; ce prince qui, plus tard, après avoir reçu en dot le royaume d'Austrasie, contraignait son père à y joindre la province des Ardennes et celle des Vosges; ce prince que l'ambition poussa à l'assassinat et peut-être au fratricide; ce prince qui eut à la fois cinq épouses et des esclaves sans nombre; ce prince enfin qui, pendant la guerre contre les Saxons, fit massacrer tous les prisonniers dont la stature dépassait la hauteur de son épée, et qui, après avoir donné asile en Bavière à dix mille familles bulgares chassées de leur patrie, ordonnait aux Bavarois de les égorger toutes en une seule nuit?

Ajoutons, pour adoucir ce tableau, que Dagobert se montra grand ami des arts; qu'il avait de l'instruction, qu'il récompensait le mérite et qu'il sut procurer à son royaume une paix glorieuse. Il fut le plus ardent protecteur de l'artiste dont nous allons tracer la vie.

Éloi naquit au village de Chatelac, à deux lieues de Limoges, vers l'an 588 après Jésus-Christ. Par une rencontre au moins singulière, il reçut à son baptême le nom d'Éloi, mot tiré du latin, qui veut dire *élu*, et son père se nommait Eucher, mot tiré du grec, qui signifie *adroit*. Frappé des dispositions précoces de son fils pour tous les travaux qui exigent l'union de l'intelligence et de la main, Eucher le mit chez un orfévre nommé Abbon, qui était en outre maître de la monnaie à Limoges. Dans l'atelier de cet orfévre, qui était à la fois un habile homme et un homme de bien, Eloi apprit en peu de temps tout ce qui regarde l'orfévrerie, et il se fit connaître, dit son biographe saint Ouen, « par une simplicité de colombe et par une prudence de serpent. Il parlait nettement et en bons termes, poursuit-il ; il fréquentait les églises et il gravait si bien dans sa mémoire les textes cités par les prédicateurs, qu'il pouvait à loisir les méditer lui-même hors du saint lieu. »

Le désir de se perfectionner dans son art ou de l'exercer sur un plus grand théâtre l'attire à Paris, qui, depuis Clovis, était devenu la résidence des rois francs, et il entre dans les ateliers de Bobbon, « homme de mérite et de qualité et d'une douce humeur. » Nous avons vu comment Bobbon le présenta à Clotaire et par quel trait Éloi frappa l'attention de ce prince. Tel fut le commencement de la haute fortune de notre jeune orfévre.

Clotaire, voulant lui confier les fonctions de monétaire royal, lui ordonne de poser les mains sur de saintes reliques et de s'engager par serment à bien remplir les devoirs de sa charge. Mais Éloi, considérant la grandeur du serment et appréhendant le jugement de Dieu, s'efforçait, avec les marques de la plus humble obéissance, d'échapper à la volonté du roi. Clotaire insistant davantage, Eloi demeura tout troublé en lui-même et se mit à pleurer, craignant d'une part d'offenser le roi, et, d'autre part, craignant plus encore de prêter serment sur de saintes reliques. Le roi, apprenant le motif qui faisait couler les larmes du pieux artiste, cessa de le presser et, le caressant doucement, il lui déclara que, pour cette seule action, il aurait à l'avenir plus de confiance en lui que s'il eût fait les plus grands serments du monde. Et il lui remit aussitôt le maniement, sans contrôle, de ce qu'il possédait en or, en argent et en pierreries.

Clotaire II étant mort, son fils Dagobert Ier lui succéda, et il traita Éloi plus favorablement encore que n'avait fait son père. Quant à Éloi, voici le portrait que nous en donne saint Ouen : « Il était d'une haute taille et vermeil de visage. Il avait une belle chevelure, le poil frisé naturellement, les mains bien faites, les doigts longs et une face angélique. » Il porta d'abord des vêtements très-riches, des ceintures rehaussées d'or et de pierre-

(1) Le plupart de nos lecteurs, qui ne connaissent peut-être saint Éloi que par une chanson ridicule, sauront gré à notre savant collaborateur de leur révéler l'enfant du peuple, l'artiste, le ministre et l'évêque qui fut un des plus grands hommes de notre histoire de France avant d'être un des plus grands saints de notre légende catholique.

ries, des escarcelles d'une façon très-élégante avec des cordons tissus de fil d'or et parsemés de broderie; mais, sur la chair, il avait un cilice.

Doux et paisible dans sa conversation, Éloi joignait à un grand sens et à un esprit vif un humble sentiment de soi-même, étant toujours plus vertueux par effets que de paroles. « Il pratiquait une simplicité en son marcher, une bienséance en son mouvement, une gravité en son port, une honnêteté en son abord, une face riante en son jeûne. Enfin c'était un sage esprit enfermé dans un corps très-modeste. »

Il était employé souvent à travailler pour le roi Dagobert et à lui façonner des vases et meubles d'argent, enrichis d'or et de pierres précieuses (1). Et sa réputation était telle, que tous ceux qui arrivaient à la cour du roi de France, soit de Rome, d'Allemagne ou de quelque autre lieu, par ambassade ou autrement, n'avaient pas plus tôt vu et salué le roi, qu'ils visitaient son monétaire, tant pour se concilier sa faveur et son assistance que pour lui demander conseil. De toutes parts aussi, les religieux et les pèlerins recouraient à lui, et il leur départissait libéralement tout ce qu'il pouvait amasser, ou bien il l'em-



Saint Eloi et Clotaire II. Deux trônes pour un. Dessin de M. V. Foulquier.

ployait à racheter des captifs. Il en a souvent racheté jusqu'à cinquante en une seule fois, et saint Ouen nous le montre épiant l'arrivée des vaisseaux qui transportaient à Paris des esclaves de diverses contrées, et délivrant à la sortie du navire une centaine de ces malheureux, qui ensuite l'entouraient comme une petite armée.

S'il arrivait d'aventure que le nombre des captifs excédât le chiffre de ses ressources, il donnait pour faire l'appoint ses bracelets d'or, sa dague enrichie de pierreries, sa ceinture, et même ses souliers; il se réduisait à la plus maigre nourriture, voire à la diète. Sitôt qu'il avait arrêté le prix de rachat, il conduisait ses chers captifs devant le roi, et, après avoir payé la somme convenue, il leur obtenait des lettres d'affranchissement. Puis il leur offrait de trois choses l'une : voulaient-ils retourner dans leur pays, il se chargeait des frais du voyage; préféraient-ils rester

(1) Le fameux siége de Dagobert, qui a passé de la Bibliothèque impériale au Musée des Souverains, est l'ouvrage de saint Éloi; mais il n'en reste plus que la carcasse en fer, l'or et les pierreries étant disparus dans nos révolutions.

auprès de lui, il était prêt à les recevoir, non comme un maître, mais comme un frère; désiraient-ils embrasser la vie religieuse, il leur fournissait toutes les choses qui leur étaient nécessaires pour cette fin.

Il ne se montrait pas moins charitable pour ses apprentis et pour ses serviteurs. Il ne faisait aucune différence entre eux et lui, et il les traitait comme s'ils eussent été de sa famille.

Mais rien n'égalait son amour pour les pauvres. Il y en avait chaque jour un si grand nombre à sa porte, qu'on eût cru voir, dit saint Ouen, un essaim de mouches à miel au bord d'une ruche. Si quelque étranger ou quelque nouveau venu demandait le logis de maître Éloi, on ne lui faisait autre réponse, sinon : « Allez en tel quartier, et où vous verrez un grand nombre de pauvres assemblés, c'est là qu'il demeure. »

Quand Éloi était près de souper, il envoyait ses serviteurs dans les rues et sur les places, pour convier à sa table les pauvres, les pèlerins, les souffreteux et les mendiants qu'ils pourraient rencontrer. Ces invitations avaient lieu chaque jour, excepté quand il se privait lui-même de manger. Et lorsque les conviés étaient arrivés, il les servait lui-même en tous leurs besoins avec une grande affection, leur ôtant leur manteau, les déchargeant de leurs paquets, leur donnant à laver, les faisant asseoir à table, leur apportant la viande, leur coupant le pain et leur ver-



Saint Éloi payant à Dagobert la rançon des captifs. Dessin de M. V. Foulquier.

sant à boire. Puis, après s'être assuré qu'ils étaient tous bien rassasiés, lui, demeurant debout en leur présence, ou se mettant à un des coins de la table et s'asseyant sur quelque méchant escabeau, il mangeait un morceau de ce qu'ils avaient laissé.

Parfois il arrivait que, les pauvres ayant été invités suivant la coutume d'Éloi, et l'heure du repas étant venue, il n'y avait pas seulement un pain à la maison, tout ayant été mangé ce jour-là, ou donné en aumônes, ou employé pour le rachat des captifs. Ce que voyant les domestiques, les uns se mettaient à rire, d'autres avaient compassion de cette indigence. Mais Éloi, les reprenant tous, leur disait : » Ah! pauvres gens, que craignez-vous? Que vous avez peu de foi! Celui qui a nourri dans le désert le prophète Elie et saint Jean nous abandonnera-t-il dans une ville si populeuse? Pour moi, j'ai la certitude que ces pauvres de Jésus-Christ seront aujourd'hui rassasiés par sa grâce, avant qu'ils sortent de ce logis. » Et cela ne manquait pas. A peine, bien souvent, avait-il achevé de parler, on entendait heurter à la porte, et des messagers entraient, apportant, de la part du roi ou de quelque autre personne charitable, du pain, du vin, des viandes et tout ce qui était nécessaire.

La charité d'Éloi s'étendait même jusqu'aux corps des suppliciés; il les recueillait pieusement et leur donnait de ses propres mains la sépulture chrétienne.

Jusqu'à présent nous n'avons envisagé en lui que l'artisan et le chrétien; nous le trouverons aussi remarquable dans le maniement des affaires publiques. Ayant été chargé d'aplanir un différend qui était près d'éclater entre le roi de France et le duc de Bretagne, il sut amener le duc à un accommodement, et il obtint de lui qu'il se rendrait en France, comme on disait alors, pour s'entendre directement avec Dagobert. La négociation eut un plein succès. Le duc fit hommage de la Bretagne au roi, et les épées déjà tirées rentrèrent dans le fourreau.

C'est le moment de la plus grande faveur d'Éloi. Dagobert Ier portait une telle affection à son habile monétaire, que bien souvent il quittait la compagnie de ses grands feudataires, et même celle des évêques, pour aller jouir du « doux entretien d'Éloi ». Tout ce que celui-ci demandait au roi lui était immédiatement accordé; mais ce qu'il recevait, il l'employait aussitôt à la nourriture des pauvres, au rachat des captifs et au traitement des malades. Aussi Dagobert lui donnait-il très-volontiers, « sachant que par ce moyen il faisait largesse, non à un seul, mais à plusieurs. »

Entre autres choses qu'Éloi lui demanda, se trouvait la terre de Solognac. « Monseigneur et mon roi, lui dit-il, qu'il plaise à Votre Majesté de m'accorder ce lieu, afin que j'y puisse construire et dresser une échelle par où vous et moi nous montions au ciel. » Sa demande lui fut accordée, et il fonda une abbaye où il se serait retiré si Dieu ne l'eût réservé pour les hautes et pénibles fonctions de l'épiscopat. La terre de Solognac était du reste un présent digne d'un roi. La grâce et la fertilité s'y donnaient la main, et, comme écrit saint Ouen, « lorsqu'on y abordait et que l'on considérait les jardins, les bois et les vergers dont elle était couverte, on était contraint de s'écrier : Que vos tabernacles sont beaux, ô Jacob! Que vos tentes sont belles, ô Israël! »

Il y avait deux ans que Dagobert Ier était mort, laissant la couronne à son fils Clovis II, lorsque Éloi, sans avoir parcouru les degrés inférieurs de la prêtrise, fut nommé évêque de Noyon. Il objecta vainement ses travaux d'orfévrerie. Il lui fut sans doute répondu comme au pêcheur Pierre : « Laisse là tes filets, je te ferai pêcheur d'hommes. » Éloi ne laissa ni son enclume, ni sa forge, ni ses marteaux, mais il devint le tuteur et le gardien spirituel de toutes les villes et cités qui étaient comprises dans le diocèse de Noyon. Il n'accepta toutefois cette lourde charge qu'à une condition, c'est que, avant d'être consacré prêtre, il passerait quelque temps sous la règle de cléricature. Lui et son ami saint Ouen furent sacrés évêques le même jour et par les mêmes mains.

A partir de ce moment, la vie d'Éloi appartient plus spécialement à l'histoire ecclésiastique. Ce que nous nous bornerons à en dire, c'est qu'elle devient encore plus riche en bonnes et en belles actions, en œuvres de miséricorde et de charité. Plus que jamais les pauvres et les faibles étaient les enfants de prédilection d'Éloi, et s'il lui arrivait de se montrer sévère, c'était avec les riches et avec les forts.

Il venait d'atteindre l'âge de soixante-dix ans, et déjà il pressentait sa fin. Jetant un jour la vue sur l'église de Saint-Médard, à Noyon, il aperçut une arcade qui menaçait ruine. Aussitôt il donna l'ordre d'appeler un maçon qui réparât le dommage. Sur quoi, ses disciples lui remontrant qu'il était à propos d'ajourner cette réparation, il leur répondit : « Si l'on ne s'y met aussitôt, mes enfants, je ne la verrai point faire. »

Il rendit son âme à Dieu peu de temps après, laissant en exemple sa vie et sa mort, et montrant que le travail ennoblit tout ce qu'il touche, et que la richesse et la puissance ne sont qu'une double charge dont tout le profit doit revenir, non à ceux qui la supportent, mais aux faibles et aux pauvres.

Henry TRIANON.

L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES.

M. LEVASSOR.

Une bonne pensée et une bonne nouvelle. M. Levassor dans les salons. Caractère et définition de son talent. Une prouesse entre mille. Le tirage de la loterie de charité. Surprise. Le commissaire de police. L'autorisation du gouvernement. Le sergent de ville. La saisie des lots. Les poltrons et les braves. A la garde! L'entrée de la garde. Explosion de rires. Un homme en trois personnes. Les créations de M. Levassor : Adonis, Ovide, Champioux, Une scène normande, Sir Georges Walker, Le père Gargousse. Le dernier mot et le dernier éclat de rire.

On annonce que M. Levassor va quitter le théâtre pour le monde, et se consacrer désormais aux soirées dont il fait la joie, aux concerts dont il est l'éclat de rire, et aux œuvres de bienfaisance dont il décuple les recettes.

Cette bonne pensée rachetant déjà les facéties du Palais-Royal, M. Levassor mérite une place dans notre galerie dramatique, ne fût-ce que comme encouragement à son projet.

Le spirituel artiste ne ferait, d'ailleurs, que remonter à son rang. Sorti d'une famille de commerçants honorables, il a toujours figuré dans les salons en homme digne de s'y acclimater.

M. Levassor est le mime par excellence. Nerveux, mobile et changeant comme Protée, il transforme jusqu'au prodige sa figure, sa voix, sa tenue, ses allures, sa personne entière. Un pareil talent ne saurait se définir... Pour le comprendre, il faut le voir; pour l'expliquer, il faut dire ses prouesses.

En voici une entre mille.

On allait tirer une loterie de charité dans un salon. La maîtresse du lieu, Mme de R....., femme à la mode, distribuait les billets, avec des sourires, à une centaine d'invités, et ceux-ci se partageaient en imagination les lots élégants étalés sur une table, et qui allaient, au gré du hasard, récompenser leur bonne action ou en consacrer le désintéressement.

Tout à coup, un mot terrible, inouï, traverse le raout :

— Le commissaire de police!

Et en effet, un grave monsieur s'avance, orné d'épais favoris, de lunettes d'or, du toupet administratif, du cos-

tume noir complet, sauf la cravate parfaitement blanche, et enfin du petit bout d'écharpe, visible et menaçant au côté droit.

Mme de R... pâlit. Ses convives se regardent, — et le dialogue suivant s'établit au milieu d'un silence glacial.

— Madame, vous allez tirer une loterie?

— Une loterie de charité; oui, monsieur.

— Avez-vous une autorisation... du gouvernement?

— Je n'y ai pas même songé ; à quoi bon ?

— La loi, madame, la loi est formelle !

Et le commissaire, tirant un Code de sa poche, lit solennellement les textes qui interdisent *toute* loterie, *tout* jeu de hasard, sans exception.

— Mais, monsieur, ce que je fais ce soir, je l'ai fait mille fois; tout le monde le fait à Paris...

— Tout le monde a tort !... Et un exemple est d'autant plus indispensable !

Puis, toisant la dame et la société à travers ses lunettes, une main dans son gilet, à la façon des grands orateurs, le monsieur débite une tartine édifiante sur la nécessité de relever le pouvoir, l'ordre, les mœurs, etc., etc.

Il conclut en annonçant qu'un sergent de ville va venir saisir les lots ; il salue trois fois, et laisse Mme de R... et ses convives ébahis...

Cinq minutes après, entre le sergent de ville, en grande tenue... La terreur succède à la surprise... Les dames s'enfuient du salon. Les messieurs entreprennent de résister... Lutte de paroles, de plaisanteries, d'injures... et bientôt de voies de fait..., de procès-verbaux contre les récalcitrants... lorsque le sergent, poussé à bout, déclare aux plus mutins qu'il va chercher main-forte pour les conduire au violon...

Sortie majestueuse du soldat municipal... Déroute confuse des poltrons... Serment terrible des braves, qui jurent de vaincre ou de mourir, et s'apprêtent à barricader l'appartement...

Bref, explosion d'éclats de rire, à la vue de la garde qui vient opérer les arrestations, laquelle se compose de deux comédiens du Palais-Royal, commandés par le commissaire de police et le sergent de ville en une seule personne, c'est-à-dire par M. Levassor !

Lui seul a joué le double rôle, — prélude des scènes et des chansonnettes dont il anime le tirage de la loterie jusqu'à deux heures du matin.

Tous ceux qui étaient là l'avaient vu mille fois au théâtre, — et pas un ne l'avait reconnu, et chacun avait été dupe de ses travestissements, — hors le maître du logis, complice de la *charge* préliminaire.

Voilà les tours de force de M. Levassor.

Ab uno disce omnes.

Habituellement, il arrive dans un salon et se mêle à la foule des invités... Ganté de blanc, coiffé à la dernière mode, dans la tenue la plus irréprochable, on le prend pour un simple spectateur...

Tout à coup, il disparaît dans une chambre. C'est sa coulisse et sa loge. Son valet de chambre et son coiffeur l'y métamorphosent en un tour de main...

Et l'on voit se dresser à côté du piano, agir, parler et chanter, successivement et avec une rapidité incroyable, tous les types créés par l'artiste au théâtre et dans la chansonnette : toutes les variétés de l'Anglais, du gamin, du soldat, du rentier, du bourgeois, de l'ouvrier, du villageois, de l'étudiant, etc., etc.

Ce paysan picard, aux cheveux rouges, coiffé d'un bonnet de coton, à l'air bête et content de lui, c'est l'Adonis du *Lait d'ânesse*. Les gamins se sont gaussés de lui et l'ont perdu dans la grand'ville. Il a fait douze fois le tour de la Halle au blé et il se retrouvait toujours à la même place... Pour lors, il s'est mis à courir... mais à courir ! — Si bien que ce matin il s'est retrouvé sous l'*arche* de triomphe ! — Du reste, il apporte tous ses talents au service de son oncle : il sait tuer les canards, faire les cotrets, descendre le vin à la cave, remonter les coucous, et manger le fromage mou !

Ce dandy de la Chaumière, aux moustaches en croc, aux cheveux frisés sous sa calotte grecque, c'est Ovide, étudiant de sixième année, qui s'est fait malade et s'est mis au régime du lait d'ânesse chez le père Bouvreuil, nourrisseur à Montrouge, le tout à l'adresse des beaux yeux de Mme Baptistine Bouvreuil. Mais que le don Juan paye cher ce stratagème agreste et médical ! Le docteur Camion, son rival, ne lui permet que le lait, rien que le lait... Et il meurt de faim ! aussi il faut le voir se jeter sur la soupe aux choux, quand il a envoyé au diable sa béquille d'infirme et revêtu la forme du Picard Adonis ! Mais, ô nouvelle malice du docteur ! il a imaginé de faire avaler de la magnésie à Jeannette, la vache nourricière d'Ovide, de sorte qu'Ovide, purgé par contre-coup, reçoit malgré lui les bienfaits de la médecine !

Mais voici l'artiste Polydor, du *Bas-Bleu*, devenu le fermier Claude Champioux, afin de montrer à sa cousine Athénaïs la nécessité de l'épouser, pour gérer l'héritage qu'elle vient de faire. Champioux a la physionomie madrée du plaideur de village...; il n'est pas du Cotentin... pour le plaisir de ses voisins et propriétaires... Il porte les cheveux longs et plats, le bonnet de coton et le chapeau évasé par-dessus, à boucle d'acier, le col de chemise dans les oreilles, la cravate d'indienne à carreaux, la redingote longue en toile bleue, passée de couleur, avec une large pièce toute neuve au milieu du dos, la culotte de treillis, les bottes à l'écuyère, avec un seul éperon, la besace en grosse toile sur le bras, le bâton de bouvier à la main.

— Ah ! c'est vous, mamzelle Thélaïs Chamuzet ! je vous reconnais à vot' taille de guêtre. Je sis vot' fermier Champioux... ben malheureux, allez ! Les gueuses de rats ont dévoré ma dernière quittance... Et va falloir que je paye deux fois, car vot' notaire m'a fait signer une obligation qu'est échue d'avant z'hier... Et cependant je ne devais pas un rouge yard. J'en lève la main ! j'en lève le pied ! j'en lève tout !... Je n'ons qu'eine ressource, c'est de flanquer ma femme en nourrice, de jeter mes gars dans la Vire, et de me mett' aux Enfants trouvais !

Et Champioux enfonce son chapeau avec le désespoir d'un père de famille de quatorze enfants...

Athénaïs, attendrie, déchire l'obligation et signe un nouveau bail avec diminution notable.

Après quoi, Champioux, se démasquant, se met à sauter et à chanter d'allégresse.

— Eh bien ! que faites-vous ? le père de quatorze enfants !

— Ah ! ouiche ! eine frime ! ils sont tretous morts en bas âge !... Mais s'agit plus de ça ! maintenant que v'là le bail signé, faut réglais nos comptes !

— Puisque je vous ai donné quittance !

— De mon dû, je ne dis point; mais je ne vous ai point donné la mienne. C'est cent écus que vous restez me devoir pour les dégâts de l'inondation...

— Quelle horreur ! Mais je ne payerai pas ! je m'adresserai à l'autorité du pays !

— De quoi? de quoi? L'autorité du pays, c'est moi! je suis le maire de la commune!

— Je plaiderai contre vous!

— Tant mieux! j'adore les proucès...Je sis du pays où c'qu'on les a inventés!...

Et Champioux sort en chantant:



M Levassor à la ville; le même: Adonis (*Lait d'ânesse*), Champioux (*Bas-bleu*), sir Walker (*Poisson d'avril*), le père Gargousse (*Brelan de troupiers*), Ovide (*Lait d'ânesse*).

Lever l'pied, l'bras ou la main
Pour infoncer son prochain!
Plaider contre le genre humain,
C'est l' refrain
Du Cotentin!

Vous concevez qu'après une telle mystification Athénaïs n'hésite plus à confier sa main... et ses intérêts au cousin Polydor.

Ce vieil invalide, courbé par l'âge, à la tête et aux mains tremblantes, à la voix qui ânonne et cherche ses mots, c'est le père Gargousse, du *Brelan de troupiers*, qui rend le courage à ses petits-enfants, en racontant la peur que lui a faite le premier coup de feu, lui le vainqueur des vainqueurs!...

Enfin, cet Anglais, à la chevelure en coup de vent, noble et gracieux dans son originalité, c'est sir Georges Walker, le baronnet du *Poisson d'avril*, ce joli conte de fée de M. Léon Laya, dans lequel Levassor, millionnaire, donne sa fortune et sa main à une bergère qui comprend le langage des fleurs et la poésie de la nature.

L'artiste montre, dans ce rôle délicat et fin, attendrissant et comique, combien il est au-dessus des charges où le fourvoyait trop souvent le théâtre du Palais-Royal.

On juge quel succès obtiennent dans le monde ces *exhibitions* de M. Levassor. Ce succès est si unanime et si démonstratif, qu'il éclipse les chanteurs les plus sérieux et les plus illustres. Partout où va le mime irrésistible, c'est lui qui a le dernier mot... avec le dernier éclat de rire.

C. DE CHATOUVILLE.

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

CHATEAUX ET VILLAGES. SEIGNEURS ET SERFS.



Fête de la réception d'un boyard. Serfs à genoux. Rouble d'argent. Supplique sur la tête. Costumes d'hommes et de femmes.

I. Propriété seigneuriale. — Arrivée du seigneur russe dans ses terres. — Réception solennelle. — Le boyard et le rouble d'argent. — Routine des paysans russes. — Leur adoration du fait accompli. — Routes des propriétés seigneuriales. — Routes de l'intérieur de l'empire. — Le pont démoli. — Stations ou relais de poste. — Leur pénurie et leur malpropreté. — Accident à la station de Schlusselbourg. — Poteaux marquant les verstes. — Rapacité des Jemschiks. — Livre de poste.

Nous voici maintenant à trois cents lieues de Saint-Pétersbourg. Une vaste propriété s'étend devant nous. Quatre-vingt mille arpents en terres, prés, jardins, vergers, parcs, étangs, marais, lacs, bois séculaires! Ajoutez à travers tout cela deux cents villages avec leurs maisons de bois bigarrées de rouge et de vert, leurs églises aux blancs clochers, aux portiques ornés de peintures. C'est la propriété du prince ***.

La première fois que je visitai cette propriété, j'étais en compagnie du prince *** lui-même, qui m'avait invité à y venir passer la belle saison. Il serait difficile de donner une idée de la magnifique réception qui nous y fut faite. A peine la présence du seigneur sur ses terres fut-elle signalée, que tous ses vassaux se portèrent en foule à sa rencontre. A leur tête marchaient les *starostes* (anciens) de chaque village, et l'intendant général du domaine, représentant du prince. L'air retentissait de bruyants hurrahs; les habits de fête resplendissaient aux rayons du soleil d'été.

Arrivés dans la cour d'honneur du château seigneurial,

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

nous vîmes hisser le pavillon du maître au-dessus de la tour, aux applaudissements répétés de la multitude, après quoi les adresses commencèrent. D'abord ce fut le tour de l'intendant, puis des starostes, puis des simples paysans. Tous répétèrent à peu près le même thème, et excitèrent le même enthousiasme.

Le seigneur, debout sur le perron, remercia les orateurs des bons sentiments qu'ils lui témoignaient, et leur promit d'ajouter encore à la satisfaction de son peuple, s'il avait lieu, comme il l'espérait, d'être content de lui, pendant le séjour qu'il venait faire dans ses terres.

Aux discours succédèrent le baise-main et l'accolade. Vieillards et jeunes gens se précipitèrent à l'envi dans les bras du prince ***, qui les serra avec effusion contre son cœur. Enfin le prince entra dans ses appartements; et la foule joyeuse organisa autour du château un bal monstre, qui se prolongea jusqu'au soir. Puis on tira le canon, on chanta, on mangea, on but de l'eau-de-vie, on s'enivra. C'est ainsi que se termina la fête de la bienvenue.

Cette fête se célèbre de la même manière dans presque toutes les terres seigneuriales de la Russie, surtout dans celles qui appartiennent aux anciennes familles de l'empire. Heureuse époque, en effet, pour les serfs russes que celle où les propriétaires viennent momentanément s'établir au milieu d'eux. C'est le retour du père parmi ses enfants, c'est l'allégement aux souffrances des malheureux, c'est la fin et la punition des abus commis par des intendants coupables, c'est l'ère nouvelle de la régénération et du bonheur.

Toutefois, un vieux boyard, dont j'ai connu les fils, spéculant sur l'enthousiasme de ses sujets, avait converti en cérémonie fiscale la cérémonie de sa réception. Dès qu'il était arrivé dans son château, il s'installait dans une salle splendidement ornée, et là, assis sur une espèce de trône, la main droite étendue sur un coussin posé devant lui, il admettait tous ses vassaux à lui faire hommage. Ceux-ci se traînaient à genoux, les yeux baissés, jusqu'au trône de leur maître, baisaient respectueusement sa main, et déposaient, chacun, dans une urne d'airain, tenue par un héraut d'armes, un rouble d'argent (quatre francs). Une fois ce tribut prélevé, le boyard dépouillait sa dignité d'apparat et se retrouvait au milieu des siens, doux, familier, bienfaisant, comme l'avaient toujours été les membres de son illustre famille.

Chose singulière, et qui marque bien la puissance du fait accompli chez les paysans russes, l'acte arbitraire et jusqu'à un certain point oppressif, dont je viens de parler, était tellement passé dans les mœurs des paysans de notre boyard, que ses fils eurent toutes les peines du monde à leur en faire accepter l'abolition. Longtemps ils vinrent au-devant d'eux, leur rouble à la main; et ils ne pouvaient s'empêcher de croire que le refus qu'on en faisait était une preuve que leurs jeunes seigneurs se souciaient peu de leur hommage.

Ce qui frappe surtout en arrivant dans la propriété d'un seigneur russe, c'est l'excellent état des routes. Elles ressemblent aux allées d'un parc, semées de gazon et bordées d'arbres verts. C'est là un luxe dont un seigneur russe se passerait difficilement. Toutefois, ce bel entretien des routes ne s'étend guère au delà des trois ou quatre villages qui entourent la résidence seigneuriale. Au delà de cette limite, bien qu'ils y soient obligés par la loi, les propriétaires s'inquiètent fort peu des voies publiques. Ce que j'ai déjà dit des horreurs de la route qui conduit de Saint-Pétersbourg à la frontière de Finlande se reproduit, avec des caractères plus ou moins variés, sur toute la surface de l'empire. Il n'en faut excepter que les trois chaussées impériales, de Saint-Pétersbourg à Moscou, de Moscou à Nijni-Novgorod, et de Moscou à Toula. Partout ailleurs, il n'y a vraiment pas de route. En effet, peut-on donner ce nom à des lignes d'une largeur indéfinie, couvertes le plus souvent d'un sable profond ou d'une boue épaisse, sillonnées de forêts à peine défrichées, et coupées en mille endroits par d'abominables rondins, ou par des ponts de bois mobiles et grossièrement travaillés?

Ce qui étonne le voyageur étranger qui parcourt la Russie, c'est la sécurité dont on jouit sur ces voies désertes; c'est, encore plus, la certitude presque infaillible d'y trouver du secours en cas de danger. Combien de fois ne l'ai-je pas éprouvé par moi-même! A quelque heure du jour ou de la nuit qu'un accident vous arrive, vous n'avez qu'à pousser un cri, et aussitôt vous voyez sortir, comme de terre, cinq ou six paysans armés de haches, qui s'empressent autour de vous, et vous aident le plus gracieusement du monde à sortir d'embarras.

Un jour que je me rendais de Saint-Pétersbourg à Jaroslaff, je m'engageai dans une portion de route tellement sablonneuse, que huit chevaux suffisaient à peine à traîner ma légère calèche. Aux environs d'un pont de bois, ma calèche s'enfonça jusqu'à la caisse. Je me crus perdu. Mon cocher et mon domestique de crier au secours. Mais quelle apparence d'être entendu, au milieu d'une vaste forêt, et loin de toute habitation humaine!

Cependant, au bout d'un quart d'heure, et à mon grand étonnement, je vis quatre paysans accourir. Ils étaient couverts de sueur.

—*Schto ta koi? schto ta koi?* (Qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça?) demandèrent-ils.

Je leur montrai, d'un air suppliant, ma calèche *ensablée*.

— *Nitchevo! nitchevo!* (Ce n'est rien! ce n'est rien!)

Et détachant leur hache de leur ceinture, mes quatre hommes se mirent à démonter les parapets du pont qui était devant nous, pour s'en faire des leviers.

Cinq minutes après, ma pauvre calèche était délivrée de ses entraves, et reprenait sa marche. Je gratifiai d'un bon pourboire mes braves sauveurs qui, après avoir remonté les parapets qu'ils avaient déplacés, retournèrent gaiement à leurs travaux.

Le mauvais état des routes n'est pas le seul désagrément que rencontre le voyageur dans l'intérieur de la Russie. On sait ce qu'y valent les stations ou relais de poste, hôtelleries dévastées, où l'abstinence est à l'ordre du jour, où pour bois de lit vous n'avez que le plancher, pour matelas qu'une méchante botte de paille. Je me souviens d'avoir bu, à une de ces stations, du xérès de ma cave portative dans une vieille tasse cassée, qui avait servi à plusieurs générations. Que de nuits j'ai passées, couché sur le plancher, pêle-mêle avec mes bagages et cinq ou six voyageurs tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils laissaient à peine aux insectes de tout genre, esprits familiers des stations russes, la place nécessaire pour exercer sur nos pauvres corps leurs ravages accoutumés! Dirai-je encore les émanations problématiques qui parfument ces abominables réduits, leur indicible saleté, leur étouffante atmosphère? Certes, je conçois pourquoi les seigneurs russes ne s'aventurent dans l'intérieur de leur pays qu'en traînant après eux une maison toute montée, c'est-à-dire cuisiniers, maîtres d'hôtel, lits, coussins, vivres et boissons de toute espèce. Bien à plaindre l'étranger qui n'a pas tout ce luxe à sa disposition. Il ne pourra se soustraire au supplice de la station qu'en prenant en

main le bâton de juif errant et en marchant sans repos ni trêve.

Ce supplice habituel, je dirai presque normal, est souvent encore aggravé par de fâcheux accidents.

Je revenais un jour du lac Onéga. La saison d'hiver était à son début; il faisait dix ou douze degrés de froid; j'avais passé deux jours et deux nuits en voiture; j'étais littéralement gelé.

A l'approche de la station de Schlusselbourg, je me réjouissais dans l'espoir de m'y reconforter un peu. Cette station est, en effet, une exception du genre; elle est vaste, commode, et si l'on n'y trouve pas de grandes ressources pour la vie, on peut du moins y consommer proprement ses provisions.

Je faisais éperonner mes chevaux avec une impitoyable cruauté. J'arrivai enfin. Il était deux heures du matin.

O douleur! les salles de la station étaient désertes. Ni lumière, ni feu; du silence et du froid.

— *Maltchik! maltchik!* (Garçon! garçon!)

Une voix endormie sortit de dessous une peau de mouton qui gisait par terre.

— *Seitchass!* (Tout de suite.)

Or, le mot *seitchass* est celui de tous les mots russes qui fait ordinairement le plus attendre son effet.

J'attendis un quart d'heure. Je grelottais et j'avais soif et faim.

Quand le garçon se fut levé et eut allumé sa lampe, à l'aide d'un mauvais briquet,

— Vite, lui dis-je, du feu et du thé!

— *Ni mogena!* (Impossible!)

— Comment, impossible?

— Oui, tous les poêles sont brisés, et il faut deux jours pour les réparer.

— *Dourak!* (imbécile!) lui ripostai-je avec humeur.

— Oh mais, Votre Excellence, répondit-il en saluant profondément, il faisait très-chaud avant-hier, et certainement que lorsque les poêles seront réparés, il fera plus chaud encore.

— Eh! que m'importe à moi qu'il ait fait chaud hier, qu'il fasse chaud demain! C'est maintenant qu'il me faut du feu. Apporte-moi un *samovar*.

Le *samovar* est une sorte de bouilloire à thé, dont la chaleur rayonne avec tant d'intensité, qu'elle peut au besoin faire l'office de poêle.

— *Ni mogena!* dit encore le garçon.

— Pourquoi donc?

— Tout le charbon est épuisé; il n'y a donc pas moyen de chauffer le *samovar;* je ne puis offrir à Votre Excellence qu'une théière et un peu d'eau chaude.

— De l'eau chaude! Mais tu as donc du feu, misérable!

— Non, c'est avec de l'esprit-de-vin...

— C'est bien, c'est bien; tais-toi!

Et je me résignai furieux; j'avalai le plus vite possible, pour ne pas leur donner le temps de refroidir, sept ou huit tasses de thé. Puis je m'enveloppai dans ma fourrure, et j'essayai de m'endormir sur un canapé en bois couronné d'un magnifique berceau de géraniums verts. J'étais, en effet, fort disposé à admirer la verdure!

D'une station à l'autre, on trouve sur les routes de Russie une suite de longs poteaux aux couleurs de l'empire, portant inscrits sur un double écriteau, d'un côté le nombre de verstes qu'on a faites depuis la dernière station, et de l'autre, le nombre de verstes qui restent à faire jusqu'à la station prochaine. Ces indications sont très-commodes; elles corrigent, en quelque sorte, la longueur et la monotonie de la route.

Un excellent moyen d'abréger encore cette longueur et cette monotonie, c'est d'avoir son cocher à soi, et de se faire précéder d'un courrier pour retenir les chevaux. Votre propre cocher, n'ayant aucun intérêt à ménager les bêtes qu'il conduit, en tire tout le parti possible, tandis que le cocher pris à la station est souvent le propriétaire de ces mêmes bêtes, et se laisse aller vis-à-vis d'elles à une indulgence dont vous êtes nécessairement victime. Quant au courrier, il est indispensable sur les routes bien fréquentées. Sans cette précaution, vous risquez fort de ne pas trouver de chevaux aux stations, et de perdre un temps considérable à attendre qu'ils y soient arrivés. Il faut dire aussi que cette absence des chevaux n'est souvent que simulée. C'est un tour de l'*Yemschik* (maître de poste), dont la cruelle rapacité spécule sur votre bourse. En vain entendrez-vous hennir les chevaux dans l'écurie, il vous répondra imperturbablement qu'il n'y en a point, jusqu'à ce qu'enfin, vous décidant de guerre lasse à hausser le prix du tarif légal, vous ayez fait briller à ses yeux quelques pièces supplémentaires. Alors l'*Yemschik* devient avec vous le plus charmant des hommes; il n'a pas de si beaux coursiers dont il ne dispose avec le plus vif empressement en votre faveur.

Cependant, comme en Russie le remède se trouve presque toujours à côté de l'abus, il est libre à vous, après avoir été rançonné par l'*Yemschik*, de lui en faire porter la peine. Pour cela, il suffit de le signaler dans le livre de poste. Ce livre arrive à certaines époques sous les yeux de la police qui ne manque pas de faire droit aux réclamations fondées. De peur de fraude ou d'interpolation de la part du chef de la station ou même des voyageurs, le livre de poste est timbré à chaque feuillet, et fixé à un cadre scellé sur la table de la station avec les armes de l'empire.

II. Vie du seigneur russe dans ses terres. — Ses audiences solennelles. — Présentation des suppliques. — Heures des repas. — Ancienne et nouvelle noblesse. — Grandeur de l'une, mesquinerie et cruauté de l'autre. — Le seigneur russe brûlé vif. — Le gros boyard. — Le remède de Pierre le Grand. — Le travail des mines, antidote à l'obésité. — Lettre de Pierre le Grand au Sénat. — Partage des terres. — Vente et achat des serfs. — Obrok, ou redevance. — Obrok en argent. — Obrok en travail. — Temps de la fenaison et de la moisson. — Emigration des moissonneurs. — Leurs campements. — Distribution des familles de paysans. — Manière dont les seigneurs russes compensent à leurs serfs les travaux extraordinaires qu'ils leur imposent.

La vie du seigneur russe dans ses terres ne ressemble en rien à la vie qu'il mène dans les cités ou à la cour. Ici il est esclave, là il est maître. Dès le matin, assis dans un grand fauteuil, enveloppé de sa robe de chambre, sa longue pipe à la bouche, il donne ses audiences. Vous y voyez arriver successivement l'intendant du domaine, les starostes, les employés du comptoir, tous, chapeau bas, et leur dossier à la main. Ils rendent compte de leur gestion; ils exposent les résultats des travaux passés, et discutent leurs projets pour l'avenir. Amélioration de la culture des terres, de la coupe des bois, de l'entretien des prairies, des vergers, des jardins, des serres; plans de réformes pour la vie des serfs, pour leurs prestations en argent et en nature, pour leur contribution au recrutement, pour l'allégement ou l'aggravation de leurs redevances; telles sont les questions qui sont ordinairement à l'ordre du jour. Le seigneur prend l'avis de chacun, et décide ensuite en dernier ressort.

Ces audiences ne profitent pas seulement aux autorités;

les simples paysans y sont admis. Ils se présentent devant leur seigneur à genoux, les yeux baissés, et tenant sur leur tête la supplique qu'ils lui apportent. A moins qu'ils n'aient sérieusement démérité, ils reçoivent toujours de la part de leur maître un bienveillant accueil, et, si leur supplique est juste, une satisfaction immédiate. Alors ce sont des témoignages de reconnaissance, des saluts, des protestations à n'en plus finir. Le seigneur leur donne, en les congédiant, sa main à baiser.

Cette coutume de présenter une supplique sur la tête remonte aux temps les plus reculés. Bien que la plupart des seigneurs russes, plus familiarisés que leurs pères avec les mœurs européennes, cherchent à l'abroger, elle n'en subsiste pas moins dans presque toutes les anciennes familles. Ceci tient, comme je l'ai déjà dit, à l'esprit de routine du paysan moscovite et à son attachement inviolable à ses traditions.

A neuf heures, le seigneur russe prend son thé, toujours en fumant sa longue pipe, et sans interrompre son travail. A onze heures il déjeune, puis fait une tournée dans sa propriété ; à quatre heures il dîne, et à huit heures il prend son second thé. C'est là la vie normale. Viennent ensuite les chasses, les pêches, les visites, les fêtes, les excursions lointaines qui en brisent l'uniformité, et qui abrégent la durée de la saison.

C'est là vraiment une splendide existence. Un roi sur son trône est moins heureux cent fois que le boyard dans son château. Et ici je parle surtout de ces boyards traditionnels, qui, jouissant d'une autorité séculaire, se sont naturellement familiarisés avec ses pompes, et ne songent qu'à la rendre douce et paternelle à leurs nombreux sujets. Quant à ces noblions parvenus, qui ne croient faire de l'autorité qu'en faisant de l'oppression et de la violence, ce sont bien les plus misérables des hommes. La plupart du temps, leurs paysans se vengent de leurs persécutions en les brûlant sans pitié, eux et toute leur famille. J'ai vu plus d'un exemple de cette effroyable justice.

Parmi ces boyards de vieille roche dont je viens de parler, il m'arriva d'en rencontrer un qui avait joui de son luxe avec tant d'excès qu'il était devenu immobile d'obésité. Certainement qu'il eût gagné de quoi acheter vingt terres comme la sienne, s'il eût voulu se faire transporter à Paris pour y servir aux exhibitions du Café Mulhouse ou de l'Hôtel des Princes. Son intendant, qui n'était guère moins gros que lui, mais qui se remuait encore, le plaignait sincèrement.

— Comment! lui disais-je, il n'y a donc point de remède à une position aussi lamentable?

— Sans doute, il y aurait la diète; mais la diète et mon maître sont en hostilité flagrante depuis plus de vingt ans.





Le luxe en Russie. Vases en or du service de table d'un boyard, réduits au vingtième, d'après nature.

— Il y aurait encore le remède de Pierre le Grand, me dit à l'oreille une personne de la société.

— Quel est donc ce remède de Pierre le Grand?

— Vous êtes curieux de le connaître?

— Comment donc!

Mon interlocuteur saisit une occasion favorable pour m'entraîner dans l'embrasure d'une fenêtre, et il me raconta l'anecdote suivante :

— Un jour, Pierre le Grand voyageant incognito dans le gouvernement d'Olonetz, où il faisait exécuter des travaux maritimes, y rencontra un gros individu qui se rendait à Saint-Pétersbourg.

— Qu'allez-vous donc faire à Saint-Pétersbourg? lui dit tout à coup le czar.

— J'y vais pour me faire traiter.

— Et de quoi, s'il vous plaît?

— De cet embonpoint qui me fatigue, et dont j'ai tenté vainement de me débarrasser.

— Connaissez-vous quelque médecin à qui vous puissiez confier cette cure intéressante? demanda Pierre en souriant.

— Non, aucun.

— Eh bien, je vais vous donner un mot pour mon ami le prince Mentschikoff ; il vous adressera à un des médecins de l'empereur.

A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, notre voyageur n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez Mentschikoff, pour lui remettre le billet de son officieux inconnu.

La réponse fut prompte.

Le lendemain, une charrette de poste traversait avec fracas les rues de la capitale, et sur cette charrette on voyait un gros homme, pieds et poings liés, se débattre entre deux argousins.

— Qu'est-ce donc que cela? demanda un passant.

— Oh! rien; un méchant diable que nous conduisons aux mines.

Deux ans s'écoulèrent. Pierre le Grand eut la fantaisie d'aller visiter ses mines; mais depuis longtemps l'aventure de l'homme à l'embonpoint était sortie de sa mémoire, et, certes, la physionomie des gens qui travaillaient sous ses yeux n'était guère propre à la lui rappeler.

Tout à coup un individu, jetant au loin sa pioche, s'élance vers lui et tombe à ses genoux.

— Grâce! grâce! s'écrie-t-il.

Pierre le Grand le regarde étonné, puis se ravisant:

— Ah! c'est vous? Eh bien! j'espère que vous êtes content de moi; vous voilà débarrassé de votre embonpoint, maintenant. Quelle taille mince et fluette! Excellente cure, en vérité! Allez, et souvenez-vous que le travail est le meilleur antidote contre votre maladie.

Le *forçat libéré* quitta sans regret cette mine qui lui avait servi d'hôpital, jurant de se traiter désormais, fût-il *in extremis*, sans le secours des médecins de l'empereur.



Danseurs et musiciens russes.

Cette facétie de Pierre le Grand nous paraîtra sans doute bien voisine de la cruauté. C'était, en effet, une étrange et merveilleuse nature que celle de ce souverain : mélange de barbarie et de civilisation, de simplicité et de grandeur, de familier et de sublime. J'ai vu de lui une correspondance excessivement curieuse, conservée dans les archives de l'amirauté, à Saint-Pétersbourg. Voici, entre autres, une lettre qu'il adressa au Sénat, pendant sa guerre avec les Turcs. Il serait difficile de rien imaginer de plus noble et de plus sage.

« Messieurs le Sénat,

« Je vous informe qu'avec toutes mes forces, sans faute aucune ni manquement de ma part, mais uniquement par suite de fausses nouvelles, je suis tellement entouré des forces turques, quatre fois plus nombreuses que les miennes, que toutes les voies pour recevoir des munitions sont interrompues, et que, sans un secours imminent de Dieu, je ne puis prévoir qu'une déroute totale ou la captivité. Ce dernier cas arrivant, vous ne devez me tenir pour votre tzar ou souverain, et ne rien exécuter nonobstant les ordres qui pourraient être signés de ma propre main, de ce que je serais dans le cas d'exiger de vous, jusqu'à ce que je me présente en personne devant vous. Mais si je péris, et que vous receviez la nouvelle positive de ma mort, vous aurez à choisir mon successeur parmi les plus dignes d'entre vous.

« PIERRE. »

Le serf russe dépend entièrement de son seigneur qui

peut, à son gré, le vendre ou l'échanger, pourvu toutefois qu'il ne le sépare point de la terre à laquelle il appartient. Cependant l'autorité du seigneur russe, toute despotique qu'elle soit, ne saurait facilement dégénérer en abus. D'un côté, elle est soumise à des lois spéciales, dont la police de l'empire surveille l'exécution; de l'autre, à des règlements d'ordre dont l'observation est contrôlée par le maréchal de la noblesse. Un seigneur russe qui prévariquerait en matière grave serait ou puni par les tribunaux, ou mis en tutelle par l'assemblée de ses pairs. Il faut donc se défier beaucoup de ces écrivains qui ne nous dépeignent le servage russe que comme la plus monstrueuse et la plus inique des institutions.

Sans être propriétaire, le serf russe a son terrain à lui qu'il cultive, et dont il récolte et consomme les fruits. Voici comment le prince ***, dont il a été question plus haut, organise chez lui le partage des terres. Il prend pour base le nombre des travailleurs. Ainsi, au village qui possède cinquante travailleurs, il assigne cinquante-cinq parts. Chacun a donc sa part; et, quant aux parts supplémentaires, elles sont données successivement à ceux des paysans de ce village qui, ayant atteint l'âge de dix-huit ans, deviennent aptes à prendre femme et à être inscrits parmi les travailleurs.

En attendant, les parts supplémentaires peuvent être affermées par les premiers paysans venus, mais à la condition de les remettre à leurs possesseurs naturels dès qu'ils seront arrivés à l'âge légal.

En cas d'excédant du nombre des travailleurs, le prince n'introduit aucune augmentation dans les parts; il y supplée par une émigration.

Il est des seigneurs qui n'assignent à chaque village qu'un nombre de parts égal au nombre des travailleurs qu'il renferme, et qui, à l'avénement d'un nouveau travailleur, procèdent à un nouveau partage. Cette méthode est vicieuse; elle favorise les paresseux et décourage les zélés, qui ne peuvent en effet se livrer avec ardeur à la culture d'un champ dont la possession leur offre si peu d'avenir. Or, l'inertie du serf, c'est la ruine du seigneur.

L'exploitation du champ assigné au serf russe doit suffire à le nourrir lui et toute sa famille. Le seigneur ne réclame rien de son produit; du moins ne le réclame-t-il que dans la limite de l'*obrok* ou redevance.

L'*obrok* se paye en travail ou en argent. A ce titre, le travail ne peut être exigé du serf par le seigneur que trois jours par semaine. La fixation de l'*obrok* en argent est arbitraire; elle varie avec le nombre des serfs et la richesse des seigneurs. Le taux moyen est de soixante-dix à quatre-vingts roubles assignats par an (environ 60 à 80 francs). Mais il est des seigneurs qui se montrent infiniment plus exigeants; et tant que la loi n'aura pas elle-même fixé une limite à ces exigences, l'*obrok* en argent sera une source des plus graves abus.

Ordinairement le seigneur laisse à ses paysans le choix du genre d'*obrok* qu'ils préfèrent lui payer. Ceux-ci se règlent à cet égard sur leur paresse. Si les terres qui leur sont données sont fécondes et d'un facile rapport, ils choisissent l'*obrok* en argent; si, au contraire, ces terres ne peuvent produire qu'à force de labeur, ils choisissent l'*obrok* en travail. On conçoit cette détermination. L'*obrok* en argent ne peut être acquitté qu'avec le fruit d'un travail réel, tandis que, pour l'*obrok* en travail, il suffit de trois jours passés sur les terres du maître, trois jours où un labeur fictif mêlé de fréquents sommeils suffit tout aussi bien que les efforts les plus diligents à acquitter la redevance; c'est ainsi, du moins, que raisonnent les rusés *mougicks*. Il est vrai que les intendants sont là, qui, par une active vigilance, empêchent ces perfides projets de se réaliser complétement.

Les serfs qui se déterminent à payer l'*obrok* en argent n'en sont pas moins obligés vis-à-vis de leur seigneur à une certaine prestation annuelle qu'ils doivent acquitter en travail. Ce travail, chez le prince ***, et chez la plupart des propriétaires, dure treize jours; il a lieu pendant la fenaison et la moisson. A cette époque, il se passe quelque chose de fort curieux dans les villages de Russie. La population mâle en émigre tout entière, pour se rendre, chaque paysan avec son cheval, sur les terres du seigneur. Là, des tentes sont dressées, et tant que dure la fenaison ou la moisson, les paysans y bivouaquent, sans souci de leur famille ni de leur chaumière. Il est vrai que ce souci serait superflu. Des arrangements ont été pris entre les paysans pour que la moisson seigneuriale n'enlevât pas entièrement les bras nécessaires à leurs propres champs. Les seigneurs eux-mêmes facilitent cet arrangement en exigeant que, dans chaque maison, il se trouve au moins deux hommes avec une femme. De cette manière, l'un de ces hommes peut émigrer, sans que la femme reste seule pour vaquer aux soins domestiques et à la culture du champ de famille.

Si le temps de la fenaison ou de la moisson se prolonge au delà de treize jours, les paysans n'en désertent pas pour cela les terres de leur seigneur, mais celui-ci leur tient compte de ce surcroît de travail par une réduction sur l'*obrok* qu'ils lui payent annuellement.

III. Fêtes de la moisson. — Ivresse des paysans russes. — Cabarets de la couronne sur les terres des seigneurs. — Chants et danses russes. — Aspect des villages de la Russie. — Intérieur et extérieur des maisons. — Mode de construction. — — Incendies. — Moyens pour les prévenir ou les combattre. Soirée chez des paysans russes. — Singulier mode d'éclairage. — Balalaïka ou guitare russe. — Costume d'hiver et d'été des paysans russes. — Kakoschnik, coiffure nationale des femmes. — Richesse des habits de fête.

En Russie, comme dans toutes les autres contrées de l'Europe, le temps de la moisson est un temps de fêtes et de réjouissances. C'est alors que le paysan, se livrant sans réserve à son goût pour l'eau-de-vie, couronne presque chaque journée par une ivresse des plus folles et les plus incroyables extravagances. Rien de plus amusant et de plus attendrissant à la fois que des paysans russes en état d'ivresse. Ils s'embrassent avec effusion et s'adressent les propos les plus tendres. Vous les voyez aussi accourir au-devant de leur seigneur ou de l'intendant qui tient sa place, ou même de l'étranger qu'ils reconnaissent pour son ami, se précipiter à leurs pieds et les assurer de leur inviolable attachement, de leur fidélité éternelle. Que de fois n'ai-je pas reçu moi-même, de leur part, les protestations les plus touchantes! Le paysan russe ivre, c'est l'homme de la nature; mais avec tout ce qu'elle a de souriante bonhomie, de parfum béatifique. Gardez-vous de conseiller au seigneur russe de proscrire l'ivresse de ses domaines. Il est tellement enchanté de la félicité qu'elle procure à ses paysans, que loin d'y mettre obstacle, il la favorise par tous les moyens. De son côté, le gouvernement entretient sur les terres seigneuriales un certain nombre de cabarets dont il tire, bien entendu, un revenu considérable. Ce sont là les seuls établissements qu'il peut avoir sur ces sortes de terre. Le seigneur n'a pas le droit de s'opposer à leur fondation; il désigne seulement la place qu'il lui convient de leur attribuer. De pareils usages

nous paraissent bizarres ; mais ils sont tellement enracinés dans les mœurs du pays, que nul ne songe à les modifier ; et si par hasard le caprice en prenait à quelque seigneur, on conçoit qu'il verrait soudain se lever contre lui tous les serfs qui feraient cause commune avec la ferme des eaux-de-vie et les commis de la couronne. Les sociétés de tempérance n'ont jamais pu prendre en Russie.

A moins que l'ivresse ne l'ait trop vivement attendri, le paysan russe fait retentir l'air de ses roulades les plus gracieuses, et se livre à tous les transports de la danse. La danse russe a un caractère singulier... En même temps qu'elle impose au beau sexe une extrême modestie et une parfaite impassibilité, elle sollicite le cavalier à une excentricité de mouvements et à une hardiesse de gambades qui défieraient les danses les plus échevelées ; et tout cela s'exécute au son d'une espèce de guitare appelée balalaïka, à laquelle le musicien mêle des effets de gosier et des trépignements de pieds dont on ne saurait se faire une idée. Les solos du cavalier sont entremêlés de figures bizarres, dont quelques-unes rappellent nos farandoles du Midi et nos bourrées d'Auvergne. On y voit aussi des rondes bretonnes, des pelotons bourguignons et mille autres folies de ce genre. C'est un être fort goûté parmi les paysans russes, qu'un habile danseur ; il est de droit le coq du village.

La première fois que je vis en Russie les danses nationales, ce fut dans un village des environs du lac Ladoga ; il était fort tard ; je venais de prendre mon thé, et je me disposais à me coucher, lorsque j'entendis frapper à ma porte.—Entrez !—dis-je. Et cinq ou six paysans s'avancèrent jusqu'à moi avec toutes les marques du plus profond respect.—Nous venons, me dirent-ils, inviter votre excellence à une grande réunion qui se tient dans la maison d'Ivan Petrovitsch ; nous espérons qu'elle voudra bien y assister. — Je répondis en effet affirmativement, et je partis avec les paysans.

La maison d'Ivan Petrovitsch était une des plus jolies du village, ce qui du reste n'était pas fort difficile, car ce village était on ne peut plus mal construit. Ordinairement les maisons des paysans sont peu éloignées les unes des autres, et quelquefois placées deux à deux, avec une petite cour de chaque côté. La façade qui donne sur la rue n'a point de porte. On entre par la cour, où se trouve un escalier qui conduit dans l'intérieur de l'habitation. Quoique les maisons à plusieurs étages ne soient point dans le goût national, le paysan russe laisse toujours un espace vide de huit à dix pieds de haut entre le plancher et les chambres. Cet espace vide est réservé au menu bétail.

La pièce principale de l'habitation, éclairée ordinairement par trois fenêtres, occupe tout le côté qui donne sur la rue. Au-dessus se trouve quelquefois une petite chambre à une fenêtre, ouvrant sur un balcon : elle sert habituellement de chambre à coucher aux jeunes filles, et, sous le nom de *terema*, revient sans cesse dans les chansons populaires comme un lieu de mystère et de poésie. Derrière la maison sont les diverses dépendances : l'étable, la remise, la cave, le magasin à farine et le bain. On trouve aussi dans les villages russes des dépôts de grains appartenant à toute la commune. Ces dépôts sont renfermés ordinairement dans des corps de bâtiments isolés, afin qu'ils soient à l'abri des incendies.

Les paysans riches font seuls peindre extérieurement leurs maisons ; les couleurs qu'ils préfèrent sont le vert pour les murs, le rouge pour les toits. Mais la plupart des habitations ne présentent que des poutres superposées, sans écorce et noircies par le temps ; d'où il résulte qu'un village russe apparaît, de loin, comme une masse grisâtre et monotone, sans nul effet pittoresque. Si les maisons étaient d'une teinte claire, avec les gracieuses découpures qui les décorent, avec leurs volets peints de couleurs éclatantes, leurs balcons et leurs galeries supportées par de légères colonnes, elles feraient des villages russes un ensemble véritablement ravissant. Les ornements et les découpures qui ornent le toit, les galeries et l'escalier intérieur rappellent les habitations des Alpes, et particulièrement les chalets suisses ; mais la distribution intérieure de ces derniers est toute différente.

Comme au milieu de ces villages de bois les incendies sont très-faciles, et par conséquent très-fréquents, il importe que les secours soient prompts, et que chacun soit bien fixé d'avance sur le rôle qu'il doit jouer. C'est pourquoi on voit au-dessus des portes des maisons, dessiné en noir ou en rouge, l'instrument avec lequel celui qui l'habite doit combattre le feu : qui avec un seau, qui avec une hache, qui avec un levier, etc. On voit aussi dans les villages des seigneurs, bien organisés, une tour élevée du haut de laquelle des sentinelles veillent jour et nuit, prêtes à répandre l'alarme à la première lueur d'incendie qu'elles apercevraient dans la propriété du maître. On rencontre même des seigneurs qui sont allés jusqu'à établir sur leurs terres un service de pompes parfaitement régulier ; il serait à désirer qu'ils fussent imités par tous leurs confrères.

Revenons à la maison d'Ivan Petrovitsch.

Je m'attendais à une soirée splendide, je n'eus qu'une soirée curieuse. Je ne m'en plaignis certes pas. On m'introduisit dans une vaste chambre, dont les murs et les poutres en bois de sapin avaient gardé leur teinte grisâtre naturelle. Au milieu s'élevait une sorte de chevalet en fer, sur lequel était ajustée une gaule enflammée. C'était là toute la lumière qui éclairait la chambre ; quand la gaule était consumée, on la remplaçait par une autre tirée d'un énorme fagot placé au pied du chevalet. Autour de la chambre régnait un banc en bois ; c'est sur ce banc qu'était assise toute la société. Elle se composait uniquement de jeunes filles, tenant chacune une quenouille et filant le lin. Une vieille femme les présidait. Quand j'entrai dans la chambre, toutes se levèrent, mais sans me regarder et sans faire le moindre geste ; puis les chants commencèrent, chants tristes, monotones, comme presque tous les chants des paysannes russes. Puis arrivèrent les garçons. Alors la soirée devint d'une gaieté folle. La balalaïka fit vibrer ses cordes les plus bruyantes ; le plancher résonna sous les tours de force des danseurs ; mais les jeunes filles ne perdirent rien de leur calme habituel ; elles dansèrent comme des momies, sans lever les yeux, sans se dérider un seul instant. C'est un contraste vraiment curieux que cette impassibilité de la danseuse russe, en présence des contorsions et des pirouettes de tout genre de son danseur. Celui-ci, du reste, loin d'en être refroidi, ne s'en évertue qu'avec plus d'ardeur, comme s'il devait compenser par ses exagérations personnelles ce qui manque du côté de sa compagne.

Ce singulier bal dura jusqu'à une heure du matin ; après quoi on apporta aux convives une espèce de galette toute chaude, que chacun se mit en devoir de consommer en l'arrosant de kwass (sorte de bière) et d'eau-de-vie.

Le costume des paysans russes a un cachet tout à fait oriental. Il consiste, pendant l'hiver, en une pelisse assez courte, faite de peau de mouton ; pendant l'été, en un caftan de gros drap gris, ou, pour la classe aisée, de drap bleu foncé. Ce caftan est serré autour du corps par une

large ceinture rouge. De Saint-Pétersbourg jusqu'à Twer, les paysans portent un petit chapeau en feutre noir, évasé vers le haut et à larges bords, orné d'un ruban et d'une boucle en métal. A mesure que l'on approche de Moscou, ce chapeau devient pointu vers le haut et étroit des bords. Les élégants, parmi lesquels il faut compter surtout les cochers, ajoutent au ruban qui l'entoure une rose, une plume de paon, et tout autre objet de ce genre. En été, la chaussure se compose de *lapti* (espèce de souliers en écorce d'arbre), attachés autour des jambes par des bandelettes croisées, sous lesquelles se trouve une large bande de toile dont on enveloppe le pied et les mollets, en guise de bas. Un caleçon très-large, enfoncé dans les bottes ou les lapti, et une chemise recouvrant le caleçon et serrée autour des reins par une ceinture assez mince, complètent l'habillement. Avant que la fabrication des cotonnades fût aussi répandue qu'elle l'est de nos jours, les chemises portées par le peuple russe étaient presque toutes en toile de lin ; actuellement, dans le pays traversé par la grande route de Saint-Pétersbourg à Moscou, on ne porte plus que de la toile de coton. La couleur en est ordinairement rouge, car, pour le paysan russe, rouge et beau sont identiques et synonymes.

La coiffure des femmes se compose d'un bonnet en velours ou en soie, brodé d'or ou de perles, encadrant le visage et formant autour de la tête comme une gracieuse auréole (*kakoschnik*). Cette coiffure fait partie de l'habillement de cour, et sied à merveille. Aussi représente-t-on souvent l'impératrice dans ce costume. Au lieu de kakoschnik, les femmes de Tarjok et de Twer portent sur la tête un bonnet élevé et conique, dont la pointe retombe en avant, et qu'on pourrait comparer à un soulier. Les femmes de la campagne le remplacent par un mouchoir de couleur attaché sous le menton. Le vêtement principal est composé d'une longue robe sans taille, en laine, en soie ou en coton, que l'on serre autour du corps avec un cordon de couleur. Les manches en sont très-courtes, et laissent passer celles de la chemise, qui font manchettes autour du bras. Cette robe s'appelle *sarafanne*. En hiver, les femmes portent par-dessus une pelisse qui dépasse à peine les hanches, prenant la taille, et plissée par le bas comme un éventail. On donne à cette pelisse le joli nom de *doachegreika* (chaufferette de l'âme).

Les jours de grandes fêtes, le costume des paysannes russes est d'un éclat et d'une richesse sans pareils. J'ai vu à Novaia-Ladoga, le jour de la Pentecôte, des jeunes filles se promener en robe de drap d'or, bas blancs, souliers rouges, kakoschnik orné d'or et de pierreries, terminé par un voile tombant jusqu'aux talons, bracelets d'or, collier de perles, boucles d'oreilles de diamants, cheveux roulés en longues tresses entrelacées de rubans et de légères fleurs. Il est impossible de rien imaginer de plus pittoresque.

LÉOUZON-LE DUC.

(La suite prochainement.)



Insignes russes : Couronne d'or héréditaire, dite bonnet de monomaque.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SALON DE 1853.

La nouvelle exposition des beaux-arts s'est ouverte le 15 mai, au jour et à l'heure convenus; et, depuis ce moment, la foule y abonde, gratuitement les dimanches, mardis, mercredis, vendredis et samedis, et versant, les autres jours, la contribution d'un franc par personne, destinée à l'achat des meilleurs ouvrages du Salon.



Salon de 1853. Abd-el-Kader sultan, par M. Maxime David.

Cette contribution est désormais un fait acquis, consacré, et fournira une rente annuelle aux artistes contemporains, surtout si, comme le propose le directeur de la *Revue des Beaux-Arts*, on la transforme en loterie dont la prime courante serait l'entrée du salon, et les lots à gagner les tableaux eux-mêmes.

Après avoir voyagé du Louvre aux Tuileries, et des Tuileries au Palais-Royal, l'art a traversé le boulevard et campe, cette année, aux Menus-Plaisirs, en attendant que le Palais de cristal le reçoive définitivement aux Champs-Elysées.

M. Chabrol, l'architecte des expositions précédentes, a dirigé, avec son habileté ordinaire, les travaux d'appropriation. Les salles ont été établies sur l'emplacement d'une vaste cour carrée, située au nord des constructions élevées sous la surintendance du maréchal de La Ferté,

pour servir de garde-meuble et d'entrepôt au matériel des fêtes royales.

Quatre galeries, se coupant à angles droits, s'adossent aux bâtiments des Menus-Plaisirs. Une d'elles aboutit à l'atelier où MM. Cambon et Thierry peignaient pour l'Opéra leurs magnifiques décorations.

Quatre autres galeries parallèles sont inscrites dans cette première enceinte, et en encadrent une troisième, au milieu de laquelle s'élève le grand salon carré, réservé, comme à l'ordinaire, aux œuvres jugées les plus remarquables par le jury d'examen.

Afin de réaliser des économies désirables, l'architecte a employé à la construction de ce salon les matériaux de celui qui occupait la cour d'honneur du Palais-Royal.

Le salon central et les douze galeries sont de plain-pied, éclairées par un jour vertical. Il importait de mettre l'accès et l'issue des galeries en rapport avec leur étendue. Deux portes ont été ouvertes auprès de celle qui existait dans la rue du Faubourg-Poissonnière; deux autres portes cintrées ont été percées dans le mur de la rue Richer.

Jamais les tableaux, dans leurs nombreux déménagements, n'avaient été placés sous une lumière plus égale, plus équitable et plus avantageuse. Il n'y a guère que les angles des galeries qui soient un peu moins favorisés sous ce rapport.

Quoique les maîtres les plus illustres, MM. Horace Vernet, Ingres, Paul Delaroche (qui vient pourtant d'achever un *Moïse*), continuent de se tenir systématiquement à l'écart, un coup d'œil jeté sur les galeries nous permet de signaler quelques-unes des œuvres qui ont fixé d'abord l'attention du public.

Les tableaux religieux sont en grand nombre cette année. M. Brune a envoyé une *sainte Catherine transportée par les anges*; M. E. Delacroix, un *Martyre de saint Étienne* et des *Pèlerins d'Emmaüs*; M. Glaise, *Elisabeth de Hongrie visitant une école*; M. Appert, une *Adoration des Mages*; M. Jalabert, une *Visitation de la Vierge*; M. Hébert, si connu par son beau tableau de la *Mal' aria*, le *Baiser de Judas*; M. Lazerge, la *Mort de la Vierge*; M. Paget, la *Résurrection de Jésus-Christ*; M. Dupuy, un *saint Sébastien*; M. Corot, un second *saint Sébastien*, représenté au milieu d'un paysage grandiose, au moment où des femmes chrétiennes pansent ses blessures; M. Cibot, enfin, un grand et superbe tableau de *la Charité* présidant aux associations qui soulagent la vieillesse, l'enfance, le travail, la misère et la maladie.

Nous donnerons la gravure de cette œuvre magistrale, et nous en reparlerons avec le soin qu'elle mérite.

On remarque, parmi les tableaux d'histoire et de genre, *le Derrière de la porte*, pendant que M. Meissonnier a donné à ses *Bravi* de l'an dernier; *Antigone pansant Polynice blessé*, par M. Jobbé-Duval; un *Episode de l'insurrection de Clamecy*, par M. Marcel Verdier, tableau commandé; une *Scène de la vie de Boucher*, par M. Faustin Besson, un des plus gracieux continuateurs de l'école du dix-huitième siècle; une *Femme sortant du bain*, une *Fileuse endormie* et des *Lutteurs antiques*, par M. Courbet; la *Renaissance*, figure allégorique, par M. Landelle; une *Famille* et *Napoléon passant une revue*, par M. Alfred Dedreux; la *Lecture d'un testament breton*, la *Récolte du varech*, par M. Luminais; les *Dénicheurs d'aigles*, *Jeunes pâtres bretons*, par M. Yan Dargent; l'*Attentat de Maurevert sur Coligny*, par M. Comte; un tableau dans le genre de M. Meissonnier, par M. Duverger; un tableau de genre, par M. Gendron; *Murillo dans son atelier*, par M. Wilhem; une *Mère faisant jouer son enfant sur ses genoux*, par M. Zuberbuhler; un *Etalon sortant de l'écurie*, par M. Achille Giroux; une *Florinde*, par M. Winterhalter; un magnifique pastel, de M. J. Gigoux, etc.

M. Gallait, qui avait pris pour sujet, en 1852, les comtes de Horn et d'Egmont exposés sur un lit funèbre, a peint cette année les derniers moments du comte d'Egmont.

Le comte d'Egmont, condamné à mort par sentence du duc d'Albe, passa la nuit qui précéda son supplice dans une salle de la maison connue sous le nom de *maison du roi*, et située sur la grande place de Bruxelles, où l'exécution eut lieu le 5 juin 1568.

Le peintre a choisi le moment où le comte d'Egmont, après une nuit d'insomnie et au jour naissant, aperçoit de la fenêtre de sa prison les apprêts de son supplice. L'évêque d'Ypres, son confesseur, cherche à détourner les regards du comte d'un spectacle si douloureux.

Moins mélodramatique que l'an dernier, M. Gallait n'en est que plus saisissant et n'en réussira que mieux.

Notre école de paysages, si originale, si féconde et si brillante, est dignement représentée au Salon de 1853. Outre le *saint Sébastien* déjà cité, M. Corot expose un *Soleil couchant* et un *Soleil couché*; M. Ziem, une *Vue de Marseille*, une *Vue de Venise*; M. Jeanron, ancien directeur des musées nationaux, une *Marine*; M. Français, trois *Vues de France et d'Italie*; M. Chevandier, une *Vue de Marseille*; M. Troyon, une de ses plus belles œuvres, des *Bœufs surpris par l'orage dans une prairie*; M. Palizzi, le même sujet; M. Desbarolles, le *Temple de Vesta à Rome*; M. Eugène Giraud, une *Vue de Constantinople*, une *Danse espagnole sous une treille*; M. Charles Giraud, l'*Intérieur de l'atelier de son frère*, une *Vue de Taïti*.

Au milieu de la foule moins vulgaire des portraits, nous citerons celui de l'impératrice Eugénie, par M. Vidal, pastel ravissant que nous tâcherons de reproduire; trois portraits de femmes, dont un de l'Impératrice aussi, par M. Edouard Dubuffe; le portrait de la princesse Mathilde, par M. E. Giraud; un portrait, par M. Jobbé-Duval; un portrait en pied de l'Empereur, par M. Lépaule; le portrait de M. Amédée Achard, par M. Faustin Besson.

Les sculptures sont plus sérieuses et moins hasardées que de coutume. M. Lequesne, élève de Pradier, a exposé un groupe en marbre; M. Ferrat, un *Achille*; M. Jouffroy, une statue en marbre de *l'Abandon*; M. Georges Clere, la *Malvina* d'Ossian, grande figure de neuf pieds; M. Marcelin, *Cypris allaitant Cupidon*, groupe en marbre; M. Lebourg, un buste d'une vérité saisissante, et un bronze, *Enfant nègre jouant avec un lézard*; M. Desbœufs, un buste de Napoléon III, commencé avant le 2 décembre 1852; M. Leharivel du Rocher, une *sainte Geneviève*, et un bas-relief, *Jésus enfant donnant la vie à des oiseaux*, sujet tiré des apocryphes de Fabricius. M. Barthélemy Frison a fait couler en bronze une statue du musicien *Roland de Lassus*, qui doit être inaugurée sur la place du Parc, à Mons. On remarque encore deux bustes gigantesques de *Charlemagne* et de *Napoléon*; deux portraits en marbre, de M. Clesinger; la figure de M. Maxime David, notre peintre en miniature, par M. Mathieu Meusnier; des bustes et médaillons, de M. Dantan jeune; un groupe d'*Enfants siciliens*, une tête de femme, et une statuette équestre, de M. Gayrard, etc., etc.

N'oublions pas d'énormes et merveilleux dessins de M. Maréchal fils, de Metz, qui bravent le voisinage des tableaux dans une des grandes galeries.

La gravure sur bois est représentée d'une façon glorieuse pour le *Musée des Familles*, par le portrait de *Mme de Monsabrey*, œuvre si remarquable de M. Gérard, publiée

dans notre dernier volume, parmi les illustrations du roman de M. Jules Sandeau.

Il faut signaler aussi la perfection avec laquelle nos artistes font revivre les animaux : Mlle Rosa Bonheur s'est surpassée elle-même dans une toile où les chevaux pommelés foisonnent à l'œil abusé par la ressemblance. M. Frémiet a exécuté de grandeur naturelle, pour l'Ecole spéciale d'Alfort, un *Vieux cheval percheron* ; M. Bonheur, frère de Mlle Rosa Bonheur, a modelé un *Zèbre surpris par un jaguar ;* M. Auguste Lechesne, une magnifique *Chasse au sanglier ;* un *Chien de Terre-Neuve tuant un serpent*, un *Enfant embrassant le chien qui l'a sauvé;* M. Santiago, une *Ferme flamande*, moitié bas-relief, moitié ronde-bosse, et un *Braconnier breton retenant un limier;* M. Chenillon, une *Tête de chien*, en bronze ; M. Charrier, un *Trophée de poissons*.

Le nombre des dames qui cultivent les beaux-arts avec succès augmente chaque jour : Mme Rougemont a exposé le *Schiavone et Zacintha*, grande et belle étude ; Mme O'Connel, les portraits de M. Romieu, de Mmes Ducos et Rachel ; Mlle Gauthier, fille d'un célèbre critique, un portrait ; Mme Lefebvre-Deumier, un buste en marbre de Mgr l'archevêque de Paris ; Mme Noémie Constant, une figure ronde-bosse. Notre siècle n'a plus rien à envier à celui d'Angelica Kauffman.

Après cette revue générale du Salon, que nous devions à nos lecteurs pour les guider à travers les galeries, ou pour les dédommager de ne pouvoir les parcourir, nous allons examiner en détail la peinture de famille par excellence, c'est-à-dire la miniature, qui rivalise, cette année, avec l'art le plus sérieux, grâce aux trois magnifiques portraits d'Abd-el-Kader, exposés par M. Maxime David, et auxquels le jury a fait l'honneur de les placer auprès de la figure de l'Impératrice, par M. Vidal.

Rappelez-vous la délivrance d'Abd-el-Kader et son séjour à Paris, au commencement de l'hiver dernier... Rappelez-vous surtout son retour au château d'Amboise, au milieu de la curiosité immense de ceux qui pouvaient le contempler, et des regrets inconsolables de ceux qui apprenaient son prochain départ, sans avoir vu cette figure historique du dix-neuvième siècle.

Au seuil de la grande porte du château d'Amboise, Abd-el-Kader trouva réunis les principaux chefs associés à sa fortune, et particulièrement ses deux kalifats Sidi-el-Hadj-Moustafa et Si-Kaddour. Mais, se bornant à les saluer de la main, il se précipita au-devant de Zohra, sa vieille mère, qui l'attendait à la porte de ses appartements. D'abord il l'embrassa avec émotion sur les deux épaules, puis il se prosterna humblement à ses pieds, qu'il couvrit de baisers. Zohra releva son fils et le conduisit dans son appartement, où elle lui demanda avec instance le récit circonstancié de son voyage.

Abd-el-Kader fit asseoir sa mère, puis, se tenant debout devant elle, il satisfit à sa demande gravement et avec tous les signes d'une respectueuse soumission. Au récit des splendeurs de la réception faite à l'émir, le visage de Zohra se mouilla plusieurs fois de larmes d'attendrissement. Puis, une fois ce devoir rempli, l'émir prit le bras de sa mère pour la conduire à la mosquée, où se trouvaient réunis les anciens compagnons de sa captivité. Là l'émir, à haute voix, rendit grâce à Dieu d'avoir éloigné de lui et des siens tout accident, et d'avoir disposé en sa faveur les cœurs de la nombreuse population qu'il venait de visiter.

Jusque-là, l'émir n'avait pas vu encore Kheira, son épouse légitime, qui, non moins vivement que sa mère, devait s'associer au bonheur qu'il éprouvait. L'étiquette arabe voulait que chacun reçût ses compliments avant elle. L'émir enfin prit congé de tout le monde, et se retira dans ses appartements, où l'attendait sa femme avec ses fils.

Or, le lendemain, au moment où Abd-el-Kader rentré dans son for intérieur commençait ses préparatifs de départ pour Brousse, la sainte ville d'Orient, on lui présenta un artiste qui arrivait de Paris, avec une autorisation du ministre de la guerre, pour faire d'après nature le portrait de l'illustre prisonnier, et conserver à la France son image authentique, digne de lui et d'elle-même.

Cet artiste était M. Maxime David, notre premier peintre en miniature, et Abd-el-Kader se prêta de la meilleure grâce du monde à poser devant ses pinceaux.

M. David, qui sait rendre les caractères en même temps que les figures, a représenté l'émir sous les trois faces qui en font un homme si original et si complet : 1° Abd-el-Kader, marabout, le chapelet à la main, rêvant le rôle d'un autre Mahomet et méditant la guerre sainte entre deux prières ; 2° Abd-el-Kader, sultan, chef redoutable et savant organisateur de l'Afrique, drapé majestueusement dans son burnous, et prêt à distribuer la justice, la colère ou la clémence ; 3° Abd-el-Kader guerrier, au moment de s'élancer à cheval et de promener sur les tribus ce regard tranquille et profond qui les exaltait comme le pâle reflet de la poudre.

Ces trois figures sont également admirables avec leurs expressions diverses, et nous regrettons de n'en avoir pu reproduire que deux.

Aux amateurs qui tiendraient à les posséder toutes les trois et à les encadrer ensemble comme elles le méritent, nous pouvons annoncer que M. Maxime David a autorisé notre habile photographe, M. Le Gray, à en tirer un petit nombre d'épreuves que l'artiste retouche de sa propre main, et qui sont déposées au boulevard des Italiens, chez M. Goupil, au prix de 60 fr. les trois figures.

Avant le succès universel et public que les miniatures de M. David obtiennent au Salon, elles en avaient remporté un tout intime et fort touchant au château d'Amboise.

Lorsque la vieille mère d'Abd-el-Kader vit son fils reproduit par les pinceaux de l'artiste, elle leva les mains au ciel et s'écria : — *Il l'a fait comme le bon Dieu!*

L'émir lui-même, malgré son rigorisme musulman qui interdit les peintures et images de toute sorte, voulut que M. David multipliât ses enfants comme il avait multiplié leur père, et le peintre se rendit à ce vœu sacré, en animant sur l'ivoire toute la jeune famille du grand homme.

Les trois Abd-el-Kader mettront le comble à la juste renommée de M. Maxime David. Une fois de plus, et mieux que jamais, elles prouvent que ses œuvres sont à la fois des trésors de famille par la ressemblance, et des tableaux par la valeur artistique.

Traduits avec cette vigueur, cette grâce et cette vérité, jamais la beauté, le génie, l'affection, le souvenir n'auront à rougir de leur image devant personne.

Après les miniatures de M. David, nous citerons celles de Mme Herbelin et de M. de Pomayrac, qui se distinguent par des qualités d'un autre genre, par des qualités spécialement mondaines. La première est un amateur ingénieux qui chiffonne poétiquement une figure et une toilette féminine, et compose ainsi d'agréables mensonges. Le second a des procédés de métier très-adroits et d'un effet suffisant pour quiconque ne s'élève pas jusqu'à la recherche de l'art.

ACADÉMIE DES SCIENCES. LA CHIRURGIE NOUVELLE.

LE DOCTEUR MAISONNEUVE.

La chirurgie n'est pas précisément une science amusante, surtout pour les patients qui se soumettent à ses outils. Aussi n'en avons-nous parlé que cinq ou six fois à nos lecteurs, à propos de l'éther et du chloroforme, à propos du prix d'Argenteuil et du docteur Guillon, et dernièrement à propos de l'illustre Récamier. Cependant, comme nous devons suivre et enregistrer tous les progrès de la science, nous saisirons l'occasion qui se présente de constater les merveilles et les bienfaits de la chirurgie nouvelle. Cette occasion nous est fournie par une des dernières séances de l'Académie des sciences, dans laquelle s'est produit un résultat qui a fait une véritable sensation, — résultat que les plus hardis opérateurs regardaient comme impossible, et qui est un des moindres chefs-d'œuvre de l'héritier du talent et de la réputation de Récamier.

C'est nommer le docteur Maisonneuve, chirurgien en chef de l'hospice Cochin.

Le titre d'héritier n'a rien ici d'allégorique. En effet, au moment même où le docteur en question soumettait sa dernière opération à l'Académie des sciences, la famille de Récamier lui envoyait une boîte contenant les instruments de haute chirurgie laissés par l'immortel praticien, et que sa volonté suprême décernait à son ancien élève, devenu son émule et son successeur, comme à celui qui en pouvait faire le plus digne, le plus utile et le plus glorieux usage.

Vous allez juger si le légataire est à la hauteur du legs. Voici l'admirable guérison qu'il a démontrée à l'Académie.



Salon de 1853. Abd-el-Kader guerrier, par M. Maxime David.

Une ouvrière, jeune fille de dix-sept ans, avait les os de la mâchoire inférieure dévorés par un mal incurable. Sa jeunesse, sa grâce, son avenir, et bientôt son existence, allaient succomber à la maladie et à la douleur qui rongeaient à la fois son adolescence à mesure qu'elle s'épanouissait, comme ces vers inaperçus cachés dans les fleurs qu'ils absorbent de leurs dents invisibles. Une première fois, en 1851, le chirurgien avait essayé de sauver la malade *en faisant la part du feu,* c'est-à-dire en lui enlevant la moitié des os attaqués, opération déjà surprenante, qui n'avait altéré en rien la figure de la jeune fille. Mais en 1852, le mal reprenant racine, s'acharna, plus violent que jamais, au reste du maxillaire.

Que faire contre une telle invasion? Le docteur, qui n'hésite jamais, résolut d'enlever toute la mâchoire.

On recula d'effroi devant cette audace...

— Mais jamais pareille chose n'a été tentée?

— Raison de plus peut-être pour la réussir.

— Mais il vaut mieux tuer le sujet que de le mutiler et de le défigurer ainsi?

— Il ne sera ni mutilé ni défiguré.

— Que deviendront la langue, la déglutition, la parole, le visage entier?

— Je sauverai tout cela; c'est mon affaire.

Et il le fit comme il le disait.

Qu'on nous passe les horreurs du détail pour les merveilles du résultat.

L'opérateur se borna à fendre la lèvre inférieure verticalement jusqu'au-dessous du menton. Tel est son système habituel, qui évite ainsi les odieuses balafres, en ne séparant les muscles qu'à leur jonction. Introduit de la sorte jusqu'au maxillaire inférieur, l'outil conduit par la science anatomique, et par l'œil et la main les plus infaillibles, sépara l'os entier des chairs, le déboîta et l'enleva totalement en quelques minutes. Puis les chairs, les muscles, les nerfs, les veines, la peau, ménagés, conservés et rattachés habilement, reprirent leur force, leur place, leur circulation et leur apparence...

Si bien que lorsque le docteur présenta la jeune ouvrière à l'Académie, les curieux, voyant ce visage complet, tel que l'a fait la nature, y trouvant toutes les fonctions de la vie, l'éclat de la jeunesse, l'expression de la physionomie, la douce flamme du regard, le plus doux reflet du sourire, la carnation potelée, fraîche et veloutée des dix-sept ans, entendant enfin la parole facile et distincte, décernèrent tout d'abord et sans le savoir le plus immense éloge au chirurgien, en lui adressant cette question naïve :

— Quelle opération avez-vous faite à cette jeune fille?

Alors le second créateur, — car n'est-ce pas là une création nouvelle, — exposa scientifiquement ce que nous venons de résumer en termes vulgaires; et le compte rendu de cette séance mémorable, retentissant le lendemain dans les journaux, arriva jusqu'à nous avec la plus frappante démonstration du prodige, avec le portrait au daguerréotype du visage opéré, dans lequel le soleil lui-même, — ce dessinateur impitoyable, — n'a pu trahir d'autre vestige que l'imperceptible couture de la lèvre inférieure.

Voilà où la chirurgie est arrivée de nos jours ; et, tout étonnant qu'il paraisse, cet exploit n'est qu'un jeu pour la science nouvelle.

Par la belle invention du docteur Dieffenbach, la chirurgie rectifie les yeux louches, en coupant le petit muscle dont la rétraction déviait le regard.

Par la staphyloraphie, M. Roux rend littéralement la parole aux muets. Un enfant naît avec le voile du palais divisé. Le voilà condamné au silence ou au bégayement le plus déplorable, et par conséquent privé des bienfaits de l'éducation commune. M. Roux avive, rapproche, recoud et referme l'organe séparé en deux ; et le muet peut monter à la tribune et devenir orateur.

Par l'opération du pied-bot, M. Jules Guérin fait marcher droit les boiteux, en divisant les muscles trop courts qui déformaient le membre au talon.

Avec le même système, il redresse les bossus, en rectifiant la colonne vertébrale, déviée par la même cause.

Par les incisions sous-cutanées, il supprime les grandes plaies chirurgicales, qui introduisaient à la fois l'air et la mort dans les chairs du patient... Maintenant, c'est à travers une simple piqûre d'aiguille que l'instrument pénètre dans l'organisme et va trancher impunément la racine du mal ou de l'infirmité.

Quant à M. Maisonneuve, il semble avoir le don des prodiges. Sa collaboration avec M. Récamier, son audace heureuse autant qu'habile, l'habitude prise par chacun de lui demander l'impossible et de l'invoquer dans le désespoir, en ont fait dans l'opinion publique la Providence des condamnés, comme on appelait son glorieux maître.

Et cependant, si l'on consulte les annales médicales et académiques, on reconnaît en lui une prudence égale à sa hardiesse ; c'est le chirurgien conservateur et réparateur par excellence. Il ose plus que les autres, sans donner plus qu'eux au hasard. Comme ces vainqueurs qui ont une étoile, il suit toujours son inspiration, jamais la routine ; il croit à son instinct et à son coup d'œil, parce qu'ils l'ont rarement abusé. Il croit surtout à la force de la nature, à l'énergie de la végétation humaine, et il les a démontrées en vingt cas, où elles étaient réputées impuissantes. Il corrige, au lieu de supprimer ; il ravive, au lieu de détruire, et il est à la fois l'homme qui fait le plus de cures et le moins d'amputations, le plus d'opérations salutaires et le moins de mutilations irréparables.

Nous en trouvons, dans les fastes de sa pratique et de sa clinique, quatre exemples frappants, qui compléteront ce tableau de la chirurgie nouvelle.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans est apporté à Bicêtre, avec une jambe ankylosée contre la poitrine et remontée jusqu'à l'épaule, comme un fusil au port d'armes. Devant cet effroyable caprice d'un mal sans exemple, la science la plus téméraire reculant avec horreur, le malheureux est abandonné comme incurable... Le jeune docteur, alors chirurgien de Bicêtre, entreprend, non pas d'amputer cette jambe, ce qui eût semblé déjà un chef-d'œuvre, mais de la remettre à sa place et de renvoyer le jeune homme sans béquilles. Pour la première fois en France, il coupe le col du fémur à sa racine, rabat le membre entier de la tête au sol, et guérit le malade, qui marche aujourd'hui comme vous et moi.

Plus tard, à l'hospice Cochin, un ouvrier peintre avait perdu l'usage des bras, c'est-à-dire le gagne-pain de sa famille. On allait l'amputer au-dessus du coude, dont l'articulation était sans remède. — J'amputerai le coude, dit le docteur, mais je conserverai l'avant-bras et la main. On crie à l'impossible ! et cela n'en avait-il pas l'air, en effet ?... Eh bien ! l'opération réussit ! Le chirurgien dissèque et coupe les trois os au-dessus et au-dessous de l'articulation. Et les muscles intacts recouvrent leurs fonctions et leur puissance, et ce bras sans coude reprend et manie le seau et l'échelle... Et le plus subtil anatomiste, à la vue du sujet présenté, demande encore avec bonne foi : — Qu'a-t-on fait à ce bras, s'il vous plaît ?

L'opération ne se reconnaissait qu'au toucher !...

Un homme tombe dans le feu et se brûle la face entière. Deux paupières surtout sont complétement détruites, et l'œil mis à nu, sortant de l'orbite, présente l'aspect le plus horrible à voir... Il n'y aurait qu'un moyen de sauver cet œil, ce serait de lui refaire des paupières, et bien vite, car l'inflammation envahit l'organe sans défense. — Mais comment refaire des paupières sans peau ? cela ne s'est jamais vu en chirurgie. — Qu'importe ! dit toujours le docteur... Et il dissèque et manie si



Jeune fille présentée à l'Académie des sciences par le docteur Maisonneuve, après l'ablation totale de la mâchoire inférieure. Gravure de M. Gérard, d'après le daguerréotype pris sur nature.

adroitement les débris des deux paupières, qu'il parvient à les recoller en y enfermant l'œil malade. L'œil reste ainsi, une année, sans voir. Pendant ce temps, la nature, qui ne trompe jamais le docteur, a reformé la double cloison de chair. L'instrument créateur la rouvre alors, et l'œil, parfaitement sain, revit à la lumière ! Faisant d'une pierre deux coups, la science nouvelle avait guéri l'organe et rétabli sa défense ; et cela, sans blesser en aucune façon le muscle intérieur, de sorte que les paupières refaites retrouvent le mouvement, en même temps que l'œil sauvé s'épanouit au jour !

Quoi de plus intéressant et de plus merveilleux !

Après avoir tremblé et compati, voulez-vous sourire un peu ?

Un heureux de ce monde subissait un malheur qui

empoisonnait sa prospérité. Son nez, courbé à droite, s'en allait vers l'oreille, de sorte qu'on ne pouvait regarder sans rire cet homme, qui avait tout pour faire envie. Le mal venait d'une trop grande longueur dans la cloison qui sépare les narines. Le docteur coupe cette cloison, la ramène aux dimensions exactes, et du nez le plus déplorable et le plus ridicule fait le nez le plus respectable et le plus régulier!

Jugez si Narcisse se regarda jamais dans l'eau avec plus de ravissement que notre monsieur dans son miroir!

Nous avons parlé de l'instinct et du coup d'œil. C'est là tout le chirurgien, avec la science et le sang-froid. Tel qui ferait à tête reposée un professeur sans égal, ne sera, sur le champ de bataille de la mort, qu'un opérateur malheureux, — comme Nicole qui trouvait la réplique quand son adversaire était au bas de l'escalier. Le chirurgien, lui, doit trouver la réplique à l'instant; sous peine de tuer le sujet, il faut qu'il improvise son salut!

Telle est la grande qualité et la grande force du docteur de l'hospice Cochin.

Tout enfant, il jouait avec ses frères au bord de l'eau. L'un d'eux tombe et va se noyer... Les autres crient au secours et perdent la tête... Un seul ne dit rien, saisit une perche, la tend au naufragé, et le ramène à la rive. Celui-là était le futur chirurgien.

Garder son calme et son coup d'œil, trouver et tendre la perche, voilà ce qui fait les Ambroise Paré, les Dupuytren, les Roux, les Velpeau, les Jobert de Lamballe et les Maisonneuve.

C'est à un *coup d'instinct* que ce dernier doit sa plus belle découverte.

Il vous souvient de cette dame assassinée par son mari, d'un coup de pistolet, à bout portant. On appelle, sans espoir, le docteur, qui trouve la balle perdue tout au fond de la gorge. Il la retire avec son habileté ordinaire, mais un flot de sang jaillit de l'artère vertébrale, — l'artère la plus délicate et la plus inabordable, celle que Dupuytren lui-même n'a jamais osé lier, dans ses plus grandes audaces... Si l'opérateur l'eût reconnue d'abord, il eût reculé peut-être comme Dupuytren... Mais son instinct le guide, et, dans l'ignorance même, accomplit un chef-d'œuvre! Il fait la ligature de l'artère, il la fait avec un succès triomphant, — et il ne découvre qu'ensuite, avec l'œil de la science, qu'il a exécuté l'impossible! Son sang-froid avait suffi pour enrichir la chirurgie moderne d'une de ses plus admirables conquêtes.

Il faut rappeler que le chirurgien de l'Hospice Cochin s'est élevé à la plus haute école de l'instinct et de la divination, à l'école de l'immortel Récamier...

A ce propos, nous avons omis, dans notre notice sur ce grand homme, une aventure qui fut justement une de ses premières leçons à son élève.

Tous deux arrivent, en 1842, près d'une dame affligée depuis 1815 d'un frisson et d'un tremblement continuels, à la suite d'une frayeur de l'invasion... La malheureuse ne se levait plus qu'en s'abritant d'un monceau de laines et de fourrures. Elle en était même venue à ne plus quitter le lit, où elle grelottait défaillante et décharnée, sous une montagne de couvre-pieds et d'édredons.

Le maître observe cet étrange sujet de son œil d'aigle, l'élève observe Récamier de son œil de lynx. Puis, après un regard échangé entre les deux docteurs, — si bien faits pour se comprendre, — le premier demande une baignoire vide et trois seaux d'eau glacée. La malade jette un cri d'épouvante. Récamier lui ordonne de se lever, et de se mettre nue dans la baignoire... Après une lutte terrible de l'angoisse contre la volonté, la patiente s'exécute enfin. Alors le sauveur impitoyable lui jette sur le corps les trois seaux d'eau glacée, l'un après l'autre. Au premier seau, la dame s'affaisse comme morte dans la baignoire; au second, elle bondit avec une convulsion générale; au troisième, elle s'élance, elle court... Elle a retrouvé la force, la souplesse et la vie.

— Maintenant, lui dit Récamier, mettez une robe d'indienne, et allez vous promener aux Tuileries.

Elle le fit, sans souffrance et sans terreur... Elle était radicalement guérie d'une simple affection de la peau, qu'avaient développée tous les palliatifs employés jusqu'alors.

Elle n'a plus frissonné ni tremblé..., et vous avez pu la rencontrer au bois de Boulogne et aux Italiens.

Un tel coup d'œil dans un médecin ne vaut-il pas celui du général d'armée, et de telles guérisons ne sont-elles pas aussi dignes de l'histoire que les batailles d'Alexandre et de Napoléon?

C'est notre avis, et ce sera le vôtre, sans doute.

Aussi nous reprendrons quelque jour ce sujet, à propos de nos autres illustrations médicales, — nous souvenant que les *Mémoires d'un Médecin* sont un des livres les plus célèbres et les plus intéressants de la littérature anglaise.

PITRE-CHEVALIER.

LES TABLES TOURNANTES.

— Avez-vous fait tourner des tables? — Oui, sans doute.
— Mais croyez-vous aux tables tournantes? — Hélas! non.

Voilà les questions et les réponses qui s'échangent depuis un mois.

Le monde tourne ainsi dans un cercle vicieux.

Les chroniqueurs de salon n'ont pas d'autre besogne que d'écrire le procès-verbal des expériences de rotation.

— « Bals de tables et de chapeaux, dit l'un, voilà la grande nouvelle, la seule histoire de la semaine, et certes nous en avons rarement eu d'aussi curieuses. Les tables dansent, tournent, valsent, polkent, mazurkent; elles font les évaporées, les coquettes, les fringantes, et les chapeaux sont leurs dignes cavaliers. Il ne s'agit que de les toucher du bout des doigts pour mettre en belle humeur, en joie et en danse ces dames de bois et ces messieurs de castor. Faire tourner, danser et sauter les tables et les chapeaux, telle est l'occupation unique, passionnée, délirante, à laquelle Paris, la France et l'Europe entière se livrent depuis quelques jours.

La découverte de cette merveilleuse faculté communiquée aux tables et aux chapeaux par le fluide qui se dégage de nos mains nous vient de la ville de Brême. Cela devait être; la révélation d'un semblable prodige appartenait de droit à l'Allemagne, terre classique du tournoiement. Le pays qui a inventé la valse et les toupies pouvait seul nous initier au mystère des tables tournantes et des chapeaux tournants. »

— On avait déjà, dit un autre, inventé bien des danses, depuis la pyrrhique jusqu'à la redowa. Il était réservé à l'an 1853 d'inventer la *tabloska*. « Cette invention a cela de beau qu'elle rend tout possible. Si les tables dansent, on ne voit pas pourquoi les chaises, les fauteuils, les sofas, les commodes ne danseraient pas aussi. C'est une question de fluide, et, le fluide admis, il ne s'agit plus que d'en augmenter la dose. Un peu de fluide pour les tables rondes, beaucoup de fluide pour le reste. Il faudra prendre garde seulement d'en mettre trop. Les meubles trop chargés de fluide, et pris soudain d'une ardeur inconnue, pourraient, dans l'excès de leurs transports, sauter par la fenêtre et déménager sans payer leur terme. Courez donc

après des meubles qui s'envolent! Voilà les Parisiens bien punis de s'être tant moqués des balais de nos aïeux. Quand on se moquait de la puissance de locomotion attribuée aux balais, on ne connaissait pas encore les tables. Les balais dont il est question dans les contes de fées ne sont pas autre chose que des balais magnétisés. Vous entrez un soir dans un salon qui a la réputation d'être fréquenté par des Parisiens honnêtes. Un grand silence vous accueille. Tout le monde a l'air effaré, et l'on vous salue d'un petit air mystérieux, qui semble dire : Vous allez voir, profane; regardez et recueillez-vous! On regarde. Une partie de la compagnie est immobile et rangée en cercle autour d'une table ronde posée sur le parquet. Il semble que ce soit une réunion de conspirateurs ou quelque congrès de diplomatie méditant un remaniement de l'Europe. Les membres de cette solennelle association, assis et muets, ont leurs mains placées sur la table et formant une chaîne continue, se joignant par la juxtaposition des petits doigts. Les autres spectateurs, dispersés çà et là, mais attentifs, gardent une attitude respectueuse. Tels les Indiens, le front pensif, contemplent l'idole qui passe au loin dans la pompe de son pouvoir occulte. Le grand problème qu'il s'agit de résoudre, le grand arcane, le mystère qui tient tout ce monde rassemblé dans une pensée commune, c'est de faire tourner une table sur elle-même, horizontalement, avec une vitesse qui se mesure à la quantité du fluide dégagé. Les néophytes ne poussent pas leurs espérances au delà de la rotation; les prêtres de la science nouvelle veulent, dans leurs convictions plus ardentes, que la table, quel que soit son volume, se cabre comme un cheval et tourbillonne sur un pied. On parle de personnes majeures et décemment vêtues qui ont vu le fait. Les tables qui n'ont point encore subi l'épreuve sont lentes à se mouvoir. Les plus entêtées ne poussent cependant pas la résistance au delà de deux heures; mais, aussitôt qu'elles ont été convaincues, c'est-à-dire chargées, elles pirouettent sur la simple imposition des mains. Il est même quelques tables trop zélées qui ne consentent plus à s'arrêter aussitôt qu'on les a mises en mouvement. On en connaît une, rue de l'Oseille, au premier au-dessus de l'entresol, qui danse depuis cinq jours sans boire ni manger. Les commençants, les bacheliers en fluide s'exercent sur les chapeaux, sur les chapeaux de feutre surtout. On les pose sur un meuble quelconque, on les soumet à l'imposition des mains, et les chapeaux tournent. C'est l'affaire de cinq minutes. Cette expérience n'a qu'un inconvénient, mais il est grave : c'est d'exposer le maître du chapeau à se voir décoiffé tout à coup. Le chapeau, égayé par l'électricité, part au moindre caprice. On sort sur la foi des traités, le chapeau fait un bond et l'on rentre tête nue... Il y a les tablophiles et les tablophobes. Ceux-ci tueront ceux-là, à moins que ceux-là ne dévorent ceux-ci. Et remarquez le progrès des tables ! la première tournait, c'était gentil déjà; la seconde se cabrait, c'était mieux; la troisième a marché; une quatrième a fait comme Munito, le chien savant, elle a indiqué avec sa patte, — pardon, avec son pied, — l'heure que marquait la pendule et l'âge des personnes qui la consultaient; c'était une table savante en bois de chêne; le chêne est grave. Une autre table plus jeune a valsé et polké en mesure, au son d'un piano de ses amis; c'était une table très-jeune en bois de rose; le bois de rose est gai. On ne sait pas encore au juste quel est le bois le plus intelligent; quelques savants opinent pour l'acajou, d'autres pour le palissandre. L'ébène, qui est un bois noir, n'est accessible qu'au fluide nègre. Eh bien! hâtons-nous de le dire à l'honneur du dix-neuvième siècle, la gravité a fait de tels progrès parmi nous, que des hommes sensés, aptes à toutes les fonctions civiles et politiques, gantés, cravatés, vernis, ceux-là pères de famille, ceux-ci veufs, mais tous raisonnables, ou à peu près, vous parlent de ces choses-là sans rire et d'un air convaincu. »

Tout le monde s'en mêle, ajoute un troisième « c'est la récréation de l'antichambre comme du salon. Il n'y a plus moyen d'être servi. Au lieu de mettre le couvert, les domestiques font danser la table. Encore si cela pouvait les détourner de faire danser l'anse du panier! mais non; une danse n'empêche pas l'autre, et le bal est complet. Un des plus riches banquiers de Paris était, l'autre jour, après son déjeuner, dans sa bibliothèque (il y a des banquiers qui ont une bibliothèque), occupé à lire un journal. Ayant machinalement jeté les yeux sur la pendule, il s'aperçoit que l'heure de la Bourse approche; il sonne son valet de chambre :

— Joseph, mon chapeau!

— Oui, monsieur.

Le valet sort, et le banquier, en attendant son chapeau, reprend la lecture de l'article qui l'intéressait.

Quelques minutes s'écoulent, Joseph ne revient pas; le banquier tire une seconde fois le cordon de la sonnette, tout en continuant de lire l'article qui traite un sujet de finance. Personne ne paraît.

Enfin, l'article achevé, le banquier bondit hors de son siége, et sonne de nouveau avec une légitime violence.

Un valet de pied se présente.

— Eh bien! viendra-t-on! s'écrie le financier furieux. Voilà trois fois que je sonne! Il est incroyable que je sois obligé de sonner trois fois!

— Pardon, monsieur, mais...

— Ce n'est pas vous que j'appelle, c'est Joseph.

— Je pense bien que c'est Joseph, monsieur.

— Alors pourquoi est-ce vous qui venez? Où est Joseph? je lui ai demandé mon chapeau.

— Je le sais, monsieur.

— Voilà un quart d'heure que je le lui ai demandé.

— Seize minutes, monsieur.

— Hein? qu'est-ce que vous dites!

— J'ai regardé la pendule, monsieur; seize minutes et demie.

— Taisez-vous! — On n'est pas plus niais que ce garçon-là! — Mais ce chapeau, voyons, l'aurai-je, à la fin!

— Encore un petit moment, monsieur, il ne peut tarder; Joseph et Vincent sont en train de le faire venir.

— Venir qui! Êtes-vous fou? Je parle de mon chapeau.

— Eh bien! oui, votre chapeau.

— Qu'on me l'apporte à l'instant!

— Oh! non, monsieur, on ne vous l'apportera pas, mais on va vous l'amener. Et tenez, le voici.

La porte d'un salon attenant à la bibliothèque s'ouvrit, et le banquier vit sur une table placée devant cette porte son chapeau qui s'agitait sous les quatre mains de Joseph et de Vincent.

— Allez trouver votre maître! dit Joseph en s'adressant au chapeau comme s'il eût parlé à un épagneul.

Le castor obéissant se dirigea aussitôt vers le banquier.

— Voilà, monsieur, reprit le valet de chambre d'un air triomphant. Voyez comme votre chapeau marche, et comme il vous connaît, et avec quelle docilité il accourt à votre rencontre. Monsieur pourra se donner la satisfaction de raconter le fait à la Bourse: j'ai pensé que cela ferait plaisir à monsieur, et qu'il lui serait agréable d'être servi par le nouveau procédé, par le fluide.

— Allez au diable, avec votre fluide! vous m'avez fait perdre une demi-heure.

— Dix-sept minutes, monsieur! Le mouvement a été obtenu en dix-sept minutes! C'est un beau résultat!

— Oui, mais si vous vous avisez de recommencer cette expérience, elle aura encore un autre résultat, c'est de vous faire mettre à la porte.

— En ce cas, monsieur aurait l'obligeance de consigner sur son certificat la cause pour laquelle il me renvoie, en attestant que je fais marcher un chapeau en dix-sept minutes, et je ne manquerais pas de trouver une bonne condition. »

Un quatrième *conteur* affirme que les élèves de l'Ecole polytechnique ont fait tourner leur adjudant, qui se montrait incrédule. Un cinquième écrit que les élèves de l'École de Saumur ont scellé une table au parquet et l'ont fait voler en éclats sous l'imposition des mains. Un sixième a l'honneur d'informer le public qu'il a construit une table-carrousel, à huit siéges suspendus, que huit personnes ont pris place dans lesdits siéges, et que le tout a été mis en mouvement comme une roue de moulin, par quelques petits doigts posés les uns sur les autres... Un septième raconte que les matelots d'un vaisseau à trois-ponts l'ont fait virer de poupe en proue, sans gouvernail, ni voile, ni vapeur, en appliquant leurs mains en cercle au plat-bord de l'immense machine. Le dernier couronne le tout par l'anecdote suivante: On faisait tourner une table sur laquelle était posée une tabatière; la tabatière est culbutée par la rotation. Le tabac se répand sur l'acajou. La table éternue comme une vieille portière... On entend une voix qui crie: — Dieu vous bénisse! Cette voix était celle d'une table voisine qu'on faisait tourner au même instant!

Voilà les histoires qui absorbent l'attention du monde! *Stupete, gentes!*

Pour en revenir à la question première, et plaisanterie à part, qu'y a-t-il de vrai et que faut-il croire dans tout cela?

Les savants sont divisés. Les uns affirment, les autres nient. La plupart haussent les épaules. Celui-ci expose la théorie d'un fluide électrique ou magnétique qui circule en nous à tant de vitesse par seconde et qui, passant de nos doigts à la matière, y rencontre un obstacle d'où naît l'impulsion rotatoire. Mais alors comment expliquer les variations du mouvement selon les variations de la volonté? Le fluide serait donc dirigé par l'âme de l'expérimentateur! Abîme des abîmes! c'est à jeter sa langue aux chiens, comme dirait Mme de Sévigné. Celui-là prétend que chaque main posée sur la table la pousse involontairement, et que toutes ces petites impulsions réunies composent une force qui emporte le meuble, et que les expérimentateurs enchantés accélèrent, en croyant se borner à la suivre; de sorte que chacun se trompe lui-même et trompe ses voisins, de la meilleure foi du monde.

Nous avouons en toute humilité (et bien que, nous aussi, nous ayons fait tourner chapeaux, tables et cuvettes) que cette dernière explication du phénomène nous semble la plus raisonnable et la plus péremptoire, et que la vogue des meubles tournants ne nous paraît pas devoir durer plus que celle de la cuve de Mesmer et des escargots sympathiques.

Si les faits viennent convaincre notre scepticisme, nous ferons amende honorable sans la moindre résistance, et nous serons ravis d'enregistrer une découverte... au lieu d'une mystification. P. C.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

« *Tout est perdu, fors l'honneur* » (Toue-taie-paire d'u-fort lot-n'heure). Lettre écrite par François Ier, sur la peau d'un tambour, à Louise de Savoie, sa mère, après la bataille de Pavie.

RÉBUS.



Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.

COMMENT LE SOLEIL EST DEVENU PEINTRE.

HISTOIRE DU DAGUERRÉOTYPE ET DE LA PHOTOGRAPHIE (1).



(1) Voyez la livraison précédente. — *Arrivée de sainte Ursule à Rome.* Peint par Hemling, sur la châsse de la sainte, à l'Hôpital Saint-Jean. à Bruges. Photographie de M. Blanquart-Évrard.

III. Paris photographe. — Les portraits impossibles. — Découverte de M. Fizeau. — Fouilles archéologiques pratiquées à la loupe. — Le soleil renouvelle le miracle de la mer Rouge, en fixant les flots. — Travaux de MM. Macaire et Warnoz. — Ils réussissent à greffer des nègres. — Un portrait posthume, anecdote. — Panorama daguerrien. — Devenu peintre, le soleil se fait graver par l'électricité.

Notre pays, qui a vu tant de choses et subi trop d'aventures, se familiarise rapidement à tout, même à des merveilles. Peu de jours après la publication du procédé daguerrien, le métier de photographe avait pris racine dans la cité, l'héliographie était une affaire toute simple; les chambres obscures se débitaient par centaines, et une nuée d'amateurs se hâtaient de copier les monuments de Paris, comme si la ville avait dû disparaître au bout de l'année.

Telles sont, en outre, la souplesse, la dextérité et les aptitudes d'assimilation de ce peuple manipulateur par excellence, que bientôt les essais, les perfectionnements se succédèrent à foison. Diverses méthodes furent de même improvisées à la fois par plusieurs adeptes; nous ne mentionnerons que les plus heureuses, en les rattachant aux noms les plus accrédités.

Quelques-uns de ces procédés, dus à des praticiens naguère étrangers à la science, sont si subtils, si ingénieux comme invention, si merveilleux comme résultat, qu'ils sont de nature à intéresser les lecteurs les plus étrangers à l'étude des combinaisons chimiques. Retraçons d'abord ce qui concerne le daguerréotype, ou héliographie sur plaque, avant de passer à la photographie sur papier et sur verre, inventions distinctes de la première, et fondées sur un principe différent.

Lorsqu'on se fut rendu compte du daguerréotype et des agents dont il peut disposer, la science démontra, par bons et solides arguments, que la limite du possible était atteinte et que cet art nouveau ne pourrait jamais être applicable à la copie *des portraits*. L'opération durait douze à quinze minutes, au soleil : comment supposer qu'un modèle soutienne si longtemps, dans l'immobilité parfaite et sans cligner les yeux, les rayons ardents de la lumière solaire? On se livra néanmoins à quelques essais qui donnèrent des figures convulsionnées, méconnaissables, affreuses. Il en résulta, contre le portrait photographique, des préjugés dont il reste encore quelque trace dans l'opinion.

Pour abréger la durée de l'exposition, on tenta de raccourcir le foyer de l'objectif, ce qui concentrait sur la couche sensible des rayons plus énergiques. De là l'exagération de la perspective linéaire, et ces gros nez, ces gros genoux, ces grosses mains, qui enlaidissent les portraits exécutés dans ces conditions, où tous les objets proéminents apparaissent renforcés.

C'est alors que M. Charles Chevalier eut l'heureuse idée de combiner des objectifs à deux verres achromatiques, qui, tout en permettant d'agir à plus longue distance, rendent l'image plus nette, plus brillante, et exempte de toute aberration de sphéricité. Ce moyen donna des portraits en deux ou trois minutes; ce qui est encore bien lent.

Néanmoins la trouvaille de M. Charles Chevalier ne fit pas tout d'abord une grande sensation. Mais il en avait fait part à un Allemand, qui courut réinventer la chose au delà du Rhin, d'où elle rentra en France avec éclat, parce qu'on la crut étrangère. Les objectifs doubles rendirent un service signalé; on les appelle encore *allemands*, sans doute parce qu'ils ont été inventés par un Parisien, dans la cour des Fontaines, au Palais-Royal. M. Chevalier compléta ses travaux par la construction d'une chambre obscure très-bonne et très-portative.

La même année, M. Claudet, Français établi à Londres pour l'exploitation daguerrienne, fit dans un autre sens une découverte précieuse par elle-même, et plus encore par ses conséquences. Il reconnut que le chlorure d'iode communique à une plaque daguerrienne la propriété de s'impressionner en quelques secondes sous l'action de la lumière. Ce fut un premier pas vers l'étude des substances *accélératrices*.

A peine la sensibilité de l'iode chloruré était-elle reconnue, que M. Fizeau, puis M. Gaudin découvraient dans le brôme des facultés accélératrices bien plus énergiques. Soudain, chacun se jette sur le brôme; on l'emploie de dix manières différentes, et l'on finit par s'assurer que l'eau brômée de M. Fizeau fournit la combinaison la plus simple et la plus rapide. Ces études furent complétées par M. Bingham, qui parvint à employer le brôme à l'état sec, en le combinant à la chaux qui en absorbe les vapeurs humides.

A la suite de ces découvertes, on obtint des portraits presque instantanés au soleil, et en l'espace de six à trente secondes à l'ombre. Ces images s'embellirent bien davantage encore par suite d'un nouveau procédé de fixation, introduit par M. Fizeau, dont le nom restera cher aux héliographes; car on lui doit les deux plus importantes modifications de la daguerréotypie.

On sait que dans les images primitives le métal de la plaque miroitait sous les yeux du spectateur d'une façon désagréable. De plus, le dessin était triste et peu ferme, parce que le modelé était sans autres ressources de ton que le contraste entre la teinte claire du mercure, et celle de l'argent. Enfin, l'image était sujette à s'effacer par le frottement; car elle était formée par l'adhérence de menus globules de mercure aux portions iodurées de la plaque. M. Fizeau anéantit ces trois inconvénients par une seule opération, en répandant à la surface de l'épreuve et en chauffant légèrement une dissolution de chlorure d'or, mêlée à de l'hyposulfite de soude. En cette occasion, il se forme un double amalgame d'or et d'argent. La plaque se couvre d'une couche d'or solide qui fixe le mercure, assombrit les tons de l'argent, éclaircit ceux du mercure, éteint le miroitement de l'ensemble, relève la vivacité de l'image, et l'égaye, en communiquant de la chaleur à la teinte générale.

Nous avons dû, à regret, omettre dans ce rapide exposé une foule d'essais et de perfectionnements, concernant soit les manipulations, soit l'instrument même, et dus pour la plupart à d'habiles praticiens qui ont tour à tour servi leurs émules, et étonné le public par la beauté de leurs épreuves. On a pu penser que le daguerréotype avait atteint à son apogée, en admirant les productions de M. Thompson, de M. Foucault, de M. Belfield, de M. Plumier, de M. Fortin, qui mit en usage le brômure iodeux; de M. le baron Gros, qui y substitua la chaux chloro-brômée, qui perfectionna le polissage des plaques; de M. Laborde, qui imagina de renforcer l'effet des vapeurs mercurielles en y adjoignant celles de l'éther; de M. Gaudin et de tant d'autres à qui l'on doit des travaux recommandables.

Grâce à tant d'efforts, l'héliographie est arrivée à une perfection idéale. Telle est même la puissance presque fantastique du procédé, qu'il permet à l'examinateur d'un dessin d'architecture d'explorer là nature, la qualité, le grain, les défauts de la pierre, et d'y faire des observations

inaperçues sur le terrain même. Cette assertion nous rappelle un fait assez singulier.

Il y a trois ans et demi, M. le baron Gros, alors ministre plénipotentiaire en Grèce, fixa, par le moyen du daguerréotype, un point de vue pris à l'Acropole d'Athènes. Là se trouvaient disséminés des ruines, des pierres sculptées, des fragments de toute espèce. De retour à Paris, M. le baron Gros revit ses souvenirs de voyage, et, comme il considérait, à l'aide d'une forte loupe, les débris amoncelés au premier plan de son tableau, il découvrit tout à coup sur une des pierres une figure antique qui lui avait échappé. C'était un lion qui dévore un serpent, esquissé en creux, et d'un âge si reculé, que ce monument, unique à cette place, fut attribué à un art voisin de l'époque égyptienne. Le microscope a permis de relever ce document précieux, révélé par le daguerréotype seul, à sept cents lieues d'Athènes, et de lui restituer des proportions accessibles à l'étude.

Ainsi, ce prodigieux instrument rend ce que l'œil voit et ce qu'il ne peut distinguer ; si bien que, comme dans la nature, le spectateur, en se rapprochant plus ou moins à l'aide de lentilles graduées, perçoit des détails infinis, quand l'ensemble des objets ne suffit plus à sa curiosité.

Il semblait, après tant de prodiges, que la voie perfectible était parcourue jusqu'à ses limites, lorsque l'on apprit, il y a dix-huit mois, que des héliographes, établis au Havre, obtenaient des dessins de marine, et saisissaient au vol les vagues de l'océan. — La chose est impossible, disait-on ; mais les savants n'eurent pas le loisir de le démontrer ; on adressa des preuves palpables à l'Institut.

Par l'effet de la rapidité avec laquelle ils opèrent, MM. Macaire et Warnoz sont parvenus à saisir, dans le mouvement même, un fugitif instant d'immobilité relative ; toute la difficulté est d'opérer assez vite. L'écume jaillissante des flots, la voile agitée par le vent, la fumée qui ondoie, la feuille qui frissonne, le cheval au trot, l'enfant qui court, le sourire qui fuit, restent fixés sur leurs plaques féeriques. A moins qu'on ne trouve moyen de forcer la nature de continuer à se mouvoir sur les images qu'elle se laisse dérober, il est permis de penser qu'elle ne cédera rien de plus. Les travaux de ces héliographes exigent une mention particulière.

L'aîné des deux frères, M. Cyrus, cherchait fortune en Amérique à l'époque où les journaux d'Europe apportèrent aux Etats-Unis la description du procédé daguerrien. Aussitôt notre compatriote se fabrique une chambre obscure avec une boîte à cigares où il ajuste, en guise d'objectif, les verres d'une lunette, et il se met en campagne. Médiocrement intéressés par les sites pittoresques de la nature, trop peu épris des monuments pour en construire, les peuples qu'il visita ne pouvaient être séduits que par le portrait, et, en dépit de la lenteur primitive du procédé, les naturels du pays, qui n'avaient point d'artistes à leur disposition, voulurent bien prendre en patience un moyen unique de perpétuer leur image. Des gouverneurs, de riches colons posèrent avec complaisance ; mais, peu satisfaits d'une méthode qui les représentait sans yeux et à peu près tout noirs, ils abandonnèrent souvent la copie à l'artiste, qui en tirait parti. En effet, si les hommes blancs accusaient l'épreuve d'infidélité, les nègres la trouvaient pour eux bienveillante, et les esclaves se retrouvaient sans hésiter dans les portraits de leurs maîtres. Cette assimilation favorisa M. Cyrus Macaire qui n'aurait pu obtenir, avec les instruments dont il disposait, des figures de nègres, mais qui, pour fournir le portrait d'un noir, faisait poser un blanc. Il pratiquait ainsi la fusion des deux races et les greffait l'une sur l'autre en attendant mieux.

Bientôt il dirigea ses efforts vers la recherche des substances accélératrices, et s'asphyxia à demi en expérimentant sur le brôme. Aidé d'un instrument meilleur, il tira si grand parti des réactifs impressionnables, qu'à son retour en France, où son frère s'est associé à son entreprise, il s'est élevé avec lui jusqu'aux résultats merveilleux que nous avons laissé entrevoir. Ces messieurs, dès lors, se sont efforcés de donner à leurs plaques des teintes locales variées, suivant la nature d'effets que l'on voulait produire ; et les recettes chimiques qu'ils se sont appropriées ajoutent à leurs productions un certain mérite artistique.

Les tableaux de marine de ces messieurs avaient attiré autour d'eux un essaim de curieux, parmi lesquels on signalera notre plus illustre peintre de marines, Th. Gudin, qui acquit une collection de ces documents, précieux à juste titre ; car c'était la première fois que le mouvement se laissait fixer sans cesser d'être ; et jusque-là on n'avait jamais vu la mer agitée, non plus interprétée, mais saisie mathématiquement et d'après nature. Josué avait arrêté le soleil ; ce dernier fixait les vagues de la mer.

Nous avons eu entre les mains toutes ces merveilles, ainsi qu'un petit tableau de genre, obtenu par le même procédé instantané. Nous ne pouvons résister au désir d'en donner un aperçu. Que l'on se figure quarante portraits groupés, quarante figures qui rient ou babillent ; quarante enfants : un pensionnat de petites filles, un essaim de petits démons saisis au vol et à la sortie de la classe... La ruche entière est amoncelée le long des degrés par où l'on descend pêle-mêle ; sept religieuses donnent un certain style à cette composition improvisée. L'une des pensionnaires regarde furtivement une image, tout en courant ; une autre joue avec son chapelet ; celle-ci tire à elle le trousseau de clefs de la surveillante ; celle-là grignotte un morceau de pain ; cette autre coudoie sa voisine, et les plus jeunes sautillent en riant aux éclats.

L'image est d'une netteté prodigieuse ; les physionomies ont toute leur vivacité ; les robes sont nuancées avec justesse. Pas un trou, pas un ton criard ; le noir a du relief, et le blanc des étoffes n'est point solarisé.

Ce singulier dessin a donné lieu dernièrement à une scène assez touchante. Un jeune ménage étant venu visiter MM. Macaire au passage Jouffroy, où ils ont établi leurs ateliers photographiques et une exposition permanente de leur intéressant musée, il arriva qu'en contemplant l'épreuve dont nous venons de parler, la jeune dame se mit à sangloter. Son mari, qui partageait son émotion, expliqua à ses hôtes qu'il était du Havre, où ils avaient récemment perdu leur fille unique, et qu'ils l'avaient reconnue parmi ses compagnes de pension. Comme l'objet de leurs regrets était placé au fond de la scène, le visage, réduit aux dimensions d'une grosse tête d'épingle, était peu saisissable ; mais la tournure, la toilette de l'enfant l'avaient suffisamment indiquée à l'œil perçant d'une mère. Ces pauvres gens n'avaient pas gardé de portrait de leur enfant chérie, et la mort avait tout emporté. On les pria de revenir le lendemain. Dans l'intervalle, MM. Macaire ayant tiré une épreuve de l'image sur une forte proportion, remirent aux parents un portrait fidèle et très-beau de l'enfant qu'ils avaient perdue.

Un photographe très-habile, M. Martens, qui a obtenu avec des clichés de verre, dont nous parlerons plus loin, de magnifiques épreuves des glaciers et des roches de l'Oberland, a tiré un parti fort singulier de la méthode

instantanée. Il s'est avisé de rendre l'objectif mobile autour d'un axe, d'en rétrécir le champ, et de lui faire parcourir toute la longueur d'une plaque hémisphérique. Le résultat est un panorama qui embrasse tout un horizon. Nous avons admiré une vue de Paris à vol d'oiseau, prise de la sorte du haut des tours de Notre-Dame, et embrassant les lointains avec le ciel et les nuages. C'est véritablement une œuvre de magie.

La place nous manque pour expliquer ici les curieuses applications de la galvanoplastie à l'art daguerrien, et comment M. Charles Chevalier a trouvé par hasard le moyen de reproduire par l'action galvanique de la pile une épreuve sur plaque. On a été plus loin dans cette voie, M. Fizeau est parvenu à transformer une plaque daguerrienne en une planche de gravure, propre à donner par le tirage typographique des épreuves sur papier de l'image daguerrienne. Dans cette étrange opération, sous l'influence d'un fil électrique et par l'action d'un mordant, la planche gravée s'entaille, se creuse d'elle-même, avec une précision et une finesse qui défieraient les mains les plus habiles. Ainsi, comme l'a écrit M. Figuier, de la lumière on fait un pinceau, et de l'électricité un burin; la main de l'homme n'aurait à intervenir ici que pour tracer au bas d'une de ces estampes ces mots glorieux pour la science : — Dessinée par la lumière et gravée par l'électricité.

On nous pardonnera de nous borner à indiquer ces résultats; pour les décrire, il aurait fallu entrer dans certains détails concernant une autre découverte, la galvanoplastie, qui, dans les arts industriels de notre temps, est devenue en quelque sorte l'imprimerie de la sculpture.

D'autres prodiges réclament notre attention, et, avant d'apprécier la valeur réelle et le rôle futur de l'héliographie au point de vue de l'art, il nous reste à parler de la photographie sur papier et sur verre, autre invention qui confine à la première, qui fait bien plus sérieusement échec aux dessinateurs, qui a déjà produit des résultats importants à connaître, des collections accessibles à tout le monde, et devant laquelle s'ouvre un avenir très-brillant. Ces procédés, qui permettent à tout le monde de rivaliser avec les chefs-d'œuvre de l'art, sont bien plus attachants et fantastiques que les miracles de la chimie ou de la physique amusante, dont on enseignait les secrets à la jeunesse des temps passés.

IV. Origine et progrès de la photographie sur le papier. — Où le génie des inventions va-t-il se nicher? — MM. Talbot et Blanquart-Évrard. — Albums et voyages pittoresques. — Missions héliographiques. — Les clichés de verre : M. Niépce de Saint-Victor. — Comme quoi un officier de dragons tacha son uniforme, et ce qu'il en advint. — Le coton-poudre appliqué à la photographie. — Travaux de M. Le Gray. — Niépçochromie, ou la couleur peinte par elle-même.

Tandis que Daguerre publiait, en 1839, le procédé auquel il a donné son nom, un Anglais, M. Fox Talbot, trouvait aussi la photographie, et justifiait de résultats obtenus en 1834. L'antériorité des travaux de Niépce trancha, ainsi que nous l'avons dit, la question en faveur de la France. Les essais de son associé ne s'étaient exercés que sur la plaque; les travaux de M. Talbot portèrent exclusivement sur l'emploi du *papier*.

Déçu dans ses espérances par l'avénement du daguerréotype, M. Talbot, pour constater, non plus la priorité, mais du moins l'originalité de sa découverte, se hâta de la publier avant même qu'elle fût parvenue au degré de perfection où sans doute il se proposait d'atteindre. On essaya de l'appliquer en France, et l'on réussit assez médiocrement. On supposa donc que M. Talbot avait incomplétement livré le secret de son *calotype*, et l'on cessa de s'en occuper. Cependant quelques adeptes avaient tenté divers perfectionnements : citons, entre autres, MM. Grave, Gaudin, Hunt, Heeren, Herschell, Wood, Martin, et surtout M. Bayard, employé au ministère des finances, qui le premier a obtenu, d'après nature, des estampes admirables.

Néanmoins, la photographie sur papier demeura à peu près abandonnée jusqu'à la fin de 1846. Au commencement de l'année suivante, elle réveilla tout à coup l'attention des héliographes, et, dans l'espace de quelques semaines, elle fit autant de bruit qu'elle en avait fait peu jusque-là. Un seul homme était parvenu, du fond de sa province, à agiter ainsi tous les praticiens, et à donner aux esprits une impulsion énergique et nouvelle. Pendant que la photographie sur papier était plongée dans un oubli croissant, un fabricant de draps, de Lille en Flandre, s'occupait activement de la tirer de l'obscurité, de la rendre plus parfaite, d'en faciliter l'exécution, et d'en multiplier les produits.

Si l'on compare entre eux les travaux des divers inventeurs héliographiques, et qu'on les apprécie d'après l'importance des services qu'ils ont rendus, on comptera cinq noms qui doivent être tirés de la foule, et auxquels il faut rapporter les phases principales des perfectionnements : Niépce a trouvé le principe; *Daguerre* a transformé le procédé, M. *Fizeau* l'a rendu parfait; M. *Blanquart-Evrard*, de Lille, a donné l'élan à la photographie sur papier, et enfin, M. *Niépce de Saint-Victor*, neveu du premier Niépce, et capitaine dans les gardes municipales, a mis la photographie sur papier à même de rivaliser de précision et de fini avec la plaque daguerrienne, grâce à une dernière découverte dont nous parlerons bientôt.

Ici se présente une réflexion : nous possédons de grandes écoles, des académies, des professeurs célèbres, des savants à palmes vertes qui reçoivent de grands honneurs, gouvernent les peuples, font des lois, et parfois même des rapports sur les découvertes d'autrui; ils instruisent les générations, ils procréent des légions de savants... Et, chose étrange! les découvertes les plus remarquables des âges modernes appartiennent presque toutes à des gens à qui ces grands hommes n'ont rien enseigné. Des enfants ont découvert le télescope; les applications de la vapeur sont dues à un ouvrier, des pâtres ont trouvé la vaccine, un chanteur d'opéras a imaginé la lithographie, un médecin le galvanisme, grâce à sa cuisinière qui préparait un bouillon de grenouilles; un abbé le télégraphe aérien, un compositeur de musique la dorure chimique, un fabricant de papier les aérostats, un étudiant le collodion, un employé des ponts et chaussées l'éclairage au gaz. Enfin, pour se restreindre à ce qui concerne l'héliographie, cette merveilleuse série d'applications subtiles de la physique et de la chimie, quand nous énumérons les titres des inventeurs successifs, nous trouvons : un officier en retraite, M. Niépce; un peintre de décors, M. Daguerre; un diplomate, M. le baron Gros; deux peintres, MM. Claudet et Le Gray; un homme de loisirs, M. Talbot; un employé des finances, M. Bayard; un graveur, M. Martens; un fabricant de cristaux et un employé de librairie, MM. Macaire; un marchand de draps, M. Blanquart-Evrard; enfin, un capitaine-instructeur des milices municipales, M. Niépce de Saint-Victor. La science ne peut revendiquer que deux noms : M. Becquerel et M. Fizeau.

Revenons à M. Blanquart-Evrard, qui, en 1847, attira

sur la photographie de papier un vif intérêt, en consacrant à cette branche de l'art une brochure très-pratique et en même temps fort habile, au point de vue des idées ou des espérances qu'elle faisait naître. A l'ouvrage étaient jointes des épreuves sur papier, comparables à de bonnes gravures; et des portraits crayonnés de main de maître par le soleil du bon Dieu, genre de travail dont on avait désespéré. L'Académie reçut et illustra le tout par un rapport suivi d'un encouragement mérité. M. Talbot avait échoué à faire des portraits; M. Blanquart réussit en présence de l'Institut, et reproduisit les traits de M. Biot.

Dans cette occasion, M. Blanquart a joué le rôle, non d'un inventeur dans le sens formel du mot, mais d'un vulgarisateur intelligent qui éclaircit, développe et perfectionne. Il s'était donné pour tâche, en s'assimilant le procédé de M. Talbot, de le rendre plus précis, d'en accroître l'extension et de l'améliorer. Son entreprise fut très-profitable à M. Talbot lui-même ; car l'esprit d'antagonisme, dans ses efforts pour atténuer le mérite de M. Blanquart, réhabilita de lui-même le procédé Talbot. Tel qui l'avait déclaré impraticable voulut prouver qu'il était excellent; et, comme un peu de malice aiguise les facultés à merveille, on arriva bientôt à tirer bon parti du talbotype. Puis, chacun prétendit revendiquer sa part dans l'invention; l'engouement arriva; la Société photographique, fondée par un homme d'intelligence et de cœur, M. de Monfort, stimula l'émulation générale; le journal *la Lumière*, par lui créé, répandit tous les procédés, et la photographie sur papier, en l'espace de dix-huit mois, fit des pas immenses.

Il est à propos maintenant d'expliquer en peu de mots les notions chimiques qui servent de bases à ces nouveaux procédés.

On sait que le chlorure et l'iodure d'argent noircissent



Bas-reliefs de Lucca d'ella Robbia (Galerie des offices à Florence). Photographie de M Blanquart-Évrard.

à la lumière. Si donc on imprègne d'iodure d'argent une feuille de papier, et qu'on la place au foyer de la chambre obscure, la lumière teintera les places où elle viendra frapper, et laissera blanches les portions de l'image qui sont couvertes d'ombres. Le résultat de l'expérience sera une épreuve inverse de la nature, ou *négative* (terme consacré), où les ombres seront pâles et les lumières presque noires.

Pour obtenir une image redressée, il suffira de prendre une autre feuille de papier, préalablement soumise à la même action chimique que la première, de juxtaposer les deux feuilles, de telle façon que la lumière du jour, pour atteindre la seconde, ait à traverser l'épreuve négative. Les portions noires de cette épreuve arrêteront les rayons du jour, et laisseront le papier plus ou moins blanc ; les portions claires, plus transparentes, livreront passage à la lumière, qui colorera la feuille soumise à cette sorte de calque. Et l'image reçue par celle-ci sera nécessairement *inverse* par rapport à l'autre, c'est-à-dire directe et positive, par rapport à la nature.

Le grand avantage de ce procédé, c'est qu'une fois l'épreuve négative obtenue elle devient un véritable cliché, à l'aide duquel on peut tirer un nombre illimité de bonnes épreuves. La plaque daguerrienne ne donnait qu'un seul tableau.

Cette méthode relève directement de M. Talbot, qui, pour rendre le papier plus impressionnable, et ensuite pour y faire apparaître l'image, le lave, avant et après l'opération, dans une mixture d'acide gallique, d'acide acétique et de nitrate d'argent. La fixation de l'épreuve s'opère dans un bain d'hyposulfite de soude ou de bromure de potassium, sels doués de la propriété de dissoudre le chlorure et l'iodure d'argent que la lumière n'a pas impressionnés.

Signalons sur-le-champ une autre méthode qui fournit du premier coup une épreuve directe, sans l'aide d'un

papier négatif intermédiaire. Elle consiste à placer au foyer de la chambre obscure un papier chimiquement préparé, préalablement noirci par l'action de la lumière, et trempé dans une dissolution d'iodure de potassium. Ce nouveau composé est détruit par l'action de la lumière, qui modèle les objets en blanc sur un fond sombre. M. Bayard a le premier mis en pratique le procédé direct, et obtenu des résultats d'une beauté idéale, qu'il est parvenu à fixer.

Les principaux mérites de la publication postérieure de M. Blanquart-Evrard sont d'avoir dirigé sur cette branche photographique les efforts de tous, d'avoir élucidé la méthode de M. Talbot, d'avoir signalé des substances accélératrices qui permettent d'obtenir, avec un cliché négatif, deux à trois cents épreuves par jour; d'avoir étudié les propriétés d'une foule de sels, et mis ses rivaux à même de pouvoir le surpasser un jour, en étendant les applications du procédé primitif.

M. Blanquart, en rehaussant au point de vue des arts et de l'industrie les avantages de l'emploi du papier, a contribué puissamment à mettre à la mode un procédé qui, supprimant le bagage daguerrien et réduisant la dépense des matières premières, met tout voyageur en état de se procurer de magnifiques albums, sans autres frais que ceux d'une centaine de feuilles de papier. Enfin, prêchant d'exemple, M. Blanquart a fondé, à Lille, une imprimerie photographique où l'on pratique en grand le tirage des *négatifs*, et où cette opération peut être contrôlée par le goût; car les améliorations introduites par M. Blanquart lui permettent d'obtenir des épreuves de toutes les nuances, du ton bistre à la teinte bleue ou au noir le plus pur, ainsi que de donner à son gré, et suivant la nature ou la physionomie du dessin, des images légères et à effets doux, ou des épreuves contrastées, énergiques, comme les intérieurs de Rembrandt ou les monuments gravés du Piranèse. Ici, nous entrons en plein dans le domaine de l'art.

Sous l'influence de ces travaux et à la faveur de l'impulsion donnée par le journal *la Lumière*, la photographie de papier a fait des progrès rapides, surtout depuis que M. Le Gray, l'un de nos plus habiles praticiens, en ce qui concerne la reproduction des sites et des monuments, a eu l'idée de neutraliser les défauts et les inégalités du papier, en le glaçant préalablement d'un enduit de cire vierge, opération qui le rend propre à recevoir des images nettes et plus vigoureuses. Les papiers cirés fournissent d'excellents portraits, et, sans contredit, les épreuves les plus moelleuses d'après la nature. Il est impossible de décrire ici tous les essais et tous les perfectionnements de la photographie, dont il suffira de signaler les principaux résultats.

Elle parvint bientôt à une si haute supériorité que, dès le mois de mars 1851, celui qui écrit ces lignes pressait vivement l'administration des Beaux-Arts d'utiliser, au profit des monuments historiques, un art si précieux, indiquait le plan de plusieurs voyages héliographiques dans le Nord et dans le Midi, et désignait pour ces utiles entreprises quelques artistes qui avaient fait leurs preuves. A la suite de plusieurs démarches activement suivies dans ce but, le Comité des monuments historiques, constituant les bases d'un musée pittoresque et archéologique de la France, envoyait M. Bayard en Normandie, MM. Le Gray et Mestral en Touraine et dans le Midi, M. Baldus à Fontainebleau, en Bourgogne et dans le Dauphiné; et M. Le Secq en Champagne, en Alsace et en Lorraine.

Ces Messieurs ont rapporté une collection de planches d'une grande dimension, obtenues avec une supériorité rare par des moyens divers. En effet, M. Bayard emploie les négatifs de verre dont nous parlerons bientôt; M. Baldus s'en tient au procédé Talbot, dans l'exploitation duquel l'inventeur lui-même ne l'égalerait pas; M. Le Gray emploie le papier ciré. Ses productions sont, à nos yeux, sans rivales; grâce surtout à un emploi du chlorure d'or, qui lui permet d'aller réveiller des détails enfouis parmi les ombres les plus foncées.

Cette collection des monuments anciens de notre France, on la doit, ainsi qu'il a été dit, au Comité des monuments qui, au retour des habiles photographes, les a félicités, a reçu leurs clichés, et les a mis sous clef dans un tiroir, sans autoriser, ni même tolérer la publication. Le public est donc privé de ces estampes que chacun se disputerait; les photographes sont frustrés de la publicité qu'ils avaient espérée, et notre pays ne peut se faire honneur de la plus belle œuvre qui se soit produite jusqu'ici. Nous avions demandé davantage et nous espérions mieux.

MM. Le Gray, Bayard, Le Secq et Baldus avaient eu pour précurseurs, dans ce genre d'entreprise, M. Eugène Piot, à qui l'on doit le premier ouvrage photographique important, publié par livraisons : *l'Italie monumentale*, et l'un des fondateurs et des plus brillants écrivains de la *Revue de Paris*, M. Maxime Ducamp, qui, revenant d'Egypte et de Jérusalem avec plus de deux cents négatifs obtenus devant les sites les plus remarquables et les monuments les plus célèbres de la Haute et Basse Egypte, a créé un monument inappréciable.

Une souscription a mis M. Ducamp à même de livrer à la publicité son utile et consciencieux voyage, dont l'impression photographique, pure de toute retouche, se poursuit avec activité à Lille, chez M. Blanquart-Evrard. Antiquaire et poëte, M. Ducamp a enrichi son texte d'un travail littéraire attrayant, instructif; on lui doit le premier livre illustré par la photographie, et l'on comprend, en admirant ses belles estampes, combien l'esprit et le goût rehaussent le mérite des œuvres héliographiques.

Pour compléter ces collections, il nous reste à signaler l'album si riche et si varié de M. Blanquart-Evrard, publié avec grand luxe, livré à très-bas prix, et embrassant une série de raretés artistiques, de tableaux gothiques, de monuments des Flandres, de l'Italie, de paysages, de statues, etc... Ces collections sont charmantes et d'un intérêt facile à concevoir (1).

Ainsi, dans l'espace de quelques mois, une industrie est créée, qui occupe quantité d'ouvriers; les monuments de la France et de l'Italie sont fixés et conservés dans leurs plus précieux détails. Les notions anciennes sur l'Egypte sont contrôlées et précisées, les hiéroglyphes sont livrés sans erreurs possibles à la sagacité des savants, et l'ancien voyage d'Egypte, publié autrefois, passe à l'état d'interprétation capricieuse et lointaine.

C'est surtout dans la reproduction des sites abruptes, des rochers et des monuments, que la photographie sur

(1) Outre *l'album de l'artiste et de l'amateur*, cet infatigable publiciste-héliographe a mis simultanément au jour *les Mélanges photographiques*, *Paris-photographique*, *Souvenirs*, *Variétés-photographiques*, collection de gravures anciennes sur bois et autres raretés; *les Sept sacrements de Poussin*, *l'Art chrétien*, *Etudes de paysages*, *les Pyrénées*, etc... En tout neuf ou dix ouvrages d'un très-vif intérêt, et dont le commerce s'est emparé. Si M. Blanquart n'est pas le Guttenberg de la photographie, il peut à bon droit revendiquer, dans cette invention, la popularité de Faust, ou de Pierre Schœffer. Nous reproduisons ci-dessus deux des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art, photographiés par M. Blanquart-Évrard.

papier excelle et paraît supérieure à tout. MM. Le Gray et ses rivaux ont, à cet égard, atteint les limites de l'art.

Cependant, en dépit de ces perfectionnements, la photographie sur papier, pour la copie des portraits, des objets très-délicats et des menus détails, était inférieure à la plaque daguerrienne. Néanmoins, elle avait plus de charme ; témoin les portraits de M. Mestral, et surtout de M. Leblanc qui obtient, encore par le procédé Talbot, les meilleurs portraits en clichés de papier que nous ayons eu l'occasion d'admirer. Il restait une dernière conquête à faire, celle d'un négatif assez transparent pour lutter avec la finesse du métal. Cette difficulté a été vaincue par une heureuse invention due à un officier français.

La vocation scientifique de M. Niépce de Saint-Victor et l'histoire de ses travaux rappellent les légendes des anciens temps, et offrent un des plus curieux exemples de la puissance de la volonté obéissant, en dépit des obstacles, à l'élan d'un génie particulier. D'ailleurs, les études de M. Niépce se rattachent à la recherche d'un problème réputé insoluble comme celui du grand œuvre, et que ce chercheur obstiné a presque seul entrevu. Nous voulons parler du moyen d'arracher au procédé daguerrien la reproduction, non-seulement des lignes et des ombres, mais encore *de la couleur même* des objets naturels. — « Si l'on trouve jamais ce secret-là, disait un photographe presque effrayé des conquêtes de la science dans cet ordre d'idées, la fin du monde arrivera le lendemain. » A l'heure où nous parlons, ce prophète a le droit de supposer que la consommation des âges est proche.

Neveu de Joseph-Nicéphore Niépce, le Christophe Colomb du daguerréotype, M. Niépce de Saint-Victor se fit soldat à l'âge de dix-neuf ans. Ses premières études ne l'ont pas dirigé vers la science ; ses goûts tout militaires l'ont conduit à l'école de Saumur, d'où il est sorti, en 1827, avec le grade de maréchal-de-logis instructeur au 1er régiment de dragons.

Mais comme son oncle, qui poursuivit pendant vingt ans l'héliographie avec la plus patiente obstination, M. Niépce de Saint-Victor était doué, à son insu, de cette curiosité tenace et réfléchie, qui porte certains hommes à s'intéresser à un fait ou à une idée, et à les suivre sans relâche jusque dans leurs conséquences les plus reculées.

Le premier signe de cette vocation, par rapport à M. Niépce, est fort étrange, quand on songe au point où cette vocation l'a conduit : la découverte de l'héliochromie, ou reproduction des couleurs par le procédé daguerrien.

Il y a douze ans, M. Niépce de Saint-Victor avait des parements à retroussis roses à son habit d'uniforme : tout a procédé de là.

Le rose à la cochenille est très-sensible à l'action des acides. Quelques gouttes de vinaigre ou de citron ayant taché la manche du jeune officier, il essaya de rendre à l'étoffe son premier lustre avec du sel d'oseille. Mais l'acide oxalique, dévorant la nuance encore davantage, la fit *virer* dans une gamme nouvelle, et voilà notre alchimiste en germe conduit à méditer sur les nuances, sur les propriétés des mordants et la composition des couleurs.

Ces réflexions, on le verra, le menèrent assez loin. En 1842, un arrêté du maréchal Soult, ministre de la guerre, arrêté aussi gravement mûri que le décret qui statua jadis sur la sauce d'un turbot, prescrivit de mettre à la nuance orangée les collets, les revers et les parements de treize régiments de cavalerie, assaisonnés jusque-là au cramoisi, à l'écarlate ou au rose. Comme une sage administration se plaît à introduire l'économie jusque dans les mesures les plus essentielles au salut de l'Etat, le ministre accueillit la proposition d'un lieutenant de dragons en garnison à Montauban, qui offrait un moyen d'opérer la réforme résolue sans changer l'étoffe, sans même découdre les fracs, et en passant sur les nuances proscrites une brosse imprégnée de certaines solutions.

Mandé à Paris, où il obtint la faveur de résider un mois *à ses frais*, M. Niépce de Saint-Victor eut l'honneur d'oranger des uniformes à coups de brosse, en présence d'une Commission spéciale, et l'adoption de sa méthode expéditive épargna au Trésor un déboursé de plus de cent mille francs. Il refusa de vendre son procédé, mais il le donna ; et sa délicatesse, jointe à son habileté, lui valurent, de la munificence du maréchal Soult, une indemnité de *cinq cents francs*...

Cependant M. Niépce avait pris goût aux manipulations chimiques. Le souvenir de son oncle lui avait transmis la passion des essais, et cette ardeur à pénétrer dans les domaines inconnus, qui est pour les gens de pratique une forme de l'amour du merveilleux. Jaloux d'ajouter à l'illustration de sa famille, M. Niépce tourna son activité vers l'héliographie ; et, en 1846, il signala l'attrait singulier des vapeurs de l'iode pour la couleur noire, et une tendance de ce corps à se fixer de préférence sur les objets saillants. Cette double observation permit à M. Niépce de Saint-Victor de copier les gravures les plus fines sans altérer l'original.

En 1847, M. Niépce, signalé déjà par diverses expériences curieuses, parvint à saisir, à caractériser des phénomènes d'optique, inaperçus jusque-là, et dont un homme éminent, M. Chevreul, chercha la théorie au profit de la science.

A la suite de ses premiers travaux, M. Niépce avait compris la nécessité de se rapprocher de Paris pour les y continuer. Riche... comme un soldat, il ne pouvait sacrifier sa lieutenance. Il dut renoncer à ses chances d'avancement, en sollicitant son annexion à la garde municipale. Une telle grâce, le conçoit-on, lui fut refusée pendant trois ans, et douze camarades passèrent avant lui... *au choix!* A ces résistances, on reconnaît l'illustre guerrier à qui le Comité des monuments arracha avec tant de peine le château de Blois dévoué aux destructions du génie militaire.

Enfin, en 1845, M. Niépce quittant le Midi fut caserné au faubourg Saint-Martin, et deux ans lui suffirent pour justifier, par trois découvertes successives, d'un avantage si chèrement acheté.

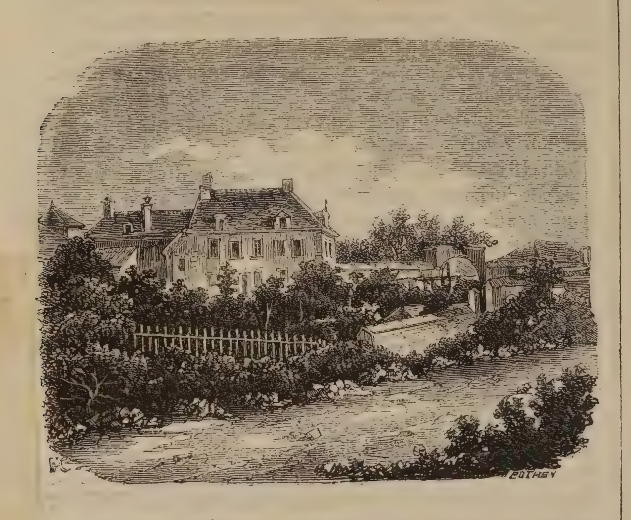
Il nous reste à parler de la troisième.

M. de Valicourt, auteur justement estimé du *Manuel de Photographie*, et confident des travaux de M. Niépce, nous assure qu'avant 1847 cet officier s'occupait des essais relatifs à la découverte d'une matière propre à tirer des négatifs supérieurs aux négatifs en papier, par la transparence, par l'égalité d'épaisseur, par le poli, par l'absence de grain et de fibres. Résoudre ce problème, c'était créer à bas prix une victorieuse concurrence à la plaque daguerrienne et assurer l'avenir industriel de la photographie sur papier, dédaignée jusque-là, en dépit du trop récent ouvrage de M. Blanquart. Tout naturellement les efforts de M. Niépce eurent pour objet le verre, qui réunit toutes les conditions désirables. Mais, pour parvenir à fixer sur une vitre polie un enduit assez résistant pour subir des lavages et se combiner à des substances photogéniques, que de déceptions il fallut traverser !

Néanmoins, dès cette même année 1847, M. Niépce de Saint-Victor obtint des clichés sur verre à base d'amidon, et, peu de temps après, il substitua à l'amidon l'albumine ou blanc d'œuf, qui forme un enduit très-mince que l'acéto-nitrate d'argent coagule et rend susceptible de recevoir très-bien les sels iodurés.

Cette invention était complète ; elle est d'un usage commun aujourd'hui et donne de bons résultats. Depuis lors, on l'a améliorée quant aux applications, on l'a rendue plus rapide, et, dès l'année 1849, M. Le Gray doublait au profit des portraits la puissance des clichés de verre en remplaçant, dans certains cas, l'albumine par le *collodion*. Ce dernier procédé a été contesté par l'Angleterre à la France ; mais M. Le Gray nous a prouvé par un document authentique que M. Archer n'a fait, en 1851, que développer à cet égard une recette que notre compatriote avait publiée.

Il est intéressant d'étudier comment les découvertes s'enchaînent et se multiplient l'une par l'autre. Chacun se rappelle l'invention du coton-poudre. Cette invention en produisit une autre : le coton-poudre ayant été trouvé, l'on reconnut qu'il acquérait la propriété de se dissoudre presque instantanément dans l'éther, et de former ainsi une sorte de sirop plus ou moins visqueux. Comme l'éther est très-volatil, si l'on étend ce composé sur une plaie récente, l'éther s'évapore et laisse un dépôt diaphane qui sèche à l'instant et colle ensemble les deux lèvres de la blessure. C'est là ce qui, sous le nom de *collodion*, a remplacé avec avantage, dans la pratique chirurgicale, le taffetas d'Angleterre.



Maison des Gras, près Châlon-sur-Saône, où M. J.-N. Niépce inventa le daguerréotype, photographiée sur les lieux. J.-N. Niépce faisait ses expériences à la fenêtre de la mansarde latérale.

Ce collodion, préalablement ioduré, a été étendu par M. Le Gray sur des plaques de verre, puis combiné au nitrate d'argent qui le blanchit, et, à l'aide d'autres préparations accélératrices, on est parvenu à reconnaître que les verres ainsi préparés peuvent fournir des images négatives presque instantanées. Ces clichés donnent des épreuves sur papier d'une finesse prodigieuse.

Mais ils sont si légers, et d'une telle souplesse de nuance, qu'ils sont susceptibles d'être assimilés eux-mêmes à des épreuves positives. Placé devant un fond blanc, le dessin qu'ils contiennent ressort en teintes foncées ; s'il est appliqué sur un fond noir, il tranche en clair. Ces *négatifs* deviennent donc, dans ce dernier cas, des épreuves positives ; et c'est là ce que le rédacteur du *Cosmos* intitule, à diverses reprises, des images positives *par réflexion*. En réfléchissant un peu plus, il aurait écrit, je pense, positives *par réflection*. Mais les compositeurs et les protes endossent tant de menues iniquités !...

Nous ne décrivons pas, nous indiquons sommairement ces divers procédés, omettant à dessein la plupart des opérations, car notre intention ne saurait être de dresser un *manuel pratique*. Quoi qu'il en soit, ces portraits directs par réflection sont fort à la mode aujourd'hui, grâce à M. Martin, qui les a mis au jour, et surtout à MM. Macaire et Warnoz.

Tels sont les heureux résultats de la découverte de M. Niépce de Saint-Victor, l'inventeur des clichés sur verre. Mais son ambition, comme on le verra, avait rêvé de bien plus grands prodiges.

Cependant, tant d'efforts ne pouvaient rester sans récompense. La Société d'encouragement décernant, par l'organe de M. Seguier, de justes éloges « à cet observateur aussi persévérant que modeste », lui fit don d'une médaille de 2,000 francs. M. Chevreul consacra un rapport très-honorable aux recherches du digne neveu de Niépce, et la biographie si intéressante de l'ingénieux officier fit une sensation profonde à l'Académie des sciences, où l'on admira « les qualités rares et distinguées de cet homme qui, pendant vingt-trois ans, a constamment satisfait à toutes les exigences du service militaire, sans jamais reculer devant les sacrifices que lui a imposés son goût pour les recherches scientifiques. »

M. Niépce de Saint-Victor est aujourd'hui capitaine dans la garde de Paris.

Son infatigable ardeur s'était proposé une tâche réputée impraticable ; ses préoccupations à l'égard de la couleur ne l'avaient pas abandonné, et c'est en rêvant à son but qu'il avait rencontré en chemin des succès propres à satisfaire une moins haute ambition. Quand on racontera, un jour à venir, comment on est parvenu à obtenir les couleurs par l'action lumineuse, le nom de Niépce de Saint-Victor sera inscrit le premier.

Ces recherches sont les dernières que nous ayons à signaler pour compléter l'histoire des découvertes successives et des progrès de l'héliographie jusqu'à ce jour. Le sujet est d'un intérêt si général, il est si curieux et si éclatant, que l'on nous saura gré d'avoir tracé un résumé, que l'on chercherait vainement ailleurs, de tout ce qui concerne une invention dont on parle tant et qui est proclamée comme la plus belle de notre siècle.

De ce récit la dernière page donne lieu, comme la première, à de tristes réflexions. Il semble que le nom de Niépce soit prédestiné aux sacrifices, aux déceptions et aux injustices du sort. Cette lutte de M. Niépce de Saint-Victor nous montre un homme d'un mérite éprouvé aux prises avec la nécessité, accablé par des désastres qu'on aurait pu réparer, livré à l'isolement, à la pénurie des moyens d'action, aux exigences impérieuses du service et à l'indifférence des pouvoirs publics. Le martyrologe des inventeurs n'arrivera-t-il jamais à son terme ?

M. Niépce a trouvé un moyen d'obtenir les couleurs par l'action lumineuse ; mais le manque de loisir et de ressources a entravé depuis plusieurs années le cours de ses expériences.

Notre inventeur, qui n'a jamais pu obtenir de l'État ces

deux objets indispensables, du temps et du pain, s'était arrangé, avec l'agrément de ses chefs, un laboratoire dans la salle de police de la caserne Saint-Martin. Cet avantage unique, il le dut à la bonne conduite de ces militaires, si irréprochables dans la pratique de leurs devoirs, que la salle de police n'était jamais occupée. La sagesse de ces braves gens a rendu service à la science. M. Niépce avait donc établi là ses appareils et tout le matériel indispensable à ses travaux.

La Révolution de février fit irruption dans la caserne des gardes municipaux, et, après l'avoir saccagée, l'incendia. Le mobilier et le laboratoire de M. Niépce furent détruits, perte estimée à 15,000 francs, et la République refusa toute indemnité. Déjà réduit à la portion congrue



Artistes et amateurs photographes. Au centre : M. Niépce de Saint-Victor; en haut : à gauche, M. Fizeau; au milieu, M. Le Gray; à droite, M. Blanquart-Évrard; en bas : à gauche, M. Claudet; au milieu, M. Biot; à droite, M. Maxime Du Camp.

par les frais de ses expériences, M. Niépce de Saint-Victor vit donc sa ruine consommée et les interrompit.

Plus tard, à force de privations, cet homme courageux s'est procuré lentement quelques instruments indispensables, et a refait un petit atelier à la caserne de la rue Mouffetard. Découragé, mais persévérant, isolé, mais tout à son œuvre, vivant d'air et d'espérance, comme ce Balthazar Claës dont Balzac nous a tracé la fantastique légende, M. Niépce a poursuivi son dessein, soutenu par l'exemple de M. Becquerel qui venait de reproduire les teintes du spectre solaire.

Le 4 mars 1851, M. Niépce déposait à l'Institut un paquet cacheté, constatant un premier succès. Après quoi, il se vit contraint d'interrompre ses travaux. La découverte était conquise, mais incomplète, et la fixation des couleurs obtenues était à trouver. Le temps et l'argent

ont manqué. J'ai vu les résultats, ils sont importants : le rouge, le jaune, le bleu, l'or, avec ses lueurs métalliques, se sont révélés sur la plaque, préalablement préparée à l'aide de certains sels métalliques, doués de la propriété de donner, par la combustion vive, des flammes de diverses couleurs. Ces sels, combinés à l'iode, s'enluminent, sous l'action de la lumière, des mêmes nuances qu'ils communiqueraient à la flamme. Il reste à compléter dans l'application la gamme des tons, et à fixer par un agent chimique les teintes qui, dans l'état actuel des choses, s'évanouissent peu à peu au grand jour.

Si ces efforts avaient été secondés, la découverte de M. Niépce de Saint-Victor aurait peut-être atteint la perfection où elle parviendra un jour. Ces retards forcés ont failli être funestes; car un *canard* américain, éclos dans le journal de New-York, annonça l'année dernière qu'un M. Hill avait obtenu aux Etats-Unis la reproduction des couleurs.

Si bien que M. Niépce, de peur de se voir devancé, a été contraint de livrer prématurément à la publicité le secret de ses expériences, avant d'avoir assuré l'avenir de la *Niépçochromie*, dont il est le premier inventeur, et qui, si la France est équitable pour tant de courage et d'efforts trahis, conservera un nom triplement rattaché à l'une des plus belles découvertes du génie national.

En ce moment, sans renoncer à ses travaux sur la couleur, M. Niépce étudie les moyens d'appliquer au papier les préparations de collodion. Il s'efforce aussi d'améliorer la litho-photographie, nouvelle application très-curieuse, qui consiste à remplacer le dessin au crayon par une épreuve héliographique sur pierre, dont on tire des épreuves à l'encre par la méthode ordinaire. Ainsi la photographie, qui, comme nous l'avons vu, doit sa naissance à la lithographie, s'acquitterait avec elle en la régénérant.

On conçoit aisément qu'après avoir accompli tant de merveilles, la photographie soit devenue non-seulement l'objet de l'attention des artistes et des savants, mais encore la récréation favorite des gens les plus distingués parmi les sommités du beau monde parisien. Plus d'un bel hôtel a son atelier, et il n'est guère de villa, aux environs de la capitale, où l'on ne possède un appareil avec un petit musée de famille. La plupart des artistes éminents que nous avons nommés donnent des leçons de photographie, et forment des élèves qui bientôt rivalisent avec leurs maîtres. On se disputait cet hiver les charmantes épreuves de M. de Brébisson, de M. Séguier; les paysages de M. Vigier, les sites de la Grèce de M. le baron Gros, les vues de Jérusalem de M. Ducamp, les fac-simile d'estampes de M. Benjamin Delessert, l'album de M. le comte Alexis de Lagrange, copié au pays des Mille-et-une-Nuits, ainsi que les ravissants portraits de M. le comte de Las Marismas.

Ce noble délassement finit par inspirer une véritable passion. Les pensionnats, les communautés peuvent, avec un daguerréotype et à l'aide de quelques leçons, offrir à la jeunesse des plaisirs qui laissent après eux mieux qu'un souvenir, et un gracieux monument à la place d'un regret.

V. Conclusion. — Influence de la photographie sur les arts et les sciences. — Faits curieux, etc...

On s'est beaucoup préoccupé, depuis quelques années, du rôle futur et de l'influence de l'héliographie sur les beaux-arts. Les fanatiques de cette découverte s'en sont exagéré les conséquences, les détracteurs systématiques ont cherché à les ravaler. C'est à un examen sérieux des ressources et des causes matérielles d'imperfection de ce mécanisme étrange qu'il faut remonter pour en apprécier la portée véritable.

Nous n'hésitons pas à donner, au point de vue de l'art, la préférence à la photographie de papier, qui laisse plus d'initiative et met en jeu bien plus de talent, de la part du praticien, que le daguerréotype sur plaques. Ce dernier procédé se prête moins à l'illusion, et a fait, surtout dans le genre du portrait, la plus sanglante critique de ce que l'on peut appeler la vérité matérielle, ou plutôt matérialiste.

La vérité, dans l'art, ne réside point dans un calque impitoyable et inintelligent de la nature, mais dans une spirituelle interprétation. Au point de vue de l'outrageante réalité, on peut dire que les portraits daguerriens ont proclamé hautement la supériorité de la pensée et la nécessité de l'inspiration. Les rues et les quais ont été jonchés de portraitures horrifiques, exactement consciencieuses, mais peu ressemblantes. Grâce aux interprétations de la peinture, on n'aurait point soupçonné que la laideur bourgeoise pût atteindre à un si haut degré. Chacun a vu avec effroi des familles entières, groupées en liasses comme des paquets d'oignons, étaler sans goût ni discernement les costumes, les attitudes, les expressions les plus antipathiques. Il est de ces sauvageries iconographiques que l'animalier chimique du coin débite à trois ou quatre sous. C'est à faire reculer Traviès ou Daumier. Sont-ce là des portraits? Non vraiment! car ils ne répondent point à l'image que le modèle avait tracée dans nos souvenirs. On ne saurait trop le redire, la vérité dans les arts est idéale et procède d'une interprétation subtile.

Un photographe de mes amis obtint un jour trois portraits d'une dame, qui furent jugés ressemblants à des degrés divers par les amis du modèle. Mais il fut impossible de convaincre les personnes qui n'avaient jamais vu l'original, que ces trois épreuves représentaient une seule et même personne. L'une de ces figures était insignifiante, la seconde laide, la troisième d'une rare beauté. Où était la vérité absolue?

En dépit de leurs vanités, les faibles humains sont sujets à d'humbles crédulités qui proviennent de leur grande éducation philosophique, dont la conséquence aboutit à un doute perpétuel et à un désenchantement général. Quand ils se sont contemplés bien laids sur une plaque peinte à la mécanique : — Voilà, se sont-ils écriés avec chagrin, voilà qui est d'une vérité parfaite, car rien n'est plus laid, et une machine ne saurait mentir!

Ah! si l'on avait pu remplacer Solon et Lycurgue par des machines! Les admirables lois que... qu'il... — Mais a-t-on rien négligé pour parvenir à un résultat si fructueux?

Pour qu'un portrait soit ressemblant et vivant, il y faut mettre non-seulement la forme et les traits, mais il faut encore y glisser un je ne sais quoi qui rappelle le caractère, l'allure habituelle et, plus encore, l'idée que l'on se fait généralement de la personne représentée. Pour la peindre, il faut à la fois voir et réfléchir, se souvenir et regarder. Si le peintre a senti juste, l'image est ressemblante, fût-elle mal dessinée. Les caricatures servent de pièces à l'appui de cette assertion.

Depuis que l'on a rectifié les exagérations de la perspective par l'emploi des objectifs à long foyer, et atteint, à l'aide des substances accélératrices, la presque instantanéité des reproductions, on est parvenu, il faut le dire, à faire des portraits infiniment préférables à ceux des ar-

tistes d'un médiocre talent. Quoi de plus simple! ces derniers interprètent mal et niaisement. Ils peuvent être bêtes, et la nature ne l'est jamais.

L'héliographie rendra service en anéantissant ces médiocrités, et en jetant un vif éclat sur la puissance des artistes éminents.

Mais, pour s'en tenir aux conditions matérielles, et démontrer que l'héliographie, à ce point de vue même, ne s'élève point à la vérité absolue, il convient d'en signaler les défauts essentiels.

D'abord, l'exactitude de la perspective n'est que relative; on a corrigé, l'on n'a pas encore rectifié d'une manière complète. En second lieu, l'héliographie nous trompe quant aux rapports des tons entre eux. Elle pâlit la nuance bleue, pousse au noir le vert et le rouge, et modèle avec difficulté dans les nuances délicates du blanc. Il suffit, pour s'en convaincre, de copier par ce procédé les tableaux d'un coloris ardent: l'ordonnance des plans sera intervertie.

Ainsi, les yeux bleus seront décolorés; les carnations fraîches et enrichies du vermillon de la jeunesse se transformeront en peaux bises et fanées; la blancheur azurée des tempes, où les vaisseaux circulent, deviendra livide: les teints mats échapperont seuls à ces disgrâces.

Des inconvénients analogues attendent le paysagiste: les prés ou les arbres trancheront en masses noires sur les terrains ou les eaux; les terres labourées seront trop foncées par rapport aux sables ou aux rochers, et, quant aux lointains, s'ils sont bleuis par la distance, ils seront blêmes; s'ils sont verts, leur ton trop soutenu les ramènera trop en avant.

C'est ainsi que l'art, tirant son origine de ce rayonnement divin qui anime l'imagination et la pensée, reste *matériellement* supérieur à un mécanisme assez parfait pour reproduire la nature inerte avec une puissance remarquable.

En dépit de ces écueils, l'invention reste assez belle et assez féconde. D'abord, elle abat sous une invincible concurrence les médiocrités si nombreuses qui corrompent le goût public. Puis, elle fournit aux artistes un moyen de contrôle précieux, des enseignements si nouveaux, des documents si profitables, qu'elle contribuera forcément à élever le niveau de l'art.

Dans le domaine des applications spéculatives, l'héliographie permet de retracer les sites inconnus des contrées lointaines, de rectifier les erreurs nombreuses et vulgaires qui se sont propagées d'âge en âge à l'égard de la plupart des monuments célèbres. Grâce à l'héliographie, l'Alhambrah se rapetisse, la tour de Pise relève la tête, et l'image nous démontre la cause géologique de l'inclinaison, en nous offrant une foule de bâtisses avoisinantes penchées dans le même sens.

La daguerréotypie facilite les procédés de la gravure, et donne un essor prodigieux à l'étude des idiomes perdus de l'Inde, de l'Afrique ou de l'Egypte, en répandant en tous lieux des copies exactes des hiéroglyphes ou des caractères cunéiformes tracés sur la pierre; documents si mal et si chèrement copiés auparavant.

A la faveur de la merveilleuse découverte, les gravures rares d'autrefois, devenues introuvables, se trouveront exhumées et si admirablement reproduites, qu'il est impossible de distinguer l'original de ses copies, sur lesquelles l'instrument restitue même la teinte locale du papier séculaire. Des livres dont il reste un seul exemplaire, des titres perdus, des manuscrits précieux, des autographes, peuvent ainsi revivre et se multiplier à l'infini.

Applicable sur les étoffes, la photographie fournira des tentures et des ameublements très-curieux, quand on le voudra. Pour dessiner des fleurs, des insectes, des oiseaux, des objets délicats d'histoire naturelle ou de minéralogie, ce procédé est admirable. Dès à présent, on remplacerait sans grands frais les signalements ridicules des passeports par le portrait du voyageur (1). Déjà, dans quelques circonstances, des épreuves photographiques ont tenu lieu, devant la justice, de procès-verbaux, de descriptions ou d'expertises. En ce moment même, une contestation, élevée devant les tribunaux entre les victimes d'un sinistre et une Compagnie d'assurance, attend sa solution d'un état de lieux constaté par une épreuve daguerrienne, obtenue par MM. Macaire, le lendemain de l'incendie.

Au point de vue des sciences, déjà le daguerréotype a créé *la photométrie*, qui a permis de mesurer l'intensité relative des lumières sidérales; il a fourni un moyen d'enregistrer d'une manière continue les indications du baromètre, ainsi que l'inclinaison et la déclinaison de l'aiguille aimantée (l'aiguille laisse sur le papier photogénique les traces de son passage). L'étude des races humaines, grâce à la facilité d'obtenir dans toutes les contrées des types authentiques et exempts de convention, trouvera dans la photographie un actif élément de progrès. Elle a permis aussi de fixer l'image très-amplifiée des objets microscopiques, que jadis on entrevoyait à la loupe, et de créer ainsi un atlas microscopique. Il faudrait vingt ans et cinquante graveurs pour copier médiocrement les hiéroglyphes que M. Maxime Ducamp a saisis et calqués seul en quelques heures.

La photographie a exercé une influence énorme sur la chimie, sur l'optique, sur les théories relatives à la couleur, à la lumière; elle a révélé des faits inconnus, des propriétés nouvelles des divers corps, qui conduiront à d'autres découvertes. Elle sert d'auxiliaire à l'archéologie, à la gravure, à la philologie antique, à l'histoire naturelle et à la cosmographie. Ainsi, en dehors des résultats accessibles à la foule, cette découverte a des ramifications cachées, si étendues, qu'elle prélude à une révolution dans le domaine scientifique.

Pourtant, si glorieuse qu'elle soit et à quelque puissance qu'elle atteigne, elle ne prévaudra point sur l'émanation de la pensée qui vient de plus haut, et elle ne se substituera à l'art que quand l'art restera inférieur à sa mission. En dépit des efforts prodigieux de quelques artistes pour introduire l'interprétation idéale dans la photographie sur papier, qui confine de plus près à l'art, ils n'ont réussi à faire illusion, qu'à la condition de reproduire des modèles que l'intelligence humaine avait déjà animés et rendus poétiques.

Les statues, les gravures, les dessins des maîtres, les rochers sculptés par la main du Créateur qui leur a imprimé une immuable physionomie et des teintes mortes, les déserts arides, solitudes créées par les races disparues, les ruines des âges, les monuments de l'antiquité ou des siècles gothiques, ont seuls été reproduits dans toute la profondeur de leur expression, avec une ampleur d'ensemble et un fini de détails qui défieraient la gravure. Ces décombres du passé, ces ruines, ces édifices, avaient reçu

(1) Cette idée, que l'on vient de réinventer avec grande fanfare, était mise en avant, au mois d'août 1851, par un Marseillais jovial, M. Dodero. A la même époque, dans le journal *la Lumière* (numéro 20), M. F. Wey demandait l'établissement d'un bureau photographique, à la Banque, et dans les grands comptoirs où l'on reçoit des dépôts d'argent destinés à être rendus sur la seule constatation des signatures. (P. C.)

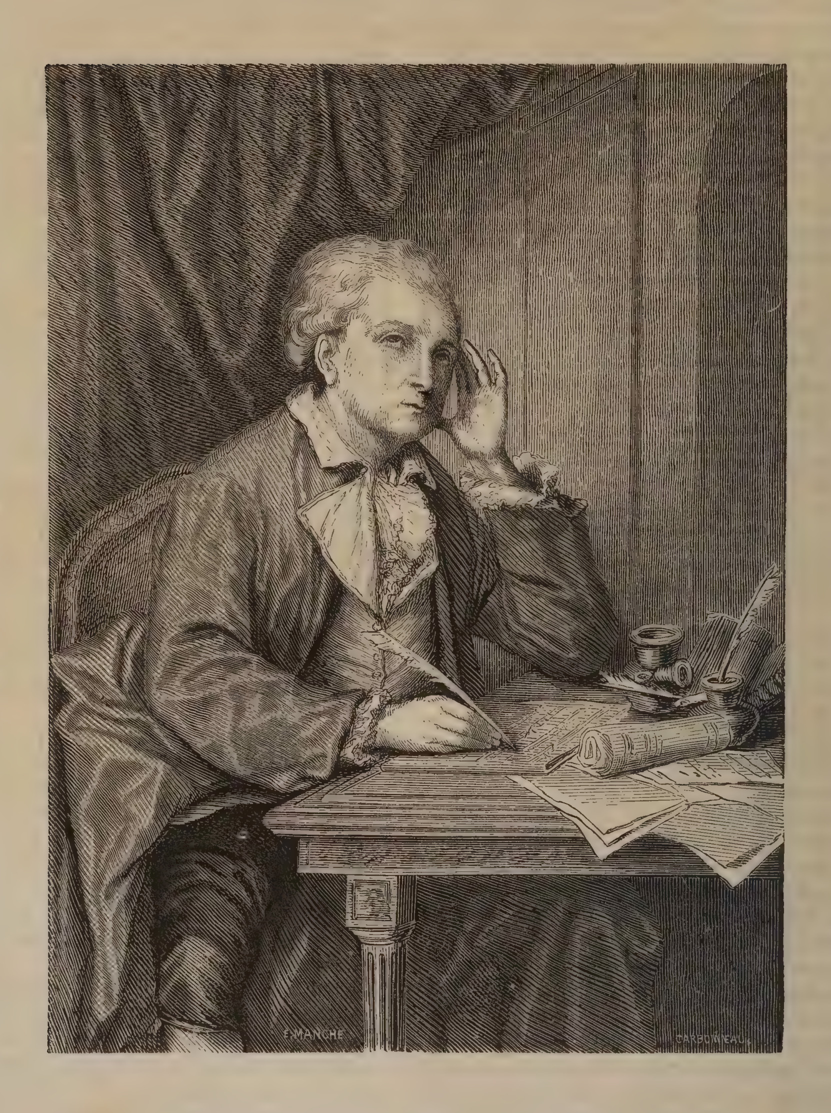
de l'art qui nous les a légués cette puissance idéale que la photographie a forcément retracée.

Mais, dès qu'il s'agit d'interpréter la vie de l'homme qui pense, de l'arbre qui murmure, de la nuée qui passe, de l'herbe qui trésit, de l'enfant qui sourit et s'étonne, ou de l'eau qui miroite, l'art reprend sa supériorité. Il faut une âme pour raconter et dépeindre les œuvres de Dieu : un mécanisme admirable suffit, quand le but ne s'élève pas au delà des ouvrages des hommes.

FRANCIS WEY.

FIN.

UN TABLEAU DE GREUZE.



Portrait du compositeur Dezède, tableau de Greuze.

Voici une découverte qui sera une bonne fortune pour nos lecteurs et une grande tentation pour les amateurs de chefs-d'œuvre inconnus. C'est un tableau de Greuze, inachevé dans quelques détails, mais admirable dans les parties essentielles. Nous l'avons trouvé, par hasard, chez l'artiste chargé de le vendre, M. Léon Pinsonnet, un de nos plus habiles sculpteurs en bois, rue Grégoire de Tours, qui nous a permis de le faire graver pour le *Musée des Familles*, en même temps que les merveilles de son propre travail, qui figureront bientôt dans notre *Étude sur l'art industriel.* Le tableau représente le compositeur Dezède, ami intime de Greuze, et célèbre, au dernier siècle, par les opéras de *Julie*, *Blaise et Babet*, *les Deux Pages*, *Alexis et Justine*, et autres scènes pastorales qui lui valurent le surnom d'*Orphée des champs.* La tête inspirée du musicien est sans contredit un des meilleurs ouvrages du peintre.

P.-C.

PARIS A VOL D'HISTOIRE,

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS.

A Madame...

Afin d'obéir à l'invitation que vous m'avez adressée du fond de votre Bretagne, je vais un peu vous parler de ce grand Paris, dont vous comptez venir admirer les dernières transformations.

Mes notes et mes réflexions à la main, vous pourrez exécuter votre voyage historique et moral à travers la Babylone moderne.

Voulant procéder avec méthode, je vais commencer par le commencement. Ne vous effrayez pas néanmoins, je ne remonte pas jusqu'au déluge ; je me contente de me rajeunir de deux mille ans au plus.

I. — LUTÈCE GAULOISE ET ROMAINE.

Origines. Forêts gauloises. Druidisme. Les Romains à Lutèce. Détails de mœurs. La journée d'une Lutécienne. Rénovation.

Par le ciel, rajeuni de deux mille ans, que vois-je? L'île de la Cité n'est occupée que par quelques centaines de cabanes d'argile ; je vois autour de moi un sol tout obstrué par une forêt sauvage. La Seine roule des eaux fangeuses, les abords de ses rives sont d'impraticables marais, et, enfin, l'air est chargé d'exhalaisons insalubres.

Non loin de la Seine, des ormes que n'a jamais atteints la cognée étendent leurs branches touffues sur un bloc de pierre recouvert de lichens sinistres, et c'est là, au signal des druides, dans les ténèbres de la nuit, que le sacrificateur brûle, en l'honneur du dieu Teutatès, les figures d'osier renfermant les victimes humaines.

Pourtant, rassurez-vous, les holocaustes gaulois auront enfin un terme ; les aigles romaines viennent de s'élancer, serres ouvertes, pour étreindre la Gaule, et la Gaule doit succomber.

Merveilleuse métamorphose! le génie de Rome a déjà embelli Lutèce. La hache a abattu les forêts ; sur les rives défrichées de la Seine, les marécages remplis de roseaux font place à de riantes prairies, et bientôt, sous César, les abords de la Cité présenteront de formidables remparts.

Et non-seulement le Lutécien embellit la surface de son sol, mais il s'en approprie encore les entrailles. Des blocs de pierre extraits de ses carrières, il modèle les dieux de l'Olympe ; il forme des pleins-cintres majestueux pour ce palais des Thermes que doit habiter Julien l'empereur (rues de La Harpe et des Mathurins). Il taille des pierres tumulaires pour les tombeaux du Mons-Cétardus (Mouffetard). Plus tard, il les festonnera élégamment en chapiteaux corinthiens pour le temple qu'il édifiera à Jupiter sur un terre-plein de l'île, ou au dieu de la guerre sur les hauteurs du Mont-de-Mars (Montmartre).

Tout en estimant déjà très-fort ses richesses autochthones, le Lutécien se garde néanmoins de mépriser les richesses exotiques ; ainsi, l'argent ou l'or, à l'effigie des empereurs de Rome, est honorablement reçu chez lui ; tradition vénérée, au culte de laquelle les citoyens du dix-neuvième siècle en remontreraient, certes, aux citoyens du cinquième.

Le temps fait un pas, et bientôt Gaulois et Romains s'entremêlent ; les mêmes plaisirs, les mêmes usages, la même religion les confondent, et, ainsi que deux fleuves qui coulent dans la même région, ils reflètent un ciel et des astres pareils.

Mais cette résignation à la fortune de Rome, nos pères ne la subirent qu'alors que tout espoir de ressaisir la liberté était devenu vain. Peu de nos concitoyens, habitant les régions élevées de Montmartre et de la montagne Sainte-Geneviève, se doutent des terribles combats que



Dame lutécienne à sa toilette.

les légions de Jules-César livrèrent à leurs antiques devanciers, sur les lieux mêmes où s'élèvent leurs tranquilles pénates.

Aussi, je l'avoue, la vue de certains Gaulois, encore rebelles à la domination romaine, me rassure fort peu ; voyez plutôt leurs longues barbes, leur aspect farouche, leurs vêtements de peau de bêtes fauves ; et puis, fidèles à Teutatès, ces antiques citoyens ont conservé la déplorable habitude de boire dans des crânes humains le sang de leurs ennemis.

Mais que différent est l'aspect de leurs compagnes ! le génie de Rome les a toutes subjuguées. Comme Diodore,

je puis dire galamment que leur teint est aussi frais et aussi délicat que la fleur de l'églantier, et que le bleu de leurs prunelles est semblable au pur azur des cieux. Leur costume même ne serait point désavoué par une merveilleuse de notre dix-neuvième siècle, car le tissu de leurs vêtements, brodé en fils de pourpre, provient des splendides magasins des marchands à la mode de Carthage, et elles ont, dans leurs habitudes, toutes les délicatesses de la vie élégante de nos jours.

Des mains de leurs femmes elles reçoivent successivement, le matin, et les petites affiches de la province, et les pastilles de myrte qui purifient l'haleine, et les pâtes qui colorent les gencives, et les poudres qui raniment l'émail des dents.

Et puis, tout en déjeunant, il est du dernier bon goût, pour ces dames gauloises, qu'une jeune esclave leur fasse la lecture des romans nouveaux, tandis qu'une autre esclave prépare le fard et les mouches qui donneront du piquant à la physionomie de sa maîtresse, et qu'enfin une troisième, après avoir approché le miroir d'acier poli, ira mettre au feu les fers qui doivent former les boucles élégantes de sa chevelure.

Mais, qui mieux est, et ceci est un raffinement ignoré de nos dames contemporaines, toute Gauloise qui se respecte a quotidiennement l'habitude, dès son lever, de prendre son bain dans une baignoire suspendue, goûtant mollement ainsi, à la fois, les plaisirs du bain et ceux de l'escarpolette.

Bientôt, l'heure de la promenade venue, la Gauloise chaussera ses brodequins de pourpre, et, après s'être parée de ses pendants d'oreilles, de son collier et de ses bracelets, elle ira certainement, si le temps est beau, assister, au Champ-de-Mars, aux exercices équestres des chevaliers ou aux manœuvres des légions.

Mais supposez que le temps soit mauvais et que la Gauloise reste chez elle; dans ce cas, la chose est encore certaine, les esclaves vont recevoir l'ordre formel de refuser la porte à tout créancier, mais de l'ouvrir à deux battants si le diseur d'oracles se présente. Similitude et traditions qui se sont religieusement conservées jusqu'à nos jours.

Ce que voyant: Teutatès nous abandonne, disent les Gaulois fidèles à leur antique culte ; Teutatès est impuissant! Nous avons combattu pour notre liberté, et nous sommes esclaves ! La force a triomphé du droit; les dieux de Rome règnent désormais!

Que les vieux Gaulois espèrent; les dieux de Rome n'auront qu'un règne éphémère. Dans un coin de la Judée, sur la colline du Calvaire, Jésus a étendu ses deux bras sur le monde, comme pour l'embrasser dans une étreinte de pardon, et ses paroles de paix et de miséricorde vont de jour en jour faire disparaître de l'esprit des hommes et les dieux sanguinaires et les dieux menteurs !

II. — PARIS ANCIEN ET MODERNE.

Etymologie. Les Francs. Attila. Sainte Geneviève. Mérovingiens. Louis XI. Moyen âge. La Cité, la Ville, l'Université. Ruelles, Eglises, Tourelles, Carcans, Piloris, etc. Mœurs et coutumes. François Ier. Renaissance. Henri IV. Richelieu. Louis XIV. Louis XV. Les convulsionnaires. Louis XVI. La Terreur. Napoléon, etc. Progrès. Monuments divers. Paris vu du Père Lachaise.

L'identité de Paris avec l'antique Lutèce est prouvée par les mesures de l'itinéraire d'Antonin, et par les descriptions de César, dans ses Commentaires. Quant au nom même de Paris, l'opinion historique la plus accréditée l'attribue à l'émigration de quelques peuplades belges, du nom de *Parisii*, qui s'établirent, de haute lutte, dans cette île de la Seine que nous nommons aujourd'hui la *Cité*.

Lorsque, après les Romains, arrivèrent les Francs, Clovis, le fils de Mérovée, établit à Paris, l'an 509, le siége de son gouvernement.

Bientôt le terrible Attila s'avance vers la Cité; mais le Ciel en a confié la garde à une simple jeune fille, et les prières de sainte Geneviève détournent la sauvage armée du Fléau de Dieu; et désormais, patronne adoptée, les citadins dans leurs périls, les enfants dans leurs douleurs, les mères dans leurs désespoirs, iront, dans la succession des siècles, implorer auprès de la châsse de la sainte et dans son temple rouvert sa toute-puissante intercession.

A cette époque, jetez avec moi, je vous prie, un coup d'œil sur Paris, tout en nous promenant, je suppose, sur la rive où s'élève aujourd'hui le quai qui longe l'entrepôt aux vins.

D'abord nous apercevrons l'île de la Cité, assez semblable à un vaisseau au mouillage, vaisseau que, plus tard, en signe de reconnaissance, Paris, devenu le grand Paris, mettra dans ses armes, pour indiquer l'origine de son glorieux berceau. A la pointe de l'île, et sur l'emplacement où se voit notre cathédrale, apercevez-vous le clocher rabougri d'une église romane, et tout auprès le faîte d'un hôpital ? Enfin, à l'endroit même où se tient le marché aux fleurs, tâchez de découvrir ce sombre et bas édifice servant à la détention des condamnés. A cet aspect, nous devons l'avouer, le monde change moins que l'on ne croit : cette prison n'est-elle pas où s'élèvent les tours de notre Conciergerie ? L'hospice d'origine romaine n'est-il pas juste sur le terrain qu'occupe la triste enceinte de l'Hôtel-Dieu ? La métropole de Paris, enfin, n'a-t-elle pas remplacé la basilique franke?

Maintenant, veuillez jeter un coup d'œil sur la rive droite du fleuve. Là, de pittoresques mais chétives habitations parsèment les champs, et se détachent sur les fonds verdâtres de la forêt qui s'aperçoit au loin ; mettez-y quelque bonne volonté, et vous reconnaîtrez à peu près ce que vous voyez, de nos jours, au sortir des barrières. Sur les plans secondaires, des champs; là, des enclos de jardins, et ici des métairies, au devant desquelles se prélassent de mélancoliques canards où sautillent des poules étourdies ; et enfin, si c'est par un beau jour, à coup sûr, le soir, les Franks ou les Gaulois que nous pourrons rencontrer en route seront avinés par les libations faites dans les maisonnettes qui longent la Seine.

Que si vous retournez les regards à gauche, vous pourrez alors suivre les ondulations de cette colline sur le sommet de laquelle sainte Geneviève verra se lever et se relever son autel à côté de son tombeau, et où s'éparpillaient alors de pauvres masures ; les unes, groupées sur une cime, forment déjà un bourg; les autres, semées sur le versant du mont, semblent courir vers les berges ; et enfin, si la nature est dans son jour à effets, vous verrez miroiter, sous les rayons du soleil, la ferblanterie d'un clocher que vient d'élever saint Médard.

Ainsi que vous le savez, Paris, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, fait invasion sur les deux rives, et, sous la race qui suit, il s'étend encore..., il s'étend sans cesse... Mais veuillez me permettre de vieillir un peu rapidement, afin d'arriver à une époque où nous trouverons notre ville déjà dans de colossales dimensions. Arrivons donc à Louis XI. Sous ce monarque, la chose est notoire, elle ne compte pas moins de trois cent mille habitants, et

trois parties distinctes la divisent : la Cité, l'Université, la Ville. La Cité se distingue par ses églises, la Ville par ses palais, l'Université par ses colléges.

Déjà le citoyen de ce temps, qui, comme le citoyen de nos jours, aimait à jeter un regard sur sa ville, du haut des buttes Montmartre, voyait s'étendre sous ses pieds une agglomération d'habitations aussi imposante que pittoresque.

Mais s'il faut se mettre à distance pour bien juger de l'effet des choses, il faut se rapprocher pour en apprécier les détails; interposé entre nos regards et les objets, l'air azure les plus livides terrains, et un rayon de soleil brillante des haillons. En conséquence, pénétrons dans Paris.

Juste Ciel! mais c'est un réseau inextricable de hideux carrefours, de rues étroites et tortueuses, de ruelles sombres, puantes, ouvertes sans logique, et un bourbier à défier un équilibriste ; ici, les maisons se rapprochent à se toucher; là, elles s'éloignent sans motifs; maisons toutes à façades rabougries, déchiquetées, à contrevents gauchis, à vitres de papier graisseux, et d'où sortent, supportant des loques, de longues perches surplombant le sol.

Il faut être juste néanmoins, de loin en loin des cloîtres corrects et de majestueux hôtels s'élèvent dans ces rues, de merveilleuses tourelles se dressent dans ces ruelles, et de splendides églises sont édifiées dans ces carrefours.

Et maintenant, pour compléter le tableau, veuillez ajouter quelques potences par ci, quelques carcans et piloris par là; puis, faites circuler au milieu de ce dédale un populaire souffreteux et en guenilles, des bourgeois affairés et de brun vêtus, des nobles en hoquetons, des pages en justaucorps éclatant, des médecins, des gens de loi et des clercs dans leur noir costume, et vous aurez une idée, je pense, du spectacle dont pouvaient quotidiennement jouir nos pères, du quatorzième au seizième siècle.

Quant au téméraire qui se hasarde dans la bonne ville le couvre-feu une fois sonné, peut-être l'aspect de la cité lui paraît-il revêtu d'un certain attrait, en entrevoyant les capricieux festons que forment les toitures se découpant sur le ciel en noires silhouettes; mais peu de Parisiens devaient se permettre alors ces loisirs de poëtes, tant, à cette époque, leur ville était redoutable à tout honnête chrétien s'avisant de la parcourir à la belle étoile. Les sergents de la prévôté, bien qu'armés de leurs pertuisanes, ne s'aventuraient même, surtout aux abords de la Cour des miracles et du quartier Saint-Marcel, qu'avec maintes précautions; et bien leur en prenait. La nuit venue, en effet, des ruelles qui s'infiltrent sur le sol boueux de la place Maubert, ainsi que des rigoles dans une mare, s'échappent une effroyable quantité de bandits, de coupe-bourses et autres variétés de l'espèce. C'était l'heure, en outre, où les sorciers, les magiciens et les donneurs de maléfices se livraient à leurs ingénieuses, mais peu louables professions.

Gardons-nous pourtant de désespérer : les ténèbres du moyen âge se dissipent, l'aube de l'ère moderne éclaire déjà de ses lueurs le nouveau règne où nous arrivons. François Ier est sur le trône, tout va progresser, les arts comme les sciences. Saint-Germain-l'Auxerrois, aux sveltes clochettes, l'Hôtel de la Ville et sa délicate façade, maints autres monuments, vont être ou restaurés ou reconstruits. Pierre Lescot s'apprête à renouveler le Louvre, Jean Goujon s'avance vers les Tuileries, Amyot traduit Plutarque, Montaigne prépare ses *Essais*, Clément Marot va charmer par ses grâces naïves.

Mais que nous aurons encore de peine à nous réconcilier avec le génie de la France; quel pitoyable rôle n'avons-nous pas longtemps joué! Quoi! à ces découvertes géographiques qui vont changer le monde commercial, à ces découvertes scientifiques qui vont révolutionner la constitution même des nations, la France n'aura aucune part? Quoi! l'imprimerie et la poudre sont inventées, le vrai système de l'univers est expliqué, les Espagnols font la conquête du Mexique, les Portugais marchent à leur suite, les Anglais songent à les imiter; et les Français que font-ils? Ils donnent des tournois, devisent en paladins, ou bien, en vrais pédants, ils s'escriment à discuter sur le nominalisme et le réalisme! Passons, passons vite!

Henri II et François II continuent la Renaissance. Charles IX règne à son tour. J'entends le beffroi du Palais de Justice sonner le glas de la Saint-Barthélemy. Passons, passons encore... Hâtons-nous d'arriver à ce bon Henri IV qui, maintenant, se prélasse sur le Pont-Neuf et auquel le peuple garde une si grande place dans ses souvenirs attendris.

Oh! combien ce Louis XIII, ou plutôt ce Richelieu, qui lui succède, me glace les sens! En dépit des magnificences de Buckingham et de l'esprit précieux de la Place-Royale, je ne puis détourner les yeux du terrible Armand du Plessis. Quelle sombre figure! Il me semble la voir en ce moment, grâce, je dois le dire, à l'intermédiaire de son saisissant portrait par Philippe de Champagne. La France monarchique va se fortifier : Louis XI a un successeur. Les tragiques, et M. Victor Hugo en particulier, devront à ce règne de magnifiques pages, nées du sang des de Thou, des Cinq-Mars, des Montmorency et de tant d'autres illustres. Que de sang va couler pour réaliser cette œuvre de l'unité nationale, dont l'impitoyable cardinal prétend faire son titre à la postérité; titre, néanmoins, que n'a garde de comparer ce jaloux de Corneille à ceux qui le recommandent comme auteur dramatique.

Les troubles de la Fronde nous importent peu. Ce dernier effort, ces réclamations affaiblies des restes de la féodalité nous rappellent des commérages trop puérils pour nous y arrêter. Il nous tarde, d'ailleurs, d'avoir l'insigne honneur de parler de S. M. Louis le Grand, ce roi des rois. Mais comment s'exprimer lorsqu'il s'agit d'un tel monarque? Il va réaliser, dans Versailles, les plus miraculeuses féeries; il bâtira, pour abriter ses vieux héros, l'hôtel splendide des Invalides ; à peine sur le trône, son génie rayonne sur la France ; il enfante d'un coup d'œil, d'un sourire, d'un mot heureux, les grands génies qui illuminent encore l'Europe. Molière, Racine, La Fontaine, La Bruyère, Boileau, Turenne, Villars et Condé, forment son auréole. Son nom, son seul nom, résume toutes les gloires, et un siècle entier l'acceptera pour parrain, à plus juste titre encore, qu'en d'autres temps, il fut fait pour Périclès, pour Auguste et pour les Médicis.

Mais sous Louis XV, sous ce règne qui embrasse les trois quarts d'un siècle, et réussit à flétrir les plus généreux germes du règne précédent, aussi bien qu'à détruire le prestige de grandeur créé par son glorieux ancêtre, sous ce règne, quel contraste! Les passions coupables s'infiltrent dans les cœurs; la corruption est à la mode ; le vice donne brevet d'élégance. En vain l'architecte Soufflot édifie Sainte-Geneviève ; en vain la place de la Concorde nous présente ses dispositions monumentales ; en vain mesdames les marquises s'ajustent coquettement, mettent leur rouge avec esprit et se poudrent à ravir; en vain les gentilshommes beaux-esprits et les doctes encyclopédistes font valoir, à l'envi, les uns leurs bons mots, les autres leur science ; on ne saurait pardonner à ce

règne. Deux points seulement brillent dans cette nuit : les trophées de Fontenoy et l'incendiaire auréole de Voltaire.

Et cependant, sous Louis *le Bien-Aimé*, que de contradictions! Certes, pour en fournir la preuve, nous ne pénétrerons point dans les boudoirs du temps, bien que les charmantes bergeries de Boucher et le fin coloris des invraisemblances de Watteau nous en donnent bonne envie; mais on ne saurait trouver à redire que nous allions visiter le plus pauvre de nos faubourgs. Là, dans la rue Mouffetard, nous allons être témoins, non plus de scènes dont l'impiété fera les frais, mais des extravagances où le fanatisme est porté à sa plus effrayante exagération. On a eu raison de le dire : tel l'esprit de l'homme, tel un



Vue de la Cité de Paris à vol d'oiseau, au moyen âge. — 1, Tour de Nesle. 2, Bastille. 3, Notre-Dame. 4, Tour du Temple. 5, Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. 6, Petit-Châtelet. 7, Tour de l'Horloge du Palais. 8, Grand-Châtelet. 9, Thermes de Julien.

ivrogne à cheval; redressez-le d'un côté, il retombe de l'autre. Ecoutez plutôt :

Vous ne pouvez ignorer que le diacre Pâris était un fort digne homme, confiné dans le quartier Saint-Marcel, où il priait sans cesse, s'humiliant, se mortifiant, et se livrant aux plus rudes labeurs en faveur des pauvres. Jusqu'ici tout est au mieux ; mais dans les écrits publiés par le vénéré diacre, ses partisans crurent voir la trace de l'esprit divin. On le constitua, bien que défunt, chef d'une secte ridicule, et on attribua à son tombeau le don de surprenants miracles.

Les sectateurs du saint diacre, c'est-à-dire les convulsionnaires, sollicitaient la douleur avec frénésie ; à ces malheureux en délire, insatiables de souffrances, il fallait les plus cruels traitements ; ils se faisaient battre, fouler, trépigner le corps jusqu'à perte des sens, et le tout, pour la plus grande gloire du bienheureux Pâris!

Chose bizarre, soixante ans après, de ces lieux mêmes



Paris actuel : sur le devant, la Muse des Arts développant le plan du Louvre achevé. 1, Panthéon. 2, Notre-Dame. 3, Invalides. 4. Institut. 5, Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. 6, Saint-Sulpice. 7, La Madeleine. 8, Colonne Vendôme. 9, Colonne de Juillet. 10, Obélisque de Luxor. 11, Fontaine Louvois. 12, Fontaines de la Place de la Concorde. 13, Porte Saint-Denis. 14, Porte Saint-Martin. 15, Arc de triomphe de l'Etoile. Fond : Montmartre. — Dessin de H. Catenacci.

où s'étaient passées de telles scènes de fanatisme, partaient des bandes d'hommes armés, allant demander, l'injure à la bouche, à l'infortuné Louis XVI qu'ils forcèrent de se couvrir du bonnet rouge, la sanction du décret contre les prêtres!

Ne nous attristons pas en nous arrêtant sur le règne

désolé du roi martyr ; arrêtons-nous moins encore sur les années sanglantes de cette révolution, où le carnage, la famine, *la terreur*, creusaient jour par jour le tombeau de la France, et faisaient de notre Paris un épouvantable charnier.

Mais le Ciel a pitié de notre abaissement, et Napoléon apparaît : nous voici noblement relevés. La prospérité et la gloire rendent à Paris ses airs de fête. Du grand Empereur déjà un bronze impérissable raconte les immortels combats, et sous cet arc superbe qu'il élève triomphalement dans nos Champs-Elysées, il veut un jour faire entrer dans nos murs les plus nobles trophées du monde.

La Restauration eut trop de plaies à cicatriser pour pouvoir s'occuper de monuments. Il nous suffira, pour l'absoudre de cette indifférence, d'aller faire à la chapelle expiatoire une dévote station.

Mais s'il ne nous est pas permis d'être injuste envers la Restauration, il ne nous est point permis de l'être non plus à l'égard du dernier prince qui a terminé dans l'exil sa carrière. Paris, en particulier, lui doit une éternelle reconnaissance. Sous son règne, en effet, ont été ouvertes ou élargies les rues Rambuteau, Soufflot, Montmartre, Rivoli, etc. L'*Arc de l'Etoile* a été couronné; *la Madeleine*, ce grandiose temple grec, a vu ses colonnes corinthiennes recevoir leurs chapiteaux ; *la Colonne*, sur son faîte, a revu son Empereur ; sous le dôme des Invalides, on a déposé les restes illustres du captif de Sainte-Hélène; et enfin, à la barrière du Trône, on a placé, comme en sentinelles, les statues de Philippe Auguste et de saint Louis. Nous ne mentionnons ici, et chacun le comprendra, que pour la simple fidélité du procès-verbal, cet immense tuyau de poêle que nous désignons pompeusement sous le nom de *Colonne de Juillet*.

Quand on parcourt du regard cet espace qui de la barrière du Trône s'étend jusqu'à l'Arc de l'Etoile, que de souvenirs rappelle cette vue ! Pour avoir tout Paris à ses pieds, le Paris des morts et le Paris des vivants, la terrasse du Père Lachaise est un lieu des plus propices. La pensée plane avec mélancolie sur cet océan de pierres, où s'engloutissent, depuis des siècles, tant de pauvres créatures, où sombrent tant d'ambitieux, et où, si vite, se dissipent, au choc de la réalité, les plus légitimes espérances ou les plus tenaces illusions ; ce sol glorieux, enfin, qui a vu le rameau de chêne des Gaulois, les aigles de Rome, l'oriflamme de Clovis, les faisceaux de Charlemagne, le panache blanc de Henri IV, le drapeau fleurdelisé de Fontenoy, et l'étendard aux trois couleurs.

Un jour, de la terrasse de la grande métropole, je contemplais le grandiose spectacle de la cité des Parisiens qui vivent; puis mes regards se portèrent sur cette autre capitale funèbre des Parisiens qui ne sont plus. Les pâles rayons d'un soleil d'automne glissaient tristement dans les éclaircies des cyprès, et s'infiltraient par réseaux mouvants entre ces pierres tumulaires et les superbes mausolées dont les épitaphes rappellent des noms, ou tristes comme une élégie, ou retentissants comme la gloire. Et pour en citer quelques-uns : Héloïse et Elisa Mercœur, Cuvier et Masséna, La Fontaine et Molière.

Invideo, invideo quia quiescunt!

s'écriait un jour Luther dans le cimetière de Worms; et peut-être est-ce dans un moment de doute qu'il poussait ce cri de désespoir.

Nouvel Ulysse, la génération de nos jours semble avoir perdu la trace de ses destinées ; dans cette ardente fournaise de Paris, surtout, sans cesse en convoitise des biens périssables de ce monde, chacun recherche fiévreusement, les yeux abaissés vers la terre, le chemin d'une Ithaque chimérique.

— *Invideo*, dis-je ici à mon tour, ô vous dont les restes reposent ici-bas, qui, durant votre vie, les yeux élevés vers le ciel, aviez placé votre immortelle Ithaque dans le sein de Dieu.

Et, ce disant, je me retrouvai au cœur de la capitale, sur le brillant boulevard des Italiens, au centre même de ce Paris de 1853, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir, si vous daignez me le permettre, dans le chapitre suivant.

III. — PARIS ACTUEL.

Contrastes. Palais et masures. Opulence et misère. Magasins féeriques. Etalages. Les commis d'autrefois et d'aujourd'hui. Ceux qui jouissent et ceux qui envient. Moralité. Derniers embellissements de Paris. La ville en fusion. Le triomphe de la ligne droite, dans les constructions et dans les mœurs. Dernier coup d'œil. Une hallucination. Paris en ruines.

Au premier aspect, que de contrastes! que de sujets à convoitises! Là les somptueux hôtels, les équipages brillants, la richesse, les loisirs, les fêtes; ici, la mansarde, le labeur insuffisant, les privations ; d'un côté, une opulence fastueuse, de l'autre, une immonde misère. Le faubourg Saint-Marceau, avec ses sales ruelles et ses bouges infects, regarde d'un œil de convoitise les belles demeures où se prélassent les heureux bourgeois de la Chaussée-d'Antin, et le faubourg Saint-Germain, avec ses hôtels blasonnés et séculaires, est à son tour jalousé par les demeures d'hier de nos Crésus modernes. Le Marais, peut-être, le calme, le modeste, l'inaltérable Marais est celui des quartiers qui se résigne le mieux à son sort; il n'y a là, en effet, ni trop, ni trop peu; la misère n'y attriste pas, le luxe ne vous blesse point. C'est l'*aurea mediocritas* organisée tout exprès pour la plus grande béatitude des modestes citoyens qui, après de longues années de travail, viennent y prendre leur retraite. Mais que différent est le véritable Paris, le Paris des boulevards et de la Chaussée d'Antin! Nul coin du monde, peut-être, ne prend plus de soins pour exciter à son paroxysme le péché très-capital de l'envie.

Parcourez, en effet, la rue de la Paix, la rue Vivienne, la rue de Richelieu, celles de la Chaussée-d'Antin, ou, enfin, la ligne des boulevards; voyez ces tapis d'Aubusson, ces féeriques robes de mousseline, de gaze, de damas ou de velours; examinez ces hermines de neige, ces transparentes tarlatanes que l'on dirait l'œuvre des fées; voyez encore ces bijoux où l'habileté de l'artiste fait oublier la richesse de la matière, et dites-moi, madame, si, malgré votre renoncement au monde et à ses pompes, le désir de la convoitise ne s'éveille pas mélancoliquement en vous. Et pourrait-il en être autrement? Comme tout cela est arrangé, combiné et disposé pour fasciner les yeux les plus austères; quelle entente parfaite de la composition! quelle connaissance approfondie des couleurs! Ce n'est plus de l'achalandage, c'est de l'art.

Et ne rions pas. Certes, l'emploi de commis de magasin ne demande ni de vastes connaissances, ni une intelligence supérieure ; pour le pratiquer convenablement, il suffit de posséder les quatre règles, de savoir à demi l'orthographe, et d'avoir sur le dos un habit bien coupé. Mais ce que le patron exige impérieusement de ses subordonnés, ce sont les facultés les plus précieuses qui puissent meubler une tête humaine. Les commis doivent

être à la fois philosophes et artistes; l'artiste, par les savantes combinaisons de la montre, attire le chaland, et une fois le chaland entré, alors, à l'instar du cocher-cuisinier d'Harpagon, il se transforme en philosophe; le commis s'est adressé à vos yeux pour vous séduire à demi, c'est maintenant au cœur humain qu'il va s'attaquer pour achever votre défaite. Gare à sa faconde! Prenez-y garde, madame, l'éloquence de cet homme va vous conduire à des achats dont vous n'avez en ce moment ni l'idée ni l'emploi bien utile; sa dialectique va coûter à votre mari je ne sais combien de robes ou de mètres de dentelles. Prenez-y garde!

Ah! qu'il y a loin de ces habiles négociateurs des comptoirs modernes à ces bons et modestes courtauds du vieux temps! Ceux-ci s'incrustaient, avant de s'établir, trente ans au moins dans la boutique toute paternelle des patrons, et souvent même y exhalaient leur dernier soupir. Mais de ces employés dévoués et simples, on ne trouverait pas aujourd'hui, à coup sûr, les éléments dont un Cuvier moraliste pût en recomposer un seul.

Et ne nous y trompons pas, ces piéges nombreux, en apparence assez innocents, tendus à la coquetterie, doivent être funestes bien des fois. Jadis les plus magnifiques étoffes, loin d'être perfidement déroulées à tous les regards, étaient modestement cachées pour ne se montrer qu'à la réquisition de l'acheteur opulent. Mais le marchand contemporain, mieux avisé, étale, à l'envi, des arguments contre tous les degrés de prudence économique.

Et sans être bien coquette, se peut-il, je le demande, que la pauvre fillette, qui n'a qu'une robe d'indienne pour toutes saisons, ne se prenne à soupirer, en hiver, à la vue de ces chauds mérinos qu'elle touche en passant d'une main refroidie? Voyez, en voici une qui passe; elle a vingt ans, et elle gagne, pour tous les besoins de sa vie, vingt sous par jour au plus. Il faut du courage, croyez-moi, pour user ainsi ses yeux, du grand matin au soir, pour un morceau de pain. Le dimanche venu, exténuées des veilles de la semaine, que de fois n'a-t-on pas vu de ces pauvres filles, prisonnières de leur pauvreté, et faute d'une robe pour sortir, voir s'écouler dans une indéfinissable tristesse les longues heures des soirs d'été, ne pouvant, pour se distraire, que jeter un regard, du haut de leurs mansardes, sur les fraîches toilettes, peut-être façonnées par elles, qui passaient et repassaient sur les trottoirs voisins.

Et cet homme maigre et blême, jetez un regard sur lui. Il a un paletot de castorine et la chaleur est tropicale; l'heure solennelle du dîner approche, et il n'a pas une seule obole! Et comme le sort se joue de lui! Pour se mettre à l'ombre, il recherche les passages; mais qu'il s'aventure sous les galeries des Panoramas, qu'il se réfugie sous les portiques du Palais-Royal, partout, en face de lui, se déroule un vrai Pactole, les changeurs font miroiter à ses yeux des piles étincelantes et d'argent et d'or... Cet homme étouffe, son estomac crie, son regard s'allume, sa main tremble..., et il s'enfuit comme un possédé; un vertige tentateur le poussait à un crime...

Mais, au-dessus de cet atelier en plein labeur, qu'entends-je? les sons d'un orchestre. Il est dix heures du soir, l'ouvrier va bientôt regagner son réduit: il est temps, je crois; de huit heures du matin travailler jusqu'à dix heures du soir, on a le temps de gagner honnêtement son repos. D'habitude, l'ouvrier ne se plaint pas, mais ce soir, il hoche la tête en grommelant, les sons de cet orchestre l'agacent à outrance; ce galop, qui retentit sur sa tête, le met hors de lui.

— Ah! voici, c'est que le patron est en fête, c'est qu'il danse après un festin, et que lui, son ouvrier, travaille à force, et, dit l'ouvrier, pour payer et le tapis que foulent les danseurs, et les bougies qui les éclairent, et les rafraîchissements qu'ils boivent, et le souper froid qui va leur être offert.

Hélas! mon ami l'ouvrier, avec un peu de réflexion, tu serais moins haineux; cette fête que tu maudis, c'est pour alimenter ton travail que ton patron en fait les frais; afin de se rendre favorables des commettants arrivés de l'étranger et dont il espère une commande, il emploie en ce moment les séductions de sa parole; il diminue ses prix, il aura bientôt peut-être des craintes sur le payement, qui sait même s'il n'éprouvera pas un jour les transes de la faillite? Ne maudis donc pas des habitudes obligées, et compare, par la mesure du bonheur, le calme de ta destinée à l'agitation de la sienne.

Tels sont aujourd'hui les contrastes de la vie parisienne.

Ne me reprochez pas trop de m'ériger en observateur philosophe et de manquer surtout de méthode.

En effet, et je le comprends, vous devez vous dire que j'aurais dû, dès l'abord, non vous parler des classes de Paris, mais de Paris lui-même.

A ce reproche, je réponds que quant au Paris de pierre, on ne saurait trop s'en occuper en ce moment, il est comme en fusion: la place du Carrousel que l'on régularise, le Louvre royal qui s'achève, la rue de Rivoli que l'on trace, celles de Strasbourg et des Ecoles qui se préparent, les abords de l'Hôtel-de-Ville que l'on dégage, le vieil Hôtel-Dieu et ses alentours, qui vont disparaître, les Halles, enfin, que l'on quintuple, vont renouveler à neuf une notable partie du Paris de nos pères. Le Paris d'hier n'est déjà plus, et le Paris de demain n'est pas encore. Néanmoins, on peut le prévoir et deviner ce dernier: la ligne droite va triompher de plus en plus. Nos édiles contemporains tirent au cordeau, sans relâche, les douze arrondissements; une droite les satisfait, mais sa perpendiculaire les transporte. De ceci, M. Victor Hugo se désespère, mais le citadin en général se réjouit; il préfère à des ruelles poétiques, mais fétides et sales, des rues prosaïques, mais aérées, propres et larges. Pourtant on doit, en bonne justice, faire cette concession aux amateurs de l'imprévu et du pittoresque. Notre bonne ville, avant peu, sera pour le moins aussi monotone que splendide, et il faudra s'orienter avec le plus grand soin, afin de reconnaître telle rue de telle autre rue.

Et ce que nous disons ici à propos des habitations, nous pouvons le répéter, dans le même sens, à propos des habitants. Les mœurs du temps les ont presque tous frappés à la même effigie. Sans doute, le descendant des hauts barons se recommande encore par ses manières élégantes, le bourgeois n'a pu se dégager entièrement de ses lourdes allures, et le peuple a toujours un peu de son sans-façon abrupte. Mais les vives couleurs qui caractérisaient chaque classe ont disparu; il n'y a plus que des nuances, et encore tellement multipliées que l'on passe de l'une à l'autre par des teintes à peine sensibles.

Que voulez-vous? tout se nivelle. On jure presque, on fume au salon; on jure, on fume un peu moins au cabaret. Certains grands seigneurs jouent comme des laquais, et, par représailles, certains laquais se permettent de jouer comme de grands seigneurs.

Le marchand de vin, par l'élégance, s'est assimilé au café, et le café, par son comfort, s'est mis au niveau du cercle. Les théâtres du peuple, enfin, sont en progrès notable pour la convenance de tenue de leurs spectateurs.

Allez plutôt voir quelque représentation au bruyant boulevard du Crime, et si, il y a trente ans, pareille chose vous est arrivée, comparez! Une seule tradition, tradition qui témoigne en faveur de ceux qui la maintiennent, est restée immuable ; il faut à ce public, la toile finalement baissée et avant de regagner le logis, que la vertu soit récompensée et le crime dûment puni. Faible compensation et contraste affligeant, il faut le dire, de ce qui se passe trop souvent dans la société parisienne.

Et puis, si, comme jadis, le crime est à l'ordre du jour sur ces scènes, au moins les crimes s'y commettent-ils en français plus décent ; on y vole, on y empoisonne, on y assassine de telle façon que l'Académie elle-même aurait peu à y reprendre. Nos célébrités dramatiques ne dédaignent plus de descendre sur cette arène et de se soumettre à l'approbation de la blouse. N'a-t-on pas vu enfin le très-noble vicomte d'Arlincourt se réjouir à l'Ambigu des bravos populaires obtenus par la *Peste noire?*

Janvier 1855.

Depuis le jour où j'écrivais ce qui précède, bien des changements sont survenus encore. Paris se démolit et se



Paris en ruines : 1, La Madeleine. 2, Colonne Vendôme. 3, Panthéon. 4, Tour Saint-Jacques. 5, Notre-Dame. 6, Louvre. 7, Pont des Saints-Pères. 8, Pont-Neuf. Entre 1 et 2, Quartier de la Madeleine. — Dessin de H. Catenacci.

reconstruit à vue d'œil ; nous n'aurons bientôt plus, avec nos vieilles rues, que le lien des souvenirs, et le souvenir, qu'il soit triste ou gai, est chose toujours mélancolique. N'est-il pas, en effet, comme l'écho d'un air dont on ne doit plus entendre les sons?

— Hélas ! il faut se résigner, les ouvrages de l'homme durent un temps, se modifient et disparaissent ; il n'y a que les œuvres de Dieu qui puisent dans la mort une nouvelle vie!

Quelquefois, lorsque mon esprit s'aventure dans les lointaines possibilités de l'avenir, j'ai d'étranges et désolantes visions, et je crois entrevoir notre Paris, ainsi que la Palmyre de nos jours, où quelques pierres renversées, à demi cachées sous de mornes broussailles, seront seules à en marquer l'emplacement. Si notre cher Paris doit un jour aussi avoir sa fin, que les souvenirs que nous en avons n'en aient du moins aucune. C'est dans votre âme, madame, que je vous prie de les conserver ; dans cet asile immortel, le temps, qui détruit tout, ne pourra les atteindre.

Louis BERGER.

VOYAGE EN FRANCE (1).

LES HAUTES CONTRÉES DE LA LOIRE.

I. Un oubli des touristes de la Loire. Un fleuve dans la cour d'une ferme. Premières conquêtes. Rochers et montagnes. La tour de Grandjean. Rencontre. Une centenaire. Intérieur campagnard. Saint-Rambert et Saint-Just. Les *toues*. Jean Mandard. Le saut du Pinay. Le château de la Roche. Les mariniers et leurs bateaux. Chute de 140 mètres. Le pont de Roanne.



Vue des sources de la Loire. Dessin de M. E. Breton.

Chaque fois que revient la saison d'été, une foule de Parisiens se portent à la gare du chemin de fer qui conduit en Touraine.

Tous veulent aller admirer les bords délicieux de la Loire ; mais, après que leur curiosité a été satisfaite, la plupart ignorent encore combien ce fleuve a eu d'obstacles à surmonter pour venir se montrer dans toute sa majesté au milieu de ces plaines fertiles, qu'à juste titre on nomme le jardin de la France.

La Loire n'est pas plutôt sortie des entrailles de la terre, qu'il lui faut laver la cour d'une ferme, où on vient de la recueillir maigre et chétive. A la voir dans cette humble condition, on serait tenté de la croire indigne du beau nom qu'elle va porter et des brillantes destinées qui l'attendent, si déjà l'impétuosité de ses mouvements ne faisait présager sa puissance. Bientôt, en effet, impatiente de fuir la prison et l'esclavage, elle s'échappe

(1) Voyez, pour la série du *Voyage en France*, la Table générale des dix 1ers volumes et les tables particulières des neuf derniers.

et s'avance dans la campagne. D'abord, par un long circuit, elle semble chercher la direction qu'elle doit prendre ; puis, comme si elle voulait se dérober à la honte de son origine, elle quitte pour toujours le département de l'Ardèche et s'élance à la conquête d'un autre pays. A peine s'en est-elle emparée, que, faisant pour la première fois acte de souveraine, elle lui donne son nom.

A mesure qu'elle s'avance dans le département de la Loire, les montagnes semblent s'écarter devant elle pour la laisser passer. C'est qu'alors le ruisseau est devenu un fleuve. Son aspect grandiose et sévère étonne la vue, ses sourds grondements commandent le silence. De distance en distance, on voit de longs pics de granit se dresser devant lui en signe de respect. L'un d'eux, debout sur la rive droite, porte sur sa tête une vieille tour avec quelques débris de manoir ; il semble indiquer aux passants que, jadis, les barons de la féodalité se faisaient un honneur de planer sur la Loire. Ces ruines s'appellent la Tour de Grandjean ; elles sont bien connues des bourgeois de Saint-Etienne. Quand arrivent le beau temps et les jours de fête, les Stéphanois y accourent en foule ; ils se plaisent à les escalader ou bien à s'égarer dans les profonds ravins qui leur servent de fossés. De nombreuses encoignures de rocher noircies par la flamme indiquent l'âtre où l'on a préparé le dîner apporté dans ces lieux solitaires.

Plus bas, sur la rive opposée, un autre pic tient, dans ses bras, une sorte de jardin portatif ; il avance le genou, en forme d'escalier, comme pour inviter à monter. C'est ce que je fis, il y a quelques années, un jour que, dans un léger esquif, balancé sur les flots bouillonnants de la Loire, je contemplais avec admiration ces étranges beautés de la nature. Arrivé sur la plate-forme, ce que j'avais pris pour une corbeille de verdure se trouva être, à mon grand étonnement, une assez large prairie à laquelle se joignaient d'autres terres. Au milieu de cette oasis aérienne s'élevait un petit groupe de bâtiments, ou plutôt une ferme.

— Entrons, me dit un de mes parents qui m'accompagnait et qui demeure dans le pays ; entrons, je vais vous faire causer avec une vieille de cent neuf ans.

Nous entrâmes. L'intérieur de l'habitation répondait à l'extérieur ; il se composait d'une seule pièce au rez-de-chaussée. En guise de plafond, on apercevait des chevrons supportant des lattes, qui laissaient voir la couverture en tuile, avec des interstices par où s'infiltrait la lumière du soleil.

Nous trouvâmes là, assise sur une chaise et tenant une quenouille, une bonne vieille, au visage serein, à la mise proprette, qui se leva et vint au-devant de nous. Elle était veuve ; tous ses enfants étaient morts de vieillesse. Mais son petit-fils, jeune homme plus que sexagénaire, demeurait avec elle, ainsi que quelques arrière-petits-enfants. Averti de notre visite, il arriva bientôt pour nous faire les honneurs du logis.

L'ameublement, quoique d'une simplicité toute rustique, paraissait entretenu avec soin. A l'un des coins de la pièce où nous étions, s'élevait un lit entouré de rideaux, que surmontait une pente en serge ; le ruban de fil qui en formait la bordure représentait, au milieu de la pente, un millésime attestant que c'était le lit de la vieille, et, qui plus est, son lit nuptial. La couleur verte, passée au jaune roux, confirmait la déclaration du millésime.

La ferme que, de loin, j'avais prise pour une miniature, était exploitée par les habitants de la maison. Le fils sexagénaire, avec un jeune garçon, cultivait les terres ; la vieille, assistée de deux arrière-petites-filles, s'occupait du ménage et soignait le bétail, dont les étables étaient contiguës à l'habitation.

La bonne femme répondit nettement aux questions que nous lui adressâmes, sans être obligés d'élever la voix pour nous faire entendre. Elle n'avait jamais quitté sa demeure, si ce n'est pourtant une fois qu'elle fit un voyage à Lyon, peu d'années avant notre première révolution.

Au bout d'un quart d'heure, nous quittâmes ce toit patriarcal pour redescendre à notre bateau.

A quelques centaines de mètres au-dessous du pic dont je viens de parler, la Loire passe rapidement entre Saint-Rambert et Saint-Just. Elle emporte dans sa course des monceaux de houille.

C'est à Saint-Rambert et à Saint-Just que commence, à proprement parler, la navigation de la Loire ; elle occupe à peu près exclusivement la population de ces deux communes, y compris les femmes et les enfants. Saint-Rambert a le monopole de la construction des bateaux ; il en met plus de trois mille à flot chaque année. Saint-Just se charge d'y verser le charbon, que de nombreux chariots amènent du bassin houiller de Saint-Etienne ; puis il fournit les mariniers qui doivent les conduire jusqu'à Roanne.

Tous ces bateaux sont condamnés à ne plus revoir le rivage qui les a produits, car la Loire leur défend de jamais remonter. Il en résulte que l'activité des charpentiers de Saint-Rambert est toujours occupée. Ce sont ces bateaux que l'on connaît à Paris sous le nom de *toues*. A leur arrivée, ils sont vendus au huitième de leur prix de revient, puis déchirés, et leurs débris employés à divers usages.

Saint-Rambert, situé sur la rive gauche du fleuve, est une petite ville dont l'aspect, qui est on ne peut plus pittoresque, dénote une origine fort ancienne. Son église, dit-on, a été construite sur les ruines d'un édifice romain.

Saint-Just occupe la rive opposée, un peu en amont. Les deux communes se rallient au moyen d'un pont. Autrefois Saint-Just n'était qu'un hameau composé de quelques maisons. Mais l'accroissement successif de la consommation houillère ayant nécessité un grand nombre de bras pour le service des transports, les constructions se multiplièrent rapidement, et aujourd'hui Saint-Just rivalise avec la ville de Saint-Rambert, sa voisine. La jalousie s'y mêle souvent, bien que les travaux et les intérêts soient distincs. Mais, peut-il exister des sociétés humaines où la jalousie n'intervienne ?

Parmi la population marinière de Saint-Just se trouvait une famille qui a puissamment contribué à la prospérité du pays, la famille Mellet-Mandard. L'un des quatre frères Mandard, Jean, se faisait remarquer par sa singularité. Tout en conservant ses habitudes primitives, il affichait la libéralité d'un prince. Il a fait construire, à Saint-Just, une maison tout à fait seigneuriale, avec bassins et cascades. Cette maison, située au milieu de la commune, plane sur elle et domine la Loire. Les étrangers que leurs affaires appelaient de ce côté étaient assurés d'y trouver l'hospitalité avec le confortable le mieux entendu. Le maître, qui, par goût, ne buvait que de la piquette, de l'*aigade*, comme on dit dans le pays, avait la meilleure cave du département. Chaque fois que le préfet et les autorités venaient en tournée, Jean Mandard, paré d'une veste de drap fin, était sur sa porte pour les recevoir. Après leur avoir fait les honneurs de son salon, qui était magnifique, il les invitait à passer dans la salle à manger, où les attendait un dîner lucullien. Pour peu

que le dessert se prolongeât, il arrivait assez souvent que Jean désertait sans façon, pour aller faire sa sieste, couché en plein soleil sur un banc du jardin ou sur un tas de planches.

Aujourd'hui, cette maison a beaucoup perdu de sa splendeur, attendu qu'elle a cessé d'être le temple du commerce de Saint-Just. Elle est habitée par la veuve de Jean et par un de ses fils, qui borne son ambition à être le maire de sa commune et à s'y faire aimer.

Mais revenons à la Loire. A Pinay, elle voit se dresser devant elle des masses de porphyre, de véritables colosses, qui l'arrêtaient autrefois, mais qu'elle a vaincus par la main de l'homme, la plus puissante après celle de Dieu.

Ce fut sous le règne de Louis XIV que l'on construisit la fameuse digue de Pinay : c'est un ouvrage en pierres de taille, de 80 mètres de longueur sur 13 de hauteur, qui laisse à la Loire un passage de 13 mètres.

Grâce à ces immenses travaux, les hardis mariniers de Saint-Just peuvent s'aventurer sur leurs frêles embarcations et les conduire jusqu'à Roanne, terme ordinaire de leurs voyages. Ils en ont tellement pris l'habitude qu'aujourd'hui ils trouvent du plaisir à se lancer dans cette passe effrayante, pendant que le spectateur épouvanté et assourdi par les mugissements du fleuve, s'attend à voir les malheureux engloutis ou broyés contre la roche écumeuse. De nouveaux travaux ont été exécutés dernièrement pour améliorer cette passe dangereuse.

Ces hommes, si habiles à franchir les dangers, on pourrait dire à jouer leur vie, sont bien éloignés de paraître ce qu'ils sont. Qu'on se figure nos plus épais Auvergnats, tels qu'on en rencontre à Paris. Presque tous sont vêtus d'une veste de gros drap foncé, à basques, et d'un large pantalon de même couleur. Leur coiffure consiste ordinairement en un chapeau de feutre à larges bords.

Leurs manières sont lourdes. Ils parlent un patois incompris des Roannais, qui, pour cette raison, les appellent les *charabiats*. Ils frayent assez peu avec les mariniers de Roanne, qui sont, eux, plus dégourdis et, en outre, mauvais plaisants. Aussi, dès qu'ils ont achevé leur mission, on les voit se réunir par bandes et reprendre la route de leur pays, sans autre bagage qu'une gourde et une hache pendues à leur dos au moyen d'une corde.

Après le saut de Pinay, la Loire n'en a pas fini avec les écueils. A quelques centaines de mètres, un géant de granit vient encore se poser dans son lit. Sur le dos du monstre est un château appelé, non sans raison, le *château de la Roche*. La Loire se jette avec fureur contre cette masse, l'enveloppe de ses tourbillons, et s'échappe. Ce château ne présente plus rien de remarquable, si ce n'est qu'il est entouré d'un jardin, ce qui ajoute à l'étrangeté de son site.

Après avoir triomphé encore des rochers de Saint-Priest, des Piles de Saint-Maurice, attribuées aux Romains, et du saut du Perron, la Loire entre enfin dans la vaste plaine de Roanne, où libre désormais, elle dessine son cours embelli des mille couleurs de ses rives.

Si la hauteur des eaux le permet, on la voit couverte d'une multitude de bateaux, qui se suivent et semblent se toucher comme une longue suite de wagons sur un chemin de fer. Tous sont chargés de houille : on dirait un immense serpent d'ébène, qui se joue sur le dos du courant.

Les Roannais, après avoir disposé pour le fleuve un lit solide, lui ont bâti un pont en pierres de taille, un des plus beaux de France; c'est aujourd'hui l'arc-de-triomphe sous lequel ils reçoivent leur souveraine. L'ancien pont de bois a été démoli, le lit abandonné est devenu une place plantée d'arbres.

Depuis son entrée dans le département, c'est-à-dire depuis la base de la montagne où s'élève Saint-Paul-en-Cornillon, jusqu'au point où elle est parvenue, la Loire a effectué une descente, je pourrais dire une chute, qui n'a pas moins de cent quarante mètres environ.

II. Roanne. Son importance. Ses édifices. Le collége du père Cotton. Le chemin de fer. Curieuse manière de voyager à la vapeur. Les wagons attelés de chevaux de poste. Les luttes de Roanne, de Montbrison et de Saint-Etienne. Paysages : Fouillouse, Riorge, Gerreuse, Saint-Vincent, Pradines, les Balmes. Voyage en bateau. Les mariniers de Roanne. Portraits, mœurs et anecdotes. Périls et plaisirs. Le père Bottu. Déchéance. Immortalité de la matelotte.

La ville de Roanne, sans présenter rien de bien remarquable, n'en a pas moins d'importance à cause de sa position géographique, qui en fait l'entrepôt de la navigation supérieure de la Loire et le débouché commercial du Midi de la France.

Elle occupe la rive gauche du fleuve. Une portion de la ville, appelée le *Coteau*, se trouve sur la rive droite. Ce faubourg a pris une telle extension depuis quelques années, qu'il forme aujourd'hui une commune à part.

Les seuls bâtiments un peu anciens de Roanne sont : l'église principale, qui n'a rien de gracieux ; un ex-couvent de Minimes, dont l'église est le siége d'une paroisse ; les Capucins, situés sur une terrasse plantée d'arbres, et qu'on achève de démolir.

L'édifice le plus remarquable de Roanne est, sans contredit, le collége fondé par le père Cotton, confesseur de Henri IV. Ce monument se recommande par sa régularité, son étendue et son élégance. Il représente sur la rue la façade d'une église, qui est celle de l'établissement. L'intérieur est spacieux, bien distribué, et digne en tout point de son fondateur.

A la suite de notre première révolution, le collége de Roanne fut mis entre les mains d'une corporation religieuse, dite les Pères de la foi. Le célèbre père Ronsin en faisait partie. Plus d'un Roannais se souvient d'avoir reçu de ses mains la première communion et assisté à ses sermons qui ne manquaient jamais d'attirer la foule.

Il faut bien avouer qu'alors le collége était en pleine prospérité, qu'on y faisait d'excellentes études, et que les élèves s'y plaisaient.

Les environs de Roanne sont beaucoup plus intéressants que la ville elle-même. Nous allons les aborder par le Coteau. Là, se trouve l'embarcadère du chemin de fer. C'est chose bien commune aujourd'hui qu'un chemin de fer ; mais il n'en est pas de plus curieux que celui-ci.

Le railway de Roanne à Andrezieux et à Saint-Etienne est le premier qu'on ait construit en France. Il dénote en même temps et la puissance de l'homme et l'enfance de l'art. D'abord il parcourt librement la plaine de Roanne, côte à côte avec la route de Lyon, jusqu'à un endroit appelé l'*Hôpital*. Là, se trouvant tout à coup arrêté par les accidents du sol, il traverse, sans façon, la route pour aller se percer une issue dans la montagne voisine.

Mais, voyant les collines se succéder et s'élargir au point de devenir kilométriques, il trouve plus commode d'en faire l'ascension; et voici comment il procède :

Arrivé au pied d'une longue pente escarpée, le capitaine de l'équipage, à qui est confiée la vie des voyageurs, embouche son porte-voix et donne ses ordres.

Si l'on porte alors sa vue haut et loin, on distingue une masse noire qui se met en mouvement et se lance du sommet de la montagne. Cette masse est une file de wagons lourdement chargés de houille. Le dernier tient l'extrémité d'un câble qui, après s'être contourné sur la seconde voie et l'avoir suivie dans toute sa longueur, porté sur des poulies alignées de distance en distance entre les rails, est venu tendre son extrémité opposée au convoi des voyageurs.

C'est ainsi que, par l'effet du contre-poids, l'ascension s'accomplit à grande vitesse.

Arrivé au point culminant, le véhicule, bien qu'il porte les plus précieuses têtes du département, est lancé impitoyablement dans l'espace, et d'un bond il se trouve au bas de l'autre versant. Si une surface plane précède la montagne suivante, un cheval est attelé au convoi et lui imprime toute la célérité de sa course. Bientôt se présente de nouveau la côte rapide, et avec elle un autre moyen d'ascension.

Au sommet tourbillonne une épaisse fumée, qui cache le cratère d'où elle s'échappe. C'est là que, dans son antre, s'agite une énorme machine à vapeur, qui doit remplacer les wagons houillers de la montagne qu'on vient de franchir.

Le monstre tient sans cesse une amarre qu'il présente aux voyageurs. A peine a-t-il saisi sa proie, qu'il se met à enrouler son câble en poussant d'affreux râlements, comme s'il se réjouissait par avance de voir accourir des victimes sous ses larges dents de fer.

Mais le pilote se fait un jeu d'échapper à cette nouvelle Scylla. Dès qu'il croit pouvoir se passer de sa force attractive, il lâche une détente et s'élance gaiement sur la rive opposée qui, en quelques secondes, l'emporte, lui et ses compagnons, dans une autre vallée.

Il arriva un jour que le monstre, furieux de se voir déçu, fit une explosion terrible qui épouvanta la contrée. Sa demeure vola en poussière; lui-même se brisa, et ses membres, lancés au hasard à travers la campagne, allèrent s'implanter dans le sol, semblables à des rochers de fonte.

La commune de Neulize se rappelle encore avec effroi cette épouvantable catastrophe, arrivée il y a environ vingt ans.

Pendant que le railway s'avance par monts et par vaux, s'il vient à rencontrer deux montagnes, séparées par un étroit vallon seulement, il passe de l'un à l'autre sommet, porté sur un viaduc aérien, et le voyageur, en passant, se donne le plaisir de caresser la cime d'un pin, ou d'en emporter un rameau.

C'est ainsi qu'en peu d'heures, de la façon la plus accidentée et la plus bizarre, on franchit la distance qui sépare Roanne, Andrezieux et Saint-Etienne. Le voyageur qui vient de la parcourir, au risque de s'y rompre les os, en est encore à se demander ce que c'est qu'une locomotive.

Toutefois, pour être juste, je dois ajouter que, depuis quelque temps, d'importants travaux d'amélioration ont été entrepris sur cette ligne, et que, dans plus d'un endroit, la vapeur a remplacé le cheval de poste.

Il y a lieu d'espérer que ce singulier railway, arrivant par degrés à la perfection, finira par rendre en sécurité au voyageur ce qu'il lui aura fait perdre en émotions.

On connaît les grandes luttes de Roanne, de Montbrison et de Saint-Etienne, sur la royauté administrative du département. Saint-Etienne, battu déjà devant l'Assemblée nationale, appréhende aujourd'hui une solution moins agréable encore: il s'agirait de détacher cette ville du département de la Loire pour l'annexer à celui du Rhône; mais je passe sur cette Iliade, et je reviens au pays de Roanne.

Tous ces beaux sites me sont connus! Je voudrais revoir chacun d'eux, car tous me rappellent un incident de ma vie. Voici la Fouillouse, son château, avec sa forêt de pins, qui semble s'abaisser sur la ville, comme un éventail. Voici Riorge et ses vastes prairies! Riorge, célèbre dans toute la contrée par sa fête patronale.

A gauche, je reconnais Perreuse, assis au milieu de son vignoble, et menaçant la Fouillouse.

Plus loin, en suivant la route de Lyon, voici Saint-Vincent, le château des comtes de Champagny. Les châteaux sont nombreux dans les hautes contrées de la Loire. On en rencontre à chaque pas, sous toutes les formes et de tous les âges.

Enjambons le chemin de fer au hameau de l'Hôpital, et gravissons la montagne.

Au fond de ce charmant précipice, voici Pradines, paisible comme dans un Eden; Pradines, dont le magnifique château s'est transformé en couvent, etc., etc. Nous pourrions visiter Nau, Saint-Symphorien-de-Lay, arriver à Pain-Bouchain, limite du département; mais regagnons plutôt la Loire.

Bientôt j'arrive sur les balmes, où le fleuve s'est formé un bord escarpé en détachant le terrain sablonneux qu'il emporte avec lui; je m'embarque, pour retourner à Roanne, sur une toue, avec des mariniers que je rencontre pêchant des lamproies au harpon.

Les mariniers de Roanne forment une classe importante et tout à fait distincte parmi les habitants de la ville. On les reconnaît à la première vue : ils ont un costume distinct, un patois, une originalité célèbre dans tout le département.

Naturellement bruyants, ils ne procèdent jamais sans beaucoup de cris et beaucoup de paroles, le tout assaisonné de jurons formidables; mais tout cela est dit en patois si plaisamment, qu'au lieu de se scandaliser on se prend à rire. Ils sont vantards par caractère; mais ce ridicule devient pour eux une sauvegarde contre la bassesse et les mauvaises actions. Ils s'enivrent rarement; cependant ils aiment la bonne chère, l'ostentation et la dépense. Dans leurs moments de prospérité, ils affectent de se faire servir d'excellents dîners chez les premiers traiteurs de la ville; et il faut convenir que la gourmandise y a moins de part que le désir d'éclipser la bourgeoisie, contre laquelle, d'ailleurs, les mariniers ne professent aucune aversion; c'est vanité, pas autre chose.

Il est deux circonstances bien différentes qui font ressortir le marinier de Roanne dans toute sa vérité.

La première, c'est lorsqu'un bateau se trouve en danger de périr, ou qu'une crue subite de la Loire, comme elles le sont toutes, menace d'entraîner ceux qui sont là, attendant leur départ. Dans ces conjonctures suprêmes, rien n'est beau comme de voir les mariniers courir, agir, s'exposer témérérairement. On les entend crier, hurler, lancer des jurons à faire reculer le fleuve. Ce spectacle est bien plus imposant encore quand il a lieu la nuit, à la lueur des tonneaux de goudron auxquels on a mis le feu. Que de fois, dans ma jeunesse, j'ai été le témoin de ces scènes terribles! Ebloui, au milieu de l'obscurité, par ces gerbes de flamme et de fumée qui, de distance en distance, me montraient les flots en courroux; épouvanté par des cris lointains qui s'échappaient de la nuit, confon-

dus avec les mugissements du fleuve, me demandant avec terreur si celui qui les poussait était au moment de périr ou de sauver un ami.

La seconde circonstance, bien différente, comme je l'ai dit, de la première, est des plus comiques. Pour s'en faire une idée, il faut voir le marinier dans un jour de fête et de réjouissance, alors qu'ayant fait une bonne année, et assuré contre le besoin, il apparaît avec ses plus beaux habits. C'est dans ces sortes d'occasions qu'il s'abandonne à cette gaieté expansive, qui n'a pas de modèle en dehors de la corporation. Souvent alors il est accompagné de sa femme, de sa fille, qui participent beaucoup de ses manières, à cela près qu'elles ne jurent point ou presque point.

Je ne veux pas me séparer des mariniers de Roanne sans raconter un trait qui achèvera de peindre leur originalité.

L'un d'eux, appelé le père Bottu, se livrait à certain commerce de charbon pour son compte, comme cela arrive à quelques-uns. Un peu gêné dans ses affaires, il avait trouvé de l'argent à plusieurs reprises chez un drapier nommé T..., qui faisait la banque. Il lui devait d'assez



Vue de la tour de Grandjean (Pages précédentes). Dessin de M. E. Breton.

fortes sommes. Un jour que le drapier causait avec plusieurs personnes devant la porte d'un café situé au haut de la Grande-Rue, survint le père Bottu, qui, de l'air le plus naturel, lui dit : — Monsieur T..., *acouoti* donc que *dje* vous parlou.. Le drapier s'empressa de le suivre et de cheminer à ses côtés. A peine furent-ils seuls, que le père Bottu, continuant sur le même ton : — *Monsieur T..., disis me donc comment faut que dje m'y prenou par faire faillite?* Le drapier fit un bond. — Comment ! gredin, tu veux faire faillite ! — Et ouaie ! répondit l'autre sans se déconcerter; *lou monsieurs fant ben faillite, parquai donc que dje ne farins pas faillite etout?* Le drapier-créancier dut se charger d'arranger les affaires du père Bottu, en se réservant les meilleures conditions possibles, et le père Bottu renonça à faire faillite.

Je dois ajouter, en terminant cette étape, que les mariniers de Roanne sont bien déchus de leur grandeur depuis l'existence du bassin du canal latéral de la Loire. Il n'y a que leurs matelottes qui ne soient pas en décadence. Je m'en assurai en soupant avec mes compagnons de route, et j'engage Véry à prendre leurs leçons pour faire une seconde fortune.

III. Encore des châteaux. Les d'Urfé. Saint-Haon. Souvenirs d'enfance. Costume et nourriture des paysans de la Loire. Une farce de village. Renaison. L'abbé Châtre. Anecdotes. Le prône des vendanges. La Saint-Roch. *Jurez donc!* Les ivrognes. A esprit fort esprit fin. Eaux de Saint-Alban. Boisy, etc. Mœurs des Roannais. Poésie sans poëtes. M. Billaquois. Phénix en deux personnes.

Tout le pays où je me trouve est semé d'objets intéressants. A mesure qu'ils s'offriront à mes yeux, sans plan de campagne, ma mémoire m'aidera à les citer ou à les décrire.

Nommons tout d'abord le château de Sury, qu'habita Henri IV ; celui de Bothéon, dont les souterrains aboutissent au fleuve; les bois de La Fouillouse (une autre la Fouillouse), que Sully engagea moyennant 40,000 fr., pour venir en aide à son roi; puis le château de Saint-Marcel-de-Féline, restauré par son propriétaire, le marquis de Talaru, mort depuis peu, etc., etc., etc. ; et enfin, aux limites du Roannais, du côté de l'Auvergne, le château d'Urfé, qu'on découvre de toute la plaine, comme un point noir à l'horizon.

Situé dans un lieu sauvage, le château d'Urfé imprime une secrète terreur aux habitants de la contrée, toute peuplée de fantômes sanglants par les souvenirs, transmis d'âge en âge, du crime qui changea ce manoir somptueux en une affreuse solitude. Le château d'Urfé était la résidence accoutumée des seigneurs de ce nom. Une nuit, nuit horrible ! par suite d'un complot ourdi entre les domestiques, tous les maîtres furent égorgés en quelques minutes. Pas un n'échappa à cette boucherie, dont la cause est demeurée un mystère.

Heureusement, un des membres de la famille, Pierre d'Urfé, commandait alors, à Paris, les gendarmes de Charles VII. L'aventure, on le voit, remonte au quinzième siècle.

Chargé à lui seul de continuer sa lignée, Pierre eut plusieurs descendants, parmi lesquels figure le célèbre auteur de l'*Astrée*.

J'abandonne la Loire et je m'avance vers Mably que j'aperçois à ma gauche. Oh ! oh ! encore un château ! Celui-ci est tout neuf, à peine achevé; c'est Cornillon. Il doit sa naissance au comte Anglès, l'ancien préfet de police. On prétend qu'il y dépensa un million ; le chiffre me semble exagéré. Cependant le château est magnifique. Le comte Anglès mourut paisiblement dans cette retraite où les malheureux étaient assurés de trouver des secours. Son fils, naguère représentant du peuple, se fait appeler Ernest Anglès tout court; le comte s'est changé en agriculteur, et en agriculteur habile. Il a créé, sur sa propriété, une ferme-école qui ne peut manquer d'activer les progrès du pays.

A gauche de Saint-Germain-l'Espinasse, que traverse la route de Paris, s'élève l'extrémité nord de cette longue colline qu'on appelle la Côte. Le versant, du côté de Roanne, forme un vaste amphithéâtre chargé de vignobles.

A mi-côte, dans un petit vallon, Saint-Haon-le-Vieux, village insignifiant d'ailleurs, puise son importance dans la tradition : on prétend qu'il fut le théâtre de la victoire remportée par J. César sur Vercingétorix, chef de la confédération gauloise contre l'invasion romaine. En effet, on voyait naguère, dans une prairie de cette commune, un rocher sur lequel étaient sculptées de grandes clefs en relief.

Au bas de Saint-Haon-le-Châtel, chef-lieu du canton, je fis halte dans une assez large résidence, moitié ferme, moitié château, appelée Beaucresson. Durant mon enfance, Beaucresson était la propriété de ma famille maternelle. La gaieté y régnait alors, car la famille était nombreuse. Cinq ou six sœurs de ma mère y furent mariées : ce furent de véritables noces de Cana. Le maire, qui était l'ami de la maison, y faisait apporter les registres de l'état civil, et le vénérable curé Mainet y venait bénir les époux. Pendant huit jours, tel est l'usage du pays, la salle de festin ne désemplissait pas. Cette salle consistait en un vaste grenier, la seule pièce capable de contenir une telle réunion.

A une portée de fusil de Beaucresson, j'aperçus de loin la maison paternelle. Hélas ! j'ignore qui en est aujourd'hui le propriétaire. J'adressai en passant la parole à quelques paysans. Je leur montrais les habitations d'alentour, leur demandant des nouvelles des familles qui les occupaient de mon temps. Je jouissais de leur surprise, car ces braves gens ne comprenaient pas qu'un étranger, qu'ils n'avaient jamais vu, sût leur nom et celui de leurs voisins.

Leur costume me sembla à peu près le même : une veste à basques, de couleur foncée mais variée, un pantalon de même étoffe ou de grosse toile. Pour coiffure, un bonnet de laine rouge ou gris ardoisé fort en usage dans le pays. Le chapeau de feutre ne se porte que le dimanche ; sa forme primitive, à larges bords, tend chaque jour à se rapprocher de celle des villes.

Les sabots sont la chaussure ordinaire des paysans de la Loire. Ce n'est que les jours de fête qu'on leur voit des souliers, encore en est-il un grand nombre qui n'en ont porté de leur vie.

En général, le costume des campagnards du département de la Loire présente un grand nombre de variétés. On pourrait jusqu'à un certain point dire autant de cantons, autant de modes.

Mais ces modes n'ont rien de bien caractéristique, et subissent de plus en plus l'influence urbaine.

Pendant que j'en suis à ces détails, il importe de faire connaître la nourriture des paysans de la Loire. Des prisonniers se révolteraient à l'idée d'en recevoir une pareille.

Du pain noir fabriqué avec de la farine de seigle dont on n'a pas même retranché le son, du fromage, des pommes de terre, de loin en loin un morceau de lard ; voilà l'ordinaire du paysan. Jamais de viande de boucherie, excepté quand on marie ses enfants.

La soupe est la base du repas, et quelle soupe, grand Dieu ! de l'eau dans laquelle on a jeté une poignée de sel, un peu de beurre fondu et quelques mauvais légumes. C'est avec cette eau qu'après une demi-heure d'ébullition chacun trempe sa soupe dans une écuelle de terre, suivant la mesure de son appétit.

Telle est la nourriture des paysans de la classe ordinaire.

Si l'on remonte à un ordre plus élevé, on peut voir figurer sur la table de l'orge bouillie dans du lait, des œufs, des haricots, et le classique matefaim.

Le matefaim n'est autre chose que de la farine délayée dans de l'eau et cuite dans la poêle, sans autre ingrédient qu'un peu de sel et de beurre ; une addition d'œufs est déjà du luxe. En d'autres termes, le matefaim est ce qu'à Paris on nomme des crêpes, avec cette différence que les crêpes des paysans de la Loire ont trois ou quatre centimètres d'épaisseur et ne reçoivent jamais de sucre.

Dans les ménages un peu aisés, on se permet de tuer un porc quand vient la Noël.

Ces occasions s'accompagnent d'une sorte de solennité. D'abord, il est d'usage de traiter ses amis, puis on envoie du boudin et de la grillade aux personnes que l'on considère.

Presque toujours on ajoute à cela une plaisanterie fort à la mode, quoiqu'elle soit bien ancienne. Voici en quoi elle consiste : lorsqu'il s'agit de faire bouillir les issues du porc, les poumons qui sont imprégnés d'air, le mou, comme on dit, surnage et ne peut se tenir au fond de la chaudière.

C'est alors que, s'adressant au moins avisé de la maison, on le charge d'aller emprunter chez un ami la pierre qui enfonce le mou.

L'ami demeure toujours à une demi-lieue de là; toujours aussi il est en mesure de rendre le service qu'on lui demande. Sans perdre de temps, il va prendre autour de sa maison la plus grosse pierre qu'il peut rencontrer, l'introduit soigneusement dans le sac dont le messager a eu soin de se munir, et le congédie avec force compliments pour ceux qui l'ont envoyé.

Le pauvre diable arrive tout essoufflé avec son précieux fardeau, et, pour prix de sa peine, il devient la risée de toute la maison.

En général, les farces de ce genre sont fort goûtées dans le département de la Loire.

Le bourg de Renaison, qui donne son nom à tout le vignoble, est célèbre par ses vins de couleur foncée, que les marchands de Paris excellent à changer en vin de Mâcon, et non moins célèbre par son ancien curé, l'abbé Châtre, le plus naïf homme de Dieu, et le plus charmant original que j'aie connu.

C'était un vieillard grand et sec, à la soutane râpée, à la mine austère, ne perdant jamais son sérieux, mais que, tout en adorant sa bonhomie, on ne pouvait regarder sans rire; les plus hautes vertus, dailleurs incarnées sous les formes les plus excentriques.

Le curé Châtre avait deux sacristains : Poncet, qui était en même temps son vigneron; et Jeanne, sa servante, de l'âge ultra-canonique de soixante ans.

Le dimanche et aux grands offices, Poncet ne manquait pas à son poste. Les jours d'œuvre, à la messe basse, pour les baptêmes, comme Poncet travaillait à ses vignes, Jeanne servait de lieutenant. Elle allumait les cierges et disposait tout pour la cérémonie. D'ordinaire, le curé faisait approcher le premier venu pour répondre à sa messe; mais, dans les cas extrêmes, Jeanne exerçait les fonctions d'enfant de chœur.

L'enfant de chœur femelle était aussi respecté que le curé lui-même. Il est vrai que Jeanne se considérait comme la protectrice obligée des malheureux, qui n'osaient pas tous s'adresser à son maître.

L'abbé Châtre avait une distraction chronique, dont le saint-sacrifice était seul garanti par sa vraie piété : il mêlait des conversations familières à la célébration des offices, et cela de si bonne foi, que le culte n'en souffrait point de scandale.

Un jour que Poncet était venu prendre la place de celui qui chantait les vêpres, le curé, en se retournant, aperçut son vigneron. — Poncet! lui cria-t-il de son banc, j'ai vendu ton vin tantôt! Et il continua ses vêpres.

Bien que la dîme soit abolie en France, il existe dans le département de la Loire, comme dans quelques autres provinces, un usage touchant, conservé par l'indigence des pasteurs et le dévouement de leurs ouailles, sans nuire à la considération des premiers ni au respect des autres. Lors de la saison des vendanges, ceux qui font leur vin en donnent au pauvre curé quelques brocs. Un âne ou un mulet, chargé de deux barils, est envoyé en tournée pour recevoir l'offrande. Cet hommage sacré se pratique à l'amiable, et personne ne cherche à s'en affranchir.

Dans ces circonstances, le curé Châtre avait pris l'habitude d'ajouter une allocution à son prône du dimanche.

— Mes enfants, disait-il, vous savez que, pendant toute l'année, j'ai fait de mon mieux pour appeler les bénédictions du Ciel sur vos récoltes. Dieu merci, vous n'avez pas à vous plaindre, les vendanges sont aussi bonnes que vous pouviez l'espérer. Aujourd'hui, mes enfants, il est juste que vous songiez à votre père; vous savez qu'il n'est pas riche et qu'il a une famille nombreuse...

Personne ne murmurait, car il s'agissait des pauvres. Puis, joignant l'apostrophe aux généralités : — Un tel, ajoutait le prédicateur, tu tires ta cuve après-demain ; j'enverrai chez toi; tu ne manqueras pas de me faire bonne mesure... Et toi aussi, un tel ; et toi là-bas, qui te caches, quand tires-tu la tienne? — Jeudi, monsieur le curé. — C'est bien ; tu m'as entendu... Il me faut du bon, surtout du milieu de la cuve, car mes malades en boiront la moitié.

Et, comme c'était la vérité, bien connue, le prône de l'abbé continuait, sans autres sourires que ceux de l'attendrissement.

Etant au collége à Roanne, j'allais passer les fêtes de l'Assomption à la campagne. Or donc, un jour de mi-août, j'assistais à la procession de la Vierge. Le curé, dans toute sa dignité, marchait derrière la bannière, lorsqu'en passant près de moi il m'aperçut. — Te voilà donc, petit? me cria-t-il, je t'attends à dîner après la messe, ensuite tu assisteras aux vêpres. Et il continua de marcher gravement.

Saint Roch est fort vénéré à Renaison. Le jour de sa fête, dans une chapelle spéciale, le curé présente un reliquaire, que tous les fidèles viennent baiser religieusement. Un de ces jours-là, ma mère vint s'agenouiller à son tour aux pieds de l'abbé Châtre. Celui-ci ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il posa son reliquaire, et lui dit: — Vous ici, chère dame! et je l'ignorais!... En même temps le bon vieillard embrassait ma mère sur les deux joues. — Vous dînerez avec moi, je le veux. — Impossible, monsieur le curé; mon mari m'attend..., répondit ma mère un peu confuse. — Ta ! ta! ta!... il sera des nôtres; je vais le faire prévenir. Et s'adressant au paysan qui se trouvait le plus à sa portée : — Tu vas courir chez M. D... lui dire que j'ai besoin de lui, qu'il vienne de suite! entends-tu?... Cours... — Ouaie, mônsieu le curâ. Le messager parti, le curé reprit son reliquaire, le donna à baiser à ma mère, puis à d'autres, et continua la cérémonie.

Une autre fois, le curé avait dîné chez mon père, comme cela lui arrivait souvent. Après le dîner, nous causions de choses et d'autres, assis sur un banc, devant la maison. C'était la saison des fruits. Ma mère avait coutume d'en faire sécher une grande quantité, destinée à être mangée en compote pendant l'hiver. On voyait çà et là dans la cour des claies chargées de fruits, exposées aux rayons du soleil. Sur ces entrefaites, un jeune fils du vigneron vint à détacher le bétail pour le conduire aux champs : une génisse parut la première. Croyant sans doute qu'on avait dressé toutes ces tables à son intention, elle se mit en devoir d'y faire honneur. L'enfant, qui avait dû prendre le temps d'achever son opération, n'arrivait pas assez vite. Le bon curé perdit patience. — Ah ! fainéant! drôle! s'écria-t-il, fichu b... Et s'interrompant à la première lettre : — Mais jurez donc, vous, diable d'homme! dit-il à

mon père, ou il ne vous restera pas un seul fruit!... La sortie du curé nous fit rire de si grand cœur, que nous laissâmes au pâtre tout le temps d'aller chasser sa génisse.

Ces façons de parler si comiques étaient accompagnées d'un sérieux invariable, qui, joint au grand âge et au caractère du saint homme, les rendait plus pittoresques encore ; et, loin de lui nuire dans l'esprit de ses paroissiens, elles contribuaient à le faire aimer davantage. Les moins religieux le respectaient et craignaient de lui déplaire; aussi n'essuya-t-il jamais une marque d'irrévérence, même en intervenant là où tout autre prêtre eût été mal reçu.

Lorsqu'il passait dans le bourg, par exemple, venait-il à entendre plus de bruit que de coutume dans un cabaret, il n'hésitait pas à entrer.

— Pourquoi les fais-tu boire outre mesure? disait-il brusquement à l'hôte. — Mais, monsieur le curé, je ne les force pas, répondait celui-ci. — Tu ne les forces pas? le bel effort! tu dois les renvoyer. — Mais, monsieur le curé, je ne peux pas faire la guerre à mes intérêts, il faut bien que je paye la taille...

— La taille, la taille, ce n'est pas une si grosse affaire. Si tu es dans l'embarras, viens me trouver; je te donnerai dix sous par ivrogne mis à la porte!

Là-dessus, il s'emparait du plus échauffé, et l'emmenait comme pour lui parler de choses urgentes. Le curé parti, on se prenait à rire; mais la leçon avait porté, et bientôt chacun trouvait un prétexte pour sortir.

Avant de rire vous-même de ces manières de campagnard, sachez que l'abbé Châtre était un homme fort instruit et même supérieur. Quoique je fusse trop jeune alors pour en juger, je le voyais tenir fort bien sa place en compagnie des sommités du pays. Ses discours, sans rien perdre de leur originalité, s'élevaient à la hauteur de la conversation. Il tenait longtemps la parole et il semblait faire autorité.



Vue du château de la Roche (Pages précédentes). Dessin de M. E. Breton.

Sur ce point, je citerai un fait qui n'a pas peu contribué à éterniser le bon curé dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur. Je venais de terminer ma quatrième, hélas ! d'une façon assez piteuse. Mon père, mécontent avec raison, avait confisqué mon fusil de chasse et tout ce qui servait à mes plaisirs. J'entrevoyais de tristes vacances. L'excellent curé me fit rendre tout cela. — Voyons, ne soyez pas impitoyable, dit-il brusquement à mon père; puis, s'adressant à moi : — Tu viendras me trouver tous les matins, de bonne heure, nous dirons la messe ensemble; après cela nous déjeunerons, ensuite je te ferai travailler pour que tu répares le temps perdu. Ce qui fut dit fut fait. Il s'ensuivit qu'à la fin des vacances j'entrai en troisième, et qu'à la composition je fus le premier.

Il y avait à cette époque, à Renaison, un notaire, appelé Larivière, homme riche, considéré, et tenant grande table. Il avait la prétention d'être un esprit fort, trouvant la

religion bonne pour le peuple, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort aimable envers le curé, ni d'assister à la grand'-messe chaque dimanche, les intérêts de son étude lui commandant cette démarche. Mais le prétendu philosophe se dédommageait en apportant à l'église un volume de Molière, qu'il lisait secrètement pendant l'office. Le curé n'ignorait pas ce scandale. Un jour qu'il rendait visite au notaire, et qu'il causait avec lui, en attendant le dîner auquel celui-ci avait voulu le retenir : — Mon cher Larivière, lui dit-il, pendant que nous sommes seuls, il faut que je vous fasse un sermon. — Est-ce pour me convertir ? demanda le notaire, en prenant un air facétieux. — Hélas ! j'y perdrais mon latin. Je veux seulement vous faire observer que vous apportez à l'église des livres que vous avez le temps de lire dans votre cabinet. Le notaire se mit à ricaner. — Ah ! diable ! vous savez cela ? — Oui, je sais cela, continua le curé ; je sais aussi que, lorsque l'on vient dans le temple du Seigneur, on doit s'occuper de ses frères plus que de soi-même. Tenez, ma chère ouaille, dans la crainte que vous n'ayez pas d'autre ouvrage qu'un Mo-



Intérieur de paysans et mariniers de la Loire. Dessin de M. C. Fath.

lière à porter à l'église, voici une brochure que j'ai fait venir de Lyon et que je vous prie d'accepter. Au moins, vos amis en profiteront, moi comme les autres. — Grand merci, curé, fit le notaire. Voyons un peu le titre !... C'était le *Parfait Cuisinier*. L'ironie portait en plein ! — Quant à cet autre volume, reprit l'abbé en clignant de l'œil et en tirant un second livre de sa poche, comme vous ne vous en servez jamais, j'ai demandé qu'il fût relié avec plus de soin et doré sur tranche ; vous le conserverez dans votre bibliothèque, en souvenir de votre vieil ami. Le second livre était un Paroissien complet. Le notaire sentit doublement l'épigramme, et il ne manqua pas, les dimanches suivants, d'étaler aux yeux des fidèles le beau livre doré sur tranche !

Enfin le digne homme, affaibli par l'âge, commença à languir et s'éteignit doucement. J'étais à chasser au loin dans les vignes, lorsque le glas funèbre vint m'avertir de sa mort. Le fusil me tomba des mains, je m'adossai contre un cerisier et je pleurai amèrement.

Tous les actes et toutes les paroles de l'abbé Châtre sont passés en exemple et en proverbe à Renaison. . . . .

. . . .

De la commune de Saint-André d'Apchon dépend le hameau de Saint-Alban, renommé pour ses eaux minérales. Ces eaux sont acidules comme celles de Seltz. Il paraît qu'elles étaient estimées des anciens. On ne cure jamais les puits où elles ont leur source sans en ramener des médailles romaines de plusieurs règnes. Les eaux de Saint-Alban sont très-fréquentées par les habitants de Roanne et même par des étrangers. Le site, sur le penchant d'un vallon, est fort pittoresque. On y trouve de beaux hôtels et on s'y amuse beaucoup. De même que les autres, en général, les eaux de Saint-Alban ont la propriété de guérir toutes les maladies, du moins, au dire du prospectus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont agréables à boire ; elles diffèrent cependant de l'eau de Seltz en ce qu'elles noircissent un peu le vin, à cause du fer qu'elles contiennent.

Il arriva, il y a quelques années, un grand scandale à Saint-Alban. Deux ennemis se rencontrèrent au milieu de la promenade, et il s'ensuivit un combat de géants. La foule des promeneurs étant accourue, les uns pour séparer les combattants, les autres pour prendre parti, l'affaire devint générale. On eût dit le combat des Thermopyles, d'autant plus que l'aspect des lieux prêtait à la comparaison. Si l'on me demande pourquoi les malades vinrent se mêler d'une querelle qui ne les regardait point, je répondrai que la querelle les intéressait au plus haut degré, attendu que les deux champions n'étaient autres que le médecin et l'apothicaire de l'établissement! . . . . .
. . . .

Laissant la côte à gauche, pour me rapprocher de Roanne, j'avais pris une route diagonale ; elle me mena devant le château de Boisy, une des plus belles constructions du moyen âge. Il n'en reste guère que deux énormes tours, mais en état parfait de conservation. L'une est carrée, garnie de créneaux ; l'autre ronde, avec une toiture d'ardoise, à l'instar de celles qu'on voit s'élever au nord du Palais de Justice à Paris ; mais celle de Boisy est beaucoup plus belle. La charpente intérieure de la toiture est un vrai chef-d'œuvre. Le château de Boisy fut bâti par Jacques Cœur, le célèbre et malheureux argentier de Charles VII. Plus tard naquit, dans cette résidence, le trop fameux amiral Bonnivet, qui, après avoir conduit de faute en faute son roi, François Ier, le réduisit à se rendre prisonnier, à la bataille de Pavie, où lui-même se fit tuer de désespoir. Le château de Boisy n'est, depuis longtemps, qu'une ferme. S'il a résisté jusqu'à présent, il le doit à sa solidité et à l'épaisseur de ses murs. Il serait à désirer que le gouvernement, ou tout au moins la ville de Roanne, dans l'intérêt de l'art, en fît l'acquisition, afin de le soustraire aux démolisseurs modernes.

La route que je suivis fait partie de la plaine de Roanne, et ne présente rien de remarquable, si ce n'est quelques châteaux de construction moderne. Je me contenterai de citer celui de Minardière, situé à l'entrée du bois Combret, et qui par cela même est assez pittoresque.

Je pus me convaincre, en repassant à Roanne, que les mœurs de cette ville ont à peine changé depuis mon enfance... Un peu moins de gaieté, un peu plus de richesse. Beaucoup d'âpreté au gain. Quelques bals çà et là, l'hiver... Le piquet, la bouillote et la médisance toute l'année... Les affaires du matin au soir. L'usure... autant que possible... Après les affaires, de bons dîners (c'est ici le point d'honneur) ; puis la partie de billard, le café et la bière. Pour toute littérature... les nouvelles du jour. Voilà le passe-temps des Roannais, compatriotes des sculpteurs Foyatier et Fontenelle, mais qui sont plus fiers de Berchoux, le poëte de la *Gastronomie*.

Quant aux Roannaises, celles qui ont de l'imagination et du temps de reste lisent des romans ; elles se plaisent à y chercher des héros plus aimables que leurs maris qui, pour la plupart, ne le sont pas du tout.

Disons-le cependant, si nos compatriotes aiment mieux un bon repas qu'un bon livre, s'ils ne se donnent pas la peine d'élaborer des œuvres poétiques, ils peuvent se vanter d'en fournir la matière première, et les poëtes seuls leur manquent. Le département de la Loire offre à l'imagination des sites charmants, des bois, des montagnes, une multitude de vieux châteaux ayant chacun leur légende. La Loire y décrit la partie la plus pittoresque de son cours. Les richesses agricoles du département suffiraient pour inspirer l'auteur des *Géorgiques*, s'il vivait encore, pour exciter la verve des amis de Cérès et de Bacchus. Dans le département de la Loire, il y a une fabrique d'armes pour ceux qui aiment à chanter les combats ; de la houille, des hauts-fourneaux, des forges, qui rappellent les travaux de Vulcain. Veut-on faire ressortir les attraits de la beauté, on n'a pas besoin de chercher pour trouver des rubans, car Saint-Etienne en fournit au monde entier. En voyant ces tissus aux fraîches couleurs sortir de la ville enfumée, j'ai toujours pensé que Vulcain choisit Saint-Etienne pour y devenir l'époux de Vénus. Sans l'intervention d'un dieu, eût-il été possible de tirer des rubans d'un antre de forgerons? Enfin, le poëte veut-il conduire à l'autel une vierge timide, voiler sa pudeur en laissant deviner ses charmes, ou bien préfère-t-il

> Dissimuler des ans l'irréparable outrage,

des centaines de métiers lui donneront à choisir depuis la gaze légère jusqu'à la mousseline la moins transparente : je ne parle ni du calicot, ni de la toile, qui sont trop prosaïques.

Enfin, même à Roanne, il y a des exceptions à la règle! J'y ai connu des esprits charmants, et même de vrais prodiges de tact et de délicatesse... M. Billaquois, par exemple, qui m'honorait d'une affection toute particulière, quoique je fusse bien jeune alors.

M. Billaquois était un demi-vieillard, fort bel homme, célibataire et aveugle. Il avait perdu la vue aux colonies, où il exerçait je ne sais plus quelles fonctions publiques. Loin de s'attrister de son malheur, il se distinguait par une gaieté intarissable et une amabilité parfaite. Soit chez lui, soit en visite, soit à la promenade, il n'abordait jamais une dame sans avoir quelque chose de gracieux à lui dire : c'était un compliment sur la fraîcheur de son teint, le bon goût de sa toilette, la couleur de sa robe ou de ses rubans...

— Monsieur, interrompt ma lectrice, vous m'avez dit, je crois, que M. Billaquois était aveugle !

— Oui, madame. Il avait la passion des fleurs, et personne dans le pays n'aurait pu lui disputer le prix d'horticulture. Il possédait surtout une collection d'œillets composée des espèces les plus rares. Pour servir de supports aux fleurs, il confectionnait lui-même des tuteurs armés de petits cerceaux faits avec du bois de noisetier. Il fabriquait aussi les paillassons destinés à garantir ses pêchers de la gelée, car il tenait à avoir les plus belles pêches de la ville, pour en offrir aux dames qui venaient le visiter. D'abord, il recevait celles-ci dans son jardin, leur faisait admirer les nuances de ses fleurs les plus précieuses.

— Celle-ci, disait-il, a d'ordinaire plus d'éclat ; mais la

fraîcheur des nuits lui a fait du tort. Voici un bouton qui commence à poindre et qui promet merveille. Cette autre marque déjà, quoiqu'on l'aperçoive à peine. Tenez, c'est ce petit point qui se glisse le long de la tige. Oh! oh! depuis hier, il a doublé de volume. Puis il conviait les dames à venir se reposer. Il leur faisait admirer les nombreux objets de curiosité qu'il avait rapportés de ses voyages. C'étaient des coquillages, des oiseaux, des insectes. Il indiquait les variétés par des nuances à peine sensibles. Enfin, il arrivait à la critique de son appartement dont la fraîcheur, disait-il, commençait à se passer, ce qui lui était insupportable. — Je vais profiter des beaux jours, ajoutait-il, pour le faire remettre à neuf. On m'a envoyé de Lyon plusieurs échantillons de papier peint. Belle dame, vous allez me faire connaître votre goût, je vous prie, il sera ma loi. En voici un velouté qui est assez bien ; je le trouve seulement sombre, qu'en dites-vous? Celui-là pèche par l'excès contraire ; il fatigue un peu la vue.

— Mais, monsieur, s'écrie ma lectrice impatientée, vous oubliez que vous me parlez d'un aveugle !

— Non, madame ; mais il est temps de vous dire que M. Billaquois avait trouvé le moyen de remplacer le sens qui lui manquait. Il voyait par les yeux d'un autre, et il voyait très-bien, je vous assure. Cet autre était un noir, d'abord esclave probablement, qui, amené en France par son maître, en qualité de domestique, avait fini par devenir son ami et presque un autre lui-même. César était le nom de ce nègre. Rien n'égalait son intelligence et sa perspicacité. D'un mot, d'un geste transmis au moyen du toucher, il communiquait ses impressions à son maître, tel point que la même vue servait pour deux. Excepté à la maison et au jardin, dont il lui faisait connaître jour par jour les moindres détails, jamais César ne quittait M. Billaquois. Observateur plein de finesse, il tenait l'aveugle au courant de ce qui échappait aux plus clairvoyants, de telle façon que celui-ci étonnait par un feu roulant de remarques, qui auraient pu faire douter de sa cécité, si ses yeux n'eussent été complétement détruits. César étendait ses investigations jusque dans l'appartement des familles fréquentées habituellement par son maître. Il s'ensuivait qu'en entrant M. Billaquois débutait par s'extasier sur un changement opéré depuis sa dernière visite. Parfois c'était une critique qu'il se permettait ; mais cette critique était si bienveillante, qu'on était tenté de lui en savoir gré. Bien des gens, à coup sûr, se souviennent d'avoir rencontré par la ville cet aveugle au port majestueux, à la toilette irréprochable, la tête poudrée et ornée d'une queue, comme on en portait encore. On le retrouvait toujours avec le sourire sur la bouche, l'air radieux et content, saluant celui-ci par son nom, complimentant celui-là sur sa cravate, sa canne ou sa tabatière. César, à qui il donnait le bras, ne disait mot, et cependant c'était le plus éloquent de tous !

— Maintenant, aimable lectrice, vous connaissez M. Billaquois et son nègre, ajouterai-je pour terminer. Décidez lequel il faut le plus admirer du blanc ou du noir, car je vous ai montré deux perfections; ou plutôt, faites comme moi, admirez le tout ensemble, ces deux perfections ne pouvant exister l'une sans l'autre, et constituant un phénix en deux personnes.

MAURICE DECHASTELUS.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

SALON DE 1853 (1).

Notre revue générale du Salon nous laisse-t-elle beaucoup à dire? Hélas ! non. Les œuvres de premier ordre sont rares, et nous les avons citées toutes; les œuvres secondaires se ressemblent et ne méritent pas d'être rappelées.

Le public, orienté maintenant dans les nouvelles galeries, lance au passage des critiques qui valent mieux, dans leur gros bon sens, que les discussions sur la ligne et la couleur.

Il trouve, par exemple, que *le Tasse* de M. Gallait est un effet de mains par trop maigres et de clair par trop obscur ; que les *fleurs* de M. Pascal rappellent par leur gravité les *Pensées de Pascal ;* qu'une foule de portraits de messieurs et de dames ne se justifient que par l'envie qu'ils ont eue d'exhiber leurs robes, leurs diamants, leurs décorations et leurs cannes ; que la femme sculptée au pinceau par M. Etex est un beau bloc ; qu'on abuse de la peinture d'animaux, et que beaucoup semblent venir de Belgique, tant ils sont contrefaits ; que certains paysages sont des épinards à l'huile et même au beurre; qu'il faut prendre un microscope et des numéros d'ordre pour apprécier les toiles lilliputiennes de M. Meissonnier ; que les *Disciples d'Emmaüs* de M. Delacroix ressemblent plus à une scène d'auberge qu'à une scène de l'Evangile, etc., etc.

En somme, le métier progresse et l'art recule ; la main brille au détriment de la pensée ; on exécute habilement ce qu'on a conçu à la hâte.

Parmi les tableaux qui font exception et qui parlent à l'âme autant qu'aux yeux, tout le monde a remarqué *la Charité* de M. E. Cibot, placée dans le grand salon d'honneur par le jury. C'est la mise en action de la morale par excellence du divin Maître : *Aimez-vous les uns les autres.* Dans un temple, orné des statues des bienfaiteurs de la terre, au-dessous d'une auréole, où brillent les mots : *Ex Deo caritas*, la *Charité* reçoit sur son sein maternel deux orphelins, à qui elle va donner le lait et l'instruction. A ses pieds, un malade, une femme, un vieillard, secourus par elle, joignent les mains et croisent les bras en la bénissant... A sa droite et à sa gauche sont groupés les représentants du travail intellectuel et du travail manuel, unis et fortifiés par l'association, — cette forme complexe et féconde de la charité. Parmi les premiers, on reconnaît les portraits de MM. Léon Coignet et Dauzats, peintres, Jouffroy, sculpteur, etc. ; à la tête des seconds, figure M. Lemercier, le célèbre lithographe, enfant de ses œuvres, etc.... L'ensemble est plein d'harmonie et de grandeur, de moralité et de sentiment. Si la toile monumentale de M. Cibot n'est pas achetée par l'Etat, elle revient de

(1) Voyez le numéro de juin dernier.

droit à l'Association des artistes, dont elle est comme le frontispice et le tableau d'honneur.

— L'achèvement de la magnifique église gothique de Saint-Nicolas-de-Nantes est poursuivi avec une ardeur toute chrétienne et une persévérance toute bretonne par M. l'abbé Fournier, dont nous avons publié le portrait et la notice, il y a trois ans, lorsque ses fonctions législatives l'amenèrent dans les chaires de Paris, où vivra toujours le souvenir de son éloquence.

La poésie et la musique viennent d'apporter leur pierre au monument, dans la personne de Mlle Elisa Morin, dont la foi inspire si gracieusement la muse, et de M. Alexandre Marie, qui a donné les ailes de la mélodie à la pieuse romance de la *Quête*, vendue au profit de l'église de Saint-Nicolas. Déjà populaire à Nantes, cette belle composition va le devenir dans la France entière. Nous la recommandons à tous nos abonnés, chanteurs et pianistes, qui la trouveront chez tous les marchands de musique, et à Paris chez M. Mayaud, boulevard des Italiens. Remuer en chantant les pierres d'un temple chrétien et achever un chef-d'œuvre de l'art gothique au piano ! quel Orphée de nos jours se refuserait cette gloire et cette douceur ?

— L'exposition d'horticulture de Versailles a rivalisé avec celle de Paris par la magnificence du coup d'œil et



Salon de 1853. — *La Charité*, tableau de M. E. Cibot. Dessin de M. Manche.

la perfection des résultats. On y a distingué, parmi les merveilles des parterres, les rhododendrons de M. Bertin, qui ont obtenu la médaille d'or de l'Impératrice, les orchidées de M. Guibert, autre médaille d'or; les fruits de M. Pellé, médaille d'or de la ville, et les admirables calcéolaires de M. René Lottin, de Port-Marly, médaille d'or de M. Pescatore, président de la Société d'horticulture de Seine-et-Oise.

P. C.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN.

François Ier tenait dans ses bras Léonard de Vinci mourant, et prodiguait les soins les plus attentifs au peintre illustre de la belle Joconde ; quelques courtisans s'en montrant scandalisés, le père des lettres et des arts leur dit : « *Un roi fait des gentilshommes souvent plus grands que vous; Dieu seul fait des hommes aussi grands que Léonard de Vinci.* »

N. B. Nous commencerons, dans notre prochain numéro, une série de rébus sur Henri IV, ce roi de France qui a laissé à la postérité autant de belles paroles que de grandes actions.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

OLIVIER.

NOUVELLE, PAR M. JULES SANDEAU.



Le comte et la comtesse de Valgrand ; Olivier, leur fils. « Rien ne manquait à leur félicité. » Dessin de H. Valentin.

— Ainsi, dit Mario m'interrompant, vous ne croyez pas à la Providence? Selon vous, c'est la fatalité qui gouverne et régit le monde?

— Entendons-nous, lui dis-je; je crois à la Providence générale, à celle dont émane de toute éternité la loi qui règle toutes choses. Il faut être aveugle ou insensé pour la nier, celle-là; la nature entière la révèle et la proclame. Mais, je l'avoue, je ne crois pas qu'une Providence particulière se dérange à chaque instant pour nous. Dieu, qui veille à la conservation des espèces, se soucie fort peu des individus, et c'est, à mon sens, une sotte manie que de le faire intervenir à tout propos dans nos petites affaires.

— Prenez garde! reprit Mario; que penseriez-vous d'un roi qui, après avoir promulgué les lois de son royaume, vivrait, les bras croisés, au fond de son palais? S'il étendait sa sollicitude jusqu'au moindre de ses sujets, vous en paraîtrait-il moins grand? Dans une nuit noire, sur un marbre noir, une fourmi noire, Dieu la voit et l'entend... Cela me semble plus conforme à la grandeur de l'Etre Suprême que les systèmes qui le représentent immobile et indifférent dans sa gloire.

— A ce compte, lui demandai-je en souriant, vous croyez au rôle actif de la Providence dans la destinée de chacun de nous?

— Pourquoi pas? répliqua Mario. Si vous reléguez la Divinité sur des hauteurs inaccessibles, si je ne puis la bénir dans ma joie ni l'implorer dans ma détresse, si, dans un cas désespéré, je ne dois rien attendre d'elle, pas même le brin d'herbe que la colombe jette à la fourmi qui se noie, que m'importe, à moi, votre Dieu? Roseau pensant, j'ai besoin d'un appui; il me faut un Dieu secourable. Je crois, comme vous, aux lois immuables de la création; je ne pense pas que la Providence daigne changer pour nous l'économie du monde, se manifester à toute heure, ni qu'on doive sottement invoquer son intervention, comme font les vieilles portières à propos de leur chat ou de leur serin; mais je dis qu'il y a des circonstances où l'on ne saurait, sans ingratitude, s'empêcher de la reconnaître et de la proclamer. Tout homme a dans sa vie au moins une page au bas de laquelle le nom de Dieu se trouve écrit en signes éclatants. Tenez, ajouta-t-il en s'arrêtant au milieu de l'allée où nous marchions tous deux, au lieu de discuter, comme nous le faisons depuis deux heures, sur des questions où tout n'est que ténèbres et incertitude quand on n'y pénètre pas avec le flambeau de la foi, voulez-vous que je vous raconte une histoire?

Nous nous assîmes au bord de l'allée, sur la mousse qui tapissait le pied d'un chêne, et Mario parla en ces termes, après s'être un instant recueilli :

I.

— Le comte Gaston de Valgrand est mon ami; aussi vieille que nous, notre amitié n'a pas vieilli d'un jour. Nous sommes nés presque en même temps; nous avons grandi côte à côte. Nos habitations sont voisines l'une de l'autre; vous voyez d'ici les tourelles de son château et les ombrages de son parc. Si, comme je l'espère, vous passez quelques jours avec moi, vous le connaîtrez à coup sûr. Si vous l'eussiez connu voilà dix ans, vous sauriez que le bonheur peut se rencontrer ici-bas. Jeune et beau, maître de sa fortune, il avait épousé Mlle de C..., qui était elle-même dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse. Leur union donnait un démenti formel au moraliste qui prétend qu'il n'y a pas de mariages délicieux. Ils vivaient dans leur terre, faisaient du bien à leurs paysans, et ne paraissaient point se douter qu'il y eût sous le ciel d'autres joies que celles qu'ils goûtaient à l'ombre de leurs bois. On les eût dits créés l'un pour l'autre... C'est là une phrase parfaitement banale, mais qui rend bien la conformité de leurs goûts, l'harmonie de leurs sentiments. On assure que le charme de l'intimité naît de l'opposition des caractères : je n'en crois rien, à moins pourtant que le charme de l'intimité ne consiste à se quereller du matin au soir. Quoiqu'ils fussent toujours du même avis sur toutes choses, ils étaient l'un pour l'autre un monde toujours charmant. Il y avait cependant un point assez grave sur lequel ils ne s'entendaient pas. Gaston était, en philosophie, de l'école des indifférents. Comme vous, il niait la Providence et se raillait volontiers des gens qui ont la faiblesse d'y croire. Il estimait que Dieu avait assez fait pour nous en créant l'ordre admirable qui se voit dans l'univers, et qu'en toute occasion l'homme ne doit compter que sur lui seul. Mme de Valgrand était aussi pieuse que belle. Une philosophie si contraire à ses croyances et à ses instincts devait l'affliger plus sérieusement qu'elle n'en convenait elle-même; mais elle espérait en triompher à la longue; et d'ailleurs les discussions métaphysiques ne tenaient pas une assez large place dans la vie du jeune ménage pour que la paix et le bonheur dont il jouissait en fût troublé bien profondément. Rien ne manquait à leur félicité : dix-huit mois après leur mariage, un petit ange leur était né. Je ne vous dirai pas leur ivresse; il eût fallu les voir, penchés sur le berceau où l'enfant gazouillait déjà.

Un soir d'automne, j'étais assis, près de Mme de Valgrand, sur le perron de leur château. A quelques pas de nous, sur la pelouse, Gaston jouait avec son fils. Le petit Olivier avait trois ans passés : c'était un bel enfant, épanoui comme une fleur, et qui promettait de ressembler trait pour trait à son père. Cette ressemblance, déjà frappante, exaltait à la fois chez la jeune comtesse l'amour de la mère et la tendresse de l'épouse. Souriante et recueillie, elle contemplait en silence le doux tableau qu'elle avait sous les yeux. Tout à coup la sérénité de son front se voila, et je vis une larme qui brillait au bout de ses cils.

— Vous pleurez! m'écriai-je en lui prenant la main; qu'avez-vous?

— Je suis trop heureuse, dit-elle; il y a des instants où mon bonheur m'accable et m'effraye. S'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'il n'y a pas de félicité durable en ce monde, et que toute joie se paye ou s'expie, à quelles épreuves suis-je donc réservée?

J'essayai de la rassurer; j'énumérai complaisamment tout ce qui devait ranimer sa confiance : son enfant bien portant, son mari presque aussi jeune qu'elle, sa fortune solidement assise.

— Que pouvez-vous redouter? ajoutai-je; la foudre n'éclate pas dans un ciel sans nuage.

— Sans doute, je suis folle, répliqua-t-elle d'un air distrait; mais, que voulez-vous? c'est plus fort que moi, il y a des instants où j'ai peur.

Elle était ce soir-là, contre son habitude, inquiète, nerveuse, agitée. Elle se leva, courut à son fils, et le baisa coup sur coup, en disant d'une voix fiévreuse : — Tu n'es pas malade? tu ne souffres pas? L'enfant était vermeil et frais comme un bouquet cueilli dans la rosée de mai. Le temps menaçait; de vifs éclairs sil-

lonnaient l'horizon. J'attribuai cet état de surexcitation à l'influence de l'atmosphère, et ne m'en alarmai pas autrement. Comme je rappelais à Gaston que nous avions pour le lendemain une partie de chasse où devaient se trouver plusieurs de nos amis communs, la jeune femme pâlit et le supplia de n'y point aller. Ce n'était pas la première fois qu'elle suppliait ainsi. De tout temps les armes à feu lui avaient inspiré une instinctive horreur ; son mari ne partait jamais pour la chasse sans qu'elle sentît son cœur se serrer. Elle y mit cette fois une insistance toute particulière. Nature déliée, organisation délicate, elle frissonnait sous le pressentiment d'un épouvantable malheur. Après avoir commencé par rire de ses appréhensions, Gaston céda de bonne grâce, et, pour la rassurer tout à fait, promit généreusement qu'il ne chasserait plus désormais. Elle lui sauta au cou, le remercia avec effusion, et fut joyeuse le reste de la soirée.

II.

En effet, le lendemain, Gaston manquait au rendez-vous. La chasse fut heureuse et s'acheva sans accident. Il avait été convenu qu'au retour on dînerait chez moi. Au moment de nous mettre à table, nous vîmes paraître Valgrand qui venait dîner avec nous, en compagnie de son petit garçon qu'il tenait par la main. Il était encore dans l'enivrement de la paternité, et se plaisait à le mener partout avec lui. Olivier fut reçu avec tous les honneurs dus à son âge, à sa gentillesse, et à sa beauté vraiment merveilleuse. A la grâce, à l'élégance des races aristocratiques, il joignait la force et la spontanéité des enfants sains et vigoureux qui poussent en pleine nature. Ce fut à qui le choierait et lui ferait fête ; on se disputa ses caresses et ses baisers. La jeune comtesse l'avait paré avec cette coquetterie dont le secret n'appartient qu'aux mères. Je vois encore ses cheveux blonds, ses jambes nues, son cou de neige, et ses grands yeux, taillés dans le vif azur d'un ciel de printemps. On l'eût dit détaché d'une vignette anglaise, ou, pour mieux dire, d'une toile d'Hamon. Il prit place au milieu de nous, et fut la gaieté du festin.

Le repas achevé, nous étions passés sur la terrasse, où nous nous amusions à tirer les martinets qui volaient dans l'air bleu du soir. Olivier, comme un petit brave, battait des mains à chaque coup de feu, et se précipitait aussitôt pour ramasser l'oiseau, qui ne tombait jamais. Honteux de notre maladresse, Gaston, qui jusque-là s'était contenté de nous regarder, vint à moi, et me demanda mon fusil. Je lui rappelai en riant la promesse qu'il avait faite la veille à sa femme ; il me répondit qu'on lui permettait la chasse aux moineaux. — Papa va tirer ! s'écria le petit, tout fier et tout joyeux ; papa va tuer tous les oiseaux ! Il se fit un profond silence. Gaston, l'arme inclinée, un doigt sur la gachette, observait le vol des hirondelles et guettait le moment propice. Dispersés çà et là, comme des tirailleurs au repos, nous attendions humblement la leçon qu'il s'apprêtait à nous donner. A quelques pas de lui, l'enfant se tenait debout, immobile, pâle d'émotion. Les martinets effarouchés avaient pris le parti de s'éloigner. Enfin il en vint un, qui, après avoir tracé de gracieux méandres, plana un instant au-dessus de nos têtes. Gaston, qui le suivait des yeux, releva brusquement son arme : le coup partit, Olivier tomba.

Ce qui se passa là, dans l'épouvante de la première heure, je ne puis vous le dire. Ce fut une scène dont rien ne saurait vous rendre l'horreur. L'enfant gisait sur le gazon, la poitrine trouée et sanglante. Il avait reçu toute la charge de plomb dans le cœur ; la foudre n'eût été ni plus prompte ni plus terrible. Les cheveux hérissés, les yeux secs et hagards, le front livide et chargé de sueur, Gaston se débattait, comme une bête fauve, au milieu de nos amis qui s'étaient jetés sur lui pour l'empêcher de se tuer. Ce n'était pas du désespoir, mais de la fureur, du délire. J'avais moi-même le vertige ; je courais çà et là comme un insensé ; je sentais la folie poindre dans mon cerveau. Enfin, je pris dans mes bras le corps inanimé du pauvre petit être qui paraissait dormir, la tête penchée sur mon sein ; je l'emportai dans ma chambre et le posai doucement sur mon lit, comme si j'avais eu peur de le réveiller. Quand je retournai près de Gaston, il venait de perdre connaissance et de s'affaisser sur lui-même. Nous profitâmes de son évanouissement pour l'arracher de ce lieu de désolation. On le plaça dans la voiture de M. de B... qui l'emmena chez lui, à quelques lieues de là. J'avais confié à mes amis le soin de veiller sur l'infortuné ; une tâche plus rude m'était réservée. Étonnée de ne point voir revenir son fils, la mère pouvait arriver d'un instant à l'autre. J'appelai à mon aide toutes mes forces et toute ma raison ; je m'armai de courage, et me rendis au château de Valgrand.

J'entrai par la grille du parc. Ce ne fut qu'au bout de l'avenue, en face de cette demeure, recueillie, silencieuse, où tout respirait encore la paix et le bonheur, que je compris bien nettement pourquoi j'étais venu. Je m'arrêtai ; mes jambes fléchissaient, je sentais mon cœur qui se mourait dans ma poitrine. La soirée était délicieuse. Un vent doux et frais agitait la cime des arbres. Mme de Valgrand se promenait, calme et sereine, sur le sable fin de l'allée qui courait devant le perron. En passant près d'une fenêtre, elle jeta un coup d'œil sur la pendule du salon, et, s'adressant à un de ses serviteurs :

— Germain, dit-elle, Monsieur le comte s'oublie. Il se fait tard, allez chercher l'enfant ; je craindrais qu'il ne prît du mal.

Je souhaitai que la terre s'entr'ouvrît sous mes pieds ou que le ciel s'écroulât sur ma tête. J'eus la pensée de me sauver, de m'enfuir jusqu'au bout du monde. En se retournant, Mme de Valgrand m'aperçut et fit vers moi quelques pas en souriant. Elle n'avait point remarqué le bouleversement de mes traits et croyait sans doute qu'Olivier et Gaston me suivaient de près. J'allai droit à elle et lui pris la main. Je me taisais. Elle me regarda, tressaillit et devint blanche comme un linceul.

— Mon mari ?... mon enfant ?... dit-elle.

— Madame, lui dis-je enfin, hier vous aviez raison : tout bonheur se paye ou s'expie. Vous étiez la plus heureuse des femmes... vous en êtes la plus misérable.

Elle répéta : — Mon mari ?... — Mon enfant ?

— Votre mari est vivant, lui dis-je.

— Mon enfant est mort ! cria-t-elle.

Je ne répondis pas. Elle jeta un cri, et saisissant mon bras :

— Ce n'est pas vrai !... Vous me trompez, vous mentez... Ce n'est pas possible ! Il s'est blessé en jouant, voilà tout... mais il n'est pas mort... Vous mentez !...

Je pleurais en silence ; je n'y tins plus, j'éclatai en sanglots.

— C'est donc vrai ! c'est donc vrai ! s'écria-t-elle en se frappant le sein et le visage... Mon enfant est mort ! on m'a tué mon enfant !... Allons, ajouta-t-elle résolument, menez-moi vers lui... Je veux le voir.

C'était là ce que je redoutais. J'essayai de la retenir ; mais elle m'entraînait avec une force surnaturelle.

— Je veux voir mon enfant... On ne m'empêchera pas

de voir mon enfant, disait-elle d'une voix ardente, éperdue.

— Madame, lui dis-je avec autorité, votre place, à cette heure, est près de votre mari; c'est près de lui que vous devez vous rendre d'abord. Quand j'ai quitté Gaston, il était déjà bien malade. Si vous manquez de courage, il mourra. Il n'y a que vous au monde qui puissiez le sauver. Si vous voulez qu'il vive, hâtez-vous. Vous n'avez pas un instant à perdre.

Ainsi que je l'avais prévu, elle s'empara avec avidité de ce nouvel aliment offert à son désespoir.

— Oui, dit-elle, oui, vous avez raison... Mais, mon Dieu, que s'est-il donc passé?

Et, sans s'inquiéter de savoir comment il se faisait que Gaston ne fût pas auprès de son fils, elle continuait de m'entraîner vers la grille. Au bout de quelques pas, elle chancela; je la portai dans ma voiture que j'avais laissée à la porte du parc.

Il était plus de minuit quand nous arrivâmes au château de M. de B... Mme de Valgrand ne savait qu'une partie de la vérité; elle croyait que son fils s'était tué en tombant du haut de la terrasse. Pendant le funèbre trajet, j'avais exalté son courage en lui parlant de son mari.

— Vous êtes pieuse, lui disais-je; vous êtes plus forte que lui. Vous avez Dieu pour vous soutenir; lui, le malheureux, n'a que vous.

J'avais la conviction que ces deux infortunés ne pou-



Le comte et son fils... « Le coup partit... L'enfant tomba, etc. » (Page précédente). Dessin de H. Valentin.

vaient être sauvés que l'un par l'autre; j'espérais que leur désespoir s'amortirait dans une pitié réciproque, dans un mutuel attendrissement. Je me trompais. A peine arrivé, je me précipitai vers l'appartement dont les fenêtres brillaient dans l'obscurité de la nuit. Je voulais préparer Gaston à la présence de sa femme. J'ouvris la porte et j'entrai. Mme de Valgrand, que j'avais laissée dans la calèche, m'avait suivi à mon insu; elle entra presqu'en même temps que moi. Gaston était assis sur un divan, l'œil morne, la bouche béante, dans l'attitude de l'hébétement ou de la folie. Il se dressa brusquement sur ses jambes, regarda sa femme, recula de deux pas, poussa un cri terrible et tomba raide sur le parquet. Quelques heures après, au lever du soleil, la voiture qui nous avait amenés rapportait au château de Valgrand Gaston, étendu sans vie près de moi, et le corps de l'enfant que la mère, à moitié folle, berçait sur ses genoux.

III.

Est-ce assez d'horreur, mon ami? Et pourtant je n'ai pas tout dit. Gaston se réveilla, mais non pas sa raison. Lorsqu'il revint à lui, il était fou. Folie furieuse que la présence de sa femme exaspérait au lieu de l'apaiser; folie d'autant plus affreuse qu'elle n'étouffait pas en lui la conscience de la réalité, et que la mémoire survivait au naufrage de l'intelligence! Il croyait qu'après avoir tué son

enfant il avait été condamné à mort, qu'il s'était enfui au moment où on le traînait au supplice, et que sa femme ne le cherchait que pour livrer sa tête au bourreau. Assez calme lorsqu'il était seul avec moi, il jetait des cris effrayants aussitôt qu'il l'apercevait. Vainement elle venait à lui, éplorée et suppliante; vainement elle essayait de le rassurer par de douces paroles: saisi de terreur, il se cachait derrière les meubles, ou, s'échappant des bras qui s'efforçaient de le retenir, allait, pâle et tremblant, se blottir dans les combles de son château, d'où j'avais bien de la peine à l'arracher pour le ramener dans sa chambre. J'avais cru d'abord à un délire passager; mais, loin de céder, la fièvre du cerveau redoublait. Il ne se laissait approcher que par moi; ma figure était la seule qui n'éveillât point sa défiance. Mme de Valgrand avait dû se résigner à ne plus paraître devant lui. La malheureuse avait tout perdu en un jour; elle avait, du même coup, perdu son mari et son fils. Supprimez le Dieu des affligés, ôtez à cette infortunée le Dieu qui relève et console, le Dieu bon qui compte nos larmes: je vous le demande, que lui restait-il?

J'ai vu là ce que peuvent la foi et la résignation chré-



Mario annonçant la fatale nouvelle à la comtesse de Valgrand (Page précédente). Dessin de H. Valentin.

tienne. Dans les grandes crises de la vie, la philosophie n'est d'aucun secours; la religion seule nous enseigne à souffrir. Qu'est-ce d'ailleurs que la force et le courage qui ne nous viennent pas du Ciel? Une question de tempérament; le chêne résiste, et l'arbuste est brisé. Mme de Valgrand se soumit et pria sur les ruines de son bonheur. Au plus fort de son désespoir, il ne lui échappa pas une insulte à la Providence; elle garda toujours l'attitude d'une sainte, d'une martyre. Elle savait qu'Olivier ne s'était pas tué en tombant, comme je l'avais raconté. Elle avait tout compris, tout deviné. Elle enferma cet horrible secret dans son cœur, et jamais il n'en fut question entre nous; seulement, au sentiment d'adorable pitié qu'elle éprouvait pour son mari, au redoublement de sa tendresse, à la façon tout angélique dont elle s'humiliait, pour ainsi dire, devant le malheur du pauvre insensé, je voyais bien qu'elle savait tout. Quand Gaston, broyé par la fatigue, succombait enfin au sommeil, elle se glissait dans sa chambre, s'agenouillait à son chevet, et, pendant qu'il dormait, elle lui parlait à voix basse.

Elle répandait ainsi, dans le silence de la nuit, les trésors d'amour et de douleur dont son âme était pleine. Il lui semblait qu'en se réveillant, Gaston, rendu à la raison, allait l'attirer dans ses bras, s'attendrir, pleurer avec elle. Vain espoir! La folie le ressaisissait à son réveil, et l'infortunée, forcée de s'éloigner, disparaissait comme une ombre plaintive.

Il s'agissait de prendre un parti. J'avais appelé le docteur Fouré, de Nantes. Vous le connaissez; vous n'ignorez pas que les plus aimables qualités de l'esprit et du cœur s'unissent, chez ce doux vieillard, à la science la plus éprouvée. Il ne s'entend pas seulement à guérir les maladies du corps; il est aussi le médecin des âmes, et j'en sais plus d'une qui lui doit la santé. Mme de Valgrand avait en lui une confiance absolue; à coup sûr il en était digne. Après quelques jours d'examen et de réflexions, il me prit à part et me dit:

— Je ne crois pas que le cerveau de ce malheureux jeune homme se relève jamais du coup qu'il a reçu. Il faudrait un miracle; la science n'en fait pas. La folie qui s'appuie sur la raison est presque toujours incurable. C'est comme l'erreur qui découle d'une vérité; la conclusion a beau être absurde, si les prémisses sont justes, elles la protégent et lui font comme un rempart inexpugnable. Cependant, nous devons tout tenter en vue d'une guérison, même impossible. M. de Valgrand ne peut pas rester ici. La présence de sa femme, la vue des lieux longtemps témoins de son bonheur entretiennent son exaltation, l'irritent et l'exaspèrent. Qu'il parte, qu'il s'éloigne. Dès qu'il se sentira à l'abri des poursuites qu'il croit avoir à redouter, son délire se calmera. Je réponds qu'une fois hors de France, sa folie, aujourd'hui furieuse, prendra un caractère tout pacifique, à la condition pourtant qu'on ne le contrariera pas. Pour le reste, laissons faire au temps; c'est le remède que nous conseillons, lorsque nous n'en avons pas d'autres.

Tel était l'avis du docteur; c'était aussi le mien. Je le soumis à Mme de Valgrand, qui ne chercha pas à le combattre.

— Mais, dit-elle en pleurant, puisque c'est moi qu'il fuit, je ne puis pas partir avec lui... Qui donc l'accompagnera?

— Moi, madame, lui répondis-je.

Le lendemain, par une nuit sans lune et sans étoiles, une chaise de poste attendait à la porte du parc. J'entraînai Gaston; je l'avais sans peine décidé à me suivre. J'étais censé avoir pris toutes les mesures qu'indiquait la prudence pour assurer son évasion. La nuit était sombre; ses serviteurs dormaient; sa femme ne se doutait de rien. Nous sortîmes à pas de loup. Arrivé à la grille, il se jeta dans la voiture. J'allais y monter à mon tour, quand je reconnus dans l'ombre Mme de Valgrand. Elle saisit ma main, et, malgré moi, la porta à sa bouche. Un instant après, les chevaux partaient au galop.

IV.

Quel voyage, mon ami! Tâchez de vous en faire une idée. Nous avions pris la route d'Italie. Ainsi que l'avait prédit le docteur, dès que nous eûmes passé la frontière, la folie de Gaston était devenue plus douce et plus traitable. Il n'y avait, à vrai dire, qu'un point de son cerveau qui fût attaqué; tout le reste était net et sain. Il parlait sur toute chose avec son bon sens ordinaire; mais il me suffisait de prononcer le nom de sa femme pour détraquer aussitôt sa raison. Nous allions de ville en ville, moi, essayant de le distraire, lui, traînant partout la désolation de son âme; car, si parfois sa démence semblait s'endormir, sa mémoire, plus implacable, ne lui laissait ni trêve ni répit. Ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, le malheureux ne réussissait qu'à changer de tortures. Cependant, je tenais religieusement la promesse que j'avais faite, en partant, à la comtesse et au docteur. Je leur écrivais, je les mettais au courant de tout. De leur côté, ils me répondaient assidûment. Deux mois après notre départ, je reçus, à Gênes, une lettre de Mme de Valgrand. Le croirez-vous? cette lettre se terminait par un cri d'espérance. Ce fut pour moi ce qu'est, pour le naufragé près de sombrer, la voile inespérée qu'il voit blanchir à l'horizon. Le docteur avait ajouté quelques lignes, qui confirmaient l'heureuse nouvelle et m'enjoignaient de la cacher avec soin à Gaston. Quelques mois plus tard, je recevais, à Florence, deux lettres par le même courrier, l'une de la comtesse et l'autre du docteur. La première était un hymne de pieuse reconnaissance; je la lus à genoux et je la mouillai de mes pleurs. La seconde renfermait mes instructions pour l'avenir. « Rien n'est désespéré, tout peut se réparer, ajoutait le vieillard après m'avoir montré le but vers lequel nous allions marcher; seulement, n'oubliez pas que M. de Valgrand doit tout ignorer, et que le succès de la campagne dépend de votre discrétion. »

Des mois, des années s'étaient écoulés sans apporter aucun changement dans l'état de notre pauvre ami. Nous avions parcouru presque toute l'Europe, nous avions visité l'Orient; sa folie l'avait suivi partout. Jusqu'au pied du mont Olympe, jusque sur les bords de la mer Morte, partout il avait vu des agents secrets de sa femme. A peine avions-nous planté notre tente, qu'il fallait la lever aussitôt.

— Mais, lui demandais-je parfois, comment t'expliques-tu que ta femme, une créature si douce, si tendre, si dévouée, veuille ta mort, et te poursuive avec un tel acharnement?

— Comment je me l'explique! s'écriait-il; mais tu es donc fou, Mario! Une mère pardonne-t-elle au meurtrier de son fils? Est-ce que je n'ai pas tué son enfant?...

Et c'étaient alors des colères et des emportements sans nom, des révoltes inouïes contre Dieu, d'incroyables blasphèmes contre la Providence, pendant qu'elle agissait pour lui.

Je mentirais, je me ferais meilleur que je ne suis, si je vous disais, mon ami, que je ne me sentis jamais défaillir sous le poids de la tâche que j'avais acceptée. C'était, croyez-le, une lourde tâche, et plus d'une fois je pensai en être écrasé. Le dévouement qui consistait à soigner les lépreux paraît doux et facile, lorsqu'on a vécu dans l'intimité d'un fou. Il y avait des instants où je m'interrogeais avec anxiété, où je me demandais si je n'étais pas fou moi-même, ainsi que l'affirmait Gaston. Aujourd'hui même, je ne suis pas bien sûr que la folie ne soit pas à la longue une maladie contagieuse.

Les lettres qui m'arrivaient de la patrie soutenaient mes forces, relevaient mon courage. Celles du bon docteur respiraient la confiance. Quoique toujours voilées par la douleur, celles de la jeune comtesse étaient comme ces ciels d'orage où le soleil brille à travers les nuées; le sourire s'y mêlait aux larmes, et de naïfs enchantements éclataient çà et là sous la tristesse des regrets. Trois ans s'étaient écoulés depuis notre départ; encore un an, et nous touchions à l'épreuve suprême; encore un an, et peut-être Gaston était sauvé!

Moins agitée que celles qui l'avaient précédée, cette dernière année ne devait pas être moins rude. Nous avions fini par nous installer dans un petit village d'Allemagne.

Depuis quelque temps, Gaston était tombé dans un état de prostration moins gênant, mais plus alarmant que les fureurs de la démence. Il restait des jours, des semaines entières sans prononcer une parole. Si j'essayais de le tirer de la torpeur où je le voyais enseveli, il me regardait d'un œil éteint et souriait d'un air hébété. A tout ce ce que je lui disais, il répondait invariablement : Olivier est mort, c'est moi qui l'ai tué. Le nom de sa femme le faisait encore tressaillir ; mais la folie n'agissant plus que sur des facultés épuisées, il retombait presque aussitôt dans sa morne immobilité. Indifférent à toutes choses, il ignorait et ne s'inquiétait pas de savoir où je l'avais conduit : tous les lieux lui étaient bons, pourvu qu'il ne fût pas en France. Justement effrayé, j'avais écrit au docteur pour le supplier d'abréger un si long martyre ; mais le docteur impitoyable m'avait répondu : Attendez.

V.

Enfin le grand jour était proche. Il y avait quatre ans que nous avions quitté la France. Un soir, j'annonçai brusquement à Gaston que nous allions partir.

— Pourquoi partir? dit-il ; nous sommes bien ici, restons-y.

— Il n'y a pas à hésiter, répliquai-je. Notre retraite est découverte encore une fois ; j'ai vu rôder dans le village des hommes à mine suspecte. Il y va de ton salut.

Chose étrange ! ce malheureux tenait à la vie. Dieu laisse à la folie même l'instinct de la conservation. Il se leva et me suivit.

— Où allons-nous ? me demanda-t-il, quand nous fûmes dans la voiture.

— En Russie, répondis-je sans hésiter.

Il poussa un profond soupir, appuya sa tête contre les coussins, et s'abîma dans l'espèce de léthargie d'où je l'avais un instant arraché.

La chaise de poste, qui nous emportait au galop des chevaux, roula, sans s'arrêter, pendant trois nuits et trois jours. J'avais placé des vivres dans le coffre, afin de n'avoir pas à descendre dans les auberges. Nous allions comme la tempête. Tant que dura le trajet, Gaston ne m'adressa pas une question ; il ne jeta pas un regard sur les paysages que nous traversions. Une seule fois il ouvrit la bouche pour me dire, en grelottant : Il fait froid ici..., nous arrivons. Et il s'enveloppa dans son manteau.

Vers le milieu de la quatrième nuit, par un temps sombre, la voiture s'arrêta devant une habitation où l'on n'apercevait pas une seule lumière. J'invitai Gaston à descendre et le conduisis à tâtons à travers de longs corridors. Comme j'ouvrais la porte d'une chambre obscure :

— Où sommes-nous? me dit-il.

— Dans un village, près de Moscou.

Et comme il s'étonnait des ténèbres où toute la maison était plongée, je lui répondis qu'on nous avait peut-être suivis, et que je craignais d'éveiller les soupçons. Satisfait de ma réponse et brisé par la fatigue, il se coucha sans lumière et s'endormit d'un profond sommeil.

VI.

Il faisait jour depuis longtemps, lorsque Gaston se réveilla. Un gai soleil d'automne entrait à pleins rayons dans sa chambre. La brise, imprégnée de la senteur des bois, se glissait par la fenêtre entr'ouverte, et apportait jusqu'à lui des émanations embaumées qui le pénétraient à son insu, et dont il subissait, sans chercher à s'en rendre compte, la douce et mystérieuse influence. Ebloui par le vif éclat de la lumière, ses yeux s'étaient refermés presque aussitôt ; il resta quelques instants plongé dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, bercé par les mille rumeurs qu'il entendait jadis à son réveil. C'était le chant des pâtres, le roucoulement des ramiers, le fracas lointain des écluses, le caquetage du moulin, et, plus rapprochés, de joyeux cris d'enfant qui partaient, comme des fusées, dans l'air sonore et frais du matin. Ces bruits, ces mélodies agrestes le reportaient vaguement aux jours heureux de sa jeunesse. Il murmura d'une voix étouffée le nom de son fils et celui de sa femme ; une larme gonfla sa paupière et mouilla ses cils abaissés. Cependant les pensées orageuses, un moment assoupies, commençaient à gronder dans son sein. Il s'accouda brusquement sur sa couche, et promena autour de lui un regard étonné. Il était chez lui, sous le toit de ses pères, sous ce toit qui avait si longtemps abrité son bonheur. Il reconnaissait un à un tous les objets qui l'entouraient, ses livres, ses tableaux, ses meubles, ses tentures, et tous les riens charmants qui donnent la vie aux lieux que nous habitons. Il passa sa main sur son front, comme un homme qui se demande s'il n'est pas le jouet d'une illusion ou la dupe d'un songe. En tournant la tête, il aperçut, debout au chevet, sa femme et le docteur qui l'observaient tous deux en souriant.

— Eh bien ! mon cher comte, dit gaiement le vieillard, il me semble que nous n'allons pas mal, ce matin. Nous voilà tiré d'affaire ; mais nous l'avons échappé belle. Nous pouvons nous vanter, comme Thésée, d'avoir vu les sombres bords.

— Ah ! s'écria Mme de Valgrand, c'est vous, docteur, qui l'avez sauvé !

— Moi, madame?... Monsieur le comte s'est, pardieu ! bien sauvé lui-même. Il n'a pas voulu se laisser mourir comme un sot, et, quand je pense à toutes les bonnes raisons qu'il a d'aimer la vie, j'estime que Monsieur le comte a bien fait.

— Cher Gaston ! s'écria Mme de Valgrand avec l'accent d'une tendresse passionnée... Savez-vous, mon ami, que vous nous avez inquiétés? Savez-vous que dans votre délire vous ne connaissiez plus votre femme...? Tu me reconnais bien, n'est-ce pas, maintenant? Je ne te fais plus peur? C'est moi, moi qui t'aime, moi qui ressuscite avec toi !

— Voyons un peu ce que dit ce pouls, ajouta le docteur en prenant la main de Gaston.

— Eh bien, docteur? demanda la jeune comtesse.

— Eh bien ! madame, ce pouls ne craint pas d'affirmer qu'avant huit jours Monsieur le comte sera sur pied, et qu'en attendant, il prendrait volontiers un bouillon offert par votre blanche main.

En ce moment, Germain entra. Il s'approcha du lit de son maître et s'informa de sa santé, absolument comme s'il l'eût vu la veille. Gaston regardait tour à tour sa femme et le docteur. Il croyait rêver. Tout à coup il tressaillit et se dressa sur son séant... Il avait entendu une voix enfantine qui gazouillait sous sa fenêtre. Mme de Valgrand alla vers la croisée, souleva le rideau, et prononça ces simples paroles :

— Olivier, viens donc dire bonjour à ton père.

La porte s'ouvrit, un beau petit garçon entra vivement dans la chambre. Il sauta sur le lit, jeta ses bras blancs autour du cou de Gaston, et lui dit :

— Bonjour, papa...

C'était lui, c'était Olivier. L'œil même d'une mère aurait pu s'y tromper. C'était Olivier, tel que nous l'avions vu, le jour fatal où son père l'avait amené chez moi. C'étaient les mêmes yeux, bleus et limpides, la même bou-

che, fraîche et souriante, les mêmes cheveux, blonds et fins. Il avait, près du sourcil droit, le même signe brun, et, à la naissance du nez, sous la transparence de la peau, la même veine azurée, pareille à la moitié d'un anneau de lapis. Immobile, éperdu, sans voix, Gaston le dévorait des yeux et promenait sur lui des mains avides et tremblantes. Enfin, par un mouvement brusque, il déchira plutôt qu'il n'ouvrit la blouse de l'enfant, et, en voyant blanche et unie comme une feuille d'ivoire cette poitrine sur laquelle il cherchait vainement la trace du coup qu'il avait cru mortel, frappé de stupeur, trop faible pour des émotions si violentes, il tomba évanoui, avec le petit dans ses bras.

VII.

Lorsqu'il reprit ses sens, Mme de Valgrand et le doc-



Quatre ans après. « C'était lui ! c'était Olivier ! » (Page précédente). Dessin de H. Valentin.

teur étaient assis à son chevet ; Olivier jouait sur le pied du lit.

— O mes amis, dit-il enfin, que s'est-il passé? que se passe-t-il?

— Ce qui s'est passé, mon cher comte? répondit le vieux docteur. Vous avez été très-malade. Vous avez eu ce que nous autres, gens de la Faculté, nous appelons une méningite, ni plus ni moins, mon cher enfant. Ce qui se passe? vous le voyez. Avec la santé vous avez retrouvé la raison, et avec la raison le bonheur. Ce n'était pas plus difficile que cela.

— Papa est guéri, papa n'est plus malade... Je suis bien content, moi! dit Olivier qui feuilletait un livre d'images que Gaston se souvenait d'avoir un jour rapporté de Nantes à son fils.

— Une méningite!... murmura Gaston, comme se par-

lant à lui-même... Mais, docteur, j'ai donc été fou? ajouta-t-il en attachant sur le vieillard un regard inquiet.

— Dame! mon cher comte, entre nous, vous n'aviez pas la tête en fort bon état. Vous avez, pendant six semaines, passablement battu la campagne; sans quitter votre lit, vous avez fait beaucoup de chemin, en compagnie de votre ami Mario.

— Six semaines! s'écria Gaston. Il me semble que des siècles se sont écoulés depuis le jour...

— Depuis le jour où vous êtes tombé malade, dit la jeune femme achevant la phrase qu'il avait commencée. Oh! mon ami, ces six semaines ont été, pour nous aussi, des siècles d'angoisses et de douleurs.

— Six semaines! répétait Gaston.



Le comte et la comtesse au tombeau d'Olivier. « Dieu est bon. » (Page suivante). Dessin de H. Valentin.

— Un mois et demi de fièvre et de délire... Monsieur le comte ne se tient pas pour satisfait? s'écria le docteur en riant.

— Mais comment tout cela est-il donc arrivé? demanda Gaston avec une curiosité hésitante.

— Je vais vous le rappeler, mon ami, dit la jeune comtesse en travaillant à un ouvrage de tapisserie, interrompu depuis quatre ans et commencé sous les yeux de Gaston. Vous étiez allé avec Olivier dîner chez notre cher voisin. Le temps était à l'orage depuis plusieurs jours; votre tête souffrait déjà. Après le repas qui, dit-on, avait été fort gai...

— Beaucoup trop gai, dit le docteur en manière de réflexion.

— Vous étiez passé sur la terrasse, et là, vos amis s'amusaient, amusement cruel, à tirer les oiseaux du bon

Dieu. Mario assure que déjà vous aviez la figure en feu.

— Monsieur le comte, ajouta le docteur, avait bu, au dessert, trop de vin de Vouvray.

— Malgré la promesse que vous m'aviez faite la veille, vous prîtes un fusil.... le fusil de Mario...

— Oui, oui, c'est bien cela !... s'écria Gaston, qui sentait se réveiller en même temps et sa raison et sa folie... J'avais pris le fusil de Mario... Olivier était à vingt pas de moi... Je relevai brusquement mon arme... Le coup partit...

— Et Monsieur le comte tomba, dit tranquillement le docteur; Monsieur le comte tomba foudroyé. Voilà ce que c'est que de boire trop de vin de Vouvray au dessert.

— Et de désobéir à sa femme, ajouta Mme de Valgrand; mon ami, Dieu vous a puni.

— Et alors, que se passa-t-il ? demanda le jeune homme en essuyant la sueur qui perlait sur son front.

— Ce qui devait se passer, répondit le vieillard. On vous rapporta chez vous sur un brancard. Vous jugez quelle agréable surprise pour cette bonne petite comtesse qui vous avait vu partir dispos et bien portant ! Deux heures après, j'étais assis, comme à présent, à votre chevet. Pour parler franc, je vous croyais perdu. Vous ne savez donc pas, mon jeune ami, ce que c'est que le vin de Vouvray ? C'est de la méningite en bouteille. Le lendemain, vous aviez une fièvre ardente, et le plus joli délire qui ait jamais fait extravaguer la cervelle d'un galant homme. Comme vous y alliez, vertu Dieu ! Quelle imagination ! Quel galop effréné dans les champs de la fantaisie ! Vous souvient-il des beaux rêves dont vous nous avez régalés ?

— Oh ! des rêves affreux, docteur ! s'écria Gaston en cachant son visage entre ses mains.

— Oui, mon enfant, dit le docteur; oui, des rêves épouvantables... Mais regardez un peu ce gaillard-là, ajouta-t-il en montrant Olivier; a-t-il l'air d'avoir reçu une charge de plomb dans la poitrine ? Et cette bonne et charmante femme, vous fait-elle l'effet de vouloir vous livrer au bourreau ?

La figure de Gaston s'était éclairée comme par enchantement. Les fantômes qui l'obsédaient depuis quatre ans venaient de s'évanouir, emportant avec eux le spectre sanglant de la réalité. Il ouvrit ses bras à sa femme, à son fils, et, les réunissant tous deux dans une même étreinte, il les inonda de pleurs et de baisers.

J'arrivai sur ces entrefaites. Je venais d'abattre le buisson de barbe que j'avais laissé pousser pendant le voyage, et qui, la veille encore, me donnait l'aspect d'un bandit italien. Quelques coups de rasoir m'avaient rajeuni de quatre ans. J'étais vêtu comme le jour où Gaston avait dîné chez moi. Il eut, en me voyant, un moment de trouble et d'hésitation. Je n'eus pas l'air de m'en apercevoir; je le félicitai de sa guérison, et plaisantai de mon mieux sur les voyages que nous avions faits ensemble, à si peu de frais.

— Décidément, ajoutai-je, je te croyais la tête plus forte. Quand tu viendras dîner chez moi, je jure bien que tu ne boiras que de l'eau.

Cela dit, j'embrassai Olivier, que j'avais caressé dans la matinée, et qui me traitait déjà comme une vieille connaissance.

— Tu connais ce monsieur ? lui demanda Gaston.

— C'est le bon ami à papa, répondit sans hésiter le cher petit être qui n'avait pas oublié sa leçon.

C'est ainsi qu'Olivier m'appelait autrefois. La mère, que la question adressée à l'enfant avait fait frissonner, retint à peine un mouvement de joie qui pouvait la trahir: elle courut à lui et le baisa.

— Allons, allons, dit le docteur, assez d'émotions en un jour ! Monsieur le comte a besoin de repos. Faites-moi l'amitié de déguerpir et de laisser mon malade en paix.

A ces mots, il nous entraîna.

— Sauvé ! il est sauvé !...

Et nous nous embrassions en pleurant.

— Maman, demanda le petit qui tirait Mme de Valgrand par sa robe, ai-je dit comme il fallait dire ?

— Oui, cher trésor perdu et retrouvé; oui, cher ange envolé que m'a rendu le Ciel ! s'écria la comtesse en l'enlevant entre ses bras.

VIII.

Gaston était sauvé en effet. Au bout d'un mois à peine, il avait repris les habitudes de sa vie heureuse. Tout le monde autour de lui, amis, serviteurs, connaissances, se prêtait pieusement à la ruse innocente qui venait de lui rendre la raison. Entretenir, prolonger son erreur, était notre étude constante, notre unique préoccupation. Olivier lui-même, grâce à la vigilance de sa mère, grâce aussi à je ne sais quel merveilleux instinct, semblait s'appliquer à reproduire tous les gestes, toutes les inflexions de voix, toutes les locutions familières qui pouvaient abuser la tendresse du convalescent. Quatre années de deuil et de veuvage avaient laissé des traces profondes sur le visage de Mme de Valgrand; mais Gaston était si changé lui-même, qu'il ne songeait guère à s'en étonner, et la pâleur de la jeune femme, ses traits flétris, ses yeux brûlés de larmes, s'expliquaient d'ailleurs par les nuits sans sommeil qu'elle avait dû passer au chevet de son mari.

Cependant, à mesure qu'il retrouvait les forces et la santé de la jeunesse, une sourde inquiétude grondait au fond de sa destinée. Déjà le vague sentiment de la réalité, qui nous poursuit au sein des rêves, commençait à se glisser sous l'illusion qui le berçait. En dépit de nos soins, de subites lueurs éclairaient la nuit de l'abîme où s'étaient englouties quatre années d'épouvante et de désespoir: penché sur le bord du gouffre, il y plongeait un regard effaré, et se demandait si c'étaient bien, en effet, la fièvre et le délire qui avaient enfanté tous les monstres qui l'habitaient.

Depuis quelques semaines, il manifestait le désir de venir me voir. Nous avions imaginé vingt prétextes pour l'en détourner. Un matin, il sortit seul et se dirigea vers mon petit manoir. Arrivé sur la terrasse, il s'arrêta à la place fatale et n'alla pas plus loin.

A partir de ce jour, son humeur, si facile naguère et si bienveillante, était devenue inégale et presque farouche. Il avait des heures de sombre mélancolie que rien ne parvenait à distraire, où la présence d'Olivier l'irritait. Il se surprenait parfois à l'observer d'un œil défiant. Parfois aussi il le contemplait avec bonheur; mais, dans ce bonheur même, pour ceux qui en étaient témoins, il y avait un côté douloureux, presque aussi poignant que la folie. Nous redoutions sa clairvoyance, et son aveuglement nous navrait. Nous sentions bien que sa guérison ne serait complète que lorsqu'il aurait soutenu, sans faiblir, le sinistre éclat de la vérité; mais le docteur pensait qu'il fallait

attendre; et quelle main oserait arracher le bandeau qu'il avait sur les yeux?

Il avait fini par remarquer que sa femme sortait tous les soirs, quelquefois seule, plus souvent avec Olivier, sans jamais dire où elle allait.

Un soir, qu'ils étaient sortis tous deux, Gaston, à leur insu, s'avisa de les suivre. Après une heure de marche sur le flanc de la colline, il les perdit de vue au tournant du sentier. Parvenu lui-même au sommet du coteau, il les chercha vainement des yeux, et, décidé à les attendre, s'assit sur un mur à hauteur d'appui, tapissé de mousse et de lierre. Au bout de quelques instants, il s'aperçut que le mur dont il s'était fait un lit de repos servait de clôture au cimetière du village. Il passa dans l'enceinte, et, marchant à pas lents, se prit à regarder une à une les tombes rustiques, presque toutes enfouies sous les fleurs et la verdure. Il allait se retirer, lorsqu'à l'angle du champ funèbre il découvrit, à demi cachée par des buissons de chèvrefeuille et de rosiers, une plaque de marbre surmontée d'une croix, qu'en cet instant frappaient les derniers rayons du soleil. Il s'approcha et lut cette inscription :

OLIVIER DE VALGRAND,
MORT
LE 2 SEPTEMBRE 1840,
A L'AGE DE TROIS ANS ET TROIS MOIS.

—

PRIE POUR TON PÈRE, O MON CHER ENFANT !

IX.

Gaston comprit tout.

Il tomba agenouillé et demeura longtemps le front dans la poussière.

Lorsqu'il releva la tête, Mme de Valgrand et son fils se tenaient debout, devant lui, pareils à deux anges gardiens.

— Dieu nous l'a rendu, mon ami, dit la jeune femme en poussant Olivier dans les bras de son père.

— Dieu est bon, répondit Gaston.

Et il pressa l'enfant sur son cœur.

Aujourd'hui, ajouta Mario en terminant ce simple récit, Gaston croit à la Providence.

JULES SANDEAU.

LE NOUVEAU PARIS.—LE QUARTIER BEAUJON.

L'HOTEL DE M. ARSÈNE HOUSSAYE.

Le quartier Beaujon. Pays des lettres et des arts. La maison de Balzac. Anecdotes. Un rival de Napoléon. Une locataire anglaise. Le cèdre de M. J. Gigoux. MM. Béranger, Lamennais, L. Ulbach, Gudin, le duc de Brunswich, Dantan, le comte de Niewerkerque, Clésinger, Daniel Stern, etc. L'hôtel de M. Arsène Houssaye.

Après avoir traversé l'ancien Paris à *vol d'histoire* (1), et embrassé, à vol d'oiseau, le Paris moderne, il nous reste à parcourir chaque quartier du nouveau Paris, du Paris présent et à venir.

Les rues de Rivoli, de Strasbourg, des Ecoles, etc., étant encore en fusion; les rues de Richelieu, des Pyramides, etc., attendant le marteau pour s'embellir sous la truelle ; le Louvre s'élevant pierre à pierre vers le faîte qui couronnera le plus beau palais du monde, nous commencerons notre promenade par un de ces quartiers où Paris s'étend à loisir et à plaisir, sans bouleversement et sans révolution, cherchant et trouvant de l'air et de la verdure, des jardins et des arbres, des fleurs et des oiseaux.

Vous voyez que nous entrons aux Champs-Elysées, ce paradis terrestre de la capitale française.

La plus fraîche et la plus curieuse oasis des Champs-Elysées est sans contredit le quartier Beaujon, qui, épanoui d'hier entre l'Arc-de-Triomphe et le faubourg Saint-Honoré, forme déjà toute une ville d'hôtels sculptés et de parcs ombreux, patrie adoptive des grands seigneurs, des poëtes, des écrivains et des artistes.

C'est un pays perdu, inutile et charmant. On n'y voit pas un omnibus ni un homme d'affaires; on y respire les lilas et les roses, les ébéniers et les acacias. Les maisons s'y installent tout à l'aise, entre un cèdre du Liban et un sapin de Virginie. Cela s'appelait naguère la Folie-Beaujon. On y allait jouer et danser. On y va maintenant se reposer, étudier, rêver, soupirer et vivre en paix, et tailler des villas parisiennes dans l'ancien parc du millionnaire dont il ne reste plus que le nom, sauvé par la fondation d'un hospice.

Le quartier Beaujon est campé fièrement sur une montagne qui ne s'est pas soumise au niveau des édiles, et qui regarde en face, quoique d'un peu loin, les hauteurs de Montmartre.

A ses pieds bouillonne l'immense fournaise de Paris; dans sa perspective se dressent les Invalides, Saint-Sulpice, le Panthéon, Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, tous les géants du passé. — Quant au géant d'hier, l'Arc-de-Triomphe, il est le portique de Beaujon, qui mesure le ciel à travers ses arcades.

Dès que vous entrez là, vous êtes chez les hommes de lettres et les artistes. Sortez-vous du faubourg du Roule, aujourd'hui faubourg Saint-Honoré, au tournant même de la première rue, voici la maison de Balzac, habitée encore par sa veuve, et qui porte le nom du grand écrivain depuis sa mort.

L'auteur d'*Eugénie Grandet*, qui devait mourir étouffé par le cœur, chercha toujours le grand air des Champs-Elysées.

Un jour, il voulut acheter une maison de l'autre côté de cette promenade, aux environs de la Seine. Le propriétaire crut le flatter beaucoup en lui disant : — Vous n'êtes pas, monsieur, le premier personnage qui ait songé à s'établir ici. Le grand empereur Napoléon a failli acquérir mon hôtel pour élever le palais du roi de Rome...

— L'empereur Napoléon ! s'écria Balzac désenchanté... Alors, monsieur, nous ne ferons pas affaire ensemble!...

Et l'écrivain tourna le dos en murmurant : — L'empereur Napoléon ! je rencontrerai donc cet homme-là partout devant moi !...

Il faut expliquer cette boutade. Balzac, qui se croyait le roi de son siècle, ne voyait au-dessus de sa renommée

(1) Voyez le numéro de juillet dernier.

que la gloire de Napoléon, et il était naïvement jaloux du moderne Charlemagne.

Il avait placé dans son cabinet le buste du vainqueur d'Austerlitz, avec cette inscription tracée de la meilleure foi du monde :

Dominer le monde par la plume, comme il l'a dominé par l'épée, — et ne pas finir à Sainte-Hélène.

Hélas ! Balzac a fini à Beaujon, avenue Fortunée, et son nom donné par sa mort à cette rue suffit sans doute à son amour-propre désabusé là-haut.

C'est dans cette jolie maison, ornée d'un plus joli parterre, que l'auteur de la *Comédie humaine* avait amassé les richesses artistiques qui faisaient sa joie (1).

C'est là qu'il fut le héros de l'aventure étrange révélée sur sa tombe par l'indiscrétion d'un biographe (M. Guinot).

Les visiteurs inconnus affluaient à Beaujon, et Balzac



Hôtel de M. Arsène Houssaye. Côté de la rue de Chateaubriand. Dessin de M. E. Breton.

accueillait toujours avec politesse ces fâcheux, qui n'avaient d'autre but que de satisfaire une curiosité flatteuse. C'était une petite misère de la célébrité, que l'illustre romancier supportait avec toute la philosophie de l'amour-propre.

Parmi ces visiteurs, il y avait beaucoup d'étrangers, des personnes de distinction et des dames en grand nombre. Balzac écrivait pour les femmes, et il ne pouvait se dérober aux témoignages de leur admiration et de leur reconnaissance.

Un jour, il reçut la visite d'une jeune dame anglaise qui se recommandait par son nom et par ses excellentes manières. Aux premiers mots de la conversation, Balzac sut qu'il parlait à une femme appartenant au monde aristocratique, veuve, riche et indépendante. Le reste de l'entretien lui apprit que son interlocutrice était de plus une femme d'esprit.

(1) Il y a quelques années, le *Musée* a publié les gravures de la commode et du secrétaire de M. de Balzac, avec un article de M. Léon Gozlan (Voyez les Tables).

La visite, qui s'était prolongée pendant près de deux heures, se renouvela le surlendemain.

— Monsieur, dit l'Anglaise à cette seconde apparition, je viens revoir votre maison qui me plaît infiniment.

— C'est très-flatteur pour elle, répondit Balzac.

— Une maison charmante, un jardin délicieux; voilà bien la retraite champêtre qui convient à mes goûts. Aussi ai-je résolu de l'acquérir.

— Mais, madame, ma maison n'est pas à vendre.

— Cependant, si l'on vous en offrait un bon prix?

— Je ne sais pas trop si cela me déciderait.

— C'est que je ne vous ai pas encore dit la somme que j'y mettrais.

— Eh bien, madame, parlez.

— Je vous en donne quinze cent mille francs.

— Plaît-il? fit Balzac qui croyait avoir mal entendu.



Hôtel de M. Arsène Houssaye. Côté du jardin. Dessin de M. E. Breton.

— Je dis quinze cent mille francs, ou, si vous l'aimez mieux, un million et demi; ou bien encore, britanniquement parlant, soixante mille livres sterling. Et je paye comptant.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, madame? dit Balzac.

Et, en effet, la maison valait tout au plus cinquante mille francs.

— Du tout, reprit l'Anglaise, je parle très-sérieusement. Seulement je n'ai pas tout dit.

— Voyons?

— Je prends la maison telle qu'elle est, avec tout ce qu'elle renferme. Avec le mobilier...

— Qui est bien simple.

— Avec les manuscrits...

— Qui ne valent pas grand'chose.

— Et enfin avec le propriétaire.

— Ah!

— Vous voyez bien que ce n'est pas trop cher, et que

je ne puis me dispenser de mettre ma fortune tout entière dans l'acquisition d'un époux.

Ce fut avec infiniment d'esprit et de grâce que l'Anglaise, profitant de la surprise qui ôtait pour un moment la parole à Balzac, justifia ce que sa proposition avait d'étrange. Son excuse était dans l'excentricité naturelle et familière au caractère anglais. Elle pensait qu'avec un homme supérieur on pouvait s'affranchir des formes ordinaires. Sa démarche, qui au premier abord semblait si prompte, était le résultat de longues réflexions et d'un sentiment né dans la lecture des œuvres délicates et charmantes du sympathique romancier.

— Si votre proposition est étrange, reprit Balzac (et elle l'est en effet parce que j'en suis peu digne), ma réponse sera bien plus singulière encore. Vous m'offrez une femme jeune, belle, spirituelle, aimable, bien née, riche, et je la refuse ; mais ce motif ne saurait vous blesser, et vous le comprendrez lorsque je vous en aurai dit le motif.

Ce motif était que le propriétaire de Beaujon ne s'appartenait plus; qu'il avait engagé son cœur, sa foi, son avenir dans un attachement sans espoir, puisque celle qui en était l'objet se trouvait enchaînée à un autre par les liens du mariage; mais Balzac n'en était pas moins inébranlable dans sa fidélité.

La sentimentale Anglaise comprit tout cela, et n'en eut que plus d'estime pour l'illustre écrivain et plus de regret de ne pouvoir s'unir à lui.

Voilà certes un bel exemple de désintéressement et de constance chevaleresque, qui eut sa récompense dix ans plus tard, lorsque la femme à qui Balzac faisait ce sacrifice devint veuve et couronna sa fidélité en lui donnant, avec sa main, plus qu'il n'avait refusé d'une autre.

Car, au lieu de finir à Sainte-Hélène, Balzac a fini à Austerlitz, en mourant dans la force de l'âge et du talent, quand la richesse, la gloire et le bonheur venaient de se réunir dans sa maison.

Le voisin de Mme de Balzac est M. J. Gigoux, le peintre de *Cléopâtre*, le vigoureux et fin coloriste, qui a illustré Lesage par son crayon avant de s'illustrer lui-même par son pinceau. M. Gigoux passant, il y a dix-huit mois, à Beaujon, remarqua un cèdre qui est peut-être le plus bel arbre de Paris.

— Faisons ici notre tente, se dit-il aussitôt, et demeurons à l'ombre de ce géant.

Et voilà notre artiste qui achète un terrain, deux terrains, trois terrains, et qui crée un grand atelier pour ses tableaux, un petit appartement pour sa personne, et un beau jardin pour son cèdre.

Près de la rue de Balzac, vous trouvez la rue de Chateaubriand, près de la rue de Chateaubriand, la rue de lord Byron, et les habitants de ces rues sont des savants, des poëtes, des artistes, des amateurs illustres. Béranger, le chansonnier qui n'a plus besoin d'épithètes, mais qui en recevra d'assez rudes de la postérité, et M. Arsène Houssaye le directeur de la Comédie-Française, le résurrectionniste charmant du dix-huitième siècle, demeurent tous deux dans la rue de Chateaubriand. A quelques pas, rue de Monceau, loge notre collaborateur M. Louis Ulbach, que son talent seul vient d'élever à la direction de la *Revue de Paris*, ce qui ne l'empêchera pas de nous conter, un de ces jours, dans le *Musée des Familles*, la curieuse légende de la *Dame Blanche de Bade*.

Outre l'ombre et la veuve de Balzac, la rue qu'il a baptisée réunit dans des hôtels splendides M. Gudin, le grand seigneur de la peinture, et M. le duc de Brunswick, le grand seigneur de la fantaisie. C'est de là que le prince détrôné part le matin pour visiter les astres en ballon, et le soir pour illuminer les bals de ses boutons de diamants, qu'il semble avoir empruntés au soleil dans ses ascensions aériennes.

M. de Lamennais habitait hier la rue de lord Byron. M. Théophile Gautier l'habitait avant-hier.

Dans le même pays, à quelques jardins de distance, voici l'institution de Sainte-Catherine, où les jeunes filles s'élèvent dans la force et dans la grâce, sous le sceptre de l'ancienne directrice de la pension d'Aubrey; voici la maison du sculpteur Dantan, l'atelier de M. le comte de Niewerkerque, celui du peintre Giraud, celui du feu comte d'Orsay, où M. Clésinger pétrit aujourd'hui ses beaux marbres, l'hôtel de la comtesse d'Agout (Daniel Stern), celui de la comtesse d'Orsay, présentement Mme Cooper, auteur d'agréables romans; — et de l'autre côté des Champs-Élysées, celui de M. et de Mme Émile de Girardin.

Mais nous avons passé trop vite devant l'hôtel de M. Arsène Houssaye. Revenons-y et entrons, puisque nous y trouverons bon visage d'hôte... et de collaborateur.

Cet hôtel est le bijou du quartier. C'est encore et toujours la *Folie Beaujon*. Notre habile dessinateur vous le montre sous ses deux faces, face de la rue et face du jardin ; le style gothique, le style renaissance et le style indou, fondus ensemble par l'architecte Dussillon. Supposez les tours en porcelaine, et vous vous croirez au bord de l'Indus. C'est simple et royal, sévère et coquet, mystérieux et charmant.

Le jardin est un morceau de l'ancien parc Beaujon. Il est dominé par deux arbres enroulés de lierre, qui ont vu les folies du défunt banquier. Un vieux jardinier les a reconnus avec une émotion d'enfant. Un jet d'eau s'élance, à leurs pieds, d'une grotte de rocaille, et retombe en perles dans un bassin tapissé de fleurs grimpantes. Derrière les arbres antiques, un jeune pavillon chinois dresse sa girouette, son toit polygonal, ses verres de couleur et ses ornements fantasques. La serre au midi, les fruits mêlés aux fleurs, les tonnelles où court le pampre, les arbustes embaumés, la basse-cour pleine d'oiseaux rares, donnent à l'ensemble l'aspect d'un petit Jardin des Plantes.

Toutes ces découpures qui foisonnent au balcon, autour des fenêtres, le long des tourelles, au-dessous de la toiture, sont des sculptures en bois d'un goût original et harmonieux.

Le salon s'ouvre de plain-pied dans le jardin; entrons dans le salon. Quel savant désordre de richesses artistiques! Ces vitraux sont anciens et résument tout l'art gothique allemand. Une vieille cour germanique y défile avec ses types naïfs, ses costumes éblouissants et ses attributs singuliers. Remarquez ce renard cajolant ce corbeau : est-ce la fable de La Fontaine? Non pas ; c'est l'origine de cette fable, — un chapitre de ce curieux *Roman du Renard*, que le *Musée des Familles* ressuscitait l'an dernier. Le plafond est du style renaissance, avec poutres et pendentifs bleus et or. La cheminée, sculptée en plein chêne et surmontée d'une glace sans tain, paraît flamboyer en plein air, au-dessous de vases chinois gigantesques, où tout un monde revit dans le bariolage de Kanton, à l'ombre des plantes extérieures qui se penchent comme pour un spectacle.

La galerie des tableaux est à l'avenant : c'est une des plus belles collections de portraits de femmes des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles : Mme de Montespan, par Mignard; Mmes de Maintenon, de Pompadour

et du Barry, etc., etc.; plus un Louis XV, par Vanloo; le portrait de Mme Houssaye, par H. Lehmann, et le *Combat d'Arabes*, d'Eugène Delacroix.

Dans la salle à manger, les vitraux continuent et les tableaux recommencent. On y reconnaît un Boucher, un Claude Vignon, etc. Les belles portes renaissance ont des serrures qui sont des bijoux de fer, le luxe le plus rare aujourd'hui.

Montez l'escalier; les peintures y montent avec vous; un chef-d'œuvre ou un gracieux visage vous sourit à chaque marche: voici un Fontenelle, par Rigaud; une Sévigné, par Nanteuil; une princesse de Lamballe, une Gabrielle d'Estrées, les duchesses de Guise et du Maine, la Nina Biancoletti, de Watteau, etc.

Le cabinet de M. Houssaye n'a qu'un Molière, — juste hommage du directeur de la Comédie-Française, — et un portrait par Mme Edmée de Brucy, l'élève la plus habile peut-être de Prud'hon.

Chez Mme Houssaye, voici Prud'hon lui-même dans un de ses meilleurs ouvrages, une étude de femme qui rappelle évidemment Mme Récamier.

Allons jusqu'à la lanterne de l'édifice, et nous verrons tout Paris se dérouler à nos pieds, depuis l'Arc-de-Triomphe jusqu'à la Bastille, et depuis les Invalides jusqu'aux sommets de Montmartre : tableau philosophique et poétique, sévère et doux à la fois pour l'écrivain qui contemple cette tempête humaine du haut de son ermitage noyé dans la verdure, au bruit du chant des merles et des rossignols.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
... Alterius spectare laborem.

P.-C.

HISTOIRE NATURELLE. ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

LE DERNIER SOUVENIR. HISTOIRE D'UN DAHLIA.

Au mois de novembre dernier, M. Jardineur vous avait promis quatre histoires. Il vous en a conté deux, formant la monographie du chrysanthème, et ouvrant la physiologie du collectionneur. Nous venons aujourd'hui, à sa place, vous conter la troisième, qui a pour sujet le dahlia, et pour héros l'amateur de cette plante.

Justement, la riche fleur du Mexique étoile déjà notre jardin, et probablement le vôtre, de ses innombrables corolles, nuancées de toutes les splendeurs de l'arc-en-ciel.

Si vous avez comme nous celle que les Anglais appellent *Forget me not*, et les Français le *Dernier souvenir*, vous vous intéresserez doublement au drame intime et poétique qui a baptisé ce dahlia d'un nom si touchant.

S'il est absent de votre parterre, vous voudrez qu'il y figure, l'année prochaine, à la place d'honneur.

I. — UN PASSANT INDISCRET.

— Oui, mesdames, le dahlia nous vient du Mexique, et, en nous le donnant, au dernier siècle, l'adressait à notre estomac plutôt qu'à nos yeux. En effet, les Mexicains l'estiment comme nourriture, et non comme fleur. Ils en font cuire les tubercules à l'étouffée, en guise de pommes de terre, ordinairement sous la cendre, et ils se régalent de leur amertume aromatique. La cuisson leur enlève un huitième de leur volume, en détache l'enveloppe extérieure et communique à la pulpe une saveur mucoso-sucrée. Les descendants de Pizarre mangent aussi les racines du dahlia, coupées en rouelles et roussies dans le beurre, ou accommodées à la sauce blanche. C'est pour eux l'équivalent du salsifis et de l'asperge. En salade, c'est le rival de la chicorée, dite *barbe de capucin*.

— Assez de cuisine, monsieur Morisseau, vous êtes trop matériel! Passez, s'il vous plaît, de la racine à la fleur! nous n'avons pas la moindre intention de souper avec nos dahlias...

— Et vous avez tort, mesdames; l'essai vaut la peine d'être tenté. Demandez plutôt aux dindons et aux poulets, à l'âne, au cheval, au mouton, au bœuf et à la vache, qui adorent la racine en question, surtout quand elle est cuite à la vapeur. On s'est buté en France contre le dahlia comestible, parce que les premiers cuisiniers qui l'ont servi avaient eu la maladresse de ne pas lui enlever une partie de ses sucs végétaux. On l'a fait cuire trop frais et on l'a trouvé détestable... Sans cela, nous aurions des carrés de dahlias, comme des carrés de navets et de carottes...

— J'aime mieux les massifs dans nos parterres. Encore une fois, monsieur Morisseau, élevons-nous au-dessus de la marmite, et faites comme moi, je vous en conjure; peignez-nous le dahlia en buste, au lieu de le peindre en pied.

— Charmant! charmant! Vous avez de l'esprit comme un démon... Je retourne au Mexique. Il faut bien vous dire cependant que les bouquetières de ce pays, qui vendent les dahlias, sont tout simplement des fruitières. Elles jettent ou donnent la fleur, et ne font payer que le tubercule. Elles n'en sont pas moins aussi coquettes que nos fleuristes les plus élégantes, avec le voile espagnol rejeté sur les épaules, la fine cigarette à la main, le sourire aux dents blanches, le regard en coulisse, et les jambes croisées devant leur étalage, de façon à montrer un pied mignon aux passants. On assure même que le premier peintre-botaniste qui alla étudier les dahlias à Mexico, oublia de faire le portrait des fleurs, en faisant le portrait des marchandes. Quoi qu'il en soit, le dahlia fut apporté en Europe dans l'année 1790, et cultivé d'abord au Jardin des Plantes de Madrid. Cavanilles, le célèbre naturaliste espagnol, décrivit et popularisa cette conquête de nos parterres. Il la classa dans les corymbifères et lui imposa le nom du botaniste danois André Dahl, connu dans la

(1) Voyez les Tables des trois derniers volumes et novembre dernier.

science par ses études sur Linné. L'introducteur du dahlia en France fut le docteur Thibaud, en 1802. La fleur nouvelle n'eut qu'à paraître pour réussir. Propagée par l'horticulteur André Thouin, elle fut d'abord cultivée en serre chaude, puis en serre tempérée, puis à l'orangerie, puis enfin en pleine terre, non-seulement dans le midi de la France, mais encore au delà de la zone botanique de la vigne. Aujourd'hui, c'est la reine de nos jardins entre l'été et l'automne, chez le pauvre comme chez le riche, à la campagne comme à la ville ; et des horticulteurs éminents, parmi lesquels M. Bauduin, de Los-lez-Lille, se sont consacrés exclusivement à la culture du dahlia. Cette belle plante appartient à la famille des radiées de Tournefort, à celle de la syngénésie de Linné, à celle des dicotylédonées-corymbifères de Jussieu. Elle est herbacée, vivace par ses racines, annuelle par ses tiges. Sa hauteur, qui



Angèle, Louise, Morisseau ; entrée de Léon (Pages suivantes). Dessin de M. Gustave Janet.

la rapproche des sous-arbrisseaux, varie de un à quatre mètres.

— Assez ! assez ! monsieur Morisseau ! vous allez tomber dans la science, et de la science dans l'ennui.

— Je termine, mesdames, en vous citant une vertu du dahlia que vous n'avez pas remarquée peut-être, c'est la puissance végétative de ses tubercules... (Pardon du mot, je ne le prononcerai plus.) J'en ai vu qui, abandonnés sur des planches dans une orangerie, poussaient des tiges longues de près d'un pied, avec des fleurs d'un beau violet vif et tendre ; d'autres, posés sur un pot renversé, sans aucun contact avec la terre, végètent pendant deux années consécutives, et se couronnent, avant de mourir, de touffes épanouies, de la plus riche couleur mordorée, — comme celle que je viens de délayer pour le pinceau de mademoiselle.

Cette monographie du dahlia était débitée par Gabriel Morisseau, déjà nommé, à Mlles Louise Desnos et Angèle Savary, dans un petit salon donnant sur la grande route, à l'extrémité de la ville de L....., en Flandre.



Mexicaine marchande de dahlias. Gravure de M. Gérard.

Mlle Louise Desnos, qu'on appelait souvent *madame* par politesse, était une personne majeure de longue main, mais toujours belle sous sa couronne de quarante printemps, — mêlée d'imperceptibles cheveux gris, feuilles sèches de l'humanité. Encore ces cheveux gris étaient-ils enfants du chagrin plutôt que de l'âge.

Retirée depuis dix ans à L.... dans une maisonnette que les gros bourgeois traitaient de bicoque, mais dont les artistes admiraient au passage la situation, le jardin et la tenture de glycines, Mlle Louise jouissait d'un très-petit revenu et d'une très-grande considération, se distinguait par la politesse et le bonnet à la Récamier, cultivait les vertus et le tricot de l'ancien régime, le piquet dans son salon et les dahlias dans son enclos.

Ah! les dahlias! c'était la dernière passion de la charmante fille! Elle les avait d'abord préférés parce qu'ils fleurissent jusqu'en novembre, — complaisants fidèles de l'automne et de la mélancolie. Puis elle les avait adorés parce que sa nièce, Mlle Angèle Savary, les peignait admirablement. Vous verrez qu'il y avait un troisième motif, antérieur et plus touchant encore; mais celui-là était le secret intime, le doux post-criptum de Mlle Louise...

La nièce de Mlle Desnos, autre idole de son âme et la plus belle fleur de sa vie, Angèle Savary, seul reste d'une famille éteinte, était, à dix-huit ans, la perle de L...., moins encore par sa beauté que par son charme et ses talents. Fine brune au teint pâle, avec des yeux tendres, un sourire exquis et des cheveux en bandeaux ondés, elle échappait aux regards vulgaires et transportait les gens de goût et d'esprit, comme la violette des bois ou l'églantine des haies. Quatre grands soins partageaient son temps: prier Dieu et secourir les pauvres; choyer sa tante, mère adoptive, et les voisins qui faisaient sa partie de piquet; cultiver ses dahlias le soir et le matin, et les peindre le reste du jour.

Aimant trop ses fleurs pour en donner beaucoup, mais trop généreuse pour les refuser absolument, Mlle Louise conciliait sa grande bonté de femme et son petit égoïsme de collectionneuse, en distribuant à ses voisins et amis ses plus beaux dahlias... peints par sa nièce. Les villas et même les chaumières d'alentour en étaient tapissées; car il suffisait pour en avoir de dire à Angèle, à la fenêtre où elle travaillait:

— Mademoiselle Savary, je compte sur un *Eldorado*, un *Gracilis* ou un *Rival-topaze*, etc.

C'étaient les dahlias de choix que la tante ne donnait qu'en peinture.

Il y en avait un, un seul, dont elle n'accordait pas même l'image, non-seulement parce qu'il était le plus joli et le plus rare, mais parce qu'il lui rappelait un mystère de sa jeunesse, toute la poésie de sa vie obscure, le post-scriptum que nous lirons plus tard.

Sans en chercher la raison, avec l'instinct d'un cœur de femme, Angèle partageait le culte de sa tante pour le *Dernier Souvenir* (Tel était le nom du fameux dahlia). Et cette fleur d'un blanc jaune, striée de sanguin velouté, d'une forme admirable d'ailleurs, peuplait en quelque sorte la maison, tant le pinceau de la jeune fille l'avait multipliée!

Le jour où commence cette histoire, elle peignait encore le *Dernier Souvenir*, posé devant elle en riches touffes dans un vase de porcelaine, tandis que Mlle Louise tricotait à sa gauche, et qu'à sa droite M. Morisseau broyait ses couleurs.

Gabriel Morisseau, rentier de trente-six ans, était l'ami de la maison Desnos, ami sans conséquence, vu son physique invraisemblable, sa naïveté proverbiale, sa discrétion platonique et sa tenue de garde champêtre.

Possédé de la manie de rendre service, il s'était introduit chez ces dames en leur apportant un moyen de détruire les perce-oreilles qui rongeaient leurs dahlias. Le moyen ayant eu le plus grand succès, Gabriel avait pris place au piquet de la tante et à la palette de la nièce.

Ils parlaient ensemble de la fleur du Mexique, dont Morisseau collectionnait les tubercules, qu'il s'amusait à faire végéter dans son cabinet. (Il ne faut pas disputer des goûts.)

Il y avait déjà deux ans qu'il délayait les couleurs d'Angèle et lui récitait l'histoire naturelle du dahlia, tout en se disant à part lui, sans jamais en ouvrir la bouche:

— Mlle Savary finira par me distinguer, et sa jolie main sera la récompense de mes services!...

Quand un jeune rival se posait en face de lui et semblait près de réussir à ses dépens:

— Ces godelureaux passent comme des papillons, songeait-il sans se déconcerter... J'ai sur eux l'avantage de la patience, et mon tour viendra, mon tour viendra!

En attendant, ses cheveux tombaient; — mais sa discrétion le maintenait à son poste...

Or, ce jour-là, comme il achevait l'explication qu'on vient de lire, devant la croisée ouverte, sous un tiède rayon d'automne, une diligence s'arrêta au relais de poste, en face de la petite maison Desnos.

Sur l'impériale de cette diligence il y avait un jeune homme, que cette position mit un instant face à face avec Angèle et son ouvrage...

A la vue de l'une et de l'autre, il poussa une exclamation de surprise, resta une minute comme en extase, les yeux sur la jeune fille et sur la fleur qu'elle peignait... Puis, mettant pied à terre à la hâte, il interrogea vivement le postillon qui attelait les chevaux...

— En voiture! lui cria bientôt le conducteur.

Mais, au lieu de lui obéir, le jeune homme répliqua:

— Je reste ici! Descendez ma malle!

— Comment! s'écria le conducteur stupéfait, mais nous avons encore cent lieues à faire, et vous avez payé jusqu'à Paris!

— Je renonce à mon voyage, et je vous en donne le prix, mon brave! Ma malle, bien vite! La voici au coin de la bâche!...

— Plaisant original! se dit le conducteur en lui lançant son bagage et en repartant au grand trot...

II. — LA FLEUR INTROUVABLE.

Un quart d'heure après, le voyageur avait pris une chambre à l'*Hôtel des Postes*, en sortait dans une tenue de campagne élégante, se présentait, sans autre cérémonie, à la porte de Mlle Desnos, et tombait, avec trois saluts, entre la palette de la nièce, le tricot de la tante et l'éloquence de Morisseau.

L'inconnu était un beau jeune homme de vingt-six ans, à la figure intelligente et mélancolique, à la fine moustache et aux cheveux bouclés naturellement, aux manières distinguées sans affectation.

A quoi rêvait Angèle au moment où il entra? Elle-même n'eût pu le dire peut-être. Mais l'apparition de ce jeune homme la troubla, — comme une vision réalisée.

— Mesdames, dit-il avec une politesse exquise, pardonnez-moi cette visite étrange, et ne me jugez pas sans m'entendre. Je suis le neveu de M. d'Hervey, le premier horticulteur de Marseille. Puisque vous aimez les fleurs, ce nom doit vous être connu. Daignez l'agréer comme mon excuse.

— Sans doute, monsieur, répondit Mlle Desnos en avançant une chaise. Le renom de M. d'Hervey est cher à tous les amateurs.

— Nous l'apprécions à double titre, car ma tante est Provençale, ajouta timidement Mlle Angèle.

— J'en suis ravi sans m'en étonner, reprit le voyageur, frappé de la grâce accomplie de la jeune fille; la Provence est la mère des fleurs de choix.

La tante et la nièce rougirent... Celle-ci de l'à-propos flatteur, celle-là du souvenir de Marseille.

Morisseau laissa tomber la palette et se gratta le bout du nez, en lançant un regard ombrageux aux perfections du nouveau venu.

— Voici, continua Léon d'Hervey, le motif de mon indiscrétion. Il y a deux mois, un nabab du Nidzam, passant à Marseille, le prince Hyder-Assour demanda à mon oncle, entre autres masses de plantes, une collection de dahlias dont il lui remit la liste, et qu'il doit emporter avec lui pour fleurir son palais indien. Mon oncle trouva et réunit, à grands frais, les sujets désignés, excepté un seul qu'il lui fut impossible de découvrir. C'est le dahlia, assez commun autrefois, mais oublié aujourd'hui malgré son nom : *Forget me nott* (Souvenez-vous de moi). Mon oncle proposa au prince de le remplacer par un autre, par vingt autres...; mais le prince, collectionneur forcené, s'en éprit d'autant plus ardemment qu'il le sentit plus rare... Et mon oncle, chargé de le trouver à tout prix, m'a mis en campagne à la recherche du *Dernier Souvenir*... Depuis un mois, j'ai parcouru la France entière, la Grande-Bretagne, la Hollande et la Belgique, sans rencontrer cette fleur que tout le monde avait, il y a quelques années, et qu'un hasard fatal semble avoir supprimée en Europe pour la ruine de mon oncle... Je revenais, désespéré, d'Anvers, ne songeant plus qu'à regagner Marseille, lorsque ce matin, il y a quelques instants, passant devant votre maison et jetant un coup d'œil à cette fenêtre, j'ai aperçu et reconnu, dans ce vase et sous le pinceau de mademoiselle, le dahlia si vainement cherché, le phénix introuvable, en un mot, le *Dernier Souvenir!* Figurez-vous, mesdames, ma surprise et ma joie! Jugez si je pouvais négliger une pareille faveur de la Providence; et comprenez que je sois descendu de voiture, que je me sois arrêté à L..., que j'aie presque forcé votre porte, et que je vous demande instamment, au prix que vous fixerez vous-mêmes, une racine, une bouture, une graine du *Dernier Souvenir!*

Cette confidence produisit trois effets bien différents sur les trois personnes qui l'entendaient.

Mlle Louise, oppressée de souvenirs éveillés à chaque mot, promenait un regard humide du visage de l'étranger aux corolles de son cher dahlia, et plus elle apprenait qu'il était rare et précieux, plus elle semblait le couver d'un œil avare et attendri...

Mlle Angèle baissait les yeux et rougissait d'étonnement, de dépit même peut-être, en s'apercevant que l'inconnu, dont l'entrée l'avait émue si vivement, était retenu à L... et attiré chez sa tante pour l'acquisition d'une racine ou d'une bouture!...

Quant à Morisseau, la même découverte opérait en lui une révolution complète. Le rival soupçonné devenant un simple amateur, il lui serra la main comme à une vieille connaissance, lui débita une tirade sur les tubercules du *Dernier Souvenir,* et se fit son avocat d'office auprès de Mlle Desnos.

Mais l'éloquence du plaideur échoua comme les propositions du client. En vain celui-ci éleva ses offres jusqu'à plusieurs billets de banque; en vain il promit d'aller plus haut encore, sans craindre un démenti de son oncle ou du nabab; cette appréciation en argent d'une fleur qui semblait participer de son âme, ne fit que blesser Mlle Louise, au point d'attirer une larme à ses paupières.

Léon s'en aperçut avec autant de regret que de surprise, et il allait se retirer, sans espoir de retour, lorsque Morisseau, s'obstinant à lui *rendre service*, et se jetant à corps perdu dans son rôle de protecteur, lui tendit le bras et l'emmena, en disant avec aisance :

— Allons, allons! nous reprendrons l'affaire. Mademoiselle n'a pas dit son dernier mot... L'audience est renvoyée à demain.

— A huitaine même, s'il plaît à ces dames, ajouta galamment Léon; je ne suis pas pressé de gagner ma cause, et je resterai avec bonheur... pour la plaider.

Ces derniers mots, adressés à Angèle, furent entendus d'elle seule et réveillèrent son trouble du premier moment.

L'étranger y vit un encouragement tacite, et Morisseau l'entraîna en répétant : — A demain !

Le soir de ce jour, grâce à l'*obligeante* manie de Gabriel, dont il eut soin d'épaissir le bandeau, Léon savait en détail l'histoire de Mlles Desnos et Savary, — hors le secret ignoré de tous, qui attachait la tante au *Dernier Souvenir*; et notre voyageur reconnut à part lui, en interrogeant l'état de son cœur, que ce n'était plus pour le dahlia qu'il allait demeurer à L...

III. — CARACTÈRES ET PORTRAITS.

A la séance du lendemain, en effet, Léon, ramené par Morisseau, brida non sans peine la plaidoirie de ce dernier, et, au lieu de revenir au marché du dahlia, raconta ses propres impressions de voyage.

Il fut charmant d'esprit, de verve et d'intérêt, surtout dans le portrait du nabab Hyder-Assour.

Vingt fois millionnaire et cent fois original, c'était un collectionneur doublé d'un sauvage, et il apportait dans son amour des fleurs la stratégie d'un diplomate et la violence d'un conquérant. Il avait débuté par ravager trois provinces, pour y butiner quelques plantes curieuses du Nidzam. Puis, il avait frété quatre navires et embarqué cent hommes, afin d'aller écumer les jardins de l'Europe.

— Quand il parcourait les serres de mon oncle, à Marseille, disait Léon, suivi d'un de ses quarante laquais gigantesques, dont la livrée française contrastait avec le turban et la vaste robe du maître, étincelante d'or et d'argent, de perles et de rubis, il dévorait des yeux les couleurs et du nez les parfums, à tel point qu'il semblait vouloir les absorber en lui pour les emporter dans l'Indoustan... Il tombait en extase dans cette orgie des sens, comme un Chinois ivre d'opium, ou un Turc gorgé de haschich. A la vue de deux cents dahlias de choix, réunis par M. d'Hervey, il s'était fait apporter un fauteuil, une table et un narguilé, et il avait passé huit heures comme ensorcelé devant ce spectacle, rêvant et chantant, fumant et buvant, jusqu'à ce que la nuit lui dérobât les plantes. Jugez d'après cela, continua le narrateur, avec quelle passion cet homme ambitionne le seul dahlia qui manquerait à sa collection !

Telle fut l'unique allusion du jeune homme au *Dernier Souvenir*.

Angèle le récompensa de sa discrétion en rapportant le vase de dahlias et en reprenant ses pinceaux et sa palette...

Deux ou trois autres visites se passèrent en conversations sur la Provence, et particulièrement sur Aix, ville préférée de Mlle Desnos, dont le voyageur endormit la prudence, en lui rappelant mille souvenirs de jeunesse, qui firent encore poindre une larme dans ses yeux voilés...

Léon reconnut là le chemin du cœur de la tante, et il y fit des progrès si rapides, qu'à la fin de la semaine il osa dire à Mlle Savary :

— Je sais peindre aussi, mademoiselle; le pastel est mon humble genre. Permettez-moi de copier avec vous le *Dernier Souvenir*, pour l'envoyer à mon oncle... en attendant l'original.

L'*obligeant* Morisseau applaudit à cette bonne idée; Mlle Desnos, en songeant à Aix, n'y vit pas trop d'inconvénients, et Léon s'assura ainsi de nouveaux jours d'assiduité.

Il demanda seulement de ne montrer son ouvrage que lorsqu'il serait fini; déclarant que toute comparaison avec celui d'Angèle glacerait ses crayons dans sa main.

Trois journées se passèrent encore de la sorte, les deux jeunes gens peignant l'un en face de l'autre, le grand pot de dahlias posé au milieu; Mlle Louise écoutant les récits de la Provence, et Morisseau broyant du rose pour les deux artistes.

Il eût broyé du noir pour lui-même, s'il eût pu lire dans les âmes... Mais il ne voyait en tout cela qu'un moyen d'amener la vente du fameux tubercule, et d'augmenter ainsi la dot de sa future prétendue...

D'ailleurs il rendait service, et ce bonheur l'aveuglait sur le reste.

Il se ménageait enfin une autre grande joie. Outre la manie d'obliger, il avait celle de faire des niches, et il voulait jouer à Léon le tour de regarder son dessin par-dessus son épaule...

Après deux jours employés à méditer ce coup d'Etat, comme la troisième séance tirait à sa fin, Gabriel se met à traverser le salon de long en large... Puis, voyant Léon plus absorbé que jamais dans son travail, il fait un saut de loup jusqu'à lui, par derrière, et demeure bouche béante en apercevant un portrait de femme, au lieu d'un portrait de fleur!...

Léon se retourne indigné, et cache brusquement son ouvrage... Puis il rougit de colère, pâlit de terreur, se croit perdu, et va broyer l'indiscret d'un geste..., lorsque celui-ci le rassure par un éclat de rire digne d'Arnal...

Le jeune homme, après avoir esquissé à la hâte le dahlia, faisait depuis deux jours le portrait d'Angèle; mais Morisseau, dans son aveuglement, dans sa niaiserie, dans sa précipitation, avait pris l'image de la nièce pour celle de la tante!

— Ah! l'aimable escamotage! s'écrie-t-il en tombant à la renverse sur sa chaise... Ah! mademoiselle Desnos, vous serez désarmée par ce trait..., ou vous êtes de pierre et de bronze! Venez voir votre portrait fait par monsieur, et dites s'il y eut jamais rien de plus ressemblant!

Et il allait amener triomphalement l'original devant la copie, lorsque Léon, remis enfin, et l'arrêtant d'un signe impérieux :

— Un instant, monsieur Morisseau!... et mille pardons, mademoiselle... Puisque je suis trahi, veuillez poser librement, et dans une heure je vous soumettrai une œuvre moins indigne de vous...

Puis, tenant désormais l'indiscret à distance, sur la feuille même qui couvre le portrait d'Angèle, il trace avec rapidité celui de Mlle Louise; il l'achève par un de ces tours de force qu'inspire l'imminence du danger; et tandis que la tante sourit avec complaisance, tandis que la nièce rêve à ce mystère, où elle voit plus loin que Morisseau; tandis que celui-ci rit encore à gorge déployée de sa belle découverte, l'artiste, gardant précieusement l'image d'Angèle, montre à chacun l'image, frappante en effet, quoique ébauchée, de Mlle Desnos.

— C'est singulier! dit Gabriel en écarquillant les yeux, l'ouvrage m'avait semblé plus complet tout à l'heure...

— J'ai profité de la pose du modèle pour effacer quelques détails et améliorer l'ensemble. Tel qu'il est maintenant, le travail est plus lâché, mais plus artistique...

— Ah! oui, reprend Morisseau, c'est assez lâché... mais c'est artistique en diable... Corbleu! voyageur, quel coup de crayon vous avez!...

Et Mlle Louise, avec une reconnaissance un peu confuse et quelques douces gronderies, accepta le portrait comme souvenir et *adieu* de son compatriote...

Ce mot d'adieu, prononcé avec intention par la tante, qui commençait à voir que les récits de la Provence l'avaient entraînée trop loin, — ce mot, disons-nous, frappa deux cœurs à la fois, et Léon, se rattachant à tout, comme le naufragé, voulut emporter du moins quelque chose d'Angèle.

Pendant qu'on admirait sa jolie esquisse du dahlia, très-inférieure à l'œuvre accomplie de la jeune fille :

— Mon pauvre oncle, dit-il, les yeux fixés sur cette dernière, ne sera guère dédommagé de la fleur par ma copie... Ne pourrai-je lui offrir une meilleure compensation, et lui *envoyer* (il appuya sur ce mot qui excluait l'idée du départ), et lui envoyer la peinture de mademoiselle?

— Vous voulez dire : la lui *porter*, répondit gravement Mlle Louise... A cette condition, je laisse Angèle libre d'en disposer...

La jeune fille pâlit, et son hésitation trahit un combat terrible...

Prenant enfin son parti, et tendant son œuvre à Léon sans le regarder :

— Je vous la donne, monsieur, dit-elle d'une voix faible, pour que vous la *portiez* en effet à votre oncle.

— Je l'accepte pour la garder à jamais! repartit Léon à l'oreille de la jeune fille; tandis que l'*obligeant* Morisseau, qui ne comprenait rien à toutes ces finesses, prêchait encore à Mlle Desnos la cession d'un tubercule.

Mais en voyant qu'il perdait son latin et que la séparation était définitive :

— Au fait, ajouta Gabriel de son air le plus protecteur, M. d'Hervey ne peut prendre racine à L... pour un dahlia... Qu'il parte en me laissant ses pouvoirs; je me charge de ses intérêts et je lui donnerai de mes nouvelles...

On se quitta là-dessus, Morisseau emmenant Léon, Mlle Louise n'osant regarder Angèle, et Angèle n'osant regarder son propre cœur.

IV. — SACRIFICE ET RÉCOMPENSE.

Deux jours après, le voyageur, au lieu de quitter L..., était plus résolu que jamais d'y rester... Il employait à contempler le portrait d'Angèle les heures qu'il ne passait pas à la contempler elle-même. Car, ayant changé de chambre à l'*Hôtel des Postes*, il voyait maintenant de sa fenêtre la jeune fille occupée à peindre à la sienne.

— Peste! disait Morisseau, le croyant toujours en arrêt sur le dahlia, il tient furieusement au *Dernier Souvenir*.

Et pour se ménager une rentrée par son entremise, Léon prolongeait avec soin l'illusion de *son ami* (Gabriel s'était lui-même décerné ce titre ambitieux).

Poussant sa pointe de mouche du coche, ce dernier offrit à Mlle Louise, au nom de M. d'Hervey, jusqu'à 10,000 francs de la plante en litige!

La tante déclara qu'elle en refuserait 20,000, espérant décourager ainsi la négociation.

Cependant Léon, qui avait annoncé sa découverte à son oncle, lui écrivait chaque jour un nouveau prétexte pour rester à L..., sans lui rien dire des véritables raisons qui l'y retenaient : « Cette fleur est un *sentiment* pour sa propriétaire. — Il me faudra toute l'habileté du corps diplomatique. — J'ai formé un siége en règle, avec mines et contre-mines. — Je me suis introduit dans la place. — J'ai obtenu un portrait de la plante. — Me voici éliminé des retranchements; mais j'y ai laissé un complice dévoué. — Je contemple le dahlia de ma fenêtre, et toutes mes espérances se réveillent. — La propriétaire vient de refuser dix mille francs de mon ambassadeur, etc. » Tel était le résumé des lettres de Léon.

Et son oncle lui répondait : « — Courage! Il faut enlever la position ! — Le nabab m'a donné carte blanche pour la somme. — Offre vingt mille francs ! — On nous en remboursera quarante mille ! — Nous n'avons plus que dix jours pour vaincre ; c'est l'*ultimatum* d'Hyder-Assour, etc... »

Puis M. d'Hervey se fâchait et menaçait : « — Le prince va rompre le marché. — Nous sommes perdus ! c'est ta faute, malheureux ! — Renonce et reviens en poste !... J'aime mieux cet échec que ma ruine! — J'attends la nouvelle de ton retour, etc. »



Angèle et Léon dans le jardin de Mlle Desnos (Chap. IV). Dessin de Gustave Janet.

Mais Léon de répliquer : « Encore un jour ! Donnez-moi un seul jour... — Deux jours, et je triomphe et je pars ! — Trois jours, au nom du Ciel ! — Calmez le nabab, et je me charge du reste ! — J'ai fait hier un pas immense. — A demain la victoire ou la mort! etc. »

Or, voici le pas qu'avait fait Léon ; il était immense, en effet, et vous comprendrez son allégresse...

Mlle Angèle lui avait demandé, par une discrète messagère, de se trouver au jardin de Mlle Desnos. La petite porte des champs serait ouverte.

Jugez si le voyageur fut exact !... Mlle Louise était sortie, et la nièce parut seule avec une suivante.

— Monsieur, dit-elle vivement à Léon, en interrompant ses exclamations de joie, vous me forcez de manquer à un devoir sacré pour en remplir un plus sacré encore J'ai cru à vos protestations de délicatesse, et je viens en réclamer la preuve...

— Parlez, mademoiselle, s'écria le jeune homme avec feu; vous savez que vous pouvez tout exiger de moi, que mon cœur, mon sang, ma vie entière...

— Ne répétez point ce que vous avez déjà trop dit, et ce que je ne puis entendre, monsieur...

— Ah ! vous ne me reprocherez pas, du moins, d'avoir manqué de discrétion !

— Même en faisant mon portrait, au lieu de peindre le *Dernier Souvenir?* même en restant à L..., quand vous ne pouviez compter sur cette fleur?... Vous voyez que je sais tout, monsieur!...

— Alors vous savez qu'aucune puissance ne me séparera de vous... désormais.

— Je suis ici, au contraire, pour vous sommer de partir, et je vous en apporte le moyen sollicité par vous-même.

— Que voulez-vous dire?

— Ce dahlia dont vous offrez un si haut prix, ce trésor que ma tante ne vendra jamais, il m'appartient comme à elle, monsieur, et je vous le donne pour rien, moi; vous pouvez le prendre et nous quitter sur l'heure.

En parlant ainsi, avec un effort surhumain, pâle et résignée comme une victime à l'autel, Angèle, sans regarder le jeune homme, lui montrait le *Dernier Souvenir* cultivé par elle-même...

Mais en vain elle répéta son offre héroïquement généreuse, en vain l'or du nabab scintilla, aux yeux de Léon, dans les belles corolles purpurines; au lieu de s'emparer du précieux dahlia, il saisit la main tremblante de la jeune fille, et il s'écria en tombant à genoux devant elle :

— Accepter cette fleur et vous perdre! grand Dieu! ah! ce serait la payer plus cher que de tout l'or du Nidzam!... J'y renonce, mademoiselle, et je demeure près de vous; mais, au lieu d'un inconnu, d'un passant, qui marchandait un traité, c'est un prétendant à votre main, qui la demandera ce soir à votre tante!...

Bien qu'Angèle eût prévu peut-être ce dénoûment, elle en fut saisie à tel point qu'elle s'éloigna sans répondre et presque défaillante.

Léon, qui lisait dans cette âme pure et tendre, n'en réclama pas davantage, et la quitta en répétant : — A ce soir!...

Rentré chez lui, il y trouva justement Morisseau, qui lui cria d'un air triomphal :

— Eh! arrivez donc, mon cher; on vient de combattre et de vaincre pour vous. J'ai organisé une promenade avec ces dames au bois de l'Etang. Vous vous y trouverez comme par hasard; je donnerai le bras à la nièce; vous offrirez le vôtre à la tante, — et vous reprendrez la grrrande affaire du dahlia!

— Décidément, pensa Léon, en acceptant avec enthousiasme, ce Morisseau a été mis au monde pour *rendre service!*

V. — COUP DE THÉATRE. — ULTIMATUM.

Les jours suivants, en effet, Léon était rentré à la maison Desnos, et de grandes négociations s'y renouaient à demi-voix; mais celui même qui s'en attribuait la reprise, Gabriel, en ignorait seul le nouvel objet.

Tandis qu'il continuait de *parler dahlia*, on *causait mariage* sans l'écouter...

L'adorateur compromettant de la veille, aujourd'hui prétendant honorable et sérieux, M. d'Hervey, n'avait eu qu'à exposer sa vie et ses intentions, pour voir ses hommages agréés de la tante et de la nièce.

Nous n'apprendrons rien au lecteur en lui déclarant qu'Angèle serait morte de chagrin, si Léon avait accepté son *Dernier Souvenir* et obéi à ses injonctions de départ.

Quant à Mlle Desnos, elle n'avait dit qu'une chose à la jeune fille :

— Puisque tu l'aimes et qu'il est digne de toi, à Dieu ne plaise que j'inflige à ta vie un regret éternel!

Triste et sympathique retour de la bonne tante sur le mystère de sa propre existence...

Mais, après l'harmonie des cœurs, il fallait régler celle des intérêts. Angèle n'avait rien au monde, et Mlle Louise n'avait rien à lui donner. Léon n'était riche que de la fortune de son oncle : et comment son oncle prendrait-il l'échec du *Dernier Souvenir?*

On en était là, un beau matin, et l'on causait dans le salon de Mlle Desnos, Morisseau démontrant la végétation des tubercules, et Angèle feignant de l'écouter en parcourant un livre, tandis qu'elle écoutait réellement Léon, penché derrière son fauteuil, lorsque la porte du salon s'ouvrit brusquement, et le jeune d'Hervey vit entrer, — qui? — son oncle en personne, dont il n'avait pas de nouvelles depuis cinq jours!

Ne sachant plus quel parti prendre... entre les sommations du nabab et les lenteurs de son neveu, l'horticulteur aux abois avait pris... la poste aux chevaux...

Descendu à l'hôtel en face, en cinq minutes il avait tout appris... et deviné le reste. Laissant les affaires de la maison d'Hervey pour les siennes propres, Léon chassait au mariage, au lieu de chasser au dahlia!

Aussi le négociant parut comme un éclair et éclata comme un foudre en plein salon Desnos... Éclair sinistre et foudre terrible pour tout le monde, sans excepter l'*obligeant* Morisseau, qui, réveillé enfin de son sommeil, reconnut un rival dans son protégé!

Il faillit en tomber à la renverse, ramassa son chapeau roulant sur le parquet, et s'enfuit bravement... pour revenir après l'orage...

On se figure les explosions de la colère de M. d'Hervey, compliquée d'une nature sanguine et de deux cents livres d'embonpoint, condensée par six jours de voyage à fond de train, à travers deux cent trente kilomètres, à la puissance de quatre chevaux par relais!

Oubliant la tante, oubliant la nièce, oubliant où il était, il ne vit, ne regarda, n'apostropha que Léon, et le broya un quart d'heure sous une grêle de reproches, d'où jaillit cette conclusion formidable :

— Et mon dahlia, malheureux! mon dahlia!...

Pour toute justification, le condamné s'humilia devant son juge et lui montra Mlle Angèle Savary...

M. d'Hervey daigna enfin tourner les yeux, et resta comme ébloui, — chose étrange! non pas à la vue de la nièce, mais à la vue de la tante...

On eût dit qu'un souvenir lointain, une vision oubliée, un fantôme de jeunesse repassait tout à coup devant son regard, redressait ses cheveux gris sur son crâne chauve, et allait ébranler son cœur jusqu'au fond de sa poitrine, cuirassée de cinquante hivers...

L'impression fut d'un instant, mais le résultat survécut.

Dominé par la douce figure de Mlle Louise, comme par une puissance surnaturelle, le négociant furibond se calma en s'essuyant les tempes; il sentit et excusa l'inconvenance de son procédé, et, se laissant ramener en laisse par la mélancolique voix de la tante, il termina son discours par les politesses qui auraient dû en être l'exorde.

Puis, revenant à la question en homme d'affaires et en galant homme :

— Eh bien! dit-il, je croyais venir ici conclure un marché, et je vois qu'il y en a deux sur le tapis. Trêve d'emportements, de soupirs et d'illusions! Les deux choses peuvent se traiter en même temps.

Il jeta un coup d'œil à Angèle et un autre à ses peintu-

tures du *Dernier Souvenir*... ; mais Mlle Desnos l'arrêta en faisant un signe à sa nièce...

Celle-ci se leva, toute pâle, et alla dans sa chambre... prier à deux genoux...

M. d'Hervey reprit avec sa brusque franchise :

— Combien voulez-vous de votre dahlia, mademoiselle ? Et quelle est la dot de Mlle Savary ?

— Monsieur, répondit Mlle Desnos, avec une fermeté mêlée de tristesse, je ne vendrai mon dahlia à aucun prix, et ma nièce n'a pas d'autre fortune que sa vertu...

Le négociant fit une grimace.

— La vertu est un trésor, dit-il ; malheureusement elle n'a pas cours à la Bourse.

— Eh ! que m'importe une dot ? s'écria Léon ; je ne demande que la main de mademoiselle, et je me charge, avec mon dévouement, ma jeunesse, mon activité...

— De mourir de faim avec elle, interrompit rudement son oncle. Pas d'enfantillage, et parlons raison, continua-t-il ; je trouve Mlle Savary charmante, et je tiens à faire le bonheur de mon neveu. Je vous donne trente mille francs du *Dernier Souvenir*, mademoiselle, et ces trente mille francs seront le commencement de la fortune de Léon. J'ai débuté avec moins, et je me suis tiré d'affaire... Cet arrangement vous convient-il ?

— Il est impossible, monsieur, repartit Mlle Louise, après une hésitation douloureuse et avec un effort qui sembla épuiser son énergie.

— Alors, corbleu ! reprit M. d'Hervey, poussé à bout, pourquoi avez-vous reçu ici mon neveu ? Pourquoi avez-vous laissé ces jeunes gens se voir et s'attacher l'un à l'autre ? Pourquoi n'avez-vous pas envoyé Léon à tous les diables, du moment que vous lui refusiez votre satané dahlia ? Pour faire du même coup son malheur, celui de votre nièce, le vôtre, et ma ruine par-dessus le marché ?

— Au contraire, monsieur, dit avec douceur Mlle Desnos ; si je n'ai pas séparé ces jeunes guns, après avoir reconnu la solidité de leur affection, c'est pour épargner à leur vie des douleurs et des remords que vous apprécieriez à ma place...

— Ta, ta, ta !... de belles paroles !... fit le négociant en tirant sa montre... Le courrier repart dans deux heures ; il me faut trois jours pour regagner Marseille... Je perds deux cent mille francs, si le prince Hyder-Assour y arrive avant moi... En route, Léon ! Agréez, mademoiselle, mes regrets et mes adieux, à moins que vous n'acceptiez encore... (voyons... c'est mon dernier mot !) trente-cinq mille francs du *Dernier Souvenir !*

En parlant ainsi, M. d'Hervey avait pris la main de son neveu... Celui-ci frémissait comme le condamné qui voit son existence suspendue à un fil... Mlle Desnos regardait alternativement, avec une angoisse inexprimable, le visage du jeune homme, la porte de la chambre d'Angèle et les images du dahlia bien-aimé...

— Monsieur, dit-elle enfin au négociant..., je vous demande un quart d'heure de grâce. Veuillez me suivre dans ma chambre, et vous saurez pourquoi je ne puis me séparer de cette fleur, ni séparer M. Léon d'Hervey de ma nièce...

La voix qui prononçait ces mots, le regard qui les accompagnait, replacèrent l'horticulteur sous le prestige qu'il avait déjà ressenti...

Il suivit Mlle Desnos dans sa chambre avec la docilité d'un enfant...

VI. — LA CONFIDENCE DE Mlle DESNOS.

La pièce donnait sur le jardin, devant le massif des fameux dahlias... Leur aspect causa un éblouissement à M. d'Hervey. Il en remarqua aussi sur les meubles, dans de vieilles potiches de porcelaine ; et il resta en extase à la vue d'un pied vivant, tout fleuri, disposé en pyramide, au milieu de la fenêtre ouverte.

Mlle Louise était si troublée elle-même qu'elle ne prit pas garde à son émotion, lorsqu'ils s'assirent l'un près de l'autre en silence.

— Il y a près de quarante ans de cela, dit-elle (ma mère m'a rappelé trop souvent ces souvenirs de mon enfance), un orage terrible grondait à Marseille, ébranlant tous les cœurs dans la ville épouvantée, et tous les navires dans la rade en fureur... Deux femmes qui ne se connaissaient pas se rencontrèrent à la chapelle de Bon-Secours, au pied de la statue de la Vierge... C'étaient deux mères, qui faisaient un vœu chacune pour son enfant. L'une attendait son fils, âgé de sept ans, qui revenait d'Amérique avec son mari ; l'autre attendait sa fille, âgée de deux ans, qui revenait du même pays avec son père. Les deux mères se racontèrent leurs angoisses et s'embrassèrent avec effusion devant Marie, en découvrant que leurs époux et leurs enfants étaient sur le même navire, le *Belzunce*, ballotté en ce moment par la tempête aux embouchures du Rhône.

— Le *Belzunce !* répéta en lui-même M. d'Hervey, cherchant dans les lointains de sa mémoire...

— Le lendemain matin, la mer jetait à la côte les débris du vaisseau avec les cadavres de l'équipage... Les deux pères toutefois étaient sauvés et dans les bras de leurs femmes ; mais ils cherchaient en vain leurs enfants que le naufrage avait arrachés à leur amour. Une heure s'était passée dans cette effroyable attente... lorsque les flots amenèrent à la plage une cage à poules, sur laquelle étaient le petit garçon et la petite fille évanouis, mais respirant encore. Leur salut commun était l'œuvre du premier, qui avait eu le courage d'attacher avec lui sur ce radeau la douce compagne de ses jeux pendant le voyage.

— Et qui était cette petite fille ? demanda M. d'Hervey.

— C'était moi, répondit Mlle Desnos...

Le négociant s'essuya le front et rapprocha sa chaise.

— Vous devinez l'union qui naquit entre les deux familles, au sourire de ces deux enfants, délivrés par un tel miracle.

On nous conduisit en triomphe à la chapelle de Bon-Secours ; on nous voua tous deux à la Sainte Vierge, et on nous fiança solennellement pour l'avenir...

Deux existences ainsi commencées ne devaient-elles pas, en effet, se continuer et se terminer ensemble ?

Nous passâmes trois ans à nous appeler petite femme et petit mari... Puis Albert entra au collége ; j'entrai ensuite en pension ; et, pendant les trois années qui suivirent, nous ne nous vîmes plus qu'à l'époque des vacances.

Au bout de ce temps, notre séparation devint complète. Albert voyagea avec son père ; il fit le tour de l'Europe, puis le tour du monde, mais sans cesser de m'écrire et de recevoir mes réponses, et plus que jamais nous nous traitions en fiancés inséparables.

Nous arrivâmes ainsi, moi à vingt ans, lui à vingt-cinq, et son dernier message, le plus tendre et le plus cher de tous, m'annonça son retour dans un mois, pour m'épouser devant le même autel qui avait uni nos enfances.

Je tenais à la main cette lettre bénie et mes larmes de joie y coulaient encore, lorsque mon père, entrant dans ma chambre avec un visage sévère, me déclara que ces fiançailles étaient un enfantillage, qu'il fallait y renoncer,

que je ne reverrais point Albert, et qu'on avait sur moi des intentions plus sérieuses...

C'était un inconnu, ce qu'on appelle un *bon parti*, auquel il s'agissait de me marier.

Je refusai de le recevoir, et je passai une semaine dans les pleurs.

Mon père me dit malade et ferma notre porte à Albert.

Ma mère se désolait avec moi, mais n'avait aucune espérance à me donner.

Surprise et effrayée de rester sans nouvelles d'Albert, sans la plus petite lettre, sans le moindre signe de vie, je tombai un soir dans les bras de ma mère et je lui demandai :

— Mon fiancé lui-même m'abandonne-t-il? Oublie-t-il donc, comme mon père, le naufrage du *Belzunce*, Notre-Dame-de-Bon-Secours et nos engagements?

Ma mère détourna la tête et ne me répondit que par ses soupirs...

Les jours suivants, je la pressai de tant d'instances, qu'elle se décida enfin à parler.



Louise, Léon, Angèle, Morisseau. Entrée de M. d'Hervey (Chap. v.) Dessin de Gustave Janet.

— Ma pauvre enfant, me dit-elle, tu ignores la vie et l'humanité ; il faut apprendre à les connaître, et braver leurs revers et leurs inconstances.

— Albert inconstant? c'est impossible! m'écriai-je en montrant sa dernière lettre.

Ma mère la relut avec douleur, et retomba dans son morne silence, me déclarant incapable de la comprendre encore...

Puis, à mots couverts, de réticence en réticence, elle me révéla que, plus docile que moi aux volontés de sa famille, Albert avait laissé tourner son cœur et ses vues d'un autre côté..., qu'il allait repartir pour l'Amérique, où l'attendaient la fortune et la main de quelque créole.

Je restai anéantie... ; mais, j'en atteste le Ciel, je ne crus pas ma mère.

Je ne la crus pas, car je serais morte... et j'ai vécu de ma foi inaltérable!

Malgré ma réclusion que resserrait mon père, je parvins à savoir qu'Albert partait réellement.

Je tombai alors malade tout de bon ; mais je ne crus pas davantage à son infidélité...

Dans ces entrefaites, arriva le jour de ma fête ; par une

coïncidence fatale, c'était la veille du départ d'Albert...

Mon père trembla sans doute pour moi ; car il me combla de soins toute la journée ; mon lit fut entouré de fleurs et de cadeaux ; mais les plus beaux venant du *riche parti*, du rival d'Albert, j'y jetai à peine un regard à travers des nuages de larmes...

A la fin du jour, je restai seule avec ma mère, et je pus enfin soulager librement mon cœur :

— N'est-ce pas qu'Albert ne m'a point oubliée, qu'il ne partira pas sans m'assurer de son retour ?

Pour toute réponse, ma mère m'embrassa doucement ; puis elle alla dans sa chambre, et m'en rapporta un gros bouquet...

Je le vois encore dans sa fraîcheur, poursuivit Mlle Desnos d'une voix profonde, tandis que M. d'Hervey portait son mouchoir à ses yeux ; c'était une touffe de ces beaux dahlias, alors dans leur nouveauté, que les Anglais nommaient *Forget me nott* (souvenez-vous de moi) ; oui, je vois encore leurs pétales d'argent, avec un léger reflet d'or, et dentelés si délicatement de pourpre velouté. Dans l'ombre qui remplissait ma chambre, dans la nuit qui envahissait mon âme, ils me semblèrent résumer l'éclat et les sourires de l'arc-en-ciel, avec les perles les plus radieuses de la rosée du matin.



Le prince Hyder-Assour en extase dans la serre de M. d'Hervey (Chap. III). Dessin de Gustave Janet.

Ce moment a été le plus beau moment de ma vie.

— Albert ne partira pas du moins sans te fêter, dit ma mère en me présentant le bouquet ; ces fleurs viennent de lui, et je me suis chargée de te les remettre comme son dernier souvenir.

— Son dernier souvenir ! m'écriai-je, retombant de la plus douce espérance à l'angoisse la plus poignante...

Et ma mère me répéta qu'Albert allait chercher d'autres

destins en Amérique, qu'il fallait ne plus songer à lui, et me soumettre aux volontés de mon père...

Je passai la nuit dans une sorte de délire, mon bouquet à la main, et rêvant au *Belzunce*, à la chapelle de Bon-Secours, au navire qui emportait Albert.

Trois fois je crus entendre sa voix et ses pas sous ma fenêtre... ; puis, convaincue enfin que c'était une illusion, je me retrouvai, au jour levant, seule avec mon bouquet, ne pouvant plus espérer, mais ne pouvant croire à l'oubli.

Albert était bien parti, cependant, et deux années se passèrent sans m'apporter de ses nouvelles et sans ébranler ma foi.

Je ne renonçai à le revoir, reprit Mlle Louise d'une voix brisée, qu'en apprenant sa mort aux colonies...

— Sa mort! fit M. d'Hervey, tressaillant sur sa chaise...

— Hélas oui ! ce fut encore ma pauvre mère qui me l'annonça en me sommant, pour la dernière fois, d'obéir à mon père.

Mais la mort de mon père lui-même vint bientôt terminer cette lutte, et nous quittâmes la Provence pour la Flandre, où j'ai consacré ma vie au bonheur de ma nièce Angèle et à la culture des *Derniers Souvenirs.*

Ces dahlias furent mon bagage le plus précieux ; lorsque je partis de Marseille, j'en achetai toute l'espèce aux horticulteurs, et j'aurais voulu l'enlever au monde entier. Il me semble que l'âme d'Albert a passé dans cette fleur de son dernier adieu, et que chaque corolle épanouie dans mon jardin, dans ma chambre ou sous le pinceau d'Angèle, me dit en un langage que je comprends seule : — Non, Albert ne t'a pas oubliée pour une autre ; oui, il est mort fidèle aux souvenirs du *Belzunce*, de la Vierge de Bon-Secours, et des cent lettres qui ont renouvelé les serments de son enfance...

— Et maintenant que vous savez mon histoire, conclut Mlle Desnos, en se retournant vers M. d'Hervey ; maintenant que mon existence n'a été qu'un long deuil loin du seul homme que je puisse aimer ; maintenant que cette fleur des *Derniers Souvenirs*, émanation de mon enfance et de ma jeunesse, est l'unique consolation de mon âge mûr et l'unique espérance de ma vieillesse qui approche ; maintenant que j'ai reconnu dans le cœur de ma nièce, pour M. Léon, votre neveu, le même sentiment inaltérable qui m'attachait autrefois à Albert ; maintenant que vous m'avez procuré la seule joie que je puisse attendre ici-bas : celle d'apprendre que le *Dernier Souvenir* ne fleurit plus que dans mon jardin, aux rayons de mes sourires et sous la rosée de mes larmes ; maintenant enfin que je n'aurais plus qu'à mourir s'il me fallait briser l'âme d'Angèle et profaner mes chers dahlias, je vous le demande, monsieur, et je vous en fais juge : puis-je vous vendre ces fleurs et séparer ma nièce de votre neveu ?

VII. — LA RÉPONSE DE M. D'HERVEY.

— Et moi, répondit M. d'Hervey, qui se leva enfin tout palpitant d'une émotion contenue par un effort surnaturel, et moi je vous demande la permission de compléter votre histoire par l'histoire d'*Albert du Charni*... N'est-ce pas là son nom?

— Oui ! s'écria Mlle Louise, bouleversée ; comment le savez-vous ?

— Alors, comment vous appelez-vous vous-même Mlle Desnos, et non plus Mlle *Le Vaillant?*

— Parce que j'ai pris le nom de M. Desnos, le second mari de ma mère, aussi indulgent pour moi que mon père avait été rigoureux.

— Bien rigoureux en effet! continua M. d'Hervey, les yeux levés au ciel ; car il vous a trompée cruellement, et vous a fait tromper par votre mère elle-même... Lorsqu'elle vous racontait l'infidélité d'Albert, puis son départ et ses adieux, puis sa mort en Amérique, elle obéissait sans doute aux ordres de son mari, ou elle croyait guérir votre cœur en en lui imposant l'oubli du passé. La vérité est qu'Albert ne se décida à son dernier voyage que par désespoir de votre silence, et après vous avoir adressé quinze lettres, toutes interceptées probablement. La veille de ce départ, le jour de votre fête, il passa de longues heures à errer comme une âme en peine, autour de votre maison fermée impitoyablement... Le soir, pendant que vous gémissiez dans votre lit, il gémissait de son côté sous votre fenêtre... La nuit, quand vous croyiez entendre son pas et sa voix, quand vous rêviez qu'il pénétrait dans votre prison, ce n'était point une illusion du sommeil ou de la fièvre, c'étaient bien son pas et sa voix qui retentissaient dans la rue, c'était bien lui qui attendait en bas le signal de sa vie ou de sa mort, et qui s'éloignait brisé dans son corps et dans son âme, après avoir en vain contemplé vos croisées fermées jusqu'au jour, après avoir ensanglanté ses mains et ses genoux pour escalader le mur de votre jardin... Alors seulement il partit, plus malheureux que vous encore ; car tandis que vous gardiez la foi, il l'avait perdue, lui, il se croyait oublié, abandonné pour jamais. Mais vous lui pardonnerez en apprenant que cette douleur même n'a pu effacer votre image de sa pensée ! Oui, bien qu'il ne vous eût pas revue depuis l'enfance, bien qu'il n'eût de vous que ces lettres échangées d'un monde à l'autre, bien qu'il fût hors d'état de vous reconnaître et d'être reconnu de vous, les souvenirs du naufrage, de la Vierge de Bon-Secours, des fiançailles à l'autel, des jeux de son premier âge et des rêves de sa jeunesse, toute remplie de vous seule, ont dominé sa vie entière depuis vingt ans révolus ! Il a refusé la fortune et la main de dix femmes, parce qu'elles n'étaient pas Louise Le Vaillant ; au milieu des voyages qui l'ont jeté d'un hémisphère à l'autre, au milieu des affaires, des intérêts et des soucis qui blanchissent les cheveux et durcissent le cœur, le sien a gardé frais, intacts et purs comme dans un sanctuaire, le nom et la mémoire de la jeune fiancée de Marseille.

Mlle Louise écoutait ces paroles, la poitrine palpitante, les yeux noyés de larmes, pensant rêver et redoutant le réveil, observant M. d'Hervey, et n'osant croire ses pressentiments.

— Ah! monsieur, balbutia-t-elle enfin, presque défaillante, d'où savez-vous tout cela ? en êtes-vous bien sûr ? vous connaissez donc Albert? il se peut qu'il vive ? Alors, où est-il? Ah ! je mourrais si vous me trompiez ! Donnez-moi des preuves de... son existence...

M. d'Hervey se frappa le front, et saisit la main de Mlle Desnos.

— Qu'est devenu le bouquet d'Albert? demanda-t-il, l'avez-vous conservé ?

— Si je l'ai conservé, grand Dieu !

Et Mlle Desnos courut ouvrir une armoire, d'où elle tira le bouquet de dahlias desséché depuis vingt ans...

— C'est bien cela ! dit M. d'Hervey en le retournant d'une main tremblante, et en le respirant avec délices, comme s'il eût exhalé tous les parfums de l'Eden... Voilà bien, ajouta-t-il d'une voix éteinte, le ruban vert dont Albert lia ces fleurs, sa dernière espérance, et non son dernier souvenir... Détachez ce ruban, mademoiselle ; détachez-le, enfin, puisque vous ne l'avez pas fait il y a vingt ans! Vous allez trouver la confirmation de tout ce que je viens de dire.

Mlle Louise rompit vivement le nœud, et un billet plié tomba avec les débris des fleurs...

Il était enfermé là depuis le jour de la séparation!...

Voici ce que la fiancée d'Albert y lut à travers ses larmes :

« Chère Louise, si votre cœur ne m'est pas interdit, comme votre porte, si l'on me trompe en me disant que vous avez renoncé à moi, ouvrez ou faites ouvrir votre fenêtre un seul instant... Je suis là, épiant ce signal de vie ou de mort... Il me suffira pour m'apprendre que vous m'aimez toujours, et je ne partirai pas! je ne partirai jamais...» ALBERT.

— Albert attendit jusqu'au jour, continua M. d'Hervey, pleurant à son tour sur le billet; mais vous savez, mademoiselle, que la fenêtre ne s'ouvrit pas!... Alors il se crut renvoyé par vous-même, et il s'embarqua désespéré. Mais, — combien les voies de la Providence sont profondes et merveilleuses! — le bonheur enlevé à la jeunesse d'Albert était réservé à son âge mûr... Après vingt années de séparation sans oubli, quand tout semblait avoir creusé un abîme éternel entre lui et vous: et la distance de trois cents lieues, et son nom changé comme le vôtre, et son visage flétri comme ces dahlias, un hasard inouï, une affaire prosaïque, l'affection de deux jeunes gens, devaient réveiller tout à coup ce poëme du cœur endormi depuis un quart de siècle, avec ce billet et ces fleurs décomposés!... Albert devait vous retrouver, mademoiselle; vous, charmante encore et toujours fidèle; lui, déjà vieux, mais fidèle aussi, libre comme à l'autel de Bon-Secours, et prêt à tenir les engagements de son enfance.

M. d'Hervey était à genoux aux pieds de Mlle Desnos, qui s'écriait en lui tendant les bras:

— Quoi! vous? c'est vous, Albert du Charni?...

— Aujourd'hui Albert d'Hervey et compagnie, comme héritier et directeur de cette maison d'horticulture.

Gardons-nous de décrire la scène qui suivit une telle reconnaissance.

Les poésies du cœur sont comme les parfums inaltérables; elles s'exhalent avec d'autant plus de charme, qu'elles ont été plus longtemps emprisonnées...

VIII. — LE PRINCE HYDER-ASSOUR.

... — Eh bien! dit Mlle Desnos à la fin de l'entrevue, je répète ma question, monsieur d'Hervey: puis-je vendre les *Derniers Souvenirs*, et pouvons-nous séparer Angèle et Léon?

— Les *Derniers Souvenirs* sont maintenant à nous deux, répondit le négociant; — quant à Angèle et à Léon, nous en reparlerons demain...

— Oh! reparlons-en tout de suite! s'écrièrent en même temps deux voix qui semblaient s'être donné le mot.

Et Léon d'un côté, Angèle de l'autre, entr'ouvrant les portes de la chambre, vinrent en suppliants s'informer de leur sort.

Le bouquet et la lettre d'Albert étaient encore épars sur la table...

M. d'Hervey y jeta un œil attendri, puis regarda Mlle Louise;... et les fiancés d'autrefois, étendant les mains, y pressèrent et y réunirent celles des fiancés d'aujourd'hui.

Malheureusement, l'horticulteur trouva dans la main de Léon une lettre que venait d'apporter le facteur et qui contenait ces mots:

« Monsieur et cher maître, nous sommes perdus... Le « prince Hyder-Assour est arrivé ce matin à Marseille, et, « apprenant que le *Forget me nott* manquait à notre col- « lection de dahlias, il a déclaré le marché rompu pour « tout le reste, et laisse à notre compte les frais énormes « que nous avons faits; ce qui nous met à découvert de « deux cent mille francs pour l'échéance du mois... J'ai « eu beau lui dire que vous alliez rapporter de L..... la « fleur absente, il m'a quitté furieux, et s'est embarqué « le soir même pour l'Inde... Revenez vite à l'aide de « votre malheureux et dévoué commis... N.....

Marseille, le...

Rejeté par ce coup de foudre des hauteurs de la poésie aux abîmes de la prose, le négociant retomba sur sa chaise en balbutiant:

— Ruiné! ruiné de fond en comble!

Sa fortune et son bonheur, en effet, son avenir et celui de Mlle Louise, la dot d'Angèle et celle de Léon s'écroulaient à la fois sous cette terrible nouvelle...

Le lendemain matin, après une nuit passée dans les angoisses et les perplexités, — M. d'Hervey allait faire ses adieux à Mlle Desnos pour voler à Marseille au secours de sa maison chancelante..., lorsque le héros disparu de la bataille depuis la veille, Gabriel Morisseau, pâle encore et défait de sa triste découverte, mais se dédommageant à sa guise par une surprise à faire, une nouvelle à annoncer, un service à rendre et aussi un espoir à ressaisir, montra sa face hétéroclite à la porte du salon, et dit à M. d'Hervey:

— Pardon si je vous dérange, monsieur, mais un inconnu vient d'arriver à l'*Hôtel des Postes* dans une voiture à six chevaux. Il vous a demandé avec impatience... Et, me trouvant là... par hasard, je lui ai dit que vous étiez ici..., chez Mlle Desnos..., à marchander un dahlia... A ce mot, il s'est élancé de son équipage..., et il accourt derrière moi... Ne vous effrayez pas, mesdames, ajouta l'*obligeant* Morisseau. Vous allez voir entrer le personnage le plus brodé, le plus drapé, le plus enturbanné, le plus éblouissant... C'est au moins l'empereur de la Chine!

— Le nabab! s'écrièrent l'oncle et le neveu en s'élançant vers la porte...

Et c'était bien le nabab, le prince Hyder-Assour en personne!

Figurez-vous un colosse, au teint jaune, aux yeux étincelants, à la barbe frisée, aux moustaches en croissant, tout couvert de soie, de cachemire et de pierreries; gentleman accompli d'ailleurs et parlant le français comme un Parisien.

Il fit trois saluts majestueux, et s'excusait dans les meilleurs termes... lorsqu'il s'arrêta brusquement à la vue du *Dernier Souvenir*.

— Ah! voilà! dit-il en tombant en extase et en cessant de voir tout le reste.

Et, après avoir débité une tirade orientale sur l'admirable dahlia:

— Monsieur d'Hervey, dit-il au négociant, je vous avoue que j'ai manqué de vous faire banqueroute... Désespéré de renoncer à cette fleur que vous m'avez promise, j'étais déjà en mer où j'avais fait quelques lieues, quand je me suis rappelé le nom de la ville où vous étiez à la recherche, m'avait dit votre représentant. Alors j'ai regagné la côte pour vérifier le fait, et, passant de mon navire dans une chaise de poste, je suis arrivé à L..., en tuant cinquante chevaux. Le Grand-Esprit en soit loué! On ne m'avait pas trompé, monsieur! je vois le *Forget me nott*, et je l'emporterai dans l'Inde...

En parlant ainsi, le nabab tirait sa bourse et avançait la main sur le dahlia..., mais M. d'Hervey, le retenant d'un geste respectueux :

— Cette fleur ne m'appartient pas, monseigneur ; elle est à mademoiselle, qui a juré de ne point la vendre ;— quoique de cette vente, ajouta le négociant, les yeux tournés vers Mlle Desnos, dépendent ma fortune et son bonheur, et la dot de sa nièce et de mon neveu...

— Oh ! oh ! fit le prince, qui se redressa d'un air chevaleresque, avec un sourire où éclatait la sympathie ; n'y a-t-il donc, mademoiselle, reprit-il en s'adressant à la tante, n'y a-t-il aucune condition à laquelle on pourrait obtenir un de ces dahlias?

Mlle Desnos rougit et pâlit tour à tour... Un combat violent fit palpiter son cœur ; tandis qu'Angèle et Léon l'imploraient d'un regard navrant...



Mlle Louise et M. d'Hervey. Le bouquet d'Albert (Chap. vii). Dessin de Gustave Janet.

— A une seule condition, je me séparerai d'une de mes fleurs, répondit-elle enfin, en considérant sa nièce avec amour ; il faudrait me promettre que cette fleur ne sera donnée ni vendue à personne en Europe, qu'elle vous suivra dans l'Inde, monseigneur, et qu'elle n'en sortira jamais par votre fait.

— Je souscris à cette condition, mademoiselle, dit le nabab, en appelant un de ses laquais pour prendre le pot de dahlias ; et comme la plante dont je deviens ainsi le seul maître avec vous acquiert une double valeur à mes yeux, mon devoir est de doubler aussi la dot de mademoiselle, ajouta-t-il, en remettant à Léon quatre-vingt mille francs, et en baisant la main de Mlle Savary. Maintenant, monsieur d'Hervey, je vous laisse un mois pour

célébrer ce mariage, et je vous donne rendez-vous à Marseille pour terminer nos autres comptes.

— Ah! monseigneur! s'écria le négociant, organe de l'admiration de tous, les nababs du Nidzam ont remplacé les chevaliers français! Mais il faut que vous mettiez le comble à vos faveurs en assistant à la noce... Je vous préviens seulement, conclut-il en donnant le bras à Mlle Desnos, je vous préviens qu'il y aura deux couples au lieu d'un.

— Raison de plus pour que j'accepte l'invitation, répliqua le prince avec une galanterie incomparable.

Et tout le monde éclata en expressions de joie et de reconnaissance.

Tout le monde, hélas! excepté Gabriel Morisseau, si mal récompensé de son dernier service, et convaincu enfin *que son tour ne viendrait jamais!*

Un mois après, au festin des épousailles, devant les



Le prince Hyder-Assour achetant le *Dernier Souvenir* (Chap. VIII). Dessin de Gustave Janet.

restes du bouquet d'Albert, M. d'Hervey raconta l'histoire du *Dernier Souvenir*, et nous la tenons nous-même d'un témoin de son mariage.

Mais comment ce beau dahlia, disparu des jardins, s'y retrouve-t-il aujourd'hui? Mme d'Hervey ou le nabab ont-ils manqué à leurs engagements?

Non! L'auteur de ce service public est Gabriel Morisseau. Lorsque Angèle d'Hervey quitta L..., il lui vola un tubercule, comme souvenir de sa passion. Il comptait le garder précieusement dans son cabinet; mais toujours *obligeant*, il se laissa voler à son tour; et le troisième larron ayant fait fructifier la racine, le *Forget me nott* est rentré dans le commerce, où vous le trouverez maintenant à discrétion.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

TABLES PARLANTES. ESPRITS FRAPPEURS.

La science et le bon sens ayant fait justice des tables tournantes, les adeptes obstinés, loin de se tenir pour battus, sont allés de plus fort en plus fort, comme Nicolet, et, ne se bornant plus à faire tourner l'acajou, ils se sont mis à le faire parler, ni plus ni moins. Oui, il y a à Paris une foule de gens qui interrogent les tables, en leur imposant les mains, et en leur indiquant les lettres de l'alphabet, consonnes et voyelles. Les tables lèvent le pied et frappent le parquet d'un coup pour l'A, de deux coups pour le B, ainsi de suite, jusqu'à former le mot qui est la réponse à la question.

Nous ne plaisantons pas; cela se fait tous les jours dans des sociétés qui se croient sérieuses.

Il est temps de rappeler à ces grands inventeurs de phénomènes qu'ils ne font que copier, sans le savoir peut-être, des charlatans d'Amérique beaucoup plus forts qu'eux: la fameuse secte des *esprits frappeurs*, sur laquelle M. Le François vient de publier des indiscrétions étonnantes.

Tandis que les Parisiens, dit-il, imposent les mains à des guéridons, et s'émerveillent des effets du fluide magnétique sur de simples objets matériels, les Américains évoquent les morts et causent familièrement avec les esprits.

Lisez plutôt les journaux, brochures et recueils périodiques qui se publient aux Etats-Unis, *the Spirit World* (le Monde des Esprits), *the Star of the truth* (l'Etoile de vérité), *the Spiritual telegraph* (le Télégraphe spirituel), *the Spirit messenger* (le Messager des Esprits), vous y apprendrez qu'il s'est fondé, dans la patrie de Franklin, une sorte de secte religieuse dont le but principal est l'évocation des âmes qui se révèlent à l'homme sous la forme d'*esprits frappeurs*. On va bientôt avoir l'explication de ce nom. Entrez dans une des réunions de ces nouveaux croyants; entrez-y avec les dispositions les plus sceptiques et l'esprit le plus aguerri contre la croyance aux fantômes et aux apparitions surnaturelles. Il n'est pas nécessaire de croire par avance pour voir, ou, pour parler plus exactement, pour entendre. Mêlez-vous à la cérémonie, et ne vous en rapportez qu'au témoignage de vos sens.

Quelques-uns des sectaires attendent, immobiles ou absorbés dans de profondes pensées, la venue de l'esprit; mais ces réunions silencieuses ne sont pas les plus fréquentes. La plupart du temps, la cérémonie débute par une espèce de sabbat. C'est d'abord une danse sans nom qui vous emporte dans son tourbillon au milieu de sons confus et de cris inarticulés. Lorsque les fidèles sont assez exaltés pour qu'ils aient la force de se faire entendre et obéir des esprits des morts, et pour supporter l'entrevue, la ronde s'arrête. Alors il vous semble que les murs résonnent d'une manière étrange sous des coups répétés. Ces coups sont le langage des âmes que l'on vient d'évoquer et qui sont accourues; ce sont ces coups qui leur ont valu le nom d'*esprits frappeurs*. On les entend, mais on ne les voit pas.

Entre elles et les fidèles il y a des intermédiaires, des *médiums* qu'elles agitent, qu'elles font obéir et qui deviennent leurs instruments passifs. Peut-être vous croyez-vous le jouet de votre imagination troublée et de vos nerfs irrités par le tumulte de la ronde et le désordre des visages des néophytes. Mais voici un *médium* qui s'avance vers vous et vous demande quelle est l'âme que vous voulez évoquer: à peine avez-vous nommé un parent ou un ami, que vous vous sentez frémir et frissonner de tous vos membres. Vous ne sauriez dire, il est vrai, que vous avez *vu* l'esprit: il ne s'est produit nulle apparition; mais vous avez senti (sensation étrange et incompréhensible), vous avez senti, à n'en pouvoir douter, que vous étiez en présence de l'esprit que vous veniez de nommer de son nom terrestre. Son arrivée s'annonce par un bruit semblable au frémissement que doit produire le choc des os d'un squelette qui serait doué de mouvement et de vie. Et maintenant interrogez le spectre invisible, demandez-lui les choses les plus cachées de votre vie, de la sienne; pressez-le, et mettez de toutes les façons sa science à l'épreuve. Il vous répondra sans hésitation et sans erreur. Doutez-vous encore?

Mais vous pouvez aller plus avant et interroger l'esprit sur le monde inconnu d'où vous l'avez fait sortir et où il va retourner. Il frappera, et le *médium* vous traduira ses coups en langage humain. Qu'enseignent-ils? Des mystères de l'autre monde? Sur ce point il existe des relations diverses et contradictoires; crainte d'erreur, nous n'en rapporterons aucune.

Si vous sortez d'une pareille séance sans que la tête vous tourne, vous pourrez vous vanter à bon droit de l'avoir solide et forte.

La croyance aux esprits frappeurs fait des progrès et se répand chaque jour davantage; elle a déjà, dit-on, passé la mer, et compte quelques adhérents en Europe. Un journal de Stuttgard raconte qu'un esprit frappeur a fait spontanément entendre des coups, et a répondu ensuite à toutes les questions qui lui ont été faites à Dibbersdorf, dans la basse Saxe. Les nouveaux nécromanciens ont cela de particulier qu'ils semblent ne pas redouter l'examen; ils ont aux Etats-Unis une dizaine de journaux où ils racontent naïvement ce qui se passe entre eux et les *esprits frappeurs*.

Franchement, qu'est-ce que le langage d'un pauvre guéridon, à côté de ces merveilles de la terre du *puff?*

Espérons qu'une comparaison aussi écrasante fera rentrer dans l'ombre les interrogateurs et les secrétaires des tables parisiennes.

En attendant, quelques évêques ont fait à ces messieurs l'honneur de les exorciser, en rappelant les nécromans d'autrefois, qui faisaient aussi parler le diable au moyen de petits coups, et la prière de l'Eglise dans la bénédiction des édifices : « Mets en fuite, Seigneur, tous les esprits malins, tous les fantômes, et *tout esprit qui frappe* (*spiritum percutientem*). »

LE PALAIS DE CRISTAL.

Au moment où le Palais de Cristal s'élève aux Champs-Elysées, où des expositions universelles sont ouvertes à Dublin et à New-York, et se préparent pour 1855 à Paris, sur l'immense échelle qui convient à la France, il est intéressant de savoir ce que devient le fameux *Cristal-Palace* de Londres, transporté de cette ville à la station de Sydenham.

Ce sera le dernier et le plus curieux chapitre de l'histoire de ce grand monument, et il offrira des comparaisons et des leçons importantes au public, comme aux directeurs du futur palais des Champs-Elysées.

Outre les améliorations capitales qui ont été faites à l'extérieur du nouveau temple industriel de l'Angleterre, M. Giraldon, l'ancien guide des trains de plaisir, nous expose en détail les perfectionnements apportés à l'intérieur et à l'appropriation des galeries.

D'après le plan grandiose adopté par les entrepreneurs, le palais de Sydenham sera un musée complet de l'histoire, des sciences, des arts et de l'industrie de tous les siècles et de toutes les nations.

Les parties latérales de la nef, des transepts et des galeries qui se trouvent entre les différentes cours, seront ornées d'oiseaux, de plantes et d'arbres de tous les pays. Au nord-est du bâtiment sont disposées d'immenses galeries de sculpture et d'architecture, où seront exposées les œuvres des meilleurs artistes anglais et étrangers. Des collections d'objets les plus rares et les plus précieux dans les arts du moyen âge seront exposées dans la partie du sud. A cet effet, les directeurs ont chargé MM. Digby Wyatt et Owen Jones de parcourir les principales villes de l'Europe pour chercher à se procurer des collections aussi complètes que possible. Le ministre des affaires étrangères a remis à ces deux messieurs des lettres d'introduction exprimant l'intérêt que le gouvernement prenait à leurs travaux ; ces lettres sont adressées aux diverses ambassades qui se trouvent sur leur route. Outre les curiosités déjà mentionnées, on remarque une cour ninivienne et une cour égyptienne. Deux autres cours sont destinées aux rafraîchissements. L'une représente la restauration d'une cour de Pompéia, et l'autre une portion de l'Alhambra.

Les divisions nord et sud-ouest du bâtiment, ainsi qu'une galerie faisant le tour de l'édifice, sont destinées aux exposants de tous les points du globe.

Comme la partie scientifique doit former un des traits saillants de ce nouveau palais, les directeurs se sont occupés à combiner un nouveau plan d'exposition pour tout ce qui se rattache à l'histoire naturelle. Aucun pays, jusqu'à présent, n'a jamais rien montré qui puisse être comparé à ce musée universel. Une des sections les plus remarquables et les plus attrayantes sera celle de l'ethnologie. On y verra des modèles de grandeur naturelle des différentes variétés de la race humaine, avec leurs divers costumes nationaux, leurs ustensiles domestiques et leurs instruments aratoires, leurs armures, leurs habitations, leurs différents modes de transport, et enfin tous les objets qui peuvent servir à les caractériser.

Les plantes vivantes seront disposées de manière à montrer les traits caractéristiques et particuliers qui les distinguent dans chaque pays du monde.

Les modèles ethnologiques seront placés près des plantes provenant de la région à laquelle tous les deux appartiennent ; ils seront entourés des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons, des mollusques, des insectes qu'on remarque dans leur propre pays. Toutes ces différentes espèces seront exposées aux yeux du public dans les attitudes qui leur sont le plus naturelles, afin de donner aux visiteurs l'idée la plus juste de leur inclination et de leurs habitudes particulières.

Les poissons seront conservés par un moyen tout à fait nouveau ; ils auront l'air de nager dans un fluide conservateur ressemblant à l'eau. On représentera dans leur attitude naturelle les mollusques et les animaux qui rampent ou qui nagent. Enfin, le lieu que chacune de ces diverses créatures habite sera imité et représenté aussi fidèlement que possible.

Ainsi, dans quelque partie du bâtiment que le visiteur s'arrête, il y remarquera toujours divers objets d'un puissant intérêt, non pas rangés méthodiquement comme dans un musée, mais disposés scientifiquement dans le but de faire ressortir d'une manière saillante les habitudes et les particularités de chaque espèce. Leur réunion donnera une idée exacte de la région qui les produit et laissera dans l'esprit du visiteur un souvenir clair et positif de la distribution des plantes et des animaux qui vivent sur la vaste surface du globe.

L'immense espace de ce palais permettra d'exposer, en outre, tout ce que la géologie contient de curieux et d'intéressant pour tous ceux qui s'occupent de cette partie importante des sciences physiques. Non-seulement on pourra connaître par cette exposition l'effet que produit la partie extérieure de la terre dans les divers pays, mais on verra aussi de quoi se forment les couches géologiques de certaines positions du globe. On pourra se faire une juste idée des travaux des mines et des carrières, et voir comment se produisent les volcans et les tremblements de terre ; on connaîtra enfin la géologie dans ses rapports pratiques appliqués à l'art de creuser des puits, de fournir de l'eau, de former des tunnels, etc.

A l'extérieur du nouveau Palais de Cristal, les décorations seront en harmonie avec les embellissements de l'intérieur. Les extrémités de l'édifice, formant de vastes ailes, se prolongeront à une distance considérable et encloront des jardins qui n'occuperont pas moins de trente arpents.

Un chemin de fer de ceinture sera établi exprès pour servir de communication entre les diverses stations qui entourent la ville de Londres, et viendra aboutir à l'une des ailes du monument ; de sorte qu'en descendant de voiture, les visiteurs se trouveront immédiatement introduits dans le palais. Indépendamment de ce moyen de communication, il sera établi, sur le chemin de fer de Londres à Brighton, un service régulier qui partira tous les quarts d'heure.

Chaque aile du monument sera terminée par une grande tour en verre, d'où l'on pourra admirer, avec les beaux sites des environs, les délicieux jardins du palais, ses fontaines, ses bassins et ses jets d'eau, dont l'un s'élève à plus de deux cents pieds ; ses statues, ses temples, ses grottes, ses rochers et ses innombrables bosquets parsemés de toute part, qui ajouteront encore à l'effet pittoresque de ce lieu vraiment féerique.

On doit convenir que c'est faire grandement les choses, et qu'il y a là un objet d'émulation sérieuse pour le Palais de Cristal de Paris.

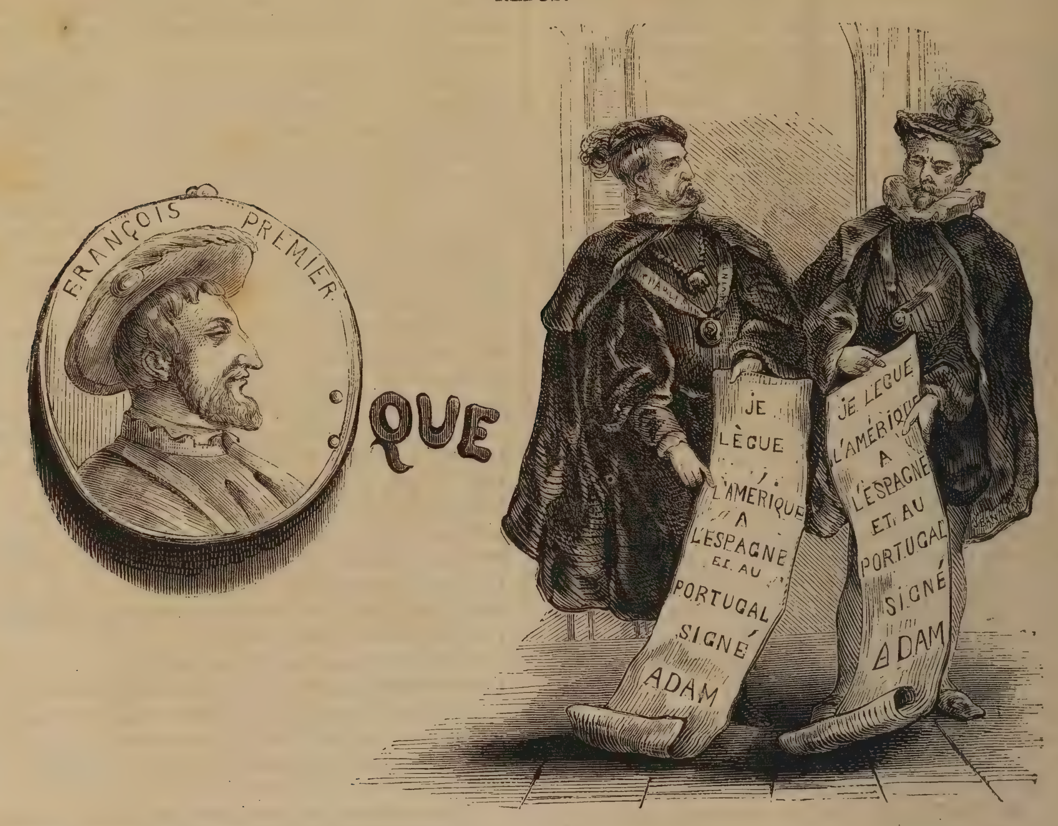
H. DE LA MORVONNAIS. — Un poëte original et profond, un homme de foi et de courage, un vrai chrétien et un vrai Breton, l'auteur de la *Thébaïde des grèves* et des *Larmes de Madeleine*, M. Hippolyte de la Morvonnais, vient de mourir près de Saint-Malo, d'où ses chants inspirés al-

laient charmer les belles âmes dans le monde entier, et où il venait de créer une commune et une paroisse nouvelle, comme les anciens pères de la civilisation. Nous reviendrons sur sa vie, ses œuvres, son caractère et son talent, qui sont une étude édifiante à faire au milieu des petitesses morales de notre époque.

— Nous avons oublié, dans notre *Revue du Salon de* 1853, le beau tableau de M. Ch. Fortin, *les Chouans*, acquis par le ministère d'Etat. M. Fortin tient aujourd'hui le sceptre de la peinture bretonne. On le verra bientôt par un dessin de lui, que le *Musée* publiera en 1853-54.

— *N. B.* Pour ne pas scinder les importants Rébus sur Henri IV, nous ne les commencerons que dans notre numéro d'octobre prochain.

RÉBUS.



A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappellerons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1852-53 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre vingtième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail considérable du renouvellement.

La livraison d'octobre 1853, première du vingt et unième volume (1853-54), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1853-54, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit : Pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*, mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N.-B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2) *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1853 *au* 25 *septembre* 1854 *inclus.* »

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux de Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N.-B.* Ajouter : *et aux* MODES VRAIES, si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES PROVINCES DANUBIENNES.

Ancien bivouac russe (chefs kalmouks) sur le Danube. Dessin de M. A. de Bar, d'après Leprince.



Cours du Danube. Le Pruth. Statistique. Mœurs. Hospitalité. L'eau des voyageurs. La langue roumaine. *Passé au piment.* Les Juifs. La folle. Insouciance turque. Hassan et Jussuf. Les voleurs et les juges. Les femmes valaques. Bal sur des ruines. L'eau du ruisseau natal.

Depuis trois mois, le monde entier a les yeux fixés sur ces provinces (Moldavie, Valachie et Bulgarie), resserrées, comme dans un étau à quatre pinces, entre la mer Noire et l'Autriche, entre la Russie et la Turquie d'Europe.

Sans examiner à quel maître elles resteront (ceci n'est point notre affaire), nous devons à la curiosité de nos lecteurs quelques détails complémentaires de notre article sur Buckarest (1).

Les provinces danubiennes empruntent ce nom au grand fleuve qui les traverse pour aller se jeter dans la mer Noire.

Etrange destinée que celle du Danube! Quand vous descendez les versants de la Forêt-Noire pour entrer dans la Souabe, les guides vous demandent si vous voulez voir la source du plus grand cours d'eau de l'Europe. Ils vous conduisent au petit jardin d'un petit prince allemand ; ils vous montrent un petit bassin, « misérable baquet de pierre», et ils vous disent : — Regardez au fond ; c'est la source du Danube !... A peine un léger bruit indique le point où commence à sourdre ce roi et ce géant des fleuves, ce *vainqueur du soleil*, qui, par sept cents lieues de cours, arrosant toute la Germanie, tournant ici vers le nord, là vers le midi, plus loin vers l'ouest, brisé aux Portes de fer et au Pont de Trajan, finit par s'élancer vers l'Orient en feu, pour aller mourir dans les glaçons d'une mer de Russie.

C'est à quelques lieues de ses embouchures que le Danube reçoit le Pruth, ce Rubicon de la question d'Orient, passé à Skouleni et à Léova par l'armée du czar.

Les Russes sont là comme chez eux, car, depuis un siècle qu'ils *protégent* la Moldo-Valachie, cette contrée leur doit toute son organisation financière, administrative et militaire. La population s'élève à 4 millions d'habitants, le revenu à 27 millions de francs, l'armée indigène à 50,000 hommes. Jassy seul compte 40,000 âmes, et Buckarest 80,000.

Notre précédent article a exposé la brillante et rapide civilisation de cette dernière ville.

Loin de ce centre animé, de ce Paris oriental, la barbarie turque reparaît sur le fond romain des colonies trajanes.

L'amour de la couleur se trahit dans les églises peintes, dans les lits peints, dans les selles des chevaux et les jougs des bœufs, dans les coffrets de mariage, dans les habits de fête, tous peints de fantaisies qui rappellent les mosaïques de Rome.

Les mœurs de ces peuples sont, au fond, d'une douceur et d'une hospitalité touchantes.

On trouve souvent, le long des routes, des vases remplis d'eau pour le voyageur altéré.

— Entrez dans cette cabane, dit un témoin illustre, une belle femme qui filait vient au-devant de vous ; elle vous salue gracieusement dans son charmant langage antique. Elle quitte tout, s'empresse, vous reçoit comme aurait fait une fille, une sœur au frère bien-aimé de retour. Elle court à la fontaine, et, selon les anciens usages, vous offre l'*apa n'incepula*, l'eau pure à laquelle nulle main n'a touché. Vos mains lavées, elle jette dessus cette toile brillante de paillettes d'or qu'elle fit pour son mariage, pour en parer le cou de celui qu'elle aimait. Elle offre tout ce qu'elle a, sa meilleure crème, ses fruits réservés pour un fils absent ; l'étranger est bien plus : c'est l'envoyé de Dieu.

L'aspect du pays rappelle les grands sites américains : jusqu'au fond des déserts incultes, la nature valaque se couronne d'arbres grandioses et se revêt d'un immense tapis de fleurs.

La langue roumaine est un latin naïf, qui s'exhale en proverbes de résignation : *Dà, pe moarte* (donnez, jusqu'à la mort), ou en soupirs et en mélodies d'un charme tendre et rêveur, écho lointain du chant des bergers de Virgile.

On ne peut lire sans douleur les souffrances d'une aussi douce nation sous le despotisme fataliste des musulmans. Un hideux proverbe en donnera l'idée : *Nous l'avons passé au piment.* Voici l'origine de cette locution. Lorsqu'un paysan refusait ou ne pouvait payer le tribut, les collecteurs turcs l'attachaient dans son propre foyer, au-dessus d'un réchaud où brûlait du piment... Au bout de vingt minutes, ils le relâchaient, gonflé, violet, à demi mort, et le déclaraient insolvable, en inscrivant sur le registre du fisc : *Nous l'avons passé au piment.*

Un voyageur anglais, le docteur Neigebaur, traduit par la *Revue britannique*, a publié de curieuses impressions de voyage dans les provinces danubiennes.

Le premier individu qu'il rencontre, en débarquant du fleuve, est un petit garçon juif, qui se jette sur une valise trois fois grosse comme lui.

— Est-ce que vous pourrez soulever un tel fardeau ?

— Il le faudra bien, car je n'ai pas mangé depuis hier.

— N'avez-vous pas des parents pour vous nourrir ?

— Mes parents ? les Hongrois les tuent comme espions des Serbes, les Turcs comme espions des Russes, les musulmans comme espions des Grecs, etc., etc.

Et l'enfant n'était pas découragé ; et, comme tous les juifs du pays, de kreutzer en kreutzer, il fera fortune, s'il n'est tué à son tour.

En se promenant, le soir, dans une ville ravagée par la guerre, le voyageur aperçoit une femme assise sur les ruines d'une maison brûlée, les cheveux épars au vent, la tête appuyée sur les mains, les yeux noyés dans les derniers reflets du jour.

— Que faites-vous là, pauvre femme ?

— Je me repose avant de me coucher... C'est ici ma demeure... On ne m'en prendra pas du moins la dernière pierre. Je veux la défendre contre les rayas... N'avez-vous pas ouï dire qu'ils remettront, cette nuit, le feu à la ville ?

La malheureuse avait perdu la raison. Elle refusa d'accompagner le voyageur, parce qu'elle attendait son mari, épousé huit jours auparavant !

Désolante image d'une nation sans maître, qui souffrirait moins sous un tyran qu'entre l'enclume de l'un et le marteau de l'autre !

L'insouciance profonde des Ottomans contraste avec les misères poignantes de leurs sujets.

Le docteur Neigebaur arrive au bord du Danube agité par une bourrasque violente. Il tient cependant à gagner l'autre rive, et s'adresse aux bateliers turcs, réputés les plus habiles et les plus audacieux. Il s'approche d'un vieillard au teint bronzé, à la barbe d'argent, au turban de neige, assis sur ses jambes croisées, le tuyau du tchibouck

(1) *Buckarest en Valachie*, *Musée* de mars dernier, page 183.

aux lèvres, regardant à peine à travers l'épaisse fumée du tabac.

— Voulez-vous nous passer? lui demande le docteur.

Sans faire un mouvement, sans même lever les yeux, le musulman fait un signe de tête négatif.

— Vous croyez, reprend le voyageur, que l'orage ne se calmera pas aujourd'hui?

Le vieillard ôte alors de ses lèvres le bec d'ambre de sa pipe, répète deux fois *jok*, *jok*, agite derechef la tête, mais affirmativement, et fait claquer sa langue, en signe d'infaillibilité d'opinion.

Le docteur cependant, ne comprenant rien à ce langage, sinon que le Turc lui refusait ses services, demande à ses compagnons de route ce qu'il faut faire, puisque les Ottomans eux-mêmes ne veulent pas s'aventurer sur le fleuve.

— C'est impossible, répond le touriste interrogé, un Turc s'embarquerait, quand même la ville serait sous le Danube...

Et le second voyageur, répétant les questions du premier, arrache enfin au vieillard une réponse verbale et catégorique.

Il avait déclaré qu'il passerait les amateurs, à la condition d'attendre, non pas que l'ouragan fût apaisé, mais qu'il eût achevé de fumer son tchibouk!

Le caractère musulman est tout entier dans cette parole.

Je n'appris que plus tard, ajoute le docteur, que le signe de tête négatif chez nous est affirmatif chez les Turcs, et qu'ils expriment la négation par un claquement de langue en hochant la tête et en fermant les yeux.

M. Neigebaur cite encore deux curieux échantillons du fatalisme ottoman.

Il visite Usta-Hassan, fabricant de pipes d'argile, et celui-ci, tout en travaillant ses petits fourneaux sculptés, raconte à son hôte, avec une philosophie souriante, qu'avant la victoire des Serbes, son père était un des plus riches propriétaires de Belgrade.

— Ainsi, au lieu de gagner ma vie dans une bicoque, à pétrir de l'argile, j'étais destiné à commander dans des palais et de magnifiques jardins. Et nous sommes tous de même! ajoute le musulman, repoussant les éloges de l'étranger; regardez, dans la boutique voisine, le vieux Jussuf, ce savetier à barbe blanche, qui chante comme à la synagogue, en raccommodant mes chaussures pour vingt paras. Avant que George le Noir (Czerni-Georges) nous eût chassés de la Servie, Jussuf avait quarante femmes dans son harem et deux cent mille ducats dans son trésor. En perdant tout cela d'un seul coup, il se tâta la tête et observa ses mains, puis, les trouvant bonnes pour le travail, il prit une alêne et se mit à ressemeler les babouches.

Ayant parlé ainsi, Hassan envoie chercher son voisin... Jussuf arrive en fredonnant et s'assied sur le banc du marchand de pipes, avec son pantalon rouge et sa veste bleue, trahissant encore sous l'usure les splendeurs passées...

— Si vous m'avez appelé pour fumer un tchibouk, dit-il à son confrère, je suis à votre service; mais si vos souliers me réclament, vous irez nu-pieds jusqu'à demain, car je ne travaille plus aujourd'hui.

— Et pourquoi cela? dit un ouvrier d'Hassan.

— Parce que j'ai gagné de quoi manger vingt-quatre heures, répond avec un flegme parfait l'ancien propriétaire de quarante femmes et de deux cent milles ducats.

On apporte du café et des pipes; et le vieux Jussuf raconte avec une dignité pleine de bonhomie qu'il n'est pas beaucoup de Turcs sur le Danube qui puissent se vanter d'être fils d'Abdallah, pacha de Roumélie, et de faire le métier de savetier dans la rue!

Puis, quand le docteur prend congé de ses hôtes, Hassan lui offre son plus beau fourneau de pipe, et Jussuf, — ne pouvant le gratifier d'une savate, — lui présente la rose qu'il porte à sa ceinture.

Hassan avait bien raison de dire: « Tous les mêmes! » On croit lire une page des *Mille et une Nuits*

Le voyageur donne, par les anecdotes suivantes, une idée de la justice moldo-valaque.

Des débris de l'armée hongroise y poursuivent encore çà et là la liberté... des passants et la réforme... de leur escarcelle. Ces bandits pittoresques vont par petites bandes, bien montés, armés d'une lance, d'un sabre, d'un fusil et d'une espèce de *lasso* pour atteindre leur proie. Au détour d'une route, dans un champ de haut maïs, derrière un bouquet d'arbres, ils attendent les chariots au clair de la lune, et dévalisent les touristes en un clin d'œil.

Il y a quelque temps, un étranger se vit débarrassé ainsi de sa montre, de son argent, de ses bijoux, de tout ce qu'il avait de précieux... Il porte plainte devant le juge de l'endroit et se rend à l'audience avec la foi de l'honnête homme. Or, qu'aperçoit-il d'abord sur la table du magistrat? Son propre mouchoir de poche, enveloppant l'offrande des brigands, qui l'avaient précédé de cinq minutes... Il a l'imprudence de reconnaître son bien, et de demander, en se récriant, si la justice partage les bénéfices du crime? Le juge se hâte de lui prouver le contraire, — en faisant arrêter les voleurs? — non pas! en faisant administrer au volé des coups de bâton. Ce fut la victime qui se trouva ainsi condamnée... au silence.

Plus récemment encore, un individu est attaqué par un bandit. Dans la lutte, il perd sa bourse, mais arrache un pan d'habit au ravisseur. Armé de cette pièce de conviction, il se rend au tribunal. Un homme causait familièrement avec le juge, et lui serrait la main comme à une vieille connaissance. Le plaignant observe cet homme et reconnaît son voleur. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Écharpé sans le savoir, le coquin portait encore sur le dos l'habit dont l'autre avait la queue à la main! Celui-ci le dénonce à haute voix, en homme assuré de sa vengeance, et, appliquant à l'habit la pièce absente, établit à tous les yeux l'évidence de l'attentat... A tous les yeux, excepté ceux du juge, qui avait en poche une partie du butin... Aussi, après mûre délibération, l'habit sans queue sortit libre, et le volé alla en prison... comme calomniateur.

Les femmes valaques se consolent parfois de ces misères avec la danse nationale, la robe brodée et la coiffure de perles.

Au milieu d'une ville en cendres, devant une église effondrée, le docteur rencontre une troupe de jeunes filles s'ébattant au son d'une cornemuse. La musique et le bal sur les ruines fumantes!

— Pourquoi êtes-vous si joyeuse? demande le touriste à la danseuse la plus alerte.

— Bah! répond-elle entre deux tours de valse, les ennemis ont brûlé ma maison; si je passais les jours à pleurer, je ne trouverais pas de mari pour m'en bâtir une autre!

Il faut dire que les jeunes gens ne dansaient pas, eux. Ils se tenaient debout, en dehors du cercle, ou assis rêveurs sur des pans de murailles et des charpentes consumées.

— Pourquoi ne faites-vous pas comme ces jeunes filles?

— Depuis que nous savons nous battre, nous avons oublié la danse!

Cette parole est de mauvais augure pour la domination turque...

Un mauvais augure aussi, c'est la tradition de la *Sultane valaque,* répandue dans les provinces danubiennes.

Voici cette tradition charmante.

Il y avait une fois, sous le règne des Solimans, une jeune fille de Valachie, si belle et si admirée, que le sultan de Stamboul la fit venir à son sérail et l'éleva au rang de première favorite. Mais au comble des honneurs et des richesses, la sultane tomba malade d'un mal inconnu... Tous les médecins appelés firent de vains efforts pour la guérir..., et elle allait succomber à la fleur de l'âge, lorsqu'un de ses frères arriva de Buckarest, et promit de la sauver avec une fiole qu'il portait à la ceinture. La jeune reine but en effet la liqueur précieuse, et y retrouva un peu de ses forces épuisées.



École sarrasine. Dessin de M. D. Lancelot, d'après Pascal Coste.

—Quelle est donc cette eau? demanda le sultan, offrant de la payer au poids de l'or.

— C'est l'eau de notre ruisseau natal, répondit le Valaque; c'est le lait de la mère-patrie qui régénère ses enfants.

Le sultan resta pensif; — et cent messagers au service du frère furent chargés de renouveler, de semaine en semaine, le breuvage de salut...

A mesure que la belle reine en buvait, elle recouvrait la santé, la vie et la grâce d'autrefois...

Mais quand elle fut complétement rétablie, son frère, initié aux détours du sérail, l'enleva au sultan et la ramena en Valachie...

Les deux gravures qui accompagnent cet article représentent le passé et l'avenir des provinces danubiennes: un ancien bivouac kalmouk au temps des guerres turco-russes, d'après le tableau de Leprince, et une de ces belles écoles sarrasines où les fils des colonies trajanes vont retrouver la civilisation perdue depuis dix-huit cents ans.

C. DE CHATOUVILLE.

PARIS ET GRENADE. NOUVELLE ESPAGNOLE.

Don Fernando Valasquez, jeune seigneur de Grenade, avait une sœur d'une beauté éblouissante : on la nommait Juana ; elle avait vingt ans, Fernando vingt-quatre. Ils étaient orphelins et possesseurs d'une très-grande fortune.

Un soir, étant assis tous les deux sur une des terrasses du Généralif, Juana dit à son frère :

— Depuis quelque temps, Fernando, vous êtes triste et rêveur ; vous ne chassez plus dans la Sierra, vous oubliez vos limiers et vos chevaux d'Afrique ; vous n'allez plus à Malaga visiter nos vignobles ; vous avez perdu le souvenir de nos orangers de Majorque : qu'est-ce donc, mon frère ?

Fernando répondit :



Adieux de Fernando à Juana. — « C'était écrit ! » Dessin de Gustave Janet.

— Il m'a pris un désir insensé de visiter la France et Paris.

— Un désir insensé !... Mon frère a peut-être trouvé le mot propre en cette occasion. C'est mal de n'aimer plus l'Espagne ! Et moi, que vais-je devenir ?

— Ma sœur, il faut vous marier ou me suivre à Paris.

— Ni l'un ni l'autre, don Fernando ; partez pour la France, je serai l'intendant de vos affaires. Allez ; mais souvenez-vous de votre sœur, et revenez la voir avant six mois.

Don Fernando faillit mettre un genou en terre devant Juana ; il baisa sa belle main avec respect et reconnaissance. En sortant du Généralif, Juana remarqua cette devise arabe sur le fronton d'une porte d'ébène : *C'était écrit !*

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, il était écrit que vous me quitteriez, mon ami !...

Et des larmes tremblèrent, comme des perles, au bout de ses longs cils noirs. Fernando la pressa contre sa poitrine et jura de revenir avant la fin de l'automne.

Le lendemain, une voiture attelée de six mules sortit du palais de Valasquez. Juana était dans son oratoire : elle écouta longtemps les clochettes de l'attelage et les fouets des postillons ; et quand le bruit se fut perdu dans le vide, elle pria pour le voyageur de toute la ferveur de son âme.

Paris, 15 mai.

A ma sœur Juana.

La dernière pensée que j'ai laissée en Espagne était à vous; la première qui m'est venue en entrant à Paris avait votre figure, Juana. Après un voyage heureux, favorisé par un temps magnifique, je suis arrivé dans cette ville royale. Il y a vingt-quatre heures que je suis ici, et j'ai vu déjà plus de choses qu'un Parisien n'en voit dans six ans. Ce peuple est le plus spirituel de la terre, mais je ne le crois que spirituel. On rencontre des hommes qui parlent seuls et qui animent de gestes leurs monologues; on voit de jeunes filles, légères comme des oiseaux, et dont le son de voix est harmonieux comme la voix de l'orgue. J'irai dans le monde, même à la cour; M. l'ambassadeur m'y engage, et j'ai grand désir qu'il m'en fasse une obligation.

Mais, Juana, rien ne me fera oublier mes promesses; je serai auprès de vous dans six mois. Vous êtes une sœur charmante! vous avez de la grâce et de la raison comme un esprit d'en haut!... Oh! soyez mon bon ange, toujours!

Adieu, ma sœur; que ces mots vous parviennent dans un de ces moments où vous pensez à tout l'attachement que votre frère vous a voué.

Je baise vos mains, Juana, et je me recommande à vos prières. Fernando Valasquez.

Cette lettre fut suivie de bien d'autres, que nous n'avons jamais retrouvées. Il est probable qu'elles étaient aussi laconiques que la première. Si les Espagnols parlent peu, ils écrivent encore moins.

Dans le courant du mois de juillet, Juana adressa à son frère la lettre que voici. Nous avons cherché à ne pas en altérer l'originalité et la couleur locale.

Grenade, 10 juillet.

Voilà vingt ans environ qu'à pareil jour mon père et le vôtre planta lui-même deux palmiers au bord de la fontaine de notre jardin de Grenade. O mon ami! hier j'étais à la fontaine et je vis un des deux palmiers bien jaune et bien languissant; et, par malheur, c'est celui qui se nomme Fernando. Je sais que vous vous moquez de ces choses, vous, bel esprit du siècle; vous, tête forte et savante... Mais moi, faible femme, je me brise à de pareils présages. Pourquoi tarder si longtemps à m'écrire? Est-ce que l'on a brûlé toutes les plumes à Paris, ou bien serait-ce que Fernando a la main droite engourdie? car j'aime mieux encore supposer toutes ces extravagances, que de sonder la réalité. Quoi! m'oublier! non, c'est impossible... Moi, je rêve de vous la nuit, et toute la journée je vous cherche je ne sais où. Hier encore j'entrai dans votre cabinet pour vous parler: hélas! vous y étiez, mais sur votre piédestal, mais avec votre figure de marbre et vos cheveux de marbre; je trouvai le buste de Fernando, voilà tout. Ce fut une pitié! j'allai à vous, froid personnage, et je vous contai les ennuis de mon cœur... que vous n'entendîtes pas, ou que vous ne voulûtes pas entendre. Votre tête resta immobile, vos yeux ne me regardèrent pas, et il n'y eut pas moyen de vous faire ouvrir les bras.

Si vous dites que je suis folle, peut-être avouerai-je que vous avez raison. L'autre jour, il me prit, à votre occasion, un grand mouvement d'orgueil; don Lara et Rodrigue de Médina me rencontrèrent à la messe; en sortant de l'église, ces messieurs me saluèrent et me donnèrent de vos nouvelles. Ils arrivaient de Paris. Je pris le bras de Médina, qui est notre cousin, et je l'accablai de questions. — Fernando, disaient ces messieurs, est le cavalier le plus élégant du monde élégant; il a un attelage de quatre chevaux, que nul ne peut devancer à la promenade. Il va à la cour du roi de France, et *Madame* ne donne pas une fête qu'il ne soit invité. En vérité, dona Juana, il vous ramènera une sœur française, la plus distinguée que l'on puisse rêver... Ces messieurs parlaient ainsi, et moi je levais la tête avec une insolente coquetterie. Vous voyez, don Fernando, les gros péchés de contre-humilité que vous me faites commettre.

Une lettre de vous, en grâce, ou je me plains au roi d'Espagne et des Indes, pour qu'il vous fasse ramener par les gendarmes de son frère très-chrétien. Que Dieu vous garde et qu'il vous rappelle quelquefois que vous avez une sœur.

A vous, monseigneur, votre servante et votre bien-aimée, Juana.

Or, la belle Espagnole resta dans son inquiétude pendant quinze jours encore. Enfin Fernando écrivit: il était humble, il demandait grâce à sa sœur; il donnait mille raisons justificatives, et toutes plus mauvaises les unes que les autres; il finissait par laisser entendre qu'il avait été gravement malade..., et pourtant la gazette de Madrid annonçait que le brillant duc Fernando Valasquez était de toutes les chasses royales de Rambouillet, de Compiègne. Le cœur de la pauvre Juana saignait: elle se disait: Voilà mon frère qui se prend d'un amour exclusif pour la terre de France. Elle fonda une neuvaine à Notre-Dame de Cordoue, et elle voua une petite statue d'argent à saint Jacques de Compostelle.

Qu'elle était ravissante, cette jeune fille, dans le zèle qu'elle mettait à s'occuper des affaires domestiques de son frère! avec quelle touchante sollicitude elle veillait sur cette fortune que le prodigue dissipait à Paris! Souvent Juana visitait à cheval ses fermes de Murcie; souvent aussi elle s'embarquait pour l'île Majorque, où son frère et elle possédaient des plantations considérables. Entourée de ses fermiers et de ses intendants, elle était vraiment la femme forte de l'Ecriture, la femme économe et pleine de sagesse.

Le mois d'août passa brûlant sur l'Espagne, et septembre arriva avec ses pampres et ses fruits. Fernando avait promis de revenir à la fin d'octobre: le cœur de l'Espagnole battait de joie à une telle pensée. Elle avait embelli le palais de Grenade de tout ce que son frère pouvait aimer; elle avait fait venir, pour lui et à son insu, les meubles les plus élégants de Paris. Le cabinet de Fernando était rempli de ces mille curiosités luxueuses à la mode, qui, la plupart, ne sont curieuses que par le prix qu'elles coûtent; mais, en revanche, Juana avait acheté des marines de Gudin et des paysages de Watelet. Elle voulait que son frère retrouvât son appartement de la Chaussée-d'Antin dans son palais de Grenade.

— Je le séduirai bien, disait-elle; je veux être coquette comme une femme de France; je veux employer des charmes magiques, je me ferai fée ou péri. J'aime mon frère et je veux le garder, on me changerait son cœur là-bas... Fernando est simple et bon..., ils me le rendraient difficile et brusque... Il est vrai comme l'Evangile; qui sait s'ils ne lui apprendront pas des faussetés? et puis, il n'aurait qu'à se marier en France, à y transporter sa fortune, à vivre chez les parents de sa femme... Dieu! cette pensée me fait peur.

Alors elle écrivait à Fernando des lettres où elle versait toute la poésie de son âme; elle lui faisait de l'Espa-

gne une terre enchantée...; elle lui parlait de la belle réputation qu'il avait laissée dans son pays et de la grande existence dont il y jouirait. Quelquefois elle lui nommait des jeunes personnes de ses amies, de la plus haute naissance et de la plus grande beauté. Hélas! hélas! Fernando recevait tous ces parfums de la patrie; il les respirait et il remerciait, voilà tout.

Un jour, on vint annoncer à Juana qu'un étranger, arrivant de Paris, demandait à lui parler.

— Des nouvelles de mon frère! s'écria-t-elle; qu'il entre.

On introduisit l'étranger; Juana alla au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la galerie, et elle le reçut avec un empressement qui dut bien surprendre cet homme. Il pouvait avoir quarante ans environ; il était vêtu d'un large habit noir, il portait des culottes courtes et avait des boucles d'argent à ses souliers. Son abord était froid, sa figure était froide, son regard était froid; on eût dit que ce corps était animé par une de ces flammes fantastiques qui ne brûlent pas. Du reste, il saluait avec gravité, et il s'énonçait en homme habitué à beaucoup réfléchir.

— Vous arrivez donc de Paris, monsieur; et vous m'apportez des nouvelles de mon frère? Soyez le bienvenu; mais, de grâce, monsieur, donnez-moi les lettres de don Fernando.

— Madame, mademoiselle..., répondit l'étranger, je n'ai pas l'honneur de connaître M. le duc, votre frère.

— Mais n'importe, monsieur, vous devez avoir des commissions de sa part pour moi... vous venez de Paris?...

— Ma commission est un devoir pénible..., mademoiselle.

— Ciel! Fernando est malade... Vous êtes peut-être un médecin! s'écria cette adorable jeune fille; parlez... parlez!...

— Je suis homme de loi, mademoiselle.

— Ah! vous me rassurez; soyez béni! Vous voulez donc...

— Vous prier de me remettre les titres de propriété de la terre que M. le duc possédait à Malaga...

— Mais, monsieur..., mon frère n'a pas vendu sa terre...

— Non, mademoiselle, il l'a perdue.

— Grand Dieu!... c'est faux, monsieur.

— Hélas! mademoiselle..., je le voudrais : voici sa signature. Cette terre appartient aujourd'hui à M. le comte de ***, dont j'ai l'honneur d'être le procureur fondé, et qui m'envoie de Paris tout exprès pour procéder à la vente de cette propriété. M. le comte ne veut pas la garder; il entre dans ses arrangements d'acheter en France une terre avec le prix de celle-ci.

— Assez... c'est assez, monsieur, dit Juana avec dignité. Je ne vous demande pas quelles sont les affaires domestiques de votre maître.

Puis elle prit le papier que lui présentait l'homme de loi, et lut en pâlissant la signature de son frère.

Le procureur fondé ajouta :

— C'est une perfidie de la fortune!... le jeu est une passion si déplorable!

Alors Juana, relevant la tête avec une fierté indignée, répliqua vivement :

— Qui vous a dit cela, monsieur? Je trouve fort mauvais que vous portiez un jugement si hardi sur le noble duc mon frère!

— Dieu me garde d'attaquer son caractère..., mademoiselle... Je le plains seulement de se livrer à une passion...

— Une passion!... Il n'a que de très-belles et louables passions. Vous dites que vous êtes en droit de vendre la terre de Malaga... (une terre patrimoniale!...) eh bien! soit, monsieur, je vous offre un acquéreur.

— Et qui est-il, mademoiselle?

Juana dit quelques mots à voix basse, et l'homme de loi, après les avoir entendus, s'inclina profondément, et se retira.

La fin d'octobre approchait, Fernando écrivait rarement à sa sœur, il se vit forcé cependant à de terribles aveux. Il attribuait son malheur à un jeu de bourse orageux..., et, croyant sa dette énorme acquittée, il n'en parla plus. Quant à son retour en Espagne, il en écrivait à sa sœur avec une extrême irrésolution. Un monde d'affaires, de grands intérêts, sa santé même, tout, disait-il, le mettait dans la dure nécessité de passer encore deux mois à Paris; mais il devait arriver à Grenade à la fin de décembre, et il le jurait par tous les saints. Le temps marchait ainsi.

Ce fut seulement dans les premiers jours du printemps qu'un jeune homme arrivé de France à Cadix, sur un bâtiment marchand, traversa à pied la Sierra-Névada : il avait fait un long voyage; il était venu des bords de la mer, d'hôtellerie en hôtellerie et à petites journées, jusque dans les montagnes de Murcie. Il passa sur les hauteurs qui dominent la plaine grenadine; et quand le magnifique tableau du pays maure se déroula devant lui, il s'arrêta et jeta sur l'étendue un long et mélancolique regard.— Oh! disait-il, voilà la patrie...; pourtant je ne descendrai pas dans la plaine, je ne traverserai pas Grenade où je n'ai plus mon palais : on me montrerait du doigt comme un objet de pitié. Non, je n'irai pas; allons plutôt retrouver ma sœur, qui s'est retirée sur la côte orientale de l'Espagne, dans une habitation solitaire, auprès de la mer; je me jetterai à ses pieds, je frapperai la terre avec mon front, je lui dirai : — Sœur angélique, j'ai tout perdu dans des nuits infernales : perdu mes forêts de Galice; perdu ma terre patrimoniale; perdu mes orangers de Majorque; perdu mes fermes d'Aragon...; perdu mon palais de Grenade, sainte demeure où je fus élevé sur les genoux de ma mère. J'ai tout perdu, ma sœur; mais vous, trésor de beauté et de vertu, vous me restez : je vous servirai, je serai l'esclave qui gardera votre porte; vous avez conservé votre riche patrimoine; vous êtes restée dans la haute position de votre naissance...; que Dieu en soit loué! Vous vous marierez..., vous deviendrez une très-grande dame... Eh bien! ma sœur, me repousserez-vous? N'aurai-je pas un abri dans vos fermes? n'aurai-je pas un réduit sous les gouttières de votre palais?...

Et ce jeune homme se prit alors à pleurer, dans ses mains, amèrement.

Cependant il continua sa route, ne retournant plus la tête vers Grenade. Il marcha quelques jours encore, suivant à pas lents les fossés des chemins, et toujours seul et résigné. Et comme il approchait de l'habitation de dona Juana Valasquez, voilà qu'il vit venir de loin une voiture et des cavaliers; il se détourna et se tint à l'écart pour laisser passer cet équipage; mais les cavaliers s'arrêtèrent, et l'un d'eux lui demanda : —N'auriez-vous pas rencontré un jeune voyageur qui se nomme Don Fernando Valasquez, et qu'on nous dit avoir été reconnu traversant, il y a quelques jours, les montagnes voisines de Grenade?

Et le jeune homme baissa la tête, et répondit : — C'est moi.

Un cri retentit, et au même instant une femme s'élança de la voiture et tomba dans les bras du voyageur.

— Mon frère ! oh ! mon frère !... dit-elle.

— Ma sœur !... répondit le voyageur.

— Comme vous voilà changé, Fernando !... comme vous êtes maigre et pâle ! Ingrat, vous vous êtes défié de Juana !...

Ce fut sans doute une scène ravissante de grâce et de douce pitié que ce moment où Juana se jeta dans les bras de Fernando, et où le prodigue pleura sur la tête de sa sœur. Les cavaliers, qui portaient tous la livrée de Valasquez, mirent pied à terre, et vinrent baiser les mains de leur ancien maître.

—Que faites-vous ? disait ce jeune homme ; voilà votre maîtresse ; moi, je ne suis plus rien...

Mais ces braves gens s'obstinaient à l'appeler *maître et seigneur*.

Et lorsque le frère et la sœur furent montés dans la voiture, Juana dit aux siens :

— A Grenade !

— Non, non !... s'écria Fernando ; que deviendrons-nous dans cette ville ?

— Mon ami, nous rentrerons dans votre palais.

Ce fut, en effet, au palais de Valasquez que s'arrêta l'équipage.

Quand Juana se trouva seule avec son frère, dans la grande salle des Chevaliers, elle lui parla ainsi :

— Pas un mot sur le passé ; j'ai tout oublié, mon frère ; vous conservez cette maison de nos ancêtres et toutes vos terres. C'est à la Providence que vous devez cela ; moi, je lui dois plus que vous. Elle m'ouvre un asile magnifique et où je serai heureuse jusqu'à la fin. Vous savez que depuis longtemps Dieu m'appelait à la vie du cloître ; j'ai cédé à cette voix intérieure. Hier, l'évêque de Grenade a reçu mes vœux, et je vous attendais pour entrer au monastère de Sainte-Marie-de-la-Mer.



Fernando et Juana dans la salle des chevaliers. Dessin de Gustave Janet.

Comme Fernando, à genoux devant elle, frappait avec désespoir son front contre le pavé, Juana lui dit en le relevant :

— Quelle pitié d'être faible ainsi ! Ne voyez-vous pas, Fernando, que le plus heureux de nous deux n'est pas celui qui reste ? Mon frère, la vie du monde est amère... Je n'en voudrais pas pour une couronne ; tâchez de passer des jours moins orageux à l'avenir. Mariez-vous ; vous trouverez parmi les femmes de Murcie une délicieuse compagne ; vivez ensemble. Adieu, venez me voir au cloître quelquefois avec l'autre Juana qui m'aura remplacée.

Nous finissons cette histoire en apprenant au lecteur que Juana avait vendu tous ses biens pour acquitter les dettes de son frère ; et heureusement sa fortune considérable avait suffi. Nous ajouterons que Fernando devint un modèle de sagesse, qu'il épousa une riche et belle héritière de Castille, et que jamais six semaines ne s'écoulèrent sans qu'il allât visiter le parloir du couvent de Sainte-Marie-de-la-Mer.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA DAME BLANCHE DE LA MAISON DE BADEN (1).



Le Français et le docteur regardant le portrait de la Dame blanche. Dessin de Celestin Nanteuil.

I.

Vers la fin du mois de janvier de l'année 1852, le grand-duc de Bade Léopold ressentit une attaque de goutte et se mit au lit. Les médecins déclarèrent que la maladie n'était pas dangereuse; que Son Altesse, à peine âgée de soixante et un ans, d'une constitution robuste, était de force à lutter contre cette indisposition; et après avoir prescrit les remèdes nécessaires, ils se retirèrent, parfaitement tranquilles, défendant qu'on fît circuler aucun bulletin de la santé du prince, ne jugeant pas à propos d'alarmer la cour et la population de Carlsrühe.

(1) Quelque étranges que soient les détails de cette histoire, tous les habitants et tous les touristes de Bade en attesteraient l'authenticité.

Mais, chose étrange, à peine le bruit se fut-il répandu que le duc Léopold était alité, qu'aussitôt des pressentiments funèbres semblèrent agiter le château et la ville; les visages trahirent l'inquiétude, et, en dépit de l'oracle d'Epidaure, on s'alarma et on se prit à trembler pour les jours de Son Altesse. Les médecins affirmaient une guérison, mais on les écoutait en hochant la tête; ils précisaient presque le jour qui verrait le duc rétabli et ingambe, mais on soupirait en regardant le ciel, et, dans le milieu du mois de mars, plus d'une dame de la cour préparait en secret ses vêtements de deuil, comme si la mort du prince eût été irrévocable.

Un jeune Français, témoin de ces pressentiments singuliers, qui insultaient avec tant de force aux pronostics de la Faculté, exprima un jour son étonnement à Mme la baronne de B..., respectable douairière, en qui l'âge n'avait pas éteint l'esprit, et qui avait tout juste assez de dévotion pour n'être pas une athée.

Mais, au premier mot, la baronne devint pensive, laissa tomber sur ses deux genoux le tricot qu'elle entreprenait avec une ardeur toute nationale, et arrêtant sur son interlocuteur un regard alangui par la tristesse et l'effroi :

— Hélas! monsieur, répondit-elle enfin, nos craintes ne sont que trop justifiées. Voilà trois fois que la *Dame blanche* apparaît dans le château.

— La Dame blanche?

— Oui ; vous ne connaissez pas la légende?

— Je ne connais d'autre Dame blanche que celle de Boïeldieu, répliqua en souriant le jeune Français.

— Eh bien, écoutez donc, dit la douairière de B..., en remettant ses aiguilles en mouvement. Il y avait une fois...

Mais avant de commencer, la baronne regarda avec finesse son interlocuteur; elle remarqua sur ses lèvres un sourire plein de moquerie.

— Vous n'êtes qu'un Français, lui dit-elle en grondant et en lui frappant les doigts de ses aiguilles, vous riez de tout; allez-vous-en! je ne vous conterai pas la légende.

En descendant l'escalier, le jeune Français se disait :

— Je l'ai échappé belle! C'est singulier comme le préjugé national nuit au libre ressort de l'esprit! cette vieille baronne est une des plus jeunes, des plus charmantes imaginations, et pourtant elle allait m'assassiner de quelque ténébreuse légende locale. Cette femme-là est une élève du dix-huitième siècle; elle croit à peine en Dieu, mais elle croit au diable; elle m'eût crevé les yeux avec ses aiguilles à tricoter, si, après son récit, j'avais conservé quelque doute. Pourquoi aussi m'aviser de prendre des renseignements sur une superstition, auprès d'une vieille douairière, qui est trop Allemande pour ne pas être superstitieuse?

Et le jeune Français continua sa route en fredonnant le fameux refrain de l'opéra :

Prenez garde!
La Dame blanche vous regarde.

Il se heurta, à l'angle d'une rue, contre un de ses amis, jeune Badois, étudiant la diplomatie.

— Parbleu! se dit-il, voilà mon affaire! celui-là doit être au-dessus du préjugé.

Et après les étreintes ordinaires en pareille rencontre :

— Avez-vous vu la Dame blanche? demanda-t-il brusquement au nouveau venu.

Le jeune Allemand répondit avec un grand sérieux :

— Je ne l'ai pas vue, mais un de mes oncles, chambellan du duc, l'a rencontrée dans une galerie du château.

Notre Français était confondu.

— Comment! se disait-il tout bas, et lui aussi croit à la légende! C'est bien la peine d'être apprenti diplomate! — Quel air avait-elle, cette redoutable apparition? ajouta-t-il en souriant.

— Vous n'avez pas vu son portrait?

— Quoi! la dame mystérieuse a eu la précaution de se faire peindre?

— Sans doute, et le duc, qui va mourir, avait eu soin de faire enlever ce portrait du château de Baden-Baden, tant il avait peur, l'été, quand il habitait cette résidence, de rencontrer ce visage sinistre. Il l'a fait apporter ici dans le garde-meuble de la couronne. Hélas! la Dame blanche se venge.

— Au revoir, mon cher; interrompit le Français, en serrant fortement les mains de son interlocuteur.

Le Badois se trompa à cette démonstration qui voulait dire, selon lui : pauvre duc! pauvre duché! pauvre Dame blanche! tandis qu'en réalité cette pression était une raillerie qui signifiait : pauvre garçon!

— Décidément, murmurait notre jeune sceptique, le grand-duc manquera à tous les égards qu'il doit aux légendes de son pays, s'il guérit de son mal.

La pensée de visiter un médecin du château, qu'il connaissait un peu, sembla piquante au voyageur français. Il trouva le docteur sombre et préoccupé.

— Comment va le duc? lui demanda-t-il.

— Assez bien, répondit le médecin, et cependant!...

— Est-ce que par hasard, docteur, vous croiriez aussi à la Dame blanche?

— Je n'y crois pas, mais cela n'empêche pas les autres d'y croire, et le prince finira par deviner le secret de ces sympathies alarmantes qui l'entourent. Dans sa disposition d'esprit, il n'en faut pas davantage pour troubler le cerveau. Ah! je voudrais envoyer au diable tous ces inventeurs de diableries, de sortiléges, et la première fois que je me trouverai en face du portrait de la Dame blanche, je lui passerai ma canne à travers les yeux. Ce serait dommage pourtant, car cette femme est belle!

— Vraiment! fit le Français, que le dépit du docteur affriandait plus que la foi naïve qu'il avait rencontrée jusque-là.

— Comment! vous n'avez pas encore vu le portrait de la Dame blanche, et il n'est question que d'elle depuis deux mois bientôt?

— Je crois, docteur, que je ne pourrai guère me dispenser d'aller rendre visite à ce tableau, en attendant que je me fasse raconter la légende.

— Oh! la légende est absurde, dit le médecin, avec le geste et le sourire d'un esprit fort; mais le portrait est superbe. Quels yeux! quel teint! Je vais au château; si vous voulez, je vous conduirai, et nous irons présenter nos hommages à la Dame blanche de la maison de Baden.

— J'accepte, dit le Français.

Pendant la route le médecin s'étendit longuement sur la maladie du duc Léopold. Il démontra d'une façon péremptoire la pusillanimité des Badois; il déchira avec des arguments furieux les voiles lugubres dont on enveloppait l'horizon; il se moqua avec tant d'acharnement de la légende et de ceux qui y croyaient, que le jeune Français finit par conclure qu'en dépit de sa raison et du témoignage de la science, le savant avait un peu peur de la vision populaire.

Au château, ils se séparèrent pour une heure. Le docteur alla visiter son illustre malade qu'il trouva aux mains de plusieurs de ses collègues; une consultation des plus

rassurantes fut rédigée et signée. Avant huit jours, le grand-duc Léopold devait pouvoir sortir et voyager.

En rejoignant le jeune Français, le docteur affectait une grande gaieté.

— Tout va bien ! s'écria-t-il ; en dépit des fantômes, nous triompherons. Je puis voir maintenant sans peur le portrait diabolique.

— N'emportez pas pourtant votre canne, ce sera plus prudent.

— Ne craignez rien ; je défie toutes les dames blanches du monde.

On arriva au garde-meuble. Il ne fût pas facile à nos deux curieux de se faire montrer le portrait en question. Le grand-duc avait manifesté une si vive répugnance pour cette image, la dernière fois qu'il l'avait aperçue, qu'on l'avait fait immédiatement disparaître, l'enfermant sous une triple serrure. Mais à Bade, comme à Paris, il n'y a pas de serrure sans clef, de clef sans gardien, de gardien sans entrailles, et la curiosité du jeune Français sut faire luire des arguments qui triomphèrent de toutes les répugnances. La mystérieuse armoire fut ouverte, on en sortit un portrait qui avait près de quatre pieds de hauteur.

Le jeune Français poussa une exclamation et se prit à admirer. Sur un fond obscur, que le temps avait encore assombri, se détachait une figure d'une beauté sinistre ; elle était pâle, et ses lèvres, d'une grâce enchanteresse, s'entr'ouvraient, comme une fleur de pourpre au milieu d'un bouquet de lis. Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient relevés et noués dans une coiffure du quinzième siècle.

Ses deux mains, sur lesquelles on voyait courir des veines bleues, étaient croisées sur le dossier d'un fauteuil ; sa robe était noire, bordée de fourrures. Un écusson, au-dessus duquel deux ours soutenaient une couronne de comte, brillait dans un coin du tableau. Rien de plus simple, de plus sévère que ce portrait ; mais tout son charme, je devrais dire toute son horreur, consistait dans les yeux fixes et pénétrants avec lesquels la dame inconnue regardait. On eût dit que le peintre avait troué la toile et mis une flamme véritable à l'endroit de la prunelle.

Sous d'épais sourcils décrivant un arc irréprochable, une clarté singulière et inflexible semblait lancer horizontalement des rayons qu'on ne pouvait éviter. Une force magnétique ramenait toujours l'attention vers ce front de marbre abritant ces deux lampes funèbres. Il y a au Musée du Louvre un sombre portrait de Raphaël qui exerce la même fascination. Les yeux attirent, et de quelque part qu'on regarde, on est inquiété, tourmenté par ces deux étincelles immobiles et pénétrantes.

Le portrait de la Dame blanche de Baden, dû à quelque inconnu de génie, peut-être bien à un de ces peintres médiocres qui ont une heure d'inspiration sublime dans leur vie, était un chef-d'œuvre de fierté, de tristesse, de beauté ; mais, à mesure qu'on étudiait cette physionomie fatale, l'énigme se déchiffrait. Cette lèvre, si admirable dans son dessin, semblait frémir au souffle des passions terrestres ; cet œil sans larmes, s'il brillait comme l'acier, était dur comme lui ; cette pâleur était un suaire et non pas un voile.

Le jeune Français était plongé dans une extase mêlée d'effroi. Il sentait son cœur battre à l'aspect de cette triste et royale beauté. Il la trouvait idéale comme Ophélie, terrible comme lady Macbeth ; il flottait entre l'amour et la terreur.

Le médecin, qui, de son côté, avait regardé avec une attention non moins profonde, quoique un peu railleuse, le portrait de la Dame blanche, frappa sur l'épaule du Français et lui dit :

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

Le jeune homme tressaillit, et cherchant à dissimuler son émotion :

— Je pense, répondit-il, que voilà une admirable femme, un peu pâle, mais dont les yeux et la bouche annoncent qu'elle avait l'esprit fier et le cœur ardent. Que de passions sur ces lèvres ! quel infini dans ces regards !

Le docteur hocha la tête.

— De belles phrases à propos d'une exécrable femme ! Pas tant d'entraînement, mon jeune ami ! Ce que vous lisez dans ces yeux, c'est le meurtre ; ce que vous admirez sur ces lèvres écarlates, c'est le sang répandu. Votre héroïne est un monstre. Je sais bien que vous autres Français, quand vous ne guillotinez pas ces êtres-là, vous leur dressez un piédestal et leur décernez l'auréole du génie. Mais il vous serait difficile pourtant de poétiser la Dame blanche.

Avons-nous besoin de dire que le jeune Français écoutait le docteur avec impatience ? Il désirait maintenant, avec autant d'ardeur qu'il avait montré jusque-là de défiance, le récit de cette fameuse légende qui secouait tant de pressentiments sur le château du duc de Bade.

Il sentait palpiter un intérêt vague au fond de cette histoire lugubre, et nous sommes contraint d'avouer que le crime même dont la Dame blanche avait pu se rendre coupable était un excitant énergique pour sa curiosité ; tant il est vrai que nous avons tous, plus ou moins, la passion de l'horrible, et que certaines épouvantes sont la source des plus vives jouissances de l'esprit.

Le docteur vit le désir de son compagnon, et passant son bras sous le sien :

— Ne vous échauffez pas trop l'imagination, mon jeune ami, lui dit-il, il n'y a rien de bien intéressant. En deux mots, voilà l'histoire.

— En deux mots ! s'écria le Français. Merci, docteur, vous êtes trop bref ; vous n'êtes pas d'ailleurs assez désintéressé dans la question pour parler de la Dame blanche en conteur impartial ; je me défie de vous.

Et dégageant son bras de celui du médecin, il courut chez la baronne de B...

Il la retrouva dans le même fauteuil, sous le même rayon de soleil, travaillant au même tricot. Dès qu'elle l'aperçut :

— Qui vous ramène, monsieur l'incrédule ?

— C'est le repentir et la foi, répondit le jeune Français, en envoyant du seuil de la chambre un salut plein d'humilité et de supplication.

La vieille baronne sourit, regarda de côté son pénitent, fut assez satisfaite de sa componction, et dégageant un petit tabouret de tapisserie, enfoui sous les plis de sa douillette :

— Venez vous agenouiller là, dit-elle, et confessez-vous ; si vous faites preuve de contrition, je vous absous.

— Et vous me raconterez la légende ?

— Parbleu !

Le jeune homme vint se précipiter aux genoux de la douairière, avec une vivacité dont elle s'amusa.

— C'était ainsi autrefois, murmura-t-elle avec un soupir ; on s'agenouillait là, mais pour faire des contes, et non pour en entendre ! Bah ! ce passé est aussi une légende, et vous n'êtes pas ici pour écouter mes soupirs.

Le jeune Français fit part de sa visite au portrait, de ses impressions et de son ardente curiosité.

La baronne enroula gravement son tricot, tira d'une

petite bonbonnière en ivoire, ornée d'un magnifique portrait, quelques morceaux de réglisse qu'elle glissa entre ses lèvres, se renversa dans son fauteuil, toussa un peu, ramena ses mitaines sur ses doigts et commença ainsi :

II.

Il y avait une fois un jeune margrave de Bade, très-beau, très-savant et très-bon. Ce jeune homme, comme on n'en voit guère, n'avait qu'un défaut ; il était d'une tristesse insurmontable, d'une mélancolie que rien ne dissipait. Son père et sa mère, qui contemplaient avec orgueil cet unique rejeton de leur race, se demandaient quels désirs creusaient des abîmes dans le cœur de leur enfant.

Mais le margrave ne souhaitait rien et n'aimait personne. J'entends qu'il n'aimait pas autrement qu'avec sa piété filiale ; car jamais fils ne fut plus soumis aux volontés de ses parents, dont il recevait les conseils avec une humilité parfaite. Vous voyez que le prince était décidément fort extraordinaire.

Un jour le margrave fut conduit par les deux vénéra-



La douairière de Baden et le Français à genoux. Dessin de Celestin Nanteuil.

bles auteurs de ses jours dans une charmille du parc, et là, sous l'œil du bon Dieu, loin des courtisans importuns et des valets curieux, on voulut sonder la plaie mystérieuse qui saignait au cœur du jeune homme. Il se prêta avec docilité à cet examen ; mais il lui fut impossible de confesser le moindre secret. A chaque question, le margrave répondait qu'il n'avait rien, qu'il ne désirait rien, que l'ennui pesant dont il souffrait se dissiperait sans doute, et qu'il n'avait autre chose à demander au Ciel que la continuation des jours calmes et sereins de ses parents. Un baiser respectueux compléta cette réponse, et les deux augustes vieillards, après avoir béni leur fils, rentrèrent au château, bien embarrassés, mais bien émus d'une tendresse si exemplaire, d'une innocence si parfaite.

Cependant la nuit inspira aux vieillards la pensée d'une guérison, et, dès qu'il fut jour, on appela de nouveau le mélancolique margrave.

— Mon fils, lui dit son père, nous avons décidé que vous voyageriez. J'ignore les desseins de Dieu sur nous ; mais il se peut que nous allions bientôt rejoindre nos aïeux sur l'oreiller de marbre des caveaux de la famille. Vous pouvez être tout à coup appelé à régner. Il est donc essentiel que vous soyez préparé à ce grand événement. Or, la tristesse dont vous êtes la proie est une mauvaise disposition pour gouverner. Que sera-ce donc, mon fils, quand vous verrez l'envers de la nature humaine et l'intérieur des consciences ? Je ne veux pas que vous soyez misanthrope, j'aime trop mes vassaux pour leur léguer un tyran ou un incrédule ; il faut songer à vous guérir. Je pense que les voyages vous seront l'occasion de vous dis-

traire, en achevant de vous instruire. On se connaît mal quand on ne s'est pas vu dans plusieurs miroirs ; de même, on n'entend rien à l'humanité quand on n'est pas sorti de soi-même. Allez donc, mon fils, étudier les hommes dans leurs divers pays. Vous êtes prudent ; je n'ai pas de conseil à vous donner, je vous bénis...

Le vieux prince ne raisonnait pas trop mal pour un simple prince allemand. Le remède était bon. Le margrave consentit à en essayer. Il fit ses paquets avec docilité, n'oublia pas d'emporter un Plutarque et un Sénèque, dont il lisait parfois, pour s'entretenir l'esprit en appétit du bien, dérouilla son épée qu'il suspendit à son côté, embrassa tendrement son père, sa mère, s'inclina sous leur bénédiction et partit.

Sur le seuil du château, la mère, qui avait suivi son fils, le serra encore une fois dans ses bras, et le retenant un instant sur son cœur, lui murmura aux oreilles ces exhortations suprêmes qui jaillissent toujours du sein maternel, multipliées par les angoisses de la séparation.

— Mon fils, lui dit-elle à voix basse, rapportez votre cœur de vos voyages ; quelle que soit l'occasion qui vous tente, rappelez-vous qu'un fils respectueux doit faire bénir son hymen par sa mère et par son père, et qu'un prince de la maison de Baden ne doit point offrir son blason dans un bouquet.

Le margrave sourit, rougit, embrassa trois fois encore sa mère attendrie, monta à cheval et partit au galop pour son tour d'Europe.

Il alla en France, en Italie, en Espagne, dans tous les pays du soleil, de la poésie et des fêtes ; mais la gaieté de ces régions privilégiées, loin de dissiper la mélancolie du jeune voyageur, épaississait au contraire le voile lugubre qui l'enveloppait. Son cœur repassait les frontières, libre et insensible comme il les avait franchies d'abord ; quant à son esprit, il s'enrichissait à chaque excursion nouvelle d'un désenchantement de plus.

Le Nord convenait mieux au caractère rêveur du margrave. Il se dirigea vers ces contrées mélancoliques, et ce pâle soleil semblait plutôt le vivifier et l'épanouir que les chauds rayons de Naples, de Venise, de Madrid, de Paris.

Un jour, en Danemarck, le jeune prince se promenant seul, à cheval, dans la campagne, s'égara. Après des efforts infructueux pour retrouver son chemin, comme la nuit s'avançait, il se hasarda à demander l'hospitalité dans un château dont il avait admiré, quelques instants auparavant, la position merveilleuse au bord d'un lac.

Un vieux majordome vint prendre la bride du cheval du margrave et apprit à ce dernier qu'il était chez la comtesse Olamünde, jeune veuve, qui depuis la mort de son époux vivait dans une retraite absolue et n'allait plus à la cour. Le margrave sollicita l'honneur d'être présenté à la comtesse, et le vieux domestique le conduisit sur une terrasse où celle-ci respirait la fraîcheur du soir, assise entre ses deux enfants.

Jamais le margrave n'avait vu de femme aussi belle que la comtesse Olamünde ; jamais dans ses rêves il n'avait imaginé un front aussi pur, des yeux aussi pénétrants, des cheveux aussi noirs ; il voyait combinées dans une seule ces deux beautés si différentes, la blancheur lactée des femmes du Nord, l'éclat du regard et les cheveux d'ébène des femmes du Midi ; tout cela harmonié par une langueur, par une tristesse charmante qui enlevait aux prunelles ce qu'elles auraient eu de trop vif, et qui donnait à la pâleur un sens énergique plein de pensées mystérieuses.

Je ne veux pas vous ménager de surprises, ni me lancer dans des analyses de sentiment fort inutiles pour ce que vous voulez savoir. Vous devinez, sans avoir la pénétration d'Œdipe, que le margrave devint épris de la comtesse Olamünde ; en pouvait-il être autrement ?

Vous qui avez vu son merveilleux portrait, ne comprenez-vous pas avec quelle violence le cœur de ce jeune contemplateur allemand dut tout à coup s'épanouir aux regards de cette femme étrange, en répandant des parfums sévèrement enfermés ?

Si jamais passion fut rapide, foudroyante, ce fut celle-là. En posant le pied sur la terrasse et en apercevant aux derniers reflets du soleil couchant la comtesse assise et fouillant du regard les espaces infinis, le jeune margrave sentit une source jaillir en lui. Une voix secrète lui dit : « C'est elle que tu cherchais ! » Par une révélation instantanée, il comprit que le secret de sa tristesse était là, et que toute sa mélancolie était le désœuvrement de son cœur. Désormais il allait vivre.

Il s'approcha lentement et avec respect, n'osant interrompre la méditation profonde qui absorbait la pensée de la comtesse. — Hélas ! se disait le jeune margrave, elle songe peut-être à son époux !

Et le prince se sentait jaloux de ce souvenir donné à un mort.

Mes priviléges de conteuse me permettent de vous avouer que la comtesse songeait bien plutôt à l'époux inconnu que lui réservait l'avenir ; et c'est ici l'occasion de vous dire, sans réticence, quelle était l'âme qui se consumait dans ce transparent albâtre, et dont on voyait la lueur monter jusqu'aux plus beaux yeux du monde.

La comtesse Olamünde était ambitieuse. Descendante d'une famille royale, que les révolutions avaient transplantée loin du trône, elle vivait avec la pensée incessante de relever sa race, de remonter les échelons descendus, et de mêler un jour l'or de quelque couronne princière à l'ébène de ses cheveux.

Le comte Olamünde, son premier époux, était un fort modeste gentilhomme, incapable de comprendre l'immense ambition de sa femme, et ayant la simplicité de croire qu'une fortune suffisante, avec deux beaux enfants et une conscience tranquille, était une part assez belle, en Danemarck comme ailleurs, pour qu'on s'en contentât.

Après avoir souffert pendant dix ans des mécomptes suscités par un époux si peu fait pour l'aider dans son œuvre, la comtesse Olamünde était devenue veuve. Je n'affirme pas que le défunt ait été pleuré ; il mourut même si à propos, que des esprits défiants auraient pu accuser de cette coïncidence quelqu'un de plus responsable que le hasard. Mais la réputation de vertu de la comtesse, et la santé depuis longtemps chancelante du comte parurent, en Danemarck, des raisons plausibles qui déroutèrent les soupçons, si l'on peut admettre que des soupçons se soient élevés au sujet de cet événement. Quoi qu'il en fût, pleuré ou non, le comte Olamünde eut des obsèques grandioses, un cénotaphe de marbre gigantesque, avec une inscription latine ; et s'il est vrai que la mort ne soit que la vie humaine vue à l'envers, le défunt dut convenir, en jouissant d'un monument si magnifique, qu'il y avait pourtant quelque chose d'assez agréable dans les visées ambitieuses de son épouse.

La comtesse Olamünde considérait le veuvage comme une transition entre les désappointements de son premier hymen et les espérances d'un second.

Aussi, le soir que le margrave vint demander l'hospita-

lité, la belle veuve était-elle plongée dans une contemplation ardente, et cherchait-elle son étoile à travers les nues. Ramenée vers la terre par l'arrivée de l'étranger, ce fut sans désappointement, ou plutôt, ce fut avec un tressaillement de joie et d'orgueil qu'elle vit ce beau jeune homme respectueusement incliné, et qu'elle l'entendit énoncer son nom et ses qualités. La comtesse enveloppa le margrave d'un regard rapide, et, satisfaite de cet examen, amena sur ses lèvres le plus éblouissant sourire qui ait jamais fait rêver un poëte.

Ce serait ici l'occasion de vous jouer un de ces beaux airs que la jeunesse joue si bien ; mais mes vieux doigts se sont raidis à tricoter, et pinceraient mal cette corde enchanteresse. Que votre imagination vienne donc en aide à mon cœur stérilisé. Représentez-vous cette belle soirée, cette terrasse, la comtesse Olamünde avec les deux yeux que vous lui connaissez et les ambitions qui l'agitent, le jeune margrave avec sa candeur, sa naïveté ; songez aux entretiens sublunaires de Roméo et de Juliette ; invoquez, évoquez tous les gracieux fantômes que le souffle des nuits promène sur les terrasses des châteaux, au bord des lacs, et vous suppléerez sans peine à l'élégie dont je me dispense.

Qu'il vous suffise de savoir que le margrave fut si bien reçu au château de la comtesse Olamünde, qu'il revint le lendemain et les jours suivants ; et, quinze jours après leur première entrevue, le margrave et la belle veuve s'élançaient, par la pensée, dans les mêmes régions idéales, sur le même char ailé. Mais, à mesure que cette intimité développait dans le cœur du jeune prince un de ces sentiments éternels qui ne s'éteignent qu'à la mort, la gaieté allumait ses regards, l'esprit allégeait son front ; il souriait à la nature et à la vie, et allait avec une merveilleuse candeur au-devant de toutes les illusions. Le sentiment de la comtesse Olamünde, au contraire, était une flamme qui lui creusait le visage et promenait des réverbérations sinistres sous les arcades de ses grands yeux.

Un soir qu'ils étaient tous deux sur la terrasse, le margrave laissa déborder son émotion, et, en annonçant à la comtesse son prochain départ pour Carlsrühe, lui peignit en termes touchants ses regrets et ses espérances.

— J'ai fait un beau rêve, madame, lui dit-il en terminant ; s'il dépendait de moi seul de le changer en réalité, Dieu m'est témoin que le plus beau jour de ma vie serait celui où je vous ramènerais margrave de Bade dans le château de mes pères.

Les yeux de la princesse Olamünde lancèrent des étincelles, sa lèvre frémit.

— Et qui peut donc empêcher la réalisation de ce beau rêve ? répondit-elle avec une sombre énergie.

— Hélas ! reprit le margrave, *il y a quatre yeux qui s'opposent à ce bonheur.* Tant que ces quatre prunelles réfléchiront l'azur du ciel, notre union est impossible.

— Et si ces yeux importuns s'éteignaient ? demanda la comtesse avec un tremblement terrible et d'une voix étranglée.

— Si ces quatre yeux étaient clos, reprit avec tristesse le margrave, vous seriez ma femme.

— Je serai duchesse de Bade, s'écria la comtesse Olamünde avec un éclat sauvage.

Le prince la regarda avec étonnement, chercha à comprendre ce qui se passait dans ce cœur ténébreux ; puis trouvant sans doute en lui-même une explication selon ses désirs :

— Oui, comtesse, lui dit-il, avec une voix émue et en lui baisant la main, oui, vous serez margrave ! Adieu, je reviendrai... J'emporte la foi et du courage.

Le margrave partit ; et la comtesse, penchée sur sa terrasse, le suivit de loin avec de sombres regards. Quand il eut disparu entièrement dans les brumes du chemin, Mme Olamünde se leva, aussi blanche qu'un spectre :

— Je serai duchesse de Bade, répétait-elle avec fierté, en croisant ses bras sur sa poitrine ; mais avant cette joie...

Comme on lui amenait alors ses deux enfants pour le baiser du soir, la comtesse repoussa avec effroi ces deux innocentes créatures.

— Pourquoi ne dorment-ils pas déjà ? dit-elle avec violence. Pourquoi ces quatre prunelles sont-elles si brillantes, si éveillées à cette heure ? Qu'elles se voilent ! qu'elles s'éteignent ! je ne veux plus les voir.

Et, agitant ses bras, comme si elle eût voulu se débarrasser de serpents qui les mordaient, la comtesse s'enfuit de la terrasse ; elle ne se coucha pas de la nuit et erra dans le château. Il est probable qu'elle n'alla pas rendre visite, dans toutes ses courses, au lit de marbre du comte Olamünde.

Des mois se passèrent. Le margrave de Bade revint en Danemarck ; il se hâtait. Il apportait une bonne nouvelle, et son cheval n'allait pas au gré de son impatience. Une transformation complète s'était opérée en lui : le rêveur débile s'était épanoui en cavalier charmant et robuste ; le bonheur avait relevé son front, éclairci son visage, et l'espérance débordait de son regard.

A la dernière ville qui précédait le château de la comtesse, le jeune voyageur fit halte et se recueillit. Il portait tant de joie, qu'au moment d'arriver le fardeau lui semblait pesant ; il avait tant de choses à dire à la comtesse, qu'il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées. Il quitta ses poudreux habits de voyage, et se parant, comme pour des fiançailles, il se remit en route avec un tel battement de cœur, qu'il était obligé de s'arrêter souvent, craignant de suffoquer.

A une lieue du château, le margrave rencontra le vieux majordome qui lui avait tenu la bride lors de sa première visite ; il était en deuil, marchait le front baissé et portait un paquet sous le bras.

— Eh ! mon brave homme, où allez-vous ainsi ? demanda le voyageur, qui s'alarma des habits et de la mine lugubres du vieux serviteur.

Le majordome releva la tête, reconnut le margrave et pâlit, mais il ne répondit rien ; le jeune homme insistant et demandant des nouvelles de la comtesse, il murmura :

— Monseigneur, la comtesse vous attend.

Et, sans vouloir ajouter un mot, poussant un profond soupir, il continua sa route.

— C'est étrange, se dit le margrave, saisi d'un pressentiment lugubre, serait-il arrivé quelque malheur au château ?

Comme il apercevait une auberge, il s'arrêta, fit donner une mesure d'avoine à son cheval devant la porte, et voulut interroger l'aubergiste.

Au premier mot, l'hôte tressaillit, regarda fixement le voyageur et répondit :

— Vous êtes celui qu'on attend au château ; vous n'avez pas besoin alors de vous arrêter si près du but ! Et, avec une vivacité empreinte d'une sorte de terreur superstitieuse, l'aubergiste alla retirer le cheval de la mangeoire, lui remit la bride et ferma sa porte, ne voulant pas répondre au margrave qui l'appelait pour le payer.

Cette fois, le jeune prince se sentit pris d'épouvante ; il partit au galop. Bientôt il aperçut le château de la com-

tesse. La grille était ouverte; deux enfants du village étaient assis sur le bord du fossé; au bruit du cheval, ils se levèrent et prirent leur course, en poussant des clameurs, comme à l'approche d'une vision sinistre.

Le margrave franchit la porte d'un bond: les quatre fers de sa monture firent jaillir quatre étincelles du pavé. Il appela, mais personne ne vint; il attacha alors son cheval à un anneau de la porte. La cour, les vestibules, tout était désert. Le margrave monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de la comtesse. Il avait peur de se heurter à un cercueil. La mort planait si visiblement sur cette maison, changée en sépulcre, que le jeune prince s'attendait à trouver celle qu'il aimait dans les plis du linceul. Au sommet de l'escalier, il s'arrêta, appuya ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements, adressa une courte oraison au Dieu qui bénit les purs sentiments, puis il pénétra dans l'appartement de la veuve.

Après avoir traversé plusieurs chambres aussi abandonnées que le reste de la maison, il parvint à une pièce retirée, et un gémissement qui le fit tressaillir l'avertit qu'il n'était plus seul. La comtesse Olamünde, accroupie plutôt qu'assise dans un grand fauteuil, les mains dans les cheveux, les regards attachés devant elle, semblait concentrée dans une de ces douleurs insensées et farouches qui ne trahissent que des sentiments surhumains ou des remords. Une obscurité presque complète régnait dans cette chambre; les rideaux étaient baissés, les volets à demi fermés.

Entendant des pas sur le plancher, la comtesse dressa la tête.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix si troublée que le margrave eut peine à la reconnaître.

Le prince s'avança alors jusqu'à la comtesse, et, prenant ses mains inondées d'une sueur froide, il fléchit le genou avec une piété recueillie, et dit doucement :

— Salut à la margrave de Bade!

La comtesse poussa un cri, se jeta sur les rideaux qu'elle fit voler sur la tringle, écarta brusquement les volets, et reconnaissant dans un flot de lumière celui qu'elle attendait depuis si longtemps, se précipita sur lui, comme sur une proie, et l'étreignit à l'étouffer, en murmurant:

— C'est toi, tu viens bien tard!

Le prince fut frappé du changement opéré dans le visage de la comtesse. Ses orbites s'étaient creusées; elle était d'une pâleur de spectre, et une flamme sinistre vacillait dans son regard.

— Qu'avez-vous, madame, s'écria-t-il, vous souffrez?

— Ce n'est rien, dit-elle, avec un éclat de rire qui retentit dans les chambres désertes; je t'attendais, et je ne t'espérais plus; mais, te voilà! Oh! je vais oublier!

— Vous êtes bien seule, madame?

— Tu crois? Ah! j'avais peur pourtant d'entendre *revenir* quelqu'un.

— Que s'est-il donc passé? pourquoi cet abandon?

— Ce qui s'est passé? ne le sais-tu pas? Ah! je te le dirai en route... Mais fuyons, fuyons! Tu viens me chercher, n'est-ce pas? Je suis ta fiancée; rien ne s'oppose plus à ce que je sois ta femme: les yeux jaloux qui te faisaient peur sont éteints.

— Dieu soit loué! comtesse, interrompit vivement le margrave, ces quatre prunelles réfléchissent toujours le ciel; mais elles m'ont souri en accédant à mon vœu le plus cher.

— Que dis-tu là? ces yeux, ces flambeaux, ces quatre paupières vivent encore? tu les as vues?

— Pourquoi ce trouble, cet égarement?

— Oh! je suis bien certaine pourtant de les avoir vues se fermer pour jamais!

— Que dites-vous? mon Dieu!

— Rien, partons! Tu le vois, margrave, on savait que j'allais partir et l'on m'a abandonnée. Viens, viens; ton cheval est en bas, il piaffe d'impatience; tu m'emporteras en croupe.

Et la comtesse, avec une violence qui trahissait de folles terreurs, entraînait le margrave. Ce dernier, ébloui, fasciné, mais cédant avec une sorte d'effroi qui remplaçait la confiance, se laissait conduire; il retrouva le cheval sous la porte, prit la comtesse dans ses bras et se mit en selle.

Au moment de secouer la bride, une idée lui vint:

— Nous oublions vos enfants, madame, où sont-ils?

La comtesse se tordit dans les bras du margrave, comme un serpent jeté sur un brasier; elle le regarda avec des yeux effarés, en posant sa main frémissante sur son épaule. Il renouvela sa question; elle répondit, les dents serrées, avec un sifflement:

— Tu demandes mes fils! mais ne m'as-tu pas dit que leurs yeux ne pouvaient contempler notre bonheur?

— C'étaient les yeux de mon père et ceux de ma mère que je redoutais pour vous, non ceux de vos enfants, madame... Et mon père et ma mère ayant consenti à notre mariage...

La comtesse l'interrompit en poussant un cri effroyable.

— Tu mens! dit-elle avec délire; tu mens, c'est impossible! je n'aurais pas été en vain mère sacrilége et dénaturée!...

Le margrave comprit tout.

Il écarta les bras avec horreur. La comtesse glissa à terre; mais se redressant aussitôt, elle se cramponna à la selle, aux étriers, aux mains du prince, en poussant des gémissements entrecoupés.

Quant à lui, glacial, terrible, ne trouvant aucun mot, aucun cri pour l'effroyable déchirement de son âme; inflexible comme la malédiction de Dieu, pâle comme un fantôme, il repoussa du pied l'infanticide, qui s'élança en rugissant dans le château; puis, faisant jaillir le sang de son cheval sous ses deux éperons, il franchit la grille ventre à terre...

Le chemin tournait autour du manoir; en passant au galop près du lac, le margrave aperçut la comtesse penchée en dehors de la terrasse, une brise lui apporta ces paroles lancées avec toute l'énergie du désespoir:

—Margrave de Bade, il y a malgré toi un pacte de sang entre ta race et la mienne! je suis à toi pour l'éternité!

Puis on vit la comtesse étendre les bras et s'élancer; les eaux du lac s'agitèrent; le prince poussa un cri et voulut courir au secours; mais il pensa qu'il ne devait pas disputer cette criminelle au jugement d'en haut.

Le margrave revint dans le duché de Bade, pour y mourir après quelques mois de langueur. Le remords du crime dont il était innocent l'écrasait et le conduisit au tombeau. Par une fantaisie singulière, il voulut avoir dans sa chambre, près de son lit, le portrait de la comtesse Olamünde. On envoya chercher en Danemarck ce tableau magnifique que vous avez admiré. Quelques jours avant sa mort, le jeune margrave affirma avoir vu la comtesse. Ses parents en larmes voulurent lui persuader que c'était une hallucination de la fièvre, mais il persista, et dit à son vieux père qui cherchait à le rassurer :

— Vous la verrez, vous aussi, mon père!

En effet, quand le vieux duc mourut, quelques années après son fils, il affirma également avoir rencontré dans le

château le fantôme de la comtesse Olamünde. Depuis, c'est une tradition de la maison de Baden que quand un prince de la famille va mourir, la Dame blanche lui apparaît; et vous ne douterez plus désormais de la réalité de nos pressentiments, ajouta la douairière, quand vous saurez que la comtesse Olamünde a été aperçue trois fois depuis la maladie de son altesse Léopold...

III.

En achevant son récit, la baronne de B... déroula son tricot, remit les aiguilles en mouvement, et attendit les impressions du jeune Français. Comme celui-ci ne disait rien, la douairière lui demanda à quoi il pensait.

—Je cherche la moralité de ce conte, répondit-il.

— Voyez-vous le sceptique! dit-elle en riant, il prend notre histoire nationale pour une imitation de la Barbe-Bleue.

—Non pas, madame; je sais que tous les châteaux royaux ont de ces hiboux dans leurs corniches, et que par certaines nuits ces oiseaux lugubres agitent leurs ailes dans les grandes salles. En France, c'est le petit homme rouge des Tuileries ; en Prusse, c'est la balayeuse ; en Norwège...

— Assez! assez! dit la douairière, dont le patriotisme



Le margrave repoussant la comtesse. Dessin d'Andrieux.

était choqué, et qui tenait trop à l'originalité des légendes badoises pour consentir à les voir confondues avec toutes les superstitions du même genre.

Le jeune Français se tut, et après quelques remerciements, parla d'autre chose. Cependant, au moment de prendre congé de la baronne, il s'approcha d'elle et lui dit en lui baisant la main :

— J'ai trouvé la moralité de votre légende.

La douairière de B... haussa les épaules.

— Voyons la découverte!

— Votre récit démontre clairement que les jeunes gens s'exposent aux plus grands dangers quand ils veulent épouser des veuves qui ont des enfants.

La baronne lui tourna le dos, et lui garda rancune pendant trois jours. Au bout de ce temps, elle consentit à lui pardonner, sur son attestation solennelle qu'il croyait fermement à l'apparition de la comtesse Olamünde. Cette réponse n'était qu'une politesse faite à l'hospitalité, et nous devons déclarer que le Français revint en France aussi peu superstitieux qu'au départ.

Quant au grand-duc Léopold, il était trop parfait Allemand pour donner tort à la légende nationale ; aussi mourut-il ponctuellement à la fin d'avril 1852 (comme tous les journaux en ont fait part), en dépit de l'assurance des médecins, et pour la plus grande gloire de la Dame blanche.

Louis ULBACH.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

POUR LE ROI DE PRUSSE.

UN MARIAGE SOUS FRÉDÉRIC LE GRAND. COMÉDIE-PROVERBE.



Portrait de Frédéric II (le Grand), roi de Prusse, d'après la gravure de Ph. André Kilian.

PERSONNAGES.

FRÉDÉRIC II (le Grand), roi de Prusse.
ALBERT HOSTEN, sergent.
LUDWIG HOSTEN, sergent.
CATHERINE REIWEL, paysanne.
CHARLOTTE REIWEL, *idem*.
Le major KELLER, commandant.
Soldats.

La scène est dans le fort de Marienstadt, en 1780.

Un parloir simple et sévère. Portes à droite et à gauche. Fenêtre au fond. Table, etc.

N.-B. Le sujet de cette comédie est historique.

SCÈNE I.

CATHERINE, seule, une lettre à la main.

CATHERINE. Enfin ! me voici dans la place, comme disent les conquérants. Ce n'est pas sans peine et sans fatigue. Que de portes et de serrures, de remparts et de fossés, de sentinelles et de *qui-vive !* On appelle cela une forteresse ? on pourrait bien l'appeler une prison... Il doit être plus difficile encore d'en sortir que d'y entrer..., et je conçois que ma pauvre sœur Charlotte, qui a peur de son ombre, n'eût jamais osé faire cette terrible commission...

Singulière aventure, ma foi !... Charlotte filait tranquillement en gardant sa chèvre, lorsqu'un inconnu passe et s'arrête devant elle...; un beau vieillard, m'a-t-elle dit, l'air noble et majestueux, avec un sourire et un regard malin ; le chapeau et les bottes militaires, la houppelande à large collet, la main posée sur une petite canne... Charlotte n'avait jamais vu ce monsieur, et il lui a fait une impression extraordinaire, si bien qu'elle lui a donné du *Monseigneur* gros comme le bras... (*Jouant la scène :*)

— Comment te nommes-tu, jolie enfant ?

— Charlotte Reiwel, pour vous servir...

— Pour me servir, soit... J'aurai peut-être besoin de toi... Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans, de la Chandeleur.

— Quel est ton état ?

— Bergère chez mes parents, qui sont fermiers dans le vallon.

— Tu n'es pas mariée ?

— Pas encore, monseigneur.

— As-tu une dot ?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien ! voilà de quoi t'en commencer une, si tu veux me servir, comme tu disais tout à l'heure...

Et il remet à Charlotte une bourse avec deux cents florins d'or. Ma sœur se prend déjà à trembler de tous ses membres. Elle soupçonne que le beau monsieur est un sorcier, et il lui semble que son or lui brûle les doigts.

Cependant l'autre tire un carnet de sa poche, écrit une lettre, la cachète avec soin, et continue tranquillement :

— Pour gagner mes deux cents florins, tu n'as qu'à porter ce message au fort de Marienstadt. Tu montreras ce cachet aux gardes, et tout le monde te laissera passer. Tu demanderas le major Keller, commandant, et tu ne remettras la lettre qu'à lui. Est-ce entendu et convenu ?

Charlotte avait grande envie de dire non ; mais refuser lui paraît encore plus difficile que d'accepter ; de sorte qu'elle ne dit ni oui ni non, et que l'inconnu, prenant cela pour un consentement, lui laisse la lettre et la bourse, avec deux petites tapes sur la joue, et s'éloigne en répétant : — A Marienstadt, dans une heure, au commandant seul !

Là-dessus, j'arrive près de ma sœur, et je la trouve toute bouleversée... Elle avait jeté la lettre à droite, la bourse à gauche, et, à force de raisonnements et de frissons, elle était persuadée qu'elle avait affaire au diable en personne.

Elle me conte l'aventure, et je me mets à rire de bon cœur. Je suis comme cela, moi ; quand les autres ont peur, ça me donne de l'audace ! A chacun son caractère ! J'aime l'inconnu, je ne hais pas le péril ; je traverse la forêt toute seule, et je n'ai jamais vu le loup.

— Une commission pour Marienstadt ! dis-je à ma sœur, mais c'est le bon ange, et non pas le démon qui nous envoie cette aubaine... Nos deux fiancés, les sergents Albert et Ludwig Hosten, sont en route depuis trois jours pour cette forteresse... Voilà le moyen d'avoir de leurs nouvelles et de les voir peut-être aujourd'hui même... Quelle surprise pour eux et quelle joie pour nous !... sans compter les deux cents florins d'or, qui ne se trouvent point sous le pas d'un cheval !

En même temps je ramasse la bourse, qui ne me paraît nullement sentir le soufre, et, tournant et retournant la fameuse lettre, je somme Charlotte, au nom de son promis et du mien, de me laisser sa chèvre et de courir tout droit au fort.

— Jamais ! reprend ma sœur, jamais je n'oserai ! Si tu veux aller à ma place, ajoute-t-elle, je t'abandonne les deux cents florins...

Je ne me le fais pas dire deux fois, et je réponds : — J'en accepte la moitié ! nous serons ainsi dotées toutes les deux, et, qui sait ? peut-être mariées demain !

En attendant, me voilà dans la forteresse. L'inconnu ne s'était point trompé, son cachet a ouvert toutes les portes... Les sentinelles m'ont présenté les armes... J'ai été reçue avec tous les honneurs de la guerre ; peu s'en faut qu'on ne m'ait saluée d'un coup de canon... Il faut que ce monsieur soit un grand personnage et que cette lettre contienne des choses... capitales... (*Examinant et flairant la lettre.*) Que diantre peut-elle contenir ? Si j'allais, sans le savoir, faire un coup d'Etat et une révolution... (*Cherchant à soulever l'enveloppe.*) Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'entrevoir ?... Doucement, Catherine ! n'abuse pas de ta haute position... Après tout, que me font les secrets de la paix et de la guerre ? L'essentiel est de savoir si Ludwig et Albert sont ici... Et le commandant, qui va venir, sera bien fin si... Justement, le voilà... Oh ! oh ! il n'a pas l'air des plus galants...

SCÈNE II.

CATHERINE, le major KELLER, *vieille moustache ; air rébarbatif ; allure militaire ; consigne incarnée.*

KELLER. Une personne du sexe m'a demandé ?... C'est vous, jeune fille ? Présent à l'appel ! qu'y a-t-il pour votre service ?

CATHERINE. C'est bien au major Keller, commandant à Marienstadt, que j'ai l'honneur de parler?

KELLER. A lui-même.

CATHERINE. Je suis chargée de remettre ceci à vous seul, major. (*Elle présente la lettre.*)

KELLER. De la part de qui?

CATHERINE. D'un inconnu qui a passé sur la route, il y a près d'une heure.

KELLER. Voyons. (*Il tressaille en reconnaissant le cachet; puis, il ôte son chapeau et fait un salut militaire.*)

CATHERINE, *à part.* Tiens! voilà ma dépêche qui reçoit les mêmes honneurs que ma personne!

(Après avoir lu la lettre, Keller pousse un brusque éclat de rire. Puis il reprend non moins brusquement son sérieux, et braque sur la jeune fille un grand lorgnon à deux branches. Silence prolongé.)

CATHERINE, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire? Comme il me regarde!... Voilà le moment de l'interroger sur les frères Hosten... (*Haut.*) Major, n'est-ce pas aujourd'hui que l'on change la garnison de Marienstadt?

KELLER, *sans l'écouter.* Un beau sang, en effet; la carnation vigoureuse; la peau fine et dorée par le soleil...

CATHERINE. C'est toujours le troisième régiment qui doit occuper la forteresse?

KELLER, *de même.* Les lignes délicates, mais les attaches solides...

CATHERINE. Vous savez, major; le colonel se nomme Keller comme vous... C'est sans doute un de vos parents?

KELLER, *de même.* Mademoiselle, un demi-tour à droite, s'il vous plaît...

CATHERINE. Je crois qu'il me commande l'exercice... Je ferai tout ce qu'il voudra, pour obtenir une réponse. (*Elle pirouette avec grâce.*)

KELLER. Pas si vite... Là, très-bien... De la souplesse et du nerf... Vous me demandiez, jeune fille?...

CATHERINE. Si la nouvelle garnison n'est pas arrivée? Le troisième régiment? Colonel Keller?...

KELLER. Ils sont arrivés, et ils ne sont pas arrivés... Un demi-tour à gauche, maintenant...

CATHERINE, *pirouettant à gauche.* Ah! je comprends... La moitié est encore en route.. La 4e et la 5e compagnie sont-elles déjà?...

KELLER, *réfléchissant.* La 4e et la 5e compagnie... Oui... Nous pourrions trouver là notre affaire...

CATHERINE. Certainement... Les sergents Ludwig et...

KELLER. Dix-neuf ans, n'est-ce pas?

CATHERINE. Non, vingt-deux, major...

KELLER. Vingt-deux ans, vous?... C'est impossible...

CATHERINE. Ah! vous parlez de moi... Pardon, monsieur, c'est que je parlais de... du sergent...

KELLER. Dix-neuf ans; j'en étais sûr... Je connais le sexe, moi! Comment vous portez-vous, la belle?

CATHERINE. Très-bien, major. (*A part.*) Il s'intéresse à ma santé.

KELLER. La poitrine, l'estomac, la tête..., les jambes? Combien feriez-vous d'étapes par jour?

CATHERINE. C'est selon les étapes...

KELLER. De trois à cinq lieues en moyenne.

CATHERINE. Alors, j'en ferais bien deux... Mais à propos d'étapes, je vous demandais si la 5e compagnie...

KELLER. Aimeriez-vous à être vivandière?...

CATHERINE. Vivandière! Ça dépendrait du régiment. Si c'était, par exemple, dans le troisième...

KELLER. Combien apportez-vous en mariage?

CATHERINE, *à part.* Il est original, ce major... Où veut-il en venir? (*Haut.*) Pas grand'chose... Cent florins d'or, le port de la lettre que je vous ai remise.

KELLER. Eh bien, c'est une dot... pour un soldat...

CATHERINE. Sans doute..., pour un sergent surtout. Mais vous ne me dites pas si la 5e compagnie du troisième régiment...

KELLER. Oui! oui, nous verrons cela... C'est une compagnie d'élite... Des hommes de cinq pieds six pouces... Et je doute que votre taille... Permettez, mademoiselle... (*Il tire son épée et prend avec la lame la mesure de la jeune fille.*)

CATHERINE, *à part.* Ah! mon Dieu! voilà qu'il me toise à présent! Si c'était ma sœur, elle serait déjà morte!

KELLER. Cinq pieds au moins... Pas mal! pas mal...

CATHERINE. Major, est-ce que vous voulez m'enrôler dans l'armée du roi?...

KELLER. C'est déjà fait, ma mignonne... Je n'ai plus qu'à choisir le corps... Et je crois que vous ferez partie des grenadiers...

CATHERINE. Des grenadiers! Ah ça! que signifie?... Vous plaisantez, commandant?

KELLER. Plaisanter avec cette lettre! corbleu! Tenez, il n'y a plus de mystère...; vous pouvez la lire...

CATHERINE, *prenant et lisant la lettre.*

« Ordre au major Keller de choisir un des plus beaux hommes de la garnison, et de le marier sur l'heure à la jeune fille qui lui remettra cette dépêche. »

« Signé le roi FRÉDÉRIC II. »

Le roi! C'était le roi! Juste ciel!

KELLER. Le roi lui-même! Vous n'êtes pas ravie de faire sa connaissance?

CATHERINE, *avec stupeur.* Me marier! me marier sur l'heure, à un inconnu!

KELLER. Ah! vous allez jeter les hauts cris... Bah! vous serez enchantée dans huit jours. Je connais le sexe, moi! C'est une idée de Sa Majesté, voyez-vous..., pour former des couples assortis... Il appelle cela des mariages au porteur.

CATHERINE, *se révoltant.* Mais je ne veux pas, moi!... Je ne consentirai jamais!...

KELLER, *montrant la lettre.* Votre consentement? Il n'en est pas question dans la consigne... (*Il sonne. Un soldat paraît.*) Ordre du roi pour le chapelain : Un mariage à faire dans une demi-heure. (*Le soldat sort.*)

CATHERINE. Dans une demi-heure! mais c'est impossible!... Mais c'est un guet-apens!

KELLER. Quand je dis une demi-heure... Il suffira d'un quart d'heure peut-être. Le temps de prendre la mesure de huit ou dix grenadiers, et d'en choisir un dans les proportions voulues... (*Toisant de nouveau Catherine à distance.*) Nous disons cinq pieds et quelques lignes... Il nous faut un homme entre quatre et six pouces... Un blond pour croiser les nuances! Mademoiselle (*Avec un salut militaire.*), je suis à vous dans quelques instants...

CATHERINE, *hors d'elle.* Vous ne me retrouverez pas ici, monsieur! Je me jetterai plutôt par la fenêtre!

KELLER, *s'arrêtant.* Ah!... Au fait, ça s'est vu! Je connais le sexe, moi! (*Il sonne, un autre soldat paraît.*) Arrive à l'ordre, et attention à la consigne.

LE SOLDAT. Oui, mon commandant.

KELLER. Garder cette jeune fille jusqu'à mon retour.

LE SOLDAT. Oui, mon commandant.

Keller. Ne pas la quitter des yeux une seconde.

Le soldat. Oui, mon commandant.

Keller. L'empêcher de sortir, de crier, de se trouver mal, de se jeter par la fenêtre.

Le soldat. Oui, mon commandant.

Keller. Le tout sans l'endommager en quoi que ce soit.

Le soldat. Oui, mon commandant. (*Keller sort.*)

SCÈNE III.

CATHERINE, le SOLDAT. (Il se campe, au port d'armes, en face d'elle, les yeux fixés sur les siens, la suivant dans tous ses mouvements, etc.)

Catherine, *après un moment de consternation.* Monsieur le soldat, savez-vous ce qu'on vous fait faire ? (*Silence impassible du soldat.*) Savez-vous que vous êtes l'instrument de la plus lâche cruauté ? (*Silence.*) Oui, on m'a prise sur la route ; on m'a envoyée ici porter une lettre... une lettre du roi, dit-on ; mais je ne puis le croire... Le roi est un homme de sens et d'honneur, n'est-ce pas? (*Silence.*) Eh bien ! c'est en son nom qu'on m'arrache à ma famille, et qu'on va me marier, malgré moi, à un soldat du fort... Oh ! monsieur, vous qui êtes un brave, ayez pitié de moi !... (*Silence.*) Laissez-moi sortir, au nom du Ciel ! (*Elle court vers la porte; le soldat y court avant elle et reprend le port d'armes; il éternue violemment.*) Si mon cœur était libre encore, je pourrais le donner... Tous les soldats du roi sont honorables sans doute... Mais apprenez, monsieur, que je suis fiancée à l'un d'eux, au sergent Hosten... Le connaissez-vous?... (*Silence.*) Il mourra de douleur et moi de honte !... Ah ! vraiment, j'aime mieux mourir tout de suite. Tenez, qu'est-ce que cela vous fait que j'entr'ouvre la fenêtre et que je disparaisse ? (*Elle court à la fenêtre. Même jeu. En reprenant le port d'armes le soldat éternue plus fort.*) Vous êtes ému, je le vois... Vous avez du cœur, vous... Vous avez comme moi un père et une mère, une fiancée



Frédéric remettant sa lettre à Charlotte. Dessin de H. Valentin.

peut-être, qui vous attend au pays... Figurez-vous son désespoir, si on lui annonçait qu'on vient de vous unir de force à une étrangère... (*Le soldat éternue de plus en plus fort.*) Ah! monsieur le soldat... (*Elle tombe à genoux.*) Au nom de tous vos souvenirs d'enfance, au nom de votre famille et de votre promise, au nom de votre avenir et de votre bonheur, délivrez-moi, ou laissez-moi mourir!... (*Pendant que le soldat éternue, elle parvient à ouvrir la fenêtre. Il la saisit par la robe, et reprend le port d'armes.*) Monsieur! vous oubliez votre consgne...; on vous a défendu de me toucher!...

LE SOLDAT, *éternuant à ébranler le fort et dans la plus grande perplexité.*) Tarteif!... (*Il essuie une larme avec son poing. Keller rentre, un papier à la main.*)

SCÈNE IV.

KELLER, CATHERINE, LE SOLDAT.

KELLER. Il était temps, je le vois... Allons, mignonne,



Charlotte remettant la lettre du roi à Catherine. Dessin de H. Valentin.

calmons-nous. Le plus fort est fait... J'ai trouvé votre homme. Vous allez signer avec lui cette promesse de mariage pour le chapelain. Le bon Dieu est plus difficile que le roi : il exige le consentement des parties...

CATHERINE, *se relevant de son abattement.* Le consentement!... Ah! je vous tiens donc, enfin!... Ah! il faut signer ce papier?... Ah! vous avez besoin de mon nom?... Eh bien! major, vous me mettrez en pièces avant d'avoir ma signature! (*Elle se pose devant Keller les bras croisés.*)

KELLER. Décidément vous ferez une admirable grenadière... (*Lisant la promesse de mariage.*) « Les soussignés (vous ajouterez votre nom) et le sergent Hosten, du 3e régiment des grenadiers... »

CATHERINE, *à part.* Qu'ai-je entendu? Hosten!...

KELLER. « Déclarons nous prendre réciproquement pour époux... Marienstadt, le... 15 mai 1780. » Voilà, mademoiselle ; vous voyez que ce n'est pas long... Voulez-vous, oui ou non, signer ce papier? Non, m'avez-vous dit? Alors, nous allons employer les grands moyens. (*Il va pour sonner, Catherine lui arrête la main.*)

CATHERINE. Pardon, major... je n'avais pas bien compris... Le nom du futur, s'il vous plaît?

KELLER. Le sergent Hosten.

CATHERINE. Il serait possible?...

KELLER. Et pourquoi pas?... Soyez tranquille... c'est un brave et beau cavalier... cinq pouces et demi, pour le moins...

CATHERINE. Le sergent Hosten, du 3e régiment?

KELLER. Du 3e régiment.

CATHERINE. Cinquième compagnie?

KELLER. Cinquième compagnie. Lisez vous-même. (*Il lui remet le papier.*)

CATHERINE, *à part, avec une explosion de joie.* Mon fiancé!... O Providence!... (*Keller regarde Catherine avec étonnement.*)

KELLER. Eh bien! vous refusez toujours?

CATHERINE. Je consens, major; et je suis prête à signer. Vive le roi Frédéric!

KELLER. A la bonne heure! J'en étais sûr... Je connais le sexe, moi!... (*Le soldat éternue, puis éclate de rire. Keller le renvoie d'un geste.*)

SCÈNE V.

KELLER, CATHERINE, ALBERT HOSTEN.

KELLER, *appelant.* Sergent Hosten! arrivez à l'ordre!

ALBERT *entrant; salut militaire.* Présent, major! (*Apercevant la jeune fille.*) Catherine! la sœur de ma fiancée! O bonne rencontre!...

CATHERINE. Albert! le fiancé de ma sœur!... O cruel malentendu!...

ALBERT. Commandant, quelle est la consigne?

KELLER. La voici, sergent Hosten. Au nom du roi, vous êtes désigné pour épouser la jeune fille ici présente. (*A ces mots* : Au nom du roi, *Albert a porté les armes; aux paroles suivantes, son fusil retombe, et il reste pétrifié.*)

KELLER. Vous avez entendu?

ALBERT. Oui, commandant.

KELLER. On vous donne un quart d'heure pour faire connaissance, et pour signer la promesse de mariage que voici...

ALBERT. Pardon, excuse, major... Sans doute l'ordre de Sa Majesté... le devoir de la consigne... Mais, vous comprenez qu'en un quart d'heure...

KELLER. Raisonnez-vous, par hasard?

ALBERT. Non, major, non! mais la surprise... l'étourdissement... A peine arrivé dans cette garnison, et me voir tout d'un coup... marié!... c'est comme un canon qui part avant que la mèche ait pris feu... Car enfin... quel titre ai-je pour épouser mademoiselle?

KELLER. Cinq pieds et près de six pouces, morbleu!... Elle trouve cela suffisant... Regardez-la... et faites comme elle.

ALBERT. Comment! mademoiselle consent à ce mariage?...

KELLER. Elle ne demande pas mieux.

CATHERINE. C'est-à-dire, major... permettez...

KELLER. Vous avez crié : Vive le roi, et vouliez signer tout de suite.

CATHERINE, *le câlinant.* Je me suis trompée, commandant... Je croyais que c'était Ludwig Hosten, mon fiancé... Et monsieur est Albert Hosten, son frère, le fiancé de ma sœur... Vous m'avez abusée vous-même, en me disant qu'Albert était de la 5e compagnie.

ALBERT, *de même.* J'en étais, il y a un mois... J'ai permuté avec mon frère... Voyez-vous, major, c'est ce qui fait le malentendu...

KELLER. Ta! ta! ta! qu'est-ce que toutes ces histoires? Je ne connais que la lettre du roi : (*La relisant.*) « Ordre au major Keller de choisir un soldat de la garnison, et de le marier sur l'heure à la jeune fille qui lui présentera cette lettre. » Il n'y a là-dedans ni sœur, ni frère, ni fiancés! C'est vous, la petite, qui m'avez apporté la lettre; c'est vous, sergent, que j'ai choisi! Vous serez mariés. Voilà la consigne! (*Tirant sa montre.*) Vous avez perdu cinq minutes; il ne vous en reste plus que dix... Arrangez-vous... Je vous laisse et je reviens...

CATHERINE, *le retenant.* Un instant, major, vous allez tout savoir!... Ce n'est pas à moi, Catherine Reiwel, que le roi a remis sa lettre. C'est à ma sœur, Charlotte Reiwel, qu'il a rencontrée sur la route... Charlotte n'a pas osé venir à Marienstadt..., et je suis venue à sa place... C'est donc ma sœur qui doit épouser Albert!... Et si vous me mariez à lui, vous désobéissez au roi!...

KELLER, *hésitant.* Au fait, si c'était vrai...

ALBERT. Je suis aux ordres de Sa Majesté... pour épouser Charlotte.

CATHERINE. Si vous doutez de ma parole, faites amener ma sœur... et elle vous confirmera tout ce que je dis... Voulez-vous que j'aille la chercher moi-même?

ALBERT. Voulez-vous que nous allions la chercher tous deux?

KELLER. Oui, pour m'échapper ensemble!... Allons, corbleu! assez causé!... Vous croyez gagner du temps par un mensonge! mais ce n'est pas à moi qu'on en conte! Je connais le sexe, moi! Arrivons à l'ordre et signez.

CATHERINE. Par pitié, major!...

KELLER. Tarare!

ALBERT. Faites venir Charlotte.

KELLER. Motus!... Et signez! A bientôt!... (*Keller sort.*)

SCÈNE VI.

CATHERINE, ALBERT. (Un silence.)

ALBERT. Eh bien, Catherine?

CATHERINE. Eh bien, Albert?

ALBERT. Qu'allons-nous devenir?

CATHERINE. Comment sortir de là?

ALBERT, *furieux.* Moi, d'abord, je ferai sauter Marienstadt plutôt que de vous épouser!...

CATHERINE, *pleurant.* Et moi, j'aime mieux aller en terre que d'être votre femme.

ALBERT. Pauvre Charlotte!

CATHERINE. Pauvre Ludwig!

ALBERT. Embrassons-nous du moins pour eux...

CATHERINE. Oui, embrassons-nous pour eux! (*Ils s'embrassent.*)

ALBERT, *de plus en plus furieux.* Vous me jurez de ne jamais me donner votre main?

CATHERINE, *de plus en plus désolée.* Vous me jurez de ne jamais me donner votre cœur?

ALBERT. De me détester toute votre vie?

CATHERINE. De me maudire devant tout le monde?

ALBERT. Et d'envoyer le roi au diable plutôt que de dire *oui* au chapelain?

CATHERINE. Et de vous brûler la cervelle plutôt que de signer cet odieux chiffon?

ALBERT. Je le jure par Charlotte!

CATHERINE. Je le jure par Ludwig !

ALBERT. Pauvre Ludwig !

CATHERINE. Pauvre Charlotte !

ALBERT. Quand nos parents nous fiançaient tous quatre, qui nous eût dit qu'un tel malheur viendrait nous séparer?...

CATHERINE. Et nous séparer... au moment qui allait nous réunir !

ALBERT. Mais ce n'est pas fait ! c'est impossible ! Puisque nous ne signerons ni l'un ni l'autre.

CATHERINE. Savez-vous ce que je crains, Albert? c'est qu'on se passe de notre signature et qu'on nous marie malgré nous.

ALBERT, *dans le paroxysme de la colère*. Malgré nous! Je vous arracherai plutôt les cheveux, ma bonne Catherine !

CATHERINE, *dans le paroxysme de la douleur*. Je vous crèverai plutôt les yeux, mon cher Albert!

ALBERT. C'est bien le moins que je doive à Charlotte.

CATHERINE. Ludwig peut compter sur moi pour cela...

ALBERT. Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas? Quand le major va revenir, vous m'accablerez de sottises.

CATHERINE. Vous me traiterez comme la dernière des femmes?

ALBERT. Je lui jetterai sa promesse de mariage à la tête.

CATHERINE. Je lui déclarerai que je n'épouse pas... pour le roi de Prusse !

ALBERT. Vous êtes bien sûre de ne pas faiblir!

CATHERINE. Vous verrez! Vous ne céderez pas, au moins?

ALBERT. Vous m'en direz des nouvelles.

CATHERINE. Je voudrais que Ludwig fût là!

ALBERT. Je voudrais que Charlotte m'entendît! Et dire qu'une heure plus tard, on pouvait choisir mon frère à ma place..., car sa compagnie suivait la mienne à Marienstadt... Elle y arrive peut-être en ce moment...

CATHERINE. Malheureux Ludwig!

ALBERT. Infortunée Charlotte!... Embrassons-nous encore pour eux, Catherine !

CATHERINE. Embrassons-nous pour eux, Albert!

(Ils s'embrassent. Keller entre suivi de deux soldats. A cette vue, ils se séparent brusquement. Albert regarde les soldats avec inquiétude.)

SCÈNE VII.

KELLER, CATHERINE, ALBERT, DEUX SOLDATS.

KELLER. A la bonne heure... Vous voilà d'accord, enfin. Je m'y attendais... Je connais le sexe, moi! (*Bas à Albert.*) En cas d'hésitation, mon brave, je vous amenais du renfort, deux camarades chargés de vous conduire au Conseil de guerre, si vous n'aviez pas signé au quatrième roulement de la retraite. (*On entend le tambour au dehors.*) C'est le premier ! (*Albert fait un soubresaut.*) Vous connaissez la discipline : Désobéissance au roi. — Peine de mort... Fusillé sur l'heure!... (*Lui montrant la table.*) Allons, sergent; la plume à la main ! en avant le paraphe conjugal !

CATHERINE, *reprenant son aplomb*. Il ne signera pas, major; il ne veut pas signer..., ni moi non plus! Il me déteste ; je l'exècre. Il me maudit; je le donne au diable ! Et voilà! demandez-le-lui plutôt!

KELLER, *abasourdi*. Encore ! (*A Albert.*) Votre fiancée plaisante, j'imagine?

ALBERT, *tremblant*. Mais, commandant, ce n'est pas ma fiancée ; ma fiancée est Charlotte, sa sœur...

KELLER. Toujours la même histoire? Alors, je lance la réserve. (*Aux deux soldats.*) Avancez à l'ordre! Portez arme ! présentez arme ! arme au bras ! Vous savez la consigne ; suffit... (*Les deux soldats obéissent aux commandements, et se placent, au port d'arme, à droite et à gauche d'Albert. — Bas à celui-ci.*) Faites votre cour, maintenant... Je vous aiderai de mon mieux, avec mon expérience du sexe ; et les tambours feront l'office de la sérénade. Si au second roulement vous n'êtes pas aux pieds de la future, si au troisième elle ne vous tend pas la main, si au quatrième vous ne signez pas l'un et l'autre, — c'est que vous aimerez mieux épouser une vingtaine de balles, et on vous les servira toutes chaudes!...

ALBERT, *frissonnant, à part*. Vingt balles!... Et il le fera comme il le dit !... Mon Dieu ! mon Dieu ! Charlotte ! Ludwig! Quelle situation!...

KELLER, *bas*. Et pas un mot de la consigne à la petite !... Respect aux sentiments des belles... Je veux des opinions libres et spontanées.

(Keller s'assied en face des deux jeunes gens, prend un journal, et le parcourt en frisant sa moustache.)

CATHERINE, *bas, à Albert*. Que vous a-t-il dit?...

ALBERT, *de même*. Rien... Un mot d'ordre..., la retraite..., les tambours... (*A part.*) Oh ! j'en deviendrai fou!...

CATHERINE, *de même*. Je crois qu'il se calme... Il cédera si vous tenez bon... Allons! courage ! Dites-moi des injures...

ALBERT, *de même*. Oui, certainement... (*A part.*) Corbleu ! j'aimerais mieux dix mille baïonnettes sur moi!... (*Haut, cherchant à se remonter.*) Mademoiselle Catherine, éloignez-vous!... Vous voyez bien que je ne puis... (*Les tambours préludent, il s'arrête tout court.*) Non, Catherine ; je veux dire, au contraire, que vous vous rapprochiez...

CATHERINE, *à part*. Est-ce que sa tête s'égare?

KELLER. Sergent Albert Hosten, quels sont vos sentiments pour la jeune Catherine Reiwel, que Sa Majesté vous destine en mariage?

CATHERINE, *bas*. Voilà le moment. Il faiblit. Criez-lui donc que je vous fais horreur!

ALBERT, *avec effort*. Eh bien, oui ; Catherine me fait... (*Roulement de tambours. Il s'interrompt ; puis les tambours redoublent, il tombe à genoux.*) Je vous aime, Catherine ; je vous aime de tout mon cœur!... Je l'adore, commandant, je l'adore. (*A part.*) Corbleu ! je ne me laisserai pas fusiller pourtant.

CATHERINE, *à part*. Eh bien ! que dit-il?

ALBERT, *bas à Catherine*. Je vous hais, soyez tranquille ! Mais ne me démentez pas, ou je suis mort. (*Catherine reste perplexe.*)

KELLER. Très-bien ! (*Au final du roulement, il regarde Albert qui baise la main de Catherine. Haut.*) Sergent Albert Hosten, la jeune Catherine a-t-elle pour vous les mêmes sentiments que vous avez pour elle?

CATHERINE, *avec explosion*. Moi! je n'aimerai jamais...

Albert, *l'arrêtant, bas.* Catherine, au nom du Ciel!... (*Haut.*) Elle n'aimera jamais... que moi, major... N'est-ce pas, Catherine? Ma chère Catherine, je vous en supplie... si vous saviez... (*Bas.*) Dites comme moi, vous ne m'en détesterez pas moins... Je vous expliquerai, c'est pour Ludwig!... (*Les tambours préludent.*) Oui, commandant, elle m'aime... Elle m'aime à la folie... Mais excusez le premier moment... Elle est ravie, au fond de l'âme, comme moi... Elle remercie le roi... Elle vous remercie... Nous vous remercions. (*Roulement des tambours.*) N'est-ce pas, ma bonne Catherine? (*Bas.*) Je vous répète que c'est pour Ludwig... Il est perdu, si vous ne me donnez pas la main!

Catherine *à part, bouleversée.* Ludwig perdu!... et je puis le sauver?... (*Les tambours décroissent.*)

Albert. Vous entendez, adorable Catherine!... Votre main, votre main chérie! si vous ne voulez pas que j'expire... à vos genoux. (*Bas, avec fureur.*) Je vous la rendrai votre main, allez!... (*Keller les regarde.*) Pour Ludwig! (*Catherine soupire, et donne la main à Albert. Le roulement cesse.*)



Albert et Ludwig Hosten. Dessin de H. Valentin.

Albert, *triomphant.* Vous le voyez, major, elle m'a donné la main!...

Keller. De mieux en mieux! Maintenant, sergent Hosten et jeune Catherine Reiwel, vous n'avez plus qu'à signer l'engagement qui est sur cette table.

Albert, *à part.* Aïe! voici le plus grave!...

Catherine, *à part.* Signer!... Est-ce encore pour Ludwig?...

Keller. A vous d'abord, sergent.

Albert. Oui, major; sans doute, je vais... (*A part.*) Oh! Charlotte, c'est impossible!... (*Les tambours préludent. Il tressaille et va près de la table. Il s'arrête. Le roulement commence. Il prend la plume, puis la rejette, et s'essuie le front. Les tambours continuent. A part.*) Fusillé!... Fusillé!... (*Il reprend vivement la plume, et s'apprête à signer.*)

Catherine, *courant lui retenir la main.* Oh! vous ne ferez pas cela, Albert!

Albert, *avec éclat.* Non! jamais!... Plutôt mourir!... (*Un silence. Le dernier roulement des tambours décroît*

et cesse. Keller observe la scène en mordant sa moustache, puis se levant lentement.)

KELLER. Vous n'avez pas signé?

CATHERINE, *avec résolution.* Non, monsieur! je n'épouserai que Ludwig ici-bas!

ALBERT, *de même.* Non, major! j'attendrai Charlotte là-haut!

KELLER, *aux deux soldats.* Alors, remplissez vos ordres... Arrêtez et emmenez le sergent... Par le flanc gauche! en avant, marche!... Au conseil de guerre!

CATHERINE. Au conseil de guerre?

KELLER. Pour être jugé sur l'heure, et fusillé de suite, comme rebelle aux ordres du roi.

CATHERINE, *avec un cri.* Albert!

ALBERT, *donnant ses armes aux soldats et s'apprêtant à les suivre.* Adieu, Catherine! soyez heureuse avec Ludwig, et dites à Charlotte que je meurs pour elle! (*Catherine tombe sur un siége.*)



Frédéric et les quatre fiancés. Dénoûment. Dessin de H. Valentin.

(Mais au moment où les soldats vont sortir avec Albert, les roulements de tambours recommencent et ébranlent toute la forteresse. On entend les cris : — Aux armes! Les clairons et les trompettes retentissent... La cloche de la chapelle sonne à grande volée, etc.

KELLER, *étonné.* Qu'est-ce que cela?...

SCÈNE VIII.

Le roi FRÉDÉRIC II, KELLER, ALBERT, CATHERINE, LUDWIG, CHARLOTTE, SOLDATS.

(Entrent d'abord les soldats qui escortent le roi, et parmi lesquels se trouve Ludwig.)

UN OFFICIER, *entrant.* Sa Majesté LE ROI!

CATHERINE, *apercevant Ludwig.* Ludwig ici ! par quel hasard?

LUDWIG. Ma compagnie entrait au fort en même temps que Sa Majesté... et Charlotte...

ALBERT. Charlotte ! avec le roi !

LE ROI, *s'avançant et tenant par la main Charlotte toute tremblante.* Oui, Charlotte... (*Keller pose un genou en terre ; le roi le relève.*) Pas d'étiquette, major ; je suis ici *incognito*... Oui, Charlotte Reiwel, une petite rebelle à Sa Majesté, que je traduis à votre barre, commandant.

KELLER. Comment cela, Sire ?

LE ROI. Il y a une heure, je me promenais dans les champs, comme un simple mortel, lorsque j'ai rencontré cette déesse de grâce qui répond au nom de Charlotte. Je me suis dit qu'en la mariant à un beau soldat je formerais un ménage admirable ; vous savez que c'est une de mes idées favorites ; je lui ai donc remis une lettre pour vous, major, par laquelle, sans qu'elle en sût rien, je vous chargeais de lui trouver un époux assorti...

KELLER. J'ai reçu la lettre, en effet, Sire, mais des mains de cette autre jeune fille... (*Il montre Catherine.*)

LE ROI. Ah ! ah ! Catherine, la sœur de ma messagère... celle qui a osé prendre sa place ici, une seconde rebelle à traduire au conseil...

CATHERINE. J'ignorais, Sire, Dieu le sait ! que j'avais l'honneur de porter un ordre de Votre Majesté...

LE ROI. Et si vous l'aviez su, qu'auriez-vous fait?

CATHERINE. Eh bien ! franchement, je ne l'aurais pas remis !

LE ROI. Comment ! une dépêche royale !

CATHERINE. J'aurais trouvé un troisième porteur, mon frère, par exemple, ou ma grand' tante, qui a soixante-dix ans ! Nous aurions vu si M. le major eût trouvé quelque beau soldat pour l'épouser !

LE ROI. Brave et habile, comme on me l'a dit... et charmante, ma foi ! comme sa sœur ! (*Il la fait venir et la baise au front.*) Les rois ont aussi le privilége des barbes blanches... Mais jugez de ma surprise, major, lorsqu'en repassant, il y a une demi-heure, à la place où j'avais rencontré Charlotte, j'ai retrouvé, gardant tranquillement sa chèvre, celle que je croyais déjà fiancée à un grenadier de Marienstadt !... Elle m'a tout dit... elle m'a demandé grâce... (*Souriant.*) Mais je me suis fâché, j'ai été impitoyable, et j'ai amené la criminelle au fort, où j'entends que mes ordres s'accomplissent par un mariage en règle...

CHARLOTTE, *regardant Ludwig.* Sire, par pitié !... ma main n'est pas libre... elle est promise à quelqu'un... Je vous en conjure, prenez encore ma sœur à ma place...

LE ROI. Toujours votre sœur ? Mais il n'est plus temps, sans doute... Aux termes de ma lettre, major, vous avez déjà marié Catherine ?

KELLER. A peu près, Sire... J'ai mesuré mademoiselle : cinq pieds passés ; j'ai mesuré mes soldats d'élite, et j'en ai choisi un de cinq pieds six pouces..., le sergent Albert Hosten, ici présent... (*Il le montre.*) Mais j'avais affaire à deux mauvaises têtes ; la petite a regimbé, le sergent a fait la grimace... Bref, je venais de le menacer du conseil de guerre et de la fusillade... lorsque Votre Majesté...

LE ROI. La fusillade ! Oh ! major, c'était un peu militaire...

KELLER, *souriant.* Les fusils n'étaient pas encore chargés, Sire... Une simple plaisanterie de ma façon. Je connais le sexe, moi !...

LE ROI, *à Catherine.* Et pourquoi, mademoiselle Catherine Reiwel, ne voulez-vous pas épouser le sergent Albert Hosten, que voici?

CATHERINE. Parce que je suis fiancée au sergent Ludwig Hosten, que voilà !

KELLER. C'est ce qu'elle me chante depuis une heure, et ce que je n'ai pas voulu croire !... On m'apporte une lettre de Votre Majesté... Ordre de marier le porteur !... Le porteur était Catherine... Je ne suis pas sorti de là ! Je ne connais que la consigne, moi ! Et Catherine épousera Albert, à moins que Votre Majesté ne donne contre-ordre...

CHARLOTTE, *à genoux.* Oh ! Sire ! un contre-ordre, s'il vous plaît !

LUDWIG ET ALBERT, *à genoux.* Sire, un contre-ordre, au nom du Ciel !

LE ROI. Vous seule ne m'implorez pas, Catherine ; pourquoi cela?

CATHERINE. Parce que, contre-ordre ou non, je n'épouserai jamais que Ludwig, mon fiancé !

LE ROI, *riant.* Charmante ! charmante ! (*Aux trois jeunes gens agenouillés.*) Relevez-vous, mes enfants... Albert et Charlotte, placez-vous ici. (*Il montre sa droite. Albert et Charlotte s'y placent.*) Ludwig et Catherine, placez-vous là. (*Il montre sa gauche. Ludwig et Catherine s'y placent.*) Deux frères, beaux grenadiers ! Deux sœurs, filles superbes. (*Souriant.*) Major Keller, mesurez donc chacun de ces couples.

KELLER, *tirant gravement son épée et mesurant.* Cinq pieds six pouces contre cinq pieds un pouce et demi, et cinq pieds cinq pouces et demi contre cinq pieds deux pouces.

LE ROI. Que pensez-vous de cette double proportion?

KELLER. Les deux couples ne seraient pas mal, mais Albert irait mieux avec Catherine...

LE ROI. Bah ! pour un demi-pouce !... D'ailleurs, Catherine et Ludwig peuvent grandir encore... Décidément, je donne contre-ordre, et je fais deux mariages au lieu d'un...

LES QUATRE JEUNES GENS. Ah ! Sire, quelle bonté !

LE ROI. Naturellement, j'ajoute deux cents florins d'or à ceux de tantôt...

CATHERINE. Et nous les partagerons, comme nous avions déjà fait...

LE ROI. Encore un mot, mes enfants : mon successeur aura besoin, comme moi, de bons soldats. Vous êtes mariés par le roi de Prusse, ne soyez pas mariés pour le roi de Prusse !

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT.

« *Que Charles-Quint et Jean III montrent le testament par lequel Adam lègue l'Amérique à l'Espagne et au Portugal.* » Paroles prononcées par François Ier, en envoyant Jacques Cartier prendre possession du Canada.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*), qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1852-53 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingtième volume.

La livraison d'octobre 1853, première du vingt et unième volume (1853-54), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1853-54, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1853 *au* 25 *septembre* 1854 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture, ou au verso du titre.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

RÉBUS.

ENIGME HISTORIQUE.

Quel est le guerrier qui, de l'enfant le plus poltron, devint l'homme le plus intrépide; le roi qui se fit charpentier, matelot, etc., pour former, du plus pauvre État, l'empire le plus riche et le plus puissant; le conquérant qui a promis, dans son testament, la domination du monde à ses successeurs?



L'explication de ce rébus, ainsi que la réponse à l'énigme ci-contre, se trouvera dans notre numéro d'octobre prochain, où s'ouvrira la série des rébus sur Henri IV, ce roi qui a laissé à la postérité autant de belles paroles que de grandes actions.

